U d'/of OTTAWA
39003002285707

PQ
1107
.M3C4
1846
v.4

1914

AVERTISSEMENT.

244-18-255
816

Nous avons rendu compte, dans la préface de ce recueil, de notre but et de nos moyens d'exécution ; il nous reste à donner quelques courtes explications sur la composition de ce volume.

1° Dans le choix et dans le classement des morceaux, nous avons eu égard plutôt à leur nature, à leur importance et à leur mérite qu'à la réputation des ouvrages et des auteurs auxquels ils sont empruntés; il ne faut donc pas s'étonner si certains auteurs sont cités, tandis que d'autres plus connus ne le sont pas; ni si l'on trouve, sous la rubrique de tel chapitre, des noms d'auteurs ou des extraits d'ouvrages qui paraissent étrangers aux matières traitées dans ce chapitre. Nous avons seulement veillé à faire connaître tous les grands noms, à citer les principaux ouvrages, à choisir des passages convenables et beaux, et à les placer dans le chapitre auquel appartient le sujet qui y est traité.

2° L'éditeur ayant désiré que tous les morceaux du même chapitre fussent placés à la suite du nom de leur auteur, afin d'observer le même ordre typographique que dans les autres volumes, nous avons renoncé au plan annoncé dans la préface, lequel consistait à agencer les morceaux suivant l'ordre des idées. Il n'y a peut-être pas grand inconvénient dans ce changement de plan : il serait arrivé que cet ordre, quoique réel, n'aurait pas toujours été assez sensible; on conçoit ensuite que le choix des extraits devant être déterminé, surtout par leur valeur littéraire, et resserré dans un cadre fort restreint, il y a des chapitres où, sous le rapport de la science, des lacunes étaient inévitables ; enfin, il sera facile aux maîtres qui le jugeront utile d'établir un ordre de lectures : un coup d'œil sur la table suffira pour cette opération.

3° Ils trouveront, dans la première partie du premier chapitre, un traité complet de la religion; dans la seconde, les sujets les plus intéressants d'études sur la morale; dans le chapitre suivant, des notions importantes sur les principales questions de philosophie politique en général; dans ces deux chapitres, des idées accessibles à l'intelligence du jeune homme qui commence à penser, et néanmoins les plus hautes contemplations et les plus utiles enseignements sur les sujets les plus graves. Ceux qui ont pour titres : *Beaux-arts et Belles-lettres*, *Histoire naturelle*, *Géographie et Voyages*, intéresseront un plus grand nombre de

BIBLIOTHECA
Viennensis

nos jeunes lecteurs, et, en stimulant leur attention, formeront leur goût pour les arts, et placeront dans leur mémoire une foule d'agréables et utiles connaissances.

4° Les *Caractères* se rapportent aux *études morales*, les *Portraits* à l'histoire *politique*, *artistique* ou *littéraire*; mais ce genre de composition nous a paru assez spécial pour lui ouvrir un chapitre à part, et nous l'avons placé à la suite des chapitres dont il est le naturel appendice.

5° Tout ce qui tient de la narration et de la description a un attrait tout particulier pour l'imagination du jeune âge, et lui convient d'ailleurs sous plusieurs autres rapports : nous avons largement sacrifié à ce goût dans tous les chapitres, mais nous lui avons donné pleine carrière dans ceux qui ont pour titre : *Histoire naturelle*, *Géographie et Voyages*, *Narrations poétiques*, etc., *Contes*, *Fables*, etc.

6° L'art d'écrire une lettre est si précieux et si rare, que nous avons regardé comme une des parties les plus importantes de notre tâche, d'offrir dans chaque genre plusieurs parfaits modèles ; nous avons mis à contribution tous les meilleurs recueils connus, et nous leur avons emprunté ce qu'ils renfermaient de plus simple et de plus naturel, de plus pittoresque et de plus exquis. Nous n'avons pas grand mérite, mais nous croyons rendre un grand service en complétant notre recueil par celui des premiers chefs-d'œuvre épistolaires. Ici nous avons dérogé à la classification des auteurs, par la raison toute simple qu'en écrivant leurs lettres ils ont dû, précisément pour réussir, s'efforcer d'oublier et de faire oublier leur métier d'auteur.

RELIGION ET PHILOSOPHIE.

I. PRINCIPES FONDAMENTAUX.

BALZAC.

(1594-1655.)

Je ne sais si l'on pourra mettre jamais dans les lettres plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément et plus de style que l'on n'en voit dans celles de Balzac et de Voiture. Elles sont vides de sentiments, qui n'ont régné que depuis leur temps, et qui doivent aux femmes leur naissance.

Balzac et Ronsard ont eu chacun dans leur genre, assez de bon et de mauvais pour former après eux de très-grands hommes en vers et en prose. LA BRUYÈRE.

Dans quelle estime n'ont point été, il y a trente ans, les ouvrages de Balzac! On ne parlait pas de lui simplement comme du plus éloquent homme de son siècle, mais comme du seul éloquent. Il a effectivement des qualités merveilleuses. On peut dire que jamais personne n'a mieux su sa langue que lui, et n'a mieux entendu la propriété des mots et la juste mesure des périodes. C'est une louange que tout le monde lui donne encore; mais on s'est aperçu tout d'un coup que l'art où il s'est employé toute sa vie était l'art qu'il savait le moins, je veux dire l'art de faire une lettre; car bien que les siennes soient toutes pleines d'esprit et de choses admirablement dites, on y remarque partout les deux vices les plus opposés au genre épistolaire, c'est à savoir l'affectation et l'enflure; et on ne peut plus lui pardonner ce soin vicieux qu'il a de dire toutes choses autrement que le reste des hommes. De sorte que tous les jours on rétorque contre lui ce même vers que Maynard a fait autrefois à ses louanges :

Il n'est point de mortel qui parle comme lui.

Il y a pourtant encore des gens qui le lisent; mais il n'y a plus personne qui ose imiter son style; ceux qui l'on fait s'étant rendus la risée de tout le monde. BOILEAU.

Balzac doit être lu avec précaution; on y trouve une affectation vicieuse dans les pensées, un goût peu réglé pour l'extraordinaire et pour le merveilleux, un génie qui prend souvent l'enflure pour la grandeur, et qui approche plus de la déclamation que de la véritable éloquence: défauts, après tout, qui sont trop marqués dans cet auteur pour être bien dangereux, et qui peuvent être utiles, parce qu'ils nous montrent les écueils que ceux à qui la nature a donné beaucoup d'esprit ont à éviter. Mais, en récompense, on y remarque un tissu parfait dans la suite et dans la liaison des pensées, un art singulier dans les transitions, un choix exquis dans les termes, une justesse rare et une précision très-digne d'être imitée dans le tour et dans la mesure des phrases; enfin, un nombre et une harmonie qui semblent avoir péri avec Balzac, ou du moins avec Fléchier, son disciple et son imitateur. D'AGUESSEAU.

Lorsque, fatigué de l'incorrection et de la dureté des écrivains du seizième siècle, on arrive à Balzac, et que l'on remarque la pompe majestueuse et savante de ses périodes, on explique, on justifie l'admiration de son siècle. Telle est la puissance de l'harmonie sur les organes des hommes, que, même déplacée, elle les subjugue et les enchante. Cependant, le talent de Balzac a disparu dans la perfection même de la langue. L'heureuse combinaison des tours et la noblesse des termes sont entrées dans le trésor de la prose oratoire; l'exagération emphatique, le faux goût, la recherche, sont demeurés sur le compte de Balzac; et l'on n'a plus compris la gloire de cet écrivain, parce que ses fautes seules lui restaient, tandis que ses qualités heureuses étaient devenues la propriété commune de la langue qu'il avait embellie.

Cependant, Balzac que nous abandonnerions sans peine si nous ne pouvions reconnaître en lui que le premier inventeur d'une éloquence sophistique, nous intéressera par un plus heureux emploi de son talent. Convaincus que, si la haute éloquence a besoin, pour se produire, d'une langue perfectionnée, la perfection du langage ne mérite ce nom que lorsqu'elle est mise en usage pour graver des pensées profondes et de généreux sentiments; nous rechercherons ce double mérite qui caractérise l'éloquence morale dans quelques écrits de Balzac, surtout dans l'*Aristippe* et le *Socrate chrétien*.

M. VILLEMAIN.

De la religion chrétienne et de ses premiers commencements.

Il ne paraît rien ici de l'homme, rien qui porte sa marque et qui soit de sa façon. Je ne vois rien qui ne me semble plus que naturel dans la naissance et dans le progrès de cette doctrine; les ignorants l'ont persuadée aux philosophes; de pauvres pêcheurs

ont été érigés en docteurs des rois et des nations, en professeurs de la science du ciel. Ils ont pris dans leurs filets les orateurs et les poëtes, les jurisconsultes et les mathématiciens.

Cette république naissante s'est multipliée par la chasteté et par la mort, bien que ce soient deux choses stériles et contraires au dessein de multiplier. Ce peuple choisi s'est accru par les pertes et par les défaites; il a combattu, il a vaincu étant désarmé. Le monde, en apparence, avait ruiné l'Église, mais elle a accablé le monde sous ses ruines. La force des tyrans s'est rendue au courage des condamnés. La patience de nos pères a lassé toutes les mains, toutes les machines, toutes les inventions de la cruauté.

Chose étrange et digne d'une longue considération! reprochons-la plus d'une fois à la lâcheté de notre foi et à la tiédeur de notre zèle : en ce temps-là il y avait de la presse à se faire déchirer, à se faire brûler pour Jésus-Christ. L'extrême douleur et la dernière infamie attiraient les hommes au christianisme; c'étaient les appâts et les promesses de cette nouvelle secte. Ceux qui la suivaient et qui avaient faveur à la cour, avaient peur d'être oubliés dans la commune persécution; ils allaient s'accuser eux-mêmes, s'ils manquaient de délateurs. Le lieu où les feux étaient allumés et les bêtes déchaînées, s'appelait, en la langue de la primitive Église, la *place où l'on donne les couronnes.*

Voilà le style de ces grandes âmes qui méprisaient la mort comme si elles eussent eu des corps de louage et une vie empruntée. Bien davantage, et toujours dans la rigueur de l'histoire, sans rien donner à la licence de la rhétorique, si c'eût été le sang d'autrui, et non pas le leur, ils n'en eussent pas fait si bon marché, car la charité les eût retenus, et l'amour-propre les avait abandonnés.

C'était donc dans les joies et dans les plaisirs, qu'ils disaient à Dieu, *c'est assez,* et qu'ils lui demandaient des trêves et du relâche, et non pas dans les supplices et dans les tourments. O mon âme, que d'honneur et de gloire! O mon imagination, que de délices et de douceurs! s'écriaient-ils au milieu des flammes. En cet état-là, pour parler encore le langage de la primitive Église, ils étaient pleins, ils étaient possédés de Jésus-Christ. Jésus-Christ avait pris la place de leur esprit et de leur raison : ils n'étaient plus animés que de Jésus-Christ; ils ne songeaient plus qu'à lui; ils ne se souvenaient plus que de lui, il leur tenait lieu de toutes choses. Ce n'était plus amour ni constance, c'était une aliénation de sens, une maladie surnaturelle, une sainte, une divine fureur.

Aussi les païens s'en étonnaient-ils, et en faisaient des proverbes. Vous le pouvez voir dans les propos d'Épictète, recueillis

par Arrien. Ils parlaient des chrétiens comme de personnes travaillées d'une mélancolie incurable, personnes tentées par le désespoir, ennemies du jour et de la lumière. A leur dire, c'étaient des gens qui voulaient périr, qui s'ennuyaient en ce monde (ce sont les différents termes dont ils se servaient), qui se dévouaient, qui se précipitaient à la mort.

Nous sommes descendus de ces gens-là, quoique apparemment ils ne dussent point laisser de postérité, quoiqu'ils fissent tout ce qu'il faut faire pour ne pas durer. De leurs cendres et de leurs ruines s'est élevée la grandeur et la souveraineté de notre Église. Le corps s'est trouvé entier dans la dissipation de ses membres.

Je ne m'étonne point que les Césars aient régné, et que le parti qui a été le victorieux ait été le maître. Mais si c'eût été le vaincu à qui l'avantage fût demeuré; si les déroutes eussent fortifié Pompée et rétabli sa fortune; si les proscriptions eussent grossi le parti d'un mort, et lui eussent fait naître des partisans; si un mort lui-même, si une tête coupée eût donné des lois à toute la terre, véritablement il y aurait de quoi s'étonner d'un succès si éloigné du cours ordinaire des choses humaines. Je trouverais étrange qu'après la bataille de Pharsale, et plusieurs autres batailles décisives de l'empire, les amis de Pompée eussent été empereurs de Rome, à l'exclusion des héritiers de César. J'aurais de la peine à croire, quand le plus véritable et le plus religieux historien de Rome me le dirait, que des gens eussent triomphé autant de fois qu'ils furent battus; qu'une cause si souvent perdue eût toujours été suivie. Au moins me semble-t-il que ce n'est pas bien le droit chemin pour arriver à l'empire, et que d'ordinaire on se sert de tout autre moyen pour obtenir le triomphe. Ce n'est pas la coutume des choses du monde que les bons succès ne servent de rien, que la victoire soit décréditée, et que le gain aille au malheureux.

Nous voyons pourtant ici cet événement irrégulier et directement opposé à la coutume des choses du monde. Le sang des martyrs a été fertile, et la persécution a peuplé le monde de chrétiens. Les premiers persécuteurs, voulant éteindre la lumière qui naissait, et étouffer l'Église au berceau, ont été contraints d'avouer leur faiblesse après avoir épuisé leurs forces. Les autres qui l'attaquèrent depuis ne réussirent pas mieux en leur entreprise. Et, bien qu'il y ait encore en la nature des choses des inscriptions qu'ils nous ont laissées : *Pour avoir purgé la terre de la nation des chrétiens, pour avoir aboli le nom chrétien en toutes les parties de l'empire*, l'expérience nous a fait voir qu'ils ont triomphé à faux, et leurs marbres ont été menteurs. Ces superbes inscriptions sont aujourd'hui des monuments de leur vanité, et

non pas de leur victoire. L'ouvrage de Dieu n'a pu être défait par la main des hommes. Et disons hardiment à la gloire de notre Jésus-Christ, et à la honte de leur Dioclétien : « Les tyrans passent, mais la vérité demeure. »

(Socrate chrétien, Disc. III.)

La main de Dieu cachée derrière celle des hommes.

C'est le moyen de faire souvent injustice que de juger toujours du mérite des conseils par la bonne fortune des événements. Croyez-moi, et ne nous laissons pas éblouir à l'éclat des choses qui réussissent : ce que les Grecs, ce que les Romains, ce que nous-mêmes avons appelé une prudence admirable, c'est une heureuse témérité. Il y a eu des hommes dont la vie a été pleine de miracles, quoiqu'ils ne fussent pas saints, et qu'ils n'eussent pas dessein de l'être; le ciel bénissait toutes leurs fautes, le ciel couronnait toutes leurs folies.

Il devait périr, cet homme fatal, il devait périr, dès le premier jour de sa conduite, par une telle entreprise; mais Dieu voulut se servir de lui pour punir le genre humain et tourmenter le monde : la justice de Dieu se voulait venger, et avait choisi cet homme pour être le ministre de ses vengeances. Il fallait donc qu'il fît, quelque malade, quelque moribond qu'il fût, ce que Dieu avait résolu qu'il ferait avant sa mort. La raison concluait qu'il tombât d'abord par les maximes qu'il a tenues; mais il est demeuré longtemps debout, par une raison plus haute qui l'a soutenu. Il a été affermi dans son pouvoir par une force étrangère, et qui n'était pas de lui, par une force qui appuie la faiblesse, qui anime la lâcheté, qui arrête les chutes de ceux qui se précipitent, qui n'a que faire des bonnes maximes pour conduire les bons succès. Cet homme a duré pour travailler au dessein de la Providence. Il pensait exercer sa passion, et il exécutait les arrêts du ciel. Avant que de se perdre, il a eu le loisir de perdre les peuples et les États, de mettre le feu aux quatre coins de la terre, de gâter le présent et l'avenir par les maux qu'il a faits, par les exemples qu'il a laissés.

Un peu d'esprit et beaucoup d'autorité, c'est ce qui a presque toujours gouverné le monde, quelquefois avec succès, quelquefois non, selon l'humeur du siècle, plus ou moins porté à endurer, selon la disposition des esprits, plus farouches ou plus apprivoisés.

Mais il faut toujours en venir là. Il est très-vrai qu'il y a quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Ces dispositions, ces

humeurs, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poëte, et les hommes ne sont que les acteurs. Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre, ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un faquin qui doit en être l'Atrée ou l'Agamemnon. Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre, tout est César : elle peut faire par un enfant, par un nain, par un eunuque, ce qu'elle a fait par les géants et par les héros, par les hommes extraordinaires.

Dieu dit lui-même de ces gens-là qu'il « les envoie en sa colère, » et qu'ils « sont les verges de sa fureur. » Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre : les verges ne piquent ni ne mordent d'elles-mêmes, ne frappent ni ne blessent toutes seules; c'est l'envoi, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables. Cette main invisible, ce bras qui ne paraît pas, donne les coups que le monde sent; il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme; mais la force qui accable est toute de Dieu.

(Socrate chrétien, Disc. VIII.)

PASCAL.

(1623-1662.)

Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des barres et des ronds, avait créé les mathématiques; qui, à seize ans, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement; qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant et tourna ses pensées vers la religion; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort; enfin, qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut par abstraction un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant du dieu que de l'homme : cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal.

M. DE CHATEAUBRIAND.

Cet homme extraordinaire qui remplit une vie si courte de tant de prodiges; sans parler de sa gloire dans les sciences, sans répéter l'éloge de ce chef-d'œuvre des *Provinciales*, pour qui la frivolité du sujet n'a point affaibli l'admiration, n'a-t-il pas marqué toute sa force dans les pages détachées de l'ouvrage qu'il préparait, et dont Pope a su recueillir les grands traits épars. Où se retrouve, où se retrouvera jamais le secret de ce style qui, rapide comme la pensée, nous la montre si naturelle et si vivante, qu'il semble former avec elle un tout indestructible et nécessaire? L'expression de Pascal est à la fois audacieuse et simple, pleine et précise, sublime et naïve. Ne semble-t-il pas choisir à dessein les termes les plus familiers, bien sûr de les élever jusqu'à lui et de leur imprimer toute la majesté de son génie? Quel est ce raisonnement vigoureux qui poursuit une idée jusque dans ses derniers résultats, et ne l'abandonne qu'après l'avoir forcée de donner tout ce qu'elle contient? On conçoit l'éloquence de Bossuet empruntant à la poésie de riches images, et ce ton de l'homme inspiré qui, placé entre le ciel et la terre, veut émouvoir un grand peuple. Quelques orateurs ont osé suivre de loin, imiter Bossuet: qui tentera d'imiter Pascal? Son style ne ressemble à celui d'aucun écrivain ancien ou moderne; et, chose étonnante, il est peut-être le seul génie original que le goût n'ait presque jamais le droit de reprendre; non qu'il semble chercher la correction et la pureté; mais ses idées lui obéissent si bien, qu'elles se manifestent nécessairement sous les formes qui leur conviennent le mieux. FONTANES.

Pascal est un des génies les plus éminents, les plus extraordinaires du siècle de Louis XIV. Ouvrez les *Provinciales:* tantôt c'est Démosthène et Bossuet, et tantôt c'est Molière; quelle étonnante union de tout ce que les émotions de l'âme ont de plus énergique ou de plus élevé, de tout ce que la puissance de la raison a de plus fort et de plus victorieux, avec tout ce que la finesse de l'esprit a de plus souple, de plus piquant, de plus gai, de plus naïf, de plus inattendu? Ouvrez ses *Pensées:* la tête tourne sur ces abîmes; quelle profondeur et d'idées et de pinceau! quelles vues et quelles expressions! et, au fond de ces effrayants précipices où il se plonge, quel combat de la raison et de la folie! quelle lutte on entrevoit de l'intelligence la plus vigoureuse qui jamais ait été donnée à l'homme, et des doctrines les plus inconcevables auxquelles on lui ait jamais ordonné de se soumettre? DUSSAULT.

Pascal est encore plus grand par le sentiment que par la raison: ce qui fait son éminente originalité, à côté de ce sens géométriquement exact qui est aussi un des traits saillants de son génie, c'est le sentiment moral. C'est par là qu'il est sans égal et que son nom si haut placé est pourtant si populaire; là aussi se trouve le secret de ce style grand sans exagération, partout rempli d'émotion et contenu, vif sans turbulence, personnel sans pédanterie et sans amour-propre, superbe et modeste tout ensemble, qui fut le plus parfait dans le siècle des écrivains parfaits. Sa rhétorique était dans son âme, et son langage était grand et noble naturellement, parce que

son âme, encore plus élevée que son esprit, portait en elle la noblesse et la grandeur. M. PROSPER FAUGÈRE.

Voyez de plus un parallèle entre Pascal et Bossuet, page 17.

Nécessité de l'étude de la religion [1].

Avant que d'entrer dans les preuves de la religion chrétienne, je trouve nécessaire de représenter l'injustice des hommes qui vivent dans l'indifférence de chercher la vérité d'une chose qui leur est si importante et qui les touche de si près.

De tous leurs égarements, c'est sans doute celui qui les convainc le plus de folie et d'aveuglement, et dans lequel il est le plus facile de les confondre par les premières vues du sens commun et par les sentiments de la nature. Car il est indubitable que le temps de cette vie n'est qu'un instant; que l'état de la mort est éternel, de quelque nature qu'il puisse être, et qu'ainsi toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes selon l'état de cette éternité, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet.

Il n'y a rien de plus visible que cela, et qu'ainsi, selon les principes de la raison, la conduite des hommes est tout à fait déraisonnable, s'ils ne prennent une autre voie. Que l'on juge donc là-dessus de ceux qui vivent sans songer à cette dernière fin de la vie, qui, se laissant conduire à leurs inclinations et à leurs plaisirs sans réflexion et sans inquiétude, et, comme s'ils pouvaient anéantir l'éternité en en détournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que dans cet instant seulement.

Cependant cette éternité subsiste, et la mort, qui la doit ouvrir et qui les menace à toute heure, les doit mettre infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux, sans qu'ils sachent laquelle de ces éternités leur est à jamais préparée.

Voilà un doute d'une terrible conséquence. Ils sont dans le péril de l'éternité de misères : et sur cela, comme si la chose n'en

1. Cet article était destiné par l'auteur à servir de préface à l'ouvrage qu'il préparait sur la vérité de la religion. Dans toutes les éditions de Pascal qui ont paru jusqu'à nos jours, les fragments détachés publiés sous le titre de *Pensées* ont subi plus ou moins, mais partout, de nombreuses altérations sous le rapport du style, et même quelquefois sous celui de la pensée; c'est aux laborieuses recherches de M. Prosper Faugère sur le manuscrit autographe, dont il présente la plus scrupuleuse reproduction, qu'on doit la sévère restauration du texte original que nous citons d'après lui.

valait pas la peine, ils négligent d'examiner si c'est de ces opinions que le peuple reçoit avec une facilité trop crédule ou de celles qui, étant obscures d'elles-mêmes, ont un fondement très-solide quoique caché. Ainsi ils ne savent s'il y a vérité ou fausseté dans la chose, ni s'il y a force ou faiblesse dans les preuves. Ils les ont devant les yeux, ils refusent d'y regarder; et, dans cette ignorance, ils prennent le parti de faire tout ce qu'il faut pour tomber dans ce malheur au cas qu'il soit, d'attendre à en faire l'épreuve à la mort, d'être cependant fort satisfaits en cet état, d'en faire profession, et enfin d'en faire vanité. Peut-on penser sérieusement à l'importance de cette affaire sans avoir horreur d'une conduite si extravagante?

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en la leur représentant à eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans rechercher d'éclaircissement.

« Je ne sais, disent-ils, qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'en un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit.

« Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour.

« Tout ce que je connais, est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, est cette mort même que je ne saurais éviter.

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage. Voilà mon état, plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un

pas pour le chercher : et après, en traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. »

Qui souhaiterait avoir pour ami un homme qui discourt de cette manière? Qui le choisirait entre les autres pour lui communiquer ses affaires? Qui aurait recours à lui dans ses afflictions?

Et enfin à quel usage de la vie le pourrait-on destiner?

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement de ses principales vérités. Car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses : la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus légères, ils les prévoient, ils les sentent; et ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, sans inquiétude et sans émotion. C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes.

C'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel, qui marque une force toute-puissante qui le cause.

Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour faire gloire d'être dans cet état dans lequel il semble incroyable qu'une seule personne puisse être. Cependant l'expérience m'en fait voir en si grand nombre que cela serait surprenant, si nous ne savions que la plupart de ceux qui s'en mêlent se contrefont et ne sont pas tels en effet. Ce sont des gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug, et qu'ils essayent d'imiter. Mais il ne serait pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent

que la seule voie d'y réussir est de se faire paraître honnête, fidèle, judicieux, et capable de servir utilement son ami; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme, qui nous dit qu'il a donc secoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions; qu'il se considère comme seul maître de sa conduite et qu'il ne pense en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir portés par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et à en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie? Prétendent-ils nous avoir bien réjouis, de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaiement? et n'est-ce pas une chose à dire tristement au contraire, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, qu'ils seraient plutôt capables de redresser que de corrompre ceux qui auraient quelque inclination à les suivre. Et en effet, faites-leur rendre compte de leurs sentiments et des raisons qu'ils ont de douter de la religion : ils diront des choses si faibles et si basses qu'ils vous persuaderont du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-il, en vérité, vous me convertirez. Et il avait raison; car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables?

Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentiments seraient bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent pas : cette déclaration ne sera point honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu; rien ne marque davantage une mauvaise disposition du cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles; rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent être chrétiens, et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur parce qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur parce qu'ils ne le connaissent pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connaître et sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres; et il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent pour ne les pas mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grâce qui peut les éclairer; et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes, et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont; il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous étions à leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront pas de lumières. Qu'ils donnent à cette lecture quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs : quelque aversion qu'ils y apportent, peut-être rencontreront-ils quelque chose, ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite et un véritable désir de rencontrer la vérité, j'espère qu'ils y auront satisfaction, et qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine.

LA BRUYÈRE.

(1644-1696.)

Il n'y a presque point de tour dans l'éloquence qu'on ne trouve dans La Bruyère; et si on y désire quelque chose, ce ne sont pas certainement les expressions, qui sont d'une force infinie et toujours les plus propres et les plus précises qu'on puisse employer. Peu de gens l'ont compté parmi les orateurs, parce qu'il n'y a pas une suite sensible dans ses *Caractères*. Nous faisons trop peu d'attention à la perfection de ces fragments, qui contiennent souvent plus de matière que de longs discours, plus de proportion et plus d'art.

On remarque dans tout son ouvrage un esprit juste, élevé, nerveux, pathétique, également capable de réflexion et de sentiment, et doué avec avantage de cette invention qui distingue la main des maîtres et qui caractérise le génie.

Personne n'a peint les détails avec plus de feu, plus de force, plus d'imagination dans l'expression, qu'on n'en voit dans ses *Caractères*. Il est vrai qu'on n'y trouve pas aussi souvent que dans les écrits de Bossuet et de Pascal de ces traits qui caractérisent non-seulement une passion ou les vices d'un particulier, mais le genre hu-

main. Ses portraits les plus élevés ne sont jamais aussi grands que ceux de Fénelon et de Bossuet; ce qui vient en grande partie de la différence des genres qu'ils ont traités. La Bruyère a cru, ce me semble, qu'on ne pouvait peindre les hommes assez petits; et il s'est bien plus attaché à relever leurs ridicules que leur force. Je crois qu'il est permis de présumer qu'il n'avait ni l'élévation, ni la sagacité, ni la profondeur de quelques esprits du premier ordre; mais on ne lui peut disputer sans injustice une forte imagination, un caractère véritablement original et un génie créateur. VAUVENARGUES.

La Bruyère est meilleur moraliste, et surtout bien plus grand écrivain que La Rochefoucauld : il y a peu de livres en aucune langue où l'on trouve une aussi grande quantité de pensées justes, solides, et un choix d'expressions aussi heureux et aussi varié. La satire est chez lui bien mieux entendue que dans La Rochefoucauld; presque toujours elle est particularisée, et remplit le titre du livre : ce sont des *caractères;* mais ils sont peints supérieurement. Ses portraits sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement. Dans l'espace de peu de lignes, il met ses personnages en scène de vingt manières différentes; et en une page il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale. Nul prosateur n'a imaginé plus d'expressions nouvelles, n'a créé plus de tournures fortes ou piquantes. Sa concision est pittoresque, et sa rapidité lumineuse. Quoiqu'il aille vite, vous le suivez sans peine : il a un art particulier pour laisser souvent dans sa pensée une espèce de réticence qui ne produit pas l'embarras de comprendre, mais le plaisir de deviner; en sorte qu'il fait, en écrivant, ce qu'un ancien prescrivait pour la conversation; il vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien. LA HARPE.

La Bruyère est un des plus beaux écrivains du siècle de Louis XIV. Aucun homme n'a su donner plus de variété à son style, plus de formes diverses à sa langue, plus de mouvement à sa pensée. Il descend de la haute éloquence à la familiarité, et passe de la plaisanterie au raisonnement sans jamais blesser le goût ni le lecteur. L'ironie est son arme favorite : aussi philosophe que Théophraste, son coup d'œil embrasse un plus grand nombre d'objets, et ses remarques sont plus originales et plus profondes. Théophraste conjecture, La Rochefoucauld devine, et La Bruyère montre ce qui se passe au fond des cœurs. M. DE CHATEAUBRIAND.

Des esprits forts.

Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande faiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connaissances, et quelle en doit être la fin? Quel découragement plus grand que de

douter si son âme n'est point matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, et à qui tous se doivent rapporter; d'un Être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont notre âme est l'image, et, si j'ose dire, une portion comme esprit et comme immortelle?

Le docile et le faible sont susceptibles d'impressions : l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises; c'est-à-dire que le premier est persuadé et fidèle, et que le second est entêté et corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie religion, et l'esprit faible, ou n'en admet aucune, ou en admet une fausse : or l'esprit fort, ou n'a point de religion, ou se fait une religion : donc l'esprit fort c'est l'esprit faible.

J'appelle mondains, terrestres ou grossiers, ceux dont l'esprit et le cœur sont attachés à une petite portion de ce monde qu'ils habitent, qui est la terre; qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au delà : gens aussi limités que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine, que l'on mesure, dont on compte les arpents, et dont on montre les bornes.... Je comprends au contraire fort aisément qu'il est naturel à de tels esprits de tomber dans l'incrédulité ou l'indifférence, et de faire servir Dieu et la religion à la politique, c'est-à-dire à l'ordre et à la décoration de ce monde, la seule chose, selon eux, qui mérite qu'on y pense.

Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages, et perdent le peu de religion qui leur restait; ils voient de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies; ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins, indéterminés sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter : le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifférents; elles ont chacune leur agrément et leur bienséance : ils ne se fixent point, ils sortent sans emplette....

Il y a eu de tout temps de ces gens d'un bel esprit et d'une agréable littérature, esclaves des grands dont ils ont épousé le libertinage et porté le joug toute leur vie contre leurs propres lumières et contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes, et ils semblent les avoir regardés comme leur dernière fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paraître tels qu'ils étaient peut-être dans le cœur; et ils se sont perdus par déférence ou par faiblesse. Y a-t-il donc sur la terre des grands assez grands et des puissants assez puissants, pour mériter de nous que nous croyions et que nous vivions à leur gré, selon leur goût et leurs caprices, et que nous poussions la

complaisance plus loin en mourant, non de la manière qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage?

J'exigerais de ceux qui vont contre le train commun et les grandes règles, qu'ils sussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, et de ces arguments qui emportent conviction....

Si c'est le grand et le sublime de la religion qui éblouit ou qui confond les esprits forts, ils ne sont plus des esprits forts, mais de faibles génies et de petits esprits; et, si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble et de simple qui les rebute, ils sont à la vérité des esprits forts, et plus forts que tant de grands hommes si éclairés, si élevés, et néanmoins si fidèles, que les Léon, les Basile, les Jérôme, les Augustin.

Un Père de l'Église, un docteur de l'Église, quels noms! quelle tristesse dans leurs écrits! quelle sécheresse! quelle froide dévotion! et peut-être, quelle scolastique! disent ceux qui ne les ont jamais lus. Mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Pères si éloignée de la vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps, qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs! Quel plaisir d'aimer la religion, et de la voir crue, soutenue, expliquée par de si beaux génies et par de si solides esprits! surtout lorsque l'on vient à connaître que, pour l'étendue de connaissance, pour la profondeur et la pénétration, pour les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale et des sentiments, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à saint Augustin que Platon et que Cicéron.

L'homme est né menteur : la vérité est simple et ingénue, et il veut du spécieux et de l'ornement; elle n'est pas à lui, elle vient du ciel toute faite, pour ainsi dire, et dans toute sa perfection; et l'homme n'aime que son propre ouvrage, la fiction et la fable. Voyez le peuple : il controuve, il augmente, il charge par grossièreté et par sottise : demandez même au plus honnête homme s'il est toujours vrai dans ses discours, s'il ne se surprend pas quelquefois dans des déguisements où engagent nécessairement la vanité et la légèreté; si, pour faire un meilleur conte, il ne lui échappe pas souvent d'ajouter à un fait qu'il récite une circonstance qui y manque. Une chose arrive aujourd'hui, et presque sous nos yeux : cent personnes qui l'ont vue la racontent en cent façons différentes; celui-ci, s'il est écouté, la dira encore d'une

manière qui n'a pas été dite : quelle créance donc pourrais-je donner à des faits qui sont anciens et éloignés de nous par plusieurs siècles? quel fondement dois-je faire sur les plus graves historiens? que devient l'histoire? César a-t-il été massacré au milieu du sénat; y a-t-il eu un César? Quelle conséquence! me dites-vous; quels doutes! quelle demande! Vous riez! vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse; et je crois même que vous avez raison. Je suppose néanmoins que le livre qui fait mention de César ne soit pas un livre profane, écrit de la main des hommes, qui sont menteurs, trouvé par hasard dans les bibliothèques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des histoires vraies ou apocryphes; qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin; qu'il porte en soi ces caractères; qu'il se trouve depuis près de deux mille ans dans une société nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce temps la moindre altération, et qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son intégrité; qu'il y ait même un engagement religieux et indispensable d'avoir de la foi pour tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de César et de sa dictature : avouez-le, Lucile, vous douterez alors qu'il y ait eu un César.

Il y a deux mondes : l'un où l'on séjourne peu, et dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens, servent pour le premier monde; le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

Qui a vécu un seul jour a vécu un siècle : même soleil, même terre, même monde, mêmes sensations; rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain : il y aurait quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit. L'homme cependant, impatient de la nouveauté, n'est point curieux sur ce seul article : né inquiet et qui s'ennuie de tout, il ne s'ennuie point de vivre; il consentirait peut-être à vivre toujours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en sait : la maladie, la douleur, le cadavre, le dégoûtent de la connaissance d'un autre monde; il faut tout le sérieux de la religion pour le réduire....

Si ma religion était fausse, je l'avoue, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer; il était inévitable de ne pas donner tout au travers, et de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat de mystères! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine! quelle raison éminente! quelle candeur, quelle innocence de mœurs! quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes les plus sages,

les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du monde, jusques à la veille de sa naissance; y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire? par où échapper? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche? S'il faut périr, c'est par là que je veux périr; il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière : mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené et entraîné dans ma religion; c'en est fait.

La religion est vraie, ou elle est fausse : si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le chartreux ou le solitaire; ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux; l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination; la pensée est trop faible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

(Les caractères ou les mœurs de ce siècle.)

BOSSUET.

(1627-1704.)

Qui n'admire la majesté, la pompe, la magnificence, l'enthousiasme de Bossuet, et la vaste étendue de ce génie impétueux, fécond, sublime? Qui conçoit sans étonnement la profondeur incroyable de Pascal, son raisonnement invincible, sa mémoire surnaturelle, sa connaissance universelle et prématurée? Le premier élève l'esprit, l'autre le confond et le trouble. L'un éclate comme un tonnerre dans un tourbillon orageux, et, par ses soudaines hardiesses, échappe aux génies trop timides; l'autre presse, étonne, illumine, fait sentir despotiquement l'ascendant de la vérité; et, comme si c'était un être d'une autre nature que nous, sa vive intelligence explique toutes les conditions, toutes les affections, toutes les pensées des hommes, et paraît toujours supérieure à leurs conceptions incertaines. Génie simple et puissant, il assemble des choses qu'on croyait être incompatibles, la véhémence, l'enthou-

siasme, la naïveté, avec les profondeurs les plus cachées de l'art : mais d'un art qui, bien loin de gêner la nature, n'est lui-même qu'une nature plus parfaite, et l'original des préceptes. Que dirai-je encore? Bossuet fait voir plus de fécondité, et Pascal a plus d'invention; Bossuet est plus impétueux, et Pascal plus transcendant. L'un excite l'admiration par de plus fréquentes saillies; l'autre, toujours plein et solide, l'épuise par un caractère plus concis et plus soutenue. VAUVENARGUES.

Voir les jugements sur Bossuet considéré comme orateur et comme historien dans le volume *Éloquence et Histoire*, pages 9, 107 et 327.

Existence nécessaire de l'être parfait.

De toute éternité Dieu est; Dieu est parfait, Dieu est heureux, Dieu est un. L'impie demande : Pourquoi Dieu est-il? Je lui réponds : Pourquoi Dieu ne serait-il pas? Est-ce à cause qu'il est parfait? et la perfection est-elle un obstacle à l'être? Erreur insensée! Au contraire, la perfection est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait serait-il, et le parfait ne serait-il pas? c'est-à-dire, pourquoi ce qui tient le plus du néant serait-il, et que ce qui n'en tient rien du tout ne serait pas? Qu'appelle-t-on parfait? un être à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait? un être à qui quelque chose manque. Pourquoi l'être à qui rien ne manque ne serait-il pas, plutôt que l'être à qui quelque chose manque? D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit, si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien, et que le rien ne peut pas prévaloir sur l'être, ni empêcher l'être d'être? Mais, par la même raison, l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit? et pourquoi « le néant de Dieu, que l'impie veut imaginer dans son cœur insensé, » pourquoi, dis-je, ce néant de Dieu l'emporterait-il sur l'être de Dieu, et vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être?

O Dieu! on se perd dans un si grand aveuglement. L'impie se perd dans le néant de Dieu, et lui-même, cet impie, ne songe pas à se demander à lui-même pourquoi il est. Mon âme, âme raisonnable, mais dont la raison est si faible, pourquoi veux-tu être, et que Dieu ne soit pas? Hélas! vaux-tu mieux que Dieu? âme faible, âme ignorante, dévoyée, pleine d'erreur et d'incertitude dans ton intelligence; pleine, dans ta volonté, de faiblesse, d'égarement, de corruption, de mauvais désirs, faut-il que tu sois, et que la certitude, la compréhension, la pleine connaissance de la vérité et l'amour immuable de la justice et de la droiture ne soit pas?

On dit : Le parfait n'est pas ; le parfait n'est qu'une idée de notre esprit qui va s'élevant de l'imparfait qu'on voit de ses yeux, jusqu'à une perfection qui n'a de réalité que dans la pensée. C'est le raisonnement que « l'impie » voudrait faire dans son cœur insensé, » qui ne songe pas que le parfait est le premier, et en soi, et dans nos idées ; et que l'imparfait en toutes façons n'en est qu'une dégradation. Dis, mon âme, comment entends-tu le néant, sinon par l'être ? comment entends-tu la privation, si ce n'est par la forme dont elle prive ? comment l'imperfection, si ce n'est par la perfection dont elle déchoit ? Mon âme, n'entends-tu pas que tu as une raison, mais imparfaite, puisqu'elle ignore, qu'elle doute, qu'elle erre et qu'elle se trompe ? Mais comment entends-tu l'erreur, si ce n'est comme privation de la vérité ? et comment le doute ou l'obscurité, si ce n'est comme privation de l'intelligence et de la lumière ? ou comment enfin l'ignorance, si ce n'est comme privation du savoir parfait ? comment, dans la volonté, le déréglement et le vice, si ce n'est comme privation de la règle, de la droiture et de la vertu ? Il y a donc primitivement une intelligence, une science certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité dans le bien, une règle, un ordre, avant qu'il y ait une déchéance de toutes ces choses : en un mot, il y a une perfection avant qu'il y ait un défaut ; avant tout déréglement, il faut qu'il y ait une chose qui est elle-même sa règle, et qui, ne pouvant se quitter soi-même, ne peut non plus ni faillir ni défaillir. Voilà donc un être parfait ; voilà Dieu, nature parfaite et heureuse. Le reste est incompréhensible, et nous ne pouvons même pas comprendre jusqu'où il est parfait et heureux, pas même jusqu'à quel point il est incompréhensible.

D'où vient donc que l'impie ne connaît point Dieu, et que tant de nations, ou plutôt que toute la nature ne l'a pas connu, puisqu'on en porte l'idée en soi-même avec celle de la perfection ; d'où vient cela, si ce n'est par un défaut d'attention, et parce que l'homme, livré aux sens et à l'imagination, ne veut pas ou ne peut pas se recueillir en soi-même, ni s'attacher aux idées pures dont son esprit embarrassé d'images grossières ne peut porter la vérité simple ?

(Élévations à Dieu sur tous les mystères de la religion chrétienne, I, 1 et 2.)

Dieu révélé par la spontanéité des mouvements de l'homme.

On passe toute sa vie dans des miracles continuels, qu'on ne remarque même pas. J'ai un corps, et, sans connaître aucun des organes de ses mouvements, je le tourne, je le remue, je le transporte où je veux, seulement parce que je le veux. Je voudrais re-

muer devant moi une paille ; elle ne branle ni ne s'ébranle en aucune sorte. Je veux remuer ma main, mon bras, ma tête, les autres parties plus pesantes, qu'à peine pourrais-je porter si elles étaient détachées : toute la masse du corps, et les mouvements que je commande, se font comme par eux-mêmes, sans que je connaisse aucun des ressorts de cette admirable machine : je sais seulement que je veux me remuer de cette façon ou d'une autre ; tout suit naturellement. J'articule cent et cent paroles entendues ou non entendues, et je fais autant de mouvements connus et inconnus des lèvres, de la langue, du gosier, de la poitrine, de la tête. Je lève, je baisse, je tourne, je roule les yeux ; j'en dilate, j'en rétrécis la prunelle, selon que je veux regarder de près ou de loin ; et, sans même que je connaisse ce mouvement, il se fait, dès que je veux regarder ou négligemment et comme superficiellement, ou bien déterminément, attentivement ou fixement quelque objet.

Qui a donné cet empire à ma volonté, et comment puis-je mouvoir également ce que je connais et ce que je ne connais pas ? Je respire sans y penser et en dormant ; et quand je veux, ou je suspens ou je hâte la respiration qui naturellement va toute seule : elle va aussi à ma volonté ; et, encore que je ne connaisse ni la dilatation ni le resserrement des poumons, ni même si j'en ai, je les ouvre, je les resserre, j'attire, je repousse l'air avec une égale facilité. Pour parler d'un ton plus aigu ou plus gros, ou plus haut ou plus bas, je dilate encore ou je resserre une autre partie dans le gosier, qu'on appelle trachée-artère, quoique je ne sache même pas si j'en ai une : il suffit que je veuille parler ou haut ou bas, afin que tout se fasse comme de soi-même : en un moment je fais articulément et distinctement mille mouvements dont je n'ai nulle connaissance distincte, ni même confuse le plus souvent, puisque je ne sais pas si je les fais ou s'il les faut faire. Mais, ô Dieu, vous le savez, et nul autre que vous ne sait ce que vous savez seul : et tout cela est l'effet du secret concert que vous avez mis entre nos volontés et les mouvements de nos corps ; et vous avez établi ce concert inviolable, quand vous avez mis l'âme dans le corps pour le régir.

Elle y est donc, non point comme dans un vaisseau qui la contient, ni comme dans une maison où elle loge, ni comme dans un lieu qu'elle occupe ; elle y est par son empire, par sa présidence, pour ainsi parler, par son action. Ainsi vous êtes en nous ; et vous ne pouvez en être loin, puisque c'est « par vous que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes. » Tout dépend naturellement d'une volonté : les corps et leurs mouvements dépendent naturellement d'un esprit et d'une intelligence toute-puissante. Dieu peut donner à la volonté, qu'il fait à l'image

de la sienne, tel empire qu'il lui plaît, et par là nous donner l'idée de sa volonté qui meut tout et fait tout.

(Élévations sur les mystères, IV, 9.)

Dieu révélé par l'harmonie de nos organes.

Tout est ménagé, dans le corps humain, avec un artifice merveilleux. Le corps reçoit de tous côtés les impressions des objets sans être blessé. On lui a donné des organes pour éviter ce qui l'offense ou le détruit, et les corps environnants qui font sur lui ce mauvais effet font encore celui de lui causer de l'éloignement. La délicatesse des parties, quoiqu'elle aille à une finesse inconcevable, s'accorde avec la force et avec la solidité. Le jeu des ressorts n'est pas moins aisé que ferme. A peine sentons-nous battre notre cœur, nous qui sentons les moindres mouvements du dehors, si peu qu'ils viennent à nous. Les artères vont, le sang circule, les esprits coulent, toutes les parties s'incorporent leur nourriture, sans troubler notre sommeil, sans détruire nos pensées, sans exciter tant soit peu notre sentiment. Tant Dieu à mis de règle et de proportion, de délicatesse et de douceur dans de si grands mouvements.

Ainsi nous pouvons dire avec assurance que, de toutes les proportions qui se trouvent dans les corps, celles du corps organique sont les plus parfaites et les plus palpables.

Tant de parties si bien arrangées, et si propres aux usages pour lesquels elles sont faites, la disposition des valvules, le battement du cœur et des artères, la délicatesse des parties du cerveau et la variété de ses mouvements, d'où dépendent tous les autres, la distribution du sang et des esprits, les effets différents de la respiration, qui ont un si grand usage dans le corps: tout cela est d'une économie, et, s'il est permis d'user de ce mot, d'une mécanique si admirable, qu'on ne la peut voir sans ravissement, ni assez admirer la sagesse qui en a établi les règles.

Il n'y a genre de machines qu'on ne trouve dans le corps humain. Pour sucer quelque liqueur, les lèvres servent de tuyau, et la langue sert de piston. Au poumon est attachée la trachée-artère, comme une espèce de flûte douce d'une fabrique particulière, qui, s'ouvrant plus ou moins, modifie l'air et diversifie les tons. La langue est un archet qui, battant sur les dents et sur le palais, en tire des sons exquis. L'œil a ses humeurs et son cristallin; les réfractions s'y ménagent avec plus d'art que dans les verres les mieux taillés. Il a aussi sa prunelle qui se dilate et se resserre; tout s'englobe, s'allonge ou s'aplatit selon l'axe de la vision, pour s'ajuster aux distances, comme les lunettes à longue

vue. L'oreille a son tambour, où une peau aussi délicate que bien tendue résonne au mouvement d'un petit marteau que le moindre bruit agite ; elle a, dans un os fort dur, des cavités pratiquées pour faire retentir la voix, de la même sorte qu'elle retentit parmi les rochers et dans les échos. Les vaisseaux ont leurs soupapes ou valvules tournées en tous sens. Les os et les muscles ont leurs poulies et leurs leviers; les proportions qui font et les équilibres et la multiplication des forces mouvantes, y sont observées dans une justesse où rien ne manque. Toutes les machines sont simples; le jeu en est si aisé, et la structure si délicate, que toute autre machine est grossière à comparaison.

A rechercher de près les parties, on y voit toutes sortes de tissus; rien n'est mieux filé, rien n'est mieux passé, rien n'est serré plus exactement.

Nul ciseau, nul tour, nul pinceau ne peut approcher de la tendresse avec laquelle la nature tourne et arrondit ses sujets.

Tout ce que peut faire la séparation et le mélange des liqueurs, leur précipitation, leur digestion, leur fermentation, et le reste, est pratiqué si habilement dans le corps humain, qu'auprès de ces opérations la chimie la plus fine n'est qu'une ignorance très-grossière.

On voit à quel dessein chaque chose a été faite : pourquoi le cœur, pourquoi le cerveau, pourquoi les esprits, pourquoi la bile, pourquoi le sang, pourquoi les autres humeurs. Qui voudra dire que le sang n'est pas fait pour nourrir l'animal ; que l'estomac et les eaux qu'il jette par ses glandes ne sont pas faits pour réparer par la digestion la formation du sang ; que les artères et les veines ne sont pas faites de la manière qu'il faut pour le contenir, pour le porter partout, pour le faire circuler continuellement; que le cœur n'est pas fait pour donner le branle à cette circulation : qui voudra dire que la langue et les lèvres, avec leur prodigieuse mobilité, ne sont pas faites pour former la voix en mille sortes d'articulations, ou que la bouche n'a pas été mise à la place la plus convenable pour transmettre la nourriture à l'estomac ; que les dents n'y sont pas placées pour rompre cette nourriture et la rendre capable d'entrer ; que les eaux qui coulent dessus ne sont pas propres à la ramollir, et ne viennent pas pour cela à point nommé ; ou que ce n'est pas pour ménager les organes et la place que la bouche est pratiquée de manière que tout y sert également à la nourriture et à la parole : qui voudra dire ces choses fera mieux de dire encore qu'un bâtiment n'est pas fait pour loger, et que ses appartements, ou engagés ou dégagés, ne sont pas construits pour la commodité de la vie, ou pour faciliter les ministères nécessaires ; en un mot, il sera un insensé qui ne mérite pas qu'on lui parle.

(Traité de la connaissance de Dieu, ch. IV.)

Déraison de l'incrédulité.

Déplorable aveuglement! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute autre cause et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Église. Il a mis dans cette Église une autorité seule capable d'abaisser l'orgueil et de relever la simplicité, et qui, également propre aux savants et aux ignorants, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres? Quelle ignorance est la leur! et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits ! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien : ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu, quelle idole ! que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix, qui leur dira ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'apaise? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier être soit indifférent, et que toutes les religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes ? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère parce qu'on est environné de trompeurs? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lumières plus pures? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugements humains, et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle? Que s'il est une telle justice, souveraine et par conséquent inévitable, divine et par conséquent infinie, qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel? Où en sont donc les impies? et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-

ils leur repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras; les absurdités où ils tombent en niant la religion deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc, après tout, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et, en un mot, un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que dans l'intempérance des sens : l'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse ; comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion qu'il a si longtemps révérée : il se met au rang des gens désabusés ; il insulte en son cœur aux faibles esprits qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes; et, devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu.

(Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.)

BOURDALOUE.

(1632-1704.)

Jamais aucun ministre de la parole, sans en excepter Démosthène lui-même, n'avait porté plus loin l'ambition et l'art de maîtriser les esprits par la violence légitime de la conviction; jamais orateur ne fit plus d'honneur à la raison humaine. Ses plans sont les plus solidement conçus et les plus rigoureusement tracés que l'on connaisse; toutes ses constructions oratoires s'appuient et reposent sur les bases les plus fermes. Les détails de l'édifice, liés entre eux par les rapports les plus rigoureusement exacts, concourent tous à l'harmonie et à la perfection de l'ensemble; nulle faiblesse, nul écart : tout est nerveux, tout est plein, tout marche au but : quand la route est ouverte et jalonnée, tous les pas sont ceux de la raison même ; toutes les idées particulières sont déduites scrupuleusement des principes généraux, s'appellent mutuellement entre elles, et deviennent des conséquences forcées les unes des autres : ainsi, le

tissu le plus complet et le plus serré se forme et se déploie progressivement; l'esprit de l'auditeur, captif dans la chaîne du raisonnement, se sent entraîné par une force irrésistible.

Ne demandez pas à cet orateur de ces mouvements qui jettent, pour ainsi dire, l'âme hors d'elle-même ; n'attendez pas de lui cette onction qui pénètre le cœur, ce pathétique qui l'attendrit, qui l'ouvre et qui va chercher la source des larmes ; il ne vous offrira pas cette élocution vivement figurée, où chaque terme est une image et chaque phrase un tableau ; vous ne trouverez pas dans son style ces périodes harmonieuses, cette ravissante mélodie du langage, qui rapproche plus particulièrement l'orateur du poëte, et qui saisit, attache et charme l'esprit, en exerçant d'abord sur l'oreille enchantée son aimable et magnifique empire : les grâces de sa diction, car elle n'en manque pas entièrement, sont austères et sérieuses ; Bourdaloue n'admet dans l'expression qui revêt sa pensée aucune des parures du luxe oratoire; il se sert de la parole, ainsi qu'on l'a si bien dit de l'orateur athénien, comme un homme modeste de son habit, uniquement pour se couvrir : mais cette simplicité sévère n'est pas sans attraits ; elle ressemble à un noble et généreux mépris de toute séduction, de tout artifice ; et, comme elle montre la bonne foi de l'orateur, elle annonce également sa confiance dans la force de la vérité et dans la raison de l'auditeur. C'est, en effet, celui-ci qui compose alors, en quelque sorte, le discours qu'il écoute; c'est la voix pure et sans mélange de la conviction qu'il entend, plutôt encore que celle de l'orateur même : il jouit des vérités qui le condamnent et qui l'effrayent, parce que, dépouillées de tous les prestiges d'un art étranger, elles semblent appartenir de plus près à l'esprit qui les reçoit; parce que c'est à l'intelligence même, au jugement, à la logique de l'auditeur que sans cesse l'orateur en appelle. Ses discours, en s'adressant presque uniquement à la raison, lui donnent le sentiment de toutes ses forces, et lui font apprécier tout ce qu'elle vaut. DUSSAULT.

Voyez en outre le jugement sur Bourdaloue dans le volume *Éloquence et Histoire*, page 129.

Des mystères.

L'impie ne peut se résoudre à croire les vérités de l'Évangile, tant elles lui semblent choquer le bon sens et la raison. Il les rejette avec le dernier mépris, et ne craint point de les traiter d'inventions humaines et de pures imaginations : car son impiété va jusque-là ; et s'il garde au dehors certaines mesures, et que dans les compagnies il n'ose pas s'expliquer si ouvertement ni en des termes si forts, il sait bien dans les entretiens particuliers se dédommager de son silence ; et l'on n'est pas assez peu instruit pour ignorer quels sont ses discours devant d'autres libertins comme

lui, dont la présence l'excite, bien loin de l'arrêter. A l'entendre, toute la religion n'est que chimère, et tout ce qu'elle nous révèle ne sont que des visions. Il y trouve, à ce qu'il prétend, des difficultés invincibles, des contradictions évidentes, des impossibilités absolues. En un mot, dit-il d'un ton décisif, tous ces mystères sont incroyables. Il le dit; mais en le disant, il ne remarque pas, cet esprit rare, que par là il fournit des armes contre lui-même, et que de là il doit tirer pour sa conviction propre un argument personnel et des plus sensibles. Plus nos mystères lui semblent hors de toute croyance, plus il doit concevoir quel étonnant prodige ç'a été dans le monde que des mystères selon lui si incroyables aient été crus néanmoins si universellement, et qu'ils le soient encore.

Ceci ne suffit pas; mais, pour mieux convaincre l'impie par ses sentiments mêmes, et pour lui faire mieux sentir l'avantage qu'il me donne et l'embarras où il s'engage lorsqu'il parle si indignement des plus saints mystères de notre foi, comme s'ils étaient opposés à toute la lumière naturelle, je veux raisonner quelque temps avec lui, et entrer dans le détail de certaines circonstances qui serviront à fortifier la preuve qu'il me présente pour le combattre. Car encore une fois je ne veux le combattre que par lui-même; et peut-être apprendra-t-il à devenir plus réservé dans ses paroles, et à en craindre plus qu'il ne fait les conséquences.

Je lui permets donc d'abord de former sur le mystère de la religion toutes les difficultés qu'il lui plaira, et de les grossir, de les exagérer. J'irai même, s'il est besoin, jusqu'à tolérer ses mauvaises plaisanteries; je les laisserai passer, et là-dessus je n'entreprendrai point de lui fermer la bouche. Je consens qu'avec ses grandes exclamations, ou avec ses airs moqueurs, il me redise ce qu'il a dit cent fois : « Hé! qu'est-ce qu'un seul Dieu en trois personnes, et que ces trois personnes dans un seul Dieu? Hé! qui peut s'imaginer un Dieu tout esprit de sa nature et comme Dieu, mais revêtu de notre chair et homme comme nous? Quoi! ce Dieu qu'on me dit être d'une puissance, d'une grandeur, d'une majesté infinie, je me figurerai qu'il est descendu sur la terre, qu'il y a pris une nature semblable à la nôtre, qu'il est né dans une étable, qu'il a vécu dans la misère et dans la souffrance, enfin qu'il est mort dans l'opprobre et dans l'ignominie de la croix! Tout cela est-il digne de lui? Tout cela est-il croyable? » Tel est le langage de l'impie, et je ne rapporterai point tout ce que lui suggère son libertinage sur la morale chrétienne, sur la providence divine, sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrection future, sur le jugement général, sur les peines éternelles de l'enfer. Car il n'épargne rien, et il ne veut convenir de rien. Le moyen, à son avis, de se mettre ces fantômes dans l'esprit? et peuvent-ils entrer dans la pensée d'un homme raisonnable?

Il me serait aisé, en lui accordant que les mystères de la religion sont au-dessus de la raison, de lui répondre en même temps et de lui faire voir que, bien loin d'être contre la raison, ils y sont au contraire très-conformes. Je dis très-conformes à une raison saine, à une raison épurée de la corruption du vice, à une raison dégagée de l'empire des sens et des passions, à une droite raison. Mais ce n'est point là présentement le sujet dont il s'agit entre lui et moi. Je me suis seulement proposé de lui montrer comment, en attaquant la vérité de nos mystères, et nous les représentant comme des mystères si rebutants et si difficiles à croire, il en affermit par là même la foi, et que l'idée qu'il s'en fait pour les mépriser et pour en railler, c'est justement ce qui le doit disposer à y reconnaître quelque chose de surnaturel et de divin.

Voici donc ma réponse, et à quoi je m'en tiens. Je prends ce beau passage de saint Paul dans sa première épître à Timothée : « C'est un grand mystère de piété, qui a été manifesté dans la chair, autorisé par l'esprit, vu des anges, prêché aux gentils, cru dans le monde, et élevé à la gloire. » Ce grand mystère, c'est le mystère de Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble, et l'auteur de la loi nouvelle. Que ce mystère ait été réellement et véritablement manifesté dans la chair; qu'il ait été autorisé par l'esprit céleste, qui est l'esprit de Dieu; que les anges l'aient vu, et qu'enfin il ait été élevé à la gloire : voilà sur quoi l'impie se récriera contre moi, et s'inscrira en faux. Mais que ce même mystère, que ce grand mystère, et que tous les mystères particuliers qui y ont rapport et qui font le corps de la religion, aient été prêchés aux gentils, et surtout qu'en vertu de cette prédication ils aient été crus dans le monde, je ne pense pas que ni lui, ni tout autre libertin comme lui, soit assez aveugle et assez dépourvu de connaissance pour former sur cela le moindre doute. Ainsi j'avance, et, pour mettre ma preuve dans tout son jour et toute sa force, je lui fais faire avec moi les observations suivantes, dont je le défie de me contester en aucune sorte la certitude et l'évidence :

Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus néanmoins dans le monde. On les y a prêchés en y prêchant la loi chrétienne. On les a expliqués aux peuples, et on les a instruits. Les peuples dociles et soumis ont reçu ces instructions, ont embrassé cette doctrine. La même foi les a unis entre eux dans une même église, et telle a été l'origine et la naissance du christianisme.

Que ces mystères qu'il prétend incroyables n'ont point seulement été crus dans un coin de la terre obscur et inconnu, ni par un petit nombre d'hommes ramassés au hasard, et plus crédules que les autres, mais qu'ils ont été crus dans toutes les parties du monde. Les prédicateurs qui furent chargés d'annoncer l'Évangile

le portèrent, selon l'ordre exprès de leur maître, à toutes les nations. Dans l'orient, l'occident, le midi, le septentrion, on entendit partout la parole du Seigneur, dont ils étaient les interprètes. Des troupes de prosélytes vinrent en foule pour être agrégées dans l'école de Jésus-Christ. Les disciples se multiplièrent, se répandirent de tous côtés : les villes, les provinces, les royaumes en furent remplis, et c'est ainsi qu'en très-peu de temps s'élevèrent de nombreuses et de florissantes chrétientés.

Que ces mystères qu'il prétend incroyables n'ont point non plus été crus seulement par le simple peuple, par des sauvages et des barbares, par des esprits grossiers et ignorants, mais par les plus grands génies, par les esprits du premier ordre, par des hommes d'une profonde érudition et d'une prudence consommée. Il n'y a qu'à lire les ouvrages que les Pères nous ont laissés comme de sensibles monuments de la religion. A considérer précisément ces saints docteurs en qualité de savants, en qualité d'écrivains et d'auteurs, il faut n'avoir ni goût ni discernement pour ne point admirer l'étendue de leur doctrine, la pénétration de leurs vues, la sublimité de leurs pensées, la force de leurs raisonnements, la sagesse et la sainteté de leur morale, la beauté et l'énergie de leurs expressions, leurs tours même éloquents et pathétiques, ou ingénieux et spirituels. Certainement ce n'étaient pas là de petits esprits, des esprits superstitieux, capables de donner sans examen dans l'illusion, ni à qui il fût aisé de faire accroire tout ce qu'on voulait.

Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus, non point sur des préjugés de la naissance et de l'éducation, mais plutôt contre tous les préjugés de l'éducation et de la naissance. Pendant une longue suite d'années, qu'était-ce que le grand nombre des chrétiens? des gentils nés dans le paganisme, élevés dans l'idolâtrie. Afin de les soumettre à la foi, il avait fallu détruire toutes leurs préventions, et leur arracher du cœur des erreurs et des principes de religion directement opposés aux mystères qu'on leur enseignait. Or, qui ne voit pas combien ce changement était difficile, et quelle peine il devait y avoir à détromper des gens préoccupés en faveur de leurs fausses divinités, et attachés à leurs anciennes observances et à leurs pratiques? C'est cependant ce qui est arrivé. Les païens se sont convertis, les idolâtres ont renoncé au culte de leurs idoles; leurs prêtres et leurs sages ont eu beau se récrier, raisonner, disputer, la loi nouvelle a prévalu, et, comme le jour dissipe les ténèbres, elle a effacé des esprits toutes les idées dont ils étaient prévenus.

Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus malgre toutes les répugnances de la nature, malgré toutes les révoltes et de la raison et des sens. Révoltes de la raison : car quelque rai-

sonnables en eux-mêmes et quelque certains que soient ces mystères, il faut après tout convenir que ce sont des mystères obscurs, des mystères tellement cachés sous le voile, que notre raison n'y pénètre qu'avec des peines extrêmes, et que souvent même, toute subtile qu'elle peut être, elle se trouve obligée de reconnaître son insuffisance et la faiblesse de ses lumières. Or nous sentons assez qu'il n'est rien à quoi elle répugne davantage qu'à s'humilier alors et à se soumettre, en croyant ce qu'elle ne voit ni ne connaît pas. Révoltes des sens : car sur ces mystères qui humilient et qui captivent la raison est fondée une morale qui mortifie étrangement la chair. On croit avec moins de résistance des vérités qui s'accommodent à nos inclinations et à nos passions; des vérités au moins indifférentes, et qui, dans leurs conséquences, n'ont rien de pénible ni de gênant; mais des vérités en vertu desquelles on doit se haïr soi-même, réprimer ses désirs les plus naturels, embrasser la croix, la porter chaque jour sur son corps, et se revêtir de toute la mortification évangélique, c'est à quoi l'on ne se rend pas volontiers, et sur quoi l'on ne se laisse persuader qu'après avoir bien examiné les choses, et en avoir eu des preuves bien convaincantes.

Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus d'une foi si vive, d'une foi si ferme et si efficace, que, pour pratiquer ses maximes, pour vivre selon ses règles et son esprit, ou pour la défendre et la soutenir, on a tout sacrifié, biens, fortune, grandeurs, plaisirs, repos, santé, vie. On sait les rudes combats que les chrétiens ont eus à essuyer dès la naissance de l'Église. On sait combien de sang ils ont versé, et comment ils ont été exilés, proscrits, enfermés dans des cachots, produits devant les juges, condamnés, livrés aux bourreaux pour les tourmenter en mille manières, par le glaive, les flammes, les croix, les roues, les chevalets, les bêtes féroces, les huiles bouillantes, par tout ce que la barbarie a pu imaginer de supplices et de tortures. Pourquoi se laissaient-ils ainsi opprimer, accuser, emprisonner, déchirer, brûler, immoler comme des victimes? Pourquoi enduraient-ils tant d'opprobres et d'ignominies, tant de calamités et de misères? Pourquoi au milieu de tout cela s'estimaient-ils heureux, et rendaient-ils à Dieu des actions de grâces? Qui leur inspirait ce courage et cette patience inaltérable? C'est qu'ils avaient les mystères de notre foi si profondément gravés dans l'âme, et qu'ils en étaient tellement touchés, que rien ne leur coûtait, soit pour y conformer leur conduite, soit pour en attester la vérité par une généreuse confession.

Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus d'une foi si constante, que, malgré tous les obstacles qu'elle a eus à surmonter, elle subsiste toujours depuis plus de seize cents ans,

comme nous ne doutons point, selon la promesse de Jésus-Christ, qu'elle ne doive subsister jusqu'à la dernière consommation des siècles. Toutes les puissances infernales se sont soulevées contre elle. Toutes les puissances humaines se sont liguées et ont conjuré sa ruine. La superstition et le libertinage l'ont combattue de toutes leurs forces ; mais de même que nous voyons les flots de la mer, furieux et courroucés, se briser à un rocher où ils viennent fondre de toutes parts, tout ce qu'on a fait d'efforts pour la détruire n'a pu l'ébranler, et l'a plutôt affermie ; de sorte qu'après d'immenses révolutions d'âges et de temps qui auraient dû l'affaiblir, elle est toujours la même, qu'elle conserve toujours sur les esprits le même empire, qu'elle leur propose toujours la même doctrine et les trouve toujours également disposés à la recevoir. Je ne parle point de la manière dont cette foi s'est établie, de la faiblesse de ceux qui en furent les premiers apôtres, de l'abandonnement total où ils étaient des secours ordinaires et nécessaires pour faire réussir les grandes entreprises, de cent autres particularités très-remarquables ; car ce n'est point par le fer, comme d'autres religions, ce n'est ni par la violence des armes, ni par les amorces de l'intérêt ou du plaisir, que la foi de nos mystères s'est répandue dans toute la terre. Mais sans insister là-dessus et sans rien ajouter, je reviens à mon raisonnement contre l'impie.

Je dis : s'il est vrai que nos mystères soient aussi incroyables qu'il l'avance, et que d'ailleurs il ne puisse nier, comme il ne le peut en effet, qu'on les a crus dans le monde, qu'on les a crus si unanimement, si généralement, si promptement, si fortement, si constamment ; chez toutes les nations, dans tous les états et toutes les professions ; parmi les sages, les philosophes, les savants ; parmi les païens, les idolâtres, les sauvages, les barbares ; dans les cours des princes, dans les villes, dans les campagnes, partout : il faut donc qu'il m'apprenne par quelle vertu a pu se faire l'union et l'accord si parfait de ces deux choses, je veux dire de ces mystères selon lui absolument incroyables, et de ces mystères toutefois, selon la notoriété du fait la plus évidente et la plus incontestable, reçus et crus avec toutes les circonstances que je viens de rapporter ; il faut donc qu'il avoue malgré lui qu'il y a eu en tout cela de la merveille ; il faut donc qu'il confesse qu'il y a au-dessus de la nature un agent supérieur qui a conduit tout cela comme son ouvrage, et qui ne cesse point de le conduire par les ressorts invisibles de sa providence ; il faut donc, s'il est capable de quelque réflexion, qu'il conçoive une bonne fois comment ses traits de raillerie au sujet de la religion retournent contre lui, et comment ses exagérations et ses discours emphatiques sur l'insurmontable difficulté d'ajouter foi à

des mystères tels que les nôtres, retombent sur lui pour le confondre et pour l'accabler. Car plus il la relève et l'augmente, cette difficulté, plus il relève la souveraine sagesse et la toute-puissance de ce maître à qui rien n'est impossible, et qui a si bien su la vaincre et la surmonter.

Oui, on les a crus, ces adorables et incompréhensibles mystères, et voilà le grand miracle dont l'incrédule est forcé de convenir. Miracle d'autant plus grand pour lui, que ces mystères lui paraissent moins croyables. On les croit encore, et, par la miséricorde infinie de mon Dieu, je les crois. C'est dans cette foi que je veux mourir comme j'ai le bonheur d'y vivre; car je la conserverai dans mon cœur : et qui l'en arrachera ? Je connais mes imperfections et mes fragilités sans nombre. A comparer la sainteté de la foi que je professe avec mes lâchetés et la multitude des offenses que je commets, je sens combien j'ai de quoi rougir devant Dieu et de quoi m'humilier; mais du reste, tout imparfait et tout fragile que je suis, ne présumant point de mes forces, ne comptant point sur moi-même, soutenu de ma seule confiance dans la grâce du souverain Seigneur en qui je crois et en qui j'espère, il me semble que, pour cette foi que je chéris et que je regarde comme mon plus riche trésor, je ne craindrais point de donner mon sang ni de sacrifier ma vie. Il me semble que, bénissant la divine providence, qui, dans le christianisme, a fait heureusement succéder la tranquillité et la paix aux persécutions et aux combats, j'envie, après tout, le sort de ces chrétiens à qui la conjoncture des temps fournissait des occasions si précieuses de signaler leur foi en présence des persécuteurs et des tyrans. Telles sont, à ce qu'il me paraît, mes dispositions, ô mon Dieu, tels sont mes sentiments, et tels ils doivent être.

(L'incrédule convaincu par lui-même.)

MALLEBRANCHE.

(1638-1715.)

On peut dire de Mallebranche (en le comparant à Descartes) :

Proximus huic, longo sed proximus intervallo.

Mais comme il a su joindre l'imagination au raisonnement, ou, si l'on veut, le raisonnement à l'imagination qui dominait chez lui, la lecture de ses ouvrages peut être avantageuse à ceux qui se destinent à un genre d'éloquence où l'on a souvent besoin de parler à l'imagination pour faire mieux entendre la raison.

Ce n'est donc pas ce qui est du ressort de la pure métaphysique que l'on doit chercher dans le père Mallebranche; c'est ce qui a plus de rapport à la morale, comme plusieurs chapitres du livre de la *Recherche de la Vérité*, où il traite de l'imagination, le livre des *Inclinations* et celui des *Passions*, ou, si l'on veut quelque chose qui soit encore plus travaillé, ses *Entretiens métaphysiques*, qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre, soit pour l'arrangement des idées, soit pour le style et la manière d'écrire. D'AGUESSEAU.

Mallebranche se distingue d'ailleurs par un mérite particulier; son style est le meilleur modèle de celui qui convient aux recherches métaphysiques. Il est de la clarté la plus lumineuse; il est facile, agréable, coulant; il n'est orné que de son élégance, et cette élégance ne va jamais jusqu'à la parure, encore moins jusqu'à la recherche. Aussi le lit-on toujours avec plaisir, parce que, s'il se fait illusion à lui-même, il ne veut jamais en faire au lecteur.

LA HARPE.

De la providence de Dieu dans l'infaillibilité qu'il conserve à son Église.

Théodore. — Il est certain par l'Écriture, que les hérétiques n'osent rejeter, que « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité. » Il faut donc trouver dans l'ordre de la Providence de bons moyens pour faire venir tous les hommes à la connaissance de la vérité.

Ariste. — Je nie cette conséquence. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés; mais il ne veut pas faire ce qu'il faudrait pour les sauver tous : s'il le voulait, tous seraient sauvés; les Chinois et tant d'autres peuples ne seraient pas privés de la connaissance du vrai Dieu et de son fils Jésus-Christ, en quoi consiste la vie éternelle.

Théodore. — Je ne vous dis pas, Ariste, que Dieu veuille faire tout ce qu'il faudrait pour sauver tous les hommes; il ne veut pas faire à tous moments des miracles; il ne veut pas répandre dans tous les cœurs des grâces victorieuses; sa conduite doit porter le caractère de ses attributs, et il ne doit point quitter sans de grandes raisons la généralité de sa providence; sa sagesse ne lui permet pas de proportionner toujours son secours au besoin actuel des méchants et à la négligence prévue des justes. Tous les hommes seraient sauvés s'il en usait de la sorte envers nous. Je prétends seulement qu'il faut trouver dans la providence des moyens généraux qui répondent à la volonté que Dieu a que tous les hommes viennent à la connaissance de la vérité. Or, on ne peut y arriver, à cette connaissance, que par deux voies, par celle de l'examen ou par celle de l'autorité.

Ariste. — Je vous entends, Théodore; la voie de l'examen répond peut-être à la volonté que Dieu a de sauver les savants ; mais Dieu veut sauver les pauvres, les simples, les ignorants, ceux qui ne savent pas lire, aussi bien que messieurs les critiques. Encore ne vois-je pas que les Grotius, les Coccéius, les Saumaise, les Buxtorf soient assez arrivés à cette connaissance de la vérité où Dieu veut que nous arrivions tous. Peut-être que Grotius en était proche quand la mort l'a surpris. Mais quoi ! la Providence ne pourvoit-elle qu'au salut de ceux qui ont assez de vie, aussi bien que d'esprit et de science, pour discerner la vérité de l'erreur? Assurément cela n'est pas vraisemblable. La voie de l'examen est tout à fait insuffisante. Maintenant que la raison de l'homme est affaiblie, il faut le conduire par la voie de l'autorité. Cette voie est sensible, elle est sûre, elle est générale, elle répond parfaitement à la volonté que Dieu a que tous les hommes viennent à la connaissance de la vérité. Mais où trouverons-nous cette autorité infaillible, cette voie sûre que nous puissions suivre sans craindre l'erreur? Les hérétiques prétendent qu'elle ne se trouve que dans les livres sacrés.

Théodore. — Elle se trouve dans les livres sacrés, mais c'est par l'autorité de l'Église que nous le savons. Saint Augustin a eu raison de dire que, sans l'Église, il ne croirait pas à l'Évangile. Comment est-ce que les simples peuvent être certains que les quatre Évangiles que nous avons ont une autorité infaillible? Les ignorants n'ont aucune preuve qu'ils sont des auteurs qui portent leur nom et qu'ils n'ont point été corrompus dans les choses essentielles; et je ne sais si les savants en ont des preuves bien sûres. Mais quand nous serions certains que l'Évangile de saint Matthieu, par exemple, est de cet apôtre, et qu'il est tel aujourd'hui qu'il l'a composé, assurément si nous n'avons point d'autorité infaillible qui nous apprenne que cet évangéliste a été divinement inspiré, nous ne pouvons point appuyer notre foi sur ses paroles comme sur celles de Dieu même. Il y en a qui prétendent que la divinité des livres sacrés est si sensible, qu'on ne peut les lire sans s'en apercevoir. Mais sur quoi cette prétention est-elle appuyée? Il faut autre chose que des soupçons et des préjugés pour leur attribuer l'infaillibilité. Il faut ou que le Saint-Esprit le révèle à chaque particulier, ou qu'il le révèle à l'Église pour tous les particuliers. Or, l'un est bien plus simple, plus général, plus digne de la Providence que l'autre.

Mais je veux que tous ceux qui lisent l'Écriture sachent, par une révélation particulière, que l'Évangile est un livre divin et qui n'a point été corrompu par la malice et la négligence des copistes : qui nous en donnera l'intelligence? Car la raison ne suffit pas pour en prendre toujours le vrai sens. Les sociniens

sont raisonnables aussi bien que les autres hommes, et ils y trouvent que le fils n'est point consubstantiel au père. Les calvinistes sont hommes comme les luthériens, et ils prétendent que ces paroles : « Prenez, mangez, ceci est mon corps, » signifient, dans le lieu où elles sont, que ce que Jésus-Christ donne à ses apôtres n'est guère que la figure de son corps. Qui détrompera les uns ou les autres? qui les conduira à la connaissance de la vérité où Dieu veut que nous arrivions tous? Il faudra à tous moments à chaque particulier une assistance du Saint-Esprit que les hérétiques refusent à toute l'Église lorsqu'elle est assemblée pour former ses décisions. Quelle extravagance, quel aveuglement, que d'orgueil! On s'imagine qu'on entend mieux l'Écriture que l'Église universelle, qui conserve le sacré dépôt de la tradition, et qui mérite un peu plus que chaque particulier que Jésus-Christ, qui en est le chef, s'applique à la défendre contre les puissances de l'enfer.

La plupart des hommes sont persuadés que Dieu les conduit par une providence particulière, ou plutôt qu'il conduit ainsi ceux pour lesquels ils sont prévenus d'une grande estime; ils sont disposés à croire que tel est chéri de Dieu de manière qu'il ne permettra pas qu'il tombe dans l'erreur, ni qu'ils l'y engagent; ils lui attribuent une espèce d'infaillibilité, et ils s'appuient volontiers sur cette autorité chimérique qu'ils se sont faite par quantité de réflexions sur les grandes et excellentes qualités du personnage, pour se délivrer par là du travail incommode de l'examen. Ce sont des aveugles qui en suivent d'autres, et qui tomberont avec eux dans le précipice. C'est que tout homme est sujet à l'erreur : *Omnis homo mendax*. Il est vrai que nous avons besoin d'une autorité visible, maintenant que nous ne pouvons pas facilement rentrer en nous-mêmes pour consulter la raison, et qu'il y a des vérités nécessaires au salut que nous ne pouvons apprendre que par la révélation. Mais cette autorité sur laquelle nous devons nous appuyer doit être générale et l'effet d'une providence générale. Dieu n'agit point ordinairement par des volontés particulières dans les esprits pour empêcher qu'ils ne se trompent. Cela ne s'accommode pas avec l'idée que nous devons avoir de la providence, qui doit porter le caractère des attributs divins. Dieu a commis à notre médiateur le soin de notre salut; mais Jésus-Christ lui-même imite, autant que cela se peut, la conduite de son père en faisant servir la nature à la grâce, et en choisissant des moyens généraux pour l'exécution de son ouvrage; il a envoyé ses apôtres par tout le monde pour annoncer aux peuples les vérités de l'Évangile : il a donné à son Église des évêques, des prêtres, des docteurs, un chef visible pour la gouverner; il a établi des sacrements pour répandre sa grâce dans les cœurs, marque

certaine qu'il construit son ouvrage par des voies générales et que les lois de la nature lui fournissent. Jésus-Christ peut sans doute éclairer intérieurement les esprits sans le secours de la prédication; mais apparemment il ne le fera pas. Il peut sans le baptême nous régénérer, mais il ne veut pas rendre inutiles ses sacrements; il n'agira jamais en tel et tel d'une manière particulière sans quelque raison particulière, sans quelque espèce de nécessité. Mais où est la nécessité qu'il éclaire particulièrement tel et tel critique, afin qu'il prenne bien le sens d'un passage de l'Écriture? L'autorité de l'Église suffit pour empêcher qu'on ne s'égare : pourquoi ne veut-on pas s'y soumettre? Il suffit que Jésus-Christ conserve à l'Église son infaillibilité, pour conserver en même temps la foi dans tous les enfants humbles et obéissant à leur mère. Malheur aux téméraires et aux présomptueux qui s'attendent que Jésus-Christ les éclaire particulièrement contre la raison, contre l'ordre de sa conduite qu'il a réglé sur l'ordre immuable! Jésus-Christ ne manque jamais d'assister les justes dans leurs besoins; il ne leur refuse jamais la grâce nécessaire pour vaincre les tentations; il leur ouvre l'esprit dans la lecture des livres saints; il récompense souvent leur foi par le don de l'intelligence : c'est que cela est conforme à l'ordre et nécessaire pour leur instruction et l'édification des peuples. Mais pour conserver notre foi dans les matières décidées, nous avons l'autorité de l'Église : cela suffit. Il veut que nous y soyons soumis. Il n'y a que lui de qui nous puissions recevoir les secours nécessaires pour vaincre les tentations. Voilà pourquoi il intercède sans cesse pour conserver en nous notre charité; mais il n'intercède point sans cesse afin que les présomptueux ne tombent point dans l'erreur en lisant les Écritures, nous ayant donné une autorité infaillible sur laquelle nous devons nous appuyer, celle de l'Église du Dieu vivant, qui est la colonne et le ferme appui de la vérité : *columna et firmamentum veritatis.*

Ariste. — Ce que vous me dites là, Théodore, s'accorde parfaitement avec l'idée que vous m'avez donnée de la providence. Dieu a ses lois générales, et notre médiateur et notre chef ses règles, qu'il suit inviolablement, comme Dieu ses lois, si l'ordre immuable, qui est la loi primitive de toutes les intelligences, ne demande des exceptions. Il est infiniment plus simple et plus conforme à la raison que Jésus-Christ assiste son Église pour l'empêcher de tomber dans l'erreur, que chaque particulier, et principalement que celui qui a la témérité de révoquer en doute des matières décidées, et qui par là accuse le Sauveur d'avoir abandonné son Épouse ou de n'avoir pu la défendre. Nous avons besoin maintenant d'une autorité infaillible. La providence y a pourvu; et cela d'une manière qui me paraît digne des attributs divins et des

qualités de notre Sauveur Jésus-Christ, d'une manière qui répond parfaitement à cette volonté de Dieu, que tous les hommes soient sauvés et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité.

Théodore. — Il est vrai, Ariste; car l'Église apostolique et romaine est visible et reconnaissable. Elle est perpétuelle pour tous les temps et universelle pour tous les lieux; du moins est-ce la société la plus exposée aux yeux de toute la terre et la plus vénérable pour son antiquité. Toutes les sectes particulières n'ont aucun caractère de vérité, aucune marque de divinité. Celles qui paraissent maintenant avoir quelque éclat ont commencé longtemps après elle. C'est ce que tout le monde sait, et ceux-là mêmes qui se laissent éblouir de ce petit éclat qui ne passe guère les bornes de leur pays. Ainsi Dieu a pourvu tous les hommes, autant que ses lois générales le lui ont permis, d'un moyen facile et sûr pour arriver à la connaissance de la vérité.

Théotime. — Je ne comprends pas, Ariste, sur quel fondement on peut douter de l'infaillibilité de l'Église de Jésus-Christ. Est-ce que les hérétiques ne croient pas qu'elle a été divinement établie, qu'elle est divinement gouvernée? Pour douter qu'elle soit divinement inspirée, il faut n'avoir nulle idée de l'Église de Jésus-Christ; il faut la regarder comme les autres sociétés, pour la croire sujette à l'erreur dans les décisions qu'elle fait pour l'instruction de ses enfants. Oui, Ariste, il n'y a personne, s'il n'est étrangement prévenu, qui ne voie d'abord que puisque Jésus-Christ est le chef de l'Église, qu'il en est l'époux, qu'il en est le protecteur, il est impossible que les portes de l'enfer prévalent contre elle, et qu'elle enseigne l'erreur, pourvu qu'on ait de Jésus-Christ l'idée qu'il faut en avoir. Il ne faut point pour cela entrer dans un grand examen : c'est une vérité qui saute aux yeux des plus simples et des plus grossiers. Dans toutes les sociétés il faut une autorité. Tout le monde en est convaincu. Les hérétiques mêmes veulent que ceux de leur secte se soumettent aux décisions de leurs synodes. En effet, une société sans autorité, c'est un monstres à plusieurs têtes. Or, l'Église est une société établie divinement pour conduire les hommes à la connaissance de la vérité. Donc il est évident que son autorité doit être infaillible, afin qu'on puisse parvenir où Dieu veut que nous arrivions tous, sans être obligé de suivre la voie périlleuse et insuffisante de l'examen.

Théodore. — Supposons même, Ariste, que Jésus-Christ ne soit ni le chef ni l'époux de l'Église, qu'il ne veille point sur elle, qu'il ne soit point au milieu d'elle jusqu'à la consommation des siècles, pour la défendre contre les puissances de l'enfer : elle n'aurait plus cette infaillibilité divine qui est le fondement inébranlable de notre foi. Néanmoins il me paraît évident qu'il faut

avoir perdu l'esprit, ou être prévenu d'un entêtement prodigieux, pour préférer les opinions des hérétiques aux décisions de ses conciles. Prenons un exemple. Nous sommes en peine de savoir si c'est le corps de Jésus-Christ ou la figure de son corps qui est dans l'eucharistie. Nous convenons tous que les apôtres savaient bien ce qui en était. Nous convenons qu'ils ont enseigné ce qu'il en fallait croire dans toutes les églises qu'ils ont fondées. Que fait-on pour éclaircir ce dont on conteste? On convoque des assemblées les plus générales que l'on peut. On fait venir dans un même lieu les meilleurs témoins que l'on puisse avoir de ce que l'on croit dans divers pays. Les évêques savent bien que, dans l'église où ils président, on croit ou non que le corps de Jésus-Christ soit dans l'eucharistie. On leur demande donc à eux ce qu'ils en pensent. Ils déclarent que c'est un article de leur foi que le pain est changé au corps de Jésus-Christ. Ils prononcent anathème contre ceux qui soutiennent le contraire. Les évêques des autres églises, qui n'ont pu se trouver à l'assemblée, approuvent positivement la décision; ou, s'ils n'ont point de commerce avec ceux du concile, ils se taisent et témoignent assez par leur silence qu'ils sont dans le même sentiment; autrement ils ne manqueraient pas de le condamner, car les grecs n'épargnent pas trop les latins. Cela étant, je soutiens que, même dans la supposition que Jésus-Christ ait abandonné son Église, il faut avoir renoncé au sens commun, pour préférer l'opinion de Calvin à celle de tous ces témoins, qui attestent un fait qu'il n'est pas possible qu'ils ignorent.

Ariste.—Cela est dans la dernière évidence. Mais on vous dira que ces évêques, qui ne peuvent ignorer ce que l'on croit actuellement dans leurs églises sur le fait de l'eucharistie, peuvent ne pas savoir ce que l'on en croyait il y a mille ans; et qu'il se peut faire que toutes les églises particulières soient insensiblement tombées dans l'erreur.

Théodore.—En supposant que Jésus-Christ ne gouverne point son Église, je conviens qu'il se peut faire que toutes les églises généralement tombent dans l'erreur; mais qu'elles tombent toutes dans la même erreur, cela est moralement impossible: qu'elles y tombent sans que l'histoire ait laissé des marques éclatantes de leurs contestations, autre impossibilité morale; qu'elles tombent toutes enfin dans une erreur semblable à celle que les calvinistes nous attribuent, impossibilité absolue. Car qu'est-ce que l'Église a décidé? Que le corps d'un homme se trouve en même temps en une infinité de lieux; que le corps d'un homme se trouve dans un aussi petit espace qu'est l'eucharistie; qu'après que le prêtre a prononcé quelques paroles, le pain se change au corps de Jésus-Christ, et le vin en son sang. Quoi! cette folie (je

parle en hérétique), cette extravagance sera montée dans la tête des chrétiens de toutes les églises? Il faut, ce me semble, être insensé pour le soutenir. Jamais une même erreur n'est généralement approuvée, si elle n'est généralement conforme aux dispositions de l'esprit. Tous les peuples ont pu adorer le soleil. Pourquoi? C'est que cet astre éblouit généralement tous les hommes. Mais si un peuple insensé a adoré les souris, un autre aura adoré les chats. Si Jésus-Christ abandonnait son église, tous les chrétiens pourraient bien donner peu à peu dans l'hérésie de Calvin sur l'eucharistie, parce qu'effectivement cette erreur ne choque ni la raison ni les sens. Mais que toutes les églises chrétiennes soient entrées dans une opinion qui révolte l'imagination, qui choque les sens, qui étonne la raison, tout cela insensiblement, sans qu'on s'en soit aperçu, encore un coup, il faut avoir renoncé au sens commun, il faut n'avoir nulle connaissance de l'homme, et n'avoir jamais fait de réflexion sur ses dispositions intérieures, pour le soutenir.

Mais je le veux, Ariste, que, Dieu ayant abandonné son Église, il soit possible que tous les chrétiens tombent dans une même erreur, erreur choquante et tout à fait contraire aux dispositions de l'esprit humain, et cela sans même qu'on s'en aperçoive; et je prétends encore, nonobstant cette supposition, qu'on ne peut refuser de se soumettre aux décisions de l'Église sans une prévention ridicule. Selon la supposition, il est possible que l'Église se trompe. Il est vrai; mais sans rien supposer, il peut arriver bien plus naturellement qu'un particulier tombe dans l'erreur. Il ne s'agit pas d'une vérité qui dépende de quelques principes de métaphysique, mais d'un fait, de ce que, par exemple, Jésus-Christ a voulu dire par ces paroles : *Ceci est mon corps;* ce qu'on ne peut mieux savoir que par le témoignage de ceux qui ont succédé aux apôtres. Ce que le concile a décidé est contraire à ce qu'on a cru autrefois. Fort bien. C'est donc que tous les évêques ensemble ne savaient pas la tradition aussi bien que Calvin. Mais où sont les auteurs anciens qui disent aux peuples, comme ils y étaient obligés : « Prenez garde! ces paroles, *Ceci est mon corps*, ne veulent pas dire que c'est le corps de Jésus-Christ, mais seulement la figure de son corps? » Pourquoi les confirment-ils dans la pensée que ces paroles si claires font naître naturellement dans l'esprit, et si naturellement que, quoique rien ne paraisse plus incroyable que le sens qu'elles renferment, toutes les Églises se sont crues obligées de le recevoir? Comme une même chose peut être à divers égards et figure et réalité, j'avoue qu'il y a des Pères qui ont parlé de l'eucharistie comme d'une figure. Car effectivement le sacrifice de la messe figure ou représente celui de la croix. Mais ils ne devaient pas se contenter d'appuyer sur la figure; ils

devaient rejeter avec soin la réalité. Cependant, on remarque tout le contraire. Ils ont peur que notre foi ne chancelle sur la difficulté qu'il y a à croire la réalité, et ils nous rassurent souvent par l'autorité de Jésus-Christ et par la connaissance que nous avons de la puissance divine.

Que si on se retranche à dire que la décision du concile est contraire à la raison et au bon sens, je soutiens encore que plus elle paraît choquer la raison et le bon sens, plus il est certain qu'elle est conforme à la vérité. Car enfin est-ce que les hommes des siècles passés n'étaient pas faits comme ceux d'aujourd'hui? Notre imagination se révolte lorsqu'on nous dit que le corps de Jésus-Christ est en même temps dans le ciel et sur nos autels. Mais sérieusement pense-t-on qu'il y ait eu un siècle où les hommes ne fussent point frappés d'une pensée si effrayante? Cependant on a cru dans toutes les églises chrétiennes ce terrible mystère. Le fait est constant par le témoignage de ceux qui le peuvent le mieux savoir, je veux dire par les suffrages des évêques. C'est donc que les hommes ont été instruits par une autorité supérieure, par une autorité qu'ils ont crue infaillible, et que l'on voit d'abord sans aucun examen être infaillible lorsqu'on a de Jésus-Christ et de son Église l'idée qu'il en faut avoir. Ainsi, qu'on suppose tout ce qu'on voudra, il n'y a pas à balancer sur ce qu'on doit croire lorsqu'on voit d'un côté la décision d'un concile, et de l'autre les dogmes d'un particulier ou d'une assemblée particulière que l'Église n'approuve pas.

Ariste. — Je comprends, Théodore, par les raisons que vous me dites là, que ceux qui ôtent à l'Église de Jésus-Christ l'infaillibilité qui lui est essentielle ne se délivrent pas pour cela de l'obligation de se soumettre à ses décisions. Pour en être francs et quittes de cette obligation, il faut qu'ils renoncent au sens commun. Néanmoins on remarque si souvent que les opinions les plus communes ne sont pas les plus véritables, qu'on est assez porté à croire que ce qu'avance un savant homme est bien plus sûr que ce qu'on entend dire à tout le monde.

Théodore. — Vous touchez, Ariste, une des principales causes de la prévention et de l'opiniâtreté des hérétiques. Ils ne distinguent point assez entre les dogmes de la foi et les vérités que l'on ne peut découvrir que par le travail de l'attention. Tout ce qui dépend de principes abstraits n'étant point à la portée de tout le monde, le bon sens veut que l'on se défie de ce qu'en pense la multitude. Il est infiniment plus vraisemblable qu'un seul homme qui s'applique sérieusement à la recherche de la vérité, l'ait rencontrée, qu'un million d'autres qui n'y pensent seulement pas. Il est donc vrai, et on le remarque souvent, que les sentiments les plus communs ne sont pas les plus véritables. Mais en matière

de foi, c'est tout le contraire. Plus il y a de témoins qui attestent un fait, plus ce fait a de certitude. Les dogmes de la religion ne s'apprennent point par la spéculation : c'est par l'autorité, par le témoignage de ceux qui conservent le dépôt sacré de la tradition. Ce que tout le monde croit, ce que l'on a toujours cru, c'est ce qu'il faudra croire éternellement; car, en matière de foi, de vérités révélées, de dogmes décidés, les sentiments communs sont les véritables. Mais le désir de se distinguer fait qu'on révoque en doute ce que tout le monde croit, et qu'on assure pour indubitable ce qui passe ordinairement pour fort incertain. L'amour-propre n'est pas satisfait quand on n'excelle point au-dessus des autres, et qu'on ne sait que ce que personne n'ignore. Au lieu de bâtir solidement sur les fondements de la foi, et de s'élever par l'humilité à l'intelligence des vérités sublimes où elle conduit; au lieu de mériter par là, et devant Dieu et devant les personnes équitables, une véritable et solide gloire, on se fait un plaisir malin et un sujet de vanité d'ébranler ces fondements sacrés, et on se va froisser imprudemment sur cette pierre terrible qui écrasera tous ceux qui auront l'insolence de la heurter.

Ariste. — En voilà, Théodore, plus qu'il ne m'en faut pour interroger mes gens, et pour les conduire où je les souhaite depuis longtemps. Si l'Église est divinement gouvernée, il faut bien qu'elle soit divinement inspirée. Si Jésus-Christ en est le chef, elle ne peut pas devenir la maîtresse de l'erreur. Dieu, voulant que tous les hommes viennent à la connaissance de la vérité, n'a pas dû laisser à la discussion de l'esprit humain la voie qui y conduit. Il faut que sa providence ait trouvé un moyen sûr et facile pour les simples, aussi bien que pour les savants. Les révélations particulières faites à tous ceux qui lisent l'Écriture ne s'accommodent nullement avec l'idée que nous devons avoir de la providence divine. L'expérience nous apprend que chacun l'explique selon ses préjugés. Enfin, dans la supposition même que Jésus-Christ ne gouverne point son Église, on ne peut, sans une prévention contraire au bon sens, préférer à la décision d'un concile les opinions particulières à quelque secte que ce soit. Tout cela, Théodore, me paraît évident. Je ne crains plus que l'entêtement dans mes amis, et je ne cherche plus que de bons moyens pour dédommager leur amour-propre; car j'appréhende fort de n'avoir pas les manières propres à les dégager des engagements de toutes sortes où je les trouverai peut-être.

Théodore. — Vous avez, Ariste, tout ce qu'il vous faut pour cela. Courage! Vous ne savez que trop comment l'homme se manie, ce qui le cabre et ce qui le fait courir. Il faut espérer que la grâce rompra ce qui pourrait les arrêter, j'entends ces liens se-

crets que vous ne pouvez défaire. Dans le temps que vous parlerez à leurs oreilles, peut-être que Dieu, par sa bonté, les blessera dans le cœur.

(Entretiens sur la métaphysique.)

FÉNELON.

(1651-1715.)

Fénelon orna la morale des grâces de son imagination, comme il avait animé la métaphysique de la douce chaleur du sentiment. Les leçons qu'il donnait à son royal disciple sont celles que suivront tous les rois qui voudront être bons et aimés; et il les fondit toutes dans un ouvrage d'une espèce unique, et qui jusqu'ici est demeuré le seul de sa classe, le *Télémaque*. Il y a longtemps que tout est dit sur ce livre, et je ne répéterai point ce que j'ai écrit lorsque j'eus le bonheur de rendre à la mémoire de Fénelon un hommage solennel. J'oserai seulement remarquer que les critiques qu'on a faites de ce chef-d'œuvre sont pour la plupart outrées et injustes. Voltaire a dit :

J'admire fort votre style flatteur
Et votre prose, encor qu'*un peu traînante*.

Il me semble que cette prose ne l'est point, qu'elle est en général ce qu'elle doit être. Ce n'est pas la précision qui doit caractériser un ouvrage tel que le *Télémaque*, qui, sans être un véritable poëme puisqu'il n'est pas écrit en vers, se rapproche pourtant des principaux caractères de l'épopée, par l'étendue, par les fictions, par le coloris poétique. Ce qui doit y dominer, c'est une abondance facile et pourtant sage, un style nombreux et liant plutôt que serré ou coupé; et c'est celui du *Télémaque*.

Sa *Direction pour la conscience d'un roi* est un examen sommaire de tous les devoirs du prince, et par conséquent de tous les droits des sujets.... La publication de ce livre n'aurait sûrement pas été permise sous le règne de Louis XIV : c'eût été une censure trop directe et trop terrible de ces travaux de Maintenon et de Versailles, aussi meurtriers que dispendieux, qui dévoraient à la fois (selon le rapport des historiens) et la substance des peuples qui les payaient, et la vie des soldats qu'on y employait. Ce n'est pas la moindre partie de la gloire de Fénelon d'avoir été l'apôtre de la tolérance sous un règne de persécution; et si nous avons été affligés de voir un Bossuet préconiser celle de Louis XIV, nous en aimerons davantage Fénelon, qui a osé la condamner.

Les *Dialogues*, qu'il n'eût pas fallu intituler *Dialogues des morts*,

puisqu'il y en a beaucoup dont les interlocuteurs sont censés vivants, ne roulent pas en général sur un fonds d'idées aussi graves ni aussi sévères; ils sont proportionnés à l'âge du prince pour lequel ils étaient faits. La plupart ont pour résultat un point de morale qui doit servir de leçon; mais quelquefois l'auteur, tout occupé de son dessein, sacrifie un peu la dignité du personnage pour établir le précepte; et quelques grands hommes de l'antiquité sont obligés de descendre pour instruire le petit-fils de Louis XIV. Les dialogues entre les modernes sont d'une raison plus forte, parce que celle du prince devenait plus mûre. Quoique ces dialogues soient quelquefois un peu négligés dans la diction, et d'une raison assez commune, je préférerais le naturel qu'on y sent toujours, et le bon esprit qu'on y aperçoit souvent, au babil si spirituellement raffiné qui fatigue dans ceux de Fontenelle. On a joint à ceux de Fénelon quelques historiettes morales à la portée de la première jeunesse; mais tout le monde peut lire avec grand plaisir le morceau qui a pour titre : *Aventures d'Aristonoüs;* il est écrit comme le *Télémaque*.

C'est à un Fénelon qu'il convenait de donner des préceptes sur l'art d'écrire : aussi ses *Dialogues sur l'éloquence de la chaire* et sa *Lettre à l'Académie française* respirent le bon goût, quoique jetés sur le papier avec la facilité rapide de cet illustre écrivain, qui, occupé d'autres objets, et mettant peu d'importance à ses compositions, dont il faisait une sorte de délassement, ne se croyait pas obligé de les approfondir.

Mais il est un mérite plus rare et plus précieux, c'est de joindre naturellement, et par une sorte d'effusion spontanée, le sentiment à la pensée, même en traitant des sujets qui exigent toute la rigueur du raisonnement, et c'est l'attribut distinctif de la philosophie de Fénelon; c'est ce qui répand une éloquence si affectueuse et si persuasive dans son *Traité de l'existence de Dieu*. Il est divisé en deux parties : la première est un magnifique développement de cette grande et première preuve d'un être créateur, tirée de l'ordre et de l'harmonie de l'univers; preuve d'autant plus admirable, qu'elle est à la portée du commun des hommes, qui la conçoit par le plus simple bon sens, en même temps qu'elle épuise la méditation du philosophe.... Fénelon ne fait guère que suivre Cicéron dans la brillante esquisse où il a tracé l'économie du monde; mais il l'emporte sur lui dans la décomposition anatomique des différentes parties du corps humain, beaucoup mieux connues des modernes que des anciens. Fénelon sait revêtir de couleurs brillantes tous ces détails scientifiques par eux-mêmes, mais dont le résultat offre le plus merveilleux spectacle....

Dans la seconde partie, il suit Descartes. Il se sert du moyen de son doute méthodique pour parvenir à la connaissance d'une première vérité, et bientôt il arrive comme lui à cette proposition fondamentale, base de toute certitude : *je pense, donc je suis*. Il s'élève ensuite comme, lui de conséquence en conséquence, jusqu'à l'idée de l'être nécessaire et nécessairement infini que nous appe-

lons Dieu. Il n'était pas possible, dans un livre où l'on traite de Dieu, de ne pas traiter de l'infini, puisque l'idée de l'infini est contenue dans celle de l'être nécessaire. On peut penser avec quelle vivacité l'imagination de Fénelon s'élance dans cette haute sphère de pensées contemplatives, qui paraît être son élément, et combien il aime à s'y perdre. On est étonné de la fécondité de sentiments et d'expressions qu'il montre dans ces matières purement intellectuelles; mais ce qui peut étonner aussi d'un philosophe tel que lui, c'est qu'il lui arrive quelquefois d'aller jusqu'à la subtilité....

On ne trouve aucune trace de ces recherches un peu trop raffinées dans ses admirables *Lettres sur la religion*, faites pour plaire même à ceux qui ne l'aiment pas. LA HARPE.

Qui a mieux connu que Fénelon le talent d'écrire, et le grand art d'attacher le lecteur par sa manière de revêtir et de développer sa pensée? Sa mythologie n'est nullement un rêve absurde : c'est une théologie lumineuse qui donne à la vérité les Muses pour interprètes, qui met le sentiment et la pensée de l'homme en commerce avec la nature entière, et qui anime en quelque sorte tous les êtres, en créant sous ses yeux un nouvel univers.

Simple sans bassesse, et sublime sans enflure, Fénelon préfère des tableaux éloquents aux brillants phosphores de l'esprit. Il dédaigne ces saillies multipliées qui interrompent la marche du génie; et l'on croirait qu'il a produit le *Télémaque* d'un seul jet. J'ose défier l'homme de lettres le plus exercé dans l'art d'écrire de distinguer les moments où Fénelon a quitté et a repris la plume, tant ses transitions sont naturelles et coulantes, soit qu'il vous entraîne doucement par le fil ou la pente de ses idées, soit qu'il vous fasse franchir avec lui l'espace que son imagination agrandit ou resserre à son gré; et dans ce même poëme où il a vaincu tant de difficultés pour soumettre une langue rebelle, ou pour rapprocher des objets disparates, on n'aperçoit jamais un effort. Maître de sa pensée, il la dévoile et la présente sans nuages : il ne l'exprime pas, il la peint : il sent, il pense, et le mot suit avec la grâce, la noblesse ou l'onction qui lui convient. Toujours coulant, toujours lié, toujours nombreux, toujours périodique, il connaît l'utilité de ces liaisons grammaticales que nous laissons perdre, qui enrichissaient l'idiome des Grecs, et sans lesquelles il n'y aura jamais de tissu dans le style. On ne le voit pas recommencer à penser de ligne en ligne, traîner péniblement des phrases tantôt brusques, tantôt diffuses, où l'esprit, sautillant par temps inégaux, manifeste son embarras à chaque instant, et ne se relève que pour retomber : son élocution, toujours pleine, souple et variée, enrichie des métaphores les mieux suivies, des allégories les plus lumineuses, des images les plus pittoresques, n'offre au lecteur que clarté, harmonie, facilité, élégance et rapidité. Grand parce qu'il est simple, il ne se sert de la parole que pour exprimer ses idées, et n'étale jamais ce luxe d'esprit qui, dans les lettres comme dans les États, n'annonce que l'indigence. Modèle accompli de la poésie descriptive, il multiplie ces comparaisons

vastes qui supposent un génie observateur, en développant les pensées les plus ingénieuses et les plus fines par les aperçus les plus naturels et par les expressions les plus simples, et il flatte sans cesse l'oreille par les charmes de l'harmonie imitative. En un mot, Fénelon donne à la prose la couleur, la mélodie, l'accent, l'âme de la poésie; et son style, toujours vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut-être, ressemble à sa vertu. MAURY.

Pour achever de saisir dans le *Télémaque*, trésor des richesses antiques, la part d'invention qui appartient à l'auteur moderne, il faudrait comparer l'Enfer et l'Élysée de Fénelon avec les mêmes peintures tracées par Homère et par Virgile. Quelle que soit la sublimité du silence d'Ajax, quelle que soit la grandeur et la perfection du sixième livre de l'*Énéide*, on sentirait tout ce que Fénelon a créé de nouveau, ou plutôt tout ce qu'il a puisé dans les mystères chrétiens, par un art admirable ou par un souvenir involontaire. La plus grande de ces beautés inconnues à l'antiquité, c'est l'invention de douleurs et de joies purement spirituelles, substituées à la peinture faible ou bizarre de maux et de félicités physiques. C'est là que Fénelon est sublime, et saisit mieux que le Dante le secours si neuf et si grand du christianisme. Rien n'est plus philosophique et plus terrible que les tortures morales qu'il place dans le cœur des coupables; et pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie que l'on n'attendrait pas de lui, et que l'on trouverait difficilement ailleurs. Mais lorsque, délivré de ces affreuses peintures, il peut reposer sa douce et bienfaisante imagination sur la demeure des justes, alors on entend des sons que la voix humaine n'a jamais égalés; et quelque chose de céleste s'échappe de son âme enivrée de la joie qu'elle décrit. Ces idées-là sont absolument étrangères au génie antique; c'est l'extase de la charité chrétienne; c'est une religion toute d'amour, interprétée par l'âme douce et tendre de Fénelon; c'est le *pur amour* donné pour récompense aux justes dans l'Élysée mythologique.... L'Élysée de Fénelon est une des créations du génie moderne; nulle part la langue française ne paraît plus flexible et plus mélodieuse. Le style de *Télémaque* a éprouvé beaucoup de critiques; Voltaire en a donné l'exemple avec goût. Il est certain que cette diction si naturelle, si doucement animée, quelquefois si énergique et si hardie, est entremêlée de détails faibles et languissants; mais ils disparaissent dans l'heureuse facilité du style. L'intérêt du poëme conduit le lecteur, et de grandes beautés le raniment et le transportent....

Le style de Fénelon a toujours un caractère reconnaissable de simplicité, de grâce et de douceur, soit dans les élans passionnés, dans le langage éloquemment mystique de ses *entretiens effectifs*, soit dans la gravité de ses *Directions pour la conscience d'un roi*, soit dans la prodigieuse fécondité, dans la sublimité, dans la noble élégance de sa théologie polémique. Ce style n'est jamais celui d'un homme qui veut écrire, c'est celui d'un homme possédé de la vérité, qui l'exprime comme il la sent, du fond de son âme. Et, quoique

dans notre siècle on admire de préférence une composition soignée, où le travail est plus sensible, où les phrases, faites avec plus d'efforts, paraissent enfermer plus de pensées ; quoique la diction savante, énergique de Rousseau, paraisse à bien des juges le plus parfait modèle, il est permis de croire que le style de Fénelon, plus rapproché du caractère de notre langue, suppose un génie plus rare et plus heureux. M. VILLEMAIN.

Voir le jugement sur Fénelon considéré comme orateur dans le volume *Éloquence et Histoire*, page 141.

Démonstration de l'existence de Dieu tirée du spectacle de la nature.

Je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature. Le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout.

Les hommes les moins exercés au raisonnement, et les plus attachés aux préjugés sensibles, peuvent d'un seul regard découvrir celui qui se peint dans tous ses ouvrages. La sagesse et la puissance qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait, se font voir comme dans un miroir à ceux qui ne le peuvent contempler dans sa propre idée. C'est une philosophie sensible et populaire, dont tout homme sans passions et sans préjugés est capable.

Toute la nature montre l'art infini de son auteur. Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage de moyens choisis tout exprès pour parvenir à une fin précise. C'est un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein suivi. Le hasard est tout au contraire une cause aveugle et nécessaire, qui ne prépare, qui n'arrange, qui ne choisit rien, et qui n'a ni volonté ni intelligence. Or je soutiens que l'univers porte le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse. Je soutiens que le hasard, c'est-à-dire le concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées de raison, ne peut avoir formé ce tout. C'est ici qu'il est bon de rappeler les célèbres comparaisons des anciens.

Qui croira que l'Iliade d'Homère, ce poëme si parfait, n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand poëte, et que les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire dans des vers pleins d'harmonie et de variété, tant de grands événements ; pour les placer, et pour les lier tous si bien ensemble ; pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble, et de plus touchant ; enfin pour faire

parler chaque personne selon son caractère, d'une manière si naïve et si passionnée? Qu'on raisonne et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé que l'Iliade n'ait point d'autre auteur que le hasard. Cicéron en disait autant des Annales d'Ennius; et il ajoutait que le hasard ne ferait jamais un seul vers, bien loin de faire tout un poëme. Pourquoi donc cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'Iliade, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poëme? Mais passons à une autre comparaison, qui est de saint Grégoire de Nazianze.

Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, pût avoir formé cet instrument? Dirions-nous que les cordes d'un violon seraient venues d'elles-mêmes se ranger et s'étendre sur un bois dont les pièces se seraient collées ensemble, pour former une cavité, avec des ouvertures régulières? Soutiendrions-nous que l'archet, formé sans art, serait poussé par le vent, pour toucher chaque corde si diversement, et avec tant de justesse? Quel esprit raisonnable pourrait douter sérieusement si une main d'homme toucherait cet instrument avec tant d'harmonie? Ne s'écrierait-il pas qu'une main savante le toucherait?

Ne nous lassons point de faire sentir la même vérité. Qui trouverait dans une île déserte et inconnue à tous les hommes une belle statue de marbre, dirait aussitôt : Sans doute il y a eu ici autrefois des hommes; je reconnais la main d'un habile sculpteur; j'admire avec quelle délicatesse il a su proportionner tous les membres de ce corps, pour leur donner tant de beauté, de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mouvement et d'action.

Que répondrait un homme, si quelqu'un s'avisait de lui dire : Non, un sculpteur ne fit jamais cette statue. Elle est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis, et dans les règles de la perfection : mais c'est le hasard tout seul qui l'a faite. Parmi tant de morceaux de marbre, il y en a eu un qui s'est formé ainsi de lui-même; les pluies et les vents l'ont détaché de la montagne : un orage très-violent l'a jeté tout droit sur ce piédestal, qui s'était préparé de lui-même dans cette place. C'est un Apollon parfait comme celui du Belvédère. C'est une Vénus qui égale celle de Médicis. C'est un Hercule qui ressemble à celui de Farnèse. Vous croiriez, il est vrai, que cette figure marche, qu'elle vit, qu'elle pense et qu'elle va parler : mais elle ne doit rien à l'art, et c'est un coup aveugle du hasard qui l'a si bien finie et placée.

Si l'on avait devant les yeux un grand tableau qui représentât, par exemple, le passage de la mer Rouge avec Moïse, à la voix

duquel les eaux se fendent et s'élèvent comme deux murs, pour faire passer les Israélites à pied sec au travers des abîmes : on verrait d'un côté cette multitude innombrable de peuple pleine de confiance et de joie, levant les mains au ciel ; de l'autre côté l'on apercevrait Pharaon avec les Égyptiens pleins de trouble et d'effroi, à la vue des vagues qui se rassembleraient pour les engloutir. En vérité, où serait l'homme qui osât dire qu'une servante barbouillant au hasard cette toile avec un balai, les couleurs se seraient rangées d'elles-mêmes pour former ce vif coloris, ces attitudes si variées, ces airs de têtes si passionnés, cette belle ordonnance de figures en si grand nombre, sans confusion, cet accommodement de draperies, ces distributions de lumière, ces dégradations de couleurs, cette exacte perspective, enfin tout ce que le plus beau génie d'un peintre peut rassembler ? Encore s'il n'était question que d'un peu d'écume à la bouche d'un cheval, j'avoue, suivant l'histoire qu'on en raconte, et que je suppose sans l'examiner, qu'un coup de pinceau jeté de dépit par le peintre pourrait une seule fois dans la suite des siècles la bien représenter. Mais au moins le peintre avait-il déjà choisi avec dessein les couleurs les plus propres à représenter cette écume pour les préparer au bout du pinceau. Ainsi ce n'est qu'un peu de hasard qui a achevé ce que l'art avait déjà commencé. De plus cet ouvrage de l'art et du hasard tout ensemble, n'était qu'un peu d'écume, objet confus, et propre à faire honneur à un coup de hasard ; objet informe, qui ne demande qu'un peu de couleur blanchâtre échappée au pinceau, sans aucune figure précise, ni aucune correction de dessin. Quelle comparaison de cette écume avec tout un dessin d'histoire suivie, où l'imagination la plus féconde, et le génie le plus hardi, étant soutenus par la science des règles, suffisent à peine pour exécuter ce qui compose un tableau excellent ?

Après ces comparaisons, sur lesquelles je prie le lecteur de se consulter simplement lui-même, sans raisonner, je crois qu'il est temps d'entrer dans le détail de la nature. Je ne prétends pas la pénétrer tout entière. Qui le pourrait ? Je ne prétends même entrer dans aucune discussion de physique. Ces discussions supposeraient certaines connaissances approfondies, que beaucoup de gens d'esprit n'ont jamais acquises : et je ne veux leur proposer que le simple coup d'œil de la face de la nature. Je ne veux leur parler que de ce que tout le monde sait, et qui ne demande qu'un peu d'attention tranquille et sérieuse.

Arrêtons-nous d'abord au grand objet qui attire nos premiers regards ; je veux dire la structure générale de l'univers. Jetons les yeux sur cette terre qui nous porte. Regardons cette voûte immense des cieux qui nous environnent, et ces astres qui nous

éclairent. Un homme qui vit sans réflexion ne pense qu'aux espaces qui sont auprès de lui, ou qui ont quelque rapport à ses besoins. Il ne regarde la terre que comme le plancher de sa chambre, et le soleil qui l'éclaire pendant le jour que comme la bougie qui l'éclaire pendant la nuit. Ses pensées se renferment dans le lieu étroit qu'il habite. Au contraire l'homme accoutumé à faire des réflexions étend ses regards plus loin, et considère avec curiosité les abîmes presque infinis dont il est environné de toutes parts. Un vaste royaume ne lui paraît alors qu'un petit coin de la terre ; la terre elle-même n'est à ses yeux qu'un point dans la masse de l'univers ; et il admire de s'y voir placé, sans savoir comment il y a été mis.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile ? Qui est-ce qui en a posé les fondements ? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle ; les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver. Si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter ; il enfoncerait partout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière prend toutes les formes les plus diverses ; et elle seule donne tour à tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux. En une seule année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise. Plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée. Elle ne ressent aucune vieillesse ; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule : elle rajeunit chaque année au printemps. Elle ne manque point aux hommes : mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes en négligeant de la cultiver. C'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons. Ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre, pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes : et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait beaucoup plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les val-

ons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux. Auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons. Ici des coteaux s'élèvent comme un amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers. Là de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers, qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples. Il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété. Non-seulement les terres noires et fertiles, mais encore les argileuses et les graveleuses, récompensent l'homme de ses peines. Les marais desséchés deviennent fertiles; les sables ne couvrent d'ordinaire que la surface de la terre; et quand le laboureur a la patience d'enfoncer, il trouve un terroir neuf qui se fertilise, à mesure qu'on le remue et qu'on l'expose aux rayons du soleil.

Il n'y a presque point de terre entièrement ingrate, si l'homme ne se lasse point de la remuer pour l'exposer au soleil, et s'il ne lui demande que ce qu'elle est propre à porter. Au milieu des pierres et des rochers, on trouve d'excellents pâturages; il y a dans leurs cavités des veines que les rayons du soleil pénètrent, et qui fournissent aux plantes, pour nourrir les troupeaux, des sucs très-savoureux. Les côtes même qui paraissent les plus stériles et les plus sauvages offrent souvent des fruits délicieux, ou des remèdes très-salutaires qui manquent dans les pays les plus fertiles. D'ailleurs, c'est par un effet de la Providence divine que nulle terre ne porte tout ce qui sert à la vie humaine. Car le besoin invite les hommes au commerce, pour se donner mutuellement ce qui leur manque; et ce besoin est le lien naturel de la société entre les nations : autrement tous les peuples du monde seraient réduits à une seule sorte d'habits et d'aliments; rien ne les inviterait à se connaître et à s'entrevoir.

Tout ce que la terre produit, se corrompant, rentre dans son sein, et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné, pour le rendre encore. Ainsi la corruption des plantes, et les excréments des animaux qu'elle nourrit, la nourrissent elle-même, et perfectionnent sa fertilité. Ainsi plus elle donne, plus elle reprend : et elle ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sache, dans sa culture, lui rendre ce qu'elle a donné. Tout sort de son sein, tout y rentre et rien ne s'y perd. Toutes les semences qui y retournent se multiplient. Confiez à la terre

des grains de blé : en se pourrissant ils germent, et cette mère féconde nous rend avec usure plus d'épis qu'elle n'a reçu de grains. Creusez dans ses entrailles : vous y trouverez la pierre et le marbre pour les plus superbes édifices. Mais qui est-ce qui a renfermé tant de trésors dans son sein, à condition qu'ils se reproduisent sans cesse ? Voyez tant de métaux précieux et utiles, tant de minéraux destinés à la commodité de l'homme.

Admirez les plantes qui naissent de la terre. Elles fournissent des aliments aux sains, et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus sont innombrables. Elles ornent la terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes, et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts qui paraissent aussi anciennes que le monde? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel. Leurs racines les défendent contre les vents, et vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige. La tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air. Les branches distribuent en divers canaux la sève, que les racines avaient réunie dans le tronc. En été ces rameaux nous protégent de leur ombre contre les rayons du soleil. En hiver ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu ; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus faible plante, le moindre légume contient en petit volume dans une graine le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein.

Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau. C'est un corps liquide, clair et transparent. D'un côté, il coule, il échappe, il s'enfuit. De l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle deviendrait une espèce d'air; toute la face de la terre serait sèche et stérile. Il n'y aurait que des animaux volatiles : nulle espèce d'animal ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre; il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau, en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides? Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces pro-

digieux édifices flottants qu'on nomme vaisseaux. Les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties et un degré si précis de mouvement, pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter, et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses? Elle est docile: l'homme la mène comme un cavalier mène son cheval sur la pointe des rochers; il la distribue comme il lui plaît; il l'élève sur les montagnes escarpées, et se sert de son poids pour lui faire faire des chutes qui la font remonter autant qu'elle est descendue. Mais l'homme, qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elles. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer pour suppléer à ce qui lui manque dans les arts les plus nécessaires, par la petitesse ou par la faiblesse de son corps. Mais ces eaux, qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes et d'y demeurer longtemps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eaux, rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie : et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil et du Gange, l'inondation régulière des fleuves, en certaines saisons, pourvoit à point nommé aux besoins des peuples, pour arroser les terres? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles?

Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides; et celui qui nous a donné ce corps fluide l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes, où leurs réservoirs sont placés. Elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées. Les rivières serpentent dans les vastes campagnes pour les mieux arroser. Elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce à toutes les nations. Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre, qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans traces, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien

tant de commodités et de richesses. Les eaux, distribuées avec tant d'art, font une circulation dans la terre, comme le sang circule dans le corps humain. Mais outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a aussi le flux et le reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux. Ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et reporte précisément aux mêmes lieux, à certaines heures. Qui est-ce qui la fait retirer, et puis revenir sur ses pas, avec tant de régularité? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide, déconcerterait toute la nature. Un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans ces corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant : Là vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues? Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup pendant l'hiver dures comme des rochers. Les sommets des hautes montagnes ont même en tout temps des glaces et des neiges qui sont les sources des rivières, et qui, abreuvant les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici les eaux sont douces, pour désaltérer l'homme : là elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptibles nos aliments. Enfin, si je lève la tête, j'aperçois dans les nues qui volent au-dessus de nous, des espèces de mers suspendues, pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eaux. Quelle main prend soin de ne les jamais laisser tomber que par des pluies modérées?

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à examiner d'autres masses, encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? C'est un corps si pur, si subtil et si transparent, que les rayons des astres, situés à une distance presque infinie de nous, le percent tout entier, sans peine et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide nous aurait dérobé le jour, ou ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'air, comme les poissons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait, deviendrait une espèce d'air, qui ferait mourir les poissons, l'air de son côté, nous ôterait la respiration, s'il devenait plus épais et plus humide. Alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer. Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons? S'il était plus épais, il nous suffoquerait; comme, s'il était plus subtil, il n'aurait pas

cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme. Nous éprouverions partout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons. Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel? Sur les ailes de ces vents volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers, dans des saisons précises. Ils durent un temps réglé, et il leur en succède d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patients, et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand partout sa lumière? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux; et il y attend à éclater jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer, et l'attacher à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu de soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences. Elle est comme l'âme de tout ce qui vit; elle consume tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles. Il enlève tout à coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré? Il réchauffe l'homme, il cuit les aliments. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste, que l'homme avait dérobé aux dieux.

Il est temps d'élever nos yeux vers le ciel. Quelle puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste et si superbe voûte? Quelle étonnante variété d'admirables objets. C'est pour nous donner un beau spectacle qu'une main toute-puissante a mis devant nos yeux de si grands et de si éclatants objets. C'est pour nous faire admirer le ciel, dit Cicéron, que Dieu a fait l'homme autrement que le reste des animaux. Il est droit, et lève la tête, pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui. Tantôt nous voyons un azur sombre, où les feux les plus purs étincellent. Tantôt nous voyons, dans un ciel tempéré, les plus douces couleurs, avec des nuances que la peinture ne peut imiter. Tantôt nous voyons des nuages de toutes les figures, et de toutes les

couleurs les plus vives, qui changent à chaque moment cette décoration, par les plus beaux accidents de lumière. La succession régulière des jours et des nuits, que fait-elle entendre? Le soleil ne manque jamais, depuis tant de siècles, à servir les hommes, qui ne peuvent se passer de lui. L'aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour. Elle le commence à point nommé, au moment et au lieu réglé. Le soleil, dit l'Écriture, sait où il doit se coucher chaque jour. Par là il éclaire tour à tour les deux côtés du monde, et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société et du travail : la nuit, enveloppant de ses ombres la terre, finit toutes les fatigues et adoucit toutes les peines. Elle suspend, elle calme tout : elle répand le silence et le sommeil. En délassant les corps, elle renouvelle les esprits. Bientôt le jour revient, pour rappeler l'homme au travail, et pour ranimer toute la nature.

Mais, outre le cours si constant qui forme les jours et les nuits, le soleil nous en montre un autre, par lequel il s'approche pendant six mois d'un pôle, et au bout de six mois, revient avec la même diligence sur ses pas pour visiter l'autre. Ce bel ordre fait qu'un seul soleil suffit à toute la terre. S'il était plus grand à la même distance, il embraserait tout le monde; la terre s'en irait en poudre. Si, à la même distance, il était moins grand, la terre serait toute glacée et inhabitable. Si, dans la même grandeur, il était plus voisin de nous, il nous enflammerait. Si dans la même grandeur, il était plus éloigné de nous, nous ne pourrions subsister dans le globe terrestre, faute de chaleur. Quel compas, dont le tour embrasse le ciel et la terre, a pris des mesures si justes? Cet astre ne fait pas moins de bien à la partie dont il s'éloigne pour la tempérer, qu'à celle dont il s'approche pour la favoriser de ses rayons. Ses regards bienfaisants fertilisent tout ce qu'il voit. Ce changement fait celui des saisons, dont la variété est si agréable. Le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs et promet les fruits. L'été donne les riches moissons. L'automne répand les fruits promis par le printemps. L'hiver, qui est une espèce de nuit où l'homme se délasse, ne concentre tous les trésors de la terre qu'afin que le printemps suivant les déploie avec toutes les grâces de la nouveauté. Ainsi la nature, diversement parée, donne tour à tour tant de beaux spectacles qu'elle ne laisse jamais à l'homme le temps de se dégoûter de ce qu'il possède.

Mais comment est-ce que le cours du soleil peut être si régulier? Il paraît que cet astre n'est qu'un globe de flamme très-subtile, et par conséquent très-fluide. Qui est-ce qui tient cette flamme, si mobile et si impétueuse, dans les bornes précises d'un globe parfait? Quelle main conduit cette flamme dans un chemin

si droit, sans qu'elle s'échappe jamais d'aucun côté ? Cette flamme ne tient à rien ; et il n'y a aucun corps qui pût ni la guider, ni la tenir assujettie. Elle consumerait bientôt tout corps qui la tiendrait renfermée dans son enceinte. Où va-t-elle ? Qui lui a appris à tourner sans cesse et si régulièrement dans des espaces où rien ne la gêne ? Ne circule-t-elle pas autour de nous tout exprès pour nous servir ? Que si cette flamme ne tourne pas, et si au contraire c'est nous qui tournons autour d'elle, je demande d'où vient qu'elle est si bien placée dans le centre de l'univers, pour être comme le foyer ou le cœur de toute la nature. Je demande d'où vient que ce globe d'une matière si subtile ne s'échappe jamais d'aucun côté, dans ces espaces immenses qui l'environnent et où tous les corps qui sont fluides semblent devoir céder à l'impétuosité de cette flamme.

Enfin je demande d'où vient que le globe de la terre, qui est si dure, tourne si régulièrement autour de cet astre, dans des espaces où nul corps solide ne le tient assujetti pour régler son cours. Qu'on cherche tant qu'on voudra dans la physique les raisons les plus ingénieuses pour expliquer ce fait : toutes ces raisons (supposé même qu'elles soient vraies) se tourneront en preuves de la divinité. Plus ce ressort, qui conduit la machine de l'univers, est juste, simple, constant, assuré, et fécond en effets utiles, plus il faut qu'une main très-puissante et très-industrieuse ait su choisir ce ressort, le plus parfait de tous.

Mais regardons encore une fois ces voûtes immenses où brillent les astres, et qui couvrent nos têtes. Si ce sont des voûtes solides, qui en est l'architecte ? Qui est-ce qui a attaché tant de grands corps lumineux à certains endroits de ces voûtes, de distance en distance ? Qui est-ce qui fait tourner ces voûtes si régulièrement autour de nous ? Si, au contraire, les cieux ne sont que des espaces immenses remplis de corps fluides, comme l'air qui nous environne, d'où vient que tant de corps solides y flottent sans s'enfoncer jamais, et sans se rapprocher jamais les uns des autres ? Depuis tant de siècles que nous avons des observations astronomiques, on est encore à découvrir le moindre dérangement dans les cieux. Un corps fluide donne-t-il un arrangement si constant et si régulier aux corps qui nagent circulairement dans son enceinte ? Mais que signifie cette multitude presque innombrable d'étoiles ? La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage, fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance. Il en a semé les cieux, comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur un habit. Que quelqu'un dise, tant qu'il lui plaira, que ce sont autant de mondes, semblables à la terre que nous habitons ; je le suppose pour un moment. Combien doit être puissant et sage celui qui

fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent les rivages des mers, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errants, comme un berger conduit un troupeau ! Si, au contraire, ce sont seulement des flambeaux allumés pour luire à nos yeux dans ce petit globe qu'on nomme la terre, quelle puissance que rien ne lasse et à qui rien ne coûte ! Quelle profusion, pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant !

Mais parmi ces astres j'aperçois la lune, qui semble partager avec le soleil le soin de nous éclairer. Elle se montre à point nommé avec toutes les étoiles, quand le soleil est obligé d'aller ramener le jour dans l'autre hémisphère. Ainsi la nuit même, malgré ses ténèbres, a une lumière, sombre à la vérité, mais douce et utile. Cette lumière est empruntée du soleil, quoique absent. Ainsi tout est ménagé dans l'univers avec un si bel art, qu'un globe voisin de la terre, et aussi ténébreux qu'elle par lui-même, sert néanmoins à lui renvoyer par réflexion les rayons qu'il reçoit du soleil; et que ce soleil éclaire par la lune les peuples qui ne peuvent le voir pendant qu'il doit en éclairer d'autres.

Le mouvement des astres, dira-t-on, est réglé par des lois immuables. Mais c'est ce fait même qui prouve ce que je veux établir. Qui est-ce qui a donné à toute la nature des lois, tout ensemble si constantes et si salutaires; des lois si simples qu'on est tenté de croire qu'elles s'établissent d'elles-mêmes, et si fécondes en effets utiles qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un art merveilleux? D'où vient la conduite de cette machine universelle, qui travaille sans cesse pour nous sans que nous y pensions? A qui attribuerons-nous l'assemblage de tant de ressorts si profonds et si bien concertés, et de tant de corps, grands et petits, visibles et invisibles, qui conspirent également pour nous servir? Le moindre atome de cette machine, qui viendrait à se déranger, démonterait toute la nature. Les ressorts d'une montre ne sont point liés avec tant d'industrie et de justesse. Quel est donc ce dessein si étendu, si suivi, si beau, si bienfaisant? La nécessité de ces lois, loin de m'empêcher d'en chercher l'auteur, ne fait qu'augmenter ma curiosité et mon admiration. Il fallait qu'une main également industrieuse et puissante mît dans son ouvrage un ordre également simple et fécond, constant et utile. Je ne crains donc pas de dire avec l'Écriture que chaque étoile se hâte d'aller où le Seigneur l'envoie, et que, quand il parle, elles répondent avec tremblement : « Nous voici. »

Mais tournons nos regards vers les animaux, encore plus dignes d'admiration que les cieux et les astres. Il y en a des espèces innombrables. Les uns n'ont que deux pieds, d'autres en ont qua-

tre, d'autres en ont un très-grand nombre. Les uns marchent, les autres rampent; d'autres volent, d'autres nagent; d'autres volent, marchent et nagent tout ensemble. Les ailes des oiseaux et les nageoires des poissons sont comme des rames qui fendent la vague de l'air ou de l'eau, et qui conduisent le corps flottant de l'oiseau ou du poisson, dont la structure est semblable à celle d'un navire. Mais les ailes des oiseaux ont des plumes avec un duvet qui s'enfle à l'air, et qui s'appesantirait dans les eaux : au contraire, les nageoires des poissons ont des pointes dures et sèches qui fendent l'eau sans être imbibées, et qui ne s'appesantissent point quand on les mouille. Certains oiseaux qui nagent, comme les cygnes, élèvent en haut leurs ailes et tout leur plumage, de peur de les mouiller, et afin qu'il leur serve comme de voile. Ils ont l'art de tourner ce plumage du côté du vent, et d'aller comme les vaisseaux à la bouline quand le vent ne leur est pas favorable. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, ont aux pattes de grandes peaux, qui s'étendent et qui font des raquettes à leurs pieds pour les empêcher d'enfoncer dans les bords marécageux des rivières.

Parmi ces animaux, les bêtes féroces, telles que les lions, sont celles qui ont les muscles les plus gros aux épaules, aux cuisses et aux jambes : aussi ces animaux sont-ils souples, agiles, nerveux, et prompts à s'élancer. Les os de leurs mâchoires sont prodigieux, à proportion du reste de leur corps. Ils ont des dents et des griffes, qui leur servent d'armes terribles pour déchirer et pour dévorer les autres animaux.

Par la même raison, les oiseaux de proie, comme les aigles, ont un bec et des ongles qui percent tout. Les muscles de leurs ailes sont d'une extrême grandeur et d'une chair très-dure, afin que leurs ailes aient un mouvement plus fort et plus rapide. Aussi ces animaux, quoique assez pesants, s'élèvent-ils sans peine jusque dans les nues, d'où ils s'élancent, comme la foudre, sur toute proie qui peut les nourrir.

D'autres animaux ont des cornes : leur plus grande force est dans les reins et dans le cou. D'autres ne peuvent que ruer. Chaque espèce a ses armes offensives et défensives. Leurs chasses sont des espèces de guerres qu'ils font les uns contre les autres pour les besoins de la vie.

Ils ont aussi leurs règles et leur police. L'un porte, comme la tortue, sa maison dans laquelle il est né; l'autre bâtit la sienne, comme l'oiseau, sur les plus hautes branches des arbres, pour préserver ses petits de l'insulte des animaux qui ne sont point ailés. Il pose même son nid dans les feuillages les plus épais, pour le cacher à ses ennemis. Un autre, comme le castor, va bâtir jusqu'au fond des eaux d'un étang l'asile qu'il se prépare, et

sait élever des digues pour le rendre inaccessible par l'inondation. Un autre, comme la taupe, naît avec un museau si pointu et si aiguisé, qu'il perce en un moment le terrain le plus dur, pour se faire une retraite souterraine. Le renard sait creuser un terrier avec deux issues, pour n'être point surpris et pour éluder les piéges du chasseur.

Les animaux reptiles sont d'une autre fabrique. Ils se plient et se replient par les évolutions de leurs muscles; ils gravissent, ils embrassent, ils serrent, ils accrochent les corps qu'ils rencontrent, ils se glissent subtilement partout. Leurs organes sont presque indépendants les uns des autres : aussi vivent-ils encore après qu'on les a coupés.

Les oiseaux, dit Cicéron, qui ont les jambes longues, ont aussi le cou long à proportion, pour pouvoir abaisser leur bec jusqu'à terre et y prendre leurs aliments. Le chameau est de même. L'éléphant, dont le cou serait trop pesant par sa grosseur s'il était aussi long que celui du chameau, a été pourvu d'une trompe, qui est un tissu de nerfs et de muscles qu'il allonge, qu'il retire, qu'il replie en tous sens pour saisir les corps, pour les enlever et pour les repousser : aussi les Latins ont-ils appelé cette trompe une main.

Certains animaux paraissent faits pour l'homme. Le chien est né pour le caresser, pour se dresser comme il lui plaît; pour lui donner un image agréable de société, d'amitié, de fidélité et de tendresse; pour garder tout ce qu'on lui confie, pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes avec ardeur, et pour les laisser ensuite à l'homme, sans en rien retenir. Le cheval et les autres animaux semblables se trouvent sous la main de l'homme, pour le soulager dans son travail et pour se charger de mille fardeaux. Ils sont nés pour porter, pour marcher, pour soulager l'homme dans sa faiblesse, et pour obéir à tous ses mouvements. Les bœufs ont la force et la patience en partage, pour traîner la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait. Les moutons ont dans leur toison un superflu qui n'est pas pour eux et qui se renouvelle pour inviter l'homme à les tondre toutes les années. Les chèvres mêmes fournissent un crin long et qui leur est inutile, et dont l'homme fait des étoffes pour se couvrir. Les peaux des animaux fournissent à l'homme les plus belles fourrures dans les pays les plus éloignés du soleil. Ainsi l'auteur de la nature a vêtu ces bêtes selon leurs besoins, et leurs dépouilles servent encore ensuite d'habits aux hommes pour les réchauffer dans ces climats glacés.

Les animaux qui n'ont presque point de poil ont une peau très-épaisse et très-dure, comme des écailles; d'autres ont des écailles mêmes qui se couvrent les unes les autres, comme les tuiles d'un

toit; elles s'entr'ouvrent ou se resserrent, suivant qu'il convient à l'animal de se dilater ou de se resserrer. Ces peaux et ces écailles servent aux besoins des hommes.

Ainsi dans la nature, non-seulement les plantes, mais encore les animaux, sont faits pour notre usage. Les bêtes farouches mêmes s'apprivoisent, ou du moins craignent l'homme. Si tous les pays étaient peuplés et policés comme ils devraient l'être, il n'y en aurait point où les bêtes attaquassent les hommes : on ne trouverait plus d'animaux féroces que dans les forêts reculées, et on les réserverait pour exercer la hardiesse, la force et l'adresse du genre humain, par un jeu qui représenterait la guerre; sans qu'on eût jamais besoin de guerre véritable entre les nations.

Mais observez que les animaux nuisibles à l'homme sont les moins féconds, et que les plus utiles sont ceux qui se multiplient davantage. On tue incomparablement plus de bœufs et de moutons qu'on ne tue d'ours et de loups : il y a néanmoins incomparablement moins d'ours et de loups, que de bœufs et de moutons sur la terre. Remarquez encore, avec Cicéron, que les femelles de chaque espèce ont des mamelles dont le nombre est proportionné à celui des petits qu'elles portent ordinairement. Plus elles portent de petits, plus la nature leur a préparé de sources de lait pour les allaiter.

Pendant que les moutons font croître leur laine pour nous, les vers à soie nous filent à l'envi de riches étoffes et se consument pour nous les donner. Ils se font de leur coque une espèce de tombeau, où ils se renferment dans leur propre ouvrage, et ils renaissent sous une figure étrangère pour se perpétuer.

D'un autre côté, les abeilles vont recueillir avec soin le suc des fleurs odoriférantes pour en composer leur miel, et elles le rangent avec un ordre qui nous peut servir de modèle. Beaucoup d'insectes se transforment tantôt en mouches et tantôt en vers. Si on les trouve inutiles, on doit se souvenir que ce qui fait partie du grand spectacle de la nature et qui contribue à sa variété, n'est point sans usage pour les hommes tranquilles et attentifs.

Qu'y a-t-il de plus beau et de plus magnifique que ce grand nombre de républiques d'animaux si bien policées, et dont chaque espèce est d'une construction différente des autres? Tout montre combien la façon de l'ouvrier surpasse la vile matière qu'il a mise en œuvre : tout m'étonne, jusqu'aux moindres moucherons. Si on les trouve incommodes, on doit remarquer que l'homme a besoin de quelques peines mêlées avec ses commodités : il s'amollirait et il s'oublierait lui-même, s'il n'avait rien qui modérât ses plaisirs et qui exerçât sa patience.

. . . . . .

Nous venons de voir les traces de la divinité, ou, pour mieux dire, le sceau de Dieu même, dans tout ce qu'on appelle les ouvrages de la nature. Quand on ne veut point subtiliser, on remarque du premier coup d'œil une main qui est le premier mobile dans toutes les parties de l'univers. Les cieux, la terre, les astres, les plantes, les animaux, nos corps, nos esprits, tout marque un ordre, une mesure précise, un art, une sagesse, un esprit supérieur à nous, qui est comme l'âme du monde entier, et qui mène tout à ses fins avec une force douce et insensible, mais toute-puissante. Nous avons vu, pour ainsi dire, l'architecture de l'univers, la juste proportion de toutes ses parties ; et le simple coup d'œil nous a suffi partout pour trouver dans une fourmi, encore plus que dans le soleil, une sagesse et une puissance qui se plaît à éclater en façonnant ses plus vils ouvrages. Voilà ce qui se présente d'abord sans discussion aux hommes les plus ignorants. Que serait-ce si nous entrions dans les secrets de la physique, si nous faisions la dissection des parties internes des animaux, pour y trouver la plus parfaite mécanique!

(Traité de l'existence de Dieu.)

MASSILLON.

(1663-1742.)

Un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur ou qui parlent à l'imagination ; un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction; une intarissable fécondité de moyens, se fortifiant tous les uns par les autres; une surprenante richesse de développements; un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de manière à l'étonner et à le confondre, d'en détailler les faiblesses les plus communes, de manière à en rajeunir la peinture; de l'effrayer et de le consoler tour à tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, de tempérer ce que l'Évangile a d'austère par tout ce que la pratique des vertus a de plus attrayant; l'usage le plus heureux de l'Écriture et des Pères ; un pathétique entraînant, et par-dessus tout un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté; c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu dans Massillon un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquents; c'est à ces titres que ceux même qui ne croyaient pas à sa doctrine ont cru du moins à son talent, et qu'il a été appelé le *Racine de la chaire* et le *Cicéron de la France*.

LA HARPE.

Voir le jugement sur Massillon considéré comme orateur dans le volume *Éloquence et Histoire*, page 156.

Conséquences du matérialisme.

Si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fond d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent, que les honneurs le fatiguent, que les plaisirs le lassent, que les sciences le confondent et irritent sa curiosité loin de la satisfaire, que la réputation le gêne et l'embarrasse, que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres, contents de leur destinée, paraissent heureux à leur manière dans la situation où l'auteur de la nature les a placés : les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre : la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place : les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux : les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre : tout est heureux pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature. L'homme seul est inquiet et mécontent; l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela, ô homme? Ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé, que vous êtes fait pour le ciel, que votre cœur est plus grand que le monde, que la terre n'est pas votre patrie, et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous les siècles et de tous

les pays, que leur âme était immortelle? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité? un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne serait né que pour les fonctions des sens, aurait-il pu prévaloir sur la terre? Car si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui, que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devraient vivre et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auraient-elles jamais pu ou se donner, ou trouver en elles-mêmes de si nobles sentiments et des idées si sublimes? Cependant, cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes : cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme comme la bête meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre. Ce sentiment, qui n'aurait pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples : les plus sauvages comme les plus cultivés, les plus polis comme les plus grossiers, les plus infidèles comme les plus soumis à la foi.

Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires, écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées, l'immortalité de l'âme a toujours été et est encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connaissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre, sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes. Des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde, mais ils attendent tous un avenir; mais le sentiment de l'immortalité de l'âme n'a pu s'effacer de leur cœur; mais ils se figurent tous une région que nos âmes habiteront après notre mort, et, en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différents d'humeur, de culte, de pays, de sentiments, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paraissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte; car, outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur : les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres; et, seul depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfants et s'est toujours maintenu sur la terre. O vous qui croyez

être un amas de boue, sortez donc du monde, où vous vous trouvez seul de votre avis; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre espèce, et semblables à la bête : ou plutôt ayez horreur de vous-même de vous trouver comme seul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de désavouer votre propre cœur; et reconnaissez, dans un sentiment commun à tous les hommes, l'impression commune de l'auteur qui les a formés!

Enfin, et je finis avec cette dernière raison, la société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnaissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires, puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre, et de vains titres qui nous abusent, puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable; que nos pères qui nous ont précédés ne sont plus; que nos enfants ne seront point nos successeurs : car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite; que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où, par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néaut.

Que dirai-je encore? si tout meurt avec nous, les annales domestiques et la suite de nos ancêtres n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux et que nous n'aurons point de neveux : les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne; les dernières intentions des mourants si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout; et, pour tout dire en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain scrupule; la pu-

deur, un préjugé; l'honneur et la probité, des chimères; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés!

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies; voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent; et la discipline des mœurs périt; et le gouvernement des États et des empires n'a plus de règles; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force; plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité; plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies; et si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

(Sermon sur la vérité d'un avenir.)

Crédibilité des mystères.

Outre que le bon sens voulait qu'on se soumît à une religion si vénérable dans son antiquité, si divine dans sa morale, si supérieure à tout ce qui est sur la terre dans son autorité, et la seule digne d'être crue, les motifs dont elle se sert pour nous persuader achèvent de forcer l'incrédulité.

Premièrement. Ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, et prédits avec toutes les circonstances des temps, des lieux et des moindres événements: et ce ne sont pas ici de ces prophéties vagues, renvoyées à la crédulité du simple vulgaire, qu'on débite dans un coin de la terre, qui sont toujours du même âge que les événements, et qu'on ignore dans le reste de l'univers. Ce sont des prophéties qui ont fait, depuis la naissance du monde, toute la religion d'un peuple entier; que les pères transmettaient à leurs enfants comme leur plus précieux héritage; qui étaient conservées dans le temple saint comme le gage le plus sacré des promesses divines: et enfin, dont la nation la plus ennemie de Jésus-Christ, qui en a été la première dépositaire, atteste encore aujourd'hui la vérité à la face de l'univers: des prophéties qu'on ne cachait point mystérieusement au

peuple, de peur qu'il n'en découvrît la fausseté, comme ces vains oracles des sibylles resserrés avec soin dans le Capitole, fabriqués pour contenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls pontifes et produits de temps en temps par morceaux, pour autoriser dans l'esprit du peuple, ou une entreprise périlleuse, ou une guerre injuste. Ici, nos livres prophétiques étaient la lecture journalière de tout un peuple. Les jeunes et les vieillards, les femmes et les enfants, les prêtres et les hommes du commun, les rois et les sujets devaient les avoir sans cesse entre les mains; chacun avait droit d'y étudier ses devoirs et d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parlaient que de l'ingratitude de leurs pères : ils leur annonçaient à chaque page des malheurs, comme le juste châtiment de leurs crimes ; ils reprochaient aux rois leur dissolution, aux pontifes leurs injustices ; aux grands leur profusion, au peuple son inconstance et son incrédulité ; et cependant ces livres saints lui étaient chers ; et par les oracles qu'ils y voyaient s'accomplir tous les jours, ils attendaient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'univers est aujourd'hui témoin. Or, la connaissance de l'avenir est le caractère le moins suspect de la divinité.

Secondement. Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux si éclatants, si publics dans la Judée, si convenus alors même par ceux qui avaient intérêt de les nier, si marqués par des événements qui intéressaient toute la nation, si répétés dans les villes, dans les campagnes, dans le temple, dans les places publiques, qu'il faut fermer les yeux à la lumière pour les révoquer en doute. Les apôtres les ont prêchés, les ont écrits dans la Judée même peu de temps après leur accomplissement, c'est-à-dire dans un temps où les pontifes qui avaient condamné Jésus-Christ, encore vivants, auraient pu les confondre et crier à l'imposture, s'ils en avaient imposé au genre humain. Jésus-Christ, en ressuscitant selon sa promesse, confirma son Évangile. Et l'on ne peut supposer ni que les apôtres se soient trompés sur ce fait si décisif, si essentiel pour eux; sur ce fait tant de fois prédit, attendu comme le point principal où tout le reste se rapportait; ce fait tant de fois confirmé et devant des témoins si nombreux; ni qu'ils aient voulu nous tromper eux-mêmes, et aller prêcher aux hommes un mensonge aux dépens de leur repos, de leur honneur et de leur vie, le seul prix qu'ils attendaient de leur imposture. Ces hommes, qui ne nous ont laissé que des enseignements si sages et si pieux, auraient donc donné à la terre un exemple d'extravagance inconnu jusqu'à eux à tous les peuples, et se seraient, de sang-froid, sans vue, sans intérêt, sans motif, dévoués aux tourments les plus affreux, et à une mort soufferte

avec une piété héroïque, seulement pour aller soutenir la vérité d'un fait dont ils connaissaient eux-mêmes la fausseté? Ces hommes seraient tous morts tranquillement pour un autre homme qui les aurait trompés, et qui, n'ayant pas ressuscité, comme il l'avait promis, se serait joué pendant sa vie de leur crédulité et de leur faiblesse? Que l'impie ne nous reproche plus comme une crédulité, les mystères incompréhensibles de la foi. Il faut qu'il soit bien crédule lui-même, pour pouvoir se persuader des suppositions si incroyables.

Enfin la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile : les Césars, qu'elle dégradait du rang des dieux; les philosophes, qu'elle convainquait d'ignorance et de vanité; les voluptueux, à qui elle ne prêchait que des croix et des souffrances; les riches, qu'elle obligeait à la pauvreté et au dépouillement; les pauvres, à qui elle ordonnait d'aimer leur abjection et leur indigence; tous les hommes, dont elle combattait toutes les passions. Cette foi prêchée par douze pauvres sans science, sans talent, sans appui, a soumis les empereurs, les savants, les ignorants, les villes, les empires. Des mystères si insensés en apparence ont renversé toutes les sectes et tous les monuments d'une orgueilleuse raison; et la folie de la croix a été plus sage que toute la sagesse du siècle. Que dis-je? tout l'univers a conspiré contre elle, et les efforts de ses ennemis l'ont affermie. Être fidèle et être destiné à la mort étaient deux choses inséparables; et cependant le danger était un nouvel attrait : plus les persécutions étaient violentes, plus la foi faisait des progrès, et le sang des martyrs était la semence des fidèles. O Dieu! qui ne sentirait ici votre doigt? qui ne reconnaîtrait à ces traits le caractère de votre ouvrage? Où est la raison qui ne sente tomber ici la vanité de ses doutes, et qui rougisse encore de se soumettre à une doctrine qui a soumis tout l'univers?

(Sermon sur la vérité de la religion.)

Divinité de Jésus-Christ.

Il faut refuser à Jésus-Christ sa qualité d'homme juste et d'envoyé du Dieu tout-puissant que les ennemis de sa divinité lui accordent, ou convenir qu'il est lui-même un Dieu manifesté en chair, et descendu sur la terre pour sauver les hommes.

C'est une alternative inévitable : si Jésus-Christ est saint, il est Dieu; et si son ministère n'est pas un ministère d'erreur et d'imposture, c'est le ministère de la vérité éternelle elle-même, qui s'est manifestée pour nous instruire. Or, les ennemis de sa naissance divine sont forcés d'avouer qu'il a été un homme juste, in-

nocent, ami de Dieu; et, si le monde a vu des esprits noirs et impies qui ont encore osé blasphémer contre son innocence et le confondre avec les séducteurs, ce n'ont été que quelques monstres dont le genre humain a eu horreur, et dont le nom même, trop odieux à toute la nature, est demeuré enseveli dans les mêmes ténèbres d'où l'horreur de leur impiété était sortie.

En effet, quel homme jusque-là avait paru sur la terre avec plus de caractères incontestables d'innocence et de sainteté, que Jésus, fils du Dieu vivant? En quel philosophe avait-on jamais remarqué tant d'amour pour la vertu, tant de mépris sincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la gloire de l'Être souverain, tant d'élévation au-dessus de tout ce que les hommes admirent et recherchent? Quel est son zèle pour le salut des hommes! c'est là que se rapportent tous ses discours, tous ses soins, tous ses désirs, toutes ses inquiétudes. Les philosophes critiquaient seulement les hommes, et ne cherchaient qu'à faire sentir leur faible ou leur ridicule : Jésus-Christ ne parle de leurs vices que pour leur en prescrire les remèdes. Les uns étaient les censeurs des faiblesses humaines, Jésus-Christ en est le médecin : les uns se faisaient honneur de remarquer en autrui des vices dont ils n'étaient pas exempts eux-mêmes; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère des fautes dont son innocence le met à couvert, et répand même des larmes sur les déréglements d'une ville infidèle : on voit bien que les uns ne voulaient pas corriger les hommes, mais s'en faire estimer en les méprisant, et que l'autre ne pense qu'à les sauver, et est peu touché de leurs applaudissements et de leur estime.

Suivez le détail de ses mœurs et de sa conduite, et voyez s'il a jamais paru sur la terre un juste plus universellement exempt de toutes les faiblesses les plus inséparables de l'humanité. Plus on l'observe, plus sa sainteté se développe. Ses disciples, qui le voient de plus près, sont les plus frappés de l'innocence de sa vie; et la familiarité, si dangereuse à la vertu la plus héroïque, ne sert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans les siennes. Il ne parle que le langage du ciel; il ne répond que lorsque ses réponses peuvent être utiles au salut de ceux qui l'interrogent. On ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme se retrouve : partout il paraît un envoyé du Très-Haut. Les actions les plus communes sont en lui singulières, par la nouveauté et la sublimité des dispositions dont il les accompagne, et il ne paraît pas moins un homme divin lorsqu'il mange chez un pharisien que lorsqu'il ressuscite Lazare. Certes, la nature toute seule ne saurait mener si loin la faiblesse humaine. Ce n'est pas ici un philosophe qui impose; c'est un juste qui prend, dans ses propres

exemples, les règles et les préceptes de sa doctrine : il faut bien qu'il soit saint ; puisque le disciple lui-même qui le trahit, intéressé à justifier sa perfidie en découvrant ses défauts, rend pourtant un témoignage public à son innocence et à sa sainteté, et que toute la malice de ses ennemis défiée n'a su le reprendre d'aucun péché.

Or je dis que, si Jésus-Christ est saint, il est Dieu ; et que, soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée par rapport à son Père, ou par rapport aux hommes, elle n'est plus qu'un amas d'équivoques malignes, ou de blasphèmes enveloppés, s'il n'est qu'un homme ordinaire, envoyé seulement de Dieu pour instruire les hommes.

Je dis : soit que vous le considériez par rapport à son Père. En effet, si Jésus-Christ n'est qu'un simple envoyé du Très-Haut, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine. Mais, outre que sa mission regarde principalement les Juifs, qui, depuis longtemps n'étaient plus retombés dans l'idolâtrie, et n'avaient pas besoin par conséquent que Dieu leur suscitât un prophète pour les corriger d'une erreur dont ils étaient exempts, et un prophète qu'on leur faisait espérer depuis la naissance du monde, comme la lumière d'Israël et le libérateur de son peuple ; outre cela, comment Jésus-Christ s'y prend-il pour remplir son ministère, et quel est son langage sur l'Être suprême ? Moïse et les prophètes chargés de la même mission ne cessaient de publier que le Seigneur était un ; que c'était une impiété de le comparer à la ressemblance de la créature, et qu'ils n'étaient eux-mêmes que ses serviteurs et ses envoyés, vils instruments entre les mains d'un Dieu qui opérait en eux de grandes choses. Nulle expression douteuse ne leur échappe sur un point si essentiel à leur mission : nulle comparaison d'eux à l'Être suprême, toujours dangereuse par le penchant que l'homme avait de prostituer ses hommages à l'homme et de se faire des dieux palpables et visibles : nul terme équivoque qui eût pu les confondre eux-mêmes avec le Seigneur au nom duquel ils parlaient, et donner lieu à une superstition et à une idolâtrie qu'ils venaient combattre.

Mais si Jésus-Christ n'est qu'un envoyé comme eux, il s'en faut bien qu'il ne remplisse avec autant de fidélité qu'eux son ministère. Il ne cesse de se dire égal à son Père : il vient nous apprendre qu'il est descendu du ciel et sorti du sein de Dieu, qu'il était avant Abraham, qu'il était avant toutes choses ; que le Père et lui ne font qu'un ; que la vie éternelle consiste à connaître le Fils comme à connaître le Père ; que tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi. Trouvez-moi un prophète qui, jusqu'à Jésus-Christ, eût tenu un langage si nouveau, si inouï, si peu respectueux pour

le Dieu suprême, et qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'auteur de tout don excellent, ait attribué à ses propres forces les grandes choses que le Seigneur avait daigné opérer par son ministère. Partout il se compare au Dieu souverain : il dit, à la vérité une fois, que le Père est plus grand que lui; mais quel est ce langage, s'il n'est pas lui-même un Dieu manifesté en chair? et ne regarderions-nous pas comme un insensé un homme qui viendrait nous annoncer sérieusement que l'Être suprême est plus grand que lui? N'est-ce pas s'égaler à la divinité, que d'oser même se mesurer avec elle? Y a-t-il quelque proportion, et du plus ou moins, entre Dieu et l'homme, entre le tout et le néant? Mais que dis-je? Jésus-Christ ne se contente pas de se dire égal à Dieu, il justifie même la nouveauté de ses expressions contre les murmures des Juifs qui s'en scandalisent : loin de les détromper nettement, il les confirme dans le scandale : partout il affecte un langage qui devient ou insensé ou impie, si son égalité avec son Père ne l'éclaircit et ne le justifie. Que vient-il faire sur la terre, s'il n'est pas Dieu? Il vient scandaliser les Juifs en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-Haut; il vient séduire les nations, en se faisant adorer après sa mort à toute la terre; il vient répandre de nouvelles ténèbres dans l'univers, et non pas y répandre, comme il s'en est vanté, la science, la lumière et la connaissance de Dieu. Quoi! Paul et Barnabé déchirent leurs vêtements lorsqu'on les prend pour des dieux; ils crient hautement devant les peuples qui veulent leur immoler des victimes : « Adorez le Seigneur dont nous ne sommes que les envoyés et les ministres! » l'ange, dans l'Apocalypse, lorsque saint Jean se prosterne pour l'adorer, rejette avec horreur cet hommage, et lui dit hautement : « Adorez Dieu seul! » et Jésus-Christ souffre tranquillement qu'on lui rende des honneurs divins? et Jésus-Christ loue la bonne foi des disciples qui l'adorent et qui l'appellent avec Thomas, leur Seigneur et leur Dieu? et Jésus-Christ confond même ses ennemis qui lui disputent sa divinité et son éternelle origine! Est-il donc moins zélé que ses disciples pour la gloire de celui qui l'envoie? où lui importe-t-il moins de détromper nettement les peuples d'une méprise si injurieuse à l'Être suprême, et qui anéantit le fruit unique de son ministère?

Oui, quel bien Jésus-Christ est-il venu apporter au monde, si ceux qui l'adorent sont des idolâtres et des profanes? Tous ceux qui ont cru en lui, l'ont adoré comme le Fils éternel du Père, l'image de sa substance et la splendeur de sa gloire. Il ne se trouve qu'un très-petit nombre d'hommes dans le christianisme, lesquels, en le recevant comme l'envoyé de Dieu, refusent de lui rendre les honneurs divins; cette secte même, bannie de toutes parts, exécrable dans les lieux même où toutes les erreurs trou-

vent un asile, est réduite à quelques sectateurs obscurs et cachés, punie partout comme une impiété, dès qu'elle ose se montrer à découvert, et obligée de se cacher dans les ténèbres et dans les extrémités des provinces et des royaumes les plus reculés. Est-ce donc là ce peuple nombreux, de toute langue, de toute tribu, de toute nation, que Jésus-Christ était venu former sur la terre? est-ce là cette Jérusalem auparavant stérile, et devenue féconde, qui devait renfermer dans son sein les peuples et les nations, et où les îles les plus éloignées, les princes et les rois devaient venir adorer? Sont-ce là les grands avantages que le monde devait retirer du ministère de Jésus-Christ? est-ce donc là cette abondance de grâce, cette plénitude de l'esprit de Dieu répandu sur tous les hommes, ce renouvellement universel, ce règne spirituel et durable que les prophètes avaient prédit avec tant de majesté, et qui devait accompagner la venue du libérateur? Quoi! une attente si magnifique se réduit donc à voir le monde plongé dans une nouvelle idolâtrie? Cet avénement si heureux pour la terre, promis depuis tant de siècles, annoncé avec tant de pompe, désiré de tous les justes, montré de loin à tout l'univers comme son unique ressource, devait donc le corrompre et le pervertir pour toujours?

Voilà comme la doctrine de Jésus-Christ par rapport à son Père établit la gloire de son éternelle origine. Aussi, lorsque les prophètes parlent du Dieu du ciel et de la terre, les expressions manquent à la grandeur et à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immensité, de la toute-puissance et de la majesté de l'Être suprême, ils épuisent la faiblesse du langage humain pour répondre à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est celui qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pèse les montagnes dans sa balance, qui tient entre ses mains les foudres et les tempêtes; qui dit, et tout est fait; qui se joue en soutenant l'univers. De simples hommes devaient parler ainsi de la gloire du Très-Haut : la disproportion infinie qui se trouve entre l'immensité de l'Être suprême et la faiblesse de l'esprit humain doit le frapper, l'éblouir, le confondre; et les termes les plus pompeux ne le sont jamais assez pour suffire à son admiration et à sa surprise.

Mais lorsque Jésus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions pompeuses des prophètes : il l'appelle un Père saint, un Père juste, un Père clément; un pasteur qui court après la brebis égarée, et qui la met avec bonté sur ses épaules; un ami qui se laisse vaincre par les importunités de son ami, un père de famille touché du retour et de la résipiscence de son fils : on voit bien que c'est ici un enfant qui parle un langage domestique, que la familiarité et la simplicité de ses expressions

supposent en lui une sublimité de connaissance qui lui rende l'idée de l'Être souverain familière, et fait qu'il n'est point frappé et ébloui comme nous de sa majesté et de sa gloire, et qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert et qu'il possède lui-même. On est bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés pour ainsi dire en naissant : les enfants des rois parlent simplement des sceptres et des couronnes; et il n'est aussi que le Fils éternel du Dieu vivant qui puisse parler si familièrement de la gloire de Dieu même.

Mais la doctrine de Jésus-Christ par rapport aux hommes qu'il est venu instruire, n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine. Car je ne parle pas ici de la sagesse, de la sainteté, de la sublimité de cette doctrine : tout y est digne de la raison et de la plus saine philosophie : tout y est proportionné à la misère et à l'excellence de l'homme, à ses besoins et à ses hautes destinées; tout y inspire le mépris des choses périssables et l'amour des biens éternels; tout y maintient le bon ordre et la tranquillité des États; tout y est grand, parce que tout y est vrai : la gloire des actions est plus réelle et plus éclatante dans le cœur que dans les actions mêmes. Le sage de l'Évangile ne cherche ici-bas dans sa vertu que la satisfaction d'obéir à Dieu, qui en sera un jour le rémunérateur, et préfère le témoignage de sa conscience aux applaudissements des hommes. Il est plus grand que le monde entier par l'élévation de sa foi ; et il est au-dessous du dernier des hommes par la modestie de ses sentiments. Sa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ses peines : c'est le premier ennemi qu'elle attaque ; et, dans cette divine philosophie, les actions les plus héroïques ne sont rien, dès qu'on les compte soi-même pour quelque chose : elle regarde la gloire comme une erreur, la prospérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui passe comme un songe. Quel est ce nouveau langage? quel homme avant Jésus-Christ avait parlé de la sorte? et si ses disciples, pour avoir seulement annoncé cette doctrine céleste, furent pris par tout un peuple pour des dieux descendus sur la terre, quel culte pourront-ils refuser à celui qui en est l'auteur, et au nom de qui ils l'annoncent?

Mais laissons là ces réflexions générales, et venons aux devoirs plus précis d'amour et de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer son Père : il veut qu'on demeure en lui, c'est-à-dire qu'on se fixe en lui, qu'on cherche son bonheur en lui comme dans son Père, qu'on rapporte toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses désirs, qu'on se rapporte soi-même à sa gloire, comme à la gloire de son Père : les péchés mêmes ne sont remis

qu'à ceux qui l'aiment beaucoup ; et l'amour qu'on a pour lui fait toute la justice du juste et toute la réconciliation du pécheur. Quel est cet homme qui vient usurper la place de Dieu même dans nos cœurs? La créature mérite-t-elle d'être aimée pour elle-même ? et tout ce qu'elle a de grand et d'aimable, ne sont-ce pas les dons de celui qui seul mérite d'être aimé?

Quel prophète jusqu'à Jésus-Christ était venu dire aux hommes : Vous m'aimerez; tout ce que vous ferez, vous le ferez pour ma gloire? Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, avait dit Moïse aux enfants d'Israël. Rien n'est aimable pour soi-même que ce qui peut nous rendre heureux. Or, nulle créature ne peut être notre bonheur et notre perfection, nulle créature ne mérite donc que nous l'aimions pour elle-même : ce serait une idolâtrie. Tout homme qui vient se proposer aux hommes comme l'homme de leur amour, est un impie et un imposteur, qui vient usurper le droit le plus essentiel de l'Être suprême ; c'est un monstre d'orgueil et d'extravagance, qui veut s'élever des autels jusque dans les cœurs, le seul sanctuaire que la divinité n'avait jamais cédé aux idoles profanes. La doctrine de Jésus-Christ, cette doctrine si divine, et si admirée même des païens, ne serait donc plus qu'un mélange monstrueux d'impiété, d'orgueil et de folie, si, n'étant pas lui-même le Dieu béni dans tous les siècles, il eût fait à ses disciples, de l'amour qu'il exigeait d'eux, le précepte le plus essentiel de sa morale; et ce serait à lui une ostentation insensée, de venir se proposer aux hommes comme un modèle d'humilité et de modestie, tandis qu'il pousserait l'orgueil et la vaine complaisance plus loin que tous ces orgueilleux philosophes, qui n'avaient jamais aspiré qu'à l'estime et aux applaudissements des hommes.

Mais ce n'est pas encore assez : non-seulement Jésus-Christ veut qu'on l'aime, mais il exige des hommes les marques de l'amour le plus généreux et le plus héroïque. Il veut qu'on l'aime plus que ses proches, que ses amis, que ses biens, que sa fortune, que sa vie, que le monde entier, que soi-même ; qu'on souffre tout pour lui, qu'on renonce à tout pour lui, qu'on répande jusqu'à la dernière goutte de son sang pour lui : qui ne lui rend pas ces grands hommages, n'est pas digne de lui ; qui le met en parallèle avec quelque créature ou avec soi-même, l'outrage, le déshonore, et ne doit rien prétendre à ses promesses.

Quoi ! il ne se contente pas qu'on lui offre des sacrifices de boucs et de taureaux, comme les idoles, et le Dieu même véritable avait paru s'en contenter! Il pousse encore plus loin ses prétentions : il veut que l'homme se sacrifie lui-même ; qu'il coure sur les gibets; qu'il s'offre à la mort et au martyre pour la gloire de son nom! Mais s'il n'est pas le maître de notre vie, quel droit

n-t-il de l'exiger de nous? Si notre âme n'est pas sortie de ses mains, est-ce à lui que nous la devons rendre? est-ce la regagner que de la perdre pour l'amour de lui? S'il n'est pas l'auteur de notre être, ne devenons-nous pas des sacriléges et des homicides en nous immolant pour sa gloire, et en transportant à la créature et à un simple envoyé de Dieu, le grand sacrifice de notre être, seul destiné à reconnaître la souveraineté et la puissance de l'ouvrier éternel qui nous a tirés du néant? Que Jésus-Christ meure, à la bonne heure, lui-même pour rendre gloire à Dieu; qu'il nous exhorte de suivre son exemple: tant de prophètes étaient morts avant lui pour la cause du Seigneur, et avaient exhorté leurs disciples à marcher sur leurs traces! Mais que Jésus-Chist, s'il n'est pas Dieu lui-même, nous ordonne de mourir pour lui, exige des hommes cette dernière marque d'amour; qu'il nous commande d'offrir pour lui une vie que nous ne tenons pas de lui: se peut-il faire qu'il y ait eu sur la terre des hommes assez grossiers et assez stupides pour se laisser tromper à l'extravagance de cette doctrine? Est-il possible que des maximes aussi bizarres et aussi impies aient pu triompher de tout l'univers, confondre toutes les sectes, ramener tous les esprits, et prévaloir sur tout ce qui avait paru jusque-là de science, de doctrine et de sagesse sur la terre? Et si nous regardons comme des barbares ces peuples sauvages qui s'immolent sur les tombeaux et sur les cendres de leurs proches et de leurs amis, pourquoi ferions-nous plus d'honneur aux disciples de Jésus-Christ, qui se sont immolés pour lui; et sa religion ne sera-t-elle pas une religion de sang et de barbarie?

O Dieu! l'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphèmes sans horreur? et que faut-il pour confondre l'incrédulité, que la montrer à elle-même?

(Sermon sur la divinité de Jésus-Christ.)

VAUVENARGUES.

(1715-1747.)

Ce n'est pas seulement une morale pure, un esprit droit, une raison forte et éclairée qui ont dicté les écrits de Vauvenargues. Le caractère particulier d'élévation qui les distingue ne peut appartenir qu'à une âme d'un ordre supérieur; et la douce indulgence qui s'y mêle aux plus nobles mouvements, ne peut être le simple produit de la réflexion et le résultat des combinaisons de l'esprit: ce doit être encore l'épanchement du plus beau naturel que la raison a pu perfectionner, mais qu'elle n'aurait pu suppléer....

Vauvenargues a eu pour but de nous élever au-dessus des fai blesses de notre nature par des considérations tirées de notre na ture même et de nos rapports avec nos semblables. Destiné à vivr dans le monde, ses réflexions ont pour objet d'enseigner à connaître les hommes pour en tirer le meilleur parti dans la société. Il leu montre leurs faiblesses pour leur apprendre à excuser celle de autres. SUARD.

Si l'on ne veut pas être trop sévère sur les productions de cet écri vain, qui, avec un assez petit volume, s'est fait un nom dans l philosophie, il faut d'abord se souvenir que la seule partie de ce vo lume qui soit proprement un ouvrage, la seule qu'il ait finie, c'est l recueil intitulé *Réflexions et Maximes*, et qui suffirait pour lui don ner un rang parmi les bons moralistes; le reste du livre, qui a pou titre *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, n'offre qu des fragments de différents genres, qui étaient des matériaux d'u grand ouvrage que les maladies continuelles de l'auteur, suivie d'une mort prématurée, ne lui permirent pas d'achever....

Vauvenargues fut un critique fort éclairé. Comme moraliste, il plus d'élévation dans les pensées que La Rochefoucauld, et relév l'homme autant que celui-ci l'avait abattu. Il n'a point le piquant n le pittoresque de La Bruyère, ni le fini de la diction de Duclos; mai il a plus d'imagination dans le style que ce dernier, et parle à l'âm plus que tous les deux. LA HARPE.

Du pyrrhonisme.

Qui doute a une idée de la certitude, et par conséquent recon naît quelque marque de la vérité. Mais parce que les premier principes ne peuvent se démontrer, on s'en défie; on ne fait pa attention que la démonstration n'est qu'un raisonnement fond sur l'évidence. Or, les premiers principes ont l'évidence par eux mêmes et sans raisonnement; de sorte qu'ils portent la marqu de la certitude la plus invincible. Les pyrrhoniens obstinés affec tent de douter que l'évidence soit signe de vérité; mais on leu demande : quel autre signe en désirez-vous donc? Quel autr croyez-vous qu'on puisse avoir? Vous en formez-vous quelqu idée?

On leur dit aussi : Qui doute pense, et qui pense est : et tou ce qui est vrai de la pensée l'est aussi de la chose qu'elle repré sente, si cette chose a l'être ou le reçoit jamais. Voilà donc déj des principes irréfutables : or, s'il y a quelque principe de cett nature, rien n'empêche qu'il y en ait plusieurs. Tous ceux qui por teront le même caractère auront infailliblement la même vérité Il n'en serait pas autrement quand notre vie ne serait qu'u songe; tous les fantômes que notre imagination pourrait nous fi

gurer dans le sommeil, ou n'auraient pas l'être, ou l'auraient tel qu'il nous paraît. S'il existe hors de notre imagination une société d'hommes faibles, telle que nos idées nous la représentent, tout ce qui est vrai de cette société imaginaire, le sera de la société réelle, et il y aura dans cette société des qualités nuisibles, d'autres estimables ou utiles, etc.; et par conséquent des vices et des vertus. Oui, nous disent les pyrrhoniens, mais peut-être que cette société n'est pas. Je réponds : pourquoi ne serait-elle pas, puisque nous sommes? Je suppose qu'il y eût là-dessus quelque incertitude bien fondée, toujours serions-nous obligés d'agir comme s'il n'y en avait pas. Que sera-ce si cette incertitude est sensiblement supposée? Nous ne nous donnons pas à nous-mêmes nos sensations; donc il y a quelque chose hors de nous qui nous les donne. Si elles sont fidèles ou trompeuses, si les objets qu'elles nous peignent sont des illusions ou des vérités, des réalités ou des apparences, je n'entreprendrai point de le démontrer; l'esprit de l'homme, qui ne connaît qu'imparfaitement, ne saurait prouver parfaitement. Mais l'imperfection de ses connaissances n'est pas plus manifeste que leur réalité; et s'il leur manque quelque chose pour la conviction du côté du raisonnement, l'instinct le supplée avec usure. Ce que la réflexion trop faible n'ose décider, le sentiment nous force de le croire. S'il est quelque pyrrhonien réel et parfait parmi les hommes, c'est dans l'ordre des intelligences un monstre qu'il faut plaindre. Le pyrrhonisme parfait est le délire de la raison, et la production la plus ridicule de l'esprit humain.

(Réflexions sur divers sujets.)

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

(1737-1814.)

Si, comme l'a dit un de nos plus illustres écrivains, tout l'art d'écrire consiste à bien penser, bien sentir et bien rendre, il est incontestable que M. de Saint-Pierre a possédé, dans un degré très-éminent, deux parties de ce grand art. Sa logique ne satisfait pas toujours le lecteur; ses idées paraissent quelquefois un peu bizarres, lors même qu'il ne cherche pas trop à multiplier les preuves de ses conceptions systématiques. Ses raisonnements sont en général peu concluants, et l'on doit remarquer, au surplus, que jamais il n'affecte les formes de la didactique, et ne saisit les armes de l'argumentation; il paraissait sentir lui-même que sa force n'était point là : elle était en effet tout entière dans la plus délicate et la plus

exquise sensibilité, dans l'imagination la plus heureuse, dans ce don si rare d'une organisation qui égale la fidélité du style à la vivacité des impressions, et qui reproduit au dehors, avec la plus exacte vérité, tous les traits, tous les contours, et, pour ainsi dire, tous les éléments des images qui sont venues la frapper. J'ai toujours considéré les *Études de la nature*, dont les *Harmonies* forment la suite, plutôt comme une poétique, comme un traité de goût que comme un livre de science et de philosophie. L'auteur excelle à peindre les effets du tableau du monde; mais quand il veut remonter aux causes secrètes de ces effets extérieurs, quand il s'étudie à les approfondir, il semble toujours s'égarer. Il a toujours raison quand il peint; il a presque toujours tort quand il raisonne. Jamais ses sensations ne le trompent; mais souvent il est la dupe de ses pensées; elles servent pourtant de fil pour le suivre dans le dédale enchanteur de ses brillantes contemplations; on s'y attache volontiers, et l'abondance des vérités de sentiment que l'on rencontre dans le chemin, dédommage des erreurs d'idées où l'on peut être conduit. Telle est, je crois, généralement l'impression que les *Études de la nature* ont faite. DUSSAULT.

Le charme de *Paul et Virginie* consiste en une certaine morale mélancolique qui brille dans l'ouvrage, et qu'on pourrait comparer à cet éclat uniforme que la lune répand sur une solitude parée de fleurs.... Cette pastorale ne ressemble ni aux idylles de Théocrite, ni aux églogues de Virgile, ni tout à fait aux grandes scènes rustiques d'Hésiode, d'Homère et de la Bible; mais elle rappelle quelque chose d'ineffable, comme la parabole du bon pasteur, et l'on sent qu'il n'y a qu'un chrétien qui ait pu soupirer les évangéliques amours de Paul et Virginie. M. DE CHATEAUBRIAND.

Dieu révélé par la nature.

Si nous examinons le développement, l'attitude et la grandeur des plantes, nous verrons qu'il y a autant d'harmonie dans l'agrégation de leurs parties que dans celle de leurs espèces. Elles ne peuvent en aucune manière être considérées comme des productions mécaniques du chaud et du froid, de la sécheresse et de l'humidité. Les systèmes de nos sciences nous ont ramenés précisément aux opinions qui jetèrent les peuples barbares dans l'idolâtrie, comme si la fin de nos lumières devait être le commencement et le retour de nos ténèbres. Voici ce que leur reproche l'auteur du livre de la Sagesse : « Ils se sont imaginé que le feu, ou le vent, ou l'air le plus subtil, ou l'influence des étoiles, ou la mer, ou le soleil et la lune, régissaient la terre et en étaient les dieux. »

Les plantes, dit-on, sont des corps mécaniques. Essayez de

faire un corps aussi mince, aussi tendre, aussi fragile que celui d'une feuille, qui résiste des années entières aux vents, aux pluies, à la gelée, et au soleil le plus ardent. Un esprit de vie, indépendant de toutes les latitudes, régit les plantes, les conserve et les reproduit. Elles réparent leurs blessures, et elles recouvrent leurs plaies de nouvelles écorces. Les pyramides de l'Égypte s'en vont en poudre, et les graminées du temps des Pharaons subsistent encore. Que de tombeaux grecs et romains, dont les pierres étaient ancrées de fer, ont disparu! Il n'est resté, autour de leurs ruines, que les cyprès qui les ombrageaient. C'est le soleil, dit-on, qui donne l'existence aux végétaux, et qui l'entretient. Mais ce grand agent de la nature, tout puissant qu'il est, n'est pas même la cause unique et déterminante de leur développement. Si la chaleur invite la plupart de ceux de nos climats à ouvrir leurs fleurs, elle en oblige d'autres à les fermer : tels sont, dans ceux-ci, la belle-de-nuit du Pérou, et l'arbre triste des Moluques, qui ne fleurissent que la nuit. Son éloignement même de notre hémisphère n'y détruit point la puissance de la nature. C'est alors que végètent la plupart des mousses qui tapissent les rochers d'un vert d'émeraude, et que les troncs des arbres se couvrent, dans les lieux humides, de plantes imperceptibles à la vue, appelées mnium et lichen, qui les font paraître au milieu des glaces comme des colonnes de bronze vert. Ces végétations, au plus fort de l'hiver, détruisent tous nos raisonnements sur les effets universels de la chaleur, puisque des plantes d'une organisation si délicate semblent avoir besoin, pour se développer, de la plus douce température. La chute même des feuilles, que nous regardons comme un effet de l'absence du soleil, n'est point occasionnée par le froid. Si les palmiers les conservent toute l'année dans le midi, les sapins les gardent, au nord, en tout temps. A la vérité, les bouleaux, les mélèzes, et plusieurs autres espèces d'arbres, les perdent, dans le nord, à l'entrée de l'hiver; mais ce dépouillement arrive aussi à d'autres arbres dans le midi. Ce sont, dit-on, les résines qui conservent, dans le nord, celles des sapins; mais le mélèze, qui est résineux, y laisse tomber les siennes; et le filaria, le lierre, l'alaterne, et plusieurs autres espèces qui ne le sont point, les gardent chez nous toute l'année. Sans recourir à ces causes mécaniques, dont les effets se contredisent toujours dès qu'on veut les généraliser, pourquoi ne pas reconnaître, dans ces variétés de la végétation, la constance d'une Providence? Elle a mis, au midi, des arbres toujours verts, et leur a donné un large feuillage pour abriter les animaux de la chaleur. Elle y est encore venue au secours des animaux en les couvrant de robes à poil ras, afin de les vêtir à la légère; et elle a tapissé la terre qu'ils habitent de fougères et de lianes vertes, afin de les tenir fraîche-

ment. Elle n'a pas oublié les besoins des animaux du nord : elle a donné à ceux-ci pour toits les sapins toujours verts, dont les pyramides hautes et touffues écartent les neiges de leurs pieds, et dont les branches sont si garnies de longues mousses grises, qu'à peine on en aperçoit le tronc; pour litières, les mousses mêmes de la terre, qui y ont en plusieurs endroits plus d'un pied d'épaisseur, et les feuilles molles et sèches de beaucoup d'arbres, qui tombent précisément à l'entrée de la mauvaise saison; enfin, pour provisions, les fruits de ces mêmes arbres, qui sont alors en pleine maturité. Elle y ajoute çà et là les grappes rouges des sorbiers, qui, brillant au loin sur la blancheur des neiges, invitent les oiseaux à recourir à ces asiles; en sorte que les perdrix, les coqs de bruyère, les oiseaux de neige, les lièvres, les écureuils, trouvent souvent, à l'abri du même sapin, de quoi se loger, se nourrir et se tenir fort chaudement.

Mais un des plus grands bienfaits de la Providence envers les animaux du nord est de les avoir revêtus de robes fourrées, de poils longs et épais, qui croissent précisément en hiver et qui tombent en été. Les naturalistes, qui regardent les poils des animaux comme des espèces de végétations, ne manquent pas d'expliquer leurs accroissements par la chaleur. Ils confirment leur système par l'exemple de la barbe et des cheveux de l'homme, qui croissent rapidement en été. Mais je leur demande pourquoi, dans les pays froids, les chevaux, qui y sont ras en été, se couvrent en hiver d'un poil long et frisé comme la laine des moutons. A cela ils répondent que c'est la chaleur intérieure de leur corps, augmentée par l'action extérieure du froid, qui produit cette merveille. Fort bien. Je pourrais leur objecter que le froid ne produit pas cet effet sur la barbe et sur les cheveux de l'homme, puisqu'il retarde leur accroissement; que de plus, sur les animaux revêtus en hiver par la Providence, les poils sont beaucoup plus longs et plus épais aux endroits de leur corps qui ont le moins de chaleur naturelle, tels qu'à la queue, qui est très-touffue dans les chevaux, les martres, les renards et les loups, et que ces poils sont courts et rares aux endroits où elle est la plus grande, comme au ventre. Leur dos, leurs oreilles, et souvent même leurs pattes, sont les parties de leur corps les plus couvertes de poil. Mais je me contente de leur proposer cette dernière objection : la chaleur extérieure et intérieure d'un lion d'Afrique doit être au moins aussi ardente que celle d'un loup de Sibérie : pourquoi le premier est-il à poil ras, tandis que le second est velu jusqu'aux yeux?

Si on examine les animaux, on n'en trouvera aucun de défectueux dans ses membres, si l'on a égard à ses mœurs et aux lieux où il est destiné à vivre. Le long et gros bec du toucan, et sa langue faite en plume, étaient nécessaires à un oiseau qui

cherche les insectes éparpillés dans les sables humides des rivages de l'Amérique. Il lui fallait à la fois une longue pioche pour y fouiller, une large cuiller pour les ramasser, et une langue frangée de nerfs délicats pour y sentir sa nourriture. Il fallait de longues jambes et de longs cous aux hérons, aux grues, aux flamants, et aux autres oiseaux qui marchent dans les marais et qui cherchent de la proie au fond de leurs eaux : chaque animal a les pieds et la gueule, ou le bec, formés d'une manière admirable pour le sol qu'il doit parcourir, et pour les aliments dont il doit vivre. C'est de leurs configurations que les naturalistes tirent les caractères qui distinguent les bêtes de proie de celles qui sont frugivores. Ces organes n'ont jamais manqué aux besoins des animaux, et ils sont eux-mêmes indélébiles comme leurs instincts. J'ai vu, dans des campagnes, des canards élevés loin des eaux depuis plusieurs générations, qui avaient conservé à leurs pieds les larges membranes de leur espèce, et qui, aux approches des pluies, battaient des ailes, jetaient des cris, appelaient les nuées, et semblaient se plaindre au ciel de l'injustice de l'homme qui les privait de leur élément Aucun animal n'a manqué d'un membre nécessaire, ou n'en a reçu d'inutiles. Des philosophes ont regardé les ergots appendices des pieds du porc comme superflus, parce qu'ils ne portent point à terre : mais cet animal, destiné à vivre dans les lieux marécageux, où il aime à se vautrer, et à faire avec son boutoir des fouilles profondes, s'y fût souvent enfoncé par sa gloutonnerie, si la nature n'eût disposé au-dessus de ses pieds deux ergots en saillie, qui lui donnent les moyens de s'en retirer. Le bœuf, qui fréquente les bords marécageux des fleuves, en a d'à peu près semblables. L'hippopotame, qui vit dans les eaux et sur les rivages du Nil, a le pied fourchu, et au-dessus du paturon deux petites cornes qui plient contre terre quand il marche, de sorte qu'il laisse sur le sable une empreinte qu'on dirait être celle de quatre griffes.

Comment des hommes éclairés ont-ils pu méconnaître l'usage de ces membres accessoires, dont les paysans de quelques-unes de nos provinces imitent la forme dans les échasses, qu'ils appellent, par cette ressemblance même, *pieds de porc*, et dont ils se servent pour traverser les endroits marécageux? ces mêmes paysans ont imité pareillement celle des ergots pointus et écartés du pied de la chèvre, qui lui servent à gravir les rochers, en se servant de ces pieux ferrés à deux pointes, qui retiennent dans la pente des montagnes les derrières de leurs lourdes charrettes. La nature, qui varie ses moyens comme les obstacles, a donné les ergots appendices au pied du porc par les mêmes raisons qu'elle a revêtu le rhinocéros d'une peau plissée de plusieurs plis au milieu de la zone torride. On croirait ce lourd animal couvert d'un

triple manteau; mais, destiné à vivre dans les marais fangeux de l'Inde, où il fouille avec la corne de son museau les longues racines des bambous, il y eût enfoncé par son poids énorme, s'il n'avait l'étrange faculté d'étendre en se gonflant les plis multipliés de sa peau, et de se rendre plus léger en occupant un plus grand volume. Ce qui nous paraît, au premier coup d'œil, une défectuosité dans les animaux, est, à coup sûr, une compensation merveilleuse de la Providence; et ce serait souvent une exception à ses lois générales, si elle en avait d'autres que l'utilité et le bonheur des êtres. C'est ainsi qu'elle a donné à l'éléphant une trompe qui lui sert, comme une main, à grimper sur les plus rudes montagnes, où il se plaît à vivre, et à cueillir l'herbe des champs et les feuillages des arbres, auxquels la grosseur de son cou ne lui permettait pas d'atteindre.

Elle a varié à l'infini, parmi les animaux, les moyens de se défendre comme ceux de subsister. On ne peut pas supposer que ceux qui marchent lentement ou qui jettent des cris souffrent habituellement; car comment des races de malades auraient-elles pu se perpétuer, et devenir même une des plus répandues du globe? Le slugard, ou paresseux, se trouve en Afrique, en Asie et en Amérique. Sa lenteur n'est pas plus une paralysie que la lenteur de la tortue et du limaçon; les cris qu'il jette quand on l'approche ne sont point des cris de douleur. Mais, parmi les animaux, les uns étant destinés à parcourir la terre, d'autres à vivre à poste fixe, leurs défenses sont variées comme leurs mœurs. Les uns échappent à leurs ennemis par la fuite, d'autres les repoussent par des sifflements, des figures hideuses, des odeurs infectes ou des voix lamentables. Il y en a qui disparaissent à leur vue, comme le limaçon, qui est de la couleur des murailles ou de l'écorce des arbres où il se réfugie; d'autres, par une magie admirable, prennent, à leur volonté, la couleur des objets qui les environnent, comme le caméléon. Oh! que l'imagination des hommes est stérile auprès de l'intelligence de la nature! Ils n'ont rien produit, dans quelque genre que ce soit, qu'ils n'en aient trouvé le modèle dans ses ouvrages. Le génie même, dont ils font tant de bruit, ce génie créateur que nos beaux esprits croient apporter en venant au monde, et perfectionner dans les cercles ou dans les livres, n'est autre chose que l'art de l'observer. On ne peut pas même sortir des routes de la nature pour s'égarer. On n'est sage que de sa sagesse, on n'est fou qu'en en dérangeant les plans. Le burin de Callot, si fertile en monstres, n'a composé tant de démons affreux que des membres mal assortis de différents animaux, de becs de chats-huants, de gueules de crocodiles, de carcasses de chevaux, d'ailes de chauves-souris, de griffes et d'ergots qu'il a joints à la figure humaine pour rendre ses con-

trastes plus odieux. Les femmes mêmes, qui, par de plus doux caprices, s'exercent à broder sur leurs étoffes des fleurs de fantaisie, sont obligées d'en prendre les modèles dans nos jardins. Examinez sur leurs robes les folâtres jeux de leur imagination : vous y verrez des œillets sur les feuillages d'un myrte, des roses sur des roseaux, des grenades sur la tige d'une herbe. La nature seule ne produit que des accords raisonnables, et n'assortit, dans les animaux et dans les fleurs, que des parties convenables aux lieux, à l'air, aux éléments et aux usages auxquels elle les destine. Jamais on n'a vu sortir aucune race de monstres de ses sublimes pensées.

(Études de la nature.)

Félicité et déchéance du premier homme.

C'est à la religion à nous prendre où nous laisse la philosophie. La nature de nos maux en décèle l'origine. Si l'homme se rend lui-même malheureux, c'est qu'il a voulu être lui-même l'arbitre de son bonheur. L'homme est un dieu exilé. Le règne de Saturne, le siècle de l'âge d'or, la boîte de Pandore d'où sortirent tous les maux et au fond de laquelle il ne resta que l'espérance, mille allégories semblables répandues chez toutes les nations, attestent la félicité et la décadence d'un premier homme.

Mais il n'est pas besoin de recourir à des témoignages étrangers ; nous en portons de plus sûrs en nous-mêmes. Les beautés de la nature nous attestent l'existence d'un Dieu ; et les misères de l'homme, les vérités de la religion. Il n'y a point d'animal qui ne soit logé, vêtu, nourri par la nature, sans souci, et presque sans travail. L'homme seul, dès sa naissance, est accablé de maux. D'abord il naît tout nu, et il a si peu d'instinct, que, si la mère qui le met au monde ne l'élevait pendant plusieurs années, il périrait de faim, de chaud ou de froid. Il ne connaît rien que par l'expérience de ses parents. Il faut qu'ils le logent, lui filent des habits, et lui préparent à manger au moins pendant huit ou dix ans. Quelque éloge qu'on ait fait de certains pays par leur fécondité et par la douceur de leur climat, je n'en connais aucun où la subsistance la plus simple ne coûte à l'homme de l'inquiétude et du travail. Il faut se loger, dans les Indes, pour y être à l'abri de la chaleur, des pluies et des insectes ; il faut y cultiver le riz, le sarcler, le battre, l'écorcer, le faire cuire. Le bananier, le plus utile de tous les végétaux de ce pays, a besoin d'être arrosé et entouré de haies, pour être garanti, pendant la nuit, des attaques des bêtes sauvages. Il faut encore des magasins pour y con-

server des provisions pendant la saison où la terre ne produit rien. Quand l'homme a ainsi rassemblé autour de lui ce qui lui suffit pour vivre tranquille, l'ambition, la jalousie, l'avarice, la gourmandise, l'incontinence ou l'ennui, viennent s'emparer de son cœur. Il périt presque toujours la victime de ses propres passions. Certainement, pour être tombé ainsi au-dessous des bêtes, il faut qu'il ait voulu se mettre au niveau de la divinité.

(Études de la nature.)

FRAYSSINOUS.

(1765-1841.)

Il sera possible que le lecteur des *Conférences* de M. Frayssinous n'éprouve pas au même degré les impressions et les entraînements rapides qui se faisaient sentir autrefois dans son auditoire. Mais il y trouvera toujours cette méthode et cette clarté qui font descendre la vérité dans toutes les intelligences; il y trouvera la même élégance et la même facilité, la même force de raisonnement et la même modération de langage. C'est, en un mot, la même conviction et la même autorité, et tel est l'heureux choix des sujets traités par l'orateur, que le lecteur est dominé par une sorte d'intérêt qui s'attache à ces discussions....

Le public n'a point vu, sans doute, dans les *Conférences* ces formes de style académique, ces essais hardis, ces raffinements et ces élégances qui semblent destinées à parer les livres vides de pensées et de vérité; mais il y a vu un style simple et nourri, ces manières du goût ancien, cette liberté de langage qui se confie en elle-même, et qui n'a pas besoin d'ornements recherchés pour faire naître les émotions. Voilà précisément ce qui rend durable le succès d'un livre. Il est remarquable, au reste, que ce soit le caractère des ouvrages qui sont inspirés par la religion. M. LAURENTIE.

Le temple de la raison et le temple du christianisme.

Faisons revivre et rapprochons par la pensée les générations depuis la renaissance des lettres, depuis le règne de François Ier; mettons d'un côté les beaux esprits qui ont combattu la révélation, de l'autre ceux qui l'on défendue depuis trois siècles. Je me figure deux temples ouverts devant moi ; je lis sur le frontispice de

l'un : *Temple de la raison;* et sur le frontispice de l'autre : *Temple du christianisme.*

J'entre d'abord dans le temple de la raison; j'y trouve l'incrédulité prêchant, sous le nom de philosophie, une morale facile qui n'est au fond que l'égoïsme et l'amour du plaisir, et promettant à ses sectateurs pour toute récompense le néant, ou, par intervalle, je ne sais quoi de vague et d'incertain; j'y vois un assez grand nombre de disciples à peu près ignorés, un certain nombre de plus connus, et quelques-uns de renommés. Ces derniers fixent mon attention : c'est Bayle, tenant en main une plume qui semble flotter dans le vide, et qui répand autour d'elle beaucoup de fumée mêlée de traits de vive lumière : c'est Voltaire, qui se moque et se joue de tout, qui se rit également de Dieu et des hommes, se vante d'avoir participé aux mystères de la religion sans y croire; présente d'une main des titres légitimes à la gloire, de l'autre des écrits où sans cesse la débauche assaisonne le blasphème; tout à coup il éclate en imprécations contre le christianisme, et s'écrie : « Mes amis, écrasons l'infâme. » A ce cri de ralliement, toute la troupe des adeptes se réveille et se ranime. Diderot, en amant furieux de la liberté, chante dans un langage que je ne puis pas répéter, que le monde ne sera heureux que lorsqu'il n'y aura plus sur la terre ni prêtres ni rois. L'auteur du *Système de la nature* explique toutes les affections du cœur, les sentiments d'amour ou de haine, par le mécanisme de l'attraction et de la répulsion, et de temps en temps il adresse à la nature, au grand tout, à l'universalité des êtres, à une abstraction, des apostrophes brûlantes. D'Alembert tire de dessous son manteau philosophique une correspondance secrète, pleine d'un fiel assez grossier; il veut qu'on sache toute la part qu'il a eue, par ses menées obscures, à la destruction des préjugés. Raynal se vante hautement d'être apostat à double titre : à propos de commerce et de comptoirs, il exhale son impiété en déclamations violentes; cependant il se calme, il paraît articuler l'expression du repentir, et faire une sorte d'amende honorable de sa fougue et de ses emportements. Chacun à son tour veut avoir la parole : ce ne sont que systèmes sur la morale, la société, l'éducation, les lettres et les arts; il ne s'agit de rien de moins que de recommencer l'homme et l'ordre social tout entier. Du milieu de ce chaos d'opinions incohérentes, un inconnu se fait entendre avec force : « Peuples, voulez-vous être heureux? renversez les trônes et les temples. » Alors un roi du Nord[1], grand guerrier et grand politique, longtemps favorable à l'impiété, mais qui n'a nulle envie de descendre du trône, lance autour de lui un regard d'indignation, fronce le

1. Frédéric le Grand.

sourcil, et dit en propres paroles : « Mon avis serait qu'on donnât à gouverner à ces messieurs une province qui méritât d'être châtiée. » Jean-Jacques, qui n'est pas d'ailleurs très-difficile, se scandalise lui-même des systèmes monstrueux qu'il entend débiter, et il s'écrie : « Fuyez ces hommes qui sèment dans les cœurs de désolantes doctrines. » Averti par ce cri d'alarme, je jette encore un coup d'œil sur tous ces adorateurs de la raison ; je crois voir empreint sur leur front le cachet de l'orgueil et du cynisme ; et, le cœur flétri de ce que je viens de voir et d'entendre, je me retire.

J'entre dans le temple du christianisme ; j'y trouve la religion assise sur ses autels, tenant d'une main l'Évangile, et de l'autre offrant aux sectateurs fidèles de sa loi des couronnes d'immortalité : je vois rangés autour d'elle une foule d'esprits sublimes, qui ont brillé en Europe depuis trois siècles ; je compte parmi les philosophes Bacon, Descartes, Malebranche et Leibnitz ; parmi les érudits du premier ordre, du Perron, Bochart, Tillemont, Petau, Mabillon ; parmi les moralistes, Nicole, La Rochefoucauld, La Bruyère, Bourdaloue et Massillon ; parmi les magistrats profondément instruits, L'Hôpital, Talon, Séguier, Bignon, Domat, d'Aguesseau ; parmi les apologistes, Grotius, Pascal, Abbadie, Fénelon, Addisson ; parmi les savants, Copernic, Képler, Galilée, Newton, Euler. Je vois tous ces grands hommes rayonnants de l'éclat de leur génie et de leurs vertus. Il est vrai qu'ici comme ailleurs se montre la faiblesse humaine : ces illustres personnages ne sont pas tous d'accord sur tous les points de la doctrine révélée ; mais sur Dieu, la providence, la vie à venir, le vice et la vertu, la morale, leurs sentiments sont unanimes ; tous aussi révèrent unanimement la religion comme donnée aux hommes par Dieu lui-même. Tout ce qui est bon, tout ce qui est honnête, tout ce qui peut encourager la vertu, consoler le malheur, épurer les affections légitimes, consacrer les obligations domestiques et civiles, faire aimer Dieu et les hommes : voilà ce qui est en honneur et prêché hautement. Si j'étais tenté de me prévaloir de mes faibles lumières contre le christianisme, Bacon m'avertit qu'un peu de philosophie rend incrédule, mais que beaucoup de philosophie ramène à la religion. Si je voulais m'endormir dans une commode indifférence, Pascal me dirait qu'on peut bien ne pas s'inquiéter du système de Copernic, mais qu'il importe de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle ; que, suivant ce qui en est, toutes nos actions et tous nos sentiments doivent prendre des routes différentes. Si j'avais pu me laisser ébranler par l'autorité de quelques beaux esprits incrédules, Massillon me fait observer que les passions sont le berceau de l'incrédulité, qu'on ne secoue le joug de la foi que pour secouer le joug des devoirs, et que la religion

n'aurait jamais eu d'ennemis, si elle n'avait été l'ennemie du déréglement et du vice. Mais voici que, dans l'auguste assemblée, le premier de tous par le génie se fait entendre ; il élève la voix contre ces téméraires qui prennent pour force de la raison ce qui n'en est que le délire, et qui se croient libres parce que leur esprit n'a plus de frein. Bossuet leur dit qu'ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie, et que ce misérable partage ne leur est pas assuré ; qu'avec leurs doutes et leurs incertitudes ils se précipitent dans l'abîme de l'athéisme, cherchant leur repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits ; que les absurdités où ils tombent en niant la religion, sont plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et que, pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. Comment ne serais-je pas frappé de la croyance de tant de grands hommes ? quel concert et quelle force de témoignages ! En les voyant s'abaisser devant la religion, devant celui qui est le Sauveur et la lumière du monde, je me sens entraîné à mêler mes adorations à leurs hommages, et je me dis à moi-même : En vérité, s'il faut se décider pour la religion ou contre la religion, d'après l'autorité de ceux qui l'ont professée ou de ceux qui l'ont combattue, je ne balance pas : loin de moi l'incrédulité, gloire à Jésus-Christ, je suis chrétien.

(Conférences sur la religion, des beaux esprits incrédules.)

CHATEAUBRIAND.

(1769.)

C'est en 1800 que M. de Chateaubriand entra du premier pas dans la gloire. Rien de lui n'était connu jusque-là ; l'*Essai sur les révolutions*, publié en Angleterre, n'avait nullement pénétré en France ; quelques articles du *Mercure* et les promesses de M. de Fontanes présageaient depuis plusieurs mois aux personnes attentives un talent nouveau, quand le *Génie du christianisme* remplit l'horizon de ses subites clartés. Cet incomparable succès, au début, conféra à M. de Châteaubriand un caractère public comme écrivain ; sa triple influence, religieuse, poétique et monarchique, commença dès lors. Toute sa destinée ultérieure dut se dérouler sous cette majestueuse inauguration, et à partir de cette colonne milliaire que surmontait une croix. La religion, la poésie, la monarchie, durant ces trente années, dominèrent, chacune plus ou moins, selon les circonstances,

dans cette vie qui marcha comme un long poëme. Mais il y eut bien des inégalités nécessaires, et des interruptions qui furent peu comprises des esprits prosaïques et soi-disant positifs. Cette dévotion éloquente, cette invocation au christianisme du sein d'une carrière d'honneurs, de combats politiques ou de plaisirs, cette rêverie sauvage, cette mélancolie éternelle de René se reproduisant au sortir des guirlandes et des pompes, ces cris fréquents de liberté, de jeunesse et d'avenir, dans la même bouche que la magnificence chevaleresque et le rituel antique des rois, c'en était plus qu'il ne fallait pour déconcerter d'honnêtes intelligences qui chercheraient difficilement en elles la solution d'un de ces problèmes, et qui prouveraient volontiers, d'après leur propre exemple, que l'esprit est matière, puisqu'il n'y tient jamais qu'une seule chose à la fois. Depuis quelques années pourtant, l'unité de cette belle vie de M. de Châteaubriand s'était suffisamment dessinée; sauf quelques brusques détails, la ligne entière du monument était appréciée et applaudie. Littérairement il n'y avait qu'une voix pour saluer le fondateur, parmi nous, de la poésie d'imagination, le seul dont la parole ne pâlissait pas dans l'éclair d'Austerlitz. Après le dix-huitième siècle, qui est en général sec, analytique, incolore; après Jean-Jacques, qui fait une glorieuse exception, mais qui manque souvent d'un certain velouté et d'épanouissement; après Bernardin de Saint-Pierre, qui a bien de la mollesse, mais de la monotonie dans la couleur, M. de Châteaubriand est venu, remontant à la phrase sévère, à la forme cadencée du pur Louis XIV, et y versant les richesses d'un monde nouveau, les études du monde antique. Il y a du Sophocle et du Bossuet dans son innovation, en même temps que le génie vierge du Meschacebé : Chactas a lu Job et a visité le grand roi. On a comparé heureusement ce style aux blanches colonnes de Palmyre; ce sont en effet des fûts de style grec, mais avec les lianes des grands déserts pour chapiteaux. Et puis, comme dans le Louis XIV, un fonds de droit sens mêlé même au faste, de la mesure et de la proportion dans la grandeur. En osant la métaphore comme jamais on ne l'avait fait en français avant lui, M. de Châteaubriand ne s'y livre pas avec profusion, avec étourdissement; il est sobre dans son audace; sa parole, une fois l'image lancée, vient se retremper droit à la pensée principale, et il ne s'amuse pas aux ciselures ni aux moindres ornements. Le fond de son dessin est d'ordinaire vaste et distinct : les bois, la mer retentissante, la simplicité lumineuse des horizons; et c'est par là qu'on le retrouve surtout homérique et sophocléen.

M. de Chateaubriand apparaît donc littérairement comme un de ces écrivains qui maintiennent une langue en osant la remuer et la rajeunir. Toute l'école moderne émane plus ou moins directement de lui. Dans son application à la politique, et dans l'*Itinéraire* de son voyage en Orient, il a si bien su proportionner son style à la nature des sujets, que c'est aujourd'hui l'opinion universelle qu'il y a chez lui une seconde manière, une seconde portion de son œuvre

qui est irréprochable. Mais, comme ce mérite d'être *irréprochable* tient surtout en ce cas-là à un moindre déploiement poétique, je persiste à le préférer dans sa complète et, si l'on veut, inégale manière.

Plus loin, en parlant des deux époques qui partagent la vie de M. de Chateaubriand, et des deux parties des *Mémoires* qui s'y rapportent, le brillant critique ajoute :

Ces deux ensembles, dont l'un est entièrement terminé et dont l'autre va l'être, figurent, en quelque sorte, deux ailes égales à l'extrémité d'un même monument.... Dans le plan de l'édifice, on peut provisoirement concevoir cet espace entre les deux ailes rempli par le *Génie du christianisme*, les *Martyrs*, l'*Itinéraire*, la *Monarchie selon la Charte*, les *Quatre Stuarts*, les *Études historiques*, tous palais différents de date et de style, mariant heureusement leur diversité, et composant un Louvre ou plutôt un Fontainebleau merveilleux, comme l'a dit quelque part M. Magnin à propos des *Études historiques* en particulier.... Bientôt derrière ce *Génie du christianisme*, ces *Martyrs*, cette *Monarchie selon la Charte*, tous ces palais, disons-nous, qui meublent l'intervalle, bientôt s'élèvera un autre monument de forme imprévue qui les enceindra : M. de Châteaubriand s'entend à la grande architecture.

M. Sainte-Beuve.

Dieu révélé au cœur humain par deux perspectives de la nature.

Nous présenterons aux lecteurs deux perspectives de la nature, l'une marine et l'autre terrestre; l'une au milieu des mers Atlantiques, l'autre dans les forêts du nouveau monde, afin qu'on ne puisse attribuer la majesté de ces scènes aux monuments des hommes.

Le vaisseau sur lequel nous passions en Amérique s'étant élevé au-dessus du gisement des terres, bientôt l'espace ne fut plus tendu que du double azur de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venait du couchant, bien que le vent soufflât de l'est; d'énormes ondulations s'étendaient du nord au midi, et ouvraient dans leurs vallées de longues échappées de vue sur les déserts de l'Océan. Ces mobiles paysages changeaient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyants représentaient des sillons de tombeaux dans un cimetière immense; tantôt les lames, en faisant moutonner leurs cimes, imitaient des troupeaux blancs répandu sur des bruyères : sou-

vent l'espace semblait borné, faute de point de comparaison ; mais si une vague venait à se lever, un flot à se courber comme une côte lointaine, un escadron de chiens de mer à passer à l'horizon, l'espace s'ouvrait subitement devant nous. On avait surtout l'idée de l'étendue, lorsqu'une brume légère rampait à la surface de la mer, et semblait accroître l'immensité même. Oh! qu'alors les aspects de l'Océan sont grands et tristes! Dans quelle rêverie ils vous plongent, soit que l'imagination s'enfonce sur les mers du nord au milieu des frimas et des tempêtes, soit qu'elle aborde sur les mers du midi, à des îles de repos et de bonheur!

Il nous arrivait souvent de nous lever au milieu de la nuit, et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart, et quelques matelots qui fumaient leurs pipes en silence. Pour tout bruit on entendait le froissement de la proue sur les flots, tandis que des étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens! c'est surtout dans les eaux de l'abîme, et dans les profondeurs des cieux, que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du firmament, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots! Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête, et l'immensité sous mes pieds!

Je ne suis rien ; je ne suis qu'un simple solitaire ; j'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Être, et je ne les ai point compris : mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet Être inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie : toutes les voiles étaient pliées : j'étais occupé sur le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière ; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux ; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur ; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante

des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce beau spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu! Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières lorsque tous mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient un soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini; nos chants s'étendant au loin sur les vagues; la nuit s'approchant avec ses embûches; la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte; un prêtre auguste en prière; Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Passons à la scène terrestre.

Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du nouveau monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait

sans mouvement sur les gazons : des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là, formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

(Génie du christianisme, Ire partie, 5e livre.)

Immortalité de l'âme prouvée par les faits de conscience.

Quand il n'y aurait d'autres preuves de l'existence de Dieu que les merveilles de la nature, ces preuves sont si fortes, qu'elles suffiraient pour convaincre tout homme qui ne cherche que la vérité. Mais si ceux qui nient la Providence ne peuvent expliquer sans elle les miracles de la création, ils sont encore plus embarrassés pour répondre aux objections de leur propre cœur. En renonçant à l'Être suprême, ils sont obligés de renoncer à une autre vie ; et cependant leur âme les agite, elle se présente, pour ainsi dire, devant eux, et les force, en dépit des sophistes, à confesser son existence et son immortalité.

Qu'on nous dise d'abord, si l'âme s'éteint au tombeau, d'où nous vient ce désir de bonheur qui nous tourmente? Nos passions ici-bas se peuvent aisément rassasier : l'amour, l'ambition, la colère, ont une plénitude assurée de jouissance; le besoin de félicité est le seul qui manque de satisfaction comme d'objet, car on ne sait ce que c'est que cette félicité qu'on désire. Il faut convenir que, si tout est matière, la nature s'est ici étrangement trompée : elle a fait un sentiment qui ne s'applique à rien.

Il est certain que notre âme demande éternellement; à peine a-t-elle obtenu l'objet de sa convoitise, qu'elle demande encore : l'univers entier ne la satisfait point. L'infini est le seul champ qui lui convienne; elle aime à se perdre dans les nombres, à concevoir les plus grandes comme les plus petites dimensions. Enfin,

gonflée et non rassasiée de ce qu'elle a dévoré, elle se précipite dans le sein de Dieu, où viennent se réunir les idées de l'infini en perfection, en temps et en espace; mais elle ne se plonge dans la divinité que parce que cette divinité est pleine de ténèbres : *Deus absconditus.* Si elle en obtenait une vue distincte, elle la dédaignerait, comme tous les objets qu'elle mesure. On pourrait même dire que ce serait avec quelque raison : car si l'âme s'expliquait bien le principe éternel, elle serait ou supérieure à ce principe, ou du moins son égale. Il n'en est pas de l'ordre des choses divines comme de l'ordre des choses humaines : un homme peut comprendre la puissance d'un roi, sans être un roi; mais un homme qui comprendrait Dieu serait Dieu.

Or, les animaux ne sont point troublés par cette espérance que manifeste le cœur de l'homme; ils atteignent sur-le-champ à leur suprême bonheur : un peu d'herbe satisfait l'agneau, un peu de sang rassasie le tigre. Si l'on soutenait, d'après quelques philosophes, que la diverse conformation des organes fait la seule différence entre nous et la brute, on pourrait tout au plus admettre ce raisonnement pour les actes purement matériels; mais qu'importe ma main à ma pensée, lorsque, dans le calme de la nuit, je m'élance dans les espaces pour y trouver l'ordonnateur de tant de mondes? Pourquoi le bœuf ne fait-il pas comme moi? Ses yeux lui suffisent; et quand il aurait mes pieds ou mes bras, ils lui seraient pour cela fort inutiles. Il peut se coucher sur la verdure, lever la tête vers les cieux, et appeler par ses mugissements l'être inconnu qui remplit cette immensité. Mais non : préférant le gazon qu'il foule, il n'interroge point, au haut du firmament, ces soleils qui sont la grande évidence de l'existence de Dieu. Il est insensible au spectacle de la nature, sans se douter qu'il est jeté lui-même sous l'arbre où il repose, comme une petite preuve de l'intelligence divine. Donc la seule créature qui cherche au dehors, et qui n'est pas à soi-même son tout, c'est l'homme.

S'il est impossible de nier que l'homme espère jusqu'au tombeau; s'il est certain que les biens de la terre, loin de combler nos souhaits, ne font que creuser l'âme et en augmenter le vide, il faut en conclure qu'il y a quelque chose au delà du temps. *Vincula hujus mundi*, dit saint Augustin, *asperitatem habent veram, jucunditatem falsam; certum dolorem, incertam voluptatem; durum laborem, timidam quietem; rem plenam miseriæ, spem beatitudinis inanem.* « Le monde a des liens pleins d'une véritable âpreté et d'une fausse douceur; des douleurs certaines, des plaisirs incertains; un travail dur, un repos inquiet; des choses pleines de misères, et une espérance vide de bonheur. » Loin de nous plaindre que le désir de félicité ait été placé dans ce monde, et son but dans l'autre, admirons en cela la bonté de

Dieu. Puisqu'il faut tôt ou tard sortir de la vie, la Providence a mis au delà du terme un charme qui nous attire, afin de diminuer nos terreurs du tombeau : quand une mère veut faire franchir une barrière à son enfant, elle lui tend de l'autre côté un objet agréable pour l'engager à passer.

La conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre âme. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraye; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet; il n'ose regarder le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y lire des caractères funestes. Ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit, au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage; il découvre le goût du poison dans le mets qu'il a lui-même apprêté; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et sous les vêtements de son ami, lorsqu'il l'embrasse, il croit sentir un poignard caché.

Après avoir parlé du remords qui suit le crime, il serait inutile de parler de la satisfaction qui accompagne la vertu. Le contentement intérieur qu'on éprouve en faisant une bonne œuvre n'est pas plus une combinaison de la matière que le reproche de la conscience, lorsqu'on commet une méchante action, n'est la crainte des lois.

Si des sophistes soutiennent que la vertu n'est qu'un amour-propre déguisé, et que la pitié n'est qu'un amour de soi-même, ne leur demandons point s'ils n'ont jamais rien senti dans leurs entrailles, après avoir soulagé un malheureux, ou si c'est la crainte de retomber en enfance qui les attendrit sur l'innocence du nouveau-né. La vertu et les larmes sont pour les hommes la source de l'espérance et la base de la foi : or, comment croirait-il en Dieu, celui qui ne croit ni à la réalité de la vertu, ni à la vérité des larmes?

Nous penserions faire injure aux lecteurs, en nous arrêtant à montrer comment l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu se prouvent par cette voix intérieure appelée conscience. « Il y a dans l'homme, dit Cicéron, une puissance qui porte au bien et

détourne du mal, non-seulement antérieure à la naissance des peuples et des villes, mais aussi ancienne que ce Dieu par qui le ciel et la terre subsistent et sont gouvernés; car la raison est un attribut essentiel de l'intelligence divine, et cette raison, qui est en Dieu, détermine nécessairement ce qui est vice ou vertu. »

(Génie du christianisme, 1re partie, 6e livre.)

Prodiges de charité dus au christianisme.

Les religieux maronites, dans les solitudes du Liban; les ermites nestoriens, répandus le long du Tigre; ceux d'Abyssinie, aux cataractes du Nil et sur les rivages de la mer Rouge; tous enfin mènent une vie aussi extraordinaire que les déserts où ils l'ont cachée. Le moine cophte, en entrant dans son monastère, renonce à tous les plaisirs, consume son temps en travail, en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité. Il couche sur la dure, dort à peine quelques instants, se relève, et, sous le beau firmament de l'Égypte, fait entendre sa voix nocturne sur les débris de Thèbes et de Memphis. Tantôt l'écho des pyramides redit à l'ombre de Pharaon les cantiques de ce fils de la mystique famille de Joseph; tantôt ce pieux solitaire chante au matin les louanges du vrai soleil, au même lieu où des statues harmonieuses soupiraient le réveil de l'aurore. C'est là qu'il cherche l'Européen égaré à la poursuite de ces ruines fameuses; c'est là que, le sauvant de l'Arabe, il l'enlève dans sa tour, et prodigue à cet inconnu la nourriture qu'il se refuse à lui-même. Les savants vont bien visiter les débris de l'Égypte; mais d'où vient que, comme ces moines chrétiens, objets de ses mépris, ils ne vont pas s'établir dans ces mers de sable, au milieu de toutes les privations, pour donner un verre d'eau au voyageur, et l'arracher au cimeterre du Bédouin?

Dieu des chrétiens, quelles choses n'as-tu point faites! Partout où l'on tourne les yeux, on ne voit que les monuments de tes bienfaits. Dans les quatre parties du monde, la religion a distribué ses milices et placé ses vedettes pour l'humanité. Le moine maronite appelle, par le claquement de deux planches suspendues à la cime d'un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban : ce pauvre et ignorant artiste n'a pas de plus riche moyen de se faire entendre. Le moine abyssinien vous attend dans ce bois au milieu des tigres; le missionnaire américain veille à votre conservation dans ses immenses forêts. Jeté par un naufrage sur des côtes inconnues, tout à coup vous apercevez une croix sur un rocher. Malheur à vous si ce signe de salut ne fait pas

couler vos larmes ! Vous êtes en pays d'amis : ici sont des chrétiens. Vous êtes français, il est vrai, et ils sont espagnols, allemands, anglais peut-être ; eh ! qu'importe? n'êtes-vous pas de la grande famille de Jésus-Christ? Ces étrangers vous reconnaîtront pour frère ; c'est vous qu'ils invitent par cette croix. Ils ne vous ont jamais vu, et cependant ils pleurent de joie en vous voyant sauvé du désert.

Mais le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course ; la nuit approche, les neiges tombent ; seul, tremblant, égaré, il fait quelques pas, et se perd sans retour. C'en est fait, la nuit est venue ; arrêté au bord d'un précipice, il n'ose ni avancer ni retourner en arrière. Bientôt le froid le pénètre, ses membres s'engourdissent, un funeste sommeil cherche ses yeux ; ses dernières pensées sont pour ses enfants et son épouse. Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le glas de la mort que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents? Non, ce sont des sons réels, mais inutiles, car les pieds de ce voyageur refusent maintenant de le porter.... Un autre bruit se fait entendre ; un chien jappe sur les neiges ; il approche, il arrive, il hurle de joie ; un solitaire le suit.

Ce n'était donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, de s'être établi pour jamais au fond des plus affreuses solitudes ; il fallait encore que les animaux mêmes apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrasassent, pour ainsi dire, de l'ardente charité de leurs maîtres, et que leurs cris, sur le sommet des Alpes, proclamassent aux échos les miracles de notre religion.

Qu'on ne dise pas que l'humanité seule puisse conduire à de tels actes ; car d'où vient qu'on ne trouve rien de pareil dans cette belle antiquité, pourtant si sensible? On parle de philanthropie ! c'est la religion chrétienne qui est seule philanthrope par excellence. Immense et sublime idée qui fait du chrétien de la Chine un ami du chrétien de la France, du sauvage néophyte un frère du moine égyptien ! Nous ne sommes plus étrangers sur la terre, nous ne pouvons plus nous y égarer. Chrétien, il n'est plus d'océan ou de déserts inconnus pour toi : tu trouveras partout la langue de tes aïeux et la cabane de ton père.....

Pour se faire une idée de l'immensité des bienfaits de la religion, il faut se représenter la chrétienté comme une vaste république, où tout ce que nous rapportons d'une partie se passe en même temps dans une autre. Ainsi, quand nous parlons des hôpitaux, des missions, des colléges de la France, il faut aussi se figurer les hôpitaux, les missions, les colléges de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Amé-

rique, de l'Afrique et de l'Asie ; il faut voir deux cents millions d'hommes au moins, chez qui se pratiquent les mêmes vertus, et se font les mêmes sacrifices ; il faut se ressouvenir qu'il y a dix-huit cents ans que ces vertus existent, et que les mêmes actes de charité se répètent : calculez maintenant, si votre esprit ne s'y perd, le nombre d'individus soulagés et éclairés par le christianisme, chez tant de nations, et pendant une aussi longue suite de siècles!

(Génie du christianisme, IV^e^ partie, 3^e^ et 6^e^ livres.)

Les fêtes chrétiennes.

Il n'en est pas des fêtes chrétiennes comme des cérémonies du paganisme ; on n'y traîne pas en triomphe un bœuf dieu, un bouc sacré ; on n'est pas obligé, sous peine d'être mis en pièces, d'adorer un chat ou un crocodile, ou de se rouler ivre dans les rues, en commettant toutes sortes d'abominations pour Vénus, Flore ou Bacchus : dans nos solennités, tout est essentiellement moral. Si l'Église en a seulement banni les danses, c'est qu'elle sait combien de passions se cachent sous ce plaisir en apparence innocent. Le Dieu des chrétiens ne demande que les élans du cœur, et les mouvements égaux d'une âme que règle le paisible concert des vertus. Et quelle est, par exemple, la solennité païenne qu'on peut opposer à la fête où nous célébrons le nom du Seigneur ?

Aussitôt que l'aurore a annoncé la fête du Roi du monde, les maisons se couvrent de tapisseries de laine et de soie, les rues se jonchent de fleurs, les cloches appellent au temple la troupe des fidèles. Le signal est donné : tout s'ébranle, et la pompe commence à défiler.

On voit paraître d'abord les corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées de l'image des protecteurs de leurs tribus, et quelquefois des reliques de ces hommes qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être adorés des rois pour leurs vertus : sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre.

Après ces groupes populaires, on voit s'élever l'étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents s'avance sur deux files une longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfants du torrent et du rocher, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces solitaires ; quelquefois des prélats, revêtus de la pourpre romaine, prolongent encore

la chaîne religieuse. Enfin le pontife de la fête apparaît dans le lointain. Ses mains soutiennent la radieuse eucharistie, qui se montre sous un dais à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage d'or, au bout d'une avenue illuminée de ses feux.

Cependant des groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession : les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres les vases des parfums. Au signal répété par le maître des pompes, les choristes se retournent vers l'image du soleil éternel, et font voler des roses effeuillées sur son passage. Des lévites en tuniques blanches balancent l'encensoir devant le Très-Haut. Alors des chants s'élèvent le long des lignes saintes : le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple. Par intervalles, les voix et les instruments se taisent, et un silence aussi majestueux que celui des grandes mers dans un jour de calme règne parmi cette multitude recueillie : on n'entend plus que ses pas mesurés sur les pavés retentissants.

Mais où va-t-il ce Dieu redoutable dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté ? Il va se reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillages, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocents et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfants le précèdent; les juges, les guerriers, les potentats le suivent. Il marche entre la simplicité et la grandeur, comme en ce mois qu'il a choisi pour sa fête il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et celle des foudres.

Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitants dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie : le nouveau-né tend ses bras au Jésus de la montagne, et le vieillard, penché vers la tombe, se sent tout à coup délivré de ses craintes; il ne sait quelle assurance de vie le remplit de joie à la vue du Dieu vivant.

Les solennités du christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux scènes de la nature. La fête du créateur arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles : tout est uni par les plus doux liens ; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes.

La chute des feuilles, au contraire, amène la fête des Morts pour l'homme qui tombe comme les feuilles des bois.

Au printemps, l'Église déploie dans nos hameaux une autre pompe. La Fête-Dieu convient aux splendeurs des cours, les Rogations aux naïvetés du village. L'homme rustique sent avec joie son âme s'ouvrir aux influences de la religion, et sa glèbe aux

rosées du ciel : heureux celui qui portera des moissons utiles, et dont le cœur humble s'inclinera sous ses propres vertus, comme le chaume sous le grain dont il est chargé !

Les cloches du hameau se font entendre, les villageois quittent leurs travaux : le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt ; les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines pour assister à la fête.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on voit paraître tout le clergé destiné à la cérémonie : c'est un vieux pasteur qui n'est connu que sous le nom de curé, et ce nom vénérable dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple que le père laborieux du troupeau. Il sort de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour ceux qui entrent et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes composent l'héritage de ce roi des sacrifices.

Cependant l'apôtre de l'Évangile, revêtu d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église, il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : « Mes enfants, mes chers enfants ! » et c'est là tout le secret de l'éloquence du Chrysostome champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à marcher en chantant : « Vous sortirez avec plaisir, et vous serez reçu avec joie ; les collines bondiront et vous entendront avec joie. » L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau, qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques ; on franchit de hautes barrières, formées d'un seul tronc de chêne ; on voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille, et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs, ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tout à tour les hymnes des laboureurs. Étonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des blés nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance, pour voir passer la pompe villageoise,

La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage : la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré celui qui dirige le soleil, et qui garde dans ses trésors les vents du midi

et les tièdes ondées! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les anciens du village viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête que ramènent chaque année le mois le plus doux et le cours de l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les blés germer dans la terre, et les plantes croître et se développer : des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur des anges champêtres dont on a imploré le secours : et les soupirs du rossignol parviennent à l'oreille des vieillards assis non loin des tombeaux.

Ceux qui n'ont jamais reporté leurs cœurs vers ces temps de foi où un acte de religion était une fête de famille, et qui méprisent des plaisirs qui n'ont pour eux que leur innocence; ceux-là, sans mentir, sont bien à plaindre.... Les cœurs simples ne se rappellent point sans attendrissement ces heures d'épanchement où les familles se rassemblaient autour des gâteaux qui retraçaient les présents des mages. L'aïeul, retiré pendant le reste de l'année au fond de son appartement, reparaissait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Ses petits-enfants, qui depuis longtemps ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux, et le rajeunissaient de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté, les cœurs étaient épanouis : la salle du festin était merveilleusement décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort ces royautés qui ne coûtaient ni soupirs ni larmes : on se passait ces sceptres, qui ne pesaient point dans la main de celui qui les portait. Souvent une fraude, qui redoublait l'allégresse des sujets, et n'excitait que les plaintes de la souveraine, faisait tomber la fortune à la fille du lieu, et au fils du voisin, dernièrement arrivé de l'armée. Les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de leur couronne; les mères souriaient, et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine. Or, le curé, présent à la fête, recevait, pour la distribuer avec d'autres secours, cette première part appelée *la part des pauvres*. Des jeux de l'ancien temps, un bal, dont quelque vieux serviteur était le premier musicien, prolongeaient les plaisirs; et la maison entière, nourrices, enfants, fermiers, domestiques et maîtres, dansaient ensemble la ronde antique.

Ces scènes se répétaient dans toute la chrétienté, depuis le palais jusqu'à la chaumière; il n'y avait point de laboureur qui ne trouvât moyen d'accomplir ce jour-là le souhait du Béarnais. Et quelle succession de jours heureux! Noël, le premier jour de l'an, la fête des Mages, les plaisirs qui précèdent la pénitence! En ce temps-là les fermiers renouvelaient leur bail, les ouvriers rece-

vaient leur payement : c'était le moment des mariages, des présents, des charités, des visites : le client voyait le juge, le juge le client : les corps de métiers, les confréries, les prévôtés, les cours de justice, les universités, les mairies s'assemblaient selon des usages gaulois et de vieilles cérémonies; l'infirme et le pauvre étaient soulagés. L'obligation où l'on était de recevoir son voisin à cette époque faisait qu'on vivait bien avec lui le reste de l'année, et par ce moyen la paix et l'union régnaient dans la société.

On ne peut douter que ces institutions ne servissent puissamment au maintien des mœurs, en entretenant la cordialité et l'amour entre les parents. Nous sommes déjà bien loin de ces temps où une femme, à la mort de son mari, venait trouver son fils aîné, lui remettait les clefs, et lui rendait les comptes de la maison comme au chef de la famille. Nous n'avons plus cette haute idée de la dignité de l'homme, que nous inspirait le christianisme. Les mères et les enfants aiment mieux tout devoir aux articles d'un contrat, que de se fier aux sentiments de la nature, et la loi est mise partout à la place des mœurs.

Ces fêtes chrétiennes avaient d'autant plus de charmes qu'elles existaient de toute antiquité, et l'on trouvait avec plaisir, en remontant dans le passé, que nos aïeux s'étaient réjouis à la même époque que nous. Ces fêtes étant d'ailleurs très-multipliées, il en résultait encore que, malgré les chagrins de la vie, la religion avait trouvé moyen de donner de race en race, à des millions d'infortunés, quelques moments de bonheur.

Dans la nuit de la naissance du Messie, les troupes d'enfants qui adoraient la crèche, les églises illuminées et parées de fleurs, le peuple qui se pressait autour du berceau de son Dieu, les chrétiens qui, dans une chapelle retirée, faisaient leur paix avec le ciel, les *alleluia* joyeux, le bruit de l'orgue et des cloches, offraient une pompe pleine d'innocence et de majesté.

Immédiatement après le dernier jour de folie, trop souvent marqué par nos excès, venait la cérémonie des cendres, comme la mort le lendemain des plaisirs. « O homme, disait le prêtre, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière! » L'officier qui se tenait auprès des rois de Perse pour leur rappeler qu'ils étaient mortels, ou le soldat romain qui abaissait l'orgueil du triomphateur, ne donnait pas de plus puissantes leçons.

Un volume ne suffirait pas pour peindre en détail les seules cérémonies de la semaine sainte; on sait de quelle magnificence elles étaient dans la capitale du monde chrétien : aussi nous n'entreprendrons point de les décrire. Nous laissons aux peintres et aux poëtes le soin de représenter dignement ce clergé en deuil, ces autels, ces temples voilés, cette musique sublime, ces voix célestes chantant les douleurs de Jérémie, cette Passion mêlée

Universitas
BIBLIOTHECA

d'incompréhensibles mystères, ce saint sépulcre environné d'un peuple abattu, ce pontife lavant les pieds des pauvres, ces ténèbres, ces silences entrecoupés de bruits formidables, ce cri de victoire échappé tout à coup du tombeau, enfin ce Dieu qui ouvre la route du ciel aux âmes délivrées, et laisse aux chrétiens sur la terre, avec une religion divine, d'intarissables espérances.

(Génie du christianisme, Ire partie, 1er livre.)

LA MENNAIS.

(1782.)

L'abbé de La Mennais apparut tout d'un coup au siècle en 1817 par son premier volume de l'*Essai sur l'indifférence;* les deux ou trois écrits qu'il avait publiés auparavant l'avaient laissé à peu près inconnu....

Le style de l'*Essai sur l'indifférence*, qui s'est épuré, affermi encore, s'il se peut, dans les deux écrits subséquents de l'auteur (*la Religion considérée dans ses rapports*, etc., et *les Progrès de la Révolution*), possède au plus haut degré la beauté propre, je dirai presque la vertu inhérente au sujet; grave et nerveux, régulier et véhément, sans fausse parure ni grâce mondaine, style sérieux, convaincu, pressant, s'oubliant lui-même, qui n'obéit qu'à la pensée, y mesure paroles et couleurs, ne retentit que de l'enchaînement de son objet, ne reluit que d'une chaleur intérieure et sans cesse active. Il y a nombre de chapitres qui nous semblent l'idéal de la beauté théologique, telle qu'elle resplendit en plusieurs pages de la *Cité de Dieu* ou de l'*Histoire universelle*, mais ici plus frugale en goût que chez saint Augustin, plus enhardie en doctrine que chez Bossuet, et aussi, il faut le dire, moins souverainement assise que chez l'un, moins prodigieusement ingénieuse que chez l'autre. Quant à ceux qui répètent que le style de M. de La Mennais manque d'onction, ils n'ont pas prononcé avec lui ces belles, ces humbles prières dont il interrompt par instants et confirme sa recherche ardente; ils n'ont pas tenu compte de cette intime connaissance morale qui, sous l'austérité du précepte ou du blâme, décèle encore la tendresse secrète d'un cœur....

L'imagination de l'abbé de La Mennais est restée ardente jusqu'à quarante ans : il eût aimé s'en laisser conduire dans le choix et la forme de ses écrits. Le genre du roman s'est offert à lui maintes fois avec un inconcevable attrait.... M. de La Mennais n'a rien écrit en fait de pure imagination ou de poésie que de petits fragments, des espèces d'Hymnes ou de Proses qui sommeillent dans ses papiers.

Abreuvé de tous les dégoûts, renonçant par convenance et sou-

mission au journal dont il avait cru l'action salutaire, voyant se disperser et se détacher même entièrement de lui des disciples si regrettables, il se mit, un matin d'été à la campagne, à vouloir déposer quelque part, pour lui seul, sa secrète pensée, son jugement amer sur le présent, son vœu et son coup d'œil d'apôtre touchant l'avenir. Il choisit pour cela une manière d'hymne et de poésie, comme étant la plus harmonieuse et la plus consolante; il écrivit dans une prose rhythmique, dans des versets semblables à ceux de la Bible, et sous des formes tantôt directes et tantôt de paraboles, les inspirations de sa prophétie. Ce fut l'affaire d'une semaine à travers les bois et le long des haies de la Chenaie. Un de ces chapitres ou plutôt une de ces *proses* composée, il rentrait l'écrire, et puis il sortait de nouveau, murmurant déjà la suivante. Il appela ce volume de prédilection : *Paroles d'un Croyant*.... A la suite de chapitres sombres, il en vient un qui les corrige, tout enchanteur de mansuétude et d'amour des hommes; on croirait lire des pages retrouvées de l'*Imitation*. C'est cette alternative d'ardeur et de douceur, de violence et de tendresse, qui fait le fond du caractère de l'abbé de La Mennais, et qui compose une des variétés les plus attachantes du caractère chrétien lui-même. Il croit au bien, et il croit au mal; il s'indigne ingénument, et il aime avec transport; il maudissait tout à l'heure les ennemis des hommes, et voilà qu'il tombe en pleurs entre vos bras....

Par cette œuvre [1], M. de La Mennais conquiert à bon droit le titre de poëte. Le ton général, le mouvement est rhythmique à la fois et inspiré. L'imprévu se rencontre plutôt dans l'allure de la pensée que dans le détail de l'expression. Celle-ci est toujours correcte, propre, énergique, quelquefois un peu crue; il y manque un certain éclat nouveau, et, si j'ose ainsi parler, une sorte de *flagrance*. *Ardet plus quam lucet;* cela brûle plutôt que cela ne luit. En comparant le style des *Paroles d'un Croyant* avec celui de la *Vision d'Hébal*, on comprendra mieux la double nuance que je distingue. A la rigueur, et à ne s'en tenir qu'au détail de l'expression et à l'ensemble du vocabulaire employé, quelqu'un de Port-Royal aurait pu écrire en cette manière et peindre avec ces images. Il y a même, si l'on peut dire, quelque *lieu commun*, presque de la déclamation dans le dehors. Mais la jeunesse, la nouveauté vive triomphe à tout moment par la pensée même; la franchise du sentiment crée la beauté. Ainsi, dans le chapitre de l'*Exilé :* « J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire qu'une vie, mais pas un ne m'a serré la main, l'exilé partout est seul. » Le chapitre de la *mère* et de la *fille* n'offre pas une seule couleur nouvelle; mais « celui qui donne aux fleurs leur aimable peinture, » et qui inspira la simplicité de Ruth et de Noémi, a envoyé son sourire sur ces pages.

M. Sainte-Beuve.

1. Depuis M. de La Mennais a publié plusieurs autres opuscules à peu près du même genre.

Dieu.

Toute existence émane de l'Être éternel, infini; et la création tout entière, avec ses soleils et ses mondes, chacun desquels renferme en soi des myriades de mondes, n'est que l'auréole de ce grand Être. Source féconde des réalités, tout sort de lui, tout y rentre; et, tandis qu'envoyées au dehors pour attester sa puissance et pour célébrer sa gloire dans tous les points de l'espace et du temps, ses innombrables créatures, leur mission remplie, reviennent déposer à ses pieds la portion d'être qu'il leur départit et que sa justice rend aussitôt à plusieurs d'entre elles, ou comme récompense, ou comme châtiment : seul immobile au milieu de ce vaste flux et reflux des existences, unique raison de son être et de tous les êtres, il est à lui-même son principe, sa fin, sa félicité. Chercher quelque chose hors de lui, c'est explorer le néant. Rien n'est produit, rien ne subsiste que par sa volonté, par une participation continuelle de son être. Ce qu'il crée, il le tire de lui-même; et conserver, pour lui c'est se communiquer encore. Il réalise extérieurement l'étendue qu'il conçoit, et voilà l'univers. Il aime, si on peut le dire, quelques-unes de ses pensées; il leur donne la conscience d'elles-mêmes, et voilà les intelligences. Unies à leur auteur, elles vivent de sa substance en se nourrissant de sa vérité, leur aliment nécessaire; même lorsqu'elles l'ignorent, même lorsqu'elles le nient, elles puisent encore dans son sein, comme la plante aveugle dans le sein de la terre, la sève qui la vivifie. Faibles mortels, qui naguère désespérions de la lumière, redisons-le donc avec une joie pleine de confiance et d'amour : il existe un Dieu! Les ténèbres fuient devant ce grand nom; le voile qui couvrait notre esprit s'abaisse; et l'homme, à qui toute vérité et son être même échappait, sans qu'il pût le retenir, *renaît* délicieusement à l'aspect de *celui qui est* et par qui tout est.

(Essai sur l'indifférence en matière de religion.)

Immatérialité de l'âme.

On a, depuis soixante ans, assez plaidé la cause du désespoir et de la mort : j'entreprends de défendre celle de l'espérance. Quelque chose me presse d'élever la voix, et d'appeler mon siècle en jugement. Je suis las d'entendre répéter à l'homme : « Tu n'as rien à craindre, rien à attendre, et tu ne dois rien qu'à toi. » Il le

croirait peut-être enfin; peut-être qu'oubliant sa noble origine, il en viendrait jusqu'à se regarder en effet comme « une masse organisée qui reçoit l'esprit de tout ce qui l'environne et de ses besoins; » jusqu'à dire à la pourriture, « vous êtes ma mère, » et aux vers, « vous êtes mes frères et mes sœurs; » peut-être qu'il se persuaderait réellement être affranchi de tous devoirs envers son auteur; peut-être que ses désirs mêmes s'arrêteraient aux portes du tombeau, et que, satisfait d'une frêle supériorité sur les brutes, passant comme elles sans retour, il s'honorerait de tenir le sceptre du néant. Je veux le briser dans sa main. Qu'il apprenne ce qu'il est, qu'il s'instruise de sa grandeur aussi bien que de sa dépendance. On s'est efforcé d'en détruire les titres; vaine tentative, ils subsistent : on les lui montrera. Ils sont écrits dans sa nature même; tous les siècles les y ont lus. Je les citerai à comparaître, et on les entendra proclamer l'existence d'une vraie religion. Qui osera les démentir, et opposer à leur témoignage ses pensées d'un jour! Nous verrons qui l'osera, quand tout à l'heure, réveillant les générations éteintes, et convoquant les peuples qui ne sont plus, ils se lèveront de leur poussière pour venir déposer en faveur des droits de Dieu et des immortels destins de l'homme.

Et pourquoi périrait-il? Qui l'a condamné? Sur quoi juge-t-on qu'il finisse d'être? Ce corps qui se décompose, ces ossements, cette cendre, est-ce donc l'homme? Non, non; et la philosophie se hâte trop de sceller la tombe. Qu'elle nous montre des parties distinctes dans la pensée, alors nous comprendrons qu'elle puisse se dissoudre. Elle ne l'a pas fait, elle ne le fera jamais; jamais elle ne divisera l'idée de justice, ni ne la concevra divisée en différentes portions ayant entre elles des rapports de grandeur, de forme et de distance; elle est une, ou elle n'est point. Et le désir, l'amour, la volonté, voit-on clairement que ce soient des propriétés de la matière, des modifications de l'étendue? Voit-on clairement qu'une certaine disposition d'éléments composés, produise le sentiment essentiellement simple, et qu'en mélangeant des substances inertes, il en résulte une substance active, capable de connaître, de vouloir et d'aimer? Merveilleux effet de l'organisation! Cette boue que je foule aux pieds n'attend qu'un peu de chaleur, un nouvel arrangement de ses parties, pour devenir de l'intelligence, pour embrasser les cieux, en calculer les lois; pour franchir l'espace immense, et chercher par delà tous les mondes, non-seulement visibles, mais imaginables, un infini qui la satisfasse : atome à l'étroit dans l'univers! Certes, je plains les esprits assez faibles pour croupir dans ces basses illusions; que si encore ils s'y complaisent, s'ils redoutent d'être détrompés, je n'ai point de termes pour exprimer l'horreur et le mépris qu'inspire une pareille dégradation.

Et que disent-ils cependant? Ils appellent les sens en témoignage; ils veulent que la vie s'arrête là où s'arrêtent les yeux; semblables à des enfants qui, voyant le soleil descendre au-dessous de l'horizon, le croiraient à jamais éteint. Mais quoi! sont-ils donc les seuls qu'ait frappés le triste spectacle d'organes en dissolution? sont-ils les premiers qui aient entendu le silence du sépulcre? Il y a six mille ans que les hommes passent comme des ombres devant l'homme; et néanmoins le genre humain, défendu contre le prestige des sens par une foi puissante et par un sentiment invincible, ne vit jamais dans la mort qu'un changement d'existence, et, malgré les contradictions de quelques esprits dépravés, il conserva toujours, comme un dogme de la raison générale, une haute tradition de l'immortalité. Que ceux-là donc qui la repoussent se séparent du genre humain, et s'en aillent à l'écart porter aux vers leur pâture, un cœur palpitant d'amour pour la vérité, la justice et une intelligence qui connaît Dieu.

(Essai sur l'indifférence en matière de religion.)

Importance de la religion par rapport à Dieu.

Supposé qu'il existe une religion véritable, je veux montrer combien le mépris de ses dogmes et la violation de ses préceptes sont injurieux à Dieu et criminels dans l'homme.

Arrachons-nous à l'empire des sens, fermons les yeux, dérobons un moment notre âme aux impressions des objets extérieurs, qui, la remplissant de vains fantômes, la détournent de la contemplation des réalités intellectuelles, et lui font oublier jusqu'à sa propre nature, en l'égarant dans le monde des corps, fugitive patrie des illusions qui nous abusent sur notre être véritable, nos devoirs et nos destinées. Comprenons que des organes ne sont pas l'homme, que la création matérielle n'est que l'ombre d'une création plus noble, que les sociétés de la terre ne sont qu'une faible image, une dépendance relative à notre état présent, de la grande société de toutes les intelligences dont Dieu est le monarque : société parfaite, éternelle, à laquelle l'homme doit appartenir, à laquelle il appartient dès ici-bas en partie; mais où sa place, qu'il doit choisir lui-même en qualité d'être libre, ne sera irrévocablement fixée que lorsque, dépouillé de son enveloppe mortelle, il aura cessé d'appartenir à la société mixte où l'ordre exige qu'il soit éprouvé passagèrement. Comprenons que cette dernière société même ne consiste point dans l'assemblage des corps et dans la combinaison des intérêts matériels; qu'elle ne devient une vraie société que lorsque ses membres, unis par des

lois relatives à leur nature intelligente, obéissent au pouvoir suprême qui régit tous les êtres intelligents : car il n'existe de véritable société qu'entre les intelligences; et c'est une des raisons pourquoi la société humaine se dissout, quand l'homme, se matérialisant, ne met plus dans la société que son corps, son action et ses besoins physiques. Comprenons enfin que, si le créateur a établi un ordre plein de sagesse et de majesté dans la collection des êtres matériels, s'il les a soumis à des lois appropriées à leur nature et d'où dépend leur conservation, il est absurde de penser qu'il n'existe aucun ordre voulu de Dieu dans la société des intelligences abandonnées sans règle et sans lois au destin qu'elles se feraient elles-mêmes. Cela répugne aux plus simples lumières de la raison. Tout ce qui est, est ordonné. L'existence simultanée de plusieurs êtres semblables enferme dans sa notion celle de certains rapports naturels entre ces êtres, par conséquent l'idée d'ordre; et de là vient qu'en détruisant l'ordre naturel entre les êtres, on détruit les êtres mêmes.

Mais pour mieux concevoir encore l'importance de l'ordre dans la société des intelligences, et le crime de sa violation, il faut entendre que, de toute éternité, l'Être souverainement parfait, s'aimant d'un amour infini, jouissait, dans son immense repos, d'une félicité sans bornes; que lorsqu'il résolut de créer, ne devant rien qu'à lui, puisqu'il n'existait que par lui, il ne put se proposer qu'une fin relative à lui-même, c'est-à-dire sa gloire, ou la manifestation de ses perfections infinies.

Or, manifester ses perfections, c'était manifester son être, en produire au dehors une vivante image; et l'homme, en effet, fut créé *à l'image et à la ressemblance de Dieu.* Participant, quoiqu'en un degré fini, à tout son être, il fut, comme Dieu, puissance, intelligence, amour : il put connaître la vérité, aimer le bien, et le réaliser au dehors par ses actes.

Et afin que sa ressemblance avec l'être souverain fût plus parfaite, Dieu voulut que l'homme, concourant librement à ses desseins, se rendît, en quelque sorte, volontairement son image, en réglant l'usage des facultés dont il l'avait enrichi, sur les rapports immuables ou les lois éternelles, qui mettent, si je l'ose dire, les lois en Dieu même.

Il lui révéla donc ce qu'il était nécessaire qu'il connût de ses lois; et la religion, lieu d'union entre Dieu et l'homme, comme son nom même l'indique, n'est que cette immortelle et sublime législation.

Qui la viole, dégrade donc, autant qu'il est en lui, l'être éternel, le prive d'une partie de sa gloire, introduit le désordre dans la société des intelligences, se révolte contre le pouvoir qui la

régit : crime si grand que Dieu seul pouvait ne pas le trouver inexpiable.

Mais nécessairement il faut qu'il soit ou expié ou puni ; car c'est ainsi que, malgré la coupable opposition de l'homme, les desseins de Dieu s'accomplissent, et que l'ordre est rétabli. « La peine rectifie le désordre : qu'on pèche, c'est un désordre ; mais qu'on soit puni quand on pèche, c'est la règle. Vous revenez donc par la peine dans l'ordre que vous éloigniez par la faute. Mais que l'on pèche impunément, c'est le comble du désordre : ce serait le désordre, non de l'homme qui pèche, mais de Dieu qui ne punit pas. Ce désordre ne sera jamais, parce que Dieu ne peut être déréglé en rien, lui qui est la règle. Comme cette règle est parfaite, droite parfaitement, et nullement courbe, tout ce qui n'y convient pas y est brisé, et sentira l'effort de l'invincible et immuable rectitude de la règle. »

Qu'avant donc de rejeter avec dédain la religion, l'homme apprenne à la connaître. Le mépris est facile ; c'est un plaisir que l'ignorance procure à peu de frais à l'orgueil : mais encore faudrait-il, portant les yeux plus loin, regarder aux suites de ce mépris, et songer à ce qu'on répondra au législateur suprême, lorsqu'il nous en demandera raison. Sourire, ce n'est pas tout : et Dieu aussi sourira, dit l'Écriture. Mais en ce jour formidable, qui sera le jour de sa justice, la créature rebelle, contemplant à découvert l'ordre qu'elle a blessé, et l'admirant avec désespoir, le sentira tellement conforme à sa nature, que ce sera pour elle un moindre tourment d'y concourir par son supplice, que de le troubler, s'il était possible, par la jouissance injuste de la félicité qu'elle mérita de perdre.

A quoi sert de s'abuser? Quel avantage nous en revient-il? Qu'est-ce, hélas! que ce court assoupissement qu'on veut se procurer à l'aide de sophismes enivrants, comparé à cette veille terrible qui lui succède, et à laquelle rien ne succède? Cependant l'on se tranquillisera sur des motifs si frivoles, que je rougis même de les rappeler. Une créature superbe, s'avilissant par orgueil, cherchera l'indépendance au fond de l'abjection, et, se flattant, à force de bassesse, d'échapper à l'œil du souverain Être, essayera de traverser clandestinement le monde moral, comme ces obscurs vagabonds que la police ignore ou dédaigne. Jusque dans l'hypocrite humilité de son langage, on reconnaît l'esprit de l'aversion de la règle. « Qu'est-ce que l'homme, dit-elle, à l'égard de Dieu? Comment, à l'infinie distance qui les sépare, la créature pourrait-elle offenser le créateur? Qu'importent à l'éternel les stériles hommages ou les folles insultes d'un être d'un jour? Que lui importent ses pensées, ses sentiments, ses actions? Faibles mortels, cessez d'attribuer au Très-Haut vos idées rampantes.

Dieu, n'en doutez pas, est trop grand pour s'abaisser jusqu'à l'homme, et l'homme est trop petit pour s'élever jusqu'à Dieu. »

Intelligence dégradée, est-ce là ton excuse? Est-ce là le fondement de ta stupide sécurité dans l'oubli de tes devoirs? L'être qui t'a créé est trop grand pour t'avoir créé pour lui! Il est trop parfait pour s'occuper de la perfection de son ouvrage! Dieu est trop au-dessus de toi pour s'irriter que tu te préfères à lui, que ta volonté s'oppose à sa volonté souveraine! Dieu est trop sage pour avoir établi aucun ordre parmi ses créatures intelligentes, pour leur avoir prescrit des lois, pour exiger qu'elles les observent! En te donnant l'être, il t'a dit : « Je te crée pour m'adorer, ou pour m'outrager, comme il te plaira; pour m'aimer, ou pour me haïr, selon tes caprices; la vérité, l'erreur, le bien, le mal, tout en toi m'est indifférent : ton existence ne se lie à rien dans mes conseils; vile production de mes mains, tu ne mérites pas de fixer mes regards. Sors de ma vue, sors de ma pensée, et que la tienne soit ta loi, ta règle et ton Dieu. »

Chose étrange, que l'on s'affranchisse de tout devoir envers le créateur, sur les raisons mêmes qui prouvent le mieux, et l'importance de ces devoirs, et combien l'homme se rend coupable en les violant! Vous refusez d'adorer Dieu, et pourquoi? parce qu'il est trop grand, trop parfait, c'est-à-dire trop digne qu'on l'adore. Vous refusez d'obéir à Dieu, et pourquoi? parce qu'il est trop puissant, trop sage, c'est-à-dire parce qu'il a trop de droits à l'obéissance. Vous refusez d'aimer Dieu, et pourquoi? parce qu'il est trop juste, trop saint, trop bon, c'est-à-dire trop aimable. Je ne m'étonne plus qu'ayant préparé des réponses si péremptoires, vous attendiez en repos le jugement formidable qui décidera de votre sort éternel.

Ce n'est pas certes une faible preuve de la dégradation originelle de l'homme, que ces extravagances puissent trouver place dans son esprit. Mais, fussent-elles autant de vérités incontestables, il faut lui apprendre qu'il ne saurait encore en déduire aucun motif solide pour se tranquilliser dans l'état d'indépendance absolue où il cherche à se placer : car la religion nous enseigne qu'entre Dieu et l'homme il existe un médiateur qui, réunissant en soi la nature divine et la nature humaine, comble l'espace immense qui nous sépare du premier Être, et donne à nos hommages unis aux siens, à nos œuvres unies aux siennes, une valeur infinie. Dès lors tous les prétextes fondés sur le néant de l'homme pour se dispenser de rendre à Dieu le culte qu'il exige de nous, s'évanouissent comme l'ombre. Notre infirmité naturelle, qui semblait nous reléguer à jamais loin de l'être infini, sert même à nous faire comprendre l'énormité du crime que nous commettons

en violant les lois d'une société que Dieu a établie par des voies si merveilleuses.

Nous savons qu'il existe, et l'analogie seule nous conduirait à juger qu'il doit exister de pures intelligences plus parfaites que l'homme, et membres, ainsi que lui, de cette haute société dont le médiateur est le lien; mais il ne nous est point donné de connaître pleinement la vaste hiérarchie des êtres spirituels, ni l'ensemble des lois qui les régissent. Il en est d'uniquement relatives à un état trop différent du nôtre pour que Dieu ait voulu nous les découvrir. Il nous a départi la mesure précise de lumière dont nous avons besoin pour notre condition présente, mais rien de plus. En accordant à l'homme tout ce qui lui est nécessaire pour parvenir à sa fin, il lui refuse ce qui ne servirait qu'à satisfaire sa vaine curiosité; car outre que la foi, pour être méritoire, doit être mêlée de ténèbres, et ressembler, suivant l'expression de l'apôtre, à une lampe qui luit dans un lieu obscur, il y a un ordre de connaissance que notre nature ne comporte point ici-bas, et, dans les connaissances où nous pouvons atteindre, un degré de clarté qui, loin de nous être utile, nous deviendrait très-dangereux et dérangerait complétement l'économie des desseins de Dieu à notre égard. Notre liberté, notre existence même, dépend de ce mélange de lumière et d'obscurité. Si nous apercevions toute la grandeur de l'âme humaine, sans découvrir en même temps les perfections infiniment plus élevées du souverain Être, ravis, sans pouvoir nous en défendre, d'une admiration désordonnée pour nous-mêmes, nous tomberions à l'instant, comme l'ange rebelle, par l'orgueil. Et si Dieu, tout à coup se dévoilant, nous permettait de contempler une faible partie de sa gloire, l'âme transportée briserait ses organes, trop faibles pour résister à l'impétuosité des sentiments que cette vue exciterait en elle.

On conçoit donc que les lois générales de la religion se modifient selon la nature des différents êtres qu'elle unit, et selon les divers états où ces êtres se peuvent trouver. Ainsi l'homme, être mixte, a des devoirs relatifs à sa double nature et à sa condition présente; et comme il ne se conserve et que ses facultés ne se développent que dans l'état de société, Dieu a pris soin d'établir une société dépositaire des lois destinées à régler l'usage de ces facultés, ou à mettre l'ordre dans tout l'homme, dans ses pensées, ses affections, ses actions : société spirituelle à la fois et visible, parce que l'homme est esprit et corps; société une, parce que la religion est universelle; société perpétuelle, parce que la religion est perpétuelle; société sainte ou parfaite, parce qu'elle est régie par des lois parfaites, sous l'autorité d'un parfait monarque.

Quiconque se sépare de cette société fondée par le médiateur,

et gouvernée par lui, ne possédant aucun droit au bienfait de la médiation, est privé de tout moyen de communiquer avec Dieu. Il lui ravit la gloire qu'il voulait tirer des hommages de sa créature, divinisée par leur union avec ceux du médiateur, et se déclare assez grand pour s'unir à l'Être infini sans l'intermédiaire de l'Homme-Dieu. Il se fait Dieu lui-même, en opposant sa raison à la raison divine, qui a jugé l'incarnation nécessaire pour établir cette étonnante société de l'homme et de son auteur. Il rebute la plus éclatante marque d'amour qu'ait pu lui donner le Tout-Puissant. Il dédaigne ses bienfaits, se soulève contre ses volontés, trouble l'harmonie de la création, et là où l'Éternel, principe immuable de tout bien avait voulu réaliser une image de ses perfections, le force de contempler le mal. Ceux-là, certes, se forment une étrange idée de Dieu, qui le supposent insensible à un tel outrage. Plus il est parfait, plus l'indifférence est opposée à sa nature. Il hait souverainement le désordre; il l'a en horreur comme l'homme a horreur de sa destruction; avec la différence que cette horreur est dans l'homme un sentiment aveugle et borné, tandis que la haine du désordre, commandée à Dieu par sa sagesse infinie, est infinie comme elle.

Or, la religion renfermant toutes les lois auxquelles l'homme doit obéir, rejeter la religion, c'est rejeter tous les devoirs ensemble; c'est rompre à la fois tous les liens de la société des intelligences, et se constituer dans le plus complet et le plus effroyable état de désordre où une créature libre se puisse placer. *Le ciel et la terre passeraient,* plutôt qu'un si grand crime demeurât impuni; car le bouleversement de la nature physique, et l'anéantissement même de l'univers, seraient un mal infiniment moindre que la violation d'une seule règle de la justice.

Le peu d'importance que l'on affecte d'attacher à la religion vient de ce qu'on ne la connaît pas; et le malheur est qu'on croit la connaître, parce qu'on en a beaucoup entendu parler, parce qu'on en a beaucoup parlé soi-même, sans en avoir d'autre idée que celle qu'on s'en est formée au hasard sous l'influence de mille préjugés et d'autant d'intérêts contraires à la vérité qu'on a de passions. Si l'on comprenait seulement que la religion est, dans le monde moral, l'unique moyen de l'ordre, on pourrait la haïr sans doute, comme on peut haïr Dieu; mais l'on cesserait de la mépriser. Le crime de ceux qui la violent ne serait pas moins énorme, mais il serait moins stupide. Comme l'ange d'orgueil, il choisirait entre le bien et le mal avec connaissance. La perversion de la volonté ne s'étendrait pas jusqu'à la raison. Ils épouvanteraient par leur audace désespérée, mais ils n'exciteraient pas cette pitié humiliante qu'inspire leur imbécile dédain.

(Essai sur l'indifférence en matière de religion.)

Inspiration des Écritures.

Jusque dans le langage de l'Écriture, son inspiration se manifeste. On pourrait dire des écrivains sacrés ce que disaient de Jésus-Christ les émissaires des pharisiens : « Nul homme ne parla jamais comme cet homme. » On voit en les lisant que le doigt de Dieu a touché leurs lèvres; quelle simplicité naïve dans les récits! quel charme de candeur et de vérité! quelle grâce ingénue. C'est la parole dans sa pureté et son innocence primitive; et puis quelle force! quelle profondeur! quelle richesse d'images! quels regards jetés jusqu'au fond de la nature humaine! Qui a mieux senti ses misères? qui a mieux connu sa grandeur? On entend des plaintes déchirantes sur le sort des enfants d'Adam; je ne sais quoi de funèbre enveloppe leurs destinées; un long gémissement, des cris d'angoisse, saisissent l'âme de tristesse et d'une secrète terreur : « Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur? qui attendent la mort, et elle ne vient point! » Voilà l'homme tombé, l'homme qu'un crime antique tourmente intérieurement. Et tout à coup une voix d'espérance s'élève et domine cette voix de douleur. L'œil du prophète a découvert le salut dans l'avenir. Sion tressaille d'allégresse; elle relève sa tête couverte de cendre, et salue, par des chants de joie que l'univers entier redira, le libérateur qui s'avance.

Tout ce qu'il y a de doux et de tendre, de terrible, de sublime, ne le cherchez point ailleurs que dans l'Écriture. Ici c'est Rachel pleurant ses enfants sur la montagne, et « elle ne veut point être consolée, parce qu'ils ne sont plus. » Là c'est l'épouse du vrai Salomon, qui soupire ses ineffables amours. « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui, il repose entre les lis, jusqu'à ce que l'aurore se lève, et que les ombres déclinent. Filles de Sion, sortez, et voyez le roi Salomon le front ceint du diadème dont sa mère le couronna au jour de ses fiançailles, et au jour de la joie de son cœur. »

Ravis au-dessus du temps, les écrivains sacrés semblent le discerner à peine dans l'éternité que leur pensée habite. Ils voient l'univers comme Dieu lui-même le voit. « Il a déployé les cieux ainsi qu'une tente : » vient-il à s'irriter, « il les roule comme un livre, et toute l'armée du ciel tombe comme la feuille de la vigne et du figuier. »

Si les cieux ressemblent à un pavillon qu'on dresse le matin et qu'on enlève le soir : si le vent de la colère divine emporte toute

la milice du ciel comme une feuille séchée, qu'est-ce donc que l'homme? « un esprit qui s'en va et ne revient point; ses jours sont comme l'herbe, sa fleur est comme celle des champs : un souffle passe : il n'est plus. » Mais écoutez : ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns dans la vie éternelle, les autres dans l'opprobre pour le voir toujours. Nul autre livre que l'Écriture ne nous apprend à parler de Dieu, à le prier; et cela seul prouverait que l'Écriture est divine. Elle dévoile à nos yeux l'ordre entier de la justice et de la providence du Très-Haut; elle nous fait comprendre sa conduite sur le genre humain; les épreuves du juste, afin que ce qu'il y a de plus sublime dans la vertu soit révélé; le supplice du méchant, afin que le crime tremble. Contemplez David, le père et tout ensemble la figure du Messie; voyez-le détrôné par son propre fils, sortant de Jérusalem, traversant le torrent de Cédron, et, sans proférer une plainte, *allant où il doit aller*. « Or, David montait la colline des Oliviers, pleurant et marchant nu-pieds, la tête couverte; et tout le peuple, la tête couverte, montait en pleurant. »

Mais voilà qu'un bruit lugubre s'élève du côté de l'Égypte. Dieu va punir l'orgueil de Pharaon et de son peuple. « Fils de l'homme, dis-lui : Tu as été comparé au lion des nations et au dragon des mers : tu agitais ta corne dans les fleuves, tes pieds troublaient leurs eaux, et tu foulais les fleurs. C'est pourquoi, voici ce que dit le Seigneur : J'étendrai sur toi mes rets, au milieu de la foule des peuples, et je te tirerai dans mes filets, et je t'amènerai sur la terre; je te jetterai sur la face d'un champ, et je ferai habiter sur toi tous les oiseaux du ciel, et je rassasierai de toi tous les animaux de la terre. Les astres du ciel s'attristeront sur toi, et j'étendrai les ténèbres sur ton royaume, lorsque les tiens, blessés à mort, tomberont au milieu de la terre, dit le Seigneur Dieu. Je troublerai le cœur des peuples quand j'amènerai tes débris au milieu des nations, en des contrées que tu ignores. — Et le Seigneur me dit : Fils de l'homme, commence le chant lugubre sur la multitude d'Égypte : traîne-la, elle et les filles des nations puissantes au fond de la terre, avec ceux qui descendent dans le lac. En quoi es-tu plus beau? Descends, et dors avec les incirconcis. » Là sont tous ceux qui ont été tués par l'épée, chaque monarque au milieu des siens, Assur et tout son peuple, Alam et tout son peuple, Mosoch, Thubal et tout son peuple, Édom et ses rois, et ses chefs, qui ont péri, eux et les leurs par l'épée; là sont tous les princes de l'Aquilon et tous les chasseurs; ils ont été conduits avec les morts, tremblants et confondus dans leur force. La multitude est couchée autour de leur fosse. « Ils ont dormi avec ceux qui ont été tués par l'épée, et ils ont porté leur ignominie avec ceux qui descendent dans le lac. Ils ne dormiront

point avec les forts, qui sont descendus dans les enfers avec leurs armes, et qui ont posé leurs épées sous leurs têtes. Leurs iniquités ont pénétré leurs os, parce qu'ils répandirent l'épouvante dans la terre des vivants. »

Des chants pleins de douceur, des hymnes d'une beauté sublime, reposent l'âme effrayée par ces sombres tableaux. Quelquefois on entend comme une voix du ciel, comme le son ravissant du concert des anges; quelquefois l'oreille est soudain frappée d'un bruit sinistre; elle a entendu dans la nuit comme les soupirs de l'abîme.

Et que de préceptes admirables, que d'instructions profondes, que de vérités inaccessibles à notre faible esprit, nous sont révélés dans l'Écriture! Ce n'est pas l'homme qui converse avec l'homme, qui se fatigue pour l'éclairer; c'est Dieu qui, d'un seul mot, illumine son intelligence et remue tout son cœur. Il jette, en quelque sorte, à pleines mains, dans le style des prophètes, les merveilles de sa pensée comme les mondes dans l'espace; et sa parole, élevée à une hauteur infinie au-dessus du langage humain, a un tel caractère de magnificence et d'empire, qu'on n'est point étonné que le néant lui ait obéi.

L'Évangile, par sa simplicité même, est encore plus surprenant, plus manifestement divin. Il y a dans les prophètes quelque chose d'ardent, de passionné, et comme un travail du désir pour atteindre un bien qu'ils ne possèdent pas, et auquel toute leur âme aspire. Ils l'appellent avec l'accent de l'amour et de l'espérance; ils demandent à l'avenir celui qui doit sauver le monde; ils s'élancent dans les cieux pour l'y chercher; ils montent jusqu'au sanctuaire où réside le Très-Haut; et, lorsqu'on a cessé de les voir, on entend encore, au milieu des tonnerres qui roulent au pied du trône de l'Éternel, leur voix qui invoque son fils.

Dans l'Évangile, c'est le calme de la possession, la paix ravissante qui suit un immense désir satisfait, la tranquille sérénité du ciel même. Celui que la terre attendait est venu : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous; et nous avons vu sa gloire, la gloire du fils unique du père, plein de grâce et de vérité. » Tout prend une face nouvelle : le temps des figures est passé; le salut est accompli; la nature humaine rassurée éprouve comme un grand repos qu'elle n'avait point connu. Prenez un homme, qui vous voudrez; qu'il raconte cet événement si longtemps l'objet de tous les vœux, ce mystère impénétrable de miséricorde et de justice; son langage pourra être pompeux, touchant, sublime; voici l'Évangile :

« En ce temps-là on publia un édit de César Auguste, pour faire le dénombrement de tous les habitants de toute la terre; et tous allaient pour se faire inscrire chacun dans sa ville. Joseph

partit aussi de la ville de Nazareth en Galilée, et vint dans la Judée à la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était grosse. Pendant qu'ils étaient là, il arriva que les jours de son enfantement s'accomplirent : et elle enfanta son fils premier né, et elle l'enveloppa de langes, et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point pour eux de place dans l'hôtellerie. Or, il y avait dans le même pays des pasteurs qui veillaient, gardant tour à tour leur troupeau pendant la nuit; et voilà qu'un ange du Seigneur s'arrête près d'eux, et une clarté divine les environne; et ils furent saisis d'une grande crainte; et l'ange leur dit : Ne craignez point; je vous annonce, ce qui sera pour tout le peuple une grande joie : il vous est né aujourd'hui un sauveur qui est le Christ, le Seigneur dans la ville de David; et ceci sera le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche (Luc, II, 1, 12). »

Pour nous élever jusqu'à lui, le Verbe divin descend jusqu'à nous. Ce qu'il y a de plus humble dans l'homme, c'est là ce qu'il choisit pour se l'approprier. « Il ne disputera point, il ne criera point, sa voix ne retentira point dans les places publiques. »

Il vient à nous *plein de douceur*. Sa parole est simple, et cette parole est visiblement celle d'un Dieu. Voyez dans saint Jean l'entretien de Jésus avec la Samaritaine; voyez le sermon sur la montagne, le discours après la cène, dont chaque mot est une source de vérité et d'amour, inépuisable ici-bas à notre cœur et à notre intelligence; voyez le récit de la Passion; voyez tout, car tout est également divin. « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.... Laissez ces petits enfants venir à moi.... Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes oppressés, et je vous ranimerai.... Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est aimable et mon fardeau léger. » Jamais rien de semblable ne sortit d'une bouche humaine. Et cette prière qui contient tout ce qu'une créature peut demander, tout ce qu'elle doit désirer, cette prière merveilleuse qui est comme le lien du ciel et de la terre, est-elle d'un homme? Est-ce un homme qui a dit : « Tout est consommé? » non, non, cette parole, qui annonce le salut du monde, n'appartient qu'à celui qui le créa.

(Essai sur l'indifférence en matière de religion.)

II. ÉTUDES MORALES.

PASCAL.

(1623-1662.)

[Voyez page 6, pour le jugement littéraire.]

De l'imagination [1].

C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours; car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux.

Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages, et c'est parmi eux que l'imagination a le grand don de persuader les hommes. La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses.

Cette superbe puissance ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres; elle fait croire, douter, nier la raison; elle suspend les sens, elle les fait sentir; elle a ses fous et ses sages : et rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire; ils disputent avec hardiesse et confiance; les autres, avec crainte et défiance : et cette gaîté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants,

1. On n'oubliera pas que les fragments publiés jusqu'à présent sous le titre de *Pensées de Pascal*, ne sont rien autre chose que des notes dont il devait se servir dans la composition de l'ouvrage qu'il méditait sur la vérité de la religion, et que M. Prosper Faugère a repris dans les manuscrits de l'auteur dans l'état d'ébauche et d'incorrection où celui-ci les avait laissées.

tant les sages imaginaires ont de faveur auprès des juges de même nature! Elle ne peut rendre sages les fous; mais elle les rend heureux à l'envi de la raison qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte.

Qui dispense la réputation? qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands, sinon cette faculté imaginante? Toutes les richesses de la terre sont insuffisantes sans son consentement.

Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter à ces vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles? Voyez-le entrer dans un sermon où il apporte un zèle tout dévot, renforçant la solidité de la raison par l'ardeur de la charité. Le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paraître : si la nature lui a donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelques grandes vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de notre sénateur.

Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer.

Qui ne sait que la vue de chats, de rats, l'écrasement d'un charbon, etc., emportent la raison hors des gonds? Le ton de voix impose aux plus sages, et change un discours et un poëme de face.

L'affection ou la haine changent la justice de face; et combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide! combien son geste hardi le fait-il paraître meilleur aux juges dupés par cette apparence! Plaisante raison, qu'un vent manie, et à tout sens!

Je ne veux pas rapporter tous ses effets; je rapporterais presque toutes les actions des hommes, qui ne branlent presque que par ses secousses. Car la raison a été obligée de céder, et la plus sage prend pour ses principes ceux que l'imagination des hommes a témérairement introduits en chaque lieu.

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines dont ils s'emmaillottent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste était fort nécessaire : et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde, qui ne peut résister à cette montre si authentique. Les

seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle : ils s'établissent par la force, les autres par grimace.

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paraître tels; mais ils se sont accompagnés de gardes, de hallebardes : ces trognes armées qui n'ont de mains et de force que pour eux, les trompettes et les tambours qui marchent au-devant, et ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le grand-seigneur environné, dans son superbe sérail, de quarante mille janissaires.

S'ils avaient la véritable justice, si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés : la majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination à laquelle ils ont affaire; et par là en effet ils s'attirent le respect.

Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en tête, sans une opinion avantageuse de sa suffisance.

L'imagination dispose de tout; elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connais que le titre, qui vaut lui seul bien des livres, *Della opinione, regina del mondo*. J'y souscris sans le connaître, sauf le mal, s'il y en a.

Du besoin d'agitation.

On charge les hommes, dès l'enfance, du soin de leur honneur, de leur bien, de leurs amis, et encore du bien et de l'honneur de leurs amis. On les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues et des sciences, et on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux sans que leur santé, leur honneur, leur fortune et celle de leurs amis, soient en bon état, et qu'une seule chose qui manque les rendrait malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font travailler dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux. Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Comment! ce qu'on pourrait faire? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins : car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont; et ainsi on ne peut trop les occuper et les détourner; et c'est pourquoi, après leur

avoir tant préparé d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir, à jouer et à s'occuper toujours tout entiers.

Quand je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer, ou au siége d'une place. On n'achètera une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouvera insupportable de ne bouger de la ville ; et on ne recherche la conversation et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

Mais quand j'ai pensé de plus près et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu'on se figure, si l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté et le plus beau poste du monde, et cependant qu'on s'imagine un roi accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher, s'il est sans divertissement et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point, il tombera par nécessité dans les vues qui le menacent des révoltes qui peuvent arriver, et enfin de la mort et des maladies qui sont inévitables ; de sorte que s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit.

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court. On n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement ; de là vient que la prison est un supplice si horrible ; de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible.

Et c'est enfin le plus grand sujet de félicité de la condition des rois de ce qu'on essaye sans cesse à les divertir et à leur procurer toutes sortes de plaisirs.

Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi et l'empêchent de penser à lui. Car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui font sur cela les philosophes, et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères qui nous en détournent, mais la chasse nous en garantit. Et ainsi quand on leur reproche que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne saurait les satisfaire, s'ils répondaient, comme ils devraient le faire s'ils y pensaient bien, qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de penser à soi, et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et les attire avec ardeur, ils laisseraient leurs adversaires sans repartie. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes; ils ne savent pas que ce n'est que la chasse, et non la prise, qu'ils recherchent.

Ils s'imaginent que, s'ils avaient obtenu cette charge, ils se reposeraient ensuite avec plaisir; et ne sentent pas la nature insatiable de leur cupidité. Ils croient chercher sincèrement le repos, et ne cherchent en effet que l'agitation.

Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentissement de leurs misères continuelles; et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de notre première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos, et non pas dans le tumulte; et de ces deux instincts contraires il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou a celles qui nous menacent. Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisserait pas de sortir au fond du cœur où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

Le conseil qu'on donnait à Pyrrhus, de prendre le repos qu'il

allait chercher par tant de fatigues, recevait bien des difficultés.

Ainsi l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion; et il est si vain qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard et une balle qu'il pousse, suffisent pour le divertir.

Mais, direz-vous, quel objet a-t-il en tout cela? Celui de se vanter demain entre ses amis de ce qu'il a mieux joué qu'un autre. Ainsi les autres suent dans leur cabinet pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qu'on n'aurait pu trouver jusqu'ici; et tant d'autres s'exposent aux derniers périls pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auront prise et aussi sottement à mon gré. Et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils les savent; et ceux-là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le sont avec connaissance, au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seraient plus s'ils avaient cette connaissance.

Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point : vous le rendez malheureux. On dira peut-être que c'est qu'il cherche l'amusement du jeu, et non pas le gain. Faites-le donc jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il recherche : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe et qu'il se pipe lui-même, en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, afin qu'il se forme un sujet de passion et qu'il excite sur cela son désir, sa colère, sa crainte pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé.

D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage : l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là.

Et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement il n'y a point de joie; avec le divertissement il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes

qui les divertissent et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, sinon d'être en une condition où l'on a dès le matin un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? Et quand ils sont dans la disgrâce et qu'on les envoie à leurs maisons des champs, où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques pour les assister dans leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables et abandonnés, parce que personne ne les empêche de songer à eux.

La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même pour celui qui la possède, pour le rendre heureux par la seule vue de ce qu'il est? Faudra-t-il le divertir de cette pensée comme les gens du commun? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux, de le divertir de la vue de ses misères domestiques pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un roi, et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements qu'à la vue de sa grandeur? Et quel objet plus satisfaisant pourrait-on donner à son esprit? Ne serait-ce donc pas faire tort à sa joie, d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle, au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne? Qu'on en fasse l'épreuve : qu'on laisse un roi tout seul sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à lui tout à loisir, et l'on verra qu'un roi sans divertissement est un homme plein de misères. Aussi on évite cela soigneusement, et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement à leurs affaires, et qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide; c'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant bien qu'il sera misérable, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Je ne parle point en tout cela des rois chrétiens comme chrétiens, mais seulement comme rois.

Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser.

Nonobstant ces misères, il veut être heureux et ne veut être qu'heureux, et ne peut ne vouloir pas l'être; mais comment s'y prendra-t-il? Il faudrait, pour bien faire, qu'il se rendît immortel; mais ne le pouvant, il s'est avisé de s'empêcher d'y penser.

LA ROCHEFOUCAULD.

(1613-1680.)

Les doctrines de La Rochefoucauld sont beaucoup plus mauvaises que leur réputation. Elles s'appuient sur l'égoïsme, vice honteux qui isole l'homme, mais que l'auteur confond à dessein avec l'amour de soi, sentiment conservateur qui unit les sociétés. Il est donc indispensable de remarquer cette confusion, presque toujours inaperçue, parce qu'elle donne à son système une apparence de vérité : elle est le trait le plus subtil de son génie, et c'est ainsi que l'incertitude où il nous jette nous persuade trop souvent qu'il prend dans notre conscience le principe fondamental de son livre.

Frappé des vices de la cour, La Rochefoucauld s'est contenté de les peindre; il a vu l'homme, ouvrage de la société; il a oublié l'homme, ouvrage de Dieu. Son livre est un tableau du siècle, digne d'être étudié, et l'histoire y répand une vive lumière qui nous en fait reconnaître les personnages. A le considérer sous ce rapport, il offre des lignes admirables. Jamais, dans un espace si court, on ne renferma tant de vérités de détail, d'aperçus neufs, et de ces observations déliées qui entrent dans la partie perverse des cœurs. C'est quelquefois le pinceau de Tacite, ce n'est jamais son âme! Tacite nous émeut pour la vertu, La Rochefoucauld nous laisse froid devant la dégradation humaine : on voit que le but de son livre n'est pas de faire haïr le vice, mais de faire croire à son triomphe.

M. Aimé Martin.

Les deux hommes qui donnèrent le premier modèle de ce style précis qui fortifie la pensée en la resserrant, furent La Rochefoucauld et La Bruyère. Personne n'a porté ce mérite plus loin qu'eux; mais il ne faut pas oublier que, pour y parvenir, ils adoptèrent une méthode qui exclut d'autres avantages et dispense de beaucoup de difficultés. En écrivant par petits articles détachés, et faisant ainsi un livre d'un recueil de pensées isolées, ils s'épargnèrent, comme l'observait Boileau, le travail des transitions, qui est un art pour les bons écrivains et un écueil pour les autres. Ils n'avaient besoin non plus, ni de plan, ni de méthode, ni de proportions, ni de cet intérêt général dont il est si difficile et si beau d'animer l'ensemble d'un ouvrage qui joint l'unité d'objet à l'étendue des détails. Ils ne s'occupaient qu'à faire valoir une seule idée à la fois, à en tirer le meilleur parti possible, pour passer ensuite à une autre sans aucune liaison qu'une étoile ou un alinéa. Mais en revanche ils se distinguèrent par les qualités propres à ce genre d'ouvrage; et la tour-

mure réfléchie et les formes concises de leur style donnèrent à notre prose un caractère qui lui a été utile, et une sorte de beauté qu'il convenait de joindre à tous les titres qu'elle avait déjà.

LA HARPE.

L'amour-propre.

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens. Il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Il n'est rien de si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que sa conduite. Ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie : on ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là il est à couvert des yeux les plus pénétrants, il fait mille insensibles tours et retours ; là il est souvent invisible à lui-même; il y conçoit, il y nourrit, il y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines. Il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît, ou il ne peut se résoudre à les avouer.

De cette nuit qui le couvre naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui-même, ses erreurs, ses ignorances sur son sujet. De là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis ; qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à lui-même n'empêche pas qu'il ne voie parfaitement ce qui est hors de lui; en quoi il est semblable à nos yeux. Il veut obtenir des choses qui ne lui sont pas avantageuses, et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut ; il est bizarre, et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles, et trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions, il vit partout, il vit de tout; il vit de rien; il s'accommode des choses, de leur privation ; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins, et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux ; il conjure à sa perte, il travaille même à sa ruine; enfin, il ne se soucie que d'être, et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus

rude austérité, et s'il entre hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine dans un endroit, il se rétablit dans un autre. Quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer; et, lors même qu'il est vaincu, et qu'on croit en être défait, on le trouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation. La mer en est une image sensible, et l'amour-propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements.

NICOLE.

(1625-1695.)

Les ouvrages de M. Nicole, et surtout les quatre premiers volumes des *Essais de morale*, qui sont plus travaillés que les autres, et où il est plus aisé d'apercevoir un plan et un ordre suivi, peuvent être analysés avec fruit; et en y apprenant à bien ordonner les pensées de son esprit, on y trouvera l'avantage infiniment plus grand d'apprendre en même temps à bien régler les mouvements de son cœur.

D'AGUESSEAU.

C'est un logicien fort exact, et un auteur d'un style pur et sain, comme tous ceux de Port-Royal; mais il est un peu froid et très-verbeux : il prouve plus la morale qu'il ne la persuade, et raisonne plus qu'il ne touche; ce qui n'empêche pas que la lecture de ses écrits ne soit utile : Voltaire lui-même en a loué plusieurs.

LA HARPE.

L'étude de soi-même.

Le précepte le plus commun de la philosophie, tant païenne que chrétienne, est celui de se *connaître soi-même*, et il n'y a rien en quoi les hommes se soient plus accordés que dans l'aveu de ce devoir : c'est une de ces vérités sensibles qui n'ont point besoin de preuves, et qui trouvent dans tous les hommes un cœur qui les sent et une lumière qui les approuve. Quelque agréable qu'on s'imagine l'illusion d'un homme qui se trompe dans l'idée qu'il a de lui-même, on le trouve toujours malheureux d'être

trompé, et on est au contraire pénétré du sentiment qu'un poëte a exprimé dans ces vers :

Illi mors gravis incubat
Qui, notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi. (Senec. *Thyest.*)

Qu'un homme est méprisable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se connaît pas.

Il faut faire d'autant plus d'état de ces principes, dans lesquels les hommes se trouvent unis par un consentement si unanime, que cela ne leur arrive pas souvent. Leur humeur vaine et maligne les a toujours portés à se contredire les uns les autres, quand ils en ont eu le moindre sujet. Chacun a voulu ou rabaisser les autres ou s'en distinguer, en disant quelque chose de nouveau, et en ne suivant pas simplement le train commun. Ainsi il faut qu'une vérité soit bien claire, lorsqu'elle étouffe cette inclination, et qu'elle les contraint à se réunir dans quelque maxime. Et c'est ce qui est arrivé à l'égard de celle-ci : car il ne s'est point trouvé de philosophe assez bizarre pour prétendre que l'homme devait éviter de se connaître; que si quelqu'un passait même jusqu'à cet excès, il ne le pourrait faire qu'en supposant que l'homme est si malheureux, et que ses maux sont tellement sans remède, qu'il ne ferait qu'augmenter son malheur en se connaissant soi-même; et ainsi il faudrait toujours se connaître, pour conclure même ce bizarre raisonnement, qu'il est bon de ne se connaître pas.

Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'étant si unis à avouer l'importance de ce devoir, ils ne le sont pas moins dans l'éloignement de le pratiquer. Car, bien loin de travailler sérieusement à acquérir cette connaissance, ils ne sont presque occupés toute leur vie que du soin de l'éviter. Rien ne leur est plus odieux que cette lumière qui les découvre à leurs propres yeux, et qui les oblige de se voir tels qu'ils sont. Ainsi ils font toutes choses pour se la cacher, et ils établissent leur repos à vivre dans l'ignorance et dans l'oubli de leur état.

(Essais de morale.)

BOSSUET.

(1627-1704.)

[Voyez page 17, pour le jugement littéraire.]

La vie humaine.

Qu'est-ce que ma substance, ô grand Dieu ! J'entre dans la vie pour en sortir bientôt : je viens me montrer comme les autres, après il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort. La nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête.... Les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent ou qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verrons passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu ! encore une fois, qu'est-ce que de nous ! Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus ! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant. On ne m'a envoyé que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.... Il n'y a qu'un moment qui nous sépare du néant. Maintenant nous en tenons un, maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous si, promptement, sans perdre de temps, nous n'en saisissions un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre, et alors nous tomberons tout à coup, manque de soutien. O fragile appui de notre être ! ô fondement ruineux de notre substance !

La vie humaine est semblable à un chemin, dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas ; marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route ; encore si je pouvais éviter ce précipice

affreux! Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait arrêter; marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé; fracas effroyable, inévitable ruine! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement! toujours entraîné, tu approches du gouffre. Déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyen; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

(Sermon pour le jour de Pâques.)

La véritable piété.

Que de choses à retrancher en toi, chrétien! Veux-tu porter un fruit abondant? il faut qu'il t'en coûte; il faut retrancher ce bois superflu; cette fécondité de mauvais désirs; cette force qui pousse trop, et se perdrait elle-même en se dissipant : tu crois qu'il faut toujours agir; toujours pousser au dehors; et tu deviens tout extérieur. Non, il faut non-seulement ôter les mauvais désirs, mais ôter le trop qui se trouve souvent dans les bons; le trop agir; l'excessive activité, qui se détruit et se consume elle-même, qui épuise les forces de l'âme, qui la remplit d'elle-même et la rend superbe. Ame chrétienne, abandonne-toi aux mains, au couteau, à l'opération de ce céleste vigneron : laisse-le trancher jusqu'au vif. « Le temps de tailler est venu : » *Tempus putationis advenit.* Dans le printemps, lorsque la vigne commence à pousser, on lui doit ôter même jusqu'à la fleur, quand elle est excessive. Coupez, céleste ouvrier; et toi, âme chrétienne, coupe aussi toi-même; car Dieu t'en donnera la force, et c'est par toi-même qu'il te veut tailler. Coupe non-seulement les mauvaises volontés, mais le trop d'activité de la bonne, qui se repaît d'elle-même! Ame toute pleine d'Adam et du vieux levain, que ne dois-tu pas craindre de tes vices, si tu as tant à craindre de tes vertus mêmes?

Qui nous dira ce que c'est que cette âme, qui ne cesse point

d'agir et de pousser ; qui en poussant néanmoins, ne pousse pas trop, et en agissant n'agit pas trop; qui sait retenir cette force qui se dissiperait au dehors, et ne garderait rien pour le dedans ; qui, à force de se contenter elle-même, en agissant comme une autre Marthe avec trop d'activité et d'inquiétude, même sur un bon objet, s'ôte le repos, et le veut encore ôter à Marie assise aux pieds de Jésus comme sans action, et mettant son action dans le repos avec lequel elle prête son attention tout entière au Sauveur qui parle au dedans? C'est ainsi que doit être l'âme chrétienne; ni oisive, ni empressée, mais tranquille aux pieds de Jésus, écoutant Jésus. Oh! qu'elle s'est utilement taillée, qu'elle a fait une salutaire blessure à son trop d'activité ! Quand il faudra agir, elle trouvera ses forces entières, et son action d'autant plus ferme, qu'elle sera plus paisible; non plus comme ces torrents qui bouillent, qui écument, qui se précipitent et se perdent; mais comme ces fleuves bénins, qui coulent tranquillement et toujours. Tel est le fleuve qui réjouit la cité de Dieu : il y a une impétuosité, une force, un mouvement ferme et durable ; mais en même temps doux et tranquille : l'âme se remplit d'une céleste vivacité qui ne sera plus d'elle-même, mais de Dieu.

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte : que de mouvements irréguliers ! C'est un effet de son ardeur; et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté, il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force ; ou plutôt, puisque cette force était en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride; car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux. Par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force; et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter. Son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'en fait plus qu'une seule et même action.

Ame chrétienne, écoute l'Époux qui te dit : « Je t'ai comparée à une belle cavale, et entièrement domptée. » Et s'il faut t'atteler à un chariot, te faire agir en concours avec d'autres âmes également soumises, ce ne sera pas de ces chariots mal assortis, où l'un tire et l'autre demeure sans action ; ce qui épuise et accable ceux qui sont de bonne volonté et se donnent de bonne foi à l'ouvrage. Sous le fouet du conducteur, ou pour mieux dire, non

tant sous le fouet que sous sa voix, et avec la légère indication d'un coup bénin qui avertit, qui réveille quelquefois, les deux chevaux sont unis, parce qu'ils sont tous deux également soumis à la sage main qui les mène. Ame chrétienne, agis ainsi, et change ton ardeur, ton activité en gravité, en douceur, en règle. Noble animal fait pour être conduit de Dieu, et le porter, pour ainsi dire, c'est là ton courage, c'est là ta noblesse.

(Méditations sur l'Évangile.)

BOURDALOUE.

(1632-1704.)

[Voyez page 24, pour le jugement littéraire.]

L'ambition.

L'ambition montre à celui qu'elle aveugle, pour terme de ses poursuites, un état florissant, où il n'aura plus rien à désirer, parce que ses vœux seront accomplis, où il goûtera le plaisir le plus doux pour lui, et dont il est le plus sensiblement touché, savoir, de dominer, d'ordonner, d'être l'arbitre des affaires et le dispensateur des grâces, de briller dans un ministère, dans une dignité éclatante; d'y recevoir l'encens du public et ses soumissions; de s'y faire craindre, honorer, respecter.

Tout cela, rassemblé dans un point de vue, lui trace l'idée la plus agréable, et peint à son imagination l'objet le plus conforme aux vœux de son cœur; mais dans le fond ce n'est qu'une idée, et voici ce qu'il y a de plus réel; c'est que, pour atteindre jusque-là, il y a une route à tenir, pleine d'épines et de difficultés : mais de quelles épines et de quelles difficultés! C'est que, pour parvenir à cet état où l'ambition se figure tant d'agréments, il faut prendre mille mesures toutes également gênantes, et toutes contraires à ses inclinations; qu'il faut se miner de réflexions et d'étude; rouler pensées sur pensées, desseins sur desseins, compter toutes ses paroles, composer toutes ses démarches; avoir une attention perpétuelle et sans relâche, soit sur soi-même, soit sur les autres. C'est que, pour contenter une seule passion, qui est de s'élever à cet état, il faut s'exposer à devenir la proie de toutes les passions; car y en a-t-il une en nous que l'ambition ne suscite contre nous?

Et n'est-ce pas elle qui, selon les différentes conjonctures et les divers sentiments dont elle est émue, tantôt nous aigrit des dépits les plus amers, tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt nous enflamme des plus violentes colères, tantôt nous accable des plus profondes tristesses, tantôt nous dessèche des mélancolies les plus noires, tantôt nous dévore des plus cruelles jalousies, qui fait souffrir à une âme comme une espèce d'enfer, et qui la déchire par mille bourreaux intérieurs et domestiques? C'est que, pour se pousser à cet état, et pour se faire jour au travers de tous les obstacles qui nous en ferment les avenues, il faut entrer en guerre avec des compétiteurs qui y prétendent aussi bien que nous, qui nous éclairent dans nos intrigues, qui nous dérangent dans nos projets, qui nous arrêtent dans nos voies; qu'il faut opposer crédit à crédit, patron à patron, et pour cela s'assujettir aux plus ennuyeuses assiduités, essuyer mille rebuts, digérer mille dégoûts, se donner mille mouvements, n'être plus à soi, et vivre dans le tumulte et la confusion. C'est que, dans l'attente de cet état, où l'on n'arrive pas tout d'un coup, il faut supporter des retardements capables non-seulement d'exercer, mais d'épuiser toute la patience; que, durant de longues années, il faut languir dans l'incertitude du succès, toujours flottant entre l'espérance et la crainte, et souvent, après des délais presque infinis, ayant encore l'affreux déboire de voir toutes ses prétentions échouer, et ne remportant, pour récompense de tant de pas malheureusement perdus, que la rage dans le cœur et la honte devant les hommes.

Je dis plus : c'est que cet état, si l'on est enfin assez heureux pour s'y ingérer, bien loin de mettre des bornes à l'ambition et d'en éteindre le feu, ne sert au contraire qu'à la piquer davantage et qu'à l'allumer; que d'un degré on tend bientôt à un autre, tellement qu'il n'y a rien où l'on ne se porte, ni rien où l'on se fixe; rien que l'on ne veuille avoir, ni rien dont on jouisse; que ce n'est qu'une perpétuelle succession de vues, de désirs, d'entreprises, et, par une suite nécessaire, qu'un perpétuel tourment. C'est que, pour troubler toute la douceur de cet état, il ne faut souvent que la moindre circonstance et le sujet le plus léger, qu'un esprit ambitieux grossit, et dont il se fait un monstre.

(Sermons.)

La miséricorde.

Combien de pauvres sont oubliés! combien demeurent sans secours et sans assistance! Oubli d'autant plus déplorable, que, de la part des riches, il est volontaire, et par conséquent crimi-

nel. Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas et qu'on ne veut pas les connaître ! Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. Mais parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant; et, quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres, que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet ! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter ! Combien de pauvres abandonnés ! Combien de désolés dans les prisons ! Combien de languissants dans les hôpitaux ! Combien de honteux dans les familles particulières ! Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres, et dont on ne peut ni ignorer ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés ! combien sont durement traités ! combien manquent de tout, pendant que le riche est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices ! S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourrait appeler le scandale de la Providence, la patience des pauvres outragés par la dureté et par l'insensibilité des riches.

(Sermons.)

FÉNELON.

(1651-1715.)

[Voyez page 41, pour le jugement littéraire.]

La vie humaine.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils,

toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose : tu verras changer insensiblement les grâces riantes, les doux plaisirs qui l'accompagnent ; la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe, il ne t'en restera qu'un triste souvenir; la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paraît éloigné. Hélas! tu te trompes, mon fils, il se hâte, le voilà qui arrive; ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

La vraie et la fausse philanthropie.

Il y a deux manières de se donner aux hommes. La première est de se faire aimer, non pour être leur idole, mais pour employer leur confiance à les rendre bons. Cette philanthropie est toute divine. Il y en a une autre qui est une fausse monnaie, quand on se donne aux hommes pour leur plaire, pour les éblouir, pour usurper de l'autorité sur eux en les flattant. Ce n'est pas eux qu'on aime, c'est soi-même. On n'agit que par vanité et par intérêt; on fait semblant de se donner, pour posséder ceux à qui on fait accroire qu'on se donne à eux. Ce faux philanthrope est comme un pêcheur qui jette un hameçon avec un appât : il paraît nourrir les poissons, mais il les prend et les fait mourir. Tous les tyrans, tous les magistrats, tous les politiques qui ont de l'ambition, paraissent bienfaisants et généreux; ils paraissent se donner, et ils veulent prendre les peuples; ils jettent l'hameçon dans les festins, dans les compagnies, dans les assemblées publiques; ils ne sont pas sociables pour l'intérêt des hommes, mais pour abuser de tout le genre humain. Ils ont un esprit flatteur, insinuant, artificieux, pour corrompre les mœurs des hommes comme les courtisanes, et pour réduire en servitude tous ceux dont ils ont besoin. La corruption de ce qu'il y a de meilleur est le plus pernicieux de tous les maux. De tels hommes sont les pestes du genre humain. Au moins l'amour-propre d'un misanthrope

n'est que sauvage et inutile au monde; mais celui de ces faux philanthropes est traître et tyrannique; ils promettent toutes les vertus de la société, et ils ne font de la société qu'un trafic dans lequel ils veulent tout attirer à eux, et asservir tous les citoyens. Le misanthrope fait plus de peur et moins de mal. Un serpent qui se glisse entre les fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage qui s'enfuit vers sa tanière dès qu'il vous aperçoit.

MASSILLON.

(1663-1742.)

[Voyez page 60, pour le jugement littéraire.]

L'ambition.

L'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines même des autres; ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille; cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours, qui forme les révolutions des États, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; cette passion qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, rend malheureux celui qui en est possédé.

L'ambitieux ne jouit de rien : ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille.

Son ambition, en le rendant ainsi malheureux, l'avilit encore et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir! il faut paraître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation; on encense et on adore l'idole qu'on méprise : bassesse de lâcheté; il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des grâces : bassesse de dissimulation; n'avoir point de sentiment à soi, et ne penser que d'après les autres : bassesse de dérèglement; devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres, pour participer

plus sûrement à leurs grâces : enfin bassesse même d'hypocrisie; emprunter quelquefois les apparences de la piété ; jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne. Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes âmes : c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire; celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore : elle ne promet les royaumes du monde, et toute leur gloire, qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité et qui se dégradent honteusement eux-mêmes. On reproche toujours nos bassesses à notre élévation; nos places rappellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées; et les titres de nos honneurs et de nos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de notre ignominie.

L'ambition nous rend faux, lâches, timides, quand il faut soutenir les intérêts de la vérité. On craint toujours de déplaire, on veut toujours tout concilier, tout accommoder. On n'est pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine noblesse qui inspire l'amour de l'équité, et qui seule fait les grands hommes, les bons sujets, les ministres fidèles et les magistrats illustres. Ainsi on ne saurait compter sur un cœur en qui l'ambition domine : il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand; sans principes, sans maximes, sans sentiment, il prend toutes les formes, il se plie sans cesse au gré des passions d'autrui, prêt à tout également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes âmes; on n'est grand que par l'amour de la vérité, et lorsqu'on ne veut plaire que par elle.

(Carême.)

J. J. ROUSSEAU.

(1712-1778.)

Il commença tard à écrire, et ce fut pour lui un avantage réel qu'il dut à des circonstances malheureuses. Condamné depuis l'enfance à mener une vie pauvre, laborieuse et agitée, il eut tout le temps d'exercer son esprit par l'étude, et son cœur par les passions; et l'un et l'autre débordaient pour ainsi dire d'idées et de sentiments, lorsqu'il se présenta une occasion de les répandre. Aussi

parut-il riche parce qu'il avait amassé longtemps; et cette terre, qui était neuve, n'en fut que plus féconde....

Le mélange d'une philosophie vigoureuse et d'une éloquence entraînante ont caractérisé les ouvrages de Rousseau. A la suite d'un faux principe, il amène une foule de vérités particulières dont il porte le sentiment dans l'âme de ses lecteurs. En le lisant, il faut s'embarrasser peu du fond de la question, et saisir toutes les beautés qui se présentent à l'entour....

Les deux auteurs dont Rousseau paraît avoir le plus profité sont Sénèque et Montaigne. Il a quelquefois les tournures franches et naïves de l'un et l'ingénieuse abondance de l'autre ; mais en général ce qui distingue son style, c'est la chaleur et l'énergie....

LA HARPE.

L'éloquence est à la fois un don naturel et un grand art. Rousseau n'avait négligé aucune partie de cet art. L'étude de la philosophie, et surtout des philosophes de génie, lui avait donné ce fonds précieux d'observations et d'idées qui enrichit l'orateur. Quelques notions de mathématiques laborieusement acquises avaient fortifié la précision naturelle de son esprit. L'amour des champs, les souvenirs d'une vie errante, avaient nourri sa vive imagination. Son goût s'était formé dans la solitude, loin des préjugés d'école et de parti. Enfin, il n'était pas jusqu'à sa langue qui ne fût excellente, malgré quelque peu d'origine exotique. Cette langue de Genève, il l'avait renouvelée aux sources abondantes de notre idiome, dans le français d'Amyot, dans Rabelais, Montaigne, Charron, dans tous nos vieux auteurs naïvement expressifs, que l'élégance moderne faisait chaque jour oublier davantage. Enfin, à la beauté de l'expression il joignait, par son instinct musical et presque italien, ce sentiment de l'harmonie si recommandé par les anciens, et chez nous presque inconnu des écrivains qui ne sont pas orateurs. Ajoutez cette verve d'humeur et de mépris contre le siècle, cette fierté républicaine empruntée à des souvenirs de patrie et d'étude, et qui charmait notre mollesse monarchique en la faisant rougir....

Rousseau a excellé dans deux choses, le sentiment de la nature vraie, prise sur le fait, dans les champs, dans les bois, et le pathétique familier, la mélancolie dans les petites choses. Ce sont là deux traits originaux de son éloquence.

Avant lui, vous voyez une littérature élégante, majestueuse, qui faisait partie, pour ainsi dire, de la hiérarchie, et se liait à toutes les convenances du grand monde.... Il n'y a plus rien de cela dans Rousseau. Son imagination s'anime ailleurs. Une fleur des champs, un buisson lui plaît mieux que les parcs taillés de Versailles et ces jets d'eau de Chantilly « qui ne se taisaient ni jour ni nuit. » Sa libre rêverie exprime souvent des choses que la bienséance interdisait aux écrivains du dix-septième siècle. En étant plus abandonnée, plus libre, elle n'est pas toujours plus naïve; en s'arrêtant à plus de détails infimes, elle n'est pas plus vraie. Le naturel que peint Rousseau est celui d'un malade plutôt que d'un homme en santé. Sa

sensibilité, si délicate et si vive pour peindre les beautés des champs, est parfois cynique dans la peinture de l'homme. Il aime à décrire avec une subtilité ennemie de lui-même quelques-uns de ces mauvais sentiments qui traversent l'âme et s'enfuient bien vite; il les arrête pour les expliquer. Mais ce mélange n'en produisait pas moins un art nouveau de plaire et d'entraîner. Tout en abaissant l'aristocratie du style, et en étendant le cercle des choses qui pouvaient s'écrire, Rousseau avait gardé une singulière habileté de langage. Par là, devant un siècle amoureux des lettres, il avait fait tout supposer, en sachant tout ennoblir. Le goût déjà moins pur, le langage déjà moins sévère, ne s'offensaient pas des formes un peu déclamatoires et parfois incorrectes qui se mêlent à sa diction forte et colorée; et ses mouvements, son harmonie, saisissaient l'imagination avec un empire que Voltaire lui-même n'avait exercé que sur le théâtre, et que Rousseau transportait dans la discussion et dans la prose. Par là, il était l'orateur du dix-huitième siècle.

M. Villemain.

L'innocence du jeune âge.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure étaient inhumains et cruels; leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusait à tout le reste; ils ne connaissaient ni pitié ni miséricorde; ils auraient sacrifié père et mère, et l'univers entier, au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvements de la nature vers les passions tendres et affectueuses : son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaille d'aise quand il revoit son camarade; ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colère, on voit, le moment d'après, toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite; il voudrait, au prix de son sang, racheter celui qu'il a versé : tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même; au fort de sa fureur, une excuse, un mot le désarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance, ni de la haine; elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens, et je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un

enfant qui n'est pas mal né, et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus aimant et le plus aimable de tous les hommes.

(Émile.)

Le suicide.

Toi qui crois Dieu existant, l'âme immortelle, et la liberté de l'homme, tu ne penses pas, sans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps, et soit placé sur la terre au hasard seulement pour vivre, souffrir et mourir ? Il y a bien peut-être à la vie humaine un but, une fin, un objet moral. Je te prie de me répondre clairement sur ce point; après quoi nous reprendrons pied à pied ta lettre, et tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en suivre aucune ; car il se trouve toujours dans l'application quelque condition particulière qui change tellement l'état des choses, que chacun se croit dispensé d'obéir à la règle qu'il prescrit aux autres, et l'on sait bien que tout homme qui pose des maximes générales entend qu'elles obligent tout le monde excepté lui. Encore un coup, parlons de toi.

Il t'est donc permis, selon toi, de cesser de vivre? La preuve en est singulière, c'est que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les scélérats: ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre; et dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre? Je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps ? Parle, que lui diras-tu? J'ai séduit une fille honnête ; j'abandonne un ami dans ses chagrins. Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité ; tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus, et tu dis : La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y

trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ? et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter ? Penses-tu que je n'aie pas démêlé sous ta feinte impartialité, dans le dénombrement des maux de cette vie, la honte de parler des tiens ? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus ; garde au moins ton ancienne franchise, et dis ouvertement à ton ami : J'ai perdu l'espoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis : La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? D'abord c'est changer l'état de la question ; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres ; tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considère un moment le progrès naturel des maux de l'âme directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent, s'empirent en vieillissant, et détruisent enfin cette machine mortelle.

Il n'en est pas ainsi des douleurs de l'âme, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remède avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent ; mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération, passagère, et l'on préfère celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendrait insupportables ? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violents remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes ? Pour qui fait cas de la constance et

n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré, de la mort ou du temps ? Attends, et tu seras guéri. Que demandes-tu davantage?

— Ah! c'est ce qui redouble mes peines de songer qu'elles finiront? — Vain sophisme de la douleur; bon mot sans raison, sans justesse, et peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère! Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimerait mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on scarifie une plaie pour la faire cicatriser? et quand la douleur aurait un charme qui nous ferait aimer à souffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir ?

Penses-y bien, jeune homme ; que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine et le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire ?

Tu parles des devoirs du magistrat et du père de famille, et, parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi de tout ; et la société à qui tu dois ta conservation, tes talents, tes lumières ; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien? O l'exact dénombrement que tu fais! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme et de citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un prince étranger parce qu'il ne doit le verser que pour son pays, et qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expresse défense des lois? Les lois, les lois, jeune homme! le sage les méprise-t-il? Socrate innocent, par respect pour elles, ne voulut pas sortir de prison : tu ne balances point à les violer pour sortir injustement de la vie, et tu demandes : Quel mal fais-je ?

Tu veux t'autoriser par des exemples, tu m'oses nommer les Romains! Toi, des Romains! il t'appartient bien d'oser prononcer ces noms illustres ! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant désespéré? et Caton déchira-t-il ses entrailles pour sa maîtresse ! Homme

petit et faible, qu'y a-t-il entre Caton et toi? Montre-moi la mesure commune de cette âme sublime et de la tienne. Téméraire, ah! tais-toi. Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint et auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussière, et honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples sont mal choisis ! et que tu juges bassement des Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussitôt qu'elle leur était à charge! Regarde les beaux temps de la république, et cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus retournant à Carthage prévint-il par sa mort les tourments qui l'attendaient? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource lui fût permise aux fourches Caudines ? Quel effort de courage le sénat même n'admira-t-il pas dans le consul Varron pour avoir pu survivre à sa défaite ! Par quelle raison tant de généraux se laissèrent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie était si cruelle, et à qui il en coûtait si peu de mourir ? C'est qu'ils devaient à la patrie leur sang, leur vie et leurs derniers soupirs, et que la honte ni les revers ne les pouvaient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les lois furent anéanties, et que l'état fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle et leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être : ils avaient rempli leurs fonctions sur la terre; ils n'avaient plus de patrie; ils étaient en droit de disposer d'eux, et de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvaient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante et à combattre pour les lois, ils moururent vertueux et grands comme ils avaient vécu; et leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le spectacle indigne de vrais citoyens servant un usurpateur[1].

Mais toi, qui est-tu ? qu'as-tu fait ? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité ? Ta faiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs ? et pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses lois ? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables ! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive ; c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait

1. La fougue d'admiration de l'auteur pour Caton et Brutus l'a fait décliner dans un sophisme qu'il va réfuter lui-même dans l'alinéa suivant. En supposant que ces illustres Romains n'eussent plus eu de devoirs à remplir comme citoyens, ce qu'on peut contester, ils en avaient encore à remplir comme hommes et leur vie ne leur appartenait pas.

pour toi. — Mais je ne tiens à rien..... je suis inutile au monde. — Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela même qu'il existe?

Écoute-moi, jeune insensé : tu m'es cher, j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir. Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide : ne crains d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit ; prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant.

(Julie.)

Le duel.

Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime, ni si vous vous sentez en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier supérieurement les armes, et qui, s'étant battu cinq ou six fois en sa vie, a toujours tué, blessé ou désarmé son homme ; je comprends que, dans le cas où vous êtes, on ne consulte pas son habileté mais son courage, et que la bonne manière de se venger d'un brave qui vous insulte est de faire qu'il vous tue ; passons sur une maxime si judicieuse.

Vous me direz qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous ; que, dans quelque cas que ce soit, un démenti ne se souffre jamais, et que, quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de se battre ou de se déshonorer. Voyons encore.

Vous souvient-il d'une distinction que vous me fîtes autrefois, dans une occasion importante, entre l'honneur réel et l'honneur apparent? Dans laquelle des deux classes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme et le témoignage d'une âme droite, et quelle prise peut avoir la vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable dont toutes les racines sont au fond du cœur? Quoi ! les vertus qu'on a réellement périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur? les injures d'un homme prouvent-elles qu'on les

mérite? et l'honneur du sage serait-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, et que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision, et quelle raison peut la justifier. A ce compte un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un fripon ; les discours d'un menteur deviennent des vérités sitôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée ; et si l'on vous accusait d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai. Ainsi, vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat ; une salle d'armes est le siége de toute justice ; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre ; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer, et toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé. Dites, si les loups savaient raisonner, auraient-ils d'autres maximes? Jugez vous-même, par le cas où vous êtes, si j'exagère leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous? d'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel, vous appelez le ciel en témoignage d'une fausseté, et que vous osez dire à l'arbitre des combats : Viens soutenir la cause injuste, et faire triompher le mensonge? Ce blasphème n'a-t-il rien qui vous épouvante? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte? Eh Dieu ! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice mais le reproche, et qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur !

Vous qui voulez qu'on profite pour soi de ses lectures, profitez donc des vôtres, et cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle était couverte de héros. Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais ; mais n'y en a-t-il que de bonnes? et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable ; il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés ; il ne peut ni passer, ni renaître ; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à sa-

voir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que ferait, à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où règne un usage contraire? à Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là; et l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir, si l'on veut, un supplément à la probité : partout où la probité règne, son supplément n'est-il pas inutile? et que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte et l'honneur n'ont point empêchés, sont couverts et multipliés par la fausse honte et la crainte du blâme? C'est elle qui rend l'homme hypocrite et menteur; c'est elle qui lui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devrait oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir; c'est elle qui transforme en furie infernale une fille abusée et craintive; c'est elle, ô Dieu puissant! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit.... Je sens défaillir mon âme à cette idée horrible, et je rends grâces au moins à celui qui sonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inspire que des forfaits et fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même, et considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme, et d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connaissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le service étranger. Avez-vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie, et n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des lois, à plus forte raison contre leur défense? O mon ami! si vous aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de *vertu* n'est-il donc pour vous qu'un vain nom? et ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être?

Mais quels sont au fond ces inconvénients? Les murmures des

gens oisifs, des méchants, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui, et voudraient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger ! Si le philosophe et le sage se règlent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude, que sert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? Vous n'osez donc sacrifier le ressentiment au devoir, à l'estime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort? Pesez les choses, mon bon ami, et vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force passer pour brave ;

> Ma verace valor, ben che negletto,
> E di se stesso a se freggio assai chiaro [1].

Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi ment. Tout homme craint de mourir ; c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espèce mortelle serait bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature, non-seulement indifférent, mais bon en lui-même et conforme à l'ordre : tout ce qui la rend honteuse et blâmable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire et de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'était jamais un obstacle à la vertu, elle cesserait d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir ne saurait être solidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raison, quelle espèce de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime.

Quand il serait vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, et ne craint que d'en être digne ; car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses ; et quand toute la terre approuverait l'action que vous allez faire, elle n'en serait pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la

1. Mais la véritable valeur n'a pas besoin du témoignage d'autrui, et tire sa gloire d'elle-même.

sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi; on voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent, et dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Mais savez-vous ce qui rend cette modération si pénible à un homme ordinaire? C'est la difficulté de la soutenir dignement; c'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable. Car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'aurait-elle retenu dans l'autre, où l'on peut supposer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté; et l'on se moque avec raison d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très-malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes? Mettons encore à part les militaires de profession qui vendent leur sang à prix d'argent; qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, et savent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre; il est en lui-même et non dans l'opinion du peuple; il ne se défend ni par l'épée, ni par le bouclier, mais par une vie intègre et irréprochable, et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les temps à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur, et ne puis souffrir les lâches; mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, et qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si on avait peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort et se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter ni le retenir; l'homme de bien le porte partout avec lui, au combat contre l'ennemi, dans un cercle en faveur des absents et de la vérité, dans son lit contre les attaques de la

douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, et que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité ; c'est une lâcheté de s'y soumettre ; et je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, si je ne me trompe, que dans votre démêlé avec milord Édouard votre honneur n'est point intéressé ; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes ; que cette voie n'est ni juste, ni raisonnable, ni permise ; qu'elle ne ne peut s'accorder avec les sentiments dont vous faites profession ; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens, qui font servir la bravoure de supplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux officiers qui ne se battent point par honneur, mais par intérêt ; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre ; que les inconvénients auxquels on s'expose en la rejetant sont inséparables de la pratique des vrais devoirs, et plus apparents que réels ; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir sont toujours ceux dont la probité est le plus suspecte. D'où je conclus que vous ne sauriez en cette occasion ni faire ni accepter un appel sans renoncer, en même temps, à la raison, à la vertu, à l'honneur, et à moi. Retournez mes raisonnements comme il vous plaira, entassez de votre part sophisme sur sophisme : il se trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche, et qu'un homme de bien ne peut être un homme sans honneur. Or, je vous ai démontré, ce me semble, que l'homme de courage dédaigne le duel, et que l'homme de bien l'abhorre.

(Julie.)

Bonheur de l'obscurité et de la vie champêtre.

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts ; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une

étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir, et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers : une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaises : les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée, naîtrait sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres ; chacun serait servi par tous ; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère; et moi, j'aurais aussi le

plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : Je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe. Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table, j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

(Émile.)

RAYNAL.

(1713-1796.)

Le lecteur judicieux, en parcourant l'*Histoire philosophique*, y trouve de la confusion, même des absurdités, des déclamations fatigantes contre les lois, les usages établis, les gouvernements, et surtout contre les rois et les prêtres. Le mérite qu'on remarque dans plusieurs des mémoires de Raynal sur le commerce de quelques nations est contre-balancé par des erreurs, des inexactitudes sans nombre, et par des récits et des tableaux licencieux qui répugnent également aux bonnes mœurs et aux convenances sociales. Ces premiers défauts ont disparu, il est vrai, dans la seconde édition, mais l'auteur s'y montre encore plus acharné contre les souverains et la religion. Son style, parfois noble et élevé, prend trop souvent le ton d'un charlatan monté sur un tréteau, pour débiter à la multitude affarée des lieux communs et des imprécations menaçantes contre le despotisme et la superstition. Raynal en effet déclare la guerre, non-seulement à la révélation, mais aussi à la morale et à toute autorité civile. Le Dieu des Juifs n'était pour lui qu'un dieu local comme ceux des autres nations, et l'établissement du christianisme n'était que l'effet d'une mauvaise logique. Toute sa morale se fondait sur ces deux principes : *Désir de jouir, liberté de jouir.*

FELLER.

La gloire.

La gloire est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux, et qui accroît notre considération aux yeux des hommes éclairés Son idée est indivisiblement liée avec celle d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès, et d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers ou pour la patrie. Quelque génie que je reconnaisse dans l'invention d'une arme meurtrière, j'exciterais une juste indignation, si je disais que tel homme ou telle nation eut la gloire de l'avoir inventée. La gloire, du moins selon les idées que je m'en suis formées, n'est pas la récompense du plus grand succès dans les sciences. Inventez un nouveau calcul, composez un poëme sublime, ayez surpassé Cicéron ou Démosthène en éloquence, Thucydide ou Tacite dans l'histoire, je vous accorderai la célébrité, mais non la gloire.

On ne l'obtient pas davantage de l'excellence du talent dans les arts. Je suppose que vous avez tiré d'un bloc de marbre, ou le Gladiateur, ou l'Apollon du Belvédère; que la Transfiguration soit sortie de votre pinceau, ou que vos chants simples, expressifs et mélodieux vous aient placé sur la ligne de Pergolèse, vous jouirez d'une grande réputation, mais non de la gloire. Je dis plus : égalez Vauban dans l'art de fortifier les places, Turenne ou Condé dans l'art de commander les armées; gagnez des batailles, conquérez des provinces, toutes ces actions seront belles, sans doute, et votre nom passera à la postérité la plus reculée; mais c'est à d'autres qualités que la gloire est réservée. On n'a pas la gloire pour avoir ajouté à celle de sa nation. On est l'honneur de son corps, sans être la gloire de son pays. Un particulier peut souvent aspirer à la réputation, à la renommée, à l'immortalité : il n'y a que des circonstances rares, une heureuse étoile, qui puissent le conduire à la gloire.

La gloire appartient à Dieu dans le ciel. Sur la terre, c'est le lot de la vertu, et non du génie; de la vertu utile, grande, bienfaisante, éclatante, héroïque. C'est le lot d'un monarque qui s'est occupé, pendant un règne orageux, du bonheur de ses sujets, et qui s'en est occupé avec succès. C'est le lot d'un sujet qui aurait sacrifié sa vie au salut de ses concitoyens. C'est le lot d'un peuple qui aura mieux aimé mourir libre que de vivre esclave. C'est le lot, non d'un César ou d'un Pompée, mais d'un Régulus ou d'un Caton. C'est le lot d'un Henri IV.

(Histoire des établissements européens dans les deux Indes.)

CHATEAUBRIAND.

(1769.)

[Voyez page 85, pour le jugement littéraire.]

Le mariage.

Quand on songe que le mariage est le pivot sur lequel roule l'économie sociale, peut-on supposer qu'il soit jamais assez saint? On ne saurait trop admirer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la religion.... Sa pompe est grave et solennelle : l'homme est averti qu'il commence une nouvelle carrière. Les paroles de la bénédiction nuptiale, en frappant le mari d'un grand respect, lui disent qu'il remplit l'acte le plus important de sa vie, qu'il va devenir le chef d'une nouvelle famille, qu'il se charge de tout le fardeau de la condition humaine. La femme n'est pas moins instruite. L'image des plaisirs disparaît à ses yeux devant celle des devoirs. Une voix semble lui crier du milieu de l'autel : « O Ève! sais-tu bien ce que tu fais? sais-tu qu'il n'y a plus pour toi d'autre liberté que celle de la tombe? sais-tu ce que c'est que de porter dans tes entrailles mortelles l'homme immortel et fait à l'image de Dieu? » Chez les anciens, un hyménée n'était qu'une cérémonie pleine de scandale et de joie, qui n'enseignait rien des graves pensées que le mariage inspire : le christianisme seul en a rétabli la dignité....

L'homme, en s'unissant à la femme, ne fait que reprendre une partie de sa substance; son âme ainsi que son corps sont incomplets sans elle : il a la force, elle a la beauté : il combat l'ennemi et laboure le champ de la patrie; mais il n'entend rien aux détails domestiques. Il a des chagrins, et sa compagne est là pour les adoucir. Sans la femme, il serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. Enfin, l'époux chrétien et son épouse vivent, renaissent, meurent ensemble; ensemble ils élèvent les fruits de leur union; en poussière ils retournent ensemble, et ils se retrouvent ensemble par delà les limites du tombeau.

(Génie du christianisme, livre I^er^.)

LA MENNAIS.

(1782.)

[Voyez page 100, pour le jugement littéraire.]

Mort de l'incrédule et mort du chrétien.

On annonce à l'athée qu'il faut mourir. Que se passe-t-il en lui à ce dernier moment? Je veux, chose presque impossible, qu'il ait étouffé le remords, qu'aucun doute n'alarme son incrédulité : est-il exempt, pour cela, de terreurs et d'angoisses? Interrogez quiconque a vu sur son lit de mort l'athée, non pas atteint d'une de ces maladies violentes dont l'effet est de suspendre les fonctions de l'âme, mais jouissant encore pleinement de ses facultés moral les et sachant qu'il va bientôt expirer. La vive image de ce qu'il perd occupe tout l'esprit du moribond. Il avait des attachements, des habitudes, il tenait à la vie par mille liens qui se rompent à la fois : rupture effroyable qui, séparant soudainement l'âme de tout ce qui lui fut cher, la laisse seule et blessée dans un vide infini. Cet abîme sans fond où elle va descendre, cette solitude morne, ce silence éternel, ce sommeil glacé, cette nuit qui n'aura jamais d'aurore, cette privation de tout bien, avec un désir invincible du bien-être; toutes ces idées, et une foule d'autres non moins désolantes, pèsent sur cette âme misérable, la bouleversent, la déchirent et commencent son affreux supplice. Mais que dire de son état, pour peu qu'il lui reste quelques doutes sur les principes qu'il s'était faits? Comment peindre ces anxiétés, ces regrets à demi étouffés par le désespoir, et ce regard consterné qui ne rencontre de toutes parts qu'un passé sans consolation, et un avenir sans espérance? Ce n'est plus alors le néant qu'elle redoute; elle l'appelle au contraire de tous ses vœux, et l'appelle en vain : l'éternité seule lui répond. Tirons le rideau sur le reste de cette scène épouvantable, et laissons à l'enfer ses secrets.

La mort, si terrible pour l'incrédule, met le comble aux vœux du chrétien. Il la désire comme saint Paul, afin d'être avec Jésus-Christ; il la désire pour commencer de vivre, pour être délivré du poids des organes, des liens matériels qui le retiennent sur cette terre, où les pures jouissances qu'il goûte ne sont qu'une ombre légère de la félicité qu'il pressent. Vit-on jamais alors un chré-

tien donner le même exemple que tant d'incrédules, abjurer sa doctrine, et regretter d'avoir cru! Ah! c'est à ce moment surtout qu'il en connaît le prix, que la vérité consolante brille à ses yeux de tout son éclat. La mort est le dernier trait de lumière qui le vient frapper : lumière si vive qu'elle rend presque imperceptible le passage de la foi à la claire vision de son objet. L'espérance, agitant son flambeau près de la couche du mourant, lui montre le ciel ouvert où l'amour l'appelle. La croix qu'il tient entre ses mains débiles, qu'il presse sur ses lèvres et sur son cœur, réveille en foule dans son esprit des souvenirs de miséricorde, le fortifie, l'attendrit, l'anime; encore un instant, et tout sera consommé; le trépas sera vaincu, et le profond mystère de la délivrance accompli. Une dernière défaillance de la nature annonce que cet instant est venu. La religion alors élève la voix, comme par un dernier effort de tendresse : « Pars, dit-elle, âme chrétienne; sors de ce monde, au nom du Dieu tout-puissant qui t'a créée! au nom de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui a souffert pour toi; au nom de l'Esprit saint dont tu as reçu l'effusion. Qu'en te séparant du corps, un libre accès te soit ouvert à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, à l'innombrable société des anges et des premiers nés de l'Église, dont les noms sont écrits au ciel! Que Dieu se lève et dissipe les puissances des ténèbres; que tous les esprits de malice fuient et n'osent toucher une brebis rachetée du sang de Jésus-Christ; que le Christ mort pour toi, crucifié pour toi, te délivre des supplices et de la mort éternelle; que ce bon pasteur reconnaisse sa brebis, et la place dans le troupeau de ses élus! Puisses-tu voir éternellement ton rédempteur face à face; puisses-tu, à jamais présente devant la vérité dégagée de tout voile, la contempler sans fin dans l'éternelle extase du bonheur! »

Au milieu de ces bénédictions, l'âme ravie brise ses entraves, et va recevoir le prix de sa fidélité et de son amour. Ici l'homme doit se taire : sa parole expire avec sa pensée. Non, l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit ne saurait comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Ce n'est point comme une mer qui ait son flux et reflux, c'est l'Océan immense qui déborde à la fois sur tous ses rivages. « Source intarissable de vie et de lumière, ô mon Dieu! s'écriait un prophète, je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra. »

(Essai sur l'indifférence en matière de religion.)

Les morts.

Ils ont aussi passé sur cette terre, ils ont descendu le fleuve du temps ; on entendit leurs voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien. Où sont-ils ? qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards ; le monde que le Christ a maudit leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés ; ils les virent, et soudain ils ne virent plus que l'éternité ! Où sont-ils ? qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Semblable à un rayon d'en haut, une croix dans le lointain apparaissait, pour guider leur course, mais tous ne la regardaient pas ! Où sont-ils ? qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Il y en avait qui disaient : Qu'est-ce que ces flots qui nous emportent ? Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide ? Nous ne le savons pas, nul ne le sait. Et comme ils disaient cela, les rives s'évanouissaient. Où sont-ils ? qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Il y en avait aussi qui semblaient, dans un recueillement profond, écouter une parole secrète, et puis l'œil fixé sur le couchant, tout à coup ils chantaient une aurore invisible et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils ? qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Entraînés pêle-mêle, jeunes, vieux, tous disparaissaient, tels que le vaisseau que chasse la tempête ; on compterait plutôt les sables de la mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer. Où sont-ils ? qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse était dans leur cœur, l'angoisse soulevait leur poitrine, et, comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel, ils pleuraient. Où sont-ils ? qui nous le dira ? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

Des lieux inconnus, où le fleuve se perd, deux voix s'élèvent incessamment.

L'une dit : Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur ; Seigneur, écoutez mes gémissements, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra vos regards ? Mais près de vous est la miséricorde et une rédemption immense !

Et l'autre : Nous vous louons, ô Dieu, nous vous bénissons.

Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées! la terre et les cieux sont remplis de votre gloire!

Et nous aussi, bientôt nous irons là d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où serons-nous? qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

LAMARTINE.

(1792.)

Lamartine a peu écrit en prose : pourtant son discours de réception à l'Académie française, sa brochure *de la Politique rationnelle*, un charmant morceau sur les devoirs civils du curé, un discours à l'Académie de Mâcon, indiquent assez son aisance parfaite en ce genre, et avec quelle simplicité de bon sens, jointe à la grâce et à l'inséparable mélodie, sa pensée se déroule sous une forme à la fois plus libre et plus sévère. La brochure politique, ou plutôt philosophique, qu'il a publiée sur l'état présent de la société, indépendamment de ce vif désir du bien qui respire à chaque ligne, révèle en lui un coup d'œil bien ferme et bien serein au milieu des ruines récentes d'où tant de vaincus et de vainqueurs ne se sont pas relevés. M. Sainte-Beuve.

M. de Lamartine a un tour d'imagination heureux et vif....; une perception nette et vive des difficultés de chaque sujet; une richesse de palette qui se charge de toutes les couleurs et qui les broie, les fond, les varie, les assortit, les multiplie et les répand en fleurs, en ondes, en nuances, dans tous ses discours; un beau développement de phrases enchaînées....; une cadence, un nombre, une harmonie, une abondance d'images, de sons, de mouvements qui remplissent l'oreille sans la fatiguer.... C'est du pur lyrique, du lyrique de source, sans mélange et sans effort. Timon.

Devoirs civils du curé.

Il est un homme dans chaque paroisse, qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde, qu'on appelle comme témoin, comme conseil ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile; sans lequel on ne peut ni naître ni mourir, qui prend l'homme du sein de sa mère et ne le laisse qu'à la tombe, qui bénit ou consacre le berceau, la couche con-

jugale, le lit de mort et le cercueil ; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre ; que les inconnus même appellent *mon père ;* aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes ; un homme qui est le consolateur, par état, de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence, qui voit le riche et le pauvre frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir ; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures, par la vie pauvre et souvent par l'humilité de la naissance ; aux classes élevées, par l'éducation, la science et l'élévation de sentiments qu'une religion philanthropique inspire et commande ; un homme enfin, qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite ! Cet homme, c'est le curé ; nul ne peut faire plus de bien ou plus de mal aux hommes, selon qu'il remplit ou qu'il méconnaît sa haute mission sociale.

Comme moraliste, l'œuvre du curé est admirable. Le christianisme est une philosophie divine, écrite de deux manières : comme histoire dans la vie et la mort du Christ ; comme précepte dans les sublimes enseignements qu'il a apportés au monde. Ces deux paroles du christianisme, le précepte et l'exemple, sont réunies dans le Nouveau-Testament ou l'Évangile. Le curé doit l'avoir toujours à la main, toujours sous les yeux, toujours dans le cœur ! Un bon prêtre est un commentaire vivant de ce livre divin. Chacune des paroles mystérieuses de ce livre répond juste à la pensée qui l'interroge, et renferme un sens pratique et social qui éclaire et vivifie la conduite de l'homme. Il n'y a point de vérité morale ou politique qui ne soit en germe dans un verset de l'Évangile. Toutes les philosophies modernes en ont commenté un, et l'ont oublié ensuite ; la philanthropie est née de son premier et unique précepte, la charité. La liberté a marché dans le monde sur ses pas, et aucune servitude dégradante n'a pu subsister devant sa lumière ; l'égalité politique est née de la reconnaissance qu'il nous a forcés à faire de notre égalité, de notre fraternité devant Dieu ; les lois se sont adoucies, les usages inhumains se sont abolis, les chaînes sont tombées. A mesure que sa parole a retenti dans les siècles, elle a fait crouler une erreur ou une tyrannie, et l'on peut dire que le monde actuel tout entier, avec ses lois, ses mœurs, ses institutions, ses espérances, n'est que le verbe évangélique, plus ou moins incarné dans la civilisation moderne.

Le curé a donc toute morale, toute raison, toute civilisation, toute politique dans sa main quand il tient l'Évangile. Il n'a qu'à

ouvrir, qu'à lire et qu'à verser autour de lui le trésor de lumière et de perfection dont la Providence lui a remis la clef. Mais, comme celui du Christ, son enseignement doit être double, par la vie et par la parole; sa vie doit être, autant que le comporte l'infirmité humaine, l'explication sensible de sa doctrine, une parole vivante. L'Église l'a placé là comme exemple plus que comme oracle; la parole peut lui faillir si la nature lui en a refusé le don; mais la parole qui se fait entendre à tous, c'est la vie; aucune langue humaine n'est si éloquente et aussi persuasive qu'une vertu.

Le curé est encore administrateur spirituel des sacrements de son église et des bienfaits de la charité. Ses devoirs, en cette qualité, se rapprochent de ceux que toute administration impose. Il a affaire aux hommes, il doit connaître les hommes. Il touche aux passions humaines, il doit avoir la main délicate et douce, pleine de prudence et de mesure. Il a dans ses attributions les fautes, les repentirs, les misères, les nécessités, les indigences de l'humanité; il doit avoir le cœur riche et débordant de tolérance, de miséricorde, de mansuétude, de compassion, de charité et de pardons! Sa porte doit être ouverte à toute heure à celui qui l'éveille, sa lampe toujours allumée, son bâton toujours sous sa main; il ne doit connaître ni saisons, ni distances, ni contagion, ni soleil, ni neige, s'il s'agit de porter l'huile au blessé, le pardon au coupable, ou son Dieu au mourant. Il ne doit y avoir devant lui, comme devant Dieu, ni riche, ni pauvre, ni petit, ni grand, mais des hommes, c'est-à-dire des frères en misères et en espérances.

Comme homme, le curé a encore quelques devoirs purement humains, qui lui sont imposés seulement par le soin de la bonne renommée, par cette grâce de la vie civile et domestique qui est comme la bonne odeur de sa vertu. Retiré dans son humble presbytère, à l'ombre de son église, il doit en sortir rarement. Il lui est permis d'avoir une vigne, un jardin, un verger, quelquefois un petit champ, et de les cultiver de ses propres mains, d'y nourrir quelques animaux domestiques, de plaisir ou d'utilité : la vache, la chèvre, des brebis, le pigeon, des oiseaux chantants, le chien surtout, ce meuble vivant du foyer, cet ami de ceux qui sont oubliés du monde, et qui pourtant ont besoin d'être aimés de quelqu'un! De cet asile de travail, de silence et de paix, le curé doit peu s'éloigner pour se mêler aux sociétés bruyantes du voisinage; il ne doit que dans quelques occasions solennelles tremper ses lèvres, avec les heureux du siècle, dans la coupe d'une hospitalité somptueuse; le reste de sa vie doit se passer à l'autel, au milieu des enfants auxquels il apprend à balbutier le catéchisme, ce code vulgaire de la plus haute philosophie, cet

alphabet d'une sagesse divine; dans les études sérieuses parmi les livres, société morte du solitaire. Le soir, quand le marguillier a pris les clefs de l'église, quand l'angélus a tinté dans le clocher du hameau, on peut voir quelquefois le curé, son bréviaire à la main, soit sous les pommiers de son verger, soit dans les sentiers élevés de la montagne, respirer l'air suave et religieux des champs et le repos acheté du jour, tantôt s'arrêter pour lire un verset des poésies sacrées, tantôt regarder le ciel ou l'horizon de la vallée, et redescendre à pas lents dans la sainte et délicieuse contemplation de la nature et de son auteur.

Voilà sa vie et ses plaisirs; ses cheveux blanchissent, ses mains tremblent en élevant le calice, sa voix cassée ne remplit plus le sanctuaire, mais retentit encore dans le cœur de son troupeau; il meurt, une pierre sans nom marque sa place au cimetière, près de la porte de son église. Voilà une vie écoulée! Voilà un homme oublié à jamais! Mais cet homme est allé se reposer dans l'éternité, où son âme vivait d'avance, et il a fait ici-bas ce qu'il y avait de mieux à y faire : il a continué un dogme immortel, il a servi d'anneau à une chaîne immense de foi et de vertu, et laissé aux générations qui vont naître une croyance, une loi, un Dieu.

POLITIQUE.

CHARRON.

(1541-1603.)

Le traité *de la Sagesse*, livre estimé depuis longtemps et digne de l'être, n'est qu'une compilation morale : l'auteur, s'entourant de tous les excellents matériaux que lui fournissent les anciens et quelques modernes, surtout son ami [1], ne se réserve que le mérite de les disposer; et l'on s'aperçoit facilement qu'il donne tous ses soins à la savante régularité de son ouvrage.... Il emploie les mêmes comparaisons, les mêmes exemples, les mêmes preuves, souvent les mêmes termes; il lui prend jusqu'à ses citations; enfin on pourrait sans injustice intituler son livre : *Esprit raisonné de Montaigne*, ou *Essais mis en ordre*. Son style est ferme, robuste, austère, plus pur et plus soigné que celui de l'auteur gascon, mais il n'en a pas les grâces : il vous laisse froid et indifférent; les grâces ne se copient pas. Ce traité doit plaire beaucoup plus à ceux qui n'ont pas lu Montaigne; passez de l'un à l'autre, le mérite de Charron diminue de moitié. M. J. V. Le Clerc.

Charron, imitateur de Montaigne, remplaçant par la méthode et la correction ce qui lui manquait de verve et d'originalité, donne aux vérités éternelles de la conscience cette simplicité qui est éloquente, lorsque ces idées sont trop grandes pour être ornées, et cette force d'expression qu'une âme vertueuse trouve toujours en parlant de ses devoirs. M. Villemain.

De la noblesse.

La noblesse est une qualité partout non commune, mais honorable, introduite avec grande raison et utilité publique.

Elle est diverse, diversement prise et entendue selon les nations et les jugements; l'on en donne plusieurs espèces; selon la plus générale et commune opinion et usage, c'est une qualité de

1. Montaigne.

race. Aristote dit que c'est antiquité de race et de richesses. Plutarque l'appelle vertu de race, ἀρετὴ γένους, entendant une certaine qualité et habitude continuée en la race. Quelle est cette qualité ou vertu, tous n'en sont du tout d'accord, sauf en ce qu'elle soit utile au public : car à aucuns, et la plupart, c'est la militaire, aux autres c'est encore la politique, la littéraire des savants, la palatine des officiers du prince : mais la militaire a l'avantage ; car outre le service qu'elle rend au public comme les autres, elle est pénible, laborieuse, dangereuse, dont elle en est plus digne et recommandable ; aussi a-t-elle emporté chez nous, comme par préciput, le titre honorable de vaillance. Il faut donc, selon cette opinion, y avoir deux choses en la vraie et parfaite noblesse : profession de cette vertu et qualité utile au public, qui est comme la forme; et la race comme le sujet et la matière, c'est-à-dire continuation longue de cette qualité par plusieurs degrés et races, et par temps immémorial, dont ils sont appelés en notre jargon, gentils, c'est-à-dire de race, maison, famille, portant de longtemps même nom et faisant même profession. Par quoi celui est vraiment et entièrement noble, lequel fait profession singulière de vertu publique, servant bien son prince et sa patrie, étant sorti de parents et ancêtres qui ont fait le même.

Il y en a qui séparent ces deux, et pensent que l'un d'eux seul suffise à la noblesse, savoir la vertu et qualité seule, sans considération aucune de race et des ancêtres : c'est une noblesse personnelle et acquise, et si on la prend à la rigueur, elle est rude; qu'un sorti de la maison d'un boucher et vigneron soit tenu pour noble, quelque service qu'il puisse faire au public. Toutefois cette opinion a lieu en plusieurs nations, nommément chez les Turcs, mépriseurs de la noblesse de race et de maison, ne faisant compte que de la personnelle et actuelle vaillance militaire. Ou bien l'antiquité de race seule sans profession de la qualité, celle-ci est au sang et purement naturelle.

S'il faut comparer ces deux simples et imparfaites noblesses, la pure naturelle à bien juger est la moindre; bien que plusieurs en parlent autrement, mais par grande vanité. La naturelle est une qualité d'autrui et non sienne : « Genus et proavos et quæ non fecimus ipsi, vix ea nostra puto. Nemo vixit in gloriam nostram; nec quod ante nos fuit, nostrum est. » Et qu'y a-t-il plus inepte de se glorifier de ce qui n'est pas sien? Elle peut tomber en un homme vicieux, vaut-néant, très-mal né, et en soi vraiment vilain. Elle est aussi inutile à autrui, car elle n'entre point en communication ni en commerce, comme fait la science, la justice, la bonté, la beauté, les richesses. Ceux qui n'ont en soi rien de recommandable que cette noblesse de chair et de sang, la font valoir, l'ont toujours en bouche, en enfleut les joues et le cœur (ils

veulent ménager ce peu qu'ils ont de bon) ; à cela les connaît-on, c'est signe qu'il n'y a rien plus, puisque tant et toujours ils s'y arrêtent. Mais c'est pure vanité, toute leur gloire vient par chétifs instruments, *ab utero conceptu partu*, et est ensevelie sous le tombeau des ancêtres. Comme les criminels poursuivis ont recours aux autels et sépulcres des morts, et anciennement aux statues des empereurs, ainsi ceux-ci, destitués de tout mérite et sujet de vrai honneur, ont recours à la mémoire et armoiries de leurs majeurs. Que sert à un aveugle que ses parents aient une bonne vue, et à un bègue l'éloquence de son aïeul? et néanmoins ce sont gens ordinairement glorieux, altiers, méprisant les autres : « Contemptor animus et superbia commune nobilitatis malum. »

La personnelle et l'acquise a ses conditions toutes contraires et très-bonnes ; elle est propre à son possesseur, elle est toujours en sujet digne, et est très-utile à autrui. Encore peut-on dire qu'elle est plus ancienne et plus rare que la naturelle ; car c'est par elle que la naturelle a commencé, et en un mot c'est la vraie qui consiste en bons et utiles effets, non en songe et imagination vaine et inutile, et provient de l'esprit et non du sang, qui n'est point autre aux nobles qu'aux autres : « Quis generosus ? ad virtutem a natura bene compositus. Animus facit nobilem, cui ex quacumque conditione supra fortunam licet surgere. »

Mais elles sont très-volontiers et souvent ensemble, et c'est chose parfaite : la naturelle est un acheminement et occasion à la personnelle : les choses retournent facilement à leur principe naturel. Comme la naturelle a pris son commencement et son être de la personnelle, aussi elle ramène et conduit les siens à elle : « Fortes creantur fortibus. Hoc unum in nobilitate bonum, ut nobilibus imposita necessitudo videatur, ne a majorum virtute degenerent. » Se sentir sorti de gens de bien, et qui ont mérité du public, est une obligation et puissant aiguillon aux beaux exploits de vertu : il est laid de forligner et démentir sa race.

La noblesse donnée et octroyée par le bénéfice et rescrit du prince, si elle est seule, elle est honteuse et plus reprochable qu'honorable ; c'est une noblesse en parchemin, achetée par argent ou faveur, et non par le sang comme elle doit : si elle est octroyée pour le mérite et les services notables, lors elle est censée personnelle et acquise, comme a été dit.

(De la Sagesse.)

LA BRUYÈRE.

(1639-1696.)

[Voyez page 12, pour le jugement littéraire.]

Le grand monarque.

Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner? une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le prince, et qui conserve le respect dans un courtisan : une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point : ne faire jamais ni menaces ni reproches, ne point céder à la colère, et être toujours obéi; l'esprit facile, insinuant; le cœur ouvert, sincère, et dont on croit voir le fond, et ainsi très-propre à se faire des amis, des créatures et des alliés : être secret toutefois, profond et impénétrable dans ses motifs et dans ses projets : du sérieux et de la gravité dans le public : de la brièveté jointe à beaucoup de justesse et de dignité, soit dans les réponses aux ambassadeurs des princes, soit dans les conseils : une manière de faire des grâces, qui est comme un second bienfait, le choix des personnes que l'on gratifie : le discernement des esprits, des talents et des complexions pour la distribution des postes et des emplois : le choix des généraux et des ministres : un jugement ferme et solide, décisif dans les affaires, qui fait que l'on connaît le meilleur parti et le plus juste : un esprit de droiture et d'équité qui fait qu'on le suit jusques à prononcer quelquefois contre soi-même en faveur du peuple, des alliés, des ennemis : une mémoire heureuse et très-présente qui rappelle les besoins des sujets, leur visage, leurs noms, leurs requêtes : une vaste capacité qui s'étende, non-seulement aux affaires de dehors, au commerce, aux maximes d'État, aux vues de la politique, au reculement des frontières par la conquête de nouvelles provinces, et à leur sûreté par un grand nombre de forteresses inaccessibles, mais qui sache aussi se renfermer au dedans, et comme dans les détails de tout un royaume; qui abolisse des usages cruels et impies, s'ils y règnent; qui réforme les lois et les coutumes, si elles étaient remplies d'abus; qui donne aux villes plus de sûreté, et plus de commodités par le renouvel-

lement d'une exacte police, plus d'éclat et plus de majesté par des édifices somptueux : punir sévèrement les vices scandaleux ; donner par son autorité et par son exemple du crédit à la piété et à la vertu : protéger l'Église, ses ministres, ses droits, ses libertés : ménager ses peuples comme ses enfants, être toujours occupé de la pensée de les soulager, de rendre les subsides légers, et tels qu'ils se lèvent sur les provinces, sans les appauvrir : de grands talents pour la guerre; être vigilant, appliqué, laborieux : avoir des armées nombreuses, les commander en personne, être froid dans le péril, ne ménager sa vie que pour le bien de son État, aimer le bien de son État et sa gloire plus que sa vie : une puissance très-absolue, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue et à la cabale; qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands et les petits, qui les rapproche, et sous laquelle tous plient également : une étendue de connaissances qui fait que le prince voit tout par ses yeux, qu'il agit immédiatement et par lui-même ; que ses généraux ne sont, quoique éloignés de lui, que ses lieutenants, et les ministres que ses ministres : une profonde sagesse qui sait déclarer la guerre, qui sait vaincre et user de la victoire, qui sait faire la paix, qui sait la rompre, qui sait quelquefois, et selon les divers intérêts, contraindre les ennemis à la recevoir; qui donne des règles à une vaste ambition, et sait jusques où l'on doit conquérir : au milieu d'ennemis couverts ou déclarés, se procurer le loisir des jeux, des fêtes, des spectacles; cultiver les arts et les sciences; former et exécuter des projets d'édifices surprenants : un génie enfin supérieur et puissant qui se fait aimer et révérer des siens, craindre des étrangers, qui fait d'une cour, et même de tout un royaume, comme une seule famille unie parfaitement sous un même chef, dont l'union et la bonne intelligence est redoutable au reste du monde : ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du souverain. Il est vrai qu'il est rare de les voir réunies dans un même sujet; il faut que trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les dehors, le tempérament; et il me paraît qu'un monarque qui les rassemblerait toutes en sa personne, serait bien digne du nom de Grand.

(Les caractères ou les mœurs de ce siècle.)

BOSSUET.

(1627-1704.)

[Voyez page 17, pour le jugement littéraire.]

Le lien de la société.

Si nous sommes tous frères, tous faits à l'image de Dieu, et également ses enfants, tous une même race et un même sang, nous devons prendre soin les uns des autres; et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit: « Dieu a chargé chaque homme d'avoir soin de son prochain. » S'ils ne le font pas, Dieu sera le vengeur; car, ajoute l'Ecclésiastique, « nos voies sont toujours devant lui, et ne peuvent être cachées à ses yeux. » Il faut donc secourir notre prochain, comme en devant rendre compte à Dieu, qui nous voit.

Il n'y a que les parricides et les ennemis du genre humain qui disent comme Caïn : « Je ne sais où est mon frère : suis-je fait pour le garder? »

N'avons-nous pas tous un même père? N'est-ce pas un même Dieu qui nous a créés? Pourquoi donc chacun de nous méprise-t-il son frère, violant le pacte de nos pères?

« Le frère aidé de son frère est comme une ville forte. » Voyez comme les forces se multiplient par la société et le secours mutuel.

« Il vaut mieux être deux ensemble que d'être seul; car on trouve une grande utilité dans cette union. Si l'un tombe, l'autre le soutient. Malheur à celui qui est seul! s'il tombe, il n'a personne pour le relever. Deux hommes reposés dans un même lit se réchauffent mutuellement. Qu'y a-t-il de plus froid qu'un homme seul? Si quelqu'un est trop fort contre un seul, deux pourront lui résister. Une corde à trois cordons est difficile à rompre. »

On se console, on s'assiste, on se fortifie l'un l'autre. Dieu, voulant établir la société, veut que chacun y trouve son bien, et y demeure attaché par cet intérêt.

C'est pourquoi il a donné aux hommes divers talents. L'un est propre à une chose, et l'autre à une autre, afin qu'ils puissent s'entre-secourir comme les membres du corps, et que l'union soit cimentée par ce besoin mutuel. « Comme nous avons plusieurs

membres, qui tous ensemble ne font qu'un seul corps, que les membres n'ont pas tous une même fonction; ainsi nous ne sommes tous ensemble qu'un seul corps en Jésus-Christ, et nous sommes tous membres les uns des autres. » Chacun de nous a son don et sa grâce différente.

« Le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs membres. Si le pied dit : Je ne suis pas du corps, parce que je ne suis pas la main, est-il pour cela retranché du corps? Si tout le corps était œil, où seraient l'ouïe et l'odorat? Mais maintenant Dieu a formé les membres, et les a mis chacun où il lui a plu. Que si tous les membres n'étaient qu'un seul membre, que deviendrait le corps? Mais dans l'ordre que Dieu a établi, s'il y a plusieurs membres, il n'y a qu'un corps. L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai que faire de votre assistance; ni la tête ne peut pas dire aux pieds : Vous ne m'êtes pas nécessaires. Mais, au contraire, les membres qui paraissent les plus faibles sont ceux dont on a le plus de besoin. Et Dieu a ainsi accordé le corps en suppléant par un membre ce qui manque à l'autre, afin qu'il n'y ait point de dissension dans le corps, et que les membres aient soin les uns des autres. »

Ainsi, par les talents différents, le fort a besoin du faible, le grand du petit, chacun de ce qui paraît le plus éloigné de lui; parce que le besoin mutuel rapproche tout et rend tout nécessaire.

(Politique tirée de l'Écriture sainte.)

FÉNELON.

(1651-1715.)

[Voyez page 41, pour le jugement littéraire.]

Des différentes formes de gouvernement.

Le dessein de tous les sages législateurs, et le but de tous les différents systèmes de politique, a été de régler l'autorité souveraine de telle sorte qu'on évite également ces deux inconvénients, le pouvoir arbitraire et l'anarchie, le despotisme des souverains ou celui de la populace.

Les uns ont cru que la souveraineté est un trésor trop vaste pour le confier à une seule personne; les autres que c'est un dépôt trop précieux pour le laisser à la disposition de la multitude.

Quelques-uns ont pensé qu'il fallait que les chefs du peuple en fussent les gardiens ; d'autres enfin se sont persuadé qu'il faut la partager entre le roi, les nobles et le peuple. Voilà la source de toutes les formes de gouvernement, à qui on a donné les divers noms de *démocratique*, *aristocratique*, *monarchique* et *mixte*.

La *démocratie*, ou le gouvernement populaire, n'est pas celui où chaque particulier a voix délibérative et un égal pouvoir dans le gouvernement ; cela est impossible et absurde. Le gouvernement populaire est celui où le peuple se soumet à un certain nombre de magistrats, qu'il a le droit de se choisir et de changer quand il n'est pas content de leur administration.

Le gouvernement *aristocratique* est celui où l'autorité souveraine est confiée à un conseil suprême et permanent, de sorte que le sénat seul a le droit de remplacer ses membres quand ils viennent à manquer par la mort ou autrement.

Le gouvernement *monarchique* est celui où la souveraineté réside tout entière dans une seule personne. Dans tout État où le prince est sujet au jugement d'un conseil, et responsable à d'autres de sa conduite, le gouvernement n'est pas monarchique, et la souveraineté ne réside point dans un seul.

Rien n'est plus curieux pour ceux qui voudraient comparer ensemble les inconvénients et les avantages de ces trois formes de gouvernement, que ce que nous lisons dans le père des historiens, Hérodote. Il nous raconte ce qui se passa dans le conseil des sept grands de la Perse, quand il s'agissait d'établir une nouvelle forme de gouvernement, après la mort de Cambyse et la punition du mage qui avait usurpé le trône, sous prétexte d'être Smerdis, fils de Cyrus.

Ortanès opina qu'on fît une république de la Perse, et parla en ces termes : « Je ne suis pas d'avis que l'on mette le gouvernement entre les mains d'un seul. Vous savez jusqu'à quels excès Cambyse s'est porté, et jusqu'à quel point d'insolence nous avons vu passer le mage. Comment l'État peut-il être bien gouverné dans une monarchie où il est permis à un seul de faire tout à sa fantaisie ? Une autorité sans frein corrompt facilement l'homme le plus vertueux, et le dépouille de ses meilleures qualités. L'envie et l'insolence naissent des biens et des prospérités présentes ; et tous les autres vices découlent de ces deux-là quand on est maître de toutes choses. Les rois haïssent les gens de bien qui s'opposent à leurs desseins injustes, et ils caressent les méchants qui les favorisent. Un seul homme ne peut pas tout voir par ses propres yeux ; il écoute souvent les mauvais rapports et les fausses accusations.... Il renverse les lois et les coutumes du pays ; il attaque l'honneur des femmes ; il fait mourir les innocents par son caprice et par sa puissance. Quand la multitude a le

gouvernement en main, l'égalité qu'il y a parmi les citoyens empêche tous ces maux. Les magistrats y sont élus par le sort; ils y rendent compte de leur administration, et y prennent en commun toutes les résolutions. Je crois que nous devons rejeter la monarchie et introduire le gouvernement populaire, parce qu'on trouve plutôt toutes choses en plusieurs qu'en un seul. »

Ce fut là l'opinion d'Otanès; mais Mégabyse parla pour l'aristocratie : « J'approuve, dit-il, le sentiment d'Otanès, d'exterminer la monarchie; mais je crois qu'il n'a pas pris le bon chemin, quand il a voulu nous persuader de remettre le gouvernement à la discrétion de la multitude; car il est certain qu'on ne peut rien imaginer de moins sage et de plus insolent que la populace. Pourquoi se retirer de la puissance d'un seul pour s'abandonner à la tyrannie d'une multitude aveugle et déréglée? Si un roi fait quelque entreprise, il est du moins capable d'écouter les conseils des autres; mais le peuple est un monstre aveugle qui n'a ni raison ni capacité; il ne connaît ni la bienséance, ni la vertu, ni ses propres intérêts; il fait toutes choses avec précipitation, sans jugement et sans ordre, et ressemble à un torrent qui marche avec impétuosité et à qui on ne peut donner de bornes. Si on souhaite donc la ruine des Perses, qu'on établisse parmi eux un gouvernement populaire. Pour moi, je suis d'avis qu'on fasse choix de quelques gens de bien, et qu'on mette entre leurs mains le gouvernement et la puissance. »

Tel était le sentiment de Mégabyse. Après lui, Darius parla en ces termes : « Il me semble qu'il y a beaucoup de justice dans le discours qu'a fait Mégabyse contre l'État populaire; mais il me semble aussi que toute la raison n'est pas de son côté quand il préfère le gouvernement d'un petit nombre de personnes à la monarchie. Il est constant qu'on ne peut rien imaginer de meilleur et de plus parfait que le gouvernement d'un homme de bien. De plus, quand un seul est le maître, il est plus difficile que les ennemis découvrent les conseils et les entreprises secrètes. Quand le gouvernement est entre les mains de plusieurs, il est impossible d'empêcher que la haine et l'inimitié ne prennent naissance parmi eux; car, comme chacun veut que son opinion soit suivie, ils deviennent peu à peu ennemis; l'émulation et la jalousie les divisent; ensuite leur haine se porte jusque dans l'excès; de là naissent les séditions, des séditions les meurtres, et enfin du meurtre et du sang on voit naître insensiblement un monarque : ainsi le gouvernement tombe toujours dans la main d'un seul. Dans l'État populaire, il est impossible qu'il n'y ait beaucoup de corruption et de malice. Il est vrai que l'égalité n'engendre aucune haine; mais elle fomente l'amitié entre les méchants, qui se soutiennent les uns les autres, jusqu'à ce que

quelqu'un qui se sera rendu considérable au peuple, et qui aura acquis de l'autorité sur la multitude, découvre leurs trames et fasse voir leurs perfidies. Alors cet homme se montre véritable monarque, et de là on peut reconnaître que la monarchie est le gouvernement le plus naturel, puisque les séditions de l'aristocratie et les corruptions de la démocratie nous font revenir également à l'unité de la puissance suprême. »

L'opinion de Darius fut approuvée, et le gouvernement de la Perse demeura monarchique.

On peut conclure des discours de ces sages de l'antiquité que toutes les différentes formes de gouvernement sont sujettes aux mêmes abus de l'autorité souveraine. Ces abus ne se trouvent pas seulement dans le gouvernement d'un seul. Les éphores de Sparte, les décemvirs à Rome, les suffètes de Carthage, n'étaient pas moins cruels et barbares que Néron et Caligula. La démocratie d'Athènes, après le temps de Lysandre, quand les trente tyrans qu'il établit associèrent à leur conseil trois mille autres, est une tyrannie qui révolte l'humanité, et un massacre perpétuel des meilleurs citoyens. Le traitement que la même république fit à Miltiade, à Aristide, à Thémistocle, à Périclès, les meilleurs généraux et les plus fidèles citoyens, marque combien le peuple, furieux et aveugle, peut être tyrannique.

Les factions, les cabales, les brigues et les élections rendent souvent et presque toujours le gouvernement du peuple aussi injuste, aussi violent, aussi despotique, que celui des monarques les plus arbitraires. Il faut absolument méconnaître l'humanité et ignorer l'histoire, pour ne pas savoir que les sociétés entières sont sujettes aux mêmes caprices, aux mêmes bévues, aux mêmes passions que les hommes particuliers. Mais, dans le gouvernement populaire, chacun espère devenir tyran à son tour ; c'est ce qui flatte ses admirateurs. Le despotisme d'un seul est sans doute un grand mal ; mais l'anarchie en est encore un plus grand.

Plusieurs ont cru que le seul moyen de trouver le milieu entre ces deux extrémités était le gouvernement mixte, ou le partage de la souveraineté entre le roi, les nobles et le peuple ; entre un seul, plusieurs et la multitude, afin que chacune de ces puissances étant balancée par l'autre, elles restent toujours dans un juste équilibre. Rien ne paraît plus beau, dans la théorie, que ce mélange de puissance, et rien ne serait plus utile dans la pratique, si l'on en pouvait conserver l'harmonie ; mais ce partage de la souveraineté, loin de faire un équilibre de puissance, en cause souvent le combat perpétuel, jusqu'à ce que l'une d'elles, ayant abattu les deux autres, réduise tout au despotisme ou à l'anarchie. Les révolutions de la république romaine et celles de l'Angleterre nous fournissent des exemples éclatants de cette vérité.

(Essai philosophique sur le gouvernement civil.)

MASSILLON.

(1663-1742.)

[Voyez page 60, pour le jugement littéraire.]

L'origine du pouvoir.

Sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres : c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs; mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets. Leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône; mais ce furent des suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous.... Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, sire, qui doit régner sur les peuples : vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire; c'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité, et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les protége, une vigilance paternelle qui ne s'assure leur soumission que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois, leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance. Les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'autorité, loin de l'étendre, l'affaiblissent; ils deviennent moins puissants dès qu'ils veulent l'être plus que les lois; ils perdent en croyant gagner : tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse, l'énerve et la diminue.

(Petit Carême.)

MONTESQUIEU.

(1689-1755.)

Dans les reproches à faire à l'*Esprit des lois*, il n'y en a aucun d'essentiel. Le défaut de méthode n'est qu'apparent; et l'analyse du livre, assez bien faite par D'Alembert pour qu'il ne soit pas permis d'en essayer une autre, a prouvé qu'il ne manquait ni de plan ni de liaison. Mais les divisions et subdivisions de son livre renferment des objets si nombreux et si variés, que, pour en suivre l'enchaînement, il faut un travail de mémoire et d'attention dont peu de lecteurs sont capables; et l'auteur les mène si vite et si loin, qu'avant d'être à la moitié du chemin, la plupart ne se souviennent plus d'où ils sont partis, pour peu que leur paresse ait compté sur le soin qu'il aurait de le leur rappeler. C'est un soin dont il ne s'embarrasse guère : et je crois qu'en effet, dans une course si rapide et si longue, il n'était pas tenu de songer à ceux qui n'avaient pas assez d'haleine pour le suivre. Parmi les livres qui veulent de l'étude pour être lus, tant il en a fallu pour les faire, je crois que l'*Esprit des lois* est le premier : c'est du moins, de ceux que je connais, celui où il y a le plus de choses fortement pensées.

On a blâmé avec raison une sorte d'affectation dont on ne voit pas le but, et peu convenable d'ailleurs dans un homme qui n'en devait avoir d'aucune espèce; c'est celle de découper son ouvrage en petits chapitres dont on ne voit point assez la distinction, ou qui, tenant par l'indication même du titre à un même objet, semblent ne devoir pas être séparés. Il y en a de tels qui ne contiennent qu'une phrase ou deux; et plus la phrase est frappante, plus l'auteur a l'air de n'en avoir fait un chapitre que pour appeler l'admiration : or, plus on la mérite, moins il faut la commander.

Quelques erreurs de chronologie et de géographie peuvent avoir échappé sans conséquence à travers tant de recherches et d'observations. Un défaut plus important, ce serait de s'appuyer trop souvent sur des coutumes de certaines nations, ou trop peu civilisées, ou trop peu connues, s'il les citait à l'appui de ses principes fondamentaux; mais comme il ne s'agit guère alors que d'observations particulières et locales, l'inconvénient, s'il y en a, est assez léger.

On a beaucoup combattu, et Voltaire plus que tout autre, le système général du livre qui établit les principes des trois gouvernements connus dans le monde, la vertu pour les républiques, l'honneur pour les monarchies, la crainte pour les états despotiques. Tout le monde est d'accord avec l'auteur sur le dernier : on a fort incidenté sur les deux autres.

Quoique son style soit souvent ingénieux et piquant, au point d'avoir fait dire à quelques juges superficiels que l'*Esprit des Lois* n'était, comme les *Lettres Persanes*, qu'un livre agréable, Montesquieu savait trop bien écrire pour ne pas saisir et marquer la différence de l'un et de l'autre. Il porte ici, dans son expression, le sentiment intime d'une grande force; il la fait sentir à chacun en proportion de ce que chacun en peut avoir; et comme il ne l'épuise jamais, il n'en donne jamais la mesure tout entière. Toujours on peut supposer qu'il voit encore au delà de ce qu'il exprime, et c'est un exercice utile pour le lecteur, de chercher dans la phrase de Montesquieu toute sa pensée. En d'autres moments, ses paroles ont le caractère des lois : la précision claire et la simplicité majestueuse; et comme les lois, dans leur généralité, embrassent tous les cas, un principe de Montesquieu embrasse toutes les conséquences. Comme les lois, il ne se passionne point; il prononce, il juge. Quoiqu'il ne néglige pas l'effet qui convient à l'éloquence du genre, il préfère en général le ton d'autorité qui convient à la raison, et qui est ferme sans être arrogant. La raison ne commande l'assentiment qu'avec la conviction.

LA HARPE.

Du principe des divers gouvernements.

La nature du gouvernement républicain est que le peuple en corps, ou de certaines familles, y aient la souveraine puissance; celle du gouvernement monarchique, que le prince y ait la souveraine puissance, mais qu'il l'exerce selon des lois établies; celle du gouvernement despotique, qu'un seul y gouverne selon ses volontés et ses caprices. Il ne m'en faut pas davantage pour trouver leurs trois principes; ils en dérivent naturellement. Je commencerai par le gouvernement républicain, et je parlerai d'abord du démocratique.

Il ne faut pas beaucoup de probité pour qu'un gouvernement monarchique ou un gouvernement despotique se maintiennent ou se soutiennent. La force des lois dans l'un, le bras du prince toujours levé dans l'autre, règlent ou contiennent tout.

Mais, dans un État populaire, il faut un ressort de plus, qui est la vertu.

Ce que je dis est confirmé par le corps entier de l'histoire, et est très-conforme à la nature des choses. Car il est clair que, dans une monarchie, où celui qui fait exécuter les lois se juge au-dessus des lois, on a besoin de moins de vertu que dans un gouvernement populaire, où celui qui fait exécuter les lois sent qu'il y est soumis lui-même, et qu'il en portera le poids.

Il est clair encore que le monarque qui, par mauvais conseil ou

par négligence, cesse de faire exécuter les lois, peut aisément réparer le mal : il n'a qu'à changer de conseil, ou se corriger de cette négligence même. Mais lorsque dans un gouvernement populaire les lois ont cessé d'être exécutées, comme cela ne peut venir que de la corruption de la république, l'État est déjà perdu.

Ce fut un assez beau spectacle, dans le siècle passé, de voir les efforts impuissants des Anglais pour établir parmi eux la démocratie. Comme ceux qui avaient part aux affaires n'avaient point de vertu, que leur ambition était irritée par le succès de celui qui avait le plus osé, que l'esprit d'une faction n'était réprimé que par l'esprit d'une autre, le gouvernement changeait sans cesse : le peuple, étonné, cherchait la démocratie, et ne la trouvait nulle part. Enfin, après bien des mouvements, des chocs et des secousses, il fallut se reposer dans le gouvernement même qu'on avait proscrit.

Quand Sylla voulut rendre à Rome la liberté, elle ne put plus la recevoir : elle n'avait plus qu'un faible reste de vertu ; et, comme elle en eut toujours moins, au lieu de se réveiller après César, Tibère, Caïus, Claude, Néron, Domitien, elle fut toujours plus esclave ; tous les coups portèrent sur les tyrans, aucun sur la tyrannie.

Les politiques grecs qui vivaient dans le gouvernement populaire ne reconnaissaient d'autre force qui pût le soutenir que celle de la vertu. Ceux d'aujourd'hui ne nous parlent que de manufactures, de commerce, de finances, de richesses, et de luxe même.

Lorsque cette vertu cesse, l'ambition entre dans les cœurs qui peuvent la recevoir, et l'avarice entre dans tous. Les désirs changent d'objets : ce qu'on aimait, on ne l'aime plus ; on était libre avec les lois, on veut être libre contre elles ; chaque citoyen est comme un esclave échappé de la maison de son maître ; ce qui était maxime, on l'appelle rigueur ; ce qui était règle, on l'appelle gêne ; ce qui était attention, on l'appelle crainte. C'est la frugalité qui y est l'avarice, et non pas le désir d'avoir. Autrefois le bien des particuliers faisait le trésor public ; mais pour lors le trésor public devient le patrimoine des particuliers. La république est une dépouille ; et sa force n'est plus que le pouvoir de quelques citoyens et la licence de tous.

Athènes eut dans son sein les mêmes forces pendant qu'elle domina avec tant de gloire, et pendant qu'elle servit avec tant de honte. Elle avait vingt mille citoyens lorsqu'elle défendit les Grecs contre les Perses, qu'elle disputa l'empire à Lacédémone, et qu'elle attaqua la Sicile. Elle en avait vingt mille lorsque Démétrius de Phalère les dénombra comme dans un marché l'on

compte les esclaves. Quand Philippe osa dominer dans la Grèce, quand il parut aux portes d'Athènes, elle n'avait encore perdu que le temps. On peut voir dans Démosthène quelle peine il fallut pour la réveiller : on y craignait Philippe, non pas comme l'ennemi de la liberté, mais des plaisirs. Cette ville, qui avait résisté à tant de défaites, qu'on avait vue renaître après ses destructions, fut vaincue à Chéronée, et le fut pour toujours. Qu'importe que Philippe renvoie tous les prisonniers? il ne renvoie pas des hommes. Il était toujours aussi aisé de triompher des forces d'Athènes, qu'il était difficile de triompher de sa vertu.

Comment Carthage aurait-elle pu se soutenir? Lorsqu'Annibal, devenu préteur, voulut empêcher les magistrats de piller la république, n'allèrent-ils pas l'accuser devant les Romains ? Malheureux, qui voulaient être citoyens sans qu'il y eût de cité, et tenir leurs richesses de la main de leurs destructeurs ! Bientôt Rome leur demanda pour otages trois cents de leurs principaux citoyens ; elle se fit livrer les armes et les vaisseaux, et ensuite leur déclara la guerre. Par les choses que fit le désespoir dans Carthage désarmée, on peut juger de ce qu'elle aurait pu faire avec sa vertu lorsqu'elle avait ses forces.

Comme il faut de la vertu dans le gouvernement populaire, il en faut aussi dans l'aristocratique. Il est vrai qu'elle n'y est pas si absolument requise.

Le peuple, qui est à l'égard des nobles ce que les sujets sont à l'égard du monarque, est contenu par leurs lois. Il a donc moins besoin de vertu que le peuple de la démocratie. Mais comment les nobles seront-ils contenus? Ceux qui doivent faire exécuter les lois contre leurs collègues sentiront d'abord qu'ils agissent contre eux-mêmes. Il faut donc de la vertu dans ce corps, par la nature de la constitution.

Le gouvernement aristocratique a par lui-même une certaine force que la démocratie n'a pas. Les nobles y forment un corps qui, par sa prérogative et pour son intérêt particulier, réprime le peuple : il suffit qu'il y ait des lois, pour qu'à cet égard elles soient exécutées.

Mais, autant qu'il est aisé à ce corps de réprimer les autres, autant est-il difficile qu'il se réprime lui-même. Telle est la nature de cette constitution, qu'il semble qu'elle mette les mêmes gens sous la puissance des lois, et qu'elle les en retire.

Or, un corps pareil ne peut se réprimer que de deux manières, ou par une grande vertu, qui fait que les nobles se trouvent en quelque façon égaux à leur peuple, ce qui peut former une grande république ; ou par une vertu moindre, qui est une certaine modération qui rend les nobles au moins égaux à eux-mêmes, ce qui fait leur conservation.

La modération est donc l'âme de ces gouvernements. J'entends celle qui est fondée sur la vertu; non pas celle qui vient d'une lâcheté et d'une paresse de l'âme.

Dans les monarchies, la politique fait faire les grandes choses avec le moins de vertu qu'elle peut; comme, dans les plus belles machines, l'art emploie aussi peu de mouvements, de forces et de roues qu'il est possible.

L'État subsiste indépendamment de l'amour pour la patrie, du désir de la vraie gloire, du renoncement à soi-même, du sacrifice de ses plus chers intérêts, et de toutes ces vertus héroïques que nous trouvons dans les anciens, et dont nous avons seulement entendu parler.

Les lois y tiennent la place de toutes ces vertus dont on n'a aucun besoin; l'État vous en dispense : une action qui se fait sans bruit y est en quelque façon sans conséquence.

Quoique tous les crimes soient publics par leur nature, on distingue pourtant les crimes véritablement publics d'avec les crimes privés, ainsi appelés parce qu'ils offensent plus un particulier que la société entière.

Or, dans les républiques, les crimes privés sont plus publics, c'est-à-dire choquent plus la constitution de l'État que les particuliers; et, dans les monarchies, les crimes publics sont plus privés, c'est-à-dire choquent plus les fortunes particulières que la constitution de l'État même.

Je supplie qu'on ne s'offense pas de ce que j'ai dit : je parle après toutes les histoires. Je sais très-bien qu'il n'est pas rare qu'il y ait des princes vertueux; mais je dis que dans une monarchie il est très-difficile que le peuple le soit.

Qu'on lise ce que les historiens de tous les temps ont dit sur la cour des monarques; qu'on se rappelle les conversations des hommes de tous les pays sur le misérable caractère des courtisans : ce ne sont point des choses de spéculation, mais d'une triste expérience.

L'ambition dans l'oisiveté, la bassesse dans l'orgueil, le désir de s'enrichir sans travail, l'aversion pour la vérité, la flatterie, la trahison, la perfidie, l'abandon de tous ses engagements, le mépris des devoirs du citoyen, la crainte de la vertu du prince, l'espérance de ses faiblesses, et, plus que tout cela, le ridicule perpétuel jeté sur la vertu, forment, je crois, le caractère du plus grand nombre des courtisans, marqué dans tous les lieux et dans tous les temps. Or, il est très-malaisé que la plupart des principaux d'un État soient malhonnêtes gens, et que les inférieurs soient gens de bien; que ceux-là soient trompeurs, et que ceux-ci consentent à n'être que dupes.

Que si dans le peuple il se trouve quelque malheureux honnête

homme, le cardinal de Richelieu, dans son Testament politique, insinue qu'un monarque doit se garder de s'en servir. Tant il est vrai que la vertu n'est pas le ressort de ce gouvernement. Certainement elle n'en est point exclue; mais elle n'en est pas le ressort.

Je me hâte et je marche à grands pas, afin qu'on ne croie pas que je fasse une satire du gouvernement monarchique. Non : s'il manque d'un ressort, il en a un autre. L'honneur, c'est-à-dire le préjugé de chaque personne et de chaque condition, prend la place de la vertu politique dont j'ai parlé, et la représente partout. Il y peut inspirer les plus belles actions; il peut, joint à la force des lois, conduire au but du gouvernement, comme la vertu même.

Ainsi dans les monarchies bien réglées, tout le monde sera à peu près bon citoyen, et on trouvera rarement quelqu'un qui soit homme de bien; car, pour être homme de bien, il faut avoir intention de l'être, et aimer l'État moins pour soi que pour lui-même.

Le gouvernement monarchique suppose, comme nous avons dit, des prééminences, des rangs, et même une noblesse d'origine. La nature de l'honneur est de demander des préférences et des distinctions : il est donc, par la chose même, placé dans ce gouvernement.

L'ambition est pernicieuse dans une république : elle a de bons effets dans la monarchie; elle donne la vie à ce gouvernement; et on y a cet avantage qu'elle n'y est pas dangereuse, parce qu'elle y peut être sans cesse réprimée.

Vous diriez qu'il en est comme du système de l'univers, où il y a une force qui éloigne sans cesse du centre tous les corps, et une force de pesanteur qui les y ramène. L'honneur fait mouvoir toutes les parties du corps politique, il les lie par son action même, et il se trouve que chacun va au bien commun, croyant aller à ses intérêts particuliers.

Il est vrai que, philosophiquement parlant, c'est un honneur faux qui conduit toutes les parties de l'État; mais cet honneur faux est aussi utile au public que le vrai le serait aux particuliers qui pourraient l'avoir.

Et n'est-ce pas beaucoup d'obliger les hommes à faire toutes les actions difficiles et qui demandent de la force, sans autre récompense que le bruit de ces actions?

Ce n'est point l'honneur qui est le principe des États despotiques : les hommes y étant tous égaux, on n'y peut se préférer aux autres; les hommes y étant tous esclaves, on n'y peut se préférer à rien.

De plus, comme l'honneur a ses lois et ses règles, et qu'il ne saurait plier; qu'il dépend bien de son propre caprice, et non pas

de celui d'un autre, il ne peut se trouver que dans des États où la constitution est fixe, et qui ont des lois certaines.

Comment serait-il souffert chez le despote? Il fait gloire de mépriser la vie, et le despote n'a de force que parce qu'il peut l'ôter. Comment pourrait-il souffrir le despote? Il a des règles suivies et des caprices soutenus; le despote n'a aucune règle, et ses caprices détruisent tous les autres.

L'honneur, inconnu aux États despotiques, où même souvent on n'a pas de mot pour l'exprimer, règne dans les monarchies; il y donne la vie à tout le corps politique, aux lois et aux vertus mêmes.

Comme il faut de la vertu dans une république, et dans une monarchie de l'honneur, il faut de la crainte dans un gouvernement despotique : pour la vertu, elle n'y est point nécessaire, et l'honneur y serait dangereux.

Le pouvoir immense du prince y passe tout entier à ceux à qui il le confie. Des gens capables de s'estimer beaucoup eux-mêmes seraient en état d'y faire des révolutions. Il faut donc que la crainte y abatte tous les courages, et y éteigne jusqu'au moindre sentiment d'ambition.

Un gouvernement modéré peut, tant qu'il veut, et sans péril, relâcher ses ressorts : il se maintient par ses lois et par sa force même. Mais lorsque dans le gouvernement despotique le prince cesse un moment de lever le bras, quand il ne peut pas anéantir à l'instant ceux qui ont les premières places, tout est perdu : car le ressort du gouvernement, qui est la crainte, n'y étant plus, le peuple n'a plus de protecteur.

C'est apparemment dans ce sens que des cadis ont soutenu que le Grand Seigneur n'était point obligé de tenir sa parole ou son serment, lorsqu'il bornait par là son autorité.

Il faut que le peuple soit jugé par les lois, et les grands par la fantaisie du prince; que la tête du dernier sujet soit en sûreté, et celle des pachas toujours exposée. On ne peut parler sans frémir de ces gouvernements monstrueux. Le sophi de Perse, détrôné de nos jours par Mirivéis, vit le gouvernement périr avant la conquête, parce qu'il n'avait pas versé assez de sang.

L'histoire nous dit que les horribles cruautés de Domitien effrayèrent les gouverneurs au point que le peuple se rétablit un peu sous son règne. C'est ainsi qu'un torrent qui ravage tout d'un côté laisse de l'autre des campagnes où l'œil voit de loin quelques prairies.

(Esprit des Lois.)

De l'esclavage civil et de l'esclavage des nègres.

L'esclavage proprement dit est l'établissement d'un droit qui rend un homme tellement propre à un autre homme, qu'il est le maître absolu de sa vie et de ses biens. Il n'est pas bon par sa nature; il n'est utile ni au maître ni à l'esclave : à celui-ci, parce qu'il ne peut rien faire par vertu; à celui-là, parce qu'il contracte avec ses esclaves toutes sortes de mauvaises habitudes, qu'il s'accoutume insensiblement à manquer à toutes les vertus morales, qu'il devient fier, prompt, dur, colère, voluptueux, cruel.

Dans les pays despotiques, où l'on est déjà sous l'esclavage politique, l'esclavage civil est plus tolérable qu'ailleurs. Chacun y doit être assez content d'y avoir sa subsistance et la vie. Ainsi la condition de l'esclave n'y est guère plus à charge que la condition du sujet.

Mais, dans le gouvernement monarchique, où il est souverainement important de ne point abattre ou avilir la nature humaine, il ne faut point d'esclaves. Dans la démocratie, où tout le monde est égal, et dans l'aristocratie, où les lois doivent faire leurs efforts pour que tout le monde soit aussi égal que la nature du gouvernement peut le permettre, des esclaves sont contre l'esprit de la constitution : ils ne servent qu'à donner aux citoyens une puissance et un luxe qu'ils ne doivent point avoir.

. . . . . .

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête, et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très-sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre, que de l'or, qui chez des nations policées est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?

(Esprit des Lois.)

Influence du christianisme sur les mœurs et les institutions politiques.

La religion chrétienne est éloignée du pur despotisme ; c'est que la douceur étant si recommandée dans l'Évangile, elle s'oppose à la colère despotique avec laquelle le prince se ferait justice et exercerait ses cruautés.

Cette religion défendant la pluralité des femmes, les princes y sont moins renfermés, moins séparés de leurs sujets, et par conséquent plus hommes ; ils sont plus disposés à se faire des lois, et plus capables de sentir qu'ils ne peuvent pas tout.

Pendant que les princes mahométans donnent sans cesse la mort ou la reçoivent, la religion chez les chrétiens rend les princes moins timides, et par conséquent moins cruels. Le prince compte sur ses sujets, et les sujets sur le prince. Chose admirable ! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

C'est la religion chrétienne qui, malgré la grandeur de l'empire et le vice du climat, a empêché le despotisme de s'établir en Éthiopie, et a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe et ses lois.

Le prince héritier d'Éthiopie jouit d'une principauté, et donne aux autres sujets l'exemple de l'amour et de l'obéissance. Tout près de là, on voit le mahométisme faire enfermer les enfants du roi de Sennar ; à sa mort le conseil les envoie égorger en faveur de celui qui monte sur le trône.

Que d'un côté l'on se mette devant les yeux les massacres continuels des rois et des chefs grecs et romains, et de l'autre la destruction des peuples et des villes par ces mêmes chefs, Timur et Gengiskan, qui ont dévasté l'Asie ; et nous verrons que nous devons au christianisme, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens que la nature humaine ne saurait assez reconnaître.

C'est ce droit des gens qui fait que parmi nous la victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses, la vie, la liberté, les lois, les biens, et toujours la religion, lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même.

On ne peut dire que les peuples de l'Europe ne sont pas aujourd'hui plus désunis que ne l'étaient, dans l'empire romain devenu despotique et militaire, les peuples et les armées, ou que ne l'étaient les armées entre elles : d'un côté les armées se faisaient la guerre, et de l'autre on leur donnait le pillage des villes, et le partage ou la confiscation des terres.

(Esprit des Lois.)

J. J. ROUSSEAU.

(1712-1778.)

[Voyez page 133, pour le jugement littéraire.]

Abus de la civilisation.

Socrate avait commencé dans Athènes; le vieux Caton continua dans Rome de se déchaîner contre ces Grecs artificieux et subtils qui séduisaient la vertu et amollissaient le courage de ses concitoyens; mais les sciences, les arts et la dialectique prévalurent encore : Rome se remplit de philosophes et d'orateurs; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture; on embrassa des sectes, et l'on oublia la patrie. Aux noms de liberté, de désintéressement, d'obéissance aux lois, succédèrent les noms d'Épicure, de Zénon, d'Arcésilas. « Depuis que les savants ont commencé à paraître parmi nous, disaient leurs propres philosophes, les gens de bien se sont éclipsés. » Jusqu'alors les Romains s'étaient contentés de pratiquer la vertu : tout fut perdu quand ils commencèrent à l'étudier.

O Fabricius! qu'eût pensé votre grande âme, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par vos bras, et que votre nom respectable avait plus illustrée que toutes ses conquêtes? Dieux! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la modération et la vertu? quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine? quel est ce langage étranger? quelles sont ces mœurs efféminées? que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices? Insensés, qu'avez-vous fait? Vous, les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous aviez vaincus? ce sont des rhéteurs

qui vous gouvernent! c'est pour enrichir des architectes, des peintres, des statuaires et des histrions, que vous avez arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie! Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte! Romains, hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres; brisez ces marbres; brûlez ces tableaux, chassez ces esclaves qui vous subjuguent, et dont les funestes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talents : le seul talent digne de Rome est celui de conquérir le monde et d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas prit notre sénat pour une assemblée de rois, il ne fut ébloui ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée, il n'entendit point cette éloquence frivole, l'étude et le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de majestueux? O citoyens! il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses ni tous vos arts, le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le ciel : l'assemblée de deux cents hommes vertueux, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre.

(Discours académique.)

Position sociale du riche et du pauvre.

La confédération sociale, qui protége fortement les immenses possessions du riche, laisse à peine un misérable jouir de la chaumière qu'il a construite de ses mains. Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour les puissants et les riches? Tous les emplois lucratifs ne sont-ils pas remplis par eux seuls? Toutes les grâces, toutes les exemptions ne leur sont-elles pas réservées? et l'autorité publique n'est-elle pas toute en leur faveur? Qu'un homme de considération vole ses créanciers, ou fasse d'autres friponneries, n'est-il pas toujours sûr de l'impunité? Les coups de bâton qu'il distribue, les violences qu'il commet, les meurtres mêmes et les assassinats dont il se rend coupable, ne sont-ce pas des affaires qu'on assoupit, et dont, au bout de six mois, il n'est plus question? Que ce même homme soit volé, toute la police est aussitôt en mouvement, et malheur aux innocents qu'il soupçonne! Passe-t-il dans un lieu dangereux, voilà les escortes en campagne; l'essieu de sa chaise vient-il à se rompre, tout vole à son secours; fait-on du bruit à sa porte, il dit un mot et tout se tait; la foule l'incommode-t-elle, il fait un signe et tout se range; un charretier se trouve-t-il sur son passage, ses gens sont prêts à l'assommer; et cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires seraient plutôt écrasés qu'un faquin oisif retardé dans son équipage. Tous ces égards ne lui coûtent pas un sou; ils sont le droit de l'homme riche, et non le prix de la richesse. Que le tableau du pauvre est

différent! Plus l'humanité lui doit, plus la société lui refuse : toutes les portes lui sont fermées, même quand il a le droit de les faire ouvrir; et si quelquefois il obtient justice, c'est avec plus de peine qu'un autre n'obtiendrait grâce : s'il y a des corvées à faire, une milice à tirer, c'est à lui qu'on donne la préférence; il porte toujours, outre sa charge, celle dont son voisin plus riche a le crédit de se faire exempter; au moindre accident qui lui arrive, chacun s'éloigne de lui; si sa pauvre charrette renverse, loin d'être aidé par personne, je le tiens heureux s'il évite en passant les avanies des gens lestes d'un jeune duc; en un mot, toute assistance gratuite le fuit au besoin, précisément parce qu'il n'a pas de quoi la payer; mais je le tiens pour un homme perdu, s'il a le malheur d'avoir l'âme honnête, une fille aimable et un puissant voisin.

Une autre attention non moins importante à faire, c'est que les pertes des pauvres sont beaucoup moins réparables que celles du riche, et que la difficulté d'acquérir croît toujours en raison du besoin. On ne fait rien avec rien : cela est vrai dans les affaires comme en physique. L'argent est la semence de l'argent, et la première pistole est quelquefois plus difficile à gagner que le second million. Il y a plus encore : c'est que tout ce que le pauvre paye est à jamais perdu pour lui, et reste ou revient dans les mains du riche; et comme c'est aux seuls hommes qui ont part au gouvernement, ou à ceux qui en approchent, que passe tôt ou tard le produit des impôts, ils ont, même en payant leur contingent, un intérêt sensible à les augmenter.

Résumons en quatre mots le pacte social des deux états : Vous avez besoin de moi, car je suis riche et vous êtes pauvre; faisons donc un accord entre nous : je permettrai que vous ayez l'honneur de me servir, à condition que vous me donnerez le peu qui vous reste, pour la peine que je prendrai de vous commander.

(Discours sur l'économie politique.)

Influence du christianisme sur les mœurs et les institutions politiques.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les

inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois comme eux; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

Un des sophismes les plus familiers au parti philosophiste, est d'opposer un peuple supposé de bons philosophes à un peuple de mauvais chrétiens : comme si un peuple de vrais philosophes était plus facile à faire qu'un peuple de vrais chrétiens. Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre; mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuple, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie sans religion, comme les nôtres abusent de la religion sans philosophie; et cela me paraît changer beaucoup l'état de la question.

D'ailleurs il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres; mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement; et c'est ce qui n'a point paru jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie, à son aise et sur le trône, commanderait bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, et si elle pratiquerait cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien que la religion ne le fasse encore mieux; et la religion en fait beaucoup que la philosophie ne saurait faire.

Nos gouvernements modernes doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes : il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires : cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernements anciens. La religion, mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car, partout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée : les cruautés des Athéniens, des Égyptiens, des empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Évangile!

(Émile.)

JOSEPH DE MAISTRE.

(1753-1821.)

Ses principaux ouvrages sont les *Considérations sur la France*, le livre *Du Pape*, et les *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

« Nous sommes tous attachés au trône de l'Éternel par une chaîne souple, qui nous retient sans nous asservir. » Ces premières lignes de son ouvrage des *Considérations sur la France* doivent être regardées comme son point de départ. Une théologie mesquine et outrageante pour l'humanité a pu partir du même principe pour nier la liberté; De Maistre ne s'arrête pas à cette objection qu'il combattra plus tard; il prouve d'abord par des arguments historiques cette incontestable domination de Dieu sur l'homme. Nous devons, sans murmurer, accepter les représentants qu'il a choisis de sa souveraineté et de sa puissance. Que deviennent alors les théories politiques, les calculs de la raison humaine, impuissante à prévoir les divins décrets? Agitez-vous, peuples et rois, renversez les empires, démolissez les trônes, faites de nouvelles lois, des constitutions, vous ne changerez rien à votre destinée, et tous vos efforts n'aboutiront qu'à vous convaincre de votre néant et de votre faiblesse. C'est de cette hauteur que Joseph de Maistre apprécie la révolution française, découvre l'avenir, et révèle les suites nécessaires de ce long bouleversement....

Le livre *Du Pape* est le plus sérieusement conçu, le plus remarquable de tous ceux qui sont sortis de sa plume. Tout se tient dans son système religieux et politique, et si Dieu dirige en tout les peuples et les rois, c'est par son représentant sur la terre, par le chef de son Église, par le pape, qu'il doit les avertir de ses volontés toutes-puissantes. Personne, avant M. de Maistre, n'avait recherché l'influence exercée par le souverain pontife sur la formation et le maintien de l'ordre social. Il prouve victorieusement avec l'histoire que le contrôle des papes sur les gouvernements du moyen âge a été utile à la civilisation et au bonheur de l'humanité; toutes les préventions tombent devant cette brillante apologie.

Les *Soirées de Saint-Pétersbourg* ne le cèdent en rien à ses autres chefs-d'œuvre, ni par la grandeur du sujet, ni par la force des raisonnements. Le style même, sans avoir rien perdu de sa correction et de sa vigueur, a trouvé dans la forme de ces conversations encore plus de variété et d'élégance. Il a conservé ses expressions brillantes, ses tournures vives et originales, mais quelquefois aussi un goût plus pur en aurait banni des images trop hardies, des plaisan-

teries communes et sans finesse; ce sont de rares défauts, et il est juste de dire que la mort avait surpris De Maistre mettant la dernière main à cet ouvrage. ROYÉ.

Le bourreau.

Dieu ayant voulu faire gouverner les hommes par des hommes, du moins extérieurement, il a remis aux souverains l'éminente prérogative de la punition des crimes, et c'est en cela surtout qu'ils sont ses représentants.....

De cette prérogative redoutable résulte l'existence nécessaire d'un homme destiné à infliger aux crimes les châtiments décernés par la justice humaine; et cet homme, en effet, se trouve partout, sans qu'il y ait aucun moyen d'expliquer comment; car la raison ne découvre dans la nature de l'homme aucun motif capable de déterminer le choix de cette profession. Je vous crois trop accoutumés à réfléchir, messieurs, pour qu'il ne vous soit pas arrivé souvent de méditer sur le bourreau. Qu'est-ce donc que cet être inexplicable qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables? Cette tête, ce cœur sont-ils faits comme les nôtres? ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous extérieurement; il naît comme nous; mais c'est un être extraordinaire, et pour qu'il existe dans la famille humaine, il faut un décret particulier, un *Fiat* de la puissance créatrice. Il est créé comme un mode. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter! A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine en a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme : sans eux il n'en connaîtrait que les gémissements. Un signal lugubre est donné; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilége : il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras : alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre, et les hurlements de la victime.

Il la détache; il la porte sur une roue; les membres fracassés s'enlacent dans les rayons; la tête pend; les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini : le cœur lui bat, mais c'est de joie; il s'applaudit, il dit dans son cœur : « Nul ne roue mieux que moi. » Il descend; il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange; au lit ensuite, et il dort. Et le lendemain en s'éveillant, il songe à tout autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme? oui. Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel, cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, *qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est estimable,* etc. Nul éloge moral ne peut lui convenir, car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

Et cependant toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur l'exécuteur : il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible; dans l'instant même l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît. Dieu qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtiment : il a jeté notre terre sur ces deux pôles; « car Jéhovah est le maître des deux pôles, et sur eux il fait tourner le monde [1]. »

(Soirées de Saint-Pétersbourg.)

MICHAUD.

(1767-1839.)

Ayant à peindre [2] l'époque la plus pittoresque de l'histoire moderne, des mœurs pleines de grandeur et de naïveté, de crimes et de vertus, de croyances ardentes, M. Michaud a très-bien senti qu'un tableau si intéressant par les noms, par les souvenirs, par les résultats, n'avait besoin que de simplicité. Il a senti surtout l'avantage de pouvoir disposer à son gré des chroniqueurs; de mêler quelquefois leur rude expression à l'éclat des faits qu'ils racontent; de faire dire, avec toute la simplicité des ermites, des exploits agrandis par tout le courage des chevaliers : c'est toujours un historien que l'on suit, quelquefois un pèlerin qu'on écoute.

1. I, Reg. II, 8. — 2. Dans l'*Histoire des Croisades*.

Quand dans un sujet on va au fond des choses, il est tout simple que la forme, esclave fidèle, se moule sur le sujet choisi par l'écrivain. Il n'y avait qu'un écueil pour le style dans l'*Histoire des Croisades*, c'était d'être entraîné par la poésie du sujet, et de se tromper de muse. M. Michaud a évité cet écueil, mais en même temps il a su conserver la vie et le mouvement à ses personnages. Dans les circonstances nécessaires, sa diction est éclatante sans cesser d'être naturelle. Malgré la sobriété des ornements que la gravité de l'historien commandait à l'inspiration du poëte, on voit souvent un heureux mélange de l'esprit qui éclaire avec l'imagination qui colore.

M. DE CHATEAUBRIAND.

Influences et résultats des croisades.

Parmi les résultats des guerres saintes, il en est qui paraissent incontestables, d'autres qu'on ne peut déterminer avec la même certitude. Plusieurs circonstances durent concourir, avec les grandes expéditions en Orient, aux progrès des lumières et de la civilisation; rien n'est plus compliqué que les ressorts qui font mouvoir les sociétés modernes, et celui qui voudrait expliquer la marche des choses par une cause unique, tomberait dans une erreur grossière. Les mêmes événements ne produisent pas toujours les mêmes effets; les croisades contribuèrent en France à l'affaiblissement des grands vassaux, tandis que le pouvoir féodal ne reçut presque aucune atteinte en Allemagne et dans d'autres pays; pendant cette époque, quelques États s'agrandirent, d'autres marchèrent à leur décadence; chez plusieurs peuples nous voyons la liberté jeter de profondes racines et présider aux institutions naissantes; chez d'autres nations, nous voyons la puissance des princes s'élever, tantôt s'affranchissant de toute entrave, tantôt limitée par de sages lois; ici florissaient le commerce, les arts et les sciences; ailleurs l'industrie ne faisait aucun progrès, et l'esprit humain restait encore plongé dans les ténèbres.

La difficulté d'apprécier les croisades, au moins dans leurs effets, vient de ce qu'elles n'ont ni entièrement réussi, ni entièrement échoué. Rien n'est plus difficile à juger que ce qui est resté incomplet : pour suppléer à ce qui nous manque, nous allons faire deux suppositions. Supposons d'abord que ces expéditions lointaines aient eu le succès qu'on pouvait attendre, et voyons, dans ce cas, ce qui en serait résulté. L'Egypte, la Syrie, la Grèce, devenaient des colonies chrétiennes; les peuples de l'Orient et de l'Occident marchaient ensemble à la civilisation; la langue des Francs pénétrait jusqu'aux extrémités de l'Asie; les côtes barba-

resques, habitées par des pirates, auraient reçu les mœurs et les lois de l'Europe, et l'intérieur de l'Afrique ne serait plus dès longtemps une terre impénétrable aux relations du commerce, aux recherches des savants et des voyageurs. Pour savoir ce qu'on aurait gagné à cette union des peuples sous les mêmes lois et sous la même religion, il faut se rappeler l'état de l'univers romain sous le règne d'Auguste et de quelques-uns de ses successeurs, ne formant en quelque sorte qu'un même peuple, vivant sous la même loi, parlant la même langue. Toutes les mers étaient libres; les provinces les plus éloignées communiquaient entre elles par des routes faciles, les villes échangeaient leurs arts et leur industrie, les climats leurs productions diverses, les nations leurs lumières. Si les croisades avaient soumis l'Orient à la chrétienté, il est permis de croire que ce grand spectacle du genre humain, réuni sous les lois de l'unité et de la paix, aurait pu se renouveler avec plus d'éclat et d'une manière plus durable dans les temps modernes, et c'est alors que les opinions n'auraient point été partagées, qu'aucun doute ne se serait élevé sur les avantages des guerres saintes.

Qu'on fasse maintenant une autre hypothèse, et que notre pensée s'arrête un moment sur l'état où se serait trouvée l'Europe, si les expéditions contre les Sarrasins d'Afrique et d'Asie n'avaient jamais été entreprises, ou si les armées chrétiennes n'avaient éprouvé que des revers. Dans le onzième siècle, plusieurs contrées européennes étaient envahies, les autres étaient menacées par les Sarrasins. Quels moyens de défense avait alors la république chrétienne, où la plupart des États se trouvaient livrés à la licence, troublés par la discorde, plongés dans la barbarie? Si la chrétienté ne fût sortie alors par toutes ses portes, et à plusieurs reprises, pour attaquer un ennemi formidable, ne doit-on pas croire que cet ennemi eût profité de l'inaction des peuples chrétiens, qu'il les eût surpris au milieu de leurs divisions, et les eût subjugués les uns après les autres? Qui de nous ne frémit d'horreur en pensant que la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie pouvaient éprouver le sort de la Grèce et de la Palestine?

Dans cette lutte sanglante et terrible entre deux religions qui se disputaient l'empire du monde, les véritables moyens de défense consistaient dans la supériorité des lumières et des qualités sociales. Tant que l'ignorance de la barbarie régna sur les peuples de l'Occident, comme sur ceux de l'Asie, la victoire resta incertaine; peut-être même que la force se trouvait alors du côté du peuple le plus barbare, car il avait déjà toutes les conditions de son existence politique. Mais quand l'Europe vit naître pour elle l'aurore de la civilisation, et les croisades hâtèrent cette

heureuse époque, elle connut enfin la sécurité, et ses ennemis commencèrent à redouter sa puissance.

La religion musulmane, par sa doctrine du fatalisme, semblait interdire toute prévoyance à ses disciples, et dans les jours malheureux elle ne relevait point le courage des guerriers. Les chrétiens, au contraire, ne perdaient aucune de leurs facilités dans les revers : souvent même les revers doublaient leur énergie et leur activité. Ce qui étonne le plus dans l'histoire des croisades, c'est de voir que les défaites des chrétiens, en Asie, excitaient bien plus que leurs victoires l'enthousiasme de la population belliqueuse de l'Europe. Les prédicateurs des guerres saintes, pour engager les guerriers chrétiens à prendre les armes contre les infidèles, ne parlaient point de la gloire et de la puissance de Jérusalem ; mais ils s'efforçaient, dans leurs lamentations pathétiques, d'exagérer les périls, les malheurs et la décadence des colonies chrétiennes.

Sous l'empire de l'islamisme, il n'y a que le despotisme qui soit fort ; mais la force du despotisme n'est presque jamais autre chose que la faiblesse des nations. La religion chrétienne a un autre but, quand elle dit à ses disciples : Aimez-vous comme des frères. Par toutes ses maximes, elle leur ordonne de se réunir, de s'aider, de s'éclairer les uns les autres. Elle double ainsi leur force, en les mettant sans cesse en communauté de travaux et de dangers, de crainte et d'espérance, d'opinions et de sentiments. C'est cet esprit de sociabilité qui donna naissance aux croisades, et les soutint pendant deux siècles. S'il ne put en assurer le succès, il prépara du moins la république chrétienne à se défendre plus tard avec avantage ; il fit des peuples de l'Europe comme un faisceau qu'on ne pouvait plus briser ; il créa, au milieu des discordes, une force morale que rien ne pouvait vaincre, et la chrétienté, défendue par cette morale, put dire enfin aux barbares, maîtres de Byzance, ce que Dieu avait dit aux flots de la mer : Vous n'irez pas plus loin.

(Histoire des Croisades.)

CHATEAUBRIAND.

(1769.)

[Voyez page 85, pour le jugement littéraire.]

De la marche des sociétés.

Les sociétés sont soumises à une marche graduelle : cette vérité de fait peut irriter, mais elle n'en est pas moins incontestable.

Les peuples, par les progrès de la civilisation, ont maintenu un lien commun, et influent les uns sur les autres.

Il y a deux mouvements dans les sociétés : le mouvement particulier d'une société particulière, et le mouvement général des sociétés générales, lequel mouvement commun entraîne chaque société séparée. Ainsi le monde moral reproduit une des lois du monde physique : l'homme ne se peut plaindre de retrouver quelque chose de ses destinées dans le bel ordre de l'univers arrangé par la main de Dieu.

Il faut beaucoup de siècles pour mûrir les choses, pour amener un changement essentiel dans les sociétés. Quatre ou cinq grandes révolutions intellectuelles composent jusqu'à présent l'histoire tout entière du genre humain. Nous étions destinés à assister à l'une de ses révolutions.... Les sérieuses discordes chez un peuple prennent leur source dans une vérité quelconque qui survit à ces discordes : souvent cette vérité est enveloppée à son apparition dans des paroles sauvages et des actions atroces, mais le fait politique ou moral qui reste d'une révolution est toute cette révolution.

Quel est ce fait dévolu aux deux mondes après cinquante ans de guerres civiles et étrangères? Ce fait est la liberté, républicaine pour l'Amérique, monarchique pour l'Europe continentale. On sait aujourd'hui que la liberté peut exister dans toutes les formes de gouvernement. La liberté ne vient point du peuple, ne vient point du roi : elle ne sort point du droit politique, mais du droit de nature, ou plutôt du droit divin : elle émane de Dieu qui livra l'homme à son franc arbitre; de Dieu qui ne mit point de condition à la parole lorsqu'il donna la parole à l'homme, laissant aux lois le pouvoir de punir cette parole quand elle faillit, mais non le droit de l'étouffer.

A peine un demi-siècle a suffi pour établir dans le nouveau et

dans l'ancien monde ce principe de liberté. Le passé a lutté contre l'avenir; les intérêts divers, en se combattant, ont multiplié les ruines; le passé a succombé. Il n'est plus au pouvoir de personne de relever ce qui gît maintenant dans la poudre. Si la liberté avait pu périr en France, elle eût été ensevelie dans l'anarchie démocratique ou dans le despotisme militaire. Mais le temps ne se laisse enchaîner ni aux échafauds des révolutionnaires, ni au char des triomphateurs; il brise les uns et les autres; il ne s'assied point aux spectacles du crime; il ne s'arrête pas davantage pour admirer la gloire; il s'en sert et passe outre.

Dans les révolutions dont le principe doit subsister, il naît presque toujours un individu de capacité et de génie nécessaires à l'accomplissement de ces révolutions, un personnage qui représente les choses et qui est l'exécuteur de l'arrêt des siècles. Il se montre d'abord invincible, comme les idées nouvelles dont il est le champion; mais l'ambition lui est menée par la victoire. Il réussit à s'emparer du pouvoir, et tout à coup il est étonné de ne plus retrouver sa force: c'est qu'il s'est séparé de ce principe. Ce géant qui ébranlait le monde succombe, au fond de son palais, dans des frayeurs pusillanimes; ou bien, captif de ceux qu'il avait vaincus, il expire sur un rocher au bout du monde. Telles furent les destinées de Cromwel et de Bonaparte, pour avoir renié la liberté dont ils étaient sortis....

Le principe pour lequel depuis soixante ans les hommes ont été agités dans les deux mondes, étant enfin fixé, il en est résulté que la société s'est coordonnée à ce principe; il a pénétré toutes nos institutions. Les lois, les mœurs, les usages ont graduellement changé: on n'a plus considéré les objets de la même manière, parce que le point de vue n'était plus le même. Des préjugés se sont évanouis, des besoins jusqu'alors inconnus se sont fait sentir; des idées d'une autre espèce se sont développées: il s'est établi d'autres rapports entre les membres de la famille privée et les membres de la famille générale. Les gouvernants et les gouvernés ont passé un autre contrat; il a fallu créer un nouveau langage pour plusieurs parties de l'économie sociale. Nos enfants n'ont plus nos sentiments, nos goûts, nos habitudes: leurs pensées prennent ailleurs leurs racines.

Toutefois les générations contemporaines ne meurent pas exactement le même jour; au milieu de la race nouvelle, il reste des hommes du siècle écoulé qui crient que tout est perdu, parce que la société à laquelle ils appartenaient a fini autour d'eux sans qu'ils s'en soient aperçus. Ils s'obstinent à ne pas croire à cette disparition; toujours jugeant le présent par le passé, ils appliquent à ce présent des maximes d'un autre âge, se persuadent toujours qu'on peut faire renaître ce qui n'est plus.

A ces hommes qui surnagent sur l'abîme du temps viennent se réunir quelques individus de diverses sortes : des ambitieux, qui s'imaginent découvrir dans les institutions tombées en vétusté un pouvoir nouveau près d'éclore; des jeunes gens simples ou zélés qui croient défendre, en rétrogradant, l'antique religion et les vénérables traditions de leurs pères ; des personnes encore effrayées des souvenirs de la révolution; enfin des ennemis secrets du pouvoir existant, qui, témoins joyeux des fautes commises, abondent dans le sens de ces fautes pour amener une catastrophe.

Quelquefois des chefs se présentent pour conduire ces demeurants d'un autre âge; ce sont des hommes de talent, mais qui aiment à sortir de la foule ; ils se mettent à prêcher le passé à la tête d'un petit troupeau de survivanciers : le paradoxe les amuse. Ces esprits distingués qui arrivent trop tard et après le siècle où ils auraient dû paraître, n'entraînent point les générations nouvelles : ils ne pourraient être compris que des morts : or ce public est silencieux, et l'on n'applaudit point dans la tombe.

(Discours politiques.)

La société sauvée par le christianisme.

On peut juger de l'abîme où nous serions plongés aujourd'hui si les barbares avaient surpris le monde sous le polythéisme, par l'état actuel des nations où le christianisme s'est éteint. Nous serions tous des esclaves turcs, ou quelque chose de pis encore; car le mahométisme a du moins un fond de morale qu'il tient de la religion chrétienne, dont il n'est, après tout, qu'une secte très-éloignée. Mais, de même que le premier Ismaël fut ennemi de l'antique Jacob, le second est le persécuteur de la nouvelle.

Il est donc très-probable que, sans le christianisme, le naufrage de la société et des lumières eût été total. On ne peut calculer combien de siècles eussent été nécessaires au genre humain pour sortir de l'ignorance et de la barbarie corrompue dans lesquelles il se fût trouvé enseveli. Il ne fallait rien moins qu'un corps immense de solitaires répandus dans les trois parties du globe, et travaillant de concert à la même fin, pour conserver ces étincelles qui ont rallumé chez les modernes le flambeau des sciences. Encore une fois, aucun ordre politique, philosophique ou religieux du paganisme n'eût pu rendre ce service inappréciable, au défaut de la religion chrétienne. Les écrits des anciens, se trouvant dispersés dans les monastères, échappèrent en partie aux ravages des Goths. Enfin, le polythéisme n'était point, comme le christia-

nisme, une espèce de religion *lettrée*, si nous osons nous exprimer ainsi, parce qu'il ne joignait point comme lui la métaphysique et la morale aux dogmes religieux. La nécessité où les prêtres chrétiens se trouvèrent de publier eux-mêmes des livres, soit pour propager la foi, soit pour combattre l'hérésie, a puissamment servi à la conservation et à la renaissance des lumières.

Dans toutes les hypothèses imaginables, on trouve toujours que l'Évangile a prévenu la destruction de la société; car, en supposant qu'il n'eût point paru sur la terre, et que d'un autre côté les barbares fussent demeurés dans leurs forêts, le monde romain, pourrissant dans ses mœurs, était menacé d'une dissolution épouvantable.

Les esclaves se fussent-ils soulevés? mais ils étaient aussi pervers que leurs maîtres : ils partageaient les mêmes plaisirs et la même honte; ils avaient la même religion, et cette religion passionnée détruisait toute espérance de changement dans les principes moraux. Les lumières n'avançaient plus, elles reculaient; les arts tombaient en décadence. La philosophie ne servait qu'à répandre une sorte d'impiété qui, sans conduire à la destruction des idoles, produisait les crimes et les malheurs de l'athéisme dans les grands, en laissant aux petits ceux de la superstition. Le genre humain avait-il fait des progrès, parce que Néron ne croyait plus aux dieux du Capitole, et qu'il souillait par mépris les statues des dieux!

Tacite prétend qu'il y avait encore des mœurs au fond des provinces; mais ces provinces commençaient à devenir chrétiennes, et nous raisonnons dans la supposition que le christianisme n'eût pas été connu, et que les barbares ne fussent pas sortis de leurs déserts. Quant aux armées romaines, qui vraisemblablement auraient démembré l'empire, les soldats en étaient aussi corrompus que le reste des citoyens, et l'eussent été bien davantage s'ils n'avaient été recrutés par les Goths et les Germains. Tout ce que l'on peut conjecturer, c'est qu'après de longues guerres civiles et un soulèvement général qui eût duré plusieurs siècles, la race humaine se fût trouvée réduite à quelques hommes errants sur des ruines. Mais que d'années n'eût-il point fallu à ce nouvel arbre des peuples pour étendre ses rameaux sur tant de débris! Combien de temps les sciences oubliées ou perdues n'eussent-elles point mis à renaître, et dans quel état d'enfance la société ne serait-elle point encore aujourd'hui?

De même que le christianisme a sauvé la société d'une destruction totale en convertissant les barbares, et en recueillant les débris de la civilisation et des arts, de même il eût sauvé le monde romain de sa propre corruption, si ce monde n'eût point succombé sous des armes étrangères : une religion seule peut

renouveler un peuple dans ses sources. Déjà celle du Christ rétablissait toutes les bases morales. Les anciens admettaient l'infanticide et la dissolution du lien du mariage, qui n'est, en effet, que le premier lien social; leur probité et leur justice étaient relatives à la patrie : elles ne passaient pas les limites de leur pays. Les peuples en corps avaient d'autres principes que le citoyen en particulier. La pudeur et l'humanité n'étaient pas mises au rang des vertus. La classe la plus nombreuse était esclave; les sociétés flottaient éternellement entre l'anarchie populaire et le despotisme : voilà les maux auxquels le christianisme apportait un remède certain, comme il l'a prouvé en délivrant de ces maux les sociétés modernes. L'excès même des premières austérités des chrétiens était nécessaire : il fallait qu'il y eût des martyrs de la chasteté, quand il y avait des prostitutions publiques; des pénitents couverts de cendre et de cilice, quand la loi autorisait les plus grands crimes contre les mœurs; des héros de la charité, quand il y avait des monstres de barbarie; enfin, pour arracher tout un peuple corrompu aux vils combats du cirque et de l'arène, il fallait que la religion eût, pour ainsi dire, ses athlètes et ses spectacles dans les déserts de la Thébaïde.

Jésus-Christ peut donc en toute vérité être appelé, dans le sens matériel, le *Sauveur du monde*, comme il l'est dans le sens spirituel. Son passage sur la terre est, humainement parlant, le plus grand événement qui soit jamais arrivé chez les hommes, puisque c'est à partir de la prédication de l'Évangile que la face du monde a été renouvelée. Le moment de la venue du Fils de l'Homme est bien remarquable : un peu plus tôt, sa morale n'était pas absolument nécessaire; les peuples se soutenaient encore par leurs anciennes lois; un peu plus tard, ce divin Messie n'eût paru qu'après le naufrage de la société.

Nous nous piquons de philosophie dans ce siècle; mais, certes, la légèreté avec laquelle nous traitons les institutions chrétiennes n'est rien moins que philosophique. L'Évangile, sous tous les rapports, a changé les hommes; il leur a fait faire un pas immense vers la perfection. Considérez-le comme une grande institution religieuse en qui la race humaine a été régénérée; alors toutes les petites objections, toutes les chicanes de l'impiété disparaissent. Il est certain que les nations païennes étaient dans une espèce d'enfance morale, par rapport à ce que nous sommes aujourd'hui : de beaux traits de justice, échappés à quelques peuples anciens, ne détruisent pas cette vérité, et n'altèrent pas le fond des choses. Le christianisme nous a indubitablement apporté de nouvelles lumières : c'est le culte qui convient à un peuple mûri par le temps; c'est, si nous osons parler ainsi, la religion naturelle à l'âge présent du monde, comme le règne des figures

convenait au berceau d'Israël. Au ciel, elle n'a placé qu'un Dieu ; sur la terre, elle a aboli l'esclavage. D'une autre part, si vous regardez ses mystères, ainsi que nous l'avons fait, comme l'archétype des lois de la nature, il n'y aura en cela rien d'affligeant pour un grand esprit : les vérités du christianisme, loin de commander la soumission de la raison, en réclament au contraire l'exercice le plus sublime.

(Génie du christianisme, livre 6e.)

LA MENNAIS.

(1782.)

[Voyez page 100, pour le jugement littéraire.]

De l'état de la société à l'avénement du christianisme.

Si l'on considère attentivement le genre humain avant l'époque où le christianisme commença à s'établir, on n'aura pas de peine à démêler les causes qui rendaient nécessaire une grande révolution. Le corps social était épuisé, et l'apparence de vigueur qu'il continua à montrer quelque temps encore, tenait presque uniquement à la conservation de la discipline militaire, qui s'altéra bientôt comme tout le reste. La puissance absolue des empereurs suppléa momentanément aux lois, aux mœurs, à la religion. Il y eut je ne sais quelle triste imitation de l'ordre, parce qu'on obéit, et l'on obéit parce que l'on trembla. L'épée du légionnaire fut le sceptre avec lequel on gouverna ces fiers Romains qui avaient donné des fers au monde entier; et comme il n'y avait jamais eu d'exemple d'une semblable domination, jamais il n'en exista d'une pareille servitude.

A partir du règne de Tibère, on voit les âmes se dépraver à un point qui étonne même aujourd'hui ; ou plutôt on voit se manifester une dégradation déjà existante, et qui n'attendait pour se produire au grand jour, et prendre en quelque sorte une solennelle possession de l'opprobre, qu'un premier exemple et un indigne salaire. A la vérité, quelques rares vertus apparaissaient encore de loin à loin dans la société, comme ces feux qu'on allume la nuit sur les bords d'une mer orageuse pour indiquer la route au navigateur ; mais elles semblaient ne briller que pour éclairer

les naufrages qu'elles auraient dû prévenir. Et ces vertus elles-mêmes, examinées de sang-froid, qu'étaient-elles, après tout, que le facile courage de mourir, disons mieux, de se dérober à la fatigue de vivre? La force des plus hautes âmes consistait à plier sous le fardeau de ces temps effroyables. Qu'on juge du peuple entier par ces exceptions.

L'esprit humain ne savait plus où se prendre. Dépouillé de ses croyances et de ses opinions même, il nageait au hasard dans un océan immense d'incertitudes et de doutes. Il n'y avait plus de paganisme, il n'y avait même de philosophie, à moins qu'on n'appelle de ce nom ces vagues jeux de l'esprit dont quelques Romains amusaient leurs loisirs dans les jardins de leurs *villa*, ou sous les portiques de leurs palais, sans que, de tous ces discours ingénieux, il sortît une règle fixe de conduite et un principe pour la conscience. On dissertait sur les dieux, pour douter s'ils existaient; sur les devoirs, pour les éluder; sur la mort, pour conclure qu'il fallait se hâter de jouir de la vie; et, par-dessus tout, on s'abandonnait mollement au courant du fleuve, qui emportait pêle-mêle les débris de l'ordre social, et les hommes, et les institutions, et l'empire même.

Toutefois, malgré l'indifférence générale, et peut-être à cause de cette indifférence, le culte subsistait encore, mais un culte vide de foi, et par conséquent dépourvu d'effet. On continuait d'attester à la tribune les dieux immortels; jamais les rhéteurs ne furent plus féconds en maximes sévères, en pompeuses sentences de morale, et cependant la société s'affaiblissait à vue d'œil; car des phrases ne sont pas des croyances, et de futiles déclamations ne remplacent point les doctrines sociales. La philosophie elle-même, bien que décidée à ne voir dans ces doctrines que les préjugés, en a reconnu de nos jours la nécessité indispensable. « Il faut sans doute des préjugés aux hommes, dit un de ses plus célèbres disciples, dans un ouvrage où il enseigne l'athéisme. Sans eux point de ressort, point d'action; tout s'engourdit, tout meurt. » Aussi la mort de la société, la mort du genre humain, sera le résultat que la sagesse moderne s'efforce de remporter sur ce qu'elle nomme les préjugés.

Le christianisme trouva donc l'empire dans cet état de défaillance morale qui résulte de la privation de la vérité et présage une dissolution prochaine, et pour s'établir, il eut à vaincre l'indifférence générale et la résistance des magistrats, décidés à soutenir le paganisme, non comme religion, mais comme institution de l'État.

(Essai sur l'indifférence en matière de religion.)

État moral de la société moderne.

Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de la force, et par conséquent de l'espoir, là où l'on aperçoit de violents transports; mais lorsque tout mouvement est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, qu'attendre alors, qu'une prochaine et inévitable dissolution?

En vain l'on essayerait de se le dissimuler : la société en Europe s'avance rapidement vers ce terme fatal. Les bruits qui grondent dans son sein, les secousses qui l'ébranlent, ne sont pas le plus effrayant symptôme qu'elle offre à l'observateur : mais cette indifférence léthargique où nous la voyons tomber, ce profond assoupissement, qui l'en tirera? qui soufflera sur ces ossements arides pour les ranimer? Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie, et celui qui produit la mort, nourris par le même sol, croissent au milieu des peuples qui, sans lever la tête, passent, étendent la main, et saisissent leurs fruits au hasard. Religion, morale, honneur, devoirs, les principes les plus sacrés comme les plus nobles sentiments, ne sont plus qu'une espèce de rêve, de brillants et légers fantômes qui se jouent un moment dans le lointain de la pensée, pour disparaître bientôt sans retour. Non, jamais rien de semblable ne s'était vu, n'aurait pu même s'imaginer. Il a fallu de longs et persévérants efforts, une lutte infatigable de l'homme contre sa conscience et sa raison, pour parvenir enfin à cette brutale insouciance. Arrêtez un moment vos regards sur ce roi de la création : quel avilissement incompréhensible? son esprit affaissé n'est à l'aise que dans les ténèbres. Ignorer est sa joie, sa paix, sa félicité; il a perdu jusqu'au désir de connaître ce qui l'intéresse le plus. Contemplant, avec un égal dégoût, la vérité et l'erreur, il affecte de croire qu'on ne les saurait discerner, afin de les confondre dans un commun mépris; dernier excès de dépravation intellectuelle où il lui soit donné d'arriver : *Quum in profundum venerit, contemnit.*

Or, quand on vient à considérer ce prodigieux égarement, on éprouve je ne sais quelle indicible pitié pour la nature humaine : car se peut-il concevoir de condition plus misérable que celle d'un être également ignorant de ses devoirs et de ses destinées; et un plus étrange renversement de la raison, que de mettre son bonheur et son orgueil dans cette ignorance même, qui devrait être bien plutôt le sujet d'un inconsolable gémissement?

La cause première d'une si honteuse dégradation est moins la faiblesse de notre esprit que son asservissement au corps. Subjugué par les sens, l'homme s'habitue à ne juger que par eux, ou sur leur rapport. Il ne voit de réalité que dans ce qui les frappe; tout le reste lui paraît de vagues abstractions, des chimères. Il n'existe que dans le monde physique : le monde intellectuel est nul pour lui. Il nierait sa pensée même, si elle lui était moins présente et moins intime; mais, ne pouvant, si j'ose le dire ainsi, se séparer d'elle, et refusant néanmoins de la reconnaître pour ce qu'elle est, il en fait le résultat de l'organisation, il la matérialise, afin de n'être pas obligé d'admettre des substances inaccessibles aux sens.

Et, chose remarquable! la culture des sciences physiques, qui avertissent l'homme à chaque instant de sa supériorité sur la brute, n'a servi qu'à fortifier en lui cet abject penchant à se rabaisser au niveau des êtres les plus vils, en l'occupant sans cesse d'objets matériels. Alors son âme s'est dégoûtée d'elle-même, elle a rougi de sa céleste origine, et s'est efforcée d'en éteindre jusqu'au dernier souvenir. Cet amour immense qui fait le fond de son être, elle l'a détourné de son cours pour l'appliquer uniquement aux corps; elle les a aimés comme sa fin; elle a voulu s'identifier à eux, être périssable comme eux; elle s'est dit : Tu mourras! et a tressailli d'espérance.

(Essai sur l'indifférence en matière de religion.)

GUIZOT.

(1787.)

Ce fut surtout quand l'*Histoire de la Civilisation* fut imprimée, qu'on en put admirer les beautés. Le premier volume renferme l'*Histoire générale de la Civilisation en Europe*, prise à la chute de l'empire romain. La narration de M. Guizot est si lucide, sa méthode si rigoureuse, tous ses raisonnements se lient si parfaitement entre eux, qu'on reconnaît tout de suite la vérité du tableau. Homme d'un sens profond, philosophe érudit, observateur pénétrant, il juge les hommes et les choses avec une raison à la fois calme et animée; les liens et les conséquences des faits historiques n'échappent jamais à sa perspicacité.

Des ouvrages comme celui-là ne s'analysent pas; il faut les lire pour en admirer la haute portée. Tout se tient, tout s'enchaîne, tout est logique. L'auteur est du petit nombre de ces esprits d'élite

qui devinent d'un coup d'œil et démontrent avec la rigueur la plus sévère. Ils n'envisagent jamais une question sans en déduire les causes et les effets ; vous ne les voyez point errer dans de fausses routes : maîtres de leur imagination, ils poursuivent la vérité à travers le labyrinthe des événements, d'après les règles immuables de la raison. X.*

Qu'est-ce que la civilisation?

Depuis longtemps, et dans beaucoup de pays, on se sert du mot de *civilisation :* on y attaches des idées plus ou moins nettes, plus ou moins étendues ; mais enfin on s'en sert, et on se comprend. C'est le sens de ce mot, son sens général, humain, populaire, qu'il faut étudier. Il y a presque toujours, dans l'acception usuelle des termes les plus généraux, plus de vérité que dans les définitions en apparence plus précises et plus rigoureuses de la science. C'est le bon sens qui donne aux mots leur signification commune, et le bon sens est le génie de l'humanité. La signification commune d'un mot se forme successivement et en présence des faits ; à mesure qu'un fait se présente, qui paraît rentrer dans le sens d'un terme connu, on l'y reçoit, pour ainsi dire, naturellement ; le sens du terme s'étend, s'élargit, et peu à peu les divers faits, les diverses idées que, en vertu de la nature des choses mêmes, les hommes doivent rallier sous ce mot, s'y rallient en effet. Lorsque le sens d'un mot, au contraire, est déterminé par la science, cette détermination, ouvrage d'un seul, ou d'un petit nombre d'individus, a lieu sous l'empire de quelque fait particulier qui a frappé leur esprit. Ainsi, les définitions scientifiques sont, en général, beaucoup plus étroites et, par cela seul, beaucoup moins vraies au fond que le sens populaire des termes. En étudiant comme un fait le sens du mot *civilisation,* en recherchant toutes les idées qui y sont comprises selon le bon sens des hommes, nous avancerons beaucoup plus dans la connaissance du fait lui-même que si nous tentions d'en donner nous-mêmes une définition scientifique, parût-elle d'abord plus claire et plus précise.

Pour commencer cette recherche, je vais essayer de mettre sous vos yeux quelques hypothèses ; je décrirai un certain nombre d'états de société, et puis nous nous demanderons si l'instinct général y reconnaîtrait l'état d'un peuple qui se civilise, si c'est là le sens que le genre humain attache naturellement au mot *civilisation.*

Voici un peuple dont la vie extérieure est douce, commode ; il paye peu d'impôts ; il ne souffre point ; la justice lui est bien ren-

due dans les relations privées; en un mot, l'existence matérielle, dans son ensemble, est assez bien et heureusement réglée. Mais en même temps l'existence intellectuelle et morale de ce peuple est tenue avec grand soin dans un état d'engourdissement, d'inertie, je ne veux pas dire d'oppression, parce qu'il n'en a pas le sentiment, mais de compression. Ceci n'est pas sans exemple. Il y a eu un grand nombre de petites républiques aristocratiques où les sujets ont été ainsi traités comme des troupeaux, bien tenus et matériellement heureux, mais sans activité intellectuelle et morale. Est-ce là la civilisation? est-ce là un peuple qui se civilise?

Voici une autre hypothèse : c'est un peuple dont l'existence matérielle est moins douce, moins commode, supportable cependant. En revanche, on n'a point négligé les besoins moraux, intellectuels; on leur distribue une certaine pâture; on cultive dans ce peuple des sentiments élevés, purs; ses croyances religieuses, morales, ont atteint un certain degré de développement; mais on a grand soin d'étouffer en lui le principe de la liberté; on donne satisfaction aux besoins intellectuels et moraux, comme ailleurs aux besoins matériels; on mesure à chacun sa part de vérité; on ne permet à personne de la chercher à lui tout seul. L'immobilité est le caractère de la vie morale; c'est l'état où sont tombées la plupart des populations de l'Asie, où les dominations théocratiques retiennent l'humanité; c'est l'état des Indous, par exemple. Je fais la même question que sur le peuple précédent : est-ce là un peuple qui se civilise?

Je change tout à fait la nature de l'hypothèse : voici un peuple chez lequel il y a un grand déploiement de quelques libertés individuelles, mais où le désordre et l'inégalité sont extrêmes : c'est l'empire de la force et du hasard; chacun, s'il n'est fort, est opprimé, souffre, périt; la violence est le caractère dominant de l'état social. Il n'y a personne qui ne sache que l'Europe a passé par cet état. Est-ce un état civilisé? Il peut contenir sans doute des principes de civilisation qui se développeront successivement; mais le fait qui domine dans une telle société n'est pas, à coup sûr, ce que le bon sens des hommes appelle la civilisation.

Je prends une quatrième et dernière hypothèse. La liberté de chaque individu est très-grande, l'inégalité entre eux est rare, ou au moins très-passagère. Chacun fait à peu près ce qu'il veut et ne diffère pas beaucoup en puissance de son voisin; mais il y a très-peu d'intérêts généraux, très-peu d'idées publiques, très-peu de société, en un mot : les facultés et l'existence des individus se déploient et s'écoulent isolément, sans qu'ils agissent les uns sur les autres, sans qu'ils laissent de traces; les générations successives laissent la société au même point où elles l'ont reçue :

c'est l'état des tribus sauvages; la liberté et l'égalité sont là; et pourtant, à coup sûr, la civilisation n'y est point.

Je pourrais multiplier ces hypothèses; je crois que nous en avons assez pour démêler quel est le sens populaire et naturel du mot *civilisation.*

Il est clair qu'aucun des états que je viens de parcourir ne correspond, selon le bon sens naturel des hommes, à ce terme. Pourquoi? Il me semble que le premier fait qui soit compris dans le mot *civilisation* (et cela résulte des divers exemples que je viens de faire passer sous vos yeux), c'est le fait de progrès, de développement; il réveille aussitôt l'idée d'un peuple qui marche, non pour changer de place, mais pour changer d'état; d'un peuple dont la condition s'étend et s'améliore. L'idée du progrès, du développement, me paraît être l'idée fondamentale contenue sous le mot de *civilisation.*

Quel est ce progrès? quel est ce développement? Ici réside la plus grande difficulté.

L'étymologie du mot semble répondre d'une manière claire et satisfaisante : elle dit que c'est le perfectionnement de la vie civile, le développement de la société proprement dite, des relations des hommes entre eux.

Telle est, en effet, l'idée première qui s'offre à l'esprit des hommes quand on prononce le mot *civilisation;* on se représente à l'instant l'extension, la plus grande activité et la meilleure organisation des relations sociales : d'une part, une production croissante de moyens de force et de bien-être dans la société; de l'autre, une distribution plus équitable, entre les individus, de la force et du bien-être produits.

Est-ce là tout? Avons-nous épuisé le sens naturel, usuel du mot *civilisation?* Le fait ne contient-il rien de plus?

C'est à peu près comme si nous demandions : L'espèce humaine n'est-elle, au fond, qu'une fourmilière, une société où il ne s'agisse que d'ordre et de bien-être, où, plus la somme du travail sera grande et la répartition des fruits du travail équitable, plus le but sera atteint et le progrès accompli?

L'instinct des hommes répugne à une définition si étroite de la destinée humaine. Il lui semble, au premier aspect, que le mot *civilisation* comprend quelque chose de plus étendu, de plus complexe, de supérieur à la pure perfection des relations sociales, de la force et du bien-être social.

Les faits, l'opinion publique, le sens généralement reçu du terme, sont d'accord avec cet instinct.

Prenez Rome dans les beaux temps de la république, après la seconde guerre punique, au moment de ses plus grandes vertus, lorsqu'elle marchait à l'empire du monde, lorsque l'état social

était évidemment en progrès. Prenez ensuite Rome sous Auguste, à l'époque où a commencé la décadence, où au moins le mouvement progressif de la société était arrêté, où les mauvais principes étaient bien près de prévaloir : il n'y a personne cependant qui ne pense et ne dise que la Rome d'Auguste était plus civilisée que la Rome de Fabricius ou de Cincinnatus.

Transportons-nous ailleurs; prenons la France des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles : il est évident que, sous le point de vue social, quant à la somme et à la distribution du bien-être entre les individus, la France du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle était inférieure à quelques autres pays de l'Europe, à la Hollande et à l'Angleterre, par exemple. Je crois qu'en Hollande et en Angleterre l'activité sociale était plus grande, croissait plus rapidement, distribuait mieux ses fruits qu'en France. Cependant, demandez au bon sens général; il vous répondra que la France du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle était le pays le plus civilisé de l'Europe. L'Europe n'a pas hésité dans cette question. On trouve des traces de cette opinion publique sur la France dans tous les monuments de la littérature européenne.

On pourrait montrer beaucoup d'autres États où le bien-être est plus grand, croît plus rapidement, est mieux réparti entre les individus qu'ailleurs, et où cependant, dans l'instinct spontané, dans le bon sens général des hommes, la civilisation est jugée inférieure à celle d'autres pays moins bien partagés sous le rapport purement social.

Qu'est-ce à dire? qu'ont donc ces pays? qui leur donne, au nom de civilisés, ce droit privilégié qui compense si largement, dans l'opinion des hommes, ce qui leur manque d'ailleurs?

Un autre développement que celui de la vie sociale s'y est manifesté avec éclat : le développement de la vie individuelle, de la vie intérieure, le développement de l'homme lui-même, de ses facultés, de ses sentiments, de ses idées. Si la société y est plus imparfaite qu'ailleurs, l'humanité y apparaît avec plus de grandeur et de puissance. Il reste beaucoup de conquêtes sociales à faire; mais d'immenses conquêtes intellectuelles et morales sont accomplies : beaucoup de biens et de droits manquent à beaucoup d'hommes; mais beaucoup de grands hommes vivent et brillent aux yeux du monde. Les lettres, les sciences, les arts déploient tout leur éclat. Partout où le genre humain voit resplendir ces grandes images, ces images glorifiées de la nature humaine, partout où il voit créer ce trésor de jouissances sublimes, il reconnaît et nomme la civilisation.

Deux faits sont donc compris dans ce grand fait; il subsiste à deux conditions, et se révèle à deux symptômes : le développement de l'activité sociale et celui de l'activité individuelle, le pro-

grès de la société et le progrès de l'humanité. Partout où la condition extérieure de l'homme s'étend, se vivifie, s'améliore, partout où la nature intime de l'homme se montre avec éclat, avec grandeur; à ces deux signes, et souvent malgré la profonde imperfection de l'état social, le genre humain applaudit et proclame la civilisation.

Tel est, si je ne me trompe, le résultat de l'examen simple, purement sensé, de l'opinion générale des hommes. Si nous interrogeons l'histoire proprement dite, si nous examinons quelle est la nature des grandes crises de la civilisation, de ces faits qui, de l'aveu de tous, lui ont fait faire un grand pas, nous y reconnaîtrons toujours l'un ou l'autre des deux éléments que je viens de décrire. Ce sont toujours des crises de développement individuel ou social, des faits qui ont changé l'homme intérieur, ses croyances, ses mœurs, ou sa condition extérieure, sa situation dans ses rapports avec ses semblables. Le christianisme, par exemple, je ne dis pas seulement au moment de son apparition, mais dans les premiers siècles de son existence, le christianisme ne s'est nullement adressé à l'état social; il a annoncé hautement qu'il n'y toucherait pas; il a ordonné à l'esclave d'obéir au maître; il n'a attaqué aucun des grands maux, des grandes injustices de la société d'alors. Qui niera pourtant que le christianisme n'ait été dès lors une grande crise de la civilisation? Pourquoi? parce qu'il a changé l'homme intérieur, les croyances, les sentiments, parce qu'il a régénéré l'homme moral, l'homme intellectuel.

Nous avons vu une crise d'une autre nature; une crise qui s'est adressée non à l'homme intérieur, mais à sa condition extérieure, qui a changé et régénéré la société. Celle-là aussi, à coup sûr, a été une des crises décisives de la civilisation. Parcourez toute l'histoire, vous trouverez partout le même résultat; vous ne rencontrerez aucun fait important, ayant concouru au développement de la civilisation, qui n'ait exercé l'une ou l'autre des deux sortes d'influence dont je viens de parler.

Tel est, si je ne me trompe, le sens naturel et populaire du terme; voilà le fait, je ne veux pas dire défini, mais décrit, constaté, à peu près complétement, ou au moins dans ses traits généraux. Nous tenons les deux éléments de la civilisation. Maintenant, l'un de ces deux faits suffit-il pour la constituer? si le développement de l'état social, ou celui de l'homme individuel, se présentait isolément, y aurait-il civilisation? le genre humain la reconnaîtrait-il? ou bien les deux faits ont-ils entre eux une relation tellement intime et nécessaire, que, s'ils ne se produisent simultanément, ils soient cependant inséparables, et que, tôt ou tard, l'un amène l'autre?

On pourrait, ce me semble, aborder cette question par trois

côtés. On pourrait examiner la nature même des deux éléments de la civilisation, et se demander si, par cela seul, ils sont, ou non, étroitement liés et nécessaires l'un à l'autre. On peut rechercher historiquement si, en effet, ils se sont manifestés isolément et l'un sans l'autre, ou s'ils se sont toujours produits l'un l'autre. On peut enfin consulter sur cette question l'opinion commune des hommes, le bon sens. Je m'adresserai d'abord à l'opinion commune.

Quand un grand changement s'accomplit dans l'état d'un pays, quand il s'y opère un grand développement de richesse et de force, une révolution dans la distribution du bien-être social, ce fait nouveau rencontre des adversaires, essuie des combats ; il n'en peut être autrement. Que disent, en général, les adversaires du changement? Ils disent que ce progrès de l'état social n'améliore pas, ne régénère pas de la même manière l'état moral, l'état intérieur de l'homme; que c'est un progrès faux, trompeur, qui tourne au détriment de la moralité, du véritable être humain. Et les amis du développement social repoussent cette attaque avec beaucoup d'énergie ; ils soutiennent, au contraire, que le progrès de la société amène nécessairement le progrès de la moralité ; que, quand la vie extérieure est mieux réglée, la vie intérieure se rectifie et s'épure. Ainsi se pose la question entre les adversaires et les partisans de l'état nouveau.

Renversez l'hypothèse ; supposez le développement moral en progrès. Que promettent en général les hommes qui y travaillent? Qu'ont promis, à l'origine des sociétés, les dominateurs religieux, les sages, les poëtes, qui travaillaient à adoucir, à régler les mœurs? Ils ont promis l'amélioration de la condition sociale, la répartition plus équitable du bien-être. Que supposent, je vous le demande, tantôt ces débats, tantôt ces promesses?

Ils supposent que, dans la conviction spontanée, instinctive des hommes, les deux éléments de la civilisation, le développement social et le développement moral, sont intimement liés ; qu'à la vue de l'un, le genre humain compte sur l'autre. C'est à cette conviction naturelle qu'on s'adresse lorsque, pour seconder ou combattre l'un ou l'autre des deux développements, on affirme ou conteste leur union. On sait que, si on peut persuader aux hommes que l'amélioration de l'état social tournera contre le progrès intérieur des individus, on aura décrié et affaibli la révolution qui s'accomplit dans la société. D'autre part, quand on promet aux hommes l'amélioration de la société par suite de l'amélioration de l'individu, on sait que leur penchant est de croire à cette promesse, et on s'en prévaut. C'est donc évidemment la croyance instinctive de l'humanité, que les deux éléments de la

civilisation sont liés l'un à l'autre et se produisent réciproquement.

Que si nous nous adressons à l'histoire du monde, nous obtiendrons la même réponse. Nous trouverons que tous les grands développements de l'homme intérieur ont tourné au profit de la société, tous les grands développements de l'état social au profit de l'humanité. C'est l'un ou l'autre des deux faits qui prédomine, apparaît avec éclat, et imprime au mouvement un caractère particulier. Ce n'est quelquefois qu'après de très-longs intervalles de temps, après mille transformations, mille obstacles, que le second fait se développe, et vient en quelque sorte compléter la civilisation que le premier avait commencée. Mais quand on y regarde bien, on reconnaît le lien qui les unit. La marche de la Providence n'est pas assujettie à d'étroites limites ; elle ne s'inquiète pas de tirer aujourd'hui la conséquence du principe qu'elle a posé hier; elle la tirera dans des siècles, quand l'heure sera venue; et pour raisonner lentement, selon nous, sa logique n'est pas moins sûre. La Providence a ses aises dans le temps; elle y marche comme les dieux d'Homère dans l'espace; elle fait un pas, et des siècles se trouvent écoulés. Que de temps, que d'événements avant que la régénération de l'homme moral par le christianisme ait exercé, sur la régénération de l'état social, sa grande et légitime influence! Il y a réussi pourtant : qui peut le méconnaître aujourd'hui?

Si de l'histoire nous passons à la nature même des deux faits qui constituent la civilisation, nous sommes infailliblement conduits au même résultat. Il n'est personne qui n'ait fait sur lui-même cette expérience. Quand un changement moral s'opère dans l'homme, quand il acquiert une idée, ou une vertu, ou une faculté de plus, en un mot, quand il se développe individuellement, quel est le besoin qui s'empare de lui à l'instant même? C'est le besoin de faire passer son sentiment dans le monde extérieur, de réaliser au dehors sa pensée. Dès que l'homme acquiert quelque chose, dès que son être prend à ses propres yeux un nouveau développement, une valeur de plus, aussitôt à ce développement, à cette valeur nouvelle, s'attache pour lui l'idée d'une mission; il se sent obligé et poussé par son instinct, par une voix intérieure, à étendre, à faire dominer hors de lui le changement, l'amélioration qui s'est accomplie en lui. Les grands réformateurs, on ne les doit pas à une autre cause; les grands hommes qui ont changé la face du monde, après s'être changés eux-mêmes, n'ont pas été poussés, gouvernés par un autre besoin. Voilà pour le changement qui s'est opéré dans l'intérieur de l'homme, prenons l'autre. Une révolution s'accomplit dans l'état de la société; elle est mieux réglée, les droits et les biens sont

répartis plus justement entre les individus ; c'est-à-dire que le spectacle du monde est plus pur, plus beau, que la pratique, soit des gouvernements, soit des rapports des hommes entre eux, est meilleure. Eh bien! croyez-vous que la vue de ce spectacle, que cette amélioration des faits extérieurs, ne réagissent pas sur l'intérieur de l'homme, sur l'humanité? Tout ce qu'on dit de l'autorité des exemples, des habitudes, des beaux modèles, n'est pas fondé sur autre chose, sinon sur cette conviction qu'un fait extérieur, bon, raisonnable, bien réglé, amène tôt ou tard, plus ou moins complétement, un fait intérieur de même nature, de même mérite; qu'un monde mieux réglé, un monde plus juste, rend l'homme lui-même plus juste; que l'intérieur se réforme par l'extérieur, comme l'extérieur par l'intérieur ; que les deux éléments de la civilisation sont étroitement liés l'un à l'autre; que des siècles, des obstacles de tout genre, peuvent se jeter entre eux; qu'il est possible qu'ils aient à subir mille transformations pour se rejoindre l'un l'autre ; mais que, tôt ou tard, ils se rejoignent; que c'est la loi de leur nature, le fait général de l'histoire, la croyance instinctive du genre humain.

(Histoire de la civilisation en Europe.)

LAMARTINE.

(1792.)

[Voyez page 153, pour le jugement littéraire.]

De l'avenir de la société française.

Si mon regard se porte sur la génération qui s'avance, je le dirai avec une intime et puissante conviction, dussé-je être accusé d'exagérer l'espérance et de flatter l'avenir, heureux ceux qui viennent après nous! tout annonce pour eux un grand siècle, une des époques caractéristiques de l'humanité. Le fleuve a franchi la cataracte, le flot s'apaise, le bruit s'éloigne, l'esprit humain coule dans un lit plus large, il coule libre et fort ; il n'a plus à craindre que sa propre fougue, il ne peut être souillé que de son propre limon. Une intention droite l'emporte et le dirige; une soif immense de perfectionnement, de morale et de vérité le dévore, un sens nouveau, un sens salutaire ou terrible, lui a été donné

pour l'assouvir. Ce sens, qui a été révélé à l'humanité dans sa vieillesse, comme pour la consoler et la rajeunir, c'est la presse ; cette faculté nouvelle, qui s'ignore, s'épouvante d'elle-même ; elle jette dans une civilisation toute faite le même désordre qu'un sens de plus jetterait d'abord dans l'organisation humaine ; mais le temps, mais ses propres excès, mais l'épreuve seule infaillible des législations en régleront l'usage sans en retrancher les fruits ; et, quel que soit le doute effrayant dont elle travaille encore les plus fermes intelligences, je ne puis croire que nous devions maudire une puissance de plus accordée à la pensée de l'homme par une providence plus généreuse et plus prévoyante que nous, étouffer un de ses plus beaux dons, et lui rejeter son bienfait.

Une jeunesse studieuse et pure s'avance avec gravité dans la vie ; les grands spectacles qui ont frappé ses premiers regards l'ont mûrie avant l'âge ; on dirait qu'un siècle la sépare des générations qui la précèdent. Elle sent la dignité de la vocation humaine, vocation relevée et élargie par des institutions où toutes les libertés de l'homme ont leur jeu, où toutes ses forces ont leur emploi, où toutes ses vertus ont leur prix. Les lettres s'imprègnent de cette moralité des mœurs et des lois. La philosophie, rougissant d'avoir brigué la mort et revendiqué le néant, retrouve ses titres dans le spiritualisme, et redevient divine en reconnaissant son Dieu. Le spiritualisme lui-même remonte vers la philosophie révélée, il s'incline devant le dogme, mystérieuse expression de vérités surhumaines, et confesse enfin que, pour être juste comme pour être vraie, la philosophie ne peut point faire abstraction de la plus pure, de la plus large émanation de lumière qui ait été départie à l'homme : le christianisme ! L'histoire s'étend et s'éclaire ; elle écrit l'homme tout entier, elle voit les idées sous les faits, et suit les progrès du genre humain dans la marche sourde et lente de la pensée, plus que dans ces journées sanglantes qui élèvent ou précipitent la fortune d'un homme, sans rien changer au sort de l'humanité. La poésie, dont une sorte de profanation intellectuelle avait fait si longtemps parmi nous une habile torture de la langue, un jeu stérile de l'esprit, se souvient de son origine et de sa fin. Elle renaît fille de l'enthousiasme et de l'inspiration, expression idéale et mystérieuse de ce que l'âme a de plus éthéré et de plus inexprimable, sens harmonieux des douleurs ou des voluptés de l'esprit; après avoir enchanté de ses fables la jeunesse du genre humain, elle l'élève sur ses ailes plus fortes, jusqu'à la vérité aussi poétique que ses songes, et cherche des images plus neuves pour lui parler enfin la langue de sa force et de sa virilité. Un souffle religieux travaille la pensée humaine; mais cette religion intime et sincère ne s'appuie que sur la conscience et la foi. Elle ne demande au pouvoir ni des alliances qui l'altèrent, ni des

faveurs qui la corrompent; elle ne demande que ce qu'elle accorde elle-même, que ce qui fait son essence et sa gloire, indépendance et conviction. La politique n'est plus cet art honteux de corrompre ou de tromper pour asservir. Le christianisme avait jeté aussi en elle un germe divin de moralité, d'égalité et de vertu, et qu'il a fallu des siècles pour faire éclore. On le voit poindre d'âge en âge, dans les soupirs des peuples et dans les vœux des bons rois, comme une pensée vivace du genre humain, toujours combattue, jamais étouffée; déjà le génie bienfaisant de Fénelon la révèle au pouvoir, comme la sainte loi de la charité politique, comme l'Évangile des rois. Elle survit aux rigueurs du despotisme, comme aux saturnales de l'anarchie; elle triomphe des faibles qui la nient, comme des insensés qui la profanent. La morale, la raison et la liberté sortent enfin du vague des théories, essayent des formes et prennent une vie et un corps dans les institutions où l'ordre et la liberté se garantissent; où la monarchie qui les protége grandit à nos yeux du seul titre que nous revendiquions pour elle, la tutrice des droits et des progrès du genre humain.

(Discours de réception à l'Académie française.)

BEAUX-ARTS ET BELLES-LETTRES.

FÉNELON.

(1651-1715.)

[Voyez page 41, pour le jugement littéraire.]

L'éloquence de l'Écriture sainte.

Pour sentir l'éloquence de l'Écriture, rien n'est plus utile que d'avoir le goût de la simplicité antique : surtout la lecture des anciens Grecs sert beaucoup à y réussir. Je dis des anciens; car les Grecs, que les Romains méprisaient tant avec raison, et qu'ils appelaient *Græculi*, avaient entièrement dégénéré. Il faut connaître Homère, Platon, Xénophon, et les autres des anciens temps; après cela, l'Écriture ne vous surprendra plus. Ce sont presque les mêmes coutumes, les mêmes narrations, les mêmes images des grandes choses, les mêmes mouvements. La différence qui est entre eux est tout entière à l'honneur de l'Écriture : elle les surpasse tous infiniment en naïveté, en vivacité, en grandeur. Jamais Homère même n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques, particulièrement le dernier, que tous les enfants des Israélites devaient apprendre par cœur; jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des psaumes. Par exemple celui qui commence ainsi (ps. XLIX) : *Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé, et il a appelé la terre,* surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère, ni aucun autre poëte, n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu, aux yeux duquel les royaumes ne sont qu'un grain de poussière, l'univers qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on enlèvera demain. Tantôt ce prophète a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue dans les riantes peintures qu'il fait de la paix; tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il, dans l'antiquité profane, de comparable au tendre Jérémie, déplorant les maux de son peuple, ou à Nahum, voyant de loin, en esprit, tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée, on croit entendre

le bruit des armes et des chariots; tout est dépeint d'une manière vive qui saisit l'imagination; il laisse Homère loin derrière lui. Lisez encore Daniel dénonçant à Balthasar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui; et cherchez, dans les plus sublimes originaux de l'antiquité, quelque chose qu'on puisse comparer à ces endroits-là. Au reste, tout se soutient dans l'Écriture, tout y garde le caractère qu'il doit avoir, l'histoire, le détail des lois, les descriptions, les endroits véhéments, les mystères, les discours de morale; enfin il y a autant de différence entre les poëtes profanes et les prophètes, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. Les uns, véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin; les autres, s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la faiblesse humaine. Il n'y a que le second livre des *Machabées*. le livre de la *Sagesse*, surtout à la fin, et celui de l'*Ecclésiastique*, surtout au commencement, qui se sentent de l'enflure du style que les Grecs, alors déjà déchus, avaient répandue dans l'Orient, où leur langue s'était établie avec leur domination. Mais j'aurais beau vouloir vous parler de ces choses, il faut les lire pour les sentir.

(Dialogues sur l'Éloquence.)

MONTESQUIEU.

(1689-1755.)

[Voyez page 168, pour le jugement littéraire.]

Du je ne sais quoi.

Il y a quelquefois, dans les personnes ou dans les choses, un charme invisible, une grâce naturelle, qu'on n'a pu définir, et qu'on a été forcé d'appeler le *je ne sais quoi*. Il me semble que c'est un effet principalement fondé sur la surprise. Nous sommes touchés de ce qu'une personne nous plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire; et nous sommes agréablement surpris de ce qu'elle a su vaincre des défauts que nos yeux nous montrent, et que le cœur ne croit plus : voilà pourquoi les femmes laides ont très-souvent des grâces, et qu'il est rare que les belles en aient; car une belle personne fait ordinairement le

contraire de ce que nous avions attendu ; elle parvient à nous paraître moins aimable : après nous avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal ; mais l'impression du bien est ancienne, celle du mal nouvelle : aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions, presque toujours réservées à celles qui ont des grâces, c'est-à-dire des agréments que nous n'attendions point, et que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grâce, et souvent l'habillement des bergères en a. Nous admirons la majesté des draperies de Paul Véronèse, mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël et de la pureté du Corrége. Paul Véronèse promet beaucoup, et paye ce qu'il promet ; Raphaël et le Corrége promettent peu et payent beaucoup, et cela nous plaît davantage.

Les grâces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage ; car un beau visage paraît d'abord, et ne cache presque rien : mais l'esprit ne se montre que peu à peu, que quand il veut, et autant qu'il veut ; il peut se cacher pour paraître, et donner cette espèce de surprise qui fait les grâces.

Les grâces se trouvent moins dans les traits du visage que dans les manières ; car les manières naissent à chaque instant, et peuvent à tous les moments créer des surprises : en un mot, une femme ne peut guère être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille. Les grâces sont plus particulièrement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher : la moindre parole, le moindre geste, tout ce qui, sans choquer le premier devoir, se montre en elles, tout ce qui se met en liberté, devient une grâce ; et telle est la sagesse de la nature, que ce qui ne serait rien sans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne et l'affectation ne sauraient nous surprendre, les grâces ne se trouvent ni dans les manières gênées, ni dans les manières affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui est entre les deux extrémités ; et l'âme est agréablement surprise de voir que l'on a évité les deux écueils. Il semblerait que les manières naturelles devraient être les plus aisées ; ce sont celles qui le sont moins, car l'éducation, qui nous gêne, nous fait toujours perdre du naturel ; or, nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure, que lorsqu'elle est dans cette négligence ou même dans ce désordre qui nous cache tous les soins que la propreté n'a pas exigés, et que la seule vanité aurait fait prendre ; et l'on n'a jamais de grâces dans l'esprit, que lorsque ce que l'on dit paraît trouvé et non pas recherché.

Lorsque vous dites des choses qui vous ont coûté, vous pouvez

bien faire voir que vous avez de l'esprit, et non pas des grâces dans l'esprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous-même, et que les autres, à qui d'ailleurs quelque chose de naïf et de simple en vous ne promettait rien de cela, soient doucement surpris de s'en apercevoir.

Ainsi les grâces ne s'acquièrent point; pour en avoir, il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf?

Une des plus belles fictions d'Homère, c'est celle de cette ceinture qui donnait à Vénus l'art de plaire. Rien n'est plus propre à faire sentir cette magie et ce pouvoir des grâces qui semblent être données à une personne par un pouvoir invisible, et qui sont distinguées de la beauté même. Or, cette ceinture ne pouvait être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvait convenir à la beauté majestueuse de Junon, car la majesté demande une certaine gravité, c'est-à-dire une contrainte opposée à l'ingénuité des grâces; elle ne pouvait bien convenir à la beauté fière de Pallas, car la fierté est opposée à la douceur des grâces, et d'ailleurs peut souvent être soupçonnée d'affectation.

(Essai sur le goût.)

VOLTAIRE.

(1694-1778.)

Ce qui caractérise la prose de Voltaire, c'est un fonds de philosophie semée partout dans un style rapide, ingénieux et piquant, rendue plus sensible par des contrastes saillants et des rapprochements inattendus, qui frappent l'imagination, et qui semblent à la fois le secret et le jeu de son génie. Nul n'a mieux connu l'art de tourner la raison en plaisanterie. Il converse avec ses lecteurs, et leur fait accroire qu'ils ont tout l'esprit qu'il leur donne, tant les idées qu'il jette en foule se présentent sous un jour clair et sous un aspect agréable! Il a quelquefois, dans les petites choses, le ton sérieusement ironique, et la sorte de persiflage que l'on aime dans Hamilton, auteur qui lui ressemble dans son genre, comme une conversation spirituelle ressemble à un bon livre. LA HARPE.

Sa prose, modèle achevé de naturel, d'élégance, de clarté, de facilité, presque toujours de correction, est la perfection du genre tempéré de style; mais si elle est sans défaut, comparée à celle des maîtres, de Pascal, de Bossuet, de La Bruyère, de Montesquieu, de Buffon, de J. J. Rousseau, elle paraît sans caractère et sans ori-

ginalité, et elle est l'expression des grâces de l'esprit plutôt que de sa force. On n'y trouve rien à reprendre et rien à retenir; on la lit avec plaisir, mais elle ne se grave point dans la pensée; c'est un aliment agréable au goût et d'une digestion facile, mais qui est peu substantiel. BONALD.

De l'esprit.

Le mot *esprit* est un mot générique qui a toujours besoin d'un autre mot qui le détermine. Quand on dit : « Voilà un ouvrage plein d'esprit, un homme qui a de l'esprit, » on a grande raison de demander duquel. L'esprit sublime de Corneille n'est ni l'esprit exact de Boileau, ni l'esprit naïf de La Fontaine; et l'esprit de La Bruyère, qui est l'art de peindre singulièrement, n'est point celui de Malebranche, qui est de l'imagination avec de la profondeur.

Ce qu'on appelle esprit est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine; ici, l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, et qu'on laisse entendre dans un autre; là, un rapport délicat entre deux idées peu communes; c'est une métaphore singulière; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui; c'est l'art ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissaient se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner; enfin je parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage.

(Dictionnaire philosophique.)

De la grâce.

Dans les personnes, dans les ouvrages, grâce signifie non-seulement ce qui plaît, mais ce qui plaît avec attrait. C'est pourquoi les anciens avaient imaginé que la déesse de la beauté ne devait jamais paraître sans les Grâces. La beauté ne déplaît jamais, mais elle peut être dépourvue de ce charme secret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'âme d'un sentiment doux. Les grâces dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les discours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura point de grâce dans le visage, si la bouche est fer-

mée sans sourire, si les yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est jamais gracieux; il n'attire point, il approche trop du sévère qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien est mal assuré ou gêné, la démarche précipitée ou pesante, les gestes lourds, n'a point de grâce, parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans son extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion et de douceur sera sans grâce.

Il en est de même dans tous les arts. La proportion, la beauté peuvent n'être point gracieuses. On ne peut dire que les pyramides d'Égypte aient des grâces; on ne pourrait le dire du colosse de Rhodes comme de la Vénus de Gnide. Tout ce qui est uniquement dans le genre fort et vigoureux a un mérite qui n'est pas celui des grâces.

Ce serait mal connaître Michel-Ange et le Caravage que de leur attribuer les grâces de l'Albane. Le sixième livre de l'*Énéide* est sublime, le quatrième a plus de grâces. Quelques odes galantes d'Horace respirent les grâces, comme quelques-unes de ses épîtres enseignent la raison.

Il semble qu'en général le petit, le joli en tout genre, soit plus susceptible de grâce que le grand. On louerait mal une oraison funèbre, une tragédie, un sermon, si on ne lui donnait que l'épithète de gracieux.

Ce n'est pas qu'il y ait un seul genre d'ouvrages qui puisse être bon en étant opposé aux grâces, car leur opposé est la rudesse, le sauvage, la sécheresse. L'Hercule Farnèse ne devait point avoir les grâces de l'Apollon du Belvédère et de l'Antinoüs; mais il n'est ni rude ni agreste. L'incendie de Troie, dans Virgile, n'est point décrit avec les grâces d'une élégie de Tibulle; il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans grâce, sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément. Le terrible, l'horrible; la description, la peinture d'un monstre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé; car si un artiste, en quelque genre que ce soit, n'exprime que des choses affreuses, s'il ne les adoucit point par des contrastes agréables, il rebutera.

La grâce en peinture, en sculpture, consiste dans la mollesse des contours, dans une expression douce, et la peinture a pardessus la sculpture la grâce de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, et qui se prêtent des agréments par leurs attributs et par leurs regards.

Les grâces de la diction, soit en éloquence, soit en poésie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phrases, et encore

plus de la délicatesse des idées et des descriptions riantes. L'abus des grâces est l'afféterie, comme l'abus du sublime est l'ampoulé; toute perfection est près d'un défaut.

(Dictionnaire philosophique.)

De l'élégance.

Ce mot vient, selon quelques-uns, d'*electus*, choisi. On ne voit point qu'aucun autre mot latin puisse être son étymologie. En effet, il y a du choix dans tout ce qui est élégant. L'élégance est un résultat de la justesse et de l'agrément. On emploie ce mot dans la sculpture et dans la peinture. On opposait *elegans signum* à *signum rigens;* une figure proportionnée, dont les contours arrondis étaient exprimés avec mollesse, à une figure trop roide et mal terminée. Mais la sévérité des premiers Romains donna à ce mot *elegantia* un sens odieux. Ils regardaient l'élégance en tout genre comme une afféterie, comme une politesse recherchée, indigne de la gravité des premiers temps. *Vitii non laudis fuit*, dit Aulu-Gelle. Ils appelaient *un homme élégant* à peu près ce que nous appelons aujourd'hui un petit-maître, *bellus homuncio*, et ce que les Anglais appellent *un beau*: Mais, vers le temps de Cicéron, quand les mœurs eurent reçu le dernier degré de politesse, *elegans* était toujours une louange. Cicéron se sert en cent endroits de ce mot pour exprimer un homme, un discours poli. On disait même alors *un repas élégant*, ce qui ne se dirait guère parmi nous. Ce terme est consacré en français, comme chez les anciens Romains, à la sculpture, à la peinture, à l'éloquence et principalement à la poésie. Il ne signifie pas en peinture et en sculpture précisément la même chose que *grâce*. Ce terme *grâce* se dit particulièrement du visage, et on ne dit pas *un visage élégant*, comme *des contours élégants*. La raison en est que la grâce a toujours quelque chose d'animé, et c'est dans le visage que paraît l'âme : ainsi, on ne dit pas *une démarche élégante*, parce que la démarche est animée.

L'élégance d'un discours n'est pas l'éloquence ; c'en est une partie : ce n'est pas la seule harmonie, le seul nombre; c'est la clarté, le nombre et le choix des paroles. Il y a des langues en Europe dans lesquelles rien n'est si rare qu'un discours *élégant*. Des terminaisons rudes, des consonnes fréquentes, des verbes auxiliaires nécessairement redoublés dans une même phrase, offensent l'oreille même des naturels du pays.

Un discours peut être *élégant* sans être un bon discours, l'élé-

gance n'étant en effet que le mérite des paroles; mais un discours ne peut être absolument bon sans être élégant.

L'élégance est encore plus nécessaire à la poésie que l'éloquence, parce qu'elle est une partie principale de cette harmonie si nécessaire aux vers. Un orateur peut convaincre, émouvoir même, sans élégance, sans pureté, sans nombre. Un poëme ne peut faire d'effet s'il n'est élégant : c'est un des principaux mérites de Virgile. Horace est bien moins élégant dans ses satires, dans ses épîtres ; aussi est-il moins poëte , *sermoni propior*.

Le grand point, dans la poésie et dans l'art oratoire, est que l'élégance ne fasse jamais tort à la force; et le poëte en cela, comme dans tout le reste, a de plus grandes difficultés à surmonter que l'orateur; car, l'harmonie étant la base de son art, il ne doit pas se permettre un concours de syllabes rudes. Il faut même quelquefois sacrifier un peu de la pensée à l'élégance de l'expression : c'est une gêne que l'orateur n'éprouve jamais.

Il est à remarquer que, si l'élégance a toujours l'air facile, tout ce qui a cet air facile et naturel n'est cependant pas élégant. Il n'y a rien de si facile, de si naturel, que *La cigale ayant chanté tout l'été*, et *Maître corbeau sur un arbre perché*. Pourquoi ces morceaux manquent-ils d'élégance? C'est que cette naïveté est dépourvue de mots choisis et d'harmonie. *Amants heureux, voulez-vous voyager ? que ce soit aux rives prochaines*, et cent autres traits, ont, avec d'autres mérites, celui de l'élégance.

On dit rarement d'une comédie qu'elle est écrite élégamment. La naïveté et la rapidité d'un dialogue familier excluent ce mérite, propre à toute autre poésie. L'élégance semblerait faire tort au comique : on ne rit point d'une chose élégamment dite; cependant la plupart des vers de l'Amphytrion de Molière, excepté ceux de plaisanterie, sont élégants. Le mélange des dieux et des hommes dans cette pièce, unique en son genre, et les vers irréguliers qui forment un grand nombre de madrigaux, en sont peut-être la cause.

Un madrigal doit bien plutôt être élégant qu'une épigramme, parce que le madrigal tient quelque chose des stances, et que l'épigramme tient du comique : l'un est fait pour exprimer un sentiment délicat, et l'autre un ridicule.

Dans le sublime, il ne faut pas que l'élégance se remarque ; elle l'affaiblirait. Si on avait loué l'élégance du Jupiter olympien de Phidias, c'eût été en faire une satire. L'élégance de la Vénus de Praxitèle pouvait être remarquée.

(Dictionnaire philosophique.)

J. J. ROUSSEAU.

(1712-1778.)

[Voyez page 133, pour le jugement littéraire.]

Du goût.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, et plus on s'égare ; le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de là, vous ne savez plus ce que c'est que le goût. Il ne s'ensuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres ; car, bien que la pluralité juge sainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle sur tout ; et, bien que le concours des goûts les plus généraux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût, de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté....

Le goût est naturel à tous les hommes, mais ils ne l'ont pas tous en même mesure, mais il ne se développe pas dans tous au même degré, et dans tous il est sujet à s'altérer par diverses causes. La mesure du goût qu'on peut avoir dépend de la sensibilité qu'on a reçue ; sa culture et sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Premièrement il faut vivre dans des sociétés nombreuses pour faire beaucoup de comparaisons ; secondement, il faut des sociétés d'amusement et d'oisiveté, car dans celles d'affaires on a non le plaisir, mais l'intérêt ; en troisième lieu, il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas trop grande, où la tyrannie de l'opinion soit modérée, et où règne la volupté plus que la vanité : car, dans le cas contraire, la mode étouffe le goût, et l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas, il n'est plus vrai que le bon goût est celui du plus grand nombre. Pourquoi cela ? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle ; elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve non ce qui est bien, mais ce qu'ils ont approuvé....

C'est surtout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend sa forme ; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le désir de plaire, le goût doit dégénérer, et c'est là, ce me semble, une raison des plus sensibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques et qui tiennent au jugement des sens, celui des hommes dans les choses morales et qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, et jugeront toujours bien.... Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages sont toujours sûrs d'être mal conseillés : les galants qui les consultent sur leur parure sont toujours ridiculement mis....

Le goût se corrompt par une délicatesse excessive, qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'aperçoit pas. Cette délicatesse mène à l'esprit de discussion, car plus on subtilise les objets, plus ils se multiplient : cette subtilité rend le tact plus délicat et moins uniforme; il se forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes....

Il y a une certaine simplicité de goût qui va au cœur, et qui ne se trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poésie, dans toute espèce de littérature, on les trouve, comme dans l'histoire, abondants en choses et sobres à juger. Nos auteurs, au contraire, disent peu, et prononcent beaucoup. Nous donner sans cesse leur jugement pour loi, n'est pas le moyen de former le nôtre.

(Émile.)

Le pont du Gard.

On m'avait dit d'aller voir le pont du Gard : je n'y manquai pas.... C'était le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendais à voir un monument digne des mains qui l'avaient construit. Pour le coup, l'objet passa mon attente, et ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenait qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple et noble ouvrage me frappa d'autant plus, qu'il est au milieu d'un désert, où le silence et la solitude rendent l'objet plus frappant et l'admiration plus vive : car ce prétendu pont n'était qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière, et a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun. Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice, que le respect m'empêchait presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces voûtes me faisait croire entendre la forte voix de ceux qui les avaient bâties. Je me perdais comme un insecte dans cette immensité. Je sentais, tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevait l'âme; et je me disais en soupirant : Que ne suis-je né Romain ! Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante.

(Confessions, livre VI.)

DUPATY.

(1744-1788.)

Le *Voyage en Italie* du président Dupaty, est un monument curieux de ce malheureux goût qui infecte l'esprit et même le talent dans un si grand nombre d'écrivains de toute espèce. Ce livre est intitulé : *Lettres sur l'Italie*. Ces prétendues *Lettres* n'ont rien qui tienne le moins du monde de ce genre épistolaire qui promet de la facilité, de la grâce et de l'enjouement, et doit ressembler à la conversation et non pas à la composition.... Jamais cette manie si commune et si facile de faire de la prose poétique n'a été poussée si loin, et n'a été si mal à propos employée que dans l'ouvrage de M. Dupaty; et ce qu'il y a de pis, c'est que cette prose poétique est souvent du plus mauvais goût. La recherche d'expressions la plus bizarre, les tournures les plus entortillées, la bouffissure, l'obscurité, le galimatias néologique, font d'autant plus de peine, qu'au milieu de tout ce fatras on aperçoit des traits d'esprit, de sentiment, d'imagination, qui montrent l'homme de mérite à côté du mauvais écrivain. Ce qu'il y a de mieux, ce sont quelques descriptions de tableaux et de monuments, où il y a de la vivacité et de l'énergie, et quelques morceaux sur la législation. C'est ici surtout que l'auteur paraît être sur son terrain; ce sont les matières dont il s'est le plus occupé et sur lesquelles il pense le mieux, mais toujours avec un mélange de bon sens et de faux esprit; toujours des phrases qu'on n'entend pas et des assertions pour le moins très-hasardées. LA HARPE.

Le Colisée.

Le Colisée est sans contredit le monument le plus admirable de la puissance romaine sous les Césars.

A cette enceinte qu'il embrasse, à cette multitude de pierres qui le composent, à cette réunion de colonnes de tous les ordres qui s'élèvent les unes sur les autres circulairement pour soutenir trois rangs de portiques; à toutes les dimensions, en un mot, de ce prodigieux édifice, vous reconnaissez tout de suite l'œuvre d'un peuple souverain de l'univers et l'esclave d'un empereur.

J'errai pendant longtemps autour du Colisée, sans oser, pour ainsi dire, y pénétrer : mes regards l'embrassaient avec admiration et respect. Il n'y a tout au plus que la moitié de ce vaste

édifice qui soit debout; cependant l'imagination peut encore relever le reste, et voir le monument en entier. J'entrai enfin dans l'enceinte.

Quel coup d'œil! quels tableaux! quel contraste! quel étalage de ruines, et de toutes les portions du monument, et sous toutes les formes, et de chaque siècle, et de toutes les années, pour ainsi dire, portant, les unes l'empreinte de la main du temps, les autres l'empreinte de la main du barbare; celles-ci écroulées hier, celles-là il y a peu de jours, un grand nombre qui vont tomber, et quelques-unes enfin qui, de moment en moment, tombent; ici c'est un portique qui chancelle, là un entablement, plus loin un gradin; et cependant, à travers tous ces débris, les lierres, les ronces, la mousse, les plantes, les arbustes rampent; ils s'avancent, ils s'insinuent, ils prennent pied dans le ciment; et incessamment ils le détachent, pulvérisent ces masses énormes que des siècles avaient formées, et qu'avaient unies ensemble la volonté d'un empereur et les bras de cent mille esclaves.

C'était donc là où combattaient dans les jours des fêtes romaines, pour hâter un peu plus le sang dans les veines de cent mille oisifs, les gladiateurs, les martyrs et les esclaves. Je croyais entendre encore les rugissements des lions, les soupirs des mourants, la voix des bourreaux, et, ce qui épouvantait le plus mon oreille, les applaudissements des Romains.

Je croyais les entendre, ces applaudissements, pressant, encourageant, exigeant le carnage : ceux des hommes demandant aux combattants toujours plus de sang, ceux des femmes aux mourants toujours plus de grâce.

Il me semblait voir une de ces femmes, belle, jeune, quand un gladiateur était tombé, se lever alors sur la pointe du pied, et, d'un œil qui venait de caresser un amant, accueillir ou repousser, quereller ou applaudir le dernier soupir du vaincu, comme si elle l'eût acheté. Que l'ennui romain était féroce! on ne pouvait l'amuser qu'avec du sang.

(Lettres sur l'Italie.)

BARTHÉLEMY.

(1716-1795.)

Anacharsis parut.... L'érudition n'avait pas encore été consacrée à un pareil emploi. Au lieu de présenter l'aride résultat de ses travaux et tout l'échafaudage des recherches, l'abbé Barthélemy sut mettre l'érudition en action, et en usa pour tracer un vivant tableau

de l'ancienne Grèce. Cette peinture est aussi animée que si elle était le fruit de la seule imagination. Le long travail, nécessaire pour en préparer les matériaux, n'a pas refroidi l'auteur; on voit qu'il avait devant les yeux tout ce qu'il avait placé dans sa mémoire; c'est peut-être à ce goût vif pour l'antiquité, où il avait su si bien se transporter, que le style de l'abbé Barthélemy a dû quelques rapports éloignés avec le style de Fénelon. Du moins est-il vrai que Platon l'a parfois rendu éloquent, comme Homère avait rendu Fénelon poétique.

M. DE BARANTE.

Représentation des pièces de théâtre à Athènes.

Je viens de voir une tragédie; et, dans le désordre de mes idées, je jette rapidement sur le papier les impressions que j'en ai reçues.

Le théâtre s'est ouvert à la pointe du jour. J'y suis arrivé avec Philotas. Rien de si imposant que le premier coup d'œil : d'un côté la scène ornée de décorations exécutées par d'habiles artistes; de l'autre un vaste amphithéâtre couvert de gradins qui s'élèvent les uns au-dessus des autres jusqu'à une très-grande hauteur : des paliers et des escaliers qui se prolongent et se croisent par intervalles, facilitent la communication, et divisent les gradins en plusieurs compartiments, dont quelques-uns sont réservés pour certains corps et certains états.

Le peuple abordait en foule; il allait, venait, montait, descendait, criait, riait, se pressait, se poussait, et bravait les officiers qui couraient de tous côtés pour maintenir le bon ordre. Au milieu de ce tumulte sont arrivés successivement les neuf archontes ou premiers magistrats de la république, les cours de justice, le sénat des Cinq-Cents, les officiers généraux de l'armée, les ministres des autels. Ces divers corps ont occupé les gradins inférieurs. Au-dessus on rassemblait tous les jeunes gens qui avaient atteint leur dix-huitième année. Les femmes se plaçaient dans un endroit qui les tenait éloignées des hommes et des courtisanes. L'orchestre était vide : on le destinait aux combats de poésie, de musique et de danse qu'on donne après la représentation des pièces; car ici tous les arts se réunissent pour satisfaire tous les goûts.

J'ai vu les Athéniens faire étendre sous leurs pieds des tapis de pourpre, et s'asseoir mollement sur des coussins apportés par leurs esclaves; d'autres qui, avant et pendant la représentation, faisaient venir du vin, des fruits et des gâteaux; d'autres qui se précipitaient sur des gradins pour choisir une place commode et l'ôter à celui qui l'occupait. « Ils en ont le droit, m'a dit Philotas;

c'est une distinction qu'ils ont reçue de la république pour récompense de leurs services. »

Comme j'étais étonné du nombre des spectateurs : « Il peut se monter, m'a-t-il dit, à trente mille. La solennité de ces fêtes en attire de toutes les parties de la Grèce, et répand un esprit de vertige parmi les habitants de cette ville. Pendant plusieurs jours vous les verrez abandonner leurs affaires, se refuser au sommeil, passer ici une partie de la journée, sans pouvoir se rassasier des divers spectacles qu'on y donne. C'est un plaisir d'autant plus vif pour eux qu'ils le goûtent rarement. Le concours des pièces dramatiques n'a lieu que dans deux autres fêtes; mais les auteurs réservent tous leurs efforts pour celle-ci. On nous a promis sept à huit pièces nouvelles. N'en soyez pas surpris : tous ceux qui, dans la Grèce, travaillent pour le théâtre, s'empressent à nous offrir l'hommage de leurs talents. D'ailleurs nous reprenons quelquefois les pièces de nos anciens auteurs; et la lice va s'ouvrir par l'*Antigone* de Sophocle. Vous aurez le plaisir d'entendre deux excellents acteurs, Théodore et Aristodème. »

Philotas achevait à peine, qu'un héraut, après avoir imposé silence, s'est écrié : « Qu'on fasse avancer le chœur de Sophocle ! » C'était l'annonce de la pièce. Le théâtre représentait le vestibule du palais de Créon, roi de Thèbes. Antigone et Ismène, filles d'OEdipe, ont ouvert la scène, couvertes d'un masque. Leur déclamation m'a paru naturelle, mais leur voix m'a surpris. « Comment nommez-vous ces actrices ? ai-je dit. — Théodore et Aristodème, a répondu Philotas : car ici les femmes ne montent pas sur le théâtre. » Un moment après, un chœur de quinze vieillards thébains est entré, marchant à pas mesurés sur trois de front et cinq de hauteur. Il a célébré dans des chants mélodieux la victoire que les Thébains venaient de remporter sur Polynice, frère d'Antigone.

L'action s'est insensiblement développée. Tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais m'était si nouveau, qu'à chaque instant mon intérêt croissait avec ma surprise. Entraîné par les prestiges qui m'entouraient, je me suis trouvé au milieu de Thèbes. J'ai vu Antigone rendre les devoirs funèbres à Polynice, malgré la sévère défense de Créon. J'ai vu le tyran, sourd aux prières du vertueux Hémon son fils, qu'elle était sur le point d'épouser, la faire traîner avec violence dans une grotte obscure, qui paraissait au fond du théâtre, et qui devait lui servir de tombeau. Bientôt, effrayé des menaces du ciel, il s'est avancé vers la caverne d'où sortaient des hurlements effroyables. C'étaient ceux de son fils. Il serrait entre ses bras la malheureuse Antigone, dont un nœud fatal avait terminé les jours. La présence de Créon irrite sa fureur : il tire l'épée contre son père; il s'en perce lui-même, et va tomber

aux pieds de son amante, qu'il tient embrassée jusqu'à ce qu'il expire.

Ils se passaient presque tous à ma vue, ces événements cruels, ou plutôt un heureux éloignement en adoucissait l'horreur. Quel est donc cet art qui me fait éprouver à la fois tant de douleur et de plaisir, qui m'attache si vivement à des malheurs dont je ne pourrais pas soutenir l'aspect? Quel merveilleux assortiment d'illusions et de réalités! Je volais au secours des deux amants; je détestais l'impitoyable auteur de leurs maux. Les passions les plus fortes déchiraient mon âme sans la tourmenter; et pour la première fois je trouvais des charmes à la haine.

Trente mille spectateurs fondant en larmes redoublaient mes émotions et mon ivresse. Combien la princesse est-elle devenue intéressante lorsque, de barbares satellites l'entraînant vers la caverne, son cœur fier et indomptable, cédant à la voix impérieuse de la nature, a montré un instant de faiblesse, et fait entendre ces accents douloureux!

« Je vais donc tout en vie descendre lentement dans le séjour des morts! je ne reverrai donc plus la lumière des cieux! O tombeau, ô lit funèbre, demeure éternelle! Il ne me reste qu'un espoir : vous me servirez de passage pour me rejoindre à ma famille, à cette famille désastreuse dont je péris la dernière et la plus misérable. Je reverrai les auteurs de mes jours; ils me reverront avec plaisir. Et toi, Polynice, ô mon frère! tu sauras que, pour te rendre des devoirs prescrits par la nature et par la religion, j'ai sacrifié ma jeunesse, ma vie, mon hymen, tout ce que j'avais de plus cher au monde. Hélas! on m'abandonne en ce moment funeste. Les Thébains insultent à mes malheurs. Je n'ai pas un ami dont je puisse obtenir une larme. J'entends la mort qui m'appelle, et les dieux se taisent. Où sont mes forfaits? Si ma piété fut un crime, je dois l'expier par mon trépas. Si mes ennemis sont coupables, je ne leur souhaite pas de plus affreux supplices que le mien. »

Ce n'est qu'après la représentation de toutes les pièces qu'on doit adjuger le prix. Celle de Sophocle a été suivie de quelques autres que je n'ai pas eu la force d'écouter. Je n'avais plus de larmes à répandre ni d'attention à donner.

(Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.)

MARMONTEL.

(1723-1799.)

Marmontel et La Harpe [1] ont d'abord cela de commun qu'ils ont l'un et l'autre beaucoup réfléchi sur la théorie, et très-peu réussi dans la pratique; mais l'un cherche à penser par lui-même, et c'est la source de ses erreurs; tandis que l'autre recueillant fidèlement ce qu'ont dit et pensé les maîtres de l'art, suit leurs traces avec scrupule, et c'est ce qui rend sa marche si ferme et si droite : Marmontel paraît avoir plus d'esprit, M. de La Harpe plus de raison : si pourtant on peut séparer ces deux choses; le premier affecte la profondeur, le second se contente d'avoir du goût; l'auteur du *Cours de Littérature* se borne à faire des applications des principes déjà connus; l'auteur des *Éléments* a la prétention d'en inventer de nouveaux; l'un a ce qu'on pourrait appeler la foi littéraire, l'autre veut examiner les dogmes; l'un reçoit les principes pour ce qu'ils sont, l'autre demande les raisons des principes; si le premier s'écarte quelquefois de la bonne doctrine, c'est par passion ou par préjugé; quand le second s'en écarte, ce qui arrive assez souvent, c'est par raisonnement et par réflexion; il y a dans la manière de voir de Marmontel plus d'étendue et moins de justesse, et dans celle de La Harpe, moins de hardiesse et plus de sûreté. Les *Éléments* sont l'ouvrage d'un littérateur plus ingénieux que solide, qui raisonne trop pour ne pas tomber dans le sophisme; le *Cours de littérature* est celui d'un vrai, d'un grand critique, qui ne laisserait rien à désirer s'il avait un peu plus de ce qu'on pourrait appeler la philosophie de l'art.

DUSSAULT.

Le génie et le talent.

Le talent est une disposition particulière et habituelle à réussir dans une chose; à l'égard des lettres, il consiste dans l'aptitude à donner aux sujets que l'on traite et aux idées qu'on exprime une forme que l'art approuve et dont le goût soit satisfait : l'ordre, la clarté, l'élégance, la facilité, le naturel, la correction, la grâce

1. Nous croyons ce beau parallèle plus propre à faire connaître Marmontel qu'un portrait particulier, et il nous présente l'avantage de fournir en même temps un excellent jugement sur La Harpe, si souvent cité dans notre recueil.

même, sont le partage du talent. Le génie est une sorte d'inspiration fréquente, mais passagère; et son attribut est le don de créer. Il s'ensuit que l'homme de génie s'élève et s'abaisse tour à tour, selon que l'inspiration l'anime ou l'abandonne. Il est souvent inculte parce qu'il ne se donne pas le temps de perfectionner : il est grand dans les grandes choses, parce qu'elles sont propres à réveiller cet instinct sublime, et à le mettre en activité ; il est négligé dans les choses communes, parce qu'elles sont au-dessous de lui, et n'ont pas de quoi l'émouvoir. Si cependant il s'en occupe avec une attention forte, il les rend nouvelles et fécondes, parce que cette attention qui couve les idées, les pénètre, si j'ose le dire, d'une chaleur qui les vivifie et les fait germer, comme le soleil fait germer l'or dans les veines du rocher....

Si l'on demande à présent quelle est la différence de la création du génie et de la production du talent, l'homme éclairé, sensible, versé dans l'étude de l'art, n'a pas besoin qu'on le lui dise; et le grand nombre même des hommes cultivés est en état de le sentir. La production du talent consiste à donner la forme, et la création du génie à donner l'être; le mérite de l'une est dans l'industrie, le mérite de l'autre est dans l'invention ; le talent veut être apprécié par les détails, le génie nous frappe en masse. Pour admirer le cinquième livre de l'*Énéide*, il faut le lire; pour admirer le second et le quatrième, il suffit de s'en souvenir même confusément. L'homme de talent pense et dit les mêmes choses qu'une foule d'hommes auraient pensées et dites ; mais il les présente avec plus d'avantage, il les choisit avec plus de goût, il les dispose avec plus d'art, il les exprime avec plus de finesse et de grâce : l'homme de génie, au contraire, a une façon de voir, de sentir, de penser, qui lui est propre. Si c'est un plan qu'il a conçu, l'ordonnance en est surprenante, et ne ressemble à rien de ce qu'on a fait avant lui. S'il dessine des caractères, leur singularité frappante, leur étonnante nouveauté, la force avec laquelle il en exprime tous les traits, la rapidité et la hardiesse dont il en trace les contours, l'ensemble et l'accord qui se rencontrent dans ces conceptions soudaines, font dire qu'il a créé des hommes; et s'il les groupe, leurs contrastes, leurs rapports, leur action, leur réaction mutuelle sont encore, par leur vérité rare, une sorte de création : dans les détails, il semble dérober à la nature des secrets qu'elle n'a révélés qu'à lui ; il pénètre plus avant dans notre cœur que nous n'y pénétrions nous-mêmes avant qu'il nous eût éclairés ; il nous fait découvrir en nous et hors de nous comme de nouveaux phénomènes. S'il veut agir sur la pensée et subjuguer l'entendement, il donne à ses raisons un poids, une force d'impulsion à laquelle rien ne résiste. S'il veut agir sur l'âme, il l'attaque, il l'ébranle, il l'agite en tous sens avec tant de vigueur

et de violence, il la tourmente si impérieusement, soit du frein, soit de l'aiguillon, qu'il vient à bout de la dompter. S'il peint les passions, il donne à leurs ressorts une force qui nous étonne, à leurs mouvements des retours dont le naturel nous confond : dans le moment où nous croyons leur force et leur véhémence épuisées, son souffle y ajoute des degrés de chaleur dont le cœur humain est surpris d'être susceptible : c'est la colère, la vengeance, l'ambition, l'amour, la douleur exaltée à son plus haut point, mais jamais au delà; tout est vrai dans cette peinture, quoique tout y soit surprenant. S'il décrit les objets sensibles, il y fait remarquer des traits frappants qui jusqu'à lui nous avaient échappé, des accidents et des rapports sur lesquels nos regards ont glissé mille fois. Le commun des hommes regarde sans voir; l'homme de génie voit si rapidement que c'est presque sans regarder. S'il creuse le premier dans une mine, il en épuise les grandes veines, et il ne laisse que des filons; s'il se saisit d'un objet connu, il le pénètre si profondément, que ce champ, que l'on croyait usé, devient une terre féconde. Il fait sortir un fleuve de la même source d'où le talent ne tirait qu'un ruisseau; s'il s'enfonce dans les possibles, il y découvre des combinaisons à la fois si nouvelles et si vraisemblables, qu'à la surprise qu'elles causent se mêle en secret le plaisir de penser qu'on a vu ce qu'il feint, ou du moins qu'on a pu l'imaginer sans peine.

(Éléments de Littérature.)

Du beau.

Tout le monde convient que le beau, soit dans la nature ou dans l'art, est ce qui nous donne une haute idée de l'une ou de l'autre, et nous porte à les admirer; mais la difficulté est de déterminer, dans les productions des arts et dans celles de la nature, à quelles qualités ce sentiment d'admiration et de plaisir est attaché.

La nature et l'art ont trois manières de nous affecter vivement : ou par la pensée, ou par le sentiment, ou par la seule émotion des organes. Il doit donc y avoir aussi trois espèces de beau dans la nature et dans les arts : le beau intellectuel, le beau moral, le beau matériel ou sensible. Voyons à quoi l'esprit, l'âme et les sens peuvent le reconnaître. Ses qualités distinctives se réduisent à trois : la force, la richesse et l'intelligence.

En attendant que, par l'application, le sens que j'attache à ces mots soit bien développé, j'appelle force, l'intensité d'action ;

richesse, l'abondance et la fécondité des moyens ; intelligence, la manière utile et sage de les appliquer.

La conséquence immédiate de cette définition est que, si, par tous les sens, la nature et l'art ne nous donnent pas également de leur force, de leur richesse et de leur intelligence, cette idée qui nous étonne et qui nous fait admirer la cause dans les effets qu'elle produit, il ne doit pas être également donné à tous les sens de recevoir l'impression du beau : or, il se trouve qu'en effet l'œil et l'oreille sont exclusivement les deux organes du beau ; et la raison de cette exclusion, si singulière et si marquée, se présente ici d'elle-même : c'est que des impressions faites sur l'odorat, le goût et le toucher, il ne résulte aucune idée, aucun sentiment élevé. La saveur, l'odeur, le poli, la solidité, la mollesse, la chaleur, le froid, la rondeur, etc., sont des sensations toutes simples et stériles par elles-mêmes, qui peuvent rappeler à l'âme des sentiments et des idées, mais qui n'en produisent jamais.

Qu'est-ce qui donne aux deux actions de l'âme, à la pensée et à la volonté, ce caractère qui nous étonne dans le génie et dans la vertu ? Et, soit que nous admirions dans l'une et l'autre ou l'excellence de l'ouvrage ou l'excellence de l'ouvrier, n'est-ce pas toujours, force, richesse, ou intelligence ?

En morale, c'est la force qui donne à la bonté le caractère de beauté. Quel est, parmi les sages, le plus beau caractère connu ? celui de Socrate ; parmi les héros ? celui de César ; parmi les rois ? celui de Marc Aurèle ; parmi les citoyens ? celui de Régulus. Qu'on en retranche ce qui annonce la force avec ses attributs, la constance, l'élévation, le courage, la grandeur d'âme, la bonté peut s'y trouver encore, mais la beauté s'évanouit.

Qu'on fasse du bien à son ami ou à son ennemi, la bonté de l'action en elle-même est égale. Mais, d'un côté, facile et simple, elle est commune ; de l'autre, pénible et généreuse, elle suppose de la force unie à la bonté ; c'est ce qui la rend belle. Brutus envoie à la mort un citoyen qui a voulu trahir Rome ; nulle beauté dans cette action. Mais, pour donner un grand exemple, Brutus condamne son propre fils ; cela est beau : l'effort qu'il a dû coûter à l'âme d'un père en fait une action héroïque. Qu'un autre qu'un père eût prononcé le *qu'il mourût* du vieil Horace ; qu'un autre qu'une mère eût dit à un jeune homme, en lui donnant un bouclier : « Rapportez-le, ou qu'il vous rapporte, » plus de beauté dans le sentiment, quoique l'expression fût toujours énergique. Alexandre entreprend la conquête du monde ; Auguste veut abdiquer l'empire de l'univers, et de l'un et de l'autre on dit : « Cela est beau, » parce qu'en effet il y a beaucoup de force dans l'une et l'autre résolution.

Il arrive souvent que, sans être d'accord sur la bonté morale

d'une action courageuse et forte, on est d'accord sur sa beauté : telle est l'action de Scévola et celle de Timoléon. Le crime même, dès qu'il suppose une force d'âme extraordinaire, ou une grande supériorité de caractère ou de génie, est mis dans la classe du beau : tel est le crime de César, le plus illustre des coupables.

On observe la même chose dans les productions de l'esprit. Pourquoi dit-on de la solution d'un grand problème en géométrie, d'une grande découverte en physique, d'une invention nouvelle et surprenante en mécanique : « Cela est beau? » c'est que cela suppose un haut degré d'intelligence et une force prodigieuse dans l'entendement et la réflexion.

On dit dans le même sens, d'un système de législation sagement et puissamment conçu, d'un morceau d'histoire ou de morale profondément pensé et fortement écrit : « Cela est beau. »

On le dit d'un chef-d'œuvre de combinaison, d'analyse, des grands résultats du calcul ou de la méditation ; on ne le dit que lorsqu'on est en état de sentir l'effort qu'il en a dû coûter. Quoi de plus simple et de moins admirable que l'alphabet aux yeux du vulgaire? Quoi de plus sec et de moins sublime, aux yeux d'un écolier, que la *Logique* d'Aristote? Quoi de moins étonnant que la roue, le cabestan, la vis, aux yeux de l'ouvrier qui les fabrique ou du manœuvre qui s'en sert? Et quoi de plus beau que ces inventions de l'esprit humain, aux yeux du philosophe qui mesure le degré de force et d'intelligence qu'elles supposent dans leurs inventeurs? J'ai vu un célèbre mécanicien en admiration devant le rouet à filer.

Il en est de même des objets sensibles; et si, dans la nature, nous examinons quel est le caractère universel de la beauté, nous trouverons partout la force, la richesse, ou l'intelligence : nous trouverons dans les animaux les trois caractères de beauté quelquefois réunis, et souvent partagés ou subordonnés l'un à l'autre. Dans la beauté de l'aigle, du taureau, du lion, c'est la force de la nature; dans la beauté du paon, c'est la richesse, dans la beauté de l'homme, c'est l'intelligence qui paraît dominer.

Sur quelque espèce d'être que nous jetions les yeux, nous trouverons d'abord que presque rien n'est beau que ce qui est grand, parce qu'à nos yeux la nature ne paraît déployer ses forces que dans ses grands phénomènes. Nous trouverons pourtant que de petits objets, dans lesquels nous apercevons une magnificence ou une industrie merveilleuse, ne laissent pas de donner l'idée d'une cause étonnamment intelligente et prodigue de ses trésors. Ainsi, comme pour amasser les eaux d'un fleuve et les répandre, pour jeter dans les airs les rameaux d'un grand chêne, pour entasser de hautes montagnes chargées de glaces ou de forêts, pour déchaîner les vents, pour soulever les mers, il a fallu

des forces étonnantes ; de même, pour avoir peint de couleurs si vives, de nuances si délicates, la feuille d'une fleur, l'aile d'un papillon, il a fallu avoir à prodiguer des richesses inépuisables ; et de l'admiration que nous cause cette profusion de trésors, naît le sentiment de beauté dont nous saisit la vue d'une rose ou d'un papillon.

Nous trouverons que ceux des phénomènes de la nature auxquels l'intelligence, c'est-à-dire l'esprit d'ordre, de convenance et de régularité, semble avoir le moins présidé, comme un volcan, une tempête, ne laissent pas d'exciter en nous le sentiment du beau, par cela seul qu'ils annoncent de grandes forces ; et au contraire que, l'intelligence étant celle des facultés de la nature qui nous étonne le moins, peut-être à cause que l'habitude nous l'a rendue trop familière, il faut qu'elle soit très-sensible et dans un degré surprenant pour exciter en nous le sentiment du beau. Ainsi, quoique l'intention, le dessein, l'industrie de la nature soient les mêmes dans un reptile et dans un roseau que dans un lion et dans un chêne, nous disons du lion et du chêne : « Cela est beau ! » mouvement que n'excite en nous ni le roseau ni le reptile. Cela est si vrai, que les mêmes objets qui semblent vils lorsqu'on n'y aperçoit pas ce qui annonce dans leur cause une merveilleuse industrie, deviennent précieux et beaux dès que ces qualités nous frappent ; ainsi, en voyant au microscope l'œil ou l'aile d'une mouche, nous nous écrions : « Cela est beau ! »

Enfin, dans la beauté par excellence, dans le spectacle de l'univers, nous trouverons réunis au suprême degré les trois objets de notre admiration : la force, la richesse et l'intelligence ; et de l'idée d'une cause infiniment puissante, sage et féconde, naîtra le sentiment du beau dans toute sa sublimité.

Le principe du beau naturel, une fois reconnu, il est aisé de voir en quoi consiste la beauté artificielle ; il est aisé de voir qu'elle tient : 1° à l'opinion que l'art nous donne de l'ouvrier et de lui-même, quand il n'est pas imitatif ; 2° à l'opinion que l'art nous donne, et de lui-même, et de l'artiste, et de la nature son modèle, quand il s'exerce à l'imiter.

Examinons d'abord d'où résulte le sentiment du beau dans un art qui n'imite point, par exemple, l'architecture. L'unité, la variété, l'ordonnance, la symétrie, les proportions, et l'accord des parties d'un édifice en feront un tout régulier ; mais sans la grandeur, la richesse ou l'intelligence portées à un degré qui nous étonne, cet édifice sera-t-il beau, et sa simplicité produira-t-elle en nous l'admiration que nous cause la vue d'un beau temple ou d'un magnifique palais?

Au contraire, qu'on nous présente un édifice moins régulier, tel que le Panthéon ou le Louvre ; l'air de grandeur et d'opulence,

un ensemble majestueux, un dessin vaste, une exécution à laquelle a dû présider une intelligence puissante, l'homme agrandi dans son ouvrage, l'art rassemblant toutes ses forces pour lutter contre la nature, et surmontant tous les obstacles qu'elle opposait à ses efforts; les prodiges des mécaniques étalés à nos yeux dans la coupe des pierres, dans l'élévation des colonnes et des corniches, dans la suspension de ces voûtes, dans l'équilibre de ces masses dont le poids nous effraye et dont la hauteur nous étonne; ce grand spectacle enfin nous frappe : nous nous écrions : « Cela est beau! » La réflexion vient ensuite : elle examine les détails, elle éclaire le sentiment, mais elle ne le détruit pas. Nous convenons des défauts qu'elle observe ; nous avouons que la façade du Panthéon manque de symétrie, que les différents corps du Louvre manquent d'ensemble et d'unité. Plus régulier, cela serait plus beau, sans doute. Mais qu'est-ce que cela signifie? que notre admiration, déjà excitée par la force de l'art et sa magnificence, serait à son comble si l'intelligence y régnait au même degré.

Je ne dis pas qu'un édifice où les forces de l'art et ses richesses seraient prodigués, fût beau, s'il était monstrueux ou bizarrement composé. L'intelligence y peut manquer au point que le sentiment de beauté soit détruit par l'effet choquant du désordre: car il n'en est pas ici de l'art comme de la nature. Nous supposons à celle-ci des intentions mystérieuses : accoutumés à ne pas pénétrer la profondeur de ses desseins, lors même qu'elle nous paraît aveugle ou folle nous la supposons éclairée et sage, et pourvu que, dans ses caprices et dans ses écarts, elle soit riche et forte, nous la trouverons belle ; au lieu qu'en interrogeant l'art, nous lui demanderons pourquoi, à quel usage il a prodigué ses richesses ou épuisé ses efforts. Mais en cela même nous sommes peu sévères ; et pourvu qu'à l'impression de grandeur se joigne l'apparence de l'ordre, c'en est asssez : la force et la richesse sont, du côté de l'art, les premières sources du beau.

Du reste, il ne faut pas confondre l'idée de force avec celle d'effort; rien au monde n'est plus contraire. Moins il paraît d'effort, plus on croit voir de force; et c'est pourquoi la légèreté, la grâce, l'élégance, l'air de facilité, d'aisance dans les grandes choses, sont autant de traits de beauté.

Il ne faut pas non plus confondre une vaine ostentation avec une sage magnificence : celle-ci donne à chaque chose la richesse qui lui convient; celle-là s'empresse à montrer tout le peu qu'elle a de richesses, sans discernement ni réserve, et, dans sa prodigalité, décèle son épuisement.

Ces colifichets dont l'architecture gothique est chargée ressem-

blent aux colliers et aux bracelets qu'un mauvais peintre avait mis aux Grâces. Ce n'est point là de la richesse, c'est de l'indigente vanité. Ce qui est riche en architecture, c'est le mélange harmonieux des formes, des saillies et des contours; c'est une symétrie en grand, mêlée de variété; c'est cette belle touffe d'acanthe qui entoure le vase de Callimaque; c'est une frise où rampe une vigne abondante, ou qu'embrasse un faisceau de chêne ou de laurier. Ainsi l'air de simplicité et d'économie ajoute à l'idée de force et de richesse, parce qu'il en exclut l'idée d'effort et d'épuisement. Il donne encore aux ouvrages de l'art, comme aux effets de la nature, le caractère d'intelligence. Un amas d'ornements confus ne peut avoir de raison apparente; une variété bizarre, et sans rapport ni symétrie, comme dans l'arabesque ou dans le goût chinois, n'annonce aucun dessein.

L'intention d'un ouvrage, pour être sentie, doit être simple; et indépendamment de l'harmonie, qui plaît aux yeux comme à l'oreille, sans qu'on en sache la raison, une discordance sensible entre les parties d'un édifice annonce dans l'artiste du délire et non du génie. Ce que nous admirons dans un beau dessin, c'est cette imagination réglée et féconde qui conçoit un ensemble vaste, et le réduit à l'unité.

On voit par là rentrer dans l'idée du beau celle de régularité, d'ordre, de symétrie, d'unité, de proportion, de rapports, de convenance, d'harmonie; mais on voit aussi qu'elles ne sont relatives qu'à l'intelligence, qui n'est pas la seule ni la première cause de l'admiration que le beau nous fait éprouver.

Ce que j'ai dit de l'architecture doit s'appliquer à l'éloquence, à la musique, à tous les arts qui déploient de grandes forces et de prodigieux moyens. Qu'un orateur, par la puissance de la parole, bouleverse tous les esprits, remplisse tous les cœurs de la passion qui l'anime, entraîne tout un peuple, l'irrite, le soulève, l'arme et le désarme à son gré; voilà, dans le génie ou dans l'art, une force qui nous étonne, une industrie qui nous confond. Qu'un musicien, par le charme des sons, produise des effets semblables, l'empire que son art lui donne sur nos sens nous paraît tenir du prodige; et de là cette admiration dont les Grecs étaient transportés aux chants d'Épiménide ou de Tyrtée, et que les beautés de leur art nous font éprouver quelquefois.

Si au contraire l'impression est trop faible, quoique très-agréable, pour exciter en nous ce ravissement, ce transport, comme il arrive dans les morceaux d'un genre tempéré, nous donnons des éloges au talent de l'artiste et au doux prestige de l'art; mais ces éloges ne sont pas le cri d'admiration qu'excite en nous un trait sublime, un coup de force et de génie.

Passons aux arts d'imitation. Ceux-ci ont deux grandes idées à

donner, au lieu d'une; celle de la nature imitée et celle du génie imitateur.

En sculpture, l'Apollon, l'Hercule, l'Antinoüs, le Gladiateur, la Vénus, la Diane antique; en peinture, les tableaux de Raphaël, du Corrége et du Guide réunissent les deux beautés. Il en est de même en poésie, quand la nature, du côté du modèle, et l'imitation, du côté de l'art, portent le caractère de force, de richesse ou d'intelligence, au plus haut degré. On dit à la fois du modèle et de l'imitation : « Cela est beau! » et l'étonnement se partage entre les prodiges de l'art et les prodiges de la nature.

On doit se rappeler ce que nous avons dit du beau moral : la force en fait le caractère. Ainsi, le crime même tient du caractère du beau, lorsqu'il suppose dans l'âme une vigueur, un courage, une audace, une profondeur, une élévation qui nous frappe d'étonnement et de terreur. C'est ainsi que le rôle de Cléopâtre dans *Rodogune*, et celui de Mahomet, sont beaux, considérés dans la nature, abstraction faite du génie du peintre et de la beauté du pinceau.

Une idée inséparable de celle du beau moral et physique, est celle de la liberté, parce que le premier usage que la nature fait de ses forces est de se rendre libre. Tout ce qui sent l'esclavage, même dans les choses inanimées, a je ne sais quoi de triste et de rampant qui l'obscurcit et le dégrade. La mode, l'opinion, l'habitude, ont beau vouloir altérer en nous ce sentiment inné, ce goût dominant de l'indépendance; la nature à nos yeux n'a toute sa grandeur, toute sa majesté, qu'autant qu'elle est libre ou qu'elle semble l'être. Recueillez les voix sur la comparaison d'un parc magnifique et d'une belle forêt : l'un est la prison du luxe, de la mollesse et de l'ennui; l'autre est l'asile de la méditation vagabonde, de la haute contemplation et du sublime enthousiasme. En voyant les eaux captives baigner servilement les marbres de Versailles, et les eaux bondissantes de Vaucluse se précipiter à travers les rochers, on dit également : « Cela est beau! » Mais on le dit des efforts de l'art, et on le sent des jeux de la nature : aussi l'art qui l'assujettit fait-il l'impossible pour nous cacher les entraves qu'il lui donne; et dans la nature livrée à elle-même, le peintre et le poëte se gardent bien d'imiter les accidents où l'on peut soupçonner quelques traces de servitude.

L'excellence de l'art, dans le moral comme dans le physique, est de surpasser la nature, de mettre plus d'intelligence dans l'ordonnance de ses tableaux, plus de richesse dans les détails, plus de grandeur dans le dessin, plus d'énergie dans l'expression, plus de force dans les effets, enfin plus de beauté dans la fiction qu'il n'y en eut jamais dans la réalité. Le plus beau phénomène de la nature, c'est le combat des passions, parce qu'il développe

les grands ressorts de l'âme, et qu'elle-même ne reconnaît toutes ses forces que dans ces violents orages qui s'élèvent au fond du cœur. Aussi la poésie en a-t-elle tiré ses peintures les plus sublimes : on voit même que, pour ajouter à la beauté physique, elle a tout animé, tout passionné dans ses tableaux; et c'est à quoi le merveilleux a grandement contribué.

Voyez combien les accidents les plus terribles de la nature, les tempêtes, les volcans, la foudre, sont plus formidables encore dans les fictions des poëtes. Voyez la terreur que porte aux enfers un coup du trident de Neptune; l'effroi qu'inspire aux vents, déchaînés par Éole, la menace du dieu des mers; le trouble que Typhée, en soulevant l'Etna, vient de répandre chez les morts, et l'effroi qu'inspire la foudre dans la main redoutable de Jupiter tonnant du haut des cieux.

Quand le génie, au lieu d'agrandir la nature, l'enrichit de nouveaux détails, ces traits choisis et variés, ces couleurs brillantes et si bien assorties, ces tableaux frappants et divers font voir, en un moment et comme en un seul point, tant d'activité, d'abondance, de force et de fécondité dans la cause qui les produit, que la magnificence de ce grand spectacle nous jette dans l'étonnement : mais l'admiration se partage inégalement entre le peintre et le modèle, selon que l'impression du beau se réfléchit plus ou moins sur l'artiste ou sur son objet, et que le travail nous semble plus ou moins au-dessus ou au-dessous de la matière.

En imitant la belle nature, souvent l'art ne peut l'égaler; mais de la beauté du modèle et du mérite encore prodigieux d'en avoir approché, résulte en nous le sentiment du beau. Ainsi, lorsque le pinceau de Claude Lorrain ou de Vernet a dérobé au soleil sa lumière, qu'il a peint le vague de l'air, ou la fluidité de l'eau; lorsque, dans un tableau de Van-Huysum, nous croyons voir, sur le duvet des fleurs, rouler des perles de rosée, que l'ambre du raisin, l'incarnat de la rose y brille presque en sa fraîcheur; nous jouissons avec délices et de la beauté de l'objet et du prestige de l'imitation.

La vérité de l'expression, quand elle est vive et qu'on suppose une grande difficulté à l'avoir saisie, fait dire encore de l'imitation qu'elle est belle, quoique le modèle ne soit pas beau. Mais si l'objet nous semble ou trop facile à peindre ou indigne d'être imité, le mépris, le dégoût s'en mêlent; le succès même du talent prodigué ne nous touche point : et tandis que le pinceau minutieux de Gérard Dow nous fait compter les poils du lièvre, sans nous causer aucune émotion, le crayon de Raphaël, en indiquant d'un trait une belle attitude, un grand caractère de tête, nous jette dans le ravissement.

Il en est de la poésie comme de la peinture : quel effet se pro-

met un pénible écrivain qui pâlit à copier fidèlement une nature aussi froide que lui ? Mais que le modèle soit digne des efforts de l'art, et que ces efforts soient heureux; les deux beautés se réunissent, et l'admiration est au comble. L'ouvrage même peut être beau, sans que l'objet le soit, si l'intention est grande et le but important : c'est ce qui élève la comédie au rang des plus beaux poëmes, et ce qui mérite à l'apologue ce sentiment d'admiration que le beau seul obtient de nous.

Que Molière veuille arracher le masque à l'hypocrisie; qu'il veuille lancer sur le théâtre un censeur âpre et vigoureux des vices criants de son siècle; que La Fontaine, sous l'appât d'une poésie attrayante, veuille faire goûter aux hommes la sagesse et la vérité; et que l'un et l'autre aient choisi dans la nature les plus ingénieux moyens de produire ces grands effets, tout occupés du prodige de l'art et du mérite de l'artiste, nous nous écrions : « Cela est beau! » et notre admiration se mesure aux difficultés que l'artiste a dû vaincre, et à la force de génie qu'il a fallu pour les surmonter.

De là vient que, dans un poëme, des vers où l'énergie, la précision, l'élégance, le coloris et l'harmonie se réunissent sans effort, sont une beauté de plus, et une beauté d'autant plus frappante, qu'on sent mieux l'extrême difficulté de captiver ainsi la langue et de la plier à son gré.

De là vient aussi que, si l'art veut s'aider de moyens naturels pour faire son illusion et pour produire ses effets, il retranche de ses beautés, de son mérite et de sa gloire. Qu'un décorateur emploie réellement de l'eau pour imiter une cascade, l'art n'est plus rien : je vois la nature en petit et chétivement représentée; mais qu'avec un pinceau ou les plis d'une gaze on me représente la chute des eaux de Tivoli ou les cataractes du Nil, la distance prodigieuse du moyen à l'effet m'étonne et me transporte de plaisir.

Il en est de même de l'éloquence. Il y a de l'adresse, sans doute, à présenter à ses juges les enfants d'un homme accusé pour lequel on demande grâce, ou à dévoiler à leurs yeux les charmes d'une belle femme qu'ils allaient condamner, et qu'on veut faire absoudre; mais cet art est celui d'un adroit corrupteur, ou d'un solliciteur habile; ce n'est point l'art d'un orateur. Les dernières paroles de César, répétées au peuple romain, sont un trait d'éloquence de la plus rare beauté; sa robe ensanglantée, déployée sur la tribune, n'est rien qu'un heureux artifice.

Le pathétique, ou l'expression de la souffrance, n'est pas une belle chose dans son modèle. La douleur d'Hécube, les frayeurs de Mérope, les tourments de Philoctète, les malheurs d'Œdipe ou d'Oreste n'ont rien de beau dans la réalité, et c'est peut-être ce

qu'il y a de plus beau dans l'imitation : beauté d'effet, prodige de l'art, de se pénétrer avec tant de force des sentiments d'un malheureux, qu'en l'exposant aux yeux de l'imagination, on produise le même effet que s'il était présent lui-même, et que, par la force de l'illusion, on émeuve les cœurs, on arrache les larmes, on remplisse tous les esprits de compassion ou de terreur.

Ainsi, soit dans la nature, soit dans les arts, soit dans les effets qui résultent de l'alliance et de l'accord de l'art avec la nature, rien n'est beau que ce qui annonce, dans un degré qui nous étonne, la force, la richesse ou l'intelligence de l'une ou l'autre de ces deux causes, ou de toutes deux à la fois.

On peut dire qu'il y a du vague dans les caractères que nous donnons au beau. Mais il y a aussi du vague dans l'opinion qu'on y attache : l'idée en est souvent factice, et le sentiment relatif à l'habitude et au préjugé. Par exemple, la même couleur qui est riche et belle aux yeux d'une classe d'hommes, n'est pas telle aux yeux d'une autre classe, par la seule raison que la teinture en est commune et de vil prix. Pourquoi ne dit-on pas du lever du soleil, ou de son coucher, qu'il est beau quand le ciel est pur et serein, et pourquoi le dit-on lorsque sur l'horizon il se rencontre des nuages sur lesquels il semble répandre la pourpre et l'or? C'est que l'or et la pourpre sont dans nos mains des choses précieuses; qu'à leur richesse, nous avons attaché le sentiment du beau par excellence; et qu'en les voyant briller d'un éclat merveilleux sur les nuages que le soleil colore, nous les comparons à ce que l'industrie, le luxe et la magnificence offrent de plus riche à nos yeux. A des idées invariables, il faut des caractères fixes; mais à des idées changeantes, il faut des caractères susceptibles, comme elles, des variations de la mode et des caprices de l'imagination.

(Éléments de Littérature.)

Mme DE STAEL.

(1770-1817.)

Les défauts de *Corinne* sont ceux de beaucoup d'autres romans; et si madame de Staël les porte plus loin qu'un autre, mieux que tout autre aussi elle les rachète par les qualités qui tiennent à une imagination brillante, à un esprit rare, et même à un talent distingué, quoique très-inégal. Il y a dans son ouvrage des détails pleins de charmes et d'intérêt; il y a, à travers trop de dissertations et de subtilités sur les passions et le cœur humain, des aperçus aussi vrais que fins et délicats. On y trouve un grand nombre de belles

pensées, exprimées avec énergie et concision; des traits vifs, ingénieux et inattendus; des pages éloquentes, peut-être même trop pour le genre. M. DE FÉLETZ.

Après avoir essayé de nous peindre l'Italie dans *Corinne*, madame la baronne de Staël entreprend de nous faire connaître l'Allemagne dans ce nouvel ouvrage [1].... Les formes différentes des deux ouvrages semblent appropriées aux différents caractères des deux peuples dont ils doivent tracer l'image; et, à cet égard, chacune de ces compositions se recommande au moins par un mérite remarquable de convenance, qui atteste une grande flexibilité de talent.

L'une, plus remplie d'émotions, de passions, de mouvements, d'enthousiasme, d'ivresse et de délire, plus étincelante, plus dramatique, plus entraînante, participe, en quelque sorte, à l'éclat et à l'ardeur du beau ciel qui l'inspira; l'autre, plus calme, plus réfléchie, et, si l'on veut, plus sombre, composée presque entièrement de dissertations littéraires, de discussions critiques, de commentaires, de leçons, d'analyses et d'extraits qui en constituent le fond, rappelle le pays de l'étude, des longs travaux, des veilles persévérantes, de la patience infatigable et de la profonde érudition. La première tient, pour ainsi dire, de l'agitation et de la mobilité italienne; la seconde, du flegme germanique et de la constance allemande. Ce n'est pas que l'auteur ne mêle naturellement ces diverses qualités : il y a toujours de l'enthousiasme et de la passion dans les ouvrages que madame de Staël médite avec le plus de sang froid; il y a toujours de la pensée et de la philosophie dans ceux qu'elle conçoit avec le plus de chaleur : ces derniers sont faits peut-être pour obtenir un succès plus rapide, plus étendu et plus populaire; mais tous ont le droit d'être favorablement accueillis, et c'est un droit dont ils ne sont jamais frustrés. DUSSAULT.

Pompéia.

A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics, et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés; mais à Pompéia c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres, l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant; la farine qui allait être pétrie est encore là. Les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplis-

1. Les *Considérations sur l'Allemagne.*

sent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville qui subsiste encore presqu'en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir; et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux. Cette histoire du monde où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplit le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a longtemps que l'homme existe! qu'il y a longtemps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel où règne l'immortalité? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum et à Pompéia, et que l'on essaye de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorés. Mais en passant près de ces cendres que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

(Corinne ou l'Italie.)

VOLNEY.

(1757-1820.)

Parmi les nombreux ouvrages de Volney, les deux plus remarquables sont le *Voyage en Égypte et en Syrie* et les *Ruines* ou *Méditations sur les révolutions des empires*. Le premier ouvrage passa, dès son apparition, pour le chef-d'œuvre du genre; et les quarante années qui se sont écoulées depuis n'ont fait que confirmer ce juge-

ment. Dans ses descriptions, dans ses récits, Volney s'éloigne des sentiers battus. « Il ne dit point par où il a passé, ce qui lui est arrivé, quelles impressions il a éprouvées. Il évite avec soin de se mettre en scène; c'est un habitant des lieux, qui les a longtemps et bien observés, qui vous décrit l'état physique, politique et moral. L'illusion serait complète, si on pouvait supposer dans un vieil Arabe toutes les connaissances, toute la philosophie des Européens qui se trouvent réunies à la maturité dans un voyageur de vingt-cinq ans [1]. » Cette manière de voyager, et surtout de décrire ses voyages, était celle d'Hérodote, dont Volney avait si attentivement lu les ouvrages. Comme lui, il s'est attaché à joindre à la description des pays le récit des révolutions politiques qu'ils ont éprouvées. Quelques personnes cependant, faisant à Volney la même injure que des érudits superficiels faisaient alors à l'historien grec, doutèrent de la fidélité de ses tableaux; mais ce fut pour lui un bien beau triomphe, lorsque dix ans après quarante mille Français vinrent visiter en conquérants « cette terre antique qu'il avait parcourue sans compagnon, sans armes, sans appui. » Tous reconnurent dans Volney un observateur exact, éclairé, un guide sûr, et le *seul qui ne les ait jamais trompés* [2]. Alors disparurent tous les doutes; et l'on put, sans être taxé de prévention, regarder Volney comme le continuateur d'Hérodote : on peut ajouter, son vengeur....

Dans les *Ruines*, l'auteur se met en scène sur les ruines de Palmyre; et là il se livre à de profondes méditations sur la destruction de tant d'empires à qui leur puissance colossale semblait promettre une éternelle durée, et qui n'en ont pas moins obéi à cette loi de la nature qui veut que tout périsse.

Dans ce même ouvrage, Volney établit la nécessité de la tolérance religieuse, reconnue aujourd'hui par tous les esprits éclairés; il ne défend pas avec moins d'éloquence les droits imprescriptibles des peuples et de l'humanité. Lorsqu'ensuite il parle de la diversité des opinions religieuses, si opposées en apparence, quoiqu'elles semblent, selon lui, toutes dérivées d'une même source, on s'aperçoit que le livre de l'*Origine des cultes*, par Dupuis, quoique encore inédit, était parfaitement connu de Volney : car il abonde dans les idées hiéro-astronomiques de cet écrivain, qui n'a fait que renouveler, pour les ériger en système, des données qui se trouvent dans le livre des *Saturnales* de Macrobe. Enfin, l'on a reproché à l'auteur des *Ruines* d'avoir attribué aux différentes religions des caractères auxquels leurs sectateurs ne les reconnaîtraient pas toujours.

M. Durozoir.

On doit s'attendre à trouver dans tous les ouvrages du même auteur, mais surtout dans les *Ruines*, une intolérance poussée jusqu'au fanatisme contre toutes les institutions chrétiennes, mais particu-

1. Notice sur Volney, par M. Daru.
2. Relation de l'expédition d'Égypte, par le général Berthier.

lièrement contre le catholicisme; on y trouve aussi, comme en avertit M. Durozoir, la reproduction de l'absurde système de Dupuis, qui, se mettant en flagrante contradiction avec les faits les mieux avérés de l'histoire, et poussant l'extravagance jusqu'à nier l'existence humaine de Jésus-Christ et celle des apôtres, prétend trouver dans certaines combinaisons astronomiques, dont la justesse est d'ailleurs démentie par la science, l'explication de tous les mystères et de la naissance de tous les cultes.

Les pyramides.

J'ai déjà exposé comment la difficulté habituelle des voyages en Égypte, devenue plus grande en ces dernières années, s'opposait aux recherches sur les antiquités. Faute de moyens, et surtout de circonstances propres, on est réduit à ne voir que ce que d'autres ont vu, et à ne dire que ce qu'ils ont déjà publié. Par cette raison, je me bornerai à quelques considérations générales.

Les pyramides de Djizé sont un exemple frappant de cette difficulté d'observer dont j'ai fait mention. Quoique situées à quatre lieues seulement du Caire, où il réside des Francs, quoique visitées par une foule de voyageurs, on n'est point encore d'accord sur leurs dimensions. On a mesuré plusieurs fois leur hauteur par les procédés géométriques, et chaque opération a donné un résultat différent. Pour décider la question, il faudrait une nouvelle mesure solennelle, faite par des personnes connues; mais, en attendant, on doit taxer d'erreur tous ceux qui donnent à la grande pyramide autant d'élévation que de base, attendu que son triangle est très-sensiblement écrasé.

La ligne du rocher sur lequel sont assises les pyramides ne s'élève pas au-dessus du niveau de la plaine de plus de quarante à cinquante pieds. La pierre dont il est formé est une pierre calcaire blanchâtre, d'un grain pareil au beau moellon. Celle des pyramides est d'une nature semblable. Au commencement du siècle, on croyait, sur l'autorité d'Hérodote, que les matériaux en avaient été transportés d'ailleurs; mais des voyageurs, observant la ressemblance dont nous parlons, ont trouvé plus naturel de les faire tirer du rocher même; et l'on traite aujourd'hui de fable le récit d'Hérodote, et d'absurdité cette translation de pierres. On calcule que l'aplanissement des rochers en a dû fournir la meilleure partie; et pour le reste, on suppose des souterrains invisibles, que l'on agrandit autant qu'il est besoin. Mais si l'opinion ancienne a des invraisemblances, la moderne n'a que des suppositions. Ce n'est point un motif suffisant de juger que

de dire : « Il est incroyable que l'on ait transporté des carrières éloignées, il est absurde d'avoir multiplié des frais qui deviennent énormes, etc. » Dans les choses qui tiennent aux opinions et aux gouvernements des peuples anciens, la mesure des probabilités est délicate à saisir : aussi, quelque invraisemblable que paraisse le fait dont il s'agit, si l'on observe que l'historien a puisé dans les archives originales ; qu'il est très-exact dans tous ceux que l'on peut vérifier ; que le rocher libyque n'offre en aucun endroit des élévations semblables à celles qu'on veut supposer, et que les souterrains sont encore à connaître ; si l'on se rappelle les immenses carrières qui s'étendent de Saouâdi à Manfalout, dans un espace de vingt-cinq lieues ; enfin si l'on considère que leurs pierres, qui sont de la même espèce, n'ont aucun autre emploi apparent ; on sera porté tout au moins à suspendre son jugement, en attendant une évidence qui le détermine. Pareillement, quelques écrivains se sont lassés de l'opinion que les pyramides étaient des tombeaux, et ils en ont voulu faire des temples ou des observatoires ; ils ont regardé comme absurde qu'une nation sage et policée fît une affaire d'État du sépulcre de son chef, et comme extravagant qu'un monarque écrasât son peuple de corvées pour enfermer un squelette de cinq pieds dans une montagne de pierre : mais, je le répète, on juge mal les peuples anciens quand on prend pour termes de comparaison nos opinions, nos usages. Les motifs qui les ont animés peuvent nous paraître extravagants, peuvent l'être même aux yeux de la raison, sans avoir été moins puissants, moins efficaces. On se donne des entraves gratuites de contradictions en leur supposant une sagesse conforme à nos principes ; nous raisonnons trop d'après nos idées, et pas assez d'après les leurs. En suivant ici soit les unes, soit les autres, on jugera que les pyramides ne peuvent avoir été des observatoires d'astronomie, parce que le mont Moqattam en offrait un plus élevé et qui borne ceux-là ; parce que tout observatoire élevé est inutile en Égypte, où le sol est très-plat, et où les vapeurs dérobent les étoiles plusieurs degrés au-dessus de l'horizon ; parce qu'il est impossible de monter sur la plupart des pyramides ; enfin, parce qu'il était inutile de rassembler onze observatoires aussi voisins que le sont les onze pyramides, grandes et petites, que l'on découvre du local de Djizé. D'après ces considérations, on pensera que Platon, qui a fourni l'idée en question, n'a pu avoir en vue que des cas accidentels, ou qu'il n'a ici que son mérite ordinaire d'éloquent orateur. Si, d'autre part, on pèse les témoignages des anciens et les circonstances des lieux ; si l'on fait attention qu'auprès des pyramides il se trouve trente à quarante moindres monuments, offrant des ébauches de la même figure pyramidale ; que ce lieu stérile, éloigné de la terre culti-

vable, a la qualité requise des Égyptiens pour être un cimetière, et que près de là était celui de toute la ville de Memphis, la plaine des momies, on sera persuadé que les pyramides ne sont que des tombeaux. L'on croira que les despotes d'un peuple superstitieux ont pu mettre de l'importance et de l'orgueil à bâtir pour leur squelette une demeure impénétrable, quand on saura que, dès avant Moïse, il était de dogme à Memphis que les âmes reviendraient au bout de six mille ans habiter les corps qu'elles avaient quittés : c'était par cette raison que l'on prenait tant de soin de préserver ces corps de la dissolution, et que l'on s'efforçait d'en conserver les formes au moyen des aromates, des bandelettes et des sarcophages. Celui qui est encore dans la chambre sépulcrale de la grande pyramide est précisément dans les dimensions naturelles ; et cette chambre, si obscure et si étroite, n'a jamais pu convenir qu'à loger un mort. Il faut donc revenir à l'opinion, toute vieillie qu'elle peut être, que les pyramides sont des tombeaux; et cet emploi, indiqué par toutes les circonstances locales, et constaté par le nom même de ces monuments, qui, selon une analyse conforme à tous les principes de la science, me donne, mot à mot, *chambre* ou *caveau du mort*.

L'époque de la construction de la plupart des pyramides n'est pas connue ; mais celle de la grande est si évidente qu'on n'eût jamais dû la contester. Hérodote l'attribue à Chéops, avec un détail de circonstances qui prouve que ses auteurs étaient bien instruits. Or, ce Chéops, dans sa liste, la meilleure de toutes, se trouve le second roi après Protée, qui fut contemporain de la guerre de Troie ; et il en résulte, par l'ordre des faits, que sa pyramide fut construite vers les années 140 et 160 de la fondation du temple de Salomon, c'est-à-dire 850 ans avant J. C.

La main du temps, et plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction et l'énormité de leur masse les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. On commence à voir ces montagnes factices dix lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête qu'on croit être à leur pied ; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve. La hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ou-

vrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied; tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect; mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport. Après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage ; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses, et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux. On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages : ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monuments de l'Égypte; ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on pardonne à l'avarice, qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir : on en accorde moins de pitié à ces ruines; et tandis que l'amateur des arts s'indigne, dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin, le philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, et qui soumet au plus humble de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile.

(Voyage en Égypte et en Syrie.)

Les ruines de Palmyre.

Le soleil venait de se coucher; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie : la pleine lune, à l'orient, s'élevait sur un fond bleuâtre aux planes rives de l'Euphrate; le ciel était pur, l'air calme et serein; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée; les pâtres avaient retiré leurs chameaux; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre; un vaste silence régnait sur le désert; seulement, à de longs intervalles, l'on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals.... L'ombre croissait, et déjà, dans le crépuscule, mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs.... Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un re-

cueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente; ici fut le siége d'un empire puissant. Oui, ces lieux, maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte, une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires : en ces murs, où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fêtes; ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques! Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux. Là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de Tyr pour le fil précieux de la Sérique, les tissus moelleux de Cachemire pour les tapis fastueux de la Lydie, l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes, l'or d'Ophyr pour l'étain de Thulé!

Et maintenant voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques, a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des bêtes fauves; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent le sanctuaire des dieux!.... Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire!.... comment se sont anéantis tant de travaux!.... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! Ainsi s'évanouissent les empires et les nations!

(Les Ruines.)

LACÉPÈDE.

(1756-1825.)

Placé entre Buffon d'une part, et Cuvier de l'autre, Lacépède sert comme de transition aux deux écoles représentées par ces deux illustres maîtres, et il ne peut ainsi nous offrir que le pâle reflet de toutes les qualités qui ont brillé d'un éclat si vif chez ces grands naturalistes. Buffon, doué d'une imagination poétique, accueillant avec trop de complaisance les récits mensongers de quelques voyageurs, s'attacha beaucoup plus à raconter des systèmes, à créer des théories, à étudier et décrire les mœurs, les habitudes des animaux, qu'à pénétrer les mystères de leur organisation. Au contraire, Cuvier envisageant l'histoire naturelle sous un point de vue plus scientifique, et pressentant l'influence qu'une telle marche pourrait exercer sur les progrès des autres sciences, s'est livré plus spécialement à des études anatomiques et physiologiques.... Lacépède, c'est Buffon moins le style, mais avec une allure un peu plus scientifique.

MICHAUD.

L'esprit et le génie.

Lorsque quelqu'un voudra reconnaître si la nature lui a donné le génie, qu'il lise avec attention les ouvrages qu'une admiration universelle et soutenue a reconnus pour appartenir au génie; qu'il contemple dans les arts les monuments qu'un consentement général a rapportés à ce même génie, et qu'il apporte à cette étude et à cette contemplation les connaissances préliminaires nécessaires. S'il lit froidement et sans enthousiasme, s'il n'est ému ou transporté qu'à demi, s'il n'est pas ravi, pour ainsi dire en extase à la vue de l'empreinte sacrée du génie, si un trait sublime l'effleure lorsqu'il devrait le percer, la nature lui a refusé sa céleste lumière; non-seulement il ne possède pas le génie développé, il n'en a seulement pas reçu le plus faible rayon : il ne doit pas s'attendre à dévoiler les grands secrets de la nature; il pourra découvrir des vérités, rendre des services à la science, et l'avancer; mais il n'aura que de l'esprit : et, s'il élève un monument durable, ce ne sera pas un monument immense.

Mais s'il écoute avec transport la voix du génie qui lui parlera dans les écrits des grands hommes; si cette voix forte et divine grave ses paroles dans son âme en caractères profonds; s'il est

hors de lui-même en contemplant les vastes productions et les grands ensembles; si les chefs-d'œuvre des arts, au moins de ceux pour lesquels ses organes sont formés, si ces chefs-d'œuvre le ravissent, s'il les goûte, pour ainsi dire, intimement; si ses yeux se remplissent de larmes, si son cœur est oppressé, s'il s'identifie avec l'auteur de l'ouvrage qu'il admire, et s'applique tout entier avec lui à chaque partie de ce même ouvrage, s'il sent naître dans son âme un ardent désir de créer de grandes choses, et si la vue nette de grandes productions lui inspire une certaine confiance de les imiter, la nature a allumé pour lui le flambeau du génie : bientôt tout s'aplanira sous ses pas, les grandes découvertes lui sont réservées, il verra, pour ainsi dire, la nature sans aucun voile, et sera immortel comme elle.

A la vérité, s'il est doué d'une sensibilité profonde, l'esprit seul pourra lui faire éprouver, à la vue des chefs-d'œuvre des arts, toutes les sensations que je viens de décrire. Mais que le jeune physicien qui sentira brûler dans son âme un feu trop vif de sensibilité, et se méfiera de cette faculté ardente dans l'épreuve qu'il voudra faire de ses forces, essaye son âme devant les chefs-d'œuvre des sciences, pour lesquels le génie ne pourra jamais être remplacé par la sensibilité; et s'il ressent l'état d'extase que nous avons tâché de peindre, qu'il soit toujours sûr d'avoir du génie.

(Discours sur la manière d'étudier et de traiter la physique.)

POUCQUEVILLE.

(1770-1838.)

Le *Voyage dans la Grèce* renferme des parties bien traitées, des descriptions exactes et des aperçus statistiques utiles. Mais il s'en faut que tout y soit inédit et neuf, comme son auteur l'a prétendu. Les travaux des Spon, des Chandler, des Choiseul, des Guy et des Savary même, n'ont point été inutiles à M. Poucqueville, et les contrées qu'il a explorées, d'autres les avaient parcourues et décrites avant lui. Quoi qu'il en soit, le livre de M. Poucqueville eut un grand succès que les circonstances favorisèrent singulièrement.

X.

Ruines de Nicopolis.

Le théâtre d'Apollon, nom répété machinalement par les paysans, est adossé à la base des montagnes de la Cassiopie ; ses hautes murailles, qui entourent les débris de la scène, l'annon-

cent de loin, et attirent les premiers regards du voyageur. La grandeur romaine respire encore dans ce monument. Son style colossal, les larges briques de ses murs, les grandes pierres de ses gradins écroulés, couverts de noms grecs et latins, annoncent jusque dans les ruines de ses ouvrages la majesté du peuple roi. Mais, hélas! tristes restes des fastes de la gloire, dix-huit siècles ont passé, les Romains ne sont plus : encore quelques retours des années, et ces décombres eux-mêmes auront disparu. Le théâtre, qui retentissait des acclamations du peuple lorsque le voile de pourpre s'élevait au-dessus des spectateurs, ne répond plus qu'aux glapissements sinistres des chacals. Le loup féroce et le serpent venimeux habitent sous les voûtes, et les bancs réservés aux sénateurs sont couverts de hautes fougères. Les épines et les ronces hérissent le palais des Césars, et les halliers remplissent la salle brillante des festins. Près de là, l'eau des Thermes arrose les chapitaux d'une église gothique renversée sur les débris d'un temple auquel elle avait succédé. On moissonne dans l'agora! des chèvres errent sur les plates-formes de l'acropole, autrefois garnies de balistes et de catapultes. Le temps a brisé les autels de César, et confondu la divinité d'Auguste, que la basse adulation avait osé placer dans les cieux, quand la terre l'accusait des meurtres, des assassinats, des proscriptions et des crimes dont il ne cessa de se souiller que lorsqu'il n'eut plus d'ennemis à immoler à sa vengeance.

(Voyage en Grèce.)

ÉMERIC DAVID.

(1755-1839.)

L'Académie des inscriptions et belles-lettres avait mis au concours, en 1799, la question suivante : « Quelles ont été les causes de la perfection de la sculpture antique, et quels seraient les moyens d'y atteindre ? » M. Émeric David obtint le prix pour un mémoire intitulé : *Recherches sur l'art statuaire, considéré chez les anciens et chez les modernes.*

Le génie dans l'art statuaire.

Le génie, dans l'art statuaire en particulier, choisit de nobles sujets, agrandit, élève, anime tous ceux qu'il traite ; il distingue dans une action le moment, les pensées, les mouvements de

l'âme les plus capables de produire de grands effets ; il exprime beaucoup avec peu de figures ; il apprécie toutes les convenances ; il allie la richesse avec la simplicité, l'énergie de l'expression avec la beauté des formes. Ce n'est pas tout : le génie saisit avec la plus exacte justesse la forme des corps telle qu'elle est ; il sent vivement tous les contours, tous les reliefs, toutes les demi-teintes, et reporte le tout sur son ouvrage aussi vivement qu'il l'a saisi. Il peut choisir avec sûreté, parce qu'il voit tout ; il voit tout, parce qu'un amour toujours renaissant attache ses yeux sur son modèle. Ni la fatigue, ni même ses erreurs ne le rebutent dans l'exécution. Sa passion va redoublant depuis le commencement de l'ouvrage jusqu'au poli. Honteux de se trouver inférieur à la nature, il brise sa figure et la recommence, et, forcé enfin de la laisser échapper de ses mains, il lui dit encore : « Tu n'es qu'une méprisable argile. »

Représentons-nous l'âme, le feu du poëte sublime qui a modelé l'Apollon. Élévation de pensées égale à la hauteur de son sujet, chaleur la plus soutenue, la plus active qui puisse embraser un artiste ; amour passionné du beau qui cherchait sans cesse la perfection, et qui dirigeait dans chaque mouvement une main obéissante et réfléchie ; goût épuré qui, parmi des formes parfaites, savait choisir les plus convenables au dieu toujours jeune, toujours radieux, dont l'artiste formait l'image : telles étaient les facultés, les lumières de cet homme divin. Nous n'avons rien à lui pardonner, parce que sa propre critique ne lui pardonnait rien. Il s'est montré l'égal de lui-même dans les détails élégants et dans le noble ensemble de sa statue. D'après des modèles humains, il ne pouvait représenter qu'un homme, mais cet homme est si beau, qu'il paraît une divinité. Par un effet de sa pose majestueuse, et par l'opposition de son léger manteau, le dieu est resplendissant de lumière. Il est nu, et n'inspire que le respect. Il marche sur la terre, et semble pouvoir la quitter. On voit à son mouvement ce qu'il vient de faire ; on reconnaît la pensée qui coule dans son esprit. L'ignorant qui le regarde s'émeut, trouve en soi, pour l'admirer, un sens qu'il ne se connaissait point. L'homme savant dans les arts, chaque fois qu'il le considère, reconnaît avec étonnement qu'il n'en avait point encore senti toute la perfection ; plus il a de connaissances, plus il y découvre de vérité, de finesse, de grandeur, de beautés toujours nouvelles. Prodigieux effet et de la sublimité de la pensée, et de la fidélité de l'imitation dans l'art statuaire, voilà le génie !

(Recherches sur l'art statuaire.)

Le Laocoon.

Saisi par d'énormes serpents qui l'enchaînent, qui l'oppressent, qui sont prêts à l'étouffer; plein d'une vigueur que la force des serpents surmonte, et qui doit bientôt défaillir, Laocoon, dans cette lutte mortelle, fait voir, par des mouvements énergiques, mais décents et retenus, la grandeur de son âme et son respect pour les dieux. Les nœuds que forment les serpents autour de ses fils, les soulèvent et les attachent contre lui : il ressent leurs souffrances. Ses yeux cherchent le ciel, sa douleur est profonde; elle est noble. Il se plaint, il ne crie pas. Dans le soulèvement et la contraction de tous ses muscles, la vérité, la beauté des formes n'ont été altérées en rien. La vie et la douleur circulent dans tous ses membres, et tous présentent l'image de la beauté. Les sentiments différents qui agitent les enfants et le père produisent des mouvements variés, qui développent partout des beautés nouvelles. L'artiste est arrivé par conséquent au sommet de l'art, puisqu'il a excité la pitié, l'amour et l'admiration par la représentation fidèle de la vie, de la beauté, de la douleur et de la vertu.

(Recherches sur l'art statuaire.)

BONALD.

(1753-1840.)

C'est véritablement dans les questions particulières de morale ou de politique que M. de Bonald excelle : il y répand partout une modération féconde, pour employer la belle expression de D'Aguesseau. Le style de M. de Bonald pourrait être quelquefois plus harmonieux et moins négligé. Sa pensée est toujours éclatante et d'un heureux choix; mais je ne sais si son expression n'est pas quelquefois un peu terne et commune, léger défaut que le travail fera disparaître. On pourrait aussi désirer plus d'ordre dans les matières, et plus de clarté dans les idées : les génies forts et élevés ne compatissent pas assez à la faiblesse de leurs lecteurs; c'est un abus naturel de la puissance. Quelquefois encore, les distinctions de l'auteur paraissent trop ingénieuses, trop subtiles. Comme Montesquieu, il aime à appuyer une grande vérité sur une petite raison.

La définition d'un mot, l'explication d'une étymologie sont des choses trop curieuses et trop arbitraires pour qu'on puisse les avancer au soutien d'un principe important.

M. DE CHATEAUBRIAND.

La philosophie des Hébreux.

La plus ancienne philosophie écrite qui nous soit connue, celle des Hébreux, s'attacha à faire connaître la cause suprême, intelligente, éternelle, de l'univers, et sa volonté générale, dont les lois fondamentales des êtres sont l'expression : elle en tira la connaissance des devoirs de l'homme, et elle parla de cette cause suprême et de l'homme, son plus noble effet et celui qui soumet tous les autres à sa pensée ou à son action, avec une hauteur d'intelligence, une force de sentiment, une magnificence de style proportionnée à la majesté des objets, et auxquels le langage des autres peuples ne put atteindre.

Les effets même purement matériels, la philosophie des Hébreux ne les considéra pas en eux-mêmes : ils ne lui parurent pas dignes de ses recherches : elle les considéra comme l'action merveilleuse de la cause souverainement puissante ; et, franchissant ces lois générales du mouvement et de la matière dont nous sommes si péniblement occupés, elle vit dans les cieux le pavillon qu'étendait sur l'univers la main du Très-Haut, dans les nuées son vêtement, dans la terre son marchepied, dans les foudres et les tempêtes ses messagers et ses hérauts. Si elle admira la puissance infinie du créateur dans les grands phénomènes de la nature, elle bénit son inépuisable bonté dans les plus petits effets de la création. Les productions de la terre furent le repas préparé pour l'homme, et les animaux furent les serviteurs destinés à l'aider dans ses travaux. De là, ces hymnes à la gloire de l'être tout-puissant et tout bon, ces cantiques de reconnaissance et d'amour, qui font de la plus haute philosophie la poésie tantôt la plus sublime et tantôt la plus gracieuse, et qui traduisent des pensées divines en langage divin.

(Législation primitive.)

FORBIN.

(1779-1841.)

Louis-Nicolas-Philippe-Auguste, comte de Forbin, directeur des musées royaux, obtint en 1816 la permission d'entreprendre un voyage dans le Levant. Pendant les deux ans que dura ce voyage, il parcourut la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, en littérateur aussi bien qu'en peintre, et justifia ensuite ces deux titres dans l'ouvrage qu'il publia à son retour. Son *Voyage dans le Levant* porte le même cachet que toutes ses œuvres; on y retrouve la verve chaleureuse et l'élégance de style qui caractérisent ses tableaux comme ses écrits. On a dit de lui que son pinceau avait traduit les poëtes, et que sa plume avait inspiré les peintres.

Les ruines d'Éphèse.

Je parvins avec assez de difficulté, par une journée brûlante, jusqu'à la vaste enceinte du temple de Diane. L'ensemble paraît être de la grandeur du Louvre et des Tuileries, en y comprenant le jardin.... A la vue de ces constructions gigantesques, il est aisé de concevoir les dépenses qu'elles coûtèrent à tous les peuples de la Grèce et de l'Asie. On rencontre, derrière le temple de Diane, un monument circulaire orné de colonnes; un autre de forme carrée, et au milieu un emplacement dont le pavé était de marbre. Un édifice assis sur des souterrains, est entièrement tombé. Ces ruines composent un grand monticule entouré de plusieurs autres, tous formés des débris portant la merveilleuse empreinte du goût exquis des Grecs, à l'époque brillante de leur puissance, de leurs succès dans tous les genres.

Quel sujet d'émotions plus profondes que celui de cette grande destruction? Quelle terrible et singulière leçon que cette promenade d'une lieue, où l'on marche sans cesse sur des décombres, où des matériaux d'une admirable richesse couvrent des plaines, des montagnes, des vallées, n'offrant d'asile qu'aux loups et à de nombreux sangliers! La porte de la Persécution est un monument en marbre, construit des arrachements et des restes d'édifices postérieurs; elle me rappela les monuments romains.... Le dernier tremblement de terre a renversé cette porte, qui était si

bien conservée lorsque je la dessinai. On marche pendant un quart de lieue sur un terrain couvert d'un épouvantable chaos de pierres et de marbres amoncelés, empilés : frises, frontons, architraves, métopes, statues, tout ce qui charmait autrefois les yeux par sa régularité et sa perfection, les effraye aujourd'hui par la confusion de ses débris.

Je suivis un aqueduc qui réunit dans les montagnes les eaux des sources les plus abondantes ; il les amène encore, mais personne ne va s'y désaltérer. Cette rivière, portée sur des murs élevés, rencontre enfin une brèche chargée de vignes sauvages ; elle tombe alors en cascade, et sa nappe limpide se brise sur le dôme des ruines et des bains turcs.

Les siècles les plus reculés et les âges de barbarie ont écrit leurs annales dans ce lieu des regrets, des hautes réflexions, où tout parle si noblement de la mort....

L'aspect général d'Éphèse me rappelait celui des marais Pontins. A l'heure où le soleil descendait dans la mer, l'harmonie des lignes, la vapeur chaude des lointains, le voile de cette heure mystérieuse, formaient un ensemble touchant et mélancolique, supérieur aux plus beaux paysages de Claude Lorrain. Peut-être un jour, me disais-je, un homme des Florides viendra-t-il visiter les ruines de ma patrie, et, comme dans Éphèse, quelques noms seuls demeureront debout au milieu de la poussière des marbres et la cendre du cèdre et de l'airain. Je me rappellerai longtemps l'impression douce et triste de cette soirée : les échos cachés dans des conduits profonds répétaient alors les moindres bruits ; le frémissement du vent dans les bruyères ressemblait à des clameurs souterraines ; l'imagination croyait entendre les derniers sons de l'hymne des prêtres de Diane, ou le chant des premiers chrétiens autour de l'apôtre d'Éphèse.

(Voyage dans le Levant.)

CHATEAUBRIAND.

(1769.)

[Voyez page 85, pour le jugement littéraire.]

Du style de la Bible.

On trouve dans la Bible toutes les sortes de styles : styles qui, formant un corps unique de cent morceaux divers, n'ont toutefois aucune ressemblance avec les styles des hommes. Entre ces styles divins, trois surtout se font remarquer :

1° Le style historique, tel que celui de la *Genèse*, du *Deutéronome*, de *Job*, etc.

2° La poésie sacrée, telle qu'elle existe dans les psaumes, dans les prophètes et dans les traités moraux, etc.

3° Le style évangélique.

Le premier de ces trois styles, avec un charme plus grand qu'on ne peut dire, tantôt imite la narration de l'épopée, comme dans l'aventure de Joseph, tantôt emprunte les mouvements de l'ode, comme après le passage de la mer Rouge; ici soupire les élégies du saint Arabe, là chante avec Ruth d'attendrissantes bucoliques. Ce peuple dont tous les pas sont marqués par des phénomènes; ce peuple pour qui le soleil s'arrête, le rocher verse des eaux, le ciel prodigue sa manne; ce peuple ne pouvait avoir des fastes ordinaires. Les formes connues changent à son égard: ses révolutions sont tour à tour racontées avec la trompette, la lyre et le chalumeau; et le style de son histoire est lui-même un continuel miracle, qui porte témoignage de la vérité des miracles dont il perpétue le souvenir.

On est merveilleusement étonné d'un bout de la Bible à l'autre. Qu'y a-t-il de comparable à l'ouverture de la *Genèse?* Cette simplicité du langage, en raison inverse de la magnificence des faits, nous semble le dernier effort du génie.

« In principio creavit Deus cœlum et terram.

« Terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi, et spiritus Dei ferebatur super aquas.

« Dixitque Deus : fiat lux, et facta est lux.

« Et vidit Deus lucem, quod esset bona : et divisit lucem a tenebris. »

On ne montre pas comment un pareil style est beau; et si quelqu'un le critiquait, on ne saurait que répondre. Nous nous contenterons d'observer que Dieu qui voit la lumière, et qui, comme un *homme* content de son ouvrage, s'applaudit lui-même et la trouve bonne, est un de ces traits qui ne sont point dans l'ordre des choses humaines; cela ne tombe point naturellement dans l'esprit. Homère et Platon, qui parlent des dieux avec tant de sublimité, n'ont rien de semblable à cette naïveté imposante : c'est Dieu qui s'abaisse au langage des hommes pour leur faire comprendre ses merveilles, mais c'est toujours Dieu.

C'est dans *Job* que le style historique de la Bible prend comme nous l'avons dit, le ton de l'élégie. Aucun écrivain n'a poussé la tristesse de l'âme au degré où elle a été poussée par le saint Arabe, pas même Jérémie, « qui peut seul égaler les lamentations aux douleurs, » comme parle Bossuet. Il est vrai que les images empruntées de la nature du Midi, les sables du désert, le palmier solitaire, la montagne stérile, conviennent singulièrement au lan-

gage et au sentiment d'un cœur malheureux; mais il y a dans la mélancolie de Job quelque chose de surnaturel. L'homme individuel, si misérable qu'il soit, ne peut tirer de tels soupirs de son âme. Job est la figure de l'humanité souffrante, et l'écrivain inspiré a trouvé assez de plaintes pour la multitude des maux partagés entre la race humaine. De plus, comme dans l'Écriture tout a un rapport final avec la nouvelle alliance, on pourrait croire que les élégies de Job se préparaient aussi pour les jours de deuil de l'Église de Jésus-Christ : Dieu faisait composer par ses prophètes des cantiques funèbres dignes des morts chrétiens, deux mille ans avant que ces morts sacrés eussent conquis la vie éternelle.

« Puisse périr le jour où je suis né, et la nuit en laquelle il a été dit : Un homme a été conçu ! »

Étrange manière de gémir ! Il n'y a que l'Écriture qui ait jamais parlé ainsi.

« Je dormirais dans le silence, et je reposerais dans mon sommeil ! »

Cette expression, *je reposerais dans* mon *sommeil*, est une chose frappante; mettez *le* sommeil, tout disparaît. Bossuet a dit : « Dormez votre sommeil, riches de la terre et demeurez dans votre poussière. »

« Pourquoi le jour a-t-il été donné au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ? »

Jamais les entrailles de l'homme n'ont fait sortir de leur profondeur un cri plus douloureux.

« L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères. »

Cette circonstance, *né de la femme*, est une redondance merveilleuse ; on voit toutes les infirmités de l'homme dans celles de sa mère. Le style le plus recherché ne peindrait pas la vanité de la vie avec la même force que ce peu de mots : *Il vit peu de temps*, et il est rempli de *beaucoup* de misères.

Au reste, tout le monde connaît ce passage où Dieu daigne justifier sa puissance devant Job, en confondant la raison de l'homme; c'est pourquoi nous n'en parlons point ici.

Le troisième caractère sous lequel il nous resterait à envisager le style historique de la Bible, est le caractère pastoral; mais nous aurons occasion d'en traiter avec étendue dans les deux chapitres suivants.

Quant au second style général des saintes lettres, à savoir la poésie sacrée, une foule de critiques s'étant exercés sur ce sujet, il serait superflu de nous y arrêter. Qui n'a lu les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, les odes de Rousseau et de Malherbe ? Le traité du docteur Lowth est entre les mains de tous les litté-

rateurs ; et La Harpe a donné en prose une traduction estimée du Psalmiste.

Enfin, le troisième et dernier style des livres saints est celui du *Nouveau Testament*. C'est là que la sublimité des prophètes se change en une tendresse non moins sublime ; c'est là que parle l'amour divin ; c'est là que le *Verbe* s'est réellement *fait chair*. Quelle onction ! quelle simplicité !

Chaque évangéliste a un caractère particulier, excepté saint Marc, dont l'Évangile ne semble être que l'abrégé de saint Matthieu. Saint Marc toutefois était disciple de saint Pierre, et plusieurs ont pensé qu'il a écrit sous la dictée de ce prince des apôtres. Il est digne de remarque qu'il a raconté aussi la faute de son maître. Cela nous semble un mystère sublime et touchant, que Jésus-Christ ait choisi pour chef de son Église précisément le seul de ses disciples qui l'eût renié. Tout l'esprit du christianisme est là : saint Pierre est l'Adam de la nouvelle loi ; il est le père coupable et repentant des nouveaux Israélites ; sa chute nous enseigne en outre que la religion chrétienne est une religion de miséricorde, et que Jésus-Christ a établi sa loi parmi les hommes sujets à l'erreur, moins encore pour l'innocence que pour le repentir.

L'Évangile de saint Matthieu est surtout précieux pour la morale. C'est cet apôtre qui nous a transmis le plus grand nombre de ces préceptes ou sentiments qui sortaient avec tant d'abondance des entrailles de Jésus-Christ.

Saint Jean a quelque chose de plus doux et de plus tendre. On reconnaît en lui « le disciple que Jésus aimait, » le disciple qu'il voulut avoir auprès de lui, au jardin des Oliviers, pendant son agonie. Sublime distinction sans doute ! car il n'y a que l'ami de notre âme qui soit digne d'entrer dans le mystère de nos douleurs. Jean fut encore le seul des apôtres qui accompagna le fils de l'homme jusqu'à la croix. Ce fut là que le sauveur lui légua sa mère : « Mulier, ecce filius tuus : deinde dicit discipulo : ecce mater tua. »

Mot céleste, parole ineffable ! Le disciple bien aimé qui avait dormi sur le sein de son maître, avait gardé de lui une image ineffaçable : aussi le reconnut-il le premier après sa résurrection. Le cœur de Jean ne put se méprendre aux traits de son divin ami, et la foi lui vint de la charité.

Au reste, l'esprit de tout l'Évangile de saint Jean est renfermé dans cette maxime qu'il allait répétant dans sa vieillesse : cet apôtre, rempli de jours et de bonnes œuvres, ne pouvant plus faire de longs discours au nouveau peuple qu'il avait enfanté à Jésus-Christ, se contentait de lui dire : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

Saint Jérôme prétend que saint Luc était médecin, profession si belle et si noble dans l'antiquité, et que son Évangile est la médecine de l'âme : le langage de cet apôtre est pur et élevé. On voit que c'était un homme versé dans les lettres, et qui connaissait les affaires et les hommes de son temps. Il entre dans son récit à la manière des anciens historiens; vous croyez entendre Hérodote :

« 1. Comme plusieurs ont entrepris d'écrire l'histoire des choses qui se sont accomplies parmi nous;

« 2. Suivant les rapports que nous en ont faits ceux qui dès le commencement les ont vues de leurs propres yeux, et qui ont été les ministres de la parole;

« 3. J'ai cru que je devais aussi, très-excellent Théophile, après avoir été exactement informé de toutes ces choses depuis leur commencement, vous en écrire par ordre toute l'histoire. »

Notre ignorance est telle aujourd'hui, qu'il y a peut-être des gens de lettres qui seront étonnés d'apprendre que saint Luc est un très-grand écrivain dont l'Évangile respire le génie de l'antiquité grecque-hébraïque. Qu'y a-t-il de plus beau que tout le morceau qui précède la naissance de Jésus-Christ?

« Au temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, du sang d'Abia : sa femme était aussi de la race d'Aaron; elle s'appelait Élisabeth.

« Ils étaient tous deux justes devant Dieu. Ils n'avaient point d'enfants, parce qu'Élisabeth était stérile, et qu'ils étaient tous deux avancés en âge. »

Zacharie offre un sacrifice; un ange lui « apparaît debout à côté de l'autel des parfums. » Il lui prédit qu'il aura un fils, que ce fils s'appellera Jean, qu'il sera le précurseur du Messie, « et qu'il réunira le cœur des pères et des enfants. » Le même ange va trouver ensuite « une vierge qui demeurait en Israël, et lui dit : Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » Marie s'en va dans les montagnes de la Judée; elle rencontre Élisabeth, et l'enfant que celle-ci portait dans son sein tressaille à la voix de la vierge qui devait mettre au jour le Sauveur du monde.

Élisabeth, remplie tout à coup de l'esprit saint, élève la voix, et s'écrie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein sera béni.

« D'où me vient le bonheur que la mère de mon Sauveur vienne vers moi? Car, lorsque vous m'avez saluée, votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. »

Marie entonne alors le magnifique cantique : « O mon âme, glorifie le Seigneur ! »

L'histoire de la crèche et des bergers vient ensuite. Une troupe nombreuse de l'armée céleste chante pendant la nuit : « Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Mot digne des anges, et qui est comme l'abrégé de la religion chrétienne.

Nous croyons connaître un peu l'antiquité, et nous osons assurer qu'on chercherait longtemps chez les plus beaux génies de Rome et de la Grèce, avant d'y trouver rien qui soit à la fois aussi simple et aussi merveilleux.

Quiconque lira l'Évangile avec un peu d'attention, y découvrira à tous moments des choses admirables, et qui échappent d'abord à cause de leur extrême simplicité. Saint Luc, par exemple, en donnant la généalogie du Christ, remonte jusqu'à la naissance du monde. Arrivé aux premières générations, et continuant à nommer les races, il dit : « Caïnan qui fuit Henos, qui fuit Seth, qui fuit Adam, qui fuit Dei; » le simple mot *qui fuit Dei*, jeté là sans commentaire et sans réflexion, pour raconter la création, l'origine, la nature, les fins et le mystère de l'homme, nous semble de la plus grande sublimité.

La religion du fils de Marie est comme l'essence des diverses religions, ou ce qu'il y a de plus céleste en elles. On peut peindre en quelques mots le caractère du style évangélique : c'est un ton d'autorité paternelle, mêlé à je ne sais quelle indulgence de frère, à je ne sais quelle considération d'un Dieu qui, pour nous racheter, a daigné devenir fils et frère des hommes.

Au reste, plus on lit les épîtres des apôtres, surtout celles de saint Paul, et plus on est étonné : on ne sait quel est cet homme qui, dans une espèce de prône commun, dit familièrement des mots sublimes, jette les regards les plus profonds sur le cœur humain, explique la nature du souverain Être, et prédit l'avenir.

(Génie du Christianisme.)

Le christianisme sous le rapport artistique.

Sublime par l'antiquité de ses souvenirs, qui remontent au berceau du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans ses sacrements, intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale, riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux. Voulez-vous le suivre dans la poésie ? Le Tasse, Milton, Corneille, Racine, Voltaire, vous retracent ses miracles. Dans les belles-lettres, l'éloquence,

l'histoire, la philosophie? que n'ont point fait par son inspiration Bossuet, Fénelon, Massillon, Bourdaloue, Bacon, Pascal, Euler, Newton, Leibnitz! Dans les arts? que de chefs-d'œuvre! Si vous l'examinez dans son culte, que de choses ne vous disent point et ses vieilles églises gothiques, et ses prières admirables, et ses superbes cérémonies! Parmi son clergé? voyez tous ces hommes qui vous ont transmis la langue et les ouvrages de Rome et de la Grèce, tous ces solitaires de la Thébaïde, tous ces lieux de refuge pour les infortunés, tous ces missionnaires à la Chine, au Canada, au Paraguay, sans oublier les ordres militaires, d'où va naître la chevalerie. Mœurs de nos aïeux, peinture des anciens jours, poésie, romans même, choses secrètes de la vie, nous avons tout fait servir à notre cause. Nous demandons des sourires au berceau, et des pleurs à la tombe. Tantôt avec le moine maronite, nous habitons les sommets du Carmel et du Liban; tantôt avec la fille de la charité, nous veillons au lit du malade. Ici deux époux américains nous appellent au fond de leurs déserts; là nous entendons gémir la vierge dans les solitudes du cloître. Homère vient se placer auprès de Milton, Virgile à côté du Tasse; les ruines de Memphis et d'Athènes contrastent avec les ruines des monuments chrétiens, les tombeaux d'Ossian avec nos cimetières de campagne; à Saint-Denis nous visitons la cendre des rois: et, quand notre sujet nous force de parler du dogme de l'existence de Dieu, nous cherchons nos preuves dans les merveilles de la nature.

(Génie du Christianisme.)

Effet pittoresque des ruines.

Les ruines, considérées sous les rapports pittoresques, sont d'une ordonnance plus magique dans un tableau que le monument frais et entier. Dans les temples que les siècles n'ont point percés, les murs masquent une partie du paysage, et empêchent qu'on ne distingue les colonnades et les cintres de l'édifice; mais, quand ces temples viennent à crouler, il ne reste que des masses isolées, entre lesquelles l'œil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les forêts, les fleuves, les montagnes: alors, par un jeu naturel de l'optique, les horizons reculent, et les galeries, suspendues en l'air, se découpent sur les fonds du ciel et de la terre. Ces beaux effets n'ont pas été inconnus des anciens; ils élevaient des cirques sans masses pleines pour laisser un libre accès à toutes les illusions de la perspective.

Les ruines ont ensuite des accords particuliers avec leurs dé-

serts, selon le style de leur architecture, les lieux où elles se trouvent placées, et les règnes de la nature, au méridien qu'elles occupent.

Dans les pays chauds, peu favorables aux herbes et aux mousses, elles sont privées de ces graminées qui décorent nos châteaux et nos vieilles tours; mais aussi de plus grands végétaux se marient aux plus grandes formes de leur architecture. A Palmyre, le dattier fend les têtes d'hommes et de lions qui soutiennent les chapiteaux du temple du Soleil. Le palmier remplace de sa colonne la colonne tombée; et le pêcher, que les anciens consacraient à Harpocrate, s'élève dans la retraite du silence. On y voit encore une espèce d'arbre, dont le feuillage échevelé et les fruits en cristaux forment, avec les débris pendants, de beaux accords de tristesse. Une caravane, arrêtée dans ces déserts, y multiplie les effets pittoresques. Le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ces ruines; et les chameaux et les dromadaires semblent en accroître les dimensions, lorsque, couchés entre de grands fragments de maçonnerie, ces énormes animaux ne laissent voir que leurs têtes fauves et leurs dos bossus.

Les ruines changent de caractère en Égypte; souvent elles étalent, dans un petit espace, toutes les sortes d'architecture et toutes sortes de souvenirs. Le sphinx et les colonnes du vieux style égyptien s'élèvent auprès de l'élégante colonne corinthienne. Un morceau d'ordre toscan s'unit à une tour arabesque. D'innombrables débris sont roulés dans le Nil, enterrés dans le sol, cachés sous l'herbe : des champs de fèves, des rizières, des plaines de trèfles s'étendent à l'entour. Quelquefois des nuages, jetés en ondes sur les flancs des ruines, les partagent en deux moitiés : le chacal, monté sur un piédestal vide, allonge son museau de loup derrière le buste d'un Pan à tête de bélier : la gazelle, l'autruche, l'ibis, la gerboise, sautent parmi les décombres; et la poule sultane s'y tient immobile, comme un oiseau hiéroglyphique de granit et de porphyre.

La vallée de Tempé, les bois de l'Olympe, les côtes de l'Attique et du Péloponnèse, étalent de toutes parts les ruines de la Grèce. Là, commencent à paraître les mousses, les plantes grimpantes et les fleurs saxatiles; une guirlande vagabonde de jasmin embrasse une Vénus antique, comme pour lui rendre sa ceinture. Une barbe de mousse blanche descend du menton d'une Hébé; le pavot croît sur les feuillets du livre de Mnémosyne, aimable symbole de la renommée passée et de l'oubli présent de ces lieux. Les flots de l'Égée qui viennent expirer sous de croulants portiques, Philomèle qui se plaint, Alcyon qui gémit, Cadmus qui roule ses anneaux autour d'un autel, le cygne qui fait son nid dans le sein d'une Léda : tous ces accidents, produits par les

Grâces, enchantent ces poétiques débris. Un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses, et le paysage entier, baigné par la mer, ressemble au beau tableau d'Apelle, consacré à Neptune et suspendu à ses rivages.

(Génie du Christianisme.)

Ruines des monuments chrétiens.

Les ruines des monuments chrétiens n'ont pas la même élégance que les ruines des monuments de Rome et de la Grèce ; mais, sous d'autres rapports, elles peuvent supporter le parallèle. Les plus belles que l'on connaisse dans ce genre, sont celles que l'on voit en Angleterre au bord des lacs du Cumberland, dans les montagnes d'Écosse, et jusque dans les Orcades. Les bas côtés du chœur, les arcs des fenêtres, les ouvrages ciselés des voussures, les pilastres des cloîtres, et quelques pans de la tour des cloches, sont, en général, les parties qui ont le plus résisté aux efforts du temps.

Dans les ordres grecs, les voûtes et les cintres suivent parallèlement les arcs du ciel, de sorte que sur la tenture grise des nuages, ou sur un paysage obscur, ils se perdent dans les fonds; dans l'ordre gothique, au contraire, les pointes contrastent avec les arrondissements des cieux et les courbures de l'horizon. Le gothique étant tout composé de vides, se décore ensuite plus aisément d'herbes et de fleurs que les pleins des ordres grecs. Les filets redoublés de pilastres, les dômes découpés en feuillages, ou creusés en forme de cueilloir, deviennent autant de corbeilles où les vents portent, avec la poussière, les semences des végétaux. La joubarbe se cramponne dans le ciment; les mousses emballent d'inégaux décombres dans leur bourre élastique; la ronce fait sortir ses cercles bruns de l'embrasure d'une fenêtre, et le lierre, se traînant le long des cloîtres septentrionaux, retombe en festons dans les arcades.

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, aux bords de cette mer dont Ossian a chanté les orages; leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre, comme le Dieu de Sinaï dont elle perpétue le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux; un océan sauvage, des syrtes embrumées, des vallées d'où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrents qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres jetés sur la nudité d'un morne flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux

regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes: l'orgue avait jadis moins de soupirs sous ces voûtes religieuses. De longues herbes tremblent aux ouvertures des dômes. Derrière ces ouvertures, on voit fuir la nue, et planer l'oiseau des terres boréales. Quelquefois égaré dans sa route, un vaisseau, caché sous ses toiles arrondies, comme un esprit des eaux voilé de ses ailes, sillonne les vagues désertes; sous le souffle de l'aquilon, il semble se prosterner à chaque pas, et saluer les mers qui baignent les débris du temple de Dieu.

(Génie du Christianisme.)

L'abbaye de Saint-Denis.

L'abbaye gothique où se rassemblaient les grands vassaux de la mort, ne manquait pas de gloire : les richesses de la France étaient à ses portes; la Seine passait à l'extrémité de sa plaine; cent endroits célèbres remplissaient, à quelque distance, tous les sites de beaux noms, tous les champs de beaux souvenirs; la ville d'Henri IV et de Louis le Grand était assise dans le voisinage; et la sépulture royale de Saint-Denis se trouvait au centre de notre puissance et de notre luxe, comme un trésor où l'on déposait les débris du temps et la surabondance des grandeurs de l'empire français.

C'est là que venaient tour à tour s'engloutir les rois de la France. Un d'entre eux, et toujours le dernier descendu dans ces abîmes, restait sur les degrés du souterrain, comme pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers fils : l'un s'est précipité au fond de la voûte en laissant son ancêtre sur le seuil; l'autre, ainsi qu'OEdipe, a disparu dans une tempête. Chose digne de méditation! Le premier monarque que les envoyés de la justice divine rencontrèrent, fut ce Louis si fameux par l'obéissance que les nations lui portaient! Il était encore tout entier dans son cercueil. En vain, pour défendre son trône, il parut se lever avec la majesté de son siècle, et une arrière-garde de huit siècles de rois; en vain, son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts; lorsque, précipité dans une fosse commune, il tomba sur le sein de Marie de Médicis, tout fut détruit. Dieu, dans l'effusion de sa colère, avait juré par lui-même de châtier la France : ne cherchons point sur la terre les causes de pareils événements, elles sont plus haut.

Dès le temps de Bossuet, dans le souterrain *de ces princes*

anéantis, on pouvait à peine déposer madame Henriette : *tant les rangs y sont pressés*, s'écrie le plus éloquent des orateurs, *tant la mort est prompte à remplir ces places.* En présence des âges, dont les flots écoulés semblent gronder encore dans ces profondeurs, les esprits sont abattus par le poids des pensées qui les oppressent. L'âme entière frémit en contemplant tant de néant et tant de grandeur. Lorsqu'on cherche une expression assez magnifique pour peindre ce qu'il y a de plus élevé, l'autre moitié de l'objet sollicite le terme le plus bas pour exprimer ce qu'il y a de plus vil. Ici les ombres des vieilles voûtes s'abaissent pour se confondre avec les ombres des vieux tombeaux; là, des grilles de fer entourent inutilement ces bières, et ne peuvent défendre la mort des empressements des hommes. Écoutez le sourd travail du vers du sépulcre, qui semble filer, dans tous ces cercueils, les indestructibles réseaux de la mort. Tout annonce qu'on est descendu à l'empire des ruines; et à je ne sais quelle odeur de vétusté répandue sous ces arches funèbres, on croirait, pour ainsi dire, respirer la poussière des temps passés.

(Génie du Christianisme.)

LAMARTINE.

(1792.)

[Voyez page 153, pour le jugement littéraire.]

Le Parthénon.

Tout se tait devant l'impression incomparable du Parthénon, ce temple des temples, bâti par Sétinus, ordonné par Périclès, décoré par Phidias, — type unique et exclusif du beau dans les arts de l'architecture et de la sculpture, — espèce de révélation divine de la beauté idéale, reçue un jour par le peuple artiste par excellence, et transmise par lui à la postérité en blocs de marbre impérissables et en sculptures qui vivront à jamais. — Ce monument, tel qu'il était avec l'ensemble de sa situation, de son piédestal naturel, de ses gradins décorés de statues sans rivales, de ses formes grandioses, de son exécution achevée dans tous les détails, de sa matière, de sa couleur, lumière pétrifiée; — ce monument écrase depuis des siècles l'admiration, sans l'assouvir; — quand on en voit ce que j'en ai vu seulement, avec ses maje-

tueux lambeaux mutilés par les bombes vénitiennes, par l'explosion de la poudrière sous Morosini, par le marteau de Théodore, — par les canons des Turcs et des Grecs, — ses colonnes en blocs immenses touchant ses pavés, ses chapitaux écroulés, ses triglyphes brisés par les agents de lord Elgin, ses statues emportées par des vaisseaux anglais;—ce qu'il en reste est suffisant pour que je sente que c'est le plus parfait poëme écrit en pierre sur la face de la terre.

(Voyage en Orient.)

L'église du Saint-Sépulcre.

L'église du Saint-Sépulcre a été tant et si bien décrite, que je ne la décrirai pas de nouveau. C'est, à l'extérieur surtout, un vaste et beau monument de l'époque byzantine; l'architecture en est grave, solennelle, grandiose et riche, pour le temps où elle fut construite; c'est un digne pavillon jeté par la piété des hommes sur le tombeau du fils de l'homme. A comparer cette église avec ce que le même temps a produit, on la trouve supérieure à tout. Sainte-Sophie, bien plus colossale, est bien plus barbare dans sa forme: ce n'est au dehors qu'une montagne de pierres flanquée de collines de pierres; le Saint-Sépulcre, au contraire, est une coupole aérienne et ciselée, où la taille savante et gracieuse des portes, des fenêtres, des chapiteaux et des corniches, ajoute à la masse l'inestimable prix d'un travail habile, où la pierre est devenue dentelle pour être digne d'entrer dans ce monument élevé à la plus grande pensée humaine; où la pensée même qui l'a élevé est écrite dans les détails comme dans l'ensemble de l'édifice. Il est vrai que l'église du Saint-Sépulcre n'est pas telle aujourd'hui que sainte Hélène, mère de Constantin, la construisit; les rois de Jérusalem la retouchèrent et l'embellirent des ornements de cette architecture semi-occidentale, semi-moresque, dont ils avaient trouvé le goût et les modèles en Orient. Mais telle qu'elle est maintenant à l'extérieur, avec sa masse byzantine et ses décorations grecques, gothiques et arabesques, avec les déchirures même, stigmates du temps et des barbares, qui restent imprimées sur sa façade, elle ne fait point contraste avec la pensée qu'on y apporte, avec la pensée qu'elle exprime; on n'éprouve pas, à son aspect, cette pénible impression d'une grande idée mal rendue, d'un grand souvenir profané par la main des hommes; au contraire, on se dit involontairement : Voilà ce que j'attendais. L'homme a fait ce qu'il a pu de mieux. Le monument n'est pas digne du tombeau, mais il est digne de cette

race humaine qui a voulu honorer ce grand sépulcre, et l'on entre dans le vestibule voûté et sombre de la nef, sous le coup de cette première et grave impression.

Au bout de ce vestibule, nous nous trouvâmes sous la large coupole de l'église. Le centre de cette coupole, que les traditions locales donnent pour le centre de la terre, est occupé par un petit monument renfermé dans le grand, comme une pierre précieuse enchâssée dans une autre. Ce monument intérieur est un carré long, orné de quelques pilastres, d'une corniche et d'une coupole de marbre, le tout de mauvais goût et d'un dessin tourmenté et bizarre; il a été reconstruit, en 1817, par un architecte européen aux frais de l'église grecque qui le possède maintenant. Tout autour de ce pavillon intérieur du sépulcre, règne le vide de la grande coupole extérieure; on y circule librement, et on trouve de piliers en piliers, des chapelles vastes et profondes qui sont affectées chacune à un des mystères de la passion du Christ; elles renferment toutes quelques témoignages réels ou supposés des scènes de la rédemption; la partie de l'église du Saint-Sépulcre qui n'est pas sous la coupole est exclusivement réservée aux Grecs schismatiques; une séparation en bois peint, et couverte de tableaux de l'école grecque, divise cette nef de l'autre. Malgré la bizarre profusion de mauvaises peintures et d'ornements de tous genres dont les murs et l'autel sont surchargés, son ensemble est d'un effet grave et religieux; on sent que la prière, sous toutes les formes, a envahi ce sanctuaire, et accumulé tout ce que des générations superstitieuses, mais ferventes, ont cru avoir de précieux devant Dieu. Un escalier taillé dans le roc conduit de là au sommet du Calvaire où les trois croix furent plantées : le Calvaire, le tombeau et plusieurs autres sites du drame de la rédemption, se trouvent ainsi accumulés sous le toit d'un seul édifice d'une médiocre étendue; cela semble peu conforme aux récits des Évangiles, et l'on est loin de s'attendre à trouver le tombeau de Joseph d'Arimathie taillé dans le roc hors des murs de Sion, à cinquante pas du Calvaire, lieu des exécutions, renfermé dans l'enceinte des murailles modernes; mais les traditions sont telles et elles ont prévalu. L'esprit ne conteste pas sur une pareille scène pour quelques pas de différence entre les vraisemblances historiques et les traditions; que ce fût ici ou là, toujours est-il que ce ne fut pas loin des sites qu'on nous désigne. Après un moment de méditation profonde et silencieuse donné, dans chacun de ces lieux sacrés, au souvenir qu'il retraçait, nous redescendîmes dans l'enceinte de l'église, et nous pénétrâmes dans le monument intérieur qui sert de rideau de pierre ou d'enveloppe au tombeau même. Il est divisé en deux petits sanctuaires. Dans le premier se trouve la pierre où les anges étaient assis quand ils répondi-

rent aux saintes femmes : « Il n'est plus là, il est ressuscité. » Le second et dernier sanctuaire renferme le sépulcre, recouvert encore d'une espèce de sarcophage de marbre blanc qui entoure et cache entièrement à l'œil la substance même du rocher primitif dans lequel le sépulcre était creusé. Des lampes d'or et d'argent, alimentées éternellement, éclairent cette chapelle, et des parfums y brûlent nuit et jour ; l'air qu'on y respire est tiède et embaumé ; nous y entrâmes un à un, séparément, sans permettre à aucun des desservants du temple d'y pénétrer avec nous, et séparés par un rideau de soie cramoisie du premier sanctuaire. Nous ne voulions pas qu'aucun regard troublât la solennité du lieu ni l'intimité des impressions qu'il pourrait inspirer à chacun selon sa pensée et selon la mesure et la nature de sa foi dans le grand événement que ce tombeau rappelle ; chacun de nous y resta environ un quart d'heure, et nul n'en sortit les yeux secs. Quelle que soit la forme que les méditations intérieures, la lecture de l'histoire, les années, les vicissitudes du cœur et de l'esprit de l'homme, aient donnée au sentiment religieux dans son âme, soit qu'il ait gardé la lettre du christianisme, les dogmes de sa mère, soit qu'il n'ait qu'un christianisme philosophique et selon l'esprit, soit que le Christ pour lui soit un Dieu crucifié, soit qu'il ne voie en lui que le plus saint des hommes divinisé par la vertu, inspiré par la vérité suprême et mourant pour rendre témoignage à son père que Jésus soit à ses yeux le fils de Dieu ou le fils de l'homme, la divinité faite homme ou l'humanité divinisée, toujours est-il que le christianisme est la religion de ses souvenirs, de son cœur, de son imagination ; qu'il ne s'est pas tellement évaporé au vent du siècle et de la vie, que l'âme où on le versa n'en conserve la première odeur, et que l'aspect des lieux et des monuments visibles de son premier culte ne rajeunisse en lui ses impressions, et ne l'ébranle d'un solennel frémissement. Pour le chrétien ou pour le philosophe, pour le moraliste ou pour l'historien, ce tombeau est la borne qui sépare deux mondes, le monde ancien et le monde nouveau ; c'est le point de départ d'une idée qui a renouvelé l'univers, d'une civilisation qui a tout transformé, d'une parole qui a retenti sur tout le globe : ce tombeau est le sépulcre du vieux monde et le berceau du monde nouveau ; aucune pierre ici-bas n'a été le fondement d'un si vaste édifice ; aucune tombe n'a été si féconde ; aucune doctrine ensevelie trois jours ou trois siècles n'a brisé d'une manière aussi victorieuse le rocher que l'homme avait scellé sur elle, et n'a donné un démenti à la mort par une si éclatante et si perpétuelle résurrection !

J'entrai à mon tour et le dernier dans le saint-sépulcre, l'esprit assiégé de ces idées immenses, le cœur ému d'impressions plus intimes, qui restent mystère entre l'homme et son âme, entre

l'insecte pensant et le créateur : ces impressions ne s'écrivent point; elles s'exhalent avec la fumée des lampes pieuses, avec les parfums des encensoirs, avec le murmure vague et confus des soupirs; elles tombent avec les larmes qui viennent aux yeux au souvenir des premiers noms que nous avons balbutiés dans notre enfance, du père et de la mère qui nous les ont enseignés, des frères, des sœurs, des amis avec lesquels nous les avons murmurés, toutes les impressions pieuses qui ont remué notre âme à toutes les époques de la vie, toutes les prières qui sont sorties de notre cœur et de nos lèvres au nom de celui qui nous apprit à prier son père et le nôtre; toutes les joies, toutes les tristesses de la pensée dont ces prières furent le langage, se réveillent au fond de l'âme, et produisent par leur retentissement, par leur confusion, cet éblouissement de l'intelligence, cet attendrissement du cœur qui ne cherchent point de paroles, mais qui se résolvent dans des yeux mouillés, dans une poitrine oppressée, dans un front qui s'incline et dans une bouche qui se colle silencieusement sur la pierre d'un sépulcre. Je restai longtemps ainsi, priant le ciel, le père, là, dans le lieu même où la plus belle des prières monta pour la première fois vers le ciel; priant pour mon père ici-bas, pour ma mère dans un autre monde, pour tous ceux qui sont ou qui ne sont plus, mais avec qui le lien invisible n'est jamais rompu; la communion de l'amour existe toujours; le nom de tous les êtres que j'ai connus, aimés, dont j'ai été aimé, passa de mes lèvres sur la pierre du saint sépulcre. Je ne priai qu'après pour moi-même; ma prière fut ardente et forte; je demandai de la vérité et du courage devant le tombeau de celui qui jeta le plus de vérité dans ce monde, et mourut avec le plus de dévouement à cette vérité dont Dieu l'avait fait le Verbe; je me souviendrai à jamais des paroles que je murmurai à cette heure de crise pour ma vie morale. Peut-être fus-je exaucé; une grande lumière de raison et de conviction se répandit dans mon intelligence et sépara plus clairement le jour des ténèbres, les erreurs des vérités : il y a des moments dans la vie où les pensées de l'homme, longtemps vagues et douteuses, et flottantes comme des flots sans lit, finissent par toucher un rivage où elles se brisent, et reviennent sur elles-mêmes avec des formes nouvelles et un courant contraire à celui qui les a poussées jusque-là. Ce fut là pour moi un de ces moments : celui qui sonde les pensées et les cœurs le sait, et je le comprendrai peut-être moi-même un jour. Ce fut un mystère dans ma vie, qui se révélera plus tard.

(Voyage en Orient.)

CARACTÈRES ET PORTRAITS.

LA BRUYÈRE.

(1644-1696.)

[Voyez page 12, pour le jugement littéraire.]

L'amateur.

La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode; ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares, et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *solitaire*. Il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie; il la quitte pour l'*orientale;* de là il va à la *veuve;* il passe au *drap d'or;* de celle-ci à l'*agate,* d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées; elle a un beau vase, ou un beau calice : il la contemple, il l'admire : Dieu et la nature sont en cela tout ce qu'il n'admire point; il ne va pas plus loin que l'ognon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées, et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a un âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange ; il est curieux de fruits ; vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre: parlez-lui de figues et de melons ; dites que les poiriers rompent de fruits cette année, que les pêchers ont donné avec abondance; c'est pour lui un idiome inconnu; il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même des pruniers : il n'a de l'amour que pour une certaine espèce; toute autre que vous lui nommiez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre. Quelle chair! dit-il ; goûtez-vous cela? cela est divin ! voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs! Et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer, homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles! Que je voie sa taille et son visage, pendant qu'il vit ! que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui, seul entre les mortels, possède une telle prune!

Un troisième que vous allez voir, vous parle des curieux ses confrères, et surtout de Diognète. Je l'admire, dit-il, mais je le comprends moins que jamais. Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, et des monuments fixes et indubitables de l'ancienne histoire? rien moins. Vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une tête vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'empereurs interrompue? c'est encore moins. Diognète sait d'une médaille le *fruste*, le *flou* et la *fleur* du *coin;* il a une tablette dont toutes les places sont garnies, à l'exception d'une seule ; ce vide lui blesse la vue, et c'est précisément et à la lettre pour le remplir qu'il emploie son bien et sa vie.

Vous voulez, ajoute Démocède, voir mes estampes? et bientôt il les étale et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet qu'à tapisser un jour de fête le Petit-Pont ou la rue Neuve. Il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée ; mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très-cher, et qu'il ne la changerait pas pour tout ce qu'il y a de meilleur. J'ai, continue-t-il, une sensible affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout Calot, hormis une seule, qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages ; au contraire, c'est un des moindres, mais qui m'achèverait Calot ; je travaille

depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir : cela est bien rude!

Tel autre fait la satire de ces gens qui s'engagent, par inquiétude ou par curiosité, dans de longs voyages ; qui ne font ni mémoires, ni relations ; qui ne portent point de tablettes ; qui vont pour voir, et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu ; qui désirent seulement de connaître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et de passer des rivières qu'on n'appelle ni la Seine, ni la Loire ; qui sortent de leur patrie pour y retourner ; qui aiment à être absents ; qui veulent un jour être revenus de loin : et ce satirique parle juste et se fait écouter.

Mais quand il ajoute que les livres en apprennent plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliothèque, je souhaite de la voir. Je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tout couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition ; me nommer les meilleurs l'un après l'autre ; dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on croit voir de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe ; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir ; je le remercie de sa complaisance, et ne veux, non plus que lui, visiter sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque.

Un bourgeois aime les bâtiments; il se fait bâtir un hôtel si beau, si riche et si orné, qu'il est inhabitable. Le maître, honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il achève sa vie, pendant que l'enfilade et les planchers de rapport sont en proie aux Anglais et aux Allemands qui voyagent, et qui viennent là du Palais-Royal, du palais L.... G....[1] et du Luxembourg. On heurte sans fin à cette belle porte ; tous demandent à voir la maison, et personne à voir Monsieur.

Diphile commence par un oiseau, et finit par mille. Sa maison n'en est pas infectée, mais empestée ; la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière. Ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme ; les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues, ne font pas un bruit si perçant et si aigu; on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement ; c'est une affaire laborieuse, et à laquelle à peine il peut suffire.

1. Lesdiguières.

Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures. Il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet, et de faire couver des canaris. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre; car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil: lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche; il rêve la nuit qu'il mue, ou qu'il couve.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes : c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons; il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite! il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre : aussi a-t-il fait une perte irréparable. Approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, et qui vient d'expirer : c'est une chenille, et quelle chenille!

(Les Caractères.)

L'homme universel.

Arrias a tout lu, a tout vu; il veut le persuader ainsi; c'est un homme universel, et il se donne pour tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'une grande cour du Nord : il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent; il s'oriente dans cette région lointaine, comme s'il en était originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes; il récite des historiettes qui y sont arrivées; il les trouve plaisantes, et il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont point vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur : Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original; je l'ai appris de Séthon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : C'est Séthon à qui vous parlez lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade.

(Les Caractères.)

L'érudit.

Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême : ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre; il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini : combats, siéges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des géants, il en raconte les progrès et les moindres détails; rien ne lui est échappé. Il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le babylonien et l'assyrien; il connaît à fond les Egyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles; il ne le verra point; il a presque vu la tour de Babel : il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils de Henri III? Il néglige du moins de rien connaître aux maisons de France, d'Autriche, de Bavière : Quelles minuties! dit-il pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigébal, de Noesnémordache, de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de Valois et de Bourbon. Il demande si l'empereur a jamais été marié : mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite, et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Egypte, était valétudinaire, et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point? quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité? Il vous dira que Sémiramis, ou, selon quelques-uns, Sémimaris, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole; si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrod était gaucher, et Sésostris ambidextre; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerce ait été appelé Longue-Main parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.

(Les Caractères.)

Le gastronome.

Cliton n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui sont de dîner le matin et de souper le soir; il ne semble né que pour la digestion; il n'a de même qu'un entretien; il dit les entrées

qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé; il dit combien il y a eu de potages, et quels potages; il place ensuite le rôt et les entremets; il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service; il n'oublie pas les hors-d'œuvre, le fruit et les assiettes: il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point: il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvait aller: on ne reverra plus un homme qui mange tant, et qui mange si bien; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus; il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir; il donnait à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit, il mange, et, s'il revient au monde, c'est pour manger.

(Les Caractères.)

L'égoïste.

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres: il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service: il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous: il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois: il ne se sert à table que de ses mains; il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'il veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés: le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe: s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe; on le suit à la trace: il mange haut et avec bruit; il roule les yeux en mangeant; la table est pour lui un râtelier: il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il

sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit. Il tourne tout à son usage: ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service : tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages: il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

(Les Caractères.)

Le courtisan.

N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour, et qui secrètement veut sa fortune. Le reconnaissez-vous à son visage, à ses entretiens? Il ne nomme plus chaque chose par son nom: il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinents. Celui dont il lui échapperait de dire ce qu'il en pense, est celui-là même qui, venant à le savoir, l'empêcherait de cheminer.

Pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne; ne voulant du bien qu'à lui seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou que nul du moins ne lui soit contraire. Non content de n'être pas sincère, il ne souffre pas que personne le soit: la vérité blesse son oreille: il est froid et indifférent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan; et, parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice et responsable.

Tyran de la société et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue, et des distractions fréquentes; il a une profusion, le dirai-je? des torrents de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé, et qui est en faveur, et pour tout autre une sécheresse de pulmonique: il a des formules de compliment pour l'entrée et pour la sortie, à l'égard de ceux qu'il visite, ou dont il est visité; et il n'y a personne de ceux qui se payent de mines et de façons de parler, qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons et des créatures; il est médiateur, confident, entremetteur; il veut gouverner, il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour: il sait où il faut se placer pour être vu; il sait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur

coup des questions empressées sur votre santé, sur vos affaires, et, pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet, ou, s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance; il pleure d'un œil, et il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée; il se tait au contraire et fait le mystérieux sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point.

(Les Caractères.)

Le fat.

J'entends Théodecte de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il approche. Le voilà entré : il rit, il crie, il éclate; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre; il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle; il ne s'apaise, il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche : il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Euthydème qui donne le repas? il rappelle à lui toute l'autorité de la table; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer : le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère : si l'on joue, il gagne au jeu, il veut railler celui qui perd, et il l'offense. Les rieurs sont pour lui : il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin, et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent.

(Les Caractères.)

Le vaniteux.

Ménippe est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui; il ne parle pas, il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer

sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnait, et montre la corde : lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque; et, incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauraient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas : ceux qui passent le voient, et il semble prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non; et, pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'était pas. L'on juge, et le voyant, qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien et que sa parure est assortie, qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relayent pour le contempler.

(Les Caractères.)

Le distrait.

Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir; il la referme; il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit; et, venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié; il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frappé à l'estomac ou au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve devant un limon de charette, ou derrière un long ais de menuiserie, que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu quelquefois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre; on lui perd tout, on lui égare tout : il demande ses gants, qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque, lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa

perruque s'accroche et demeure suspendue ; tous les courtisans regardent et rient ; Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres : il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants qui lui disent précisément le nom de sa rue ; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du palais, et trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans ; le cocher touche, et croit ramener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet ; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau ; il s'assied, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive, celui-ci se lève pour le recevoir ; il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre ; il parle, il rêve, il reprend la parole ; le maître de la maison s'ennuie et demeure étonné ; Ménalque ne l'est pas moins, et ne dit pas ce qu'il en pense. Il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin ; il l'espère, et il prend patience ; la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme, et, se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner ; il trouve ensuite que cette dame fait des visites longues ; il attend à tous moments qu'elle se lève et le laisse en liberté ; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper ; elle rit, et si haut, qu'elle le réveille.

(Les Caractères.)

L'homme à manies.

Hermippe est esclave de ce qu'il appelle ses petites commodités ; il leur sacrifie l'usage reçu, la coutume, les modes, la bienséance ; il les cherche en toute chose ; il quitte une moindre pour une plus grande ; il ne néglige aucune de celles qui sont praticables ; il s'en fait une étude, et il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte. Il laisse aux autres hommes le dîner et le souper, à peine en admet-il les termes : il mange quand il a faim, et les mets seulement où son appétit le porte. Il voit faire son lit ; quelle main assez adroite ou assez heureuse pourrait le faire dormir comme il veut dormir ? Il sort rarement de chez soi ; il aime la chambre, où il n'est ni oisif ni laborieux, où il n'agit point, où il tracasse, et dans l'équipage d'un

homme qui a pris médecine. On dépend servilement d'un serrurier et d'un menuisier, selon ses besoins : pour lui, s'il faut limer, il a une lime, une scie s'il faut scier, et des tenailles s'il faut arracher. Imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, et meilleurs et plus commodes à son gré que ceux même dont les ouvriers se servent : il en a de nouveaux et d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de son esprit, et dont il a presque oublié l'usage. Nul ne se peut comparer à lui pour faire en peu de temps et sans peine un travail fort inutile : il faisait dix pas pour aller de son lit à la garde-robe, il n'en fait plus que neuf, par la manière dont il a su tourner sa chambre; combien de pas épargnés dans le cours d'une vie ! Ailleurs l'on tourne la clef, l'on pousse contre ou l'on tire à soi, et une porte s'ouvre : quelle fatigue ! voilà un mouvement de trop qu'il sait s'épargner; et comment ? c'est un mystère qu'il ne révèle point : il est à la vérité un grand maître pour le ressort et pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre; il a trouvé le secret de monter et de descendre autrement que par l'escalier, et il cherche celui d'entrer et de sortir plus commodément que par la porte.

(Les Caractères.)

Le riche et le pauvre.

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée : il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie; il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher, et l'on marche; tous se règlent sur lui; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté ou par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mysté-

rieux sur les affaires du temps : il se croit des talents et de l'esprit; il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre : il dort peu, et d'un sommeil fort léger : il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus, et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal; il croit peser à ceux à qui il parle : il conte brièvement, mais froidement; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services : il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux, timide; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie et se renferme dans son manteau; il n'y a point de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége; il parle bas dans la conversation, et il articule mal : libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre : il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie; il n'en coûte à personne ni salut ni compliment : il est pauvre.

(Les Caractères.)

FÉNELON.

(1651-1715.)

[Voyez page 41, pour le jugement littéraire.]

Le fantasque.

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? Rien au dehors, tout au dedans. Ses affaires vont à souhait. Tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? C'est que sa rate fume. Il se coucha

hier les délices du genre humain : ce matin on est honteux pour lui ; il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu : toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié ; il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment : par la raison qu'il les a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses ; il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres ; il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air comme un taureau furieux qui de ses cornes aiguisées va se battre contre les vents.

Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même. Il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et il ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se tait : ce silence affecté le choque. On parle tout bas : il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut : il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste : cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit : il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire ? être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient ; quand elle le prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup. Il est comme on dépeint les possédés : sa raison est comme à l'envers ; c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le, vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit, car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé.

Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête ? Il n'y en a aucun : point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire : Demain nous irons nous divertir dans un tel jardin. L'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain : celui qui vous promet maintenant disparaîtra tantôt ; vous ne saurez plus où le prendre pour le faire souvenir de sa parole : en sa place, vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instants de suite de la même manière. Étudiez-le bien, puis dites-en tout ce qu'il vous plaira : il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit : ce je ne sais quoi

eut et ne veut pas; il menace, il tremble; il mêle des hauteurs dicules avec des bassesses indignes; il pleure, il rit, il badine, est furieux : dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, est plaisant et éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoi- u'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison.

Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis, t exactement raisonnable : il saurait bien en prendre avantage, t vous donner adroitement le change. Il passerait d'abord de son ort au vôtre, et deviendrait raisonnable pour le seul plaisir de ous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait ionter jusqu'aux nues; mais ce rien qu'est-il devenu? il est perdu ans la mêlée; il n'en est plus question : il ne sait plus ce qui l'a âché; il sait seulement qu'il se fâche et qu'il veut se fâcher; en- ore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que ous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se iodère : comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux u'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses eux.

Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles doit plus qu'aux autres, ou qu'il paraît aimer davantage. Non, a bizarrerie ne connaît personne; elle s'en prend sans choix à out le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé. On e persécute, on le trahit. Il ne doit rien à qui que ce soit. Mais ttendez un moment : voici une autre scène. Il a besoin de tout e monde; il aime, on l'aime aussi; il flatte, il s'insinue, il en- orcelle tous ceux qui ne pouvaient plus le souffrir. Il avoue son ort, il rit de ses bizarreries, il se contrefait; et vous croiriez que 'est lui-même dans ses accès d'emportement, tant il se contre- ait bien. Après cette comédie jouée à ses propres dépens, vous royez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! ous vous trompez : il le fera encore ce soir pour s'en moquer emain, sans se corriger.

Achille et Homère.

Achille. Je suis ravi, grand poëte, d'avoir servi à t'immorta- iser. Ma querelle contre Agamemnon, ma douleur de la mort de Patrocle, mes combats contre les Troyens, la victoire que je rem- portai sur Hector, t'ont donné le plus beau sujet de poëme qu'on ait jamais vu. — *Homère.* J'avoue que le sujet est beau; mais 'en aurais bien pu trouver d'autres. Une preuve qu'il y en a l'autres, c'est que j'en ai trouvé effectivement. Les aventures lu sage et patient Ulysse valent bien la colère de l'impétueux Achille.

Achille. Quoi! comparer le rusé et trompeur Ulysse au fils de Thétis, plus terrible que Mars! Va, poëte ingrat, tu sentiras.... — *Homère.* Tu as oublié que les ombres ne doivent point se mettre en colère. Une colère d'ombre n'est guère à craindre. Tu n'as plus d'autres armes à employer que de bonnes raisons. — *Achille.* Pourquoi viens-tu me désavouer que tu me dois la gloire de ton beau poëme? L'autre n'est qu'un amas de contes de vieilles : tout y languit, tout sent son vieillard dont la vivacité est éteinte, et qui ne sait point finir.

Homère. Tu ressembles à bien des gens qui, faute de connaître les divers genres d'écrire, croient qu'un auteur ne se soutient pas quand il passe d'un genre vif et rapide à un autre plus doux et plus modéré. Ils devraient savoir que la perfection est d'observer toujours les divers caractères, de varier son style suivant les sujets, de s'élever ou de s'abaisser à propos, et de donner par ce contraste des caractères plus marqués et plus agréables. Il faut savoir sonner de la trompette, toucher la lyre, et jouer même de la flûte champêtre. Je crois que tu voudrais que je peignisse Calypso avec ses nymphes dans sa grotte, ou Nausicaa sur le rivage de la mer, comme les héros et les dieux mêmes combattant aux portes de Troie? Parle de guerre, c'est ton fait, et ne te mêle jamais de décider sur la poésie en ma présence. — *Achille.* Oh! que tu es fier, bonhomme aveugle! tu te prévaux de ma mort. — *Homère.* Tu te prévaux aussi de la mienne. Tu n'es plus que l'ombre d'Achille, et moi je ne suis que l'ombre d'Homère.— *Achille.* Ah! que ne puis-je faire sentir mon ancienne force à cette ombre ingrate!

Homère. Puisque tu me presses tant sur l'ingratitude, je veux enfin te détromper. Tu ne m'as fourni qu'un sujet que je pouvais trouver ailleurs; mais moi, je t'ai donné une gloire qu'un autre n'eût pu te donner, et qui ne s'effacera jamais. — *Achille.* Comment! tu t'imagines que, sans tes vers, le grand Achille ne serait pas admiré de toutes les nations et de tous les siècles?

Homère. Plaisante vanité! pour avoir répandu plus de sang qu'un autre, au siége d'une ville qui n'a été prise qu'après ta mort! eh! combien y a-t-il de héros qui ont vaincu de grands peuples et conquis de grands royaumes! Cependant ils sont dans les ténèbres de l'oubli, on ne sait pas même leurs noms. Les muses seules peuvent immortaliser les grandes actions. Un roi qui aime la gloire la doit chercher dans ces deux choses : premièrement il faut la mériter par la vertu, ensuite se faire aimer par les nourrissons des muses, qui peuvent la chanter à toute la postérité. — *Achille.* Mais il ne dépend pas toujours des princes d'avoir de grands poëtes. C'est par hasard que tu as conçu longtemps après ma mort le dessein de faire ton Iliade.

Homère. Il est vrai ; mais quand un prince aime les lettres, il se forme pendant son règne beaucoup de grands hommes. Ses récompenses et son estime excitent une noble émulation ; le goût se perfectionne. Il n'a qu'à aimer et qu'à favoriser les muses, elles feront bientôt paraître des hommes inspirés pour louer tout ce qu'il y a de louable en lui. Quand un prince manque d'un Homère, c'est qu'il n'est pas digne d'en avoir un. Son défaut de goût attire l'ignorance, la grossièreté et la barbarie. La barbarie déshonore toute une nation, et ôte toute espérance de gloire durable au prince qui règne. Ne sais-tu pas qu'Alexandre, qui est depuis peu descendu ici-bas, pleurait de n'avoir point eu un poëte qui fît pour lui ce que j'ai fait pour toi ? C'est qu'il avait le goût bon sur la gloire. Pour toi, tu me dois tout, et tu n'as point de honte de me traiter d'ingrat. Il n'est plus temps de s'emporter : ta colère devant Troie était bonne à me fournir le sujet d'un poëme ; mais je ne puis plus chanter les emportements que tu aurais ici, et ils ne te feraient point d'honneur. Souviens-toi seulement que la Parque t'ayant ôté tous les autres avantages, il ne te reste plus que le grand nom que tu tiens de mes vers. Adieu. Quand tu seras de plus belle humeur, je viendrai te chanter dans ce bocage certains endroits de l'Iliade : par exemple, la défaite des Grecs en ton absence ; la consternation des Troyens dès qu'on te vit apparaître pour venger Patrocle ; les dieux mêmes étonnés de te voir comme Jupiter foudroyant. Après cela, dis, si tu l'oses, qu'Achille ne doit point sa gloire à Homère.

(Dialogues des morts.)

Démocrite et Héraclite.

Démocrite. Je ne saurais m'accommoder d'une philosophie triste. — *Héraclite.* Ni moi d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paraisse de travers et qui ne déplaise. — *Démocrite.* Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux ; cela vous fera mal. — *Héraclite.* Vous les prenez avec trop d'enjouement ; votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philosophe. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain si aveugle, si corrompu, si égaré? — *Démocrite.* Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule. — *Héraclite.* Mais enfin ce genre humain dont vous riez, c'est le monde entier avec qui vous vivez, c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est vous-même.

Démocrite. Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux. — *Héraclite.* S'ils sont

fous, vous n'êtes guère sage ni bon, de ne les plaindre pas et d'insulter à leur folie. D'ailleurs, qui vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux? — *Démocrite.* Je ne puis l'être, pensant en toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent. — *Héraclite.* Il y a des folies de diverse espèce. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres vous vous jetez dans une extrémité contraire, qui n'est pas moins folle. — *Démocrite.* Croyez-en ce qu'il vous plaira; et pleurez encore sur moi, si vous avez des larmes de reste : pour moi, je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas? Répondez.

Héraclite. Hélas! ils ne le sont que trop; c'est ce qui m'afflige : nous convenons vous et moi en ce point, que les hommes ne suivent point la raison. Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'oblige de les aimer; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égarements. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est, pour ainsi dire, une partie de moi-même? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs blessures? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme : vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri d'un malheureux qui a la jambe coupée; et vous avez l'inhumanité de vous moquer du monde entier qui a perdu la raison. — *Démocrite.* Celui qui a perdu une jambe est à plaindre, en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre; mais celui qui perd la raison la perd par sa faute. — *Héraclite.* Hé! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux, qui s'arracherait lui-même les yeux, serait encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle. — *Démocrite.* Accommodons-nous; il y a de quoi nous justifier tous deux. Il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule, et j'en ris. Il est déplorable, et vous en pleurez. Chacun le regarde à sa mode et suivant son tempérament. Ce qui est certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre : se régler par l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des sots. — *Héraclite.* Tout cela est vrai; mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit. C'est n'aimer ni les hommes, ni la vertu qu'ils abandonnent.

(Dialogues des morts.)

Horace et Virgile.

Virgile. Que nous sommes tranquilles et heureux sur ces gazons toujours fleuris, au bord de cette onde si pure, auprès de ce bois odoriférant! — *Horace.* Si vous n'y prenez garde, vous

allez faire une églogue. Les ombres n'en doivent point faire. Voyez Homère, Hésiode, Théocrite : couronnés de laurier ; ils entendent chanter leurs vers ; mais ils n'en font plus.— *Virgile.* J'apprends avec joie que les vôtres sont encore après tant de siècles les délices des gens de lettres. Vous ne vous trompiez pas quand vous disiez dans vos Odes, d'un ton si assuré : Je ne mourrai pas tout entier.

Horace. Mes ouvrages ont résisté au temps, il est vrai ; mais il faut vous aimer autant que je le fais pour n'être point jaloux de votre gloire. On vous place d'abord après Homère. — *Virgile.* Nos muses ne doivent point être jalouses l'une de l'autre ; leurs genres sont si différents ! Ce que vous avez de merveilleux, c'est la variété. Vos Odes sont tendres, gracieuses, souvent véhémentes, rapides, sublimes. Vos Satires sont simples, naïves, courtes, pleines de sel ; on y trouve une profonde connaissance de l'homme, une philosophie très-sérieuse, avec un tour plaisant qui redresse les mœurs des hommes, et qui les instruit en se jouant. Votre Art poétique montre que vous aviez toute l'étendue des connaissances acquises, et toute la force de génie nécessaire pour exécuter les plus grands ouvrages, soit pour le poëme épique, soit pour la tragédie.

Horace. C'est bien à vous à parler de variété, vous qui avez mis dans vos Églogues la tendresse naïve de Théocrite ! Vos Géorgiques sont pleines des peintures les plus riantes ; vous embellissez et vous passionnez toute la nature. Enfin, dans votre Énéide, le bel ordre, la magnificence, la force et la sublimité d'Homère éclatent partout. — *Virgile.* Mais je n'ai fait que le suivre pas à pas. — *Horace.* Vous n'avez point suivi Homère quand vous avez traité les amours de Didon. Ce quatrième livre est tout original. On ne peut pas même vous ôter la louange d'avoir fait la descente d'Énée aux enfers plus belle que n'est l'évocation des âmes qui est dans l'Odyssée. — *Virgile.* Mes derniers livres sont négligés. Je ne prétendais pas les laisser si imparfaits. Vous savez que je voulus les brûler. — *Horace.* Quel dommage si vous l'eussiez fait ! C'était une délicatesse excessive : on voit bien que l'auteur des Géorgiques aurait pu finir l'Énéide avec le même soin. Je regarde moins cette dernière exactitude que l'essor du génie, la conduite de tout l'ouvrage, la force et la hardiesse des peintures. A vous parler ingénument, si quelque chose vous empêche d'égaler Homère, c'est d'être plus poli, plus châtié, plus fini, mais moins simple, moins fort, moins sublime : car d'un seul trait il met la nature toute nue devant les yeux.

Virgile. J'avoue que j'ai dérobé quelque chose à la simple nature, pour m'accommoder au goût d'un peuple magnifique et délicat sur toutes les choses qui ont rapport à la politesse. Homère

semble avoir oublié le lecteur pour ne songer qu'à peindre en tout la vraie nature. En cela je lui cède.—*Horace.* Vous êtes toujours ce modeste Virgile qui eut tant de peine à se produire à la cour d'Auguste. Je vous ai dit librement ce que je pense sur vos ouvrages; dites-moi de même les défauts des miens. Quoi donc! me croyez-vous incapable de les reconnaître? — *Virgile.* Il y a, ce me semble, quelques endroits de vos Odes qui pourraient être retranchés sans rien ôter au sujet, et qui n'entrent point dans votre dessein. Je n'ignore pas le transport que l'ode doit avoir; mais il y a des choses écartées qu'un beau transport ne va point chercher. Il y a aussi quelques endroits passionnés et merveilleux, où vous remarquerez peut-être quelque chose qui manque, ou pour l'harmonie, ou pour la simplicité de la passion. Jamais homme n'a donné un tour plus heureux que vous à la parole, pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse; les mots deviennent tout nouveaux par l'usage que vous en faites. Mais tout n'est pas également coulant; il y a des choses que je croirais un peu trop tournées.

Horace. Pour l'harmonie, je ne m'étonne pas que vous soyez si difficile. Rien n'est si doux et si nombreux que vos vers; leur cadence seule attendrit et fait couler les larmes des yeux. — *Virgile.* L'ode demande une autre harmonie toute différente, que vous avez trouvée presque toujours, et qui est plus variée que la mienne.— *Horace.* Enfin, je n'ai fait que de petits ouvrages. J'ai blâmé ce qui est mal; j'ai montré les règles de ce qui est bien: mais je n'ai rien exécuté de grand comme votre poëme héroïque. — *Virgile.* En vérité, mon cher Horace, il y a déjà trop longtemps que nous nous donnons des louanges; pour d'honnêtes gens, j'en ai honte. Finissons.

(Dialogues des morts.)

Parrhasius et Poussin.

Parrhasius. Il y a déjà assez longtemps que l'on nous faisait attendre votre venue; il faut que vous soyez mort assez vieux. — *Poussin.* Oui, et j'ai travaillé dans une vieillesse fort avancée. — *Parrhasius.* On vous a marqué ici un rang assez honorable à la tête des peintres français: si vous aviez été mis parmi les Italiens, vous seriez en meilleure compagnie. Mais ces peintres, que Vasari nous vante tous les jours, vous auraient fait bien des querelles. Il y a ces deux écoles lombarde et florentine, sans parler de celle qui se forma ensuite à Rome: tous ces gens-là nous rompent sans cesse la tête par leurs jalousies. Ils avaient pris pour

juges de leurs différends Apelle, Zeuxis et moi : mais nous aurions plus d'affaires que Minos, Éaque et Rhadamanthe, si nous les voulions accorder. Ils sont même jaloux des anciens, et osent se comparer à nous. Leur vanité est insupportable.

Poussin. Il ne faut point faire de comparaison ; car vos ouvrages ne restent point pour en juger ; et je crois que vous n'en faites plus sur les bords du Styx. Il y fait un peu trop obscur pour y exceller dans le coloris, dans la perspective, et dans la dégradation de lumière. Un tableau fait ici-bas ne pourrait être qu'une nuit ; tout y serait ombre. Pour revenir à vous autres anciens, je conviens que le préjugé général est en votre faveur. Il y a sujet de croire que votre art, qui est du même goût que la sculpture, avait été poussé jusqu'à la même perfection, et que vos tableaux égalaient les statues de Praxitèle, de Scopas et de Phidias ; mais enfin il ne nous reste rien de vous, et la comparaison n'est plus possible : par là vous êtes hors de toute atteinte, et vous nous tenez en respect. Ce qui est vrai, c'est que nous autres peintres modernes, nous devons nos meilleurs ouvrages aux modèles antiques que nous avons étudiés dans les bas-reliefs. Ces bas-reliefs, quoiqu'ils appartiennent à la sculpture, font assez entendre avec quel goût on devait peindre dans ce temps-là. C'est une demi-peinture.

Parrhasius. Je suis ravi de trouver un peintre moderne si équitable et si modeste. Vous comprenez bien que quand Zeuxis fit des raisins qui trompaient les petits oiseaux, il fallait que la nature fût bien imitée pour tromper la nature même. Quand je fis ensuite un rideau qui trompa les yeux si habiles du grand Zeuxis, il se confessa vaincu. Voyez jusqu'où nous avions poussé cette belle erreur. Non, non, ce n'est pas pour rien que tous les siècles nous ont vantés. Mais dites-moi quelque chose de vos ouvrages. On a rapporté ici à Phocion que vous aviez fait de beaux tableaux où il est représenté. Cette nouvelle l'a réjoui. Est-elle véritable ? — *Poussin.* Sans doute ; j'ai représenté son corps que deux esclaves emportent de la ville d'Athènes. Ils paraissent tous deux affligés, et ces deux douleurs ne se ressemblent en rien. Le premier de ces esclaves est vieux ; il est enveloppé dans une draperie négligée : le nu des bras et des jambes montre un homme fort et nerveux ; c'est une carnation qui marque un corps endurci au travail. L'autre est jeune, couvert d'une tunique qui fait des plis assez gracieux. Les deux attitudes sont différentes dans la même action ; et les deux airs des têtes sont fort variés, quoiqu'ils soient tous deux serviles. — *Parrhasius.* Bon ; l'art n'imite bien la nature qu'autant qu'il attrape cette variété infinie dans ses ouvrages. Mais le mort ? — *Poussin.* Le mort est caché sous une draperie confuse qui l'enveloppe. Cette draperie est négligée et pauvre. Dans ce convoi tout est capable d'exciter la pitié et la douleur. —

Parrhasius. On ne voit donc point le mort? — *Poussin.* On ne laisse point de remarquer sous cette draperie confuse la forme de la tête et de tout le corps. Pour les jambes, elles sont découvertes : on y peut remarquer non-seulement la couleur flétrie de la chair morte, mais encore la roideur et la pesanteur des membres affaissés. Ces deux esclaves qui emportent ce corps le long d'un grand chemin trouvent à côté du chemin de grandes pierres taillées en carré, dont quelques -unes sont élevées en ordre au-dessus des autres, en sorte qu'on croit voir les ruines de quelque majestueux édifice. Le chemin paraît sablonneux et battu.

Parrhasius. Qu'avez-vous mis aux deux côtés de ce tableau, pour accompagner vos figures principales? — *Poussin.* Au côté droit sont deux ou trois arbres dont le tronc est d'une écorce âpre et noueuse. Ils ont peu de branches, dont le vert, qui est un peu faible, se perd insensiblement dans le sombre azur du ciel. Derrière ces tiges d'arbres, on voit la ville d'Athènes. — *Parrhasius.* Il faut un contraste bien marqué dans le côté gauche. — *Poussin.* Le voici. C'est un terrain raboteux; on y voit des creux qui sont dans une ombre très-forte, et des pointes de rochers fort éclairées. Là se présentent aussi quelques buissons assez sauvages. Il y a un peu au-dessus un chemin qui mène à un bocage sombre et épais : un ciel extrêmement clair donne encore plus de force à cette verdure sombre. — *Parrhasius.* Bon, voilà qui est bien. Je vois que vous avez le grand art des couleurs, qui est de fortifier l'une par son opposition avec l'autre.

Poussin. Au delà de ce terrain rude se présente un gazon frais et tendre. On y voit un berger appuyé sur sa houlette, et occupé à regarder ses moutons blancs comme la neige, qui errent en paissant dans une prairie. Le chien du berger est couché et dort derrière lui. Dans cette campagne, on voit un autre chemin où passe un chariot traîné par des bœufs. Vous remarquez d'abord la force et la pesanteur de ces animaux, dont le cou est penché vers la terre, et qui marchent à pas lents. Un homme d'un air rustique est devant le chariot : une femme marche derrière, et elle paraît la fidèle compagne de ce simple villageois. Deux autres femmes voilées sont sur le chariot. — *Parrhasius.* Rien ne fait un plus sensible plaisir que ces peintures champêtres. Nous les devons aux poëtes. Ils ont commencé à chanter dans leurs vers les grâces naïves de la nature simple et sans art; nous les avons suivis. Les ornements d'une campagne où la nature est belle font une image plus riante que toutes les magnificences que l'art a pu inventer.

Poussin. On voit au côté droit, dans ce chemin, sur un cheval alezan, un cavalier enveloppé dans un manteau rouge. Le cavalier et le cheval sont penchés en avant; ils semblent s'élancer pour courir avec plus de vitesse. Les crins du cheval, les cheveux de

l'homme, son manteau, tout est flottant et repoussé par le vent en arrière. — *Parrhasius.* Ceux qui ne savent que représenter des figures gracieuses n'ont atteint que le genre médiocre. Il faut peindre l'action et le mouvement, animer les figures et exprimer les passions de l'âme. Je vois que vous êtes bien entré dans le goût de l'antique.

Poussin. Plus avant on trouve un gazon sous lequel paraît un terrain de sable. Trois figures humaines sont sur cette herbe : il y en a une debout, couverte d'une robe blanche à grands plis flottants; les deux autres sont assises auprès d'elle sur le bord de l'eau, et il y en a une qui joue de la lyre. Au bout de ce terrain, couvert de gazon, on voit un bâtiment carré, orné de bas-reliefs et de festons, d'un bon goût d'architecture simple et noble. C'est sans doute un tombeau de quelque citoyen qui était mort peut-être avec moins de vertu, mais plus de fortune, que Phocion.

Parrhasius. Je n'oublie pas que vous m'avez parlé du bord de l'eau. Est-ce la rivière d'Athènes nommée Ilissus? — *Poussin.* Oui; elle paraît en deux endroits aux côtés de ce tombeau. Cette eau est pure et claire; le ciel serein, qui est peint dans cette eau, sert à la rendre encore plus belle. Elle est bordée de saules naissants et d'autres arbrisseaux tendres dont la fraîcheur réjouit la vue.— *Parrhasius.* Jusque-là il ne reste rien à souhaiter. Mais vous avez encore un grand et difficile objet à me représenter; c'est là que je vous attends. — *Poussin.* Quoi? — *Parrhasius.* C'est la ville. C'est là qu'il faut montrer que vous savez l'histoire, le costume, l'architecture.

Poussin. J'ai peint cette grande ville d'Athènes sur la pente d'un long coteau pour la mieux faire voir. Les bâtiments y sont par degrés dans un amphithéâtre naturel. Cette ville ne paraît point grande du premier coup d'œil : on n'en voit près de soi qu'un morceau assez médiocre, mais le derrière qui s'enfuit découvre une grande étendue d'édifices. — *Parrhasius.* Y avez-vous évité la confusion? — *Poussin.* J'ai évité la confusion et la symétrie. J'ai fait beaucoup de bâtiments irréguliers; mais ils ne laissent pas de faire un assemblage gracieux, où chaque chose a sa place la plus naturelle. Tout se démêle et se distingue sans peine; tout s'unit et fait corps : ainsi il y a une confusion apparente, et un ordre véritable quand on l'observe de près.

Parrhasius. N'avez-vous pas mis sur le devant quelque principal édifice? — *Poussin.* J'y ai mis deux temples. Chacun a une grande enceinte comme il la doit avoir, où l'on distingue le corps du temple des autres bâtiments qui l'accompagnent. Le temple qui est à la main droite a un portail orné de quatre grandes colonnes de l'ordre corinthien, avec un fronton et des statues. Autour de ce temple on voit des festons pendants : c'est une fête

que j'ai voulu représenter suivant la vérité de l'histoire. Pendant qu'on emporte Phocion hors de la ville vers le bûcher, tout le peuple en joie et en pompe fait une grande solennité autour du temple dont je vous parle. Quoique ce peuple paraisse assez loin, on ne laisse pas de remarquer sans peine une action de joie pour honorer les dieux. Derrière ce temple paraît une grosse tour très-haute, au sommet de laquelle est une statue de quelque divinité. Cette tour est comme une grosse colonne. — *Parrhasius.* Où est-ce que vous en avez pris l'idée? — *Poussin.* Je ne m'en souviens plus : mais elle est sûrement prise dans l'antique, car jamais je n'ai pris la liberté de rien donner à l'antiquité qui ne fût tiré de ses monuments. On voit aussi auprès de cette tour un obélisque.

Parrhasius. Et l'autre temple, n'en direz-vous rien? — *Poussin.* Cet autre temple est un édifice rond, soutenu de colonnes; l'architecture en paraît majestueuse et singulière. Dans l'enceinte on remarque divers grands bâtiments avec des frontons. Quelques arbres en dérobent une partie à la vue. J'ai voulu marquer un bois sacré. — *Parrhasius.* Mais venons au corps de la ville. — *Poussin.* J'ai cru y devoir marquer les divers temps de la république d'Athènes; sa première simplicité, à remonter jusque vers les temps héroïques, et sa magnificence dans les siècles suivants, où les arts y ont fleuri. Ainsi j'ai fait beaucoup d'édifices ou ronds ou carrés, avec une architecture régulière; et beaucoup d'autres qui sentent cette antiquité rustique et guerrière. Tout y est d'une figure bizarre : on ne voit que tours, que créneaux, que hautes murailles, que petits bâtiments inégaux et simples. Une chose rend cette ville agréable, c'est que tout y est mêlé de grands édifices et de bocages. J'ai cru qu'il fallait mettre de la verdure partout, pour représenter les bois sacrés des temples, et les arbres qui étaient soit dans les gymnases ou dans les autres édifices publics. Partout j'ai tâché d'éviter de faire des bâtiments qui eussent rapport à ceux de mon temps et de mon pays, pour donner à l'antiquité un caractère facile à reconnaître.

Parrhasius. Tout cela est observé judicieusement. Mais je ne vois point l'Acropolis. L'avez-vous oublié? ce serait dommage. — *Poussin.* Je n'avais garde. Il est derrière toute la ville, sur le sommet de la montagne, laquelle domine tout le coteau en pente. On voit à ses pieds de grands bâtiments fortifiés par des tours. La montagne est couverte d'une agréable verdure. Pour la citadelle, il paraît une assez grande enceinte avec une vieille tour qui s'élève jusque dans la nue. Vous remarquerez que la ville, qui va toujours en baissant vers le côté gauche, s'éloigne insensiblement et se perd entre un bocage fort sombre, dont je vous ai parlé, et un petit bouquet d'autres arbres d'un vert brun et enfoncé, qui est sur le bord de l'eau.

Parrhasius. Je ne suis pas encore content. Qu'avez-vous mis derrière toute cette ville? — *Poussin.* C'est un lointain où l'on voit des montagnes escarpées et assez sauvages. Il y en a une, derrière ces beaux temples et cette pompe si riante dont je vous ai parlé, qui est un roc tout nu et affreux. Il m'a paru que je devais faire le tour de la ville cultivé et gracieux, comme celui des grandes villes l'est toujours : mais j'ai donné une certaine beauté sauvage au lointain, pour me conformer à l'histoire, qui parle de l'Attique comme d'un pays rude et stérile. — *Parrhasius.* J'avoue que ma curiosité est bien satisfaite; et je serais jaloux pour la gloire de l'antiquité, si on pouvait l'être d'un homme qui l'a imitée si modestement. — *Poussin.* Souvenez-vous au moins que si je vous ai longtemps entretenu de mon ouvrage, je l'ai fait pour ne vous rien refuser, et pour me soumettre à votre jugement. — *Parrhasius.* Après tant de siècles, vous avez fait plus d'honneur à Phocion que sa patrie n'aurait pu lui en faire le jour de sa mort par de somptueuses funérailles. Mais allons dans ce bocage ici près, où il est avec Timoléon et Aristide, pour lui apprendre de si agréables nouvelles.

(Dialogues des morts.)

Charles-Quint et un jeune moine de Saint-Just.

Charles-Quint. Allons, mon frère, il est temps de se lever; vous dormez trop pour un jeune novice, qui doit être fervent. — *Le moine.* Quand voulez-vous que je dorme, sinon pendant que je suis jeune? Le sommeil n'est point incompatible avec la ferveur. — *Charles-Quint.* Quand on aime l'office, on est bientôt éveillé. — *Le moine.* Oui, quand on est à l'âge de Votre Majesté; mais au mien, on dort tout debout. — *Charles-Quint.* Eh bien! mon frère, c'est aux gens de mon âge à éveiller la jeunesse trop endormie. — *Le moine.* Est-ce que vous n'avez plus rien de meilleur à faire? Après avoir si longtemps troublé le repos du monde entier, ne sauriez-vous me laisser le mien?

Charles-Quint. Je trouve qu'en se levant ici de bon matin, on est encore bien en repos dans cette profonde solitude. — *Le moine.* Je vous entends, Sacrée Majesté : quand vous vous êtes levé ici de bon matin, vous y trouvez la journée bien longue : vous êtes accoutumé à un plus grand mouvement; avouez-le sans façon. Vous vous ennuyez de n'avoir ici qu'à prier Dieu, qu'à monter vos horloges et qu'à éveiller de pauvres novices qui ne sont pas coupables de votre ennui. — *Charles-Quint.* J'ai ici douze domestiques que je me suis réservés. — *Le moine.* C'est une

triste conversation pour un homme qui était en commerce avec toutes les nations connues. — *Charles-Quint.* J'ai un petit cheval pour me promener dans ce beau vallon orné d'orangers, de myrtes, de grenadiers, de lauriers et de mille fleurs, au pied de ces belles montagnes de l'Estramadure, couvertes de troupeaux innombrables. — *Le moine.* Tout cela est beau; mais tout cela ne parle point. Vous voudriez un peu de bruit et de fracas.

Charles-Quint. J'ai cent mille écus de pension. — *Le moine.* Assez mal payés. Le roi votre fils n'en a guère de soin. — *Charles-Quint.* Il est vrai qu'on oublie bientôt les gens qui se sont dépouillés et dégradés. — *Le moine.* Ne comptiez-vous pas là-dessus quand vous avez quitté vos couronnes? — *Charles-Quint.* Je voyais bien que cela devait être ainsi. — *Le moine.* Si vous avez compté là-dessus, pourquoi vous étonnez-vous de le voir arriver? Tenez-vous-en à votre premier projet : renoncez à tout; oubliez tout, ne désirez plus rien; reposez-vous, et laissez reposer les autres. — *Charles-Quint.* Mais je vois que mon fils, après la bataille de Saint-Quentin, n'a pas su profiter de la victoire; il devrait être déjà à Paris. Le comte d'Egmont lui a gagné une autre bataille à Gravelines; et il laisse tout perdre. Voilà Calais repris par le duc de Guise sur les Anglais; voilà ce même duc qui a pris Thionville pour couvrir Metz. Mon fils gouverne mal; il ne suit aucun de mes conseils; il ne me paye point ma pension; il méprise ma conduite et les plus fidèles serviteurs dont je me suis servi. Tout cela me chagrine et m'inquiète.

Le moine. Quoi! n'étiez-vous venu chercher le repos dans cette retraite qu'à condition que le roi votre fils ferait des conquêtes, croirait tous vos conseils et achèverait d'exécuter tous vos projets? — *Charles-Quint.* Non; mais je croyais qu'il ferait mieux. — *Le moine.* Puisque vous avez tout quitté pour être en repos, demeurez-y quoi qu'il arrive; laissez faire le roi votre fils comme il voudra. Ne faites point dépendre votre tranquillité des guerres qui agitent le monde; vous n'en êtes sorti que pour n'en plus entendre parler. Mais, dites la vérité, vous ne connaissiez guère la solitude quand vous l'avez cherchée; c'est par inquiétude que vous avez désiré le repos. — *Charles-Quint.* Hélas, mon pauvre enfant! tu ne dis que trop vrai; et Dieu veuille que tu ne te sois point mécompté comme moi en quittant le monde dans ce noviciat!

(Dialogues des morts.)

Le connétable de Bourbon et Bayard.

Bourbon. N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vandenesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état. — *Bayard.* C'est avec douleur que je vous vois aussi. — *Bourbon.* Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre. Mais je ne veux point te traiter en prisonnier; je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison comme si tu étais mon propre frère : ainsi tu ne dois pas être fâché de me voir.

Bayard. Hé! croyez-vous que je ne sois pas fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité ni de ma blessure dont je suis en peine. Je meurs : dans un moment la mort va me délivrer de vos mains. — *Bourbon.* Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront pour te guérir. — *Bayard.* Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir. — *Bourbon.* Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne: les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux. — *Bayard.* Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

Bourbon. Quoi, Bayard! je te loue, et tu me condamnes! je te plains, et tu m'insultes! — *Bayard.* Si vous me plaignez, je vous plains aussi; et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie. — *Bourbon.* Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me venge de lui; je le chasse du Milanais; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu en me poussant à bout : appelles-tu cela être à plaindre? — *Bayard.* Oui: on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir; il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la

vaincre et triompher d'elle. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays!

Bourbon. Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je lui avais rendus. Madame m'a fait traiter indignement, par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme en me dépouillant de mon bien. On a détaché de moi jusqu'à mes domestiques, Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul : que voulais-tu que je fisse?—*Bayard.* Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer; mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil. — *Bourbon.* Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.—*Bayard.* Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.—*Bourbon.* Mais le roi, étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui?—*Bayard.* Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouvez être un jour roi.

Bourbon. Eh bien! j'ai tort, je l'avoue; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment? — *Bayard.* Je le sais bien; mais le vrai courage consiste à y résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs; et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle, ah! quelle honte! Ecoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité.

(Dialogues des morts.)

VERTOT.

(1655-1735.)

Jamais auteur ne fut plus attentif à choisir des sujets nobles, élevés, capables d'intéresser et d'émouvoir : l'élégance et la pureté de sa diction répondent à la noblesse des sujets : il les expose avec une grande netteté, et le détail des circonstances semble plutôt les embellir que les charger; il exprime les différents caractères par des traits fermes, énergiques et précis, qui peignent l'âme même; ses descriptions vives et animées entraînent le lecteur, on marche avec l'armée qu'il met en mouvement, et, selon qu'il l'a déterminé, on prend part à la victoire ou l'on gémit sur le sort des vaincus.

DE BOZE.

Son style a la majesté, l'élégance, l'agrément et le feu nécessaire à un excellent historien. Le seul reproche qu'on ait à lui faire, c'est d'avoir embelli quelquefois ses récits aux dépens de la vérité; mais il ne la défigure ni par le goût puéril des antithèses, ni par une vaine ostentation de maximes sentencieuses et philosophiques, ni enfin par cette manière d'écrire tranchante, brusque et hachée qui réunit l'obscurité à la sécheresse, et qui est aussi fatigante pour le lecteur que contraire à la dignité de l'histoire. PALISSOT.

Pompée.

Pompée attirait sur lui, pour ainsi dire, les yeux de toute la terre. Il avait été général avant que d'être soldat, et sa vie n'avait été qu'une suite continuelle de victoires; il avait fait la guerre dans les trois parties du monde, et il en était toujours revenu victorieux. Il vainquit dans l'Italie Carinas et Carbon, du parti de Marius; Domitius dans l'Afrique; Sertorius, ou pour mieux dire Perpenna, dans l'Espagne; les pirates de Cilicie sur la Méditerranée; et, depuis la défaite de Catilina, il était revenu à Rome vainqueur de Mithridate et de Tigrane.

Par tant de victoires et de conquêtes, il était devenu plus grand que les Romains ne le souhaitaient, et qu'il n'avait osé lui-même l'espérer. Dans ce haut degré de gloire où la fortune l'avait conduit comme par la main, il crut qu'il était de sa dignité de se familiariser moins avec ses concitoyens. Il paraissait rare-

ment en public ; et , s'il sortait de sa maison , on le voyait toujours accompagné d'une foule de ses créatures , dont le cortége nombreux représentait mieux la cour d'un grand prince que la suite d'un citoyen de la république. Ce n'est pas qu'il abusât de son pouvoir; mais , dans une ville libre, on ne pouvait souffrir qu'il affectât des manières de souverain. Accoutumé dès sa jeunesse au commandement des armées, il ne pouvait se réduire à la simplicité d'une vie privée. Ses mœurs à la vérité étaient pures et sans tache ; on le louait même avec justice de sa tempérance ; personne ne le soupçonna jamais d'avarice, et il recherchait moins, dans les dignités qu'il briguait , la puissance qui en est inséparable, que les honneurs et l'éclat dont elles étaient environnées. Mais plus sensible à la vanité qu'à l'ambition , il aspirait à des honneurs qui le distinguassent de tous les capitaines de son temps. Modéré en tout le reste, il ne pouvait souffrir sur la gloire aucune comparaison. Toute égalité le blessait; et il eût voulu, ce semble , être le seul général de la république , quand il devait se contenter d'être le premier. Cette jalousie du commandement lui attira un grand nombre d'ennemis , dont César, dans la suite, fut le plus dangereux et le plus redoutable. L'un ne voulait plus d'égal , et l'autre ne pouvait souffrir de supérieur.

(Histoire des révolutions romaines.)

César.

Caïus Julius César était né de l'illustre famille des Jules, qui , comme toutes les grandes maisons, avait sa chimère, en se vantant de tirer son origine d'Anchise et de Vénus. C'était l'homme de son temps le mieux fait, adroit à toutes sortes d'exercices , infatigable au travail , plein de valeur, le courage élevé , vaste dans ses desseins , magnifique dans sa dépense , et libéral jusqu'à la profusion. La nature, qui semblait l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes, lui avait donné un air d'empire et de dignité dans ses manières ; mais cet air de grandeur était tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante et invincible était encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étaient assez durs pour résister à l'impression que faisaient tant d'aimables qualités n'échappaient point à ses bienfaits , et il commença par assujettir les cœurs, comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen d'une république, il forma, dans une condition privée , le projet d'assujettir sa patrie. La grandeur et les

périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point. Il ne trouva rien au-dessus de son ambition, que l'étendue immense de ses vues. Les exemples récents de Marius et de Sylla lui firent comprendre qu'il n'était pas impossible de s'élever à la souveraine puissance; mais sage jusque dans ses désirs immodérés, il distribua en différents temps l'exécution de ses desseins. Son esprit, toujours juste, malgré son étendue, n'alla que par degrés au projet de la domination; et, quelque éclatantes qu'aient été depuis ses victoires, elles ne doivent passer pour de grandes actions que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins.

(Histoire des révolutions romaines.)

MONTESQUIEU.

(1689-1755.)

[Voyez page 168, pour le jugement littéraire.]

L'homme universel.

Je me trouvais l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire aussi universel; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences; on parla des nouvelles du temps : il décida sur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, et je dis en moi-même : Il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse : mais à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondés sur l'autorité de Tavernier et Chardin. Ah! bon Dieu! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là! Il connaîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi. Mon parti fut bientôt pris, je me tus, je le laissai parler, et il décide encore.

(Lettres Persanes.)

Le grand seigneur.

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connaissance me dit : « Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris; je vous mène à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du royaume qui représentent le mieux.

—Que veut dire cela, monsieur? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable que les autres? —Non, me dit-il.— Ah! j'entends; il fait sentir à tous les instants la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent : si cela est, je n'ai que faire d'y aller; je la lui passe tout entière, et je prends condamnation. »

Il fallut pourtant marcher; et je vis un petit homme si fier, il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvais me lasser de l'admirer. Ah! bon Dieu! dis-je en moi-même, si, lorsque j'étais à la cour de Perse, je représentais ainsi, je représentais un grand sot! Il aurait fallu, Rica, que nous eussions un bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venaient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils savaient bien que nous étions au-dessus d'eux; et, s'ils l'avaient ignoré, nos bienfaits le leur auraient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits; au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvaient sensibles; ils ne voyaient que notre cœur au-dessus d'eux, nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lorsqu'il fallait soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques, lorsqu'il fallait faire respecter la nation aux étrangers, lorsque enfin, dans les occasions périlleuses, il fallait animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus; nous ramenions la fierté sur notre visage; et l'on trouvait quelquefois que nous représentions assez bien.

(Lettres Persanes.)

Le peuple de Sybaris.

On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés et les besoins; on bannit tous les arts qui pourraient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix aux dépens du public à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles. Les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, et ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du territoire, qui y produit une abondance éternelle; et les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe et à flatter la mollesse.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent

avec tant d'art, ils emploient tant de temps à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Bien loin que la multitude des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Leur âme, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines; un citoyen fut fatigué toute la nuit d'une feuille de rose qui s'était repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affaibli leur corps, qu'ils ne sauraient remuer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds; les voitures les plus douces les font évanouir; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomac leur manque à tous les instants.

Ils passent leur vie sur des siéges renversés, sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour sans être fatigués; ils sont brisés quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître.

FONTENELLE.

(1657-1757.)

On a beaucoup parlé de l'imagination de Fontenelle; et quoiqu'il en manque absolument dans ses vers, où les facultés de son esprit étaient gênées par un instrument qui n'était pas le sien, il en a souvent dans sa prose, même de celle de l'orateur et du poëte, qui rend une suite de vérités dans une suite d'images et de tableaux. Ce n'est pourtant pas celle qui domine dans Fontenelle : la sienne est moins de l'imagination qu'un art profond et ingénieux qui en a pris la ressemblance : homme du monde et philosophe, plein de vues sur le cœur humain et sur la nature, il les réveille à la fois, fait continuellement entre elles un échange d'expressions, rend les vérités morales avec des mots consacrés à l'histoire naturelle, transporte aux sciences le langage du monde, et répand sur une idée le reflet, la couleur de l'idée d'un autre ordre, d'un autre monde, pour ainsi dire. C'est toujours l'ouvrage de la réflexion qui rapproche, qui compare; mais il donne au style l'éclat de l'imagination, et a le double avantage encore et de varier singulièrement les idées, ce qui est la vraie beauté du style philosophique, et de développer une foule de vérités dans un petit nombre de phrases, comme Ho-

race et Virgile achèvent de grands tableaux avec un petit nombre de vers. Quel sera le censeur assez rigoureux, assez peu indulgent à ses propres plaisirs, pour ne pas faire grâce dans un écrivain si philosophe et si piquant, si profond et si agréable, à un peu de recherche de ces agréments même avec lesquels il nous séduit, a quelques mots précieux qu'il ajoute à des mots charmants; comme une femme qui a un extrême désir de plaire, ajoute quelquefois à ses grâces naturelles des manières qui leur ressemblent beaucoup. Tous ces défauts, qui lui ont été reprochés avec tant de dureté, appartiennent moins encore sans doute au goût de Fontenelle, qu'à sa complaisance pour le goût d'une nation qui aime trop peut-être jusqu'aux abus de l'esprit, et qu'il a toujours traité un peu pour l'attirer aux sciences, comme cette femme du livre des *Mondes* à qui il donnait des leçons d'astronomie; ce n'est là ni son talent ni son art; c'est son artifice, ou plutôt la politique de son style, comme le disait assez plaisamment un de ses ennemis; et c'est en partie avec cette politique qu'il a fait une si grande révolution dans les lettres, dans les sciences et dans le monde. GARAT.

Fontenelle semble n'avoir fait de ses *Dialogues* qu'un jeu, ou, si l'on veut, un effort d'esprit : un jeu par la frivolité des résultats, un effort par les rapprochements forcés et la recherche des pensées et du style. On y trouve des pensées ingénieuses et fines, mais il y en a tout au moins autant qui ne sont que subtiles et fausses. Trois ou quatre de ces *Dialogues* offrent de la bonne philosophie : le plus grand nombre n'est qu'une débauche d'esprit, mêlée de saillies heureuses. L'auteur a voulu surtout piquer le lecteur par le choix de personnages disparates, et par la conclusion imprévue de leur entretien. Ce plan, qui tendait plus à étonner qu'à instruire, n'est louable ni pour la morale, ni pour le goût. LA HARPE.

Érostrate et Démétrius de Phalère.

Érostrate. Trois cent soixante statues élevées dans Athènes a votre honneur! c'est beaucoup.

Démétrius. Je m'étais saisi du gouvernement; et, après cela, il était assez aisé d'obtenir du peuple des statues.

Érostrate. Vous étiez bien content de vous être ainsi multiplié vous-même trois cent soixante fois, et de ne rencontrer que vous dans cette ville?

Démétrius. Je l'avoue; mais, hélas! cette joie ne fut pas de longue durée. La face des affaires changea du jour au lendemain; il ne resta pas une seule de mes statues : on les abattit, on les brisa.

Érostrate. Voilà un terrible revers! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition?

Démétrius. Ce fut Démétrius Poliorcète, fils d'Antigonus.

Érostrate. Démétrius Poliorcète! J'aurais bien voulu être en sa place. Il y avait beaucoup de plaisir à abattre un si grand nombre de statues faites pour un même homme.

Démétrius. Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le temple d'Éphèse. Vous conservez encore votre ancien caractère.

Érostrate. On m'a bien reproché cet embrasement du temple d'Éphèse; toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit; mais en vérité cela est pitoyable; on ne juge guère sainement des choses.

Démétrius. Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite de détester une si belle action, et de la loi par laquelle les Ephésiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Érostrate.

Érostrate. Je n'ai pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette loi; car les Éphésiens furent de bonnes gens, qui ne s'aperçurent pas que défendre de prononcer un nom, c'était l'immortaliser. Mais leur loi même, sur quoi était-elle fondée? J'avais une envie démesurée de faire parler de moi, et je brûlai leur temple. Ne devaient-ils pas se tenir bien heureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage? on ne les en pouvait quitter à meilleur marché. Un autre aurait peut-être ruiné toute la ville et tout leur État.

Démétrius. On dirait, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, et que l'on doit compter pour des grâces les maux que vous n'avez pas faits.

Érostrate. Il est facile de vous prouver le droit que j'avais de brûler le temple d'Éphèse. Pourquoi l'avait-on bâti avec tant d'art et de magnificence? Le dessein de l'architecte n'était-il pas de faire vivre son nom?

Démétrius. Apparemment.

Érostrate. Eh bien, ce fut pour faire vivre aussi mon nom que je brûlai ce temple.

Démétrius. Le beau raisonnement! Vous est-il permis de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre?

Érostrate. Oui : la vanité qui avait élevé ce temple par les mains d'un autre l'a pu ruiner par les miennes; elle a un droit légitime sur tous les ouvrages des hommes; elle les a faits, et elle les peut détruire : les plus grands États même n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse, quand elle y trouve son compte; ils ne pourraient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un roi qui, pour honorer les funérailles d'un cheval, ferait raser la ville de Bucéphalie, lui ferait-il une injustice? je ne le crois pas; car on ne s'avisa de bâtir cette ville que pour assurer

la mémoire de Bucéphale, et par conséquent elle est affectée à l'honneur des chevaux.

Démétrius. Selon vous, rien ne serait en sûreté; je ne sais si les hommes mêmes y seraient.

Érostrate. La vanité se joue de leurs vies, ainsi que de tout le reste. Un père laisse le plus d'enfants qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un conquérant, afin de perpétuer le sien, extermine le plus d'hommes qu'il lui est possible.

Démétrius. Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes sortes de raisons pour soutenir le parti des destructeurs; mais enfin si c'est un moyen d'établir sa gloire que d'abattre les monuments de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

Érostrate. Je ne sais s'il est moins noble que les autres; mais je sais qu'il est nécessaire qu'il se trouve des gens qui le prennent.

Démétrius. Nécessaire!

Érostrate. Hé! assurément. La terre ressemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire son nom. Quand ces tablettes sont pleines, il faut bien effacer les noms qui y sont déjà inscrits, pour y en mettre de nouveaux. Que serait-ce, si tous les monuments des anciens subsistaient? Les modernes n'auraient pas où placer les leurs. Pouviez-vous espérer que trois cent soixante statues fussent longtemps sur pied? Ne voyiez-vous pas bien que votre gloire tenait trop de place?

Démétrius. Ce fut une plaisante vengeance que celle que Démétrius Poliorcète exerça sur mes statues; puisqu'elles étaient une fois élevées dans toute la ville d'Athènes, ne valait-il pas autant les y laisser?

Érostrate. Oui : mais avant qu'elles fussent élevées, ne valait-il pas autant ne les point élever? Ce sont les passions qui font et qui défont tout. Si la raison dominait sur la terre, il ne s'y passerait rien. On dit que les pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviguer, et qu'ils veulent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent les orages.

(Dialogues des morts.)

DESMAHIS.

(1722-1761.)

Desmahis joignait au talent de faire de jolis vers, celui d'écrire agréablement en prose. On a de lui, dans la première édition de l'*Encyclopédie*, deux ou trois articles pleins d'esprit, mais qui paraissent un peu déplacés dans ce dictionnaire. PALISSOT.

Le fat.

C'est un homme dont la vanité seule forme le caractère; qui ne fait rien par goût, qui n'agit que par ostentation, et qui, voulant s'élever au-dessus des autres, est descendu au-dessous de lui-même. Familier avec ses supérieurs, important avec ses égaux, impertinent avec ses inférieurs, il tutoie, il protége, il méprise. Vous le saluez, il ne vous voit pas; vous lui parlez, il ne vous écoute pas; vous parlez à un autre, il vous interrompt. Il lorgne, il persifle, au milieu de la société la plus respectable et de la conversation la plus sérieuse. Il dit à l'homme vertueux de venir le voir, et lui indique l'heure du brodeur et du bijoutier. Il n'a aucune connaissance, et il donne des avis aux savants et aux artistes. Il en eût donné à Vauban sur les fortifications, à Le Brun sur la peinture, à Racine sur la poésie.

Il fait un long calcul de ses revenus; il n'a que soixante mille livres de rente, il ne peut vivre. Il consulte la mode pour ses travers comme pour ses habits, pour son médecin comme pour son tailleur. Vrai personnage de théâtre, à le voir, vous croiriez qu'il a un masque; à l'entendre, vous diriez qu'il joue un rôle : ses paroles sont vaines, ses actions sont des mensonges, son silence même est menteur. Il manque aux engagements qu'il a; il en feint quand il n'en a pas. Il ne va pas où on l'attend; il arrive tard où il n'est point attendu. Il n'ose avouer un parent pauvre, ou peu connu. Il se glorifie de l'amitié d'un grand à qui il n'a jamais parlé, ou qui ne lui a jamais répondu. Il a du bel esprit la suffisance et les mots satiriques; de l'homme de qualité, les talons rouges, le coureur et les créanciers.

Pour peu qu'il fût fripon, il serait en tout le contraste de l'honnête homme : en un mot, c'est un homme d'esprit pour

les sots qui l'admirent; c'est un sot pour les gens sensés qui l'évitent. Mais si vous connaissiez bien cet homme, ce n'est ni un homme d'esprit ni un sot; c'est un fat, c'est le modèle d'une infinité de jeunes sots mal élevés.

DUCLOS.

(1704-1772.)

Dans le petit nombre des bons livres de morale, on a distingué les *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, que nous devons à un académicien qui, en d'autres genres, a laissé différents morceaux plus ou moins estimés. Peu d'hommes étaient nés avec plus d'esprit que Duclos;.... son entretien ressemblait à son style : une précision tranchante, des saillies fréquentes, une tournure travaillée, mais piquante; des phrases arrangées comme pour être retenues; en un mot, ce qu'on appelle du trait : voilà ce qui lui donnait, dans ses écrits et dans le monde, une physionomie particulière.

LA HARPE.

Duclos appartient entièrement à l'école de La Motte et de Fontenelle, c'est-à-dire qu'il fut étranger à toutes les beautés de sentiment et d'imagination. La nature lui avait refusé l'organe nécessaire pour les sentir; et, par une faiblesse trop commune à plusieurs hommes célèbres, il affectait de mépriser les arts dont il ne pouvait connaître le principe et la puissance.

Son livre *sur les Mœurs* est, sans contredit, son premier titre à la postérité. Mais voulez-vous sentir tout ce que ce livre a d'estimable? gardez-vous bien de le lire après La Bruyère, et surtout après ce Pascal auquel nul autre écrivain ne peut être comparé.

Duclos n'a jamais ces expressions pittoresques, ces tours originaux, ces formes dramatiques, ces mouvements variés qui animent les tableaux de La Bruyère. Mais il faut convenir que son jugement est solide, que son style est pur, et que le tour de sa phrase est d'une piquante précision. Si d'autres moralistes l'ont surpassé par l'énergie des peintures et l'importance des résultats, nul ne jeta sur les travers de la société qui l'environnait un coup d'œil plus sûr et plus perçant, et jamais la raison d'un sage ne se montra plus ingénieuse. On trouve presque toujours dans ses pensées de la justesse et de la lumière, au défaut de l'étendue et de la profondeur.

Cet auteur n'a peint malheureusement que l'homme du siècle, et non l'homme de tous les temps : il s'attache aux nuances de la mode bien plus qu'à la nature universelle, qui ne change point.

DE FONTANES.

Les Français.

C'est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver sans que le fond du cœur se corrompe, ni que le courage s'altère ; il allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe et la mollesse ; ses vertus ont peu de consistance ; ses vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le dérèglement des mœurs et de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise, à la bonté naturelle du Français. L'amour-propre contribue à le rendre aimable ; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ses talents et de ses vertus le préserve en même temps des crimes noirs et réfléchis. La perfidie lui est étrangère, et il est bientôt fatigué de l'intrigue. Le Français est l'enfant de l'Europe ; si l'on à quelquefois vu parmi nous des crimes odieux, ils ont disparu plutôt par le caractère national que par la sévérité des lois.

(Considérations sur les mœurs.)

VOLTAIRE.

(1694-1778.)

[Voyez page 209, pour le jugement littéraire.]

Pierre le Grand.

Pierre le Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés ; et la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vu que tous ses établissements étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, et ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mise à faire du bien ; que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités ; qu'en lui l'homme eut ses taches, et que le monarque fut toujours grand. Il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, et sur la terre et sur les eaux ; mais il l'a forcée pour l'em-

bellir. Les arts, qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont en fructifiant rendu témoignage à son génie et éternisé sa mémoire; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, sciences, beaux-arts, tout s'est perfectionné selon ses vues; et, par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes, montées après lui sur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

C'est aux historiens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres et entreprises de Pierre le Grand. Il suffit à un étranger d'avoir essayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de Charles XII à le vaincre, qui sortit deux fois de ses États pour les mieux gouverner, qui travailla de ses mains à presque tous les arts nécessaires pour en donner l'exemple à son peuple, et qui fut le fondateur et le père de son empire.

(Histoire de Pierre le Grand.)

Charles XII.

Charles XII, roi de Suède, éprouva ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés.

Sa fermeté, devenue opiniâtre, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède : son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort : sa justice à été quelquefois jusqu'à la cruauté; et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances.

Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique : qualité sans la-

quelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modestie; après la défaite, que de la fermeté; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne : homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

(Histoire de Charles XII.)

J. J. ROUSSEAU.

(1712-1778.)

[Voyez page 133, pour le jugement littéraire.]

Plutarque.

Plutarque excelle par les mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grâce inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses; et il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant, Annibal rassure son armée effrayée, et la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie. Agésilas, à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand roi; César traversant un pauvre village, et causant avec ses amis, décèle sans y penser le fourbe qui disait ne vouloir qu'être l'égal de Pompée; Alexandre avale une médecine, et ne dit pas un seul mot : c'est le plus beau moment de sa vie; Aristide écrit son propre nom sur une coquille, et justifie ainsi son surnom; Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte : voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions; c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont trop communes ou trop apprêtées, et c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

(Émile.)

MABLY.

(1709-1785.)

Les *Observations sur l'histoire de France* sont, de tout ce que nous possédons de Mably, l'ouvrage le plus intéressant pour nous : il discute les points obscurs de notre histoire, et ils sont nombreux : c'est là qu'on doit voir le premier pas fait vers la régénération de notre école historique, et la raison, l'esprit de discussion, succèdent enfin à la sèche et inutile nomenclature des faits, quand ils sont isolés de leurs causes et de leurs conséquences.

Les *Entretiens de Phocion*, qui n'étaient pas destinés à un concours académique, furent considérés par la société de Berne comme le livre le plus utile à l'humanité qui eût paru dans l'année, et obtinrent le prix que la république avait fondé dans ce but. Ils parurent en 1763 comme une traduction du grec de Nicoclès, un des disciples de Phocion. Ce livre est considéré comme celui où l'auteur a mis le plus de pureté dans sa diction, et un certain vernis d'antiquité qui donne du charme à sa lecture.

DE BROTONNE.

Les Grecs et les Romains.

Quoi qu'en dise un des plus judicieux écrivains de l'antiquité qui cherche à diminuer la gloire des Grecs, leur histoire ne tire point son principal lustre du génie et de l'art des grands hommes qui l'ont écrite. Peut-on jeter les yeux sur tout le corps de la nation grecque, et ne pas avouer qu'elle s'élève souvent au-dessus des forces de l'humanité? On voit quelquefois tout un peuple être magnanime comme Thémistocle, et juste comme Aristide. Salluste nierait-il que Marathon, les Thermopyles, Salamine, Platées, Mycale, la retraite des Dix Mille, et tant d'autres exploits exécutés dans le sein même de la Grèce pendant le cours de ses guerres domestiques, ne soient au-dessus des louanges que leur ont données les historiens? Les Romains n'ont vaincu les Grecs que par les Grecs mêmes. Mais quelle aurait été la fortune de ces conquérants, si, au lieu de porter la guerre dans la Grèce corrompue par mille vices, et affaiblie par ses haines et ses divisions intestines, ils avaient trouvé ces capitaines, ces soldats, ces ma-

gistrats, ces citoyens qui avaient triomphé des armes de Xerxès? Le courage aurait été alors opposé au courage, la discipline à la discipline, la tempérance à la tempérance, les lumières aux lumières, l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire, à l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire.

Un éloge particulier que mérite la Grèce, c'est d'avoir produit les plus grands hommes dont l'histoire doive conserver le souvenir. Je n'en excepte pas la république romaine, dont le gouvernement était toutefois si propre à échauffer les esprits, à exciter les talents, et à les produire dans tout leur jour. Qu'opposera-t-elle à un Lycurgue, à un Thémistocle, à un Cimon, à un Épaminondas, etc., etc.? On peut dire que la grandeur des Romains est l'ouvrage de toute la république. Aucun citoyen de Rome ne s'élève au-dessus de son siècle et de la sagesse de l'État, pour prendre un nouvel essor et lui donner une face nouvelle. Chaque Romain n'est sage, n'est grand, que par la sagesse et le courage du gouvernement; il suit la route tracée, et le plus grand homme ne fait qu'y avancer de quelques pas plus que les autres. Dans la Grèce, au contraire, je vois souvent de ces génies vastes, puissants et créateurs, qui résistent au torrent de l'habitude, qui se prêtent à tous les besoins différents de l'État, qui s'ouvrent un chemin nouveau, et qui, en se portant dans l'avenir, se rendent les maîtres des événements. La Grèce n'a éprouvé aucun malheur qui n'ait été prévu longtemps d'avance par quelqu'un de ses magistrats; et plusieurs citoyens ont retiré leur patrie du mépris où elle était tombée, et l'ont fait paraître avec le plus grand éclat. Quel est, au contraire, le Romain qui ait dit à sa république que ses conquêtes devaient la mener à sa ruine? Quand le gouvernement se déformait, quand on abandonnait aux proconsuls une autorité qui devait les affranchir du joug des lois, quel Romain a prédit que la république serait vaincue par ses propres armées? Quand Rome chancelait dans sa décadence, quel citoyen est venu à son secours, et a opposé sa sagesse à la fatalité qui semblait l'entraîner?

Dès que les Romains cessèrent d'être libres, ils devinrent les plus lâches des esclaves. Les Grecs, asservis par Philippe et Alexandre, ne désespérèrent pas de recouvrer leur liberté: ils surent en effet se rendre indépendants sous les successeurs de ces princes. S'il s'éleva mille tyrans dans la Grèce, il s'y éleva aussi mille Thrasybule.

Écrasée enfin sous le poids de ses propres divisions et de la puissance romaine, la Grèce conserva une sorte d'empire, mais bien honorable, sur ses vainqueurs. Ses lumières et son goût pour les lettres, la philosophie et les arts, la vengèrent, pour ainsi dire, de sa défaite, et soumirent à leur tour l'orgueil des Romains. Les

vainqueurs devinrent les disciples des vaincus, et apprirent une langue que les Homère, les Pindare, les Thucydide, les Xénophon, les Démosthène, les Platon, les Euripide, etc., avaient embellie de toutes les grâces de leur esprit. Des orateurs qui charmaient déjà Rome allèrent puiser chez les Grecs ce goût fin et délicat, peut-être le plus rare des talents, et ces secrets de l'art qui donnent au génie une nouvelle force ; ils allèrent, en un mot, se former au talent enchanteur de tout embellir. Dans les écoles de philosophie, où les Romains les plus distingués se dépouillaient de leurs préjugés, ils apprenaient à respecter les Grecs ; ils rapportaient dans leur patrie leur reconnaissance et leur admiration, et Rome rendait son joug plus léger ; elle craignait d'abuser des droits de la victoire, et par ses bienfaits distinguait la Grèce des autres provinces qu'elle avait soumises. Quelle gloire pour les lettres d'avoir épargné au pays qui les a cultivées des maux dont ses législateurs, ses magistrats et ses capitaines n'avaient pu le garantir ! Elles sont vengées du mépris que leur témoigne l'ignorance, et sûres d'être respectées, quand il se trouvera d'aussi justes appréciateurs du mérite que les Romains.

(Observations sur l'histoire de France.)

Phocion.

Athènes n'avait plus de ces citoyens à la fois hommes d'État dans la place publique ou dans le sénat, et capitaines à la tête des armées. Les uns se destinaient aux emplois militaires, les autres aux fonctions civiles, et depuis ce partage, les talents et la république étaient également dégradés. Phocion fit revivre l'ancien usage ; réunir les talents, c'était en quelque sorte multiplier les citoyens, les ressources de l'État et les grands magistrats. Il croyait que toutes les connaissances se prêtent un secours mutuel. Il gagna des batailles, traita de la paix, et fut le rival de Démosthène, qui l'appelait *la hache de ses discours*, et ne craignait que lui de tous les orateurs dont Athènes était alors remplie. En se rendant digne de tous les emplois de la république, Phocion n'en brigua jamais aucun. Quoique sûr de commander les armées si on faisait la guerre, il conseilla toujours la paix ; et le peuple, à qui il reprocha sans cesse ses vices, tantôt avec force, tantôt avec une plaisanterie fine et piquante, le proclama quarante-cinq fois son capitaine général. Il gagna une bataille considérable sur les Macédoniens dans l'Eubée, chassa Philippe de l'Hellespont, dégagea Mégare qu'il attacha aux Athéniens, et défit le général Micion, qui ravageait l'Attique. Toujours occupé

à réparer les pertes que les autres capitaines avaient faites, et à rétablir, tantôt par sa prudence, tantôt par son courage, les affaires désespérées d'une république toujours trop lente ou trop précipitée dans ses démarches, il ne travaillait pas moins à faire des alliés à sa patrie qu'à la rendre redoutable à ses ennemis. Les peuples, accoutumés depuis longtemps à fuir avec leurs effets les plus précieux des pays dont les armées d'Athènes approchaient, les voyaient traverser leurs terres sans terreur, lorsque Phocion les commandait; elles semblaient en effet reprendre leur ancien esprit en marchant sous les ordres de ce nouvel Aristide. On venait au-devant de lui en habits de fête et avec des couronnes; on lui apportait des rafraîchissements. Il rendait les soldats aussi humains que braves; sa vertu était le gage de la sûreté et de la foi publique; aucune ville, aucun port ne lui était fermé.

Phocion avait, dans Athènes corrompue, les mœurs simples et frugales de l'ancienne Lacédémone. Né avec une fortune très-médiocre, sa pauvreté lui était chère. Il regarda les richesses comme un fardeau incommode pour le sage qui sait s'en passer, et comme un écueil pour la vertu qui n'est pas parvenue à les mépriser. Il refusa constamment les dons qu'Alexandre et Antipater voulurent lui faire. Condamné, comme Socrate, par une assemblée du peuple à boire de la ciguë, il n'eut pas de quoi payer le poison qu'on lui préparait. « Puisqu'il faut acheter la mort à Athènes, dit-il à un de ses amis, acquittez-moi de cette dette, et donnez douze drachmes à l'exécuteur. »

Lui seul fut tranquille dans cette assemblée tumultueuse qui le condamna, et dont on n'exclut ni les esclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie. Les gens de biens n'y portèrent que leur consternation.

En allant à sa prison après avoir entendu son jugement, Phocion, dit Plutarque, conserva le même visage que quand il sortait de l'assemblée de la place, aux acclamations du peuple, pour aller se mettre à la tête de l'armée, ou qu'il reparaissait dans le sénat après avoir vaincu les ennemis. Il eut la générosité de pardonner sa mort à ses concitoyens, et ordonna à son fils de ne jamais penser à le venger. Les Athéniens ouvrirent bientôt les yeux sur leur injustice, et connurent la perte qu'ils avaient faite. Ils allèrent chercher à Mégare les cendres d'un homme à qui ses ennemis avaient fait refuser les honneurs de la sépulture dans l'Attique. On lui éleva un tombeau et une statue aux dépens de la république, et on fit mourir ses accusateurs, ou du moins leur chef Agonides.

(Entretiens de Phocion.)

THOMAS.

(1732-1785.)

Ses ouvrages ont en général un caractère d'élévation extrêmement marqué. On ne peut s'empêcher d'admirer dans l'*Éloge de Descartes*, et plus particulièrement encore dans celui de *Marc-Aurèle*, des traits d'un sublime qui décèle l'homme fait pour exercer l'empire de la parole. Il pense avec grandeur, avec noblesse, avec force; il n'envisage point ses sujets d'une manière commune. Ses plans sont vastes, ses cadres sont étendus, ses aperçus sont neufs, hardis et brillants; mais son style, toujours tendu, toujours apprêté, toujours pénible, n'a jamais cette flexibilité, cet heureux abandon, cette grâce facile, qui, dans les écrits des génies du premier ordre, dérobent l'empreinte de l'art et les ressorts de la composition. On dirait qu'il se complaît à montrer tous les artifices de sa rhétorique; mais quand on est revenu de l'étourdissement causé par le fracas de ses bruyantes figures, et qu'on veut examiner de plus près sa diction, on est étonné des fautes qui s'y rencontrent en foule; on ne trouve presque pas une phrase qui n'ait besoin d'être refaite; l'incorrection et l'impropriété dominent partout; aucune expression n'a l'air d'être le fruit de l'inspiration, qui trompe rarement; chaque terme, chaque construction paraît être le résultat d'un calcul, et d'un calcul souvent très-faux et très-malheureux. Voilà ce qui l'arrête et le place à une si grande distance des premiers orateurs, auxquels il mérite d'être comparé sous beaucoup d'autres rapports....

Thomas, dans un *Essai sur les Éloges*, qui par sa nature est du genre de l'histoire et de la critique, ne déroge pas un seul moment à la dignité oratoire; cet ouvrage, un des meilleurs qu'il ait composés, n'offre que des énumérations et des tableaux qui succèdent perpétuellement à des tableaux et à des énumérations. Son *Traité sur les femmes* présente les mêmes défauts, et n'a ni autant de beautés ni autant d'intérêt; l'agrément du sujet ne peut amollir sa rhétorique : il était rebelle à la grâce. DUSSAULT.

Les Grecs.

De tous les peuples du monde les Grecs sont peut-être ceux qui ont été les plus passionnés pour la gloire. La beauté du climat, en développant leur imagination, leur donnait un caractère en-

thousiaste et sensible ; la liberté élevait leur âme ; l'égalité des citoyens leur faisait mettre un grand prix à l'opinion de tous les citoyens ; la loi, en permettant à chacun d'aspirer aux charges et de décider des affaires de l'État, leur défendait de se mépriser eux-mêmes ; les arts vils abandonnés à des mains esclaves, les empêchaient de se flétrir sous les travaux ; les exercices et les jeux les donnaient continuellement en spectacle les uns aux autres ; la multitude des petits États établissait des rivalités d'honneur entre les peuples ; enfin les grands intérêts et les victoires leur donnaient ce sentiment d'élévation qui aspire à la renommée. Au sortir des combats où des millions de Perses avaient été vaincus par quelques poignées d'hommes libres, y avait-il un Grec dont l'âme ne fût plus sensible et plus grande ? Ajoutez les institutions particulières de chaque ville et celles de la Grèce entière, ces fêtes, ces jeux funèbres, ces assemblées de toutes les nations, les courses et les combats le long de l'Alphée, ces prix distribués à la force, à l'adresse, aux talents, au génie même ; des rois venant se mêler parmi les combattants, les vainqueurs proclamés par des hérauts, les acclamations des villes sur leur passage, les pères mourant de joie en embrassant leurs fils vainqueurs, et leur patrie a jamais distinguée dans la Grèce pour avoir produit de tels citoyens.

(Essai sur les éloges.)

Platon.

On peut dire que Socrate ne put avoir un panégyriste plus célèbre ni plus digne de lui. On a souvent attaqué Platon comme philosophe ; on l'a toujours admiré comme écrivain. En se servant de la plus belle langue de l'univers, Platon ajouta encore à sa beauté. Il semble qu'il eût contemplé et vu de près cette beauté éternelle dont il parle sans cesse, et que, par une méditation profonde, il l'eût transportée dans ses écrits. Elle anime ses images, elle préside à son harmonie, elle répand la vie et une grâce sublime sur les sons qui représentent ses idées. Souvent elle donne à son style ce caractère céleste que les artistes grecs donnaient à leurs divinités. Comme l'Apollon du Vatican, comme le Jupiter olympien de Phidias, son expression est grande et calme ; son élévation paraît tranquille comme celle des cieux. On dirait qu'il en a le langage. Son style ne s'élance point, ne s'arrête point ; ses idées s'enchaînent aux idées, les mots qui composent les phrases, les phrases qui composent le discours, tout s'attire et se déploie ensemble ; tout se développe avec rapidité et avec mesure, comme

un armée bien ordonnée qui n'est ni tumultueuse ni lente, et dont les soldats se meuvent d'un pas égal et harmonieux pour avancer au même but.

(Essai sur les éloges.)

Isocrate.

Cet orateur eut la plus grande réputation dans son siècle. Il était digne d'avoir des talents, car il eut des vertus. Très-jeune encore, comme les trente oppresseurs qui régnaient dans sa patrie faisaient traîner au supplice un citoyen vertueux, il osa seul paraître pour le défendre, et donna l'exemple du courage quand tout donnait l'exemple de l'avilissement. Après la mort de Socrate, dont il avait été le disciple, il osa paraître en deuil dans Athènes, aux yeux de ce même peuple assassin de son maître; et des hommes qui parlaient de vertus et de lois en les outrageant, ne manquèrent pas de le nommer séditieux lorsqu'il n'était que sensible.

Ayant perdu des biens considérables, il ouvrit une école, et acquit des richesses immenses. Le fils d'un roi lui paya soixante mille écus un discours où il prouvait très-bien qu'il faut obéir au prince. Mais bientôt après il en composa un autre où il prouvait au prince qu'il devait faire le bonheur des sujets. Plusieurs de ses disciples devinrent de grands hommes ; et, comme partout le succès fait le mérite, leur gloire ajouta à la sienne. Il avait eu le malheur d'être l'ami de Philippe, de ce Philippe, le plus adroit des conquérants et le plus politique des princes : aimé de l'oppresseur de son pays, il s'en justifia en mourant ; car il ne put survivre à la bataille de Chéronée : voilà pour sa personne.

A l'égard de son éloquence, si nous en jugeons par la célébrité, il fut du nombre des hommes qui honorèrent leur patrie et la Grèce. Les calomnies de ses rivaux nous attestent sa gloire, car l'envie ne tourmente point ce qui est obscur. Nous savons qu'on venait l'entendre de tous les pays, et il compta parmi ses auditeurs des généraux et des rois. Aux hommages de la foule, qui flattent d'autant plus qu'il tiennent toujours un peu de la superstition et de l'enthousiasme d'un culte, il joignit le suffrage de quelques-uns de ces hommes qu'on pourrait, au besoin, opposer à un peuple entier. On prétend que Démosthène l'admirait. Il fut loué par Socrate. Platon en fait un magnifique éloge. Cicéron l'appelle le père de l'éloquence. Quintilien le met au rang des grands écrivains. Denys d'Halicarnasse le vante comme orateur, philosophe et homme d'État. Enfin, après sa mort, on lui érigea deux statues, et sur son mausolée on éleva une colonne de quarante

pieds, au haut de laquelle était placée une sirène, image et symbole de son éloquence. Il est difficile que, dans les plus beaux temps de la Grèce, on ait rendu ces honneurs à un homme médiocre.

(Essai sur les éloges.)

Tacite.

Pour peu qu'on soit sensible, au nom de Tacite l'imagination s'échauffe et l'âme s'élève. Si on demande quel est l'homme qui a le mieux peint les vices et les crimes, et qui inspire mieux l'indignation et le mépris pour ceux qui ont fait le malheur des hommes; je répondrai: c'est Tacite; qui donne un plus saint respect pour la vertu malheureuse, et la représente d'une manière plus auguste, ou dans les fers, ou sous les coups d'un bourreau : c'est Tacite ; qui a le mieux flétri les affranchis et les esclaves, et tous ceux qui rampaient, flattaient, pillaient et corrompaient à la cour des empereurs : c'est encore Tacite. Qu'on me cite un homme qui ait jamais donné un caractère plus imposant à l'histoire, un air plus terrible à la postérité. Philippe II, Henri VIII et Louis XI n'auraient jamais dû voir Tacite dans une bibliothèque sans une espèce d'effroi.

Si de la partie morale nous passons à celle du génie, quel homme a dessiné plus fortement les caractères? qui est descendu plus avant dans les profondeurs de la politique ? a mieux tiré de grands résultats des plus petits événements? a mieux fait, à chaque ligne, dans l'histoire d'un homme l'histoire de l'esprit humain et de tous les siècles? a mieux surpris la bassesse qui se cache et s'enveloppe? a mieux démêlé tous les genres de crainte, tous les genres de courage, tous les secrets des passions, tous les motifs des discours, tous les contrastes entre les sentiments et les actions, tous les mouvements que l'âme se dissimule ? a mieux tracé le mélange bizarre des vertus et des vices, l'assemblage des qualités différentes et quelquefois contraires, la férocité froide et sombre dans Tibère, la férocité ardente dans Caligula, la férocité imbécile dans Claude, la férocité sans frein comme sans honte dans Néron, la férocité hypocrite et timide dans Domitien ; les crimes de la domination et ceux de l'esclavage ; la fierté qui sert d'un côté pour commander de l'autre ; la corruption tranquille et lente, et la corruption impétueuse et hardie ; le caractère et l'esprit des révolutions, les vues opposées des chefs, l'instinct féroce et avide du soldat, l'instinct tumultueux et faible de la multitude; et dans Rome la stupidité d'un grand peuple à qui le vaincu, le vainqueur, sont également indifférents, et qui sans choix, sans regret, sans désir, assis aux spectacles, attend froidement qu'on

lui annonce son maître, prêt à battre des mains au hasard à celui qui viendra, et qu'il aurait foulé aux pieds si un autre eût vaincu ?

Enfin, dix pages de Tacite apprennent plus à connaître les hommes, que les trois quarts des histoires modernes ensemble. C'est le livre des vieillards, des philosophes, des citoyens, des courtisans, des princes. Il console des hommes celui qui en est loin, il éclaire celui qui est forcé de vivre avec eux. Il est trop vrai qu'il n'apprend pas à les estimer; mais on serait trop heureux que leur commerce à cet égard ne fût pas plus dangereux que Tacite même.

J'ai parlé de son éloquence, elle est connue. En général, ce n'est pas une éloquence de mots et d'harmonie, c'est une éloquence d'idées qui se succèdent et se heurtent. Il semble partout que la pensée se resserre pour occuper moins d'espace. On ne la prévient jamais, on ne fait que la suivre. Souvent elle ne se déploie pas tout entière, et elle ne se montre pour ainsi dire, qu'en se cachant. Qu'on imagine une langue rapide comme les mouvements de l'âme ; une langue qui, pour rendre un sentiment, ne le décomposerait jamais en plusieurs mots ; une langue dont chaque son exprimerait une collections d'idées : telle est presque la perfection de la langue romaine dans Tacite. Point de signe superflu, point de cortége inutile. Les pensées se pressent et entrent en foule dans l'imagination; mais elles la remplissent sans la fatiguer jamais. A l'égard du style, il est hardi, précipité, souvent brusque, toujours plein de vigueur; il peint d'un trait. La liaison est plus entre les idées qu'entre les mots. Les muscles et les nerfs y dominent plus que la grâce. C'est le Michel-Ange des écrivains. Il a sa profondeur, sa force, et peut-être un peu de sa rudesse.

(Essai sur les Éloges.)

BARTHÉLEMY.

(1716-1795.)

[Voyez page 217, pour le jugement littéraire.]

Le peuple athénien.

L'histoire nous le représente, tantôt comme un vieillard qu'on peut tromper sans crainte, tantôt comme un enfant qu'il faut amuser sans cesse, quelquefois déployant les lumières et les sen-

timents des grandes âmes ; aimant à l'excès les plaisirs et la liberté, le repos et la gloire ; s'enivrant des éloges qu'il reçoit, applaudissant aux reproches qu'il mérite ; assez pénétrant pour saisir aux premiers mots les projets qu'on lui communique, trop impatient pour en écouter les détails et en prévoir les suites ; faisant trembler ses magistrats dans l'instant même qu'il pardonne à ses plus cruels ennemis ; passant avec la rapidité de l'éclair, de la fureur à la pitié, du découragement à l'insolence, de l'injustice au repentir ; mobile surtout et frivole, au point que, dans les affaires les plus graves et quelquefois les plus désespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, pourvu qu'il soit inopiné, suffit pour le distraire de ses craintes ou le détourner de son intérêt.

(Voyage du jeune Anacharsis.)

Alcibiade.

Des historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien ; d'autres l'ont relevée par des éloges, sans qu'on puisse les accuser d'injustice ou de partialité. Il semble que la nature avait essayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices et en vertus.

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les grâces les plus séduisantes, un esprit facile et étendu, l'honneur enfin d'appartenir à Périclès : tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, et dont il fut ébloui le premier.

Dans un âge où l'on n'a besoin que d'indulgence et de conseils, il eut une cour et des flatteurs ; il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Socrate, qui prévit de bonne heure que ce jeune homme serait le plus dangereux des citoyens d'Athènes, s'il n'en devenait le plus utile, rechercha son amitié, l'obtint à force de soins, et ne la perdit jamais : il entreprit de modérer cette vanité qui ne pouvait souffrir dans le monde ni de supérieur ni d'égal ; et tel était dans ces occasions le pouvoir de la raison ou de la vertu, que le disciple pleurait sur ses erreurs, et se laissait humilier sans se plaindre.

Quand il entra dans la carrière des honneurs, il voulut devoir ses succès moins à l'éclat de sa magnificence et de ses libéralités qu'aux attraits de son éloquence. Il parut à la tribune : un léger défaut de prononciation prêtait à ses paroles les grâces naïves de l'enfance ; et, quoiqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athè-

nes. Il avait déjà donné des preuves de sa valeur ; et, d'après ses premières campagnes, on augura qu'il serait un jour le plus habile général de la Grèce. Je ne parlerai point de sa douceur, de son affabilité, ni de tant d'autres qualités qui concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il ne fallait pas chercher dans son cœur l'élévation que produit la vertu ; mais on y trouvait la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvait ni le surprendre ni le décourager : il semblait persuadé que, lorsque les âmes d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent. Forcé par les circonstances de servir les ennemis de sa patrie, il lui fut aussi facile de gagner leur confiance par son ascendant que de les gouverner par la sagesse de ses conseils. Il eut cela de particulier, qu'il fit triompher le parti qu'il favorisait, et que ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers.

Dans les négociations, il employait tantôt les lumières de son esprit, qui étaient aussi vives que profondes ; tantôt des ruses et des perfidies, que des raisons d'Etat ne peuvent jamais autoriser ; d'autres fois, la facilité d'un caractère que le besoin de dominer ou le désir de plaire pliait sans effort aux conjonctures. Chez tous les peuples, il s'attira les regards et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité ; les Thraces, de son intempérance ; les Béotiens, de son amour pour les exercices les plus violents ; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté ; les satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avait jamais eu l'exemple du vice ; mais le vice l'entraînait sans l'asservir. Il semble que la profanation des lois et la corruption des mœurs n'étaient à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les mœurs et sur les lois ; on pourrait dire encore que ses défauts n'étaient aussi que des écarts de sa vanité. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparaissaient dans les occasions qui demandaient de la réflexion et de la constance. Alors il joignait la prudence à l'activité, et les plaisirs ne lui dérobaient aucun des instants qu'il devait à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité aurait tôt au tard dégénéré en ambition ; car il était impossible qu'un homme si supérieur aux autres, et si dévoré de l'envie de dominer, n'eût pas fini par exiger l'obéissance après avoir épuisé l'admiration. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutaient ses talents, les autres ses excès, et tour à tour adoré, craint et haï du peuple qui ne pouvait se passer de lui. Et comme les sentiments dont il était l'objet devenaient des passions violentes, ce fut avec des convul-

sions de joie ou de fureur que les Athéniens l'élevèrent aux honneurs, le condamnèrent à la mort, le rappelèrent, et le proscrivirent une seconde fois.

Dans un moment d'ivresse, le petit peuple proposait de rétablir la royauté en sa faveur ; mais comme il ne se serait pas contenté de n'être qu'un roi, ce n'était pas la petite souveraineté d'Athènes qui lui convenait, c'était un vaste empire qui le mît en état d'en conquérir d'autres.

Né dans une république, il devait l'élever au-dessus d'elle-même avant que de la mettre à ses pieds. C'est là, sans doute, le secret des brillantes entreprises dans lesquelles il entraîna les Athéniens. Avec leurs soldats il aurait soumis des peuples, et les Athéniens se seraient trouvés asservis sans s'en apercevoir.

Sa première disgrâce, en l'arrêtant presqu'au commencement de sa carrière, n'a laissé voir qu'une vérité : c'est que son génie et ses projets furent trop vastes pour le bonheur de sa patrie. On a dit que la Grèce ne pouvait porter deux Alcibiade ; on doit ajouter qu'Athènes en eut un de trop.

(Voyage du jeune Anacharsis.)

Périclès.

Périclès s'aperçut de bonne heure que sa naissance et ses richesses lui donnaient des droits et le rendaient suspect. Un autre motif augmentait ses alarmes. Des vieillards qui avaient connu Pisistrate, croyaient le retrouver dans le jeune Périclès ; c'était, avec les mêmes traits, le même son de voix et le même talent de la parole : il fallait se faire pardonner cette ressemblance et les avantages dont elle était accompagnée. Périclès consacra ses premières années à l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques, et ne paraissant ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur.

Après la mort d'Aristide et l'exil de Thémistocle, Cimon prit les rênes du gouvernement ; mais, souvent occupé d'expéditions lointaines, il laissait la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrents incapables de la fixer. On vit alors Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste, et des mœurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune, et ses premiers essais étonnèrent les Athéniens ; il devait à la nature d'être le plus éloquent des hommes, et au travail d'être le premier des orateurs de la Grèce.

Les maîtres célèbres qui avaient élevé son enfance, continuant à l'éclairer de leurs conseils, remontaient avec lui aux principes de la morale et de la politique ; et de là cette profondeur, cette plénitude de lumières, cette force de style, qu'il savait adoucir au besoin ; ces grâces qu'il ne négligeait point, qu'il n'affecta jamais ; tant d'autres qualités qui le mirent en état de persuader ceux qu'il ne pouvait convaincre, et d'entraîner ceux même qu'il ne pouvait ni convaincre ni persuader.

On trouvait dans ses discours une majesté imposante sous laquelle les esprits restaient accablés. C'était le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagore, qui, en lui développant le principe des êtres et les phénomènes de la nature, semblait avoir agrandi son âme naturellement élevée.

On n'était pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il pressait ses adversaires, et se dérobait à leurs poursuites. Il la devait au philosophe Zénon d'Elée, qui l'avait plus d'une fois conduit dans les détours d'une dialectique captieuse, pour lui en découvrir les issues secrètes. Aussi l'un des plus grands antagonistes de Périclès disait souvent : « Quand je l'ai terrassé, et que je le tiens sous moi, il s'écrie qu'il n'est point vaincu, et le persuade à tout le monde. »

Périclès connaissait trop bien sa nation, pour ne pas fonder ses espérances sur le talent de la parole, et l'excellence de ce talent, pour n'être pas le premier à le respecter. Avant que de paraître en public, il s'avertissait en secret qu'il allait parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.

Cependant il s'éloignait le plus qu'il pouvait de la tribune, parce que, toujours ardent à suivre avec lenteur le projet de son élévation, il craignait d'effacer par de nouveaux succès l'impression des premiers, et de porter trop tôt l'admiration du peuple à ce point d'où elle ne peut que descendre. On jugea qu'un orateur qui dédaignait des applaudissements dont il était assuré, méritait la confiance qu'il ne cherchait pas, et que les affaires dont il faisait le rapport devaient être bien importantes, puisqu'elles le forçaient à rompre le silence.

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avait sur son âme, lorsqu'un jour que l'assemblée se prolongea jusqu'à la nuit, on vit un simple particulier ne cesser de l'interrompre et de l'outrager, le suivre avec des injures jusque dans sa maison, et Périclès ordonner froidement à un de ses esclaves de prendre un flambeau et de conduire cet homme chez lui.

Quand on vit enfin que partout il montrait non-seulement le talent, mais encore la vertu propre à la circonstance ; dans son intérieur, la modestie et la frugalité des temps anciens ; dans les

emplois de l'administration, un désintéressement et une probité inaltérables ; dans le commandement des armées, l'attention à ne rien donner au hasard, et à risquer plutôt sa réputation que le salut de l'Etat, on pensa qu'une âme qui savait mépriser les louanges et l'insulte, les richesses, les superfluités, et la gloire elle-même, devait avoir pour le bien public cette chaleur dévorante qui étouffe les autres passions, ou qui du moins les réunit dans un sentiment unique.

Ce fut surtout cette illusion qui éleva Périclès ; et il sut l'entretenir, pendant près de quarante ans, dans une nation éclairée, jalouse de son autorité, et qui se lassait aussi facilement de son admiration que de son obéissance.

Il avait subjugué le parti des riches en flattant la multitude ; il subjugua la multitude en réprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils, ou par les charmes de son éloquence. Tout s'opérait par ses volontés, tout se faisait, en apparence, suivant les règles établies ; et la liberté, rassurée par le maintien des formes républicaines, expirait, sans qu'on s'en aperçût, sous le poids du génie.

Plus la puissance de Périclès augmentait, moins il prodiguait son crédit et sa présence. Renfermé dans un petit cercle de parents et d'amis, il veillait, du fond de sa retraite, sur toutes les parties du gouvernement, tandis qu'on ne le croyait occupé qu'à pacifier ou bouleverser la Grèce. Les Athéniens, dociles au mouvement qui les entraînait, en respectaient l'auteur, parce qu'ils le voyaient rarement implorer leurs suffrages : et, aussi excessifs dans leurs expressions que dans leurs sentiments, ils ne représentaient Périclès que sous les traits du plus puissant des dieux. Faisait-il entendre sa voix dans les occasions essentielles, on disait que Jupiter lui avait confié la foudre et les éclairs. N'agissait-il dans les autres que par le ministère de ses créatures, on se rappelait que le souverain des cieux laissait à des génies subalternes les détails du gouvernement de l'univers.

Périclès, dans la troisième année de la guerre du Péloponnèse, mourut des suites de la peste ; et cette perte fut pour les Athéniens la plus irréparable. Quelque temps auparavant, aigris par l'excès de leurs maux, ils l'avaient dépouillé de son autorité et condamné à une amende : ils venaient de reconnaître leur injustice, et Périclès la leur avait pardonnée, quoique dégoûté du commandement par la légèreté du peuple, et par la perte de sa famille et de la plupart de ses amis, que la peste avait enlevés.

Près de rendre le dernier soupir, et ne donnant plus aucun signe de vie, les principaux d'Athènes, assemblés autour de son lit, soulageaient leur douleur en racontant ses victoires et le nombre de ses trophées. « Ces exploits, leur dit-il en se soulevant

avec effort, sont l'ouvrage de la fortune, et me sont communs avec d'autres généraux : le seul éloge que je mérite, est de n'avoir fait prendre le deuil à aucun citoyen. »

(Voyage du jeune Anacharsis.)

Alexandre.

Je vis alors cet Alexandre, qui depuis a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avait dix-huit ans, et s'était déjà signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée, il avait enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutait une nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très-léger à la course, et recherché dans sa parure. Il entra dans Athènes sur un cheval superbe qu'on nommait Bucéphale, que personne n'avait pu dompter jusqu'à lui, et qui avait coûté treize talents.

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étais plongé ne me permit pas de le suivre de près. J'interrogeai dans la suite un Athénien qui avait longtemps séjourné en Macédoine ; il me dit : « Ce prince joint à beaucoup d'esprit et de talents un désir insatiable de s'instruire, et du goût pour les arts qu'il protége sans s'y connaître. Il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur et de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grande élévation dans les sentiments et dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus, et Aristote lui en développa les principes. Mais au milieu de tant d'avantages règne une passion funeste pour lui, et peut-être pour le genre humain ; c'est une envie excessive de dominer, qui le tourmente jour et nuit. Elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son maintien, dans ses paroles et ses moindres actions, qu'en l'approchant on est pénétré de respect et de crainte. Il voudrait être l'unique souverain de l'univers, et le seul dépositaire des connaissances humaines. L'ambition et toutes ces qualités brillantes que l'on admire dans Philippe, se trouvent dans son fils, avec cette différence que chez l'un elles sont mêlées avec des qualités qui les tempèrent, et que chez l'autre la fermeté dégénère en obstination, l'amour de la gloire en frénésie, le courage en fureur : car toutes ses volontés ont l'inflexibilité du destin, et se soulèvent contre les obstacles,

de même qu'un torrent s'élance en mugissant au-dessus d'un rocher qui s'oppose à son cours.

« Philippe emploie différents moyens pour aller à ses fins : Alexandre ne connaît que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer aux jeux Olympiques la victoire à de simples particuliers ; Alexandre ne voudrait y trouver pour adversaires que des rois. Il semble qu'un sentiment secret avertit sans cesse le premier qu'il n'est parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux ; et le second, qu'il est né dans le sein de la grandeur.

« Jaloux de son père, il voudra le surpasser ; émule d'Achille, il tâchera de l'égaler. Achille est à ses yeux le plus grand des héros, et Homère le plus grand des poëtes, parce qu'il a immortalisé Achille. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choisi : c'est la même violence dans le caractère, la même impétuosité dans les combats, la même sensibilité dans l'âme. Il disait un jour qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puisqu'il eut un ami tel que Patrocle, et un panégyriste tel qu'Homère. »

(Voyage du jeune Anacharsis.)

Homère.

Je ne suis qu'un Scythe, et l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers; mais je ne suis plus maître de mon admiration, quand je vois ce génie altier planer, pour ainsi dire, sur l'univers, lançant de toutes parts ses regards embrasés, recueillant les feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa vue; assistant au conseil des dieux; sondant les replis du cœur humain, et bientôt, riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions; mettre aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes; nous éblouir par ces traits de lumière qui n'appartiennent qu'aux talents supérieurs, nous entraîner par ces saillies de sentiment qui sont le vrai sublime, et toujours laisser dans notre âme une impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir.

Car ce qui distingue surtout Homère, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvements qui l'agitent; c'est de tout subordonner à la passion principale, de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences, de la porter jusqu'aux nues, et de la faire tomber, quand il le faut, par la

force du sentiment et de la vertu, comme la flamme de l'Etna que le vent repousse au fond de l'abîme; c'est d'avoir saisi de grands caractères, d'avoir différencié la puissance, la bravoure et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides et fastidieuses, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages.

Je monte avec lui dans les cieux : je reconnais Vénus tout entière à cette ceinture d'où s'échappent sans cesse les feux de l'amour, les désirs impatients, les grâces séduisantes et les charmes inexprimables du langage et des jeux : je reconnais Pallas et ses fureurs, à cette égide où sont suspendues la Terreur, la Discorde, la Violence, et la tête épouvantable de l'horrible Gorgone : Jupiter et Neptune sont les plus puissants des dieux; mais il faut à Neptune un trident pour secouer la terre; à Jupiter, un clin d'œil pour ébranler l'Olympe. Je descends sur la terre : Achille, Ajax et Diomède sont les plus redoutables des Grecs; mais Diomède se retire à l'aspect de l'armée troyenne; Ajax ne cède qu'après l'avoir repoussée plusieurs fois; Achille se montre, et elle disparaît.

(Voyage du jeune Anacharsis.)

Eschyle, Sophocle, Euripide.

Malgré les préventions et la haine d'Aristophane contre Euripide, sa décision, en assignant le premier rang à Eschyle, le second à Sophocle, et le troisième à Euripide, était alors conforme à l'opinion de la plupart des Athéniens : sans l'approuver, sans la combattre, je vais rapporter les changements que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

Sophocle reprochait trois défauts à Eschyle : la hauteur excessive des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans; et ces défauts, il se flattait de les avoir évités.

Si les modèles qu'on nous présente au théâtre se trouvaient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auraient pas le droit de nous attendrir, ni leurs exemples celui de nous instruire. Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre : comme ils sont au-dessus de nous sans être loin de nous, tout ce qui les concerne ne nous est ni trop étranger ni trop familier; et, comme ils conservent de la faiblesse dans les plus affreux revers, il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poëte.

Il respecte tellement les limites de la véritable grandeur, que, dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une course rapide, au moment qu'il va tout embraser, on le voit soudain s'arrêter et s'éteindre : on dirait alors qu'il préfère les chutes aux écarts.

Il n'était pas propre à s'appesantir sur les faiblesses du cœur humain, ni sur des crimes ignobles ; il lui fallait des âmes fortes, sensibles, et par là même intéressantes : des âmes ébranlées par l'infortune, sans en être accablées ni enorgueillies.

En réduisant l'héroïsme à sa juste mesure, Sophocle baissa le ton de la tragédie, et bannit ces expressions qu'une imagination furieuse dictait à Eschyle, et qui jetaient l'épouvante dans l'âme des spectateurs : son style, comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse et de douceur; jusque dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit heureusement à la dignité des personnages.

Eschyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être ; Sophocle, comme ils devraient être ; Euripide, tels qu'ils sont. Les deux premiers avaient négligé des passions et des situations que le troisième crut susceptibles de grands effets. Il représenta tantôt des princesses brûlantes d'amour, et ne respirant que l'adultère et les forfaits; tantôt des rois dégradés par l'adversité, au point de se couvrir de haillons et de tendre la main, à l'exemple des mendiants. Ces tableaux, où l'on ne retrouvait plus l'empreinte de la main d'Eschyle ni celle de Sophocle, soulevèrent d'abord les esprits : on disait qu'on ne devait, sous aucun prétexte, souiller le caractère ni le rang des héros de la scène ; qu'il était honteux de décrire avec art des images honteuses, et dangereux de prêter au vice l'autorité des grands exemples.

Mais ce n'était plus le temps où les lois de la Grèce infligeaient une peine aux artistes qui ne traitaient pas leur sujet avec une certaine décence. Les âmes s'énervaient, et les bornes de la convenance s'éloignaient de jour en jour; la plupart des Athéniens furent moins blessés des atteintes que les pièces d'Euripide portaient aux idées reçues, qu'entraînés par le sentiment dont il avait su les animer; car ce poëte, habile à manier toutes les affections de l'âme, est admirable lorsqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié : c'est alors que, se surpassant lui-même, il parvient quelquefois au sublime, pour lequel il semble que la nature ne l'avait pas destiné. Les Athéniens s'attendrirent sur le sort de Phèdre coupable, ils pleurèrent sur celui du malheureux Télèphe, et l'auteur fut justifié.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, les passions, empressées d'arriver à leur but, ne prodiguent point des maximes qui suspendraient leur marche; le second surtout a cela de parti-

culier, que tout en courant, et presque sans y penser, d'un seul trait il décide le caractère et dévoile les sentiments secrets de ceux qu'il met en scène. C'est ainsi que, dans son *Antigone*, un mot échappé comme par hasard à cette princesse laisse éclater son amour pour le fils de Créon. Euripide multiplia les sentences et les réflexions; il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connaissances, et se livra souvent à des formes oratoires : de là les divers jugements qu'on porte de cet auteur, et les divers aspects sous lesquels on peut l'envisager. Comme philosophe, il eut un grand nombre de partisans; les disciples d'Anaxagore et ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, se félicitèrent de voir leur doctrine applaudie sur le théâtre; et, sans pardonner à leur nouvel interprète quelques expressions trop favorables au despotisme, ils se déclarèrent ouvertement pour un écrivain qui inspirait l'amour des devoirs et de la vertu, et qui, portant ses regards plus loin, annonçait hautement qu'on ne doit pas accuser les dieux de tant de passions honteuses, mais les hommes qui les leur attribuent; et, comme il insistait avec force sur les dogmes importants de la morale, il fut mis au nombre des sages, et il sera toujours regardé comme le philosophe de la scène.

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles, ne l'a pas rendu moins célèbre parmi les orateurs en général, et parmi ceux du barreau en particulier; il opère la persuasion par la chaleur de ses sentiments, et la conviction par l'adresse avec laquelle il amène les réponses et les répliques.

Les beautés que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs : ils soutiennent que tant de phrases de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digressions savantes et de disputes oiseuses, refroidissent l'intérêt, et mettent à cet égard Euripide fort au-dessous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile.

Eschyle avait conservé dans son style les hardiesses du dithyrambe, et Sophocle la magnificence de l'épopée : Euripide fixa la langue de la tragédie; il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie; mais il sut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que, sous leur heureuse combinaison, la faiblesse de la pensée semble disparaître, et le mot le plus commun s'ennoblir. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui, dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant, et si flexible qu'il paraît se prêter sans effort à tous les besoins de l'âme.

C'était néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faisait des vers faciles. De même que Platon, Zeuxis, et tous ceux qui aspi-

rent à la perfection, il jugeait ses ouvrages avec la sévérité d'un rival, et les soignait avec la tendressse d'un père. Il disait une fois que trois de ses vers lui avaient coûté trois jours de travail. « J'en aurais fait cent à votre place, lui dit un poëte médiocre. — Je le crois, répondit Euripide, mais ils n'auraient subsisté que trois jours. »

Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est généralement reconnue : on pourrait même démontrer que c'est d'après lui que les lois de la tragédie ont presque toutes été rédigées; mais comme, en fait de goût, l'analyse d'un bon ouvrage est presque toujours un mauvais ouvrage, parce que les beautés sages et régulières y perdent une partie de leur prix, il suffira de dire en général que cet auteur s'est garanti des fautes essentielles qu'on reproche à son rival.

Euripide réussit rarement dans la disposition de ses sujets : tantôt il y blesse la vraisemblance; tantôt les incidents y sont amenés par force; d'autres fois, son action cesse de faire un même tout; presque toujours les nœuds et les dénoûments laissent quelque chose à désirer, et ses chœurs n'ont souvent qu'un rapport indirect avec l'action.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, un heureux artifice éclaircit le sujet dès les premières scènes; Euripide lui-même semble leur avoir dérobé leur secret dans sa *Médée* et dans son *Iphigénie en Aulide*. Cependant, quoique en général sa manière soit sans art, elle n'est point condamnée par d'habiles critiques.

Eschyle, Sophole et Euripide sont et seront toujours placés à la tête de ceux qui ont illustré la scène. D'où vient donc que, sur le grand nombre de pièces qu'ils présentèrent au concours, le premier ne fut couronné que treize fois, le second que dix-huit fois, le troisième que cinq? C'est que la multitude décida de la victoire, et que le public a depuis fixé les rangs. La multitude avait des protecteurs dont elle épousait les passions, des favoris dont elle soutenait les intérêts : de là tant d'intrigues, de violences et d'injustices qui éclatèrent dans le moment de la décision. D'un autre côté, le public, c'est-à-dire la plus saine partie de la nation, se laissa quelquefois éblouir par de légères beautés, éparses dans des ouvrages médiocres; mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place, lorsqu'il fut averti de leur supériorité par les vaines tentatives de leurs rivaux et de leurs successeurs.

(Voyage du jeune Anacharsis.)

RAYNAL.

(1713-1796.)

[Voyez page 147, pour le jugement littéraire.]

Les Français.

Voyagez beaucoup, et vous ne trouverez pas de peuple aussi doux, aussi affable, aussi franc, aussi poli, aussi spirituel, aussi galant que le Français; il l'est quelquefois trop : mais ce défaut est-il donc si grand? Il s'affecte avec vivacité et promptitude, et quelquefois pour des choses très-frivoles, tandis que des objets importants, ou le touchent peu, ou n'excitent que sa plaisanterie. Le ridicule est son arme favorite, et la plus redoutable pour les autres et pour lui-même. Il passe rapidement du plaisir à la peine, et de la peine au plaisir. Le même bonheur le fatigue. Il n'éprouve guère de sensations profondes. Il s'engoue, mais il n'est ni fantasque, ni intolérant, ni enthousiaste. Il ne se mêle jamais d'affaires d'Etat que pour chansonner ou dire son épigramme sur les ministres.

Cette légèreté est la source d'une espèce d'égalité dont il n'existe aucune trace ailleurs ; elle met de temps en temps l'homme du commun qui a de l'esprit au niveau du grand seigneur ; c'est en quelque sorte un peuple de femmes : car c'est parmi les femmes qu'on découvre, qu'on entend, qu'on aperçoit à côté de l'inconséquence, de la folie et du caprice, un mouvement, un mot, une action forte et sublime. Il a le tact exquis, le goût très-fin ; ce qui tient au sentiment de l'honneur, dont la nuance se répand sur toutes les conditions et sur tous les objets. Il est brave. Il est plutôt indiscret que confiant, et plus libertin que voluptueux.

La sociabilité qui le rassemble en cercles nombreux, et qui le promène en un jour en vingt cercles différents, use tout pour lui en un clin d'œil, ouvrages, nouvelles, modes, vices, vertus. Chaque semaine a son héros en bien comme en mal ; c'est la contrée où il est le plus facile de faire parler de soi, et le plus difficile d'en faire parler longtemps. Il aime les talents en tout genre, et c'est moins par les récompenses du gouvernement que par la considération populaire qu'ils se soutiennent dans son pays. Il honore le génie ; il se familiarise trop aisément, ce qui n'est pas sans

inconvénient pour lui-même et pour ceux qui veulent se faire respecter. Le Français est avec vous ce que vous désirez qu'il soit ; mais il faut se tenir avec lui sur ses gardes. Il perfectionne tout ce que les autres inventent.

Tels sont les traits dont il porte l'empreinte plus ou moins marquée dans les contrées qu'il visite plutôt pour satisfaire sa curiosité que pour ajouter à son instruction ; aussi n'en rapporte-t-il que des prétentions. Il a des connaissances sans nombre, et souvent il meurt seul. C'est l'être de la terre qui a le plus de jouissances et le moins de regrets. Comme il ne s'attache à rien fortement, il a bientôt oublié ce qu'il a perdu. Il possède supérieurement l'art de remplacer, et il est secondé dans cet art par tout ce qui l'environne. Si vous en exceptez cette prédilection offensante qu'il a pour sa nation, et qu'il n'est pas en lui de dissimuler, il me semble que le jeune Français, gai, léger, plaisant et frivole, est l'homme aimable de sa nation; et que le Français mûr, instruit et sage, qui a conservé les agréments de sa jeunesse, est l'homme aimable et estimable de tous les pays.

Les Arabes.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs et vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable.

Ce contraste de traits et de qualités qui paraissent incompatibles, semble s'être réuni dans cette race d'hommes pour en faire une nation singulière, dont la figure et le caractère tranchent assez fortement entre les Turcs, les Africains et les Persans, dont ils sont environnés. Graves et sérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions. Ils se piquent entre eux de la plus exacte probité, par une suite de cet amour-propre et de cet esprit patriotique qui, joints ensemble, font qu'une nation, une horde, un corps s'estime, se ménage, se préfère à tout le reste de la terre. Plus ils conservent leur caractère flegmatique, plus ils sont redoutables dans la colère qui les a fait en sortir. Ce peuple a de l'intelligence et même de l'ouverture pour les sciences ; mais il les cultive peu, soit défaut de secours, ou même de besoins, aimant mieux souffrir sans doute les maux de la nature que les peines du travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, aucune production de leur industrie, qui les rende recommandables dans l'histoire de l'esprit humain.

Indépendamment de cette ressource (le pillage des caravanes), les Arabes de la partie du désert qui est le plus au nord, en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes si humains, si fidèles, si désintéressés entre eux, sont féroces et avides avec les nations étrangères. Hôtes bienfaisants et généreux sous leurs tentes, ils dévastent habituellement les bourgades et les petites villes de leur voisinage. On les trouve bons pères, bons maris, bons maîtres ; mais tout ce qui n'est pas de leur famille est leur ennemi. Leurs courses s'étendent souvent fort loin ; et il n'est pas rare que la Syrie, la Mésopotamie, la Perse, en soient le théâtre.

Les Arabes fixés sur l'océan Indien et sur la mer Rouge, ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie Heureuse, étaient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de son indépendance, sans songer à faire des conquêtes. Ils étaient trop attachés au beau ciel sous lequel ils vivaient, à une terre qui fournissait presque sans culture à leurs besoins, pour être tentés de dominer sous un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet changea leurs idées ; mais il ne leur reste plus rien de l'impulsion qu'il leur avait donnée. Leur vie se passe à fumer, à prendre du café, de l'opium, du sorbet, à faire brûler des parfums exquis, dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits légèrement imprégnés d'une aspersion d'eau rose. Ces plaisirs sont souvent suivis ou précédés de vers galants ou amoureux.

Leurs compositions sont d'une grâce, d'une mollesse, d'un raffinement, soit d'expression, soit de sentiment, dont n'approche aucun peuple ancien et moderne. La langue qu'ils parlent dans ce monde à leur maîtresse, semble être celle qu'ils parleront dans l'autre à leurs houris. C'est une espèce de musique si touchante, si fine ; c'est un murmure si doux ; ce sont des comparaisons si riantes et si fraîches ! je dirais presque que leur poésie est parfumée comme leur contrée. Ce qu'est l'honneur dans les mœurs de nos paladins, les imitations de la nature le sont dans les poëmes arabes : là, c'est une quintessence de vertu ; ici, c'est une quintessence de volupté. On les voit abattus sous les ardeurs de leurs passions et de leur climat, ayant à peine la force de respirer. Ils s'abandonnent sans réserve à une langueur délicieuse, qu'ils n'éprouveraient pas peut-être sous un autre ciel.

MARMONTEL.

(1728-1799.)

[Voyez page 221, pour le jugement littéraire.]

Shakspeare.

Shakspeare créa le théâtre anglais par un génie plein de naturel, de force et de fécondité, sans aucune connaissance des règles : on trouve dans ce grand génie le fonds inépuisable d'une imagination pathétique et sublime, fantasque et pittoresque, sombre et gaie ; une variété prodigieuse de caractères, tous si bien contrastés qu'ils ne tiennent pas un seul discours que l'on pût transporter de l'un à l'autre : talents personnels à Shakspeare, et dans lesquels il surpasse tous les poëtes du monde. Il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses pièces tragiques, d'ailleurs monstrueuses, qu'elles on toujours été jouées avec le plus grand succès. Il était si bien né avec toutes les semences de la poésie, qu'on peut le comparer à la pierre enchâssée dans l'anneau de Pyrrhus, qui, à ce que nous dit Pline, représentait la figure d'Apollon avec les neuf Muses dans ces veines que la nature y avait tracées elle-même sans aucun secours de l'art.

Non-seulement il est le chef des poëtes dramatiques anglais, mais il passe toujours pour le plus excellent ; il n'eut ni modèle ni rivaux, les deux sources de l'émulation, les deux principaux aiguillons du génie. La magnificence ou l'équipage d'un héros ne peut donner à Brutus la majesté qu'il reçoit de quelques lignes de Shakspeare : doué d'une imagination également forte et riche. il peint tout ce qu'il voit, et embellit presque tout ce qu'il peint. Dans les tableaux de l'Albane, les Amours de la suite de Vénus ne sont pas représentés avec plus de grâces que Shakspeare en donne à ceux qui font le cortége de Cléopâtre, dans la description de la pompe avec laquelle cette reine se présente à Antoine sur les bords du Cydnus.

Ce qui lui manque, c'est le choix. Quelquefois en lisant ses pièces on est surpris de la sublimité de ce vaste génie ; mais il ne laisse pas subsister l'admiration ; à des portraits où règnent toute l'élévation et toute la noblesse de Raphaël, succèdent de misérables tableaux dignes des peintures de taverne.

Il ne se peut rien de plus intéressant que le monologue de Hamelet, prince de Danemark, dans le troisième acte de la tragédie de ce nom.

L'ombre du père de Hamelet paraît, et porte la terreur sur la scène, tant Shakspeare possédait le talent de peindre; c'est par là qu'il sut toucher le faible superstitieux de l'imagination des hommes de son temps, et réussir en de certains endroits où il n'était soutenu que par la seule force de son propre génie. Il y a quelque chose de si bizarre et avec cela de si grave dans les discours de ses fantômes, de ses fées, de ses sorciers et de ses autres personnages chimériques, qu'on ne saurait s'empêcher de les croire naturels, quoique nous n'ayons aucune règle fixe pour en bien juger; et qu'on est contraint d'avouer que, s'il y avait de tels êtres au monde, il est fort probable qu'ils parleraient et agiraient de la manière dont ils les a représentés. Quant à ses défauts, on les excusera sans doute, si l'on considère que l'esprit humain ne peut de tous côtés franchir les bornes qu'oppose à ses efforts le ton du siècle, les mœurs et les préjugés.

LA HARPE.

(1739-1803.)

Écrivain pur, correct, élégant, La Harpe ne s'éleva jamais à la hauteur de la grande poésie et de la grande éloquence; comme poëte et comme orateur, il manqua d'imagination, de mouvement, de verve et de chaleur. Il n'eut, à la vérité, aucun des défauts qui paraissent tenir à l'excès et à l'abus de la force; mais il eut presque tous ceux qui tiennent à l'insuffisance de la faiblesse : il sut se préserver du mauvais goût, de l'enflure, du néologisme, de l'exagération, du faux enthousiasme et du style bizarrement figuré de ses contemporains; mais il ne put se défendre de la diffusion, de la langueur, de la froideur, de la sécheresse, de la monotonie, et quelquefois de la platitude. Sa prose, très-inférieure à celle des grands écrivains, est fort au-dessus de ses vers; c'est surtout dans ses vers qu'on peut remarquer ce genre de défauts que j'appelle ceux de la *faiblesse :* en général, l'incorrection y domine; non pas celle qui accompagne ordinairement les productions d'une imagination trop impétueuse et trop peu réglée, mais celle qui naît de l'impuissance....

Ce qui caractérise avantageusement les ouvrages de La Harpe, et ce qui leur assure l'estime, malgré leurs défauts, c'est que, dans le poëte et dans l'orateur, on retrouve toujours l'excellent critique, fidèle aux règles du goût et aux vrais principes de la composition; il

s'en écarte rarement : il pratique, autant que son talent le lui permet, dans ses propres ouvrages, les maximes littéraires dont il sait faire une si juste application en jugeant les ouvrages des autres : il est sage dans le choix des moyens, exact dans leur emploi, méthodique dans l'exposition de ses idées, judicieux dans la combinaison de ses plans, clair et simple dans son expression ; et quoiqu'on ne puisse pas proposer ses écrits pour modèles, parce qu'ils sont défectueux sous trop de rapports, cependant ils respirent le bon goût, et doivent être rangés parmi les ouvrages qui sont le plus sensiblement marqués au coin de la bonne école. DUSSAULT.

Virgile.

Malgré tous les défauts de *l'Enéide*, ce qui reste de mérite à Virgile suffit pour justifier le titre de prince des poëtes latins qu'il reçut de son siècle, et l'admiration qu'il a obtenue de tous les autres. Le second, le quatrième et le sixième livre, sont trois grands morceaux, regardés universellement comme les plus finis, les plus complétement beaux que l'épopée ait produits chez aucune nation. Celui de Didon, en particulier, appartient entièrement à l'auteur : il n'y en avait point de modèle, et c'est en ce genre un morceau unique dans toute l'antiquité. Ces trois admirables livres, l'épisode de Nisus et Euryale, celui de Cacus, celui des funérailles de Pallas, celui du bouclier d'Enée, sont les chefs-d'œuvre de l'art de peindre et d'intéresser en vers ; et ce qui fait en total le caractère de Virgile, c'est la perfection continue du style, qui est telle chez lui, qu'il ne semble pas donné à l'homme d'aller plus loin. Il est à la fois le charme et le désespoir de tous ceux qui aiment et cultivent la poésie. Ainsi donc, s'il n'a pas égalé Homère pour l'invention, la richesse et l'ensemble, il l'a surpassé par la singulière beauté de quelques parties, et par son excellent goût dans tous les détails. Ne nous plaignons pas de la nature, qui jamais ne donne tout à un seul : admirons-la plutôt dans l'étonnante variété de ses dons, dans cette inépuisable fécondité qui promet toujours au génie de nouveaux aliments, à la gloire de nouveaux titres, aux hommes de nouvelles jouissances.

(Cours de littérature.)

Ovide.

Ovide a été un des génies les plus heureusement nés pour la poésie, et son poëme des *Métamorphoses* est un des plus beaux présents que nous ait faits l'antiquité. C'est dans ce seul ouvrage,

il est vrai, qu'il s'est élevé fort au-dessus de toutes ses autres productions ; mais aussi quelle espèce de mérite ne remarque-t-on pas dans les *Métamorphoses?* Et d'abord quel art prodigieux dans la texture du poëme ! Comment Ovide a-t-il pu de tant d'histoires différentes, le plus souvent étrangères les unes aux autres, former un tout si bien suivi, si bien lié ; tenir toujours dans la main le fil imperceptible qui, sans se rompre jamais, vous guide dans ce dédale d'aventures merveilleuses ; arranger si bien cette foule d'événements qui naissent tous les uns des autres ; introduire tant de personnages, les uns pour agir, les autres pour raconter ; de manière que tout marche et se développe sans interruption, sans embarras, sans désordre, depuis la séparation des éléments qui remplace le chaos, jusqu'à l'apothéose d'Auguste ? Ensuite, quelle flexibilité d'imagination et de style pour prendre successivement tous les tons, suivant la nature des sujets, et pour diversifier par l'expression tant de dénoûments dont le fond est toujours le même, c'est-à-dire un changement de forme ? C'est là surtout le plus grand charme de cette lecture ; c'est l'étonnante variété de couleurs toujours adaptées à des tableaux toujours divers, toujours nobles et imposants jusqu'à la sublimité ; tantôt simples jusqu'à la familiarité ; les uns horribles, les autres tendres ; ceux-ci effrayants, ceux-là gais, riants et doux.

Toutes ces peintures sont riches, et aucune ne paraît lui coûter. Tour à tour il vous élève, vous attendrit, vous effraye, soit qu'il ouvre le palais du soleil, soit qu'il chante les plaisirs de l'amour, soit qu'il peigne les fureurs de la jalousie et les horreurs du crime. Il décrit aussi facilement les combats que les voluptés, les héros que les bergers, l'olympe qu'un bocage, la caverne de l'Envie que la cabane de Philémon. Nous ne savons pas au juste ce que la mythologie lui avait fourni, et ce qu'il a pu y ajouter ; mais combien d'histoires charmantes ! Que n'a-t-on pas pris dans cette source qui n'est pas encore épuisée ! Tous les théâtres ont mis Ovide à contribution. Je sais qu'on lui reproche, et avec raison, du luxe dans son style, c'est-à-dire trop d'abondance et de parure ; mais cette abondance n'est pas celle des mots, qui cache le vide des idées, c'est le superflu d'une richesse réelle. Ses ornements, même quand il en a trop, ne laissent voir ni le travail ni l'effort. Enfin l'esprit, la grâce et la facilité, trois choses qui ne l'abandonnent jamais, couvrent ses négligences, ses petites recherches, et l'on peut dire de lui, bien plus véritablement que de Sénèque, qu'*il plaît même dans ses défauts.*

(Cours de littérature.)

Tite-Live.

Quintilien compare Tite-Live à Hérodote, et Salluste à Thucydide. Je serais tenté de croire que l'admiration des Romains pour la littérature grecque, qui avait servi de modèle à la leur, et ce vieux respect que l'on conserve pour ses maîtres, mettaient un peu de préjugé dans cet avis de Quintilien, d'ailleurs si judicieux et si éclairé. Quant à nous autres modernes, qui avons une égale obligation aux Grecs et aux Latins, il me semble que nous préférerions Tite-Live à Hérodote, et Salluste à Thucydide, par la raison que les deux historiens latins sont bien plus grands coloristes et meilleurs orateurs que les deux historiens grecs. Les couleurs de Tite-Live sont plus douces, celles de Salluste sont plus fortes. L'un se fait admirer par sa facilité brillante, l'autre par sa rapidité énergique. Le goût de Tite-Live est si parfait que Quintilien le cite à côté de Cicéron, en indiquant ces deux auteurs comme ceux qu'il faut mettre de préférence entre les mains des jeunes gens : « Sa narration, dit-il, est singulièrement agréable, et de la clarté la plus pure. Ses harangues sont d'une éloquence au-dessus de toute expression. Tout y est parfaitement adapté aux personnes et aux circonstances. Il excelle surtout à exprimer les sentiments doux et touchants, et nul historien n'est plus pathétique. » Cet éloge est juste dans tous les points, et l'on peut ajouter que le génie de Tite-Live, sans jamais laisser voir le travail ni l'effort, paraît s'élever naturellement jusqu'à la grandeur romaine. Il n'est jamais au-dessus ni au-dessous de ce qu'il raconte. Ses harangues, que les anciens admiraient et que les modernes lui ont reprochées, sont si belles, que leur censeur le plus sévère regretterait sans doute qu'elles n'existassent pas.

(Cours de littérature.)

SAINTE-CROIX.

(1746-1809.)

Le grand nombre et la variété des sujets traités par M. de Sainte-Croix, suffisent pour faire juger de l'étendue de ses connaissances. La rectitude de son jugement se manifeste en toute occasion par le choix des sujets auxquels il consacre ses recherches, l'heureux emploi qu'il fait de l'érudition, les rapports qu'il établit entre l'histoire

ancienne et l'histoire moderne, la critique avec laquelle il pèse les témoignages, et les leçons qu'il sait tirer du passé; son génie éclate toujours par de sublimes réflexions, des élans d'imagination, toujours consacrés à l'honneur de la vertu ou à la censure du vice. Enfin chacune de ses pages est empreinte de la bonté de son cœur et de la noblesse de ses sentiments. SILVESTRE DE SACY.

Hérodote.

Grand imitateur d'Homère, il adopta la forme épique, en transportant tout d'un coup ses lecteurs au règne de Crésus, et en enchaînant les faits à une action principale, la lutte des Grecs contre les barbares, dont la défaite de Xerxès est le dénoûment. Cette idée était belle et hardie : il l'exécuta avec autant d'habileté que de succès. Géographie, mœurs, usages, religion, histoire des peuples connus, tout fut enchâssé dans cet heureux cadre. Il arracha en quelque sorte le voile qui couvrait l'univers aux yeux des Grecs, trop prévenus en leur faveur pour chercher à connaître les autres nations. Aux beautés de l'ordonnance, Hérodote joignit les charmes inimitables de la diction et du coloris. Ses tableaux sont animés et pleins de cette douceur qui le distingue éminemment; mais elle a quelquefois une teinte mélancolique que lui donne le spectacle des calamités humaines.

Ses digressions sont des épisodes toujours variés, plus ou moins attachés au sujet principal, sans lui être jamais étrangères. Que de naïveté, de grâces, de clarté, d'éloquence, et même d'élévation, n'a pas cet écrivain inimitable? enfin il chante plutôt qu'il ne raconte, tant son style a d'harmonie et de ressemblance avec la poésie.

(Examen critique des historiens d'Alexandre.)

Thucydide.

Les justes applaudissements que les Grecs donnèrent à Hérodote avec une sorte d'enthousiasme excitèrent l'émulation de Thucydide. Exilé d'Athènes sa patrie, il employa vingt années, soit à rassembler les matériaux de son histoire, soit à les rédiger. « Je n'ai pas écrit, dit-il, pour plaire à mes contemporains et remporter le prix sur des rivaux, mais pour laisser un monument à la postérité. » C'est suffisamment annoncer le dessein de s'écarter de la manière de son prédécesseur. Aussi prit-il un sujet beaucoup moins grand, la guerre du Péloponnèse, et il s'y borna,

malgré son peu d'étendue. Il n'adopta point la forme épique, qui lui parut sans doute avoir trop d'inconvénients, et il revint à l'ordre chronologique, et s'y attacha tellement, qu'il en résulte quelquefois de l'embarras et de la confusion dans ses récits. Son style, plein de choses, réunit la précision à la justesse, et est toujours austère. Quoiqu'il fût plus jaloux d'instruire que de plaire, il a su néanmoins embellir son ouvrage par des tableaux dignes d'un grand peintre. Ceux de l'état politique de la Grèce, de la peste, etc., sont de véritables chefs-d'œuvre. Plusieurs de ses harangues doivent servir de modèles. Quel coup de pinceau! quelle force! Son âme courageuse, parce qu'elle était élevée, repousse de toutes parts le mensonge, et sacrifie à la vérité son propre ressentiment. Le style d'Hérodote fut la règle du dialecte ionique, et celui de Thucydide devint celle de l'attique. Le premier est recommandable par sa clarté, et le second par sa précision. L'un excelle dans la peinture des mœurs, et l'autre dans le pathétique. Ils ont également de l'élégance et de la majesté. Thucydide a plus de force et d'énergie; ses couleurs sont plus fortes et plus variées. Hérodote l'emporte de beaucoup par les grâces et la simplicité naïve de son style. Il plaît et persuade davantage. Avec des qualités différentes, ces deux historiens méritent le premier rang, chacun dans son genre, et sont préférables à tous les autres. Mais une gloire particulière, qu'on ne peut ravir à Thucydide, est d'avoir, pour ainsi dire, créé l'éloquence attique, et formé le plus grand des orateurs.

(Examen critique des historiens d'Alexandre.)

Xénophon.

Le sage Xénophon publia et continua l'ouvrage de Thucydide, sans prendre sa manière. Celle d'Hérodote était plus conforme à son caractère, et moins éloignée de l'élocution d'Isocrate, dont il avait été l'auditeur; d'ailleurs, il n'ambitionnait que de paraître digne de l'amitié de Socrate son maître. Aussi aperçoit-on de toutes parts, dans ses ouvrages, les sentiments religieux, les principes de justice, et l'empreinte de toutes les vertus qui honorent sa mémoire. Le surnom d'Abeille attique qu'il mérita, caractérise très-bien ses talents. Les sujets qu'il traite sont heureusement choisis; il les dispose avec art, et sa narration est toujours agréable, variée, et pleine de douceur et de grâce. Sa diction est comparable à celle d'Hérodote. S'il lui est souvent inférieur, quelquefois il l'égale. Noble et élégant comme lui, il emploie toujours le mot propre, et s'exprime avec autant de clarté que d'agrément.

Mais veut-il s'élever, semblable au vent qui souffle de terre, il tombe presque aussitôt. On lui reproche encore d'avoir prêté des discours philosophiques à des hommes ignorants, à des barbares. Ce reproche regarde principalement la *Cyropédie*, dans laquelle Xénophon s'est plu à donner des leçons de philosophie aux dépens de la vérité et au mépris des convenances. L'histoire parle assez d'elle-même; pourquoi appeler la fiction à son secours? L'élève de Socrate se laisse encore trop apercevoir dans les *Helléniques;* mais rien n'y blesse les règles de l'histoire; et, quoique Xénophon ait composé cet ouvrage dans une extrême vieillesse, on y retrouve toujours de ces beautés naturelles et sans fard, que les Grâces semblaient elles-mêmes avoir dictées. En faisant passer à la postérité la gloire des Dix Mille, il lui a transmis le principal titre de la sienne. Aussi habile capitaine que grand historien, il eut beaucoup de part à leur mémorable retraite; il l'a décrite avec autant de simplicité et de noblesse, que d'intérêt et d'exactitude. Sa relation est le plus précieux comme le plus ancien monument de la science militaire.

(Examen critique des historiens d'Alexandre.)

GINGUENÉ.

(1748-1816.)

Il eut, à l'âge d'environ vingt ans, une instruction presque universelle : les belles-lettres, l'histoire et la philosophie lui étaient connues.... Son *Histoire littéraire d'Italie* est remarquable par l'exécution et l'élégance du style. Il ne s'attacha pas exclusivement aux hommes véritablement illustres, et il ne négligea aucun de ceux dont il restait quelque souvenir. Les avis ont été partagés : si ses juges s'accordent à lui rendre justice sous le rapport du travail, ils signalent avec franchise ses imperfections. Voici l'opinion de M. Hoffman : « Ce littérateur, recommandable à tant d'égards, et fort estimable sous le rapport même de son *Histoire littéraire d'Italie*, a rempli sa tâche en conscience, en y apportant tout le soin dont il était capable et toute l'instruction qu'il avait acquise. Ses jugements sont pleins de goût et de raison, quand ils sont le résultat des lectures qu'il a faites lui-même, et quand il ne craint pas d'irriter l'orgueil national en combattant des erreurs accréditées. Mais qui trop embrasse mal étreint, et Ginguené n'a pu faire l'impossible.... » Une âme noble, une sensibilité exquise, un esprit fin et délicat, distinguèrent cet homme d'un talent vrai et remarquable.

Ad. Laugier.

Le Dante.

Dans la poésie, le Dante s'élève tout à coup comme un géant parmi des pygmées. Non-seulement il efface tout ce qui l'avait précédé, mais il se fait une place qu'aucun de ceux qui lui succèdent ne peut lui ôter. Pétrarque lui-même ne le surpasse point dans le genre gracieux, et n'a rien qui en approche dans le grand et dans le terrible. Sans doute l'âpreté de son style blesse souvent cet organe superbe que Pétrarque flatte toujours. Mais, dans ses tableaux énergiques où il prend son style de maître, il ne conserve de cette âpreté que ce qui est imitatif, et, dans les peintures plus douces, elle fait place à tout ce que la grâce et la fraîcheur du coloris ont de plus suave et de plus délicieux. Le peintre terrible d'Ugolin est aussi le peintre touchant de Françoise de Rimini. Mais, de plus, combien dans toutes les parties de son poëme n'admire-t-on pas de comparaisons, d'images, de représentations naïves des objets les plus familiers, et surtout des objets champêtres, où la douceur, l'harmonie, le charme poétique sont au-dessus de tout ce qu'on peut se figurer, si on ne le lit pas dans la langue originale! Et ce qui lui donne encore dans ce genre un grand et précieux avantage, c'est qu'il est toujours simple et vrai; jamais un trait d'esprit ne vient refroidir une expression de sentiment ou un tableau de nature..... Pendant un ou deux siècles sa gloire parut s'obscurcir dans sa patrie; on cessa de le tant admirer, de l'étudier, même de le lire. Aussi la langue s'affaiblit, la poésie perdit sa force et sa grandeur. On est revenu au grand *padre Alighieri,* et les Alfiéri, les Parini on fait vibrer avec une force nouvelle les cordes longtemps amollies et détendues de la lyre toscane.

(Histoire littéraire d'Italie.)

MAURY.

(1746-1817.)

La manière du cardinal Maury est aussi riche que celle de Thomas est aride; son expression est aussi vive et aussi entraînante que celle de l'auteur de l'*Essai sur les éloges* est froide et lente : chacune des phrases de Thomas a trop l'air d'avoir été méditée, combinée, faite à part; chacune de ses pensées semble trop indé-

pendante de celles qui la précèdent et de celles qui la suivent. Thomas n'a que deux méthodes qui sont deux excès : tantôt il fait des périodes infinies, qui remplissent des pages entières; tantôt il procède par phrases coupées et détachées les unes des autres. Tout est fondu d'un seul jet dans le style de M. le cardinal Maury; tout est lié, tout marche d'ensemble. Thomas, dans la pompe toujours affectée de sa diction, est toujours froid; M. le cardinal Maury, dans l'abandon de son éloquence, quelquefois un peu négligée, se fait pardonner quelques incorrections, quelques traits d'un goût moins pur, à force de chaleur, de verve et d'intérêt : peu d'ouvrages de littérature et de critique offrent une lecture plus attachante que l'*Éloquence de la chaire.* DUSSAULT.

Démosthène.

Malgré l'adulation ou l'affirmation de Virgile, les gens de lettres n'ont point encore prononcé unanimement entre Cicéron et Démosthène : ces deux orateurs sont l'un et l'autre au premier rang, et, dans l'opinion de plusieurs rhéteurs, à peu près sur la même ligne. Cicéron a une prééminence incontestable sur son rival en littérature et en philosophie; mais il ne lui a point arraché le sceptre de l'éloquence : il le regardait lui-même comme son maître, il le louait avec tout l'enthousiasme de la plus haute admiration. Il traduisait ses ouvrages; et, si ces traductions officieuses étaient parvenues jusqu'à nous, il est probable que, lui rendant un service trop généreux, Cicéron se serait mis lui-même pour toujours au-dessous de Démosthène. C'est lui-même qui nous autorise à le croire, par l'éloge le plus accompli que puisse faire d'un orateur l'exaltation du ravissement. C'est lui, c'est Cicéron qui trouve dans Démosthène, non-seulement un orateur parfait, mais encore toute la perfection de l'art et le beau idéal du genre oratoire. « Rien, dit-il, rien ne manque à Démosthène; il ne me laisse rien à désirer; il n'a de rivaux dans aucune partie de son art. Il remplit, ajoute-t-il, l'idée que je me suis formée de l'éloquence, et il atteint le degré de perfection que j'imagine. »

C'est la force irrésistible du raisonnement, c'est l'entraînante rapidité des mouvements oratoires qui caractérisent l'éloquence de l'orateur athénien : il n'écrit que pour donner du nerf, de la chaleur et de la véhémence à ses pensées, qui ne sont que des élans impétueux d'une âme ardente; il parle, non comme un écrivain élégant, mais comme un homme inspiré et passionné que la vérité tourmente, et dans lequel la haine de la tyrannie concentre et exaspère toutes ses facultés; comme un citoyen accablé ou menacé du plus grand des malheurs, et qui ne peut

plus contenir la fougue de son indignation contre les ennemis de sa patrie.

L'audace de son style se compose de l'emploi, de l'alliance, ou de la simplicité hardie et pittoresque de ses expressions; et, s'il ose se montrer familier, il devient sublime; son ascendant est irrésistible, et l'empire tout-puissant de l'évidence sur l'esprit humain est dans sa bouche. Tout cède devant lui à la domination de ses paroles : et sa langue conquérante s'enrichit des trésors inépuisables de sa verve et de son imagination. « Que serait-ce, disait Eschine son rival aux jeunes Athéniens qui, n'ayant pu entendre sa foudroyante harangue sur *la Couronne*, la déclamaient devant lui avec l'accent et les transports de l'enthousiasme; que serait-ce donc, leur disait-il, si vous eussiez entendu le monstre lui-même? »

C'est l'athlète de la raison; il la défend de toutes les forces de son âme et de son génie; et la tribune où il parle devient une arène. Il subjugue à la fois ses auditeurs, ses adversaires, ses juges; il ne paraît point chercher à vous attendrir : écoutez-le cependant, et vous pleurerez par réflexion. Il accable ses concitoyens de reproches; mais alors il n'est que le précurseur et l'interprète de leurs remords. Réfute-t-il un argument, il ne discute point, il propose une simple question pour toute réponse, et l'objection ne reparaîtra jamais. Veut-il soulever les Athéniens contre Philippe, ce n'est plus un orateur qui parle, c'est un général, c'est un roi, c'est le prophète de l'histoire, c'est l'ange tutélaire de sa patrie; et, quand il veut semer autour de lui l'épouvante de l'esclavage, on croit entendre retentir au loin, de distance en distance, le bruit des chaînes qu'apporte le tyran.

(Essai sur l'éloquence.)

Mme DE STAEL.

(1770-1817.)

[Voyez page 232, pour le jugement littéraire.]

Les Napolitains.

Le peuple napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé; mais il n'est point vulgaire à la manière des autres peuples. Sa grossièreté même frappe l'imagination. La rive africaine qui borde la mer de l'autre côté se fait déjà presque sentir, et il

y a je ne sais quoi de numide dans les cris sauvages qu'on entend de toutes parts. Ces visages bruns, ces vêtements formés de quelques morceaux d'étoffe rouge ou violette, dont la couleur foncée attire les regards, ces lambeaux d'habillements que ce peuple artiste drape encore avec art, donnent quelque chose de pittoresque à la populace, tandis qu'ailleurs l'on ne peut voir en elle que les misères de la civilisation. Un certain goût pour la parure et les décorations se trouve souvent à Naples à côté du manque absolu des choses nécessaires ou commodes. Les boutiques sont ornées agréablement avec des fleurs et des fruits; quelques-unes ont un air de fête, qui ne tient ni à l'abondance ni à la félicité publique, mais seulement à la vivacité de l'imagination : on veut réjouir les yeux avant tout. La douceur du climat permet aux ouvriers en tout genre de travailler dans la rue. Les tailleurs y font des habits, les traiteurs leurs repas; et les occupations de la maison, se passant ainsi au dehors, multiplient le mouvement de mille manières. Les chants, les danses, des jeux bruyants, accompagnent assez bien tout ce spectacle, et il n'y a point de pays où l'on sente plus clairement la différence de l'amusement au bonheur; enfin, l'on sort de l'intérieur de la ville pour arriver sur les quais, d'où l'on voit et la mer et le Vésuve, et l'on oublie alors tout ce que l'on sait des hommes.

(Corinne.)

DE FONTANES.

(1757-1821.)

L'auteur de l'*Essai sur l'astronomie*, et de beaucoup d'autres morceaux pleins de mérite que les connaisseurs ont distingués, sentit toujours que la clarté du style, la liaison des idées, la régularité des plans, la sobriété des ornements, l'usage discret et sage des combinaisons de la mesure et de l'harmonie, étaient les véritables principes de l'art; et il eut assez de génie pour attirer les regards, en mettant de côté tous les prestiges, toutes les illusions, tous les abus, et pour faire rentrer le goût en possession d'une partie des droits qu'usurpait sur lui la nouveauté décorée de tout l'éclat du talent. L'art d'écrire en prose ne lui est pas moins redevable que celui dont il conserva la tradition transmise par les maîtres de notre poésie : il sut encore, dans un moment où le néologisme, la subtilité, l'obscurité, et, ce qui dit tout, le style révolutionnaire, triomphaient, reproduire dans ses écrits la netteté, la justesse, l'élégance des meilleurs temps, et nous en retracer les exemples, comme il en faisait revivre les maximes. DUSSAULT.

Horace.

Quoiqu'il n'ait point écrit de poëme sur la philosophie, il en a tant répandu dans ses odes et dans ses épîtres, qu'on ne peut le passer sous silence. Qui mieux que lui, pour me servir de l'expression pittoresque de Montaigne, *sut presser la sentence au pied nombreux de la poésie?* Ceux qui ont paru croire que le goût rendait le talent timide, auraient dû se détromper en lisant Horace.

La justesse et l'audace se réunissent dans son expression; et quand l'oreille est remplie de son rhythme harmonieux, l'imagination ébranlée par ses figures hardies, la raison, en décomposant les beautés de ce poëte, prouve qu'elle en a toujours suivi les écarts et gouverné le délire; mais tous les esprits n'aiment pas également la poésie lyrique : quelques-uns préfèrent l'élégante familiarité, les grâces faciles, et la philosophie consolante dont Horace a rempli ses belles épîtres.

Elles instruisent tous les états; elles hâtent l'expérience de tous les âges : elles apprennent au jeune homme, au vieillard à jouir sagement de la vie, à se consoler de la mort, à réunir la volupté avec la décence, la raison avec la gaieté. L'homme de lettres y trouve les préceptes du goût; l'homme de bien, ceux de la vertu. Elles font rire l'habitant de la ville des travers qu'il a sous les yeux; elles retracent au solitaire le charme de sa retraite : dans la joie et dans la douleur, dans l'indigence et dans les richesses, elles donnent des plaisirs ou des leçons; elles tiennent lieu d'un ami; et, quand on a le bonheur d'en posséder un, elles font mieux sentir le charme de l'amitié.

Montesquieu a dit que l'esprit de modération était celui de la monarchie : Horace semble l'avoir senti, et cherche à fixer le caractère inquiet et farouche des républicains dans les jouissances douces d'une vie toujours égale. Sa philosophie consiste à fuir tous les excès; principe également fécond pour le goût et pour le bonheur.

(Discours prélimin. de la traduct. de l'*Essai sur l'homme*).

Washington.

Il est des hommes prodigieux qui apparaissent d'intervalle en intervalle sur la scène du monde, avec le caractère de la grandeur et de la domination. Une cause inconnue et supérieure les envoie,

quand il en est temps, pour fonder le berceau ou pour réparer les ruines des empires. C'est en vain que ces hommes désignés d'avance se tiennent à l'écart, ou se confondent dans la foule : la main de la fortune les soulève tout à coup et les porte rapidement d'obstacle en obstacle, et de triomphe en triomphe, jusqu'au sommet de la puissance. Une sorte d'inspiration surnaturelle anime toutes leurs pensées; un mouvement irrésistible est donné à toutes leurs entreprises. La multitude les cherche encore au milieu d'elle, et ne les trouve plus; elle lève les yeux en haut, et voit dans une sphère éclatante de lumière et de gloire celui qui ne semblait qu'un téméraire aux yeux de l'ignorance et de l'envie. Washington n'eut point ces traits fiers et imposants qui frappent tous les esprits : il montra plus d'ordre et de justesse que de force et d'élévation dans les idées. Il posséda surtout, dans un degré supérieur, cette qualité qu'on croit vulgaire et qui est si rare, cette qualité non moins utile au gouvernement des États qu'à la conduite de la vie, qui donne plus de tranquillité que de mouvement à l'âme, et plus de bonheur que de gloire à ceux qui la possèdent, ou à ceux qui en ressentent les effets : c'est le bon sens dont je veux parler; le bon sens, dont l'orgueil a trop rejeté les anciennes règles, et qu'il est temps de réhabiliter dans tous ses droits. L'audace détruit, le génie élève, le bon sens conserve et perfectionne. Le génie est chargé de la gloire des empires; mais le bon sens peut assurer seul et leur repos et leur durée.

(Éloge de Washington.)

SISMONDI.

(1773-1842.)

M. de Sismondi a écrit l'*Histoire des républiques italiennes du moyen âge* avec un vaste savoir, un noble esprit, un talent vigoureux, assez d'art et beaucoup d'éloquence. L'intérêt qu'il lui donne vient, du reste comme toujours, de celui qu'il y porte. Il n'expose pas seulement les événements : il les juge, s'en émeut, et l'on sent battre le cœur de l'homme dans les pages de l'historien. Sa marche est vive, sa couleur franche, sa pensée judicieuse. Malgré le défaut d'unité que présente le sujet, et dont M. de Sismondi n'a pas pu triompher entièrement dans son ouvrage, on passe sans effort d'un de ses récits à l'autre en éprouvant, comme dans les chants de l'Arioste, le regret de celui qu'on quitte, jusqu'à ce qu'on soit de nouveau entraîné par celui qu'on prend.

M. MIGNET.

Les Grecs et les Italiens.

L'Italie, où la littérature grecque venait d'être transportée par les soins de Boccace et de la république florentine, était le pays de l'Europe le plus propre à faire revivre l'ancienne Grèce. La nature elle-même s'est plu à doter ces deux magnifiques contrées de dons à peu près semblables. Elle a multiplié, dans l'une et dans l'autre, les sites pittoresques; elle y a entassé des rochers majestueux, creusé des vallons riants, et ménagé des cascades rafraîchissantes; elle a orné, comme pour un jour de fête, leurs campagnes de la plus riche végétation; et, tandis qu'elle a enrichi à l'envi l'Italie et la Grèce par les prodiges de sa puissance, elle a aussi donné aux hommes qui les habitent des qualités semblables, si du moins l'on peut reconnaître le caractère primitif d'un peuple, lorsqu'il a déjà été altéré par les gouvernements divers. Les qualités communes aux peuples de l'Italie et de la Grèce, les qualités permanentes, dont le germe s'est maintenu sous tous les gouvernements et se retrouve encore, sont une imagination vive et brillante, une sensibilité rapidement excitée et rapidement étouffée : enfin, le goût inné de tous les arts, avec des organes propres à apprécier ce qui est beau dans tous les genres et à le reproduire. Dans les fêtes du peuple des campagnes, on démêlerait aujourd'hui des hommes en tout semblables à ceux dont les applaudissements animèrent le génie de Phidias, de Michel-Ange ou de Raphaël. Ils ornent leurs chapeaux de fleurs odoriférantes; leur manteau est drapé d'une manière pittoresque, comme celui des statues antiques; leur langage est figuré et plein de feu; leurs traits expriment toutes les passions, et en effet ils sont susceptibles de l'amour le plus impétueux, de la colère la plus bouillante. Aucune fête ne leur paraît complète, si les facultés morales de l'homme n'y ont eu quelque part, si l'église où ils se réunissent n'est ornée avec goût et d'une manière pittoresque, si une musique harmonieuse n'élève leur âme vers les cieux. Leurs divertissements portent le même caractère : lorsque sur leur salaire ils ont dérobé à leurs besoins une pénible épargne, ils ne la consacrent point à se procurer des boissons enivrantes ou des plaisirs crapuleux; mais ils la portent, comme un tribut, aux théâtres, aux poëtes improvisateurs, aux conteurs d'histoires qui éveillent leur imagination et qui nourrissent leur esprit. L'Italie est aujourd'hui le seul pays où le bouvier et le vigneron, le laboureur et le berger remplissent avec leurs femmes et leurs enfants les salles de spectacle; c'est le seul où ils puissent comprendre des tragé-

dies qui leur représentent les héros des temps passés, et des fables poétiques dont le souvenir ne leur est point absolument étranger.

(Histoire des républiques italiennes du moyen âge.)

CHATEAUBRIAND.

(1769.)

[Voyez page 85, pour le jugement littéraire.]

Les nations modernes.

Que de traits caractéristiques n'offrent point les nations nouvelles! Ici ce sont les Germains, peuple où la profonde corruption des grands n'a jamais influé sur les petits, où l'indifférence des premiers pour la patrie n'empêche point les seconds de l'aimer; peuple où l'esprit de révolte et de fidélité, d'esclavage et d'indépendance, ne s'est jamais démenti depuis les jours de Tacite. Là, ce sont ces industrieux Bataves qui ont de l'esprit par bon sens, du génie par industrie, des vertus par froideur, et des passions par raison. L'Italie aux cent princes et aux magnifiques souvenirs contraste avec la Suisse obscure et républicaine. L'Espagne, séparée des autres nations, présente encore à l'historien un caractère plus original : l'espèce de stagnation de mœurs dans laquelle elle repose lui sera peut-être utile un jour; et, lorsque tous les peuples de l'Europe seront usés par la corruption, elle seule pourra reparaître avec éclat sur la scène du monde, parce que le fond des mœurs subsistera chez elle.

Mélange du sang allemand et du sang français, le peuple anglais décèle de toutes parts sa double origine. Son gouvernement formé de royauté et d'aristocratie, sa religion moins pompeuse que la catholique et plus brillante que la luthérienne, son militaire à la fois lourd et actif, sa littérature et ses arts, chez lui enfin le langage, les traits, et jusqu'aux formes du corps, tout participe des deux sources dont il découle. Il réunit à la simplicité, au calme, au bon sens, à la lenteur germanique, l'éclat, l'emportement, la déraison, la vivacité et l'élégance de l'esprit français.

Les Anglais ont l'esprit public, et nous l'honneur national; nos belles qualités sont plutôt des dons de la faveur divine, que les

fruits d'une éducation politique : comme les demi-dieux, nous tenons moins de la terre que du ciel.

Fils aîné de l'antiquité, les Français, Romains par le génie, sont Grecs par le caractère. Inquiets et volages dans le bonheur; constants et invincibles dans l'adversité; formés pour tous les arts; civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'État; grossiers et sauvages dans les troubles politiques; flottants, comme des vaisseaux sans lest, au gré de toutes les passions; à présent dans les cieux, l'instant d'après dans l'abîme; enthousiastes et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance, et le second sans en sentir de remords; ne se souvenant ni de leurs crimes ni de leurs vertus; amants pusillanimes de la vie pendant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles; vains, railleurs, ambitieux, à la fois routiniers et novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux; individuellement, les plus aimables des hommes; en corps, les plus désagréables de tous; charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger; tour à tour plus doux, plus innocents que l'agneau qu'on égorge, et plus impitoyables, plus féroces que le tigre qui déchire : tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui.

(Génie du Christianisme.)

VILLEMAIN.

(1792.)

La première partie de la carrière littéraire de M. Villemain s'étend assez naturellement jusque vers 1823 ou 1824, époque où il reprit son cours à la Faculté des lettres après diverses interruptions.... Le titre de sa chaire fut tout d'abord justifié par lui; il introduisit dans la critique la vivacité, l'imagination, la biographie, l'histoire; plus ses études s'élargirent et ses idées se fortifièrent, plus son élégante et vive parole, toujours passionnée du culte de l'esprit, grandit véritablement à l'éloquence. On n'a rien conservé des leçons de ces années....

M. Villemain avait publié *Cromwell* en 1820. Il fut reçu en 1821 à l'Académie, y remplaçant, à vingt-neuf ans, M. de Fontanes. Mais c'est au pied de sa chaire que nous avons hâte de venir.... Une fois rentré dans ses fonctions d'enseignement, M. Villemain y demeura jusqu'en 1830. Des trois premières années, on n'a qu'un discours d'ouverture de 1824 imprimé, vers 1826-1827 d'ingénieuses et trans-

parentes analyses dans *le Globe* par M. Patin, et des souvenirs. On a gardé celui des brillantes excursions du professeur dans la littérature italienne, dans les jardins du Tasse, et, entre autres leçons, d'un dialogue supposé entre deux Italiens, dont l'un était académicien de la Crusca. M. Berryer assistait à cette plaidoirie d'un nouveau genre, et applaudissait à ces rôles singulièrement animés, à ces répliques piquantes et subtiles que se donnait tour à tour la même éloquence.

Vers 1827, par le silence à peu près absolu des autres chaires et la disette de toute parole publique dont on était affamé, par la gravité des circonstances qui allaient jusqu'à menacer l'expression de la pensée littéraire, et par les développements croissants du professeur, le cours de M. Villemain avait pris une influence immense; chacune de ses leçons était un événement et une fête. C'est peu après qu'on se mit à les recueillir par la sténographie.... Chacun, dans cette lecture, peut apprécier la marche du critique, le procédé savant des tableaux, la nouveauté expressive des figures, cette théorie éparse, dissimulée, qui est à la fois nulle part et partout, se retrouvant de préférence dans des faits vivants, dans des rapprochements inattendus, et comme en action; cette lumière enfin distribuée par une multitude d'aperçus et pénétrant tout ce qu'elle touche. Mais, malgré la révision de l'auteur, combien de qualités mobiles, de composés pour ainsi dire instantanés, ont disparu, ou du moins se sont modifiés en se fixant, et dont ceux qui ont assidûment entendu le maître peuvent seuls rendre aujourd'hui témoignage! Il y a l'accent qui insinuait, le geste qui achevait, la saillie qui osait, qui se reprenait et s'apaisait aussitôt, qui, comme une vague échappée et prête à faire écume, rentrait tout à coup au sein du discours avec grâce, et la nuance de plaisir et de pensée, et l'impression née de cet ensemble; il y a l'orateur, la merveille elle-même, comme disait moins poliment le rival vaincu du grand Athénien.

L'originalité de M. Villemain dans sa critique professée, ce qui lui constitue une grande place inconnue avant lui et impossible depuis à tout autre, c'est de n'avoir pas été un critique de détail d'application textuelle de quatre ou cinq principes de goût à l'examen des chefs-d'œuvre, un simple praticien éclairé, comme La Harpe l'a été à merveille dans les belles parties de son cours; c'est de n'avoir pas été non plus un historien littéraire à proprement parler, et dans ce vaste pays mal défriché, dont on ne connaissait bien alors que quelques grandes capitales et leurs alentours, de ne s'être pas choisi un sujet circonscrit, tel ou tel siècle antérieur, y suivant pied à pied ses lignes d'investigation, y élargissant laborieusement son chemin, y instituant une littérature historique, scientifique en quelque sorte, ne reculant pas devant l'appareil de la dissertation.... Son procédé est autre et tout complexe. M. Villemain, nourri de l'histoire, de l'antiquité et des littératures modernes, de plus en plus attentif à n'asseoir son jugement des œuvres que dans une étude approfondie de l'époque et de la vie de l'auteur, et en cela si

différent des critiques précédents qui s'en tiennent à un portrait général au plus, et à des jugements de goût et de diction, ne diffère pas moins des autres appliqués et ingénieux savants; sa manière est libre en effet, littéraire, oratoire, non asservie à l'investigation minutieuse et à la série des faits, plus à la merci de l'émotion et de l'éloquence. L'histoire, chez lui, prête sa lumière à l'imagination, le précepte se fond dans la peinture....

M. Villemain, quand il écrit, gagne sans doute en perfection, en poli, en pensée plus nourrie et mieux ménagée, mais il y a quelque chose qu'il n'a plus; quand il est lui écrivain, il n'est pas lui orateur. Le dirai-je? il songe peut-être à trop de personnes en écrivant; en voulant tout concilier, il se tient lui-même en échec, il s'émousse à dessein quelquefois. Le vif et le mordant de ce rare esprit, sa liberté tout entière ne se déploie ou que dans le tête-à-tête ou que devant tous. Devant tous l'instinct l'emporte, la verve s'en mêle, le mot jaillit.

M. Sainte-Beuve.

Saint Jean Chrysostome.

Nul homme n'a mieux rempli ce ministère de la parole qu'avait suscité l'Évangile. Il est le plus beau génie de la société nouvelle entée sur l'ancien monde. Il est par excellence le Grec devenu chrétien. Réformateur austère, sous ses paroles mélodieuses et vives on sent toujours l'imagination qui, dans la Grèce, avait inspiré tant de fables charmantes. Il a rejeté bien loin les dieux d'Homère et les génies de Pythagore et de Platon; mais dans son idiome tout poétique, il représente l'aumône nous introduisant sans peine dans les cieux, et accueillie par le chœur des anges, comme une reine que les gardes reconnaissent à son cortége, et devant laquelle ils se pressent d'ouvrir les portes de la ville. Ce polythéisme de langage ravissait les chrétiens néophytes de l'Orient; et la sublime morale de l'orateur venait à eux parée de poésie.

Ces peuples étaient plus sensibles que raisonnables; et la société d'ailleurs ne peut jamais vieillir assez pour que l'imagination n'y garde pas une grande puissance. Peut-être même ce pouvoir augmente dans les jours de décrépitude sociale. Et comment ne paraîtrait-il pas invincible, lorsqu'il se mêle, comme dans Chrysostome, à tous les sentiments profonds du cœur humain, la pitié, la justice, le sacrifice de soi-même au devoir? Quelle n'est pas surtout la puissance de cette foi intime, de cette candeur enthousiaste, qui fait du génie même un instrument involontaire!

L'éloquence de Chrysostome a, sans doute, pour des modernes, une sorte de diffusion asiatique. Les grandes images empruntées à la nature y reviennent souvent. Son style est plus éclatant que varié; c'est la splendeur de cette lumière éblouissante et toujours égale qui brille sur les campagnes de la Syrie. Toutefois, en lisant ses ouvrages, on ne peut se croire si près de la barbarie du moyen âge. On se dit : la société va-t-elle renaître sous un culte nouveau, et remonter vers une époque supérieure à l'antiquité sans lui ressembler? Le génie d'un grand homme vous a fait cette illusion. Vous regardez encore, et vous voyez tomber l'empire démantelé de toutes parts.

(Nouveaux Mélanges littéraires.)

Napoléon Bonaparte.

Des bords du Nil un homme avait reparu, déjà célèbre par de grands succès dans les combats, illustré même par les revers d'une expédition lointaine et merveilleuse; habile à tromper comme à vaincre, et jetant sur son retour fugitif tout l'éclat d'une heureuse témérité. Sa jeunesse et son audace semblaient lui donner l'avenir. Ce luxe militaire de l'Orient, qu'il ramenait avec lui comme un trophée; ces drapeaux déchirés et vainqueurs, ces soldats qui avaient subjugué l'Italie et triomphé sur le Thabor et au pied des pyramides; toute cette gloire de la France qu'il appelait sa gloire, répandait autour de son nom un prestige trop dangereux chez un peuple si confiant et si brave. Il avait rencontré, il avait saisi le plus heureux prétexte pour le pouvoir absolu, de longs désordres à réparer. Son ardente activité embrassait tout pour tout envahir. Génie corrupteur, il avait cependant rétabli les autels; funeste génie, élevé par la guerre, et devant tomber par la guerre, il avait pénétré d'un coup d'œil l'importance du rôle de législateur. Il s'en était rapidement emparé dans l'intervalle de deux victoires; et dès lors, au bruit des armes, il allait exhausser son despotisme sur les bases de la société qu'il avait raffermies. On n'apercevait encore que le retour de l'ordre et l'espérance de la paix. Les maux de l'ambition, l'onéreuse tyrannie d'une guerre éternelle, le mépris calculé du sang français, la suppression de tous les droits publics, se développèrent plus lentement, comme de fatales conséquences qu'enfermait l'usurpation, mais qu'elle n'avait pas d'abord annoncées.

(Discours à l'Académie française.)

SALVANDY.

(1795.)

M. de Salvandy a publié un grand nombre d'articles divers, soit dans la presse, dans les revues ou dans des recueils. Le *Dictionnaire de la Conversation* lui doit notamment les articles sur *Caton d'Utique, Barnave* et *Napoléon*. Outre *Don Alonzo* et plusieurs brochures qui ont eu du retentissement, il a composé *Islaor, ou le Barde chrétien*, et *Vingt Mois*. Gœthe avait la plus vive admiration pour le dernier de ces livres. Le respect pour la dignité humaine qu'y professe l'auteur avait touché l'âme du poëte.... Chez M. de Salvandy, le son, l'image, la forme, n'ont jamais été qu'une manifestation de la pensée. On ne doit donc pas s'étonner si l'auteur de *Werther* et de *Faust*, dans ses derniers jours, lisait avec bonheur l'ouvrage de M. de Salvandy....

M. de Salvandy fut reçu à l'Académie française le 21 avril 1836 ; il y succéda à Parseval de Grandmaison. Dans la séance du 3 juin 1841, à la réception de M. Victor Hugo, M. de Salvandy prononça un des discours les plus remarquables qu'on ait jamais entendus dans cette enceinte.

M. E.-A. BOCQUET.

Napoléon.

Napoléon Bonaparte, le héros des temps modernes, héros dans le sens antique du mot, héros à la façon de ces personnages épiques, demi-dieux de la terre, qui la remplissent de leurs exploits, laissent un souvenir ineffaçable dans la mémoire des hommes, prennent place dans les traditions des peuples, grandissent de siècle en siècle, grâce aux actions surhumaines dont la fable grossit leur histoire, et finissent par laisser l'érudit incertain si ces Hercule, ces Sésostris, ces Romulus, dont le nom et les monuments sont partout, ont jamais vécu ; qu'un jour la civilisation disparût de notre vieux continent, qu'il restât des poésies, des chroniques, des médailles, des ruines ; qu'à travers les ravages du temps, l'historien lût le même nom inscrit sur la pierre de l'Escurial, sur le marbre du Capitole, sur le granit des Pyramides ; qu'il le retrouvât dans les débris de Schœnbrünn, de Postdam, du Kremlin, comme sous les sables des déserts, ajouterait-il foi aux témoignages qui feraientd e ce nom celui d'un seul conquérant,

d'un même potentat, d'un monarque grand entre les législateurs aussi bien qu'entre les guerriers? Comment croire à cet empire du monde avec un point de départ si lointain, à ce complet changement de la face de l'univers sous la main d'un seul homme, à ces nations, à ces dynasties, faites ou défaites en dix ans? Comment croire surtout à ces victoires sans nombre, à ces conquêtes sans terme, avec toutes les créations des arts, les routes ouvertes, les temples restaurés, les ponts construits, les musées fondés; avec Anvers fondé et les Alpes aplanies? Que dire de ces autres créations plus grandes, les institutions, les codes, une législation entière, qui embrasse à la fois la vie civile et politique des peuples, au lendemain d'une révolution dévorante, à travers les invasions et les guerres plus dévorantes peut-être. Conciliez avec tant de puissance ces catastrophes soudaines ; avec tant de génie, sa chute immense ; avec tant de gloire, l'abandon du genre humain, et avec cet abandon, les terreurs des rois ; l'Europe liguée pour se défendre d'un homme ; l'Océan même préposé à sa garde, parce qu'un de ses pas pouvait encore ébranler le monde! Cet exil sur un écueil solitaire en face du géant Adamastor, cette agonie de Prométhée, tiennent de la mythologie plutôt que de l'histoire. L'histoire, comment fera-t-elle pour expliquer la mort de Napoléon, impuissante et ignorée comme sa naissance, lorsque, longtemps après, il reste à son nom assez d'empire pour prêter de la force à qui l'honore, et affermir le roi qui va à la tête de tout le peuple rendre gloire à sa statue relevée! Les partis mêmes qui l'ont combattu, se disputant l'héritage de sa mémoire comme un trophée, comme une arme, comme un bouclier, sembleront une imitation des chefs de la Grèce se disputant les armes d'Achille. Tout est homérique, tout est fatal, tout est prodigieux dans cette grande vie pour qui contemple son cours depuis l'île où fut son berceau, jusqu'à celle où gît son sépulcre ; astre éclatant et terrible qui, pour remplir l'Orient et l'Occident, se lève du sein des mers et retourne s'y abîmer!!!

HISTOIRE NATURELLE.

FONTENELLE.

(1657-1757.)

[Voyez page 294, pour le jugement littéraire.]

Système du monde.

L'auteur suppose que, dans une promenade du soir avec une dame, la vue d'un beau ciel étoilé amène la conversation sur les phénomènes de l'astronomie, et qu'à la prière de cette dame, il lui explique le mouvement des corps célestes.

De la terre où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'est ce ciel bleu, cette grande voûte où il semble que les étoiles sont attachées comme des clous. On les appelle fixes, parce qu'elles ne paraissent avoir que le mouvement de leur ciel, qui les emporte avec lui d'orient en occident. Entre la terre et cette dernière voûte des cieux, sont suspendus, à différentes hauteurs, le soleil et la lune, et les cinq autres astres qu'on appelle planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne[1]. Ces planètes n'étant point attachées au même ciel, ayant des mouvements

1. En 1781, M. Herschell en a découvert en Angleterre une sixième, qui a retenu son nom. Cette planète ne paraît que comme une étoile de la sixième grandeur, même dans les lunettes; aussi Mayer l'avait mise dans son catalogue parmi les étoiles. Le 25 septembre 1756, à 10 h. 41 m. (temps moyen de Paris) elle avait 11ˢ 16° 37′ 45″ de longitude, et 48′ 30″ de latitude australe. Cette observation comparée avec celles qu'on a faites en 1781 et 1782, a fait trouver la révolution tropique de cette planète de 83 années communes et 52 jours 4 heures. L'auteur a donné à cette nouvelle planète le nom de *Georgium sidus*, à l'honneur du roi d'Angleterre, à qui l'astronomie, et M. Herschell en particulier, ont les plus grandes obligations; mais à Berlin on s'obstine à l'appeler *Uranus*. (*Astronomie* de Lalande, 1792, in-4°, tom. 1, p. 450.)

Lorsque la lune n'éclaire pas la terre, on peut apercevoir Herschell à la simple vue. Cette planète a six satellites. (Guthrie.)

inégaux, elles se regardent diversement et figurent diversement ensemble ; au lieu que les étoiles fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres. Le Chariot, par exemple, que vous voyez qui est formé de ces sept étoiles, a toujours été fait comme il est, et le sera encore longtemps ; mais la lune est tantôt proche du soleil, tantôt elle en est éloignée, et il en va de même des autres planètes. Voilà comme les choses parurent à ces anciens bergers de Chaldée, dont le grand loisir produisit les premières observations qui ont été le fondement de l'astronomie ; car l'astronomie est née dans la Chaldée, comme la géométrie naquit, dit-on, en Égypte, où les inondations du Nil, qui confondaient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes, pour reconnaître son champ d'avec celui de son voisin. Ainsi, l'astronomie est fille de l'oisiveté, la géométrie est fille de l'intérêt.

Je suis bien aise, dit la marquise, d'avoir appris cette généalogie des sciences, et je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'astronomie. La géométrie, selon ce que vous me dites, demanderait une âme plus intéressée que je ne l'ai ; mais j'ai autant de loisir que l'astronomie en peut demander. Heureusement encore nous sommes à la campagne, et nous y menons quasi une vie pastorale ; tout cela convient à l'astronomie. Ne vous y trompez pas, madame, repris-je. Ce n'est pas la vraie vie pastorale que de parler des planètes et des étoiles fixes. Voyez si c'est à cela que les gens de l'Astrée passent leur temps. Oh ! répondit-elle, cette sorte de bergerie-là est trop dangereuse. J'aime mieux celle de ces Chaldéens dont vous me parliez. Recommencez un peu, s'il vous plaît, à me parler chaldéen. Quand on eut reconnu cette disposition des cieux que vous m'avez dite, de quoi fut-il question? Il fut question, repris-je, de deviner comment toutes les parties de l'univers doivent être arrangées ; et c'est là ce que les savants appellent faire un système. Mais avant que je vous explique le premier des systèmes, il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que nous sommes tous faits naturellement comme un certain fou athénien dont vous avez entendu parler, qui s'était mis dans la fantaisie que tous les vaisseaux qui abordaient au port du Pirée lui appartenaient. Notre folie, à nous autres, est de croire aussi que toute la nature, sans exception, est destinée à nos usages ; et quand on demande à nos philosophes à quoi sert ce nombre prodigieux d'étoiles fixes, dont une partie suffira pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vue. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il fallait que la terre fût en repos au centre de l'univers, tandis que tous les corps célestes, qui étaient faits pour elle, prendraient la peine de tourner alentour pour

l'éclairer. Ce fut donc au-dessus de la terre qu'on plaça la lune ; et au-dessus de la lune on plaça Mercure ; ensuite Vénus, le soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au-dessus de tout cela était le ciel des étoiles fixes. La terre se trouvait justement au milieu des cercles que décrivent ces planètes, et ils étaient d'autant plus grands qu'ils étaient plus éloignés de la terre : et par conséquent les planètes plus éloignées employaient plus de temps à faire leur cours ; ce qui effectivement est vrai. Mais je ne sais pas, interrompit la marquise, pourquoi vous semblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'univers ; il me paraît assez net et assez intelligible, et pour moi je vous déclare que je m'en contente. Je puis me vanter, répliquai-je, que je vous adoucis bien tout ce système. Si je vous le donnais tel qu'il a été conçu par Ptolomée, son auteur, ou par ceux qui ont travaillé après lui, il vous jetterait dans une épouvante horrible. Comme les mouvements des planètes ne sont pas si réguliers qu'elles n'aillent tantôt plus vite, tantôt plus lentement, tantôt en un sens, tantôt en un autre, et qu'elles ne soient quelquefois plus éloignées de la terre, quelquefois plus proches, les anciens avaient imaginé je ne sais combien de cercles différemment entrelacés les uns dans les autres, par lesquels ils sauvaient toutes ces bizarreries. L'embarras de tous ces cercles était si grand que, dans un temps où l'on ne connaissait encore rien de meilleur, un roi de Castille, grand mathématicien, mais apparemment peu dévot, disait que si Dieu l'eût appelé à son conseil quand il fit le monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine ; mais cela même est assez plaisant, que ce système fût alors une occasion de péché parce qu'il était trop confus. Les bons avis que ce roi voulait donner, regardaient sans doute la suppression de tous ces cercles dont on avait embarrassé les mouvements célestes. Apparemment ils regardaient aussi une autre suppression de deux ou trois cieux superflus qu'on avait mis au delà des étoiles fixes. Ces philosophes, pour expliquer une sorte de mouvement dans les corps célestes, faisaient, au delà du dernier ciel que nous voyons, un ciel de cristal, qui imprimait ce mouvement aux cieux inférieurs. Avaient-ils nouvelle d'un autre mouvement : c'était aussitôt un autre ciel de cristal. Enfin les cieux de cristal ne leur coûtaient rien. Et pourquoi ne les faisait-on que de cristal ? dit la marquise. N'eussent-ils pas été bons de quelque autre matière ? Non, répondis-je, il fallait que la lumière passât au travers ; et d'ailleurs il fallait qu'ils fussent solides. Il le fallait absolument ; car Aristote avait trouvé que la solidité était une chose attachée à la noblesse de leur nature, et, puisqu'il l'avait dit, on n'avait garde d'en douter. Mais on a vu des comètes qui, étant plus élevées qu'on ne croyait autrefois, briseraient tout le cristal des cieux par où elles passent, et casseraient

tout l'univers ; et il a fallu se résoudre à faire les cieux d'une matière fluide, telle que l'air. Enfin il est hors de doute, par les observations de ces derniers siècles, que Vénus et Mercure tournent autour du soleil et non autour de la terre, et l'ancien système est absolument insoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en proposer un qui satisfait à tout, et qui dispenserait le roi de Castille de donner des avis, car il est d'une simplicité charmante, et qui seule le ferait préférer. Il semblerait, interrompit la marquise, que votre philosophie est une espèce d'enchère, où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais l'emportent sur les autres. Il est vrai, repris-je, et ce n'est que par là qu'on peut attraper le plan sur lequel la nature a fait son ouvrage. Elle est d'une épargne extraordinaire ; tout ce qu'elle pourra faire d'une manière qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne serait presque rien, soyez sûre qu'elle ne le fera que de cette manière-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence surprenante, qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'est que la magnificence est dans le dessein, et l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand dessein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres, nous sommes sujets à renverser souvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le dessein qu'à eu la nature, et la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit dessein qu'elle exécute avec dix fois plus de dépense qu'il ne faudrait ; cela est tout à fait ridicule. Je serai bien aise, dit-elle, que le système dont vous m'allez parler, imite de fort près la nature ; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me direz. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles, repris-je. Figurez-vous un Allemand nommé Copernic, qui fait main basse sur tous ces cercles différents et sur tous ces cieux solides qui avaient été imaginés par l'antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'astronome, il prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'univers, où elle était placée, et dans ce centre, il y met le soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû. Les planètes ne tournent plus autour de la terre, ne la renferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard et parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du soleil ; la terre y tourne elle-même ; et, pour la punir du long repos qu'elle s'était attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvements qu'elle donnait aux planètes et aux cieux. Enfin, de tout cet équipage céleste dont cette petite terre se faisait accompagner et environner, il ne lui est demeuré que la lune qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses

si pompeusement, que je ne crois pas les avoir entendues. Le soleil est au centre de l'univers ; et là il est immobile ; après lui qu'est-ce qui suit? C'est Mercure, répondis-je ; il tourne autour du soleil, en sorte que le soleil est à peu près le centre du cercle que Mercure décrit. Au-dessus de Mercure est Vénus, qui tourne de même autour du soleil. Ensuite vient la terre, qui, étant plus élevée que Mercure et Vénus, décrit autour du soleil un plus grand cercle que ces planètes. Enfin suivent Mars, Jupiter et Saturne, selon l'ordre où je vous les nomme ; et vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du soleil le plus grand cercle de tous ; aussi emploie-t-il plus de temps qu'aucune autre planète à faire sa révolution. Et la lune? vous l'oubliez, interrompit-elle. Je la retrouverai bien, repris-je. La lune tourne autour de la terre, et ne l'abandonne point ; mais comme la terre avance toujours dans le cercle qu'elle décrit autour du soleil, la lune la suit en tournant autour d'elle, et si elle tourne autour du soleil, ce n'est que pour ne point quitter la terre.

Je vous entends, répondit-elle, et j'aime la lune de nous être restée lorsque toutes les autres planètes nous abandonnent. Avouez que, si votre Allemand eût pu nous la faire perdre, il l'aurait fait volontiers ; car je vois dans tout son procédé qu'il était bien malintentionné pour la terre. Je lui sais bon gré, lui répliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étaient mis à la plus belle place de l'univers, et j'ai du plaisir à voir présentement la terre dans la foule des planètes. Bon! répondit-elle, croyez-vous que la vanité des hommes s'étende jusqu'à l'astronomie? Croyez-vous m'avoir humiliée pour m'avoir appris que la terre tourne autour du soleil? Je vous jure que je ne m'en estime pas moins. Mon Dieu, madame, repris-je, je sais bien qu'on sera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'univers, que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, et que la préséance de deux planètes ne sera jamais une si grande affaire que celle de deux ambassadeurs. Cependant la même inclination qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une cérémonie, fait qu'un philosophe, dans un système, se met au centre du monde, s'il peut. Il est bien aise que tout soit fait pour lui : il suppose peut-être, sans s'en apercevoir, ce principe qui le flatte, et son cœur ne laisse pas de s'intéresser à une affaire de pure spéculation. Franchement, répliqua-t-elle, c'est là une calomnie que vous avez inventée contre le genre humain. On n'aurait donc jamais dû recevoir le système de Copernic, puisqu'il est si humiliant. Aussi, repris-je, Copernic lui-même se défiait-il fort du succès de son opinion. Il fut très-longtemps à ne la vouloir pas publier. Enfin il s'y résolut, à la prière de gens très-considérables ; mais aussi, le jour qu'on lui apporta le premier exemplaire

imprimé de son livre, savez-vous ce qu'il fit? il mourut. Il ne voulut point essuyer toutes les contradictions qu'il prévoyait, et se tira habilement d'affaire. Écoutez, dit la marquise, il faut rendre justice à tout le monde. Il est sûr qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du soleil; car enfin on ne change point de place, et on se retrouve toujours le matin où l'on s'était couché le soir. Je vois, ce me semble, à votre air, que vous m'allez dire que, comme la terre tout entière marche.... Assurément, interrompis-je; c'est la même chose que si vous vous endormiez dans un bateau qui allât sur la rivière; vous vous retrouveriez à votre réveil dans la même place et dans la même situation à l'égard de toutes les parties du bateau. Oui ; mais, répliqua-t-elle, voici une différence; je trouverais à mon réveil le rivage changé, et cela me ferait bien voir que mon bateau aurait changé de place. Mais il n'en va pas de même de la terre: j'y retrouve toutes choses comme je les avais laissées. Non pas, madame, répondis-je, non pas, le rivage est changé aussi. Vous savez qu'au delà de tous les cercles des planètes sont les étoiles fixes; voilà notre rivage. Je suis sur la terre, et la terre décrit un grand cercle autour du soleil. Je regarde au centre de ce cercle, j'y vois le soleil. S'il n'effaçait point les étoiles, en poussant ma vue en ligne droite au delà du soleil, je le verrais nécessairement répondre à quelques étoiles fixes ; mais je vois aisément pendant la nuit à quelles étoiles il a répondu le jour, et c'est exactement la même chose. Si la terre ne changeait point de place sur le cercle où elle est, je verrais toujours le soleil répondre aux mêmes étoiles fixes ; mais dès que la terre change de place, il faut que je le voie répondre à d'autres étoiles. C'est là le rivage qui change tous les jours; et comme la terre fait son cercle en un an autour du soleil, je vois le soleil en l'espace d'une année répondre successivement à diverses étoiles fixes qui composent un cercle. Ce cercle s'appelle le zodiaque. Voulez-vous que je vous fasse ici une figure sur le sable? Non, répondit-elle, je m'en passerai bien, et puis cela donnerait à mon parc un air savant, que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas ouï dire qu'un philosophe qui fut jeté par un naufrage dans une île qu'il ne connaissait point, s'écria à ceux qui le suivaient, en voyant de certaines figures, des lignes et des cercles tracés sur le bord de la mer : « Courage, compagnons, l'île est habitée; voici des pas d'hommes. » Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire ces pas-là, et qu'il ne faut pas qu'on en voie ici.

Mais, parlons du soleil. J'entends bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le cercle que nous décrivons nous-mêmes; mais ce tour ne s'achève qu'en un an; et celui que le soleil fait tous les jours sur notre tête, comment se fait-il? Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui roulerait sur cette allée

aurait deux mouvements? Elle irait vers le bout de l'allée, et en même temps elle tournerait plusieurs fois sur elle-même, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut descendrait en bas, et que celle d'en bas monterait en haut. La terre fait la même chose. Dans le temps qu'elle avance sur le cercle qu'elle décrit en un an autour du soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. Ainsi en vingt-quatre heures chaque partie de la terre perd le soleil et le recouvre; et à mesure qu'en tournant on va vers le côté où est le soleil, il semble qu'il s'élève, et quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il s'abaisse. Cela est assez plaisant, dit-elle, la terre prend tout sur soi, et ce soleil ne fait rien. Et quand la lune et les autres planètes, et les étoiles fixes, paraissent faire un tour sur notre tête en vingt-quatre heures, c'est donc aussi une imagination? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cause. Les planètes font seulement leurs cercles autour du soleil en des temps inégaux, selon leurs distances inégales, et celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du zodiaque, ou de ce cercle d'étoiles fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé sur son cercle, que parce que nous avons avancé sur le nôtre. Nous marchons, et les autres planètes marchent aussi, mais plus ou moins vite que nous ; cela nous met dans différents points de vue à leur égard, et nous fait paraître dans leur cours, des bizarreries dont il n'est pas nécessaire que je vous parle. Il suffit que vous sachiez que ce qu'il y a d'irrégulier dans les planètes ne vient que de la diverse manière dont notre mouvement nous les fait rencontrer, et qu'au fond elles sont toutes très-réglées. Je consens qu'elles le soient, dit la marquise, mais je voudrais bien que leur régularité coûtât moins à la terre ; on ne l'a guère ménagée, et pour une grosse masse aussi pesante qu'elle est, on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aimeriez-vous mieux que le soleil et tous les astres, qui sont de très-grands corps, fissent en vingt-quatre heures autour de la terre un tour immense; que les étoiles fixes qui seraient dans le plus grand cercle, parcourussent en un jour plus de vingt-sept mille six cent soixante fois deux cents millions de lieues? Car il faut que tout cela arrive, si la terre ne tourne pas sur elle-même en vingt-quatre heures. En vérité, il est bien plus raisonnable qu'elle fasse ce tour, qui n'est tout au plus que de neuf mille lieues. Vous voyez bien que neuf mille lieues, en comparaison de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne sont qu'une bagatelle.

Oh! répliqua la marquise, le soleil et les astres sont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien ; mais la terre ne paraît guère portative. Et croiriez-vous, repris-je, si vous n'en aviez

l'expérience, que ce fût quelque chose de bien portatif qu'un gros navire monté de cent cinquante pièces de canon, chargé de plus de trois mille hommes et d'une très-grande quantité de marchandises? Cependant il ne faut qu'un petite souffle de vent pour le faire aller sur l'eau, parce que l'eau est liquide, et que, se laissant diviser avec facilité, elle résiste peu au mouvement du navire; ou, s'il est mis au milieu d'une rivière, il suivra sans peine le fil de l'eau, puisqu'il n'y a rien qui le retienne. Ainsi la terre, toute massive qu'elle est, est aisément portée au milieu de la matière céleste, qui est infiniment plus fluide que l'eau, et qui remplit tout ce grand espace où nagent les planètes. Et où faudrait-il que la terre fût cramponnée pour résister au mouvement de cette matière céleste, et ne s'y pas laisser emporter? C'est comme si une petite boule de bois pouvait ne pas suivre le courant d'une rivière.

Mais, répliqua-t-elle encore, comment la terre avec tout son poids se soutient-elle sur votre matière céleste, puisqu'elle est si fluide? Ce n'est pas à dire, répondis-je, que ce qui est fluide en soit plus léger. Que dites-vous de notre gros vaisseau, qui avec tout son poids est plus léger que l'eau, puisqu'il y surnage? Je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colère, tant que vous aurez le gros vaisseau. Mais m'assurerez-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre sur une pirouette aussi légère que vous me faites la terre? Eh bien, lui répondis-je, faisons porter la terre par quatre éléphants, comme font les Indiens! Voici bien un autre système! s'écria-t-elle. Du moins j'aime ces gens-là d'avoir pourvu à leur sûreté et fait de bons fondements; au lieu que nous autres coperniciens, nous sommes assez inconsidérés pour vouloir bien nager à l'aventure dans cette matière céleste. Je gage que si les Indiens savaient que la terre fût le moins du monde en péril de se mouvoir, ils doubleraient les éléphants.

Cela le mériterait bien, repris-je en riant de sa pensée; il ne faut point s'épargner les éléphants pour dormir en assurance ; et si vous en avez besoin pour cette nuit, nous en mettrons dans notre système autant qu'il vous plaira, ensuite nous les retrancherons peu à peu, à mesure que vous vous rassurerez. Sérieusement, reprit-elle, je ne crois pas dès à présent qu'ils me soient fort nécessaires, et je me sens assez de courage pour oser tourner. Vous irez encore plus loin, répliquai-je; vous tournerez avec plaisir, et vous vous ferez sur ce système des idées réjouissantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je suis suspendu en l'air, et que j'y demeure sans mouvement pendant que la terre tourne sous moi en vingt-quatre heures. Je vois passer sous mes yeux tous ces visages différents : les uns blancs, les autres noirs, les autres basanés, les autres olivâtres. D'abord ce sont des chapeaux, et puis des turbans, et puis des têtes chevelues, et puis des

têtes rasées; tantôt des villes à clochers, tantôt des villes à longues aiguilles qui ont des croissants, tantôt des villes à tours de porcelaine, tantôt de grands pays qui n'ont que des cabanes ; ici de vastes mers , là des déserts épouvantables ; enfin toute cette variété infinie qui est sur la surface de la terre.

En vérité, dit-elle, tout cela mériterait bien que l'on donnât vingt-quatre heures de son temps à le voir. Ainsi donc dans le même lieu où nous sommes à présent, je ne dis pas dans ce parc, mais dans ce même lieu, à le prendre dans l'air, il y passe continuellement d'autres peuples qui prennent notre place, et au bout de vingt-quatre heures nous y revenons.

Copernic, lui répondis-je, ne le comprendrait pas mieux. D'abord, il passera par ici des Anglais, qui raisonneront peut-être de quelque dessein de politique avec moins de gaieté que nous ne raisonnons de notre philosophie ; ensuite viendra une grande mer, et il se pourra trouver en ce lieu-là quelque vaisseau qui n'y sera pas si à son aise que nous. Après cela paraîtront les Iroquois, en mangeant tout vif quelque prisonnier de guerre, qui fera semblant de ne s'en pas soucier ; des femmes de la terre de Jesso, qui n'emploieront tout leur temps qu'à préparer le repas de leurs maris, et se peindre de bleu les lèvres et les sourcils pour plaire aux plus vilains hommes du monde ; des Tartares qui iront fort dévotement en pèlerinage vers ce grand prêtre qui ne sort jamais d'un lieu obscur où il n'est éclairé que par des lampes, à la lumière desquelles on l'adore ; de petits Tartares qui iront voler des femmes pour les Turcs et pour les Persans ; enfin nous, qui débiterons peut-être encore des rêveries.

Il est assez plaisant, dit la marquise, d'imaginer ce que vous venez de me dire, mais si je voyais tout cela d'en haut, je voudrais avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la terre, selon que les objets me plairaient plus ou moins ; et je vous assure que je ferais passer bien vite ceux qui s'embarrassent de politique, ou qui mangent leurs ennemis ; au contraire il y en a d'autres pour qui j'aurais de la curiosité. Mais il me vient une difficulté sérieuse. Si la terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, et nous respirons toujours celui d'un autre pays. Nullement, madame, répondis-je, l'air qui environne la terre ne s'étend que jusqu'à une certaine hauteur, peut-être jusqu'à vingt lieues tout au plus ; il nous suit, et tourne avec nous. Vous avez vu quelquefois l'ouvrage d'un ver à soie, ou ces coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y emprisonner. Elles sont d'une soie fort serrée, mais elles sont couvertes d'un certain duvet fort léger et fort lâche. C'est ainsi que la terre, qui est assez solide, est couverte, depuis sa surface jusqu'à une certaine hauteur, d'une espèce de duvet qui est l'air, et toute la

coque du ver à soie tourne en même temps. Au delà de l'air est la matière céleste, incomparablement plus pure, plus subtile et même plus agitée qu'il n'est.

Vous me présentez la terre sous des idées bien méprisables, dit la marquise. C'est pourtant sur cette coque de ver à soie qu'il se fait de si grands travaux, de si grandes guerres, et qu'il règne de tous côtés une si grande agitation. Oui, répondis-je, et pendant ce temps-là, la nature, qui n'entre point en connaissance de tous ces petits mouvements particuliers, nous emporte tous ensemble d'un mouvement général, et se joue de la petite boule.

Il me semble, reprit-elle, qu'il est ridicule d'être sur quelque chose qui tourne, et de se tourmenter tant : mais le malheur est qu'on n'est pas assuré qu'on tourne ; car enfin, à ne vous rien celer, toutes les précautions que vous prenez pour empêcher qu'on s'apercoive du mouvement de la terre me sont suspectes. Est-il possible qu'il ne laissera pas quelque petite marque sensible à laquelle on le reconnaisse?

Les mouvements les plus naturels, répondis-je, les plus ordinaires, sont ceux qui se font le moins sentir ; cela est vrai jusque dans la morale. Le mouvement de l'amour-propre nous est si naturel, que le plus souvent nous ne le sentons pas, et que nous croyons agir par d'autres principes. Ah ! vous moralisez, dit-elle, quand il est question de physique ; cela s'appelle bâiller. Retirons-nous ; aussi bien en voilà assez pour la première fois. Demain nous reviendrons ici, vous avec vos systèmes, et moi avec mon ignorance.

En retournant au château, je lui dis, pour épuiser la matière des systèmes, qu'il y en avait un troisième, inventé par Tycho-Brahé, qui, voulant absolument que la terre fût immobile, la plaçait au centre du monde et faisait tourner autour d'elle le soleil, autour duquel tournaient toutes les autres planètes, parce que, depuis les nouvelles découvertes, il n'y avait pas moyen de faire tourner les planètes autour de la terre. Mais la marquise, qui a le discernement vif et prompt, jugea qu'il y avait trop d'affectation à exempter la terre de tourner autour du soleil, puisqu'on n'en pouvait pas exempter tant d'autres grands corps ; que le soleil n'était plus si propre à tourner autour de la terre, depuis que toutes les planètes tournaient autour de lui ; que ce système ne pouvait être propre tout au plus qu'à soutenir l'immobilité de la terre, quand on avait bien envie de la soutenir, et nullement à la persuader ; et enfin il fut résolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui est plus uniforme et plus riant, et n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est persuade, et sa hardiesse fait plaisir.

(Entretiens sur la pluralité des mondes.)

RÉAUMUR.

(1683-1757.)

De tous les ouvrages de Réaumur, le plus remarquable, celui qui ne pourra cesser d'être étudié avec le plus vif intérêt par ceux qui voudront se faire une idée juste de la nature et de la merveilleuse variété des moyens qu'elle emploie pour conserver ses productions en apparence les plus frêles et les moins capables de résistance, ce sont ses *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*. L'auteur y porte au plus haut degré la sagacité dans l'observation et dans la découverte de tous ces instincts, si compliqués et si constants dans chaque espèce, qui maintiennent ces faibles créatures. Il pique sans cesse la curiosité par des détails nouveaux et singuliers. Son style est un peu diffus, mais d'une clarté qui rend tout sensible; et les faits qu'il rapporte sont partout de la vérité la plus rigoureuse. Cet ouvrage se fait lire avec l'intérêt du roman le plus attachant. Malheureusement il n'est pas terminé; et le manuscrit du septième volume, laissé, après la mort de l'auteur, à l'Académie des sciences, s'est trouvé si en désordre et si incomplet, qu'il a été impossible de le publier. Il devait y parler des grillons et des sauterelles; et les coléoptères auraient rempli le huitième et les suivants.

CUVIER.

Les insectes.

L'histoire des insectes est un vaste, et je puis dire immense pays qu'on peut parcourir dans différentes vues. La partie à laquelle on sera plus généralement sensible, c'est celle qui embrasse tout ce qui a rapport au génie, aux mœurs, pour ainsi dire, aux industries de tant de petits animaux. J'ai observé autant que j'ai pu leurs différentes façons de vivre, comment ils se procurent les aliments convenables, les ruses dont plusieurs usent pour se saisir de ceux qui doivent être leur proie, les précautions que d'autres prennent pour se mettre en sûreté contre leurs ennemis, leur prévoyance pour se défendre contre les injures de l'air, leurs soins pour se perpétuer, le choix des endroits où ils déposent leurs œufs, tant afin qu'ils n'y courent aucuns risques, qu'afin que les petits qui éclôront trouvent à portée une nourriture propre, dès l'instant de leur naissance; le soin que d'autres ont de nourrir eux-mêmes leurs petits, de les élever. C'est sur tout cela

qu'on ne saurait rassembler trop d'observations. Ceux même à qui une araignée paraît le plus hideuse, aimeront à apprendre qu'il y en a une espèce qui renferme ses œufs dans une petite boîte de soie qu'elle porte toujours avec elle; que, lorsque les petits sont nés, ils montent sur le corps de leur mère; qu'ils s'y arrangent les uns auprès des autres, qu'ils s'y tiennent cramponnés lorsqu'elle court avec le plus de vitesse. On sera touché du soin qu'ont les abeilles et certaines guêpes de porter plusieurs fois, chaque jour, la becquée à leurs petits, comme le font les oiseaux; que d'autres déposent leurs œufs dans des cellules qu'elles construisent de terre; qu'elles les y renferment avec la provision d'aliments qui leur est nécessaire jusqu'à leur accroissement parfait. Des insectes naissent avec une peau tendre que l'air dessécherait, et qui ne résisterait pas aux frottements qu'elle serait exposée à essuyer. La nature leur a appris à se faire de véritables habits. Les uns se les font de laine, les autres de soie, d'autres de feuilles d'arbres, et d'autres de différentes autres matières. Les uns les savent allonger et élargir dans le besoin; les autres savent s'en faire de neufs quand les leurs sont devenus trop courts et trop étroits. Un insecte, c'est le formicaléo, est obligé de vivre de proie; quoiqu'il ne puisse marcher qu'à reculons, la ruse lui donne ce que les autres obtiennent au moyen d'une meilleure disposition de leurs jambes. Il sait se faire un trou en manière de trémie ou d'entonnoir dans un sable roulant; il se poste à l'affût au fond de ce trou, ayant les deux cornes toujours ouvertes, et prêtes à saisir les insectes qui y tombent pour avoir imprudemment marché sur les bords d'un précipice toujours prêt à s'ébouler. De pareils traits paraîtraient admirables à qui sait le moins admirer.

(Mémoires pour servir à l'hist. natur. des insectes.)

J. J. ROUSSEAU.

(1712-1778.)

[Voyez page 133, pour le jugement littéraire.]

Le lever du soleil.

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente. l'orient paraît tout en flammes : à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître : on le voit

enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie : en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

(Émile.)

GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.

(1720-1785.)

Buffon, pressé d'appliquer son génie à l'histoire des minéraux, proposa à Montbeillard, dont il était l'ami, de s'occuper de la description des oiseaux : celui-ci accepta la proposition; mais il laissa paraître les premiers articles sous le nom de l'illustre écrivain qui l'associait à son travail. Le plus grand nombre des lecteurs ne s'aperçut point qu'ils partaient d'une main étrangère; mais Buffon nomma au public son collaborateur dans la préface du tome V de l'*Histoire des oiseaux*, et parla de lui en ces termes : « L'homme du monde dont la façon de voir, de juger et d'écrire a le plus de rapport avec la mienne. » C'est ce que justifie l'histoire du paon, du coq, du rossignol et surtout de l'hirondelle. Cependant il est vrai de dire que le style de Montbeillard n'a point la pompe, la majesté de celui de Buffon, et qu'il n'est pas toujours exempt de recherche et de mauvais goût. Cet écrivain était d'ailleurs faible comme naturaliste; et les six premiers volumes, auxquels il travailla, ne peuvent être comparés, pour l'exactitude, aux trois derniers, pour lesquels Buffon s'aida des secours de Baillon et de Bexon. Montbeillard avait quitté les oiseaux pour s'occuper entièrement des insectes, et les matériaux qu'il a laissés ont servi, en partie, à l'insectologie de l'*Encyclopédie méthodique*.

M. TABARAUD.

Le paon.

Si l'empire appartenait à la beauté et non à la force, le paon serait, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion; la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné. Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger : son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel; non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paraît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour du printemps; mais s'il éprouve quelque vive émotion, toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête, les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses : chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année. Le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté : car on

prétend qu'il en jouit en effet; qu'il est sensible à l'admiration; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges; et qu'au contraire, lorsqu'on paraît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

Le rossignol.

Il n'est point d'homme bien organisé à qui ce nom ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps où, le ciel étant serein, l'air calme, toute la nature en silence, et, pour ainsi dire, attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chantre des forêts. On pourrait citer quelques autres oiseaux chanteurs, dont la voix le dispute, à certains égards, à celle du rossignol; les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique, se font écouter avec plaisir lorsque le rossignol se tait: les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux; d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de ces talents divers, et par la prodigieuse variété de son ramage; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux, prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol.

Le rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins jamais servilement; s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agréments: il réussit dans tous les genres, il rend toutes les expressions, il saisit tous les caractères; et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent; mais ensuite, prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe, et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe: coups de gosier éclatants; batteries vives et légères; fusées de chants, où la netteté est égale à la volubilité; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force, et même avec dureté de bon goût; accents plaintifs cadencés avec mollesse; sons filés sans art, mais enflés avec âme; sons enchanteurs et pénétrants, vrais soupirs d'amour et de volupté qui sem-

blent sortir du cœur, et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce, une langueur si touchante. C'est dans ces tons passionnés que l'on reconnaît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie, et qu'elle seule peut lui inspirer; tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut-être, mais moins expressives, on reconnaît le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer devant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur.

Ces différentes phrases sont entremêlées de silences, de ces silences qui, dans tout genre de mélodie, concourent si puissamment aux grands effets. On jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille : on en jouit mieux, parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles : bientôt on attend, on désire une autre reprise; on espère que ce sera celle qui plaît; si l'on est trompé, la beauté du morceau que l'on entend ne permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suivront. Au reste, une des raisons pourquoi le chant du rossignol est plus remarqué et produit plus d'effet, c'est parce que, chantant la nuit, qui est le temps le plus favorable, et chantant seul, sa voix a tout son éclat et n'est offusquée par aucune autre voix : il efface tous les autres oiseaux par ses sons moelleux et flûtés, et par la durée non interrompue de son ramage, qu'il soutient quelquefois pendant vingt secondes. Un observateur a compté dans ce ramage seize reprises différentes, bien déterminées par leurs premières et dernières notes, et dont l'oiseau sait varier avec goût les notes intermédiaires; enfin, il s'est assuré que la sphère que remplit la voix d'un rossignol n'a pas moins d'un mille de diamètre, surtout lorsque l'air est calme : ce qui égale au moins la portée de la voix humaine.

L'hirondelle.

Le vol est l'état naturel, je dirais presque l'état nécessaire de l'hirondelle. Elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant... Elle sent que l'air est son domaine, elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeants, et suit avec une agilité souple leur trace oblique et

tortueuse ; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre, pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble ; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie par la flexibilité preste de ses mouvements ; toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle en change à tout instant la direction, elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif, dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent et reparaissent pour se croiser, se rebrouiller encore en mille manières, et dont le plan, trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole.

BUFFON.

(1707-1788.)

Buffon est du petit nombre des écrivains originaux qui ont donné à l'idiome qu'ils maniaient le caractère de leur génie, en même temps qu'ils l'appropriaient à des sujets nouveaux. Beaucoup d'auteurs avaient écrit sur la physique ; mais Buffon fut le premier qui des immenses richesses de cette science ait fait celles de la langue française, sans corrompre ou dénaturer ni l'une ni l'autre. Son livre est, en ce genre, un trésor de beautés inconnues avant lui. Il y règne un ton d'élévation soutenue. Sa phrase a du nombre, et son expression a de la force. Ce sont là les qualités de son talent, auquel il n'a manqué, ce me semble, qu'un peu plus de souplesse et de flexibilité. L'historien de la nature est noble, fécond, majestueux comme elle, mais toujours aussi varié. Comme elle, il s'élève sans efforts et sans secousse : il sait ensuite descendre aux petits détails sans y paraître étranger ; mais il nous attacherait encore davantage si le travail, qui soigne toujours sa composition, ne lui ôtait pas la grâce de la simplicité. Ce n'est pas qu'il soit jamais ni raide comme Thomas, ni apprêté comme Fontenelle ; mais la noblesse de sa diction, toujours travaillée, ne lui permet guère le gracieux que les lecteurs délicats peuvent désirer, parce que le sujet le comportait. D'ailleurs sublime quand il déploie à nos yeux l'immensité des êtres, quand il peint les bienfaits ou les rigueurs de la nature, les productions de la terre et les influences des climats, il est peut-être moins intéressant lorsqu'il nous raconte les mœurs de ces animaux devenus nos amis et nos bienfaiteurs, qu'il n'est énergique et terrible quand il décrit ceux que leur férocité sauvage a mis contre nous

en état de guerre. Juste envers les anciens qui l'ont précédé dans le même genre, il loue de bonne foi Pline et Aristote ; et, dans l'opinion générale, il est plus grand écrivain que tous les deux.

LA HARPE.

Il ne manquerait rien à Buffon s'il avait eu autant de sensibilité que d'éloquence. Remarque étrange, que nous avons lieu de faire à tous moments, que nous répétons jusqu'à satiété, et dont nous ne saurions trop convaincre le siècle : *sans religion point de sensibilité.* Buffon surprend par son style ; mais rarement il attendrit. Lisez l'admirable article du chien ; tous les chiens y sont : le chien chasseur, le chien berger, le chien sauvage, le chien grand seigneur, le chien petit-maître, etc. Qu'y manque-t-il enfin ? le chien de l'aveugle. Et c'est celui-là dont se fût d'abord souvenu un chrétien.

En général, les rapports tendres ont échappé à Buffon. Et néanmoins rendons justice à ce grand peintre de la nature : son style est d'une perfection rare. Pour garder aussi bien les convenances, pour n'être jamais ni trop haut ni trop bas, il faut avoir soi-même beaucoup de mesure dans l'esprit et dans la conduite.

M. DE CHATEAUBRIAND.

Coup d'œil général sur la nature.

La nature est le système des lois établies par le créateur pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. La nature n'est point une chose, car cette chose serait tout ; la nature n'est point un être, car cet être serait Dieu ; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui, subordonnée à celle du premier Être, n'a commencé d'agir que par son ordre, et n'agit encore que par son concours ou son consentement. Cette puissance est, de la puissance divine, la partie qui se manifeste ; c'est en même temps la cause et l'effet, le mode et la substance, le dessein et l'ouvrage : bien différente de l'art humain, dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif, qui sait tout employer, qui, travaillant d'après soi-même, toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable : le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'univers son objet, le mouvement et la vie son but.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde ; les ressorts qu'elle emploie sont des forces vives, que l'espace et le temps ne peuvent que mesurer et limiter sans jamais les détruire ; des forces qui se balancent, qui se confondent, qui s'opposent sans pouvoir s'anéantir. Les unes pénètrent et transportent

les corps, les autres les échauffent et les animent. L'attraction et l'impulsion sont les deux principaux instruments de l'action de cette puissance sur les corps bruts : la chaleur et les molécules organiques vivantes sont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation et le développement des êtres organisés.

Avec de tels moyens, que ne peut la nature? Elle pourrait tout si elle pouvait anéantir et créer; mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir. Anéantir et créer sont les attributs de la toute-puissance; altérer, changer, détruire, développer, renouveler, produire, sont les seuls droits qu'il a voulu céder. Ministre de ses ordres irrévocables, dépositaire de ses immuables décrets, la nature ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été prescrites; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, et dans tous ses ouvrages elle présente le sceau de l'Éternel : cette empreinte divine, prototype inaltérable des existences, est le modèle sur lequel elle opère; modèle dont tous les traits sont exprimés en caractères ineffaçables et prononcés pour jamais : modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelque infini qu'il soit, ne fait que renouveler.

Tout a donc été créé, et rien encore ne s'est anéanti; la nature balance entre ces deux limites sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre : tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense qu'elle remplit et parcourt depuis l'origine des siècles.

Quels objets! Un volume immense de matière qui n'eût formé qu'une inutile, une épouvantable masse, s'il n'eût été divisé en parties séparées par des espaces mille fois plus immenses; mais des milliers de globes lumineux, placés à des distances inconcevables, sont les bases qui servent de fondement à l'édifice du monde; des millions de globes opaques, circulant autour des premiers, en composent l'ordre et l'architecture mouvante : deux forces primitives agitent ces grandes masses, les roulent, les transportent et les animent; chacune agit à tout instant, et toutes deux, combinant leurs efforts, tracent les zones des sphères célestes, établissent dans le milieu du vide des lieux fixes et des routes déterminées, et c'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes et le repos de l'univers.

La première de ces forces est également répartie; la seconde a été distribuée en mesure inégale : chaque atome de matière a une même quantité de force d'attraction, chaque globe a une quantité différente de force d'impulsion; aussi est-il des astres fixes et des astres errants, des globes qui ne semblent être faits que pour attirer, et d'autres pour pousser; des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, et d'autres une impulsion particulière; des astres solitaires et d'autres accompa-

gnés de satellites; des corps de lumière et des masses de ténèbres, des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée; des comètes qui se perdent dans l'obscurité des profondeurs de l'espace, et reviennent après des siècles se parer de nouveaux feux; des soleils qui paraissent, disparaissent et semblent alternativement se rallumer et s'éteindre; d'autres qui se montrent une fois et s'évanouissent ensuite pour jamais. Le ciel est le pays des grands événements; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir : un soleil qui périt et qui cause la catastrophe d'un monde ou d'un système de mondes, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille et qui s'éteint : l'homme, borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde, et ne voit les mondes que comme des atomes.

Car cette terre qu'il habite, à peine reconnaissable parmi les autres globes, et tout à fait invisible pour les sphères éloignées, est un million de fois plus petite que le soleil qui l'éclaire, et mille fois plus petite que d'autres planètes qui, comme elle, sont subordonnées à la puissance de cet astre et forcées à circuler autour de lui. Jupiter, Mars, la terre, Vénus, Mercure et le soleil occupent la petite partie des cieux que nous appelons notre univers. Toutes ces planètes avec leurs satellites, entraînées par un mouvement rapide dans le même sens et presque dans le même plan, composent une roue d'un vaste diamètre, dont l'essieu porte toute la charge, et qui, tournant lui-même avec rapidité, a dû s'échauffer, s'embraser et répandre la chaleur et la lumière jusqu'aux extrémités de la circonférence. Tant que ces mouvements dureront (et ils seront éternels, à moins que la main du premier moteur ne s'y oppose, et n'emploie autant de force pour les détruire qu'il en a fallu pour les créer), le soleil brillera et remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde; et comme dans un système où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre ni s'éloigner sans retour, la quantité de matière restant toujours la même, cette source féconde de lumière et de vie ne s'épuisera, ne tarira jamais; car les autres soleils qui lancent aussi continuellement leurs feux, rendent à notre soleil tout autant de lumière qu'ils en reçoivent de lui.

Les comètes, en beaucoup plus grand nombre que les planètes, et dépendantes comme elles de la puissance du soleil, pressent aussi sur ce foyer commun, en augmentent la charge, et contribuent de tout leur poids à son embrasement : elles font partie de notre univers, puisqu'elles sont sujettes, comme les planètes, à l'attraction du soleil; mais elles n'ont rien de commun entre elles ni avec les planètes, dans leur mouvement d'impulsion; elles circulent chacune dans un plan différent et décrivent des orbes plus

ou moins allongés dans des périodes différentes de temps, dont les unes sont de plusieurs années, et les autres de quelques siècles : le soleil tournant sur lui-même, mais au reste immobile au milieu du tout, sert en même temps de flambeau, de foyer, de pivot à toutes ces parties de la machine du monde.

C'est par sa grandeur même qu'il demeure immobile et qu'il régit les autres globes; comme la force a été donnée proportionnellement à la masse, qu'il est incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, et qu'il contient mille fois plus de matière que la plus grosse planète, elles ne peuvent ni le déranger, ni se soustraire à sa puissance, qui s'étendant à des distances immenses, les contient toutes, et lui ramène au bout d'un temps celles qui s'éloignent le plus; quelques-unes même à leur retour s'en approchent de si près, qu'après avoir été refroidies pendant des siècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable; elles sont sujettes à des vicissitudes étranges par ces alternatives de chaleur et de froid extrême, aussi bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt est prodigieusement accéléré, et ensuite infiniment retardé : ce sont, pour ainsi dire, des mondes en désordre, en comparaison des planètes, dont les orbites étant plus régulières, les mouvements plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos, où, tout étant constant, la nature peut établir un plan, agir uniformément, se développer successivement dans toute son étendue. Parmi ces globes choisis entre les astres errants, celui que nous habitons paraît encore être privilégié : moins froid, moins éloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il est aussi moins brûlant que Vénus et Mercure, qui paraissent trop voisins de l'astre de lumière.

Aussi avec quelle magnificence la nature ne brille-t-elle pas sur la terre! Une lumière pure, s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les hémisphères de ce globe; un élément transparent et léger l'environne; une chaleur douce et féconde anime, fait éclore tous les germes de vie; des eaux vives et salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement; des éminences distribuées dans le milieu des terres arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables et toujours nouvelles; des cavités immenses faites pour les recevoir partagent les continents : l'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre; ce n'est point un élément froid et stérile, c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier.

Le doigt de Dieu a marqué leurs confins; si la mer anticipe sur les plages de l'Occident, elle laisse à découvert celles de l'Orient : cette masse immense d'eau, inactive par elle-même, suit les impressions des mouvements célestes; elle balance par des oscillations régulières de flux et de reflux, elle s'élève et s'abaisse

avec l'astre de la nuit, elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour, et que tous deux, réunissant leurs forces dans les temps des équinoxes, causent les grandes marées : notre correspondance avec le ciel n'est nulle part mieux marquée.

De ces mouvements constants et généraux résultent des mouvements variables et particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment au fond des eaux des éminences semblables à celles que nous voyons sur la surface de la terre; des courants qui, suivant la direction des chaînes de montagnes, leur donnent une figure dont les angles se correspondent, et, coulant au milieu des ondes comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet les fleuves de la mer.

L'air, encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à un plus grand nombre de puissances; l'action éloignée du soleil et de la lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condense, y causent des agitations continuelles : les vents sont ses courants; ils poussent, ils assemblent les nuages, ils produisent les météores, et transportent au-dessus de la surface aride des continents terrestres les vapeurs humides des plages maritimes; ils déterminent les orages, répandent et distribuent les pluies fécondes et les rosées bienfaisantes; ils troublent les mouvements de la mer, ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent les courants, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes; la mer irritée s'élève vers le ciel, et vient en mugissant se briser contre les digues inébranlables qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter.

La terre, élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri de ses irruptions; sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille et mille espèces d'animaux différents, est un lieu de repos, un séjour de délices, où l'homme, placé pour seconder la nature, préside à tous les êtres; seul entre tous capable de connaître et digne d'admirer, Dieu l'a fait spectateur de l'univers et témoin de ses merveilles : l'étincelle divine dont il est animé le rend participant aux mystères divins; c'est par cette lumière qu'il pense et réfléchit, c'est par elle qu'il voit et lit dans le livre du monde comme dans un exemplaire de la divinité.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance; fait pour adorer le créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature

même, il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose.

Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisants au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude : la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption : dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes faute d'être conduites et dirigées; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages; l'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir, contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de ses rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, rebrousse chemin et dit : La nature brute est hideuse et mourante; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante : desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler; formons-en des ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées; achevons de détruire avec le feu ce que le fer n'aura pu consumer : bientôt au lieu du jonc, du nénufar dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le

trèfle, les herbes douces et salutaires; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore: servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par la culture; une nature nouvelle va sortir de nos mains.

Qu'elle est belle, cette nature cultivée! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement, il en est la production la plus noble; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux; elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein; que de trésors ignorés! que de richesses nouvelles! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées : l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde : dans les vallées de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société; mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature : elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par

la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur et de combattre pour sa ruine : excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet; et après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie.

Grand Dieu, dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers; vous qui du trône immobile de l'empyrée voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion; qui du sein du repos reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée! Qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses!

Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création ; mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour. Ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les nations ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme; le fer homicide n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations : l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration.

Surface de la terre.

Commençons par nous représenter ce que l'expérience de tous les temps et ce que nos propres observations nous apprennent au sujet de la terre. Ce globe immense nous offre, à la surface, des hauteurs, des profondeurs, des plaines, des mers, des marais, des fleuves, des cavernes, des gouffres, des volcans; et à la première inspection nous ne découvrons en tout cela aucune régula-

rité, aucun ordre. Si nous pénétrons dans son intérieur, nous y trouvons des métaux, des minéraux, des pierres, des bitumes, des sables, des terres, des eaux, et des matières de toute espèce placées comme au hasard et sans aucune règle apparente. En examinant avec plus d'attention, nous voyons des montagnes affaissées, des rochers fendus et brisés, des contrées englouties, des îles nouvelles, des terrains submergés, des cavernes comblées; nous trouvons des matières pesantes souvent posées sur des matières légères; des corps durs environnés de substances molles; des choses sèches, humides, chaudes, froides, solides, friables, toutes mêlées, et dans une espèce de confusion qui ne présente d'autre image que celle d'un amas de débris et d'un monde en ruines.

Cependant nous habitons ces ruines avec une entière sécurité; les générations d'hommes, d'animaux, de plantes, se succèdent sans interruption; la terre fournit abondamment à leur subsistance; la mer a des limites et des lois, ses mouvements y sont assujettis; l'air a ses courants réglés, les saisons ont leurs retours périodiques et certains, la verdure n'a jamais manqué de succéder aux frimas : tout nous paraît être dans l'ordre; la terre, qui tout à l'heure n'était qu'un chaos, est un séjour délicieux où règnent le calme et l'harmonie, où tout est animé et conduit avec une puissance et une intelligence qui nous remplissent d'admiration, et nous élèvent jusqu'au Créateur....

Il faut nous borner à examiner et à décrire la surface de la terre et la petite épaisseur intérieure dans laquelle nous avons pénétré. La première chose qui se présente, c'est l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du globe. Ces eaux occupent toujours les parties les plus basses; elles sont aussi toujours de niveau, et elles tendent perpétuellement à l'équilibre et au repos; cependant nous les voyons agitées par une forte puissance, qui, s'opposant à la tranquillité de cet élément, lui imprime un mouvement périodique et réglé, soulève et abaisse alternativement les flots, et fait un balancement de la masse totale des mers en les remuant jusqu'à la plus grande profondeur. Nous savons que ce mouvement est de tous les temps, et qu'il durera autant que la lune et le soleil, qui en sont les causes.

Considérant ensuite le fond de la mer, nous y remarquons autant d'inégalités que sur la surface de la terre; nous y trouvons des hauteurs, des vallées, des plaines, des profondeurs, des rochers, des terrains de toute espèce; nous voyons que toutes les îles ne sont que les sommets de vastes montagnes dont le pied et les racines sont couverts de l'élément liquide; nous y trouvons d'autres sommets de montagnes qui sont presqu'à fleur d'eau; nous y remarquons des courants rapides qui semblent se sous-

traire au mouvement général; on les voit se porter quelquefois constamment dans la même direction, quelquefois rétrograder, et ne jamais excéder leurs limites, qui paraissent aussi invariables que celles qui bornent les efforts des fleuves de la terre. Là sont ces contrées orageuses où les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer et le ciel également agités se choquent et se confondent; ici sont des mouvements intestins, des bouillonnements, des trombes et des agitations extraordinaires causées par des volcans dont la bouche submergée vomit le feu du sein des ondes, et pousse jusqu'aux nues une épaisse vapeur mêlée d'eau, de soufre et de bitume. Plus loin je vois ces gouffres dont on n'ose approcher, qui semblent attirer les vaisseaux pour les engloutir : au delà j'aperçois ces vastes plaines toujours calmes et tranquilles, mais tout aussi dangereuses, où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du nautonier devient inutile, où il faut rester et périr; enfin, portant les yeux jusqu'aux extrémités du globe, je vois ces glaces énormes qui se détachent des continents des pôles et viennent comme des montagnes flottantes voyager et se fondre jusque dans les régions tempérées.

Voilà les principaux objets que nous offre le vaste empire de la mer. Des milliers d'habitants de différentes espèces en peuplent toute l'étendue; les uns, couverts d'écailles légères, en traversent avec rapidité les différents pays; d'autres, chargés d'une épaisse coquille, se traînent pesamment et marquent avec lenteur leur route sur le sable; d'autres, à qui la nature a donné des nageoires en forme d'ailes, s'en servent pour s'élever et se soutenir dans les airs; d'autres enfin à qui tout mouvement a été refusé, croissent et vivent attachés aux rochers : tous trouvent dans cet élément leur pâture. Le fond de la mer produit abondamment des plantes, des mousses et des végétations encore plus singulières; le terrain de la mer est de sable, de gravier, souvent de vase, quelquefois de terre ferme, de coquillages, de rochers, et partout il ressemble à la terre que nous habitons.

Voyageons maintenant sur la partie sèche du globe : quelle différence prodigieuse entre les climats! quelle variété de terrains! quelle inégalité de niveau! Mais observons exactement, et nous reconnaîtrons que les grandes chaînes de montagnes se trouvent plus voisines de l'équateur que des pôles; que dans l'ancien continent elles s'étendent d'orient en occident beaucoup plus que du nord au sud, et que dans le nouveau monde elles s'étendent au contraire du nord au sud beaucoup plus que d'orient en occident : mais ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que la forme de ces montagnes et leurs contours, qui paraissent absolument irréguliers, ont cependant des directions suivies et correspondantes entre elles; en sorte que les angles saillants d'une montagne se trou-

vent toujours opposés aux angles rentrants de la montagne voisine, qui en est séparée par un vallon ou par une profondeur. J'observe aussi que les collines opposées ont toujours à très-peu près la même hauteur, et qu'en général les montagnes occupent le milieu des continents, et partagent, dans la plus grande longueur, les îles, les promontoires et les autres terres avancées. Je suis de même la direction des plus grands fleuves, et je vois qu'elle est toujours presque perpendiculaire à la côte de la mer dans laquelle ils ont leur embouchure, et que, dans la plus grande partie de leur cours, ils vont à peu près comme les chaînes de montagnes dont ils prennent leur source et leur direction. Examinant ensuite les rivages de la mer, je trouve qu'elle est ordinairement bornée par des rochers, des marbres et d'autres pierres dures, ou bien par des terres et des sables qu'elle a elle-même accumulés ou que les fleuves ont amenés, et je remarque que les côtes voisines, et qui ne sont séparées que par un bras ou par un petit trajet de mer, sont composées des mêmes matières, et que les lits de terre sont les mêmes de l'un et de l'autre côté. Je vois que les volcans se trouvent tous dans les hautes montagnes, qu'il y en a un grand nombre dont les feux sont entièrement éteints, que quelques-uns de ces volcans ont des correspondances souterraines, et que leurs explosions se font quelquefois en même temps. J'aperçois une correspondance semblable entre certains lacs et les mers voisines. Ici sont des fleuves et des torrents qui se perdent tout à coup, et paraissent se précipiter dans les entrailles de la terre; là est une mer intérieure où se rendent cent rivières, qui y portent de toutes parts une énorme quantité d'eau, sans jamais augmenter ce lac immense, qui semble rendre par des voies souterraines tout ce qu'il reçoit par ses bords; et, chemin faisant, je reconnais aisément les pays anciennement habités, je les distingue de ces contrées nouvelles où le terrain paraît encore tout brut, où les fleuves sont remplis de cataractes, où les terres sont en partie submergées, marécageuses ou trop arides, où la distribution des eaux est irrégulière, où des bois incultes couvrent toute la surface des terrains qui peuvent produire.

Entrant dans un plus grand détail, je vois que la première couche qui enveloppe le globe est partout d'une même substance; que cette substance, qui sert à faire croître et à nourrir les végétaux et les animaux, n'est elle-même qu'un composé de parties animales et végétales détruites, ou plutôt réduites en petites parties, dans lesquelles l'ancienne organisation n'est pas sensible. Pénétrant plus avant, je trouve la vraie terre; je vois des couches de sable, de pierres à chaux, d'argile, de coquillages, de marbre, de gravier, de craie, de plâtre, etc., et je remarque que ces couches sont toujours posées parallèlement les unes sur les autres,

et que chaque couche a la même épaisseur dans toute son étendue. Je vois que dans les collines voisines les mêmes matières se trouvent au même niveau, quoique les collines soient séparées par des intervalles profonds et considérables. J'observe que dans tous les lits de terre, et même dans les couches plus solides, comme dans les rochers, dans les carrières de marbres et de pierres, il y a des fentes, que ces fentes sont perpendiculaires à l'horizon, et que, dans les plus grandes comme dans les plus petites profondeurs, c'est une espèce de règle que la nature suit constamment. Je vois de plus que dans l'intérieur de la terre, sur la cime des monts et dans les lieux les plus éloignés de la mer, on trouve des coquilles, des squelettes de poissons de mer, des plantes marines, etc., qui sont entièrement semblables aux coquilles, aux poissons, aux plantes actuellement vivantes dans la mer, et qui en effet sont absolument les mêmes. Je remarque que ces coquilles pétrifiées sont en prodigieuse quantité, qu'on en trouve dans une infinité d'endroits, qu'elles sont renfermées dans l'intérieur des rochers et des autres masses de marbre et de pierre dure, aussi bien que dans les craies et dans les terres; et que non-seulement elles sont renfermées dans toutes ces matières, mais qu'elles y sont incorporées, pétrifiées, et remplies de la substance même qui les environne. Enfin, je me trouve convaincu, par des observations réitérées, que les marbres, les pierres, les craies, les marnes, les argiles, les sables, et presque toutes les matières terrestres, sont remplies de coquilles et d'autres débris de la mer, et cela par toute la terre, et dans tous les lieux où l'on a pu faire des observations exactes.

Tout cela posé, raisonnons.

Les changements qui sont arrivés au globe terrestre depuis deux et même trois mille ans sont fort peu considérables en comparaison des révolutions qui ont dû se faire dans les premiers temps après la création; car il est aisé de démontrer que, comme toutes les matières terrestres n'ont acquis de la solidité que par l'action continuée de la gravité et des autres forces qui rapprochent et réunissent les particules de la matière; la surface de la terre devait être au commencement beaucoup moins solide qu'elle ne l'est devenue dans la suite, et que par conséquent les mêmes causes qui ne produisent aujourd'hui que des changements presque insensibles dans l'espace de plusieurs siècles, devaient causer alors de très-grandes révolutions dans un petit nombre d'années. En effet, il paraît certain que la terre, actuellement sèche et habitée, a été autrefois sous les eaux de la mer, et que ces eaux étaient supérieures aux sommets des plus hautes montagnes, puisqu'on trouve sur ces montagnes et jusque sur leurs sommets des productions marines et des coquilles qui, comparées avec

les coquillages vivants, sont les mêmes, et qu'on ne peut douter de leur parfaite ressemblance ni de l'identité de leurs espèces. Il paraît aussi que les eaux de la mer ont séjourné quelque temps sur cette terre, puisqu'on trouve en plusieurs endroits des bancs de coquilles si prodigieux et si étendus, qu'il n'est pas possible qu'une aussi grande multitude d'animaux ait été tout à la fois vivante en même temps. Cela semble prouver aussi que, quoique les matières qui composent la surface de la terre fussent alors dans un état de mollesse qui les rendait susceptibles d'être aisément divisées, remuées et transportées par les eaux, ces mouvements ne se sont pas faits tout à coup, mais successivement et par degrés; et comme on trouve quelquefois des productions de la mer à mille et douze cents pieds de profondeur, il paraît que, cette épaisseur de terre ou de pierre étant si considérable, il a fallu des années pour la produire; car, quand on voudrait supposer que dans le déluge universel tous les coquillages eussent été enlevés du fond des mers et transportés sur toutes les parties de la terre, outre que cette supposition serait difficile à établir, il est clair que, comme on trouve ces coquilles incorporées et pétrifiées dans les marbres et dans les rochers des plus hautes montagnes, il faudrait donc supposer que ces marbres et ces rochers eussent été tous formés en même temps et précisément dans l'instant du déluge, et qu'avant cette grande révolution il n'y avait sur le globe terrestre ni montagnes, ni marbres, ni rochers, ni craies, ni aucune autre matière semblable à celles que nous connaissons, qui, presque toutes, contiennent des coquilles et d'autres débris des productions de la mer. D'ailleurs, la surface de la terre devait avoir acquis au temps du déluge un degré considérable de solidité, puisque la gravité avait agi sur les matières qui la composent pendant plus de seize siècles; et par conséquent il ne paraît pas possible que les eaux du déluge aient pu bouleverser les terres à la surface du globe jusqu'à d'aussi grandes profondeurs, dans le peu de temps que dura l'inondation universelle.

Mais, sans insister plus longtemps sur ce point, je m'en tiendrai aux observations qui sont constantes et aux faits qui sont certains. On ne peut douter que les eaux de la mer n'aient séjourné sur la surface de la terre que nous habitons, et que par conséquent cette même surface de notre continent n'ait été pendant quelque temps le fond d'une mer, dans laquelle tout se passait comme tout se passe actuellement dans la mer d'aujourd'hui. D'ailleurs, les couches des différentes matières qui composent la terre étant, comme nous l'avons remarqué, posées parallèlement et de niveau, il est clair que cette position est l'ouvrage des eaux qui ont amassé et accumulé peu à peu ces matières, et leur ont donné la même situation que l'eau prend toujours elle-même, c'est-à-dire cette si-

tuation horizontale que nous observons presque partout; car dans les plaines les couches sont exactement horizontales, et il n'y a que dans les montagnes où elles soient inclinées, comme ayant été formées par des sédiments déposés sur une base inclinée, c'est-à-dire sur un terrain penchant. Or, je dis que ces couches ont été formées peu à peu, et non pas tout d'un coup par quelque révolution que ce soit, parce que nous trouvons souvent des couches de matière plus pesante posées sur des couches de matière beaucoup plus légère; ce qui ne pourrait être si, comme le veulent quelques auteurs, toutes ces matières, dissoutes et mêlées en même temps dans l'eau, se fussent ensuite précipitées au fond de cet élément, parce qu'alors elles eussent produit une tout autre composition que celle qui existe : les matières les plus pesantes seraient descendues les premières et au plus bas, et chacune se serait arrangée, suivant sa gravité spécifique, dans un ordre relatif à leur pesanteur particulière, et nous ne trouverions pas des rochers massifs sur des arènes légères, non plus que des charbons de terre sous des argiles, des glaises sous des marbres et des métaux sur des sables.

Une chose à laquelle nous devons encore faire attention, et qui confirme ce que nous venons de dire sur la formation des couches par le mouvement et par le sédiment des eaux, c'est que toutes les autres causes de révolution ou de changement sur le globe ne peuvent produire les mêmes effets. Les montagnes les plus élevées sont composées de couches parallèles, tout de même que les plaines les plus basses, et par conséquent on ne peut pas attribuer l'origine et la formation des montagnes à des secousses, à des tremblements de terre, non plus qu'à des volcans; et nous avons des preuves que, s'il se forme quelquefois de petites éminences par ces mouvements convulsifs de la terre, ces éminences ne sont pas composées de couches parallèles; que les matières de ces éminences n'ont intérieurement aucune liaison, aucune position régulière, et qu'enfin ces petites collines formées par les volcans ne présentent aux yeux que le désordre d'un tas de matière rejetée confusément. Mais cette espèce d'organisation de la terre que nous découvrons partout, cette situation horizontale et parallèle des couches, ne peuvent venir que d'une cause constante et d'un mouvement réglé et toujours dirigé de la même façon.

Nous sommes donc assurés par des observations exactes, réitérées, et fondées sur des faits incontestables, que la partie sèche du globe que nous habitons a été longtemps sous les eaux de la mer; par conséquent cette même terre a éprouvé pendant tout ce temps les mêmes mouvements, les mêmes changements qu'éprouvent actuellement les terres couvertes par la mer.

L'aigle.

L'aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion : la force, et par conséquent l'empire sur les autres oiseaux, comme le lion sur les quadrupèdes : la magnanimité; ils dédaignent également les petits animaux, et méprisent leurs insultes; ce n'est qu'après avoir été longtemps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie que l'aigle se détermine à les punir de mort; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même : la tempérance; il ne mange presque jamais son gibier en entier, et il laisse, comme le lion, les débris et les restes aux autres animaux. Quelque affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lions dans la même partie de forêt; ils se tiennent assez loin les uns des autres pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance; ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux étincelants, et à peu près de la même couleur que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayant. Nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont également ennemis de toute société, également féroces, également fiers et difficiles à réduire; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. Ce n'est qu'avec beaucoup de patience et d'art qu'on peut dresser à la chasse un jeune aigle; il devient même dangereux pour son maître dès qu'il a pris de la force et de l'âge....

C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut; et c'est par cette raison que les anciens ont appelé l'aigle l'*oiseau céleste*, et qu'ils le regardaient, dans les augures, comme le messager de Jupiter. Il voit par excellence; mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour : il ne chasse donc qu'à vue; et lorsqu'il a saisi sa proie, il rabat son vol comme pour en éprouver le poids, et la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre.

L'oiseau-mouche.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature : elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur, *maxime miranda in minimis*. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre ; et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants ; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches ; elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques ; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour ; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*.... Les petites espèces sont au-dessous de la grande mouche asile (le taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié ; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants ; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage ; ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs ; leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Marcgrave compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet....; leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non-seulement immobile, mais tout à fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant un fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre ; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Il ne presse ses inconstances que pour mieux

suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir ; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée : elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal divisé au bout en deux filets ; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions : l'oiseau la darde hors de son bec...., et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs....

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats : l'impatience paraît être leur âme ; s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp, screp*, fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

Le cygne.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense, il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air ; il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre ; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide ; et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi ; tous les autres oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature : il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi ; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux : la nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages; coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté; tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour; tout justifie la spirituelle et riante mythologie d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son large estomac en représente la carène; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe; la queue est un vrai gouvernail; les pieds sont de larges rames; et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards; et il les captive en effet, soit que, voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée, soit que, s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature, le cygne réunit ceux de la liberté: il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer : libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées : puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans. Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir

leurs jardins des beautés froides de l'art, en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux; ils décoraient la plupart des rivières, et même celle de la capitale....

Les anciens ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux : seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir. C'était, disaient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le cygne rendait ces accents si doux et si touchants, et qui, pareils à un léger et douloureux murmure d'une voix basse, plaintive et lugubre, formaient son chant funèbre. On entendait ce chant lorsque, au lever de l'aurore, les vents et les flots étaient calmés; on avait même vu des cygnes expirant en musique et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens, n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs : poëtes, orateurs, philosophes même, l'ont adoptée comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables; elles étaient aimables et touchantes : elles valaient bien de tristes, d'arides vérités; c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante : *c'est le chant du cygne!*

La fauvette.

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil ou plutôt de la torpeur de la nature : les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement; tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers; tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation. Mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante; et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer et y chanter l'amour.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses

comme les plus aimables : vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, tous leurs accents le ton de la joie, et tous leurs jeux l'intérêt de l'amour. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaieté.

A ce mérite des grâces naturelles nous voudrions réunir celui de la beauté; mais en leur donnant tant de qualités aimables, la nature semble avoir oublié de parer leur plumage. Il est obscur et terne; excepté deux ou trois espèces, qui sont légèrement tachetées, toutes les autres n'ont que des teintes plus ou moins sombres de blanchâtre, de gris et de roussâtre.... Leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues, mais agréables, fines et nuancées.... Les petits élevés en cage, s'ils sont à portée d'entendre le rossignol, perfectionnent leur chant, et le disputent à leur maître.

Le lion.

Dans l'espèce humaine, l'influence du climat ne se marque que par des variétés assez légères, parce que cette espèce est une, et qu'elle est très-distinctement séparée de toutes les autres espèces : l'homme, blanc en Europe, noir en Afrique, jaune en Asie, et rouge en Amérique, n'est que le même homme teint de la couleur du climat; comme il est fait pour régner sur la terre, que le globe entier est son domaine, il semble que sa nature se soit prêtée à toutes les situations : sous les feux du midi, dans les glaces du nord, il vit, il multiplie; il se trouve partout si anciennement répandu, qu'il ne paraît affecter aucun climat particulier. Dans les animaux, au contraire, l'influence du climat est plus forte, et se marque par des caractères plus sensibles, parce que les espèces sont diverses, et que leur nature est infiniment moins perfectionnée, moins étendue que celle de l'homme. Non-seulement les variétés dans chaque espèce sont plus nombreuses et plus marquées que dans l'espèce humaine, mais les différences mêmes des espèces semblent dépendre des différents climats : les unes ne peuvent se propager que dans les pays chauds, les autres ne peuvent subsister que dans des climats froids. Le lion n'a

jamais habité les régions du nord, le renne ne s'est jamais trouvé dans les contrées du midi; et il n'y a peut-être aucun animal dont l'espèce soit, comme celle de l'homme, généralement répandue sur toute la surface de la terre : chacun a son pays, sa patrie naturelle, dans laquelle chacun est retenu par une nécessité physique; chacun est fils de la terre qu'il habite, et c'est dans ce sens qu'on doit dire que tel ou tel animal est originaire de tel ou tel climat.

Dans les pays chauds, les animaux terrestres sont plus grands et plus forts que dans les pays froids ou tempérés; ils sont aussi plus hardis, plus féroces : toutes leurs qualités naturelles semblent tenir de l'ardeur du climat. Le lion, né sous le soleil brûlant de l'Afrique ou des Indes, est le plus fort, le plus fier, le plus terrible de tous : nos loups, nos autres animaux carnassiers, loin d'être ses rivaux, seraient à peine dignes d'être ses pourvoyeurs. Les lions du mont Atlas, dont la cime est quelquefois couverte de neige, n'ont ni la hardiesse, ni la force, ni la férocité des lions du Beled-al-Djérid, ou du Sahara, dont les plaines sont couvertes de sables brûlants. C'est surtout dans ces déserts ardents que se trouvent ces lions terribles qui sont l'effroi des voyageurs et le fléau des provinces voisines.....

Accoutumés à mesurer leurs forces avec tous les animaux qu'ils rencontrent, l'habitude de vaincre les rend intrépides et terribles : ne connaissant pas la puissance de l'homme, ils n'en ont nulle crainte; n'ayant pas éprouvé la force de ses armes, ils semblent les braver. Les blessures les irritent, mais sans les effrayer; ils ne sont pas même déconcertés à l'aspect du grand nombre : un seul de ces lions du désert attaque souvent une caravane entière; et, lorsqu'après un combat opiniâtre et violent il se sent affaibli, au lieu de fuir, il continue de se battre en retraite, en faisant toujours face, et sans jamais tourner le dos. Les lions, au contraire, qui habitent aux environs des villes et des bourgades de l'Inde et de la Barbarie, ayant connu l'homme et la force de ses armes, ont perdu leur courage au point d'obéir à sa voix menaçante, de n'oser l'attaquer, de ne se jeter que sur le menu bétail, et enfin de s'enfuir en se laissant poursuivre par des femmes ou par des enfants, qui leur font, à coups de bâtons, quitter prise et lâcher indignement leur proie.

Ce changement, cet adoucissement dans le naturel du lion, indique assez qu'il est susceptible des impressions qu'on lui donne, et qu'il doit avoir assez de docilité pour s'apprivoiser jusqu'à un certain point, et pour recevoir une espèce d'éducation : aussi l'histoire nous parle de lions attelés à des chars de triomphe, de lions conduits à la guerre ou menés à la chasse, et qui, fidèles à leur maître, ne déployaient leur force et leur courage que contre ses ennemis. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que le lion, pris

jeune et élevé parmi les animaux domestiques, s'accoutume aisément à vivre et même à jouer innocemment avec eux; qu'il est doux pour ses maîtres, et même caressant, surtout dans le premier âge, et que, si sa férocité naturelle reparaît quelquefois, il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ses mouvements sont très-impétueux et ses appétits fort véhéments, on ne doit pas présumer que les impressions de l'éducation puissent toujours les balancer : aussi y aurait-il quelque danger à lui laisser souffrir trop longtemps la faim, ou à le contrarier en le tourmentant hors de propos; non-seulement il s'irrite des mauvais traitements, mais il en garde le souvenir et paraît en méditer la vengeance, comme il conserve aussi la mémoire et la reconnaissance des bienfaits. Je pourrais citer ici un grand nombre de faits particuliers dans lesquels j'avoue que j'ai trouvé quelque exagération, mais qui cependant sont assez fondés pour prouver au moins, par leur réunion, que sa colère est noble, son courage magnanime, son naturel sensible. On l'a vu souvent dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes, et leur pardonner des libertés offensantes : on l'a vu, réduit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, prendre au contraire des habitudes douces, obéir à son maître, flatter la main qui le nourrit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avait dévoués à la mort en les lui jetant pour proie, et, comme s'il se fût attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquillement avec eux, leur faire part de sa subsistance, se la laisser même quelquefois enlever tout entière, et souffrir plutôt la faim que de perdre le fruit de son premier bienfait.

On pourrait dire aussi que le lion n'est pas cruel, puisqu'il ne l'est que par nécessité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, et que, dès qu'il est repu, il est en pleine paix; tandis que le tigre, le loup, et tant d'autres animaux d'espèce inférieure, tels que le renard, la fouine, le putois, le furet, etc., donnent la mort pour le seul plaisir de la donner, et que, dans leurs massacres nombreux, ils semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que leur faim.

L'extérieur du lion ne dément point ses grandes qualités intérieures; il a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible; sa taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros; elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée comme celle de l'hyène ou de l'ours, ni trop allongée ni déformée par des inégalités comme celle du chameau : mais elle est au contraire si bien prise et si bien proportionnée, que le corps du lion paraît être le modèle de la force jointe à l'agilité : aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair ni de graisse, et ne contenant rien de sur-

abondant, il est tout nerfs et muscles. Cette grande force musculaire se marque au dehors par les sauts et les bonds prodigieux que le lion fait aisément ; par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme ; par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, et surtout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à sa physionomie ou plutôt à l'expression de sa fureur ; et enfin par la faculté qu'il a de remuer sa crinière, laquelle non-seulement se hérisse, mais se meut et s'agite en tous sens, lorsqu'il est en colère.

A toutes ces nobles qualités individuelles le lion joint aussi la noblesse de l'espèce : j'entends par espèces nobles dans la nature, celles qui sont constantes, invariables, et qu'on ne peut soupçonner de s'être dégradées. Ces espèces sont ordinairement isolées et seules de leur genre ; elles sont distinguées par des caractères si tranchés, qu'on ne peut ni les méconnaître, ni les confondre avec aucune des autres.....

Les lions de la plus grande taille ont environ huit ou neuf pieds de longueur, depuis le mufle jusqu'à l'origine de la queue, qui est elle-même longue d'environ quatre pieds. Ces grands lions ont quatre ou cinq pieds de hauteur. Les lions de petite taille ont environ cinq pieds et demi de longueur, sur trois pieds et demi de hauteur, et la queue longue d'environ trois pieds. La lionne est, dans toutes les dimensions, d'environ un quart plus petite que le lion..... Quoique ce noble animal ne se trouve que dans les climats les plus chauds, il peut cependant subsister et vivre assez longtemps dans les pays tempérés ; peut-être même avec beaucoup de soin pourrait-il y multiplier.... La lionne met bas au printemps, et ne produit qu'une fois tous les ans ; ce qui indique encore qu'elle est occupée, pendant plusieurs mois, à soigner et allaiter ses petits, et que par conséquent le temps de leur premier accroissement, pendant lequel ils ont besoin des secours de la mère, est au moins de quelques mois.

Dans ces animaux, toutes les passions, même les plus douces, sont excessives, et l'amour maternel est extrême. La lionne, naturellement moins forte, moins courageuse et plus tranquille que le lion, devient terrible dès qu'elle a des petits : elle se montre alors avec encore plus de hardiesse que le lion, elle ne connaît point le danger ; elle se jette indifféremment sur les hommes et sur les animaux qu'elle rencontre, et les met à mort, se charge ensuite de sa proie, la porte et la partage à ses lionceaux, auxquels elle apprend de bonne heure à sucer le sang et à déchirer la chair. D'ordinaire elle met bas dans les lieux très-écartés et de difficile accès ; et lorsqu'elle craint d'être découverte, elle cache ses traces en retournant plusieurs fois sur ses pas, ou bien elle les efface avec sa queue : quelquefois même, lorsque l'inquiétude

est grande, elle transporte ailleurs ses petits; et quand on veut les lui enlever, elle devient furieuse, et les défend jusqu'à la dernière extrémité.

On croit que le lion n'a pas l'odorat aussi parfait ni les yeux aussi bons que la plupart des autres animaux de proie : on a remarqué que la grande lumière du soleil paraît l'incommoder, qu'il marche rarement dans le milieu du jour, que c'est pendant la nuit qu'il fait toutes ses courses; que, quand il voit des feux allumés autour des troupeaux, il n'en approche guère, etc. On a observé qu'il n'évente pas de loin l'odeur des autres animaux, qu'il ne les chasse qu'à vue, et non pas en les suivant à la piste comme font les chiens et les loups, dont l'odorat est plus fin.....

Le lion, lorsqu'il a faim, attaque de face tous les animaux qui se présentent : mais comme il est très-redouté, et que tous cherchent à éviter sa rencontre, il est souvent obligé de se cacher et de les attendre au passage; il se tapit sur le ventre dans un endroit fourré, d'où il s'élance avec tant de force, qu'il les saisit souvent du premier bond. Dans les déserts et les forêts, sa nourriture la plus ordinaire sont les gazelles et les singes, quoiqu'il ne prenne ceux-ci que lorsqu'ils sont à terre; car il ne grimpe pas sur les arbres comme le tigre ou le puma. Il mange beaucoup à la fois et se remplit pour deux ou trois jours; il a les dents si fortes qu'il brise aisément les os, et il les avale avec la chair. On prétend qu'il supporte longtemps la faim : comme son tempérament est excessivement chaud, il supporte moins patiemment la soif, il boit toutes les fois qu'il peut trouver de l'eau. Il prend l'eau en lapant comme un chien : mais au lieu que la langue du chien se courbe en dessus pour laper, celle du lion se courbe en dessous; ce qui fait qu'il est longtemps à boire et qu'il perd beaucoup d'eau. Il lui faut environ quinze livres de chair crue chaque jour : il préfère la chair des animaux vivants, de ceux surtout qu'il vient d'égorger; il ne se jette pas volontiers sur des cadavres infects, et il aime mieux chasser une nouvelle proie que de retourner chercher les restes de la première : mais quoique d'ordinaire il se nourrisse de chair fraîche, son haleine est très-forte et son urine a une odeur insupportable.

Le rugissement du lion est si fort, que, quand il se fait entendre par échos la nuit dans les déserts, il ressemble au bruit du tonnerre. Ce rugissement est sa voix ordinaire : car quand il est en colère il a un autre cri, qui est court et réitéré subitement; au lieu que le rugissement est un cri prolongé, une espèce de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémissement plus aigu. Il rugit cinq ou six fois par jour, et plus souvent lorsqu'il doit tomber de la pluie. Le cri qu'il fait lorsqu'il est en colère est encore plus terrible que le rugissement : alors il se bat les flancs de sa

queue, il en bat la terre, il agite sa crinière, fait mouvoir la peau de sa face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes, et tire une langue armée de pointes si dures, qu'elle suffit seule pour écorcher la peau et entamer la chair sans le secours des dents ni des ongles, qui sont après les dents ses armes les plus cruelles. Il est beaucoup plus fort par la tête, les mâchoires et les jambes de devant, que par les parties postérieures du corps. Il voit la nuit comme les chats; il ne dort pas longtemps, et s'éveille aisément; mais c'est mal à propos que l'on a prétendu qu'il dormait les yeux ouverts.

La démarche ordinaire du lion est fière, grave et lente, quoique toujours oblique : sa course ne se fait pas par des mouvements égaux, mais par sauts et par bonds; et ses mouvements sont si brusques, qu'il ne peut s'arrêter à l'instant, et qu'il passe presque toujours son but. Lorsqu'il saute sur sa proie, il fait un bond de douze ou quinze pieds, tombe dessus, la saisit avec les pattes de devant, la déchire avec les ongles, et ensuite la dévore avec les dents. Tant qu'il est jeune et qu'il a de la légèreté, il vit du produit de sa chasse, et quitte rarement ses déserts et ses forêts, où il trouve assez d'animaux sauvages pour subsister aisément; mais lorsqu'il devient vieux, pesant et moins propre à l'exercice de la chasse, il s'approche des lieux fréquentés, et devient plus dangereux pour l'homme et pour les animaux domestiques : seulement on a remarqué que, lorsqu'il voit des hommes et des animaux ensemble, c'est toujours sur les animaux qu'il se jette, et jamais sur les hommes, à moins qu'ils ne le frappent; car alors il reconnaît à merveille celui qui vient de l'offenser, et il quitte sa proie pour se venger. On prétend qu'il préfère la chair du chameau à celle de tous les autres animaux : il aime aussi beaucoup celle des jeunes éléphants; ils ne peuvent lui résister lorsque leurs défenses n'ont pas encore poussé, et il en vient aisément à bout, à moins que la mère n'arrive à leur secours. L'éléphant, le rhinocéros, le tigre et l'hippopotame, sont les seuls animaux qui puissent résister au lion.

Quelque terrible que soit cet animal, on ne laisse pas de lui donner la chasse avec des chiens de grande taille et bien appuyés par des hommes à cheval; on le déloge, on le fait retirer : mais il faut que les chiens et même les chevaux soient aguerris auparavant, car presque tous les animaux frémissent et s'enfuient à la seule odeur du lion. Sa peau, quoique d'un tissu ferme et serré, ne résiste point à la balle, ni même au javelot; néanmoins on ne le tue presque jamais d'un seul coup : on le prend souvent par adresse, comme nous prenons les loups, en le faisant tomber dans une fosse profonde qu'on recouvre avec des matières légères au-dessus desquelles on attache un animal vivant. Le lion devient

doux dès qu'il est pris; et si l'on profite des premiers moments de sa surprise ou de sa honte, on peut l'attacher, le museler, et le conduire où l'on veut.

La chair du lion est d'un goût désagréable et fort; cependant les nègres ne la trouvent pas mauvaise et en mangent souvent: la peau, qui faisait autrefois la tunique des héros, sert à ces peuples de manteau et de lit; ils en gardent aussi la graisse, qui est d'une qualité fort pénétrante, et qui même est de quelque usage dans notre médecine.

Le tigre.

Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité, tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force; le premier, qui peut tout, est moins tyran que l'autre qui, ne pouvant jouir de la puissance plénière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion; celui-ci souvent oublie qu'il est le roi, c'est-à-dire le plus fort de tous les animaux : marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et non pas d'assouvir, en dévorant la première; il désole le pays qu'il habite; il ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphants, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble : la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps; l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité. Le tigre, trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors.

de la gueule, n'a que le caractère de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connaît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfants et déchirer leur mère, lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang, et ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant dès leur naissance la race entière des monstres qu'il produit!

Heureusement pour le reste de la nature, l'espèce n'en est pas nombreuse, et paraît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. Elle se trouve au Malabar, à Siam, au Bengale, dans les mêmes contrées qu'habitent l'éléphant et le rhinocéros; on prétend même que souvent le tigre accompagne ce dernier, et qu'il le suit pour manger sa fiente, qui lui sert de purgation ou de rafraîchissement : il fréquente avec lui les bords des fleuves et des lacs; car, comme le sang ne fait que l'altérer, il a souvent besoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le consume : et d'ailleurs il attend près des eaux les animaux qui y arrivent, et que la chaleur du climat contraint d'y venir plusieurs fois chaque jour : c'est là qu'il choisit sa proie, ou plutôt qu'il multiplie ses massacres; car souvent il abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres; il semble qu'il cherche à gouter de leur sang, il le savoure, il s'en enivre; et lorsqu'il leur fend et déchire le corps, c'est pour y plonger la tête, et pour sucer à longs traits le sang dont il vient d'ouvrir la source, qui tarit presque toujours avant que sa soif s'éteigne.

Cependant, quand il a mis à mort quelques gros animaux, comme un cheval, un buffle, il ne les éventre pas sur la place, s'il craint d'y être inquiété : pour les dépecer à son aise, il les emporte dans les bois, en les traînant avec tant de légèreté, que la vitesse de sa course paraît à peine ralentie par la masse énorme qu'il entraîne....

La hauteur des jambes dans le tigre n'est pas proportionnée à la grande longueur du corps. Ainsi cette vitesse terrible dont parle Pline, et que le nom même du tigre paraît indiquer, ne doit pas s'entendre des mouvements ordinaires de la démarche, ni même de la célérité des pas dans une course suivie; il est évident qu'ayant les jambes courtes, il ne peut marcher ni courir aussi vite que ceux qui les ont proportionnellement plus longues; mais cette vitesse terrible s'applique très-bien aux bonds prodigieux qu'il doit faire sans efforts; car en lui supposant, proportion gardée, autant de force et de souplesse qu'au chat, qui lui ressemble beaucoup par la conformation, et qui dans l'instant d'un clin d'œil fait un saut de plusieurs pieds d'étendue, on sentira que le tigre, dont le corps est dix fois plus long, peut dans un instant presque aussi court-faire un bond de plusieurs toises.

Ce n'est donc point la célérité de sa course, mais la vitesse du saut que Pline a voulu désigner, et qui rend en effet cet animal terrible, parce qu'il n'est pas possible d'en éviter l'effet.

Le tigre est peut-être le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel; ni la force, ni la contrainte, ni la violence, ne peuvent le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitements; la douce habitude, qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer; le temps, loin de l'amollir en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage : il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe; il rugit à la vue de tout être vivant; chaque objet lui paraît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ses regards avides, qu'il menace par des frémissements affreux mêlés d'un grincement de dents, et vers laquelle il s'élance souvent malgré les chaînes et les grilles qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer....

L'espèce du tigre a toujours été plus rare et beaucoup moins répandue que celle du lion : cependant la tigresse produit, comme la lionne, quatre ou cinq petits. Elle est furieuse en tout temps, mais sa rage devient extrême lorsqu'on les lui ravit : elle brave tous les périls; elle suit les ravisseurs, qui, se trouvant pressés, sont obligés de lui relâcher un de ses petits; elle s'arrête, le saisit, l'emporte pour le mettre à l'abri, revient quelques instants après, et les poursuit jusqu'aux portes des villes ou jusqu'à leurs vaisseaux; et lorsqu'elle a perdu tout espoir de recouvrer sa perte, des cris forcenés et lugubres, des hurlements affreux expriment sa douleur cruelle, et font encore frémir ceux qui les entendent de loin.

Le tigre fait mouvoir la peau de sa face, grince des dents, frémit, rugit comme fait le lion : mais son rugissement est différent; quelques voyageurs l'ont comparé au cri de certains grands oiseaux. *Tigrides indomitæ rancant, rugiuntque leones* (auctor Philomelæ). Ce mot *rancant* n'a point d'équivalent en français : ne pourrions-nous pas lui en donner un et dire : « Les tigres *rauquent*, et les lions rugissent ? » car le son de la voix du tigre est en effet très-rauque.

Le chien.

La grandeur de la taille, l'élégance de la forme, la force du corps, la liberté des mouvements, toutes les qualités extérieures ne sont pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé; et comme nous préférons dans l'homme l'esprit à la figure, le courage à la force, les sentiments à la beauté, nous jugeons aussi que

les qualités intérieures sont ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal; c'est par elles qu'il diffère de l'automate, qu'il s'élève au-dessus du végétal et s'approche de nous; c'est le sentiment qui le régit, qui le vivifie, qui commande aux organes, rend les membres actifs, fait naître le désir, et donne à la matière un mouvement progressif, la volonté, la vie.

La perfection de l'animal dépend donc de la perfection du sentiment; plus il est étendu, plus l'animal a de facultés et de ressources; plus il existe, plus il a de rapports avec le reste de l'univers; et lorsque le sentiment est délicat, exquis, lorsqu'il peut encore être perfectionné par l'éducation, l'animal devient digne d'entrer en société avec l'homme; il sait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter; il sait, par des services assidus, par des caresses réitérées, se concilier son maître, le captiver, et de son tyran se faire un protecteur.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections: nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage: loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent: il prend le ton de la maison qu'il habite: comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents, et se déclare contre ceux qui, par état, ne sont faits que pour importuner; il les connaît aux vête-

ments, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, et quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers, et, pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat: aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever; mais, content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme aurait-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux? comment pourrait-il encore aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles? Pour se mettre en sûreté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur et par caresse ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, et le fruit de cet art la conquête et la possession paisible de la terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de vitesse, plus de force, et même plus de courage que l'homme: la nature les a mieux munis, mieux armés. Ils ont aussi les sens, et surtout l'odorat, plus parfaits. Avoir gagné une espèce courageuse et docile comme celle du chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens et les facultés qui nous manquent. Les machines, les instruments que nous avons imaginés pour perfectionner nos autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas, même pour l'utilité, de ces machines toutes faites que la nature nous présente, et qui, en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner: et le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau; il s'y fait mieux entendre que la voix du berger: la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protége, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants, qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux

qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accents différents indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés, il oppose la ruse à la sagacité. Jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables : pour faire perdre sa trace, il va, vient et revient sur ses pas : il fait des bonds, il voudrait se détacher de la terre et supprimer les espaces ; il franchit d'un saut les routes, les haies : passe à la nage les ruisseaux, les rivières : mais, toujours poursuivi, et ne pouvant anéantir son corps, il cherche à en mettre un autre à sa place : il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui ; et lorsqu'ils ont confondu leurs traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé.

Mais le chien, par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation, par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite, il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire ; il voit de l'odorat tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer ; et loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, et, le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa haine.

Le penchant pour la chasse ou la guerre nous est commun avec les animaux : l'homme sauvage ne sait que combattre et chasser. Tous les animaux qui aiment la chair, et qui ont de la force et des armes, chassent naturellement. Le lion, le tigre, dont la force est si grande qu'ils sont sûrs de vaincre, chassent seuls et sans art ; les loups, les renards, les chiens sauvages, se réunissent, s'entendent, s'aident, se relayent, et partagent la proie ; et lorsque l'éducation a perfectionné ce talent naturel dans le chien domestique, lorsqu'on lui a appris à réprimer son ardeur, à mesurer ses mouvements, qu'on l'a accoutumé à une marche régulière et à l'espèce de discipline nécessaire à cet art, il chasse avec méthode, et toujours avec succès.

Dans les pays déserts, dans les contrées dépeuplées, il y a des chiens sauvages, qui, pour les mœurs, ne diffèrent des loups que par la facilité qu'on trouve à les apprivoiser: ils se réunissent aussi en plus grandes troupes pour chasser et attaquer en force les sangliers, les taureaux sauvages, et même les lions et les tigres. En Amérique, ces chiens sauvages sont de races anciennement domestiques; ils ont été transportés d'Europe; et quelques-uns, ayant été oubliés ou abandonnés dans ces déserts, s'y sont multipliés au point qu'ils se répandent par troupes dans les contrées habitées, où ils attaquent le bétail et insultent même les hommes. On est donc obligé de les écarter par la force, et de les tuer comme les autres bêtes féroces; et les chiens sont tels en effet tant qu'ils ne connaissent pas les hommes: mais lorsqu'on les approche avec douceur, ils s'adoucissent, deviennent bientôt familiers, et demeurent fidèlement attachés à leurs maîtres, au lieu que le loup, quoique pris jeune et élevé dans les maisons, n'est doux que dans le premier âge, ne perd jamais son goût pour la proie, et se livre tôt ou tard à son penchant pour la rapine et la destruction.

On peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve; le seul qui connaisse toujours son maître et les amis de la maison; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive; le seul qui entende son nom, et qui reconnaisse la voix domestique; le seul qui ne se confie point à lui-même; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître et qu'il ne peut le trouver, l'appelle par ses gémissements; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin et retrouve la route; le seul enfin dont les talents naturels soient évidents et l'éducation toujours heureuse.

Et de même que de tous les animaux le chien est celui dont le naturel est le plus susceptible d'impression, et se modifie le plus aisément par les causes morales, il est aussi de tous celui dont la nature est le plus sujette aux variétés et aux altérations causées par les influences physiques: le tempérament, les facultés, les habitudes du corps, varient prodigieusement; la forme même n'est pas constante: dans le même pays un chien est très-différent d'un autre chien, et l'espèce est, pour ainsi dire, toute différente d'elle-même dans les différents climats. De là cette confusion, ce mélange et cette variété de races si nombreuses qu'on ne peut en faire l'énumération: de là ces différences si marquées pour la grandeur de la taille, la figure du corps, l'allongement du museau, la forme de la tête, la longueur et la direction des oreilles et de la queue, la couleur, la qualité, la quantité du poil, etc.; en sorte qu'il ne reste rien de constant, rien de commun à ces animaux que la conformité de l'organisation intérieure, et la fa-

culté de pouvoir tous produire ensemble; et comme ceux qui diffèrent le plus les uns des autres à tous égards, ne laissent pas de produire des individus qui peuvent se perpétuer en produisant eux-mêmes d'autres individus, il est évident que tous les chiens, quelque différents, quelque variés qu'ils soient, ne font qu'une seule et même espèce.

Mais ce qui est difficile à saisir dans cette nombreuse variété de races différentes, c'est le caractère de la race primitive, de la race originaire, de la race mère de toutes les autres races.... On peut résumer avec quelque vraisemblance que le chien de berger est de tous les chiens celui qui approche le plus de la race primitive de cette espèce, puisque dans tous les pays habités par des hommes sauvages, ou même à demi civilisés, les chiens ressemblent à cette sorte de chien plus qu'à aucune autre.... Si l'on considère aussi que ce chien, malgré sa laideur et son air triste et sauvage, est cependant supérieur par l'instinct à tous les autres chiens; qu'il a un caractère décidé auquel l'éducation n'a point de part; qu'il est le seul qui naisse, pour ainsi dire, tout élevé, et que, guidé par le seul naturel, il s'attache de lui-même à la garde des troupeaux avec une assiduité, une vigilance, une fidélité singulière; qu'il les conduit avec une intelligence admirable et non communiquée; que ses talents font l'étonnement et le repos de son maître, tandis qu'il faut au contraire beaucoup de temps et de peines pour instruire les autres chiens et les dresser aux usages auxquels on les destine; on se confirmera dans l'opinion que ce chien est le vrai chien de la nature, celui qu'elle nous a donné pour la plus grande utilité, celui qui a le plus de rapport avec l'ordre général des êtres vivants, qui ont mutuellement besoin les uns des autres, celui enfin qu'on doit regarder comme la souche et le modèle de l'espèce entière.

Le cheval.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu ; il sait réprimer ses mouvements : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et, obéissant toujours aux impressions qu'il

en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre ; qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont les talents sont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui dès le premier âge a été soigné et ensuite exercé, dressé au service de l'homme. C'est par la perte de sa liberté que commence son éducation, et c'est par la contrainte qu'elle s'achève : l'esclavage ou la domesticité de ces animaux est même si universelle, si ancienne, que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel ; ils sont toujours couverts de harnais dans leurs travaux ; on ne les délivre jamais de tous leurs liens, même dans les temps du repos ; et si on les laisse quelquefois errer en liberté dans les pâturages, ils y portent toujours les marques de la servitude, et souvent les empreintes cruelles du travail et de la douleur. La bouche est déformée par les plis que le mors a produits ; les flancs sont entamés par des plaies, ou sillonnés de cicatrices faites par l'éperon : la corne des pieds est traversée par des clous ; l'attitude du corps est encore gênée par l'impression subsistante des entraves habituelles. On les en délivrerait en vain, ils n'en seraient pas plus libres ; ceux même dont l'esclavage est le plus doux, qu'on ne nourrit, qu'on n'entretient que pour le luxe et la magnificence, et dont les chaînes dorées servent moins à leur parure qu'à la vanité de leur maître, sont encore plus déshonorés par l'élégance de leur toupet, par les tresses de leurs crins, par l'or et la soie dont on les couvre, que par les fers qui sont sous leurs pieds.

La nature est plus belle que l'art ; et, dans un être animé, la liberté des mouvements fait la belle nature. Voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique espagnole, et qui y vivent en chevaux libres : leur démarche, leur course, leurs sauts, ne sont ni gênés ni mesurés ; fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils dédaignent ses soins, ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient ; ils errent, ils bondissent en liberté dans des prairies immenses où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau ; sans habitation fixe, sans autre abri que celui d'un ciel serein, ils respirent un air plus pur que celui de ces palais voûtés où nous les renfermons en pressant les espaces qu'ils doivent occuper ; aussi ces chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux, que la plupart des

chevaux domestiques; ils ont ce que donne la nature, la force et la noblesse; les autres n'ont que ce que l'art peut donner, l'adresse et l'agrément.

Le naturel de ces animaux n'est point féroce; ils sont seulement fiers et sauvages : quoique supérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent; et s'ils en sont attaqués, ils les dédaignent, les écartent ou les écrasent; ils vont aussi par troupes et se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble, car ils n'ont aucune crainte, mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres : comme l'herbe et les végétaux suffisent à leur nourriture, qu'ils ont abondamment de quoi satisfaire leur appétit, et qu'ils n'ont aucun goût pour la chair des animaux, ils ne leur font point la guerre, ils ne se la font point entre eux, ils ne se disputent pas leur subsistance, ils n'ont jamais occasion de ravir une proie ou de s'arracher un bien, sources ordinaires de querelles et de combats parmi les autres animaux carnassiers; ils vivent donc en paix, parce que leurs appétits sont simples et modérés, et qu'ils ont assez pour ne se rien envier.

Tout cela peut se remarquer dans les jeunes chevaux qu'on élève ensemble et qu'on mène en troupeaux; ils ont les mœurs douces et les qualités sociales. Leur force et leur ardeur ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation; ils cherchent à se devancer à la course, à se faire et même s'animer au péril en se défiant à traverser une rivière, sauter un fossé; et ceux qui dans ces exercices naturels donnent l'exemple, ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs, et souvent les plus dociles et les plus souples lorsqu'ils sont une fois domptés....

Ces animaux sont naturellement doux et très-disposés à se familiariser avec l'homme et à s'attacher à lui : aussi n'arrive-t-il jamais qu'aucun d'eux quitte nos maisons pour se retirer dans les forêts ou dans les déserts; ils marquent au contraire beaucoup d'empressement pour revenir au gîte, où cependant ils ne trouvent qu'une nourriture grossière, toujours la même, et ordinairement mesurée sur l'économie beaucoup plus que sur leur appétit; mais la douceur de l'habitude leur tient lieu de ce qu'ils perdent d'ailleurs; après avoir été excédés de fatigue, le lieu du repos est un lieu de délices; ils le sentent de loin, ils savent le reconnaître au milieu des plus grandes villes, et semblent préférer en tout l'esclavage à la liberté; ils se font même une seconde nature des habitudes auxquelles on les a forcés ou soumis, puisqu'on a vu des chevaux, abandonnés dans les bois, hennir continuellement pour se faire entendre, accourir à la voix des hommes, et en même temps maigrir et dépérir en peu de temps, quoiqu'ils eus-

sent abondamment de quoi varier leur nourriture et satisfaire leur appétit. Leurs mœurs viennent donc presque en entier de leur éducation, et cette éducation suppose des soins et des peines que l'homme ne prend pour aucun autre animal, mais dont il est dédommagé par les services continuels que lui rend celui-ci....

Le mors et l'éperon sont deux moyens qu'on a imaginés pour les obliger à recevoir le commandement, le mors pour la précision, et l'éperon pour la promptitude des mouvements. La bouche ne paraissait pas destinée par la nature à recevoir d'autres impressions que celles du goût et de l'appétit; cependant elle est d'une si grande sensibilité dans le cheval, que c'est à la bouche, par préférence à l'œil et à l'oreille, qu'on s'adresse pour transmettre au cheval les signes de la volonté. Le moindre mouvement ou la plus petite pression du mors suffit pour avertir et déterminer l'animal, et cet organe de sentiment n'a d'autre défaut que celui de sa perfection même; sa trop grande sensibilité veut être ménagée, car, si on en abuse, on gâte la bouche du cheval en la rendant insensible à l'impression du mors.... On donne à la tête du cheval, par le moyen de la bride, un air avantageux et relevé; on la place comme elle doit être, et le plus petit signe ou le plus petit mouvement du cavalier suffit pour faire prendre au cheval ses différentes allures; la plus naturelle est peut-être le trot; mais le pas et même le galop sont plus doux pour le cavalier, et ce sont aussi les deux allures qu'on s'applique le plus à perfectionner....

Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps; car en lui comparant les animaux qui sont immédiatement au-dessus et au-dessous, on verra que l'âne est mal fait, que le lion a la tête trop grosse, que le bœuf a les jambes trop minces et trop courtes pour la grosseur de son corps, que le chameau est difforme, et que les plus gros animaux, le rhinocéros et l'éléphant, ne sont, pour ainsi dire, que des masses informes. Le grand allongement des mâchoires est la principale cause de la différence entre la tête des quadrupèdes et celle de l'homme, c'est aussi le caractère le plus ignoble de tous. Cependant, quoique les mâchoires du cheval soient fort allongées, il n'a pas, comme l'âne, un air d'imbécillité, ou de stupidité comme le bœuf; la régularité des proportions de sa tête lui donne au contraire un air de légèreté qui est bien soutenu par la beauté de son encolure. Le cheval semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède en élevant sa tête; dans cette noble attitude, il regarde l'homme face à face; ses yeux sont vifs et bien ouverts, ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur, sans être courtes comme celles du taureau, ou trop longues comme celles de l'âne; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou, et

lui donne un air de force et de fierté; sa queue traînante et touffue couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps: bien différente de la courte queue du cerf, de l'éléphant, etc., et de la queue nue de l'âne, du chameau, du rhinocéros, etc., la queue du cheval est formée par des crins épais et longs qui semblent sortir de la croupe, parce que le tronçon dont ils sortent est fort court. Il ne peut relever sa queue comme le lion, mais elle lui sied mieux quoique abaissée; et comme il peut la mouvoir de côté, il s'en sert utilement pour chasser les mouches qui l'incommodent; car quoique sa peau soit très-ferme, et qu'elle soit garnie partout d'un poil épais et serré, elle est cependant très-sensible. C'est l'attitude de la tête et du cou qui contribue plus que celle de toutes les autres parties du corps à donner au cheval un noble maintien....

La durée de la vie des chevaux est, comme dans toutes les autres espèces d'animaux, proportionnée à la durée du temps de leur accroissement. L'homme, qui est quatorze ans à croître, peut vivre six ou sept fois autant de temps, c'est-à-dire quatre-vingt-dix ou cent ans; le cheval, dont l'accroissement se fait en quatre ans, peut vivre six ou sept fois autant, c'est-à-dire vingt-cinq ou trente ans : les exemples qui pourraient être contraires à cette règle sont si rares, qu'on ne doit pas même les regarder comme une exception dont on puisse tirer des conséquences; et comme les gros chevaux prennent leur entier accroissement en moins de temps que les chevaux fins, ils vivent aussi moins de temps, et sont vieux dès l'âge de quinze ans.

L'âne.

L'âne n'est point un cheval dégénéré, un cheval à queue nue; il n'est ni étranger, ni intrus, ni bâtard; il a, comme tous les autres animaux, sa famille, son espèce et son rang; son sang est pur, et, quoique sa noblesse soit moins illustre, elle est tout aussi bonne, tout aussi ancienne que celle du cheval. Pourquoi donc tant de mépris pour cet animal si bon, si patient, si sobre, si utile? Les hommes mépriseraient-ils jusque dans les animaux ceux qui les servent trop bien et à trop peu de frais? On donne au cheval de l'éducation; on le soigne, on l'instruit, on l'exerce; tandis que l'âne, abandonné à la grossièreté du dernier des valets ou à la malice des enfants, bien loin d'acquérir, ne peut que perdre par son éducation; et s'il n'avait pas un grand fonds de bonnes qualités, il les perdrait en effet par la manière dont on le traite: il est le jouet, le plastron, le bardeau des rustres, qui le conduisent le bâton à

la main, qui le frappent, le surchargent, l'excèdent sans précautions, sans ménagement. On ne fait pas attention que l'âne serait par lui-même, et pour nous, le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus distingué des animaux, si dans le monde il n'y avait point de cheval; il est le second au lieu d'être le premier, et par cela seul il semble n'être plus rien; c'est la comparaison qui le dégrade : on le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au cheval; on oublie qu'il est âne, qu'il a toutes les qualités de sa nature, tous les dons attachés à son espèce, et on ne pense qu'à la figure et aux qualités du cheval, qui lui manquent, et qu'il ne doit pas avoir.

Il est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille, que le cheval est fier, ardent, impétueux; il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtiments et les coups; il est sobre, et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture : il se contente des herbes les plus dures, les plus désagréables, que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent; il est fort délicat sur l'eau, il ne veut boire que de la plus claire, et aux ruisseaux qui lui sont connus; il boit aussi sobrement qu'il mange, et n'enfonce point du tout son nez dans l'eau, par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ses oreilles. Comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère, et, sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut, et semble par là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui; car il ne se vautre pas comme le cheval dans la fange et dans l'eau; il craint même de se mouiller les pieds, et se détourne pour éviter la boue; aussi a-t-il la jambe plus sèche et plus nette que le cheval. Il est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle.

Dans la première jeunesse, il est gai, et même assez joli : il a de la légèreté et de la gentillesse; mais il la perd bientôt, soit par l'âge, soit par les mauvais traitements, et il devient lent, indocile et têtu.... Il a pour sa progéniture le plus fort attachement. Pline nous assure que, lorsqu'on sépare la mère de son petit, elle passe à travers les flammes pour aller le rejoindre. Il s'attache aussi à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement maltraité : il le sent de loin, et le distingue de tous les autres hommes. Il reconnaît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés. Il a les yeux bons, l'odorat admirable, l'oreille excellente, ce qui a encore contribué à le faire mettre au nombre des animaux timides, qui ont tous, à ce qu'on prétend, l'ouïe très-fine et les oreilles longues. Lorsqu'on le surcharge, il le marque en inclinant la tête et baissant les oreilles. Lorsqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche et retire les lèvres d'une manière très-

désagréable, ce qui lui donne l'air moqueur et dérisoire. Si on lui couvre les yeux, il reste immobile; et lorsqu'il est couché sur le côté, si on lui place la tête de manière que l'œil soit appuyé sur la terre, et qu'on couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois, il restera dans cette situation sans faire aucun mouvement et sans se secouer pour se relever. Il marche, il trotte et il galope comme le cheval; mais tous ces mouvements sont petits et beaucoup plus lents. Quoiqu'il puisse d'abord courir avec assez de vitesse, il ne peut fournir qu'une petite carrière pendant un petit espace de temps; et quelque allure qu'il prenne, si on le presse, il est bientôt rendu.

Le cheval hennit, et l'âne brait; ce qui se fait par un grand cri très-long, très-désagréable, et discordant par dissonances alternatives de l'aigu au grave et du grave à l'aigu. L'ânesse a la voix plus claire et plus perçante. L'âne qu'on a fait hongre ne brait qu'à basse voix; et quoiqu'il paraisse faire autant d'efforts et les mêmes mouvements de la gorge, son cri ne se fait pas entendre de loin.

De tous les animaux couverts de poil, l'âne est celui qui est le moins sujet à la vermine : jamais il n'a de poux, ce qui vient apparemment de la dureté et de la sécheresse de sa peau, qui est en effet plus dure que celle de la plupart des autres quadrupèdes; et c'est par la même raison qu'il est bien moins sensible que le cheval au fouet et à la piqûre des mouches....

L'âne, qui, comme le cheval, est trois ou quatre ans à croître, vit aussi comme lui vingt-cinq ou trente ans : on prétend seulement que les femelles vivent ordinairement plus longtemps que les mâles; mais cela ne vient peut-être que de ce qu'étant souvent pleines, elles sont un peu plus ménagées, au lieu qu'on excède continuellement les mâles de fatigues et de coups. Ils dorment moins que les chevaux, et ne se couchent pour dormir que quand ils sont excédés....

Comme la peau de l'âne est très-dure et très-élastique, on l'emploie utilement à différents usages : on en fait des cribles, des tambours et de très-bons souliers; on en fait du gros parchemin, pour les tablettes de poche, que l'on enduit d'une couche légère de plâtre. C'est aussi avec le cuir de l'âne que les Orientaux font le sagri, que nous appelons *chagrin*. Il y a apparence que les os, comme la peau de cet animal, sont aussi plus durs que les os des autres animaux, puisque les anciens en faisaient des flûtes, et qu'ils les trouvaient plus sonnants que tous les autres os.

L'âne est peut-être de tous les animaux celui qui, relativement à son volume, peut porter les plus grands poids; et comme il ne coûte presque rien à nourrir, et qu'il ne demande, pour ainsi dire, aucun soin, il est d'une grande utilité à la campagne, au

moulin, etc. Il peut aussi servir de monture; toutes ses allures sont douces, et il bronche moins que le cheval. On le met souvent à la charrue dans les pays où le terrain est léger, et son fumier est un excellent engrais pour les terres fortes et humides.

Extérieur de l'homme.

L'homme a la force et la majesté ; les grâces et la beauté sont l'apanage de l'autre sexe. Tout annonce dans tous deux les maîtres de la terre; tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants; il se soutient droit et élevé; son attitude est celle du commandement; sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers, d'appui à la masse du corps ; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre, par des frottements réitérés, la finesse du toucher dont elle est le principal organe ; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos : leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur ; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle, et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent, et qu'on peut les reconnaître ; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe ; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements ; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les senti-

ments les plus délicats ; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître ; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent ; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment ; c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

Facultés humaines.

L'auteur suppose que le premier homme raconte les premières impressions qu'il reçut après la création, et la découverte successive qu'il fit de ses sens et du jeu de ses facultés.

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble où je sentis pour la première fois ma singulière existence : je ne savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je venais. J'ouvris les yeux : quel surcroît de sensations! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le cristal des eaux, tout m'occupait, m'animait, et me donnait un sentiment inexprimable de plaisir. Je crus d'abord que tous ces objets étaient en moi, et faisaient partie de moi-même.

Je m'affermissais dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière ; son éclat me blessa ; je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu tout mon être.

Affligé, saisi d'étonnement, je pensais à ce grand changement, quand tout à coup j'entends des sons : le chant des oiseaux, le murmure des airs, formaient un concert dont la douce impression me remuait jusqu'au fond de l'âme ; j'écoutai longtemps, et je me persuadai bientôt que cette harmonie était moi.

Attentif, occupé de ce nouveau genre d'existence, j'oubliais déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avais connue la première, lorsque je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillants! Mon plaisir surpassa tout ce que j'avais senti la première fois, et suspendit pour un temps le charmant effet des sons.

Je fixai mes regards sur mille objets divers ; je m'aperçus bientôt que je pouvais perdre et retrouver ces objets, et que j'avais la puissance de détruire et de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même ; et, quoiqu'elle me parût immense en grandeur, et par la quantité des accidents de lumière, et par la variété des

couleurs, je crus reconnaître que tout était contenu dans une portion de mon être.

Je commençais à voir sans émotion et à entendre sans trouble, lorsqu'un air léger, dont je sentis la fraîcheur, m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi-même.

Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande existence, je me levai tout d'un coup, et je me sentis transporté par une force inconnue.

Je ne fis qu'un pas; la nouveauté de ma situation me rendit immobile; ma surprise fut extrême; je crus que mon existence fuyait : le mouvement que j'avais fait avait confondu les objets : je m'imaginais que tout était en désordre.

Je portai la main sur ma tête; je touchai mon front et mes yeux; je parcourus mon corps : ma main me parut être alors le principal organe de mon existence. Ce que je sentais dans cette partie était si distinct et si complet, la jouissance m'en paraissait si parfaite en comparaison du plaisir que m'avaient causé la lumière et les sons, que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être, et je sentis que mes idées prenaient de la profondeur et de la réalité.

Tout ce que je touchais sur moi semblait rendre à ma main sentiment pour sentiment, et chaque attouchement produisait dans mon âme une double idée.

Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir que cette faculté de sentir était répandue dans toutes les parties de mon être; je reconnus bientôt les limites de mon existence, qui m'avait paru d'abord immense en étendue.

J'avais jeté les yeux sur mon corps; je le jugeais d'un volume énorme, et si grand, que tous les objets qui avaient frappé mes yeux ne me paraissaient, en comparaison, que des points lumineux.

Je m'examinai longtemps; je me regardais avec plaisir, je suivais ma main de l'œil, et j'observais ses mouvements. J'eus sur tout cela les idées les plus étranges; je croyais que le mouvement de ma main n'était qu'une existence fugitive, une succession de choses semblables; je l'approchai de mes yeux : elle me parut alors plus grande que tout mon corps, et elle fit disparaître à ma vue un nombre infini d'objets.

Je commençai à soupçonner qu'il y avait de l'illusion dans cette sensation qui me venait par les yeux. J'avais vu distinctement que ma main n'était qu'une petite partie de mon corps, et je ne pouvais comprendre qu'elle fût augmentée au point de me paraître d'une grandeur démesurée. Je résolus donc de ne me fier

qu'au toucher, qui ne m'avait pas encore trompé, et d'être en garde sur toutes les autres façons de sentir et d'être.

Cette précaution me fut utile : je m'étais remis en mouvement, et je marchais la tête haute et levée vers le ciel; je me heurtai légèrement contre un palmier; saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps étranger; je le jugeai tel, parce qu'il ne me rendit pas sentiment pour sentiment. Je me détournai avec une espèce d'horreur, et je connus, pour la première fois, qu'il y avait quelque chose hors de moi.

Plus agité par cette nouvelle découverte que je ne l'avais été par toutes les autres, j'eus peine à me rassurer; et, après avoir médité sur cet événement, je conclus que je devais juger des objets extérieurs comme j'avais jugé des parties de mon corps, et qu'il n'y avait que le toucher qui pût m'assurer de leur existence.

Je cherchais donc à toucher tout ce que je voyais : je voulais toucher le soleil; j'étendais les bras pour embrasser l'horizon, et je ne trouvais que le vide des airs.

A chaque expérience que je tentais, je tombais de surprise en surprise; car tous les objets paraissaient être également près de moi; et ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main; et, comme elle me donnait des idées toutes différentes des impressions que je recevais par le sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entre elles, mes jugements n'en étaient que plus imparfaits, et le total de mon être n'était encore pour moi-même qu'une existence en confusion.

Profondément occupé de moi, de ce que j'étais, de ce que je pouvais être, les contrariétés que je venais d'éprouver m'humilièrent. Plus je réfléchissais, plus il se présentait de doutes. Lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvements de mon âme, mes genoux fléchirent, et je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens.

J'étais assis à l'ombre d'un bel arbre; des fruits d'une couleur vermeille descendaient, en forme de grappes, à la portée de la main. Je les touchais légèrement : aussitôt ils se séparent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le temps de sa maturité.

J'avais saisi un de ces fruits, je m'imaginai avoir fait une conquête, et je me glorifiai de la faculté que je sentais de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier. Sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée, que je me faisais un plaisir de vaincre. J'avais approché ce fruit de mes yeux, j'en considérais la forme et les couleurs. Une odeur délicieuse me le fit approcher davantage; il se trouva près de mes lèvres : je tirais à longues inspirations le parfum, et je goûtais à

longs traits les plaisirs de l'odorat. J'étais intérieurement rempli de cet air embaumé. Ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler; elle se rouvrit pour en reprendre : je sentis que je possédais un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier; enfin, je goûtai.

Quelle saveur! quelle nouveauté de sensation! Jusque-là je n'avais eu que des plaisirs; le goût me donna le sentiment de la volupté. L'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession. Je crus que la substance de ce fruit était devenue la mienne, et que j'étais le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avais senti, je cueillis un second et un troisième fruit, et je ne me lassais pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût; mais une langueur agréable, s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres et suspendit l'activité de mon âme. Je jugeai de mon inaction par la mollesse de mes pensées; mes sensations émoussées arrondissaient tous les objets, et ne me présentaient que des images faibles et mal terminées. Dans cet instant mes yeux devenus inutiles se fermèrent, et ma tête, n'étant plus soutenue par la force des muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon. Tout fut effacé, tout disparut. La trace de mes pensées fut interrompue, je perdis le sentiment de mon existence. Ce sommeil fut profond, mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps, et ne pouvant le mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avais cessé d'être. Cet anéantissement que je venais d'éprouver me donna quelque idée de crainte, et me fit sentir que je ne devais pas exister toujours.

J'eus une autre inquiétude : je ne savais si je n'avais pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être. J'essayai mes sens; je cherchai à me reconnaître.

Dans cet instant, l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignit son flambeau. Je m'aperçus à peine que je perdais le sens de la vue; j'existais trop pour craindre de cesser d'être, et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon premier sommeil.

La mort.

Pourquoi craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre la suite? Pourquoi redouter cet instant, puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instants du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, et que l'une et l'autre nous

arrivent de la même façon, sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en apercevoir? Qu'on interroge les hommes accoutumés à observer les actions des mourants et à recueillir leurs derniers sentiments; ils conviendront qu'à l'exception d'un très-petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation causée par des mouvements convulsifs semble indiquer les souffrances du malade, dans tous les autres on meurt tranquillement, doucement et sans douleurs; et même ces terribles agonies effrayent plus les spectateurs qu'elles ne tourmentent les malades; car combien n'en a-t-on pas vus qui, après avoir été à cette dernière extrémité, n'avaient aucun souvenir de ce qui s'était passé, non plus que de ce qu'ils avaient senti? Ils avaient réellement cessé d'être pour eux pendant ce temps, puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans cet état, duquel il ne leur reste aucune idée.

La plupart des hommes meurent donc sans le savoir; et, sur le petit nombre de ceux qui conservent de la connaissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance, et qui ne se flatte d'un retour vers la vie. La nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison. Un malade dont le mal est incurable, qui peut juger son état par des exemples fréquents et familiers, qui en est averti par les mouvements inquiets de sa famille, par les larmes de ses amis, par la contenance ou l'abandon des médecins, n'en est pas plus convaincu qu'il touche à sa dernière heure; l'intérêt est si grand qu'on ne veut s'en rapporter qu'à soi; on n'en croit pas les jugements des autres, on les regarde comme des larmes peu fondées; tant qu'on se sent et qu'on pense, on ne réfléchit, on ne raisonne que pour soi, et tout est mort, que l'espérance vit encore

Jetez les yeux sur un malade qui vous aura dit cent fois qu'il se sent attaqué à mort, qu'il voit bien qu'il ne peut pas en revenir, qu'il est prêt à expirer; examinez ce qui se passe sur son visage, lorsque par zèle ou par indiscrétion quelqu'un vient à lui annoncer que sa fin est prochaine en effet; vous le verrez changer comme celui d'un homme auquel on annonce une nouvelle imprévue; ce malade ne croit donc pas ce qu'il dit lui-même : tant il est vrai qu'il n'est nullement convaincu qu'il doit mourir! Il a seulement quelque doute, quelque inquiétude sur son état; mais il craint toujours beaucoup moins qu'il n'espère, et si l'on ne réveillait pas ses frayeurs par ces tristes soins et cet appareil lugubre qui devancent la mort, il ne la verrait point arriver.

La mort n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons; nous la jugeons mal de loin; c'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, et qui disparaît lorsqu'on

vient a en approcher de près; nous n'en avons donc que des notions fausses; nous la regardons non-seulement comme le plus grand malheur, mais encore comme un mal accompagné de la plus vive douleur et des plus pénibles angoisses; nous avons même cherché à grossir dans notre imagination ces funestes images, et à augmenter nos craintes en raisonnant sur la nature de la douleur. Elle doit être extrême, a-t-on dit, lorsque l'âme se sépare du corps; elle peut aussi être de très-longue durée, puisque, le temps n'ayant d'autre mesure que la succession de nos idées, un instant de douleur très-vive, pendant lequel ces idées se succèdent avec une rapidité proportionnée à la violence du mal, peut nous paraître plus long qu'un siècle pendant lequel elles coulent lentement et relativement aux sentiments tranquilles qui nous affectent ordinairement. Quel abus de la philosophie dans ce raisonnement! il ne mériterait pas d'être relevé, s'il était sans conséquence; mais il influe sur le malheur du genre humain. Il rend l'aspect de la mort mille fois plus affreux qu'il ne peut être; et n'y eût-il qu'un très-petit nombre de gens trompés par l'apparence spécieuse de ces idées, il serait toujours utile de les détruire, et d'en faire voir la fausseté.

Lorsque l'âme vient à s'unir à notre corps, avons-nous un plaisir excessif, une joie vive et prompte qui nous transporte et nous ravisse? Non, cette union se fait sans que nous nous en apercevions; la désunion doit s'en faire de même, sans exciter aucun sentiment. Quelle raison a-t-on pour croire que la séparation de l'âme et du corps ne puisse se faire sans une douleur extrême? Quelle cause peut produire cette douleur ou l'occasionner? La fera-t-on résider dans l'âme ou dans le corps? La douleur de l'âme ne peut être produite que par la pensée; celle du corps est toujours proportionnée à sa force et à sa faiblesse : dans l'instant de la mort naturelle, le corps est plus faible que jamais; il ne peut donc éprouver qu'une très-petite douleur, si même il en éprouve aucune.

BERNIS.

(1715-1794.)

Si Voltaire ne témoignait pas une haute estime pour les poésies de Bernis, il en avait une très-grande pour l'esprit, le jugement, la saine critique et la personne de leur auteur : on en voit une preuve évidente dans la correspondance de ces deux hommes célèbres. Cette correspondance fait infiniment d'honneur au cardinal de Bernis. Ses lettres se font lire avec plaisir à côté de celles de Voltaire, et soutiennent fort bien une comparaison si dangereuse.

Elles sont toujours dignes d'un homme d'esprit, d'un homme qui avait occupé ou qui occupait encore les plus importantes places dans l'État et dans l'Église, et d'un véritable philosophe : elles ont toute la grâce et toute la politesse d'un homme du monde, la réserve et la discrétion d'un ancien ministre que la faveur publique pouvait rappeler au ministère, la dignité et la décence d'un archevêque et d'un cardinal, la pureté et le goût d'un excellent littérateur. Égal à Voltaire dans les qualités qui peuvent leur être communes, il lui est bien supérieur par une bien meilleure et plus véritable philosophie, qui lui fait apprécier avec plus de justesse les hommes, les honneurs, les dignités, les richesses, l'opinion publique, la réputation littéraire. M. DE FÉLETZ.

L'aurore et le lever du soleil.

Quel spectacle pour un amant de la simple nature! Assis sur la pointe des rochers, je vois sous mes pieds une infinité de petites îles qui se forment au gré du caprice des ruisseaux; je vois tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne; et, se brisant dans leur chute, ils vont promener sur la plaine leurs erreurs et leur inconstance. Je crois être le dieu de la source qui bouillonne à mes côtés : ce siége, revêtu de mousse, semble être le trône où la nature m'a permis de monter : elle veut sans doute que je règne sur ces lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraîcheur dans l'air! quelle odeur charmante dans les herbes qui s'élèvent autour de moi, et qui semblent percer le sein aride des rochers, pour les couronner ensuite de leurs feuilles! Le jour commence à se mêler avec les ombres de la nuit; mais l'ombre s'élève insensiblement : on dirait que le voile qui couvrait la nature commence à se replier. Déjà toute une partie du ciel s'é-

claire : les astres qui y sont attachés pâlissent et semblent se reculer à l'approche du jour, tandis que, du côté du couchant, la nuit étend encore sous les voûtes des cieux un voile semé de saphirs; les étoiles brillantes qui l'éclairent semblent ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'aurore; mais leurs efforts sont vains : tout l'orient se pare des plus riches couleurs : la nature annonce son réveil à la terre par la voix de tous les animaux : un vent paisible frémit doucement entre les feuilles des arbres : et déjà, des cabanes voisines, je vois sortir des torrents de fumée qui annoncent la fuite du repos et le règne du travail. L'étoile de Vénus dispute seule encore à l'aurore l'empire du matin; mais, contente d'avoir combattu un moment, elle prévient sa défaite par une fuite lente qui laisse la victoire indécise. Le triomphe de l'aurore est rapide. Image naturelle du plaisir, rien n'est si brillant que son approche, rien n'est si court que sa durée! Un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'était parée : le roi des astres semble s'élever en ligne droite du sein de la terre, et ses premiers rayons montent en colonnes vers le ciel : la tête des montagnes les plus reculées laisse déjà voir la moitié de son globe, qui paraît être composé d'une lumière tremblante et bleuâtre dans sa circonférence, mais d'un rouge pâle dans son centre. L'astre monte et commence à former dans sa marche une ligne courbe : son globe se rétrécit, sa lumière s'épure, et ses rayons, plus prompts et plus ardents, vont bientôt sécher, par une chaleur modérée, l'humidité de la terre et les présents de l'aurore : les vapeurs douces qu'ils enlèvent forment en l'air les nuages légers qui, portés sur l'aile de l'inconstance et des zéphyrs, ne laissent pas de former des contrastes réguliers dans le vaste tableau des cieux. Quels objets! est-il possible que je sois peut-être le seul en ce moment qui s'en occupe! Que faut-il donc pour piquer la curiosité des hommes?

PÉRON.

(1775-1810.)

François Péron, naturaliste et voyageur, est auteur d'un *Voyage de Découvertes aux Terres australes*.

La relation des faits y est d'une exactitude qui est le premier mérite des ouvrages de ce genre : la description du sol, du climat, des météores offre des phénomènes extrêmement remarquables; et la comparaison des observations de l'auteur avec celles des navigateurs qui l'ont précédé, conduit à des résultats généraux. Le tableau des

peuplades qui errent à la Nouvelle-Hollande, et de celles qui habitent la terre de Diémen, nous fait connaître deux races de sauvages d'une horrible férocité, et nous présente le dernier degré de misère et de dégradation de l'espèce humaine. Aucun voyageur, si l'on en excepte J. Forster, ne s'est autant appliqué à saisir les caractères physiques et moraux qui distinguent les diverses peuplades.

Il serait à désirer que Péron eût peint avec le même soin la physionomie particulière que l'aspect de la végétation donne aux diverses contrées; on voit qu'il s'était plus attaché à la zoologie qu'à la botanique. On peut lui reprocher encore d'avoir employé quelquefois un luxe de style qui ne convient point à la simplicité d'une narration.

DELEUZE.

Phosphorescence de la mer.

La phosphorescence des eaux de l'Océan, depuis Aristote et Pline, a été, pour les voyageurs et pour les physiciens, un égal objet d'intérêt et de méditation. Combien les phénomènes n'en sont-ils pas effectivement nombreux et variés! Ici, la surface de l'Océan étincelle et brille dans toute son étendue, comme une étoffe d'argent électrisée dans l'ombre; là, se déploient les vagues en nappes immenses de souffre et de bitume embrasés; ailleurs, on dirait une mer de lait dont on n'aperçoit pas les bornes. Bernardin de Saint-Pierre a décrit avec enthousiasme ces étoiles brillantes qui semble jaillir par milliers du fond des eaux, et dont, ajoute-t-il avec raison, celles de nos feux d'artifice ne sont qu'une bien faible imitation. D'autres ont parlé de ces masses embrasées qui roulent sous les vagues, comme autant d'énormes boulets rouges, et nous en avons vu nous-mêmes qui ne paraissaient pas avoir moins de vingt pieds de diamètre. Plusieurs marins ont observé des parallélogrammes incandescents, des cônes de lumière pirouettant sur eux-mêmes, des guirlandes éclatantes, des serpenteaux lumineux. Dans quelques lieux des mers, on voit souvent s'élancer au-dessus de leur surface des jets de feux étincelants; ailleurs on a vu comme des nuages de lumière et de phosphore errer sur les flots au milieu des ténèbres. Quelquefois l'Océan semble comme décoré d'une immense écharpe de lumière mobile, onduleuse, dont les extrémités vont se rattacher aux bornes de l'horizon. Tous ces phénomènes, et beaucoup d'autres encore que je m'abstiens d'indiquer ici, quelque merveilleux qu'ils puissent paraître, n'en sont pas moins de la plus incontestable vérité. D'ailleurs ils ont été plus d'une fois décrits par les voyageurs de la véracité la moins suspecte, et je les ai moi-même presque tous observés en différentes parties des mers.

(Voyage aux terres australes.)

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

(1737-1814.)

[Voyez page 75, pour le jugement littéraire.]

Harmonies générales du globe.

En ne nous arrêtant qu'à celles qui nous sont le mieux connues, voyez comme le soleil environne constamment de ses rayons une moitié de la terre, tandis que la nuit couvre l'autre de son ombre. Combien de contrastes et d'accords résultent de leurs oppositions versatiles! Il n'y a pas un point des deux hémisphères où ne paraisse tour à tour une aube, un crépuscule, une aurore, un midi, un occident chargé de feux, et une nuit tantôt constellée, tantôt ténébreuse. Les saisons s'y donnent la main comme les heures du jour. Le printemps, couronné de fleurs, y devance le char du soleil; l'été l'environne de ses moissons, et l'automne le suit avec sa corne chargée de fruits. En vain l'hiver et la nuit, retirés sur les pôles du monde, veulent donner des bornes à sa magnifique carrière; en vain ils élèvent du sein des mers australes et boréales de nouveaux continents qui ont leurs vallées, leurs montagnes et leurs clartés : le père du jour renverse de ses flèches de feu ces ouvrages fantastiques, et, sans sortir de son trône, il reprend l'empire de l'univers. Rien n'échappe à sa chaleur féconde. Du sein de l'Océan il élève dans les airs les fleuves qui vont couler dans les deux mondes. Il ordonne aux vents de les distribuer sur les îles et sur les continents. Ces invisibles enfants de l'air les transportent sous mille formes capricieuses. Tantôt ils les étendent dans le ciel comme des voiles d'or et des pavillons de soie; tantôt il les roulent en forme d'horribles dragons et de lions rugissants qui vomissent les feux du tonnerre. Ils les versent sur les montagnes d'autant de manières différentes, en rosées, en pluies, en grêles, en neiges, en torrents impétueux. Quelque bizarres que paraissent leurs services, chaque partie de la terre n'en reçoit, tous les ans, que sa portion d'eau accoutumée. Chaque fleuve remplit son urne, chaque naïade sa coquille. Chemin faisant, ils déploient sur les plaines liquides de la mer la variété de leurs caractères. Les uns rident à peine la surface de ses flots; les autres les sillonnent en

ondes d'azur; d'autres les bouleversent en mugissant, et couvrent d'écume les hauts promontoires. Chaque lieu a ses harmonies qui lui sont propres, et chaque lieu les présente tour à tour. Parcourez à votre volonté un méridien ou un parallèle, vous y trouverez des montagnes à glace et des montagnes à feu; des plaines de toutes sortes de niveaux, des courbures, des îles de toutes les formes, des fleuves de tous les cours : les uns qui jaillissent et semblent sortir du centre de la terre, d'autres qui se précipitent en cataractes, et paraissent tomber des nues. Cependant ce globe, agité de tant de mouvements, et chargé de poids en apparence si irréguliers, s'avance d'une course ferme et inaltérable à travers l'immensité des cieux.

Des beautés d'un autre ordre décorent son architecture, et le rendent habitable aux êtres sensibles. Une ceinture de palmiers, auxquels sont suspendus la datte et le coco, l'entoure entre les brûlants tropiques; et des forêts de sapins moussus le couronnent sous les cercles polaires. D'autres végétaux s'étendent, comme des rayons, du midi au nord, et viennent expirer à différents degrés. Le bananier s'avance depuis la ligne jusqu'aux bords de la Méditerranée. L'oranger passe la mer, et borde de ses fruits dorés les rivages méridionaux de l'Europe. Les plus nécessaires, comme le blé et les graminées, pénètrent le plus loin, et, forts de leur faiblesse, s'étendent à l'abri des vallées, depuis les bords du Gange jusqu'à ceux de la mer Glaciale. D'autres, plus robustes, partent des rudes climats du nord, s'avancent sur les croupes du Taurus, et arrivent, à la faveur des neiges, jusque dans le sein de la zone torride. Les sapins et les cèdres couronnent les montagnes de l'Arabie et du royaume de Cachemire, et voient à leurs pieds les plaines brûlantes d'Aden et de Lahor, où se recueillent la datte et la canne à sucre. D'autres arbres, ennemis à la fois du chaud et du froid, ont leurs centres dans les zones tempérées. La vigne languit en Allemagne et au Sénégal. Le pommier, l'arbre de ma patrie, n'a jamais vu le soleil à plomb sur sa tête, et, décrivant autour de lui le cercle entier de l'horizon, mûrir ses beaux fruits. Mais chaque sol a sa Flore et sa Pomone. Les rochers, les marais, les vases, les sables, ont des végétaux qui leur sont propres; les écueils même de la mer sont fertiles. Le cocotier ne se plaît que sur les sables marins, où il laisse pendre ses fruits pleins de lait au-dessus des flots salés. D'autres plantes sont ordonnées aux vents, aux saisons et aux heures du jour, avec tant de précision que Linnæus en avait formé des almanachs et des horloges botaniques. Qui pourrait décrire la variété infinie de leurs figures? Que de berceaux, de voûtes, d'avenues, de pyramides de verdure chargées de fruits, offrent de ravissantes habitations! Que d'heureuses républiques vivent sous leurs tranquilles ombrages! Que

de banquets délicieux y sont préparés ! Rien n'en est perdu. Les quadrupèdes en mangent les tendres feuillages, les oiseaux les semences, d'autres animaux les racines et les écorces. Les insectes en ont la desserte : leurs légions infinies sont armées de toutes sortes d'instruments pour la recueillir. Les abeilles ont sur leurs cuisses des cuillers garnies de poils pour ramasser la poussière de leurs fleurs ; les mouches, des pompes pour en sucer la sève ; les vers, des tarières, des vilebrequins et des râpes pour en dépecer les parties solides ; et les fourmis des pinces pour en emporter les miettes. A la diversité de formes, de mœurs, de gouvernements, et aux guerres perpétuelles de tous ces animaux, vous diriez d'une multitude de nations ennemies qui vont bientôt s'entre-détruire. A la constance de leurs amours, à la perpétuité de leurs espèces, à leur admirable harmonie avec toutes les parties du règne végétal, vous diriez d'un seul peuple qui a sa noblesse domaniale, ses charpentiers, ses pompiers et ses artisans.

D'autres tribus dédaignent les végétaux, et sont ordonnées aux éléments, au jour, à la nuit, aux tempêtes, et aux diverses parties du globe. L'aigle confie son nid au rocher qui se perd dans la nue ; l'autruche, aux sables arides des déserts ; le flamant couleur de rose, aux vases de l'Océan méridional. L'oiseau blanc du tropique et la noire frégate se plaisent à parcourir ensemble la vaste étendue des mers, à voir du haut des airs voguer les flottes des Indes sous leurs ailes, et à circonscrire ce globe d'orient en occident, en disputant de rapidité avec le cours du soleil. Sous les mêmes latitudes, des tourterelles et des perroquets moins hardis ne voyagent que d'île en île, promenant à leur suite leurs petits, et ramassant dans les forêts les grains d'épiceries qu'ils font crouler de branche en branche. Pendant que ces oiseaux conservent une température égale sous les mêmes parallèles, d'autres la trouvent en suivant le même méridien. De longs triangles d'oies sauvages et de cygnes vont et viennent chaque année du midi au nord, ne s'arrêtent qu'aux limites brumeuses de l'hiver, passent sans s'étonner au-dessus des cités populeuses de l'Europe, et dédaignent leurs campagnes fécondes, sillonnées de blés verts au milieu des neiges, tant la liberté paraît préférable à l'abondance, même aux animaux ! D'un autre côté, des légions de lourdes cailles traversent la mer, et vont au midi chercher les chaleurs de l'été. Vers la fin de septembre elles profitent d'un vent de nord pour quitter l'Europe, et, en battant une aile et présentant l'autre au vent, moitié voile, moitié rame, elle rasent les flots de la Méditerranée de leurs croupions chargés de graisse, et se réfugient dans les sables de l'Afrique pour y servir de nourriture aux faméliques habitants du Zara. Il y a des animaux qui ne voyagent que la nuit. Des millions de crabes descendent, aux Antilles, des

montagnes, à la clarté de la lune, en faisant sonner leurs tenailles, et offrent aux Caraïbes, sur les grèves stériles de leurs îles, leurs écailles remplies de moelles exquises. Dans d'autres saisons, au contraire, les tortues quittent la mer pour aborder aux mêmes rivages, et entassent des sachées d'œufs dans leurs sables chauds. Les glaces mêmes des pôles sont habitées. On voit dans leurs mers et sous leurs promontoires flottants de cristal, de noires baleines chargées de plus d'huile que n'en peut donner un champ d'oliviers. Des renards, revêtus de leurs précieuses fourrures, trouvent à vivre sur leurs rivages abandonnés du soleil; des troupeaux de rennes y grattent la neige pour chercher les mousses, et s'avancent en bramant dans ces régions désolées de la nuit, à la lueur des aurores boréales. Par une providence admirable, les lieux les plus arides présentent à l'homme, dans la plus grande abondance, des vivres, des habits, des lampes et des foyers qu'ils n'ont pas produits.

(Harmonies de la nature.)

Les forêts agitées par les vents.

Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux végétaux? Combien de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, assis sur le bord d'une prairie agitée des vents, je me suis plu à voir les mélilots dorés, les trèfles empourprés, et les vertes graminées, former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure! Cependant les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Le retroussis de leur feuillage faisait paraître chaque espèce de deux verts différents. Chacun a son mouvement. Le chêne au tronc raide ne courbe que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions : l'un s'incline profondément auprès de son voisin comme devant un supérieur, l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami ; un autre s'agite en tous sens comme auprès d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère, semblent passer tour à tour de l'un à l'autre comme dans le cœur des hommes, et ces passions versatiles ne sont au fond que les jeux des vents. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent ; il a vécu dans un autre siècle. Cependant ces grands corps insensibles font

entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts ; ce sont des murmures confus comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominantes : ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douceur. Ainsi les murmures d'une forêt accompagnent les accents du rossignol, qui de son nid adresse des vœux reconnaissants aux amours. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleurs sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits.

Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des bois, ont des charmes que je préfère aux plus brillants accords ; mon âme s'y abandonne, elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle s'élève avec leur cime vers les cieux, elle se transporte dans les temps qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir ; ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite et fugitive. Il me semble qu'ils me parlent, comme ceux de Dodone, une langage mystérieux ; ils me plongent dans d'ineffables rêveries qui souvent ont fait tomber de mes mains les livres des philosophes. Majestueuses forêts, paisible solitude, qui plus d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos résonnantes clairières! N'accompagnez de vos religieux murmures que les chants des oiseaux, ou les doux entretiens des amis et des amants qui veulent se reposer sous vos ombrages.

(Harmonies de la nature.)

Les nuages.

Lorsque j'étais en pleine mer, et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à dessiner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des groupes de montagnes, qui voguaient à la suite les uns des autres sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs et se combinaient sous les formes les plus magnifiques.

Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alizé du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages, qu'il voiture dans le ciel à des distances égales comme son souffle, devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entre eux sous les formes

d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leurs flancs apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons et tomber çà et là en cataractes ; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les croupes et les profils de cette île aérienne. Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches teintes de pourpre, de jaune doré, de nacarat, d'émeraudes, si communes le soir dans les couchants de ces parages ; ce paysage n'était point un tableau colorié : c'était une simple estampe, où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres. Il représentait une contrée éclairée, non en face des rayons du soleil, mais, par derrière, de leurs simples reflets. En effet, dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques-uns de ces rayons décomposés éclairèrent les arcades demi-transparentes du pont d'une couleur ponceau, se reflétèrent dans les vallons et au sommet des rochers, tandis que des torrents de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur, et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une gloire ; mais la masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et on voyait autour des nuages qui s'élevaient de ses flancs, les lueurs des tonnerres dont on entendait les roulements lointains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située environ à une lieue et demie de nous. Peut-être était-ce une de ces réverbérations célestes de quelque île très-éloignée, dont les nuages nous répétaient la forme par leurs reflets, et les tonnerres par leurs échos. Plus d'une fois des marins expérimentés ont été trompés par de semblables aspects. Quoi qu'il en soit, tout cet appareil fantastique de magnificence et de terreur, ces montagnes surmontées de palmiers, ces orages qui grondaient sur leurs sommets, ce fleuve, ce pont, tout se fondit et disparut à l'arrivée de la nuit, comme les illusions du monde aux approches de la mort. L'astre des nuits, la triple Hécate, qui répète par des harmonies plus douces celles de l'astre du jour, en se levant sur l'horizon, dissipa l'empire de la lumière et fit régner celui des ombres. Bientôt des étoiles innombrables et d'un éclat éternel brillèrent au sein des ténèbres. Oh ! si le jour n'est lui-même qu'une image de la vie, si les heures rapides de l'aube, du matin, du midi et du soir, représentent les âges si fugitifs de l'enfance, de la jeunesse, de la virilité et de la vieillesse, la mort comme la nuit, doit nous découvrir aussi de nouveaux cieux et de nouveaux mondes !

(Harmonies de la nature.)

Impuissance de l'homme contre la nature.

Nous ne voyons l'ordre que là où nous voyons notre blé. L'habitude où nous sommes de resserrer dans des digues le canal de nos rivières, de sabler nos grands chemins, d'aligner les allées de nos jardins, de tracer leurs bassins au cordeau, d'équarrir nos parterres et même nos arbres, nous accoutume à considérer tout ce qui s'écarte de notre équerre comme livré à la confusion. Mais c'est dans les lieux où nous avons mis la main que l'on voit souvent un véritable désordre. Nous faisons jaillir des jets d'eau sur des montagnes ; nous plantons des peupliers et des tilleuls sur des rochers ; nous mettons des vignobles dans des vallées, et des prairies sur des collines. Pour peu que ces travaux soient négligés, tous ces petits nivellements sont bientôt confondus sous le niveau général des continents, et toutes ces cultures humaines disparaissent sous celles de la nature. Les pièces d'eau se changent en marais, les murs de charmille se hérissent, tous les berceaux s'obstruent, toutes les avenues se ferment, les végétaux naturels à chaque sol déclarent la guerre aux végétaux étrangers ; les chardons étoilés et les vigoureux verbascums étouffent sous leurs larges feuilles les gazons anglais ; des foules épaisses de graminées et de trèfles se réunissent autour des arbres de Judée ; les ronces du chien y grimpent avec leurs crochets, comme si elles y montaient à l'assaut ; des touffes d'orties s'emparent de l'urne des naïades, et des forêts de roseaux des forges de Vulcain ; des plaques verdâtres de minium rongent les visages des Vénus, sans respecter leur beauté. Les arbres même assiégent le château ; les cerisiers sauvages, les ormes, les érables montent sur ces combles, enfoncent leurs longs pivots dans ces frontons élevés, et dominent enfin sur ces coupoles orgueilleuses. Les ruines d'un parc ne sont pas moins dignes des réflexions du sage que celles des empires : elles montrent également combien le pouvoir de l'homme est faible quand il lutte contre celui de la nature.

(Harmonies de la nature.)

Le lis et la rose.

Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée, et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état où je reconnaîtrai un lis ? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et

réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des vallées? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme des gouttes de corail, par de petits scarabées écarlates, hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asile? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs? Pour qu'elle soit à la fois un objet de l'amour et de la philosophie, il faut la voir, lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle par son éclat et par ses parfums la main des amants. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude : c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle et le repentir dans son sein.

(Harmonies de la nature.)

La rose et le papillon.

La puissance animale est d'un ordre bien supérieur à la végétale. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la reine des fleurs, formée de portions sphériques, teinte de la plus riche des couleurs, contrastée par un feuillage du plus beau vert, et balancée par le zéphyr ; le papillon la surpasse en harmonie de couleurs, de formes et de mouvements. Considérez avec quel art sont composées les quatres ailes dont il vole, la régularité des écailles qui les recouvrent comme des plumes, la variété de leurs teintes brillantes, les six pattes armées de griffes avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos, la trompe roulée dont il pompe sa nourriture au sein des fleurs, les antennes, organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête, et le réseau admirable d'yeux dont elle est entourée, au nombre de plus de douze mille. Mais, ce qui le rend bien supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les facultés de voir, d'ouïr, d'odorer, de savourer, de sentir, de se mouvoir, de vouloir, enfin une âme douée de passions et d'intelligence. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre les glandes nectarées de son sein ; c'est pour en protéger les œufs collés comme un bracelet autour de ses branches, qu'elle est entourée d'épines. La rose ne voit ni n'entend l'enfant qui accourt pour la cueillir ; mais le papillon, posé sur elle, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs,

s'abaisse, s'éloigne, se rapproche ; et, après s'être joué du chasseur, il prend sa volée, et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

(Harmonies de la nature.)

Un monde d'insectes sur une plante.

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus, sur un fraisier, qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, trente-sept espèces toutes différentes ; mais il y en vint à la fin un si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, ou pour dire la vérité, d'expressions.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban ; d'autres, allongée en pointe de clou. A quelques-unes, elle paraissait obscure comme un point de velours noir ; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes : quelques-unes en avaient de longues et de brillantes, comme des lames de nacre ; d'autres, de courtes et de larges, qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons ; celles-là s'élevaient en l'air en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier qui s'élèvent en formant avec l'axe du vent un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs, d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil ; mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout à fait inconnues ; car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier, telles que les limacons qui se nichaient

sur ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient les moyens de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille ; les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons ; enfin, les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants. D'ailleurs mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois, ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des moments perdus ; je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisait pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur ; car, dans ce cas, ma science n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient. Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope avec des recherches infinies. Leurs yeux mêmes sont très-supérieurs à cet instrument qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer, c'est-à-dire à quelques lignes de distance, tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui est tout à fait inconnu, ceux qui sont auprès d'eux et au loin. Ce sont à la fois des microscopes et des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches devaient voir d'un coup d'œil, dans mon fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal, au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux et parsemés de glandes. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur ; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'une fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnants. Or, la nature n'a rien fait en vain. Quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux. Elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre, que le physicien Leuwenhoek y en a compté des milliers. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes comme les bestiaux dans nos prairies ; qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et, qui boivent dans leurs glandes, façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idées. Les anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire ; les corolles, des voûtes de rubis et de topaze, d'une grandeur incommensurable ; les nectaires, des fleuves de sucre ; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes que l'architecture et l'orfévrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture ; car un jour, ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai, avec la plus grande surprise, de superbes amphores à long col, d'une matière semblable à l'améthyste, du goulot desquelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vue composée d'une manière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets, doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante leur présente des milliers de jets d'eau ; fixée en boule à l'extrémité d'un de ses poils, un océan sans rivage ; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter, au lieu de descendre ; se mettre en rond, au lieu de se mettre de niveau ;

s'élever en l'air, au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent, sans doute, qu'il y a des hommes, et parmi les hommes des savants qui connaissent tout, qui expliquent tout, qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand où ils ne peuvent atteindre, tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connaissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps. Parmi ces êtres éphémères, se doivent voir des jeunesses d'un matin et des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles, des époques proportionnées à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre; comme ils ont une autre hydraulique et une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche des éléments de la nature, les principes de sa science s'évanouissent.

(Harmonies de la nature.)

Le vol des insectes.

De tous les volatiles, ceux dont le vol est le plus curieux et le plus à notre portée sont les insectes. Les uns ont des ailes de la plus fine gaze, comme la mouche : elle exécute toutes sortes de vols, et, quand il lui plaît, elle s'arrête en l'air, et y devient stationnaire. D'autres, tels que les papillons, ont des ailes couvertes d'écailles fines comme la poussière, et brillantes des plus vives couleurs. Bien différentes de celles des oiseaux, qui se ressemblent toutes, et qui leur sont distribuées par paires, elles sont patronnées sur une infinité de formes, et quadruples. Les papillons n'ont point de queue comme les oiseaux ; mais la plupart sont couronnés d'antennes qui dirigent leur vol ; leur gouvernail est à leur tête. Le papillon, avec sa trompe et ses antennes à bouton, semblables aux filets à anthère qui sortent du sein des fleurs ; avec ses ailes quadruples et éclatantes, qui imitent leurs pétales ; avec son vol incertain, que balance çà et là l'haleine des zéphyrs, ressemble à une fleur volante. Il y en a qui, comme le ptérophore ou porte-plume, volent parmi les graminées avec deux ailes simples, faites comme deux plumes à écrire. Je me suis arrêté quelquefois avec plaisir à voir des moucherons, après la pluie, danser en rond des espèces de ballets. Ils se divisent en quadrilles qui s'élèvent, s'abaissent, circulent et s'entrelacent sans se confondre. Les chœurs de danse de nos opéras n'ont rien de plus compliqué et de plus gracieux. Il semble que ces enfants

de l'air soient nés pour danser ; ils font aussi entendre au milieu de leurs bals des espèces de chants. Leurs gosiers ne sont pas résonnants comme ceux des oiseaux, mais leurs corselets le sont; et leurs ailes, ainsi que des archets, frappent l'air et en tirent des murmures agréables. Une vapeur qui sort de la terre est le foyer ordinaire de leur plaisir ; mais souvent une sombre hirondelle traverse tout à coup leur troupe légère, et avale à la fois des groupes entiers de danseurs. Cependant leur fête n'en est pas interrompue. Les coryphées distribuent les postes à ceux qui restent, et tous continuent à danser et à chanter. Leur vie, après tout, est une image de la nôtre. Les hommes se bercent de vaines illusions autour de quelques vapeurs qui s'élèvent de la terre, tandis que la mort, comme un oiseau de proie, passe au milieu d'eux, les engloutit tour à tour sans interrompre la foule qui cherche le plaisir.

(Harmonies de la nature.)

BOUFFLERS.

(1737-1815.)

Très-jeune encore, le chevalier de Boufflers était peintre, musicien et poëte; il avait tout effleuré.... Une foule de chansons, de légers madrigaux, de contes en vers et en prose, de jolis riens jaillirent de sa plume inépuisable.... Parmi ses plus aimables productions, on se plaît à citer son *Voyage à Genève et à Ferney*, écrit en vers et en prose. Il est à regretter que dans quelques badinages de cet auteur on rencontre des traits trop libres. M. H. LEMONNIER.

Le monde découvert par le microscope.

Prenez une loupe, et voyez la nature redoubler, pour ainsi dire, de soins à mesure que ses ouvrages diminuent de volume. Voyez l'or, la pourpre, l'azur, la nacre et tous les émaux dont elle embellit quelquefois la cuirasse du plus vil insecte. Voyez le réseau chatoyant dont elle tapisse l'aile du ciron. Voyez cette multitude d'yeux, ce diadème clairvoyant dont elle s'est plu à ceindre la tête de la mouche. Il semble, à qui contemple la création sous tous ses rapports, que la délicatesse essaye partout de l'emporter sur la magnificence. L'œil de la baleine ou de l'éléphant présente à l'examen des détails que leur petitesse dérobe à l'œil de l'observateur; et ces détails ne sont pas, à beaucoup près,

les derniers où le travail s'arrête; et ces mêmes parties, et celles dont elles se composent, se retrouvent dans la rétine, dans la cornée du moucheron, que dis-je? de l'animalcule dont, avant les inventions de l'optique, on n'avait pas soupçonné l'existence!

A mesure que le microscope s'est perfectionné, on a vu la vie poindre de toutes parts. Les moindres atomes sont devenus des mondes habités, et les moindres gouttes de liqueur des mers poissonneuses, et tous ces êtres imprévus ont des organes dont les moindres pièces sont à leurs masses totales dans les mêmes proportions que chez les animaux gigantesques : car enfin ils ont leurs besoins, leurs intérêts, leur instinct, leurs mœurs, leurs amours, leurs guerres; ils s'agitent, ils se nourrissent, ils se conservent, ils se reproduisent. C'est un monde aussi réel que le nôtre, aussi ancien que le nôtre; un monde qui a peut-être au-dessous de lui d'autres mondes qui lui sont ce qu'il est pour nous.

Oserez-vous croire, après cela, que la nature néglige quelque chose? Non, elle est la même en tout; et un tourbillon d'atomes confusément agités au gré du moindre souffle, n'est pas plus indifférent pour la puissance qui les régit que tout un tourbillon solaire; un grain de poussière est pesé aussi rigoureusement dans le devis de la création, que l'astre qui roule dans les cieux; il presse, il cède, il résiste, il influe sur ce qui l'entoure; il exerce, en raison de sa masse, tous les attributs qui appartiennent à la masse totale de la matière; la nature ne l'abandonnera pas plus au hasard que le globe de Jupiter ou de Saturne. En effet, supposez-le, ce grain, de plus ou de moins dans la somme totale des choses, tout s'en ressent, tout est changé, et l'univers cesse d'être ce qu'il est.

JOSEPH DE MAISTRE.

(1753-1821.)

[Voyez page 181, pour le jugement littéraire.]

Le décret de la mort violente écrit partout.

Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite, qui arme tous les êtres les uns contre les autres : dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les

frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir sa loi ; depuis l'immense catalpa jusqu'au plus humble graminée, combien de plantes meurent et combien sont tuées ! Mais dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force à la fois cachée et palpable se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres ; ainsi il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus des nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructrice n'épargne rien de ce qui vit ; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour se défendre, il tue pour attaquer, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer : ce roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile ; son épingle déliée pique sur le carton des musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du Mont-Blanc ou du Chimboraço ; il empaille le crocodile, il embaume le colibri ; à son ordre, le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pavane sous la peau de ce même animal. L'homme demande tout à la fois à l'agneau ses entrailles pour faire résonner une harpe, à la baleine ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge, au loup sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages les plus légers de l'art, à l'éléphant ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant ; ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme ? Non, sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les extermine tous ? Lui ; c'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme

(Soirées de Saint-Pétersbourg.)

LACÉPÈDE.

(1756-1825.)

[Voyez page 241, pour le jugement littéraire.]

Les quatre âges. — L'enfance.

L'enfant peut être rempli d'agréments, de grâces et de charmes, si une éducation mal entendue n'a pas contraint ses mouvements, si la simple nature a développé librement ses membres, s'il a pu en faire usage par tous les exercices qui conviennent à cet âge tendre, mais ami de l'agitation et du changement dans tous les genres. Les proportions les plus agréables, c'est-à-dire les proportions les plus naturelles, règnent dans ses membres; il n'a pas encore appris à les tenir repliés par contenance, à les raidir par bon air, à leur donner des attitudes bizarres par convention; les travaux forcés ne les ont pas encore viciés, déformés, altérés. Sa main n'a pas encore manié des instruments pesants; son dos n'a pas été courbé sur une charrue ou sur un atelier; ses cheveux flottent au gré des vents et de la belle nature, sans avoir été décolorés bizarrement, brûlés avec art, et souvent ridiculement contraints; sa peau n'a pas été ternie par un soleil ardent, ou gercée par le froid; la tempête n'a pas encore fondu sur sa tête; il ne voit la vie qui se présente à lui que comme une route semée de fleurs; il ne prévoit aucun des dangers et des malheurs qui l'attendent; le chagrin n'a pas ridé son front et effacé la noblesse de ses traits; l'on y distingue encore la première origine du roi de la nature; la défiance n'a pas rendu sa démarche arrêtée et suspendue, son regard inquiet, son coup d'œil fixe et sinistre; son esprit, dégagé de préjugés et de soucis, ne lie que des idées agréables, n'enfante que des images gracieuses; si quelques peines légères viennent troubler les beaux jours qui sont tissus pour lui, elles sont toutes hors de lui, elles ne laissent aucun souvenir, elles se dissipent rapidement avec les objets qui les ont fait naître : que lui manque-t-il pour offrir l'image la plus fidèle des grâces, de la gaieté, de l'agrément, des charmes et de la gentillesse?

La jeunesse.

Maintenant se présente à nous la brillante jeunesse, cet âge où la nature morale et la nature physique développent et étendent leurs forces, où l'esprit se déploie, et où les impressions seraient plus profondes que jamais, si la réflexion les accompagnait, la réflexion, cette faculté qui seule peut arrêter nos idées, fixer nos sentiments, et durcir véritablement leur empreinte. C'est alors que les passions commencent à exercer leur empire orageux, c'est alors que tous les objets règnent si aisément sur l'âme; rien ne la remue faiblement, comme dans l'enfance, tout la secoue violemment : le jeune homme ne vit que d'élans et de transports; heureux quand ses transports ne l'entraînent que dans la route qu'il doit parcourir! heureux lorsque les mains sages qui le dirigent ne s'efforcent point d'éteindre le feu qui le dévore et qu'elles ne pourraient parvenir à étouffer, mais qu'elles cherchent à contenir ce feu, à le lancer vers les vertus sublimes, vers tout le bien auquel la jeunesse peut atteindre!

Venant d'un âge où personne n'a eu besoin de se défendre contre lui, où personne n'a pu le redouter, où par conséquent rien ne lui a résisté; sentant chaque jour de nouvelles forces qui se développent en lui; imaginant qu'elles augmenteront toujours; ne les ayant encore mesurées avec aucun obstacle; pensant que rien ne peut les égaler; croyant que tout doit s'aplanir devant lui, fier, indomptable, et voulant secouer entièrement le joug sous lequel sa faiblesse l'a retenu pendant son enfance, le jeune homme est l'image de la liberté et de l'indépendance. Il fuit tout ce qui peut lui retracer ce qu'il appelle son esclavage, tout ce qui peut lui peindre son ancienne soumission; il dédaigne des demeures trop resserrées où son corps et son esprit se trouvent à l'étroit; il ne se plaît que dans une vaste campagne, où il peut en liberté exercer ses forces à courir, son courage à dompter des coursiers sauvages, son adresse à les dresser, et son intrépidité à vaincre et à immoler des animaux féroces. Là, il saute de joie sur la terre qu'il peut maintenant parcourir à son gré; il agite ses membres vigoureux; il s'essaye à transporter de lourds fardeaux; il croit avoir beaucoup fait lorsqu'il a renversé avec effort un bloc de rocher, abattu avec vigueur un arbre, ou devancé ses chiens à la course. Ses traits ne sont plus l'image de la grâce et de la gentillesse, comme dans l'enfance, mais celle de la fierté. Son corps, dont les contours sont plus durement exprimés, offre des muscles dessinés avec force, et dont le jeu rapide et puissant annonce sa supériorité; ses cheveux brunis par le soleil, dont il se plaît à affronter les ardeurs, sont plus longs et plus touffus; ses yeux

pleins de feu brillent de courage; ses bras portent déjà les dures empreintes, non pas de ses travaux utiles, mais de ses travaux capricieux; sa démarche est ferme, sa tête élevée, son ton de voix imposant; il a l'air du fils d'Hercule, et paraît destiné à remuer sa massue et à dompter les monstres. Impétueux, remué aussi souvent que l'enfance, mais toujours agité violemment, transporté à la présence de chaque objet nouveau, changeant à chaque instant de place, de projets et de désirs, franchissant tous les obstacles, impatient de tout retardement; qui pourrait s'opposer à sa course rapide et vagabonde? La voix seule du sentiment est assez forte pour le retenir. La nature, qui parle dans son cœur plus haut que tous les objets qui l'entourent, lui fait reconnaître, chérir et vénérer la voix de celui qui lui donna le jour, et qui soigna son enfance : c'est un lion que l'on conduit avec une chaîne couverte de roses, sans qu'il songe à rompre de si doux liens. Heureux le jeune homme, lorsque la tendresse paternelle est le seul frein donné à son courage, lorsque les passions, si dangereuses, si vives à cet âge des erreurs, ne s'emparent pas de son âme, et ne la livrent pas en proie à toutes les illusions, à toutes les fausses espérances, à tous les tourments; lorsque la plus terrible de ces passions ne vient pas le dominer! Elle commence par le séduire, elle lui peint tous les objets en beau; elle présente la nature plus riante et plus belle aux yeux fascinés du jeune homme trompé; elle conduit ses pas dans une route en apparence semée de fleurs; par un pouvoir fantastique, elle lui fait voir, au bout de cette fatale carrière, les portes du temple du bonheur ouvertes pour le recevoir; elle lui montre sa place marquée à côté de l'objet de sa passion funeste; c'est Armide qui conduit Renaud dans une île enchantée, qui le retient éloigné de ses guerriers, de son devoir et de sa gloire, et qui, en l'entourant de guirlantes, l'enlace dans des chaînes dont bientôt il sentira tout le poids.

L'âge mûr.

L'homme jouit ici de toutes les forces de son corps et de son esprit : les passions tumultueuses, et que l'ivresse ne cesse d'accompagner, ne règnent plus avec assez de force sur lui pour offusquer sa raison. Le rayon divin qui l'anime brille de tout son éclat; son intelligence, échauffée par les feux que le trouble de la jeunesse a laissés dans son imagination, jouit de tous ses droits, et soumet tout à sa puissance. Son âme, animant alors un corps parfait, dont tous les organes ont reçu un juste degré de développement, où la force et la souplesse se trouvent réunies, et où tout seconde les divers mouvements qui l'agitent, s'élance vers les spéculations les plus sublimes, découvre les grandes vérités, en-

treprend, exécute, achève les plus grands travaux : alors l'homme, véritable emblème de la majesté et de la puissance, élevant sa tête droite et auguste sur un corps robuste et endurci, marche, parle, agit en maître de la nature, lui commande, et la fait servir à ses nobles desseins.

Mais si les passions folles de la jeunesse ne déchirent pas son âme, elle est en proie à des passions presque aussi redoutables, moins vives, mais bien plus constantes. L'ambition fait briller devant lui des couronnes de toute espèce; elle l'engage dans des routes épineuses pour arriver au but éclatant qu'elle lui offre, but illusoire, et fantastique qui fuit presque toujours devant ceux qui cherchent à y parvenir, et qui disparaît enfin aux yeux de ceux qui sont près de l'atteindre. Il suit la voix de cette ambition cruelle et celle de la fausse gloire; il médite des projets sanguinaires; il forge des chaînes pour des voisins dont tout le crime est d'être trop près de lui; il court aux armes; il aiguise le fer meurtrier; il va, la flamme à la main, cueillir, au milieu des horreurs d'une guerre injuste et barbare, des lauriers teints de sang : assis sur les débris d'une ville fumante, entouré des victimes infortunées de sa passion forcenée, il contemple avec des yeux féroces et cruels le ravage qui couvre au loin les campagnes; et tous ses gestes sont des signes de mort et de désolation. Ici, avide d'or et de vaines richesses, quels dangers ne brave-t-il pas pour assouvir sa brutale avarice? Dans sa rage féroce, il répand le sang de tout un monde nouveau que le génie n'avait pas découvert pour des forfaits horribles, il le change en un vaste désert, court semer les crimes les plus atroces dans une partie immense de l'ancien monde, en réduit sous le joug les malheureux habitants, et les transporte, chargés de chaînes, sur le nouveau monde qu'il a dévasté, et où il a cru, dans sa fureur insensée, faire venir de l'or en l'abreuvant de sang.

D'un autre côté, la gloire et souvent la vertu l'appellent dans de nouvelles routes interrompues par un grand nombre de précipices, mais dont le but, bien loin d'offrir un vain fantôme, présente l'image sacrée de l'utilité publique. Alors, prince juste, bon et généreux, il donne la paix et le bonheur au monde, et ne compte ses jours que par ses bienfaits. Ici, dispensateur des grâces d'une religion consolatrice, ou des lois sacrées de la propriété et de la sûreté publique, il reçoit, dans les acclamations des citoyens qu'il console et qu'il protége, la touchante récompense de ses vertus : là, il appelle l'agriculture, le commerce et les arts utiles, et leur dit de fertiliser, de peupler un pays inculte; par ses bienfaits, ses travaux et son industrie, il unit les États les plus reculés, il les enrichit par ses soins, il les protége par sa puissance guerrière, ses talents militaires, ses vertus héroïques;

faisant naître les arts agréables, il répand mille charmes au milieu des tranquilles habitations de ses semblables; il les réunit, radoucit leurs caractères et en affaiblit la dureté, leur inspire les vertus aimables, calme leurs peines par de vives et d'innocentes jouissances, leur retrace leurs anciens héros, leurs guerriers illustres, leurs grands hommes, fait revivre leurs hauts faits et leurs sublimes pensées. Recueilli enfin dans une paisible retraite, consultant en secret la nature, abandonnant, pour ainsi dire, sa dépouille mortelle, s'élevant sur les ailes de son génie et de la contemplation, il découvre et montre à ses semblables les vérités les plus cachées et les plus utiles.

La vieillesse.

Si l'homme, parvenu à l'âge viril, jouit de tout son être; s'il est alors arrivé au plus haut degré de puissance, il va bientôt en déclinant; chaque jour ses facultés s'affaiblissent, les forces de son corps diminuent, il passe à la vieillesse. Que cet état, digne de tous nos hommages, ne soit introduit sur la scène tragique que pour intéresser, que pour y faire verser des larmes!

Que l'on conserve à la vieillesse que l'on produira sur la scène, toute la raison et toute la lumière de l'expérience; qu'elle présente même encore quelquefois un corps vigoureux, et que, sous ses cheveux blancs elle offre toujours un front auguste; que le vieillard soit représenté comme un chêne antique qui soutient encore avec force ses rameaux puissants; qu'il soit plein de douceur et d'une tendre compassion; que les maux qu'il a éprouvés, que l'expérience qu'il a de la faiblesse humaine, et des dangers de toute espèce qui entourent ses semblables, remplissent son cœur d'une charité douce; qu'il plaigne et qu'il pardonne; que la nature ne cesse de se faire entendre à son cœur.

Comme on doit voir avec intérêt cette image de la faiblesse de la tendre enfance réunie avec toute la majesté, toute la vénusté de l'âge viril, et avec un caractère plus touchant, plus attendrissant, plus sacré encore! Comme tout ce que dira le vieillard sera intéressant, lorsque des paroles de douceur ne cesseront de sortir de sa bouche uniquement ouverte par une tendre pitié! C'est un dieu consolateur laissé au milieu de ses enfants pour y être une image vivante du Dieu qu'ils adorent, pour leur transmettre ses bénédictions, pour les aider par ses conseils, pour les soutenir par le secours de ses encouragements et de sa tendresse touchante, lorsqu'il reçoit de leur amour et de leur reconnaissance tous les secours que ses maux peuvent réclamer. Et quel est le cœur qui ne sera pas déchiré, si le vieillard auguste et respecta-

ble est obligé de courber sa tête défaillante sous le poids de la misère ou sous celui de l'infortune?

(Poétique de la musique.)

Éruption d'un volcan.

Tout à coup, au milieu du silence de la nuit, un bruit affreux retentit aux oreilles ; on entend de loin la mer mugir, et rouler vers le rivage ses ondes amoncelées ; les souterrains profonds sont frappés à coups redoublés ; la terre tremble sous les pas, on court plein d'effroi au milieu des ténèbres épaisses. Une montagne voisine, s'entr'ouvrant avec effort, lance au plus haut des airs une colonne ardente qui répand, au milieu de l'obscurité, une lumière rougeâtre et lugubre ; des rochers énormes volent de tous côtés ; la foudre éclate et tombe ; une mer de feu, s'avançant avec rapidité, inonde les campagnes ; à son approche, les forêts s'embrasent, la terre n'offre plus que l'image d'un vaste incendie qu'entretiennent des amas énormes de matières enflammées, et qu'animent des vents impétueux. Où fuyez-vous, mortels infortunés? de quelque côté que vous cherchiez un asile, comment éviterez-vous la mort qui vous menace? De nouveaux gouffres s'ouvrent sous vos pas, de nouveaux tourbillons de flammes, de pierres, de cendres et de fumée, volent vers vous du sommet des montagnes, et la mer écumeuse, rougie par l'éclat des foudres, surmonte son rivage et s'avance pour vous engloutir.

Cependant ces phénomènes terribles s'apaisent peu à peu ; les feux s'amortissent : la mer, à demi calmée, retire en murmurant ses ondes bouillonnantes, la terre se raffermit, le bruit cesse, et le jour paraît. Quel triste et lugubre tableau présente la campagne ravagée! Elle n'offre plus que des monceaux de cendres, que des rochers énormes entassés sans ordre, que des torrents de lave ardente, que des bois qui brûlent encore, que de tristes restes des infortunés qui ont péri au milieu de ces désastres. Un ciel couvert de nuages n'envoie sur tous ces objets lugubres qu'une clarté pâle et terne : un calme sinistre règne dans l'air ; des bruits lointains annoncent de nouveaux malheurs ; et la mer répond par de sourds gémissements au bruit lugubre que font entendre les profondes cavernes de la terre. Consternés, saisis d'effroi, pressés dans le seul espace où les flammes ne sont pas parvenues, les mains élevées vers le ciel qui seul peut les secourir, les hommes adressent alors leurs ardentes prières à celui qui commande à la mer et à la foudre. Leur prière est courte, mais touchante ; ils la recommencent souvent, et chaque fois, avec un ton plus pénétré,

ils cherchent en quelque sorte à faire parvenir leurs voix jusqu'à l'Etre dont ils implorent la clémence : tous les signes des passions qui les agitent, de l'effroi, de la vive inquiétude, de la désolation, se mêlent aux sons qu'ils profèrent, et qu'ils soutiennent avec effort.

(Poétique de la musique.)

Les poissons.

Dans toutes les plages où une quantité de lumière plus abondante pourra pénétrer dans le sein des eaux, les poissons se montrent parés d'un plus grand nombre de riches nuances. Et en effet, ceux qui resplendissent comme les métaux les plus jolis ou les gemmes les plus précieux, se trouvent particulièrement dans ces mers renfermées entre les deux tropiques, et dont la surface est si fréquemment inondée des rayons d'un soleil régnant sans nuage au-dessus de ces contrées équatoriales, et pouvant sans contrainte y remplir l'atmosphère de sa vive splendeur. On les rencontre aussi, ces poissons décorés avec tant de magnificence, au milieu de ces mers polaires où des montagnes de glace et des neiges éternelles, durcies par le froid, réfléchissent, multiplient par des milliers de surfaces, et rendent éblouissante la lumière que la lune et les aurores boréales répandent pendant les longues nuits des zones glaciales, et celle qu'y verse le soleil pendant les longs jours de ces plages hyperboréennes.

Si ces poissons, qui habitent au milieu et au-dessous des masses congelées, mais fréquemment illuminées et resplendissantes, l'emportent par la variété et la beauté de leurs couleurs sur ceux des zones tempérées, ils cèdent cependant en richesse de parure à ceux qui vivent dans les eaux échauffées de la zone torride. Dans ce pays, dont l'atmosphère est brûlante, la chaleur ne doit-elle pas donner une nouvelle activité à la lumière, accroître la force des écailles et donner ainsi naissance à des nuances bien plus éclatantes et bien plus diversifiées? Aussi, dans ces climats, où tout porte l'empreinte de la puissance solaire, voit-on quelques espèces de poissons montrer jusque sur la portion découverte de la membrane de leurs branchies des éléments d'écailles luisantes, une sorte de poussière argentée.

Mais ce n'est qu'au milieu des ondes douces ou salées que les poissons peuvent présenter leur décoration élégante ou superbe. Ce n'est qu'au milieu du fluide le plus analogue à leur nature que, jouissant de toutes leurs facultés, ils animent leurs couleurs par tous les mouvements intérieurs que leurs ressorts peuvent

produire. Ce n'est qu'au milieu de l'eau qu'indépendamment du vernis huileux et transparent élaboré dans leurs organes, leurs nuances sont embellies par un second vernis que forment les couches de liquides au travers desquelles on les aperçoit.

Lorsque ces animaux sont hors du fluide, leurs forces diminuent, leur vie s'affaiblit, leurs mouvements se ralentissent, leurs couleurs se fanent, leur suc visqueux se dessèche; les écailles, n'étant plus ramollies par cette substance huileuse, ni humectées par l'eau, s'altèrent; les vaisseaux destinés à les réparer s'obstruent, et les nuances dues aux écailles et au corps même de l'animal changent et souvent disparaissent, sans qu'aucune nouvelle teinte indique la place qu'elles occupaient. Pendant que le poisson jouit, au milieu du fluide qu'il préfère, de toute l'activité dont il peut être doué, ses teintes offrent aussi quelquefois des changements fréquents et rapides, soit dans leurs nuances, soit dans leur ton, soit dans l'espace sur lequel elles sont étendues. Des mouvements violents, des sentiments plus ou moins puissants, tels que la crainte ou la colère, des émotions soudaines de froid ou de chaud, peuvent faire naître ces alternatives de couleur, très-analogues à celles que nous avons remarquées dans le caméléon, ainsi que dans plusieurs autres animaux; mais il est aisé de voir que ces changements ne peuvent avoir lieu que dans les teintes produites, en tout ou en partie, par le sang ou les autres liquides susceptibles d'être pressés ou ralentis dans leur cours.

(Histoire des poissons.)

Le requin.

Ce formidable squale parvient jusqu'à une longueur de plus de dix mètres; il pèse quelquefois près de cinquante myriagrammes, et il s'en faut de beaucoup que l'on ait prouvé que l'on doit regarder comme exagérée l'assertion de ceux qui ont prétendu qu'on avait pêché un requin du poids de plus de cent quatre-vingt-dix myriagrammes.

Mais la grandeur n'est pas son seul attribut; il a reçu aussi la force et des armes meurtrières; et, féroce autant que vorace, impétueux dans ses mouvements, avide de sang, insatiable de proie, il est véritablement le tigre de la mer. Recherchant sans crainte tout ennemi, poursuivant avec plus d'obstination, attaquant avec plus de rage, combattant avec plus d'acharnement que les autres habitants des eaux; plus dangereux que plusieurs cétacés, qui, presque toujours, sont moins puissants que lui; inspirant même plus d'effroi que les baleines, qui, moins bien armées, et douées

d'appétits bien différents, ne provoquent presque jamais ni l'homme ni les grands animaux; rapide dans sa course, répandu sur tous les climats, ayant envahi, pour ainsi dire, toutes les mers; paraissant souvent au milieu des tempêtes; aperçu facilement par l'éclat phosphorique dont il brille, au milieu des ombres des nuits les plus orageuses; menaçant de sa gueule énorme et dévorante les infortunés navigateurs exposés aux horreurs du naufrage, leur fermant toute voie de salut, leur montrant, en quelque sorte, leur tombe ouverte, et plaçant sous leurs yeux le signal de la destruction : il n'est pas surprenant qu'il ait reçu le nom sinistre qu'il porte, et qui, réveillant tant d'idées lugubres, rappelle surtout la mort dont il est le ministre. Requin est, en effet, une corruption de *requiem*, qui désigne depuis longtemps, en Europe, la mort et le repos éternel, et qui a dû être souvent, pour des passagers effrayés, l'expression de leur consternation, à la vue d'un squale de plus de trente pieds de longueur, et des victimes déchirées ou ensanglantées par ce tyran des ondes. Terrible encore lorsqu'on a pu parvenir à l'accabler de chaînes; se débattant avec violence au milieu de ses liens; conservant une grande puissance, lors même qu'il est déjà tout baigné dans son sang, et pouvant, d'un seul coup de sa queue, répandre le ravage autour de lui à l'instant même où il est près d'expirer, n'est-il pas le plus formidable de tous les animaux auxquels la nature n'a pas départi des armes empoisonnées? Le tigre le plus furieux, au milieu des sables brûlants; le crocodile le plus fort, sur les rivages équatoriaux; le serpent le plus démesuré, dans les solitudes africaines, doivent-ils inspirer autant d'effroi qu'un énorme requin au milieu des vagues agitées?

(Histoire des poissons.)

Les serpents.

Les serpents paraissent privés de tous moyens de se mouvoir, et uniquement destinés à vivre sur la place où le hasard les fait naître. Peu d'animaux cependant ont les mouvements aussi prompts, et se transportent avec autant de vitesse que le serpent; il égale presque par sa rapidité une flèche tirée par un bras vigoureux, lorsqu'il s'élance sur sa proie ou qu'il fuit devant son ennemi : chacune de ses parties devient alors comme un ressort qui se débande avec violence; il semble ne toucher à la terre que pour en rejaillir, et, pour ainsi dire, sans cesse repoussé par les corps sur lesquels il s'appuie; on dirait qu'il nage au milieu de l'air en rasant la surface du terrain qu'il parcourt. S'il veut s'élever encore davantage, il le dispute à plusieurs espèces d'oiseaux

par la facilité avec laquelle il parvient jusqu'au plus haut des arbres, autour desquels il roule et déroule son corps avec tant de promptitude que l'œil a de la peine à le suivre ; souvent même, lorsqu'il ne change pas encore de place, mais qu'il est prêt à s'élancer, et qu'il est agité par quelque affection vive comme l'amour, la colère ou la crainte, il n'appuie contre terre que sa queue qu'il replie en contours sinueux : il redresse avec fierté sa tête, il relève avec vitesse le devant de son corps, et le retenant dans une attitude droite et perpendiculaire, bien loin de paraître uniquement destiné à ramper, il offre l'image de la force, du courage et d'une sorte d'empire.

(Histoire des reptiles.)

Le serpent devin.

C'est surtout dans les déserts brûlants de l'Afrique qu'exerçant une domination moins troublée, le serpent devin parvient à une longueur plus considérable. On frémit lorsqu'on lit, dans les relations des voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur de cette partie du monde, la manière dont cet énorme serpent s'avance au milieu des herbes hautes et des broussailles, ayant quelquefois plus de dix-huit pouces de diamètre, et semblable à une longue et grosse poutre qu'on remuerait avec vitesse. On aperçoit de loin, par le mouvement des plantes qui s'inclinent sur son passage, l'espèce de sillon que tracent les diverses ondulations de son corps ; on voit fuir devant lui les troupeaux de gazelles et d'autres animaux dont il fait sa proie ; et le seul parti qui reste à prendre dans ces solitudes immenses, pour se garantir de sa dent meurtrière et de sa force funeste, est de mettre le feu aux herbes déjà à demi brûlées par l'ardeur du soleil. Le fer ne suffit pas contre ce dangereux serpent, lorsqu'il est parvenu à toute sa longueur, et surtout lorsqu'il est irrité par la faim. On ne peut éviter la mort qu'en couvrant un pays immense de flammes qui se propagent avec vitesse au milieu de végétaux presque entièrement desséchés, en excitant ainsi un vaste incendie, et en élevant, pour ainsi dire, un rempart de feu contre la poursuite de cet énorme animal.

Il ne peut être en effet arrêté ni par les fleuves qu'il rencontre, ni par les bras de mer dont il fréquente souvent les bords ; car il nage avec facilité, même au milieu des ondes agitées ; et c'est en vain, d'un autre côté, qu'on voudrait chercher un abri sur de grands arbres ; il se roule avec promptitude jusqu'à l'extrémité des cimes les plus hautes : aussi vit-il souvent dans les forêts. Enveloppant les tiges dans les divers replis de son corps, il se fixe

sur les arbres à différentes hauteurs, et y demeure souvent longtemps en embuscade, attendant patiemment le passage de sa proie. Lorsque, pour l'atteindre, ou pour sauter sur un arbre voisin, il a une trop grande distance à franchir, il entortille sa queue autour d'une branche, et, suspendant son corps allongé à cette espèce d'anneau, se balançant, et tout d'un coup s'élançant avec force, il se jette comme un trait sur sa victime, ou contre l'arbre auquel il veut s'attacher.

Lorsqu'il aperçoit un ennemi dangereux, ce n'est point avec ses dents qu'il commence un combat, qui alors serait trop désavantageux pour lui ; mais il se précipite avec tant de rapidité sur sa malheureuse victime, l'enveloppe dans tant de contours, la serre avec tant de force, fait craquer ses os avec tant de violence, que, ne pouvant ni s'échapper ni user de ses armes, et réduite à pousser de vains, mais d'affreux hurlements, elle est bientôt étouffée sous les efforts multipliés de ce monstrueux reptile.

Si le volume de l'animal expiré est trop considérable pour que le devin puisse l'avaler, malgré la grande ouverture de sa gueule, la facilité qu'il a de l'agrandir, et l'extension dont presque tout son corps est susceptible, il continue de presser sa proie mise à mort ; il en écrase les parties les plus compactes ; et, lorsqu'il ne peut point les briser avec facilité, il l'entraîne, en se roulant avec elle, auprès d'un gros arbre dont il renferme le tronc dans ses replis ; il place sa proie entre l'arbre et son corps ; il les environne l'un et l'autre de ses nœuds vigoureux ; et, se servant de sa tige noueuse comme d'une sorte de levier, il redouble ses efforts, et parvient bientôt à comprimer en tous sens, et à moudre, pour ainsi dire, le corps de l'animal qu'il a immolé.

Lorsqu'il a donné ainsi à sa proie toute la souplesse qui lui est nécessaire, il l'allonge en continuant de la presser, et diminue d'autant sa grosseur ; il l'imbibe de sa salive, ou d'une sorte d'humeur analogue qu'il répand en abondance. Il pétrit, pour ainsi dire, à l'aide de ses replis, cette masse devenue informe, ce corps qui n'est plus qu'un composé confus de chairs ramollies et d'os concassés. C'est alors qu'il l'avale en la prenant par la tête, en l'attirant à lui, et en l'entraînant dans son ventre par de fortes aspirations plusieurs fois répétées ; mais, malgré cette préparation, sa proie est quelquefois si volumineuse, qu'il ne peut l'engloutir qu'à demi ; il faut qu'il ait digéré, au moins en partie, la portion qu'il a déjà fait entrer dans son corps, pour pouvoir y faire pénétrer l'autre ; et l'on a souvent vu le serpent devin, la gueule horriblement ouverte, et remplie d'un proie à demi dévorée, étendu à terre, et dans une sorte d'inertie qui accompagne presque toujours sa digestion.

(Histoire des reptiles.)

CUVIER.

(1769-1832.)

L'activité de Cuvier, secondée par une facilité peu commune, suffisait à tout. Son heureuse mémoire abrégeait d'ailleurs ses recherches, que rendait plus courtes encore la pénétration de son esprit éminemment logique. Comme professeur, Cuvier a égalé, s'il n'a pas surpassé, tous ses devanciers, par sa méthode, par sa facilité d'élocution, par la clarté de ses idées, par la juste mesure qu'il donnait à ses développements, et par l'art de soutenir l'attention de son auditoire en se livrant à des digressions historiques ou philosophiques, nées du sujet même, et qui révélaient toute l'étendue et la généralité de ses connaissances. M. LAURILLARD.

On apprend dequelle hauteur il contemplait les sciences naturelles en lisant son rapport à l'empereur, ses analyses annuelles des travaux de l'Académie des sciences, et même ses éloges, remarquables surtout par la précision et la clarté avec lesquelles il met à la portée de toutes les intelligences le précis des découvertes les plus ardues et la solution des problèmes lss plus compliqués, et par cette manière ingénieuse qui sait, au milieu du tableau le plus sérieux des travaux les plus abstraits, jeter sans affectation, et toujours à l'improviste, un trait de caractère dont l'originalité achève de faire connaître l'homme qu'il veut peindre, et arrache un sourire à l'auditeur le plus sévère.... On dira sans doute que M. Cuvier, disert et parlant en public avec facilité, n'était pas orateur. Ses écrits, il est vrai, n'offrent point, et le goût leur défendait d'offrir ces mouvements vifs et passionnés qui distinguent la haute éloquence; mais son style brille par toutes les qualités qu'il doit avoir, et surtout par cette convenance parfaite avec le sujet, l'une des principales et peut-être la première des conditions imposées à l'orateur.

M. DUPIN.

Naissance et action des fleuves.

Les eaux qui tombent sur les crêtes et les sommets des montagnes, ou les vapeurs qui s'y condensent, ou les neiges qui s'y liquéfient, descendent par une infinité de filets le long de leurs pentes ; elles en enlèvent quelques parcelles, et y marquent leur passage par des sillons légers. Bientôt ces filets se réunissent dans

les creux plus marqués, dont la surface des montagnes est labourée ; ils s'écoulent par les vallées profondes qui en entament le pied, et vont former ainsi les rivières et les fleuves, qui reportent à la mer les eaux que la mer avait données à l'atmosphère. A la fonte des neiges, ou lorsqu'il survient un orage, le volume de ces eaux des montagnes, subitement augmenté, se précipite avec une vitesse proportionnée aux pentes ; elles vont heurter avec violence le pied de ces croupes de débris qui couvrent les flancs de toutes les hautes vallées ; elles entraînent avec elles les fragments déjà arrondis qui les composent ; elles les émoussent, les polissent encore par le frottement ; mais à mesure qu'elles arrivent à des vallées plus unies, où leur chute diminue, ou dans des bassins plus larges, où il leur est permis de s'épandre, elles jettent sur la plage les plus grosses de ces pierres qu'elles roulaient ; les débris plus petits sont déposés plus bas, et il n'arrive guère au grand canal de la rivière que les parcelles les plus menues, ou le limon le plus imperceptible. Souvent même le cours de ces eaux, avant de former le grand fleuve inférieur, est obligé de traverser un lac vaste et profond, où leur limon se dépose, et d'où elles ressortent limpides. Mais les fleuves inférieurs, et tous les ruisseaux qui naissent des montagnes plus basses ou des collines, produisent aussi, dans les terrains qu'ils parcourent, des effets plus ou moins analogues à ceux des torrents des hautes montagnes. Lorsqu'ils sont gonflés par de grandes pluies, ils attaquent le pied des collines terreuses ou sableuses qu'ils rencontrent dans leur cours, et en portent les débris sur les terrains bas qu'ils inondent, et que chaque inondation élève d'une quantité quelconque ; enfin, lorsque les fleuves arrivent aux grands lacs ou à la mer, et que cette rapidité, qui entraîne les parcelles de limon, vient à cesser tout à fait, ces parcelles se déposent aux côtés de l'embouchure ; elles finissent par y former des terrains qui prolongent la côte ; et, si cette côte est telle que la mer y jette de son côté du sable, et contribue à cet accroissement, il se crée ainsi des provinces, des royaumes entiers, ordinairement les plus fertiles et bientôt les plus riches du monde, si les gouvernements laissent l'industrie s'y exercer en paix.

(Recherches sur les ossements fossiles.)

Les oiseaux et les poissons.

Jusque dans les derniers détails l'économie tout entière des poissons contraste avec celle des oiseaux. L'être aérien découvre nettement un horizon immense ; son ouïe subtile apprécie tous

les sons, toutes les intonations ; sa voix les reproduit : si son bec est dur, si son corps a dû être enveloppé d'un duvet qui le préservât du froid des hautes régions qu'il visite, il retrouve dans ses pattes toute la perfection du toucher le plus délicat. Il jouit de toutes les douceurs de l'amour conjugal et paternel ; il en remplit les devoirs avec courage : les époux se défendent, défendent leur progéniture. Un art surprenant préside à la construction de leur demeure ; quand le temps est venu, ils y travaillent ensemble et sans relâche : pendant que la mère couve ses œufs avec une constance si admirable, le père, d'amant passionné devenu tendre époux, charme par ses chants les ennuis de sa compagne. Dans l'esclavage même l'oiseau s'attache à son maître ; il se soumet à lui et exécute sous ses ordres les actes les plus adroits, les plus délicats : il chasse pour lui comme le chien, et il revient à sa voix du plus haut des airs : il imite jusqu'à son langage, et ce n'est qu'avec peine que l'on se décide à lui refuser une espèce de raison.

L'habitant des eaux, au contraire, ne s'attache point, il n'a point de langage, point d'affection ; il ne sait ce que c'est que d'être époux et père, ni que de se préparer un abri : dans le danger, il se cache sous les rochers de la mer, ou se précipite dans la profondeur des eaux ; sa vie est silencieuse et monotone ; sa voracité seule l'occupe, et ce n'est que par elle qu'on peut lui enseigner à diriger ses mouvements par des signes venus du dehors. Et cependant ces êtres, à qui il a été ménagé si peu de jouissances, ont été ornés par la nature de tous les genres de beauté : variété dans les formes, élégance dans les proportions, diversité et vivacité de couleurs, rien ne leur manque pour attirer l'attention de l'homme, et il semble que ce soit cette attention qu'en effet la nature ait eu le dessein d'exciter : l'éclat de tous les métaux, de toutes les pierres précieuses dont ils resplendissent, les couleurs de l'iris qui se brisent, se reflètent en bandes, en taches, en lignes onduleuses, anguleuses, et toujours régulières, symétriques, toujours de nuances admirablement assorties ou contrastées ; pour qui auraient-ils reçu tous ces dons, eux qui ne peuvent au plus que s'entrevoir dans ces profondeurs où la lumière a peine à pénétrer? et, quand ils se verraient, quel genre de plaisir pourraient réveiller en eux de pareils rapports ?

(Histoire des poissons.)

CHATEAUBRIAND.

(1769.)

[Voyez page 85, pour le jugement littéraire.]

Le chant des oiseaux.

La nature a ses temps de solennité, pour lesquels elle convoque des musiciens des différentes régions du globe. On voit accourir de savants artistes avec des sonates merveilleuses, de vagabonds troubadours qui ne savent chanter que des ballades à refrain, des pèlerins qui répètent mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le loriot siffle, l'hirondelle gàzouille, le ramier gémit : le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle, qui ne le cède en rien à cet étranger; la seconde, sous un toit hospitalier, fait entendre son ramage confus ainsi qu'au temps d'Évandre. Le troisième, caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses roucoulements semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois. Enfin le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange, où il a placé son gros nid de mousse; mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie : il attend l'heure du recueillement et du repos, et se charge de cette partie de la fête qui se doit célébrer dans les ombres.

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées; lorsque les forêts se taisent par degrés, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Éternel. D'abord ils frappent l'écho des brillants éclats du plaisir : le désordre est dans ses chants; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort; il fait des pauses; il est lent, il est vif : c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence! Que ses accents sont changés! quelle tendre mélodie! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées; tantôt c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est

aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un; mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur.

Ceux qui cherchent à déshériter l'homme, à lui arracher l'empire de la nature, voudraient bien prouver que rien n'est fait pour nous. Or, le chant des oiseaux, par exemple, est tellement commandé pour notre oreille, qu'on a beau persécuter les hôtes des bois, ravir leurs nids, les poursuivre, les blesser avec des armes ou dans des piéges, on peut les remplir de douleur, mais on ne peut les forcer au silence. En dépit de nous, il faut qu'ils nous charment, il faut qu'ils accomplissent l'ordre de la Providence. Esclaves dans nos maisons, ils multiplient leurs accords : il y a sans doute quelque harmonie cachée dans le malheur, car tous les infortunés sont enclins au chant. Enfin, que des oiseleurs, par un raffinement barbare, crèvent les yeux à un rossignol, sa voix n'en devient que plus mélodieuse. Cet Homère des oiseaux gagne sa vie à chanter, et compose ses plus beaux airs après avoir perdu la vue. « Démodocus, dit le poëte de Chio, en se peignant sous les traits du chantre des Phéaciens, était le favori de la muse; mais elle avait mêlé pour lui le bien et le mal, et l'avait rendu aveugle, en lui donnant la douceur des chants. »

L'oiseau semble le véritable emblème du chrétien ici-bas : il préfère, comme le fidèle, la solitude au monde, le ciel à la terre, et sa voix bénit sans cesse les merveilles du créateur.

Migrations des oiseaux.

On connaît ces vers charmants de Racine le fils, sur les migrations des oiseaux :

Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive; tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra le printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.

Nous avons vu quelques infortunés à qui ce dernier trait faisait venir les larmes aux yeux. Il n'en est pas des exils que la nature

prescrit comme des exils commandés par les hommes. L'oiseau n'est banni un moment que pour son bonheur; il part avec ses voisins, avec son père et sa mère, avec ses sœurs et ses frères; il ne laisse rien après lui : il emporte tout son cœur. La solitude lui a préparé le vivre et le couvert; les bois ne sont point armés contre lui; il retourne enfin mourir aux bords qui l'ont vu naître : il y retrouve le fleuve, l'arbre, le nid, le soleil paternel. Mais le mortel chassé de ses foyers y rentre-t-il jamais? Hélas! l'homme ne peut dire, en naissant, quel coin de l'univers gardera ses cendres, ni de quel côté le souffle de l'adversité les portera. Encore si on le laissait mourir tranquille! Mais, aussitôt qu'il est malheureux, tout le persécute : l'injustice particulière dont il est l'objet devient une injustice générale. Il ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hospitalité sur la route : il frappe, et l'on n'ouvre pas; il n'a, pour appuyer ses os fatigués, que la colonne du chemin public, ou la borne de quelque héritage. Souvent même on lui dispute ce lieu de repos qui, placé entre deux champs, semblait n'appartenir à personne : on le force à continuer sa route vers de nouveaux déserts : le ban qui l'a mis hors de son pays semble l'avoir mis hors du monde. Il meurt, et il n'a personne pour l'ensevelir. Son corps gît délaissé sur un grabat, d'où le juge est obligé de le faire enlever, non comme le corps d'un homme, mais comme une immondice dangereuse aux vivants. Ah! plus heureux lorsqu'il expire dans quelque fossé au bord d'une grande route, et que la charité du Samaritain jette en passant un peu de terre étrangère sur ce cadavre! N'espérons donc que dans le ciel, et nous ne craindrons plus l'exil : il y a dans la religion toute une patrie.

Tandis qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges du créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles. Des courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, et bientôt, disparaissant avec les zéphyrs, suivent de climats en climats leur mobile patrie; ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme : voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte : le rouge-gorge s'adresse aux cabanes; l'hirondelle frappe aux palais : cette fille de roi semble encore aimer les grandeurs, mais les grandeurs tristes, comme sa destinée; elle passe l'été aux ruines de Versailles, et l'hiver à celles de Thèbes.

A peine a-t-elle disparu, qu'on voit s'avancer sur les vents du nord une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les

bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit, et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs, à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Un des plus jolis habitants de ces retraites, mais dont les pèlerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparaît et disparaît encore, en poussant un petit cri sauvage; elle se promène dans les fossés du château; elle aime à se percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait, avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blason, tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées. Une racine de saule minée par les eaux lui offre un asile, elle s'y dérobe à tous les yeux. Les convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau suspendent devant son nid des draperies de verdure; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate; l'eau murmure doucement à son oreille; de beaux insectes occupent ses regards, et les naïades du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux, chargées d'une laine empourprée.

Parmi ces passagers de l'aquilon, il s'en trouve qui s'habituent à nos mœurs, et refusent de retourner dans leur patrie : les uns, comme les compagnons d'Ulysse, sont captivés par la douceur de quelques fruits; les autres, comme les déserteurs du vaisseau de Cook, sont séduits par des enchanteresses qui les retiennent dans leurs îles. Mais la plupart nous quittent après un séjour de quelques mois : ils s'attachent aux vents et aux tempêtes qui ternissent l'éclat des flots, et leur livrent la proie qui leur échapperait dans les eaux transparentes; ils n'aiment que les retraites ignorées, et font le tour de la terre par un cercle de solitudes.

Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent nos demeures. Quelquefois deux beaux étrangers, aussi blancs que la neige, arrivent avec les frimas : ils descendent au milieu des bruyères, dans un lieu découvert, et dont on ne peut approcher sans être aperçu; après quelques heures de repos, ils remontent

sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis, et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules marques de leur passage, que le vent a déjà dispersées : heureux le favori des Muses qui, comme le cygne, a quitté la terre sans y laisser d'autres débris et d'autres souvenirs que quelques plumes de ses ailes!

Des convenances pour les scènes de la nature, ou des rapports d'utilité pour l'homme, déterminent les différentes migrations des animaux. Les oiseaux qui paraissent dans les mois des tempêtes ont des voix tristes et des mœurs sauvages, comme la saison qui les amène; ils ne viennent point pour se faire entendre, mais pour écouter : il y a dans le sourd mugissement des bois quelque chose qui charme les oreilles. Les arbres, qui balancent tristement leurs cimes dépouillées, ne portent que de noires légions, qui se sont associées pour passer l'hiver; elles ont leurs sentinelles et leurs gardes avancées : souvent une corneille centenaire, antique sibylle du désert, se tient seule perchée sur un chêne avec lequel elle a vieilli : là, tandis que ses sœurs font silence, immobile, et comme pleine de pensées, elle abandonne aux vents des monosyllabes prophétiques.

Il est remarquable que les sarcelles, les canards, les oies, les bécasses, les pluviers, les vanneaux, qui servent à notre nourriture, arrivent quand la terre est dépouillée; tandis que les oiseaux étrangers qui nous viennent dans la saison des fruits, n'ont avec nous que des relations de plaisirs : ce sont des musiciens envoyés pour charmer nos banquets. Il en faut excepter quelques-uns, tels que la caille et le ramier, dont toutefois la chasse n'a lieu qu'après la récolte, et qui s'engraissent dans nos blés, pour servir à notre table. Ainsi, les oiseaux du nord sont la manne des aquilons, comme les rossignols sont les dons des zéphyrs : de quelque point de l'horizon que le vent souffle, il nous apporte un présent de la Providence.

Les oies, les sarcelles, les canards, étant de race domestique, habitent partout où il peut y avoir des hommes. Les navigateurs ont trouvé des bataillons innombrables de ces oiseaux jusque sous le pôle antarctique, et sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. Nous en avons rencontré nous-même des milliers, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'à la pointe de l'isthme de la Floride. Nous vîmes un jour aux Açores une compagnie de sarcelles bleues, que la lassitude contraignit de s'abattre sur un figuier. Cet arbre n'avait point de feuilles; mais il portait des fruits rouges enchaînés deux à deux comme des cristaux. Quand il fut couvert de cette nuée d'oiseaux, qui laissaient pendre leurs ailes fatiguées, il offrit un spectacle singulier : les fruits paraissaient d'une pourpre éclatante sur les rameaux ombragés, tandis que l'arbre, par un prodige, semblait avoir poussé tout à coup un feuillage d'azur.

Les oiseaux de mer ont des lieux de rendez-vous, où ils semblent délibérer en commun des affaires de leur république : c'est ordinairement un écueil au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir, dans l'île Saint-Pierre, sur la côte opposée à une petite île que les habitants ont appelé *le Colombier*, parce qu'elle en a la forme et qu'on y vient chercher des œufs au printemps.

La multitude des oiseaux rassemblés sur ce rocher était si grande, que souvent nous distinguions leurs cris pendant le mugissement des tempêtes. Ces oiseaux avaient des voix extraordinaires, comme celles qui sortaient des mers; si l'Océan a sa Flore, il a aussi sa Philomèle : lorsqu'au coucher du soleil, le courlis siffle sur la pointe d'un rocher, et que le bruit sourd des vagues l'accompagne, c'est une des harmonies les plus plaintives qu'on puisse entendre; jamais l'épouse de Céyx n'a rempli de tant de douleurs les rivages témoins de ses infortunes.

Une parfaite intelligence régnait dans la république du Colombier. Aussitôt qu'un citoyen était né, sa mère le précipitait dans les vagues, comme ces peuples barbares qui plongeaient leurs enfants dans les fleuves, pour les endurcir contre les fatigues de la vie. Des courriers partaient sans cesse de cette Tyr avec des gardes nombreuses qui, par ordre de la Providence, se dispersaient sur les mers, pour secourir les vaisseaux. Les uns se placent à quarante et cinquante lieues d'une terre inconnue, et deviennent un indice certain pour le pilote qui les découvre flottants sur l'onde comme les bouées d'une ancre; d'autres se cantonnent sur un récif, et, sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit une voix lugubre pour écarter les navigateurs; d'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers. Nous présumons que c'est pour la même raison que la bonté de Dieu a rendu l'écume des flots phosphorique, et toujours plus éclatante parmi les brisants, en raison de la violence de la tempête : beaucoup de vaisseaux périraient dans les ténèbres, sans ces fanaux miraculeux allumés par la Providence sur les écueils.

Tous les accidents des mers, le flux et le reflux, le calme et l'orage, sont prédits par les oiseaux. La mauve descend sur une grève, retire son cou dans sa plume, cache une patte dans son duvet, et, se tenant immobile sur l'autre, avertit le pêcheur de l'instant où les vagues se lèvent; l'alouette marine, qui court le long du flot en poussant un cri doux et triste, annonce, au contraire, le moment du reflux : enfin, les procellaria s'établissent au milieu de l'Océan. Compagnes des mariniers, elles suivent la course des navires, et prophétisent la tempête. Le matelot leur attribue quelque chose de sacré, et leur donne religieusement l'hospitalité quand le vent les jette à bord; c'est de même que le laboureur

respecte le rouge-gorge, qui lui prédit les beaux jours, et c'est ainsi qu'il le reçoit sous son toit de chaume pendant les rigueurs de l'hiver. Ces hommes malheureux, placés dans les deux conditions les plus dures de la vie, ont des amis que leur a préparés la Providence; ils trouvent dans un être faible le conseil ou l'espérance, qu'ils chercheraient souvent en vain chez leurs semblables. Ce commerce de bienfaits entre de petits oiseaux et des hommes infortunés est un de ces traits touchants qui abondent dans les œuvres de Dieu. Entre le rouge-gorge et le laboureur, entre la procellaria et le matelot, il y a une ressemblance de mœurs et de destinées tout à fait attendrissante. Oh! que la nature est sèche, expliquée par les sophistes; mais combien elle paraît pleine et fertile aux cœurs simples qui n'en recherchent les merveilles que pour glorifier le créateur!

Si le temps et le lieu nous le permettaient, nous aurions bien d'autres migrations à peindre, bien d'autres secrets de la Providence à révéler. Nous parlerions des grues des Florides, dont les ailes rendent des sons si harmonieux, et qui font de si beaux voyages au-dessus des lacs, des savanes, des cyprières, et des bocages d'orangers et de palmiers; nous montrerions le pélican des bois, visitant les morts de la solitude, ne s'arrêtant qu'aux cimitières indiens et aux *monts* des tombeaux; nous rapporterions les raisons de ces migrations toujours relatives à l'homme; nous dirions les vents, les saisons que les oiseaux choisissent pour changer de climats, les aventures qu'ils éprouvent, les obstacles qu'ils ont à surmonter, les naufrages qu'ils font; comment ils abordent quelquefois, loin du pays qu'ils cherchent, sur des côtes inconnues; comment ils périssent en passant sur des forêts embrasées par la foudre, ou sur des plaines où les sauvages ont mis le feu.

Dans les premiers âges du monde, c'était sur la floraison des plantes, sur la chute des feuilles, sur le départ et l'arrivée des oiseaux, que les laboureurs et les bergers réglaient leurs travaux. De là, l'art de la divination chez certains peuples : on supposa que des animaux qui prédisaient les saisons et les tempêtes, ne pouvaient être que les interprètes de la divinité. Les anciens naturalistes et les poëtes (à qui nous sommes redevables du peu de simplicité qui reste encore parmi nous) nous montrent combien était merveilleuse cette manière de compter par les fastes de la nature, et quel charme elle répandait sur la vie. Dieu est un profond secret, l'homme, créé à son image, est pareillement incompréhensible : c'était donc une ineffable harmonie de voir les périodes de ses jours réglées par des horloges aussi mystérieuses que lui-même.

Sous les tentes de Jacob ou de Booz, l'arrivée d'un oiseau met-

tait tout en mouvement; le patriarche faisait le tour de son camp, à la tête de ses serviteurs armés de faucilles. Si le bruit se répandait que les petits de l'alouette avaient été vus voltigeant, à cette grande nouvelle, tout un peuple, sur la foi de Dieu, commençait avec joie la moisson. Ces aimables signes, en dirigeant les soins de la saison présente, avaient l'avantage de prédire les vicissitudes de la saison prochaine. Les oies et les sarcelles arrivaient-elles en abondance, on savait que l'hiver serait long. La corneille commençait-elle à bâtir son nid au mois de janvier, les pasteurs espéraient en avril les roses de mai. Le mariage d'une jeune fille, au bord d'une fontaine, avait tel rapport avec l'épanouissement d'une plante; et les vieillards, qui meurent ordinairement en automne, tombaient avec les glands et les fruits mûrs. Tandis que le philosophe, tronquant ou allongeant l'année, promenait l'hiver sur le gazon du printemps, le laboureur ne craignait point que l'astronome qui lui venait du ciel se trompât. Il savait que le rossignol ne prendrait point le mois des frimas pour celui des fleurs, et ne ferait point entendre, au solstice d'hiver, les chansons de l'été. Aussi les soins, les jeux, les plaisirs de l'homme champêtre étaient déterminés, non par le calendrier incertain d'un savant, mais par les calculs infaillibles de celui qui a tracé la route du soleil. Ce souverain régulateur voulut lui-même que les fêtes de son culte fussent assujetties aux simples époques empruntées de ses propres ouvrages; et, dans ces jours d'innocence, selon les saisons et les travaux, c'était la voix du zéphyr ou de la tempête, de l'aigle ou de la colombe, qui appelait l'homme au temple du Dieu de la nature.

Nos paysans se servent encore quelquefois de ces tables charmantes, où sont gravés les temps des travaux rustiques. Les peuples de l'Inde en font le même usage, et les Nègres et les sauvages américains gardent cette manière de compter. Un Siminole de la Floride vous dit : « La fille s'est mariée à l'arrivée du colibri. — L'enfant est mort quand la nonpareille a mué. — Cette mère a autant de fils qu'il y a d'œufs dans le nid du pélican. »

Les sauvage du Canada marquent la sixième heure du soir par le moment où les ramiers boivent aux sources, et les sauvages de la Louisiane par celui où l'éphémère sort des eaux. Le passage de divers oiseaux règle la saison des chasses; et le temps des récoltes du maïs, du sucre d'érable, de la folle avoine, est annoncé par certains animaux qui ne manquent jamais d'accourir à l'heure du banquet.

(Génie du christianisme.)

AIMÉ MARTIN.

(1786.)

M. Aimé Martin, professeur de belles-lettres, de morale et d'histoire à l'École polytechnique, est auteur des *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*, d'un traité de l'*Éducation des mères de famille*, etc., et de plusieurs opuscules écrits avec élégance et délicatesse. Comme éditeur, il a publié les œuvres complètes de Racine et de Molière avec les notes de tous les commentateurs, plusieurs ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, de Fénelon et de La Rochefoucaud; enfin, de 1814 à 1827, il a fourni au *Journal des Débats* un grand nombre d'articles sur les sciences physiques, l'histoire naturelle et l'agriculture.

Les insectes.

Jetons les yeux sur ce que la nature a créé de plus faible, sur ces atomes animés pour lesquels une fleur est un monde et une goutte d'eau un océan. Les plus brillants tableaux vont nous frapper d'admiration. L'or, le saphir, le rubis, ont été prodigués à des insectes invisibles. Les uns marchent le front orné de panaches, sonnent la trompette, et semblent armés pour la guerre; d'autres portent des turbans enrichis de pierreries, leurs robes sont étincelantes d'azur et de pourpre. Ils ont de longues lunettes, comme pour découvrir leurs ennemis, et des boucliers pour s'en défendre. Il en est qui exhalent le parfum des fleurs, et sont créés pour le plaisir. On les voit avec des ailes de gaze, des casques d'argent, des épieux noirs comme le fer, effleurer les ondes, voltiger dans les prairies, s'élancer dans les airs. Ici on exerce tous les arts, toutes les industries; c'est un petit monde qui a ses tisserands, ses maçons, ses architectes. On y reconnaît les lois de l'équilibre, et les formes savantes de la géométrie. Je vois parmi eux des voyageurs qui vont à la découverte, des pilotes qui, sans voile et sans boussole, voguent sur une goutte d'eau à la conquête d'un nouveau monde. Quel est le sage qui les éclaire, le savant qui les instruit, le héros qui les guide et les asservit? Quel est le Lycurgue qui a dicté des lois si parfaites? Quel est l'Orphée qui leur enseigna les règles de l'harmonie? Ont-ils des

conquérants qui les égorgent, et qu'ils couvrent de gloire? Se croient-ils les maîtres de l'univers, parce qu'ils rampent sur sa surface? Contemplons ces petits ménages, ces royaumes, ces républiques, ces hordes semblables à celles des Arabes : une mite va occuper cette pensée qui calcule la grandeur des astres, émouvoir ce cœur que rien ne peut remplir, étonner cette admiration accoutumée aux prodiges. Voici un insecte impur qui s'enveloppe d'un tissu de soie, et se repose sous une tente; celui-ci s'empare d'une bulle d'air, s'enfonce au fond des eaux, et se promène dans son palais aérien. Il en est un autre qui se forme, avec un coquillage, une grotte flottante qu'il couronne d'une tige de verdure. Une araignée tend sous le feuillage des filets d'or, de pourpre et d'azur, dont les reflets sont semblables à ceux de l'arc-en-ciel. Mais quelle flamme brillante se répand tout à coup au milieu de cette multitude d'atomes animés? Ces richesses sont effacées par de nouvelles richesses. Voici des insectes à qui l'aurore semble avoir prodigué ses rayons les plus doux. Ce sont des flambeaux vivants qu'elle répand dans les prairies; voyez cette mouche qui luit d'une clarté semblable à celle de la lune, elle porte avec elle le phare qui doit la guider. Tandis qu'elle s'élance dans les airs, un ver rampe au-dessous d'elle; vous croyez qu'il va disparaître dans l'ombre; tout à coup il se revêt de lumière comme un habitant du ciel; il s'avance comme le fils des astres : tout s'illumine, et ces reflets éclatants, ces flammes célestes qui rayonnent autour de lui, éclairent les doux combats, les extases et les ravissements de l'amour.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES[1].

FÉNELON.

(1651-1715.)

[Voyez page 41, pour le jugement littéraire.]

L'ancienne Tyr.

J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île : la côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat ; car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi. Elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neige tombent, comme des torrents, des rochers qui environnent sa tête. Au-dessus, on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne ; c'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent. Les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux, bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble, pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais, ni le souffle empesté du midi qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève, dans la mer, l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toutes les mers. Les marchands y abondent de toutes les parties du monde, et ses habi-

1. Pour avoir la raison de la classification de plusieurs des articles suivants sous ce titre, voyez l'avertissement placé en tête du volume.

tants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port. On voit comme une forêt de mâts de navires, et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Egypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux. Cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer. On s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent.

Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples, jusqu'au détroit de Gadès, et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge ; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs. Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, ou à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers ; les femmes ne cessent jamais de filer les laines, ou de faire des dessins de broderies, ou de ployer les riches étoffes.

(Télémaque.)

J. J. ROUSSEAU.

(1712-1778.)

[Voyez page 133, pour le jugement littéraire.]

L'île de Saint-Pierre.

De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux, et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de Saint-Pierre, au mi-

lieu du lac de Bienne. Cette petite île, qu'on appelle à Neufchâtel l'île de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très-agréable, et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire ; car, quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et plus romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de vignes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déserte et en friche, et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant.

L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur ; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans sa longueur, et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon, où les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches durant les vendanges....

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines

dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché ; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans cesse mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image. Mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

(Rêveries.)

BUFFON.

(1707-1788.)

[Voyez page 364, pour le jugement littéraire.]

Les déserts de l'Arabie Pétrée.

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte, et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés ; un désert entièrement découvert, où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul : plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes, il voit partout l'espace comme son tombeau ; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la

nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée ; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir : car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort.

FLORIAN.

(1755-1794.)

Florian avait de l'imagination, du goût, du sens, de la flexibilité ; une douce sensibilité animait son style ; il entendait la bonne plaisanterie. Mais il faut avouer en même temps que la nature ne lui avait donné toutes ces qualités que dans une certaine mesure, qui ne lui a pas permis de sortir de la médiocrité, c'est-à-dire de cette médiocrité saine dans toutes ses parties dont parle Longin, laquelle ne tombe et ne se dément point, mais aussi qui ne se hasarde et ne s'élève jamais. Si l'on ne rencontre pas chez lui de fautes grossières, il ne présente point aussi de beautés supérieures ; d'où il résulte qu'on le lit avec plaisir, qu'on l'oublie presque aussitôt qu'on l'a lu, sans éprouver jamais le besoin de le relire encore ; mais aussi sans qu'une seconde lecture soit tout à fait dénuée d'agrément.

Florian a écrit en prose et en vers, et a réussi à peu près au même degré dans les deux genres.... Le grand art pour tout écrivain est de bien connaître le secret de ses forces, et de ne point aller au delà. Florian doit les succès flatteurs qu'il a obtenus de son vivant, et la réputation qu'il a conservée après sa mort, au bon sens qui lui a révélé ce secret-là.

Il n'y a presque plus rien à dire sur les ouvrages qu'il a lui-même publiés, tout le monde les connaît ; on en a mille fois parlé. *Gonzalve* et *Numa*, malheureuses imitations du divin *Télémaque*, sont relégués par les gens de goût parmi ces romans écrits en prose poétique, qui, n'ayant pas le mérite du style qui leur est propre, n'ont pas même celui d'une heureuse invention.... La *Galatée* de Cervantès, qu'il a traduite en lui prêtant des grâces nouvelles ; *Estelle*, qui lui appartient tout entière, sont encore les seules pastorales que l'on puisse citer avec honneur dans notre langue, et doivent être considérées, avec ses fables, comme ses plus beaux titres de gloire. Son *Précis historique sur les Maures* semble prouver qu'il eût écrit l'histoire beaucoup mieux que les romans....

Le roman de *Guillaume Tell*, qui fait partie des œuvres posthumes de Florian, me paraît le plus mauvais de tous les ouvrages du même genre qu'il a laissé échapper de sa plume ; c'est un amas confus d'événements invraisemblables, qui ressemble au canevas d'un mélodrame. En revanche, *Éliezer et Nephthali*, que l'on trouve dans le même volume, offre une action rapide, intéressante, des tableaux naïfs et touchants, des sentiments nobles et pathétiques. Les scènes pastorales, que l'auteur savait si bien peindre, y prennent le caractère de piété et d'innocence qu'on ne trouve que dans les livres saints et dans les premiers âges du peuple de Dieu. C'est peut-être le meilleur de tous ses romans. P.

Un combat de taureau en Espagne.

Au milieu du camp est un vaste cirque environné de nombreux gradins : c'est là que l'auguste reine, habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les jeunes chefs, sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent, sur de rapides coursiers, attaquer et vaincre des taureaux sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre des lances aiguës. L'alcade proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler, le voile de pourpre pour se défendre. Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglants ; et l'armée entière, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne par des cris de joie, par des transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

Le signal se donne, la barrière s'ouvre, le taureau s'élance au milieu du cirque ; mais, au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête, inquiet et troublé ; ses naseaux fument ; ses regards brûlants errent sur les amphithéâtres ; il semble également en proie à la surprise, à la fureur. Tout à coup il se précipite sur un cavalier qui le blesse et fuit rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre, et fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger, et lui darde une flèche aiguë qui de nouveau fait couler son sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrants dont le fer courbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles rugissements, s'agite en parcou-

rant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou, fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglants, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colère et de douleur.

(Gonzalve de Cordoue.)

BARTHÉLEMY.

(1716-1795.)

[Voyez page 217, pour le jugement littéraire.]

Le printemps du climat de la Grèce.

Dans l'heureux climat que j'habite, le printemps est comme l'aurore d'un beau jour : on y jouit des biens qu'il amène, et de ceux qu'il promet. Les feux du soleil ne sont plus obscurcis par des vapeurs grossières : ils ne sont pas encore irrités par l'aspect ardent de la canicule : c'est une lumière pure, inaltérable, qui se repose doucement sur tous les objets, c'est la lumière dont les dieux sont couronnés dans l'Olympe.

Quand elle se montre à l'horizon, les arbres agitent leurs feuilles naissantes ; les bords de l'Ilyssus retentissent du chant des oiseaux, et les échos du mont Hymette, du son des chalumeaux rustiques. Quand elle est près de s'éteindre, le ciel se couvre de voiles étincelants, et les nymphes de l'Attique vont d'un pas timide essayer sur le gazon des danses légères ; mais bientôt elle se hâte d'éclore, et alors on ne regrette ni la fraîcheur de la nuit qu'on vient de perdre, ni la splendeur du jour qui l'avait précédée ; il semble qu'un nouveau soleil se lève sur un nouvel univers, et qu'il apporte de l'Orient des couleurs inconnues aux mortels. Chaque instant ajoute un nouveau trait aux beautés de la nature ; à chaque instant, le grand ouvrage du développement des êtres avance vers sa perfection.

O jours brillants ! ô nuits délicieuses ! quelle émotion excitait dans mon âme cette suite de tableaux que vous offriez à tous mes sens ! O dieu des plaisirs ! ô printemps ! je vous ai vu cette année dans toute votre gloire ; vous parcouriez en vainqueur les campagnes de la Grèce, et vous détachiez de votre tête les fleurs qui devaient les embellir ; vous paraissiez dans les vallées, elles se changeaient en prairies riantes ; vous paraissiez sur les monta-

gnes, le serpolet et le thym exhalaient mille parfums; vous vous éleviez dans les airs, et vous y répandiez la sérénité de vos regards. Les amours empressés accouraient à votre voix, ils lançaient de toutes parts des traits enflammés, la terre en était embrasée. Tout renaissait pour s'embellir : tout s'embellissait pour plaire. Tel parut le monde au sortir du chaos, dans ces moments fortunés où l'homme, ébloui du séjour qu'il habitait, surpris et satisfait de son existence, semblait n'avoir un esprit que pour connaître le bonheur, un cœur que pour le désirer, une âme que pour le sentir.

(Voyage du jeune Anacharsis.)

La vallée de Tempé.

Après avoir passé l'embouchure du Titarésius, dont les eaux sont moins pures que celles du Pénée, nous arrivâmes à Gonnus, distante de Larisse d'environ cent soixante stades. C'est là que commence la vallée, et que le fleuve est resserré entre le mont Ossa qui se trouve à sa droite, et le mont Olympe qui est à sa gauche, et dont la hauteur est d'un peu plus de dix stades.

La vallée s'étend du sud-ouest au nord-est; sa longueur est de quarante stades, sa plus grande largeur d'environ deux stades et demi; mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne paraît être que de cent pieds.

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté surprenante. De leur pied jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal ; et, des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve présente presque partout un canal tranquille ; et, dans certains endroits, il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asile du repos et du plaisir. Ce qui nous étonnait le plus, était une certaine intelligence dans la distribution des ornements qui parent ces retraites. Ailleurs, c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature; ici, on dirait que la nature veut imiter l'art. Les lauriers, et différentes sortes d'arbrisseaux, forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bouquets de bois placés au pied de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, et les arbres, ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches et tombent en festons et en guirlandes. Enfin, tout présente en ces beaux lieux la décoration

la plus riante. De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie.

Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect et même au souvenir de cette charmante vallée. Au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que dans le printemps elle est tout émaillée de fleurs, et qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants que la solitude et la saison semblent rendre plus mélodieux et plus tendres.

Cependant nous suivions lentement le cours du Pénée, et mes regards, quoique distraits par une foule d'objets délicieux, revenaient toujours sur ce fleuve. Tantôt je voyais ses flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés; tantôt, m'approchant du rivage, je contemplais le cours paisible de ses ondes qui semblaient se soutenir mutuellement, et remplissaient leur carrière sans tumulte et sans effort. Je disais à Amyntor : « Telle est l'image d'une âme pure et tranquille; ses vertus naissent les unes des autres, elles agissent toutes de concert et sans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait seule éclater par son opposition. » Amyntor me répondit : « Je vais vous montrer l'image de l'ambition, et les funestes effets qu'elle produit. »

Alors, il me conduisit dans une des gorges du mont Ossa, où l'on prétend que se donna le combat des Titans contre les dieux. C'est là qu'un torrent impétueux se précipite sur un lit de rochers qu'il ébranle par la violence de ses chutes. Nous parvînmes en un endroit où ses vagues, fortement comprimées, cherchaient à forcer un passage; elles se heurtaient, se soulevaient, et tombaient en mugissant dans un gouffre d'où elles s'élançaient avec une nouvelle fureur, pour se briser les unes contre les autres dans les airs.

Mon âme était occupée de ce spectacle, lorsque je levai les yeux autour de moi; je me trouvai resserré entre deux montagnes noires, arides, et sillonnées dans toute leur hauteur par des abîmes profonds. Près de leurs sommets, des nuages erraient pesamment parmi des arbres funèbres, ou restaient suspendus sur leurs branches stériles. Au-dessous je vis la nature en ruine; les montagnes écroulées étaient couvertes de leurs débris, et n'offraient que des roches menaçantes et confusément entassées. Quelle puissance a donc brisé les liens de ces masses énormes? Est-ce la fureur des aquilons? est-ce un bouleversement du globe? est-ce en effet la vengeance terrible des dieux contre les Titans? je l'ignore; mais enfin, c'est dans cette affreuse vallée que les conquérants devraient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre.

(Voyage du jeune Anacharsis.)

RAYNAL.

(1713-1796.)

[Voyez page 147, pour le jugement littéraire.]

L'ouragan des Antilles.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblements de terre, et toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout à coup, au jour vif et brillant de la zone torride, succède une nuit universelle et profonde; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés, ou leurs débris dispersés; les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaisait à regarder des coteaux riches et verdoyants, on ne voit plus que des plantations bouleversées et des cavernes hideuses. Des malheureux, dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parents sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre et des vents, qui tombent et se brisent contre les rochers ébranlés et fracassés; les cris et les hurlements des hommes et des animaux, pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres et de débris, tout semble annoncer les dernières convulsions et l'agonie de la nature.

(Histoire philosophique et politique des deux Indes.)

Mœurs des habitants de l'Amérique septentrionale.

Les mœurs sont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'est ni poli ni corrompu par le séjour des grandes cités. Il règne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie et le jeu, ces passions de l'opulence oisive, altèrent rarement cette heureuse tranquillité. Les femmes sont

encore ce qu'elles doivent être, douces, modestes, compatissantes et secourables ; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du soin et des progrès de leurs plantations, qui seront le soutien de leur postérité. Un sentiment de bienveillance unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union comme une certaine égalité d'aisance, comme la sécurité qui naît de la propriété, comme l'espérance et la facilité d'augmenter ses possessions, comme l'indépendance réciproque où tous les hommes sont pour leurs besoins, jointe au besoin actuel de société pour leurs plaisirs. A la place du luxe qui traîne la misère à sa suite, au lieu de ce contraste affligeant et hideux, un bien-être universel, réparti sagement par la première distribution des terres, par le cours de l'industrie, a mis dans tous les cœurs le désir de se plaire mutuellement, désir plus satisfaisant sans doute que la secrète envie de nuire, qui est inséparable d'une extrême inégalité dans les fortunes et les conditions. On ne se voit jamais sans plaisir quand on n'est ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité qui est près de la haine. On se rapproche, on se rassemble ; on mène enfin dans les colonies cette vie champêtre qui fut la première destination de l'homme, la plus convenable à la santé, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces grâces, ces talents, ces jouissances recherchées, dont l'apprêt et les frais usent et fatiguent tous les ressorts de l'âme, amènent les vapeurs de la mélancolie après les soupirs de la volupté ; mais les plaisirs domestiques, l'attachement réciproque des parents et des enfants, l'amour conjugal, cet amour si pur, si délicieux pour qui sait le goûter et mépriser les autres amours. C'est là le spectacle enchanteur qu'offre partout l'Amérique septentrionale ; c'est dans les bois de la Floride et de la Virginie, c'est dans les forêts mêmes du Canada, qu'on peut aimer toute sa vie ce qu'on aima pour la première fois, l'innocence et la vertu, qui ne laissent jamais périr la beauté tout entière.

(Histoire philosophique et politique des deux Indes.)

MARMONTEL.

(1728-1799.)

[Voyez page 221, pour le jugement littéraire.]

Le volcan de Quito.

Heureux les peuples qui cultivent les vallées et les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots, des dépouilles de la terre! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans alarmes; le laboureur y sème et y moissonne en paix. Mais malheur aux peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'Océan, et dont la cime s'élève au-dessus des nues! Ce sont des soupiraux que le feu souterrain s'est ouverts, en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlants et liquides, des flots de cendre et de bitume qu'il lançait, et qui, dans leur chute, s'accumulaient au bord de ces gouffres ouverts. Malheur aux peuples que la fertilité de ce terrain perfide attache! Les fleurs, les fruits et les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu qui la dévore. Sa richesse, en croissant, présage sa ruine; et c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs : tel est le climat de Quito. La ville est dominée par un volcan terrible, qui, par de fréquentes secousses, en ébranle les fondements.

Un jour que le peuple indien, répandu dans les campagnes, labourait, semait, moissonnait (car ce riche vallon présente tous ces travaux à la fois), et que les filles du soleil, dans l'intérieur de leur palais, étaient occupées, les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le pontife et le roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît et se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent, le temple et les palais chancellent, et menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide

et des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment et lancent dans les airs des éclats de rochers brûlants qu'ils ont détachés de l'abîme : superbe et terrible spectacle, de voir des rivières de feu bondir à flots étincelants à travers des monceaux de neige, et s'y creuser un lit vaste et profond !

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur se répandent en un instant. Le laboureur regarde, et reste immobile. Il n'oserait entamer la terre qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les prêtres du soleil, les uns, tremblants, s'élancent hors du temple; les autres, consternés, embrassent l'autel de leur dieu. Les vierges éperdues sortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête; et, courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

(Les Incas.)

ESMÉNARD.

(1770-1812.)

Esménard, l'auteur des notes historiques et littéraires qui se trouvent dans la première édition du poëme de *l'Imagination*, de Delille, a lui-même enrichi son poëme de *la Navigation* de notes nombreuses et étendues, que l'importance et la variété des sujets qu'elles embrassent, les connaissances approfondies de l'auteur, ses voyages multipliés, et sa manière d'écrire et de peindre, rendent aussi instructives et souvent aussi intéressantes qu'une narration suivie de voyages.

Constantinople.

On vante le premier aspect de Naples et sa situation pittoresque entre le Vésuve qui fume et la mer bouillonnante; on admire la position de Gênes et de Lisbonne : mais qu'on se figure un port où toutes les puissances maritimes pourraient enfermer leurs escadres, et où des vaisseaux de cent canons mettent une planche à terre sans le moindre danger; que l'imagination élève, sur les deux rives de ce canal, une colline dont la pente douce descend jusqu'au bord des flots légèrement agités. A gauche, c'est l'antique Byzance avec ses bazars, ses mosquées, ses innombrables minarets, dont la forme n'imite aucun des édifices connus

dans le reste de l'Europe; à l'entrée du port, du même côté, sont les jardins du sérail, avec leurs touffes de cyprès, dont la sombre verdure laisse à peine entrevoir les bâtiments, presque tous surmontés d'un croissant ou d'une boule dorée. A droite, vis-à-vis le sérail, on voit le faubourg de Top-Khanè, école de l'artillerie ottomane; trois rangs de casernes, bâties depuis peu sur un plan uniforme et régulier, la plus belle fontaine de la ville, et un mouvement continuel qui contraste avec la solitude profonde, le repos, la beauté champêtre que les jardins du sérail introduisent dans ce paysage enchanteur. Un peu plus loin, sur la même ligne, est le faubourg de Galata, peuplé par les négociants, les marins, et tout ce qui tient au commerce des Francs: au-dessus de celui-ci s'élève Péra, qui couronne le sommet de l'amphithéâtre, où les ambassadeurs des peuples chrétiens ont fait bâtir des palais, modèles inutiles d'un luxe élégant et réfléchi. Après avoir passé Galata, on trouve l'arsenal des Turcs et le chantier de leur marine militaire. A l'entrée du port, sur un coteau fertile où commence l'Asie, et qui n'est séparé de la pointe du sérail et de Top-Khanè que par un canal d'un mille de largeur, s'élève Scutari, ville peuplée de quatre-vingt mille habitants, qui paraît à peine un faubourg de la métropole ottomane. Jetez au milieu de ce cadre immense cinq ou six cents navires, quarante mille bateaux de la forme la plus légère, qui, d'un crépuscule à l'autre, traversent en tous sens le port et le Bosphore; des milliers d'oiseaux que la charité musulmane protége, que l'absence du péril rend familiers, et qui tantôt flottent sur les ondes tranquilles, tantôt couronnent le toit des maisons et les mâts des vaisseaux; ajoutez à ce tableau, sans modèle et sans copie, les costumes des hommes du nord et du midi, de l'occident et de l'aurore; rappelez-vous la mollesse asiatique et l'activité européenne, la superbe indolence des Turcs, la vanité misérable des Grecs, l'industrie timide des Arméniens, l'avare patience des Juifs, l'ambition ingénieuse des Francs; et vous aurez une faible idée de ce qu'un seul regard embrasse au milieu du port de Constantinople. Si vous sortez un moment de son enceinte, partout des objets nouveaux commandent votre admiration.... D'un côté, Byzance prolonge, pendant cinq milles, ses temples, ses édifices, ses riches bazars, ses minarets menaçants, et s'étend depuis la pointe du sérail jusqu'à l'extrémité du château des Sept-Tours; la mer de Marmara baigne ses antiques murailles; en face sont les îles des Princes, couvertes de maisons de campagne et de jardins encore aussi simples que celui d'Alcinoüs; plus loin, les côtes de l'Asie Mineure, les golfes de Nicomédie et de Chalcédoine, le mont Olympe, au sommet couvert de neige, ayant à ses pieds la ville de Brouse, ancienne capitale de l'empire ottoman, et sous vos

yeux les vaisseaux apportant de la mer Égée les productions de la Grèce, de la Natolie, de l'Égypte, de la Syrie et de l'Europe occidentale. Sortez-vous du port par l'autre canal, vous entrez dans le Bosphore de Thrace, dont les deux rivages présentent, pendant plus de vingt milles, une suite non interrompue de villages, de palais, de kiosques, de sites délicieux; toutes les richesses et la pompe orientales dans les nombreux sérails que le Grand Seigneur et les sultanes ont fait construire sur la côte; une image du goût européen dans les maisons que les ministres étrangers occupent à Tarapia et à Buyukdéré; des tours antiques et pittoresques bâties par les Génois pour la défense du Bosphore, dans le temps de leur grandeur passée; des forteresses modernes, et peut-être inutiles, dont la crainte des armées russes a hérissé les bords du canal; enfin, à l'entrée de la mer Noire, les vaisseaux qui portent à Constantinople les tributs de l'Arménie et de Trébisonde, ou les productions de la Tartarie, de la Crimée et des pays voisins du Caucase : pays arrachés à l'empire des Turcs par une nation aussi barbare qu'eux, au commencement de ce siècle, et qui, depuis trente ans, a souvent fixé tous les regards par l'audace de ses entreprises, par l'éclat de ses victoires, et par le luxe des arts florissants chez les peuples les plus civilisés. En un mot, il n'est pas un seul point, sur ce rivage, qui n'éveille la mémoire et la pensée, qui ne défie l'imagination et le pinceau.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

(1737-1814.)

[Voyez page 75, pour le jugement littéraire.]

Un ouragan à l'île de France.

Un de ces étés qui désolent de temps à autres les terres situées entre les tropiques vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au Capricorne échauffe pendant trois semaines l'île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts; l'herbe était brûlée, des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient dessé-

chés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer; seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune tout rouge se levait dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements : le Cafre même qui les conduisait se couchait sur la terre pour y trouver de la fraîcheur. Partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons : des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin était devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers. Sur le soir la pluie cessa, le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

(Paul et Virginie.)

Une tempête dans les mers de l'Inde.

Quand nous eûmes doublé le cap de Bonne-Espérance, et que nous vîmes l'entrée du canal de Mozambique, le 23 de juin, vers le solstice d'été, nous fûmes assaillis par un vent épouvantable du sud. Le ciel était serein; on n'y voyait que quelques petits nuages cuivrés, semblables à des vapeurs rousses, qui le traversaient avec plus de vitesse que celle des oiseaux. Mais la mer était sillonnée par cinq ou six vagues longues et élevées semblables à des chaînes de collines, espacées entre elles par de larges et profondes vallées. Chacune de ces collines aquatiques était à deux ou trois étages. Le vent détachait de leurs sommets anguleux une espèce de crinière d'écume, où se peignaient çà et là les couleurs de l'arc-en-ciel. Il en emportait aussi des tourbillons d'une poussière blanche qui se répandait au loin dans leurs vallons, comme

celle qu'il élève sur les grands chemins en été. Ce qu'il y avait de plus redoutable, c'est que quelques sommets de ces collines, poussés en avant de leurs bases par la poussière du vent, se déferlaient en énormes voûtes, qui se roulaient sur elles-mêmes en mugissant et en écumant, et eussent englouti le plus grand vaisseau s'il se fût trouvé sous leurs ruines. L'état de notre vaisseau concourait avec celui de la mer à rendre notre situation affreuse. Notre grand mât avait été brisé la nuit par la foudre, et le mât de misaine, notre unique voile, avait été emporté le matin par le vent. Le vaisseau, incapable de gouverner, voguait en travers, jouet du vent et des lames. J'étais sur le gaillard d'arrière, me tenant accroché aux haubans du mât d'artimon, tâchant de me familiariser avec ce terrible spectacle. Quand une de ces montagnes approchait de nous, j'en voyais le sommet à la hauteur de nos huniers, c'est-à-dire à plus de cinquante pieds au-dessus de ma tête. Mais la base de cette effroyable digue venant à passer sous notre vaisseau, elle le faisait tellement pencher que ses grandes vergues trempaient à moitié dans la mer qui mouillait le pied de ses mâts, de sorte qu'il était au moment de chavirer. Quand il se trouvait sur sa crête, il se redressait et se renversait tout à coup en sens contraire sur sa pente opposée avec non moins de danger, tandis qu'elle s'écoulait de dessous lui, avec la rapidité d'une écluse, en large nappe d'écume.

Il était alors impossible de recevoir quelque consolation d'un ami, ou de lui en donner. Le vent était si violent qu'on ne pouvait entendre les paroles mêmes qu'on se disait en criant à l'oreille à tue-tête. L'air emportait la voix, et ne permettait d'ouïr que le sifflement aigu des vergues et des cordages, et les bruits rauques des flots, semblables aux hurlements des bêtes féroces. Nous restâmes ainsi entre la vie et la mort, depuis le lever du soleil jusqu'à trois heures après midi.

(Harmonies de la nature.)

Respect des Chinois pour les tombeaux.

Paris, où l'on vient apprendre la décence et l'urbanité, est le lieu du monde où l'on a le moins de respect pour les restes des objets qui nous ont été chers. L'homme, livré dans cette vaste capitale à une infinité de goûts frivoles, ne conserve aucun souvenir de ses semblables, dès qu'ils sont morts. Ils n'ont d'autres lieux de sépulture que des fosses profondes où l'on précipite chaque jour, sans aucune distinction de sexe ni d'âge, les femmes, les enfants, les vieillards, jusqu'à ce qu'elles soient remplies. L'ami ne peut plus reconnaître les cendres de son ami dans ces

voiries humaines ; il craint même de s'approcher de ces gouffres de la mort d'où s'exhalent sans cesse des vapeurs funestes aux vivants [1].

Il n'en est pas ainsi chez les Chinois, ce peuple le plus ancien de la terre, parce que son gouvernement est fondé sur les lois de la nature. Leurs tombeaux font un des principaux ornements des environs de leurs villes. Chaque famille a en propriété une petite portion de terre dans les collines du voisinage. Elle y fait creuser une grotte, où elle dépose avec un respect religieux les corps de ses parents ; l'entrée de la grotte est décorée de quelques arbres, à l'ombre desquels se reposent souvent les voyageurs. Lorsqu'un corps est consumé par le temps et par la chaux, on l'ensevelit. Le plus proche parent, vêtu d'une grosse étoffe de chanvre, et ceint d'une corde, vient, à la tête de la famille, en recueillir les ossements ; il les dépose dans une urne de porcelaine, qu'il place, avec celles de ses ancêtres, dans une chambre particulière de sa maison. C'est là qu'il retrouve des urnes pleines de pleurs, suivant l'expression de Juvénal. Il y voit aussi d'un coup d'œil ses nombreux aïeux, qui se sont succédé pendant plusieurs siècles. Le sentiment d'une longue antiquité est dans sa famille, comme il est dans l'empire. Elle voit, à la suite les uns des autres, les auteurs auxquels elle doit le jour ; et, plusieurs fois par an, elle invoque, par des sacrifices et des libations, leurs esprits qu'elle croit retournés dans les cieux ; elle les prie de lui inspirer de bons conseils et de présider à ses destinées. C'est sans doute à des rites aussi touchants, et à ces sentiments religieux envers leurs parents morts, que les Chinois doivent l'amour qu'ils portent à leur parents vivants et à leur patrie. Leurs tombeaux sont les fondements de leur empire, qui dure depuis plus de quatre mille ans.

1. Sauf ce désolant usage, qui subsiste encore, d'engouffrer pêle-mêle les pauvres dans la fosse commune, il faut reconnaître qu'il est peu de villes au monde, s'il en est, où le culte des morts soit aussi public et aussi touchant qu'à Paris.

CHOISEUL-GOUFFIER.

(1752-1817.)

Il n'est pas douteux que les conversations du célèbre auteur des *Voyages du jeune Anacharsis*, n'aient eu une grande influence sur la détermination que prit le comte de Choiseul, d'aller visiter les antiques et célèbres contrées qui en faisaient le sujet le plus ordinaire et le plus intéressant, de parcourir la Grèce et l'Asie Mineure, d'en étudier les peuples, les mœurs, les institutions, et d'en décrire tous les monuments qui subsistent encore.... Le *Voyage pittoresque de la Grèce*, trois ans avant sa publication, ouvrit à son auteur les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ce ne fut qu'en 1784, deux ans après la publication du *Voyage pittoresque*, que l'Académie française l'admit au nombre de ses membres. Dans le cours de la même année, Louis XVI nomma M. de Choiseul son ambassadeur à Constantinople. Cette mission importante lui donna l'occasion de revoir la Grèce.... Il la parcourut avec des moyens plus puissants de la connaître, de l'explorer, et de compléter en le perfectionnant son *Voyage pittoresque*. Au milieu de ses travaux politiques, pendant son ambassade à Constantinople, il n'avait point négligé ses travaux scientifiques et littéraires. Il avait parcouru lui-même de nouveau plusieurs parties de la Grèce, de l'Asie Mineure, et particulièrement de la Troade. Il avait envoyé à grands frais des savants et des artistes explorer les lieux qu'il n'avait pu voir de ses propres yeux. Il s'occupa de rassembler ces riches matériaux et de compléter son bel ouvrage sur la Grèce. Ce ne fut que sept ans après sa rentrée en France, en 1809, qu'il publia la première partie de son second volume; la dernière partie n'a été publiée qu'après sa mort. Ce second volume a moins d'éclat et d'imagination dans le style, mais plus de science positive et d'instruction réelle. L'auteur s'y montre moins coloriste, moins peintre, moins poëte, mais plus érudit, observateur encore plus exact, philosophe encore plus éclairé.... C'est dans ce second volume que M. de Choiseul parcourt, un Homère à la main, la Troade et tous les lieux qu'ont rendus immortels les chants de l'Iliade; qu'il promène son lecteur sur les bords du Simoïs et du Scamandre, lui fait connaître les champs de combat où se rencontrèrent les héros grecs et troyens, et retrouve, après tant de siècles, les tombeaux où furent déposés les restes des plus illustres d'entre eux.

M. DE FÉLETZ.

Les caravansérails et les mœurs hospitalières de l'Orient.

On appelle du mot générique *kan* tous les lieux publics où les voyageurs sont admis : on donne plus particulièrement le nom de *kiarvansérai* aux bâtiments assez vastes pour recevoir de nombreuses troupes de marchands, nommées *kiarvan*, et que nous appelons assez improprement *caravanes*. Ces édifices sont dus presque tous à la piété des pachas ou des riches particuliers qui les ont fait construire, et les ont placés sous la sauvegarde de la religion, en consacrant à des mosquées le modique revenu qu'on en retire.

Les *kiarvansérais* sont presque toujours formés de quatre bâtiments qui renferment une vaste cour : au rez-de-chaussée sont des écuries et des magasins; l'étage supérieur est divisé en un grand nombre de chambres; elles ont presque toutes une cheminée, et communiquent par une galerie extérieure; au milieu de la cour est une fontaine abondante et richement décorée; de magnifiques platanes en ombragent le pourtour, et présentent leur abri aux voyageurs fatigués. C'est un spectacle intéressant que celui d'un kan, lorsque, vers la fin du jour, plusieurs caravanes arrivent de divers endroits pour y passer la nuit : de longues files de chameaux viennent y déposer leurs charges précieuses; une foule de cavaliers les accompagnent ou les suivent; ils ont des vêtements variés, des armes, des figures différentes. Le mouvement est général; on parle à la fois plusieurs langues; on se retrouve avec surprise; on se reconnaît avec joie; les uns proposent des marchés, les autres s'interrogent sur les dangers de la route : toutes les nations, toutes les religions se rapprochent pour leur intérêt commun. Un vieillard, inspecteur du kan, chargé d'y maintenir le bon ordre, est assis à l'entrée; il accueille les voyageurs, leur rend le salut et les vœux qu'ils lui adressent, il s'informe de ceux qu'il n'aperçoit point encore : tous se félicitent de le revoir, et le traitent avec égards; il veille aux intérêts de ses hôtes, assigne les places, prévient les discordes. Et si, à la suite de ces riches convois, venus des régions lointaines, il se trouve, par un contraste trop fréquent, quelques malheureux dénués de tout, au nom de Dieu et de Mahomet, ils sont traités comme des frères qui achèvent plus laborieusement que d'autres le pèlerinage de la vie. Ils n'ont pas craint d'entrer; sur la porte ils ont lu ces mots, gravés en lettres d'or : « Le paradis est à ceux qui nourrissent, pour l'amour de Dieu, les malheureux sans ressources, les orphelins et les esclaves. »

A l'aspect de tels monuments, pourrait-on ne pas arrêter quelques instants sa pensée sur l'origine et les pratiques diverses de cette vertu de l'Orient, qui semble s'unir à l'enfance du monde? C'est surtout dans les contrées où les mœurs ont conservé leur simplicité originelle, c'est sous les tentes de ces nomades, riches de leurs nombreux troupeaux et heureux de leur indépendance, qu'on retrouve les habitudes patriarcales; qu'on croit voir encore Abraham, oubliant le poids des années pour courir au-devant des voyageurs inconnus et les conjurer de ne pas dédaigner sa demeure; ou ce pieux Israélite, modèle de bienfaisance, qui charmait sa captivité en soulageant le malheur de ses frères. Dans des lieux où se retrace ainsi la vive image de ces mœurs antiques, le voyageur accueilli, secouru, bénit la fidélité de ces peuples aux pieux usages de leurs pères; il souhaite que le malheur ne puisse les atteindre, que son hôte généreux ne soit jamais réduit à s'écrier comme Job succombant à l'excès de ses douleurs: « Je n'ai pourtant pas laissé l'étranger hors de ma demeure, et ma porte fut toujours ouverte aux voyageurs. »

En effet, tous les Arabes pourraient encore aujourd'hui prendre, comme Job, le ciel à témoin de leur attachement à ces principes révérés; les usages qui leur sont particuliers remontent, comme eux, jusqu'aux premiers âge du monde. Le voyageur, après quelques expressions réciproques de bienveillance, offre un léger présent, toujours reçu avec un sentiment religieux : un don considérable serait repoussé comme une insulte; et si, à la fin d'un long voyage, il se trouve avoir distribué les productions du sol ou de l'industrie de son pays, dont il avait eu le soin de se munir, c'est alors une fleur, une simple branche d'arbuste, cueillie près de la maison, qu'il présente en entrant. Cet acte seul est une formule qui sollicite un asile, et qui est toujours entendue. Offrir la feuille verte est, pour ces peuples, synonyme de demander l'hospitalité; les serviteurs, les enfants s'empressent autour du mussafir; on dirait qu'il apporte une heureuse nouvelle; on se fait un sujet de joie de sa présence; et déjà il est bien sûr que rien ne sera négligé de ce qui peut lui rendre son séjour agréable; c'est un devoir rigoureux de le garder au moins trois jours, de tuer pour lui l'agneau le plus gras; le mussafir est invité à porter le premier la main au plat, à se croire le maître de la maison; et, d'après un usage général, c'est lui qui doit faire les honneurs du repas qu'on lui donne, et offrir le premier morceau à celui qui le nourrit : son hôte le remercie d'avoir choisi sa demeure, et se félicite du bonheur dont cette préférence lui semble le présage.

Les Arabes Bédouins, eux-mêmes, toujours prêts pour le pillage, qu'aucun lien n'unit aux autres nations, qui dépouillent

sans pitié les caravanes traversant les déserts et poursuivent le voyageur fuyant à leur aspect, qui se croient le droit de reprendre par la force l'antique héritage dont ils furent, disent-ils, injustement dépouillés dans la personne d'Ismaël, semblent tout à coup, par une étonnante opposition, oublier leur caractère, pour exercer la plus noble et la plus courageuse hospitalité. Jamais aucun d'eux n'abandonnera l'étranger qu'il aura reçu; la famille entière périra plutôt pour le défendre, pour se préserver de l'affront d'avoir laissé insulter un de ses hôtes; et, à l'abri de ce titre sacré, le voyageur traversera le désert au milieu des hordes ennemies, protégé à la fois par l'honneur et la religion. Tous s'indigneraient de la seule idée de trahir le malheureux qui se serait réfugié sous leur toit, qui aurait touché le pan de leur robe.

Les musulmans ont tous ces mêmes principes. Le nom de *mussafir* est à la fois une sauvegarde et un titre d'honneur que les plus fanatiques ne refusent pas aux chrétiens. Pour être l'objet de leur intérêt, il suffit d'être loin de sa terre natale : tout déplacement est en effet un malheur aux yeux de ces hommes qui trouvent la félicité dans le repos, et ne peuvent même concevoir le but de nos brillantes agitations. Tandis que, parmi nous, le voyageur est souvent l'homme heureux dont on envie le sort, il est constamment pour ces peuples un infortuné à secourir, un navigateur jeté sur un côte lointaine. On sent bien, cependant, que l'hospitalité en honneur chez tous les peuples de l'Orient, quelle que soit leur croyance, doit recevoir une teinte particulière des mœurs de chacun de ces peuples. Chez les Arabes, elle porte l'empreinte de leur simplicité et de leur indépendance : celle des Turcs a quelque chose de contraint et d'austère comme eux; ils laissent trop souvent apercevoir l'embarras qu'ils éprouvent, en admettant des étrangers dont ils redoutent l'indiscrétion : on voit qu'en vous recevant, c'est un devoir qu'ils remplissent; chez les Grecs, au contraire, c'est réellement une fête qu'ils célèbrent; et l'on est frappé de ce contraste, surtout dans les îles où ils ont conservé plus fidèlement leurs usages, où ils ne sont pas alarmés par la présence de leurs tyrans, et par la nécessité de cacher leur aisance à la rapacité qui les épie.

A la vue d'un bateau entrant dans le port de Naxos, de Chios, de Myconi, etc., les chefs de la petite nation viennent s'informer quel est l'étranger que la curiosité amène sur leurs bords; et celui qui s'est assuré le premier le bonheur de l'attirer chez lui, s'efforce de justifier cette distinction dont il s'honore. Sa famille, qu'il s'est hâté de faire avertir, est déjà prête à recevoir le voyageur : on s'empresse de lui apporter du café, des fruits ou des conserves de roses : la fille de la maison, parée de toutes les grâces de son âge, les lui présente, et s'étonne de l'embarras qu'il témoi-

gne en se voyant servi par elle. Après un premier moment de repos, on lui propose de prendre un bain, ou de dormir quelques heures; ce temps est employé à préparer une agréable soirée. Les voisins sont invités au repas et à un bal, où les jeunes et belles insulaires exécutent des danses dont l'origine remonte aux premiers siècles de la Grèce; elles se font un amusement des questions que hasarde l'étranger, de l'ignorance où il est de leurs usages; elles se plaisent à les lui expliquer; et, cependant, le maître de la maison s'occupe des moyens de lui faire parcourir le lendemain l'intérieur de l'île, de lui montrer les sites les plus intéressants ou quelques débris d'antiques édifices : il raconte les vieilles traditions du pays; et, soit qu'il partage les idées populaires, soit qu'il étonne en montrant une instruction qu'on ne lui supposait pas, il intéresse toujours par la vivacité de son imagination et la facilité de son langage. On essaye de retenir le voyageur; il éprouve lui-même le désir de rester; et lorsque, après quelques jours de repos et de distraction, il se décide enfin au départ, ce n'est jamais sans regret, sans souffrir de l'idée qu'il ne verra probablement plus ceux dont il vient d'éprouver une réception si aimable et si désintéressée. Quelle satisfaction pour lui si, quelques années après, des circonstances imprévues le ramenaient dans ce pays, avec le pouvoir de faire quelque bien, avec les moyens de rendre à ses anciens hôtes l'accueil qu'il en a reçu !

(Voyage pittoresque de la Grèce.)

Mme DE STAEL.

(1770-1817.)

[Voyez page 232, pour le jugement littéraire.]

Moscou.

Des coupoles dorées annoncent de loin Moscou; cependant, comme le pays environnant n'est qu'une plaine, ainsi que toute la Russie, on peut arriver dans la grande ville sans être frappé de son étendue. Quelqu'un disait avec raison que Moscou était plutôt une province qu'une ville. En effet, l'on y voit des cabanes, des maisons, des palais, un bazar comme en Orient, des églises, des établissements publics, des pièces d'eau, des bois, des parcs. La diversité des mœurs et des nations qui composent

la Russie se montrait dans ce vaste séjour. Voulez-vous, me disait-on, acheter des châles de Cachemire dans le quartier des Tartares? Avez-vous vu la ville chinoise? L'Asie et l'Europe se trouvaient réunies dans cette immense cité. On y jouissait de plus de liberté qu'à Pétersbourg, où la cour doit nécessairement exercer beaucoup d'influence. Les grands seigneurs établis à Moscou ne recherchaient point les places; mais ils prouvaient leur patriotisme par des dons immenses faits à l'État, soit pour des établissements publics pendant la paix, soit comme secours pendant la guerre. Les fortunes colossales des grands seigneurs russes sont employées à former des collections de tous genres, à des entreprises, à des fêtes dont les Mille et une Nuits ont donné les modèles, et ces fortunes se perdent aussi très-souvent par les passions effrénées de ceux qui les possèdent. Quand j'arrivai dans Moscou, il n'était question que des sacrifices que l'on faisait pour la guerre. Un jeune comte de Momonoff levait un régiment pour l'État, et n'y voulait servir que comme sous-lieutenant; une comtesse Orloff, aimable et riche à l'asiatique, donnait le quart de son revenu. Lorsque je passais devant ces palais entourés de jardins, où l'espace était prodigué dans une ville comme ailleurs au milieu de la campagne, on me disait que le propriétaire de cette superbe demeure venait de donner mille paysans à l'État, cet autre deux cents. J'avais de la peine à me faire à cette expression, *donner des hommes;* mais les paysans eux-mêmes s'offraient avec ardeur, et leurs seigneurs n'étaient dans cette guerre que leurs interprètes.

Dès qu'un Russe se fait soldat, on lui coupe la barbe, et de ce moment il est libre. On voulait que tous ceux qui auraient servi dans la milice fussent aussi considérés comme libres; mais alors la nation l'aurait été, car elle s'est levée presque en entier. Espérons qu'on pourra sans secousses amener cet affranchissement si désiré; mais en attendant, on voudrait que les barbes fussent conservées, tant elles donnent de force et de dignité à la physionomie. Les Russes à longue barbe ne passent jamais devant une église sans faire le signe de la croix, et leur confiance dans les images visibles de la religion est très-touchante. Leurs églises portent l'empreinte de ce goût du luxe qu'ils tiennent de l'Asie; on n'y voit que des ornements d'or, d'argent et de rubis. On dit qu'un homme en Russie avait proposé de composer un alphabet avec des pierres précieuses, et d'écrire ainsi la Bible. Il connaissait la meilleure manière d'intéresser à la lecture l'imagination des Russes. Cette imagination, jusqu'à présent néanmoins, ne s'est manifestée, ni par les beaux-arts, ni par la poésie. Ils arrivent très-vite, en toutes choses, jusqu'à un certain point, et ne vont pas au delà. L'impulsion fait faire les premiers pas; mais les se-

conds appartiennent à la réflexion; et ces Russes, qui n'ont rien des peuples du Nord, sont, jusqu'à présent, très-peu capables de méditation.

Quelques-uns des palais de Moscou sont en bois, afin qu'ils puissent être bâtis plus vite, et que l'inconstance naturelle à la nation, dans tout ce qui n'est pas la religion et la patrie, se satisfasse en changeant facilement de demeure. Plusieurs de ces beaux édifices ont été construits pour une fête; on les destinait à l'éclat d'un jour, et les richesses dont on les a décorés les ont fait durer jusqu'à cette époque de destruction universelle. Un grand nombre de maisons sont coloriées en vert, en jaune, en rose, et sculptées en détail comme des ornements de dessert.

Le Kremlin, cette citadelle où les empereurs de Russie se sont défendus contre les Tartares, est entouré d'une haute muraille crénelée et flanquée de tourelles qui, par leurs formes bizarres, rappellent plutôt un minaret de Turquie qu'une forteresse comme la plupart de celles de l'Occident. Mais quoique le caractère extérieur des édifices de la ville soit oriental, l'impression du christianisme se retrouvait dans cette multitude d'églises si vénérées qui attiraient les regards à chaque pas. On se rappelait Rome en voyant Moscou; non assurément que les monuments y fussent du même style, mais parce que le mélange de la campagne solitaire et des palais magnifiques, la grandeur de la ville et le nombre infini des temples, donnent à la Rome asiatique quelques rapports avec la Rome européenne.

C'est vers les premiers jours d'août qu'on me fit voir l'intérieur du Kremlin : j'y arrivai par l'escalier que l'empereur Alexandre avait monté peu de jours auparavant, entouré d'un peuple immense qui le bénissait, et lui promettait de défendre son empire à tout prix. Ce peuple a tenu parole. On m'ouvrit d'abord les salles où l'on renfermait les armes des anciens guerriers de Russie : les arsenaux de ce genre sont plus dignes d'intérêt dans les autres pays de l'Europe. Les Russes n'ont pas pris part aux temps de la chevalerie; ils ne se sont pas mêlés des croisades. Constamment en guerre avec les Tartares, les Polonais et les Turcs, l'esprit militaire s'est formé chez eux au milieu des atrocités de tout genre qu'entraînaient la barbarie des nations asiatiques et celle des tyrans qui gouvernaient la Russie. Ce n'est donc pas la bravoure généreuse des Bayard ou des Percy, mais l'intrépidité d'un courage fanatique qui s'est manifestée dans ce pays depuis plusieurs siècles. Les Russes, dans les rapports de la société, si nouveaux pour eux, ne se signalent point par l'esprit de chevalerie tel que les peuples de l'Occident le conçoivent, mais ils se sont toujours montrés terribles contre leurs ennemis. Tant de massacres ont eu lieu dans l'intérieur de la Russie, jusqu'au règne de

Pierre le Grand et par delà, que la moralité de la nation, et surtout celle des grands seigneurs, doit en avoir beaucoup souffert Ces gouvernements despotiques, dont la seule limite est l'assassinat du despote, bouleversent les principes de l'honneur et du devoir dans la tête des hommes; mais l'amour de la patrie, l'attachement aux croyances religieuses, se sont maintenus dans toute leur force à travers les débris de cette sanglante histoire. et la nation qui conserve de telles vertus peut encore étonner le monde.

On me conduisit, de l'ancien arsenal, dans les chambres occupées jadis par les czars, et où l'on conserve les vêtements qu'ils portaient le jour de leur couronnement. Ces appartements n'ont aucun genre de beauté, mais ils s'accordent très-bien avec la vie dure que menaient et que mènent encore les czars. La plus grande magnificence règne dans les palais d'Alexandre, mais lui-même couche sur la dure, et voyage comme un officier cosaque.

On faisait voir, dans le Kremlin, un trône partagé, qui fut occupé d'abord par Pierre Ier et Ivan, son frère. La princesse Sophie, leur sœur, se plaçait derrière la chaise d'Ivan, et lui dictait ce qu'il devait dire; mais cette force empruntée ne résista pas longtemps à la force native de Pierre Ier, et bientôt il régna seul. C'est à dater de son règne que les czars ont cessé de porter le costume asiatique. La grande perruque du siècle de Louis XIV arriva avec Pierre Ier, et, sans porter atteinte à l'admiration qu'inspire ce grand homme, il y a je ne sais quel contraste désagréable entre la férocité de son génie et la régularité cérémonieuse de son vêtement. A-t-il eu raison d'effacer, autant qu'il le pouvait, les mœurs orientales du sein de sa nation? devait-il placer sa capitale au nord et à l'extrémité de son empire? C'est une grande question qui n'est point encore résolue : les siècles seuls peuvent commenter de si grandes pensées.

Je montai sur le clocher de la cathédrale, appelée Ivan Véliki, d'où l'on domine toute la ville : de là je voyais ce palais des czars qui ont conquis par leurs armes les couronnes de Casan, d'Astracan et de Sibérie. J'entendais les chants de l'église où le catholicos, prince de Géorgie, officiait au milieu des habitants de Moscou, et formait une réunion chrétienne entre l'Asie et l'Europe. Quinze cents églises attestaient la dévotion du peuple moscovite.

Les établissements de commerce à Moscou portaient un caractère asiatique; des hommes à turban, d'autres habillés selon les divers costumes de tous les peuples de l'Orient, étalaient les marchandises les plus rares; les fourrures de la Sibérie et les tissus de l'Inde offraient toutes les jouissances du luxe à ces grands seigneurs, dont l'imagination se plaît aux zibelines des Samoïèdes

comme aux rubis des Persans. Ici, le jardin et le palais de Rasoumouski renfermaient la plus belle collection de plantes et de minéraux; ailleurs, un comte de Boutourlin avait passé trente ans de sa vie à rassembler une belle bibliothèque : parmi les livres qu'il possédait, il y en avait sur lesquels on trouvait des notes de la main de Pierre Ier.

Plus loin était la maison des enfants trouvés, l'une des plus touchantes institutions de l'Europe; des hôpitaux pour toutes les classes de la société se faisaient remarquer dans les divers quartiers de la ville; enfin, l'œil ne pouvait se porter que sur des richesses ou sur des bienfaits, sur des édifices de luxe ou de charité, sur des églises ou sur des palais, qui répandaient du bonheur ou de l'éclat sur une vaste portion de l'espèce humaine. On apercevait les sinuosités de la Moscowa, de cette rivière qui, depuis la dernière invasion des Tartares, n'avait plus roulé de sang dans ses flots : le jour était superbe; le soleil semblait se complaire à verser ses rayons sur les coupoles étincelantes. Je me rappelai ce vieux archevêque, Platon, qui venait d'écrire à Alexandre une lettre pastorale dont le style oriental m'avait vivement émue : il envoyait l'image de la Vierge, des confins de l'Europe, pour conjurer loin de l'Asie l'homme qui voulait faire porter aux Russes tout le poids des nations enchaînées sur ses pas.

Venise.

On s'embarque sur la Brenta pour arriver à Venise, et des deux côtés du canal on voit les palais des Vénitiens, grands et un peu délabrés, comme la magnificence italienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre, et qui ne rappelle en rien le goût antique. L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient; c'est un mélange de moresque et de gothique qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination. Le peuplier, cet arbre régulier comme l'architecture, borde le canal presque partout. Le ciel est d'un bleu vif qui contraste avec le vert éclatant de la campagne: ce vert est entretenu par l'abondance excessive des eaux : le ciel et la terre sont ainsi de deux couleurs si fortement tranchées, que cette nature elle-même a l'air d'être arrangée avec une sorte d'apprêt; et l'on n'y trouve point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l'Italie. L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable: on croit d'abord voir une ville submergée, et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer; mais Venise étant sur un terrain tout à fait plat, les

clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation ; on ne voit pas même une mouche en ce séjour; tous les animaux en sont bannis ; et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville dont les rues sont des canaux, et le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence ; ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre ; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont l'orage fait une prison; car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple à Venise qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles noires qui glissent sur les canaux ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme. Le soir on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles, car de nuit leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile. Dans ce séjour tout est mystère, le gouvernement, les coutumes et l'amour. Sans doute il y a beaucoup de jouissances pour le cœur et la raison quand on parvient à pénétrer dans tous ces secrets; mais les étrangers doivent trouver l'impression du premier moment singulièrement triste.

(Corinne.)

La fête d'Interlaken, en Suisse.

Pour aller à la fête, il fallait s'embarquer sur l'un de ces lacs dans lesquels les beautés de la nature se réfléchissent, et qui semblent placés au pied des Alpes pour en multiplier les ravissants aspects. Un temps orageux nous dérobait la vue distincte des montagnes; mais, confondues avec les nuages, elles n'en étaient que plus redoutables. La tempête grossissait, et, bien qu'un sentiment de terreur s'emparât de mon âme, j'aimais cette foudre du ciel qui confond l'orgueil de l'homme. Nous nous reposâmes un moment dans une espèce de grotte, avant de nous hasarder à traverser la partie du lac de Thun qui est entourée de rochers inabordables. C'est dans un lieu pareil que Guillaume Tell sut braver les abîmes et s'attacher à des écueils pour échapper à ses tyrans. Nous aperçûmes alors dans le lointain cette montagne

qui porte le nom de Vierge (*Jungfrau*); aucun voyageur n'a jamais pu gravir jusqu'à son sommet : elle est moins haute que le mont Blanc, et cependant elle inspire plus de respect, parce qu'on la sait inaccessible.

Nous arrivâmes à Unterseen, et le bruit de l'Aar, qui tombe en cascades autour de cette petite ville, disposait l'âme à des impressions rêveuses. Les étrangers, en grand nombre, étaient logés dans des maisons de paysans, fort propres, mais rustiques. Il était assez piquant de voir se promener, dans les rues d'Unterseen, de jeunes Parisiens tout à coup transportés dans les vallées de la Suisse; ils n'entendaient plus que le bruit des torrents, ils ne voyaient plus que des montagnes, et cherchaient si dans ces lieux solitaires ils pourraient s'ennuyer assez pour retourner avec plus de plaisir encore dans le monde.

Le soir qui précéda la fête, on alluma des feux sur les montagnes; c'est ainsi que jadis les libérateurs de la Suisse donnèrent le signal de leur sainte conspiration. Ces feux placés sur les sommets ressemblaient à la lune lorsqu'elle se lève derrière les montagnes, et qu'elle se montre à la fois ardente et paisible. On eût dit que des astres nouveaux venaient assister au plus touchant spectacle que notre monde puisse encore offrir. L'un de ces signaux enflammés semblait placé dans le ciel, d'où il éclairait les ruines du château d'Unspunnen, autrefois possédé par Berthold, le fondateur de Berne, en mémoire de qui se donnait la fête. Des ténèbres profondes environnaient ce point lumineux; et les montagnes, qui pendant la nuit ressemblent à de grands fantômes, apparaissaient comme l'ombre gigantesque des morts qu'on voulait célébrer.

Le jour de la fête le temps était doux, mais nébuleux; il fallait que la nature répondît à l'attendrissement de tous les cœurs. L'enceinte choisie pour les jeux est entourée de collines parsemées d'arbres, et des montagnes à perte de vue sont derrière ces collines. Tous les spectateurs, au nombre de près de six mille, s'assirent sur les hauteurs en pente, et les couleurs variées des habillements ressemblaient dans l'éloignement à des fleurs répandues sur la prairie. Jamais un aspect plus riant ne put annoncer une fête; mais quand les regards s'élevaient, des rochers suspendus semblaient, comme la destinée, menacer les humains au milieu de leurs plaisirs.

Lorsque la foule des spectateurs fut réunie, on entendit venir de loin la procession de la fête, procession solennelle en effet, puisqu'elle était consacrée au culte du passé. Une musique agréable l'accompagnait; les magistrats paraissaient à la tête des paysans; les jeunes paysannes étaient vêtues selon le costume ancien et pittoresque de chaque canton; les hallebardes et les

bannières de chaque vallée étaient portées en avant de la marche par des hommes à cheveux blancs, habillés précisément comme on l'était il y a cinq siècles lors de la conjuration de Rutli. Une émotion profonde s'emparait de l'âme en voyant ces drapeaux si pacifiques qui avaient pour gardiens des vieillards. Le vieux temps était représenté par ces hommes âgés pour nous, mais si jeunes en présence des siècles! Je ne sais quel air de confiance dans tous ces êtres faibles touchait profondément, parce que cette confiance ne leur était inspirée que par la loyauté de leur âme. Les yeux se remplissaient de larmes au milieu de la fête, comme dans ces jours heureux et mélancoliques où l'on célèbre la convalescence de ce qu'on aime.

Enfin les jeux commencèrent; et les hommes de la vallée et les hommes de la montagne montrèrent, en soulevant d'énormes poids, en luttant les uns contre les autres, une agilité et une force de corps très-remarquables. Cette force rendait autrefois les nations plus militaires; aujourd'hui que la tactique et l'artillerie disposent du sort des armées, on ne voit dans ces exercices que des jeux agricoles. La terre est mieux cultivée par des hommes aussi robustes; mais la guerre ne se fait qu'à l'aide de la discipline et du nombre, et les mouvements même de l'âme ont moins d'empire sur la destinée humaine depuis que les individus ont disparu dans les masses, et que le genre humain semble dirigé comme la nature inanimée par des lois mécaniques.

Après que les jeux furent terminés et que le bon bailli du lieu eut distribué les prix aux vainqueurs, on dîna sous des tentes, et l'on chanta des vers en l'honneur de la tranquille félicité des Suisses. On faisait passer à la ronde, pendant le repas, des coupes en bois, sur lesquelles étaient sculptés Guillaume Tell et les trois fondateurs de la liberté helvétique. On buvait avec transport au repos, à l'ordre, à l'indépendance; et le patriotisme du bonheur s'exprimait avec une cordialité qui pénétrait toutes les âmes.

« Les prairies sont aussi fleuries que jadis, les montagnes aussi verdoyantes : quand toute la nature sourit, le cœur seul de l'homme pourrait-il n'être qu'un désert? »

Non, sans doute, il ne l'était pas; il s'épanouissait avec confiance au milieu de cette belle contrée, en présence de ces hommes respectables, animés tous par les sentiments les plus purs. Un pays pauvre, d'une étendue très-bornée, sans luxe, sans éclat, sans puissance, est chéri par ses habitants comme un ami qui cache ses vertus dans l'ombre et les consacre toutes au bonheur de ceux qui l'aiment. Depuis cinq siècles que dure la prospérité de la Suisse, on compte plutôt de sages générations que de grands hommes. Il n'y a point de place pour l'exception quand

ensemble est aussi heureux. On dirait que les ancêtres de cette ation règnent encore au milieu d'elle : toujours elle les respecte, es imite, et les recommence. La simplicité des mœurs et l'attahement aux anciennes coutumes, la sagesse et l'uniformité dans a manière de vivre, rapprochent de nous le passé et nous renent l'avenir présent. Une histoire toujours la même ne semble u'un seul moment dont la durée est de plusieurs siècles.

La vie coule dans ces vallées comme les rivières qui les traverent; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même ours : puisse-t-il n'être point interrompu! puisse la même fête tre souvent célébrée au pied de ces mêmes montagnes! L'étranger les admire comme une merveille, l'Helvétien les chérit comme n asile où les magistrats et les pères soignent ensemble les cioyens et les enfants.

(L'Italie.)

Aspect de l'Allemagne.

La multitude et l'étendue des forêts indiquent une civilisation ncore nouvelle : le vieux sol du midi ne conserve presque plus l'arbres, et le soleil tombe à plomb sur la terre dépouillée par les ommes. L'Allemagne offre encore quelques traces d'une nature on habitée. Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, traersé par des fleuves d'une imposante beauté, et coupé par des montagnes dont l'aspect est très-pittoresque; mais de vastes bruyères, des sables, des routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse; et ce n'est qu'à la longue qu'on découvre ce qui peut attacher à ce séjour.

Le midi de l'Allemagne est très-bien cultivé; cependant il y a toujours dans les plus belles contrées de ce pays quelque chose de sérieux qui fait plutôt penser au travail qu'aux plaisirs, aux vertus des habitants qu'aux charmes de la nature.

Les débris des châteaux forts qu'on aperçoit sur le haut des montagnes, les maisons bâties de terre, les fenêtres étroites, les neiges qui pendant l'hiver couvrent des plaines à perte de vue, causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux dans la nature et dans les hommes resserre d'abord les cœurs. Il semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs, que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante.

Néanmoins, quand on a surmonté ces sensations irréfléchies, e pays et les habitants offrent à l'observation quelque chose d'in-

téressant et de poétique : vous sentez que des âmes et des imaginations douces ont embelli ces campagnes. Les grands chemins y sont plantés d'arbres fruitiers, placés là pour rafraîchir le voyageur. Les paysages dont le Rhin est entouré sont superbes presque partout; on dirait que ce fleuve est le génie tutélaire de l'Allemagne; ses flots sont purs, rapides et majestueux comme la vie d'un ancien héros : le Danube se divise en plusieurs branches; les ondes de l'Elbe et de la Sprée se troublent facilement par l'orage; le Rhin seul est presque inaltérable. Les contrées qu'il traverse paraissent tout à la fois si sérieuses et si variées, si fertiles et si solitaires, qu'on serait tenté de croire que c'est lui-même qui les a cultivées, et que les hommes d'à présent n'y sont pour rien. Ce fleuve raconte, en passant, les hauts faits des temps jadis, et l'ombre d'Arminius semble errer encore sur ses rivages escarpés.

Les monuments gothiques sont les seuls remarquables en Allemagne; ces monuments rappellent les siècles de la chevalerie: dans presque toutes les villes les musées publics conservent les restes de ces temps-là. On dirait que les habitants du nord, vainqueurs du monde, en partant de la Germanie, y ont laissé leurs souvenirs sous diverses formes, et que le pays tout entier ressemble au séjour d'un grand peuple qui depuis longtemps l'a quitté. Il y a, dans la plupart des arsenaux des villes allemandes, des figures de chevaliers en bois peint, revêtus de leur armure; le casque, le bouclier, les cuissards, les éperons, tout est selon l'ancien usage, et l'on se promène au milieu de ces morts debout, dont les bras levés semblent prêts à frapper leurs adversaires, qui tiennent aussi de même leurs lances en arrêt. Cette image immobile d'actions jadis si vives cause une impression pénible. C'est ainsi qu'après les tremblements de terre on a retrouvé des hommes engloutis qui avaient gardé pendant longtemps encore le dernier geste de leur dernière pensée.

L'architecture moderne, en Allemagne, n'offre rien qui mérite d'être cité; mais les villes sont en général bien bâties, et les propriétaires les embellissent avec une sorte de soin plein de bonhomie. Les maisons, dans plusieurs villes, sont peintes en dehors de diverses couleurs : on y voit des figures de saints, des ornements de tout genre, dont le goût n'est assurément pas parfait, mais qui varient l'aspect des habitations, et semblent indiquer un désir bienveillant de plaire à ses concitoyens et aux étrangers. L'éclat et la splendeur d'un palais servent à l'amour-propre de celui qui le possède; mais la décoration soignée, la parure et la bonne invention des petites demeures ont quelque chose d'hospitalier.

Les jardins sont presque aussi beaux dans quelques parties de

l'Allemagne qu'en Angleterre; le luxe des jardins suppose toujours qu'on aime la nature. En Angleterre, des maisons très-simples sont bâties au milieu des parcs les plus magnifiques; le propriétaire néglige sa demeure, et pare avec soin la campagne. Cette magnificence et cette simplicité réunies n'existent sûrement pas au même degré en Allemagne; cependant à travers le manque de fortune et l'orgueil féodal, on aperçoit en tout un certain amour du beau, qui, tôt ou tard, doit donner du goût et de la grâce, puisqu'il en est la véritable source. Souvent, au milieu des superbes jardins des princes allemands, on place des harpes éoliennes près des grottes entourées de fleurs, afin que le vent transporte dans les airs des sons et des parfums tout ensemble. L'imagination des habitants du nord tâche ainsi de se composer une nature d'Italie; et pendant les jours brillants d'un été rapide l'on parvient quelquefois à s'y tromper.

(L'Allemagne.)

VOLNEY.

(1757-1820.)

[Voyez page 234, pour le jugement littéraire.]

Tableau résumé de l'Égypte.

Si l'on se rappelle ce que j'ai exposé de la nature et de l'aspect du sol, si l'on se peint un pays plat, coupé de canaux, inondé pendant trois mois, fangeux et verdoyant pendant trois autres, poudré et gercé le reste de l'année; si l'on se figure sur ce terrain des villages de boue et de brique ruinés, des paysans nus et hâlés, des buffles, des chameaux, des sycomores, des dattiers clair-semés, des lacs, des champs cultivés, et de grands espaces vides; si l'on y joint un soleil étincelant sur l'azur d'un ciel presque toujours sans nuages, des vents plus ou moins forts, mais perpétuels; l'on aura pu se former une idée rapprochée de l'état physique du pays. On a pu juger de l'état civil des habitants par leurs divisions en races, en sectes, en conditions; par la nature d'un gouvernement qui ne connaît ni propriété ni sûreté de personnes, et par l'usage d'un pouvoir illimité confié à une soldatesque licencieuse et grossière; enfin l'on peut apprécier la force de ce gouvernement en résumant son état militaire, la qualité de ses troupes; en observant que, dans toute l'Égypte et sur les frontières, il n'y a ni fort, ni redoute, ni artillerie, ni ingénieurs; et que,

pour la marine, on ne compte que les vingt-huit vaisseaux et cayasses de Suez, armés chacun de quatre pierriers rouillés, et montés par des marins qui ne connaissent pas la boussole : c'est au lecteur à établir sur ces faits l'opinion qu'il doit prendre d'un tel pays. S'il trouvait, par hasard, que je le lui présente sous un point de vue différent de quelques autres relations, cette diversité ne devrait point étonner. Rien de moins unanime que les jugements des voyageurs sur les pays qu'ils ont vus : souvent contradictoires entre eux, celui-ci déprime ce que celui-là vante; et tel peint comme un lieu de délices ce qui pour tel autre n'est qu'un lieu fort ordinaire. On leur reproche cette contradiction; mais ils la partagent avec leurs censeurs mêmes, puisqu'elle est dans la nature des choses. Quoi que nous puissions faire, nos jugements sont bien moins fondés sur les qualités réelles des objets que sur les affections que nous recevons, ou que nous portons, en les voyant. Une expérience journalière prouve qu'il s'y mêle toujours des idées étrangères, et de là vient que le même pays qui nous a paru beau dans un temps nous paraît quelquefois désagréable dans un autre. D'ailleurs, le préjugé des habitudes premières est tel que jamais l'on ne peut s'en dégager. L'habitant des montagnes hait les plaines; l'habitant des plaines déprise les montagnes. L'Espagnol veut un ciel ardent; le Danois, un temps brumeux. Nous aimons la verdure des forêts; le Suédois préfère la blancheur des neiges : le Lapon transporté de sa chaumière enfumée dans les bosquets de Chantilly y est mort de chaleur et de mélancolie. Chacun a ses goûts, et juge en conséquence. Je conçois que, pour un Égyptien, l'Égypte est et sera toujours le plus beau pays du monde, quoiqu'il n'ait vu que celui-là. Mais s'il m'est permis d'en dire mon avis comme témoin oculaire, j'avoue que je n'en ai pas pris une idée si avantageuse. Je rends justice à son extrême fertilité, à la variété de ses produits, à l'avantage de sa position pour le commerce : je conviens que l'Égypte est peu sujette aux intempéries qui font manquer nos récoltes; que les ouragans de l'Amérique y sont inconnus; que les tremblements qui, de nos jours, ont dévasté le Portugal et l'Italie, y sont très-rares, quoique non pas sans exemples; je conviens même que la chaleur qui y accable les Européens n'est pas un inconvénient pour les naturels; mais c'en est un grave que ces vents meurtriers du sud; c'en est un autre que ce vent de nord-est, qui donne des maux de tête violents; c'en est encore un que cette multitude de scorpions, de cousins et surtout de mouches, telle que l'on ne peut manger sans courir risque d'en avaler. D'ailleurs, nul pays d'un aspect plus monotone; toujours une plaine nue à perte de vue; toujours un horizon plat et uniforme; des dattiers sur leur tige maigre, ou des huttes de terre sur des chaussées : jamais cette richesse de

paysage où la variété des objets, où la diversité des sites occupent l'esprit et les yeux par des scènes et des sensations renaissantes : nul pays n'est moins pittoresque, moins propre aux pinceaux des peintres et des poëtes : on n'y trouve rien de ce qui fait le charme et la richesse de leurs tableaux; et il est remarquable que ni les Arabes ni les anciens ne font mention de poëtes d'Égypte. En effet, que chanterait l'Égyptien sur le chalumeau de Gessner et de Théocrite? il n'a ni clairs ruisseaux, ni frais gazons, ni antres solitaires; il ne connaît ni les vallons, ni les coteaux, ni les roches pendantes. Thompson n'y trouverait ni le sifflement des vents dans les forêts, ni les roulements du tonnerre dans les montagnes, ni la paisible majesté des bois antiques, ni l'orage imposant, ni le calme touchant qui lui succède : un cercle éternel des mêmes opérations ramène toujours les gras troupeaux, les champs fertiles, le fleuve boueux, la mer d'eau douce, et les villages semblables aux îles. Que si la pensée se porte à l'horizon qu'embrasse la vue, elle s'effraye de n'y trouver que des déserts sauvages, où le voyageur égaré, épuisé de soif et de fatigue, se décourage devant l'espace immense qui le sépare du monde; il implore en vain la terre et le ciel; ses cris, perdus sur une plaine rase, ne lui sont pas même rendus par des échos : dénué de tout, et seul dans l'univers, il périt de rage et de désespoir devant une nature morne, sans la consolation même de voir verser une larme sur son malheur. Ce contraste est sans doute ce qui donne tant de prix au sol de l'Égypte. La nudité du désert rend plus saillante l'abondance du fleuve, et l'aspect des privations ajoute au charme des jouissances : elles ont pu être nombreuses dans les temps passés, et elles pourraient renaître sous l'influence d'un bon gouvernement; mais dans l'état actuel, la richesse de la nature y est sans effet et sans fruit. En vain célèbre-t-on les jardins de Rosette et du Caire; l'art des jardins, cet art si cher aux peuples policés, est ignoré des Turcs, qui méprisent les champs et la culture. Dans tout l'empire, les jardins ne sont que des vergers sauvages, où les arbres, jetés sans soin, n'ont pas même le mérite du désordre. En vain se récrie-t-on sur les orangers et les cédrats qui croissent en plein air : on fait illusion à notre esprit, accoutumé d'allier à ces arbres des idées d'opulence et de culture, qui chez nous les accompagnent. En Égypte, arbres vulgaires, ils s'associent à la misère des cabanes qu'ils couvrent, et ne rappellent que l'idée de l'abandon et de la pauvreté. En vain peint-on le Turc mollement couché sous leur ombre, heureux de fumer sa pipe sans penser : l'ignorance et la sottise ont sans doute leurs jouissances comme l'esprit et le savoir; mais, je l'avoue, je n'ai pu envier le repos des esclaves, ni appeler bonheur l'apathie des automates.

(Voyage en Égypte.)

Alexandrie.

Parmi les lieux propres à causer la surprise et l'admiration, il en est peu qui réunissent autant de moyens qu'Alexandrie en Égypte. Le nom de cette ville, qui rappelle le génie d'un homme si étonnant; le nom du pays, qui tient à tant de faits et d'idées; l'aspect du lieu, qui présente un tableau si pittoresque; ces palmiers qui s'élèvent en parasol; ces maisons à terrasse, qui semblent dépourvues de toit; ces flèches grêles des minarets, qui portent une balustrade dans les airs, tout avertit le voyageur qu'il est dans un autre monde. Descend-il à terre, une foule d'objets inconnus l'assaillent par tous ses sens; c'est une langue dont les sons barbares et l'accent âcre et guttural effrayent son oreille; ce sont des habillements d'une forme bizarre, des figures d'un caractère étrange. Au lieu de nos visages nus, de nos têtes enflées de cheveux, de nos coiffures triangulaires, et de nos habits courts et serrés, il regarde avec surprise ces visages brûlés, armés de barbe et de moustaches; cet amas d'étoffe roulée en plis sur une tête rase; ce long vêtement qui, tombant du cou aux talons, voile le corps plutôt qu'il ne l'habille; et ces pipes de six pieds; et ces longs chapelets dont toutes les mains sont garnies; et ces hideux chameaux qui portent l'eau dans des sacs de cuir; et ces ânes sellés et bridés, qui transportent légèrement leur cavalier en pantoufles; et ce marché mal fourni de dattes et de petits pains ronds et plats; et cette foule immonde de chiens errants dans les rues; et ces espèces de fantômes ambulants, qui, sous une draperie d'une seule pièce, ne montrent d'humain que deux yeux de femme. Dans ce tumulte, tout entier à ses sens, son esprit est nul pour la réflexion; ce n'est qu'après être arrivé au gîte, si désiré quand on vient de la mer, que, devenu plus calme, il considère avec réflexion ces rues étroites et sans pavé, ces maisons basses et dont les jours rares sont masqués de treillages, ce peuple maigre et noirâtre qui marche nu-pieds, et n'a pour tout vêtement qu'une chemise bleue, ceinte d'un cuir ou d'un mouchoir rouge. Déjà l'air général de misère qu'il voit sur les hommes, et le mystère qui enveloppe les maisons lui font soupçonner la rapacité de la tyrannie et la défiance de l'esclavage. Mais un spectacle qui bientôt attire toute son attention, ce sont les vastes ruines qu'il aperçoit du côté de la terre. Dans nos contrées, les ruines sont un objet de curiosité : à peine trouve-t-on, aux lieux écartés, quelque vieux château dont le délabrement annonce plutôt la désertion du maître que la misère du lieu. Dans Alexandrie, au

contraire, à peine sort-on de la ville neuve dans le continent que l'on est frappé de l'aspect d'un vaste terrain tout couvert de ruines. Pendant deux heures de marche, on suit une double ligne de murs et de tours qui formaient l'enceinte de l'ancienne Alexandrie. La terre est couverte des débris de leurs sommets; des pans entiers sont écroulés, les voûtes enfoncées, les créneaux dégradés, et les pierres rongées et défigurées par le salpêtre. On parcourt un vaste intérieur sillonné de fouilles, percé de puits, distribué par des murs à demi enfouis, semé de quelques colonnes anciennes, de tombeaux modernes, de palmiers, de nopals, et où l'on ne trouve de vivant que des chacals, des éperviers et des hiboux. Les habitants, accoutumés à ce spectacle, n'en reçoivent aucune impression; mais l'étranger, en qui les souvenirs qu'il rappelle s'exaltent par l'effet de la nouveauté, éprouve une émotion qui souvent passe jusqu'aux larmes, et qui donne lieu à des réflexions dont la tristesse attache autant le cœur que leur majesté élève l'âme.

(Voyage en Égypte.)

Le mont Liban.

Le Liban, dont le nom doit s'étendre à toute la chaîne du Kesraouân et du pays des Druses, présente tout le spectacle des grandes montagnes. On y trouve à chaque pas ces scènes où la nature déploie tantôt de l'agrément ou de la grandeur, tantôt de la bizarrerie, toujours de la variété. Arrive-t-on par la mer, et descend-on sur le rivage, la hauteur et la rapidité de ce rempart qui semble fermer la terre, le gigantesque des masses qui s'élancent dans les nues inspirent l'étonnement et le respect. Si l'observateur curieux se transporte ensuite jusqu'à ces sommets qui bornaient sa vue, l'immensité de l'espace qu'il découvre devient un autre sujet de son admiration.

Mais pour jouir entièrement de la majesté de ce spectacle, il faut se placer sur la cime même du Liban ou du Sannin. Là, de toutes parts s'étend un horizon sans bornes; là, par un temps clair, la vue s'égare et sur le désert qui confine au golfe Persique, et sur la mer qui baigne l'Europe : l'âme croit embrasser le monde. Tantôt les regards, errant sur la chaîne successive des montagnes, portent l'esprit, en un clin d'œil, d'Antioche à Jérusalem : tantôt, se rapprochant de tout ce qui les environne, ils sondent la lointaine profondeur du rivage; enfin l'attention, fixée par des objets distincts, observe avec détail les rochers, les bois, les torrents, les coteaux, les villages et les villes. On prend un plaisir secret à trouver petits ces objets qu'on a vus si grands. On re-

garde avec complaisance la vallée couverte de nuées orageuses, et l'on sourit d'entendre sous ses pas ce tonnerre qui gronda si longtemps sur la tête; on aime à voir à ses pieds ces sommets, jadis menaçants, devenus dans leur abaissement semblables aux sillons d'un champ ou aux gradins d'un amphithéâtre; l'on est flatté d'être devenu le point le plus élevé de tant de choses, et l'orgueil les fait regarder avec plus de complaisance.

Lorsque le voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, l'aspérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices, commencent par l'effrayer. Bientôt l'adresse des mulets qui le portent le rassure, et il examine à son aise les incidents pittoresques qui se succèdent pour le distraire. Là comme dans les Alpes, il marche des journées entières pour arriver dans un lieu qui, dès le départ, est en vue : il tourne, il descend, il côtoie, il grimpe; et, dans ce changement perpétuel de sites, on dirait qu'un pouvoir magique varie à chaque pas les décorations de la scène. Tantôt ce sont des villages prêts à glisser sur des pentes rapides, et tellement disposés que les terrasses d'un rang de maisons servent de rue au rang qui les domine. Tantôt, c'est un couvent placé sur un cône isolé; ici, un rocher, percé par un torrent, est devenu une arcade naturelle; là, un autre rocher, taillé à pic, ressemble à une haute muraille; souvent, sur les coteaux, les bancs de pierre, dépouillés et isolés par les eaux, ressemblent à des ruines que l'art aurait disposées. En plusieurs lieux, les eaux, trouvant des couches inclinées, ont miné la terre intermédiaire et ont formé des cavernes; ailleurs, elles se sont pratiqué des cours souterrains où coulent des ruisseaux pendant une partie de l'année.

Quelquefois ces incidents pittoresques sont devenus tragiques; on a vu, par des dégels et des tremblements de terre, des rochers perdre leur équilibre, se renverser sur les maisons voisines et en écraser les habitants. Il y a environ vingt ans qu'un accident semblable ensevelit un village qui n'a laissé aucunes traces. Plus récemment, et près du même lieu, le terrain d'un coteau, chargé de mûriers et de vignes, s'est détaché par un dégel subit; et, glissant sur le talus du roc qui le portait, il est venu, semblable à un vaisseau qu'on lance du chantier, s'établir tout d'une pièce dans la vallée inférieure.

(Voyage en Syrie.)

LACÉPÈDE.

(1756-1825.)

[Voyez page 241, pour le jugement littéraire.]

L'Amérique méridionale.

Dans ces contrées de l'Amérique méridionale, où la nature plus active fait descendre à grands flots, du sommet des hautes Cordilières, des fleuves immenses dont les eaux, s'étendant en liberté, inondent au loin des campagnes nouvelles, et où la main de l'homme n'a jamais opposé aucun obstacle à leur cours; sur les rives limoneuses de ces fleuves rapides, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'humidité chaude et vivifiante qui les abreuve devient la source intarissable d'une verdure toujours nouvelle pour ces bois touffus, image sans cesse renaissante d'une fécondité sans bornes, et où il semble que la nature, dans toute la vigueur de la jeunesse, se plaît à entasser les germes productifs. Les végétaux ne croissent pas seuls au milieu de ces vastes solitudes; la nature a jeté sur ces grandes productions la variété, le mouvement et la vie. En attendant que l'homme vienne régner au milieu de ces forêts, elles sont le domaine de plusieurs animaux qui, les uns par la beauté de leurs écailles, l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de leurs mouvements, l'agilité de leur course; les autres par la fraîcheur de leur plumage, l'agrément de leur parure, la rapidité de leur vol, tous par la diversité de leurs formes, font des vastes contrées du nouveau monde un grand et magnifique tableau, une scène animée, aussi variée qu'immense. D'un côté, des ondes majestueuses roulent avec bruit; de l'autre, des flots écumants se précipitent avec fracas des rochers élevés, et des tourbillons de vapeurs réfléchissent au loin les rayons éblouissants du soleil; ici, l'émail des fleurs se mêle au brillant de la verdure et est effacé par l'éclat plus brillant encore du plumage varié des oiseaux; là, des couleurs plus vives, parce qu'elles sont renvoyées par des corps plus polis, forment la parure de ces grands quadrupèdes ovipares, de ces gros lézards que l'on est tout étonné de voir décorer le sommet des arbres et partager la demeure des habitants ailés.

(Histoire naturelle des ovipares.)

Les régions glaciales.

Sous un ciel toujours couvert d'épais nuages, où la clarté du jour pénètre avec peine, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'horreur, le silence et la nuit les habitent; des arbres presque aussi vieux que la terre qui les porte, s'y élèvent et s'y amoncellent, pour ainsi dire sans ordre, les uns contre les autres. Leurs branches touffues et entrelacées n'offrent qu'avec peine des routes tortueuses, que des ronces embarrassent encore : là, des cimes énormes succombent sous le poids des années ou par la violence des vents; elles tombent avec effort sur des troncs antiques qui gisaient à leurs pieds, et recouvraient d'autres troncs à demi pourris. L'on n'entend dans ces affreuses solitudes, dans ce séjour rude et sauvage, que les cris rauques et funèbres d'oiseaux voraces, les hurlements des ours qui cherchent une proie, le fracas d'un torrent qui se précipite d'une roche escarpée, rejaillit en vapeur, et fait gronder les échos de ces lieux bruts et incultes, ou le bruit des rochers que la main du temps fait rouler au milieu de ces forêts retentissantes.

Là, habitent dans des cavernes, des hommes durs, féroces, indomptables, ne vivant que de leur chasse, ne se nourrissant que de sang, et ne désirant que de le boire dans le crâne de leurs ennemis. Lorsque l'hiver vient étendre ses glaces sur ces âpres contrées, qu'il répand à grands flots la neige, que les eaux cessent de couler, se glacent et durcissent; que les fleuves sont changés en masse solide, capable de soutenir les plus lourds fardeaux, et que la mer ne présente plus qu'une plaine rigide de glace dure et compacte, ces hommes féroces sortent de leurs tanières. Tout va leur servir de chemin : ils trouveront même, sur la mer et sur les fleuves, des routes plus sûres, plus courtes et moins embarrassées que celles qui traversent leurs forêts. La massue d'une main et la hache de l'autre, ils partent pour aller au loin surprendre les animaux dont ils se nourrissent, et enlever des bourgades entières pour servir à leurs repas inhumains. Ils vont donner la mort ou peut-être la recevoir. Pressés par la faim, agités par la férocité, pleins de courage, de cruauté et de force, s'animant par le souvenir de leurs victoires passées, cherchant à s'étourdir sur le danger qui les menace, ils profèrent à haute voix l'expression de leurs sensations profondes et horribles; ils crient, ils élèvent leurs voix avec effort, et tâchent d'en remplir tous les lieux qu'ils parcourent : un enthousiasme atroce

s'empare de leur âme ; une espèce de chant sauvage, une chanson barbare sort de leur bouche avec leurs paroles de mort et de carnage.

(Poétique de la musique.)

SUCHET.

(1772-1826.)

Le maréchal Suchet, qui, de 1808 à 1812, n'avait pas quitté l'Espagne, avait eu l'occasion, dans ses campagnes et dans ses commandements, d'étudier à fond ce pays ; il a consigné ses précieuses observations dans ses *Mémoires sur la guerre d'Espagne.*

Aspect de l'Espagne.

Considérée géographiquement et physiquement, l'Espagne tient presque autant à l'Afrique qu'à l'Europe ; on ne peut en douter, quand sur la carte de la Méditerranée, à côté des péninsules de Grèce et d'Italie, on voit celle d'Espagne donner, pour ainsi dire, la main à la pointe d'Afrique, qui semble n'être que sa continuation, malgré le nom et le détroit qui les séparent.... A travers les différences que la religion, le gouvernement et les lois ont établies dans les mœurs, dans le costume, dans le langage, on voit que les rapports matériels et terrestres, le sol, les eaux, la culture, se retrouvent encore les mêmes entre des pays voisins qu'une longue suite d'événements a rendus étrangers l'un à l'autre. Ainsi, le même soleil brûlant dévore la Barbarie et l'Andalousie ou les Algarves. Les montagnes, dépouillées de forêts, n'y amassent plus les nuages et les pluies. Les plaines et souvent les vallons sont en proie à la sécheresse. Partout, il est vrai, où l'art rencontre des eaux fertilisantes, il en profite avec un succès prodigieux pour demander des récoltes à la terre. Mais auprès de ces riches campagnes sont des déserts ou des *despoblados* immenses où l'œil se perd et la pensée s'attriste, en embrassant de toutes parts l'espace aride et solitaire. Quand on s'élève sur le sommet de quelques-unes des nombreuses montagnes qui traversent l'Espagne, on n'aperçoit sous un ciel presque toujours ardent que des plateaux incultes et des pentes nues, dont rien de vivant ne coupe l'uniformité. Seulement au fond des val-

lées serpente au loin une rivière ou un ruisseau, entouré d'une lisière de verdure, où l'on suit comme à la trace les moissons, les plantations et les habitations des hommes. Une carte enluminée, présentant la forme de tous les bassins, les eaux avec une teinte d'azur, et leurs bords avec une teinte verte plus ou moins large, serait un tableau fidèle, où l'on pourrait reconnaître l'état réel de ce territoire, qui, à peu près égal en surface à celui de la France, ne contient cependant et ne nourrit qu'une population à peine égale au tiers de la nôtre. On embrasserait d'un coup d'œil, comme par l'anatomie, les veines et les artères de ce grand corps, qui manque d'embonpoint, mais qui a encore des nerfs et des muscles, si l'on ose employer une telle comparaison, et dont la structure présente une charpente taillée pour la grandeur et la force.

(Mémoires.)

RAMOND.

(1755-1827.)

Ramond de Carbonnières a fait une suite de voyages scientifiques dans les Pyrénées, et a rempli la chaire d'histoire naturelle à l'école centrale des Hautes-Pyrénées. Il est l'auteur des *Observations faites dans les Pyrénées* et du *Voyage au mont Perdu*.

La vallée de Campan.

Les deux côtés du Tourmalet sont bien différemment partagés. Il sépare les extrêmes de la fertilité des monts et de la perfectibilité de la vie pastorale. La vallée de Bastan, ravagée par un torrent furieux, exposée à l'éboulement des pentes escarpées entre lesquelles elle est resserrée, dévastée par les avalanches, aride et sans arbres, n'a qu'un bétail souffrant et des pâtres grossiers; la vallée de Campan, dès le Tourmalet, arrosée par des eaux plus calmes, environnée de montagnes accessibles, a des pentes plus douces, des surfaces plus herbeuses, d'heureux troupeaux et d'heureux bergers.

Dans la vallée de Baréges, comme dans les vallées les plus élevées et les plus sauvages des Pyrénées, j'ai retrouvé, à peu de différences près, l'économie pastorale des hautes Alpes. Cette si-

militude générale embrasse même de si petits détails, que l'on croirait que le berger de l'une de ces contrées a été le disciple du berger de l'autre, si l'on oubliait que l'homme de toute la terre est le même homme, et que les mêmes situations lui suggèrent les mêmes moyens.

Partout où les monts, s'élevant au-dessus des hauteurs communes, présentent des vallées longtemps couvertes de neige, à peu de distance des vallées habitables, les bergers ont leur maison d'hiver dans ces dernières, et placent leur maison d'été dans les vallées supérieures, où la nature du terrain, sa pente, le voisinage et la direction des eaux leur ont permis de former des prairies de quelque étendue. Ils passent la belle saison dans celle-ci; ils y attirent les eaux avec précaution, et les conduisent avec dextérité, au moyen de petits canaux qui sillonnent en tous sens la prairie. Le même filet d'eau abreuve les possessions contiguës, placées les unes au-dessous des autres. Une ardoise posée de champ est la simple écluse qui coupe son cours où l'on veut, et le renvoie dans les canaux voisins, où les mêmes moyens le dirigent de prairie en prairie, jusqu'au plus bas de la pente qu'il doit fertiliser.

Pendant que ces soins ou ceux de la fenaison occupent la famille, les troupeaux vont chercher leur pâture dans les montagnes les plus élevées, de l'irrigation desquelles les nuages seuls peuvent faire les frais. Un seul homme les suit, et se fait une hutte de quelques pierres entassées, si quelque roc creusé par la nature ne lui offre pas un asile.

Quand les foins sont enfermés dans la maison d'été, et quand l'automne y ramène le bétail, la famille descend au village, et le berger se réfugie avec son troupeau dans la maison abandonnée, où il vit seul, au milieu des neiges de l'hiver, pendant que le troupeau consomme la provision qui lui a été préparée. C'est alors que la patience et le courage de ce solitaire sont exercés. Qu'il est à plaindre, quand un hiver plus rigoureux que de coutume, quand une extraordinaire abondance de neiges, quand des vents plus impétueux et des lavanges plus fréquentes le confinent et l'assiégent dans sa retraite! que d'accidents surviennent, contre lesquels il est seul à se défendre! que d'accidents il redoute, dont il ne peut confier la crainte à personne! Qu'on se le représente, cette année même où je parcourais ces montagnes, année désastreuse où le 9 mai vit encore les pâturages inférieurs se couvrir de neige, où les troupeaux enfermés étaient réduits à la disette, où le malheureux berger pleurait sur leurs besoins, et les voyait périr!

Et tant de travaux n'apportent au berger de ces hautes vallées que le plus étroit nécessaire. Il n'a pas, comme celui des Alpes,

un bétail vigoureux et des vaches fécondes. Soit que l'herbe de ces pâturages ait moins de vertu, soit que, plus pauvre et forcé de partager avec les rejetons de son troupeau le lait déjà peu abondant des mères, il épuise ses nourrissons, condamnés dès leur enfance à la disette, j'ai vu, dans toutes les montagnes que j'ai parcourues, leur habitant réduit à consommer tout le lait de son bétail, les vaches les meilleures n'en produire que huit tasses ou quatre setiers, quand la plus mauvaise en rend dans les Alpes le sextuple; les troupeaux faibles et timides, en comparaison de ceux de la Suisse; peu de fromage, peu de beurre; et en un mot, nul produit réel des peines du pasteur, que de jeunes bêtes de peu de prix, dont la vente lui fournit à peine le moyen de subvenir aux charges publiques.

Le berger de ces contrées, au reste, n'est pas, comme son troupeau, sans vigueur et sans courage. Le droit de se garder lui-même, droit que l'État a dû lui laisser, le pénètre encore de l'idée de sa propre importance. Il est armé; il défend ses limites, en défendant ses pâturages; il est par conséquent dans le cas d'une adhésion active et directe aux lois qui le gouvernent, adhésion qui lui semble un choix, et dont le sentiment équivaut à celui de la liberté.

La vallée de Baréges, n'ayant nulle communication propre avec l'Espagne, est unie avec celle de Gavarnie pour la défense du passage ouvert dans celle-ci. J'ai connu des bergers qui avaient fait, dans leur jeunesse, la guerre des limites; j'en ai connu qui ont fait, plus récemment, la guerre particulière de vallée à vallée, pour les droits de pâturage, et qui m'ont indiqué leurs campements, leurs postes, leurs champs de bataille, là où l'on croirait qu'il n'y a que des aigles qui puissent se battre.

En décrivant ainsi les hautes vallées des Pyrénées et la vie de leurs pasteurs, je n'ai rien dit qui concerne la vallée de Campan. Là, c'est une autre nature et d'autres bergers.

Deux vallons, dont le premier descend du Tourmalet, et l'autre des montagnes de la vallée d'Aure, se perdent au bourg de Sainte-Marie dans la vallée de Campan. Chacun de ces vallons y apporte le tribut de son torrent : et l'Adour, formé de leurs eaux confondues, après avoir baigné les riches prairies de cette vallée, rencontrant à Bagnères les plaines du Bigorre, comme charmé des contrées qu'il abandonne et de celles qu'il va parcourir, semble lutter par ses longs circuits contre la commune destinée des fleuves, lorsque, rencontrant le Gave à Bayonne, né à côté de lui, il s'engloutit avec lui dans les gouffres de l'Océan.

Je ne peindrai point cette belle vallée qui le voit naître; cette vallée si connue, si célébrée, si digne de l'être; ces maisons si jolies et si propres; chacune entourée de sa prairie, accompa-

gnée de son jardin, ombragée de sa touffe d'arbres; les méandres de l'Adour, plus vif qu'impétueux, impatient de ses rives, mais en respectant la verdure; les molles inflexions du sol, ondé comme des vagues qui se balancent sous un vent doux et léger; la gaieté des troupeaux et la richesse du berger; ces bourgs opulents, formés comme fortuitement là où les habitations répandues dans la vallée ont redoublé de proximité; Bagnères, séjour délicieux, placé entre les champs du Bigorre et les prairies de Campan, comme entre la richesse et le bonheur; ce cadre enfin, digne de la magnificence du tableau; cette fière enceinte, où la nature oppose le sauvage au champêtre; ces cavernes, ces cascades, visitées par tout ce que la France a de plus aimable et de plus illustre; ces roches, trop verticales peut-être, dont l'aridité contraste avec la parure de ces heureuses vallées; ce pic du Midi suspendu sur leurs tranquilles retraites, comme l'épée du tyran sur la tête de Damoclès... Menaçants boulevards qui me font trembler pour l'Élysée qu'ils renferment.

Mais, remontant aux causes de la fertilité de la vallée de Campan, c'est à la crête du Tourmalet, c'est entre les rochers hérissés de la vallée de Bastan et les rochers émoussés de l'Escalette, que je transporterai l'observateur. D'un côté, je lui montrerai le Gave roulant les débris des monts; de l'autre, l'Adour respectant un brin d'herbe. Nous suivrons son cours vif, mais bienfaisant. Nous verrons ses bords dessinés par le gazon, et les rochers qui le divisent couverts de mousse. Nous le verrons, à Tramesaigues, tomber en une superbe cascade, entre des rochers tout couronnés de fleurs. Bientôt les sapins accompagneront, en touffes vigoureuses et pittoresques, ses sauts hardis mais innocents. La végétation s'approche de lui avec confiance; car il a depuis longtemps oublié ses anciennes fureurs : les montagnes se sont écroulées; il en a nivelé les débris; les pentes se sont adoucies; tout favorise sa tendance; rien ne l'irrite; et, pour quiconque n'a point encore observé de torrent ainsi en paix avec la nature qui l'environne, le tumulte apparent de ses eaux forme un contraste étrange avec le repos de ses rivages.

C'est à l'adoucissement de ces pentes que la vallée de Campan doit l'avantage d'être la plus délicieuse retraite de la vie pastorale. Elle fut d'abord un profond ravin, creusé, entre les racines du pic du Midi et les rochers calcaires qui s'y appuyaient, par ces torrents anciens dont l'impétuosité était proportionnée à la roideur des pentes primitives, et dont la fureur était irritée par l'aspérité des formes qu'avait ébauchées le vieux Océan; mais les débris des sommets qui la dominaient sont venus rehausser le fond de ces précipices, les eaux ont tendu sans cesse à égaliser le sol qu'elles parcouraient, les éboulements se sont étendus, le

repos a succédé à de longues convulsions, et la végétation a couvert ces amas de ruines désormais propres à la recevoir.

La vallée de Campan est donc une apparition anticipée du monde futur. Elle présente cet état de calme si bien annoncé et si bien décrit par un physicien philosophe digne de prévoir tout ce que l'humanité peut attendre de la perfectibilité de la terre. Telles seront toutes les vallées des Pyrénées et des Alpes, du Caucase, de l'Atlas et des Andes, quand les forces qui tendent à produire seront en équilibre avec celles qui tendent à détruire; quand les sommets auront cessé de descendre vers les bases, et les bases de s'élever vers les sommets; quand les pentes auront ce degré d'inclinaison où il n'y a plus d'éboulement possible; quand l'active végétation, si prompte à s'emparer des surfaces qui jouissent d'un moment de repos, si souvent repoussée du flanc des montagnes par les dernières agitations de ces géants expirants, s'asseoira en paix sur leurs cadavres.

Mais si la vallée de Campan n'en était pas encore à cet état de calme permanent, si des révolutions la menaçaient encore!... que de hauteurs je vois autour d'elle qui ont à rabaisser leur orgueil au niveau de ses collines! Là, c'est le pic d'Espade suspendu sur les sources de sa rivière; ici le marbre caverneux que renferment ses grottes; plus loin, mais plus haut, ce pic du Midi, qui n'en est pas encore assez loin au gré de mes craintes, puisque entre lui et ces heureux vallons je ne vois que des pentes prêtes à y rouler ses ruines... Les changements de forme sont lents aujourd'hui, mais s'ils devenaient subits... quel bouleversement et que de débris!

Alors, et pour longtemps, plus de prés et plus de bergers; plus de ces cabanes si élégantes et si paisibles. Des rocs amoncelés, des eaux furieuses, quelques gazons isolés, broutés par la brebis et la chèvre, voilà ce que notre postérité verrait dans la vallée de Campan; et le souvenir de cette seconde Arcadie, devenue le domaine de la fiction, revêtirait peut-être les couleurs fantastiques de la première.

La nuit tombait, et les étoiles perçaient successivement et par ordre de grandeur le ciel obscurci. Je quittai le torrent et le fracas de ses flots pour aller respirer encore l'air de la vallée et son parfum délicieux. Je remontais lentement le chemin que j'avais descendu, et je cherchais à me rendre compte de la part que mon âme avait dans la sensation douce et voluptueuse que j'éprouvais. Il y a je ne sais quoi dans les parfums, qui réveille puissamment le souvenir du passé. Rien ne rappelle à ce point des lieux chéris, des sensations regrettées, de ces minutes dont le passage laisse d'aussi profondes traces dans le cœur qu'elles en laissent peu dans la mémoire. L'odeur d'une violette rend à l'âme les jouis-

sances de plusieurs printemps. Je ne sais de quels instants plus doux de ma vie le tilleul en fleurs fut témoin ; mais je sentais vivement qu'il ébranlait des fibres depuis longtemps tranquilles, qu'il excitait d'un profond sommeil des réminiscences liées à de beaux jours ; je trouvais entre mon cœur et ma pensée un voile qu'il m'aurait été doux peut-être... triste peut-être... de soulever ; je me plaisais dans cette rêverie vague et voisine de la tristesse qu'excitent les images du passé ; j'étendais sur la nature l'illusion qu'elle avait fait naître, en lui alliant, par un mouvement involontaire, les temps et les faits dont elle suscitait la mémoire ; je cessais d'être isolé dans ces sauvages lieux ; une secrète et indéfinissable intelligence s'établit entre eux et moi ; et, seul sur les bords du torrent de Gédro, seul, mais sous ce ciel qui voit s'écouler tous les âges et qui enserre tous les climats, je me livrais avec attendrissement à cette sécurité si douce, à ce profond sentiment de coexistence qu'inspirent les champs de la patrie... Invisible main qui répands quelques doux moments dans la vie, comme des fleurs dans un désert, sois bénie pour ces heures passagères où l'inquiet esprit se repose, où le cœur s'entend avec la nature et jouit ; car jouir est à nous, êtres frêles et sensibles que nous sommes ; et connaître est à celui qui, en livrant la terre à nos partages et l'univers à nos disputes, étendit entre la création et nous, entre nous et nous-mêmes, la sainte obscurité qui le couvre.

(Observations faites dans les Pyrénées.)

NODIER.

(1783-1844.)

M. Charles Nodier connaissait trop bien le génie français pour que le style ne fût pas l'objet de ses constantes études.... Il rechercha les règles du style particulièrement dans nos auteurs du seizième siècle, chez lesquels l'art, encore mêlé d'une naïveté primitive, laisse plus facilement deviner et surprendre ses secrets. Déjà La Fontaine avait emprunté à Rabelais ces tours libres et vifs que lui refusait le langage de son temps, peut-être un peu trop exclusif et cérémonieux dans sa politesse. Puisant à la même source, M. Nodier copia trois fois de sa main Rabelais tout entier, afin de se l'assimiler en quelque sorte.... Il n'emprunta à Rabelais que l'ingénieux mécanisme de son style ; il trouva dans son propre cœur les moyens de plaire et de toucher. Son âme tout entière se reflète dans ses écrits, qui semblent inspirés par la maxime de Térence :

Homo sum : humani nihil a me alienum puto.

On peut dire de M. Nodier qu'il était tout imagination et tout cœur. De là les qualités si originales qui brillent dans ses ouvrages; de là aussi leurs imperfections. Pourquoi le tairai-je en effet? N'y a-t-il pas telle critique qui est encore un éloge? Cet homme, qui occupe une place si particulière dans la littérature contemporaine, a-t-il fait tout ce qu'il pouvait faire? Quand on relit ces vers charmants échappés, pour ainsi dire, à sa première jeunesse, on se demande comment s'est tue cette voix harmonieuse qui nous eût rendu peut-être André Chénier. Quand on admire cette prose savante, où l'art des mots et des tournures n'ôte rien à l'élégante facilité du langage, on regrette qu'un si merveilleux instrument n'ait pas été employé à des œuvres plus sérieuses; on voudrait qu'il eût moins sacrifié à des goûts fugitifs, et, si j'ose m'exprimer ainsi, à des modes littéraires.

M. MÉRIMÉE.

Trieste.

La position de Trieste a quelque chose de mélancolique, qui serrerait le cœur, si l'imagination n'était distraite par la magnificence des plus belles constructions, par la richesse des plus riantes cultures. C'était le revers d'un rocher aride embrassé par la mer; mais les efforts de l'homme y ont fait naître les dons les plus précieux de la nature. Pressé entre la mer immense et des hauteurs inaccessibles, il offrait l'image d'une prison; l'art, vainqueur du sol, en a fait un séjour délicieux. Ses bâtiments, qui s'étendent en amphithéâtre depuis le port jusqu'au tiers de l'élévation de la montagne, et au delà desquels se développent, de degrés en degrés, des vergers d'une grâce inexprimable, de jolis bois de châtaigniers, des buissons de figuiers, de grenadiers, de myrtes, de jasmins qui embaument l'air, et au-dessus de tout cela la cime austère des Alpes illyriennes, rappellent au voyageur qui traverse le golfe, l'ingénieuse invention du chapiteau corinthien; c'est une corbeille de bouquets, frais comme le printemps, qui repose sous un rocher. Dans cette solitude ravissante, mais bornée, on n'a rien négligé pour multiplier les sensations agréables. La nature a donné à Trieste une petite forêt de chênes verts, qui est devenue un lieu de délices; on l'appelle, dans le langage du pays, le *Farnedo*, ou le bosquet. Jamais ces divinités champêtres dont les heureux rivages de l'Adriatique sont la terre favorite, n'ont prodigué, dans un espace de peu d'étendue, plus de beautés faites pour séduire. Le bosquet joint souvent même à tous ces charmes celui de la solitude; car l'habitant de Trieste, occupé de spéculations lointaines, a besoin d'un point de vue vaste et indéfini comme l'espérance. Debout sur l'extrémité d'un

cap, et sa lunette fixée sur l'horizon, son plaisir est de chercher une voile lointaine, et, depuis le *Farnedo*, on n'aperçoit pas la mer.

Le Ben-Lomond en Écosse.

A mon arrivé à la base du Ben-Lomond, le levant commençait à briller de tout l'éclat du matin. Je laissais le lac Lomond à mes pieds, et je m'élevais au milieu d'une longue ceinture de montagnes diversement éclairées.

A mesure que je m'avançais verticalement, l'action du soleil et la direction de l'air donnaient aux brumes du lac une multitude de figures et de positions qui changeaient à tout moment la perspective. Quelquefois la cime seule des montagnes se dégageait des blanches vapeurs du matin, et paraissait flotter comme un vaisseau noir sur tous les nuages de la terre et du ciel. Les rochers hétéroclites du Cobler, suspendus sur cet océan de brouillards qui venait baigner la surface indéterminée que je parcourais, ressemblaient à deux écueils contre lesquels ces bâtiments égarés étaient près de se briser. Un instant après tout reparaissait: les montagnes se dépouillaient jusqu'à la base de leurs langes humides; on voyait les eaux se bercer doucement contre les rivages en roulant sur elles ces légers flocons de vapeurs transparentes qui, par leur mollesse et leur couleur, imitent la toison des brebis et l'édredon des oiseaux, et que les Calédoniens désignent, avec une vérité pittoresque qui n'appartient qu'à eux, sous le nom de *blanches plumes du lac.* Bientôt le soleil prend de la force: ses rayons moins horizontaux frappent le sol qu'ils ne faisaient qu'effleurer. Les ombres se retirent, et les brouillards, chassés comme une poussière légère sous les roues d'un char, volent si légers et si fugitifs, qu'ils n'obscurcissent point les objets rapprochés, que vous distinguez toujours comme à travers une gaze transparente. Seulement il arrive un instant où le rideau s'épaissit à une plus grande distance, et puis, devenu, comme tout à l'heure, vaste, humide, obscur, impénétrable, se ferme de toutes parts autour de la montagne, et enveloppe l'endroit que vous occupez, comme les vagues qui menaçaient l'homme sur la dernière cime que n'eût pas envahie le déluge.

Un nouveau rayon vient-il à briller, de nouveau le rideau se déploie, le ciel s'éclaire, la création sort d'un autre chaos, et se régénère sous vos yeux, pleine de grandeur et de beauté; vous revoyez les montagnes, et le lac et le ciel, et vous suivez tout au plus du regard, sur quelque sommet éloigné, l'apparence fantas-

tique d'un nuage qui se dissout sous la forme d'un géant couché ou d'une grande biche blessée à mort.

L'excursion au Ben-Lomond ne présente aucune espèce de danger aux personnes qui n'ont point l'imprudence d'en chercher, et de tenter un péril inutile en marchant sur l'étroite crête du rocher d'où l'œil mesure un précipice de trois ou quatre cents pieds. Elle offre même très-peu de difficultés; et ce qui la rend plus commode, c'est que la terre est tapissée presque partout d'une sorte de mousse blonde extrêmement épaisse, d'une douce élasticité, et qui n'offense pas plus le pied que les tapis les plus délicats. Le seul chemin très-escarpé de la montagne est celui qui conduit des trois quarts de son élévation à son sommet. Cet étage supérieur, qui se distingue de fort loin à sa forme et à sa couleur, et ressemble à une autre montagne imposée sur la première, est tout à fait dépouillé de verdure..... Quand on est parvenu à la cime, on éprouve un froid très-vif, et qui ne serait pas sans inconvénient après une marche fatigante, si l'on cessait trop subitement d'entretenir la respiration par un exercice modéré, et si l'on ne prenait pas la précaution de se mettre à l'abri du courant d'air au pied d'une pyramide grossière que les montagnards ont bâtie en cet endroit, et probablement dans cette intention.

Lorsqu'on a eu le temps de se remettre du trouble d'une première impression, et qu'on est parvenu à se rendre compte de ce qu'on éprouve, on se sent transporté tout à coup par l'idée qu'on est appelé à jouir d'un des spectacles les plus imposants de la nature: mais je ne crois pas que personne s'avise alors de représenter la scène qui se déploie à ses yeux avec des mots ou des couleurs; cela est au-dessus des forces de l'homme. On ne voit cependant que des lacs, des îles et des montagnes, la plupart très-inférieures en hauteur au Ben-Lomond, et qui rampent à ses pieds comme un noir troupeau. L'horizon n'a pas une plaine, pas une culture qui révèle la main de l'homme, pas un toit qui annonce son habitation; celles que nous avons remarquées de distance en distance disparaissent sous d'épais massifs d'ombrages, ou se perdent à force de petitesse parmi les détails que la vue ne peut pas saisir. On conçoit facilement tout ce qu'il y a d'agréable pour le voyageur parvenu à un point élevé de nos montagnes du continent, dans la contemplation d'une enceinte qui n'a de bornes que le ciel, et qui étale à ses yeux toutes les richesses de la nature, toutes les merveilles de la civilisation: des campagnes délicieuses, des villes opulentes, des canaux couverts de bâtiments, des collines couvertes de plantations. Ce que l'on ne conçoit pas sans l'avoir vu, c'est ce qu'il y a de solennel et de terrible dans l'aspect d'un désert où rien n'existe que des forces de la création; où nulle puissance, nulle volonté n'a mo-

dilié les ouvrages de la puissance et de la volonté de Dieu; où toutes les productions de sa main conservent sans altération le sceau qui leur a été imprimé aux premiers jours du monde; où rien n'a changé, absolument rien, depuis ce jour où le Seigneur sépara la terre des eaux, plaça les îles sur des lacs, les lacs entre des montagnes, les montagnes dans d'autres îles, et la terre entière comme une île immense au milieu de l'Océan.

CHATEAUBRIAND.

(1769.)

[Voyez page 85, pour le jugement littéraire.]

L'ouragan dans le désert.

Figurez-vous des plages sablonneuses, labourées par les pluies de l'hiver, brûlées par les feux de l'été, d'un aspect rougeâtre et d'une nudité affreuse. Quelquefois seulement des nopals épineux couvrent une petite partie de l'arène sans bornes; le vent traverse ces forêts armées sans pouvoir courber leurs inflexibles rameaux: çà et là des débris de vaisseaux pétrifiés étonnent les regards, et des monceaux de pierres élevés de loin en loin servent à marquer le chemin aux caravanes.

Nous marchâmes tout un jour dans cette plaine. Nous franchîmes une autre chaîne de montagnes, et nous découvrîmes une seconde plaine, plus vaste et plus désolée que la première.

La nuit vint. La lune éclairait le désert vide : on n'apercevait sur une solitude sans ombre, que l'ombre immobile de notre dromadaire, et l'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles. Le silence n'était interrompu que par le bruit des sangliers qui broyaient des racines flétries, ou par le chant du grillon qui demandait en vain, dans ce sable inculte, le foyer du laboureur.

Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons, et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentait à chaque instant. Vers la troisième heure du jour, le dromadaire commença à donner des signes d'inquiétude : il enfonçait ses naseaux dans le sable, et soufflait avec violence. Par intervalles, l'autruche poussait des sons lugubres. Les serpents et les caméléons se hâtaient de rentrer dans le sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir. Je lui demandai la cause de son trouble.

« Je crains, dit-il, le vent du midi : sauvons-nous ! »

Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire. Je le suivis : l'horrible vent qui nous menaçait était plus léger que nous.

Soudain de l'extrémité du désert accourt un tourbillon. Le sol emporté devant nous manque à nos pas, tandis que d'autres colonnes de sable, enlevées derrière nous, roulent sur nos têtes. Égaré dans un labyrinthe de tertres mouvants et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnaît plus sa route ; pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course, nos outres remplies d'eau s'écoulent. Haletants, dévorés d'une soif ardente, retenant fortement notre haleine dans la crainte d'aspirer des flammes, la sueur ruisselle à grands flots de nos membres abattus. L'ouragan redouble de rage : il creuse jusqu'aux antiques fondements de la terre, et répand dans le ciel les entrailles brûlantes du désert. Enseveli dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue. Tout à coup j'entends son cri, je vole à sa voix ; l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, était tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avait disparu.

En vain j'essayai de ranimer mon malheureux compagnon, mes efforts furent inutiles. Je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main, et n'espérant plus que dans celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce rosée. Un acacia qui croissait dans ce lieu me servit d'abri. Derrière ce frêle rempart, j'attendis la fin de la tempête. Vers le soir, le vent du nord reprit son cours ; l'air perdit sa chaleur cuisante ; les sables tombèrent du ciel et me laissèrent voir les étoiles, inutiles flambeaux, qui me montrèrent seulement l'immensité du désert.

(Les Martyrs.)

Le fleuve Meschacebé.

Ce fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Eden, et à qui les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenaze, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le temps assemble sur toutes les sources les arbres déracinés : il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Charriés par les

vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure pour y former une nouvelle branche. Par intervalles, il élève sa grande voix en passant sous les monts, il répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature; et, tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit, sur les deux courants latéraux, remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénufar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue : leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un regard satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change tout à-coup sur la rive opposée, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ses massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile : surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, n'a d'autre rival que le palmier qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Un multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par

la main du créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des troupes de cariboux se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises: des perroquets verts, à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes, de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure: des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent, ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de faibles mugissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottants, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

(Génie du Christianisme.)

La cataracte de Niagara.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds: depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige et brille au soleil de toutes les couleurs: celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur

l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux se suspendent par leurs longues queues au bout d'un branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

(Génie du Christianisme.)

Jérusalem moderne.

Maintenant que je vais quitter la Palestine, il faut que le lecteur se transporte avec moi hors des murailles de Jérusalem pour jeter un dernier regard sur cette ville extraordinaire.

Arrêtons-nous d'abord à la grotte de Jérémie, près des sépulcres des rois. Cette grotte est assez vaste, et la voûte en est soutenue par un pilier de pierres. C'est là, dit-on, que le prophète fit entendre ses lamentations; elles ont l'air d'avoir été composées à la vue de la moderne Jérusalem, tant elles peignent naturellement l'état de cette ville désolée.

« Comment cette ville si pleine de peuple est-elle maintenant si solitaire et si désolée? La maîtresse des nations est devenue comme veuve : la reine des provinces a été assujettie au tribut.

« Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités : toutes ses portes sont détruites; ses prêtres ne font que gémir; ses vierges sont toutes défigurées de douleur; et elle est plongée dans l'amertume.

« O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur comme la mienne!

« Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille de la fille de Sion : il a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main que tout ne fût renversé : le boulevard est tombé d'une manière déplorable, et le mur a été détruit de même.

« Ses portes sont enfoncées dans la terre; il en a rompu et brisé les barres; il a banni son roi et ses princes parmi les nations : il n'y a plus de loi; et ses prophètes n'ont point reçu de visions prophétiques du Seigneur.

« Mes yeux se sont affaiblis à force de verser des larmes : le trouble a saisi mes entrailles : mon cœur s'est répandu en terre en voyant la ruine de la fille de mon peuple, en voyant les petits enfants et ceux qui étaient encore à la mamelle tomber morts dans la place de la ville.

« A qui vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem? A qui dirai-je que vous ressemblez?

« Tous ceux qui passaient par le chemin ont frappé des mains en vous voyant; ils ont sifflé la fille de Jérusalem en branlant la tête et en disant : Est-ce là cette ville d'une beauté si parfaite qui était la joie de toute la terre? »

Vue de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un plan incliné sur un sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et par un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors une partie de la montagne de Sion qu'elle embrassait autrefois.

Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près; mais au levant, le long de la vallée de Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne autour de la mosquée bâtie sur les débris du temple, et le terrain presque abandonné où s'élevaient le château Antonia et le second palais d'Hérode.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées fort basses, sans cheminées et sans fenêtres; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière, ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère, et souvent ces boutiques mêmes sont fermées, dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat; dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine : à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau. Pour tout bruit dans la cité déicide on entend par intervalles le galop de la cavale du dé-

sert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin, ou qui va piller le fellah.

Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment pour contempler des choses plus extraordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendants trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreurs et de misères. Là vivent des religieux chrétiens que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du saint sépulcre. Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protégent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfants, les troupeaux se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie, et de renverser d'aussi faibles remparts? la charité des moines : ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs suppliants. Turcs, Arabes, Grecs, chrétiens schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. C'est ici qu'il faut remarquer avec Bossuet, « que des mains levées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que des mains armées de javelots. »

Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi *du désert, brillante de clarté*, jetez les yeux entre la montagne de Sion et le temple; voyez ce petit peuple qui vit séparé du reste des habitants de la cité. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre; il souffre toutes les avanies sans demander justice; il se laisse accabler de coups sans soupirer; on lui demande sa tête : il la présente au cimeterre. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira, pendant la nuit, l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple, vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à des enfants qui, à leur tour, le feront lire à leurs enfants. Ce qu'il faisait il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager; rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les juifs dispersés sur la terre, selon la parole de Dieu, on est surpris sans doute; mais pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem; il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays; il faut les voir atten-

dant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. Écrasés par la croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du temple dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains ont disparu de la terre; et un petit peuple dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose parmi les nations porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. Et qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem, au pied du Calvaire : la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité; la seconde se consolant auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles?

(Itinéraire.)

Arrivée d'Eudore en Italie, Rome et les catacombes.

Les côtes d'Italie ne tardèrent pas à s'élever du sein des flots. De nouvelles émotions m'attendaient à Brindes. En mettant le pied sur cette terre d'où partent les décrets qui gouvernent le monde, je fus frappé d'un air de grandeur qui m'était jusqu'alors inconnu. Aux élégants édifices de la Grèce succédaient des monuments plus vastes, marqués de l'empreinte d'un autre génie. Ma surprise allait toujours croissant, à mesure que je m'avançais sur la voie Appienne. Ce chemin, pavé de larges quartiers de roches, semble être fait pour résister au passage du genre humain : à travers les monts de l'Apulie, le long du golfe de Naples, au milieu des paysages d'Anxur, d'Albe et de la campagne romaine, il présente une avenue de plus de trois cents milles de longueur, bordée de temples, de palais et de tombeaux, et vient se terminer à la ville éternelle, métropole de l'univers et digne de l'être. A la vue de tant de prodiges, je tombai dans une sorte d'ivresse que je n'avais pu ni prévoir, ni soupçonner.

Ce fut en vain que les amis de mon père, auxquels j'étais recommandé, voulurent d'abord m'arracher à mon enchantement. J'errais sans cesse du Forum au Capitole, du quartier des Carènes au champ de Mars; je courais au théâtre de Germanicus, au môle d'Adrien, au cirque de Néron, au Panthéon d'Agrippa; et, pendant ces courses d'une curiosité dangereuse, l'humble église des chrétiens était oubliée.

Je ne pouvais me lasser de voir le mouvement d'un peuple composé de tous les peuples de la terre, et la marche de ces troupes romaines, gauloises, germaniques, grecques, africaines, chacune différemment armée et vêtue. Un vieux Sabin passait avec ses

sandales d'écorce de bouleau auprès d'un sénateur couvert de pourpre; la litière d'un consulaire était arrêtée par le char d'une courtisane; les grands bœufs du Clitumne traînaient au Forum l'antique chariot du Volsque; l'équipage de chasse d'un chevalier romain embarrassait la voie Sacrée : des prêtres couraient encenser leurs dieux, et des rhéteurs ouvrir leurs écoles.

Que de fois j'ai visité ces thermes ornés de bibliothèques, ces palais les uns déjà croulants, les autres à moitié démolis pour servir à construire d'autres édifices! La grandeur de l'horizon romain se mariant aux grandes lignes de l'architecture romaine; ces aqueducs qui, comme des rayons aboutissants à un même centre, amènent les eaux au peuple roi sur des arcs de triomphe; le bruit sans fin des fontaines; ces innombrables statues qui ressemblent à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité; ces monuments de tous les âges et de tous les pays; ces travaux des rois, des consuls, des Césars; ces obélisques ravis à l'Égypte, ces tombeaux enlevés à la Grèce : je ne sais quelle beauté dans la lumière, les vapeurs et le dessin des montagnes; la rudesse même du cours du Tibre; les troupeaux de cavales demi-sauvages qui viennent s'abreuver dans ses eaux; cette campagne que le citoyen de Rome dédaigne maintenant de cultiver, se réservant à déclarer chaque année aux nations esclaves quelle partie de la terre aura l'honneur de le nourrir : que vous dirai-je enfin? tout porte, à Rome, l'empreinte de la domination et de la durée : j'ai vu la carte de la ville éternelle tracée sur des rochers de marbre au Capitole, afin que son image même ne pût s'effacer....

Un jour j'étais allé visiter la fontaine Égérie : la nuit me surprit. Pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai vers le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient de loin à loin quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils, placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles. En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence; je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps : je pris une fausse route, et, au lieu de sortir du dédale, je m'y

enfonçai. De nouvelles avenues, qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse. Alors, par un effet des échos qui répétaient le bruit de mes pas, je croyais entendre marcher précipitamment derrière moi.

Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi; mes forces commençaient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumées qui menaçaient de s'éteindre. Tout à coup une harmonie, semblable au chœur lointain des esprits célestes, sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent les magiques concerts; je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens : des jeunes filles couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les catacombes.... Je crois voir l'impératrice et sa fille, entre Dorothée et Sébastien, à genoux au milieu de la foule. Jamais spectacle plus miraculeux n'a frappé l'œil d'un mortel; jamais Dieu ne fut plus dignement adoré, et ne manifesta plus ouvertement sa grandeur. O puissance d'une religion qui contraint l'épouse d'un empereur romain de quitter furtivement la couche impériale, comme une femme adultère, pour courir au rendez-vous des infortunés, pour venir chercher Jésus-Christ à l'autel d'un obscur martyr parmi des tombeaux et des hommes proscrits et méprisés! Tandis que je m'abandonne à ces réflexions, un diacre se penche à l'oreille du pontife, dit quelques mots, fait un signe : soudain les chants cessent, les lampes s'éteignent, la brillante vision disparaît. Emporté par les flots du peuple saint, je me trouve à l'entrée des catacombes.

(Les Martyrs.)

Voyage de Tripolizza à Misitra.

Nous continuâmes notre route entre le nord et le couchant. Après avoir marché pendant trois heures par des terrains à demi cultivés, nous entrâmes dans un désert qui ne finit qu'à la vallée de la Laconie. Le lit desséché d'un torrent nous servait de chemin; nous circulions avec lui dans un labyrinthe de montagnes peu élevées, toutes semblables entre elles, ne présentant partout

que des sommets pelés et des flancs couverts d'une espèce de chêne vert nain, à feuilles de houx. Au bord de ce torrent desséché, et au centre à peu près de ces monticules, nous rencontrâmes un kan ombragé de deux platanes, et rafraîchi par une petite fontaine. Nous laissâmes reposer nos montures : il y avait dix heures que nous étions à cheval. Nous ne trouvâmes pour toute nourriture que du lait de chèvre et quelques amandes. Nous repartîmes avant le coucher du soleil, et nous nous arrêtâmes à onze heures du soir dans une gorge de vallée, au bord d'un autre torrent qui conservait un peu d'eau.

Le chemin que nous suivions ne traversait aucun lieu célèbre : il avait servi tout au plus à la marche des troupes de Sparte, lorsqu'elles allaient combattre celles de Tégée dans les premières guerres de Lacédémone. On ne trouvait sur cette route qu'un temple de Jupiter Scotitas vers le passage d'Hermès : toutes ces montagnes ensemble devaient former différentes branches du Parnon, du Cronius et de l'Olympe.

Le 16, à la pointe du jour, nous bridâmes nos chevaux : le janissaire fit sa prière, se lava les coudes, la barbe et les mains, se tourna vers l'orient comme pour appeler la lumière, et nous partîmes. En avançant vers la Laconie, les montagnes commençaient à s'élever, et à se couvrir de quelques bouquets de bois; les vallées étaient étroites et brisées; quelques-unes me rappelèrent, mais sur une moindre échelle, le site de la grande Chartreuse, et son magnifique revêtement de forêts. A midi nous découvrîmes un kan aussi pauvre que celui de la veille, quoiqu'il fût décoré du pavillon ottoman. Dans un espace de vingt-deux lieues, c'étaient les deux seules habitations que nous eussions rencontrées : la fatigue et la faim nous obligèrent de rester dans ce sale gîte plus longtemps que je ne l'aurais voulu. Le maître du lieu, vieux Turc à la mine rébarbative, était assis dans un grenier qui régnait au-dessus des étables du kan; les chèvres montaient jusqu'à lui, et l'environnaient de leurs ordures. Il nous reçut dans ce lieu de plaisance, et ne daigna pas se lever de son fumier pour faire donner quelque chose à des chiens de chrétiens; il cria d'une voix terrible : et un pauvre enfant grec tout nu, le corps enflé par la fièvre et par les coups de fouet, nous vint apporter du lait de brebis dans un vase dégoûtant par sa malpropreté; encore fus-je obligé de sortir pour le boire à mon aise, car les chèvres et leurs chevreaux m'assiégeaient pour m'arracher un morceau de biscuit que je tenais à la main. J'avais mangé l'ours et le chien sacré avec les sauvages; je partageai depuis le repas des Bédouins; mais je n'ai jamais rien rencontré de comparable à ce premier kan de la Laconie. C'était pourtant à peu près dans les mêmes lieux que paissaient les troupeaux de Ménélas, et qu'il

offrait un festin à Télémaque : « On s'empressait dans le palais du roi, les serviteurs amenaient les victimes ; ils apportaient aussi un vin généreux, tandis que leurs femmes, le front orné de bandelettes pures, préparaient le repas. »

Nous quittâmes le kan vers trois heures après midi : à cinq heures nous parvînmes à un groupe de montagnes, d'où nous découvrîmes en face de nous le Taygète que j'avais déjà vu du côté opposé, Misitra bâtie à ses pieds, et la vallée de la Laconie.

Nous y descendîmes par une espèce d'escalier taillé dans le roc comme celui du mont Borée ; nous aperçûmes un pont léger et d'une seule arche, élégamment jeté sur un petit fleuve, et réunissant deux hautes collines. Arrivés au bord du fleuve, nous passâmes à gué ses eaux limpides, au travers de grands roseaux, de beaux lauriers-roses en pleine fleur. Ce fleuve, que je passais ainsi sans le connaître, était l'Eurotas. Une vallée tortueuse s'ouvrit devant nous ; elle circulait autour de plusieurs monticules de figure à peu près semblable, et qui avaient l'air de monts artificiels ou de tumulus. Nous nous engageâmes dans ces détours, et nous arrivâmes à Misitra, comme le jour tombait.

M. Vial m'avait donné une lettre pour un des principaux Turcs de Misitra, appelé Ibraïm-Bey. Nous mîmes pied à terre dans sa cour, et ses esclaves m'introduisirent dans la salle des étrangers ; elle était remplie de musulmans qui tous étaient comme moi des voyageurs et des hôtes d'Ibraïm. Je pris ma place sur le divan au milieu d'eux ; je suspendis comme eux mes armes au mur au-dessus de ma tête. Joseph et mon janissaire en firent autant. Personne ne me demanda qui j'étais, d'où je venais : chacun continua de fumer, de dormir ou de causer avec son voisin, sans jeter les yeux sur moi.

Notre hôte arriva : on lui avait porté la lettre de M. Vial. Ibraïm, âgé d'environ soixante ans, avait une physionomie douce et ouverte. Il vint à moi, me prit affectueusement la main, me bénit, essaya de prononcer le mot *bon*, moitié en français, moitié en italien, et s'assit à mes côtés. Il parla en grec à Joseph ; il me fit prier de l'excuser s'il ne me recevait pas aussi bien qu'il l'aurait voulu : il avait un petit enfant malade, *un figliuolo*, répétait-il en italien ; et cela lui faisait tourner la tête, *mi fa tornar la testa ;* et il serrait son turban avec ses deux mains. Assurément ce n'était pas la tendresse paternelle dans toute sa naïveté que j'aurais été chercher à Sparte ; et c'était un vieux Tartare qui montrait ce bon naturel sur le tombeau de ces mères qui disaient à leurs fils en leur donnant le bouclier : ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τᾶν, *avec ou dessus.*

Ibraïm me quitta après quelques instants, pour aller veiller son fils : il ordonna de m'apporter la pipe et le café ; mais comme

l'heure du repas était passée, on ne me servit point le pilau : il m'aurait cependant fait grand plaisir, car j'étais presque à jeun depuis vingt-quatre heures. Joseph tira de son sac un saucisson dont il avalait des morceaux à l'insu des Turcs; il en offrait sous main au janissaire qui détournait les yeux avec un mélange de regret et d'horreur.

Je pris mon parti : je me couchai sur le divan, dans l'angle de la salle. Une fenêtre, avec une grille en roseaux, s'ouvrait sur la vallée de la Laconie, où la lune répandait une clarté admirable. Appuyé sur le coude, je parcourais des yeux le ciel, la vallée, les sommets brillants et sombres du Taygète, selon qu'ils étaient dans l'ombre ou à la lumière. Je pouvais à peine me persuader que je respirais dans la patrie d'Hélène et de Ménélas. Je me laissai entraîner à ces réflexions que chacun peut faire, et moi plus qu'un autre, sur les vicissitudes des destinées humaines. Que de lieux avaient vu mon sommeil paisible ou troublé ! Que de fois à la clarté des mêmes étoiles, dans les forêts de l'Amérique, sur les chemins de l'Allemagne, dans les bruyères de l'Angleterre, dans les champs de l'Italie, au milieu de la mer, je m'étais livré à ces mêmes pensées touchant les agitations de la vie !

Un vieux Turc, homme, à ce qu'il paraissait, de grande considération, me tira de ces réflexions, pour me prouver d'une manière encore plus sensible que j'étais loin de mon pays. Il était couché à mes pieds sur le divan : il se tournait, il s'asseyait, il soupirait, il appelait ses esclaves, il les renvoyait; il attendait le jour avec impatience. Le jour vint (17 août) : le Tartare, entouré de ses domestiques, les uns à genoux, les autres debout, ôta son turban; il se mira dans un morceau de glace brisée, peigna sa barbe, frica ses moustaches, se frotta les joues pour les ranimer. Après avoir fait ainsi sa toilette, il partit en traînant majestueusement ses babouches et en me jetant un regard dédaigneux.

Mon hôte entra quelque temps après portant son fils dans ses bras. Ce pauvre enfant, jaune et miné par la fièvre, était tout nu. Il avait des amulettes et des espèces de sorts suspendus au cou. Le père le mit sur mes genoux, et il fallut entendre l'histoire de la maladie : l'enfant avait pris tout le quinquina de la Morée; on l'avait saigné (et c'était là le mal); sa mère lui avait mis des charmes, et elle avait attaché un turban à la tombe d'un santon : rien n'avait réussi. Ibraïm finit par me demander si je ne connaissais pas quelque remède : je me rappelai que dans mon enfance on m'avait guéri d'une fièvre avec de la petite centaurée; je conseillai l'usage de cette plante, comme l'aurait pu faire le plus grave médecin. Mais qu'était-ce que la centaurée? Joseph pérora. Je prétendis que la centaurée avait été découverte par un

certain médecin du voisinage, appelé Chiron, qui courait à cheval sur les montagnes. Un Grec déclara qu'il avait connu ce Chiron, qu'il était de Calamate, et qu'il montait ordinairement un cheval blanc. Comme nous tenions conseil, nous vîmes entrer un Turc que je reconnus pour un chef de la loi à son turban vert. Il vint à nous, prit la tête de l'enfant entre ses deux mains, et prononça dévotement une prière : tel est le caractère de la piété : elle est touchante et respectable dans les religions les plus funestes.

J'avais envoyé le janissaire me chercher des chevaux et un guide pour visiter d'abord Amyclée, et ensuite les ruines de Sparte où je croyais être : tandis que j'attendais son retour, Ibraïm me fit servir un repas à la turque. J'étais toujours couché sur le divan : on mit devant moi une table extrêmement basse; un esclave me donna à laver; on apporta sur un plateau de bois un poulet haché dans du riz; je mangeais avec mes doigts. Après le poulet on servit une espèce de ragoût de mouton dans un bassin de cuivre; ensuite des figues, des olives, du fromage auquel, selon Guillet, Misitra doit aujourd'hui son nom. Entre chaque plat un esclave me versait de l'eau sur les mains, et un autre me présentait une serviette de grosse toile, mais fort blanche. Je refusai de boire du vin, par courtoisie : après le café on m'offrit du savon pour mes moustaches.

Pendant le repas, le chef de la loi m'avait fait faire plusieurs questions par Joseph : il voulait savoir pourquoi je voyageais, puisque je n'étais ni marchand ni médecin. Je répondis que je voyageais pour voir les peuples, et surtout les Grecs qui étaient morts. Cela le fit rire : il répliqua que, puisque j'étais venu en Turquie, j'aurais dû apprendre le turc. Je trouvai pour lui une meilleure raison à mes voyages en disant que j'étais un pèlerin de Jérusalem! « Hadgi! Hadgi! » s'écria-t-il. Il fut pleinement satisfait. La religion est une espèce de langue universelle, entendue de tous les hommes. Ce Turc ne pouvait comprendre que je quittasse ma patrie par un simple motif de curiosité; mais il trouva tout naturel que j'entreprisse un long voyage pour aller prier à un tombeau, pour demander à Dieu quelque prospérité ou la délivrance de quelque malheur. Ibraïm qui, en m'apportant son fils, m'avait demandé si j'avais des enfants, était persuadé que j'allais à Jérusalem afin d'en obtenir. J'ai vu les sauvages du nouveau monde indifférents à mes manières étrangères, mais seulement attentifs, comme les Turcs, à mes armes et à ma religion, c'est-à-dire aux deux choses qui protégent l'homme dans ses rapports de l'âme et du corps. Ce consentement unanime des peuples sur la religion, et cette simplicité d'idées, m'ont paru valoir la peine d'être remarqués.

(Itinéraire.)

BORY DE SAINT-VINCENT.

(1780.)

M. le colonel Bory de Saint-Vincent, géographe, naturaliste et littérateur, a publié une foule d'ouvrages de divers genres; les plus remarquables roulent sur la géographie et sur l'histoire naturelle.

Le Tage.

Au nom de ce fleuve tant célébré par les poëtes, l'imagination involontairement réveillée se retrace les plus riants tableaux; elle se figure des rives enchanteresses formées par de longues prairies émaillées des fleurs les plus odorantes ; elle erre délicieusement exaltée sous l'ombrage aromatique d'arbres épais dont les rameaux, enlacés à ceux du laurier d'Apollon, se courbent sous le poids de leurs pommes d'or. L'haleine de vents tempérés, plus doux que le zéphyr même, y caresse un éternel feuillage et la mobile surface d'une onde cristalline, qui, s'échappant à regret dans un lit étincelant de pierres précieuses, roule dans ses molles sinuosités les paillettes d'or pur qui en forment l'arène. Au murmure suave de ce nouveau Pactole se mêle encore l'harmonieux concert que forment, en saluant l'aurore, mille brillants oiseaux parés du plus riche plumage. De gracieuses bergères, d'heureux bergers conduisent dans cet heureux séjour d'éblouissants troupeaux, dont on n'exige que le lait superflu ou l'abondante toison, en dédommagement des soins qu'on leur donne, et qui n'ont à craindre ni le couteau du boucher ni la dent cruelle des loups dévorants. Les animaux féroces sont inconnus dans ces lieux paisibles; leur approche n'appela jamais au combat le chien fidèle, qui ne veille à la garde des moutons et des brebis que pour donner à son maître le temps de chanter de constantes amours, auxquelles ne se mêle jamais l'inquiétude ou la jalousie. Le miel, naturellement purifié, y découle du tronc des chênes; le vin le plus généreux, une huile parfumée, n'ont pas besoin que l'homme les vienne extraire des fruits qui les prodiguent, et nul climat, dans l'univers, ne rappela mieux ces champs élysiens, où l'antiquité plaçait le séjour de paix promis aux âmes des justes.

Mais que la réalité est loin de la pompeuse réputation que, de-

puis les Romains jusqu'à nos jours, on s'est complu à donner au plus triste des fleuves !

Des bords arides âprement coupés à pic, un lit généralement torrentueux, embarrassé et rétréci, des eaux jaunâtres presque continuellement bourbeuses, voilà ce qui caractérise véritablement ce Tage, parcourant une campagne ordinairement dépouillée, sèche, abandonnée, où l'ardeur du soleil dévore une végétation dure, courte, ligneuse, quand le souffle des tempêtes n'en élève pas une poussière rougeâtre qui pénètre les vêtements, et va donner sa teinte sinistre aux traits du campagnard, ainsi qu'aux tristes bouquets d'yeuses échappés à la destruction parmi des rocs dépouillés, épars. Le vautour seul, entre les oiseaux carnassiers habitants de l'austère vallée, y domine les airs, en menaçant des bandes malpropres de mérinos guidés par des pâtres plus malpropres encore, malheureux et grossiers compagnons des animaux qu'ils défendent, non-seulement contre les loups, mais encore contre les nombreux lynx dont les monts de Grédos et les monts Lusitaniques sont tous remplis. Nulle partie de l'Espagne n'est plus sauvage ni plus pauvre que celle qu'on feignit en être la plus riante et la plus riche, et quelques points un peu moins déshérités de la nature, qu'on rencontre çà et là le long du fleuve que nous avons représenté tel qu'il est, ne sauraient lui mériter ce nom de *Tage doré* et cette célébrité qu'on lui donna, en adoptant comme des vérités les exagérations des poëtes.

DEPPING.

(1784.)

M. Depping, savant et fécond littérateur, plusieurs fois couronné à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est l'auteur de plusieurs ouvrages moraux, politiques, historiques et géographiques, qui ont tous obtenu un succès d'estime. On remarque en outre, dans la longue liste de ses travaux littéraires, les notices curieuses et intéressantes qu'il a fournies en très-grand nombre à divers recueils et ouvrages périodiques, et qui témoignent de la facilité de sa composition en même temps que de l'étendue de ses connaissances.

Paysages de la Suisse.

La beauté des paysages de la Suisse est un sujet inépuisable pour le poëte et pour le peintre. Cependant lorsqu'après avoir lu leurs descriptions et vu leurs tableaux, on voyage sur les Alpes, on sent vivement l'impuissance où est l'art de rendre sensibles les beautés sublimes de la nature. Ce calme et cette pureté de l'air qu'on y respire, l'aspect imposant de cent montagnes colossales enfoncées dans les nues et chargées de glaciers, la multitude de fleurs qui émaillent au printemps les pâturages des hauteurs et contrastent par la vivacité des couleurs avec la sombre verdure des bois d'arbres résineux; ces chalets solitaires adossés contre les rochers ou protégés par les tiges élancées des sapins; ces troupeaux qui animent les tapis de verdure, et que l'on voit paître jusqu'aux bords des abîmes; la fraîcheur des eaux vives qui jaillissent sur les flancs des montagnes et dans tous les vallons; ces nappes d'eau bleuâtre qui remplissent plusieurs bassins des vallées et brillent dans le lointain; la situation pittoresque de tant de hameaux et d'habitations isolées: tous ces objets divers font sur le voyageur une impression que ni le pinceau de l'artiste ni la plume du poëte ne peuvent se flatter d'égaler. L'imagination peut se la figurer, cependant la réalité est encore au-dessus des effets de l'imagination; elle y ajoute toujours des incidents dont on n'a guère d'idées dans les pays de plaine. Tantôt ce sont des vapeurs qui couronnent la cime du rocher d'où se précipite un torrent, en sorte que la masse d'eau paraît tomber des nues; tantôt ce sont des brouillards blanchâtres qui remplissent les vallées et toute la région inférieure, au point de faire croire au voyageur, arrivé au sommet d'une montagne, qu'il est entouré d'un vaste océan; tantôt c'est la foudre qui de toutes parts s'élance d'épais nuages d'une teinte de cuivre et sillonne les airs au-dessous du spectateur, autour duquel l'air conserve une sérénité parfaite; tantôt ce sont les derniers rayons du soleil qui éclairent les pyramides, plateaux et masses de glace au haut des Alpes, les transforment en objets fantastiques et leur prêtent les couleurs les plus variées et les plus vives, les rapprochent de l'œil du spectateur, et leur laissent en se retirant une teinte pâle et grisâtre qui les a fait comparer à des fantômes gigantesques; quelquefois il semble que les arêtes et les brèches des rochers et des glaciers s'appuient sur des nuages et composent des citadelles aériennes; d'autres fois les nuages paraissent s'étayer à leur tour sur deux montagnes opposées, et former, en se rejoignant, une arcade im-

mense au-dessous de laquelle on aperçoit en perspective un paysage riant, éclairé par le plus beau soleil. En un mot la nature réserve toujours à l'étranger qui voyage en Suisse, et même à l'indigène, des sujets de surprise, et il serait souvent tenté de croire qu'il est transporté dans un monde nouveau.

SALVANDY.

(1795.)

[Voyez page 346, pour le jugement littéraire.]

Marche des troupes françaises.

Dans leurs marches militaires, les anciens allaient de villes en villes et de campements en campements. Les camps des Romains étaient les forteresses et les places d'armes des légions ; ceux des barbares étaient des cités mobiles, les seules qu'ils eussent. Dans les temps féodaux, la guerre, étant partout, n'entraînait que peu de grands déplacements d'hommes : caravanes d'exacteurs ou de pèlerins terribles, les compagnies trouvaient leurs quartiers dans les abbayes et les châteaux. Avec la guerre régulière, la guerre tacticienne et savante des deux derniers siècles, les camps reparurent, séjours de plaisance de l'armée, où tout le luxe de la cour et de la ville suivait dans la carrière frayée par les Condé, par les Turenne, par les Luxembourg, par les Villars, par les Broglie, par les Richelieu, les importants de Paris, les petits-maîtres des châteaux, les roués de Versailles transformés en héros à la vue des périls.

Quand vinrent nos guerres prime-sautières de la révolution, et nos guerres géantes de l'empire, adieu le luxe des tentes innombrables et l'appareil des camps méthodiques. C'étaient les pèlerinages guerriers du moyen âge avec quelques cent mille hommes de plus et Dieu de moins ; c'étaient les invasions des Bellovèse et des Brennus par les enfants armés du peuple le plus policé de l'univers. Le moyen de mettre des tentes dans nos bagages, quand nous étions cinq cent mille, et qu'on pouvait partir des colonnes d'Hercule pour les confins des Tartares? le moyen de planter des tentes quelque part au temps de nos prospérités, quand nous courions comme la victoire? le moyen encore dans nos revers, quand nous ne cheminions que de bataille en bataille et ne couchions que sur le champ d'honneur? D'un autre

côté, quelles villes, quels villages eussent contenu ces masses formidables? A de telles armées il fallait pour couche la terre, et pour tente le firmament. Lorsque nous serons courbés sous le poids des années, et que les jeunes générations regarderont comme des monuments et des trophées les derniers témoins de la longue et magnifique Odyssée de nos campagnes, nous raconterons à nos enfants étonnés cet abri, ce repos, ces joies du bivouac, quand, à la fin des journées remplies par des marches surhumaines et charmées seulement par des périls sans cesse renaissants, un signal de l'Agamemnon, de l'Ajax de notre épopée, nous permettait de faire halte où nous étions, de nous jeter sur un sol détrempé par les pluies ou chargé de frimas, de fermer la paupière sous le ciel brûlant des Castilles ou sur les neiges glacées de la Moscovie.

On avait cheminé tout le jour, tantôt pour atteindre l'ennemi qui fuyait, tantôt pour dépasser ses colonnes dispersées ; quelquefois en combattant, la baïonnette au bout du fusil, mèche allumée, au pas de course des canons, comptant les bataillons prisonniers et non pas les lieues franchies; d'autres fois aussi, car toute médaille a un revers, toute prospérité une revanche, toute conquête une réaction, d'autres fois, ai-je dit, nos aigles repliées, le cœur brisé, ayant derrière nous l'étranger, devant nous la patrie! « Allons, conscrits, disait le vieux sergent, vous n'allez pas. Tu tires la semelle, enfant, parce que tu es venu de Lisbonne en Silésie par Moscou! belle misère! c'est pour ton bien ce qu'il en fait, cet autre. Au moins, avec lui on ne moisit pas. » Le conscrit, l'enfant marchait douloureusement. C'était un enfant en effet! il n'avait pas vingt ans sonnés, et on voyait ses yeux se remplir d'une grosse larme quand il fallait, pliant sous le poids de son sac et de son fusil, courir une demi-lieue durant, afin de suivre le mouvement de la colonne qui se serrait. « Eh bien! conscrit, reprenait le vieux grognard, qu'est-ce qui t'arrive? tu fais le clampin, parce que tu as couru quatorze lieues aujourd'hui pour n'en pas perdre l'habitude? Tu sauras, mon ami, qu'un Français ne compte pas les étapes de la gloire. »

Le conscrit répondait souvent pour son excuse qu'il était blessé, et si on lui demandait pourquoi il ne restait pas à l'hôpital à se faire guérir : « Ah bien oui, répondait-il, sans se douter d'être un héros, pour qu'on dise que je suis un *faignant*. » Puis la colonne reformée entonnait quelques chants de guerre, quelques airs de caserne, qu'officiers et soldats répétaient en chœur, en s'interrompant par un long éclat de rire, si le refrain parlait aux soldats ou des ennemis ou des belles, en langage fait pour eux.

Ainsi se faisait ou la route d'Iéna à Friedland, ou de Mojaïsk à Champaubert. Cependant un frémissement a couru dans les rangs.

Ils se sont ouverts pour laisser passage. Une voix crie au conscrit affaissé qui se débat dans la boue profonde sans rien voir et rien entendre : « Gare donc, mon ami ! » Cette voix, d'un mot elle remplit le monde, c'est l'empereur ! Il fend au galop les colonnes ; ses officiers ont un air affairé ; on a vu des aides de camp courir en avant, d'autres étaient allés et venus ; un maréchal s'installe déjà, avec son état-major, dans le château prochain, et voilà deux généraux qui vont se loger dans une abbaye qu'on aperçoit plus loin. « C'est bon ! dit le grognard, car nous ne sommes pas près de nous reposer comme Dieu le père ; mais celui-ci toujours est fini ; c'est un de moins. Allons, conscrit, ton lit de plume et ton traversin sont-ils prêts? Tu peux faire ta prière et dire bonsoir à madame ta mère ; nous allons nous coucher. » Et comme il raillait, on traversait une ville, un hameau, un bourg, suivant les temps. Ici, à la fenêtre du plus beau des hôtels, là, sur la porte de la moins étroite des chaumières, la troupe voyait déjà arrivé, déjà établi, déjà habillé, avec son uniforme de chasseur à la place de la redingote grise, la culotte courte, les bas de soie blancs, les souliers à boucle, toute la toilette des Tuileries enfin, l'empereur qui prenait son tabac, montrait sa blanche main, donnait ses ordres au prince de Neufchâtel pour les opérations suivantes, et souriait à la grande armée.. « Tiens, reprenait le vétéran, il n'a pas été long, le tondu. Dis donc, conscrit, ton valet de chambre ne t'habille pas si vitement. C'est un maladroit, mon ami, je te conseille de mettre sous la remise ce drôle-là. » Et puis ce disant, il se retournait vers son peloton, répétait les commandements, et prêt à défiler devant l'empereur, il criait avec toute la troupe, en regardant son général d'un air attendri : « Vive l'empereur ! »

Il fallait voir les rangs rompus, les armes mises en faisceaux et les emplacements fixés, ces cent mille hommes oubliant joyeusement, pour un moment de repos, et quel repos ! les fatigues du jour, celles du lendemain, et l'Europe en armes qui les pressait deux lieues plus loin ! Déjà la *corvée* est partie dans tous les sens. Ceux qui restent ont promené l'œil de tous côtés, et vu tout ce qui peut se conquérir sur cette terre qui leur est donnée pour demeure. Les arbres tombent, les haies sont coupées, la vigne court de grands hasards. Il faut du feu à tout prix : la *soupe* l'exige. Que serait d'ailleurs la nuit, sans la flamme du foyer qui réchauffe et console le soldat?.... Voilà les feux allumés ! chaque compagnie a le sien, quelquefois en a plusieurs, dans les temps de luxe ; dans les temps d'indigence, malheur à la contrée ! tout y passe. Qui n'a vu, et cela dans nos bivouacs de France, les meubles du paysan venir, après les portes de sa chaumière, faire les frais de la cuisine du régiment? C'était pitié de voir les vantaux

ciselés et luisants de l'armoire séculaire pétiller dans l'âtre improvisé; pitié surtout de voir la douleur, d'entendre les cris des habitants dévastés! les hommes, en général, se regardaient silencieusement; mais qui dira les cris des femmes, leurs sanglots, leurs malédictions? Cruel à son insu pour autrui, parce qu'il l'est pour lui-même, le soldat plaisante.

Et il court, laissant derrière lui la rage et le désespoir. Je n'oublierai jamais que dans les plaines de la Champagne, près de Méry-sur-Seine, j'avais pu, ainsi que quelques autres officiers, me jeter sur un lit dans une vaste ferme encombrée de soldats. Tout à coup, les cris, les flammes, la fumée me réveillèrent : c'était la fermière qui, dans l'ivresse de la douleur et de la vengeance, avait elle-même mis le feu à son propre lit, et quand on voulait sortir du milieu de l'incendie, on trouvait cette malheureuse, la fourche en main, essayant de fermer les passages et de rejeter dans l'incendie les coupables de ses malheurs. Les coupables! elle se trompait; ils étaient ailleurs; ses coups ne pouvaient pas porter jusqu'à eux.

Au milieu de tant et de si tristes scènes, l'insouciance militaire n'en était pas ébranlée plus que des propres maux de la troupe. Ce qui l'attristait un moment, c'est quand la pluie, tombant par torrents, étouffait le feu du bivouac; contre ce malheur on était sans défense, et alors on traitait la gloire comme elle le mérite, et l'empereur n'était pas mieux traité que la gloire. Mais, dans les temps ordinaires, c'était un beau spectacle, à la nuit tombante, que ces lignes de feu sans nombre qui couraient d'un bout à l'autre de l'horizon, comme des festons de lumière s'élevant sur les collines, redescendant au fond des vallées, et renvoyant au ciel les clartés qu'il verse à la terre. Cela fait, deux pieux, plantés dans le sillon, en portaient un troisième auquel pendait la marmite. Le cuisinier de service la remplissait comme il pouvait: l'eau du ruisseau, du puits, de l'étang voisin; puis le bœuf et le pain, quand il y avait *distribution;* autrement, le pain blanc du paysan, les légumes qu'on lui avait arrachés, la pomme de terre des cantines, le salé, dont le matin, à la hâte, le vieux grognard avait eu la précaution de charger victorieusement son sac. Quand tout manquait, on attendait une heure ou deux la picorée. « Ah! vous voilà! vous y avez mis le temps. Vous êtes donc allés chercher du macaroni chez les Napolitains, et le piment chez les Espagnols? — Soyez tranquille, mon officier, il n'y a pas de misère. Quand vous allez voir ce qui sortira de cette botte de paille, vous nous en direz des nouvelles! Vous ne dîniez pas mieux chez votre comtesse de Canifurshtein. » On se pressait. Quelquefois des miracles, poules, canards, moutons tout entiers qui criaient encore. « Mille bombes! vous aurez ruiné la com-

pagnie, vous autres. Toutes ces têtes de gibier ont du coûter un argent fou. —Ne t'inquiète pas, mon vieux, c'est moi qui régale. » Quelquefois rien, ou peu s'en fallait : d'autres partaient aussitôt, se croyant plus habiles, ou bien la lassitude l'emportait, et on s'en passait, parce que le sort l'avait voulu. Il se trouvait toujours bien dans l'arrière-fond des cantines, un quartier de veau, ou de porc, ou de mouton qu'on suspendait sur le foyer comme on pouvait, et qu'on regardait rôtir avec recueillement. C'était pour la troupe le moment du silence. Elle contemplait d'un air religieux le palladium de la compagnie. Dans cette attente, on procédait à d'autres soins : on nettoyait les armes, on préparait la toilette du lendemain, on réparait les ravages de celle du jour, on faisait les lits.

Alors la paille fraîche était étendue sans tarder sous l'abri protecteur. Et déjà le capitaine, ou du moins ses lieutenants, sortis la veille des écoles, et plus ardents que robustes, goûtaient un premier sommeil, quand tout à coup : « Mon lieutenant, la soupe! vous n'entendez pas la cloche du château de M. votre père? vous êtes servi. » Alors, tout le monde est sur pied. Joie universelle ; c'est un coup de feu, un assaut de quolibets, de dictons, de réminiscences. « La soupe! mon capitaine, à vous l'attaque! » Il se trouvait souvent une assiette, toujours une cuiller de bois ou d'étain, qui voyage attachée au schako du chef des grognards. L'assiette est de bois, de faïence, de porcelaine, suivant la statistique du voisinage ou de la fortune de la compagnie. Quoi qu'il en soit, le capitaine et les officiers ont donné le signal. Alors on s'arrête, la dîme est levée en faveur des sentinelles, car à l'armée les absents n'ont jamais tort. Leur part faite, à chacun la sienne. Plus heureux que les chefs des cuisines opulentes, le cuisinier de la troupe assiste à son succès.

Le vin manque-t-il? l'eau-de-vie ne manque jamais. Paraissez, cantinières, avec vos tonneaux de poche, qui tiennent renfermée la moitié de l'âme et de l'esprit de l'armée ; paraissez, vous qu'on ne peut oublier quand on parle de guerres, de marches et de batailles! Venez à la ronde, venez avec la *goutte*, les joyeux propos, les gais souvenirs, les mémoires improvisés, les récits de l'Espagne et de l'Égypte, les judicieux parallèles entre toutes les beautés de l'univers, les hommages à la vôtre. La cantinière est aimée de tout le monde, aimée dans le sens sérieux du mot. Elle n'est pas seulement l'amazone, elle est aussi la sœur grise de l'armée. Son ambulance mobile ne l'abandonne jamais. On trouve toujours de la charpie dans ses paniers et de la commisération dans son cœur. Le conscrit, quand il se traîne sur les chemins, boiteux et malade, sait qui aura pitié de lui, qui prendra son fusil et son sac pour en charger ses mulets; qui, au besoin, l'y

établira lui-même, raillé par ses camarades, mais porté au terme de sa course, et sûr d'assister, malgré tout, à la bataille du lendemain. La cantinière mêle une femme à cette société de célibataires armés; c'est l'Ève des régiments. Elle a mêmes allures, mêmes mœurs, même langage. Mais sous son langage grossier, sous ses allures grossières, se cache un cœur de femme. Sa gaîté s'accroît par le péril. Son courage reste tout entier quand celui des soldats mollit, et qu'il lui en faut pour le bataillon comme pour elle. Les hommes entre eux se secourent, ils ne se plaignent pas. Elle plaint en secourant. Elle ranime par ses exemples comme par ses paroles ; elle a toutes les intrépidités, celle de la retraite de Russie comme celle de la mêlée d'Eylau et de Friedland. Les hommes n'en ont qu'une souvent, celle du danger ; ils puisent toutes les autres dans son assistance. Elle sait les exploits de chacun; elle ne suscite pas seulement les hauts faits nouveaux ; elle se rappelle ceux qui ont illustré le régiment. Elle était là, elle a tout vu ; il y a quelqu'un qui se souvient des morts, qui parle d'eux, qui redit leur nom oublié et leur histoire, digne de ne pas l'être. Les faits de guerre ne sont pas seuls restés dans son souvenir, elle s'amuse de tout. Elle est Brantôme comme Joinville, et Dieu sait les bravos qui accueillent ses réminiscences héroïques! Sous la pluie, sous les frimas, sa verve est plus animée que jamais. « Ils ont froid, eux autres ; moi, c'est comme à la bataille des Pyramides. La terre me brûle, et c'est comme cela qu'il faut être : qui faiblit pour une averse peut faiblir partout. Qui tremble au froid peut trembler devant l'ennemi. » Et ainsi disant, elle verse son breuvage heureux.

Le souffrance s'oublie. On pense à trouver le sommeil comme on pourra. On répartit ce qu'on a de paille autour du foyer. On met le sac sous la tête, les pieds au feu ; le silence s'établit de foyer en foyer, de bataillon en bataillon ; les chevaux s'avancent au-dessus des héros, leur tête sur la tête des compagnons de leurs travaux, intrépides combattants, qui donnent leur vie avec la même ardeur que le soldat, et en échange, n'ont point de gloire. Gloire, périls, fatigues, voilà tout oublié.

Tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune....

Oh ! oui, mais Napoléon ne dort pas. Il s'est levé du lit de camp où il s'est jeté ! « A cheval, a-t-il dit, à cheval ! » Son état-major vole par tous les chemins. Sa parole est arrivée aux trois cent mille hommes dont il est l'âme et la volonté. Les tambours, les trompettes remplissent les airs.

« Allons, conscrit, dit le grognard, tu as assez dormi, mon enfant; prends garde que le sommeil ne t'engraisse comme un chanoine. Allons, te dis-je, mets ton casque à mèche dans l'armoire ;

prends ta flûte d'acier, nous avons encore à en jouer aujourd'hui. » Le conscrit n'entend pas. Le bruit des tambours n'éveille pas ce sommeil de plomb. Mais voilà le canon qui gronde. « Une, deux, trois; oh! oh! cela va bien, dit la cantinière, en rechargeant son mulet; nous allons rire, les bons enfants. La chasse aux Cosaques doit bien faire la nuit. » Voilà l'empereur. Les sacs sont repris, les faisceaux sont rompus, le régiment est en bataille. Le conscrit, agitant son schako au bout de sa baïonnette, crie plus haut qu'un autre : « Vive l'empereur! » On rompt en colonne. Toute l'armée se précipite sur les pas de son chef. Elle court à Lutzen, à Bautzen, à la victoire. Les feux continuent à éclairer au loin la nuit profonde; il ne reste de l'armée que ces feux décevants, les abris abattus, le paille que le vent emporte, la terre dévastée, une ruine de bivouac au milieu de tant d'autres ruines. C'est l'image de la guerre. Ces débris représentent les ravages; cette paille, qu'un souffle disperse et brise, les armées; ces feux qui brillent un moment après elle, la gloire.

CH. DIDIER.

La France.

La France peut être regardée, géographiquement parlant, comme le résumé de l'Europe. Placée au centre du monde européen, elle participe à la fois du nord et du midi; du midi, par l'Italie et par l'Espagne, dont elle partage le soleil ardent; du nord, par l'Allemagne, la Flandre et l'Angleterre, qui enveloppent sa frontière de leurs brumes septentrionales. Douée d'un ciel tempéré à la fois et varié, la France offrait une patrie à toutes les races, et toutes s'y sont acclimatées, depuis les Phocéens de Marseille jusqu'aux Normands de la Neustrie; de là l'aptitude reconnue des armées françaises à supporter tous les climats, à se naturaliser chez tous les peuples. De là, surtout, glorieux privilége! la large et facile compréhension, l'universalité de l'esprit français. Le Russe engourdi dans ses glaces, et le Sicilien volcanisé par son soleil, demeurent l'un pour l'autre une éternelle énigme. Les dernières guerres l'ont prouvé : le Sicilien ne comprenait rien au Russe, le Russe rien au Sicilien; mais le génie français comprend l'un et l'autre, parce que, formé d'éléments divers, d'éléments contraires, il les contient tous les deux.

Au nord comme au midi, au midi comme au nord, il est partout chez lui; de là vient aussi la facilité qu'ont les peuples étrangers à se teindre des couleurs de la France; de là leur penchant naturel, irrésistible, à recevoir ses leçons, à imiter ses exemples, à s'approprier jusqu'à ses modes. Il semble que la France soit pour eux tous la patrie mère, dont ils ne sont que les colons; ils retrouvent tous en elle quelque chose d'eux-mêmes. Ses mœurs pour eux n'ont rien d'étranger, ses coutumes rien de nouveau, sa langue est presque à tous leur langue maternelle. La France est un miroir à mille facettes, dont chacune réfléchit un point de l'humanité.

Un des plus précieux caractères du génie français, celui peut-être qui, plus que tous les autres, le rend propre à toutes choses et contribue à l'acclimater partout, c'est la mesure, la justesse; or, c'est là encore, si j'ose le dire, un bénéfice géographique. La pétulance provençale est heureusement tempérée par le flegme flamand; la rouerie gasconne, l'argutie normande, par l'honnêteté franc-comtoise, par la droiture alsacienne; la mobilité languedocienne, par la ténacité bretonne. De ces conflits divers résulte un équilibre parfait, et des contrastes naît l'harmonie. C'est ainsi que l'unité règne dans la variété, et la variété dans l'unité.

Une nation ainsi constituée physiquement, et composée d'éléments aussi favorables, devait tôt ou tard exercer sur ses voisins une souveraine prépondérance; s'il n'en fut pas toujours ainsi, si la France, de prime abord, n'eut pas en Europe la haute position qui lui convient, le moment est arrivé pour elle d'imprimer le mouvement à la civilisation. Elle a hérité des deux Romes : Rome ancienne et Rome papale, ce privilége auguste. Le rôle important joué deux fois par Rome, d'abord dans la société païenne, puis dans la société chrétienne, Paris est appelé par la Providence à le jouer dans la société moderne; transférée par les siècles des bords du Tibre aux rives de la Seine, l'initiative humaine appartient désormais à l'antique berceau du génie français. Le 14 juillet 1789 a inauguré la nouvelle reine de l'Occident sur les ruines fumantes de la Bastille.

Mais son règne était préparé de longue main. Richelieu et Louis XIV, ces deux rois du dix-septième siècle, Voltaire et Jean-Jacques, ces deux rois du dix-huitième, lui avaient, deux siècles durant, aplani les degrés du trône. Certes, ce n'est pas qu'avant Richelieu la France fût légère dans la balance européenne; jamais peuple au contraire n'y pesa davantage. Le moyen âge et l'âge antique sont pleins de la France, et aucun peuple ne fit dans l'histoire une apparition plus éclatante. Quel est le premier nom français qu'on lit au frontispice étincelant de la société romaine ?

Le nom d'un conquérant : celui de Brennus ! La Gaule apparaît là victorieuse ; assise sur les cendres de Rome, elle baigne ses pieds dans le Tibre, elle repose sa tête couronnée des lauriers de l'Allia sur les marches du Capitole. On ne pouvait faire un plus glorieux avénement dans l'histoire.

La société grecque offre le même spectacle. Le premier Gaulois qui vint écrire son nom sur la poussière hellénique fut un conquérant qui escalada jusqu'à l'Olympe, et qui, maître de Delphes, put s'asseoir sur le trépied de la sibylle pour prophétiser à la Grèce étonnée la grandeur future de sa lointaine patrie. Quant aux Romains, il fallait que le souvenir de Brennus eût laissé en eux des traces bien profondes, et que le nom gaulois fût bien formidable, pour que le peuple roi déclarât la république en danger chaque fois que les Gaulois apparaissaient sur les Alpes. Quel ennemi obtint jamais de Rome un tel hommage? Mais toutes ses rencontres avec lui justifièrent ses épouvantes. Enrôlés sous les drapeaux d'Annibal, les Gaulois contribuèrent plus que les Carthaginois eux-mêmes au triomphe de Cannes ; et lorsque Spartacus, l'esclave révolté, fit chanceler sur ses bases, avec son épée de gladiateur, la ville éternelle, la meilleure partie de son armée était composée de Gaulois. Vingt ans plus tard, quand César voulut mériter, ou du moins se faire pardonner l'empire qu'il convoitait par une de ces entreprises gigantesques qui absolvent de tout, ce n'est pas l'Espagne qu'il alla combattre, il la laissa à son vaniteux rival ; ce n'est pas l'Asie, il la laissa au sensuel Lucullus : c'est la Gaule. Pourquoi? C'est que César savait bien qu'il allait trouver là un ennemi digne de lui, et qu'il y avait plus de gloire à dompter les Gaules qu'à soumettre le reste du monde. Il consuma dix ans à cette œuvre difficile ; et telle fut son estime pour les Gaulois qu'il ne dédaigna pas, le patricien superbe, d'écrire leurs annales. C'est la main victorieuse qui a légué à la postérité l'histoire des efforts du peuple dompté. Jules César est le premier historien de la France. Un pareil éloge est unique dans les fastes militaires des Romains, et jamais vaincu ne reçut du vainqueur une si éclatante marque de respect.

Quelque estime que César professât pour le peuple gaulois, quel n'eût pas été son étonnement, si le génie encore méconnu de la France lui eût prédit alors que Lutèce serait un jour Paris ! Eût-il consenti à reconnaître, dans la mince bourgade qu'il assiégeait, l'héritière de cette Rome dont, sans le savoir, il préparait la chute? Telles sont les vicissitudes de l'humanité ; le sceptre social échappe des mains d'un peuple pour tomber aux mains d'un autre ; et quand le vainqueur s'est rendu par ses excès indigne de l'initiative que lui avait confiée la Providence, la Providence l'en déshérite pour en revêtir à son tour le vaincu.

NARRATIONS
POÉTIQUES OU ROMANESQUES,
ET ANECDOTES.

FÉNELON.

(1651-1715.)

[Voyez page 41, pour le jugement littéraire.]

La Bétique.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui se jette dans le grand Océan, assez près des colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchissants qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays; mais les habitants, simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme....

Ils sont presque tous bergers ou labourcurs. On voit en ce pays

peu d'artisans; car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes; encore même la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires à leur vie simple et frugale.

Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines d'une merveilleuse blancheur : elles font le pain, apprêtent à manger; et ce travail leur est facile, car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, et rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris et pour leurs enfants; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées et les autres d'écorce d'arbres; elles font et lavent tous les habits de la famille et tiennent leurs meubles dans un ordre et une propreté admirables. Leurs habits sont aisés à faire; car, en ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée, et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles; car ils ne bâtissent jamais de maison. « C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il suffit de se défendre des injures de l'air. » Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Égyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent comme des inventions de la vanité et de la mollesse.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : « Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes! Ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent : il tente ceux qui en sont privés de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous? vivent-ils plus longtemps? sont-ils plus unis entre eux? mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie? au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables des plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves

de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur. »

C'est ainsi que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse; et il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres; chaque famille est gouvernée par son chef qui en est le véritable roi. Le père de famille est en droit de punir chacun de ses enfants ou petits-enfants qui fait une mauvaise action; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais, car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance et l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée, qu'on dit qui s'est retirée dans le ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux, car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs; les fruits des arbres, les légumes de la terre, les troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille, errante dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu à l'autre, quand elle a consumé les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'était mise. Ainsi, ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses et des plaisirs trompeurs qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres, tous égaux. On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée dans ce pays chéri des dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversements d'Etats qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi! disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie est si courte! et il semble qu'elle leur paraisse trop longue. Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, et pour se rendre mutuellement malheureux!

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérants qui subjuguent les grands empires. « Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison et suivant la jus-

tice ! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux ? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire que de s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père et son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-méprisable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez en conduisant avec sagesse ce que les dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur et tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui, n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave ! Ces grands conquérants, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paraissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devraient seulement arroser.

(Télémaque, livre VIII.)

Télémaque visite les champs Élysées.

Lorsque Télémaque sortit du Tartare, il se sentit soulagé, comme si on avait ôté une montagne de dessus sa poitrine : il comprit, par ce soulagement, le malheur de ceux qui y étaient renfermés sans espérance d'en sortir jamais. Il était effrayé de voir combien les rois étaient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. « Quoi ! disait-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges, tant de difficultés de connaître la vérité pour se défendre contre les autres et contre soi-même ; enfin, tant de tourments horribles dans les enfers, après avoir été si agité, si envié, si traversé dans une vie courte ! O insensé celui qui cherche à régner ! Heureux celui qui se borne à une condition privée et paisible, où la vertu lui est moins difficile ! »

En faisant ces réflexions, il se troublait au dedans de lui-même : il frémit, et tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venait de considérer. Mais à mesure qu'il s'éloigna de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur et du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître : il respirait et entrevoyait déjà de loin la douce et pure lumière du séjour des héros.

C'est dans ce lieu qu'habitaient tous les bons rois qui avaient jusqu'alors gouverné sagement les hommes : ils étaient séparés du reste des justes. Comme les méchants princes souffraient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, ainsi les bons rois jouissaient dans les champs Élysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avaient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris : mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur : un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendaient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule : là jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point; et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière; elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que ces hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors; ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient

pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus : seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage : mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte : ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes mais courtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misé-

rable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis; les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchait son père, et qui avait craint de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix et de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, et qu'il s'affligeait d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. « C'est ici, disait-il, que la véritable vie se trouve, et la nôtre n'est qu'une mort. » Mais ce qui l'étonnait, c'était d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, et d'en voir si peu dans les champs Élysées; il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre puissance, et pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi, les bons rois sont très-rares; et la plupart sont si méchants que les dieux ne seraient pas justes si, après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissaient après leur mort.

Télémaque, ne voyant point son père Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, son grand-père. Pendant qu'il le cherchait inutilement, un vieillard vénérable et plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressemblait point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre; on voyait seulement qu'il avait été vieux avant sa mort : c'était un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les grâces de la jeunesse; car ces grâces renaissent même dans les vieillards les plus caducs, au moment où ils sont introduits dans les champs Élysées. Cet homme s'avançait avec empressement, et regardait Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui était fort chère. Télémaque, qui ne le reconnaissait point, était en peine et en suspens.

« Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit le vieillard, de ne me point reconnaître; je suis Arcésius, père de Laërte. J'avais fini mes jours avant qu'Ulysse, mon petit-fils, partît pour aller au siége de Troie; alors tu étais encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice : dès lors j'avais conçu de toi de grandes espérances; elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, et que les dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant, les dieux t'aiment et te préparent une gloire égale à celle de ton père! O heureux moi-même de te revoir! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux; il vit encore; et il est réservé pour relever notre maison dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumière, et attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent

comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose; tu verras changer insensiblement les grâces riantes et les doux plaisirs qui t'accompagnent. La force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

« Ce temps te paraît éloigné : hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi; et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et et par l'amour de la justice, une place dans cet heureux séjour de la paix.... »

Il dit; et aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton. Télémaque, les larmes aux yeux, le quitta sans pouvoir l'embrasser; et, sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés.

(Télémaque, livre XIX.)

Les aventures de Mélésichthon.

Mélésichthon, né à Mégare, d'une race illustre parmi les Grecs, ne songea dans sa jeunesse qu'à imiter dans la guerre les exemples de ses ancêtres. Il signala sa valeur et ses talents dans plusieurs expéditions; et comme toutes ses inclinations étaient magnifiques, il y fit une dépense éclatante, qui le ruina bientôt : il fut contraint de se retirer dans une maison de campagne, sur le bord de la mer, où il vivait dans une profonde solitude avec sa femme Proxinoé. Elle avait de l'esprit, du courage, de la fierté. Sa beauté et sa naissance l'avaient fait rechercher par des partis beaucoup plus riches que Mélésichthon; mais elle l'avait préféré

à tous les autres, pour son seul mérite. Ces deux personnes qui, par leur vertu et leur amitié, s'étaient rendues naturellement heureuses pendant plusieurs années, commencèrent alors à se rendre mutuellement malheureuses par la compassion qu'elles avaient l'une pour l'autre. Mélésichthon aurait supporté plus facilement ses malheurs, s'il eût pu les souffrir tout seul et sans une personne qui lui était si chère. Proxinoé sentait qu'elle augmentait les peines de Mélésichthon. Ils cherchaient à se consoler par deux enfants, qui semblaient avoir été formés par les Grâces : le fils se nommait Mélibée, et la fille Poéménis. Mélibée, dans un âge tendre, commençait déjà à montrer de la force, de l'adresse et du courage : il surmontait à la lutte, à la course et aux autres exercices les enfants de son voisinage. Il s'enfonçait dans les forêts, et ses flèches ne portaient pas des coups moins assurés que celles d'Apollon; il suivait encore plus ce dieu dans les sciences et dans les beaux-arts que dans les exercices du corps. Mélésichthon, dans la solitude, lui enseignait tout ce qui peut cultiver et orner l'esprit, tout ce qui peut faire aimer la vertu et régler les mœurs. Mélibée avait un air simple, doux et ingénu, mais noble, ferme et hardi. Son père jetait les yeux sur lui, et ses yeux se noyaient de larmes. Poéménis était instruite par sa mère dans tous les beaux-arts que Minerve a donnés aux hommes : elle ajoutait aux ouvrages les plus exquis les charmes d'une voix qu'elle joignait avec une lyre plus touchante que celle d'Orphée. A la voir, on eût cru que c'était la jeune Diane sortie de l'île flottante où elle naquit. Ses cheveux blonds étaient noués négligemment derrière sa tête; quelques-uns échappés flottaient sur son cou au gré des vents. Elle n'avait qu'une robe légère, avec une ceinture qui la relevait un peu, pour être plus en état d'agir. Sans parure, elle effaçait tout ce qu'on peut voir de plus beau et elle ne le savait pas : elle n'avait même jamais songé à se regarder sur le bord des fontaines; elle ne voyait que sa famille, et ne songeait qu'à travailler. Mais le père, accablé d'ennuis, et ne voyant plus aucune ressource dans ses affaires, ne cherchait que la solitude. Sa femme et ses enfants faisaient son supplice. Il allait souvent sur le rivage de la mer, au pied d'un grand rocher plein d'antres sauvages : là, il déplorait ses malheurs; puis il entrait dans une profonde vallée, qu'un bois épais dérobait aux rayons du soleil au milieu du jour. Il s'asseyait sur le gazon qui bordait une claire fontaine, et toutes les plus tristes pensées revenaient en foule dans son cœur. Le doux sommeil était loin de ses yeux; il ne parlait plus qu'en gémissant; la vieillesse venait avant le temps flétrir et rider son visage; il oubliait même tous les besoins de la vie, et succombait à la douleur.

Un jour, comme il était dans cette vallée si profonde, il s'en-

dormit de lassitude et d'épuisement : alors il vit en songe la déesse Cérès, couronnée d'épis dorés, qui se présenta à lui avec un visage doux et majestueux. « Pourquoi, lui dit-elle en l'appelant par son nom, vous laissez-vous abattre aux rigueurs de la fortune? — Hélas! répondit-il, mes amis m'ont abandonné, je n'ai plus de bien; il ne me reste que des procès et des créanciers : ma naissance fait le comble de mon malheur, et je ne puis me résoudre à travailler comme un esclave pour gagner ma vie. »

Alors Cérès lui répondit : « La noblesse consiste-t-elle dans les biens? ne consiste-t-elle pas plutôt à imiter la vertu de ses ancêtres? il n'y a de nobles que ceux qui sont justes. Vivez de peu, gagnez ce peu par votre travail; ne soyez à charge à personne : vous serez le plus noble de tous les hommes. Le genre humain se rend lui-même misérable par sa mollesse et par sa fausse gloire. Si les choses nécessaires vous manquent, pourquoi voulez-vous les devoir à d'autres qu'à vous-même? Manquez-vous de courage pour vous les donner par une vie laborieuse? »

Elle dit, et aussitôt elle lui présenta une charrue d'or avec une corne d'abondance. Alors Bacchus parut couronné de lierre, et tenant un thyrse dans sa main : il était suivi de Pan, qui jouait de la flûte et qui faisait danser les faunes et les satyres. Pomone se montra chargée de fruits, et Flore, ornée des fleurs les plus vives et les plus odoriférantes. Toutes les divinités champêtres jetèrent un regard favorable sur Mélésichthon.

Il s'éveilla, comprenant la force et le sens de ce songe divin; il se sentit consolé et plein de goût pour tous les travaux de la vie champêtre. Il parle de ce songe à Proxinoé, qui entre dans tous ses sentiments. Le lendemain, ils congédièrent leurs domestiques inutiles; on ne vit plus chez eux de gens dont le seul emploi fût le service de leurs personnes. Ils n'eurent plus ni char ni conducteur. Proxinoé et Poéménis filaient en menant paître leurs moutons; ensuite, elles faisaient leurs toiles et leurs étoffes, puis elles taillaient et cousaient elles-mêmes leurs habits et ceux du reste de la famille. Au lieu des ouvrages de soie, d'or et d'argent, qu'elles avaient accoutumé de faire avec l'art exquis de Minerve, elles n'exerçaient plus leurs doigts qu'au fuseau ou à d'autres travaux semblables. Elles préparaient de leurs propres mains les légumes qu'elles cueillaient dans leur jardin pour nourrir toute la maison. Le lait de leur troupeau, qu'elles allaient traire, achevait de mettre l'abondance. On n'achetait rien : tout était préparé promptement et sans peine. Tout était bon, simple, naturel, assaisonné par l'appétit inséparable de la sobriété et du travail.

Dans une vie si champêtre, tout était chez eux net et propre. Toutes les tapisseries étaient vendues; mais les murailles de la maison étaient blanches, et on ne voyait nulle part rien de sale

ni de dérangé; les meubles n'étaient jamais couverts de poussière; les lits étaient d'étoffes grossières, mais propres. La cuisine même avait une propreté qui n'est point dans les grandes maisons. Tout y était bien rangé et luisant. Pour régaler la famille dans les jours de fête, Proxinoé faisait des gâteaux excellents. Elle avait des abeilles dont le miel était plus doux que celui qui coulait du tronc des chênes creux pendant l'âge d'or. Les vaches venaient d'elles-mêmes offrir des ruisseaux de lait. Cette femme laborieuse avait dans son jardin toutes les plantes qui peuvent aider à nourrir l'homme en chaque saison, et elle était toujours la première à avoir les fruits et les légumes de chaque temps; elle avait même beaucoup de fleurs, dont elle vendait une partie après avoir employé l'autre à orner sa maison. La fille secondait sa mère, et ne goûtait d'autre plaisir que celui de chanter en travaillant, ou en conduisant ses moutons dans les pâturages. Nul autre troupeau n'égalait le sien : la contagion et les loups même n'osaient en approcher. A mesure qu'elle chantait, ses tendres agneaux dansaient sur l'herbe, et tous les échos d'alentour semblaient prendre plaisir à répéter ses chansons.

Mélésichthon labourait lui-même son champ; lui-même il conduisait sa charrue, semait et moissonnait : il trouvait les travaux de l'agriculture moins durs, plus innocents et plus utiles que ceux de la guerre. A peine avait-il fauché l'herbe tendre des prairies, qu'il se hâtait d'enlever les dons de Cérès, qui le payaient au centuple du grain semé. Bientôt Bacchus faisait couler pour lui un nectar digne de la table des dieux. Minerve lui donnait aussi le fruit de son arbre, qui est si utile à l'homme. L'hiver était la saison du repos, où toute la famille assemblée goûtait une joie innocente, et remerciait les dieux d'être si désabusée des faux plaisirs. Ils ne mangeaient de viande que dans les sacrifices, et leurs troupeaux n'étaient destinés qu'aux autels.

Mélibée ne montrait presque aucune des passions de la jeunesse: il conduisait les grands troupeaux ; il coupait de grands chênes dans les forêts; il creusait de petits canaux pour arroser les prairies; il était infatigable pour soulager son père. Ses plaisirs, quand le travail n'était pas de saison, étaient la chasse, les courses avec les jeunes gens de son âge, et la lecture, dont son père lui avait donné le goût.

Bientôt Mélésichthon, en s'accoutumant à une vie simple, se vit plus riche qu'il ne l'avait été auparavant. Il n'avait chez lui que les choses nécessaires à la vie, mais il les avait toutes en abondance. Il n'avait presque de société que dans sa famille. Ils s'aimaient tous; ils se rendaient mutuellement heureux: ils vivaient loin des palais des rois et des plaisirs que l'on achète si

cher; les leurs étaient doux, innocents, simples, faciles à trouver, et sans aucune suite dangereuse. Mélibée et Poéménis furent ainsi élevés dans le goût des travaux champêtres. Ils ne se souvinrent de leur naissance que pour avoir plus de courage en supportant la pauvreté. L'abondance, revenue dans cette maison, n'y ramena point le faste : la famille fut toujours simple et laborieuse. Tout le monde disait à Mélésichthon : « Les richesses rentrent chez vous ; il est temps de reprendre votre ancien état. » Alors il répondait ces paroles : « A qui voulez-vous que je m'attache, ou au faste qui m'avait perdu, ou à une vie simple et laborieuse qui m'a rendu riche et heureux? » Enfin, se trouvant un jour dans ce bois sombre où Cérès l'avait instruit par un songe si utile, il s'y reposa sur l'herbe avec autant de joie qu'il y avait eu d'amertume dans le temps passé. Il s'endormit, et la déesse, se montrant à lui comme dans son premier songe, lui dit ces paroles : « La vraie noblesse consiste à ne recevoir rien de personne, et à faire du bien aux autres. Ne recevez donc rien que du sein fécond de la terre et de votre propre travail. Gardez-vous bien de quitter jamais, par mollesse ou par fausse gloire, ce qui est la source naturelle et inépuisable de tous les biens. »

Les aventures d'Aristonoüs.

Sophronyme, ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages et par d'autres malheurs, s'en consolait par sa vertu dans l'île de Délos. Là, il chantait sur une lyre d'or les merveilles du dieu qu'on y adore; il cultivait les Muses, dont il était aimé; il recherchait curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres et des cieux, l'ordre des éléments, la structure de l'univers, qu'il mesurait de son compas; la vertu des plantes, la conformation des animaux; mais surtout il s'étudiait lui-même et s'appliquait à orner son âme par la vertu. Ainsi la fortune, en voulant l'abattre, l'avait élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivait heureux sans biens dans cette retraite, il aperçut un jour sur le rivage de la mer un vieillard vénérable qui lui était inconnu; c'était un étranger qui venait d'aborder dans l'île. Ce vieillard admirait les bords de la mer, dans laquelle il savait que cette île avait été autrefois flottante; il considérait cette côte où s'élevaient, au-dessus des sables et des rochers, de petites collines toujours couvertes d'un gazon naissant et fleuri; il ne pouvait assez regarder les fontaines pures et les ruisseaux rapides qui arrosaient cette délicieuse campagne; il s'avançait

vers les bocages sacrés qui environnent le temple du dieu; il était étonné de voir cette verdure que les aquilons n'osaient jamais ternir, et il considérait déjà le temple, d'un marbre de Paros plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de jaspe. Sophronyme n'était pas moins attentif à considérer ce vieillard : sa barbe blanche tombait sur sa poitrine, son visage ridé n'avait rien de difforme; il était encore exempt des injures d'une vieillesse caduque; ses yeux montraient une douce vivacité; sa taille était haute et majestueuse, mais un peu courbée, et un bâton d'ivoire le soutenait. « O étranger, lui dit Sophronyme, que cherchez-vous dans cette île, qui paraît vous être inconnue? Si c'est le temple du dieu, vous le voyez de loin, et je m'offre de vous y conduire; car je crains les dieux, et j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse pour secourir les étrangers. »

« J'accepte, répondit le vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté; je prie les dieux de récompenser votre amour pour les étrangers. Allons vers le temple. » Dans le chemin, il raconta à Sophronyme le sujet de son voyage : « Je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomène, ville d'Ionie, située sur cette côte agréable qui s'avance dans la mer, et semble s'aller joindre à l'île de Chio, fortunée patrie d'Homère. Je naquis de parents pauvres, quoique nobles. Mon père, nommé Polystrate, qui était déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever; il me fit exposer par un de ses amis de Téos. Une vieille femme d'Erythre, qui avait du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chèvre dans sa maison : mais comme elle avait à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit à un marchand d'esclaves qui me mena dans la Lycie. Il me vendit, à Patare, à un homme riche et vertueux, nommé Alcine; cet Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse. Je lui parus docile, modéré, sincère, affectionné, et appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire; il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise; il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, et surtout l'art de guérir les plaies des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art, qui est si nécessaire; et Apollon, qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine, qui m'aimait de plus en plus, et qui était ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit et m'envoya à Damoclès, roi de Lycaonie, qui, vivant dans les délices, aimait la vie et craignait de la perdre. Ce roi, pour me retenir, me donna de grandes richesses. Quelques années après, Damoclès mourut. Son fils, irrité contre moi par des flatteurs, servit à me dégoûter de toutes les choses qui ont de l'éclat. Je sentis enfin un violent désir de revoir la Lycie, où j'avais passé si doucement mon enfance. J'espérais y retrouver Alcine

qui m'avait nourri, et qui était le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine était mort après avoir perdu ses biens, et souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs et des larmes sur ses cendres; je mis une inscription honorable sur son tombeau, et je demandai ce qu'étaient devenus ses enfants. On me dit que le seul qui était resté, nommé Orciloque, ne pouvant se résoudre à paraître sans biens dans sa patrie, où son père avait eu tant d'éclat, s'était embarqué sur un vaisseau étranger pour aller mener une vie obscure dans quelque île écartée de la mer. On m'ajouta que cet Orciloque avait fait naufrage, peu de temps après, vers l'île de Carpathe, et qu'ainsi il ne restait plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussitôt je songeai à acheter la maison où il avait demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédait autour. J'étais bien aise de revoir ces lieux, qui me rappelaient le doux souvenir d'un âge si agréable et d'un si bon maître : il me semblait que j'étais encore dans cette fleur de mes premières années où j'avais servi Alcine. A peine eus-je acheté de ses créanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomène : mon père Polystrate et ma mère Phidile étaient morts. J'avais plusieurs frères qui vivaient mal ensemble : aussitôt que je fus arrivé à Clazomène, je me présentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous savez qu'on a soin d'exposer les enfants. Ils furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des héritiers de Polystrate, qui devaient partager sa petite succession; ils voulurent me contester ma naissance, et ils refusèrent devant les juges de me reconnaître. Alors, pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentais à être comme un étranger pour eux; et je demandai qu'ils fussent aussi exclus pour jamais d'être mes héritiers. Les juges l'ordonnèrent : et alors je montrai les richesses que j'avais apportées dans mon vaisseau; je leur découvris que j'étais cet Aristonoüs qui avait acquis tant de trésors auprès de Damoclès, roi de Lycaonie, et que je ne m'étais jamais marié.

« Mes frères se repentirent de m'avoir traité si injustement; et, dans le désir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuer dans mon amitié. Leur division fut cause que les biens de notre père furent vendus; je les achetai, et ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre père passer dans les mains de celui à qui ils n'avaient pas voulu en donner la moindre partie : ainsi ils tombèrent tous dans une affreuse pauvreté. Mais après qu'ils eurent assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel; je leur pardonnai, je les reçus dans ma maison, je leur donnai à chacun

de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer; je les réunis tous; eux et leurs enfants demeurèrent ensemble paisiblement chez moi; je devins le père commun de toutes ces différentes familles. Par leur union et leur application au travail, ils amassèrent bientôt des richesses considérables. Cependant la vieillesse, comme vous le voyez, est venue frapper à ma porte; elle a blanchi mes cheveux et ridé mon visage; elle m'avertit que je ne jouirai pas longtemps d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'est si chère, et qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon et sage sous la conduite du vertueux Alcine. En y repassant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des îles Cyclades, qui m'a assuré qu'il restait encore à Délos un fils d'Orciloque, qui imitait la sagesse et la vertu de son grand-père Alcine : aussitôt j'ai quitté la route de Lycie, et me suis hâté de venir chercher sous les auspices d'Apollon, dans son île, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de temps à vivre : la Parque, ennemie de ce doux repos que les dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours; mais je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de se fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette île : le connaissez-vous? pouvez-vous me dire où je le trouverai? Si vous me le faites voir, puissent les dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux les enfants de vos enfants jusqu'à la cinquième génération ! Puissent les dieux conserver toute votre maison dans la paix et dans l'abondance pour fruit de votre vertu! » Pendant qu'Aristonoüs parlait ainsi, Sophronyme versait des larmes mêlées de joie et de douleur. Enfin il se jette, sans pouvoir parler, au cou du vieillard; il l'embrasse, il le serre, et il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs :

« Je suis, ô mon père, celui que vous cherchez! vous voyez Sophronyme, petit-fils de votre ami Alcine : c'est moi; et je ne puis douter, en vous écoutant, que les dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnaissance, qui semblait perdue sur la terre, se retrouve en vous seul. J'avais ouï dire, dans mon enfance, qu'un homme célèbre et riche, établi en Lycaonie, avait été nourri chez mon grand-père; mais comme Orciloque mon père, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai su ces choses que confusément. Je n'ai osé aller en Lycaonie dans l'incertitude, et j'ai mieux aimé demeurer dans cette île, me consolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richesses, et par le doux emploi de cultiver les Muses dans la maison sacrée d'Apollon. La sagesse, qui accoutume les hommes à se passer de peu et à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens. »

En achevant ces paroles, Sophronyme, se voyant arrivé au temple, proposa à Aristonoüs d'y faire sa prière et ses offrandes. Ils firent au dieu un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, et d'un taureau qui avait un croissant sur le front entre les deux cornes : ensuite ils chantèrent des vers en l'honneur du dieu qui éclaire l'univers, qui règle les saisons, qui préside aux sciences, et qui anime le chœur des neuf Muses. Au sortir du temple, Sophronyme et Aristonoüs passèrent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronyme reçut chez lui le vieillard, avec la tendresse et le respect qu'il aurait témoigné à Alcine même, s'il eût été encore vivant. Le lendemain, ils partirent ensemble et firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronyme dans une fertile campagne, sur le bord du fleuve Xanthe, dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chasse, couvert de poussière, a tant de fois plongé son corps et lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent, le long de ce fleuve, des peupliers et des saules dont la verdure tendre et naissante cachait les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantaient nuit et jour. Le fleuve, tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit et d'écume, brisait ses flots dans un canal plein de petits cailloux : toute la plaine était couverte de moissons dorées ; les collines, qui s'élevaient en amphithéâtre, étaient chargées de ceps de vignes et d'arbres fruitiers. Là, toute la nature était riante et gracieuse; le ciel était doux et serein, et la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur. En s'avançant le long du fleuve, Sophronyme aperçut une maison simple et médiocre, mais d'une architecture agréable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre : tout y était propre et plein d'agrément et de commodité, sans magnificence. Une fontaine coulait au milieu de la cour, et formait un petit canal le long d'un tapis vert. Les jardins n'étaient point vastes ; on y voyait des fruits et des plantes utiles pour nourrir les hommes : aux deux côtés du jardin paraissaient deux bocages dont les arbres étaient presque aussi anciens que la terre leur mère, et dont les rameaux épais faisaient une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Ils entrèrent dans un salon, où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissait dans les jardins, et on n'y voyait rien de ce que la délicatesse des hommes va chercher si loin et si chèrement dans les villes : c'était du lait aussi doux que celui qu'Apollon avait le soin de traire pendant qu'il était berger chez le roi Admète; c'était du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du mont Hymette dans l'Attique; il y avait des légumes du jardin et des fruits qu'on venait de cueillir. Un vin plus délicieux que le nectar coulait de grands vases dans des coupes ciselées. Pendant ce re-

pas frugal, mais doux et tranquille, Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie; mais enfin, comme Sophronyme voulut le presser, il déclara qu'il ne se résoudrait jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avait si longtemps servi dans la même salle. « Voilà, lui disait-il, où ce sage vieillard avait accoutumé de manger; voilà où il conversait avec ses amis; voilà où il jouait à divers jeux; voici où il se promenait en lisant Hésiode et Homère; voici où il se reposait la nuit. » En rappelant ces circonstances, son cœur s'attendrissait, et les larmes coulaient de ses yeux. Après le repas, il mena Sophronyme voir la belle prairie où erraient ses grands troupeaux mugissants sur le bord du fleuve; puis ils aperçurent les troupeaux de moutons qui revenaient des gras pâturages; les mères bêlantes et pleines de lait y étaient suivies de leurs petits agneaux bondissants. On voyait partout les ouvriers empressés, qui animaient le travail pour l'intérêt de leur maître doux et humain, qui se faisait aimer d'eux et leur adoucissait les peines de l'esclavage.

Aristonoüs, ayant montré à Sophronyme cette maison, ces esclaves, ces troupeaux, et ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : « Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres; me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si longtemps Alcine. Jouissez en paix de ce qui était à lui; vivez heureux, et préparez-vous de loin, par votre vigilance, une fin plus douce que la sienne. » En même temps il lui fait une donation de ce bien, avec toutes les solennités prescrites par les lois; et il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs. Avant que de donner sa maison, il l'orne tout entière de meubles neufs, simples et modestes à la vérité, mais propres et agréables : il remplit les greniers des riches présents de Cérès, et les celliers d'un vin de Chio, digne d'être servi par la main d'Hébé ou de Ganymède à la table du grand Jupiter; il y met aussi du vin Praménien, avec une abondante provision de miel d'Hymette et d'Hybla, et d'huile d'Attique, presque aussi douce que le miel même. Enfin il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine et blanche comme la neige, riche dépouille des tendres brebis qui passaient sur les montagnes d'Arcadie et dans les gras pâturages de Sicile. C'est en cet état qu'il donne sa maison à Sophronyme : il lui donne encore cinquante talents euboïques, et réserve à ses parents les biens qu'il possède dans la péninsule de Clazomène, aux environs de Smyrne, de Lébède et de Colophon, qui étaient d'un très-

grand prix. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque dans son vaisseau pour retourner dans l'Ionie. Sophronyme, étonné et attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau, les larmes aux yeux, le nommant toujours son père et le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuse navigation : aucun de ses parents n'osa se plaindre de ce qu'il venait de donner à Sophronyme. « J'ai laissé, leur disait-il, pour dernière volonté dans mon testament, cet ordre, que tous mes biens seront vendus et distribués aux pauvres de l'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. » Le sage vieillard vivait en paix et jouissait des biens que les dieux avaient accordés à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisait un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme, et pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avait enrichi des plus beaux ornements de l'architecture et de la sculpture. Il avait ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seraient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année, au printemps, Sophronyme, impatient de le revoir, avait sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivait dans cette saison. Chaque année, il avait le plaisir de voir venir de loin, au travers des ondes amères, ce vaisseau qui lui était si cher; et la venue de ce vaisseau lui était infiniment plus douce que toutes les grâces de la nature renaissante au printemps, après les rigueurs de l'affreux hiver.

Une année, il ne voyait point venir, comme les autres, ce vaisseau tant désiré; il soupirait amèrement; la tristesse et la crainte étaient peintes sur son visage; le doux sommeil fuyait loin de ses yeux; nul mets exquis ne lui semblait doux; il était inquiet, alarmé du moindre bruit, toujours tourné vers le port; il demandait à tous moments si on n'avait point vu quelque vaisseau venu d'Ionie. Il en vint un; mais, hélas! Aristonoüs n'y était pas; il ne portait que ses cendres dans une urne d'argent. Amphiclès, ancien ami du mort, et à peu près du même âge, fidèle exécuteur de ses dernières volontés, apportait tristement cette urne. Quand il aborda Sophronyme, la parole leur manqua à tous deux, et ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronyme, ayant baisé l'urne et l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : « O vieillard, vous avez fait le bonheur de ma vie, et vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs : je ne vous verrai plus; la mort me serait douce pour vous voir et pour vous suivre dans les champs Élysées, où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les dieux justes réservent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la justice, la piété et la reconnaissance sur la terre :

vous avez montré dans un siècle de fer la bonté et l'innocence de l'âge d'or. Les dieux, avant que de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont accordé ici-bas une vieillesse heureuse, agréable et longue : mais, hélas! ce qui devrait toujours durer n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouir de vos dons, puisque je suis réduit à en jouir sans vous. O chère ombre! quand est-ce que je vous suivrai? Précieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine. Les miennes s'y mêleront aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs! ô Aristonoüs! non, vous ne mourrez point, et vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur. Plutôt m'oublier moi-même que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimait tant la vertu, à qui je dois tout! »

Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs, Sophronyme mit l'urne dans le tombeau d'Alcine : il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnaient le tombeau; il répandit des libations abondantes de vin et de lait; il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, et il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronyme établit à jamais, pour toutes les années, et dans la même saison, des jeux funèbres en l'honneur d'Alcine et d'Aristonoüs. On y venait de la Carie, heureuse et fertile contrée; des bords enchantés du Méandre, qui se joue par tant de détours et qui semble quitter à regret le pays qu'il arrose; des rives toujours vertes du Caystre; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré; de la Pamphylie, que Cérès, Pomone et Flore ornent à l'envi; enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin par les torrents qui tombent du mont Taurus, toujours couvert de neige. Pendant cette fête si solennelle, les jeunes garçons et les jeunes filles, vêtues de robes traînantes de lin plus blanches que les lis, chantaient des hymnes à la louange d'Alcine et d'Aristonoüs; car on ne pouvait louer l'un sans louer aussi l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que, dès le premier jour, pendant que Sophronyme faisait des libations de vin et de lait, un myrte d'une verdure et d'une odeur exquise naquit au milieu du tombeau, et éleva tout à coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre : chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avait été changé par les dieux en un arbre si beau. Sophronyme prit soin de l'arroser lui-même, et de l'honorer comme une divinité. Cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix en dix ans; et les dieux ont voulu faire voir, par cette merveille, que la vertu, qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

Les aventures de Philoctète.

Hercule en mourant avait légué à Philoctète, le compagnon de ses voyages et de ses travaux, des flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne, armes dont la possession rendait invincible; mais il avait exigé de lui le serment qu'il ne révélerait jamais à personne ni sa mort ni le lieu de sa sépulture. Les Grecs s'étant ligués pour renverser l'empire de Priam, l'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne réussiraient pas dans leur entreprise, s'ils ne devenaient possesseurs des flèches d'Hercule. Philoctète raconte à Télémaque quelles furent pour lui les conséquences de la recherche de ces armes.

Ulysse, votre père, qui était toujours le plus éclairé et le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller au siége de Troie et d'y apporter les flèches qu'il croyait que j'avais. Il y avait déjà longtemps qu'Hercule ne paraissait plus sur la terre : on n'entendait plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros; les monstres et les scélérats recommençaient à paraître impunément. Les Grecs ne savaient que croire de lui : les uns disaient qu'il était mort; d'autres soutenaient qu'il était allé jusque sous l'Ourse glacée dompter les Scythes. Mais Ulysse soutint qu'il était mort, et entreprit de me le faire avouer : il me vint trouver dans un temps où je ne pouvais me consoler d'avoir perdu le grand Alcide. Il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvais plus voir les hommes : je ne pouvais souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du mont OEta, où j'avais vu périr mon ami; je ne songeais qu'à me repeindre l'image de ce héros, et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux. Mais la douce et puissante persuasion était sur les lèvres de votre père : il parut presque aussi affligé que moi; il versa des larmes; il sut gagner insensiblement mon cœur et attirer ma confiance; il m'attendrit pour les rois grecs qui allaient combattre pour une juste cause, et qui ne pouvaient réussir sans moi. Il ne put néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avais juré de ne dire jamais; mais il ne doutait point qu'il ne fût mort, et il me pressait de découvrir le lieu où j'avais caché ses cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure en disant un secret que j'avais promis aux dieux de ne dire jamais; j'eus la faiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer; les dieux m'en ont puni : je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avais mis les cendres d'Hercule. Ensuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auraient reçu Hercule même. Comme je passais dans l'île de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs

ce que mes flèches pouvaient faire : me préparant à percer un daim qui se lançait dans un bois, je laissai tomber, par mégarde, la flèche de l'arc sur mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai les mêmes douleurs qu'Hercule avait souffertes; je remplissais nuit et jour l'île de mes cris; un sang noir et corrompu, coulant de ma plaie, infectait l'air et répandait dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité; chacun conclut que c'était un supplice qui m'était envoyé par les justes dieux.

Ulysse, qui m'avait engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu, depuis, qu'il l'avait fait parce qu'il préférait l'intérêt commun de la Grèce, et la victoire, à toutes les raisons d'amitié et de bienséance particulière. On ne pouvait plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, et la violence de mes cris, troublaient toute l'armée. Mais au moment où je me vis abandonné de tous les Grecs, par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de la plus noire trahison. Hélas! j'étais aveugle, et je ne voyais plus qu'il était juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les dieux, que j'avais irrités.

Je demeurai, presque pendant tout le siége de Troie, seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs, dans cette île déserte et sauvage, où je n'entendais que le bruit des vagues de la mer qui se brisaient contre les rochers. Je trouvai, au milieu de cette solitude, une caverne vide dans un rocher qui élevait vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes : de ce rocher sortait une fontaine claire. Cette caverne était la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étais exposé nuit et jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me restait, pour tout bien, qu'un pot de bois grossièrement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'enveloppais ma plaie pour arrêter le sang, et dont je me servais aussi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, et livré à la colère des dieux, je passais mon temps à percer de mes flèches les colombes et les autres oiseaux qui volaient autour de ce rocher. Quand j'avais tué quelque oiseau pour ma nourriture, il fallait que je me traînasse contre terre avec douleur, pour aller ramasser ma proie : ainsi mes mains me préparaient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs, en partant, me laissèrent quelques provisions; mais elles durèrent peu. J'allumais du feu avec des cailloux. Cette vie, tout affreuse qu'elle est, m'aurait paru douce, loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi! disais-je, tirer un homme de sa patrie,

comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil! Car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, et on n'y peut espérer de société que par des naufrages : encore même ceux qui venaient en ce lieu, n'osaient me prendre pour me ramener ; ils craignaient la colère des dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrais la douleur, la faim; je nourrissais une plaie qui me dévorait; l'espérance même était éteinte dans mon cœur.

Tout à coup, revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'aperçus dans mon antre un jeune homme, beau et gracieux, mais fier et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyais Achille, tant il en avait les traits, les regards et la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvait être lui. Je remarquai sur son visage, tout ensemble, la compassion et l'embarras : il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînais; les cris perçants et douloureux dont je faisais retentir les échos de tout le rivage attendrirent son cœur.

O étranger! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée? Je reconnais l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. Oh! qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, et que je ne puis plus parler à personne depuis si longtemps dans cette solitude! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux; tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptolème m'eut dit : Je suis Grec, que je m'écriai : O douce parole, après tant d'années de silence et de douleur sans consolation! ô mon fils! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit : Je suis de l'île de Scyros, j'y retourne; on dit que je suis fils d'Achille : tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentaient pas ma curiosité; je lui dis : O fils d'un père que j'ai tant aimé! cher nourrisson de Lycomède, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit qu'il venait du siége de Troie. Tu n'étais pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étais-tu? Alors je lui répondis : Tu ne connais, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas! infortuné que je suis! mes persécuteurs m'insultent dans ma misère : la Grèce ignore ce que je

souffre; ma douleur augmente. Les Atrides m'ont mis en cet état : que les dieux le leur rendent!

Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avaient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes. Après la mort d'Achille, dit-il... D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi! Achille est mort! Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père. Néoptolème me répondit : Vous me consolez en m'interrompant : qu'il m'est doux de voir Philoctète pleurer mon père!

Néoptolème, reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse et Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvait, sans moi, renverser la ville de Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener, car la douleur de la mort d'Achille, et le désir d'hériter de sa gloire dans cette célèbre guerre, m'engageaient assez à les suivre. J'arrive au siége; l'armée s'assemble autour de moi : chacun jure qu'il revoit Achille; mais hélas! il n'était plus. Jeune et sans expérience, je croyais pouvoir tout espérer de ceux qui me donnaient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père; ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenait; mais pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte; mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disait : Jeune homme, tu n'étais pas avec nous dans les périls de ce long siége, tu n'as pas mérité de telles armes, et tu parles déjà trop fièrement : jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi puisse être l'ami des dieux! O Philoctète! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avait pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort! m'écriai-je; et Ulysse ne meurt point! au contraire, il fleurit dans l'armée! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor, et de Patrocle, si chéri par Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il. Aussitôt je m'écriai encore : Quoi! morts! Hélas! que me dis-tu? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons et épargne les méchants. Ulysse est donc en vie? Thersite l'est aussi sans doute? Voilà ce que font les dieux, et nous les louerions encore!

Pendant que j'étais dans cette fureur contre votre père, Néoptolème continuait à me tromper; il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'armée grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage île de Scyros. Adieu; je pars : que les dieux vous guérissent.

Aussitôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les mânes de

ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne pas me laisser seul dans ces maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge; mais il y aurait de la honte à m'abandonner : jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, partout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. Ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme; mène-moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont OEta, de Trachine, et des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoie-moi à mon père. Hélas! je crains qu'il ne soit mort! Je lui avais mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou bien ceux qui m'avaient promis de lui dire ma misère ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser, et secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisait dire à Néoptolème; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour! O aimable Néoptolème, digne de la gloire de son père! chers compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu; comprenez ce que j'ai souffert : nul autre n'eût pu le souffrir; mais la nécessité m'avait instruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourraient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien; ils ne connaissent ni les biens ni les maux : ils ignorent les hommes, ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches.

Néoptolème me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si célèbres et consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même : tu peux toucher ces armes, et te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit; elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied; je m'écrie : O mort tant désirée! que ne viens-tu! O jeune homme! brûle-moi tout à l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter. O terre! ô terre! reçois un mourant qui ne peut plus se relever! De ce transport de douleur, je tombai soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond; une grande sueur commença à me soulager; un sang noir et corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil, il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes et de partir; mais il était fils d'Achille, et n'était pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus son embarras : il soupirait comme

un homme qui ne sait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre? lui dis-je : qu'y a-t-il donc! Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siége de Troie. Je repris aussitôt : Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rends-moi cet arc; je suis trahi! Ne m'arrache pas la vie. Hélas! il ne répond rien; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages! ô promontoires de cette île! ô bêtes farouches! ô rochers escarpés! c'est à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissements. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille! il m'enlève l'arc sacré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi : il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. Oh! s'il m'eût attaqué dans ma force!... mais encore à présent, ce n'est que par surprise. Que ferai-je?... Rends, mon fils : sois semblable à ton père, semblable à toi-même. Que dis-tu?... Tu ne dis rien! O rocher sauvage! je reviens à toi, nu, misérable, abandonné, sans nourriture; je mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parais pas méchant; quelque conseil te pousse; rends-moi mes armes, va-t'en.

Néoptolème, les larmes aux yeux, disait tout bas : Plût aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros! Cependant je m'écrie : Ah! que vois-je? n'est-ce pas Ulysse? Aussitôt j'entends sa voix, et il me répond : Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût entr'ouvert, et que j'eusse vu le noir Tartare que les dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurais pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prends à témoin! O soleil! tu le vois, et tu le souffres! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, et je l'exécute. Oses-tu, lui disais-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'était point né pour la fraude et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire, que nous venons; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troie, et vous ramener dans votre patrie. C'est vous, et non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvait m'inspirer. Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disais-je, que ne m'y laisses-tu en paix? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs; jouis de ton bonheur avec les Atrides : laisse-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever? Je ne suis plus rien; je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyais autrefois, que je ne saurais partir; que mes cris et l'infection de ma plaie troubleraient les sacrifices? O Ulysse,

auteur de mes maux, que les dieux puissent te....! Mais les dieux ne m'écoutent point; au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais!.... O dieux, s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse; alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlais ainsi, votre père, tranquille, me regardait avec un air de compassion, comme un homme qui, loin d'être fâché, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la la fortune a aigri. Je le voyais semblable à un rocher qui, sur le sommet d'une montagne, se joue de la fureur des vents et laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre père, demeurant dans le silence, attendait que ma colère fût épuisée; car il savait qu'il ne faut attaquer les passions des hommes, pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affaiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctète! qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage? voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce et le destructeur de Troie. Demeurez à Lemnos; ces armes, que j'emporte, me donneront une gloire qui vous était destinée. Néoptolème, partons; il est inutile de lui parler : la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grèce entière.

Alors, je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits; elle remplit les forêts de ses rugissements. O caverne, disais-je, jamais je ne te quitterai; tu seras mon tombeau! O séjour de ma douleur, plus de nourriture, plus d'espérance! Qui me donnera un glaive pour me percer? Oh! si les oiseaux de proie pouvaient m'enlever!.... Je ne les percerai plus de mes flèches! O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérable, je ne puis vous nuire, venez me dévorer! ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase!

Votre père, ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur était de me rendre mes armes; il fit signe à Néoptolème, qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es; mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allais tirer une flèche contre votre père; mais Néoptolème m'arrêta, en me disant : La colère vous trouble et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paraissait aussi tranquille contre mes flèches ue contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité t de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier ransport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les vait fait rendre; mais comme mon ressentiment n'était pas enore apaisé, j'étais inconsolable de devoir mes armes à un homme ue je haïssais tant. Cependant Néoptolème me disait : Sachez ue le divin Hélénus, fils de Priam, étant sorti de la ville de roie par l'ordre et par l'inspiration des dieux, nous a dévoilé 'avenir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit; mais elle ne eut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient es flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il era devant les murailles de Troie; les enfants d'Esculape le guéiront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé; j'étais touché de la aïveté de Néoptolème, et de la bonne foi avec laquelle il m'avait endu mon arc : mais je ne pouvais me résoudre à voir encore le our s'il fallait céder à Ulysse; et une mauvaise honte me tenait n suspens. Me verra-t-on, me disais-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étais dans cette incertitude, tout à coup j'entends ne voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nuage éclaant : il était environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste et ses manières imples; mais il avait une hauteur et une majesté qui n'avaient amais paru si grandes en lui quand il domptait les monstres. Il ne dit :

Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour 'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai cquis l'immortalité : il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, our marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guéiras; tu perceras de mes flèches Pâris, auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, tu enverras de riches dépouilles à Péan, on père, sur le mont OEta; ces dépouilles seront mises sur mon ombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille, je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troie pour guérir Philoctète. Surtout, ô Grecs, aimez et observez la religion : le reste meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour, douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années! Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, nymphes de ces prés humides; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivages où tant de fois j'ai souf-

fert les injures de l'air. Adieu, promontoires où Écho répéta tant de fois mes gémissements. Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amères. Adieu, ô terre de Lemnos; laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des dieux et de mes amis.

Ainsi nous partîmes : nous arrivâmes au siége de Troie. Machaon et Podalire, par la divine science de leur père Esculape, me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus ; j'ai retrouvé toute ma vigueur; mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduite en cendres : vous savez le reste. J'avais néanmoins encore je ne sais quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux; sa vertu ne pouvait apaiser ce ressentiment : mais la vue d'un fils qui lui ressemble, et que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le père même.

(Télémaque, livre XV.)

HAMILTON.

(1646-1720.)

Hamilton, esprit original, pressé par des dames de la cour de faire des contes dans le goût des *Mille et une Nuits*, qui étaient en grande faveur, prit le parti d'en faire, comme Cervantès avait fait un livre de chevalerie, mais pour s'en moquer. Il affecta d'enchérir sur la bizarrerie des fictions, et de la pousser jusqu'à la folie; mais cette folie est si gaie, si piquante, si bien assaisonnée de plaisanteries relevées par des saillies si heureuses et si imprévues, que l'on y reconnaît à tout moment un homme très-supérieur aux bagatelles dont il s'amuse.

Il n'y a personne qui n'ait lu et relu les *Mémoires de Grammont :* c'est de tous les livres frivoles le plus agréable et le plus ingénieux; c'est l'ouvrage d'un esprit léger et fin, accoutumé, dans la corruption des cours, à ne connaître d'autre vice que le ridicule, à couvrir les plus mauvaises mœurs d'un vernis d'élégance, à rapporter tout au plaisir et à la gaieté. Il y a quelque chose du ton de Voiture, mais infiniment perfectionné. L'art de raconter les petites choses de manière à les faire valoir beaucoup y est dans sa perfection. L'histoire de l'habit volé par Termes est en ce genre un modèle unique. Ce livre est le premier où l'on ait montré souvent cette sorte d'esprit

qu'on a depuis appelé *persiflage*, que Voiture avait mis quelquefois en usage avant qu'il fût connu sous ce nom, et qui consiste à dire plaisamment les choses sérieuses, et sérieusement les choses frivoles. LA HARPE.

L'habit de bal du chevalier de Grammont.

Le jour venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devaient composer étaient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement était si remarquable dans les plus frivoles; mais on s'étonna bien plus de le voir paraître en habit de ville qui avait déjà paru. La chose était monstrueuse pour la conjoncture et nouvelle pour lui. Vainement portait-il le plus beau point, la perruque la plus vaste, la mieux poudrée qu'on pût voir, son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait point à la fête.

Le roi qui s'en aperçut d'abord : « Chevalier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est donc point arrivé? — Pardonnez-moi, sire, dit-il, Dieu merci! — Comment! Dieu merci, dit le roi; lui serait-il arrivé quelque chose par les chemins? — Sire, dit le chevalier de Grammont, voici l'histoire de mon habit et de M. Termes mon courrier. » A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut suspendu. Tous ceux qui devaient danser faisant un cercle autour du chevalier de Grammont, il poursuivit ainsi son récit.

« Il y a deux jours que ce coquin devrait être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. Eh bien! monsieur le faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de faire; vous vous faites attendre jusqu'à l'extrémité, encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé. — Oui, mor.... ! dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que monsieur le duc de Guise lui-même a pris la peine de commander. — Donne-le donc, bourreau, lui dis-je. — Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. — Et où est-il, dis-je, traître qui ne fais que raisonner dans le temps que je devrais être habillé? — Je l'avais, dit-il, empaqueté, serré, ployé, que toute la pluie du monde n'en eût point approché. Me

voilà, poursuivit-il, à courir jour et nuit, connaissant votre impatience, et qu'il ne faut pas lanterner avec vous.... — Mais où est-il, m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté? — Péri, monsieur, me dit-il en joignant les mains. Oui, péri, perdu, abîmé. — Quoi ! le paquebot a fait naufrage ? lui dis-je. — Oh ! vraiment c'est bien pis, comme vous allez voir, me répondit-il. J'étais à une demi-lieue de Calais hier au matin, et je voulus prendre le long de la mer, pour faire plus de diligence; mais, ma foi, l'on dit bien vrai, qu'il n'est rien de tel que le grand chemin; car je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçai jusques au menton. — Un sable mouvant auprès de Calais ! lui dis-je. — Oui, monsieur, me dit-il, et si bien sable mouvant, que je me donne au diable si on me voyait autre chose que le haut de la tête quand on m'en a retiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en sortir; mais pour mon porte-manteau, où malheureusement j'avais mis votre habit, jamais on n'a pu le trouver. Il faut qu'il soit pour le moins une lieue sous terre.

« Voilà, sire, poursuivit le chevalier de Grammont, l'aventure et le récit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurais infailliblement tué, si je n'avais eu peur de faire attendre mademoiselle d'Hamilton, et si je n'avais été pressé de vous donner avis du sable mouvant, afin que vos courriers prennent soin de l'éviter. »

(Mémoires de Grammont.)

VERTOT.

(1655-1737.)

[Voyez page 290, pour le jugement littéraire.]

Combat de Dieudonné de Gozon contre un crocodile.

Un crocodile d'une énorme grandeur causait beaucoup de désordre dans l'île de Rhodes, et avait même dévoré quelques habitants. Pour l'intelligence d'un événement si extraordinaire, et que quelques auteurs ont traité de fabuleux, nous rapporterons simplement ce qu'on en trouve dans l'histoire, et nous laisserons au lecteur à juger de la vérité d'un fait si étonnant, selon ses lumières et le degré de probabilité qu'il trouvera dans notre narration.

La retraite de ce furieux animal dont nous parlons, était dans une caverne située au bord d'un marais au pied du mont Saint-Étienne, à deux milles de Rhodes. Il en sortait souvent pour chercher sa proie. Il mangeait des moutons, des vaches, et quelquefois des chevaux, quand ils approchaient de l'eau et du bord du marais : on se plaignait même qu'il avait dévoré de jeunes pâtres qui gardaient leurs troupeaux. Plusieurs chevaliers, et des plus braves du couvent, en différents temps et à l'insu les uns des autres, sortirent séparément de la ville pour tâcher de le tuer; mais on n'en vit revenir aucun. Comme l'usage des armes à feu n'était point encore inventé, et que la peau de cette espèce de monstre était couverte d'écailles à l'épreuve des flèches et des dards les plus acérés, les armes, pour ainsi dire, n'étaient pas égales, et le serpent les avait bientôt terrassés. Ce fut le motif qui obligea le grand maître à défendre aux chevaliers de tenter davantage une entreprise qui paraissait au-dessus des forces humaines.

Tous obéirent, à l'exception d'un seul chevalier de la langue de Provence, appelé Dieudonné de Gozon, qui, au préjudice de cette défense, et sans être épouvanté du sort de ses confrères, forma secrètement le dessein de combattre cette bête carnassière, bien résolu d'y périr ou d'en délivrer l'île de Rhodes. On attribua cette résolution au courage déterminé de ce chevalier. D'autres prétendent qu'il y fut encore engagé par des railleries piquantes qu'on fit de son courage dans Rhodes, et sur ce qu'étant sorti plusieurs fois de la ville pour combattre le serpent, il s'était contenté de le reconnaître de loin, et que dans ce péril il avait fait plus d'usage de sa prudence que de sa valeur.

Quoi qu'il en soit des motifs qui déterminèrent ce chevalier à tenter cette aventure, pour commencer à mettre son projet en exécution, il passa en France, et se retira dans le château de Gozon, qui subsiste encore aujourd'hui dans la province de Languedoc. Ayant reconnu que le serpent qu'il voulait attaquer n'avait point d'écailles sous le ventre, il forma, sur cette observation, le plan de son entreprise.

Il fit faire en bois ou en carton, une figure de cette bête énorme, sur l'idée qu'il en avait conservée, et il tâcha surtout qu'on en imitât la couleur. Il dressa ensuite deux jeunes dogues à accourir à ses cris et à se jeter sous le ventre de cette affreuse bête, pendant que, monté à cheval, couvert de ses armes et la lance à la main, il feignait de son côté de lui porter des coups en différents endroits. Ce chevalier employa plusieurs mois à faire tous les jours cet exercice, et il ne vit pas plutôt ses dogues dressés à ce genre de combat, qu'il retourna à Rhodes. A peine fut-il arrivé dans l'île, que, sans communiquer son dessein à qui que

ce fût, il fit porter secrètement ses armes proche d'une église située au haut de la montagne de Saint-Étienne, où il se rendit, accompagné seulement de deux domestiques qu'il avait amenés de France. Il entra dans l'église, et après s'être recommandé à Dieu, il prit ses armes, monta à cheval, et ordonna à ses deux domestiques, s'il périssait dans ce combat, de s'en retourner en France; mais de se rendre auprès de lui, s'ils s'apercevaient qu'il eût tué le serpent, ou qu'il eût été blessé. Il descendit ensuite de la montagne avec ses deux chiens, et marcha droit au marais et au repaire du serpent, qui, au bruit qu'il faisait, accourut, la gueule ouverte et les yeux étincelants, pour le dévorer. Gozon lui porta un coup de lance, que l'épaisseur et la dureté des écailles rendit inutile. Il se préparait à redoubler ses coups; mais son cheval, épouvanté des sifflements et de l'odeur du serpent, refuse d'avancer, recule, se jette à côté, et il aurait été cause de la perte de son maître, si Gozon, sans s'étonner, ne se fût jeté à bas. Mettant aussitôt l'épée à la main, accompagné de ses deux fidèles dogues, il joint cette horrible bête, et lui porte plusieurs coups en différents endroits, mais que la dureté des écailles l'empêcha d'entamer. Le furieux animal, d'un coup de queue, le jeta même à terre, et il aurait été infailliblement dévoré si les deux chiens, suivant qu'ils avaient été dressés, ne se fussent attachés au ventre du serpent, qu'ils déchiraient par de cruelles morsures, sans que, malgré tous ses efforts, il pût leur faire lâcher prise.

Le chevalier, à la faveur de ce secours, se relève, et, se joignant à ses deux dogues, enfonce son épée jusqu'aux gardes dans un endroit qui n'était point défendu par des écailles : il y fit une large plaie, dont il sortait des flots de sang. Le monstre, blessé à mort, tombe sur le chevalier, qu'il abat une seconde fois; et il l'aurait étouffé par le poids et la masse énorme de son corps, si les deux domestiques, spectateurs de ce combat, voyant le serpent mort, n'étaient accourus au secours de leur maître. Ils le trouvèrent évanoui et le crurent mort. Après l'avoir retiré de dessous le serpent avec beaucoup de peine, pour lui donner lieu de respirer, s'il était encore en vie, ils lui ôtèrent son casque, et, après qu'on lui eut jeté de l'eau sur le visage, il ouvrit enfin les yeux. Le premier spectacle, et le plus agréable qui pouvait se présenter à sa vue, fut celui de voir son ennemi mort, et d'avoir réussi dans une entreprise si difficile, où plusieurs de ses confrères avaient succombé.

On n'eut pas plutôt appris dans la ville sa victoire et la mort du serpent, qu'une foule d'habitants sortirent au-devant de lui. Les chevaliers le conduisirent en triomphe au palais du grand maître; mais au milieu de ces acclamations, le vainqueur fut bien surpris quand de Villeneuve, jetant sur lui des regards pleins

d'indignation, lui demanda s'il ignorait les défenses qu'il avait faites d'attaquer cette dangereuse bête, et s'il croyait les avoir violées impunément. Ce sévère observateur de la discipline, sans vouloir l'entendre, ni se laisser fléchir par les prières des chevaliers, l'envoya sur-le-champ en prison. Il convoqua ensuite le conseil, où il représenta que l'ordre ne pouvait se dispenser de punir rigoureusement une désobéissance plus préjudiciable à la discipline, que la vie même de plusieurs serpents ne l'aurait été aux bestiaux et aux habitants de ce canton; et, comme un autre Manlius, il opina hautement à rendre cette victoire funeste au vainqueur. Le conseil obtint qu'il se contentât de le priver de l'habit de l'ordre; Gozon eut la douleur de s'en voir dépouillé, et il se passa peu d'intervalle entre sa victoire et ce genre de supplice, qu'il trouva plus rigoureux que la mort même,

Mais le grand maître, après que par ce châtiment il eut satisfait à la manutention de la discipline, revint à son caractère naturellement doux et plein de bonté : il voulut bien être apaisé, et il fit en sorte qu'on le priât d'accorder une grâce qu'il aurait sollicitée lui-même, s'il n'eût pas été à la tête de l'ordre. Aux pressantes instances que lui en firent les principaux commandeurs, il lui rendit l'habit et ses bonnes grâces, et il le combla de ses bienfaits. Mais ils n'égalèrent jamais les louanges sincères du peuple, qui dispose souverainement de la gloire, pendant que les princes, quelque puissants qu'ils soient, ne peuvent disposer que des honneurs et des dignités de l'État.

On attacha la tête de ce serpent ou de ce crocodile sur une des portes de la ville, comme un monument de la victoire de Gozon. M. Thévenot, dans la relation de ses voyages, rapporte qu'elle y était encore de son temps, ou du moins son effigie; qu'il l'y avait vue, qu'elle était beaucoup plus grosse et plus large que celle d'un cheval, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, de grosses dents, les yeux gros, le trou des narines rond, et la peau tirant sur le gris-blanc, peut-être à cause de la poussière qui par la suite des temps s'y était attachée.

(Histoire de l'ordre de Malte.)

LE SAGE.

(1668-1747.)

Le Sage porta dans ses romans le talent de la comédie et cet esprit observateur qui le distingue : il peint des mœurs et des caractères ; il est plein de naturel et de vérité, qualités précieuses qui le feront toujours lire. *Le Bachelier de Salamanque* est le plus médiocre de ses ouvrages.... *Le Diable boiteux* vaut mieux....

Gil Blas est un chef-d'œuvre : il est du petit nombre des romans qu'on relit toujours avec plaisir ; c'est un tableau moral et animé de la vie humaine : toutes les conditions y paraissent pour recevoir ou pour donner une leçon. C'est là que l'instruction n'est jamais sans agrément. *Utile dulci*, devait être la devise de cet excellent livre, que la bonne plaisanterie assaisonne partout. Plusieurs traits ont passé en proverbes, comme, par exemple, les homélies de l'archevêque de Grenade.... C'est l'école du monde que Gil Blas. On reproche à l'auteur de n'avoir peint presque jamais que des fripons. Qu'importe, si les portraits sont reconnaissables ? Il a fait d'ailleurs son métier, car le roman et la comédie sont un genre de satire. On lui reproche trop de détails subalternes : mais ils sont tous vrais, et aucun n'est indifférent. Il n'est point tombé dans cette profusion gratuite de circonstances minutieuses qu'on prend aujourd'hui pour de la vérité, et qui ne signifie rien. On connaît les personnages de *Gil Blas :* on a vécu avec eux ; on les retrouve à tout moment. Pourquoi ? parce que, dans la peinture qu'il en fait, il n'y a pas un trait sans dessein et sans effet. Le Sage avait bien de l'esprit, mais il met tant de talent à le cacher, il aime tant à se cacher derrière ses personnages, il s'occupe si peu de lui, qu'il faut avoir de bons yeux pour voir l'auteur dans l'ouvrage, et apprécier à la fois l'un et l'autre....Un autre avantage de *Gil Blas*, c'est qu'il n'est pas, comme tant de romans, guindé sur une morale stoïque et désespérante, qui n'offre jamais de la vertu et de l'humanité qu'un modèle idéal, que personne ne peut se flatter d'atteindre. LA HARPE.

Que de mérites divers dans cet excellent livre ! l'élégante simplicité du style, la verve satirique qui l'anime, la franchise et la vivacité du trait, la marche rapide de la narration, l'heureux enchaînement de toutes ces aventures, si naturellement liées au sujet principal, et qui forment chacune un petit drame, dont on suit avec intérêt le développement. Il y a dans *Gil Blas* nombre de pièces qui semblent toutes faites, et que l'on a souvent essayé de transporter sur la scène ; mais on n'y a jamais réussi : ce n'est pas une chose aisée que d'enlever à Le Sage une comédie....

Le Sage arrête trop constamment notre vue sur la dépravation générale.... ; son talent le portait à la satire des mœurs plutôt

qu'à l'expression des sentiments élevés. Ce n'est pas que son âme ne pût y atteindre : elle était noble et pure....; jamais une image licencieuse ne déshonora ses pinceaux; il sut respecter les bonnes mœurs en peignant les mauvaises. Ami de la vertu, c'est pour nous apprendre à l'aimer qu'il nous montre si souvent le vice.... Il est bien vrai que Le Sage prête quelquefois à la corruption des formes séduisantes; une vivacité d'esprit qui amuse, une bonté de cœur qui attire; ses personnages nous confessent leurs égarements avec une sorte de candeur qui nous désarme; mais gardons-nous de l'accuser d'une lâche complaisance pour des excès criminels. Est-ce sa faute si la nature est ainsi faite; si la plupart des hommes unissent à une conduite déréglée des qualités aimables?.... Le Sage peut bien un instant surprendre notre intérêt en faveur du vice; mais il nous amène toujours à lui préférer la vertu. M. PATIN.

Gil Blas chez l'archevêque de Grenade.

Un jeune seigneur à qui Gil Blas s'était recommandé pour obtenir, par son entremise, une place de secrétaire ou d'intendant, lui avait répondu qu'il allait s'occuper de lui déterrer un poste convenable, et l'avait remis à quelques jours.

Dès la première fois que nous nous revîmes, il me dit : Monsieur l'archevêque de Grenade, mon parent et mon ami, voudrait avoir un jeune homme qui eût de la littérature, et une bonne main, pour mettre au net ses écrits; car c'est un grand auteur. Il a composé je ne sais combien d'homélies, et il en fait encore tous les jours, qu'il prononce avec applaudissements. Comme je vous crois son fait, je vous ai proposé, et il m'a promis de vous prendre. Allez vous présenter à lui de ma part. Vous jugerez, par la réception qu'il vous fera, si je lui ai parlé de vous avantageusement.

La condition me sembla telle que je la pouvais désirer. Ainsi, m'étant préparé de mon mieux à paraître devant le prélat, je me rendis un matin à l'archevêché. Si j'imitais les faiseurs de romans, je ferais une pompeuse description du palais épiscopal de Grenade; je m'étendrais sur la structure du bâtiment; je vanterais la richesse des meubles; je parlerais des statues et des tableaux qui y étaient; je ne ferais pas grâce au lecteur de la moindre des histoires qu'ils représentaient : mais je me contenterai de dire qu'il égalait en magnificence le palais de nos rois.

Je trouvai dans les appartements un peuple d'ecclésiastiques et de gens d'épée, dont la plupart étaient des officiers de monseigneur, ses aumôniers, ses gentilshommes, ses écuyers ou ses valets de chambre. Les laïques avaient presque tous des habits

superbes : on les aurait plutôt pris pour des seigneurs que pour des domestiques. Ils étaient fiers, et faisaient les hommes de conséquence. Je ne pus m'empêcher de rire en les considérant, et de m'en moquer en moi-même. Parbleu! disais-je, ces gens-ci sont bien heureux de porter le joug de la servitude sans le sentir ; car enfin, s'ils le sentaient, il me semble qu'ils auraient des manières moins orgueilleuses. Je m'adressai à un grave et gros personnage qui se tenait à la porte du cabinet de l'archevêque, pour l'ouvrir et la fermer quand il le fallait. Je lui demandai civilement s'il n'y avait pas moyen de parler à monseigneur. Attendez, me dit-il d'un air sec : Sa Grandeur va sortir pour aller entendre la messe; elle vous donnera en passant un moment d'audience. Je ne répondis pas un mot. Je m'armai de patience, et je m'avisai de vouloir lier conversation avec quelques-uns des officiers; mais ils commencèrent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, sans daigner me dire une syllabe. Après quoi ils se regardèrent les uns les autres, en souriant avec orgueil de la liberté que j'avais prise de me mêler à leur entretien.

Je demeurai, je l'avoue, tout déconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étais pas encore bien remis de ma confusion, quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'archevêque parut. Il se fit aussitôt un profond silence parmi ses officiers, qui quittèrent tout à coup leur maintien insolent pour en prendre un respectueux devant leur maître. Ce prélat était dans sa soixante-neuvième année, fait à peu près comme mon oncle le chanoine Gil Perez, c'est-à-dire gros et court. Il avait, par-dessus le marché, les jambes tournées en dedans ; et il était si chauve qu'il ne lui restait qu'un toupet de cheveux par derrière, ce qui l'obligeait d'emboîter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela, je lui trouvais l'air d'un homme de qualité, sans doute parce que je savais qu'il en était un. Nous autres personnes du commun nous regardons les grands seigneurs avec une prévention qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'archevêque s'avança d'abord vers moi, et me demanda, d'un ton de voix plein de douceur, ce que je souhaitais. Je lui dis que j'étais le jeune homme dont le seigneur don Fernand de Leyva lui avait parlé. Il ne me donna pas le temps de lui en dire davantage. Ah! c'est vous, s'écria-t-il, c'est vous dont il m'a fait un si bel éloge! Je vous retiens à mon service. Vous êtes une bonne acquisition pour moi : vous n'avez qu'à demeurer ici. A ces mots, il s'appuya sur deux écuyers et sortit, après avoir écouté des ecclésiastiques qui avaient quelque chose à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes officiers qui avaient dédaigné ma conversation vinrent la rechercher.

Les voilà qui m'environnent, qui me gracieusent, et me témoignent de la joie de me voir devenir commensal de l'archevêché. Ils avaient entendu les paroles que leur maître m'avait dites, et ils mouraient d'envie de savoir sur quel pied j'allais être auprès de lui; mais j'eus la malice de ne pas contenter leur curiosité, pour me venger de leurs mépris.

Monseigneur ne tarda guère à revenir. Il me fit entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avait dessein de tâter mon esprit. Je me tins sur mes gardes, et me préparai à mesurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord sur les humanités. Je ne répondis pas mal à ses questions : il vit que je connaissais assez les auteurs grecs et latins. Il me mit ensuite sur la dialectique; c'est où je l'attendais : il me trouva là-dessus ferré à glace. Votre éducation, me dit-il avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. J'en tirai de ma poche une feuille que j'avais apportée exprès. Mon prélat n'en fut pas mal satisfait. Je suis content de votre main, s'écria-t-il, et plus encore de votre esprit. Je remercierai mon neveu don Fernand de m'avoir donné un si joli garçon : c'est un vrai présent qu'il m'a fait....

J'avais été, dans l'après-dînée, chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étais logé; après quoi j'étais revenu souper à l'archevêché, où l'on m'avait préparé une chambre fort propre et un lit de duvet. Le jour suivant, monseigneur me fit appeler de bon matin. C'était pour me donner une homélie à transcrire. Mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas : je n'oubliai ni accent, ni point ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise. Père éternel! s'écria-t-il avec transport lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de si correct? Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami : n'avez-vous rien trouvé, en écrivant, qui vous ait choqué? quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre? — Oh! monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques; et quand je le serais, je suis persuadé que les ouvrages de Votre Grandeur braveraient ma censure. Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point; mais il me laissa voir, au travers de toute sa pensée qu'il n'était pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour; et j'appris enfin de don Fernand, qui le venait voir très-souvent, que j'en étais aimé de manière que je pouvais compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même, et voici à quelle

occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devait prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensais en général, il m'obligea de lui dire quels endroits m'avaient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimait davantage, ses morceaux favoris. Par là je passai dans son esprit pour un homme qui avait une connaissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment! Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille béotienne. En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité : Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort; je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime; et pour te le prouver, je te fais mon confident.

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de Sa Grandeur, tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui était en train de s'enrichir. Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avait interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Écoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies. Elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes, et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodigue main; d'arracher un voluptueux aux plaisirs, et de remplir d'ambitieux les ermitages. Ces conversions, qui sont fréquentes, devraient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins, je t'avouerai ma faiblesse; je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement : c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts et délicats; mais je voudrais bien éviter le défaut des bons auteurs, qui écrivent trop longtemps, et me sauver avec toute ma réputation.

Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle. Quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus : mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé : je fais choix du tien, que je connais bon : je m'en rapporterai à ton jugement. — Grâce au ciel, lui dis-je, monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de Votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le

même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximénès, dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces. — Point de flatterie, interrompit-il, mon ami. Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère. Je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si par malheur pour toi il me revenait qu'on dît dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sotte discrétion....

Don Fernand de Leyva se disposait à quitter Grenade. J'allai voir ce seigneur avant son départ, pour le remercier de nouveau de l'excellent poste qu'il m'avait procuré. Je lui parus si satisfait qu'il me dit : Mon cher Gil Blas, je suis ravi que vous soyez content de mon oncle l'archevêque. — J'en suis charmé de ce grand prélat, lui répondis-je, et je dois l'être. Outre que c'est un seigneur fort aimable, il a pour moi des bontés que je ne puis assez reconnaître. Il ne m'en fallait pas moins pour me consoler de n'être plus auprès du seigneur don César et de son fils. — Je suis persuadé, reprit-il, qu'ils sont aussi tous deux mortifiés de vous avoir perdu. Mais vous n'êtes pas peut-être séparés pour jamais. La fortune pourra quelque jour vous rassembler. Je n'entendis pas ces paroles sans m'attendrir. J'en soupirai, et je sentis dans ce moment-là que j'aimais tant don Alphonse, que j'aurais volontiers abandonné l'archevêque et les belles espérances qu'il m'avait données, pour m'en retourner au château de Leyva, si l'on eût levé l'obstacle qui m'en avait éloigné. Don Fernand s'aperçut des mouvements qui m'agitaient, et m'en sut si bon gré qu'il m'embrassa, en me disant que toute sa famille prendrait toujours part à ma destinée.

Deux mois après que ce cavalier fut parti, dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal : l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remède , que quelques jours après il n'y paraissait plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la première homélie qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avait de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie, pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh! pour celle-là elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rabattait, tantôt il s'élevait trop haut, ou des-

cendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, quand il la prononça, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe, vous devez l'en avertir, non-seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait : vous seriez biffé de son testament, où il y a sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sédillo.

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires. L'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien de lui parler avec adresse, et de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose; je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. — Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque? — Non, monseigneur, lui repartis-je, non : ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi?

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé : Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût? — Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoique un peu au-dessous de vos autres ouvrages. — Je vous entends, répliqua-t-il. Je vous parais baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite. — Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la

supplie très-humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. — A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche ! Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer ! — N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui n'a pas votre approbation Mon esprit, grâce au ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents; j'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats; et que le ciel vous conduise avec cette somme ! Adieu, monsieur Gil Blas, je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec un peu plus de goût.

(Histoire de Gil Blas.)

Gil Blas chez le duc de Lerme.

Gil Blas était entré en qualité de secrétaire chez le duc de Lerme. Ce ministre était content de son travail : il avait découvert tout son mérite, et lui ayant reconnu une aptitude toute particulière pour les commissions secrètes et délicates, il l'avait employé dans des manœuvres que l'entremetteur n'avait pu conduire sans étourdir un peu sa morale par la perspective de la récompense.

En m'acquittant de ces nobles commissions, en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes grâces du premier ministre, avec les plus belles espérances du monde, que j'eusse été heureux si l'ambition m'eût préservé de la faim ! Il y avait plus de deux mois que je m'étais défait de mon magnifique appartement, et que j'occupais une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fît de la peine, comme j'en sortais de bon matin et que je n'y rentrais que la nuit pour y coucher, je prenais patience. J'étais toute la journée sur mon théâtre, c'est-à-dire chez le duc; j'y jouais un rôle de seigneur. Mais quand j'étais retiré dans mon taudis, le seigneur s'évanouissait, et il ne restait plus que le pauvre Gil Blas, sans argent, et, qui pis est,

sans avoir de quoi en faire. Outre que j'étais trop fier, pour découvrir mes besoins à quelqu'un, je ne connaissais personne qui pût m'aider que don Navarro, que j'avais trop négligé depuis que j'étais à la cour, pour oser m'adresser à lui. J'avais été obligé de vendre mes hardes pièce à pièce. Je n'avais plus que celles dont je ne pouvais absolument me passer. Je n'allais plus à l'auberge, faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faisais-je donc pour subsister? Tous les matins dans nos bureaux, on nous apportait, pour déjeuner, un petit pain et un doigt de vin. C'était tout ce que le ministre nous faisait donner. Je ne mangeais que cela dans la journée, et le plus souvent je me couchais le soir sans souper.

Telle était la situation d'un homme qui brillait à la cour, quoiqu'il y dût faire plus de pitié que d'envie. Je ne pus néanmoins résister à ma misère, et je me déterminai enfin à la découvrir au duc de Lerme, si j'en trouvais l'occasion. Par bonheur elle s'offrit à l'Escurial, où le roi et le prince d'Espagne allèrent quelques jours après.

Lorsque le roi était à l'Escurial, il y défrayait tout le monde; de manière que je ne sentais point là où le bât me blessait. Je couchais dans une garde-robe auprès de la chambre du duc. Ce ministre, un matin, s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire, et me dit de le suivre dans les jardins du palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je me mis par son ordre dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau; et lui, il tenait à la main un papier qu'il faisait semblant de lire. Nous paraissions de loin occupés d'affaires fort sérieuses, et nous ne parlions cependant que de bagatelles, car Son Excellence ne les haïssait pas.

Il y avait plus d'une heure que je la réjouissais par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissait, quand deux pies vinrent se poser sur des arbres qui nous couvraient de leur ombrage. Elles commencèrent à caqueter d'une façon si bruyante, qu'elles attirèrent notre attention. Voilà des oiseaux, dit le duc, qui semblent se quereller. Je serais assez curieux de savoir le sujet de leur querelle. Monseigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une fable indienne qui j'ai lue dans Pilpay ou dans un autre auteur fabuliste. Le ministre me demanda quelle était cette fable, et je la lui racontai dans ces termes :

Il régnait autrefois dans la Perse un bon monarque, qui, n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui-même ses États, en laissait le soin à son grand vizir. Ce ministre, nommé Atalmuc, avait un génie supérieur. Il soutenait le poids de cette vaste monarchie, sans en être accablé. Il la maintenait dans une

paix profonde. Il avait même l'art de rendre aimable l'autorité royale, en la faisant respecter, et les sujets avaient un père affectionné dans un vizir fidèle au prince. Atalmuc avait parmi ses secrétaires un jeune Cachemirien, appelé Zéangir, qu'il aimait plus que les autres. Il prenait plaisir à son entretien, le menait avec lui à la chasse, et lui découvrait jusqu'à ses plus secrètes pensées. Un jour qu'ils chassaient ensemble dans un bois, le vizir, voyant deux corbeaux qui croassaient sur un arbre, dit à son secrétaire : Je voudrais bien savoir ce que ces oiseaux se disent en leur langage. Seigneur, lui répondit le Cachemirien, vos souhaits peuvent s'accomplir. Et comment cela? reprit Atalmuc. C'est, repondit Zéangir, qu'un derviche cabaliste m'a enseigné la langue des oiseaux. Si vous le souhaitez, j'écouterai ceux-ci, et je vous répéterai mot pour mot, tout ce que je leur aurai entendu dire.

Le vizir y consentit. Le Cachemirien s'approcha des corbeaux, et parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à son maître : Seigneur, lui dit-il, le croiriez-vous? nous faisons le sujet de leur conversation. Cela n'est pas possible, s'écria le ministre persan. Eh ! que disent-ils de nous? Un des deux, reprit le secrétaire, a dit : Le voilà lui-même, ce grand vizir Atalmuc, cet aigle tutélaire qui couvre de ses ailes la Perse comme son nid, et qui veille sans cesse à sa conservation. Pour se délasser de ses pénibles travaux, il chasse dans ce bois avec son fidèle Zéangir. Que ce secrétaire est heureux de servir un maître qui a mille bontés pour lui ! Doucement, a interrompu l'autre corbeau, doucement. Ne vante pas tant le bonheur de ce Cachemirien. Atalmuc, il est vrai, s'entretient avec lui familièrement, l'honore de sa confiance, et je ne doute pas même qu'il n'ait dessein de lui donner un emploi considérable; mais avant ce temps-là Zéangir mourra de faim. Ce pauvre diable est logé dans une petite chambre garnie, où il manque des choses les plus nécessaires. En un mot, il mène une vie misérable, sans que personne s'en aperçoive à la cour. Le grand vizir ne s'avise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires, et, content d'avoir pour lui de bons sentiments, il le laisse en proie à la pauvreté.

Je cessai de parler en cet endroit pour voir venir le duc de Lerme, qui me demanda en souriant, quelle impression cet apologue avait faite sur l'esprit d'Atalmuc, et si ce grand vizir ne s'était point offensé de la hardiesse de son secrétaire. Non, monseigneur, lui répondis-je, un peu troublé de sa question; la fable dit au contraire qu'il le combla de bienfaits. Cela est heureux, reprit le duc d'un air sérieux. Il y des ministres qui ne trouveraient pas bon qu'on leur fît des leçons. Mais, ajouta-t-il en rompant l'entretien et en se levant, je crois que le roi ne tardera guère à

se réveiller; mon devoir m'appelle auprès de lui. A ces mots, il marcha vers le palais à grands pas sans me parler davantage, et très-mal affecté, à ce qu'il me semblait, de ma fable indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de Sa Majesté, après quoi j'allai remettre les papiers dont j'étais chargé, à l'endroit où je les avais pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux secrétaires copistes travaillaient, car ils étaient aussi du voyage. Qu'avez-vous, seigneur de Santillane? dirent-ils en me voyant; vous êtes bien ému! Vous serait-il arrivé quelque accident désagréable?

J'étais trop plein du mauvais succès de mon apologue, pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le récit des choses que j'avais dites au duc, et ils se montrèrent sensibles à la vive affliction dont je leur parus saisi. Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un des deux. Monseigneur, quelquefois, prend les choses de travers. Cela n'est que trop vrai, dit l'autre. Puissiez-vous être mieux traité que ne le fut un secrétaire du cardinal Spinosa! Ce secrétaire, las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il était occupé par Son Éminence, prit un jour la liberté de lui représenter ses besoins, et de demander quelque argent pour vivre. Il est juste, lui dit le ministre, que vous soyez payé. Tenez, poursuivit-il en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats, allez toucher cette somme au trésor royal; mais souvenez-vous en même temps que je vous remercie de vos services. Le secrétaire se serait consolé d'être congédié, s'il eût reçu ses mille ducats, et qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs; mais en sortant de chez le cardinal, il fut arrêté par un alguazil et conduit à la tour de Ségovie, où il a été longtemps prisonnier.

Ce trait historique redoubla ma frayeur; je me crus perdu, et, ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. Hélas, disais-je, pourquoi faut-il que j'aie hasardé cette malheureuse fable, qui a déplu au ministre? Il était peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable, peut-être même allais-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses, que d'honneurs m'échappent par mon étourderie! Je devais bien faire réflexion qu'il y a des grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, et qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des grâces jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eût mieux valu continuer ma diète sans en rien témoigner au duc; je devais même me laisser mourir de faim pour mettre tout le tort de son côté.

Quand j'aurais encore conservé quelque espérance, mon maître, que je vis dans l'après-dînée, me l'eût fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi, contre son ordinaire, et il ne me parla point du tout; ce qui me causa le reste du jour une in-

quiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement. Le regret de voir évanouir mes agréables illusions, et la crainte d'augmenter le nombre des prisonniers d'État, ne me permirent que de soupirer et de faire des lamentations.

Le jour suivant fut le jour de crise. Le duc me fit appeler le matin. J'entrai dans sa chambre, plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. Santillane, me dit-il en me montrant un papier qu'il avait à la main, prends cette ordonnance..... Je frémis à ce mot d'ordonnance, et dis en moi-même : O ciel! voici le cardinal Spinosa! la voiture est prête pour Ségovie! La frayeur qui me saisit dans ce moment fut telle, que j'interrompis le ministre, et, me jetant à ses pieds : Monseigneur, lui dis-je tout en pleurs, je supplie très-humblement Votre Excellence de me pardonner ma hardiesse; c'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère.

Le duc ne put s'empêcher de rire du désordre où il me voyait. Console-toi, Gil Blas, me répondit-il, et m'écoute. Quoique en me découvrant tes besoins, ce soit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sais point mauvais gré, mon ami. Je me veux plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comment tu vivais. Mais pour commencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cents ducats, qui te seront comptés à vue au trésor royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année; et de plus, quand des personnes riches et généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur.

Dans le ravissement où me jetèrent ces paroles, je baisai les pieds du ministre, qui, m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi. Je voulus, de mon côté, rappeler ma belle humeur; mais je ne pus passer sitôt de la douleur à la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grâce au moment qu'il croit recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part. Il m'avoua qu'il avait affecté de me paraître refroidi pour voir si je serais bien sensible à ce changement; qu'il jugeait par là de la vivacité de mon attachement à sa personne, et qu'il m'en aimait davantage.

(Histoire de Gil Blas.)

MONTESQUIEU

(1689-1755.)

[Voyez page 168, pour le jugement littéraire.]

Lysimaque.

Lorsque Alexandre eut détruit l'empire des Persans, il voulut que l'on crût qu'il était fils de Jupiter. Les Macédoniens étaient indignés de voir ce prince rougir d'avoir Philippe pour père : leur mécontentement s'accrut lorsqu'ils lui virent prendre les mœurs, les habits et les manières des Perses; et ils se reprochaient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençait à les mépriser. Mais on murmurait dans l'armée, et on ne parlait pas.

Un philosophe nommé Callisthène avait suivi le roi dans son expédition. Un jour qu'il le salua à la manière des Grecs : D'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne m'adores pas? Seigneur, lui dit Callisthène, vous êtes chef de deux nations; l'une, esclave avant que vous l'eussiez soumise, ne l'est pas moins depuis que vous l'avez vaincue; l'autre, libre avant qu'elle vous servît à remporter tant de victoires, l'est encore depuis que vous les avez remportées. Je suis Grec, seigneur; et ce nom vous l'avez élevé si haut que, sans vous faire tort, il ne nous est plus permis de l'avilir.

Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus; il était terrible dans sa colère; elle le rendait cruel. Il fit couper les pieds, le nez et les oreilles à Callisthène, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, et le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

J'aimais Callisthène, et de tout temps, lorsque mes occupations me laissaient quelques heures de loisir, je les avais employées à l'écouter; et si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisaient sur moi. J'allai le voir. Je vous salue, lui dis-je, illustre malheureux, que je vois dans une cage de fer comme on enferme une bête sauvage, pour avoir été le seul homme de l'armée.

Lysimaque, me dit-il, quand je suis dans une situation qui

demande de la force et du courage, il me semble que je me trouve presque à ma place. En vérité, si les dieux ne m'avaient mis sur la terre que pour y mener une vie voluptueuse, je croirais qu'ils m'auraient donné en vain une âme grande et immortelle. Jouir des plaisirs des sens est une chose dont tous les hommes sont aisément capables, et si les dieux ne nous ont faits que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, et ils ont plus exécuté qu'entrepris. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je sois insensible; vous ne me faites que trop voir que je ne le suis pas. Quand vous êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaisir à vous voir faire une action de courage, mais, au nom des dieux, que ce soit pour la dernière fois. Laissez-moi soutenir mes malheurs, et n'ayez point la cruauté d'y joindre encore les vôtres.

Callisthène, lui dis-je, je vous verrai tous les jours. Si le roi vous voyait abandonné des gens vertueux, il n'aurait plus de remords, il commencerait à croire que vous êtes coupable. Ah! j'espère qu'il ne jouira pas du plaisir de voir que ses châtiments me feront abandonner un ami.

Un jour Callisthène me dit : Les dieux immortels m'ont consolé, et depuis ce temps je sens en moi quelque chose de divin qui m'a ôté le sentiment de mes peines. J'ai vu en songe le grand Jupiter. Vous étiez auprès de lui; vous aviez un sceptre à la main et un bandeau royal sur le front. Il vous a montré à moi, et m'a dit : Il te rendra plus heureux. L'émotion où j'étais m'a réveillé. Je me suis trouvé les mains élevées au ciel, et faisant des efforts pour dire : Grand Jupiter, si Lysimaque doit régner, fais qu'il règne avec justice. Lysimaque, vous régnerez : croyez un homme qui doit être agréable aux dieux, puisqu'il souffre pour la vertu. »

Cependant Alexandre ayant appris que je respectais la misère de Callisthène, que j'allais le voir, que j'osais le plaindre, il entra dans une nouvelle fureur : Va, dit-il, combattre contre les lions, malheureux qui te plais tant à vivre avec les bêtes féroces. On différa mon supplice pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour qui le précéda, j'écrivis ces mots à Callisthène : Je vais mourir. Toutes les idées que vous m'aviez données de ma future grandeur se sont évanouies de mon esprit. J'aurais souhaité d'adoucir les maux d'un homme tel que vous.

Prexape, à qui je m'étais confié, m'apporta cette réponse : Lysimaque, si les dieux ont résolu que vous régniez, Alexandre ne peut pas vous ôter la vie : car les hommes ne résistent pas à la volonté des dieux.

Cette lettre m'encouragea; et, faisant réflexion que les hommes les plus heureux et les plus malheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire, non pas par mes espérances, mais par mon courage, et de défendre jusqu'à la fin une vie sur laquelle il y avait de si grandes promesses.

On me mena dans la carrière. Il y avait autour de moi un peuple immense qui venait être témoin de mon courage ou de ma frayeur. On me lâcha un lion. J'avais plié mon manteau autour de mon bras : je lui présentai ce bras; il voulut le dévorer; je lui saisis la langue, la lui arrachai et le jetai à mes pieds.

Alexandre aimait naturellement les actions courageuses : il admira ma résolution; et ce moment fut celui du retour de sa grande âme.

Il me fit appeler, et, me tendant la main : Lysimaque, me dit-il, je te rends mon amitié, rends-moi la tienne. Ma colère n'a servi qu'à te faire faire une action qni manque à la vie d'Alexandre.

Je reçus les grâces du roi; j'adorai les décrets des dieux, et j'attendais leurs promesses sans les rechercher ni les fuir. Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Les fils du roi étaient dans l'enfance; son frère Aridée n'en était jamais sorti; Olympias n'avait que la hardiesse des âmes faibles, et tout ce qui était cruauté était pour elle du courage; Roxane, Eurydice, Statire, étaient perdues dans la douleur. Tout le monde, dans le palais, savait gémir, et personne ne savait régner. Les capitaines d'Alexandre levèrent donc les yeux sur son trône; mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'empire, et chacun de nous crut avoir partagé le prix de ses fatigues.

Le sort me fit roi d'Asie; et à présent que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Callisthène. Sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, et ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre mon peuple et moi.

Je suis le roi d'un peuple qui m'aime : les pères de famille espèrent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfants; les enfants craignent de me perdre comme ils craignent de perdre leur père. Mes sujets sont heureux, et je le suis.

DUPATY.

(1744-1788.)

[Voyez page 216, pour le jugement littéraire.]

Un incendie à Rome.

Le feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de Saint-Pierre, à côté du Vatican. Il prit à l'heure où les vieillards et les enfants dorment déjà, mais où les malheureux et les mères veillent encore. Jamais incendie n'a été plus furieux: il a menacé de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout à coup. La nuit la plus sombre semblait éclairer les ténèbres de cet incendie. Quels tableaux ont brillé affreusement à sa clarté! Je vois tout; j'entends tout; les cris des mères déchirent encore mes oreilles.

J'avais passé la soirée dans les environs du Vatican. Je m'en revenais chez moi à la place d'Espagne. En entrant dans celle de Saint-Pierre, j'aperçois des flammes qui, s'élançant du toit du pauvre, qu'elles avaient déjà dévoré, montaient le long de vingt colonnes de marbre au sommet du Vatican.

J'étais seul. Je l'avoue, me croyant à un magnifique spectacle, je jouissais. Mais, dans le moment, il passe à vingt pas de moi un jeune homme qui portait un vieillard sur ses épaules. A la manière dont ce jeune homme regardait autour de lui, sondait sous ses pas la route, prenait garde de ne pas secouer en marchant le vieillard, je vis bien qu'il portait son père. Ce vieillard, arraché inopinément au sommeil et à la flamme, s'abandonnait. Cependant un jeune enfant les précède, qui, tout troublé, de temps en temps les regarde. Une vieille femme, presque nue, l'air indifférent, emportant les vêtements du vieillard, marchait derrière.

Je les suivais d'un air attendri, lorsque je vis, à peu de distance, un autre jeune homme qui, tout nu, pressé par la flamme qui le suivait, les mains attachées en dehors à une fenêtre embrasée, et pendant de tout son corps le long de la muraille, choisissait de l'œil sur le pavé l'endroit le moins périlleux pour y tomber. Le vrai jour pour voir tout le cœur d'une mère, c'est bien la clarté d'un incendie! Comme, au haut d'une terrasse, cette femme tendait à son mari, qui était en bas, le cher gage de leur union! Elle

s'avançait, elle se penchait, elle se penchait encore ! L'enfant tenait toujours dans ses bras, ou à son sein, ou à ses lèvres. Mais enfin, entre les bras étendus de cette mère et les bras étendus de ce père, l'enfant endormi dans son berceau... J'ai détourné les yeux, et j'ai fui.

J'avais déjà détourné la place : je rencontre, se sauvant d'un palais embrasé, toute parée et encore en larmes, vêtue d'habits magnifiques, et tenant par la main devant elle deux enfants nus, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majestueuses. Le plus petit de ses enfants, en regardant crier et pleurer sa mère, criait et pleurait aussi. Sa sœur, d'une figure charmante, transie de froid, tâchait de vêtir et même de voiler son jeune et tendre corps de ses bras et de ses mains pudiques. Malheureuse mère ! il lui manquait sûrement un enfant : elle en tenait deux par la main, et elle pleurait ! Cependant, vieillards, enfants, soldats, prêtres, riches, pauvres, la foule incessamment s'amoncèle : elle roulait d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'église de Saint-Pierre, on en sort, on y rentre ; on se précipite, on tombe. J'ai vu passer à côté de moi, emportée par quatre soldats, sur des sabres croisés, une jeune fille évanouie : elle était belle ! La clarté de l'incendie flottait sur son front pâle : elle brillait dans des larmes échappées de sa paupière et arrêtées sur sa joue. Mais dans toute cette scène effroyable, ce qui me causait le plus d'horreur, c'était dans les intervalles où le vent se taisait : alors il sortait de toutes parts des soupirs étouffés, des gémissements profonds, le bruissement de la flamme qui dévore, le fracas des édifices qui de moment en moment croulent, les cris des mères.

Je sortais enfin de la place : soudain à une fenêtre du Vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix ! voilà des prêtres ! voilà, en habit pontificaux, le souverain pontife ! La foule à l'instant pousse un cri, à l'instant est à genoux ; à l'instant le pontife est environné dans les airs de cent mille regards en larmes, de vingt mille bras en prières. Le pontife lève les yeux au ciel, et il prie. Le peuple baisse les yeux à terre, et il prie. Figurez-vous murmurant comme de concert, dans ce profond et religieux silence, l'ouragan, l'incendie et la prière !

Comment rendre un tableau qui s'est offert en ce moment à mes yeux ? Sur une marche de l'église, seule, isolée, une mère pressait de ses mains les petites mains de son enfant à côté d'elle, les joignait avec complaisance, et le mettait en prières. Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplorée, debout, tendait vers le pontife, de toute sa douleur, et sans doute de tout son amour, les mains les plus pathétiques ; tandis qu'aux pieds de cette jeune fille, assise au contraire le dos tourné au Vatican et

au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme d'un air étonné la regardait: son enfant en effet jouait dans son sein.

Cependant le pontife a prié. Il se lève: le peuple, dans une attente inexprimable, le regardait. Alors, d'une voix pleine d'espérance, et le ton calme, le pontife répand sur la foule prosternée les paroles religieuses qui la bénissent. Soudain, soit miracle, soit comme par miracle, les derniers mots de la bénédiction étaient encore dans les airs; les vents n'étaient plus dans les airs; la flamme retombe sur la flamme, la fumée en noirs tourbillons s'élève, enveloppe l'incendie, l'étouffe, et rend à la nuit toutes ses ténèbres.

(Lettres sur l'Italie.)

FLORIAN.

(1755-1794.)

[Voyez page 457, pour le jugement littéraire.]

Guillaume Tell abat la pomme sur la tête de son fils.

Hermann Gessler opprimait une partie de la Suisse au nom de l'empereur Albert. Pressentant une révolte prochaine, il fit élever son chapeau sur une perche au milieu de la place d'Altorf, et, pour connaître les mécontents, il fit publier l'ordre à tous les habitants de saluer cet emblème de sa puissance. Guillaume Tell refuse de s'incliner.

Sarnem, qui commande la garde, Sarnem, dont le zèle féroce se plaît à surpasser les ordres qu'il a reçus du tyran, distingue bientôt cet homme, qui seul, au milieu d'un peuple courbé, lève une tête droite et fière. Il vole, le joint, et le regardant avec des yeux brûlants de fureur : « Qui que tu sois, lui dit-il, tremble que je ne punisse ta lenteur à obéir aux ordres de Gessler! Ne sais-tu pas la loi proclamée, qui oblige tout habitant d'Altorf à saluer avec respect ce signe de sa puissance? — Je l'ignorais, répond Guillaume, et je n'aurais jamais pensé que l'ivresse du pouvoir suprême pût en venir à cet excès de tyrannie et de démence : mais il est justifié par la lâcheté de ce peuple. J'excuse, j'approuve Gessler; il doit nous traiter en esclaves; il ne peut pas assez mépriser des hommes assez bas pour se soumettre à des caprices aussi dégradants. Quant à moi, je ne baisse mon front que de-

vant la Divinité. — Téméraire, reprend Sarnem, tu vas expier tant d'audace. Tombe à genoux, et désarme le bras qui va te punir. — Le mien me punirait moi-même, lui dit Tell en le regardant, si j'étais capable de t'obéir. »

A ce mot, à un signe qu'a fait le cruel Sarnem, une foule de ses satellites se jettent aussitôt sur Guillaume. On lui arrache son arc, on le dépouille de son carquois. Environné de glaives brillants dirigés tous contre son sein, on le conduit, on l'entraîne au palais du gouverneur.

Tranquille au milieu des soldats, sourd à leurs menaces grossières, les bras croisés sur sa poitrine, Guillaume paraît devant le tyran. Il le considère d'un œil dédaigneux, laisse parler sans l'interrompre celui qui se hâte de l'accuser, et, dans un silence impassible, attend que Gessler l'interroge.

Son air, son front, son visage calmes, étonnent, troublent le gouverneur. Une terreur involontaire, un pressentiment secret semblent l'avertir qu'il voit devant lui celui qui doit punir ses crimes. Il craint de fixer sur lui ses regards, il hésite à l'interroger; enfin, d'une voix altérée : « Quel motif, dit-il, a pu te porter à désobéir à mes ordres, à refuser au signe, quel qu'il soit, de mon pouvoir, le respect, l'hommage que tu me dois? Parle, défends-toi, je peux pardonner. » A ce mot, Tell le regarde avec un sourire amer : « Punis-moi, lui répondit-il, et ne me demande pas ma pensée. Tu n'entendis jamais la vérité, tu ne pourrais la soutenir. — Je veux l'entendre de ta bouche; je veux que tu m'instruises toi-même de mes fautes et de mes devoirs. — Je n'instruis point les tyrans; mais l'horreur que m'inspire leur présence n'ôte rien à mon courage; mais je leur rappelle leurs crimes, et je leur prédis leur sort. Écoute-moi donc, Gessler, puisque tu consens à m'entendre.

« La mesure est bientôt comblée; la coupe du malheur, que le ciel irrité contre nous voulut remettre dans tes mains, déborde de toutes parts. Dieu épuisa sur nous, par tes mains, tous les traits de sa colère; sa justice va te frapper. Entends les cris des innocents que tu retiens dans les cachots; entends les cris des enfants, des veuves qui te redemandent leurs époux, leurs pères expirés par ton ordre au milieu des tourments. Vois leurs ombres sanglantes errer autour de ta demeure, te poursuivre dans ton sommeil, se présenter devant toi pour te montrer leurs larges blessures, leurs corps déchirés et palpitants. Leur sang jaillit sur tes mains et t'éveille au milieu de la nuit; tu vois ce sang au milieu des ténèbres, tu le vois, et tes yeux en vain se ferment pour ne pas le voir. Le peu qui reste de vivants, abandonnant ses héritages, ses biens, le fruit de son labeur à ton insatiable avarice, s'enfuit et va se cacher au fond des forêts, dans le creux des rocs.

Là, que fait ce peuple tremblant à qui ton nom seul cause plus d'effroi que le bruit des monceaux de neige descendant du haut des montagnes pour ensevelir nos villages, que fait-il? A genoux sur les rochers, il élève ses mains à Dieu, il lui demande vengeance, il le supplie d'exterminer l'exterminateur des humains. Hé bien, Gessler, je te l'annonce, ces prières de tout un peuple, ces cris de tant d'innocents persécutés, dépouillés, frappés, immolés par ton ordre, ce sang répandu sans cesse par tes mains, et dont la vapeur épaisse forme un nuage autour de toi, ce sang est monté jusqu'au ciel : nos voix plaintives sont arrivées au trône du Tout-Puissant, sa justice va te frapper, ma patrie touche à sa délivrance : tels sont mon espoir, mes vœux, ma pensée. Tu me les demandes, je t'ai satisfait; je n'ai plus rien à te dire, car je ne veux pas dégrader ma raison au point de te dire un seul mot de l'ordre insensé, du délire qui fait aujourd'hui fléchir les malheureux habitants d'Uri devant le bonnet qui couvrait ta tête. Tu sais tout, tu peux commander mon supplice. »

Gessler écoutait en silence; sa colère se contenait pour mieux assurer ses coups; sa rage était suspendue par l'espérance de trouver, d'inventer un nouveau supplice qui le vengeât mieux de cet homme qui semblait mépriser la mort. Il songeait à ces deux enfants que la veille il fit mettre aux fers. Il se rappelle leurs discours hardis; et, les comparant à ceux qu'il entend, son ingénieuse fureur soupçonne, pressent, devine que ces enfants, déjà si fiers, si pénétrés de la haine des tyrans, ne peuvent appartenir qu'à celui qui vient de le braver. Il veut s'en éclaircir sur l'heure, et donne l'ordre secret qu'on amène les deux enfants.

Sarnem a couru les chercher. Pendant ce temps le fourbe Gessler, dissimulant sa colère, feignant de n'être point ému, interroge froidement Guillaume sur son état, sur sa famille, sur le rang qu'il tient dans Uri; Guillaume ne cache point son nom, et ce nom, fameux dans Altorf, frappe, épouvante le gouverneur. Quoi! dit-il avec surprise, c'est toi dont l'adresse est si renommée dans l'art de conduire une barque! C'est toi dont les flèches toujours sûres n'ont jamais manqué le but! — Moi-même, lui répond Tell, et je rougis que mon nom ne soit connu que par des succès inutiles à ma patrie. Cette vaine gloire est loin de valoir la mort que je vais souffrir en prononçant le nom de liberté. »

A l'instant même, Sarnem revient conduisant Claire et Gemmi. Dès que Tell aperçoit son fils, il pousse un cri, s'élance vers lui : « O Gemmi, dit-il, ô mon fils! je peux t'embrasser encore! et dans quels lieux.... pourquoi?... comment?.... Non, non, vous n'êtes point mon père, lui répond aussitôt Gemmi, qui voit le péril de Guillaume, qui sait le sort que Gessler prépare à ses malheureux parents; non, je ne vous connais point; ma famille n'est

point ici. » Guillaume, étonné, demeure immobile, les bras ouverts, étendus ; il ne peut comprendre pourquoi son fils se refuse à ses embrassements et ose le méconnaître. Claire augmente sa surprise en confirmant ce qu'a dit Gemmi, en répétant avec lui que Guillaume n'est point leur père. Le cœur de Tell en murmure, il commence à s'en offenser ; et Gessler, dont les yeux farouches observent tous leurs mouvements, Gessler, qui vient de pénétrer le mystère qu'il voulait connaître, jouit à la fois de la crainte, de la surprise, des douleurs et du père et des enfants.

Une horrible joie se peint sur son front ; ses regards brillent d'un feu sombre. « On ne m'abuse point ; dit-il ; Guillaume, voilà ton fils, et ce fils m'a offensé ; ma patience, depuis longtemps, a souffert ici tes outrages : afin de trouver une peine qui fût égale à ta témérité, je vais prononcer, écoute :

« Je veux, même en te punissant, rendre hommage à ce talent rare que vante ton heureux pays ; je veux qu'en contemplant ma justice le peuple d'Altorf admire ton adresse : on va te rendre ton arc ; on placera ton fils devant toi, à la distance de cent pas : une pomme sera sur sa tête, et deviendra le but de ta flèche. Si ta main, sûre de ses coups, enlève avec le trait la pomme, je vous fais grâce à tous deux, et je vous rends la liberté ; si tu refuses cette épreuve, ton fils, à tes yeux, va mourir. — Barbare, lui répond Tell, quel démon sorti de l'enfer peut t'inspirer cette affreuse idée ? O Dieu juste qui nous entends, souffrirez-vous cet horrible excès du génie de la cruauté ? Non, je n'accepte point l'épreuve ; non, je ne m'expose point à devenir le meurtrier de mon fils ; je te demande la mort, je l'implore de tes bourreaux ; ils sont tous ici ; tout ce qui t'entoure a trempé cent fois ses mains dans le sang. Qu'ils tournent leurs glaives sur moi, qu'ils les dirigent sur mon cœur : je te le demande, je t'en conjure ; mais que je meure innocent ; mais que je meure homme et père. Écoute, Gessler, tes gardes nombreux, l'exemple de tout un peuple, la certitude, la vue du supplice, n'ont pu me faire fléchir devant toi ; j'ai préféré la mort à cette bassesse ; hé bien, pour obtenir cette mort, pour échapper à l'affreux danger de percer moi-même le cœur de mon fils, je vais plier le genou devant toi, promets-moi le trépas, Gessler, et je m'abaisse devant ton orgueil. »

« Non, s'écrie aussitôt Gemmi, dont la voix touchante émeut de pitié les satellites qui l'environnent, non, ne vous rendez point à ses vœux, j'accepte, j'accepte l'épreuve. Quoi qu'il arrive, tu l'as promis, mon père sera délivré ; rassure-toi, mon digne père ; va, le ciel guidera ta main, va, ton fils est en sûreté : pardonne-moi si ma tendresse a voulu te méconnaître un instant. Je tremblais pour toi, pour toi seul, et je quittais, pour te sauver le bien qui m'est le plus cher au monde, le nom, le doux nom de ton

fils. O mon père! pardonne-moi, mon père, mon père chéri, laisse-moi répéter cent fois ce nom que je m'étais interdit. Rassure-toi, tu ne me tueras point, une voix secrète me le prédit. Qu'on me conduise, qu'on me conduise! et toi, Claire, va-t'en, mais garde-toi d'instruire ma mère. »

Gemmi se jette alors dans le sein de Guillaume, qui le reçoit, qui l'embrasse, qui le presse contre son cœur; il veut lui parler, il ne peut que l'inonder de ses larmes; il ne peut que répéter d'une voix tremblante, étouffée : « Non, mon fils, non, mon cher fils! » Claire est tombée évanouie; les soldats l'emportent dans le palais, et l'inflexible Gessler, sans être ému de ce spectacle, répète son ordre terrible, offre pour la dernière fois à Guillaume le choix affreux de voir périr son fils ou de se soumettre à l'épreuve. Guillaume l'écoute la tête baissée, demeure quelques instants sans répondre, tenant toujours Gemmi dans ses bras; puis relevant tout à coup la tête, et regardant le gouverneur avec des yeux rouges de pleurs, étincelants d'indignation : « J'obéirai, répondit-il; que l'on me conduise à la place. »

Le père et le fils, se tenant par la main, sont aussitôt environnés de gardes. Ils descendent ensemble du palais sous la conduite de Sarnem. Tout le peuple, informé déjà de l'affreux spectacle qu'on va lui donner, se précipite vers la place. Presque tous gémissent au fond de leur âme, mais aucun d'eux n'ose exprimer le sentiment de la pitié. Leurs regards timides cherchent Guillaume; ils le découvrent au milieu des lances, marchant à côté de Gemmi, qui le regarde en souriant. Les larmes viennent dans les yeux en regardant le visage du père : mais la terreur retient ces larmes; Gessler les punirait comme un crime. Tous les yeux se reportent à terre ; un morne silence règne dans le peuple; il gémit, il souffre et se tait.

L'espace est déjà mesuré par le farouche Sarnem; une double haie de soldats ferme de trois côtés cet espace. Le peuple se presse derrière eux : Gemmi, debout à l'extrémité, considère tous ces apprêts d'un œil tranquille et serein. Gessler, loin derrière Tell, se tient au milieu de sa garde, observant d'un air inquiet le silence morne du peuple; et Guillaume, entouré de lances, demeure immobile, les yeux vers la terre. On lui présente son arc avec une seule flèche; après en avoir essayé la pointe, il la brise, la rejette et demande son carquois : on le lui apporte; il le vide à ses pieds, cherche, choisit parmi tous ses traits, demeure longtemps baissé, saisit un instant favorable, et cache une flèche sous ses vêtements; il en tient une autre à la main, c'est celle qui doit lui servir. Sarnem fait enlever les autres, et Guillaume, avec lenteur, bande la corde de son grand arc.

Il regarde son fils, s'arrête, lève les yeux vers le ciel, jette son

arc et sa flèche, et demande à parler à Gemmi. Quatre soldats le mènent vers lui : « Mon fils, dit-il, j'ai besoin de venir t'embrasser encore, de te répéter ce que je t'ai dit. Sois immobile, mon fils; pose un genou en terre, tu seras plus sûr, ce me semble, de ne point faire de mouvement : tu prieras Dieu de protéger ton malheureux père. Ah! ne le prie que pour toi; que mon idée ne vienne pas t'attendrir, affaiblir peut-être ce mâle courage que j'admire sans l'imiter. O mon enfant! oui, je ne puis me montrer aussi grand que toi. Soutiens, soutiens cette fermeté dont je voudrais te donner l'exemple. Oui, demeure ainsi, mon enfant, te voilà comme je te veux.... Comme je te veux! malheureux que je suis! et vous le souffrez, ô mon Dieu!... Écoute.... Détourne la tête.... Tu ne sais pas, tu ne peux prévoir l'effet que produira sur toi cette pointe, ce fer brillant dirigé contre ton front. Détourne la tête, mon fils, et ne me regarde pas. — Non, non, lui répond l'enfant, ne craignez rien, je veux vous regarder, je ne verrai point la flèche, je ne verrai que mon père. — Ah! mon cher fils, s'écrie Tell, ne me parle pas, ne me parle pas! ta voix, ton accent m'ôterait ma force. Tais-toi, prie Dieu, ne remue pas. »

Guillaume l'embrasse en disant ces mots, veut le quitter, l'embrasse, répète ces dernières paroles, pose la pomme sur sa tête, et, se retournant brusquement, regagne sa place à pas précipités.

Là, il reprend son arc, sa flèche, reporte ses yeux vers ce but si cher, essaye deux fois de lever son arc, et deux fois ses mains paternelles le laissent retomber. Enfin, rappelant toute son adresse, toute sa force, tout son courage, il essuie les larmes qui viennent toujours obscurcir sa vue; il invoque le Tout-Puissant, qui du haut du ciel veille sur les pères; et, roidissant son bras qui tremble, il force, accoutume son œil à ne regarder que la pomme. Profitant de ce seul instant, aussi rapide que la pensée où il parvient à oublier son fils, il vise, tire, lance son trait, et la pomme emportée vole avec lui.

La place retentit de cris de joie; Gemmi vole embrasser son père. Celui-ci, pâle, immobile, épuisé de l'effort qu'il a fait, ne lui rend point ses caresses. Il le regarde avec des yeux éteints, il ne peut parler, il entend à peine tout ce que lui dit son fils, il chancelle, est prêt à tomber; il tombe enfin dans les bras de Gemmi, qui se hâte de le secourir, et qui découvre la flèche cachée sous son vêtement.

Déjà Gessler était près de lui, Gessler s'empare de la flèche. Guillaume reprend ses sens et détourne promptement la vue à l'aspect du cruel Gessler. « Archer sans pareil, lui dit celui-ci, j'acquitterai ma promesse, je te payerai le prix de ta rare habileté; mais auparavant, réponds-moi : que voulais-tu faire de cette flèche que tu dérobais à mes yeux? Une seule t'était nécessaire;

pourquoi gardais-tu celle-ci? — Pour te percer le cœur, tyran, si ma malheureuse main avait tranché les jours de mon fils! » A ce mot, qu'un père n'a pu retenir, le gouverneur effrayé rentre au milieu de ses satellites. Il révoque sa promesse, il ordonne au cruel Sarnem de faire aussitôt enchaîner Guillaume, et de le conduire dans le fort. On obéit, on vient l'arracher aux embrassements de Gemmi, qui veut en vain accompagner son père; les gardes repoussent Gemmi. Le peuple murmure, s'émeut; Gessler se hâte de se retirer dans son palais, et fait prendre les armes à toutes ses troupes. Des pelotons nombreux d'Autrichiens parcourent toute la ville, forcent les habitants effrayés de se cacher dans leurs maisons. La terreur règne dans Altorf; et les bourreaux, déjà prêts, attendent de nouvelles victimes.

(Guillaume Tell ou la Suisse libre.)

BARTHÉLEMY.

(1716-1795.)

[Voyez page 217, pour le jugement littéraire.]

Damon et Phintias.

Dans une des îles de la mer Égée, au milieu de quelques peupliers antiques, on avait autrefois consacré un autel à l'Amitié. Il fumait jour et nuit d'un encens pur et agréable à la déesse; mais bientôt, entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaisons intéressées et mal assorties. Un jour elle dit à un favori de Crésus : « Porte ailleurs tes offrandes; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la Fortune. » Elle répondit à un Athénien qui faisait des vœux pour Solon, dont il se disait l'ami : « En te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire et faire oublier tes vices. » Elle dit à deux femmes de Samos qui s'embrassaient étroitement auprès de son autel : « Le goût des plaisirs vous unit en apparence; mais vos cœurs sont déchirés par la jalousie, et le seront bientôt par la haine. »

Enfin, deux Syracusains, Damon et Phintias, tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent se prosterner devant la déesse : « Je reçois votre hommage, leur dit-elle; je fais plus, j'abandonne un asile trop longtemps souillé par des sacrifices qui m'outragent, et je n'en veux plus d'autre que vos cœurs. Allez

montrer au tyran de Syracuse, à l'univers, à la postérité, ce que peut l'amitié dans des âmes que j'ai revêtues de ma puissance. »

A leur retour, Denys, sur une simple dénonciation, condamna Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appelaient dans une ville voisine. Il promit de se présenter au jour marqué, et partit, après que Damon eut garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias traînent en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive, le peuple s'assemble; on blâme, on plaint Damon qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami allait revenir, trop heureux s'il ne revenait pas! Déjà le moment fatal approchait, lorsque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au lieu du supplice; il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami; et, au milieu des embrassements et des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes; le roi lui-même se précipite du trône, et leur demande instamment de partager une si belle amitié.

(Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.)

RAYNAL.

(1713-1796.)

[Voyez page 147, pour le jugement littéraire.]

Maldonata, ou la lionne reconnaissante.

Les Espagnols avaient fondé Buénos-Ayres en 1535. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres : tous ceux qui se permettaient d'en aller chercher étaient massacrés par les sauvages, et l'on se vit réduit à défendre, sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte du nouvel établissement. Une femme, à qui la faim sans doute avait donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avait établis autour de la colonie pour la garantir des dangers où elle se trouvait par la famine. Maldonata (c'était le nom de la transfuge), après avoir erré quelque temps dans des routes inconnues et désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues. Quelle fut sa terreur d'y rencontrer une lionne, et sa surprise quand elle vit cette bête for-

midable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la caresser et lui lécher les mains avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'effrayer! L'Espagnole s'aperçut bientôt que la lionne était pleine, et que ses gémissements étaient le langage d'une mère qui réclamait du secours pour la délivrer de son fardeau. Maldonata aida la nature dans le moment douloureux où elle semble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissants le jour et cette vie qu'elle leur laisse respirer si peu de temps. La lionne, heureusement délivrée, va bientôt chercher une nourriture abondante, et l'apporte aux pieds de sa bienfaitrice : celle-ci la partageait chaque jour avec les jeunes lionceaux qui, nés par ses soins et élevés avec elle, semblaient reconnaître, par des jeux et des morsures innocentes, un bienfait que leur mère payait de ses plus tendres empressements. Mais quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre et de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois; et la lionne, que la tendresse maternelle ne rappelait plus dans sa caverne, disparut elle-même, et s'égara dans un désert que la faim dépeuplait chaque jour. Maldonata, seule et sans subsistance, se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivants, mais dont sa pitié avait su lui faire un asile. Cette femme, privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas longtemps errante sans tomber entre les mains des sauvages indiens. Une lionne l'avait nourrie, et des hommes la firent esclave! Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols, qui la ramenèrent à Buénos-Ayres. Le commandant, plus féroce lui seul que les lions et les sauvages, ne la crut pas sans doute assez punie de son évasion par les dangers et les maux qu'elle avait essuyés; le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre, au milieu d'un bois, pour y mourir de faim, ou devenir la pâture des monstres dévorants. Deux jours après, quelques soldats allèrent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouvèrent pleine de vie au milieu des tigres affamés qui, la gueule ouverte sur cette proie, n'osaient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats, qu'ils en étaient immobiles d'attendrissement et de frayeur. La lionne, en les voyant, s'éloigna de l'arbre comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer par des caresses et de doux gémissements les prodiges de reconnaissance que cette femme racontait à ses libérateurs. La lionne suivit quelque temps les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de respect et d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater quand elle accompagne jusqu'au vaisseau un père ou un fils chéri qui s'embarque d'un port de l'Eu-

rope pour le nouveau monde, d'où peut-être il ne reviendra jamais. Le commandant, instruit de toute l'aventure par ses soldats, et ramené par un monstre des bois aux sentiments de l'humanité que son cœur farouche avait dépouillés sans doute en passant les mers, laissa vivre une femme que le ciel avait si visiblement protégée.

Le Bisnapore.

Le gouvernement despotique, qui est malheureurement celui de toute l'Inde, s'est maintenu dans le Bengale; mais aussi un petit district qui y avait conservé son indépendance, la conserve encore. Ce canton fortuné, qui peut avoir cent soixante milles d'étendue, se nomme Bisnapore; il est conduit de temps immémorial par un brame rajepoute. C'est là qu'on retrouve, sans altération, la pureté et l'équité de l'ancien système politique des Indiens. On a vu jusqu'ici avec trop d'indifférence ce gouvernement unique, le plus beau monument et le plus intéressant qu'il y ait au monde. Il ne nous reste des anciens peuples que de l'airain et des marbres, qui ne parlent qu'à l'imagination et à la conjecture, interprètes peu fidèles des mœurs et des usages qui ne sont plus. Le philosophe, transporté dans le Bisnapore, se trouverait tout à coup témoin de la vie que menaient, il y a plusieurs milliers d'années, les premiers habitants de l'Inde; il converserait avec eux; il suivrait les progrès de cette nation qui fut célèbre pour ainsi dire au sortir du berceau; il verrait se former un gouvernement qui, n'ayant pour base que des préjugés heureux, que des mœurs simples et pures, que la douceur des peuples, la bonne foi des chefs, a survécu à cette foule innombrable de législations qui n'ont fait que paraître sur la terre avec les générations qu'elles ont tourmentées. Plus solide, plus durable que ces édifices politiques qui, formés par l'imposture et l'enthousiasme, sont les fléaux du genre humain, et destinés à périr avec les folles opinions qui les ont élevés, le gouvernement de Bisnapore, ouvrage de l'attention qu'on a donnée à l'ordre et aux lois de la nature, s'est établi, s'est maintenu sur des principes qui ne changent point, et n'a pas souffert plus d'altération que ces mêmes principes. La position singulière de cette contrée a conservé ses habitants dans leur bonheur primitif et dans la douceur de leur caractère, en les garantissant du danger d'être conquis ou de tremper leurs mains dans le sang des hommes. La nature les a environnés d'eaux prêtes à inonder leurs possessions; il ne faut pour cela qu'ouvrir

les écluses des rivières. Les armées envoyées pour les réduire ont été si souvent noyées, qu'on a renoncé au projet de les asservir : on a pris le parti de se contenter d'une apparence de soumission.

La liberté et la propriété sont sacrées dans le Bisnapore ; on n'y entend parler ni de vol particulier ni de vol public. Un voyageur, quel qu'il soit, n'y est pas plutôt entré, qu'il fixe l'attention des lois, qui se chargent de sa sûreté. On lui donne gratuitement des guides qui le conduisent d'un lieu à un autre, et qui répondent de sa personne et de ses effets. Lorsqu'il change de conducteurs, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relèvent une attestation de leur conduite, qui est enregistrée et envoyée ensuite au raja. Tout le temps qu'il est sur le territoire, il est nourri et voituré avec ses marchandises aux dépens de l'Etat, à moins qu'il ne demande la permission de séjourner plus de trois jours dans la même place. Il est alors obligé de payer sa dépense, s'il n'est pas retenu par quelque maladie ou par un autre accident forcé. Cette bienfaisance pour des étrangers est la suite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux autres. Ils sont si éloignés de se nuire, que celui qui trouve une bourse ou quelque autre effet de prix, les suspend au premier arbre et en avertit le corps de garde le plus prochain, qui l'annonce au public au son du tambour. Ces principes de probité sont si généralement reçus, qu'ils dirigent jusqu'aux opérations du gouvernement. De sept à huit millions qu'il reçoit annuellement, sans que la culture ni l'industrie en souffrent, ce qui n'est pas consommé par les dépenses indispensables de l'Etat, est employé à son amélioration. Le raja peut se livrer à des soins si humains, parce qu'il ne donne aux Mogols que le tribut qu'il juge à propos, et lorsqu'il le juge à propos.

Lecteurs, dont les âmes sensibles viennent de s'épanouir de joie au récit des mœurs simples et de la sagesse du gouvernement de Bisnapore; vous qui, fatigués des vices et des désordres de votre contrée, vous êtes sans doute expatriés plus d'une fois par la pensée pour devenir les témoins de la vertu et partager le bonheur de ce recoin du Bengale, c'est avec regret que je vais peut-être détruire la plus douce des illusions, et répandre de l'amertume dans vos cœurs : mais la vérité m'y contraint. Hélas! ce Bisnapore et tout ce que je vous en ai raconté pourrait bien n'être qu'une fable. Je vous entends; vous vous écriez avec douleur : Une fable! Quoi! il n'y a donc que le mal qu'on dit de l'homme qui soit vrai! Il n'y a que sa misère et sa méchanceté qui ne puissent être contestées. Cet être né pour la vertu, dont il s'efforcerait inutilement d'étouffer le germe qu'il en a reçu, qu'il ne blesse jamais sans remords, et qu'il est forcé de respecter lors même qu'il l'afflige ou l'humilie, est donc méchant partout.

Cet être qui soupire sans cesse après le bonheur, la base de ses vrais devoirs et de sa félicité, est donc malheureux partout.... Quoi! le crime s'est emparé de toute la terre! Ah! laissez du moins à l'innocence cette étroite enceinte sur laquelle vous avez attaché nos regards, et que notre imagination, franchissant l'intervalle immense qui nous en sépare, se plaisait à parcourir.

La peine que vous avez éprouvée, je l'ai ressentie, lecteur; vos réflexions, je les ai faites, lorsque je me suis trouvé entre deux autorités presque d'un poids égal, l'une pour, l'autre contre l'existence de Bisnapore. Nous avons en notre faveur le témoignage d'un voyageur anglais qui a demeuré trente ans dans le Bengale; le témoignage opposé est d'un voyageur de la même nation qui a fait aussi un séjour assez long dans cette contrée : voyez, choisissez.

Un sergent écossais.

Un sergent écossais avait été fait prisonnier par les américains sauvages; il était garrotté, et environné des guerriers indiens, impatients de jouir de l'horrible spectacle des tortures par lesquelles ils ont coutume d'éprouver le courage de leurs ennemis vaincus, lorsque le malheureux s'avisa, pour échapper à leur cruauté, de leur adresser le discours suivant :

« Héros et patriarches du monde occidental, vous n'étiez pas les ennemis que je cherchais; mais enfin vous avez vaincu. Le sort de la guerre m'a mis dans vos mains. Usez à votre gré du droit de la victoire : je ne vous le dispute pas : mais puisque c'est un usage de mon pays d'offrir une rançon pour sa vie, écoutez une proposition qui n'est pas à rejeter.

« Sachez donc, braves Américains, que dans le pays où je suis né, certains hommes ont des connaissances surnaturelles. Un de ces sages, qui m'était allié par le sang, me donna, quand je me fis soldat, un charme qui devait me rendre invulnérable. Vous avez vu comme j'ai échappé à tous vos traits. Sans cet enchantement, aurais-je pu survivre à tous les coups mortels dont vous m'avez assailli? car, j'en appelle à votre valeur, la mienne n'a ni cherché le repos, ni fui le danger. C'est moins la vie que je vous demande aujourd'hui, que la gloire de vous révéler un secret important à votre conservation, et de rendre invincible la plus vaillante nation du monde. Laissez-moi seulement une main libre, pour les cérémonies de l'enchantement dont je veux faire l'épreuve moi-même en votre présence. »

Les Indiens saisirent avec avidité ce discours qui flattait en même temps, et leur caractère belliqueux, et leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délièrent un bras au prisonnier. L'Écossais pria qu'on remît son sabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'assemblée ; et dépouillant son cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des signes magiques, il cria d'une voix haute et d'un air gai : « Voyez maintenant, sages Indiens, une preuve incontestable de ma bonne foi. Vous guerrier, qui tenez mon arme tranchante, frappez de toute votre force : loin de séparer ma tête de mon corps, vous n'entamerez pas seulement la peau de mon cou. »

A peine eut-il prononcé ces mots, que l'Indien, déchargeant un coup terrible, fit sauter à vingt pas la tête du sergent. Les sauvages, étonnés, restèrent immobiles, regardant le corps sanglant de l'étranger, puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant, admirant la ruse qu'avait employée le prisonnier pour se dérober aux tourments en abrégeant sa mort, ils accordèrent à son cadavre les honneurs funèbres de leur pays.

MARMONTEL.

(1720-1799.)

[Voyez page 221, pour le jugement littéraire.]

Bélisaire et les jeunes mécontents.

Dans la vieillesse de Justinien, l'empire, épuisé par de longs efforts, approchait de sa décadence. Toutes les parties de l'administration étaient négligées ; les lois étaient en oubli, les finances au pillage, la discipline militaire à l'abandon. L'empereur, lassé de la guerre, achetait de tous côtés la paix au prix de l'or, et laissait dans l'inaction le peu de troupes qui lui restaient, comme inutiles et à charge à l'État. Les chefs de ces troupes délaissées se dissipaient dans les plaisirs ; et la chasse, qui leur retraçait la guerre, charmait l'ennui de leur oisiveté.

Un soir, après cet exercice, quelques-uns d'entre eux soupaient ensemble dans un château de la Thrace, lorsqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandait l'hos-

pitalité. La jeunesse est compatissante; ils firent entrer le vieillard. On était en automne; et le froid, qui déjà se faisait sentir, l'avait saisi; on le fit asseoir près du feu.

Le souper continue : les esprits s'animent; on commence à parler des malheurs de l'État. Ce fut un champ vaste pour la censure; et la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagérait ce qu'il avait fait, et ce qu'il aurait fait encore, si l'on n'eût pas mis en oubli ses services et ses talents. Tous les malheurs de l'empire venaient, à les en croire, de ce qu'on n'avait pas su employer des hommes comme eux. Ils gouvernaient le monde en buvant, et chaque nouvelle coupe de vin rendait leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutait, et souriait avec pitié. L'un d'eux s'en aperçut, et lui dit : « Bonhomme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons là? — Plaisant! non, dit le vieillard, mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge. » Cette réponse les interdit. « Vous croyez avoir à vous plaindre, poursuivit-il, et je crois, comme vous, qu'on a tort de vous négliger; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'empire n'a plus sa force et sa splendeur; de ce qu'un prince, consumé de soins, de veilles et d'années, est obligé, pour voir et pour agir, d'employer des yeux et des mains infidèles. Mais dans cette calamité générale c'est bien la peine de penser à vous! — Dans votre temps, reprit l'un des convives, ce n'était donc pas l'usage de penser à soi? Eh bien! la mode en est venue, et l'on ne fait plus que cela. — Tant pis, dit le vieillard, et s'il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice. — Est-ce pour insulter les gens, lui dit le même, qu'on leur demande l'hospitalité? — Je ne vous insulte point, dit le vieillard; je vous parle en ami, et je paye mon asile en vous disant la vérité. »

Le jeune Tibère, qui depuis fut un empereur vertueux, était du nombre des chasseurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. « Vous nous parlez, lui dit-il, avec sagesse, mais avec un peu de rigueur; et ce dévouement que vous exigez est une vertu, mais non pas un devoir. — C'est un devoir de votre état, reprit l'aveugle avec fermeté, ou plutôt c'est la base de vos devoirs et de toute vertu militaire. Celui qui se dévoue pour sa patrie doit la supposer insolvable; car ce qu'il expose pour elle est sans prix : il doit même s'attendre à la trouver ingrate; car si le sacrifice qu'il lui fait n'était pas généreux, il serait insensé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthousiasme de la vertu, qui soient dignes de vous conduire. Et alors que vous importe comment vos services seront reçus? la récompense en est indépendante des caprices d'un ministre et du discernement d'un souverain. Que le soldat soit attiré par le vil appât du butin;

qu'il s'expose à mourir pour avoir de quoi vivre; je le conçois. Mais vous qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir, en renonçant aux délices d'une molle oisiveté pour essuyer tant de fatigues et affronter tant de périls, estimez-vous assez peu ce noble dévouement pour exiger qu'on vous le paye? ne voyez-vous pas que c'est l'avilir? Quiconque s'attend à un salaire est esclave: la grandeur du prix n'y fait rien; et l'âme qui s'apprécie un talent, est aussi vénale que celle qui se donne pour une obole. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du prince, tout cela est une solde, et qui l'exige se fait payer. Il faut se donner ou se vendre; il n'y a point de milieu. L'un est un acte de liberté, l'autre un acte de servitude: c'est à vous de choisir celui qui vous convient. — Ainsi, bonhomme, vous mettez, lui dit-on, les souverains bien à leur aise! — Si je parlais aux souverains, reprit l'aveugle, je leur dirais que, si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être justes. — Vous avancez donc qu'il est juste de récompenser les services? — Oui; mais c'est à celui qui les a reçus d'y penser: tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé et fût content, il faudrait que chacun commandât, et que personne n'obéît: or cela n'est guère possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumière et d'équité; mais il est encore plus juste et plus éclairé dans son choix, que si chacun de vous en était cru sur l'opinion qu'il a de lui-même. — Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi, lui dit en haussant le ton le jeune maître du château? — Je suis Bélisaire, répondit le vieillard. »

Qu'on s'imagine, au nom de Bélisaire, au nom de ce héros, tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement et la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence exprimèrent d'abord le respect dont ils étaient frappés; et oubliant que Bélisaire était aveugle, aucun d'eux n'osait lever les yeux sur lui. « O grand homme! lui dit enfin Tibère, que la fortune est injuste et cruelle! Quoi! vous à qui l'empire a dû pendant trente ans sa gloire et ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte et de trahison, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumière! et c'est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement et de zèle! — Et qui voulez-vous donc qui vous en donne, dit Bélisaire? les esclaves de la faveur? — Ah! quelle honte! ah! quel excès d'ingratitude! poursuivit Tibère. L'avenir ne le croira jamais. — Il est vrai, dit Bélisaire, qu'on m'a un peu surpris: je ne croyais pas être si mal traité; mais je comptais mourir en servant l'État: et mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué

à ma patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumière et que la vie, ma renommée, et surtout ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour, il ne le sera point de la mémoire des hommes; et quand il le serait, je m'en souviens, et c'est assez. »

Les convives, pénétrés d'admiration, pressèrent le héros de se mettre à table. « Non, leur dit-il, à mon âge, la bonne place est le coin du feu. » On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château; il ne voulut que de la paille. « J'ai couché plus mal quelquefois, dit-il; ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, et qui est plus délicat que moi. »

Le lendemain Bélisaire partit dès que le jour put éclairer son guide, et avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avait fatigués; instruits de son départ, ils voulaient le suivre, et lui offrir un char commode, avec tous les secours dont il aurait besoin. « Cela est inutile, dit le jeune Tibère, il ne nous estime pas assez pour daigner accepter nos dons. »

(Bélisaire.)

Bélisaire chez Gélimer.

Bélisaire s'acheminait, en mendiant, vers un vieux château en ruine, où sa famille l'attendait. Il avait défendu à son conducteur de le nommer sur la route; mais l'air de noblesse répandu sur son visage et dans toute sa personne suffisait pour intéresser. Arrivé le soir dans un village, son guide s'arrêta à la porte d'une maison qui, quoique simple, avait quelque apparence.

Le maître du logis rentrait, avec sa bêche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixèrent son attention. Il lui demanda ce qu'il était. « Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. — Un soldat! dit le villageois, et voilà votre récompense! — C'est le plus grand malheur d'un souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu'on verse pour lui. » Cette réponse émut le cœur du villageois : il offrit l'asile au vieillard.

« Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas honte de l'état où vous êtes, devant une famille qui connaît le malheur. Reposez-vous : nous allons souper. En attendant, dites-moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez servi. — J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Bélisaire; celle d'Asie contre les Perses, celle d'Afrique contre les Vandales et les Maures. »

A ces derniers mots, le villageois ne put retenir un profond soupir. « Ainsi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Bélisaire? — Nous ne nous sommes point quittés. — L'excellent homme! Quelle égalité d'âme! Quelle droiture! Quelle élévation! Est-il vivant? car dans ma solitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler de rien. — Il est vivant. — Ah! que le ciel bénisse et prolonge ses jours. — S'il vous entendait, il serait bien touché des vœux que vous faites pour lui! — Et comment dit-on qu'il est à la cour? tout-puissant? adoré sans doute? — Hélas! vous savez que l'envie s'attache à la prospérité. — Ah! que l'empereur se garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme. C'est le génie tutélaire et vengeur de son empire. — Il est bien vieux! — N'importe! il sera dans les conseils ce qu'il était dans les armées; et sa sagesse, si on l'écoute, sera peut-être encore plus utile que ne l'a été sa valeur. — D'où vous est-il connu? demanda Bélisaire attendri. — Mettons-nous à table, dit le villageois : ce que vous me demandez nous mènerait trop loin. »

Bélisaire ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées, qui avait eu à se louer de lui. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des détails sur les guerres d'Italie et d'Orient, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire, par des réponses simples, le satisfit pleinement. « Buvons, lui dit son hôte vers la fin du repas, buvons à la santé de votre général; et puisse le ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie! — Lui! reprit Bélisaire, il vous a fait du mal! — Il a fait son devoir; et je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compatir au sort des malheureux. Puisque vous avez fait les campagnes d'Afrique, vous avez vu le roi des Vandales, l'infortuné Gélimer, mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople, avec sa femme et ses enfants; c'est ce Gélimer qui vous donne l'asile et avec qui vous avez soupé. — Vous, Gélimer! s'écria Bélisaire; et l'empereur ne vous a pas fait un état plus digne de vous! Il l'avait promis. — Il a tenu parole; il m'a offert des dignités; mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été roi et qu'on cesse de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos et l'obscurité. — Vous, Gélimer! — Oui, c'est moi-même qu'on assiégea, s'il vous en souvient, sur la montagne de *Papua*. J'y souffris des maux inouïs. L'hiver, la famine, le spectacle effroyable de tout un peuple réduit au désespoir et prêt à dévorer ses enfants et ses femmes, l'infatigable vigilance du bon Pharas, qui, en m'assiégeant, ne cessait de me conjurer d'avoir pitié de moi-même et des miens, enfin, ma juste confiance en la vertu de votre général, me firent lui rendre les armes. Avec quel air simple et modeste il me reçut! Quels devoirs il me fit rendre! Quels ménagements, quels respects il eut lui-même pour mon

malheur! Il y a bientôt six lustres que je vis dans cette solitude; il ne s'est pas écoulé un jour que je n'aie fait des vœux pour lui.

— Je reconnais bien là, dit Bélisaire, cette philosophie qui, sur la montagne où vous aviez tant à souffrir, vous faisait chanter vos malheurs, qui vous fit sourire avec dédain en paraissant devant Bélisaire, et qui, le jour de son triomphe, vous fit garder ce front inaltérable dont l'empereur fut étonné. — Mon camarade, reprit Gélimer, la force et la faiblesse d'esprit tiennent beaucoup à la manière de voir les choses. Je ne me suis senti du courage et de la constance, que du moment que j'ai regardé tout ceci comme un jeu du sort. J'ai été le plus voluptueux des rois de la terre; et du fond de mon palais, où je nageais dans les délices, des bras du luxe et de la mollesse, j'ai passé tout à coup dans les cavernes du Maure, où, couché sur la paille, je vivais d'orge grossièrement pilé et à demi cuit sous la cendre, réduit à un tel excès de misère, qu'un pain, que l'ennemi m'envoya par pitié, fut un présent inestimable. De là je tombai dans les fers, et fus promené en triomphe. Après cela, vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur, ou s'élever au-dessus des caprices de la fortune.

— Vous avez dans votre sagesse, lui dit Bélisaire, bien des motifs de consolation; mais je vous en promets un nouveau, avant de nous séparer. »

Chacun d'eux, après cet entretien, alla se livrer au sommeil.

Gélimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver son jardin, vint voir si le vieillard avait bien reposé; il le trouva debout, son bâton à la main, prêt à se remettre en voyage. « Quoi! lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes? — Cela m'est impossible, répondit Bélisaire : j'ai une femme et une fille qui gémissent de mon absence. Adieu, ne faites point d'éclat sur ce qui me reste à vous dire : ce pauvre aveugle, ce vieux soldat, Bélisaire enfin, n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous. — Que dites-vous? Qui, Bélisaire? — C'est Bélisaire qui vous embrasse! — O juste ciel! s'écriait Gélimer éperdu et hors de lui-même, Bélisaire dans sa vieillesse, Bélisaire aveugle est abandonné! — On a fait pis, dit le vieillard : en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux. — Ah! dit Gélimer avec un cri de douleur et d'effroi, est-il possible? Et quels sont les monstres...? — Les envieux, dit Bélisaire. Ils m'ont accusé d'aspirer au trône, quand je ne pensais qu'au tombeau. On les a crus, on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'est révolté et a demandé ma délivrance. Il a fallu céder au peuple; mais en me rendant la liberté, on m'a privé de la lumière. — Et Justinien l'avait ordonné!—C'est là ce qui m'a été sensible. Vous savez avec quel zèle et quel amour je l'ai servi. Je l'aime encore,

et je le plains d'être assiégé pas des méchants qui déshonorent sa vieillesse. Mais toute ma constance m'a abandonné quand j'ai appris qu'il avait lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devaient l'exécuter n'en avaient pas le courage; mes bourreaux tombaient à mes pieds. C'en est fait, je n'ai plus, grâce au ciel, que quelques moments à être aveugle et pauvre. — Daignez, dit Gélimer, les passer avec moi, ces derniers moments d'une si belle vie. — Ce serait pour moi, dit Bélisaire, une douce consolation; mais je me dois à ma fille, et je vais mourir dans ses bras. Adieu.»

Gélimer l'embrassait, l'arrosait de ses larmes, et ne pouvait se détacher de lui. Il fallut enfin le laisser partir; et Gélimer, le suivant des yeux : « O prospérité, disait-il, ô prospérité! qui peut donc se fier à toi? Le héros, le juste, le sage, Bélisaire!... Ah! c'est pour le coup qu'il faut se croire heureux en bêchant son jardin. » Et, tout en disant ces mots, le roi des Vandales reprit sa bêche.

(Bélisaire.)

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

(1737-1814.)

[Voyez page 75, pour le jugement littéraire.]

Tirtée.

Un peu avant l'équinoxe d'automne, Tirtée, berger d'Arcadie, faisait paître son troupeau sur une croupe du mont Lycée, qui s'avance le long du golfe de Messénie. Il était assis sous des pins, au pied d'une roche d'où il considérait au loin la mer agitée par les vents du midi. Ses flots, couleur d'olive, étaient blanchis d'écumes qui jaillissaient en gerbes sur toutes ses grèves. Des bateaux de pêcheurs, paraissant et disparaissant tour à tour entre les lames, hasardaient, en s'échouant sur le rivage, d'y chercher leur salut, tandis que de gros vaisseaux à la voile, tout penchés par la violence du vent, s'en éloignaient dans la crainte du naufrage. Au fond du golfe, des troupes de femmes et d'enfants levaient les mains au ciel et jetaient de grands cris à la vue du danger que couraient ces pauvres mariniers, et des longues vagues qui venaient du large se briser en mugissant sur les rochers de Sténiclaros. Les échos du mont Lycée répétaient de toutes parts leurs bruits rauques et confus avec tant de vérité que Tirtée

parfois tournait la tête, croyant que la tempête était derrière lui, et que la mer brisait au haut de la montagne. Mais les cris des foulques et des mouettes, qui venaient, en battant les ailes, s'y réfugier, et les éclairs qui sillonnaient l'horizon, lui faisaient bien voir que la sécurité était sur la terre, et que la tourmente était encore plus grande au loin qu'elle ne le paraissait à sa vue. Tirtée plaignait le sort des matelots, et bénissait celui des bergers, semblable en quelque sorte à celui des dieux, puisqu'il mettait le calme dans son cœur et la tempête sous ses pieds. Pendant qu'il se livrait à la reconnaissance envers le ciel, deux hommes d'une belle figure parurent sur le grand chemin qui passait au-dessous de lui vers le bas de la montagne. L'un était dans la force de l'âge, et l'autre encore dans sa fleur. Ils marchaient à la hâte comme des voyageurs qui se pressent d'arriver. Dès qu'ils furent à la portée de la voix, le plus âgé demanda à Tirtée s'ils n'étaient pas sur la route d'Argos. Mais le bruit du vent dans les pins l'empêchant de se faire entendre, le plus jeune monta vers ce berger et lui cria : « Mon père, ne sommes-nous pas sur la route d'Argos? — Mon fils, lui répondit Tirtée, je ne sais point où est Argos. Vous êtes en Arcadie, sur le chemin de Tégée; et ces tours que vous voyez là-bas, sont celles de Bellémine. » Pendant qu'ils parlaient, un barbet jeune et folâtre, qui accompagnait cet étranger, ayant aperçu dans le troupeau une chèvre toute blanche, s'en approcha pour jouer avec elle : mais la chèvre, effrayée à la vue de cet animal dont les yeux étaient tout couverts de poils, s'enfuit vers le haut de la montagne, où le barbet la poursuivit. Ce jeune homme rappela son chien, qui revint aussitôt à ses pieds, baissant la tête et remuant la queue. Il lui passa une laisse autour du cou, et, priant le berger de l'arrêter, il courut lui-même après la chèvre qui s'enfuyait toujours : mais son chien, le voyant partir, donna une si rude secousse à Tirtée, qu'il lui échappa avec la laisse, et se mit à courir si vite sur les pas de son maître que bientôt on ne vit plus ni la chèvre, ni le voyageur, ni le chien.

L'étranger, resté sur le grand chemin, se disposait à aller vers son compagnon, lorsque le berger lui dit : « Seigneur, le temps est rude, la nuit approche, la forêt et la montagne sont pleines de fondrières où vous pourriez vous égarer. Venez prendre un peu de repos dans ma cabane qui n'est pas loin d'ici. Je suis bien sûr que ma chèvre, qui est fort privée, y reviendra d'elle-même, et y ramènera votre ami, s'il ne la perd point de vue. » En même temps, il joua de son chalumeau, et le troupeau se mit à défiler, par un sentier, vers le haut de la montagne. Un grand bélier marchait à la tête de ce troupeau; il était suivi de six chèvres, dont les mamelles pendaient jusqu'à terre; douze brebis, accompagnées

de leurs agneaux déjà grands, venaient après; une ânesse et son ânon fermaient la marche.

L'étranger suivit Tirtée sans rien dire. Ils montèrent environ six cents pas, par une pelouse découverte, parsemée çà et là de genêts et de romarins; et comme ils entraient dans la forêt de chênes qui couvre le haut du mont Lycée, ils entendirent les aboiements d'un chien; bientôt après, ils virent venir au-devant d'eux le barbet, suivi de son maître qui portait la chèvre blanche sur ses épaules. Tirtée dit à ce jeune homme : « Mon fils, quoique cette chèvre soit la plus chérie de mon troupeau, j'aimerais mieux l'avoir perdue que de vous avoir donné la fatigue de la reprendre à la course : mais vous vous reposerez, s'il vous plaît, cette nuit chez moi; et demain, si vous voulez vous mettre en route, je vous montrerai le chemin de Tégée, d'où l'on vous enseignera celui d'Argos. Cependant, seigneurs, si vous m'en croyez l'un et l'autre, vous ne partirez point demain d'ici. C'est demain la fête de Jupiter au mont Lycée. On s'y rassemble de toute l'Arcadie et d'une grande partie de la Grèce. Si vous y venez avec moi, vous me rendrez plus agréable à Jupiter quand je me présenterai à son autel pour l'adorer avec des hôtes. » Le jeune étranger répondit : « O bon berger! nous acceptons volontiers votre hospitalité pour cette nuit; mais demain, dès l'aurore, nous continuerons notre route pour Argos. Depuis longtemps nous luttons contre la mer pour arriver à cette ville, fameuse dans toute la terre par ses temples, par ses palais, et par la demeure du grand Agamemnon. »

Après avoir ainsi parlé, ils traversèrent une partie de la forêt du mont Lycée vers l'orient, et ils descendirent dans un petit vallon abrité des vents. Une herbe molle et fraîche couvrait les flancs de ses collines. Au fond coulait un ruisseau appelé Achéloüs, qui allait se jeter dans le fleuve Alphée, dont on apercevait au loin, dans la plaine, les îles couvertes d'aunes et de tilleuls. Le tronc d'un vieux saule renversé par le temps servait de pont à l'Achéloüs, et ce pont n'avait pour garde-fous que de grands roseaux qui s'élevaient à sa droite et à sa gauche; mais le ruisseau, dont le lit était semé de rochers, était si facile à passer à gué, et on faisait si peu d'usage de son pont, que des convolvules le couvraient presque en entier de leurs festons de feuilles en cœur et de fleurs en cloches blanches.

A quelque distance de ce pont était l'habitation de Tirtée. C'était une petite maison couverte de chaume, bâtie au milieu d'une pelouse. Deux peupliers l'ombrageaient du côté du couchant. Du côté du midi, une vigne en entourait la porte et les fenêtres de ses grappes pourprées et de ses pampres déjà colorés de feu. Un vieux lierre la tapissait au nord, et couvrait de son feuillage tou-

jours vert une partie de l'escalier qui conduisait par dehors à l'étage supérieur.

Dès que le troupeau s'approcha de la maison, il se mit à bêler, suivant sa coutume. Aussitôt, on vit descendre par l'escalier une jeune fille qui portait sous son bras un vase à traire le lait. Sa robe était de laine blanche; ses cheveux châtains étaient retroussés sous un chapeau décoré de tilleuls; elle avait les bras et les pieds nus, et pour chaussure, des soques, suivant l'usage des filles d'Arcadie. A sa taille, on l'eût prise pour une nymphe de Diane, à son vase, pour la naïade du ruisseau; mais à sa timidité, on voyait bien que c'était une bergère. Dès qu'elle s'aperçut des étrangers, elle baissa les yeux et se mit à rougir.

Tirtée lui dit : « Cyanée, ma fille, hâtez-vous de traire vos chèvres, et de nous préparer à manger, tandis que je ferai chauffer de l'eau pour laver les pieds de ces voyageurs que Jupiter nous envoie. » En attendant, il pria ces étrangers de se reposer au pied de la vigne sur un banc de gazon. Cyanée, s'étant mise à genoux sur la pelouse, tira le lait des chèvres, qui s'étaient rassemblées autour d'elle; et quand elle eut fini, elle conduisit le troupeau dans la bergerie qui était à un bout de la maison. Cependant, Tirtée fit chauffer de l'eau, vint laver les pieds de ses hôtes, après quoi il les invita d'entrer.

Il faisait déjà nuit, mais une lampe suspendue au plancher, et la flamme du foyer, placé, suivant l'usage des Grecs, au milieu de l'habitation, en éclairaient suffisamment l'intérieur. On y voyait, accrochées aux murs, des flûtes, des panetières, des houlettes, des formes à faire des fromages, et, sur des planches attachées aux solives, des corbeilles de fruits et des terrines pleines de lait. Au-dessus de la porte d'entrée, était une petite statue de terre de la bonne Cérès, et sur celle de la bergerie, la figure du dieu Pan, faite d'une racine d'olivier.

Dès que les voyageurs furent introduits, Cyanée mit la table et servit des choux au lard, des pains de froment, un pot rempli de vin, un fromage à la crème, des œufs frais, et des secondes figues de l'année, blanches et violettes. Elle approcha de la table quatre siéges de bois de chêne. Elle couvrit celui de son père d'une peau de loup, qu'il avait tué lui-même à la chasse. Ensuite, étant montée à l'étage supérieur, elle en descendit avec deux toisons de brebis : mais pendant qu'elle les étendait sur les siéges des voyageurs, elle se mit à pleurer. Son père lui dit : « Ma chère fille, serez-vous toujours inconsolable de la perte de votre mère? et ne pourrez-vous jamais rien toucher de tout ce qui était à son usage, sans verser des larmes? » Cyanée ne répondit rien; mais se tournant vers la muraille, elle s'essuya les yeux. Tirtée fit une prière et une libation à Jupiter hospitalier; et, faisant asseoir ses

hôtes, ils se mirent tous à manger en gardant un profond silence.

Quand les mets furent desservis, Tirtée dit aux deux voyageurs : « Mes chers hôtes, si vous fussiez descendus chez quelque autre habitant de l'Arcadie, ou si vous fussiez passés ici il y a quelques années, vous eussiez été beaucoup mieux reçus. Mais la main de Jupiter m'a frappé. J'ai eu sur le coteau voisin un jardin qui me fournissait, dans toutes les saisons, des légumes et d'excellents fruits : il est maintenant confondu dans la forêt. Ce vallon solitaire retentissait du mugissement de mes bœufs. Vous n'eussiez entendu, du matin au soir, dans ma maison, que des chants d'allégresse et des cris de joie. J'ai vu autour de cette table trois garçons et quatre filles. Le plus jeune de mes fils était en état de conduire un troupeau de brebis. Ma fille Cyanée habillait ses petites sœurs et leur tenait déjà lieu de mère. Ma femme, laborieuse et encore jeune, entretenait toute l'année autour de moi la gaieté, la paix et l'abondance. Mais la perte de mon fils aîné a entraîné celle de presque toute ma famille. Il aimait, comme un jeune homme, à faire preuve de sa légèreté en montant au haut des plus grands arbres. Sa mère, à qui de pareils exercices causaient une frayeur extrême, l'avait prié plusieurs fois de s'en abstenir. Je lui avais prédit qu'il lui en arriverait quelque malheur. Hélas ! les dieux m'ont puni de mes prédictions indiscrètes en les accomplissant. Un jour d'été que mon fils était dans la forêt à garder les troupeaux avec ses frères, le plus jeune d'entre eux eut envie de manger des fruits d'un merisier sauvage. Aussitôt, l'aîné monta sur l'arbre pour en cueillir ; et quand il fut au sommet, qui était très-élevé, il aperçut sa mère aux environs, qui, le voyant à son tour, jeta un cri d'effroi et se trouva mal. A cette vue, la peur ou le repentir saisit mon malheureux fils ; il tomba. Sa mère, revenue à elle aux cris de ses enfants, accourut vers lui : en vain elle essaya de le ranimer dans ses bras ; l'infortuné tourna les yeux vers elle, prononça son nom et le mien, et expira. La douleur dont mon épouse fut saisie la mena en peu de jours au tombeau. La plus tendre union régnait entre mes enfants, et égalait leur affection pour leur mère. Ils moururent tous du regret de sa perte. Avec combien de peine n'ai-je pas conservé celle-ci !.... » Ainsi parla Tirtée, et, malgré ses efforts, des pleurs inondèrent ses yeux. Cyanée se jeta au cou de son père, et, mêlant ses larmes aux siennes, elle le pressait dans ses bras sans pouvoir parler. Tirtée lui dit : « Cyanée, ma chère fille, mon unique consolation, cesse de t'affliger. Nous les reverrons un jour : ils sont avec les dieux. » Il dit, et la sérénité reparut sur son visage et sur celui de sa fille. Elle versa, d'un air tranquille, du vin dans toutes les coupes ; puis, prenant un fuseau avec une quenouille chargée de

laine, elle vint s'asseoir auprès de son père, et se mit à filer en le regardant et en s'appuyant sur ses genoux.

Cependant, les deux voyageurs fondaient en larmes. Enfin le plus jeune, prenant la parole, dit à Tirtée : « Quand nous aurions été reçus dans le palais et à la table d'Agamemnon, au moment où, couvert de gloire, il reverra sa fille Iphigénie et son épouse Clytemnestre, qui soupirent depuis si longtemps après son retour, nous n'aurions pu ni voir ni entendre des choses aussi touchantes que celles dont nous sommes ici spectateurs. O bon berger ! Il faut l'avouer, vous avez éprouvé de grands maux ; mais si Céphas que vous voyez ici, qui a beaucoup voyagé, voulait vous entretenir de ceux qui accablent les hommes par toute la terre, vous passeriez la nuit à l'entendre et à bénir votre sort. Que d'inquiétudes vous sont inconnues au milieu de ces retraites paisibles ! Vous y vivez libre ; la nature fournit à tous vos besoins, l'amour paternel vous rend heureux, et une religion douce vous console de toutes vos peines. »

Céphas, prenant la parole, dit à son jeune ami : « Mon fils, racontez-nous vos propres malheurs : Tirtée vous écoutera avec plus d'intérêt qu'il ne m'écouterait moi-même. » Tirtée, s'adressant au jeune étranger, lui dit : « A mon âge, on dort peu. Si vous n'êtes point trop pressé du sommeil, j'aurai bien du plaisir à vous entendre. Je ne suis jamais sorti de mon pays ; mais j'aime et j'honore les voyageurs. Ils sont sous la protection de Mercure et de Jupiter. On apprend toujours quelque chose d'utile avec eux. Pour vous, il faut que vous ayez éprouvé de grands chagrins dans votre patrie pour avoir quitté si jeune vos parents, avec lesquels il est si doux de vivre et de mourir. »

Amasis, le plus jeune des deux étrangers, fait le récit de ses aventures jusqu'à son arrivée dans la cabane de Tirtée.

Tirtée dit à Amasis : « Mon fils, votre récit nous a beaucoup touchés ; vous avez dû en juger par nos larmes. Les Arcadiens ont été plus malheureux que les Gaulois. Nous n'oublierons jamais le règne de Lycaon, changé jadis en loup en punition de sa cruauté. Mais ce sujet nous mènerait maintenant trop loin. Je remercie Jupiter de vous avoir disposé, ainsi que votre ami, à passer demain la journée avec nous au mont Lycée. Vous n'y verrez ni palais, ni ville royale, et encore moins des sauvages et des druides ; mais des gazons, des bois, des ruisseaux, et des bergers qui vous recevront de bon cœur. Puissiez-vous prolonger longtemps votre séjour parmi nous ! Vous trouverez demain, à la fête de Jupiter, des hommes de toutes les parties de la Grèce, et des Arcadiens bien plus instruits que moi, qui connaîtront sans

doute la ville d'Argos. Pour moi, je vous l'avoue, je n'ai jamais ouï parler du siége de Troie ni de la gloire d'Agamemnon, dont on parle, dites-vous, par toute la terre. Je ne me suis occupé que du bonheur de ma famille et de celui de mes voisins. Je ne connais que les prairies et les troupeaux. Jamais je n'ai porté ma curiosité hors de mon pays. La vôtre, qui vous a jeté si jeune au milieu des nations étrangères, est digne d'un dieu ou d'un roi. »

Alors Tirtée, se tournant vers sa fille, lui dit : « Cyanée, apporte-nous la coupe d'Hercule. » Cyanée se leva aussitôt, courut la chercher, et la présenta à son père d'un air riant. Tirtée la remplit de vin; puis, s'adressant aux deux voyageurs, il leur dit : « Hercule a voyagé comme vous, mes chers hôtes. Il est venu dans cette cabane, il s'y est reposé lorsqu'il poursuivit, pendant un an, la biche aux pieds d'airain du mont Érymanthe. Il a bu dans cette coupe : vous êtes dignes d'y boire après lui. Je ne m'en sers qu'aux grandes fêtes, et je ne la présente qu'à mes amis. Aucun étranger n'y a bu avant vous. » Il dit, et il offrit la coupe à Céphas. Elle était de bois de hêtre, et tenait un cyathe de vin. Hercule la vidait d'une seule haleine; mais Céphas, Amasis et Tirtée eurent assez de peine à la vider en y buvant deux fois tour à tour.

Tirtée ensuite conduisit ses hôtes dans une chambre voisine. Elle était éclairée par une fenêtre fermée d'une claie de roseaux, à travers laquelle on apercevait, au clair de la lune, dans la plaine voisine, les îles de l'Alphée. Il y avait dans cette chambre deux bons lits, avec des couvertures d'une laine chaude et légère. Alors Tirtée prit congé de ses hôtes, en souhaitant que Morphée versât sur eux ses plus doux pavots. Quand Amasis fut seul avec Céphas, il lui parla avec transport de la tranquillité de ce vallon, de la bonté du berger, de la sensibilité et des grâces de sa jeune fille, à laquelle il ne trouvait rien de comparable, et des plaisirs qu'il se promettait le lendemain à la fête de Jupiter, où il se flattait de voir un peuple entier aussi heureux que cette famille solitaire. Ces agréables entretiens leur auraient fait passer à l'un et à l'autre la nuit sans dormir, malgré les fatigues de leur voyage, s'ils n'avaient été invités au sommeil par la douce clarté de la lune qui luisait à travers la fenêtre, par le murmure du vent dans le feuillage des peupliers, et par le bruit lointain de l'Achéloüs, dont la source se précipite en mugissant du mont Lycée.

Voyage de Paul et de Virginie.

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : « Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la Rivière-Noire. Il m'a traité comme vous le voyez. » En même temps elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : « Je voulais aller me noyer; mais sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit : Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir. » Virginie, tout émue, lui répondit : « Rassurez-vous, infortunée créature! Mangez, mangez; » et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit : « Pauvre misérable! j'ai envie d'aller demander votre grâce à votre maître : en vous voyant, il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui? — Ange de Dieu, repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez. » Virginie appela son frère et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes, qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut en-

tendu le doux son de sa voix qui tremblait, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura par un affreux serment qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître ; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus, et, parvenus à son sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : « Ma sœur, il est plus de midi ; tu as faim et soif ; nous ne trouverons point ici à dîner ; redescendons le morne et allons demander à manger au maître de l'esclave. — Oh non ! mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop peur. Souviens-toi de ce que dit quelquefois maman : Le pain du méchant remplit la bouche de gravier. — Comment ferons-nous donc? dit Paul. Ces arbres ne produisent que de mauvais fruits. Il n'y a pas seulement ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir. — Dieu aura pitié de nous, repartit Virginie ; il exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture. » A peine avait-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent, et après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger ; mais quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments ; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avait pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmier : autre embarras, il n'avait point de briquet, et d'ailleurs, dans cette île, si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche qu'il assujettit sous ses pieds ; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche, également sèche, mais d'une espèce de bois différente. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et le faisant rouler rapidement

entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir du point de contact de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal, remplis de joie par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet; cependant Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés; car ils n'avaient pas de guide pour les conduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie : « Notre case est vers le soleil du milieu du jour; il faut que nous passions, comme ce matin, pardessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon amie. » Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire, du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étaient coule en bouillonnant sur un lit de rochers. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. « N'aie pas peur, lui disait-il, je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière-Noire t'avait refusé la grâce de son esclave, je me serais battu avec lui. — Comment? dit Virginie, avec cet homme si grand et si méchant? A quoi t'ai-je exposé? Mon Dieu! qu'il est difficile de faire le bien! il n'y a que le mal de facile à faire. »

Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route chargé de sa sœur, et il se flattait de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles, qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors : « Mon frère, le jour baisse; tu as encore des forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, et retourne seul à notre case pour tranquilliser nos mères. — Oh! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai

du feu, j'abattrai des palmistes, tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre à l'abri. » Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la rivière de longues feuilles de scolopendre qui pendaient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche en s'appuyant d'une main sur ce roseau et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil, qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là tout hors de lui pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre pour découvrir au moins la montagne; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le bramement des cerfs qui venaient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force : « Venez, venez au secours de Virginie! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : « Virginie.... Virginie! »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin; il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même des branches de bois sec propre à allumer du feu; il sentit alors, par expérience, toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : « Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh! j'ai été bien imprudente! » Et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : « Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous. » A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent

un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur, qui vient le soir tuer les cerfs à l'affût. » Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. « Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je reconnais sa voix : serions-nous si près d'arriver, et au pied de notre montagne? » En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue, qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens : « O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétude! comme elles ont été étonnées, quand elles ne vous ont plus trouvés au retour de la messe, où je les accompagnais! Marie, qui travaillait dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allais, je venais autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre, je les ai fait flairer à Fidèle, et sur-le-champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas. Il m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là que j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une négresse marronne, et qu'il vous avait accordé sa grâce. Mais quelle grâce! il me l'a montrée attachée avec une chaîne au pied à un billot de bois, et avec un collier de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidèle toujours quêtant m'a mené sur le morne de la Rivière-Noire, où il s'est arrêté en aboyant de toute sa force : c'était sur le bord d'une source, auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu qui fumait encore; enfin, il m'a conduit ici. Nous sommes au pied de la montagne, et il y a encore quatre bonnes lieues jusque chez nous. Allons, mangez et prenez des forces. » Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : « Oh! qu'il est difficile de faire le bien! » Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue alluma du feu, et ayant cherché dans les roches un bois tortu qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma, car il était déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher; leurs pieds étaient gonflés et tout rouges; Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où est le temps, leur

disait-il, où je vous portais tous deux à la fois dans mes bras? Mais maintenant vous êtes grands, et je suis vieux. » Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : « Bons petits blancs, n'ayez pas peur; nous vous avons vus passer ce matin avec une négresse de la Rivière-Noire; vous alliez demander sa grâce à son mauvais maître; en reconnaissance nous vous reporterons chez vous sur nos épaules. » Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules, et, Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie attendrie disait à Paul : « O mon ami! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense. »

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient : « Est-ce vous, mes enfants? » Ils répondirent avec les noirs : « Oui, c'est nous! » Et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie, qui venaient au-devant d'eux avec des tisons flambants. « Malheureux enfants, dit madame de La Tour, d'où venez-vous? dans quelles angoisses nous avez-vous jetées! — Nous venons, dit Virginie, de la Rivière-Noire, demander la grâce d'une pauvre esclave marronne à qui j'ai donné ce matin le déjeuner de la maison, parce qu'elle mourait de faim, et voilà que les noirs marrons nous ont ramenés. » Madame de La Tour embrassa sa fille, sans pouvoir parler; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit : « Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert! » Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait : « Et toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne action. » Quand elles furent arrivées dans leur case avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois, en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

(Paul et Virginie.)

Naufrage de Virginie.

Tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan : les nuages qu'on distinguait au zénith étaient à leur centre d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords; l'air retentissait des cris des paille-en-cul, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oi-

seaux de marine qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit, du côté de la mer, des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan! » et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le Saint-Gérand parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière; il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'île de France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on voyait la carène en l'air; mais, dans ce mouvement, sa poupe, venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts-fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avançait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui en balayait la surface, les portait par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel : il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva : les câbles de son avant rompirent; et comme il n'était plus re-

tenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous; Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras : « Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr? — Que j'aille à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure! » Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint-Gérand, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder; car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié; une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Gérand, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre : c'était Virginie; elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer; il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la, sauvez-la, ne la quittez pas! » Mais, dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux! hélas! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs, qu'un mouve-

ment d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avait voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable en disant : « O mon Dieu! vous m'avez sauvé la vie; mais je l'aurais donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle qui n'a jamais voulu se déshabiller comme moi. » Domingue et moi nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connaissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens ; et nous cherchâmes, de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporterait point le corps de Virginie. En effet, ce fut un des premiers objets que nous aperçûmes; elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr; ses traits n'étaient point sensiblement altérés; ses yeux étaient fermés, mais la sérénité était encore sur son front; seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains était sur ses habits, et l'autre, qu'elle appuyait sur son cœur, était fortement fermée et raidie : j'en dégageai avec peine une petite boîte; mais quelle fut ma surprise lorsque je vis que c'était le portrait de Paul, qu'elle lui avait promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivrait! A cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement. Pour Domingue, il se frappait la poitrine et perçait l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares qui prirent soin de le laver.

(Paul et Virginie.)

MAURY.

(1746-1817.)

[Voyez page 334, pour le jugement littéraire.]

Anecdotes de la vie de Fénelon.

Le tableau des vertus épiscopales de Fénelon offre un spectacle attendrissant aux âmes sensibles. Toutes les semaines, il allait faire des conférences de piété et des examens théologiques dans son séminaire. Lorsqu'il visitait son diocèse (et il s'acquittait exactement de ce devoir), il prêchait dans tous les villages; mais

la méthode qu'il avait adoptée de n'écrire que de simples canevas le rendait souvent inégal dans ses discours, qui n'étaient ordinairement que des exhortations improvisées et paternelles. Il accommodait les procès à ses dépens, réconciliait les ennemis les plus acharnés et ramenait la paix dans les familles. De retour à Cambrai, il confessait assidûment et indistinctement dans sa métropole toutes les personnes qui s'adressaient à lui : il y disait la messe tous les samedis. Un jour il aperçut, au moment où il allait monter à l'autel, une pauvre femme fort âgée qui paraissait vouloir et n'osait lui parler; il s'approcha d'elle avec bonté, et l'enhardit par sa douceur à s'exprimer sans crainte. « Monseigneur, lui dit-elle en pleurant, et en lui présentant une pièce de douze sous, je n'ose pas; mais j'ai beaucoup de confiance en vos prières : je voudrais vous prier de dire la messe pour moi. — Donnez, ma bonne, lui répondit Fénelon en recevant son offrande, donnez, votre aumône sera agréable à Dieu. Messieurs, dit-il ensuite aux prêtres qui l'accompagnaient pour le servir à l'autel, apprenez à honorer votre ministère. » Après la messe, il fit remettre à cette femme une petite somme d'argent, et lui promit de dire une seconde messe le lendemain à son intention. Il ne connaissait point d'autre récréation que la promenade, qu'il aimait avec passion. Rencontrait-il des paysans? il s'asseyait avec eux sur le gazon, les interrogeait, les consolait. Quelquefois il allait les visiter dans leurs chaumières; lorsqu'ils lui offraient une petite collation de fruits ou du lait, il l'acceptait avec joie et se mettait à table avec leur famille. Ses vertus donnent à son histoire l'air d'un roman : aussi son nom ne mourra point; et les Flamands disent encore en le bénissant : « Le bon archevêque! »

Pendant que l'armée des alliés était maîtresse d'une partie de la Flandre, le palais archiépiscopal de Cambrai fut la retraite de tous les malheureux à qui l'on put y donner une place. Ni l'horreur de leur misère, ni leurs maladies infectes, ne pouvaient arrêter le zèle de Fénelon. Il se promenait au milieu d'eux comme un bon père. Les soupirs qu'il laissait échapper marquaient combien son cœur était ému de compassion : sa présence et ses paroles semblaient adoucir leurs maux. Tandis qu'il se promenait autour des tables qu'il avait fait dresser dans tous ses appartements pour nourrir ces infortunés habitants de la campagne, il vit un paysan, jeune encore, qui ne mangeait point et qui paraissait profondément affligé. Fénelon vint s'asseoir à ses côtés pour le distraire; il lui dit qu'on attendait des troupes le lendemain, qu'on repousserait les ennemis et qu'il retournerait bientôt dans son village. « Je n'y retrouverai plus ma vache, répondit le paysan ; ce pauvre animal me donnait beaucoup de lait, et nourrissait mon père, ma femme et mes enfants. » Fénelon promit alors de lui donner une

autre vache si les soldats enlevaient la sienne. Mais, après avoir fait d'inutiles efforts pour le consoler, il voulut avoir une indication précise de la chaumière qu'habitait ce paysan à une lieue de Cambrai ; il partit ensuite à dix heures du soir à pied avec son sauf-conduit et un seul domestique : il se rendit à ce village, ramena lui-même la vache à Cambrai vers le milieu de la nuit, alla sur-le-champ en donner avis à ce pauvre laboureur, et dut goûter un bien doux repos après une si bonne action. C'est peut-être le plus beau trait de sa vie. Malheur aux cœurs durs qui pourraient l'entendre raconter sans en être attendris ! De pareils détails blesseront peut-être la délicatesse de quelques lecteurs qui ne savent admirer que des actions d'éclat et qui dédaignent la simplicité si touchante de la vertu ; mais il me semble que Plutarque aurait cru honorer les plus grands hommes de l'antiquité s'il avait pu enrichir leurs vies d'un si touchant récit.

Mme DE STAEL.

(1770-1817.)

[Voyez page 232, pour le jugement littéraire.]

L'incendie d'Ancône.

Lord Nelvil avait fixé son départ pour Rome au lendemain, lorsqu'il entendit pendant la nuit des cris affreux dans la ville : il se hâta de sortir de son auberge pour en savoir la cause, et vit un incendie qui partait du port et remontait de maison en maison jusqu'au haut de la ville ; les flammes se répétaient au loin dans la mer ; le vent, qui augmentait leur vivacité, agitait aussi leur image dans les flots, et les vagues soulevées réfléchissaient de mille manières les traits sanglants d'un feu sombre.

Les habitants d'Ancône, n'ayant point chez eux de pompes en bon état, se hâtaient de porter avec leurs bras quelques secours. On entendait, à travers les cris, le bruit des chaînes des galériens employés à sauver la ville qui leur servait de prison. Les diverses nations du Levant, que le commerce attire à Ancône, exprimaient leur effroi par la stupeur de leurs regards. Les marchands, à l'aspect de leurs magasins en flamme, perdaient entièrement la présence d'esprit. Les alarmes pour la fortune troublent autant le commun des hommes que la crainte de la mort, et n'inspirent

pas cet élan de l'âme, cet enthousiasme qui fait trouver des ressources.

Les cris des matelots ont toujours quelque chose de lugubre et de prolongé, que la terreur rendait encore bien plus effrayant. Les mariniers, sur les bords de la mer Adriatique, sont revêtus d'une capote rouge et brune très-singulière, et du milieu de ce vêtement sortait le visage animé des Italiens, qui peignait la crainte sous mille formes. Les habitants, couchés par terre dans les rues, couvraient leur tête de leur manteau, comme s'il ne leur restait plus rien à faire qu'à ne pas voir leur désastre ; d'autres se jetaient dans les flammes sans la moindre espérance d'y échapper. On voyait tour à tour une fureur et une résignation aveugle, mais nulle part le sang-froid qui double les moyens et les forces.

Oswald[1] se souvint qu'il y avait deux bâtiments anglais dans le port, et ces bâtiments ont à bord des pompes parfaitement bien faites; il courut chez le capitaine, et monta avec lui sur un bateau pour aller chercher ces pompes. Les habitants qui le virent entrer dans la chaloupe lui criaient : « Ah ! vous faites bien, vous autres étrangers, de quitter notre malheureuse ville. — Nous allons revenir, dit Oswald. » Ils ne le crurent pas. Il revient pourtant, établit l'une de ces pompes en face de la première maison qui brûlait sur le port, et l'autre vis-à-vis de celle qui brûlait au milieu de la rue. Le comte d'Erfeuil[2] exposait sa vie avec insouciance, courage et gaîté ; les matelots anglais et les domestiques de lord Nelvil vinrent tous à son aide : car les habitants d'Ancône restaient immobiles, comprenant à peine ce que ces étrangers voulaient faire et ne croyant pas du tout à leur succès.

Les cloches sonnaient de toutes parts, les prêtres faisaient des processions, les femmes pleuraient en se prosternant devant quelques images de saints au coin des rues; mais personne ne pensait aux secours naturels que Dieu a donnés à l'homme pour se défendre. Cependant, quand les habitants aperçurent les heureux effets de l'activité d'Oswald, quand ils virent que les flammes s'éteignaient et que leurs maisons seraient conservées, ils passèrent de l'étonnement à l'enthousiasme; ils se pressaient autour de lord Nelvil, et lui baisaient les mains avec un empressement si vif, qu'il était obligé d'avoir recours à la colère pour écarter de lui tout ce qui pouvait retarder la succession rapide des ordres et des mouvements nécessaires pour sauver la ville. Tout le monde s'était rangé sous son commandement, parce que dans les plus petites comme dans les plus grandes circonstances, dès qu'il y a du danger,

1. Oswald et lord Nelvil sont le même personnage.
2. Emigré français, compagnon de voyage d'Oswald.

était impossible de décider cet insensé à se sauver lui-même, le saisit dans ses bras, malgré les efforts du malheureux, qui luttait contre son bienfaiteur. Il l'emporta sans savoir où il mettait les pieds, tant la fumée obscurcissait sa vue; il sauta les derniers échelons au hasard, et remit l'infortuné, qui l'injuriait encore; à quelques personnes, en leur faisant promettre d'avoir soin de lui.

Oswald, animé par le danger qu'il venait de courir, les cheveux épars, le regard fier et doux, frappa d'admiration et presque de fanatisme la foule qui le considérait; les femmes surtout s'exprimaient avec cette imagination qui est un don presque universel en Italie, et prête souvent de la noblesse aux discours des gens du peuple. Elles se jetaient à genoux devant lui et s'écriaient : « Vous êtes sûrement saint Michel, le patron de notre ville; déployez vos ailes, mais ne nous quittez pas; allez là-haut sur le clocher de la cathédrale, pour que de là toute la ville vous voie et vous prie. — Mon enfant est malade, disait l'une, guérissez-le. — Dites-moi, disait l'autre, où est mon mari, qui est absent depuis deux années. » Oswald cherchait une manière de s'échapper. Le comte d'Erfeuil arriva et lui dit en lui serrant la main : « Cher Nelvil, il faut pourtant partager quelque chose avec ses amis; c'est mal fait de prendre ainsi pour soi seul tous les périls. — Tirez-moi d'ici, » lui dit Oswald à voix basse. Un moment d'obscurité favorisa leur fuite, et tous les deux en hâte allèrent prendre des chevaux à la poste.

(Corinne.)

Corinne au Capitole.

Oswald se réveilla dans Rome. Un soleil éclatant, un soleil d'Italie frappa ses premiers regards, et son âme fut pénétrée d'un sentiment d'amour et de reconnaissance pour le ciel, qui semblait se manifester par ses beaux rayons. Il entendit résonner les cloches des nombreuses églises de la ville; des coups de canon, de distance en distance, annonçaient quelque grande solennité : il demanda quelle en était la cause; on lui répondit qu'on devait couronner, le matin même, au Capitole, la femme la plus célèbre de l'Italie, Corinne, poëte, écrivain, improvisatrice, et l'une des plus belles personnes de Rome. Il fit quelques questions sur cette cérémonie, consacrée par les noms de Pétrarque et du Tasse, et toutes les réponses qu'il reçut excitèrent vivement sa curiosité....

Il sortit pour aller sur la place publique; il y entendit parler de Corinne, de son talent, de son génie. On avait décoré les rues par lesquelles elle devait passer. Le peuple, qui ne se rassemble d'ordinaire que sur les pas de la fortune ou de la puissance, était

là presque en rumeur, pour voir une personne dont l'esprit était la seule distinction.... A chaque instant on la nommait, on racontait un trait nouveau d'elle, qui annonçait la réunion de tous les talents qui captivent l'imagination. L'un disait que sa voix était la plus touchante de l'Italie ; l'autre, que personne ne jouait la tragédie comme elle ; l'autre, qu'elle dansait comme une nymphe, et qu'elle dessinait avec autant de grâce que d'invention : tous disaient qu'on n'avait jamais écrit ni improvisé d'aussi beaux vers, et que, dans la conversation habituelle, elle avait tour à tour une grâce et une éloquence qui charmaient tous les esprits. On disputait pour savoir quelle ville d'Italie lui avait donné la naissance ; mais les Romains soutenaient vivement qu'il fallait être né à Rome pour parler l'italien avec cette pureté. Son nom de famille était ignoré. Son premier ouvrage avait paru cinq ans auparavant, et portait seulement le nom de Corinne. Personne ne savait où elle avait vécu, ni ce qu'elle avait été avant cette époque ; elle avait maintenant à peu près vingt-six ans. Ce mystère et cette publicité tout à la fois, cette femme dont tout le monde parlait et dont on ne connaissait pas le véritable nom, parurent à lord Nelvil l'une des merveilles du singulier pays qu'il venait voir. Il aurait jugé très-sévèrement une telle femme en Angleterre ; mais il n'appliquait à l'Italie aucune des convenances sociales, et le couronnement de Corinne lui inspirait d'avance l'intérêt que ferait naître une aventure de l'Arioste.

Une musique très-belle et très-éclatante précéda l'arrivée de la marche triomphale. Un événement, quel qu'il soit, annoncé par la musique cause toujours de l'émotion. Un grand nombre de seigneurs romains et quelques étrangers précédaient le char qui conduisait Corinne. « C'est le cortége de ses admirateurs, dit un Romain. — Oui, répondit l'autre, elle reçoit l'encens de tout le monde, mais elle n'accorde à personne une préférence décidée : elle est riche, indépendante ; l'on croit même, et certainement elle en a bien l'air, que c'est une femme d'une illustre naissance, qui ne veut pas être connue. — Quoi qu'il en soit, reprit un troisième, c'est une divinité entourée de nuages. » Oswald regarda l'homme qui parlait ainsi, et tout désignait en lui le rang le plus obscur de la société ; mais, dans le Midi, l'on se sert si naturellement des expressions les plus poétiques, qu'on dirait qu'elles se puisent dans l'air et sont inspirées par le soleil.

Enfin les quatre chevaux blancs qui traînaient le char de Corinne se firent place au milieu de la foule. Corinne était assise sur ce char construit à l'antique, et de jeunes filles vêtues de blanc marchaient à côté d'elle. Partout où elle passait, l'on jetait en abondance des parfums dans les airs ; chacun se mettait aux fenêtres pour la voir, et ces fenêtres étaient parées en dehors de

pots de fleurs et de tapis d'écarlate; tout le monde criait : « Vive Corinne! vive le génie! vive la beauté! » L'émotion était générale, mais lord Nelvil ne la partageait point encore; et bien qu'il se fût déjà dit qu'il fallait mettre à part, pour juger tout cela, la réserve de l'Angleterre et les plaisanteries françaises, il ne se livrait point à cette fête, lorsque enfin il aperçut Corinne.

Elle était vêtue comme la sibylle du Dominiquin, un châle des Indes tourné autour de sa tête, et ses cheveux, du plus beau noir, entremêlés avec ce châle; sa robe était blanche, une draperie bleue se rattachait au-dessous de son sein, et son costume était très-pittoresque, sans s'écarter cependant assez des usages reçus pour que l'on pût y trouver de l'affectation. Son attitude sur le char était noble et modeste : on apercevait bien qu'elle était contente d'être admirée; mais un sentiment de timidité se mêlait à sa joie, et semblait demander grâce pour son triomphe; l'expression de sa physionomie, de ses yeux, de son sourire, intéressait pour elle, et le premier regard fit de lord Nelvil son ami, avant même qu'une impression plus vive le subjuguât. Ses bras étaient d'une éclatante beauté; sa taille grande, mais un peu forte, à la manière des statues grecques, caractérisait énergiquement la jeunesse et le bonheur; son regard avait quelque chose d'inspiré. L'on voyait dans sa manière de saluer et de remercier, pour les applaudissements qu'elle recevait, une sorte de naturel qui relevait l'éclat de la situation extraordinaire dans laquelle elle se trouvait; elle donnait à la fois l'idée d'une prêtresse d'Apollon, qui s'avançait vers le temple du soleil, et d'une femme parfaitement simple dans les rapports habituels de la vie; enfin, tous ses mouvements avaient un charme qui excitait l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection.

L'admiration du peuple pour elle allait toujours croissant, plus elle approchait du Capitole, de ce lieu si fécond en souvenirs. Ce beau ciel, ces Romains si enthousiastes, et par-dessus tout Corinne, électrisaient l'imagination d'Oswald; il avait vu souvent dans son pays des hommes d'État portés en triomphe par le peuple, mais c'était pour la première fois qu'il était témoin des honneurs rendus à une femme, à une femme illustre seulement par les dons du génie : son char de victoire ne coûtait de larmes à personne, et nul regret, comme nulle crainte, n'empêchait d'admirer les plus beaux dons de la nature, l'imagination, le sentiment et la pensée.

Oswald était tellement absorbé dans ses réflexions, des idées si nouvelles l'occupaient tant, qu'il ne remarqua point les lieux antiques et célèbres à travers lesquels passait le char de Corinne. C'est au pied de l'escalier qui conduit au Capitole que ce char s'arrêta, et dans ce moment tous les amis de Corinne se préci-

piterent pour lui offrir la main. Elle choisit celle du prince Castel-Forte, le grand seigneur romain le plus estimé par son esprit et son caractère; chacun approuva le choix de Corinne : elle monta cet escalier du Capitole, dont l'imposante majesté semblait accueillir avec bienveillance les plus légers pas d'une femme. La musique se fit entendre avec un nouvel éclat au moment de l'arrivée de Corinne; le canon retentit, et la sibylle triomphante entra dans le palais préparé pour la recevoir.

Au fond de la salle où elle fut reçue, étaient placés le sénateur qui devait la couronner et les conservateurs du sénat; d'un côté tous les cardinaux et les femmes les plus distinguées du pays, de l'autre les hommes de lettres de l'académie de Rome; à l'extrémité opposée, la salle était occupée par une partie de la foule immense qui avait suivi Corinne. La chaise destinée pour elle était sur un gradin inférieur à celui du sénateur. Corinne, avant de s'y placer, devait, selon l'usage, en présence de cette auguste assemblée, mettre un genou en terre sur le premier degré. Elle le fit avec tant de noblesse et de modestie, de douceur et de dignité, que lord Nelvil sentit en ce moment ses yeux mouillés de larmes : il s'étonna lui-même de son attendrissement; mais au milieu de tout cet éclat, de tous ces succès, il lui semblait que Corinne avait imploré, par ses regards, la protection d'un ami, protection dont jamais une femme, quelque supérieure qu'elle soit, ne peut se passer; et il pensait en lui-même qu'il serait doux d'être l'appui de celle à qui sa sensibilité seule rendait cet appui nécessaire.

Dès que Corinne fut assise, les poëtes romains commencèrent à lire les sonnets et les odes qu'ils avaient composés pour elle. Tous l'exaltaient jusqu'aux cieux; mais ils lui donnaient des louanges qui ne la caractérisaient pas plus qu'une autre femme d'un génie supérieur. C'était une agréable réunion d'images et d'allusions à la mythologie, qu'on aurait pu, depuis Sapho jusqu'à nos jours, adresser de siècle en siècle à toutes les femmes que leurs talents littéraires ont illustrées.

Le prince Castel-Forte prit la parole, et ce qu'il dit sur Corinne attira l'attention de toute l'assemblée. Lorsqu'il eut cessé de parler, Corinne se leva; elle le remercia par une inclination de tête si noble et si douce, qu'on y sentait tout à la fois et la modestie et la joie bien naturelle d'avoir été louée selon son cœur. Il était d'usage que le poëte couronné au Capitole improvisât ou récitât une pièce de vers, avant que l'on posât sur sa tête les lauriers qui lui étaient destinés. Corinne se fit apporter sa lyre, instrument de son choix, qui ressemblait beaucoup à la harpe, mais était cependant plus antique par la forme et plus simple dans les sons. En l'accordant, elle éprouva d'abord un grand senti-

ment de timidité, et ce fut avec une voix tremblante qu'elle demanda le sujet qui lui était imposé. « La gloire et le bonheur de l'Italie, s'écria-t-on autour d'elle d'une voix unanime. — Eh bien! oui, reprit-elle déjà saisie, déjà soutenue par son talent; la gloire et le bonheur de l'Italie. » Et, se sentant animée par l'amour de son pays, elle se fit entendre dans des vers pleins de charmes, dont la prose ne peut donner qu'une idée bien imparfaite.

« Italie, empire du soleil! Italie, maîtresse du monde! Italie, berceau des lettres! je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise, tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de ton ciel!

« Un dieu quitta l'Olympe pour se réfugier en Ausonie; l'aspect de ce pays fit rêver les vertus de l'âge d'or, et l'homme y parut trop heureux pour l'y supposer coupable.

« Rome conquit l'univers par son génie, et fut reine par la liberté. Le caractère romain s'imprima sur le monde, et l'invasion des barbares, en détruisant l'Italie, obscurcit l'univers entier.

« L'Italie reparut avec les divins trésors que les Grecs fugitifs rapportèrent dans son sein; le ciel lui révéla ses lois; l'audace de ses enfants découvrit un nouvel hémisphère : elle fut reine encore par le sceptre de la pensée; mais ce sceptre de lauriers ne fit que des ingrats.

« L'imagination lui rendit l'univers qu'elle avait perdu. Les peintres, les poëtes, enfantèrent pour elle une terre, un Olympe, des enfers et des cieux; et le feu qui l'anime, mieux gardé par son génie que par le dieu des païens, ne trouva point dans l'Europe un Prométhée qui le ravît.

« Pourquoi suis-je au Capitole? pourquoi mon humble front va-t-il recevoir la couronne que Pétrarque a portée, et qui reste suspendue au cyprès funèbre du Tasse? pourquoi... si vous n'aimiez assez la gloire, ô mes concitoyens, pour récompenser son culte autant que ses succès!

« Eh bien! si vous l'aimez, cette gloire qui choisit trop souvent ses victimes parmi les vainqueurs qu'elle a couronnés, pensez avec orgueil à ces siècles qui virent la renaissance des arts! Le Dante, l'Homère des temps modernes, poëte sacré de nos mystères religieux, héros de la pensée, plongea son génie dans le Styx pour aborder à l'enfer, et son âme fut profonde comme les abîmes qu'il a décrits.

« L'Italie, au temps de sa puissance, revit tout entière dans le Dante. Animé par l'esprit des républiques, guerrier aussi bien que poëte, il souffle la flamme des actions parmi les morts, et ses ombres ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui.

« Les souvenirs de la terre les poursuivent encore; leurs pas-

sions sans but s'acharnent à leur cœur; elles s'agitent sur le passé, qui leur semble encore moins irrévocable que leur éternel avenir.

« On dirait que le Dante, banni de son pays, a transporté dans les régions imaginaires les peines qui le dévoraient. Ses ombres demandent sans cesse des nouvelles de l'existence, comme le poëte lui-même s'informe de sa patrie, et l'enfer s'offre à lui sous les couleurs de l'exil.

« Tout, à ses yeux, se revêt du costume de Florence. Les morts qu'il évoque semblent renaître aussi Toscans que lui; ce ne sont point les bornes de son esprit, c'est la force de son âme qui fait entrer l'univers dans le cercle de sa pensée.

« Un enchaînement mystique de cercles et de sphères le conduit de l'enfer au purgatoire, du purgatoire au paradis; historien fidèle de sa vision, il inonde de clarté les régions les plus obscures, et le monde qu'il crée dans son triple poëme est complet, animé, brillant comme une planète nouvelle, aperçue dans le firmament.

« A sa voix tout sur la terre se change en poésie : les objets, les idées, les lois, les phénomènes, semblent un nouvel Olympe de nouvelles divinités; mais cette mythologie de l'imagination s'anéantit, comme le paganisme, à l'aspect du paradis, de cet océan de lumière, étincelant de rayons et d'étoiles, de vertus et d'amour.

« Les magiques paroles de notre plus grand poëte sont le prisme de l'univers : toutes ses merveilles s'y réfléchissent, s'y divisent, s'y recomposent; les sons imitent les couleurs, les couleurs se fondent en harmonie; la rime, sonore ou bizarre, rapide ou prolongée, est inspirée par cette divination poétique, beauté suprême de l'art, triomphe du génie, qui découvre dans la nature tous les secrets en relation avec le cœur de l'homme.

« Le Dante espérait de son poëme la fin de son exil; il comptait sur la renommée pour médiateur; mais il mourut trop tôt pour recueillir les palmes de la patrie. Souvent la vie passagère de l'homme s'use dans les revers; et si la gloire triomphe, si l'on aborde enfin sur une plage plus heureuse, la tombe s'ouvre derrière le port, et le destin à mille formes annonce souvent la fin de la vie par le retour du bonheur.

« Ainsi le Tasse infortuné, que vos hommages, Romains, devaient consoler de tant d'injustices, beau, sensible, chevaleresque, rêvant les exploits, éprouvant l'amour qu'il chantait, s'approcha de ces murs, comme ses héros de Jérusalem, avec respect et reconnaissance. Mais la veille du jour choisi pour le couronner, la mort l'a réclamé pour sa terrible fête : le ciel est jaloux de la terre, et rappelle ses favoris des rives trompeuses du temps.

« Dans un siècle plus fier et plus libre que celui du Tasse, Pétrarque fut aussi, comme le Dante, le poëte valeureux de l'indépendance italienne. Ailleurs on ne connaît de lui que ses amours; ici des souvenirs plus sévères honorent à jamais son nom; et la patrie l'inspira mieux que Laure elle-même.

« Il ranima l'antiquité par ses veilles, et, loin que son imagination mît obstacle aux études les plus profondes, cette puissance créatrice, en lui soumettant l'avenir, lui révéla les secrets des siècles passés. Il éprouva que connaître sert beaucoup pour inventer, et son génie fut d'autant plus original, que, semblable aux forces éternelles, il fut présent à tous les temps.

« Notre air serein, notre climat riant, ont inspiré l'Arioste. C'est l'arc-en-ciel qui parut après nos longues guerres : brillant et varié comme ce messager du beau temps, il semble se jouer familièrement avec la vie, et sa gaieté légère et douce est le sourire de la nature, et non pas l'ironie de l'homme.

« Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse, Galilée, et vous, intrépides voyageurs, avides de nouvelles contrées, bien que leur nature ne pût vous offrir rien de plus beau que la vôtre, joignez aussi votre gloire à celle des poëtes! Artistes, savants, philosophes, vous êtes comme eux enfants de ce soleil qui tour à tour développe l'imagination, anime la pensée, excite le courage, endort dans le bonheur, et semble tout promettre ou tout faire oublier.

« Connaissez-vous cette terre où les orangers fleurissent, que les rayons des cieux fécondent avec amour? Avez-vous entendu les sons mélodieux qui célèbrent la douceur des nuits ? avez-vous respiré ces parfums, luxe de l'air déjà si pur et si doux? Répondez, étrangers, la nature est-elle chez vous belle et bienfaisante?

« Ailleurs, quand des calamités sociales affligent un pays, les peuples doivent s'y croire abandonnés par la divinité; mais ici nous sentons toujours la protection du ciel, nous voyons qu'il s'intéresse à l'homme, et qu'il a daigné le traiter comme une noble créature.

« Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que notre nature est parée; mais elle prodigue sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, une abondance de fleurs et de plantes inutiles qui, destinées à plaire, ne s'abaissent point à servir.

« Les plaisirs délicats, soignés par la nature, sont goûtés par une nation digne de les sentir; les mets les plus simples lui suffisent; elle ne s'enivre point aux fontaines de vin que l'abondance lui prépare : elle aime son soleil, ses beaux-arts, ses monuments, sa contrée tout à la fois antique et printanière; les plaisirs raffi-

nés d'une société brillante, les plaisirs grossiers d'un peuple avide, ne sont pas faits pour elle.

« Ici, les sensations se confondent avec les idées, la vie se puise tout entière à la même source, et l'âme, comme l'air, occupe les confins de la terre et du ciel. Ici le génie se sent à l'aise, parce que la rêverie y est douce; s'il agite, elle calme; s'il regrette un but, elle lui fait don de mille chimères; si les hommes l'oppriment, la nature est là pour l'accueillir.

« Ainsi toujours elle répare, et sa main secourable guérit toutes les blessures. Ici l'on se console des peines même du cœur, en admirant un Dieu de bonté, en pénétrant le secret de son amour; les revers passagers de notre vie éphémère se perdent dans le sein fécond et majestueux de l'immortel univers. »

Corinne fut interrompue pendant quelques moments par les applaudissements les plus impétueux. Le seul Oswald ne se mêla point aux transports bruyants qui l'entouraient. Il avait penché sa tête sur sa main, lorsque Corinne avait dit : *Ici l'on se console des peines même du cœur;* et depuis lors il ne l'avait point relevée. Corinne le remarqua, et bientôt à ses traits, à la couleur de ses cheveux, à son costume, à sa taille élevée, à toutes ses manières enfin, elle le reconnut pour un Anglais. Le deuil qu'il portait et sa physionomie pleine de tristesse la frappèrent. Son regard, alors attaché sur elle, semblait lui faire doucement des reproches; elle devina les pensées qui l'occupaient, et se sentit le besoin de le satisfaire, en parlant du bonheur avec moins d'assurance, en consacrant à la mort quelques vers au milieu d'une fête. Elle reprit donc sa lyre dans ce dessein, fit rentrer dans le silence toute l'assemblée par les sons touchants et prolongés qu'elle tira de son instrument, et recommença ainsi :

« Il est des peines cependant que notre ciel consolateur ne saurait effacer; mais dans quel séjour les regrets peuvent-ils porter à l'âme une impression plus douce et plus noble que dans ces lieux?

« Ailleurs, les vivants trouvent à peine assez de place pour leurs rapides courses et leurs ardents désirs; ici, les ruines, les déserts, les palais inhabités, laissent aux ombres un vaste espace. Rome maintenant n'est-elle pas la patrie des tombeaux?

« Le Colisée, les obélisques, toutes les merveilles qui, du fond de l'Égypte et de la Grèce, de l'extrémité des siècles, depuis Romulus jusqu'à Léon X, se sont réunies ici, comme si la grandeur attirait la grandeur, et qu'un même lieu dût renfermer tout ce que l'homme a pu mettre à l'abri du temps; toutes ces merveilles sont consacrées aux monuments funèbres. Notre indolente vie est à peine aperçue; le silence des vivants est un hommage pour les morts : ils durent, et nous passons.

« Eux seuls sont honorés, eux seuls sont encore célebres; nos destinées obscures relèvent l'éclat de nos ancêtres; notre existence actuelle ne laisse debout que le passé; il ne se fait aucun bruit autour des souvenirs. Tous nos chefs-d'œuvre sont l'ouvrage de ceux qui ne sont plus, et le génie lui-même est compté parmi les illustres morts.

« Peut-être un des charmes de Rome est-il de réconcilier l'imagination avec le long sommeil. On s'y résigne pour soi, l'on en souffre moins pour ce qu'on aime. Les peuples du Midi se représentent la fin de la vie sous des couleurs moins sombres que les habitants du Nord. Le soleil, comme la gloire, réchauffe même la tombe.

« Le froid et l'isolement du sépulcre sous ce beau ciel, à côté de tant d'urnes funéraires, poursuivent moins les esprits effrayés; on se croit attendu par la foule des ombres; et, de notre ville solitaire à la ville souterraine, la transition semble assez douce.

« Ainsi la pointe de la douleur est émoussée : non que le cœur soit blessé, non que l'âme soit aride; mais une harmonie plus parfaite, un air plus odoriférant, se mêlent à l'existence. On s'abandonne à la nature avec moins de crainte, à cette nature dont le créateur a dit : Les lis ne travaillent ni ne filent, et cependant quels vêtements de rois pourraient égaler la magnificence dont j'ai revêtu ces fleurs? »

(Corinne.)

CHATEAUBRIAND.

(1769.)

[Voyez page 85, pour le jugement littéraire.]

Combat des Romains contre les Francs.

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances, les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel

leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus :

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses! »

Les Grecs répètent en chœur le Pœan, et les Gaulois l'hymne des druides. Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leur bouche, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit à la louange de leurs héros :

« Pharamond! Pharamond! Nous avons combattu avec l'épée.

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchants; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie; le corbeau nageait dans le sang des morts; tout l'Océan n'était qu'une plaie : les vierges ont pleuré longtemps!

« Pharamond! Pharamond! Nous avons combattu avec l'épée.

« Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours en ont gémi : nos pères les rassasiaient de carnage! Choisissons des épouses dont le lait soit du sang, et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent, nous sourirons quand il faudra mourir! »

Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence; et, à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

Déjà les Francs sont à la portée du trait de nos troupes légères. Les deux armées s'arrêtent. Il se fait un profond silence : César, du milieu de la légion chrétienne, ordonne d'élever la cotte d'armes de pourpre, signal du combat; les archers tendent leurs arcs, les fantassins baissent leurs piques, les cavaliers tirent tous à la fois leurs épées, dont les éclairs se croisent dans les airs. Un cri s'élève du sein des légions : « Victoire à l'empereur! » Les barbares repoussent ce cri par un affreux mugissement : la foudre éclate avec moins de rage sur les sommets de l'Apennin, l'Etna gronde avec moins de violence lorsqu'il verse au sein des mers des torrents de feu, l'Océan bat ses rivages avec moins de fracas, quand un tourbillon, descendu par l'ordre de l'Éternel, a déchaîné les cataractes de l'abîme.

Les Gaulois lancent les premiers leurs javelots contre les Francs, mettent l'épée à la main et courent à l'ennemi. L'ennemi les reçoit avec intrépidité. Trois fois ils retournent à la charge; trois fois ils viennent se briser contre le vaste corps qui les repousse. Tel un grand vaisseau, voguant par un vent contraire, rejette de ses deux bords les vagues qui fuient et murmurent le long de ses flancs.

Non moins braves et plus habiles que les Gaulois, les Grecs font pleuvoir sur les Sicambres une grêle de flèches, et, reculant peu à peu sans rompre nos rangs, nous fatiguons les deux lignes du triangle de l'ennemi. Comme un taureau vainqueur dans cent pâturages, fier de sa corne mutilée et des cicatrices de sa large poitrine, supporte avec impatience la piqûre du taon, sous les ardeurs du midi; ainsi les Francs, percés de nos dards, deviennent furieux à ces blessures sans vengeance et sans gloire. Transportés d'une aveugle rage, ils brisent le trait dans leur sein, se roulent par terre et se débattent dans les angoisses de la douleur.

La cavalerie romaine s'ébranle pour enfoncer les barbares; Clodion se précipite à sa rencontre. Le roi chevelu pressait une cavale stérile, moitié blanche, moitié noire, élevée parmi des troupeaux de rennes et de chevreuils dans les haras de Pharamond; les barbares prétendaient qu'elle était de la race de Rinfax, cheval de la Nuit, à la crinière gelée, et de Skinfax, cheval du Jour, à la crinière lumineuse : lorsque, pendant l'hiver, elle emportait son maître sur un char d'écorce sans essieu et sans roues, jamais ses pieds ne s'enfonçaient dans les frimas, et, plus légère que la feuille de bouleau roulée par le vent, elle effleurait à peine la cime des neiges nouvellement tombées.

Un combat violent s'engage entre les cavaliers, sur les deux ailes des armées.

Cependant la masse effrayante de l'infanterie des barbares vient toujours roulant vers les légions. Les légions s'ouvrent, changent leur front de bataille, attaquent à grands coups de piques les deux côtés du triangle de l'ennemi. Les vélites, les Grecs et les Gaulois se portent sur le troisième côté. Les Francs sont assiégés comme une vaste forteresse. La mêlée s'échauffe; un tourbillon de poussière rougie s'élève et s'arrête au-dessus des combattants. Le sang coule comme les torrents grossis par les pluies de l'hiver, comme les flots de l'Euripe dans le détroit de l'Eubée. Le Franc, fier de ses larges blessures qui paraissent avec plus d'éclat sur la blancheur d'un corps demi-nu, est un spectre déchaîné du monument, et rugissant au milieu des morts. Au brillant éclat des armes a succédé la sombre couleur de la poussière et du carnage. Les casques sont brisés, les panaches abattus, les boucliers fendus, les cuirasses percées. L'haleine enflammée de cent mille combattants, le souffle épais des chevaux, la vapeur des sueurs et du sang, forment sur le champ de bataille une espèce de météore que traverse de temps en temps la lueur d'un glaive, comme le trait brillant du foudre dans la livide clarté d'un orage. Au milieu des cris, des insultes, des menaces, du bruit des épées, des coups de javelots, du sifflement des flèches et des dards, du gémissement des machines de guerre, on n'entend plus la voix des chefs.

Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs, qu'il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait une enseigne guerrière surnommée l'Oriflamme. Le chariot, chargé d'horribles dépouilles, était traîné par trois taureaux dont les genoux dégouttaient de sang et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond avait l'âge, la beauté et la fureur de ce démon de la Thrace qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées; les cheveux blonds du jeune Sicambre, ornés d'une couronne de lis, ressemblaient au lin moelleux et doré qu'une bandelette virginale rattache à la quenouille d'une reine des barbares. On eût dit que ses joues étaient peintes du vermillon de ces baies d'églantiers qui brillent au milieu des neiges, dans les forêts de la Germanie. Sa mère avait noué autour de son cou un collier de coquillages, comme les Gaulois suspendent des reliques aux rameaux du plus beau rejeton d'un bois sacré. Quand de sa main droite Mérovée agitant un drapeau blanc appelait les fiers Sicambres au champ de l'honneur, ils ne pouvaient s'empêcher de pousser des cris de guerre et d'amour; ils ne se lassaient point d'admirer à leur tête trois générations de héros : l'aïeul, le fils et le père.

Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose un lion de Numidie, après avoir déchiré un troupeau de brebis : sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée, qu'embarrassent des flocons de laine; enfin, il se couche au milieu des agneaux égorgés; sa crinière, humectée d'une rosée de sang, retombe des deux côtés de son cou; il croise ses griffes puissantes, il allonge la tête sur ses ongles, et, les yeux à demi fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui.

Le chef des Gaulois aperçut Mérovée dans ce repos insultant et superbe. Sa fureur s'allume; il s'avance vers le fils de Pharamond; il lui crie d'un ton ironique :

« Chef à la longue chevelure, je vais t'asseoir autrement sur le trône d'Hercule le Gaulois. Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque du fer dans le palais de Teutatès. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse.

— Qui es-tu? répondit Mérovée avec un sourire amer; es-tu d'une race noble et antique? Esclave romain, ne crains-tu point ma framée?

— Je ne crains qu'une chose, repartit le Gaulois frémissant de courroux, c'est que le ciel tombe sur ma tête.

— Cède-moi la terre! dit l'orgueilleux Sicambre.

— La terre que je te céderai, s'écrie le Gaulois, tu la garderas éternellement. »

A ces mots, Mérovée, s'appuyant sur sa framée, s'élance du char par-dessus les taureaux, tombe à leurs têtes, et se présente au Gaulois qui venait à lui.

Toute l'armée s'arrête pour voir le combat des deux chefs. Le Gaulois fond l'épée à la main sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule, et le contraint de reculer jusque sous les cornes des taureaux. Mérovée à son tour lance son angon, qui, par ses deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée d'un bûcheron dans la cime d'un pin. La tête du guerrier se partage, sa cervelle se répand des deux côtés, ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épouvante et de pitié.

A ce spectacle, les Gaulois poussent un cri de douleur. Leur chef était le dernier descendant de ce Vercingétorix qui balança si longtemps la fortune de Jules. Il semblait que par cette mort l'empire des Gaules, en échappant aux Romains, passait aux Francs : ceux-ci, pleins de joie, entourent Mérovée, l'élèvent sur un bouclier, et le proclament roi avec ses pères, comme le plus brave des Sicambres. L'épouvante commence à s'emparer des légions. Constance, qui, du milieu du corps de réserve, suivait de l'œil les mouvements des troupes, aperçoit le découragement des cohortes. Il se tourne vers la légion chrétienne : « Braves soldats, la fortune de Rome est entre vos mains. Marchons à l'ennemi. »

Aussitôt les fidèles abaissent devant César leurs aigles surmontées de l'étendard du salut. Victor commande : la légion s'ébranle et descend en silence de la colline. Chaque soldat porte sur son bouclier une croix entourée de ces mots : « Tu vaincras par ce signe. » Tous les centurions étaient des martyrs couverts des cicatrices du fer et du feu. Que pouvait contre de tels hommes la crainte des blessures et de la mort? O touchante fidélité! Ces guerriers allaient répandre pour leurs princes les restes d'un sang dont ces princes avaient presque tari la source! Aucune frayeur, mais aussi aucune joie ne paraissait sur le visage des héros chrétiens. Leur valeur tranquille était pareille à un lis sans tache. Lorsque la légion s'avança dans la plaine, les Francs se sentirent arrêtés au milieu de leur victoire. Ils ont conté qu'ils voyaient à la tête de cette légion une colonne de feu et de nuées, et un cavalier vêtu de blanc, armé d'une lance et d'un bouclier

d'or. Les Romains qui fuyaient tournent le visage, l'espérance revient au cœur du plus faible et du moins courageux : ainsi, après un orage de nuit, quand le soleil du matin paraît dans l'orient, le laboureur rassuré admire l'astre qui répand un doux éclat sur la nature; sous les lierres de la cabane antique, le jeune passereau pousse des cris de joie; le vieillard vient s'asseoir sur le seuil de la porte; il entend des bruits charmants au-dessus de sa tête, et il bénit l'Éternel.

A l'approche des soldats du Christ, les barbares serrent leurs rangs, les Romains se rallient. Parvenue sur le champ de bataille, la légion s'arrête, met un genou en terre et reçoit de la main d'un ministre de paix la bénédiction du Dieu des armées. Constance lui-même ôte sa couronne de laurier et s'incline. La troupe sainte se relève, et, sans jeter ses javelots, elle marche l'épée haute à l'ennemi. Le combat recommence de toutes parts. La légion chrétienne ouvre une large brèche dans les rangs des barbares; la clarté du jour pénètre au fond de cette forteresse vivante. Romains, Grecs et Gaulois, nous entrons tous à la suite de Victor dans l'enceinte des Francs rompus. Aux attaques d'une armée disciplinée succèdent des combats à la manière des héros d'Ilion. Mille groupes de guerriers se heurtent, se choquent, se pressent, se repoussent; partout règne la douleur, le désespoir, la fuite. Filles des Francs, c'est en vain que vous préparez le baume pour des plaies que vous ne pourrez guérir! L'un est frappé au cœur du fer d'une javeline, et sent s'échapper de ce cœur les images chères et sacrées de la patrie; l'autre a les deux bras brisés du coup d'une massue, et ne pressera plus sur son sein le fils qu'une épouse porte encore à la mamelle. Celui-ci regrette son palais, celui-là sa chaumière, le premier ses plaisirs, le second ses douleurs, car l'homme s'attache à la vie par ses misères autant que par ses prospérités. Ici, environné de ses compagnons, un soldat païen expire en vomissant des imprécations contre César et contre les dieux. Là, un soldat chrétien meurt isolé, d'une main retenant ses entrailles, de l'autre pressant un crucifix, et priant Dieu pour son empereur. Les Sicambres, tous frappés par-devant et couchés sur le dos, conservaient dans la mort un air si farouche, que le plus intrépide osait à peine les regarder.

Je ne vous oublierai pas, couple généreux, jeunes Francs que je rencontrai au milieu du champ du carnage! Ces fidèles amis, plus tendres que prudents, afin d'avoir dans le combat la même destinée, s'étaient attachés ensemble par une chaîne de fer. L'un était tombé mort sous la flèche d'un Crétois; l'autre, atteint d'une blessure cruelle, mais encore vivant, se tenait à demi soulevé auprès de son frère d'armes. Il lui disait : « Guerrier, tu dors après les fatigues de la bataille. Tu n'ouvriras plus les yeux à ma voix;

mais la chaîne de notre amitié n'est point rompue; elle me retient à tes côtés. »

En achevant ces mots, le jeune Franc s'incline et meurt sur le corps de son ami. Leurs belles chevelures se mêlent et se confondent comme les flammes ondoyantes d'un double trépied qui s'éteint sur un autel, comme les rayons humides et tremblants de l'étoile des Gémeaux qui se couche dans la mer. Le trépas ajoute ses chaînes indestructibles aux liens qui unissaient les deux amis.

Cependant les bras fatigués portent des coups ralentis; les clameurs deviennent plus déchirantes et plus plaintives. Tantôt une grande partie des blessés, expirant à la fois, laisse régner un affreux silence; tantôt la voix de la douleur se ranime et monte en longs accents vers le ciel. On voit errer des chevaux sans maîtres, qui bondissent ou s'abattent sur des cadavres; quelques machines de guerre abandonnées brûlent çà et là comme les torches de ces immenses funérailles.

La nuit vint couvrir de son obscurité ce théâtre des fureurs humaines. Les Francs vaincus, mais toujours redoutables, se retirèrent dans l'enceinte de leurs chariots. Cette nuit, si nécessaire à notre repos, ne fut pour nous qu'une nuit d'alarmes : à chaque instant nous craignions d'être attaqués. Les barbares jetaient des cris qui ressemblaient aux hurlements des bêtes féroces; ils pleuraient les braves qu'ils avaient perdus, et se préparaient eux-mêmes à mourir. Nous n'osions ni quitter nos armes, ni allumer des feux. Les soldats romains frémissaient, se cherchaient dans les ténèbres; ils s'appelaient, ils se demandaient un peu de pain ou d'eau; ils pansaient leurs blessures avec leurs vêtements déchirés. Les sentinelles se répondaient en se renvoyant de l'une à l'autre le cri des veilles.

(Les Martyrs.)

BARANTE.

(1782.)

Parmi les ouvrages historiques du moment, il faut surtout distinguer celui de M. de Barante. Rien d'abord de plus heureusement choisi que le sujet. Toute histoire qui embrasse un trop grand espace de temps manque d'unité et épuise les forces de l'historien. L'*Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois* n'a pas ce défaut capital : elle est resserrée tout entière entre deux batailles célèbres, la bataille de Poitiers, où combattit et fut blessé, auprès du roi son père, Philippe le Hardi, premier duc de Bourgogne de

la maison de Valois, et la bataille de Nancy, où fut tué Charles le Téméraire, dernier duc de cette race....

M. de Barante a ramené le goût pur de l'histoire et la simplicité de la bonne école. Point de déclamations, point de prétentions à la sentence : rien de plus attachant et à la fois de plus grave que son récit. Il peint les mœurs sans avertir qu'il les peint ou qu'il va les peindre.... Il s'est pénétré de cette importante idée, qu'il faut faire passer les usages et les mœurs dans la narration. Il décrit les batailles avec feu ; on y assiste. Il faut lire dans le livre second la fameuse aventure du connétable de Clisson et du duc de Bretagne....

L'*Histoire des ducs de Bourgogne* est écrite sans esprit de parti, mais non pas avec cette impartialité contraire au génie de l'histoire, qui reste indifférente au vice et à la vertu.

M. DE CHATEAUBRIAND.

Clisson chez le duc de Bretagne.

Le successeur du célèbre Duguesclin, Clisson, connétable de France, s'était attiré la haine du duc de Bretagne, son suzerain. Ce prince, ne trouvant pas l'occasion de se venger à force ouverte de son ennemi, eut recours à la plus noire des trahisons.

Le duc de Bretagne assembla un grand parlement des barons et des chevaliers bretons. Il fit affectueusement prier le connétable de s'y trouver : le sire de Clisson aurait cru manquer à son seigneur de n'y point venir, bien qu'il le sût mal disposé pour lui. Le duc de Bretagne le reçut à sa table avec les façons les plus aimables, accepta ensuite à dîner chez lui, lui souhaita un heureux voyage, et, comme ils allaient se séparer, l'engagea à venir voir le beau château de l'Hermine, qu'il faisait bâtir près de la ville. Il monta à cheval avec son beau-frère le sire de Laval, le sire de Beaumanoir et quelques autres chevaliers, et s'en vint à l'Hermine.

Le duc de Bretagne le mena par la main de chambre en chambre, lui montrant tout avec soin ; ils burent ensemble dans le cellier; puis, quand ils furent près de la grande tour, le duc de Bretagne lui dit : « Sire Olivier, il n'y a pas d'homme qui s'entende si bien que vous aux ouvrages de maçonnerie, car vous en avez fait de bien beaux, surtout à votre château de Clisson : montez sur ma tour, et dites-moi comment vous la trouvez. J'y changerai ce que vous blâmerez. Montez ; je vais rester un moment ici avec le sire de Laval. »

Le connétable monta l'escalier ; mais à peine eut-il passé le premier étage, que des hommes apostés fermèrent la porte derrière, se jetèrent sur lui et le chargèrent de fers, disant : « Mon-

seigneur, pardonnez-nous, car c'est notre ordre. » Le sire de Laval, entendant du bruit et apercevant la porte se fermer, se douta de quelque chose; il jeta les yeux sur le duc de Bretagne et le vit tout pâle.

« Ah! monseigneur, que voulez-vous faire? dit-il; n'ayez, je vous prie, aucun mauvais dessein contre mon beau-frère. — Sire de Laval, répondit le duc de Bretagne, montez à cheval et allez-vous-en. — Non, monseigneur, je ne partirai pas sans le connétable, » répliqua le sire de Laval. Alors arriva le sire de Beaumanoir, qui demanda aussi le connétable. Le duc furieux tira son poignard et se jeta sur lui : « Veux-tu être traité comme ton maître? lui dit-il. — Monseigneur, repartit le sire de Beaumanoir, je pense que mon maître est bien traité. — Je te demande encore une fois si tu veux l'être comme lui. — Oui, monseigneur. » Alors le duc de Bretagne, pâle et tremblant, leva son poignard, disant : « Je vais te crever l'œil; tu seras borgne comme lui. » Le sire de Beaumanoir mit un genou en terre et dit : « Monseigneur, il y a tant de bonté et de noblesse en vous, que, s'il plaît à Dieu, vous serez juste envers nous. Nous sommes à votre merci; c'est à votre requête et à votre prière que nous sommes venus ici en votre compagnie; ne vous déshonorez pas en exécutant la folle pensée qui vous tient : cela ferait trop de bruit. — Eh bien! dit le duc de Bretagne, tu ne seras traité ni pis ni mieux que lui. » Il le fit enchaîner et enfermer.

La nouvelle se répandit bientôt dans le château et dans la ville; chacun était saisi de surprise, et croyait que le duc de Bretagne allait faire mourir le connétable et le sire de Beaumanoir. Les chevaliers disaient : « Jamais prince ne s'est couvert d'infamie autant que le duc de Bretagne. Il a prié le connétable d'aller dîner chez lui; il l'est venu voir dans son hôtel, a bu de son vin, l'a prié de venir visiter son château; puis il le retient prisonnier. Jamais il n'y eut chose pareille, ni en Bretagne ni ailleurs. A quoi pense le duc? Le voilà pour toujours déshonoré et infâme. On n'aura plus de confiance dans les princes, puisque le duc a ainsi amené dans son château et a trompé par des mensonges ces sages et vaillants hommes. En qui peut-on et doit-on avoir de la confiance plus qu'en son seigneur? Un seigneur ne doit-il pas faire toujours justice à ses gens? Si un petit chevalier avait fait une telle chose, combien il serait déshonoré!... Que dira le roi de France, quand il saura ces nouvelles? Voilà sa guerre d'Angleterre manquée! Le duc de Bretagne montre bien ce qu'il a dans le cœur, et comment il est tout Anglais. C'est au roi de France à prendre vengeance de cette action... Et que devraient faire maintenant les chevaliers et les écuyers de Bretagne? Il leur faudrait mettre le siége devant le château de l'Hermine, prendre le

duc mort ou vif et amener ce déloyal prince au roi de France. » D'autres, plus froids, ajoutaient : « Le sire de Laval est resté avec lui ; c'est un seigneur sage et prudent, il saura bien remettre le duc en la bonne voie. »

C'est bien aussi à quoi s'employait le sire de Laval, et il n'y avait pas de temps à perdre. Car par trois fois le duc fit ôter les fers au connétable et lui fit mettre la tête sur le billot, puis ordonna au sire de Bavalan, gouverneur du château, qu'il fût mis en un sac et jeté à l'eau. « Ah ! monseigneur, s'écriait le sire de Laval prosterné à genoux, au nom de Dieu, merci ! ne commettez pas une telle cruauté envers mon beau-frère le connétable. Il n'a pas mérité la mort : qui peut vous mettre si fort en colère contre lui ? S'il vous a offensé, je vous jure que, lui ou moi, nous réparerons de notre corps ou de nos biens, à votre volonté, le tort qu'il vous a fait. Monseigneur, pour Dieu, souvenez-vous comme vous fûtes tous deux compagnons de jeunesse, et nourris dans le même hôtel, avec le duc de Lancastre, ce noble prince. Souvenez-vous avec quelle loyauté il vous a servi, avant la paix avec le roi de France ; il vous aida à recouvrer votre héritage, et vous avez toujours trouvé en lui un bon conseiller et un bon homme d'armes ; c'est à votre service qu'il a perdu cet œil. — Sire de Laval, répondit le duc de Bretagne, laissez-moi faire ma volonté. Clisson m'a trop offensé ; voici l'heure de me venger ; je ne veux rien de vous, partez, laissez-moi accomplir ma cruauté ; je veux qu'il meure. — Monseigneur, poursuivait le sire de Laval, pour Dieu, merci ! retenez un peu votre colère, écoutez la raison. Si vous le faites mourir, aucun prince n'aura un tel déshonneur ; il n'y aura en Bretagne ni chevalier, ni écuyer, ni cité, ni château, ni bonne ville, qui ne vous haïsse à la mort et qui ne veuille vous chasser de votre héritage ; le roi d'Angleterre ni son conseil ne vous en sauront même pas gré.

« Vous allez vous détruire pour la vie d'un homme ; prenez un autre dessein, car celui-là ne vaut rien. Ce serait se perdre devant Dieu et devant le monde que de faire mourir par trahison un si grand baron et un si noble chevalier que le sire de Clisson. Songez donc que vous l'avez prié à dîner, que vous avez accepté le sien, que vous l'avez mené en votre château en lui montrant le plus grand amour, que vous avez bu ensemble comme bons amis : et vous le voulez mettre à mort ! Puisque vous le haïssez tant, rançonnez-le, demandez-lui telle somme que vous voudrez ; s'il a des villes ou des châteaux à votre convenance, exigez-les, je me rends garant qu'il vous les livrera. »

Rien ne pouvait apaiser la fureur du duc de Bretagne. Quand ce prince était en colère il n'entendait plus rien et ne connaissait personne. Le sire de Bavalan se jeta aussi à ses pieds et le

supplia encore de ne se point déshonorer. « Qu'on ne m'en parle plus, Bavalan, répliqua-t-il; je veux avoir raison de ce méchant homme qui m'a outragé! Fais ce que je t'ai dit, ou tu m'en réponds sur ta vie.»

La nuit se passa de la sorte, le sire de Laval quittant à peine d'un pas le duc de Bretagne et renouvelant ses prières sans se lasser. Enfin, sur le matin, de meilleures pensées lui revinrent: il songea à la grande affaire où il allait se mettre, au déshonneur dont il se couvrait, à la déloyauté de sa conduite. Il était en ces réflexions quand le sire de Bavalan entra dans sa chambre: « Monseigneur, dit-il, votre volonté a été faite, encore qu'il m'en ait bien coûté. » A ces paroles, le duc de Bretagne commença à se désespérer; il voulait mourir; il pleurait à grands sanglots. « Ah! mauvais serviteur, dit-il au sire de Bavalan, d'avoir écouté ma folle colère et d'avoir mis à mort un si noble chevalier! » Mais le sire de Bavalan ne pouvait que lui rappeler ses paroles. « Monseigneur, répondait-il, souvenez-vous en quelle façon vous me l'avez commandé et quelles menaces vous m'avez faites.» Le duc de Bretagne s'enferma seul, et refusait même toute nourriture. Vers le soir, le sire de Bavalan revint. « Ah! que venez-vous faire, dit le duc, et pourquoi paraître à mes yeux? Je voudrais être mort. Plût à Dieu que je le fusse! Quel remède peut-on apporter au mal que vous m'avez fait? »

Pour lors le sire de Bavalan lui repartit: « Monseigneur, apaisez-vous, messire de Clisson n'est pas mort. Voyant la colère qui vous troublait, je vous laissai commander selon votre volonté; mais, ayant songé à ce qui en pourrait advenir, je craignis que vous ne fussiez quelque jour fort chagrin, si je faisais ce que vous aviez ordonné. » Le duc de Bretagne se trouva tout à coup bien content; il embrassa plus d'une fois le sire de Bavalan, lui disant: « Bavalan, mon cher ami, tu as été un bon serviteur de ton maître; tu m'as rendu le meilleur service qu'un homme puisse rendre à un autre. J'en serai reconnaissant toute ma vie, et je te donne dix mille florins sur mon épargne. »

(Histoire des ducs de Bourgogne.)

AIMÉ MARTIN.

(1786.)

[Voyez page 451, pour le jugement littéraire.]

Enfance de Bernardin de Saint-Pierre.

Un jour il assistait à la toilette de sa mère, en se réjouissant de l'accompagner à la promenade; tout à coup il fut accusé d'une faute assez grave par une bonne fille nommée Marie Talbot, dont, malgré cette aventure, il conserva toujours le plus touchant souvenir. Il avait près de neuf ans, et il était fort doux à cet âge. Encouragé par son innocence, il se défendit d'abord avec assez de tranquillité; mais comme toutes les apparences étaient contre lui, et qu'on refusait de croire à sa justification, il finit par s'emporter jusqu'à donner un démenti à sa bonne. Madame de Saint-Pierre, étonnée d'une vivacité qu'elle ne lui avait point encore vue, crut devoir le punir en le privant de la promenade; et comme il ne cessait de l'importuner par ses larmes et ses protestations, elle prit le parti de s'en débarrasser en l'enfermant seul dans une chambre. Trompé dans l'attente d'un plaisir, condamné pour une faute dont il n'était pas coupable, tout son être se révolta contre l'injustice de sa mère. Dans cette extrémité il se mit à prier avec une confiance si ardente, avec des élans de cœur si passionnés, qu'il lui semblait à tout moment que le ciel allait faire éclater son innocence par quelque grand miracle. Cependant l'heure de la promenade s'écoulait, et le miracle ne s'opérait pas. Alors le désespoir s'empare du pauvre prisonnier; il murmure contre la Providence, il accuse sa justice, et bientôt, dans sa sagesse profonde, il décide qu'il n'y a pas de Dieu. Assis auprès de cette porte que ses prières n'avaient pu faire tomber, il s'abîmait dans cette pensée avec une incroyable amertume, lorsque, le soleil perçant les nuages qui depuis le matin attristaient l'atmosphère, un de ses rayons vint frapper la croisée que le petit incrédule contemplait avec tant de tristesse. A la vue de cette clarté si vive et si pure, il sentit tout son corps frissonner, et s'élançant vers la fenêtre par un mouvement involontaire, il s'écria avec l'accent de l'enthousiasme : « Oh ! il y a un Dieu ! » puis il tomba à genoux et fondit en larmes.

Ce qu'il fut dans son enfance, il le fut toute sa vie. Jamais les beautés de la nature ne le trouvèrent insensible ; elles éveillèrent ses premières émotions, elles eurent ses dernières pensées.

Dès l'âge de huit ans on lui faisait cultiver un petit jardin où chaque jour il allait épier le développement de ses plantations, cherchant à deviner comment une grosse tige, des bouquets de fleurs, des grappes de fruits savoureux, pouvaient sortir d'une graine frêle et aride. Mais les animaux surtout attiraient son affection, étonnaient son intelligence. Ayant accompagné son père dans un petit voyage à Rouen, celui-ci s'arrêta devant les flèches de la cathédrale, dont il ne pouvait se lasser d'admirer la hauteur et la légèreté ; le jeune Henri levait aussi les yeux vers la cime des tours ; mais c'était pour admirer le vol des hirondelles qui y faisaient leurs nids. Son père, qui le voyait dans une espèce d'extase, l'attribuant à la majesté du monument, lui dit : « Eh bien ! Henri, que penses-tu de cela ! » L'enfant, toujours préoccupé de la contemplation des hirondelles, s'écria : « Bon Dieu ! qu'elles volent haut ! » Tout le monde se mit à rire, son père le traita d'imbécile ; mais toute sa vie il fut cet imbécile, car il admirait plus le vol d'un moucheron que la colonnade du Louvre.

Un jour il trouva un malheureux chat près d'expirer dans l'égout d'un ruisseau ; il était percé d'un coup de broche et poussait des cris effrayants. Ému de pitié, il le cache sous son habit, le porte furtivement au grenier, lui fait un lit de foin, et vient lui donner à boire et à manger à toutes les heures du jour, partageant avec lui son déjeuner et son goûter, et lui tenant fidèle compagnie. Au bout de quelques semaines le pauvre animal avait recouvré la santé ; il devint alors un excellent chasseur de souris, mais si sauvage, qu'il ne se montrait plus qu'à la voix de son ami, sans jamais cependant le laisser approcher. Il se promenait autour de lui, enflant sa queue, se caressant au mur, et fuyant au moindre mouvement, au bruit le plus léger. A la fois méfiant et reconnaissant, il vit toujours un homme dans son libérateur. Bernardin de Saint-Pierre ne pouvait se rappeler cette petite aventure sans attendrissement : « Dans une de nos promenades, disait-il, je la racontai à J. J. Rousseau ; il en fut touché jusqu'aux larmes, et je crus un instant qu'il allait m'embrasser. »

Sa confiance en Dieu, première impression de son enfance, consolation de toute sa vie, fut singulièrement exaltée par la lecture de quelques livres pieux et amusants, entre autres par la Vie des Saints. Il y avait dans le cabinet de son père un énorme in-folio renfermant toutes les visions des ermites du désert. Ravi des miracles qu'il y voyait, persuadé que la Providence vient au secours de tous ceux qui l'invoquent, il crut ne plus rien avoir à craindre de ses parents ni de ses maîtres, et résolut de s'abandonner à Dieu

à la première occasion où il aurait à se plaindre des hommes. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un jour, à cette époque il avait à peine neuf ans, un maître d'école, chez lequel on l'envoyait étudier les éléments de la langue latine, l'ayant menacé de le fouetter le lendemain s'il ne récitait pas couramment sa leçon, il prit à l'instant même le parti de dire adieu au monde et d'aller vivre en ermite au fond d'un bois. Le matin du jour fatal il se leva tranquillement, mit en réserve une portion de son déjeuner, et, au lieu de se rendre à l'école, il se glissa par des rues détournées et sortit de la ville. Heureux de sa liberté, sans inquiétude de l'avenir, ses regards se promenaient avec délices sur une multitude d'objets nouveaux qui lui semblaient autant de prodiges. La campagne était fraîche et riante; les bois, les prairies, les collines, se déroulaient devant lui, et il se voyait avec admiration seul et libre au milieu de ce brillant horizon. Il marcha environ un quart de lieue dans un joli sentier jusqu'à l'entrée d'un bouquet de bois d'où s'échappait un petit ruisseau. Ce lieu lui parut un désert; il le crut inaccessible aux hommes et propre à remplir ses projets. Résolu de se faire ermite, il y passa toute la journée dans la plus douce oisiveté, s'amusant à ramasser des fleurs et à entendre chanter les oiseaux. Cependant l'appétit se fit sentir vers le milieu du jour. Son déjeuner étant achevé, il cueillit des mûres de haie et arracha avec ses petites mains des racines, dont il fit un repas délicieux. Ensuite il se mit en prières, attendant quelque miracle de la Providence; et, se rappelant tous les saints ermites qui dans la même position avaient reçu les secours du ciel, il lui semblait toujours qu'un ange allait apparaître et le conduire dans une grotte sauvage ou dans un jardin de délices. Cette agréable attente l'occupa le reste du jour. Cependant le soleil était déjà sur son déclin, l'air se rafraîchissait insensiblement, et les oiseaux avaient cessé leur ramage. Le petit solitaire se préparait à passer la nuit sur l'herbe au pied d'un arbre, lorsqu'à l'entrée de la plaine il aperçut la bonne Marie Talbot qui l'appelait à grands cris. Son premier mouvement fut de fuir dans la forêt; mais la vue de cette pauvre fille qui tant de fois avait essuyé ses larmes, et qui en versait en le retrouvant, l'arrêta tout court; il s'élança vers elle et se mit aussi à pleurer.

Dès qu'il lui eut confié le sujet de ses peines, elle commença par le rassurer, puis elle lui raconta que son père et sa mère avaient ressenti les plus vives inquiétudes de ne pas le voir revenir à l'heure du dîner; qu'elle était allée le chercher d'abord chez son maître, qui avait paru surpris de son absence; qu'ensuite elle s'était enquise dans le voisinage à des gens de la ville, puis à des gens de la campagne, qui de l'un à l'autre et de proche en proche lui avaient indiqué le chemin qu'il avait pris. En parlant

ainsi, elle le couvrait de tant de caresses que sa vocation commença à s'affaiblir, et qu'il se décida enfin, quoique avec un peu de peine, à renoncer à son ermitage. De retour dans sa famille, son père et sa mère lui firent raconter comment il avait vécu ; ensuite ils lui demandèrent ce qu'il aurait fait dans le cas où il n'eût plus rien trouvé dans les champs. Il ne manqua pas de leur répondre qu'il était sûr que Dieu l'y aurait nourri en lui envoyant un corbeau chargé de son dîner, comme cela était arrivé à saint Paul l'ermite. « On rit beaucoup de la simplicité de cette réponse, disait un jour Bernardin de Saint-Pierre, et cependant la Providence a fait depuis de plus grands miracles en ma faveur, lorsqu'elle me protégea au milieu des nations étrangères, où je m'étais jeté seul, sans argent et sans recommandation, et, ce qui est encore plus merveilleux, lorsqu'elle me protégea dans ma propre patrie contre l'intrigue et la calomnie. »

Bernardin de Saint-Pierre passa quelque temps dans un pensionnat.

A son retour dans la maison paternelle, il reprit avec délices ses premières occupations : il recueillait des insectes, élevait des oiseaux, cultivait son jardin et relisait sans cesse la Vie des Saints; mais ces plaisirs furent encore interrompus par une circonstance qui éveilla en lui un nouveau goût, celui des voyages. Depuis longtemps sa famille était liée avec un capucin du voisinage, homme agréable qui s'était fait l'ami de la maison en caressant les enfants et en leur donnant des dragées. Chaque jour il rendait visite au petit solitaire : c'est ainsi que s'appelait notre écolier depuis sa fuite dans le désert. Sa bonté captiva le cœur d'un enfant qui ne demandait qu'à aimer. Le frère Paul était un des plus amusants capucins du monde, ayant toujours quelque histoire plaisante à raconter, et sachant à la fois éveiller et satisfaire la curiosité.

Sur le point de faire une tournée en Normandie, il pria M. de Saint-Pierre de lui confier son fils, auquel il promettait instruction et plaisir. Sa proposition fut accueillie avec empressement, et voilà notre petit ermite, devenu apprenti capucin, voyageant à pied, le bâton à la main, suivant ou précédant son guide et se croyant déjà un grand personnage. Le soir, son compagnon le conduisait soit dans un couvent, soit dans un château, soit même chez quelque riche villageois, et partout il se voyait accueilli, fêté, caressé, soupant bien, dormant bien, et prenant goût au métier. Les dames surtout, charmées de son air éveillé, ne manquaient jamais de remplir ses poches de toutes sortes de friandises pour lui faire oublier les fatigues du voyage. Malgré cette précaution, il demandait souvent à se reposer. Son guide se g

dait bien alors de le contredire; mais, ayant recours à la ruse, il lui montrait dans le lointain une belle forêt ou une prairie émaillée, lui promettait de s'y arrêter, puis commençait une historiette dont l'intérêt ne manquait pas de redoubler à l'approche du but, qui, bientôt dépassé, reparaissait toujours à l'horizon sous les plus riants aspects. Ainsi, de plaisir en plaisir, d'histoire en histoire, on arrivait au gîte sans s'être aperçu de la longueur du chemin. La tournée dura quinze jours, et le petit voyageur fut si satisfait de cette vie indépendante, qu'à son retour il annonça sérieusement le dessein de se faire capucin. Et comme il racontait ses aventures à sa famille réunie pour l'entendre, il se prit à dire que vraiment les capucins étaient fort heureux, qu'ils faisaient bonne chère, et que, dans un couvent où il s'était arrêté, il avait vu qu'on leur servait à chacun une tête de veau. Son père rit beaucoup de cette exagération, et lui demanda où il prétendait qu'on eût pris toutes ces têtes. Cette objection lui troubla l'esprit, et lui donna à penser qu'il n'avait peut-être pas bien observé la vie des capucins.

Retour de Bernardin de Saint-Pierre dans sa patrie.

Le jeune de Saint-Pierre choisit l'état militaire et fit une campagne en Allemagne sous les ordres du comte de Saint-Germain. Desservi par ses chefs, il quitte l'armée et, après plusieurs aventures, revient en France; puis il va chercher fortune en Russie près de Catherine II. Il obtient de l'emploi dans le génie militaire et voit une belle perspective s'ouvrir devant lui; mais, révolté de la corruption de la cour, il suit le général Bosquet et parcourt avec lui la Finlande; enfin, complétement dégoûté du séjour de la Russie, il se décide à retourner en France.

Telle fut la conclusion des projets brillants qui l'avaient conduit en Russie. Après un séjour de quatre ans dans ces tristes contrées, renonçant au prix de tous ses travaux, il en sortit comme il y était entré, avec des espérances et des illusions, et ne sachant point encore que celui qui ne cherche que la fortune ne rencontre jamais le bonheur.

Enfin il revit la France. Toucher la terre de la patrie après un si long exil, c'était revivre. L'aspect des arbres qui lui étaient connus, les collines couvertes de riches vignobles, les cris des vendangeurs, la joie d'entendre des accents français, tout remplissait son âme d'une inexprimable émotion. Chaque compatriote, à qui il lui suffisait d'adresser la parole pour en être com-

pris, lui paraissait un frère qui venait l'accueillir. Cette terre qu'il avait dédaignée était maintenant le seul lieu où l'on pût vivre, et il ne voyait dans le reste du monde qu'une suite de contrées barbares.

Mais combien d'idées tristes venaient se mêler à ses élans de joie! Dans cette patrie qu'il aime, il ne doit retrouver ni ami ni parent! Ah! si ce clocher qui s'élève de ce bouquet de sapins était celui qui sonna sa naissance! si cette maison couverte de lierre était celle où il reçut la vie! si, parmi ces bonnes gens qui s'acheminent vers l'église, il reconnaissait son père et sa mère, avec quels transports il tomberait à leurs pieds! comme il presserait dans ses bras leurs genoux tremblants! Il leur dirait : « Voilà le fils dont vous alliez demander le retour au ciel; ouvrez-lui votre sein, accueillez-le dans votre maison, pardonnez-lui d'avoir cherché le bonheur loin de vous! » Mais sa mère, mais sa marraine ne sont plus! Il ne pourra jamais donner ni recevoir tant de joie! Ses larmes coulent, et elles ne seront point essuyées par des mains maternelles! En vain ses regards cherchent autour de lui; personne ne le reconnaît, aucune voix chérie ne l'appelle? Où est sa sœur? où sont ses frères? où sont les amis de son enfance pour recevoir ses premiers embrassements? Tout lui manque à la fois; il semble que des générations se soient écoulées depuis son départ : il arrive dans sa patrie, et il est seul!

Il espérait trouver à Paris des lettres de Pologne; mais il fut trompé dans cette attente. Alors, cédant au désir de revoir les lieux où il avait été enfant, il partit pour le Havre, où il arriva à onze heures du matin, le 20 novembre 1766. Au premier aspect, il ne reconnut rien. La ville lui semblait plus petite, les maisons moins hautes, les rues moins larges; il cherchait les lieux témoins de ses premiers plaisirs et ne pouvait les reconnaître. On rapporte tout à soi : c'était lui qui n'était plus le même, et il s'affligeait de trouver tout changé. Il arrive dans la vie ce qui arrive sur un fleuve pendant qu'il vous entraîne : vous croyez que tout ce qui est autour de vous chemine, et que seul vous restez immobile. A peine eut-il quitté la voiture publique que ses pas se dirigèrent vers la rue qu'avait habitée son père. Il la parcourait avec une tendre inquiétude, cherchant en vain à ressaisir les traits des gens du voisinage : il ne reconnaissait personne, personne ne le reconnaissait. Le cœur serré de son isolement dans le lieu même de sa naissance, il reprenait tristement le chemin de son auberge, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une vieille femme qui filait devant la porte de sa maison. Ses traits effacés par l'âge lui rappelèrent cependant ceux de Marie Talbot, de cette bonne fille qui avait pris soin de son enfance. Frappé de cette ressemblance, il s'approche pour lui adresser la parole; mais à

peine a-t-elle entendu le son de sa voix, qu'elle s'écrie avec un accent de surprise et de tendresse que rien ne peut rendre : « Ah! mon maître, est-ce bien vous que je revois? » Et, avec une vivacité inouïe à son âge, elle jette sa quenouille, renverse son rouet et se précipite dans ses bras. M. de Saint-Pierre l'embrasse, la presse contre son cœur, et croit un moment avoir retrouvé, avec cette bonne vieille, toutes les joies de son enfance. Mais que cet éclair de bonheur fut rapide! La pauvre Marie, devenue plus tranquille, lui disait tristement : « Ah! M. Henri, les temps sont bien changés! votre père est mort! vos frères sont allés aux Indes! je suis seule, seule ici! — Et ma sœur, dit M. de Saint-Pierre avec anxiété, vous a-t-elle aussi abandonnée? — Votre sœur a quitté la ville pour se retirer à Honfleur, dans un couvent sur les bords de la mer. Cela est triste, car elle est si jolie et si bonne! Mais est-il bien vrai, monsieur, que je vous revois? Vous avez été si loin! comment avez-vous pu revenir? On disait que vous étiez au service d'une impératrice, que le roi de Prusse vous menait à la guerre, que vous aviez fait fortune; et cela je l'ai toujours prédit, car vous aimiez tant les gros livres! Cependant, chaque jour, je priais Dieu pour vous, et je lui demandais de vous revoir avant de mourir. — Bonne Marie, je n'ai pas fait fortune, mais j'ai toujours eu le désir de vous faire du bien. — Oh! je n'ai besoin de rien, Dieu merci! Le bon Dieu ne m'a jamais abandonnée, et je ne suis pas si pauvre que je ne puisse aujourd'hui vous offrir à dîner. »

Puis de ses mains laborieuses et tremblantes elle prit le bras de son jeune maître, et dit en le guidant vers la maison : « Ici il n'y a plus que moi pour vous recevoir! Pourquoi avons-nous perdu votre bonne mère? c'était à elle de vivre, et à moi de mourir; elle eût été si heureuse de revoir son fils! mais Dieu l'a rappelée, il faut que sa volonté soit faite. » En disant ces mots, elle ouvrit la porte de sa pauvre demeure. Un lit de paille, une table, un vieux coffre et deux mauvaises chaises composaient tout son ameublement; il y régnait cependant un air de propreté qui écartait l'idée de la misère. M. de Saint-Pierre y entra avec un sentiment de joie et de respect que son cœur n'avait point encore éprouvé. Sa vieille bonne le fit asseoir, et, nouvelle Baucis, elle s'empressa de ranimer le feu et de couvrir sa table d'un linge blanc, mais un peu usé.

On eût dit à son zèle, à son activité, qu'elle avait recouvré sa jeunesse, et M. de Saint-Pierre croyait encore la voir aller et venir dans la maison de son père. Cette petite scène lui rappela les jours de son enfance. Cependant la pauvreté de cette bonne vieille l'affligeait; et il se mit à la questionner pour savoir comment elle se trouvait dans un pareil délaissement. « Oh! ce n'est

pas la faute de M. votre père, dit-elle : il voulait que je restasse à la maison; mais je ne pouvais m'y résoudre à cause de sa nouvelle femme : ça me faisait trop mal de la voir à toutes les places où j'avais vu ma pauvre maîtresse. Un jour je demandai mon compte, et je vins ici; voilà que dans les commencements j'étais si triste que je ne pouvais me tenir au travail; je passais et repassais tout le jour devant la maison, comme si les pierres avaient pu me parler. Le reste du temps je ne faisais que pleurer; j'en avais presque perdu les yeux; mais maintenant, grâce à Dieu, je ne pleure plus; » et en prononçant ces mots, elle essuyait avec le coin d'un tablier de serpillière de grosses larmes qu'elle ne pouvait retenir. Pendant qu'elle parlait ainsi, M. de Saint-Pierre avait bien de la peine à lui cacher les siennes; il admirait comment la seule confiance en Dieu empêchait cette bonne vieille de sentir son malheur, et il l'entendait avec surprise, du sein de la plus profonde misère, remercier la Providence de ses bienfaits. Un spectacle aussi touchant ne fut pas perdu pour notre voyageur. « C'est une pauvre fille, disait-il souvent, qui m'a éclairé sur les voies de la Providence : elle avait en Dieu la même confiance que j'avais mise dans les hommes, et jamais je n'ai vu une âme si tranquille dans une situation si malheureuse. Son exemple m'a été plus utile que celui de nos prétendus sages; et ses paroles si simples m'en ont plus appris que tous les livres des philosophes. En effet les livres des philosophes nous apprennent à braver nos maux, mais non à vivre avec eux; comme si le destin des êtres les plus heureux sur la terre n'était pas toujours de vivre avec la douleur! »

Après quelques minutes d'entretien, Marie Talbot posa sur la table un morceau de gros pain, une cruche de cidre, une omelette et un peu de fromage. Ensuite elle ouvrit son coffre et en tira un verre ébréché, qu'elle posa doucement auprès de son hôte, en lui disant : « C'est celui de votre mère. » Il le reconnut en effet, et cette vue le remplit d'une telle émotion qu'il ne pouvait manger, et que des larmes involontaires venaient mouiller ses yeux. Alors, voyant que sa bonne se tenait debout pour le servir, il lui dit de se mettre à table à côté de lui; mais ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à l'y décider. Enfin elle prit une chaise, et ils commencèrent à manger en parlant des temps passés. Peu à peu leurs idées s'égayèrent; mille traits charmants revenaient à la mémoire de Marie Talbot : la vie de son petit Henri était comme une partie de la sienne : elle lui rappelait son admiration pour les hirondelles, sa fuite dans la désert pour se faire ermite, comment il aimait les livres, comment il les perdait. « Oui, ma bonne Marie, lui dit M. de Saint-Pierre, je les perdais, et vous m'en achetiez de votre argent; je ne l'ai point

oublié. — Dame, M. Henri, vous étiez si joli, si caressant, et vous aviez un si bon cœur! Lorsque je vous menais à l'école, vous n'étiez encore qu'en jaquette; si nous rencontrions un malheureux, vous me disiez : Marie, donne-lui mon déjeuner; et quand je ne voulais pas, vous vous fâchiez contre moi. Un jour vous vous avançâtes d'un air menaçant, et en fermant le poing, contre un charretier qui maltraitait son cheval; c'est que vous alliez l'attaquer tout de bon! Un autre jour vous vouliez vous battre avec une troupe d'enfants qui avaient cassé la jambe d'un pauvre chat, et j'eus bien de la peine à les tirer de vos mains. » Ainsi cette bonne fille ramenait insensiblement la pensée de M. de Saint-Pierre vers une époque que le souci de vivre avait presque effacée de sa mémoire; et tous ses souvenirs venant à se réveiller à la fois, il l'accablait de questions sur ses anciens camarades, sur les amis de son père et sur tous ceux qui l'avaient aimé. Les uns avaient quitté le pays, les autres étaient morts, un petit nombre avaient fait fortune; mais la bonne Marie prétendait que ceux-là étaient devenus si fiers qu'ils ne parlaient volontiers à personne. Enfin elle lui apprit la mort du frère Paul, cet aimable capucin qui faisait de si jolis contes, et M. de Saint-Pierre donna quelques larmes à sa mémoire. Après tous ces récits, Marie Talbot témoigna le désir d'apprendre à son tour ce que son maître avait fait dans ses voyages. Elle lui demandait si les gens de par là étaient bons, s'il y faisait froid, si on y buvait du cidre, si le pain y était cher; et comme si cette dernière question eût fait retomber sa pitié sur elle-même, elle se reprit à pleurer amèrement. Ces pleurs émurent M. de Saint-Pierre jusqu'au fond de l'âme, et lui firent sentir d'une manière bien cruelle la folie de tant de courses inutiles, qui l'avaient ramené plus pauvre que jamais sous le toit de la pauvre Marie. Assis à ses côtés, il ne regrettait ni les grandeurs de la Russie, ni les délices de la Pologne; ce qu'il eût voulu ressaisir de lui-même, c'étaient les premières émotions de son enfance, et les mouvements si purs d'une âme encore innocente. Au milieu de l'agitation de ses pensées, cédant tout à coup au sentiment qui le pénètre, il embrasse cette brave fille avec une grande effusion de cœur, et prend entre le ciel et lui l'engagement de ne jamais l'abandonner, quelle que fût d'ailleurs sa position et sa fortune : engagement qu'il remplit avec une exactitude religieuse, dans le temps même où il n'avait d'autre revenu qu'une pension de mille francs; et pour commencer, il tire sa bourse, la verse sur la table, et partage sur l'heure avec sa bonne tout ce qu'il possédait. D'abord elle repoussa l'argent : « Je n'ai besoin de rien, disait-elle, je gagne six sous par jour, et je puis faire encore de petites économies. » M. de Saint-Pierre insista, elle fut obligée de céder : mais elle reçut l'argent avec

indifférence, et on voyait que c'était uniquement pour complaire à son maître. Il faut avoir entendu raconter cette scène à M. de Saint-Pierre lui-même, pour se faire une idée de tout ce qu'elle lui fit éprouver. Il en avait retenu jusqu'aux plus petites circonstances, et les expressions si simples de la pauvre Marie ne sortirent jamais de sa mémoire.

SOULIÉ.

Le sapeur de dix ans.

Il y avait en 1812, au 9e régiment de ligne, un petit tambour qui n'avait que dix ans : c'était un enfant de troupe dont le véritable nom était Frolut, mais que les soldats avaient surnommé *Bilboquet*. En effet, il avait un corps si long, si maigre et si fluet, surmonté d'une si grosse tête, qu'il ressemblait assez à l'objet dont on lui avait donné le nom. Ce n'était pas, du reste, un garçon autrement remarquable. Le tambour-maître lui avait si souvent battu la mesure sur les épaules avec sa grande canne de jonc, que l'harmonie du *ra* et du *fla* avait fini par lui entrer dans la tête et dans les mains. Mais il ne portait pas le bonnet de police hardiment suspendu sur l'oreille droite, comme les moindres fifres le faisaient; il ne savait pas non plus marcher en se dandinant agréablement à l'exemple de ses supérieurs, et un jour de paye, qu'il avait voulu laisser pendre son sabre par devant et entre ses jambes comme les élégants du régiment, il s'était embarrassé les pieds en courant et était tombé sur son nez, qu'il s'était horriblement écorché, à la grande joie de ses camarades. On riait beaucoup de lui, qui ne riait de personne, de sorte qu'il n'y avait pas égalité : aussi avait-il dans ses habitudes un fond de sauvagerie et d'éloignement bien rare à son âge. Mais comment en eût-il été autrement? Souvent il avait voulu faire comme les autres ; mais, par un guignon inconcevable, il ne réussissait à rien. Quand il jouait à la drogue il perdait toujours; et, soit malice des autres tambours, soit qu'il eût en effet un nez en pomme de terre, comme le prétendait son camarade de gauche, qui tous les matins lui répétait la même plaisanterie en lui disant : « Range ton nez, que je m'aligne, » soit toute autre cause, toujours est-il que la drogue qu'on lui mettait sur le nez pinçait tellement que les larmes lui en venaient aux yeux. D'autres fois, quand on jouait à la main chaude et qu'il était pris, au lieu de frapper avec

la main, et des mains de grenadiers larges comme des battoirs de blanchisseuses, ce qui était déjà bien honnête, on prenait des ceinturons, souvent sans en ôter la boucle; il y en avait qui ôtaient leurs gros souliers à clous, et qui s'en servaient pour jouer. Le pauvre Bilboquet se relevait alors furieux, pleurant de rage et de douleur; il s'en prenait à tout le monde et ne devinait jamais. Puis, quand on était fatigué de lui avoir ainsi meurtri les mains, on le chassait en l'appelant cagne et pleurard. Le lendemain on retournait à l'exercice, et comme le malheureux tambour avait encore les mains tout endolories de la veille, les *ra* et les *fla* n'étaient pas toujours parfaits, et la canne de jonc du tambour-maître venait immédiatement rétablir la mesure. Vous comprenez qu'il y avait de quoi dégoûter Bilboquet des plaisirs militaires : aussi il était très-peu communicatif, et se tenait toujours à l'écart.

Un jour, c'était le 27 juillet, le général reçoit de l'empereur l'ordre de marcher sur une position qui était de l'autre côté d'un énorme ravin. Ce ravin était défendu par six pièces de canon qui enlevaient des files entières de soldats, et pour arriver à l'endroit qu'avait désigné l'empereur, il fallait prendre cette batterie. Le régiment de Frolut était sur le bord de la Dwina ; tout à coup on voit arriver au grand galop un aide de camp du général qui apportait l'ordre à deux compagnies de voltigeurs de s'emparer de la batterie. C'était une opération hardie et où il y avait à parier qu'il périrait plus des trois quarts de ceux que l'on y envoyait : aussi les voltigeurs, malgré leur intrépidité, se regardèrent-ils entre eux en secouant la tête et haussant les épaules; on en entendit même quelques-uns, et des plus anciens, qui disaient tout bas en grognant et en se montrant les canons : « Est-ce qu'il croit, le général, que ces cadets-là crachent des pommes cuites? Est-ce qu'il a envie de nous servir en hachis aux Cosaques, qu'il nous envoie deux cents contre cette redoute?

— Soldats, s'écria l'aide de camp, c'est l'ordre de l'empereur; » et il repartit au galop.

« Fallait donc le dire tout de suite, blanc-bec, dit alors un vieux sergent, en assujettissant sa baïonnette au bout de son fusil : allons, allons, faut pas faire attendre le caporal; quand il vous a dit de vous faire tuer, il n'aime pas qu'on rechigne. »

Cependant il y avait encore quelque hésitation dans la compagnie, et déjà deux fois le capitaine avait donné l'ordre au tambour-maître de prendre deux tambours, de se mettre en avant et de battre la charge. Celui-ci restait appuyé sur sa grande canne, hochant la tête et peu disposé à obéir. Pendant ce temps, Bilboquet, à cheval sur son tambour et les yeux levés sur son chef, sifflait un air de fifre et battait le pas accéléré avec ses

doigts. Enfin l'ordre venait d'être donné une troisième fois au tambour-maître, et il ne paraissait pas davantage disposé à obéir, lorsque tout à coup Bilboquet se lève, accroche son tambour à son côté, prend ses baguettes, et passant sous le nez du tambour-maître, le toise avec orgueil, lui rend d'un seul mot toutes les injures qu'il avait sur le cœur, et lui dit : « Viens donc, grand cagne. »

Le tambour-maître veut lever sa canne ; mais déjà Bilboquet était à la tête des deux compagnies, battant la charge comme un enragé. Les soldats s'avancent après lui et courent vers la terrible batterie. Sous la première décharge, des rangs de nos braves voltigeurs s'abattent et ne se relèvent plus. La fumée, poussée par le vent, les enveloppe, le fracas du canon les étourdit ; mais la fumée passe, le bruit cesse un instant, et ils voient debout, à vingt pas devant eux, l'intrépide Bilboquet battant la charge, et ils entendent son tambour, dont le bruit, tout faible qu'il est, semble narguer tous les gros canons qui viennent de tirer. Les voltigeurs courent toujours, et toujours devant eux le tambour et son terrible *rlan, rlan* qui les appelle ; enfin une seconde décharge de la batterie éclate, et perce d'une grêle de mitraille les débris des deux belles compagnies. A ce moment Bilboquet se retourne et voit qu'il reste à peine cinquante hommes des deux cents qui étaient partis ; aussitôt, comme transporté d'une sainte fureur de vengeance, il redouble de fracas : on eût dit vingt tambours battant à la fois ; jamais le tambour-maître n'avait si hardiment frappé une caisse. Les soldats s'élancent de nouveau et entrent dans la batterie, Bilboquet le premier, criant à tue-tête aux Russes : « Les morceaux en sont bons, les voici ; attendez, attendez !.... »

Pendant ce temps, Napoléon, monté sur un tertre, regardait exécuter cette prise héroïque. A chaque décharge il tressaillait sur son cheval isabelle ; puis, quand les soldats entrèrent dans la batterie, il baissa sa lorgnette en disant tout bas : « Braves gens ! » Dix mille hommes de la garde qui étaient derrière lui se mirent à battre des mains, et applaudirent en criant : « Bravo, les voltigeurs ! »

Aussitôt, sur l'ordre de Napoléon, un aide de camp courut jusqu'à la batterie et revint au galop.

« Combien sont-ils arrivés ? dit l'empereur. — Quarante-six, répondit l'aide de camp. — Quarante-six croix demain ! » dit l'empereur, en se retournant vers son major général.

Le lendemain, tout le régiment forma un grand cercle autour des quarante-six braves, et l'on remit à chacun d'eux la croix de la Légion d'honneur. La cérémonie était finie et tout le monde allait se retirer, lorsqu'une voix sortit du rang et fit entendre ces

mots avec un singulier accent de surprise : « Et moi ! moi ! je n'ai donc rien ! »

Le général qui avait distribué les croix se retourna et vit planté devant lui Bilboquet, les joues rouges et l'œil presque en larmes. « Toi, lui dit-il, que demandes-tu ? — Mais, mon général, j'en étais, dit Bilboquet presque en colère ; c'est moi qui battais la charge en avant, c'est moi qui suis entré le premier. — Que veux-tu, mon garçon ! on t'a oublié, répondit le général ; d'ailleurs, ajouta-t-il en considérant que c'était un enfant, tu es encore bien jeune, et on te la donnera quand tu auras de la barbe au menton ; en attendant, voilà de quoi te consoler. »

En disant ces paroles le général tendit une pièce de vingt francs au pauvre Bilboquet, qui la regarda sans penser à la prendre. Il s'était fait un grand silence autour de lui, chacun le considérait attentivement. Il était immobile, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Ceux qui s'étaient le plus moqués de lui paraissaient attendris, et peut-être allait-on élever une réclamation en sa faveur, lorsqu'il releva vivement la tête, comme s'il venait de prendre une grande résolution, et il dit au général : « C'est bon, donnez toujours, ce sera pour une autre fois ; » et sans plus de façons il mit la pièce dans sa poche et retourna à son rang en sifflant, d'un air délibéré et satisfait.

A partir de ce jour on ne se moqua plus autant du petit Bilboquet ; mais il n'en devint pas pour cela plus communicatif ; au contraire, il semblait rouler dans sa tête quelque fameux projet, et au lieu de régaler ses camarades, comme ils s'y attendaient, il serra soigneusement son argent.

Quelque temps après, les troupes françaises entrèrent à Smolensk victorieuses et pleines d'ardeur ; le jour de l'arrivée, Bilboquet alla se promener par la ville, paraissant très-content de presque tous les visages qu'il rencontrait : il les considérait d'un air riant et semblait les examiner comme un amateur qui choisit des marchandises. Il faut vous dire cependant qu'il ne regardait ainsi que les paysans qui portaient de grandes barbes. Elles étaient sans doute très-belles et très-fournies, mais toutes d'un roux si laid, qu'après un moment d'examen Bilboquet tournait la tête et allait plus loin. Enfin il arriva au quartier des Juifs. Comme en Pologne et dans toute la Russie, les Juifs, à Smolensk, vendent toutes sortes d'objets et habitent un quartier particulier. Dès que Bilboquet y fut entré, ce fut pour lui un vrai ravissement : imaginez-vous les plus belles barbes du monde, noires comme l'ébène ; car la nation juive, toute dispersée qu'elle est parmi les autres nations, a gardé la teinte brune de sa peau et le noir éclat de ses cheveux. Voilà donc Bilboquet enchanté. Enfin il se décide, et entre dans une petite boutique où se trouvait

un marchand magnifiquement barbu. Le marchand s'approche et lui demande humblement en mauvais français : « Que foulez-fous, mon petit monsir? — Je veux ta barbe, répond cavalièrement Bilboquet. — Mon parpe! dit le marchand stupéfait, fous foulez rire! — Je te dis, vaincu, que je veux ta barbe, reprend le vainqueur superbe en posant la main sur son sabre ; mais ne crois pas que je veuille te la voler : tiens, voilà un napoléon, tu me rendras mon reste. »

Le pauvre marchand voulut faire entendre raison au petit Bilboquet, mais celui-ci était entêté comme un cheval aveugle, et il s'engagea une dispute qui attira bientôt quelques soldats. Ils entrèrent pour s'informer du motif de la querelle, et ils trouvèrent si drôle l'idée du tambour, qu'ils obligèrent le Juif à lui céder sa barbe ; et l'un d'eux, perruquier du régiment, tira un rasoir de sa poche et se mit à raser le marchand sans eau ni savon ; puis, après l'avoir horriblement écorché, il remit solennellement sa tonte à Bilboquet, qui l'emporta triomphant. En arrivant au régiment il la fit coudre par le tailleur sur un morceau de peau d'âne d'un tambour crevé, et sans rien dire à personne de son dessein, il la mit au fond de son sac. On en causa pendant quelques jours, mais il fallut bientôt songer à autre chose. On se remit en marche, et personne ne pensait plus à Bilboquet quand on arriva à Moscou.

Bientôt arrivèrent d'affreux malheurs; le froid et la dévastation privèrent l'armée française de toutes ses ressources, la famine l'atteignit, et il fallut se retirer à travers un pays désert et des neiges sans fin. A peine resta-t-il quelques régiments réunis en corps d'armée et obéissant à leurs généraux. Le 9e de ligne était de ce nombre, et faisait partie de l'arrière-garde qui empêchait des milliers de Cosaques acharnés à la poursuite de l'armée de massacrer les soldats isolés.

On venait de franchir une rivière, et, pour retarder les Russes, on avait essayé de faire sauter deux arches d'un pont en bois qu'on avait traversé ; mais les tonneaux de poudre avaient été posés si précipitamment, que l'explosion ne produisit que peu d'effet : les arches furent démantibulées, mais toute la charpente appuyait encore sur une poutre qui la retenait, et qui, si les ennemis fussent arrivés, aurait facilité la reconstruction d'un pont.

Le général, voyant que le salut d'une partie de l'armée dépendait de la destruction de ce pont, ordonna à quelques sapeurs d'abattre cette poutre ; mais au moment où ils se disposaient à obéir, les Russes arrivent et commencent un feu si terrible de coups de fusils, qu'il ne paraissait pas probable qu'aucun sapeur pût arriver vivant jusqu'à la fatale poutre. Aussi allait-on se reti-

rer en se défendant, lorsque tout à coup on voit s'élancer un soldat dans la rivière, une hache sur l'épaule ; il plonge et reparaît bientôt, et à sa grande barbe on reconnaît que c'est un sapeur qui se dévoue au salut de tous. Tout le régiment attentif le suit des yeux tandis qu'il nage, et qu'autour de lui les Russes font bouillonner l'eau d'une grêle de balles ; mais le brave sapeur n'en avance pas moins vigoureusement. Enfin il arrive après des efforts inouïs, monte sur la pile, et quelques coups de hache suffisent pour abattre le reste de la poutre, qui de loin semblait énorme, mais qui était aux trois quarts brisée. La charpente des deux arches s'abîme dans la rivière, l'eau jaillit en l'air avec un fracas terrible, et le sapeur disparaît. Mais tout à coup, parmi les débris qui surnagent, on l'aperçoit se dirigeant vers la rive. Tout le monde s'y élance rempli d'admiration et de joie : car, malgré tant de malheurs, on était joyeux de voir faire de si nobles actions ; on tend des perches au nageur, on l'excite, on l'encourage ; le général lui-même s'approche jusqu'au bord de l'eau, et n'est pas peu étonné de voir sortir Bilboquet avec une grande barbe noire pendue au menton.

« Qu'est-ce que c'est que ça, s'écrie-t-il, et que signifie cette mascarade?

— C'est moi, dit le tambour, c'est Bilboquet, à qui vous avez dit qu'on lui donnerait la croix quand il aurait de la barbe au menton. En voici une qu'est fameuse, j'espère.... Allez, allez, je n'y ai rien épargné ; il y en a pour votre argent, et vos vingt francs y ont passé. »

Le général demeura stupéfait de tant de courage et de finesse à la fois. Il prit la main à Bilboquet comme s'il eût été un homme, et lui donna sur-le-champ la croix que lui-même portait à sa boutonnière, et qu'il avait gagnée aussi à force de bravoure et de services. Depuis ce temps, les anciens du régiment saluèrent Bilboquet avec amitié, et le maître-tambour ne lui donna plus de coups de canne.

CONTES, FABLES,

PARABOLES ET ALLÉGORIES.

LA BRUYÈRE.

(1644-1696.)

[Voyez page 12, pour le jugement littéraire.]

Le troupeau et le berger.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur, le berger soigneux et attentif est debout auprès de ses brebis; il ne les perd pas de vue, il les suit, les conduit, il les change de pâturage. Si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paraît, il lâche son chien qui le met en fuite. Il les nourrit, il les défend. L'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger, ou des brebis? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? Image naïve des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince!

La cour ou le château de Versailles.

L'on parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils; les jeunes gens, au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse. Ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir; ils leur préfèrent des repas, des viandes et des amours ridicules. Celui-là chez

eux est sobre et modéré qui ne s'enivre que de vin : l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide. Ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie et par toutes les liqueurs les plus violentes; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles; leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils, leurs épaules, qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignaient de cacher l'endroit par où elles pourraient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préfèrent aux naturels, et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête; il descend à moitié du corps, change les traits, et empêche qu'on ne connaisse les hommes à leur visage. Ces peuples, d'ailleurs, ont leur Dieu et leur roi. Les grands de la nation s'assemblent tous les jours, à une certaine heure, dans un temple qu'ils nomment église. Il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur Dieu, où un prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés et redoutables. Les grands forment un vaste cercle au pied de cet autel, et paraissent debout, le dos tourné directement aux prêtres et aux saints mystères, et les faces élevées vers leur roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqués. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination; car ce peuple paraît adorer le prince, et le prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment Versailles; il est à quelque quarante-huit degrés d'élévation du pôle, et à plus de onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons.

PERRAULT.

(1628-1703.)

Perrault, frère de l'architecte qui a créé la colonnade du Louvre, partageait ses loisirs entre les lettres et l'éducation de ses enfants. C'est apparemment pour l'un de ces derniers qu'il composa les *Contes des Fées*, imprimés en 1697. L'académicien les publia sous le nom de son fils Perrault d'Armancourt, tant il était loin de prévoir que son nom, à peine sauvé d'un oubli total par de longs ouvrages, jouirait d'une popularité durable, grâce au *Petit Poucet* et à d'autres fictions puériles. FAVIER.

Cendrillon.

Il était une fois un gentilhomme qui épousa en secondes noces une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles de son humeur, et qui lui ressemblaient en toutes choses. Le mari avait de son côté une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple : elle tenait cela de sa mère, qui était la meilleure personne du monde. Les noces ne furent pas plutôt faites, que la belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur : elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendait ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées, qui frottait la chambre de madame et celle de mesdemoiselles ses filles; elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paillasse, pendant que ses sœurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits des plus à la mode et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre fille souffrait tout avec patience et n'osait se plaindre à son père, qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement. Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle s'allait mettre au coin de la cheminée et s'asseoir dans les cendres : ce qui faisait qu'on l'appelait communément *Cucendron*. La cadette, qui n'était pas si malhonnête que son aînée, l'appelait *Cendrillon*. Cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal, et qu'il en pria toutes les personnes de qualité. Nos deux demoiselles en furent aussi priées, car elles faisaient grande figure dans le pays. Les voilà bien aises, et bien occupées à choisir les habits et les coiffures qui leur siéraient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon : car c'était elle qui repassait le linge de ses sœurs et qui godronnait leurs manchettes. On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait. « Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre. — Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire ; mais en récompense je mettrai mon manteau à fleurs d'or et ma barrière de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes. » On envoya quérir la bonne coiffeuse pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis,

car elle avait le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde et s'offrit même à les coiffer, ce qu'elles voulurent bien. En les coiffant, elles lui disaient : « Cendrillon, serais-tu bien aise d'aller au bal? — Hélas! mesdemoiselles, vous vous moquez de moi; ce n'est pas là ce qu'il me faut. — Tu as raison : on rirait bien si l'on voyait un Cucendron aller au bal. » Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers; mais elle était bonne, et elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étaient transportées de joie. On rompit plus de douze lacets à force de les serrer, pour leur rendre la taille plus menue; et elles étaient toujours devant leur miroir. Enfin l'heureux jour arriva : on partit, et Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put. Lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa marraine, qui la vit tout en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait. « Je voudrais bien... je voudrais bien.... » Elle pleurait si fort, qu'elle ne put achever. Sa marraine, qui était fée, lui dit : « Tu voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas? — Hélas! oui, dit Cendrillon en soupirant. — Eh bien! seras-tu bonne fille? dit sa marraine; je t'y ferai aller. » Elle la mena dans sa chambre et lui dit : « Va dans le jardin, et apporte-moi une citrouille. » Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, et la porter à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourrait faire aller au bal. Sa marraine la creusa, et, n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré; ensuite elle alla regarder dans sa souricière, où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière, et à chaque souris qui sortait, elle lui donnait un coup de sa baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval; ce qui fit un bel attelage de six beaux chevaux d'un beau gris de souris pommelé. Comme elle était en peine de quoi elle ferait un cocher : « Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratière, nous en ferons un cocher. — Tu as raison, dit sa marraine, va voir. » Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avait trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe; et l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher, qui avait une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vues. Ensuite elle lui dit : « Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir; apporte-les-moi. » Elle ne les eut pas plutôt apportés, que la marraine les changea en six laquais, qui montèrent aussitôt derrière le carrosse, avec leurs habits chamarrés, et qui s'y tenaient attachés comme s'ils n'eussent fait autre chose de toute leur vie. La fée dit alors à Cendrillon : « Eh bien! voilà de quoi aller au bal; n'es-tu pas bien aise? — Oui, mais est-ce que j'irai comme cela, avec mes vilains habits? » Sa

marraine ne fit que la toucher avec sa baguette, et en même temps ses habits furent changés en des habits de drap d'or et d'argent, tout chamarrés de pierreries; elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse; mais sa marraine lui recommanda sur toutes choses de ne pas passer minuit, l'avertissant que, si elle demeurait au bal un moment davantage, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses vieux habits reprendraient leur première forme. Elle promit à sa marraine qu'elle ne manquerait pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joie. Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venait d'arriver une grande princesse qu'on ne connaissait point, courut la recevoir; il lui donna la main à la descente du carrosse, et la mena dans la salle où était la compagnie. Il se fit alors un grand silence; on cessa de causer, et les violons ne jouèrent plus, tant on était attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue. On n'entendait qu'un bruit confus : « Ah! quelle est belle! » Le roi même, tout vieux qu'il était, ne laissait pas de la regarder, et de dire tout bas à la reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne. Toutes les dames étaient attentives à considérer sa coiffure et ses habits, pour en avoir, dès le lendemain, de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles et des ouvriers assez habiles. Le fils du roi la mit à la place la plus honorable, et ensuite la prit pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune prince ne mangea point, tant il était occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs et leur fit mille honnêtetés : elle leur fit part des oranges et des citrons que le prince lui avait donnés, ce qui les étonna fort, car elles ne la connaissaient point. Lorsqu'elles causaient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts : elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, et s'en alla le plus vite qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa marraine; et, après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiterait bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l'en avait priée. Comme elle était occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'était passé au bal, les deux sœurs heurtèrent à la porte : Cendrillon leur alla ouvrir. « Que vous êtes longtemps à revenir! » leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux et en s'étendant, comme si elle n'eût fait que de se réveiller. Elle n'avait cependant pas envie de dormir depuis qu'elles s'étaient quittées. « Si tu étais venue au bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée : il est venu la plus belle princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir; elle nous a fait mille civilités; elle nous a donné des oranges et des citrons. » Cen-

drillon ne se sentait pas de joie; elle leur demanda le nom de cette princesse; mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait pas; que le fils du roi en était fort en peine, et qu'il donnerait toute chose au monde pour savoir qui elle était. Cendrillon sourit, et leur dit : « Elle était donc bien belle! Mon Dieu, que vous êtes heureuses! ne pourrai-je point la voir? hélas! Mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours. —Vraiment! dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis; prêtez votre habit à un vilain Cucendron comme cela! il faudrait que je fusse bien folle.» Cendrillon s'attendait bien à ce refus, et elle en fut bien aise; car elle aurait été grandement embarrassée si sa sœur eût bien voulu lui prêter son habit. Le lendemain, les deux sœurs furent au bal, et Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle et ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune demoiselle ne s'ennuyait point, et oublia ce que sa marraine lui avait recommandé, de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyait pas qu'il fût encore onze heures : elle se leva, et s'enfuit aussi légèrement qu'aurait fait une biche. Le prince la suivit, mais il ne put l'attraper. Elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, et avec ses méchants habits, rien ne lui étant resté de toute sa magnificence qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avait laissée tomber. On demanda aux gardes de la porte du palais s'ils n'avaient point vu sortir une princesse : ils dirent qu'ils n'avaient vu sortir personne qu'une jeune fille fort mal vêtue, et qui avait plus l'air d'une paysanne que d'une demoiselle. Quand les deux sœurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étaient encore bien diverties, et si la belle dame y avait été : elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'était enfuie lorsque minuit avait sonné, et si promptement qu'elle avait laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde; que le fils du roi l'avait ramassée, et qu'il n'avait fait que la regarder tout le reste du bal, et qu'assurément il était fort amoureux de la belle personne à qui appartenait la petite pantoufle. Elles dirent vrai; car, peu de jours après, le fils du roi fit publier à son de trompe qu'il épouserait celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses et à toute la cour; mais inutilement. On la porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle; mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant : « Que je voie si elle ne me serait pas bonne. » Ses sœurs se mirent à rire et à se mo-

quer d'elle. Le gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela était très-juste, et qu'il avait ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon, et, approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entrait sans peine, et qu'elle y était juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle, qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la marraine, qui, ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avaient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon de tous les mauvais traitements qu'elles lui avaient fait souffrir. Cendrillon les releva et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnait de bon cœur et qu'elle les priait de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune prince, parée comme elle était. Il la trouva encore plus belle que jamais, et, peu de jours après, il l'épousa. Cendrillon, qui était aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais, et les maria dès le jour même à deux grands seigneurs de la cour.

FÉNELON.

(1651-1715.)

[Voyez page 41, pour le jugement littéraire.]

L'abeille et la mouche.

Un jour une abeille aperçut une mouche auprès de sa ruche. « Que viens-tu faire ici? lui dit-elle d'un ton furieux. Vraiment, c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec les reines de l'air! — Tu as raison, répondit froidement la mouche, on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. — Rien n'est plus sage que nous, dit l'abeille : nous seules avons des lois et une république bien policée; nous ne broutons que des fleurs odoriférantes; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine mouche importune, qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie sur des ordures.—Nous vivons comme nous pouvons, répondit la mouche : la pauvreté

n'est pas un vice; mais la colère en est un grand. Vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer; vous êtes sages dans vos lois, mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort, et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération. »

Les deux renards.

Deux renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler : ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets; après ce carnage, ils apaisèrent leur faim. L'un, qui était jeune et ardent, voulait tout dévorer; l'autre, qui était vieux et avare, voulait garder quelque provision pour l'avenir. Le vieux disait : « Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait fortune; c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager. » Le jeune répondit : « Je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours : car pour ce qui est de revenir ici, chansons ! il n'y fera pas bon demain; le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommerait. » Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant, qu'il se crève, et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux, qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits et de vivre d'économie, veut, le lendemain, retourner à sa proie, et est assommé par le maître.

Ainsi chaque âge a ses défauts : les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs; les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

Les abeilles.

Un jeune prince, au retour des zéphyrs, lorsque toute la nature se ranime, se promenait dans un jardin délicieux; il entendit un grand bruit et aperçut une ruche d'abeilles. Il s'approche de ce spectacle, qui était nouveau pour lui; il vit avec étonnement l'ordre, le soin et le travail de cette petite république. Les cellules commençaient à se former et à prendre une figure régulière. Une partie des abeilles les remplissaient de leur doux nectar; les autres apportaient des fleurs qu'elles avaient choisies entre toutes les richesses du printemps. L'oisiveté et la paresse étaient bannies

de ce petit État; tout y était en mouvement, mais sans confusion et sans trouble. Les plus considérables d'entre les abeilles conduisaient les autres, qui obéissaient sans murmure et sans jalousie contre celles qui étaient au-dessus d'elles. Pendant que le jeune prince admirait cet objet qu'il ne connaissait pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnaissaient pour leur reine, s'approcha de lui et lui dit : « La vue de nos ouvrages et notre conduite vous réjouit, mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point chez nous le désordre ni la licence; on n'est considérable parmi nous que par son travail et par les talents qui peuvent être utiles à notre république : le mérite est la seule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous, et mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous! Vous travaillerez par là à son bonheur et au vôtre; vous remplirez la tâche que le destin vous a imposée : car vous ne serez au-dessus des autres que pour les protéger, que pour écarter les maux qui les menacent, que pour leur procurer tous les biens qu'ils ont droit d'attendre d'un gouvernement vigilant et paternel. »

La métempsycose du singe.

Un vieux singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivants. Pluton voulait la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice. Mais elle fit tant de tours plaisants et badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire, et lui laissa le choix d'une condition. Elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. « Au moins, disait-elle, je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes que j'ai longtemps imités. Etant singe, je faisais des gestes comme eux; et étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. »

A peine l'âme du singe fut introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices; elle le mit dans une belle cage. Il faisait bonne chère, et discourait toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parlait pas plus sensément que lui. Il joignit à son nouveau talent d'étourdir tout le monde je ne sais quoi de son ancienne profession. Il remuait sa tête ridiculement, il faisait craquer son bec, il agitait ses ailes de cent façons. et faisait de ses pattes plusieurs tours qui sentaient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenait à toute heure

ses lunettes pour l'admirer; elle était bien fâchée d'être un peu sourde, et de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvait plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut.

Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muet. Mais il fit encore une farce devant le roi des ombres; et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisants qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il irait dans le corps d'un homme; mais comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux et importun, qui mentait, qui se vantait sans cesse, qui faisait des gestes ridicules, qui se moquait de tout le monde, qui interrompait toutes les conversations les plus polies et les plus solides pour dire rien, ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant : « Ho! ho! je te reconnais; tu n'es qu'un composé du singe et du perroquet que j'ai vus autrefois. Qui t'ôterait tes gestes et tes paroles apprises par cœur sans jugement ne laisserait rien de toi. D'un joli singe et d'un bon perroquet, on n'en fait qu'un sot homme. »

Le jeune Bacchus et le Faune.

Un jour le jeune Bacchus, que Silène instruisait, cherchait les Muses dans un bocage dont le silence n'était troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvait, avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étaient nés. Il avait même autrefois rendu des oracles, et le Temps n'avait osé l'abattre de sa tranchante faux.

Auprès de ce chêne sacré et antique se cachait un jeune faune, qui prêtait l'oreille aux vers que chantait l'enfant, et qui marquait à Silène, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisait son disciple. Aussitôt les naïades et les autres nymphes du bois souriaient aussi. Le critique était jeune, gracieux et folâtre; sa tête était couronnée de lierre et de pampre; ses tempes étaient ornées de grappes de raisin. De son épaule gauche pendait sur son côte droit, en écharpe, un feston de lierre, et le jeune Bacchus se plaisait à voir ces feuilles consacrées à sa divinité.

Le faune était enveloppé, au-dessous de la ceinture, par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avait tuée

dans les forêts. Il tenait dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paraissait derrière comme se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvait souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étaient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient : « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter? » Le faune répondit sans s'émouvoir : « Eh! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute? »

Histoire d'une vieille reine et d'une jeune paysanne.

Il y avait une fois une reine si vieille, si vieille, qu'elle n'avait plus ni dents ni cheveux; sa tête branlait comme les feuilles que le vent remue; elle ne voyait goutte, même avec ses lunettes; le bout de son nez et celui de son menton se touchaient; elle était rapetissée de la moitié, et toute en un pelotou, avec le dos si courbé, qu'on aurait cru qu'elle avait toujours été contrefaite. Une fée qui avait assisté à sa naissance l'aborda et lui dit : « Voulez-vous rajeunir? — Volontiers, répondit la reine : je donnerais tous mes joyaux pour n'avoir que vingt ans. — Il faut donc, continua la fée, donner votre vieillesse à quelqu'un dont vous prendrez la jeunesse et la santé. A qui donnerons-nous vos cent ans? » La reine fit chercher partout quelqu'un qui voulût être vieux pour la rajeunir. Il vint beaucoup de gueux qui voulaient vieillir pour être riches; mais quand ils avaient vu la reine tousser, cracher, râler, vivre de bouillie, être sale, hideuse, puante, souffrante, et radoter un peu, ils ne voulaient plus se charger de ses années; ils aimaient mieux mendier et porter des haillons. Il venait aussi des ambitieux à qui elle promettait de grands rangs et de grands honneurs. « Mais que faire de ces rangs? disaient-ils après l'avoir vue : nous n'oserions nous montrer, étant si dégoûtants et si horribles. » Mais enfin il se présenta une jeune fille de village, belle comme le jour, qui demanda la couronne pour prix de sa jeunesse; elle se nommait Péronnelle. La reine s'en fâcha d'abord; mais que faire? à quoi sert-il de se fâcher? elle voulait rajeunir. « Partageons, dit-elle à Péronnelle, mon royaume; vous en aurez une moitié, et moi l'autre : c'est bien assez pour vous qui êtes une petite paysanne. — Non, répondit la fille, ce n'est pas assez pour moi : je veux tout. Laissez-moi mon bavolet avec mon teint fleuri; je vous laisserai vos cent ans avec vos rides et la mort qui vous talonne. — Mais aussi, répondit la reine, que ferais-je, si je n'avais plus de royaume? — Vous ririez, vous danseriez, vous chanteriez comme moi, » lui dit cette fille. En par-

lant ainsi, elle se mit à rire, à danser et à chanter. La reine, qui était bien loin d'en faire autant, lui dit : « Que feriez-vous en ma place ? Vous n'êtes point accoutumée à la vieillesse. — Je ne sais pas, dit la paysanne, ce que je ferais ; mais je voudrais bien l'essayer : car j'ai toujours ouï dire qu'il est beau d'être reine. » Pendant qu'elles étaient en marché, la fée survint, qui dit à la paysanne : « Voulez-vous faire votre apprentissage de vieille reine, pour savoir si ce métier vous accommodera ? — Pourquoi non ? » dit la fille. A l'instant les rides couvrent son front, ses cheveux blanchissent ; elle devient grondeuse et rechignée ; sa tête branle et toutes ses dents aussi ; elle a déjà cent ans. La fée ouvre une petite boîte, et en tire une foule d'officiers et de courtisans richement vêtus, qui croissent à mesure qu'ils en sortent et qui rendent mille respects à la nouvelle reine. On lui sert un grand festin ; mais elle est dégoûtée et ne saurait mâcher ; elle est honteuse et étonnée ; elle ne sait ni que dire ni que faire ; elle tousse à crever ; elle crache sur son menton ; elle a au nez une roupie gluante qu'elle essuie avec sa manche ; elle se regarde au miroir, et se trouve plus laide qu'une guenuche. Cependant la véritable reine était dans un coin, qui riait et qui commençait à devenir jolie ; ses cheveux revenaient, et ses dents aussi ; elle reprenait un bon teint frais et vermeil ; elle se redressait avec mille petites façons : mais elle était crasseuse, court vêtue et faite comme un petit torchon qui a traîné dans les cendres. Elle n'était pas accoutumée à cet équipage ; et les gardes, la prenant pour quelque servante de cuisine, voulaient la chasser du palais. Alors Péronnelle lui dit : « Vous voilà bien embarrassée de n'être plus reine, et moi encore davantage de l'être : tenez, voici votre couronne, rendez-moi ma cotte grise. » L'échange fut aussitôt fait ; et la reine de revieillir, et la paysanne de rajeunir. A peine le changement fut fait que toutes deux s'en repentirent ; mais il n'était plus temps. La fée les condamna à demeurer chacune dans sa condition. La reine pleurait tous les jours. Dès qu'elle avait mal au bout du doigt, elle disait : « Hélas ! si j'étais Péronnelle, à l'heure que je parle, je serais logée dans une chaumière et je vivrais de châtaignes, mais je danserais sous l'orme avec les bergers au son de la flûte. Que me sert d'avoir un beau lit où je ne fais que souffrir, et tant de gens qui ne peuvent me soulager ? » Ce chagrin augmenta ses maux ; les médecins, qui étaient sans cesse douze autour d'elle, les augmentèrent aussi. Enfin elle mourut au bout de deux mois. Péronnelle faisait une danse ronde le long d'un clair ruisseau avec ses compagnes, quand elle apprit la mort de la reine ; alors elle reconnut qu'elle avait été plus heureuse que sage d'avoir perdu la royauté. La fée revint la voir, et lui donna à choisir de trois maris : l'un vieux, chagrin, désagréable, jaloux et cruel,

mais riche, puissant, et très-grand seigneur, qui ne pourrait ni jour ni nuit se passer de l'avoir auprès de lui; l'autre bien fait, doux, commode, aimable et d'une grande naissance, mais pauvre et malheureux en tout; le dernier, paysan comme elle, qui ne serait ni beau ni laid, qui ne l'aimerait ni trop ni trop peu, qui ne serait ni riche ni pauvre. Elle ne savait lequel prendre, car naturellement elle aimait fort les beaux habits, les équipages et les grands honneurs. Mais la fée lui dit : « Allez! vous êtes une sotte. Voyez-vous ce paysan? voilà le mari qu'il vous faut. Vous aimeriez trop le second, vous seriez trop aimée du premier; tous deux vous rendraient trop malheureuse: c'est bien assez que le troisième ne vous batte point. Il vaut mieux danser sur l'herbe ou sur la fougère que dans un palais, et être Péronnelle au village qu'une dame malheureuse dans le beau monde. Pourvu que vous n'ayez aucun regret aux grandeurs, vous serez heureuse avec votre laboureur toute votre vie. »

Histoire de Rosimond et de Braminte.

Il était une fois un jeune homme plus beau que le jour, nommé Rosimond, et qui avait autant d'esprit et de vertu que son frère aîné Braminte était mal fait, désagréable, brutal et méchant. Leur mère, qui avait horreur de son fils aîné, n'avait des yeux que pour voir le cadet. L'aîné, jaloux, invente une calomnie horrible pour perdre son frère. Il dit à son père que Rosimond allait souvent chez un voisin qui était son ennemi, pour lui rapporter tout ce qui se passait au logis et pour lui donner le moyen d'empoisonner son père. Le père, fort emporté, battit cruellement son fils, le mit en sang, puis le tint trois jours en prison, sans nourriture, et enfin le chassa de sa maison en le menaçant de le tuer s'il revenait jamais. La mère, épouvantée, n'osa rien dire; elle ne fit que gémir. L'enfant s'en alla pleurant; et, ne sachant où se retirer, il traversa sur le soir un grand bois : la nuit le surprit au pied d'un rocher; il se mit à l'entrée d'une caverne, sur un tapis de mousse où coulait un clair ruisseau, et il s'y endormit de lassitude. Au point du jour, en s'éveillant, il vit une belle femme montée sur un cheval gris avec une housse en broderie d'or, qui paraissait aller à la chasse. « N'avez-vous point vu passer un cerf et des chiens? » lui dit-elle. Il répondit que non. Puis elle ajouta : « Il me semble que vous êtes affligé; qu'avez-vous? Tenez, lui dit-elle, voilà une bague qui vous rendra le plus heureux et le plus puissant des hommes, pourvu que vous n'en abusiez jamais. Quand vous tournerez le diamant en dedans, vous

serez d'abord invisible; dès que vous le tournerez en dehors, vous paraîtrez à découvert. Quand vous mettrez l'anneau à votre petit doigt, vous paraîtrez le fils du roi, suivi de toute une cour magnifique; quand vous le mettrez au quatrième doigt, vous paraîtrez dans votre figure naturelle. » Aussitôt le jeune homme comprit que c'était une fée qui lui parlait. Après ces paroles, elle s'enfonça dans le bois. Pour lui, il s'en retourna aussitôt chez son père, avec impatience de faire l'essai de sa bague. Il vit et entendit tout ce qu'il voulut sans être découvert. Il ne tint qu'à lui de se venger de son frère, sans s'exposer à aucun danger. Il se montra seulement à sa mère, l'embrassa, et lui dit toute sa merveilleuse aventure. Ensuite, mettant l'anneau enchanté à son petit doigt, il parut tout à coup comme le prince fils du roi, avec cent beaux chevaux et un grand nombre d'officiers richement vêtus.

Son père fut bien étonné de voir le fils du roi dans sa petite maison; il était embarrassé, ne sachant quels respects il devait lui rendre. Alors Rosimond lui demanda combien il avait de fils : « Deux, répondit le père. — Je veux les voir; faites-les venir tout à l'heure, lui dit Rosimond, je veux les emmener tous deux à la cour pour faire leur fortune. » Le père, timide, répondit en hésitant : « Voilà l'aîné que je vous présente. — Où est donc le cadet? je le veux voir aussi, dit encore Rosimond. — Il n'est pas ici, dit le père, je l'avais châtié pour une faute, et il m'a quitté. » Alors Rosimond lui dit : « Il fallait l'instruire et non pas le chasser. Donnez-moi toujours l'aîné; qu'il me suive. Et vous, dit-il, parlant au père, suivez deux gardes qui vous conduiront au lieu que je leur marquerai. » Aussitôt deux gardes emmenèrent le père, et la fée dont nous avons parlé l'ayant trouvé dans une forêt, elle le frappa d'une verge d'or et le fit entrer dans une caverne sombre et profonde, où il demeura enchanté. « Demeurez-y, dit-elle, jusqu'à ce que votre fils vienne vous en tirer. » Cependant le fils alla à la cour du roi dans un temps où le jeune prince s'était embarqué pour aller faire la guerre dans une île éloignée. Il avait été emporté par les vents sur des côtes inconnues, où, après un naufrage, il était captif chez un peuple sauvage. Rosimond parut à la cour, comme s'il eût été le prince qu'on croyait perdu et que tout le monde pleurait; il dit qu'il était revenu par le secours de quelques marchands, sans lesquels il aurait péri. Il fit la joie publique. Le roi parut si transporté qu'il ne pouvait parler; et il ne se lassait point d'embrasser ce fils qu'il avait cru mort. La reine fut encore plus attendrie. On fit de grandes réjouissances dans tout le royaume. Un jour, celui qui passait pour le prince dit à son véritable frère : « Braminte, vous voyez que je vous ai tiré de votre village pour faire votre fortune; mais je sais que vous êtes

un menteur, et que vous avez, par vos impostures, causé le malheur de votre frère Rosimond : il est ici caché. Je veux que vous parliez à lui, et qu'il vous reproche vos impostures. » Braminte tremblant se jeta à ses pieds et lui avoua sa faute. « N'importe, dit Rosimond, je veux que vous parliez à votre frère, et que vous lui demandiez pardon. Il sera bien généreux s'il vous pardonne; vous ne le méritez pas. Il est dans mon cabinet, où je vous le ferai voir tout à l'heure. Cependant je m'en vais dans une chambre voisine, pour vous laisser librement avec lui. Braminte entra, pour obéir, dans le cabinet. Aussitôt Rosimond changea son anneau, passa dans cette chambre, et puis il entra par une autre porte de derrière, avec sa figure naturelle, dans le cabinet, où Braminte fut bien honteux de le voir. Il lui demanda pardon et lui promit de réparer toutes ses fautes. Rosimond l'embrassa en pleurant, lui pardonna et lui dit : « Je suis en pleine faveur auprès du prince; il ne tient qu'à moi de vous faire périr, ou de vous tenir toute votre vie dans une prison : mais je veux être aussi bon pour vous que vous avez été méchant pour moi. » Braminte, honteux et confondu, lui répondit avec soumission, n'osant lever les yeux ni le nommer son frère. Ensuite Rosimond fit semblant de faire un voyage en secret pour aller épouser une princesse d'un royaume voisin; mais, sous ce prétexte, il alla voir sa mère, à laquelle il raconta tout ce qu'il avait fait à la cour, et lui donna, dans le besoin, quelque petit secours d'argent : car le roi lui laissait prendre tout ce qu'il voulait, mais il n'en prenait jamais beaucoup. Cependant il s'éleva une furieuse guerre entre le roi et un autre voisin, qui était injuste et de mauvaise foi. Rosimond alla à la cour du roi ennemi, entra, par le moyen de son anneau, dans tous les conseils secrets de ce prince, demeurant toujours invisible. Il profita de tout ce qu'il apprit des mesures des ennemis : il les prévint et les déconcerta en tout; il commanda l'armée contre eux, il les défit entièrement dans une grande bataille, et conclut bientôt avec eux une paix glorieuse, à des conditions équitables. Le roi ne songeait qu'à le marier avec une princesse héritière d'un royaume voisin, et plus belle que les Grâces. Mais un jour, pendant que Rosimond était à la chasse dans la même forêt où il avait autrefois trouvé la fée, elle se présenta à lui. « Gardez-vous bien, lui dit-elle d'une voix sévère, de vous marier comme si vous étiez le prince; il ne faut tromper personne : il est juste que le prince pour qui l'on vous prend revienne succéder à son père. Allez le chercher dans une île où les vents que j'enverrai enfler les voiles de votre vaisseau vous mèneront sans peine. Hâtez-vous de rendre ce service à votre maître, contre ce qui pourrait flatter votre ambition, et songez à rentrer en homme de bien dans votre condition naturelle.

Si vous ne le faites, vous serez injuste et malheureux; je vous abandonnerai à vos anciens malheurs. » Rosimond profita sans peine d'un si sage conseil. Sous prétexte d'une négociation secrète dans un État voisin, il s'embarqua sur un vaisseau, et les vents le menèrent d'abord dans l'île où la fée lui avait dit qu'était le vrai fils du roi. Ce prince était captif chez un peuple sauvage, où on lui faisait garder des troupeaux. Rosimond, invisible, l'alla enlever dans les pâturages où il conduisait son troupeau; et, le couvrant de son propre manteau, qui était invisible comme lui, il le délivra des mains de ces peuples cruels. Ils s'embarquèrent; d'autres vents, obéissant à la fée, les ramenèrent : ils arrivèrent ensemble dans la chambre du roi. Rosimond se présenta à lui et lui dit : « Vous m'avez cru votre fils; je ne le suis pas : mais je vous le rends; tenez, le voilà lui-même. » Le roi, bien étonné, s'adressa à son fils et lui dit : « N'est-ce pas vous, mon fils, qui avez vaincu mes ennemis et qui avez fait glorieusement la paix? ou bien est-il vrai que vous avez fait naufrage, que vous avez été captif, et que Rosimond vous a délivré? — Oui, mon père, répondit-il. C'est lui qui est venu dans le pays où j'étais captif. Il m'a enlevé : je lui dois la liberté et le plaisir de vous revoir. C'est lui, et non pas moi, à qui vous devez la victoire. » Le roi ne pouvait croire ce qu'on lui disait : mais Rosimond, changeant sa bague, se montra au roi sous la figure du prince; et le roi épouvanté vit à la fois deux hommes qui lui parurent tous deux ensemble son même fils. Alors il offrit, pour tant de services, des sommes immenses à Rosimond, qui les refusa; il demanda seulement au roi la grâce de conserver à son frère Braminte une charge qu'il avait à la cour. Pour lui, il craignit l'inconstance de la fortune, l'envie des hommes et sa propre fragilité : il voulut se retirer dans son village avec sa mère, où il se mit à cultiver la terre. La fée, qu'il revit encore dans les bois, lui montra la caverne où son père était et lui dit les paroles qu'il fallait prononcer pour le délivrer; il prononça, avec une très-sensible joie, ces paroles : il délivra son père, qu'il avait depuis longtemps impatience de délivrer, et lui donna de quoi passer doucement sa vieillesse. Rosimond fut ainsi le bienfaiteur de toute sa famille, et il eut le plaisir de faire du bien à tous ceux qui avaient voulu lui faire du mal. Après avoir fait les plus grandes choses pour la cour, il ne voulut d'elle que la liberté de vivre loin de sa corruption. Pour comble de sagesse, il craignit que son anneau ne le tentât de sortir de sa solitude et ne le rengageât dans les grandes affaires : il retourna dans le bois où la fée lui avait apparu si favorablement. Il allait tous les jours auprès de la caverne où il avait eu le bonheur de la voir autrefois, et c'était dans l'espérance de l'y revoir. Enfin, elle s'y présenta encore à lui, et il lui rendit l'anneau enchanté. « Je vous

rends, lui dit-il, un don d'un si grand prix, mais si dangereux et duquel il est si facile d'abuser. Je ne me croirai en sûreté que quand je n'aurai plus de quoi sortir de ma solitude avec tant de moyens de contenter toutes mes passions. »

Pendant que Rosimond rendait cette bague, Braminte, dont le méchant naturel n'était point corrigé, s'abandonnait à toutes ses passions, et voulut engager le jeune prince, qui était devenu roi, à traiter indignement Rosimond. La fée dit à Rosimond : « Votre frère, toujours imposteur, a voulu vous rendre suspect au nouveau roi et vous perdre : il mérite d'être puni, et il faut qu'il périsse. Je m'en vais lui donner cette bague que vous me rendez. » Rosimond pleura le malheur de son frère, puis il dit à la fée : « Comment prétendez-vous le punir par un si merveilleux présent? Il en abusera pour persécuter tous les gens de bien et pour avoir une puissance sans bornes. — Les mêmes choses, répondit la fée, sont un remède salutaire aux uns et un poison mortel aux autres. La prospérité est la source de tous les maux pour les méchants. Quand on veut punir un scélérat, il n'y a qu'à le rendre bien puissant pour le faire périr bientôt. » Elle alla ensuite au palais; elle se montra à Braminte sous la figure d'une vieille femme couverte de haillons; elle lui dit : « J'ai tiré des mains de votre frère la bague que je lui avais prêtée, et avec laquelle il s'était acquis tant de gloire : recevez-la de moi, et pensez bien à l'usage que vous en ferez. » Braminte répondit en riant : « Je ne ferai pas comme mon frère, qui fut assez insensé pour aller chercher le prince au lieu de régner en sa place. » Braminte, avec cette bague, ne songea qu'à découvrir le secret de toutes les familles, qu'à commettre des trahisons, des meurtres et des infamies, qu'à écouter les conseils du roi, qu'à enlever les richesses des particuliers. Ses crimes invisibles étonnèrent tout le monde. Le roi, voyant tant de secrets découverts, ne savait à quoi attribuer cet inconvénient; mais la prospérité sans bornes et l'insolence de Braminte lui firent soupçonner qu'il avait l'anneau enchanté de son frère. Pour le découvrir, il se servit d'un étranger d'une nation ennemie, à qui il donna une grande somme. Cet homme vint la nuit offrir à Braminte, de la part du roi ennemi, des biens et des honneurs immenses, s'il voulait lui faire savoir par des espions tout ce qu'il pourrait apprendre des secrets de son roi.

Braminte promit tout, alla même dans un lieu où on lui donna une somme très-grande pour commencer sa récompense. Il se vanta d'avoir un anneau qui le rendait invisible. Le lendemain le roi l'envoya chercher et le fit d'abord saisir. On lui ôta l'anneau, et on trouva sur lui plusieurs papiers qui prouvaient ses crimes. Rosimond revint à la cour pour demander la grâce de son frère,

qui lui fut refusée. On fit mourir Braminte, et l'anneau lui fut plus funeste qu'il n'avait été utile à son frère.

Le roi, pour consoler Rosimond de la punition de Braminte, lui rendit l'anneau, comme un trésor d'un prix infini. Rosimond affligé n'en jugea pas de même; il retourna chercher la fée dans les bois : « Tenez, lui dit-il, voilà votre anneau. L'expérience de mon frère m'a fait comprendre ce que je n'avais pas bien compris d'abord quand vous me le dîtes. Gardez cet instrument fatal de la perte de mon frère. Hélas! il serait encore vivant, il n'aurait pas accablé de douleur et de honte la vieillesse de mon père et de ma mère, il serait peut-être sage et heureux, s'il n'avait jamais eu de quoi contenter ses désirs. Oh! qu'il est dangereux de pouvoir plus que les autres hommes! Reprenez votre anneau : malheur à ceux à qui vous le donnerez! L'unique grâce que je vous demande, c'est de ne le donner jamais à aucune des personnes pour qui je m'intéresse. »

Histoire d'Alibée, persan.

Schah-Abbas, roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour pour passer dans la campagne sans être connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle : il prit seulement avec lui un de ses courtisans. « Je ne connais point, lui dit le roi, les véritables mœurs des hommes : tout ce qui nous aborde est déguisé. C'est l'art, et non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis las de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre en me flattant; il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers qui ne me connaissent pas. » Il passa avec son confident au milieu de plusieurs villages où l'on faisait des danses, et il était ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles et sans dépense. Il fit un repas dans une cabane; et comme il avait grand'faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les aliments grossiers qu'il prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs qui bordait un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger qui jouait de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons. Il l'aborde, il l'examine : il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger était couvert ne diminuaient point l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'était quelque personne de naissance illustre qui s'était dé-

guisée; mais il apprit du berger que son père et sa mère étaient dans un village voisin, et que son nom était Alibée. A mesure que le roi le questionnait, il admirait en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étaient vifs, et n'avaient rien d'ardent ni de farouche; sa voix était douce, insinuante et propre à toucher. Son visage n'avait rien de grossier, mais ce n'était pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savait point qu'il fût tel qu'il paraissait aux autres : il croyait penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village; mais, sans éducation, il avait appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi, l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé. Il sut de lui, sur l'état des peuples, tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent. De temps en temps il riait de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageait rien dans ses réponses. C'était une grande nouveauté pour le roi que d'entendre parler si naturellement. Il fit signe au courtisan qui l'accompagnait de ne point découvrir qu'il était le roi; car il craignait qu'Alibée ne perdît en un moment toute sa liberté et toutes ses grâces, s'il venait à savoir devant qui il parlait. « Je vois bien, disait le prince au courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né que celui-ci, qui garde les moutons. Je me trouverais trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé et aussi aimable. Il me paraît propre à tout, et, si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès de moi. » Le roi emmena Alibée, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'était rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour; et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur joints ensemble altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avait de plus agréable; il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître, qui, connaissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très-considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Schah-Abbas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettait. « O beaux jours! se disait-il à lui-même, jours inno-

cents, jours où j'ai goûté une joie pure et sans péril, jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais! Celui qui m'a privé de vous, en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté. » Il voulut aller revoir son village : il s'attendrit dans tous les lieux où il avait autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parents et à tous ses amis; mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de son bon maître Schah-Abbas. Son fils Schah-Séphi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifices trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. « Il a abusé, disaient-ils, de la confiance du feu roi; il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il était dépositaire.» Schah-Séphi était tout ensemble jeune et prince : il n'en fallait pas tant pour être crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paraître réformer ce que le roi son père avait fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ces courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamants d'un prix immense, que le roi son grand-père avait accoutumé de porter dans les combats. Schah-Abbas avait fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamants, et Alibée prouva par de bons témoins que la chose avait été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvaient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Séphi de lui commander de faire dans quinze jours un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il était chargé. Au bout des quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avait en garde. Rien n'y manquait : tout était propre, bien rangé et conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, était presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut, au bout d'une grande galerie pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer qui avait trois grandes serrures. « C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. » Aussitôt le roi en colère s'écria ; « Je veux voir ce qui est au delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis? Montrez-le-moi. » A ces mots, Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne pas lui ôter ce qu'il avait de plus précieux sur la terre : « Il n'est pas juste, disait-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi,

si vous voulez, le reste, mais laissez-moi ceci. » Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibée avait amassé : il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avait les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte et l'habit de berger qu'Alibée avait porté autrefois, et qu'il revoyait souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. « Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur : ni la fortune, ni votre puissance, n'ont pu me les ôter; voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste; laissez-moi ces chers gages de mon premier état : les voilà, mes vrais biens, qui ne manqueront jamais; les voilà, ces biens simples, innocents, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire et ne se tourmentent point pour le superflu; les voilà ces biens, dont la liberté et la pureté sont les fruits; les voilà, ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instruments d'une vie simple et heureuse, je n'aime que vous; c'est avec vous que je veux vivre et mourir! Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper et troubler le repos de ma vie? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité. Je ne garde que ce que j'avais quand le roi votre père vint par ses grâces me rendre malheureux. » Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée, et, étant indigné contre les courtisans qui l'avaient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier et fut chargé des affaires les plus secrètes; mais il revoyait tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenait toujours prêts dans son trésor pour les reprendre dès que la fortune inconstante troublerait sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parents que de quoi vivre dans la condition de berger, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse

MONTESQUIEU

(1689-1755.)

[Voyez page 168, pour le jugement littéraire.]

La Jalousie.

Nous fûmes conduits, par un chemin de fleurs, au pied d'un rocher affreux. Nous vîmes un antre obscur; nous y entrâmes, croyant que c'était la demeure de quelque mortel. O Dieu! qui aurait pensé que ce lieu eût été si funeste? A peine y eus-je mis le pied que tout mon corps frémit; mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Une main invisible m'entraînait dans ce fatal séjour; à mesure que mon cœur s'agitait, il cherchait à s'agiter encore. « Ami! m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. » J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra, et que les vents n'agitent jamais : j'y vis la Jalousie; son aspect était plus sombre que terrible; la Pâleur, la Tristesse, le Silence, l'entouraient, et les Ennuis volaient autour d'elle; elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête, et nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. « Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une déesse plus puissante que moi.» Nous vîmes une affreuse divinité, à la lueur des langues enflammées des serpents qui sifflaient sur sa tête : c'était la Fureur. Elle détacha un de ses serpents et le jeta sur moi; je voulus le prendre : déjà, sans que je l'eusse senti, il s'était glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide; mais dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers : mon âme fut embrasée, et, dans sa violence, tout mon corps la contenait à peine; j'étais si agité qu'il me semblait que je tournais sous le fouet des Furies.

(Temple de Gnide.)

L'égoïsme et le dévouement, ou histoire des Troglodytes.

Il y avait en Arabie un petit peuple appelé troglodyte, qui descendait de ces anciens Troglodytes qui, si nous en croyons les historiens, ressemblaient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-

ci n'étaient point si contrefaits, ils n'étaient point velus comme des ours, ils ne sifflaient point, ils avaient deux yeux; mais ils étaient si méchants et si féroces, qu'il n'y avait parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avaient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitait sévèrement; mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent, et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent pour choisir un gouvernement, et, après bien des dissensions, ils créèrent des magistrats. Mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables, et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiraient plus à personne, que chacun veillerait uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattait extrêmement tous les particuliers. Ils disaient : « Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi; je vivrai heureux : que m'importe que les autres le soient? Je me procurerai tous mes besoins; et, pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les Troglodytes soient misérables. »

On était dans le mois où l'on ensemence les terres; chacun dit : « Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me faut pour me nourrir; une plus grande quantité me serait inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien. ».

Les terres de ce petit royaume n'étaient pas de même nature : il y en avait d'arides et de montagneuses, et d'autres qui, dans un terrain bas, étaient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut très-grande, de manière que les terres qui étaient dans les lieux élevés manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles : ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim par la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse; les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avaient été eux-mêmes.

Il y avait un homme qui possédait un champ assez fertile, qu'il cultivait avec grand soin : deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, occupèrent son champ; ils firent entre eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudraient l'usurper, et effectivement ils se soutinrent par là pendant plusieurs

mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvait avoir tout seul, tua l'autre et devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodytes vinrent l'attaquer ; il se trouva trop faible pour se défendre, et il fut massacré.

Un Troglodyte presque tout nu vit de la laine qui était à vendre : il en demanda le prix. Le marchand dit en lui-même : « Naturellement je ne devrais espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de blé ; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. » Il fallut en passer par là et payer le prix demandé. « Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du blé à présent. — Que dites-vous? reprit l'acheteur, vous avez besoin de blé? j'en ai à vendre : il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être ; car vous saurez que le blé est extrêmement cher et que la famine règne presque partout : mais rendez-moi mon argent, et je vous donnerai une mesure de blé ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim. »

Cependant une maladie cruelle ravageait la contrée. Un médecin habile y arriva du pays voisin, et donna ses remèdes si à propos qu'il guérit tous ceux qui se mirent entre ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avait traités demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son pays, et il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après il apprit que la maladie se faisait sentir de nouveau et affligeait plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois, et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. « Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'âme un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, et que les règles de l'équité vous sont inconnues : je croirais offenser les dieux, qui vous punissent, si je m'opposais à la justice de leur colère. »

On a vu comment les Troglodytes périrent par leur méchanceté même et furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles il n'en resta que deux qui échappèrent aux malheurs de la nation. Il y avait dans ce pays deux hommes bien singuliers : ils avaient de l'humanité, ils connaissaient la justice, ils aimaient la vertu ; autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyaient la désolation générale, et ne la ressentaient que par la pitié : c'était le motif d'une union nouvelle. Ils travaillaient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun ; ils n'avaient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié faisait naître ; et, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menaient une vie heureuse et tran-

quille : la terre semblait produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains. Ils aimaient leurs femmes et ils en étaient tendrement chéris. Toute leur attention était d'élever leurs enfants à la vertu. Ils leur représentaient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, et leur mettaient devant les yeux cet exemple si triste : ils leur faisaient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun; que vouloir s'en séparer c'est vouloir se perdre; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter : qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible; et que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfants qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même, et la vertu, bien loin de s'affaiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourrait représenter ici le bonheur de ces Troglodytes? Un peuple si juste devait être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connaître, il apprit à les craindre, et la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avait laissé de trop rude.

Ils instituèrent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles, ornées de fleurs, et les jeunes garçons les célébraient par leurs danses et par les accords d'une musique champêtre; on faisait ensuite des festins où la joie ne régnait pas moins que la frugalité.

On allait au temple pour demander les faveurs des dieux. Ce n'était pas les richesses et une onéreuse abondance : de pareils souhaits étaient indignes des heureux Troglodytes; ils ne savaient les désirer que pour leurs compatriotes : ils n'étaient aux pieds des autels que pour demander la santé de leurs pères, l'union de leurs frères, la tendresse de leurs femmes, l'amour et l'obéissance de leurs enfants.

Le soir, lorsque les troupeaux quittaient les prairies et que les bœufs fatigués avaient ramené la charrue, ils s'assemblaient, et, dans un repas frugal, ils chantaient les injustices des premiers Troglodytes et leurs malheurs; la vertu renaissant avec un nouveau peuple et sa félicité : ils célébraient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, et leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas : ils décrivaient ensuite les délices de la vie champêtre et le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnaient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompaient jamais.

La nature ne fournissait pas moins à leurs désirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux la cupidité était étrangère : ils se faisaient des présents où celui qui donnait croyait toujours avoir l'avantage. Le peuple troglodyte se regardait comme une seule famille : les troupeaux étaient presque toujours confondus; la seule peine qu'on s'épargnait ordinairement, c'était de les partager.

Un Troglodyte disait un jour : « Mon père doit demain labourer son champ; je me lèverai deux heures avant lui, et, quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré. »

Un autre disait en lui-même : « Il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodyte de nos parents; il faut que je parle à mon père, et que je le détermine à faire ce mariage. »

On vint dire à un autre que des voleurs avaient enlevé son troupeau : « J'en suis bien fâché, dit-il; car il y avait une génisse toute blanche que je voulais offrir aux dieux. »

On entendait dire à un autre : « Il faut que j'aille au temple remercier les dieux; car mon frère, que mon père aime tant et que je chéris si fort, a recouvré la santé. »

Ou bien : « Il y a un champ qui touche celui de mon père, et ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil; il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre. »

Un jour que plusieurs Troglodytes étaient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnait d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. « Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodytes; mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille! »

On vint dire à un Troglodyte que des étrangers avaient pillé sa maison et avaient tout emporté. « S'ils n'étaient pas injustes, répondit-il, je souhaiterais que les dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi. »

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie : les peuples voisins s'assemblèrent, et, sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodytes envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs qui leur parlèrent ainsi :

« Que vous ont fait les Troglodytes? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes? Non, nous sommes justes et nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits? Voulez-vous du lait de nos troupeaux ou des fruits de nos terres? Mettez bas les armes; venez au milieu de nous, et nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons par ce qu'il y a de plus sacré que, si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous

regarderons comme un peuple injuste, et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches. »

Ces paroles furent renvoyées avec mépris.

Ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodytes, qu'ils ne croyaient défendus que par leur innocence. Mais ils étaient bien disposés à la défense, ils avaient mis leurs femmes et leurs enfants au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'était emparée de leur cœur : l'un voulait mourir pour son père, un autre pour sa femme et ses enfants, celui-ci pour ses frères, celui-là pour ses amis, tous pour le peuple troglodyte : la place de celui qui expirait était d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avait encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injustice et de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchaient que le butin, n'eurent pas honte de fuir; et ils cédèrent à la vertu des Troglodytes, mais sans en être touchés.

Comme le peuple grossissait tous les jours, les Troglodytes crurent qu'il était à propos de se choisir un roi : ils convinrent qu'il fallait déférer la couronne à celui qui était le plus juste, et ils jetèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu. Il n'avait pas voulu se trouver à cette assemblée; il s'était retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avait fait de lui : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodytes, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi! Vous me déférez la couronne, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne; mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vu en naissant les Troglodytes libres et de les voir aujourd'hui assujettis. » A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes : « Malheureux jour! disait-il; et pourquoi ai-je tant vécu? » Puis il s'écria d'une voix sévère : « Je vois bien ce que c'est, ô Troglodytes; votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous; sans cela vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paraît trop dur; vous aimez mieux être soumis à un prince, et obéir à ses lois moins rigides que vos mœurs. Vous savez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses et languir dans une lâche volupté, et que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. » Il s'arrêta un moment, et ses larmes coulèrent plus que jamais. « Et que préten-

dez-vous que je fasse? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodyte? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la ferait tout de même sans moi et par le seul penchant de la nature? O Troglodytes, je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux; pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu? »

BONAVENTURE GIRAUDEAU.

(1697-1774.)

Le père Bonaventure Giraudeau, jésuite, fut un de ces hommes infatigables et dévoués qui consacraient, dans le silence et l'obscurité, leur vie tout entière à l'éducation de la jeunesse. Comme le bon Rollin, ce célèbre humaniste n'a travaillé que pour elle, et c'est à son zèle pour l'instruction qu'on est redevable des excellents livres qu'il a laissés. Outre ses ouvrages de grammaire grecque et hébraïque, qui n'ont pas encore perdu toute leur valeur, on a de lui l'*Évangile médité* et les *Histoires et Paraboles du P. Bonaventure.* « Le style de l'*Évangile médité*, dit Feller, est pur, coulant, naturel; la manière en est grande, noble, les idées vastes, et les réflexions profondes; » au jugement d'un écrivain protestant, « tout y est digne du fils de Dieu; tout y répond à la sublimité de sa doctrine et à l'excellence de ses saints préceptes. » Les *Paraboles* sont écrites d'un style parfaitement adapté à la simplicité touchante de ce genre évangélique : elles sont ingénieuses, naïves et frappantes; elles sont à la portée des enfants et des gens du peuple; en même temps elles sont faites pour plaire aux lecteurs les plus délicats : elles rappellent la touche de Fénelon.

Le roi de Cosmie.

La ville de Cosmie était la capitale d'un grand royaume de même nom. L'île d'Eonie n'en était pas fort éloignée; mais il y avait entre les Eoniens et les Cosmiens une telle antipathie, que, quoique les Eoniens fussent originairement une colonie de Cosmiens, ces deux peuples n'avaient entre eux aucun commerce ni aucune communication. S'il arrivait même que quelque Cosmien, poussé par la tempête, abordât à cette île, on le saisissait aussitôt,

et on le reléguait dans la Pétrée ou la Serpentine, pays ainsi nommé parce qu'il n'y avait là que des rochers, des forêts, des bêtes fauves, et une multitude effroyable de serpents de toute espèce. Les habitants de cet infortuné pays ne se nourrissaient que de fruits sauvages et amers, n'avaient pour logement que des cavernes, et se faisaient entre eux une guerre plus cruelle que celle que leur faisaient les bêtes fauves et les serpents. Autant ce pays était horrible et ses habitants malheureux, autant le reste de l'île était un séjour charmant, où les habitants vivaient dans l'abondance, les richesses, la paix, l'union et toutes sortes de délices; et cette partie de l'île, séparée de l'autre par une chaîne de montagnes impénétrables, s'appelait le Fortunat, non-seulement parce que le pays était fortuné, mais encore parce qu'on n'y admettait aucun étranger qui n'abordât à l'île avec une grande fortune et d'immenses richesses.

Il y avait dans la ville de Cosmie une coutume ou une loi assez bizarre : c'est que, tous les ans, le sénat élisait un nouveau roi et détrônait l'ancien. On choisissait le nouveau roi parmi les étrangers, afin qu'il ignorât la loi du sénat, que le peuple ignorait lui-même. Le roi, pendant le court espace de son règne, disposait à son gré et des peuples et des richesses du royaume; mais au bout de l'an, lorsqu'il s'y attendait le moins, on le dépouillait de tout, on lui bandait les yeux, on l'embarquait et on le faisait entrer en canot dans l'unique port par où l'on pouvait aborder dans l'Eonie. Il était aussitôt saisi; et étant reconnu à l'habit pour un Cosmien, et se trouvant d'ailleurs pauvre et dénué de toutes choses, on le reléguait dans la Serpentine, pour y passer misérablement le reste de ses jours.

Il arriva une année qu'on choisit pour roi un étranger nommé Eumène. C'était un homme fort sage et réglé dans ses mœurs, d'ailleurs homme d'esprit, et doué surtout d'une prudence consommée. Dès qu'il fut sur le trône, il commença à réfléchir sur la manière dont il y était monté; il était surtout étonné de n'entendre point parler de son prédécesseur, de ne voir personne de sa famille, et de ne savoir ni comment il était mort, ni même s'il était mort et ce qu'il était devenu. Il faisait souvent des questions sur tout cela; mais, au lieu de lui répondre, on ne l'entretenait que de sa grandeur et de sa puissance. Ces flatteries ne le satisfaisaient pas, et ne faisaient que le confirmer dans l'idée où il était qu'il y avait là-dessous quelque mystère. Ne pouvant venir à bout d'éclaircir ses soupçons, il s'appliqua du moins à bien gouverner son royaume, à y faire régner la justice, fleurir les arts et le commerce, à soulager les peuples, à les rendre bons et heureux. Il sut même payer de sa personne dans une guerre qu'il eut à soutenir; il se mit à la tête de ses troupes, remporta une glorieuse

victoire, et fit une paix avantageuse aux vainqueurs et aux vaincus. Son nom devint célèbre, cher à ses peuples, et glorieux chez l'étranger. Mais tout cet éclat ne l'éblouissait pas : il eût préféré un mot d'éclaircissement sur ce qui l'inquiétait à toutes les louanges qu'on lui prodiguait. Quand un roi cherche sincèrement la vérité, il n'est pas possible qu'il ne la trouve. Un sénateur, charmé des vertus d'Eumène, s'aperçut de son embarras, et, ayant eu avec lui un entretien particulier, il lui découvrit, sous le secret, la loi mystérieuse de l'État; Eumène l'embrassa, le remercia, et lui recommanda, de son côté, de ne dire à personne qu'il lui eût fait cette confidence.

Le roi, charmé de cette découverte, songea à en profiter pour éviter la Serpentine. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter : un coup de vent fit échouer sur les côtes de Cosmie une barque d'Eoniens. La nouvelle en étant venue à la cour, on ne manqua pas de dire au roi que ces Eoniens étaient des ennemis de l'État, et qu'il fallait les traiter comme tels. Mais le roi répondit que ces malheureux ne pouvaient être regardés comme ennemis de l'État, et qu'ils ne méritaient que de la pitié et des secours; il ordonna qu'on les fît venir à la cour, où il les traita honorablement. Par bonheur pour lui, plusieurs de ces Eoniens étaient des principaux du royaume d'Eonie. Il eut avec eux des conférences particulières, où, leur ayant déclaré que son dessein était d'aller s'établir parmi eux, il convint avec eux des mesures qu'il y avait à prendre pour faire passer secrètement en Eonie les trésors dont il pouvait disposer. Tout étant réglé, il congédia les Eoniens, leur fit de magnifiques présents, et envoya au roi d'Eonie une couronne d'or, enrichie de diamants, et une autre, presque pareille, à la reine mère. Après leur départ, le roi, sans oublier le soin de son royaume, songea à amasser le plus de trésors qu'il pourrait; et toutes les semaines il en envoyait une barque chargée en Eonie.

Cependant la fin de son règne arriva, et le sénat vint la lui annoncer. Il n'en fut point étonné, parce qu'il s'y attendait, et qu'il avait pris ses mesures. Il se laissa dépouiller sans murmurer; il se laissa bander les yeux, embarquer et conduire. Les seigneurs éoniens qu'il avait si bien traités l'attendaient au port; ils le conduisirent à la cour, où on lui remit tous ses trésors, et où il jouit toujours depuis de la faveur du roi, de l'amitié des grands et de la considération du peuple.

Si vous aviez été à la place d'Eumène, et que vous eussiez su ce qu'il savait, n'en auriez-vous pas fait autant que lui? Eh! que ne le faites-vous donc? Ne voyez-vous pas que la Cosmie n'est autre chose que ce monde; que l'Eonie est l'éternité; la Serpentine, l'enfer; et le Fortunat, le paradis?

Pierre l'Imbécile.

Un paysan, nommé Pierre, qui n'avait vu que son village, fut averti que son frère était mort sans enfants dans la capitale de la province, et qu'il laissait un bien considérable; qu'il eût à se présenter au plus tôt pour recueillir cette riche succession. A cette nouvelle, maître Pierre prend son bâton un beau matin et se met en chemin. Il n'eut pas fait deux lieues qu'il rencontra une rivière : c'était la première qu'il eût vue de sa vie. Il n'avait vu chez lui que des torrents qui ne mettaient pas plus de temps à se dissiper qu'à se former. Quand il vit cette rivière large et profonde : « Oh ! oh ! dit-il, voilà bien de l'eau ! il faut qu'il ait bien plu dans ce pays-ci, tandis que chez nous on se plaint de la sécheresse; je l'avais bien ouï dire, que le temps n'était pas le même partout : voilà comme on apprend en voyageant. Que faire, cependant? continua-t-il. Il faut bien attendre que cette eau passe. » Ce qui lui persuadait que l'eau serait bientôt écoulée, c'est que, la rivière faisant un coude du côté d'où l'eau venait, il ne voyait de ce côté-là que très-peu d'eau; d'ailleurs, il observait que l'eau coulait rapidement. Sur ces observations, notre imbécile prit le parti de s'asseoir et d'attendre que l'eau fût écoulée.

Le batelier, qui était de l'autre côté de la rivière, voyant cet homme assis, avança son bateau, et, étant près de terre : « Ne voulez-vous pas passer la rivière? lui dit-il. — Oui, répliqua le paysan. — Eh bien ! reprit l'autre, montez donc dans le bateau.

— Oh ! répliqua notre homme, je ne suis pas si pressé que je veuille exposer ma vie dans votre bateau; j'ai bien le moyen d'attendre. — Tant qu'il vous plaira, » dit le batelier, qui crut que cet homme se moquait de lui. Cependant il se présenta d'autres passagers qui s'embarquèrent. Pierre admirait leur témérité, et continuait d'attendre que l'eau fût écoulée, pour passer à son aise; mais la rivière coulait toujours.

Il attendit ainsi jusqu'au soir; mais, voyant que la nuit approchait, il remit la partie au lendemain et retourna chez lui, ne doutant pas que le lendemain la rivière ne fût à sec. Il revint le lendemain, et la rivière coulait encore; il revint trois jours après, et la rivière coulait encore. « Assurément, dit-il, quelque sorcier se met de la partie, et je vois bien que cette succession n'est pas pour moi. » Dans son dépit, il céda tous ses droits à Jacques, son cousin, qui fut plus fin que lui, qui passa la rivière en bateau, recueillit la succession et revint fort riche dans son village, où il fut un gros monsieur, tandis que maître Pierre resta dans sa cabane et

dans sa misère, et ne retira de sa succession que le surnom d'imbécile : depuis que l'on sut son aventure, on ne l'appela plus que Pierre l'Imbécile.

Qui s'imaginerait que la plupart des hommes, au regard de l'héritage céleste qu'ils ont à recueillir, tombent dans la même folie que le paysan dont nous venons de parler? Car examinez les pécheurs et tous ceux qui mènent une vie peu chrétienne et peu fervente, et vous verrez que tous attendent que la rivière s'écoule.

(Paraboles.)

BLANCHET.

(1707-1784.)

L'abbé Blanchet s'était surtout attaché à bien narrer, art qui, en fait de littérature, lui paraissait la clef de tous les autres : aussi, peu d'hommes ont poussé à un si haut degré le talent de raconter avec grâce et de donner des formes agréables et piquantes aux moindres bagatelles. Pour se perfectionner à la fois dans l'art d'écrire et de parler, il avait commencé par verser, disait-il, du français dans les moules des anciens.... Il cultiva les muses latines et françaises, et l'on a de lui quelques pièces de poésie d'un genre délicat et agréable, dont la plupart furent attribuées aux meilleurs poëtes du temps, qui ne s'en défendaient pas. A ce sujet, l'abbé Blanchet disait en riant : « Je suis charmé que les riches adoptent mes enfants.... » Ses deux principaux ouvrages sont : *Variétés morales et amusantes, Apologues et Contes orientaux.* L'un et l'autre recueils prouvent de l'esprit et du goût. « Quant à la diction, dit Dussaulx, son biographe, le négligé des grâces lui plaisait beaucoup plus que toutes leurs parures. Ses écrits, traductions ou compositions portaient le même caractère d'un goût sûr et d'une pureté de style qui rappelle le siècle de Louis XIV. » NOEL.

La modestie ou l'Académie silencieuse.

Il y avait à Hamadan une célèbre académie, dont le premier statut était conçu en ces termes : « Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et ne parleront que le moins qu'il sera possible. » On l'appelait l'Académie silencieuse, et il n'était point en Perse de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis. Le

docteur Zeb, auteur d'un petit livre excellent, intitulé *le Bâillon*, apprit, au fond de sa province, qu'il vaquait une place dans l'Académie silencieuse. Il part aussitôt; il arrive à Hamadan, et, se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au président ce billet : « Le docteur Zeb demande humblement la place vacante. » L'huissier s'acquitta sur-le-champ de la commission; mais le docteur et son billet arrivaient trop tard, la place était déjà remplie.

L'Académie fut désolée de ce contre-temps; elle reçut, un peu malgré elle, un bel esprit de la cour, dont l'éloquence vive et légère faisait l'admiration de toutes les ruelles, et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des bavards, une tête si bien faite, si bien meublée! Le président, chargé d'annoncer au docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvait presque s'y résoudre et ne savait comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé, il fit remplir d'eau une grande coupe, mais si bien remplie, qu'une goutte de plus eût fait déborder la liqueur; puis il fit signe qu'on introduisît le candidat. Il parut avec cet air simple et modeste qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le président se leva, et, sans proférer une seule parole, il lui montra d'un air affligé la coupe emblématique, cette coupe si exactement pleine. Le docteur comprit de reste qu'il n'y avait plus de place à l'Académie; mais, sans perdre courage, il songeait à faire comprendre qu'un académicien surnuméraire n'y dérangerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose, il la ramasse, il la pose délicatement sur la surface de l'eau, et fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte.

A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains; on laissa dormir les règles pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu par acclamation. On lui présenta sur-le-champ le registre de l'Académie, où les récipiendaires devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc; et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remercîment. Mais, en académicien vraiment silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire mot. Il écrivit en marge le nombre cent, c'était celui de ses nouveaux confrères; puis en mettant un zéro devant le chiffre, il écrivit au-dessous : « Ils n'en vaudront ni moins ni plus (0100). » Le président répondit au modeste docteur avec autant de politesse que de présence d'esprit : il mit le chiffre *un* devant le nombre *cent*, et il écrivit : « Ils en vaudront dix fois davantage (1100). »

(Apologues orientaux.)

SAINT-LAMBERT.

(1717-1803.)

Le poëme des *Saisons* a fait toute la célébrité de Saint-Lambert, et il est peu connu comme prosateur; ses titres en ce genre sont assez modestes. Quelques articles donnés à l'*Encyclopédie*, tous empreints d'une aridité qui ne vient pas tout entière des sujets; plusieurs discours académiques où il dispensait avec parcimonie les louanges aux récipiendaires, mais dans lesquels il eut le bon esprit de prendre la défense des écrivains du siècle de Louis XIV contre leurs détracteurs; enfin, un *Catéchisme universel* ou *Principes des mœurs chez toutes les nations*, ouvrage qui l'occupa longtemps, et qui n'a pas vu le jour, mais dont la faible portée philosophique de l'auteur, les faux principes dont il était imbu et sa morale plus que facile ne doivent pas inspirer beaucoup de regrets : telle est la partie la plus volumineuse des écrits en prose de Saint-Lambert. La partie la plus estimée est encore moins considérable : elle se compose des *Mémoires sur la vie de Bolingbrocke*, de quelques *Contes*, parmi lesquels on distingue *l'Abénaki* et *les deux Amis*, et d'un recueil de *Fables orientales* imitées de Saadi. Saint-Lambert peut être jugé en peu de mots : il n'a point de génie, mais il a de l'esprit et beaucoup de goût; il rachète surtout sa faiblesse par la pureté de son goût : en lisant ses ouvrages on ne s'étonne pas d'entendre dire au prince de Ligne qu'il avait *le ton excellent*.

Le bon ministre.

Le puissant Aaron-Raschid commençait à soupçonner que son visir Giafar ne méritait pas la confiance qu'il lui avait donnée : les femmes d'Aaron, les habitants de Bagdad, les courtisans, les derviches, censuraient le visir avec amertume. Le calife aimait Giafar; il ne voulut point le condamner sur les clameurs de la ville et de la cour. Il visita son empire : il vit partout la terre bien cultivée, la campagne riante, les hameaux opulents, les arts utiles en honneur et la jeunesse dans la joie. Il visita ses places de guerre et ses ports de mer : il vit de nombreux vaisseaux qui menaçaient les côtes de l'Afrique et de l'Asie; il vit des guerriers disciplinés et contents. Ces guerriers, les matelots et les peuples des campagnes s'écriaient : « O Dieu ! bénissez les fidèles en prolongeant les jours d'Aaron-Raschid et de son visir Giafar; ils

maintiennent dans l'empire la paix, la justice et l'abondance : tu manifestes, grand Dieu, ton amour pour les fidèles en leur donnant un calife comme Aaron et un visir comme Giafar! » Le calife, touché de ces acclamations, entre dans une mosquée, s'y précipite à genoux et s'écrie : « Grand Dieu! je te rends grâces : tu m'as donné un ministre dont mes courtisans me disent du mal et dont mes peuples me disent du bien. »

Le besoin du cœur.

Le visir Azamet avait plu dans sa jeunesse au sultan Mahmoud, qui l'éleva aux premières dignités de l'empire. Dès qu'Azamet fut en place, il voulut réformer les abus; mais les grands et les imans le perdirent dans l'esprit du prince, et même du peuple. Au moment de sa disgrâce, il entendit s'élever contre lui le cri de la haine universelle : « Puisse le scorpion de Cachant piquer la main d'Azamet! puissé-je le rencontrer au passage du Poul-Serro, et le précipiter dans l'abîme! » Telles étaient les imprécations des Persans contre le malheureux visir.

Privé de ses biens et sans amis, Azamet se retira dans les rochers du Khorassan; là il vivait seul dans une jolie cabane qu'il avait construite, et il cultivait un petit terrain au bord d'un ruisseau.

Il y avait deux ans qu'il vivait dans cette solitude, lorsque le sage Usbeck découvrit sa retraite. Les conseils vertueux d'Usbeck n'avaient pas peu contribué à la perte du visir. Le sage, qui n'avait pas oublié son ami dans sa disgrâce, partit pour le Khorassan.

Usbeck n'était plus qu'à une parasange de la cabane du ministre, lorsqu'il le rencontra; ils se reconnurent, ils s'embrassèrent; le sage versait des larmes; le visage d'Azamet était riant, son front était serein, et la joie était dans ses yeux. « Béni soit le prophète, qui donne de la force aux malheureux! dit Usbeck; celui qui possédait une belle maison dans les riches plaines du Ghilan est content d'habiter une cabane dans les rochers du Khorassan. O Azamet : ta vertu t'a suivi dans ces déserts, elle te console d'avoir perdu les roses d'Hérat, les turquoises de Nichapour et les soies du Mazandéran; mais a-t-elle pu te consoler de vivre seul? Il faut des compagnons à ceux même qui n'ont point d'amis; quelle solitude n'est pas un tombeau? »

Ils approchaient cependant de la cabane d'Azamet, où il n'était pas rentré depuis le matin; ils entendirent le hennissement d'un jeune cheval qui venait en bondissant à leur rencontre :

quand il fut près du visir, il le caressa et marcha devant lui en sautant et hennissant.

Usbeck vit accourir d'une prairie voisine deux belles génisses, qui passèrent devant Azamet et semblaient lui offrir leur lait et présenter leur tête à son joug; elles se mirent à sa suite. A quelques pas de là, deux chèvres, suivies de deux chevreaux, descendirent d'un rocher; elles témoignèrent par leurs cabrioles la joie de revoir leur maître, qu'elles accompagnèrent en badinant autour de lui.

Bientôt du fond d'un petit verger couvert de jeunes arbres sortirent quatre ou cinq moutons; ils bêlaient, ils bondissaient et léchaient les mains d'Azamet, qui les leur tendait en souriant; en même temps quelques pigeons vinrent se poser sur sa tête et ses épaules. Il entrait dans le petit verger qui environnait sa cabane, lorsqu'un coq l'aperçut et fit un cri de joie; tandis que le coq en chantant et plusieurs poules en caquetant augmentaient son cortége, un âne qui paissait dans le verger se mit à braire.

Mais les démonstrations de joie et d'amour dans tous ces animaux n'égalaient pas celles de deux jeunes chiens blancs qui attendaient Azamet à sa porte; ils ne venaient pas au-devant de lui, et semblaient vouloir lui montrer qu'ils gardaient fidèlement sa demeure qu'il leur avait confiée; mais, au moment qu'il entrait, ils l'accablèrent des caresses les plus vives : ils rampaient autour de lui, ils se jetaient à ses pieds, ils les léchaient; leurs regards étaient passionnés, le langage de leur passion était un murmure doux et tendre; à la moindre caresse que leur rendait leur maître, ils s'élançaient, ils faisaient de longs circuits autour de la cabane, en courant et en aboyant de toute leur force; l'excès du plaisir leur donnait de la folie; ils revenaient bien vite, en haletant et en suffoquant, s'étendre encore aux pieds d'Azamet. Usbeck souriait à ce spectacle : « Eh bien! dit le visir, tu me vois tel que j'ai été dès mon enfance, l'ami des êtres sensibles : j'ai voulu faire le bonheur des hommes, ils se sont opposés à mes desseins; je rends ces animaux heureux, et je jouis de leur reconnaissance; tu vois qu'enfermé dans les rochers du Khorassan, j'ai des compagnons, et que ma solitude n'est pas un tombeau; je vis encore, ô mon cher Usbeck! je vis encore, j'aime et je suis aimé. »

L'Abénaki.

Pendant les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages abénakis défit un détachement anglais; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course, et

acharnés à les poursuivre; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort; il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps, un vieux sauvage armé d'un arc s'approche de lui et se dispose à le percer d'une flèche; mais, après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer; ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais; il en fit moins son esclave que son compagnon; il lui apprit la langue des Abénakis et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais; quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui, et, après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes et se mirent en campagne.

Le vieillard, qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux, accompagné de son prisonnier.

Les Abénakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance:

« Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Écoute; je t'ai sauvé la vie; je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étais-tu lorsque je t'ai conduit dans ma cabane? tes mains étaient celles d'un enfant, elles ne servaient ni à te nourrir, ni à te défendre; ton âme était dans la nuit, tu ne savais rien; tu me dois tout. Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, et pour lever la hache contre nous? »

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abénaki.

Le sauvage mit les deux mains sur son visage en baissant la tête, et, après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur : « As-tu un père?—Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. — Oh! qu'il est malheureux! » s'écria le sauvage; et après un moment de silence, il ajouta : « Sais-tu que j'ai été père?... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber

dans le combat; il était à mon côté, je l'ai vu mourir en homme; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé; mais je l'ai vengé... Oui, je l'ai vengé. » Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissements qu'il ne voulait pas laisser échapper; ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se calma peu à peu, et se tournant vers l'orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais : « Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière? As-tu du plaisir à le regarder? — Oui, dit l'Anglais, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel. — Eh bien!... je n'en ai plus, » dit le sauvage en versant un torrent de larmes. Un moment après, il montra au jeune homme un manglier qui était en fleurs : « Vois-tu ce bel arbre? lui dit-il; as-tu du plaisir à le regarder? — Oui, j'ai du plaisir à le regarder. — Je n'en ai plus, » reprit le sauvage avec précipitation; et il ajouta tout de suite : « Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève et les fleurs du printemps. »

ANDRIEUX.

(1759-1833.)

Les qualités distinctives du talent de M. Andrieux sont la finesse et le badinage élégant.... Il ne court point après les détails agréables, mais il les trouve à volonté, toujours plaisant, jamais bouffon; toujours ingénieux, jamais bel esprit. Il faut des productions telles que les siennes pour maintenir.... la pureté de la langue et du goût

M. J. Chénier

Le contrat de mariage.

Chez un de nos anciens jurisconsultes, célèbre par ses lumières, par sa probité sévère et par ses qualités aimables, se présenta ces jours derniers un charmant couple de jeunes gens : le garçon pouvait avoir vingt-cinq ans; la jeune fille en paraissait dix-huit. Tous deux venaient consulter l'homme de loi.

Celui-ci les fait asseoir et demande au jeune homme ce qui l'amène. « Je suis Bercel, le fils d'un de vos anciens amis.... — Ah! c'est vous, mon cher enfant!.... Mon amitié pour votre père date de loin : il y a trente ans environ que j'ai dressé les conditions de

son contrat de mariage. Comment se porte-t-il? — Assez bien, reprit le jeune homme; cependant il est retenu à Dijon par un accès de goutte. En son absence, aurez-vous la bonté de remplir sa place et de donner des conseils paternels à son fils? Il s'agit de me rendre à peu près le même service que vous lui rendîtes il y a trente ans; vous voyez ma future. » La jeune personne avait les yeux baissés, et ses joues devinrent toutes rouges.

« Eh bien! dit le bon avocat, eh bien! mes enfants, je suis à vos ordres; entrons en matière; discutons vos intérêts, ceux de vos familles. — Comment? nos intérêts! s'écria Bercel d'un air de surprise, il s'agit de nous unir; ce n'est pas un marché que nous voulons faire : c'est un mariage. — Pourquoi donc, reprit le jurisconsulte, si vous ne voulez pas faire de stipulations d'intérêt, venir consulter un homme de loi? Pourquoi dresser un contrat de mariage? — Vraiment, nous aurions pu nous en dispenser, peut-être. Permettez-moi, monsieur, de vous parler franchement : je viens chez vous pour obéir à mon père, qui m'a écrit de faire un contrat de mariage et de vous prier d'en dresser les articles. Pour moi, je ne croyais pas cela fort nécessaire. Personne ne peut mieux savoir que nous-mêmes à quelles conditions nous voulons nous épouser : aussi vous dirai-je que notre projet de contrat est tout prêt, et que nous venons seulement vous le communiquer et vous en demander votre avis. — Est-ce que vous avez fait ce projet vous-même? — Oui, monsieur. — Vous connaissez apparemment les lois? vous entendez les affaires? — Moi, en aucune façon : je suis imprimeur. — Mais comment?.... — Je vais vous surprendre davantage : dans le projet que vous allez lire, il y a plusieurs articles qui sont d'elle, de ma future; il était bien juste qu'elle y mît du sien. En un mot, il est peu question d'intérêt dans nos articles; ils sont faits pour régler l'union de bons cœurs qui s'aiment, d'amants qui s'épousent. Nous les avons déjà lus à la digne mère de Sophie, qui les a approuvés. Je vous connais assez de réputation, monsieur, pour être persuadé d'avance qu'ils obtiendront aussi votre suffrage; j'ose même compter sur votre médiation pour faire agréer à mon père que je ne fasse point d'autre contrat de mariage que celui-ci. »

Le consultant avait été d'abord étonné; ensuite il avait applaudi intérieurement aux idées de l'aimable jeune homme, et pour avoir le plaisir de les lui entendre développer davantage, il prit le rôle de contradicteur. « Voyons donc ces beaux articles!.... dit-il; serait-il possible que vous eussiez oublié l'exclusion des dettes l'un de l'autre contractées avant le mariage, l'apport de chacun des futurs, la mise en communauté, le préciput, le douaire, la stipulation des propres, la clause du remploi?.... — Ah! de grâce, interrompit Bercel, épargnez-nous ces mots barbares où nous

n'entendons rien; toutes ces clauses, toutes ces précautions ennemies par lesquelles deux familles, au moment même où elles s'unissent, semblent s'avertir qu'elles se craignent et se méprisent, tout cela prévient-il les fraudes, les discussions, les procès? J'ai entendu dire qu'au contraire c'en est la source éternelle.

> Les *si*, les *car*, les contrats sont la porte
> Par où la noise entra dans l'univers.

Nous tâcherons au moins, Sophie et moi, qu'elle n'entre pas chez nous. Voyez si nous nous y sommes bien pris pour l'en écarter. Voici notre contrat de mariage. »

Il donna alors à lire à l'avocat les articles suivants :

Art. 1er. Nous aimant bien et depuis longtemps, et nous connaissant assez pour être certains que l'un de nous deux ne peut être heureux que par l'autre, nous nous unissons pour vivre toujours ensemble en bons époux et en bons citoyens. Elle sera moi, et je serai elle; il sera moi, et je serai lui.

Art. 2. Je promets à Sophie de consacrer toutes mes pensées, tous mes travaux, tout mon être, à la faire subsister avec probité et décence, elle et les enfants qu'elle me donnera.

Art. 3. Je promets à Auguste de contribuer avec lui à préserver notre ménage de la gêne et du besoin; pour cela, je me ferai de l'ordre une habitude, et de l'économie un devoir.

Art. 4. Je me dépêche d'avouer que je suis quelquefois emporté et violent dans mes mouvements de colère; je demande grâce pour le premier moment.

(De la main de la jeune personne : « Il sera peut-être quelquefois dur à passer; mais.... accordé. »

Art. 5. Il faudra bien aussi qu'on me pardonne quelque chose. Je puis avoir des inégalités dans l'humeur, et je me sens très-disposée à être jalouse.

(De l'écriture du jeune homme : « Passe pour des caprices, à condition qu'ils ne seront pas trop fréquents. A l'égard de l'autre défaut, je serais tenté de m'en réjouir. Celle qui sera un peu jalouse ne donnera sans doute jamais matière à jalousie. »)

Art. 6. Nous sommes persuadés qu'entre gens qui s'aiment, les disputes et les refroidissements viennent presque toujours de petites causes; c'est pour cela que nous nous engageons, dans toutes les choses de peu de conséquence, à ne pas suivre notre propre goût, mais à être toujours empressés de le sacrifier l'un à l'autre.

(De la main de la future : « Dans les occasions d'importance, il sera juste que ce soit lui qui décide; car il a plus de jugement et de connaissance que moi. »)

Art. 7. Par suite de l'article précédent, chacun de nous sera toujours habillé ou paré au gré de l'autre.

« Fort bien, interrompit le lecteur : en suivant cette règle, le mari ne risquera pas de déplaire à sa femme par trop de négligence; et la femme, par une élégance excessive, ne cherchera pas à plaire à d'autres qu'à son mari. »

Art. 8. Les mots *je veux, j'exige, j'entends,* et autres semblables, sont absolument rayés de notre dictionnaire.

Art. 9. Sophie ne laissera jamais échapper en compagnie la moindre marque d'un défaut de considération pour son époux. Le plus grand encouragement qu'une femme puisse donner aux galants, c'est de laisser apercevoir qu'elle a de son mari une médiocre opinion.

« Ma mère, dit ici la jeune personne, pouvait se dispenser de nous faire insérer cet article. — De même que le suivant, qui est aussi de sa façon, répondit le jeune homme. »

Art. 10. Auguste honorera sa femme, afin qu'elle soit honorée d'autrui; il lui témoignera estime et confiance, et se gardera bien surtout de donner en sa présence l'avantage sur elle à aucune autre femme, en quelque point que ce soit.

Art. 11. Nous nous souviendrons sans cesse que le défaut de propreté et de soin de sa personne peut amener la répugnance et le dégoût. La propreté est au corps ce que l'amabilité est à l'âme : c'est ce qui sert à plaire.

Art. 12. Presque toutes les femmes nourrissent aujourd'hui leurs enfants et les soignent elles-mêmes. J'espère qu'Auguste approuvera que je m'acquitte de mes devoirs de mère.

(De la main du jeune homme : « J'allais le demander. »)

Art. 13. Sophie prendra bien garde qu'on ne gâte la raison de nos enfants dans leurs premières années. Elle ne leur dira et ne souffrira qu'on leur dise aucune de ces niaiseries qui peuvent leur laisser, pour toute la vie, de fausses idées ou des impressions dangereuses.

(En marge : « J'y ferai la plus sérieuse attention. »)

Art. 14. Pour me mettre en état de suivre les vrais principes d'une bonne éducation, il faudra qu'Auguste me les indique. J'ai déjà beaucoup profité dans ses entretiens. J'espère qu'il continuera à former mon jugement. Les soins qu'il me donnera tourneront au profit de tout ce qui lui sera cher.

(En marge : « Sophie a un excellent guide dans son heureux naturel. »)

Art. 15. Quoique notre tendresse réciproque nous assure que nous ne manquerons jamais à tout ce que nous venons de nous prescrire, cependant nous convenons de garder chacun par devers nous les présents articles signés de tous deux; si l'un de nous paraissait en oublier un seul point, il sera permis à l'autre de les lui remettre sous les yeux.

« Mais me voici presqu'à la fin, dit alors l'avocat aux deux futurs, et il n'y a pas un mot relatif à l'intérêt!.... Il faut pourtant bien.. . — Si fait, interrompit Auguste; je n'ai pas oublié ce qui vous paraît si essentiel; lisez notre dernier article : il roule tout entier sur l'argent, et je crois que ce sujet y est traité comme il doit l'être. — Voyons donc, reprit l'avocat. »

Art. 16 et dernier. L'un n'aura rien qui n'appartienne à l'autre. Ce n'est pas la peine de compter ce que chacun apporte, lorsqu'on met tout en commun.

Signé : De tout mon cœur, AUGUSTE BERCEL.

Pour la vie, ÉMILIE-SOPHIE LÉTANG, future femme BERCEL.

Le jurisconsulte était touché jusqu'aux larmes à la fin de cette lecture; cependant il continua ses objections apparentes : « Vous n'avez pas pensé à tout, leur dit-il; et arrivant la dissolution du futur mariage par séparation en justice ou par la mort de l'un des conjoints, voyons quelles sont alors vos conventions. Que stipulez-vous pour ces deux cas? — Il est vrai que ces idées ne nous sont pas venues. — Mais, moi, je dois prévoir les événements!.... Si vous aviez lu, comme moi, des milliers de contrats de mariage!.... Si vous y aviez vu ces mots dix fois répétés : le survivant d'eux!.... — Le survivant!.... ah! ciel, comment peut-on?... Il n'y aura pas de survivant entre nous.... — Oh! non, j'en réponds pour moi, dit la jeune fille en couvrant d'une main ses yeux, qui laissèrent échapper quelques larmes.

— Non, reprit le jeune homme, je ne conçois pas comment sont faits ceux qui, au moment même où ils s'unissent, peuvent entendre parler de clauses semblables? car, enfin, leur mariage ne peut être dissous que de deux manières : eh bien! comment souffrent-ils que l'acte qui commence et doit assurer leur bonheur soit attristé d'une pensée funeste ou souillé d'une prévoyance immorale? Eh! à quoi cela sert-il? N'y a-t-il pas des lois que nous devons croire plus sages que nous? Les lois sont la Providence de l'ordre social : c'est à elles qu'il faut s'en rapporter.

— Vous êtes un brave garçon, s'écria l'avocat en l'embrassant; et je suis entièrement de votre avis. Je n'ai feint de vous contredire que pour vous donner occasion de mieux développer des sentiments que j'honore. Mes enfants, je vous demande la faveur d'être un des témoins d'une union qui sans doute sera heureuse; je m'engage, mon cher Auguste, à faire approuver cet acte par votre père; bien plus, je veux qu'à mes frais un notaire le reçoive en forme authentique, afin que le souvenir et l'exemple en demeurent : ce notaire pourra se vanter d'avoir, une fois en sa vie, passé un véritable contrat de mariage. »

CHATEAUBRIAND.

(1769.)

[Voyez page 85, pour le jugement littéraire.]

L'Espérance.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la Religion et de la Vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés; la Foi et la Charité lui disent : « Ma sœur, » et elle se nomme l'Espérance.

L'Amour chrétien.

Lorsque Dieu veut mettre dans le cœur de l'homme ces chastes ardeurs d'où sortent des miracles de vertu, c'est au plus beau des esprits du ciel que ce soin important est confié : Uriel est son nom. D'une main il tient une flèche d'or tirée du carquois du Seigneur, de l'autre un flambeau allumé au foudre éternel. Sa naissance ne précéda point celle de l'univers; il naquit avec Ève, au moment même où la première femme ouvrit les yeux à la lumière récente. La puissance créatrice répandit sur le chérubin ardent un mélange des grâces séduisantes de la mère des humains et des beautés mâles du père des hommes; il a le sourire de la pudeur et le regard du génie. Quiconque est frappé de son trait divin ou brûlé de son flambeau céleste, embrasse avec transport les dévoûments les plus héroïques, les entreprises les plus périlleuses, les sacrifices les plus douloureux. Le cœur ainsi blessé connaît toute la délicatesse des sentiments; sa tendresse s'accroît dans les larmes et survit aux désirs satisfaits. L'amour n'est point pour ce cœur un penchant borné et frivole, mais une passion grande et sévère, dont la noble fin est de donner la vie à des êtres immortels.

La Mort.

Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables : c'est la Mort. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des cachots qui brûlent derrière elle ; son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses ossements. Sa tête est ornée d'une couronne changeante, dont elle dérobe les joyaux aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre et de la bure dont elle a dépouillé le riche et l'indigent. Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne ; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté. On la croirait sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décèle la vie ; elle paraît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main, elle tient une faux comme un moissonneur, de l'autre elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha. C'est le Crime qui ouvre les portes de l'enfer, et c'est la Mort qui les referme.

La Jalousie.

Par delà des marais croupissants et des lacs de soufre et de bitume, dans les vastes régions de l'enfer, s'ouvre un cachot, séjour du plus infortuné des habitants de l'abîme : c'est là que le démon de la jalousie fait entendre ses éternels hurlements. Couché parmi des vipères et d'affreux reptiles, jamais le sommeil n'approcha de ses yeux. L'inquiétude, le soupçon, la vengeance, le désespoir, et une sorte d'amour féroce, agitent ses regards ; des chimères occupent et tourmentent son esprit. Il tressaille ; il croit entendre des bruits mystérieux ; il croit poursuivre de vains fantômes ; pour éteindre sa soif brûlante, il boit dans une coupe d'airain un poison composé de ses sueurs et de ses larmes ; ses lèvres tremblantes respirent l'homicide ; au défaut de la victime qu'il cherche sans cesse, il se frappe lui-même d'un poignard, oubliant qu'il est immortel.

La Renommée.

Aux extrémités du monde, sous le pôle dont l'intrépide Cook mesura la circonférence à travers les vents et les tempêtes, au milieu des terres australes qu'une barrière de glaces dérobe à la curiosité des hommes, s'élève une montagne qui surpasse en hauteur les sommets les plus élevés des Andes dans le nouveau monde ou du Tibet dans l'antique Asie.

Sur cette montagne est bâti un palais, ouvrage des puissances infernales. Ce palais a mille portiques d'airain ; les moindres bruits viennent frapper les dômes de cet édifice, dont le silence n'a jamais franchi le seuil.

Au centre du monument est une voûte tournée en spirale comme une conque, et faite de sorte que tous les sons qui pénètrent dans le palais y aboutissent; mais, par un effet du génie de l'architecte des mensonges, la plupart de ces sons se trouvent faussement reproduits; souvent une légère rumeur s'enfle et gronde en entrant par la voie préparée aux éclats du tonnerre, tandis que les roulements de la foudre expirent en passant par les routes sinueuses destinées aux faibles bruits.

C'est là que, l'oreille placée à l'ouverture de cet immense écho, est assis sur un trône retentissant un démon, la Renommée. Celte puissance, fille de Satan et de l'Orgueil, naquit autrefois pour annoncer le mal. Avant le jour où Lucifer leva l'étendard contre le Tout-Puissant, la Renommée était inconnue. Si un monde venait à s'animer ou à s'éteindre; si l'Éternel avait tiré un univers du néant, ou replongé un de ses ouvrages dans le chaos; s'il avait jeté des soleils dans l'espace, créé un nouvel ordre de séraphins, essayé la bonté d'une lumière, toutes ces choses étaient aussitôt connues dans le ciel par un sentiment intime d'admiration et d'amour, par le chant mystérieux de la céleste Jérusalem. Mais, après la rébellion des mauvais anges, la Renommée usurpa la place de cette intention divine. Bientôt précipitée aux enfers, ce fut elle qui publia dans l'abîme la naissance de notre globe, et qui porta l'ennemi de Dieu à tenter la chute de l'homme. Elle vint sur la terre avec la Mort, et dès ce moment elle établit sa demeure sur la montagne, où elle entend et répète confusément ce qui se passe sur la terre, aux enfers et dans les cieux.

LA MENNAIS.

(1782.)

[Voyez page 500, pour le jugement littéraire.]

Les douleurs de la vie, ou le vieillard chargé d'un faix de ramée.

Au temps où les feuilles jaunissent, un vieillard, chargé d'un faix de ramée, revenait lentement vers sa chaumière, située sur a pente d'un vallon.

Et du côté où s'ouvrait le vallon, entre quelques arbres jetés çà et là, on voyait les rayons obliques du soleil, déjà descendu sous l'horizon, se jouer dans les nuages du couchant et les teindre de couleurs innombrables, qui peu à peu allaient s'effaçant.

Et le vieillard, arrivé à sa chaumière, son seul bien avec le petit champ qu'il cultivait auprès, laissa tomber le faix de ramée, s'assit sur un siége de bois noirci par la fumée de l'âtre et baissa la tête sur sa poitrine dans une profonde rêverie.

Et de fois à autre sa poitrine gonflée laissait échapper un court sanglot, et d'une voix cassée il disait :

« Je n'avais qu'un fils, ils me l'ont pris ; qu'une pauvre vache, ils me l'ont prise pour l'impôt de mon champ. »

Et puis, d'une voix plus faible, il répétait : « Mon fils, mon fils ! » et une larme venait mouiller ses vieilles paupières, mais elle ne pouvait couler.

Comme il était ainsi s'attristant, il entendit quelqu'un qui disait : « Mon père, que la bénédiction de Dieu soit sur vous et sur les vôtres !

« Les miens ! dit le vieillard, je n'ai plus personne qui tienne a moi ; je suis seul. »

Et, levant les yeux, il vit un pèlerin debout, à la porte, appuyé sur un long bâton ; et, sachant que c'est Dieu qui envoie les hôtes, il lui dit :

« Que Dieu vous rende votre bénédiction ! Entrez, mon fils : tout ce qu'a le pauvre est au pauvre. »

Et, allumant sur le foyer son faix de ramée, il se mit à préparer le repas du voyageur.

Mais rien ne pouvait le distraire de la pensée qui l'oppressait : elle était là toujours sur son cœur.

Et le pèlerin, ayant connu ce qui le troublait si amèrement, lui dit : « Mon père, Dieu vous éprouve par la main des hommes. Cependant il y a des misères plus grandes que votre misère. Ce n'est pas l'opprimé qui souffre le plus, ce sont les oppresseurs. »

Le vieillard secoua la tête et ne répondit point.

Le pèlerin reprit : « Ce que maintenant vous ne croyez pas, vous le croirez bientôt. »

Et, l'ayant fait asseoir, il posa les mains sur ses yeux ; et le vieillard tomba dans un sommeil semblable au sommeil pesant, ténébreux, plein d'horreur, qui saisit Abraham, quand Dieu lui montra les malheurs futurs de sa race.

Et il se passa en lui des choses qu'on ne peut dévoiler.... Et le vieillard, s'étant réveillé, rendit grâces à la Providence de la part qu'elle lui avait faite dans les douleurs de la vie.

Et le pèlerin lui dit : « Espérez et priez ; la prière obtient tout.

Votre fils n'est pas perdu ; vos yeux le reverront avant de se fermer. Attendez en paix les jours de Dieu. »

Et le vieillard attendit en paix.

(Paroles d'un croyant.)

La solidarité, ou les deux voisins.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant : « Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants? »

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté : « car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants. »

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant : « car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque? »

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : « Je veux voir les petits de cette pauvre mère; plusieurs sans doute ont déjà péri. » Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie; et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : « Pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

« Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

« Et si l'un et l'autre nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux. »

(Paroles d'un croyant.)

KÉRATRY.

Justification de la Providence, ou le voyageur et le palais.

Un homme s'égare pendant la nuit; à la lueur d'un ciel étoilé, il découvre un palais : il y entre. Des serviteurs de toute espèce s'empressent sur ses pas, et lui témoignent, chacun dans son langage, qu'ils ont reçu l'ordre de pourvoir à ses besoins; quelques-uns se taisent, et n'en remplissent pas moins leur ministère. Partout le mouvement règne autour de lui. On attache aux lambris des lampes étincelantes; on réchauffe les foyers; on lui apporte des fourrures en hiver, des fruits délicieux et rafraîchissants en été. Les désirs ne lui semblent permis que pour devenir à son profit des occasions de bienfaits. Une horloge magnifique, visible de tous les appartements, sonne les heures et donne le signal des travaux, qui rentrent encore dans la classe des jouissances. Les mouvements de ce régulateur sont si bien calculés, que Greenham lui-même eût bien désespéré d'atteindre à cette précision.

A peine le voyageur a-t-il senti la douce invasion du sommeil, qu'un sombre rideau s'abaisse devant lui, et que le silence est ordonné autour de sa couche. Son réveil est marqué par de nou-

velles attentions dont il est l'objet. Les maîtres du palais ne se montrent pas, mais il les suppose occupés dans le secret de leurs appartements. Il s'éloigne, et il poursuivra sa route sans les avoir personnellement vus. Mais, frappé de l'accord, de l'ordre, de la majesté, de la promptitude et de l'exactitude du service qui s'est fait sous ses yeux, il emporte avec lui le sentiment de leur présence. Il se gardera, toute sa vie, de dire qu'il a résidé dans un château abandonné, où son arrivée aurait été un accident imprévu, et où rien n'aurait été préparé pour le recevoir.

Il se permettra encore moins de penser que le propriétaire est un être malfaisant, sur ce que, de nouveaux voyageurs s'étant présentés, au lieu de jouir fraternellement des douceurs de cet asile, ils se sont pris de querelle ensemble.

Il ne sera pas surpris que de cette mésintelligence il soit résulté divers accidents, tels que la faim et la détresse d'un certain nombre de commensaux privés en partie des bienfaits de l'hospitalité offerte à tous par l'avidité et l'égoïsme de quelques audacieux; car il a remarqué que les buffets, les lits de repos et les garde-robes étaient assez copieusement garnis pour suffire à tous les besoins.

La conviction de cette vérité est tellement établie dans les esprits, qu'à une petite exception près, les hôtes les moins favorisés, en se retirant du palais, n'en franchissent la porte extérieure qu'avec des regrets et des larmes. Quelques-uns accusent de leurs peines passées des envieux ou des malveillants, d'autres de faux amis; il en est qui s'accusent eux-mêmes; tous se disent qu'il était possible de couler des jours heureux dans cet asile, avec le bon esprit de jouir en paix des biens communs qu'il offrait, ou d'y suppléer par le travail et la concorde. La mauvaise foi tient seule un autre langage.

Cependant le désordre momentané dont il a été témoin provoque les réflexions du voyageur. Il s'étonne que le prince hospitalier qui a recueilli tant d'inconnus auxquels il ne devait rien, en intervenant dans leurs débats, n'ait empêché ni les spoliations ni les violences. A ses yeux, ces abus de la force blessent autant les lois de la justice que la majesté du trône. Il se représente principalement quelques honnêtes compagnons de route qui, par la bonté de leur caractère, ont excité tout son intérêt, et qui, avec des droits à un meilleur sort, ont été indignement dépouillés et outragés.

C'est au milieu des tristes pensées que ces souvenirs réveillent que le voyageur poursuit son chemin. Mais, tout à coup, il est abordé par un vieillard qui le salue, en lui disant : « Croyez-vous que les choses en restent là? Le prince a tout vu, il a tout entendu. Chacun sera traité suivant ses œuvres. Ne savez-vous pas

que, par un pouvoir dont la source se perd dans les âges, il oblige les voyageurs qui traversent la forêt à séjourner plus ou moins de temps dans le château, pour qu'il puisse acquérir une connaissance parfaite de leurs bonnes qualités? Indulgent pour les fautes, mais sévère pour toute habitude coupable, il va les attendre dans un palais voisin de celui que nous quittons, et où le même pouvoir les forcera de porter leurs pas : c'est là qu'il se réserve de récompenser et de punir; c'est là que chacun rendra un hommage volontaire ou forcé aux saintes lois de la justice. »

A ces mots, un coup de lumière frappe l'intelligence du voyageur. Tout s'explique, tout se dévoile à ses yeux. Il ne s'étonne plus que des doutes outrageants auxquels il s'est abandonné sur le compte du souverain avec lequel il contracta le droit de l'hospitalité; également consolé du passé et rassuré sur l'avenir, il s'avance vers le terme de sa course; déjà il entrevoit sans frayeur le péristyle du second palais, dont l'architecture, d'un style un peu austère, se dessine dans le lointain vaporeux. Placé sous la main d'un maître qui lui doit protection et justice, il s'endormira partout avec confiance. Il a été vu : c'est assez.

LETTRES.

Saint Grégoire de Nazianze [1] a tracé les règles du style épistolaire dans la lettre suivante adressée à Nicobule, un de ses amis :

« Vous me demandez comment on doit écrire une lettre : voici, mon cher Nicobule, quelques observations dont vous pourrez faire votre profit. Il est des gens qui, dans leurs lettres, cheminent toujours sans savoir où s'arrêter; d'autres, au contraire, affectent un laconisme déplacé : c'est ce qui s'appelle tirer au delà ou en deçà du but, et s'écarter du juste milieu qui consiste à se régler sur le besoin. Avez-vous beaucoup de choses à dire ? vous feriez mal de vous resserrer dans un espace trop étroit. Un mot suffit-il pour rendre votre pensée ? Épargnez-moi des détails prolixes, partant peu agréables. On doit mesurer la longueur ou la brièveté d'une lettre sur ce qui en fait le sujet. Ce n'est pas assez d'être précis ; il faut sur toutes choses être clair : une lettre n'est pas une énigme; mieux vaudrait être un peu causeur que d'être obscur en visant trop à la brièveté. En un mot, une lettre écrite avec la clarté convenable, une lettre bien écrite est celle qui, entendue de l'ignorant comme de l'homme instruit, plaît à tous deux également. Une troisième qualité, c'est la grâce. Sans elle, une lettre est sèche, triste, monotone; avec elle, au contraire, le style s'égaye et coule avec douceur. Maximes piquantes, proverbes cités à propos, petites anecdotes, suspensions badines, saillies ingénieuses, elle admet tout ce qui peut éveiller l'esprit, mais toutefois sans affectation. La pourpre ne s'emploie qu'en bordure, et la lettre ne souffre qu'une élégance sans apprêt. Le style figuré n'y est de mise qu'à cette condition, qu'il se montrera rarement et avec modestie. Nous laisserons aux rhéteurs les apostrophes, les antithèses, les nombres de phrases distribués avec symétrie, ou si parfois il nous prend envie de leur emprunter cet appareil, que ce soit en nous jouant. Je ne puis mieux finir que par ce trait d'un apologue : Autrefois les oiseaux se disputant la royauté, et chacun s'empressant d'orner son plumage, l'aigle seul jugea que sa plus belle parure était de

1. Saint Grégoire de Nazianze, ce théologien si élevé, savait s'abaisser à propos. Nous avons de lui un assez grand nombre de lettres, pour la plupart familières, écrites dans l'abandon de l'amitié. Toutes respirent le naturel le plus facile et le plus délicat. Génie souple, fécond, vraiment inépuisable, unissant l'atticisme à la philosophie, la grâce la plus aimable à une érudition variée, il est de tous les anciens celui qui a porté le plus loin la supériorité dans tous les genres. M. GUILLON.

n'en point avoir. La plus belle lettre, à mon avis, est celle qui tire toute sa parure de la manière simple, aisée, naturelle, dont elle est écrite. Telles sont, je crois, les qualités du style épistolaire. Ce que je puis avoir omis vous sera suggéré par vos propres réflexions, ou suppléé par les habiles maîtres que vous entendez tous les jours. »

La lettre n'étant qu'une conversation écrite, il est aussi difficile de l'imiter, si l'on travaille pour le public, que de transporter dans un ouvrage la vérité du dialogue. Deux hommes, Balzac et Voiture, ont composé des lettres avec des peines incroyables; on prétend même qu'une lettre leur coûtait jusqu'à quinze jours de travail: « c'étaient des prodigues, dit Dussault; ils usaient de leurs richesses sans consulter les convenances, et mettaient des diamants sur leurs robes de chambre. » Cette recherche de mauvais goût leur a procuré la vogue du moment, mais leur réputation devait tomber parce qu'ils manquent de naturel.

« Les lettres de VOITURE, dit La Harpe, autrefois si recherchées, qui faisaient les délices de la cour et de la ville, ne sont plus lues que par la curiosité, et comme on va voir dans un garde-meuble les modes du temps passé. Cependant il faut convenir qu'il eut une sorte d'esprit qui lui était particulière, et qui devait le distinguer: c'était un enjouement quelquefois délicat et fin, qui contrastait avec l'emphase oratoire de Balzac, et la galanterie fade et alambiquée des poëtes et des romanciers de son temps; mais chez lui l'affectation gâte tout, et ses succès mêmes servirent à l'égarer. On lui trouvait de l'agrément: il voulut être toujours agréable, et cessa d'être naturel. Il se mit à raffiner sur tout, et à travailler son badinage et sa gaieté, qui dès lors ne furent le plus souvent que de mauvaises équivoques, des quolibets, des pointes énigmatiques, un jargon précieux; enfin il trouva le moyen de tomber dans ce qu'on appelle le *phébus*, en voulant être gai, comme tant d'autres en voulant être sublimes. Il ressemblait à ces plaisants de profession, à ces bouffons de société, qui, se croyant toujours obligés de faire rire, pour deux ou trois traits heureux qu'ils rencontrent, se permettent cent sottises. Tel est Voiture dans ses lettres. »

Cependant on est convenu que le faux bel esprit n'était point naturel à Voiture. « Il n'en prenait le ton, dit Marmontel, que par contagion, par vanité, par habitude. Il ne lui manquait qu'une société moins gâtée du côté du goût pour faire de lui un excellent écrivain. » Sa réputation littéraire durant sa vie fut une des plus grandes dont homme de lettres ait jamais joui, et Boileau lui-même en a été la dupe.

Ce judicieux critique retrouve toute sa sévérité pour apprécier BALZAC, qui pourtant n'avait pas d'autre défaut, et n'avait pas une moindre réputation. On l'appelait de son temps le grand *épistolier*. Voici comme il en parle : « On peut dire que jamais personne n'a mieux su sa langue que lui, et n'a mieux entendu la propriété des

mots et la juste mesure des périodes. C'est une louange que tout le monde lui donne encore ; mais on s'est aperçu tout d'un coup que l'art où il s'est employé toute sa vie était l'art qu'il savait le moins, je veux dire l'art de faire une lettre : car, bien que les siennes soient toutes pleines d'esprit et de choses admirablement dites, on y remarque partout les deux vices les plus opposés au genre épistolaire, c'est à savoir l'affectation et l'enflure ; et on ne peut plus lui pardonner ce soin vicieux qu'il a de dire toutes choses autrement que le reste des hommes. De sorte que tous les jours on retorque contre lui ce même vers que Maynard a fait autrefois à sa louange :

Il n'est point de mortel qui parle comme lui.

Il y a pourtant encore des gens qui le lisent ; mais il n'y a plus personne qui ose imiter son style, ceux qui l'ont fait s'étant rendus la risée de tout le monde. »

Deux grands écrivains de la fin du même siècle ont mieux réussi en oubliant leur métier d'auteurs lorsqu'ils écrivaient dans l'intimité, et l'on admirera toujours les lettres de Racine et de Boileau. Celles de Boileau portent toutes un cachet de simplicité, de pureté et de raison qui les fait étudier à juste titre. Il y a autant de naturel et plus de sentiment dans celles de Racine : on y voit un ami qui épanche son âme dans celle de son ami ; un père tendre qui instruit ses enfants, et qui n'est occupé qu'à inspirer des sentiments vertueux à son fils et à le diriger dans les sentiers de la prudence et de la justice.

Toutefois, dans le genre épistolaire, c'est Madame de Sévigné qui tient le premier rang : c'est le plus beau modèle qu'on puisse citer, mais il est dangereux comme tout modèle parfaitement original. Dans ses lettres tout est naïf, tout est simple, rapide comme le sentiment. Quand elle fait de l'esprit, on voit que c'est sans gêne, sans contrainte ; que c'est un jeu de son imagination dont elle rit la première. Tous ses récits sont animés ; ce sont des tableaux. On n'a jamais raconté les plus petits détails avec plus d'intérêt. Son imagination prompte et riante embellit tout ce qu'elle décrit. On oublie l'auteur ; on ne voit plus que l'objet dont elle nous entretient. Ses tournures sont vives, ses expressions justes et pittoresques ; c'est le pinceau le plus brillant, mais le plus naturel. Ses lettres, d'ailleurs, sont semées d'anecdotes, de réflexions, de traits de morale qui attachent et qui instruisent. Elles n'ont pas toutes le même mérite ; mais il n'y en a point où l'on ne reconnaisse Madame de Sévigné.

On l'a souvent comparée à Montaigne et à La Fontaine, et rien n'est plus juste que l'application qu'on lui a faite du jugement que La Harpe a porté de notre fabuliste : « Il a inventé sa manière d'écrire, et cette invention n'est pas commune ; elle lui est demeurée tout entière : il en a trouvé le secret et l'a gardé. Il n'a été, dans son style, ni imitateur ni imité : c'est là son mérite. Comment s'en rendre compte ? Il échappe à l'analyse, qui peut faire valoir tant

d'autres talents, et qui ne peut approcher du sien. Définit-on bien ce qui nous plaît ? Peut-on discuter ce qui nous charme ? Quand nous croirons avoir tout dit, le lecteur ouvrira le livre, et se dira qu'il a senti cent fois davantage; et peut-être, si ce génie heureux et facile pouvait lire tout ce que nous écrivons à sa louange, peut-être nous dirait-il : « Vous vous donnez bien de la peine pour expliquer comment j'ai su plaire; il m'en coûtait bien peu pour y parvenir. »

« Dans les lettres de Sévigné, dit Marmontel, on voit distinctement ce que l'esprit de société avait acquis de politesse, d'élégance, de mobilité, de souplesse, d'agrément dans sa négligence, de finesse dans sa malice, de noblesse dans sa gaieté, de grâce et de décence dans son abandon même et dans toute sa liberté; on y voit les progrès rapides que le bon esprit avait fait faire au goût depuis le temps peu éloigné où Balzac et Voiture étaient les merveilles du siècle. Madame de Sévigné a laissé douter si elle avait le goût des grandes choses; mais celui des petites ne fut jamais plus pur, plus délicat que dans ses lettres : elles en sont un modèle achevé. »

« Ses lettres, dit La Harpe, sont de toutes les heures; à la ville, à la campagne, en voyage, on lit Madame de Sévigné. N'est-ce pas un livre précieux que celui qui vous amuse, vous intéresse et vous instruit presque sans vous demander d'attention ? c'est l'entretien d'une femme très-aimable, dans lequel on n'est point obligé de mettre du sien.... Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Elle est toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte; elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Une imagination active et mobile, comme l'est ordinairement celle des femmes, l'attache successivement à tous les objets; dès qu'elle s'en occupe, ils prennent un grand pouvoir sur elle. Voyez dans ses lettres la mort de Turenne : personne ne l'a pleuré de si bonne foi; mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer. »

Après le nom de Madame de Sévigné, il se présente une foule de noms plus ou moins célèbres, plus ou moins obscurs, sur lesquels nous ne pouvons que glisser rapidement : celui de sa fille, Madame DE SIMIANE, dont la vivacité provençale fait le principal mérite; celui de son cousin BUSSY-RABUTIN, plus célèbre par sa vanité que par son esprit sec, froid et compassé, dont les lettres sont semées de traits agréables, mais, beaucoup plus, d'idées communes, et surtout imprégnées de beaucoup d'égoïsme et de suffisance; celui de BOURSAULT [1], qui se distingue par quelques mots spirituels, mais dont l'esprit est souvent étouffé par un style trivial; celui de Madame DE MAINTENON, qui écrit avec beaucoup d'esprit et avec pureté, mais avec sécheresse; celui de Madame DE LA FAYETTE, qui apporte assez ordinairement la délicatesse touchante et la grâce aimable qu'on était en droit d'attendre de l'auteur de *Zaïde* et de *la Prin-*

1. L'auteur du *Mercure galant*.

cesse de Clèves ; celui du naïf et bon LA FONTAINE, qu'il est inutile de songer à caractériser autrement ; celui de FLÉCHIER, froid, correct et harmonieux comme à son ordinaire ; celui de FÉNELON, qui écrivait comme il pensait, sans prétention et sans effort, dans le calme d'une conscience pure, sous la dictée de l'innocence et de la paix ; mais cette inspiration, si tranquille et toujours la même, donne à ses lettres un caractère de ressemblance assez voisin de la monotonie.

Nous ne pouvons citer tous les hommes, ni surtout toutes les femmes, qui se sont signalés dans le genre épistolaire. Nous mentionnerons cependant encore Madame DE VILLARS [1], qui a écrit avec un style pur, facile et spirituel, des détails curieux et fidèles sur les mœurs espagnoles ; Mademoiselle AÏSSÉ, dont les lettres sont intéressantes par une foule d'anecdotes contées avec grâce et sans prétention, et surtout par les sentiments tendres et généreux dont elles sont empreintes ; FONTENELLE, qui se montre esprit fin, délié, lucide et raisonnable, mais trop guindé et trop maniéré ; le prince DE LIGNE, qui vise trop à l'effet et à l'originalité, et, en grand seigneur, s'occupe beaucoup de sa personne ; MONTESQUIEU, qui se dédommage de la sévérité de ses études par une grande familiarité avec ses amis ; J. J. ROUSSEAU, toujours ferme et vigoureux, quelquefois brusque et sauvage, travaillant son style, serrant ses pensées, sachant allier, quand il convient, les formes les plus sévères du respect aux reproches les plus cruels, à la moquerie la plus acérée, dédaignant la faible pointe de l'ironie vive et plaisante, si familière à Voltaire, mais employant l'arme plus solide de l'ironie grave, et faisant tournoyer sa fronde pour lancer à point son accablant sarcasme ; BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, dont les lettres respirent le doux parfum de la nature, et sont remplies de ces sentiments que l'âme n'exhale que dans la solitude ou dans la compagnie d'amis intimes ; BEAUMARCHAIS, vif, âpre et léger, pétillant comme un feu d'artifice, jouant et mordant comme un singe, se transformant comme un caméléon, le Voltaire des rues, aussi malin, presque aussi méchant, moins correct et moins poli que lui, aimant trop les longues peintures et les minutieux détails ; DIDEROT, narrateur chaleureux, appréciateur exalté, souffrant de quitter pour des causeries l'alambic où il aime à distiller ses contemplations psychologiques, ne pouvant parler tranquillement, et cachant l'effort qu'il se fait par un enthousiasme factice qu'il applique à tout ; MIRABEAU, dont le cœur est un volcan, dont les sentiments et le style coulent comme une lave brûlante, âme tourmentée qui se soulève sans cesse et ne peut reprendre le niveau du calme ; THOMAS, qui relâche les durs ressorts de sa phrase et dépose les échasses où il se guinde, le manteau dans lequel il se drape, pour s'entretenir avec ses chers amis, surtout avec le bon Ducis ; DUCIS, à l'âme pieuse et aimante, à l'imagination mélancolique et amou-

1. Mère du vainqueur de Denain.

reuse de la solitude, dont la gaieté douce éclaire de temps en temps la saine philosophie; Mademoiselle DELAUNAY, depuis Madame de Staël, qui allie l'esprit et la finesse d'une femme à la maturité de jugement d'un homme plié aux affaires, à tout le sérieux d'un diplomate; PAUL-LOUIS COURIER, le fin, le malin Paul-Louis, qui sent partout son pamphlétaire, qui a le talent éminent de conter, qui se pique d'une franchise militaire dans son style, et qui écrit d'une manière à la fois si attique et si pittoresque.

Arrêtons-nous enfin dans cette énumération, qui deviendrait interminable, si l'on voulait passer en revue tous les auteurs qui ont écrit des lettres, et surtout la foule de ces mains peu connues qui, dans les conditions les plus variées, ne s'inspirant que de leur situation, et cédant au laisser-aller de leurs impressions, ont bien souvent plus approché de la perfection épistolaire que les plus fameux auteurs. Cependant il y a un écrivain qu'il faut mettre hors de ligne, pour le placer immédiatement après Madame de Sévigné: c'est VOLTAIRE. Il sait prendre tous les tons; il fait onduler son style, franc et limpide, suivant toutes les situations: s'il veut briller, son esprit vif et piquant étincelle comme un diamant à mille facettes; s'il veut plaire, il séduit; s'il veut persuader, il entraîne; il est tour à tour fin, gracieux, plaisant, léger, noble, facile, enjoué, philosophe sagace, railleur impitoyable, courtisan flatteur, ennemi dangereux. Surtout son attaque est terrible: il use de toutes armes, il lance le stylet, il frappe du poignard, il s'abaisse quelquefois pour ramasser de la boue et en jeter à la figure de ses ennemis, il est gai jusqu'à la bouffonnerie, bilieux sans être commun, inépuisable en sarcasmes; mais, jusque dans l'entraînement de ses fureurs, il conserve son tact exquis et prend garde de déroger. Sa correspondance suffit pour faire connaître l'esprit et les personnages de son époque; elle est indispensable pour le faire connaître lui-même.

DIVERS AUTEURS.

POLITIQUE
ET AFFAIRES PARTICULIÈRES.

Le vicomte d'Orthès, commandant de Bayonne, à Charles IX [1].

Sire, j'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre de la garnison : je n'y ai trouvé que de bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau. C'est pourquoi eux et moi supplions très-humblement Votre Majesté de vouloir bien employer nos bras et nos vies en choses possibles : quelque hasardeuses qu'elles soient, nous y mettrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

Louis XIV [2] *au comte d'Estrades, son ambassadeur en Angleterre* [3].

Monsieur le comte d'Estrades, j'ai reçu, par le courrier extraordinaire que vous m'avez envoyé, votre lettre du 20 janvier. Ce que j'ai remarqué dans toute la teneur de votre dépêche, c'est que le roi mon frère, ni ceux dont il prend conseil, ne me connaissent pas encore bien, quand ils prennent avec moi des voies de hauteur et d'une certaine fermeté qui sent la menace. Je ne connais puissance sous le ciel qui soit capable de me faire avancer un pas par un chemin de cette sorte, et il me peut bien arriver du mal, mais non pas une impression de crainte. Je pensais avoir gagné dans le monde qu'on eût un peu meilleure opinion de moi; mais je me console, en ce que peut-être n'est-ce qu'à Londres qu'on fait de si faux jugements; c'est à moi à faire par ma conduite qu'ils ne demeurent pas longtemps en de semblables erreurs.

Je suis assuré qu'à Madrid, ni en autre lieu de la terre, il ne serait pas sorti de la bouche d'un ministre, parlant à mon ambassadeur, ce que le chancelier Hyde a bien voulu vous dire,

1. Qui lui avait ordonné de faire massacrer les protestants le jour de la Saint-Barthélemy, 24 août 1572.

2. Né en 1638, mort en 1715. — 3. 25 janvier 1662.

qu'il n'y avait point d'accommodement du roi son maître avec moi sur le pavillon, si je voulais garantir leur pêche aux Hollandais. A ouïr parler le chancelier, ne dirait-on pas que je suis perdu si ce différend du pavillon ne s'accommode pas par quelque tempérament? cependant il est vrai que rien ne m'est plus indifférent, parce que je prétends mettre bientôt mes forces de mer en tel état, que les Anglais tiendraient à grâce que je veuille bien alors entendre à quelques tempéraments touchant un droit qui m'est dû plus légitimement qu'à eux. Le roi d'Angleterre et son chancelier peuvent bien voir à peu près quelles sont mes forces, mais ils ne voient pas mon cœur ; mais moi, qui sens et connais l'un et l'autre, je désire que, pour toute réponse à une déclaration si hautaine, ils sachent par votre bouche, au retour de ce courrier, que je ne demande ni ne recherche d'accommodement en l'affaire du pavillon, parce que je saurai bien soutenir mon droit, quoi qu'il en puisse arriver; et que, pour ce qui est de la garantie de la pêche, j'en userai comme il me plaira, sans aucune relation à l'autre affaire du pavillon, parce je saurai bien soutenir mon droit, et suivant ce que je l'estimerai juste et que je trouverai le droit des Hollandais bien ou mal fondé. Je ne veux pas même que vous les éclaircissiez, savoir si je suis engagé ou non à ladite garantie, quoiqu'à vous (pour votre information particulière qui ne doit point aller jusqu'à eux, puisqu'ils tiennent avec moi un si mauvais procédé) je veuille bien vous dire que je n'ai encore là-dessus aucun engagement avec les Hollandais.

Avec des princes comme moi, qui regardent l'honneur et visent à la gloire préférablement à toute sorte de considérations, il y avait de meilleurs chemins à prendre pour le chancelier, s'il voulait parvenir à sa fin. Les affaires se font ou se ruinent souvent par la bonne ou mauvaise manière de les porter; et en celle-ci, je vous avoue que je ne sais pas moi-même ce qui serait arrivé de la garantie de la pêche dont les Hollandais me pressent, si, au lieu de me parler avec la hauteur qu'a fait le chancelier, il vous avait dit bonnement qu'il fallait en toutes façons empêcher que vos maîtres ne se brouillassent ensemble; qu'en même temps il eût proposé des expédients pour éviter les ruptures que peut causer le différend du pavillon, et qu'ensuite il eût témoigné que le roi son maître espérait de l'amitié dont je l'avais tant fait assurer que je ne voudrais pas lui donner le déplaisir de me voir engager avec les Hollandais une garantie que l'Angleterre ne peut souffrir sans préjudice : c'était presque la même chose en des termes plus civils, et je doute que j'eusse pu m'en défendre ; mais de la hauteur qu'il l'a pris, je crois que la première chose que je ferai sera d'entrer dans l'engagement sur lequel je vois qu'on me menace.

Je ne doute pas qu'après ce coup le chancelier ne vous représente maintenant les inconvénients de cette résolution, si je m'y porte, et qu'en traitant, il n'exagère le salut ou la perte du Portugal, dont ils sont sur le point d'abandonner les intérêts, de rompre le mariage, et, au besoin, de se joindre au roi catholique pour l'aider à cette conquête.

Je crois que tout cela peut facilement arriver, et je vois aussi bien qu'eux l'intérêt que j'ai qu'il n'arrive pas; cependant tout cela ne m'est rien à l'égard d'un point d'honneur où je croirais la réputation de ma couronne tant soit peu blessée : car, en pareil cas, bien loin de me soucier ni de me mettre en peine de tout ce qui peut arriver des États d'autrui, comme du Portugal, je serai toujours prêt de hasarder les miens propres plutôt que de commettre la moindre faiblesse qui ternît la gloire où je vise en toutes choses.

Le chancelier s'est donc fort mécompté en son opinion, et je crois aussi que, quelque suite que cette affaire ait, il ne se mécomptera peut-être pas moins en ses mesures; car, s'il en faut venir à des extrémités avec son maître pour un point d'honneur, j'espère, sans menacer personne, mettre les affaires en état que mon parti, pour parler modestement, ne sera pas le plus faible. Je dis même quand je serais seul à le soutenir, quoique j'aie d'ailleurs tout sujet de croire qu'en un besoin je serai assez bien secondé de divers endroits dont l'Angleterre se doute le moins.

Aussitôt que j'ai vu votre dépêche, j'ai donné incessamment des ordres pour mettre ma flotte en état qu'elle n'ait pas beaucoup à craindre, et je crois pouvoir dire avec vérité que, quand il lui arriverait un malheur, ce serait peut-être la plus mauvaise affaire en toutes façons que le roi d'Angleterre eût pu s'attirer sur les bras. Il en sera après cela ce qu'il plaira à Dieu. Il me suffira de n'avoir rien fait de bas, ni que je puisse me reprocher.

Madame de La Fayette[1] *à Madame de Sévigné.*

Mon style sera laconique, je n'ai point de tête; j'ai eu la fièvre, j'ai chargé Monsieur Dubois de vous le mander.

Votre affaire est manquée, et sans remède; l'on y a fait des merveilles de toutes parts : je doute que Monsieur de Chaulnes en

1. Née en 1632, morte en 1693. Femme célèbre par l'amabilité de son caractère, l'enjouement de son esprit, et par l'amitié qui l'unit à La Rochefoucauld, elle s'est fait un nom dans les lettres par ses romans, qui ont eu la plus grande vogue. Les meilleurs sont : *Zaïde, la Princesse de Clèves, la Comtesse de Tende, la Comtesse de Montpensier.* On lui doit aussi une *Histoire d'Henriette d'Angleterre.* Voyez l'introduction aux *Lettres,* page 705.

personne l'eût pu faire. Le roi n'a témoigné nulle répugnance pour Monsieur de Sévigné; mais il était engagé il y a longtemps, et il l'a dit à ceux qui pensaient à la députation. Il faut laisser nos espérances jusqu'aux États prochains. Ce n'est pas de quoi il est question présentement; il est question, ma belle, qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit. Vous êtes vieille; les *Rochers* sont pleins de bois; les catarrhes et les fluxions vous accableront, vous vous ennuierez; votre esprit deviendra triste, et baissera : tout cela est sûr; et les choses du monde ne sont rien en comparaison de tout ce que je vous dis. Ne me parlez point d'argent ni de dettes; je vous ferme la bouche sur tout. Monsieur de Sévigné vous donne son équipage; vous venez à Malicorne; vous y trouvez les chevaux et la calèche de Monsieur de Chaulnes. Vous voilà à Paris; vous allez descendre à l'hôtel de Chaulnes : votre maison n'est pas prête, vous n'avez point de chevaux, c'est en attendant : à votre loisir vous vous remettez chez vous. Venons au fait : vous payez une pension à Monsieur de Sévigné, vous avez ici un ménage, mettez le tout ensemble; cela fait de l'argent, car votre louage de maison va toujours. Vous direz : Mais je dois, et je payerai avec le temps. Comptez que vous trouverez ici mille écus, dont vous payerez ce qui vous presse; qu'on vous les prête sans intérêt, et que vous les rembourserez petit à petit, comme vous voudrez. Ne demandez point d'où ils viennent, ni de qui c'est, on ne vous le dira pas; mais ce sont des gens qui sont bien assurés qu'ils ne les perdront pas. Point de raisonnement là-dessus, point de paroles ni de lettres perdues, il faut venir : tout ce que vous m'écrirez, je ne le lirai seulement pas. En un mot, ma belle, il faut ou venir, ou renoncer à mon amitié, à celle de madame de Chaulnes et à celle de madame de Lavardin; nous ne voulons point d'une amie qui veut vieillir et mourir par sa faute; il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite. Il faut venir dès qu'il fera beau.

Fénelon[1] *au marquis de Louville*[2].

Je vous dirai, sans rien savoir par aucun canal de ce qui peut se passer dans votre cour, que vous ne sauriez trop vous borner à vos fonctions précises, ni trop vous défier des hommes. C'est par excès d'amitié que je me mêle de vous parler ainsi. Rendez votre esprit patient; défiez-vous de vos secondes vues; suspendez votre jugement; approfondissez peu à peu. Ne faites de mal à personne, mais fiez-vous à très-peu de gens. Point de plaisanterie

1. Voyez le jugement, page 41, et l'introduction aux *Lettres*, page 706.
2. Qui accompagnait Philippe V en Espagne. 10 octobre 1701.

sur aucun ridicule; nulle impatience sur aucun travers; nulle vivacité pour vos préjugés contre ceux d'autrui. Embrassez les choses avec étendue pour les voir dans leur total, qui est le seul point de vue véritable. Ne dites jamais que la vérité; mais supprimez-la toutes les fois que vous la direz inutilement, par humeur ou par excès de confiance. Évitez autant que vous le pourrez les ombrages et les jalousies. Si modeste que vous puissiez être, vous n'apaiserez jamais les esprits jaloux.

Proportionnez-vous au maître que vous servez; il est bon, il a le cœur sensible au bien. Son esprit est solide et se mûrira tous les jours; mais il est encore bien jeune. Il n'est pas possible qu'il ne lui reste, malgré toute sa solidité, certains goûts de cet âge, et même un peu de dissipation. Il faut l'attendre, et compter que chaque année lui donnera quelque degré d'application et quelque autorité. Ne lui dites jamais trop à la fois; ne lui donnez que ce qu'il vous demandera. Arrêtez-vous tout court dès que vous douterez s'il en est fatigué. Rien n'est plus dangereux que de donner plus d'aliments qu'on n'en peut digérer : le respect dû au maître, et son vrai bien qu'on désire, demandent une délicatesse, un ménagement et une douce insinuation que je prie Dieu de mettre en vous. S'il vous paraît ne désirer point vos avis, demeurez dans un respectueux silence, sans diminuer aucune marque de zèle et d'affection. Il ne faut jamais se rebuter, quand même la vivacité de l'âge le ferait passer au delà de quelque borne; son fonds est bon, sa religion est sincère, son courage est grand, et il aimera toujours les honnêtes gens qui désireront son vrai bien sans le fatiguer par un zèle indiscret.

Ce que je crains pour lui, c'est le poison de la flatterie, dont les plus sages des rois ne se garantissent presque jamais. Ce piége est à craindre pour les bons cœurs. Ils aiment à être approuvés par les gens de mérite, et les hommes artificieux sont toujours les plus empressés à s'insinuer par des louanges flatteuses. Dès qu'on est en autorité, on ne peut plus se fier à la sincérité d'aucune louange. Les mauvais princes sont les plus loués, parce que les scélérats, qui connaissent leur vanité, espèrent de les prendre par ce côté faible. On a bien plus à craindre et à espérer auprès d'eux qu'auprès des bons princes, parce qu'ils sont capables de prodiguer les honneurs et de pousser loin la violence. Jamais empereurs ne furent autant loués que Caligula, Néron, Domitien. Si les meilleurs rois y faisaient bien réflexion, ces exemples les rendraient timides sur les louanges les mieux méritées. Ils craindraient toujours d'y être trompés, et prendraient le parti le plus sûr, qui est de les rejeter toutes. Les vrais honnêtes gens admirent peu, et louent même avec simplicité et modération les meilleures choses. Cela est bien sec pour les princes

accoutumés aux exclamations, aux applaudissements, à l'encens prodigué sans cesse. Les malhonnêtes gens ne louent un prince que pour en tirer quelque bienfait. C'est l'ambition qui se joue de la vanité, et qui la flatte pour l'amener à ses fins. C'est le tailleur qui appelle M. Jourdain *Monseigneur*, pour lui attraper un écu. Un grand roi doit être indigné qu'on le suppose si vain et si faible. Nul homme ne doit être assez hardi pour le louer en face: c'est lui manquer de respect. Vous savez que Sixte V défendit sévèrement de le louer.

Un roi n'a pas d'autre honneur que celui de la nation qu'il gouverne. On jugera de lui par le gouvernement de son royaume, comme on juge d'un horloger par les horloges de sa façon qui vont bien ou mal.

Un royaume est bien gouverné quand on travaille sans relâche, autant qu'on le peut, à ces choses : 1° à le peupler; 2° à faire que tous les hommes travaillent selon leurs propres forces pour bien cultiver les terres ; 3° à faire que tous les hommes soient bien nourris, pourvu qu'ils travaillent; 4° à ne souffrir ni fainéants ni vagabonds; 5° à récompenser le mérite; 6° à punir tous les désordres; 7° à tenir tous les corps et tous les particuliers, quelque puissants qu'ils soient, dans la subordination ; 8° à modérer l'autorité royale dans sa propre personne, de façon que le roi ne fasse rien par hauteur, par violence, par caprice ou par faiblesse, contre les lois; 9° à ne se livrer à aucun ministre ni favori. Il faut écouter les divers conseils, les comparer, les examiner sans prévention; mais il ne faut jamais se livrer aveuglément, en aucun genre, à aucun homme. C'est le gâter, s'il est bon; c'est se trahir soi-même, s'il est mauvais. Par cette conduite, un roi fait véritablement les fonctions de roi , c'est-à-dire de père et de pasteur des peuples. Il porte le glaive pour se faire craindre des méchants. Il est dit que tous les peuples craignaient le roi, voyant la sagesse qui était en lui (c'est Salomon). Rien ne fait tant craindre un roi que de le voir égal, ferme, se possédant, ne précipitant rien, écoutant tout, et ne se décidant jamais qu'après un examen tranquille.

Si un jeune prince est assez heureux pour n'avoir ni favori ni maîtresse, et s'il ne croit aucun de ses ministres qu'autant qu'il reconnaît devant Dieu que son avis est meilleur que celui des autres, il sera bientôt craint, révéré et aimé.

Un jeune roi, quoiqu'il ne soit pas moins roi et maître qu'un autre plus âgé, ne peut avoir la même autorité sur les hommes. Par exemple, le roi catholique sera fort heureux s'il peut, dans quarante ans, se faire obéir comme le roi notre maître est maintenant obéi dans tout son royaume. Un jeune roi qui arrive dans un royaume où il est étranger, et d'une nation que l'Espagne

regardait comme ennemie, doit se faire à la nation, se plier aux coutumes, s'accommoder aux préjugés, surtout s'instruire des lois du pays et les garder religieusement. A mesure que son application et son expérience croîtront, il verra croître son autorité. D'abord il doit se ménager, et n'entreprendre que les choses d'une nécessité absolue. Ce qu'il est impossible de redresser aujourd'hui se redressera dans dix ans, peu à peu, et presque de soi-même. Qu'il écoute facilement, mais qu'il ne croie que sur des preuves claires. Qu'on ne gagne jamais rien à lui parler le premier ni à lui parler le dernier.

Que les bonnes qualités d'un homme ne lui fassent jamais perdre de vue ses défauts; qu'il craigne de s'engouer. Chaque homme a ses défauts; dès qu'on n'en voit pas dans un homme, on le connaît mal, et on ne doit plus se croire. La grande fonction d'un roi est de savoir choisir les hommes, les placer, les régler, les redresser. Il gouverne assez quand il fait bien gouverner par ses subalternes.

Si le roi doit tant prendre sur lui, être si modéré, si appliqué, que ne doivent pas faire ceux qui ont l'honneur d'être auprès de lui! Je prie Dieu tous les jours pour Sa Majesté, et aussi pour vous, monsieur, que j'aime et que j'honore du fond du cœur.

J'oubliais de vous dire que personne n'est plus persuadé que moi que le roi catholique est né avec une parfaite valeur, et même avec de grands sentiments d'honneur en toutes choses. J'en ai vu des marques dès sa plus tendre enfance. J'avoue que c'est un grand point à un roi que d'être intrépide à la guerre; mais ce courage de la guerre est moins d'usage à un si grand prince que le courage des affaires. Quand se trouvera-t-il au milieu d'un combat? Peut-être jamais. Il sera, au contraire, tous les jours aux prises avec les autres et avec lui-même au milieu de sa cour. Il lui faut un courage à toute épreuve contre un ministre artificieux, contre un favori indiscret, contre une femme qui voudra être sa maîtresse. Il lui faut du courage contre les flatteurs, contre les plaisirs, contre les amusements qui le jetteraient dans l'inapplication. Il faut qu'il soit courageux dans le travail, dans les mécomptes, dans les mauvais succès. Il faut du courage contre l'importunité, pour savoir refuser sans rudesse et sans impatience. Le courage de la guerre, qui est plus brillant, est infiniment inférieur à ce courage de toute la vie et de toutes les heures. C'est celui-là qui donne la véritable autorité, qui prépare les grands succès, qui surmonte les grands obstacles, et qui mérite la véritable gloire. François Ier était un héros dans une bataille; mais c'était la faiblesse même entre ses maîtresses et ses favoris. Charles V, dit le Sage, ne pouvait aller à la guerre à cause de ses infirmités, mais sa bonne et forte tête réglait la guerre

même ; il était supérieur à ses ministres et à ses généraux. Le roi notre maître s'est acquis plus d'estime par sa fermeté pour régler les finances, pour discipliner les troupes, pour réprimer les abus, et par les ordres qu'il a donnés pour la guerre, que par sa présence dans plusieurs siéges périlleux. Son courage patient à Namur y fit plus que la valeur même de ses troupes.

Dites toutes ces choses, monsieur, comme vous le jugerez à propos. Je vous les donne telles que je les pense. Vous saurez les accommoder au besoin, et je ne doute point que vous n'ayez parfaitement à cœur la réputation et le bonheur du roi auquel vous êtes attaché. Pour moi, je souhaite ardemment qu'il soit un grand roi et un vrai saint, digne descendant de saint Louis.

Voltaire[1] *à lord Harvey, garde des sceaux d'Angleterre*[2].

Je fais compliment à votre nation, Milord, sur la prise de Porto-Belo et sur votre place de garde des sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre ; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Ne jugez point, je vous prie, de mon Essai sur le siècle de Louis XIV, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes qui rendent l'ouvrage inintelligible ; mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le siècle de Louis XIV. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addison, d'un Dryden ; mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X, le pape Léon X avait-il tout fait? n'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Et quel roi en cela a rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV ? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements ? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme ; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme. Ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est que, avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains ; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, Milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets. Soixante savants de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

1. Voyez le jugement, page 209, et l'introduction aux *Lettres*, page 707.
2. Juillet 1748.

« Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. de Colbert, il veut être votre bienfaiteur; il m'a chargé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime. » Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guillemini bâtit une maison à Florence des bienfaits de Louis XIV; il mit le nom de ce roi sur le frontispice; et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle!

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes et l'autre dans l'Église. Il excita le mérite naissant de Racine par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien; et quand ce génie se fut perfectionné, ses talents, qui souvent font l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut de la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître dont un regard était un bienfait; il était en 1688 et 1689 de ces voyages de Marli tant brigués par les courtisans; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

Louis XIV songeait à tout; il protégeait les académies et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point sa faveur à un genre de mérite à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît: la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe; car en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles connaissances. Songez, Milord, que sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayenne en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huyghens qui renoncent tous deux à leur patrie, qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV.

Et pensez-vous que les Anglais même ne lui aient pas d'obligation? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et tant de goût! Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr,

a tiré souvent ses excellentes critiques. L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions : tant la saine raison a partout d'empire! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'Europe! Dans quelle cour de l'Allemagne n'a-t-on pas vu de théâtre français? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France?

Vous m'apportez, Milord, l'exemple du czar Pierre le Grand, qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle. Vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le siècle du czar Pierre. Vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé le siècle de Louis XIV. Il me semble que la différence est bien palpable : le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples, il a porté leurs arts chez lui : mais Louis XIV a instruit les nations; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Les protestants qui ont quitté ses Etats, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux? Ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin la langue française, Milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable? Était-elle aussi étendue du temps d'Henri IV? Non sans doute; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellents écrivains? C'était Colbert, me direz-vous : je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince, sous votre roi Guillaume qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains?

Croiriez-vous bien, Milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre? Il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilége à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie: il donnait à Quinault les sujets de ses opéras; il dirigeait les peintures de Lebrun; il soutenait Boileau, Racine et Molière contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause; il prêtait de l'argent à Van-Robais pour établir ses manufactures; il avançait des millions à la compagnie des Indes qu'il avait formée; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non-seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, Milord, que je

tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

Washington[1] *à La Fayette*[2].

Enfin, mon cher marquis, je suis à présent un simple citoyen sur les bords du Potomac, à l'ombre de ma vigne et de mon figuier, libre du tumulte des camps et des agitations de la vie publique.

Je me plais en des jouissances paisibles. Le soldat toujours poursuivant la renommée, l'homme d'État consacrant ses jours et ses nuits aux plans qui feront la grandeur de sa nation ou la ruine des autres, comme si ce globe ne suffisait pas à tous, le courtisan toujours surveillant sa contenance dans l'espoir d'un gracieux sourire, doivent bien peu les comprendre.

Je ne suis pas seulement retiré des emplois publics, je suis rendu à moi-même. Je puis retrouver la solitude et reprendre les sentiers de la vie privée avec une satisfaction plus profonde. Ne portant envie à personne, je suis décidé à être content de tous, et dans cette disposition d'esprit, mon cher ami, je descendrai doucement le fleuve de cette vie, jusqu'à ce que je repose auprès de mes pères.

A l'exception d'une ou deux lettres d'introduction, d'une autre pour contremander une commission d'achat que je vous avais donnée, je ne vous ai pas écrit depuis le départ du général Duportail, au milieu d'octobre. Il serait puéril de vouloir vous apprendre à présent que les Anglais ont évacué la ville de New-York le 23 novembre; que, le même jour, les troupes américaines en ont pris possession pour la remettre aux autorités civiles de l'État; que malgré l'attente et les prédictions du général Carleton, de ses officiers et de tous les royalistes, le bon ordre a été immédiatement établi, et le port de New-York entièrement débarrassé du pavillon britannique vers le 5 ou 6 décembre. Vous dire après cela que je suis resté huit jours dans la ville après notre prise de possession, et si accablé d'occupations que je n'ai pu vous écrire; que, revenant par Philadelphie, j'ai été obligé d'y demeurer une semaine; qu'ensuite à Annapolis, où se trouvait et où se tient encore le congrès, je lui ai remis ma commission

1. Né en 1732, mort en 1795. Lors du soulèvement des colonies anglaises, il fut un des sept députés de la Virginie au congrès de Boston, ensuite commandant en chef de l'armée anglo-américaine, enfin deux fois président des Etats-Unis. Il est universellement considéré comme un des hommes les plus sages et les plus probes qui aient jamais gouverné une nation.

2. Mount-Vernon, 1er février 1784.

et offert mon dernier hommage [1]; et qu'enfin la veille de Noël au soir, les portes de cette maison ont vu entrer un homme plus vieux de neuf ans que lorsqu'il les avait quittées : c'est chose qui ne peut intéresser que moi seul. Depuis ce moment, nous avons été enfermés par la glace et la neige, et privés de toute communication au dehors; car cet hiver a été et continue d'être extrêmement rude.

Je dois à présent vous remercier de vos lettres du 22 juillet et du 8 septembre. Toutes deux, quoique la première soit de bien ancienne date, ne me sont parvenues qu'après celle que je vous ai écrite en octobre. Les détails qu'elles contiennent sur les affaires politiques et commerciales de l'Amérique sont fort intéressants; je voudrais pouvoir ajouter qu'ils sont également satisfaisants. La part que vous avez prise dans ces transactions, particulièrement en ce qui touche la franchise des ports de France, est une nouvelle preuve de vos infatigables efforts pour servir ce pays; mais il n'y a aucun endroit de vos lettres au congrès, mon cher marquis, qui montre plus clairement l'excellence de votre cœur que celui où vous exprimez vos nobles et généreux sentiments sur la justice due aux fidèles amis et serviteurs du pays. Je dois au congrès de déclarer que, comme corps, je le crois tout disposé non-seulement à reconnaître les mérites, mais aussi à récompenser les services de l'armée. Je suis fâché d'ajouter qu'il y a dans quelques États une manière étroite de penser à laquelle il faut attribuer toutes nos difficultés ; mais, on doit l'espérer, la juste intelligence et la persévérance des autres l'emporteront en définitive : car l'esprit de parcimonie commence à diminuer. D'après une lettre que j'ai reçue du gouverneur de l'État, je l'attends ici dans peu de jours, et je n'oublierai pas ce que vous écrivez sur le buste [2]. Je tâcherai de tout arranger d'une manière convenable.

Je vous remercie très-sincèrement de votre invitation de demeurer chez vous, si j'allais à Paris. Je vois à présent peu d'apparence que je puisse entreprendre un tel voyage. Le dérangement de mes affaires personnelles, pendant ces dernières années, non-seulement m'oblige à suspendre, mais peut m'empêcher de jamais satisfaire ce désir. Puisque ce motif n'existe pas pour vous, venez avec madame de La Fayette me voir dans mes foyers. Je vous ai dit souvent, et je vous le répète, que personne ne vous recevra avec plus d'amitié et d'affection que moi, à qui madame Washington se joindrait de grand cœur. Nous offrons ensemble nos

1. Le 23 décembre, Washington fut reçu par le congrès et résigna sa commission dans les mains de l'assemblée. Il avait déjà eu l'honneur d'y être reçu le 26 août, à Princetown.

2. Le buste de La Fayette, décrété par l'État de Virginie.

compliments affectueux à votre femme, et nos tendres vœux pour le petit troupeau.

Je suis, avec tous les sentiments d'estime, d'admiration et d'amitié, etc.

Bernardin de Saint-Pierre[1] *à M. Hennin.*

Monsieur et ami, j'ai suivi votre conseil, je me suis mis dans mes meubles. Mon nouveau logement est rue Neuve-St-Étienne, maison de Monsieur Clarisse, faubourg Saint-Victor. La tranquillité et l'honnêteté de ma demeure, la beauté de la vue, le bon marché, une multitude de petites commodités réunies dans quatre petites pièces, dont deux étaient tapissées d'un joli papier; les jardins qui m'environnent et qui m'embaumeront dans quelques semaines d'ici, sont, après le séjour de la campagne, pour lequel je soupire depuis si longtemps, ce qui pouvait peut-être m'agréer le plus dans Paris. Mais, *nil ab omni parte beatum:* je loge dans un grenier au quatrième, et la maison est sur le point d'être vendue, ce qui peut-être m'obligera d'en déloger dans six mois; je suis épuisé par les dépenses de mon ameublement; je suis loin de mes promenades accoutumées et de mes anciens amis, loin de vous de plus d'une lieue.

Écrivez-moi; que vos lettres viennent dissiper ma solitude et les réflexions que je fais sur l'âge qui s'avance et la fortune qui s'éloigne. Je n'ai rien obtenu de la marine que les lettres du monde les plus obligeantes de Monsieur de Mars. L'opposition est venue du ministre. Je ne suis pas rendu. Quand on ne devrait rien à mes services et à mes écrits, la marine me doit des dédommagements de finance pour défaut d'appointements et de traitement.

Je vais mettre enfin mes papiers en ordre. Écrivez-moi; vous êtes du petit nombre d'amis que ma mauvaise fortune n'a point ébranlés. Déterminez le ministre à m'écrire une lettre de contentement. Vous me l'avez promise, ainsi qu'à Madame Mesnard. L'approbation des ministres vertueux n'est-elle pas la récompense naturelle des actions louables ?

J'irai vous voir à la première violette; j'aurai bien près de cinq lieues à aller; j'irai gaiement, et je compte vous faire une telle description de mon séjour, que je vous ferai naître l'envie de m'y venir voir et d'y prendre une collation. Horace invitait Mécène à venir manger dans sa petite maison de Tivoli un quartier d'agneau et boire du vin de Falerne. Comme il s'en faut bien que

1. Voyez le jugement, page 75, et l'introduction aux *Lettres*, page 706.

ma fortune approche de sa médiocrité d'or, je ne vous donnerai que des fraises et du lait dans des terrines, mais vous aurez le plaisir d'entendre les rossignols chanter dans les bosquets des dames anglaises, et de voir leurs pensionnaires et leurs jeunes novices folâtrer dans leur jardin.

Monsieur le comte de Vergennes m'a fait l'honneur de répondre à ma lettre du jour de l'an, mais c'est une lettre qui ne signifie rien; il n'y avait même ni qualification, ni adresse; dans le fond, je trouve que moins on occupe de place, plus on est heureux, et que mon nom même est trop long; mais il me vient de mes ancêtres, et je suis tenu de le conserver, quoique je ne sois pas saint. Si donc vous me donnez la qualité d'ingénieur du roi, n'y oubliez pas celle de mon grade de capitaine d'infanterie, car je suis dans un quartier rempli d'ingénieurs; il y en a qui font des lunettes, d'autres des souricières.... le peuple même ne distingue guère entre ingénieur, architecte, maçon; en quoi il ne se trompe pas de beaucoup.

Napoléon[1] *au roi de Prusse*[2].

Monsieur mon frère, je n'ai reçu que le 7 la lettre de Votre Majesté, du 25 septembre. Je suis fâché qu'on lui ait fait signer cette espèce de pamphlet. Je ne lui réponds que pour lui protester que jamais je n'attribuerai à elle les choses qui y sont contenues; toutes sont contraires à son caractère et à l'honneur de tous deux. Je plains et dédaigne les rédacteurs d'un pareil ouvrage. J'ai reçu immédiatement après la note de son ministre, du 1er octobre. Elle m'a donné rendez-vous le 8 : en bon chevalier je lui ai tenu parole; je suis au milieu de la Saxe. Qu'elle m'en croie, j'ai des forces telles que toutes ses forces ne peuvent balancer longtemps la victoire. Mais pourquoi répandre tant de sang? A quel but? Je tiendrai à Votre Majesté le même langage que j'ai tenu à l'empereur Alexandre deux jours avant la bataille d'Austerlitz. Fasse le ciel que des hommes vendus ou fanatisés, plus les ennemis d'elle et de son règne qu'ils ne sont les miens et de ma nation, ne lui donnent pas les mêmes conseils pour la faire arriver au même résultat!

Sire, j'ai été ami de Votre Majesté depuis six ans. Je ne veux point profiter de cette espèce de vertige qui anime ses conseils, et qui lui ont fait commettre des erreurs politiques dont l'Europe est encore tout étonnée, et des erreurs militaires de l'énormité desquelles l'Europe ne tardera pas à retentir. Si elle m'eût demandé des choses possibles par sa note, je les lui eusse accordées; elle a demandé mon déshonneur, elle devait être certaine

1. Né en 1769, mort en 1821. — 2. Gera, 12 octobre 1806.

de ma réponse. La guerre est donc faite entre nous, l'alliance rompue pour jamais. Mais pourquoi faire égorger nos sujets? Je ne prise point une victoire qui sera achetée par la vie d'un bon nombre de mes enfants. Si j'étais à mon début dans la carrière militaire, et si je pouvais craindre les hasards des combats, ce langage serait tout à fait déplacé. Sire, Votre Majesté sera vaincue; elle aura compromis le repos de ses jours, l'existence de ses sujets sans l'ombre d'un prétexte. Elle est aujourd'hui intacte, et peut traiter avec moi d'une manière conforme à son rang; elle traitera avant un mois dans une situation différente. Elle s'est laissée aller à des irritations qu'on a calculées et préparées avec art; elle m'a dit qu'elle m'avait souvent rendu des services; eh bien! je veux lui donner la plus grande preuve du souvenir que j'en ai : elle est maîtresse de sauver à ses sujets les ravages et les malheurs de la guerre; à peine commencée, elle peut la terminer, et elle fera une chose dont l'Europe lui saura gré. Si elle écoute les furibonds qui, il y a quatorze ans, voulaient prendre Paris, et qui aujourd'hui l'ont embarquée dans une guerre, et immédiatement après dans des plans offensifs également inconcevables, elle fera à son peuple un mal que le reste de sa vie ne pourra guérir. Sire, je n'ai rien à gagner contre Votre Majesté; je ne veux rien et n'ai rien voulu d'elle; la guerre actuelle est une guerre impolitique. Je sens que peut-être j'irrite dans cette lettre une certaine susceptibilité naturelle à tout souverain; mais les circonstances ne demandent aucun ménagement : je lui dis les choses comme je le pense; et d'ailleurs, que Votre Majesté me permette de le lui dire, ce n'est pas pour l'Europe une grande découverte que d'apprendre que la France est du triple plus populeuse, et aussi brave et aguerrie, que les États de Votre Majesté. Je ne lui ai donné aucun sujet réel de guerre. Qu'elle ordonne à cet essaim de malveillants et d'inconsidérés de se taire à l'aspect de son trône dans le respect qui lui est dû, et qu'elle rende la tranquillité à elle et à ses États. Si elle ne retrouve plus jamais en moi un allié, elle retrouvera un homme désireux de ne faire que des guerres indispensables à la politique de mes peuples, et de ne point répandre le sang dans une lutte avec des souverains qui n'ont avec moi aucune opposition d'industrie, de commerce et de politique. Je prie Votre Majesté de ne voir dans cette lettre que le désir que j'ai d'épargner le sang des hommes, et d'éviter à une nation qui, géographiquement, ne saurait être ennemie de la mienne, l'amer repentir d'avoir trop écouté des sentiments éphémères qui s'excitent et se calment avec tant de facilité parmi les peuples.

Sur ce, je prie Dieu, Monsieur mon frère, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde, etc.

Le même à Bernadotte, prince royal de Suède [1].

Monsieur le Prince royal de Suède, votre correspondance particulière m'est parvenue ; j'ai apprécié, comme la preuve des sentiments d'amitié que vous me portez, et comme une marque de la loyauté de votre caractère, les communications que vous me faites. Aucune raison politique ne m'empêche de vous répondre.

Vous appréciez sans doute les motifs de mon décret du 21 novembre 1806. Il ne prescrit point de lois à l'Europe ; il trace seulement la marche à suivre pour arriver au même but : les traités que j'ai signés font le reste. Le droit de blocus que s'est arrogé l'Angleterre nuit autant au commerce de la Suède, est aussi contraire à l'honneur de son pavillon et à sa puissance maritime, qu'il nuit au commerce de l'empire français et à la dignité de sa puissance. Je dirai même que les prétentions dominatrices de l'Angleterre sont encore plus offensives envers la Suède, car votre commerce est plus maritime que continental : la force réelle du royaume de Suède est autant dans l'existence de sa marine que dans l'existence de son armée.

Le développement des forces de la France est tout continental. J'ai su créer dans mes États un commerce intérieur qui porte la vie et l'argent des extrémités de l'empire au centre, et du centre aux extrémités, par l'impulsion donnée aux industries agricoles et manufacturières, par la rigoureuse prohibition des produits étrangers. Cet état de choses est tel, que je ne sais pas si le commerce français aurait beaucoup à gagner par la paix avec l'Angleterre.

Le maintien, l'observance ou l'adoption du décret de Berlin est donc, j'ose le dire, plus dans les intérêts de la Suède et de l'Europe, que dans les intérêts privés de la France.

Telles sont les raisons que ma politique ostensible peut proposer à la politique ostensible de l'Angleterre. Elle ne veut pas la paix, elle s'est refusée à toutes les ouvertures que je lui ai fait faire ; la guerre agrandit son commerce et son territoire ; elle craint des restitutions ; elle ne veut pas consolider le nouveau système par un traité ; elle ne veut pas que la France soit puissante. Je veux la paix, je la veux entière, parce qu'elle seule peut assurer les nouveaux intérêts et les États créés par la conquête : je pense que sur ce point Votre Altesse Royale ne doit pas différer de sentiments avec moi.

J'ai beaucoup de vaisseaux, je n'ai point de marins ; je ne puis lutter avec l'Angleterre pour l'obliger de faire la paix : il n'y a

1. Paris, 8 août 1811.

que le système continental qui puisse réussir. Je n'éprouve à cela aucun obstacle de la part de la Russie et de la Prusse ; leur commerce n'a qu'à gagner au régime prohibitif.

Votre cabinet se compose d'hommes éclairés. Il y a de la dignité et du patriotisme dans la nation suédoise. L'influence de Votre Altesse Royale dans le gouvernement est généralement approuvée : elle trouvera peu d'obstacles à soustraire ses peuples à une soumission mercantile envers une nation étrangère. Ne vous laissez pas prendre à des appâts trop flatteurs que vous présenterait l'Angleterre. L'avenir vous prouvera que, quelles que soient les révolutions que le temps doit produire, les souverains de l'Europe donneront des lois prohibitives qui les laisseront maîtres chez eux.

L'article III du traité du 24 février 1802 corrige les stipulations incomplètes du traité de Friedrichshamn. Il faut qu'il soit rigoureusement observé pour tout ce qui regarde les denrées coloniales. Vous me dites que vous ne pouvez vous passer de ces denrées, et que, par défaut de leur introduction, les revenus de vos douanes diminuent. Je vous donnerai pour vingt millions de denrées coloniales que j'ai à Hambourg, vous me donnerez pour vingt millions de fer. Vous n'aurez point d'argent à exporter de la Suède. Cédez ces denrées à des marchands : ils payeront les droits d'entrée, vous vous débarrassez de vos fers ; cela m'arrangera. J'ai besoin de fers à Anvers, et je ne sais que faire des denrées anglaises.

Soyez fidèle au traité du 24 février ; chassez les contrebandiers anglais de la rade de Gothembourg ; chassez-les de vos côtes, où ils trafiquent librement : je vous donne ma parole que, de mon côté, je garderai scrupuleusement les conditions de ce traité. Je m'opposerai à ce que vos voisins s'approprient vos possessions continentales. Si vous manquez à vos engagements, je me croirai dégagé des miens.

Je désire toujours m'entendre amicalement avec Votre Altesse Royale ; je verrai avec plaisir qu'elle communique cette réponse à Sa Majesté Suédoise, dont j'ai toujours apprécié les bonnes intentions.

Mon ministre des relations extérieures répondra officiellement à la dernière note que le comte d'Essen a fait mettre sous mes yeux.

Cette lettre n'étant à autre fin, je prie Dieu, Monsieur le Prince royal de Suède, qu'il vous ait en sa sainte garde.

Le même au prince régent d'Angleterre [1].

Altesse Royale, en butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir aux foyers du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse Royale, comme du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis, et je lui offre la plus belle page de son histoire.

Courier [2] *a sa femme.*

Mes marchands de bois m'ont promis de m'apporter aujourd'hui les mille francs, mais je n'ai garde d'y compter; il faudra en venir aux coups, c'est-à-dire aux assignations. Ils seront bien étonnés, car jamais je n'ai rien fait de pareil. Mais je vais les étonner bien plus, en leur demandant en justice des dommages et intérêts pour l'exécrable massacre qu'ils ont fait de mon pauvre bois. Je comprends maintenant pourquoi mon père avait toujours quelque procès: c'était pour ne pas se laisser manger la laine sur le dos. Moi je suis tombé dans l'autre excès, et on me dévore depuis vingt-cinq ans. Croirais-tu bien que d'une pièce de quatorze arpents de bois il ne m'en reste plus que six? Les huit autres ont passé du côté de mes voisins. Il y a des morceaux plus petits qui ont disparu entièrement; on sait seulement par tradition que je dois avoir là quelque chose. J'ai fait toutes ces découvertes dans l'énorme fatras de mon père; on ne me croyait pas homme à mettre le nez là dedans. J'ai fait bien d'autres découvertes: par exemple, je croyais mes fermes au même prix que du temps de mon père. Le fait est qu'elles sont beaucoup plus bas. Il en est résulté cependant une sorte de bien, en ce que les fermiers, se regardant comme chez eux, ont beaucoup amélioré le fonds. Un seul m'a défriché, sans en être prié, six arpents de terre qui autrefois étaient incultes et inutiles; un autre a rebâti une grange. Aussi me garderai-je bien de les dégoûter par des augmentations trop fortes. Je veux seulement les engager à me faire meilleure part de mon bien.

1. Rochefort, 13 juillet 1815.

2. Paul-Louis Courier, né en 1772, mort en 1825, helléniste distingué et célèbre pamphlétaire. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 707.

Une paysanne à son mari [1].

Après m'avoir forcée par vos infâmes traitements à quitter votre maison, vous devez, en voyant depuis trois mois ma patience à vous laisser disposer à tort et à travers de tout ce que nous possédions en commun, sans y mettre la plus légère opposition; vous devez, dis-je, admirer le résultat de votre noble conduite et jouir avec délice du succès de votre duplicité envers moi. Depuis bien des années, vous tramez ma ruine, mais, durant la dernière, vous avez calculé ma perte comme on calcule sur la vente d'une bête de somme; votre plan était arrêté : vous me destiniez à être la seule victime des désastres de vos affaires; vous vouliez vous dédommager et sortir d'embarras en me plongeant au fond de l'abîme. « J'emploierai, avez-vous dit, toute espèce de moyens pour la faire quitter ma maison; ses enfants la suivront, sa dépouille me restera, et je me tirerai facilement d'embarras. Son père est vieux, il ne peut vivre longtemps; je m'emparerai encore de ce qu'elle espère; je vivrai à mon aise; et non-seulement elle sera sans ressources, mais à force de mensonges et de calomnies, moi et ma famille, avec laquelle je me réunirai, feront tomber le blâme sur elle; nous la déchirerons, je l'écraserai du poids de ma haine, et moi je lèverai la tête avec orgueil et je m'applaudirai, sans honte, d'avoir livré la compagne de ma vie durant dix-neuf années, la mère de mes enfants, celle à qui je devais ma protection et mon amitié, à l'abandon, à la misère, à tous les maux qui peuvent accabler une malheureuse femme sans défense. »

Vous êtes d'autant plus coupable, que vous pouviez redevenir tranquille et heureux sans employer tant d'infamies. Je vous offris mille et mille fois de vendre mon bien pour vous acquitter; mais quelle réponse faisiez-vous à mes avances? des coups, des injures atroces! Ni mes larmes, ni mes prières, n'ont pu vous émouvoir; vous fûtes pour moi impitoyable. Vous vouliez, à tout prix, vous débarrasser de moi; je vous étais à charge, il fallait acheter votre entière liberté par la conduite la plus lâche et la plus méprisable. Vous avez réussi : puissiez-vous jouir en paix de votre ouvrage! Cependant, quand, au mépris des devoirs les plus sacrés, on foule aux pieds tout sentiment honnête, on ne devrait pas pousser l'improbité jusqu'à retenir le pain de celle qu'on rejette pour le prodiguer à des gens de toute espèce; on devrait faire de son avoir seul un aussi vil emploi...

J'ai voulu donc, Pierre, avant de rien entreprendre, connaître

1. Nous pouvons garantir l'intégrité de ces deux lettres si remarquables, sur la parole du magistrat qui les a adressées au journal *le Droit*, d'où elles sont tirées, et qui assure n'y avoir changé qu'une seule phrase.

votre intention à mon égard. Puisque vous trouvez si pénible de me nourrir et que vous vous êtes déchargé avec tant d'indélicatesse de ce soin, c'est à moi de pourvoir à mon existence et à celle de mes enfants : car enfin il faut que j'achève jusqu'au bout ma triste course en ce monde, et que je leur donne un état pour gagner leur vie. Voyez donc si vous voulez être assez raisonnable pour me rendre le peu que je possède, ou ajouter à tous les maux que vous m'avez faits le malheur de vous y forcer. Il me serait affreux d'en venir à cette pénible extrémité ; mais il faut nourrir mes enfants, et toute considération doit cesser devant cette nécessité. Réfléchissez donc mûrement : votre intérêt autant que le mien vous y engage; car enfin il faudra tôt ou tard rembourser. J'ai déjà reçu une lettre de M. L... à cette occasion, et il vaut mieux s'entendre pour se liquider avec honneur que manger en procès le peu que nous possédons encore. Quant à moi, je crois avoir fait ce qui dépend de moi en vous écrivant, ainsi qu'à votre frère ; d'après cela, si je n'obtiens rien, je me croirai quitte envers vous, et j'essayerai si partout on est aussi injuste que dans votre famille. J'ai la certitude de gagner ; mais ne serait-ce pas un grand malheur de gagner contre vous? Épargnez-m'en la douleur.

Adieu, Pierre : soyez heureux, c'est le vœu de mon cœur ; pour moi, en me privant de votre affection, vous m'avez fait tout le mal que vous me pouviez faire : je n'ai plus rien à redouter. Nous nous reverrons peut-être dans un meilleur monde. Adieu.

Faites-moi connaître votre décision.

La même au même.

En effet, Pierre, j'ai beaucoup tardé à vous répondre, mais n'attribuez mon silence ni à l'orgueil ni à l'indifférence ; au contraire, votre lettre a dû adoucir un peu l'amertume de mes peines, puisque depuis bien longtemps ce sont les seules paroles bienveillantes que vous m'avez adressées. Mais j'ai craint votre indiscrétion et votre peu de prudence ; j'ai craint, en un mot, que ma lettre n'eût le sort de la première que je vous écrivis, et qu'elle ne fût soumise à l'examen de votre sœur, dont la haine contre moi dirige les conseils.... qui sont bien opposés aux désirs de votre frère!....

Oui, j'ai reçu une lettre de lui en réponse à celle que je lui avais écrite, et dans laquelle j'en appelais à sa justice, pour vous engager à me donner des moyens d'existence, puisque vous me forciez à quitter le toit conjugal par vos mauvais traitements. Cette lettre, je la conserverai toute ma vie. J'ai toujours, vous le savez, estimé M. X.... comme un prêtre selon Dieu, mais main-

tenant je l'aime pour sa bonté et les choses consolantes qu'il m'adresse. Il est loin de vous approuver, Pierre, et de jeter sur moi seule tout le blâme de notre malheureuse position. Quoiqu'on m'ait beaucoup noircie dans son esprit, il me plaint, et mon cœur, si froissé par l'injustice et la dureté de tous, a trouvé en lui cette pitié indulgente que l'on accorde si rarement au malheur. Il m'engage instamment à me réunir à vous, à ne pas briser l'union que nous avons contractée si volontairement, et que la religion a sanctifiée. Ces conseils sont dictés par la raison et la sagesse : c'est à vous à interroger votre cœur sincèrement et de bonne foi : cette affaire n'est celle de personne, mais seulement la vôtre; il en coûte pour abjurer ses erreurs et revenir à la vertu; trois grands mois ont dû vous ouvrir les yeux et abattre un peu le faux orgueil qui vous a toujours perdu; je suis cette même femme que vous avez accablée de votre haine pendant si longtemps, que vous avez outragée, méprisée et foulée aux pieds, et qui, après de si barbares traitements, en méritait encore davantage !

Si je ne puis donc recouvrer mes droits d'épouse sur votre cœur, croyez bien que je n'accepterai jamais la place de servante dans votre maison; je n'y rentrerai jamais pour y être humiliée ni par vous ni par les vôtres. J'ai eu quelques torts, sans doute, mais vous les avez provoqués; encore sont-ils bien légers en comparaison des vôtres, et si vous avez quelque chose à oublier, moi j'ai beaucoup à pardonner.... J'ai épuisé le premier calice jusqu'à la lie, mais je ne me sens plus le courage d'approcher le second de mes lèvres, la première goutte me tuerait.

Vous désirez, dites-vous, me parler touchant des affaires d'intérêt. Eh bien ! Pierre, venez me voir; vous n'avez rien à redouter de mon père, vous serez bien reçu en venant avec de bonnes intentions; une lettre exprime bien mal ce qu'on pense, on en dit plus en causant; mais, sans doute, vous ne souffririez pas que j'allasse m'exposer aux railleries et aux plaisanteries grossières des gens qui fréquentent votre maison; si vous avez l'intention de vous réunir à moi et d'agir selon les désirs de votre frère, cette démarche doit peu vous coûter.

Adieu, Pierre; recevez, quoi qu'il arrive, l'assurance de mon sincère attachement, et croyez que notre union ne sera jamais brisée par votre malheureuse et fidèle épouse.

Réfléchissez mûrement.

DEMANDES,

RECOMMANDATIONS, REMERCIEMENTS.

Balzac [1] *à Monsieur de Priézac.*

Monsieur, la demoiselle qui vous rendra cette lettre m'a assuré que je suis votre favori, et se promet de grandes choses de ma faveur, si je vous recommande son procès. Pour moi, je crois volontiers ce que je désire extrêmement, et il ne faut pas beaucoup d'éloquence à me persuader que vous me faites l'honneur de m'aimer.

Si cela est, Monsieur, je vous prie de témoigner à cette pauvre plaideuse que notre amitié n'est pas un bien inutile, et que ma recommandation ne gâte pas non plus une bonne cause.

Elle est tourmentée par le plus fameux chicaneur de notre province, et je ne pense pas que la Normandie en ait jamais porté un si redoutable. Son nom seul fait trembler les veuves et met en fuite les orphelins. Il n'y a pièce de pré ni de vigne à trois lieues de lui qui soit assurée à celui qui la possède. Il pense faire grâce aux enfants, quand il se contente de vouloir partager avec eux la succession de leur père. Il habite les parquets et les autres lieux destinés à l'exercice de la discorde; et, s'il vous plaît que je me serve des termes de notre bon Plaute, on le voit en ces lieux-là plus souvent que le préteur. Voulez-vous que j'achève son éloge? C'est Attila en petit, c'est le fléau de Dieu dans son voisinage; et la plus cruelle persécution qu'ait soufferte le monde, et que raconte l'histoire, est venue peut-être d'un moindre principe de tyrannie.

Vous ferez une œuvre méritoire, ou plutôt une action de charité héroïque, si vous contribuez en quelque chose au châtiment de cet ennemi public. Vous obligerez en une seule personne mille personnes intéressées. Mais je ne laisserai pas de vous en avoir autant d'obligation que si vous ne considériez que moi, qui vous en supplie, et qui suis passionnément, etc.

1. Voyez le jugement, page 1, et l'introduction aux *Lettres*, page 703.

Voiture[1] *à Monsieur de Chavigny, surintendant des finances.*

Monsieur, voyez jusqu'où va le bruit de ma faveur et du crédit que j'ai auprès de vous! Monsieur Esprit, qui va à la cour avec une lettre de recommandation pour vous de M***, a cru avoir besoin que je le recommandasse; et moi, qui suis vain, j'ai mieux aimé me résoudre de l'entreprendre que de lui dire que je ne l'osais faire. C'est en vérité, monsieur, un des plus aimables hommes du monde, qui a l'âme et l'esprit faits comme vous les aimez, fort bon, fort sage, fort savant, grand théologien et grand philosophe. Il n'est pas pourtant de ceux qui méprisent les richesses; et pour ce qu'il est assuré qu'il en saura bien user, il ne sera pas fâché d'obtenir une abbaye, pour laquelle Madame d'Aiguillon a écrit pour lui à Monsieur le cardinal. Cela dépendra de Son Éminence, mais il dépendra de vous de lui faire un bon accueil, et c'est tout ce qu'il en désire.

Après les choses que je viens de vous dire de lui, je pense qu'il est bien inutile d'ajouter la très-humble supplication que je vous fais ici en sa faveur, et je n'en use ainsi qu'à cause qu'il le désire, et que j'ai accoutumé de faire tout ce qu'il veut. Mais, monsieur, vous ayant parlé de ses intérêts, je crois que les règles de l'amitié ne me défendent pas de songer aux miens, et de vous supplier très-humblement de me faire l'honneur de m'aimer toujours et de croire que je suis, etc.

Madame de Maintenon[2] *à Madame de Montespan.*

Madame, voici le plus jeune des auteurs[3] qui vient vous demander votre protection pour ses ouvrages. Il aurait bien voulu, pour les mettre au jour, qu'il eût huit ans accomplis; mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude, s'il eût été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnaissance. En effet, Madame, il vous doit une bonne partie de ce qu'il est. Quoiqu'il ait eu une naissance assez heureuse[4], et qu'il y ait peu d'auteurs que le ciel ait regardés aussi

1. Né en 1598, mort en 1648. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 703.

2. Née en 1635, morte en 1719, avait été la femme du poëte Scarron avant de devenir celle de Louis XIV.

3. Un fils de Louis XIV et de madame de Montespan, dont madame de Maintenon était la gouvernante.

4. On ne conçoit pas en vérité une semblable expression sous la plume de la dévote M^me^ de Maintenon; c'est bien le cas d'appliquer ce mot de saint Bernard : *De mundano pulvere oportet et religiosa corda sordescere.*

favorablement que lui, il avoue que votre conversation a beaucoup aidé à perfectionner en sa personne ce que la nature avait commencé. S'il pense avec quelque justesse, s'il s'exprime avec quelque grâce, et s'il sait faire déjà un assez juste discernement des hommes, ce sont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, Madame, qui connais ses plus secrètes pensées, je sais avec quelle admiration il vous écoute, et je puis vous assurer avec vérité qu'il vous écoute plus volontiers que tous ses livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous présente quelques traits assez beaux de l'histoire ancienne; mais il craint que dans la foule des événements merveilleux qui sont arrivés de nos jours, vous ne soyez guère touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des siècles passés : il craint cela avec d'autant plus de raison, qu'il a éprouvé la même chose en lisant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes se soient fait une nécessité d'apprendre par cœur des auteurs qui nous disent des choses si fort au-dessous de ce que nous voyons. Comment pourrait-il être frappé des victoires des Grecs et des Romains, et de tout ce que Florus et Justin lui racontent? Ses nourrices, dès le berceau, ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle, comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans : il n'a que sept ans, et il a déjà vu chanter en France des *Te Deum* pour la prise de cent villes. Tout cela, Madame, le dégoûte un peu de l'antiquité : il est fier naturellement; je vois bien qu'il se croit de bonne maison; avec quelque éloge qu'on lui parle d'Alexandre et de César, je ne sais s'il voudrait faire quelque comparaison avec les enfants de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne désapprouverez pas en lui cette petite fierté, et que vous conviendrez qu'il ne se connaît pas mal en héros; mais vous avouerez aussi que je ne me connais pas mal à faire des présents, et que dans le dessein que j'avais de vous dédier un livre, je ne pouvais choisir un auteur qui vous fût plus agréable, ni à qui vous prissiez plus d'intérêt qu'à celui-ci.

Boursault [1] *à Monsieur de Quamteal, médecin.*

Un apothicaire qui se donne au diable qu'il est de mes parents (je me donne au diable si je sais par où), ne jugeant pas les gens de sa patrie dignes de ses génuflexions, et ayant dessein de s'établir en votre ville, m'a prié de vous le recommander, et je vous le recommande. C'est un homme qui, charmé de sa profession, s'y est appliqué uniquement, et qui, de crainte d'être dissipé, n'a

1. Né en 1638, mort en 1701, a composé des romans, des tragédies et des comédies, dont les meilleures sont : *le Mercure galant, Esope à la ville, Esope à la cour.* Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 705.

jamais voulu savoir autre chose. Sa physionomie suffit pour justifier qu'il n'a pas de méchants desseins, et que, s'il lui arrive de donner de l'arsenic pour du sucre, ce sera de la meilleure foi du monde... Sur le portrait que je vous en fais, vous jugez bien que pour le faire passer pour habile homme, il faut que vous le soyez extrêmement vous-même, et que voici une occasion à ne rien oublier de tout votre savoir-faire. Essayez pourtant de lui être utile, quelque difficulté que vous y trouviez : c'est moi qui vous en conjure; et je ne sais point d'obstacle que je ne sois capable de surmonter, quand il s'agira de vous assurer que je suis, etc.

Le marquis de Feuquières [1] *à Louis XIV* [2].

Sire, après avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie, que je vais lui rendre, il ne me reste plus rien à faire, avant de la quitter, que de me jeter aux pieds de Votre Majesté. Si je croyais avoir plus de vingt-quatre heures à passer encore en ce monde, je n'oserais prendre la liberté que je prends. Je sais que j'ai déplu à Votre Majesté, et quoique je ne sache pas précisément en quoi, je ne m'en crois pas moins coupable.

J'espère, Sire, que Dieu me pardonnera mes péchés, parce que j'en ressens en moi un repentir bien sincère. Vous êtes l'image de Dieu, et j'ose vous supplier de pardonner au moins à mon fils des fautes que je voudrais avoir expiées de mon sang. Ce sont celles, Sire, qui ont donné à Votre Majesté de l'éloignement pour moi, et qui sont cause que je meurs dans mon lit, au lieu d'employer à votre service les derniers moments de ma vie et la dernière goutte de mon sang, comme je l'ai toujours souhaité.

Sire, au nom du Roi des rois devant qui je vais paraître, daignez jeter des yeux de compassion sur un fils unique que je laisse dans ce monde sans appui et sans bien : il est innocent de mes malheurs; il est d'un sang qui a toujours bien servi Votre Majesté. Je prends confiance en la bonté de votre cœur, et, après vous avoir encore une fois demandé pardon, je vais me remettre entre les mains de Dieu, à qui je demande pour Votre Majesté toutes les prospérités que méritent vos vertus.

Fénelon [3] *au duc de Bourgogne.*

Enfant de saint Louis, imitez votre père; soyez, comme lui, doux, humain, accessible, affable, compatissant et libéral. Que

1. Né en 1648, mort en 1711, après avoir servi sous Luxembourg, Turenne et Catinat, a écrit des *Mémoires sur la guerre*, qui sont fort estimés.

2. 27 janvier 1711.

3. Voyez le jugement, page 41, et l'introduction aux *Lettres*, page 706.

votre grandeur ne vous empêche jamais de descendre avec bonté jusqu'aux plus petits, pour vous mettre à leur place; et que cette bonté n'affaiblisse jamais ni votre autorité ni leur respect. Etudiez sans cesse les hommes; apprenez à vous en servir sans être lié à eux. Allez chercher le mérite jusqu'au bout du monde; d'ordinaire, il demeure modeste et reculé. La vertu ne perce point la foule; elle n'a ni avidité, ni empressement; elle se laisse oublier. Ne vous laissez point obséder par des esprits flatteurs et insinuants : faites sentir que vous n'aimez ni les louanges ni les bassesses. Ne montrez de la confiance qu'à ceux qui ont le courage de contredire avec respect, et qui aiment mieux votre réputation que votre faveur. Il est temps que vous montriez au monde une maturité et une vigueur d'esprit proportionnées au besoin présent. Saint Louis à votre âge était déjà les délices des bons et la terreur des méchants. Laissez donc tous les amusements de l'âge passé : faites voir que vous pensez et que vous sentez ce qu'un prince doit penser et sentir. Il faut que les bons vous aiment, que les méchants vous craignent, et que tous vous estiment. Hâtez-vous de vous corriger pour travailler utilement à corriger les autres. La piété n'a rien de faible, ni de triste, ni de gêné; elle élargit le cœur, elle est simple et aimable, elle se fait sentir à tous pour les gagner tous. Le royaume de Dieu ne consiste pas dans une scrupuleuse observation des petites formalités; il consiste pour chacun dans les vertus propres de son état. Un grand prince ne doit point servir Dieu de la même façon qu'un solitaire ou qu'un simple particulier. Saint Louis s'est sanctifié en grand roi. Il était intrépide à la guerre, décisif dans les conseils, supérieur aux autres par la noblesse de ses sentiments, sans hauteur, sans présomption, sans dureté. Il suivait en tout les véritables intérêts de sa nation, dont il était autant le père que le roi. Il voyait tout de ses propres yeux dans les affaires principales. Il était appliqué, modéré, droit et ferme dans les négociations; en sorte que les étrangers ne se fièrent pas moins à lui que ses propres sujets. Jamais prince ne fut plus sage pour policer ses peuples, et pour les rendre tout ensemble bons et heureux. Il aimait avec confiance et tendresse tous ceux qu'il devait aimer, mais il était ferme pour corriger ceux qu'il aimait le plus. Il était noble et magnifique selon les mœurs de son temps, mais sans faste et sans luxe. La dépense, qui était grande, se faisait avec tant d'ordre qu'elle ne l'empêchait pas de dégager tout son domaine. Soyez héritier de ses vertus avant de l'être de sa couronne. Invoquez-le avec confiance dans vos besoins; souvenez-vous que son sang coule dans vos veines, et que l'esprit de foi qui l'a sanctifié doit être la vie de votre cœur. Il vous regarde du haut du ciel où il prie pour vous, et où il veut que vous régniez un jour avec lui.

Le même à Madame de Lambert.

Je devais déjà beaucoup, Madame, à Monsieur de Sacy, puisqu'il m'avait procuré la lecture d'un excellent écrit; mais la dette est bien augmentée depuis qu'il m'a attiré la très-obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ne pourrais-je point enfin, Madame, vous devoir à vous-même la lecture du second ouvrage? Outre que le premier le fait désirer fortement, je serais ravi de recevoir cette marque des bontés que vous voulez bien me promettre. Je n'oserais me flatter d'aucune espérance d'avoir l'honneur de vous voir en ce pays, dans un malheureux temps où il est le théâtre de la guerre; mais, dans un temps plus heureux, une belle saison pourrait vous tenter de curiosité pour cette frontière : vous trouveriez ici l'homme du monde le plus touché de cette occasion, et le plus empressé à en profiter. C'est avec le respect le plus sincère que je suis parfaitement et pour toujours, etc.

Madame de Simiane[1] *à M***.*

Vous avez un bon cœur, Monsieur; vous avez des entrailles; vous savez ce que c'est qu'un vieux et ancien domestique d'un père et d'une mère tendrement aimés. Voilà un pauvre vieillard affligé que je vous présente, Monsieur; il n'était pas domestique, mais excellent sculpteur, et a travaillé toute sa vie au château de Grignan et de la Garde. C'est un ouvrier qui a été admirable, et de pair avec les plus fameux : il travaille encore, à quatre-vingts ans qu'il possède; au surplus, bon et honnête homme. Ce misérable père a un fils qui le soulagerait dans sa vieillesse; il s'est avisé de donner un soufflet à son sergent, le voilà aux galères pour la vie. Il est venu à moi tout en larmes, je lui ai dit toute l'impossibilité de ravoir ce fils; il le sait, il m'a montré cette lettre, que je vous envoie, de l'abbé de Susse, aumônier du roi. Je vous conjure, monsieur, de vouloir accueillir charitablement et cordialement ce pauvre homme; cela le consolera : dites-lui que vous lui accordez votre protection; puis, dans la suite, nous verrons s'il y aurait quelque moyen de le servir réellement. Il sera content de cela, et vous me ferez un sensible plaisir. Quand je vois un vieux bonhomme que j'ai vu toute ma vie chez mon père, que je le vois fondre en larmes devant son portrait, je vous avoue que, s'il me demandait mon bien, je crois que je le lui donnerais : et je vous avertis que je vous fatiguerai beaucoup au sujet de ce fils galérien; prenez courage et armez-vous de patience.

1. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 705.

Fontenelle [1] *à Montesquieu.*

Depuis que vous courez le monde, Monsieur, c'est grand hasard si, de tous les compliments que j'ai prié qu'on vous fît pour moi, on vous en a fait un seul, et il serait fort naturel que vous m'eussiez à peu près oublié. Mais il se présente une jolie occasion de vous en faire souvenir; je dis jolie au pied de la lettre, jolie aux yeux, et qui certainement plaira aux vôtres. C'est pour vous recommander Mademoiselle Sallé, bannie de notre Opéra par ostracisme. N'allez pas lui dire ce mot-là : elle croirait que je l'accuse de quelque chose d'effroyable, et se désespérerait. Mais il est vrai que c'est ostracisme tout pur. La danse charmante et surtout les mœurs très-honnêtes de la petite Aristide ont déplu à ses compagnes, ce qui est dans l'ordre, et même aux maîtres. Elle se réfugie en Angleterre, et vous allez jouir de notre perte. Je vous avertis que vous n'aurez que sa danse, et en vérité ce sera bien assez. Il me vient une pensée. On dit que vous êtes fort bien auprès de la reine, et je l'eusse presque deviné, car il y a longtemps que je sais combien elle a du goût pour les gens d'esprit et combien elle est accoutumée à ceux du premier ordre, témoin Newton; et j'ai même dit mon sentiment en parlant de lui. Si la reine voulait faire apprendre à danser aux princesses ses filles par une personne propre à leur donner l'air convenable à leur naissance, et digne en même temps de cet honneur par sa conduite, elle serait trop heureuse que la fortune lui eût envoyé Mademoiselle Sallé. Enfin, je vous demande votre protection pour elle en toute occasion, ou plutôt je ne vous demande que de la voir un peu, après quoi le reste ira tout seul.

Voltaire [2] *au marquis d'Argenson.*

Que direz-vous de moi, Monsieur? Vous me faites sentir vos bontés de la manière la plus bienfaisante; vous semblez ne me laisser de sentiments que ceux de la reconnaissance; et il faut avec cela que je vous importune encore. Non, ne me croyez pas assez hardi; mais voici le fait. Un grand garçon bien fait, aimant les vers, ayant de l'esprit, ne sachant que faire, s'avise de se faire présenter, je ne sais comment, à Cirey. Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. « Oh, oh! dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc : écrivez-lui en ma faveur. —

1. Voyez le jugement, page 294, et l'introduction aux *Lettres*, page 706.
2. Voyez le jugement, page 209, et l'introduction aux *Lettres*, page 707.

Mais, Monsieur, considérez que j'abuserais... — Eh bien! abusez, dit-il, je voudrais être à lui, s'il va en ambassade : je ne demande rien, je le servirai à tout ce qu'il voudra; je suis diligent, je suis bon garçon, je suis de fatigue ; enfin, donnez-moi une lettre pour lui. » Moi qui suis bonhomme, je lui donne la lettre. Dès qu'il la tient, il se croit trop heureux. Je verrai Monsieur d'Argenson ! — Et voilà mon grand garçon qui vole à Paris.

J'ai donc, Monsieur, l'honneur de vous en avertir. Il se présentera à vous avec une belle mine et une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité; ce n'est pas ma faute. Je n'ai pu résister au plaisir de me vanter de vos bontés, et un passant a dit : J'en retiens part.

S'il arrivait, en effet, que ce jeune homme fût sage, serviable, instruit, et qu'allant en ambassade vous eussiez par hasard besoin de lui, informez-vous-en au noviciat des jésuites. Il a été deux ans novice.

Pour moi, je vivrai pour vous être à jamais attaché avec la plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance.

Bernardin de Saint-Pierre[1] *à Monsieur Hennin.*

Monsieur et ancien ami, je viens de mettre en ordre les préliminaires d'un ouvrage qui m'occupe depuis neuf ans, et qui a pour épigraphe : *Miseris succurrere disco.*

Je les ai communiqués à deux personnes de caractères très-différents. Il ne me convient pas de répéter le jugement qu'elles en ont porté; mais j'ai pensé qu'ils méritaient l'attention d'un homme de goût et d'État, puisqu'ils ont pour objet de découvrir la source de nos plaisirs dans la nature, et celle de nos maux dans la société.

Ma manière d'étudier la nature est, j'ose dire, si lumineuse, que, quoique j'ignore, par exemple, le nom de la plupart de nos plantes, je peux, à leur simple inspection, déterminer si elles sont destinées à végéter à l'ombre ou au soleil, dans les plaines, sur les montagnes ou sur les bords des rivages. Vous pouvez penser quel jour cette méthode doit répandre sur l'agriculture. J'en ai fait voir par hasard à monsieur Mesnard l'application sur une plante étrangère et rare que je n'avais jamais vue, ce qui l'a fort étonné; car cette méthode et ses résultats sont absolument inconnus de nos botanistes.

Si donc vous voulez me donner un jour à Versailles ou à Paris, où je puisse vous faire la lecture du plan de mon ouvrage, je crois que je pourrai vous donner quelques heures de plaisir.

1. Voyez le jugement, page 75, et l'introduction aux *Lettres*, page 706.

Vous m'obligeriez aussi, Monsieur, si vous invitiez à cette lecture quelques amis discrets, qui aiment à entendre la vérité, de quelque nature qu'elle soit, et qui que ce soit qui la dise. Votre jugement et le leur confirmeront le mien : car il est possible que je me fasse illusion. Cependant, quoique je me sois souvent égaré en marchant sur les pas des hommes, je ne l'ai jamais été par l'auteur de la nature.

CONSEILS, REPROCHES, EXCUSES.

Pascal[1] *à Christine, reine de Suède*[2].

Madame, je sais que Votre Majesté est aussi éclairée et savante que puissante et magnanime. Voilà la raison qui m'a déterminé à m'adresser plutôt à Votre Majesté qu'à tout autre prince. J'ai une vénération bien plus grande pour les personnes d'un mérite sublime que pour celles qui n'ont que des titres pompeux, un nom célèbre, des aïeux illustres et une fortune brillante. Les premiers sont les vrais souverains de la terre. Il me semble que le pouvoir des rois sur leurs sujets n'est qu'une image imparfaite et grossière du pouvoir de l'esprit fort sur les esprits faibles. Le droit de persuader et d'instruire est, parmi les philosophes, ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. Quelque puissant, quelque redoutable que soit un monarque, tout manque à sa gloire, s'il n'a pas l'esprit éminent. Un citoyen obscur, sans biens, qui fait de sa vertu tout son appui, est au-dessus du conquérant du monde.

Régnez donc, incomparable Princesse, puisque votre génie est supérieur à votre rang, régnez sur l'univers, il est votre domaine; les savants et les gens de bien sont vos sujets. Que les souverains apprennent avec admiration que la fille de Gustave est l'âme des savants et le modèle des rois.

Madame de Sévigné[3] *au comte de Grignan, son gendre.*

Ne parlons plus de votre femme; nous l'aimons au delà de toute raison : elle se porte très-bien, et je vous écris en mon propre et privé nom. Je veux vous parler de l'évêque de Marseille, et vous conjurer, par toute la confiance que vous pouvez avoir en moi, de

1. Voyez le jugement, page 6.
2. En lui envoyant un ouvrage qui lui était dédié.
3. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 704.

suivre mes conseils sur votre conduite avec lui. Je connais les manières des provinces, et je sais le plaisir que l'on y prend à nourrir les divisions ; en sorte qu'à moins que d'être toujours en garde contre les discours de ces messieurs, on prend insensiblement leurs sentiments, et très-souvent c'est une injustice. Je vous assure que le temps ou d'autres raisons ont changé l'esprit de Monsieur de Marseille ; depuis quelques jours il est fort adouci ; et pourvu que vous ne veuilliez pas le traiter comme un ennemi, vous trouverez qu'il ne l'est pas. Prenons-le sur ses paroles, jusqu'à ce qu'il ait fait quelque chose de contraire. Rien n'est plus capable d'ôter tous les bons sentiments que de marquer la défiance : il suffit souvent d'être soupçonné comme ennemi pour le devenir ; la dépense en est toute faite ; on n'a plus rien à ménager. Au contraire, la confiance engage à bien faire : on est touché de la bonne opinion des autres, et l'on ne se résout pas facilement à la perdre. Au nom de Dieu, desserrez votre cœur, et vous serez peut-être surpris par un procédé que vous n'attendez pas. Je ne puis croire qu'il y ait du venin caché dans son cœur, avec toutes les démonstrations qu'il nous a faites, et dont il serait honnête d'être la dupe, plutôt que d'être capable de les soupçonner injustement. Suivez mes avis ; ils ne sont point de moi seule ; plusieurs bonnes têtes vous demandent cette conduite, et vous assurent que vous n'y serez point trompé : votre famille en est persuadée. Nous voyons les choses de plus près que vous : tant de personnes qui vous aiment, et qui ont un peu de bon sens, ne peuvent guère s'y méprendre.

Comme on ne connaît d'abord les hommes que par leurs paroles, il faut les croire jusqu'à ce que les actions les détruisent. On trouve quelquefois que les gens qu'on croit ennemis ne le sont point ; on est alors honteux de s'être trompé. Il suffit qu'on soit toujours reçu à se haïr quand on y est autorisé.

Adieu, mon cher comte ; je me fonde en raison, et je vous importune.

La même au comte de Bussy-Rabutin, son cousin.

Je me presse de vous écrire, afin d'effacer promptement de votre esprit le chagrin que ma dernière y a mis. Je ne l'eus pas plutôt écrite que je m'en repentis. M. de Corbinelli me voulut empêcher de vous l'envoyer ; mais je ne voulais pas perdre ma lettre, toute méchante qu'elle était, et je crus que je ne vous perdrais pas pour cela, puisque vous ne m'aviez pas perdue pour quelque chose de plus. Nous ne nous perdons point, de notre race : nos liens s'allongent quelquefois, mais ils ne se rompent jamais. Je sais ce qu'en vaut l'aune : après mon expérience je

pouvais bien hasarder le paquet. Il est vrai que j'étais de méchante humeur. Je n'eus pas la docilité de démonter mon esprit pour vous écrire; je trempai ma plume dans mon fiel, et cela composa une sotte lettre amère, dont je vous fais mille excuses. Si vous fussiez entré une heure après dans ma chambre, nous nous fussions moqués de moi ensemble. Nous voilà donc raccommodés. Vous seriez bien heureux si nous étions quittes : mais, bon Dieu! que je vous en dois encore de reste, que je ne vous payerai jamais! Vous me donnez un trait en me disant que j'ai des ennemis, et qu'on vous a mandé que ma conduite était dégingandée. Vous feignez qu'on vous l'a écrit; je parie que cela n'est pas vrai. Hélas! mon cousin, je n'ai point d'ennemis, ma vie est tout unie, ma conduite n'est point dégingandée, puisque *dégingandée* y a. Il n'est point question de moi : j'ai une bonne réputation, mes amis m'aiment, les autres ne songent pas que je sois au monde; je ne suis plus ni jeune ni jolie; on ne m'envie point; je suis quasi grand'mère; c'est un état où l'on n'est guère l'objet de la médisance : quand on a été jusque-là sans se décrier, on peut se vanter d'avoir achevé sa carrière.

Adieu, comte, point de rancune ; ne nous tracassons plus. J'ai un peu de tort; mais qui n'en a point en ce monde? Je suis bien aise que vous reveniez pour ma fille. Demandez à Monsieur de Corbinelli combien elle est jolie. Montrez-lui ma lettre, afin qu'il voie que si je fais les maux, je fais les médecines.

Madame de La Fayette [1] *à Madame de Sévigné.*

Eh bien! eh bien! ma belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle! Je vous mande que vous attendiez à juger de moi quand vous serez ici; qu'y a-t-il de si terrible à ces paroles? Mes journées sont remplies; il est vrai que Bayard est ici, et qu'il fait mes affaires; mais quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je? encore faut-il lui parler? Quand j'ai couru, moi, et que je reviens, je trouve Monsieur de La Rochefoucauld, que je n'ai point vu de tout le jour; écrirai-je? Monsieur de La Rochefoucauld et Gourville sont ici; écrirai-je? mais quand ils sont sortis? ah! quand ils sont sortis, il est onze heures, et je sors, moi; je couche chez nos voisins, à cause qu'on bâtit devant mes fenêtres; mais l'après-dînée j'ai mal à la tête; mais le matin j'y ai mal encore, et je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle, vos heures sont libres, et votre tête encore plus : le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde; il m'est passé pour tout le monde; et si j'avais un ami qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprais avec lui. Ne mesurez donc point

1. Voyez la note, page 710, et l'introduction aux *Lettres*, page 705.

notre amitié sur l'écriture ; je vous aimerai autant en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous en m'en écrivant dix en huit jours. Quand je suis à Saint-Maur, je puis écrire, parce que j'ai plus de tête et plus de loisir ; mais je n'ai pas celui d'y être ; je n'y ai passé que huit jours de cette année ; Paris me tue. Si vous saviez comme je ferais ma cour à des gens à qui il est très-bon de la faire, d'écrire souvent toutes sortes de folies, et combien je leur en écris peu, vous jugeriez aisément que je ne fais pas ce que je veux là-dessus. Adieu, ma très-chère ; vos défiances seules composent votre unique défaut, et la seule chose qui peut me déplaire en vous.

Madame de Maintenon [1] *à Madame de La Maison-Fort.*

Il ne vous est pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'esprit ; vous en serez plus humble, et vous sentirez par votre expérience que nous ne trouvons nulle ressource en nous, quelque esprit que nous ayons. Vous ne serez jamais contente, ma chère fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur. Salomon vous a dit, il y a longtemps, qu'après avoir cherché, trouvé et goûté de tous les plaisirs, il confessait que tout n'est que vanité et affliction d'esprit, hors aimer Dieu et le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber ? J'ai été jeune et jolie, j'ai goûté des plaisirs, j'ai été aimée partout ; dans un âge un peu avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit, je suis venue à la faveur : et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsque l'on s'est donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois ; alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre : on a des chagrins ; mais on a aussi une solide consolation, et la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

La même à Mademoiselle d'Aubigné.

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités. Je les dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr. Et comment

1. Voyez la note 2, page 730, et l'introduction aux *Lettres*, page 705.

vous négligerais-je, vous que je regarde comme ma propre fille? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez ne vous convient point. Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le roi va tous les jours? Le lendemain de sa mort, ni son successeur, ni tout ce qui vous caresse ne vous regardera ni vous ni Saint-Cyr. Si le roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de province, avec peu de bien et beaucoup d'orgueil. Si pendant ma vie vous épousez un seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez, et vous ne lui plairez que par votre douceur, et vous n'en avez point. Je ne suis point prévenue contre vous, et je vous aime : mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'Évangile par cœur : et qu'importe, si vous ne vous conduisez point par ses maximes? Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui fera la vôtre : et moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous voudriez même vous élever au-dessus de moi : ne vous flattez pas : je suis très-peu de chose, et vous n'êtes rien. Je souffrais bien, l'autre jour, de tout ce que vous fîtes à Madame de Caylus. Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirais de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes et criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve, à mon retour, modeste, douce, timide, docile. Je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, et quel plaisir j'ai à vous en faire.

J. Racine [1] *à son fils* [2].

Vous avez pu voir, mon cher enfant, par les lettres que j'écris à votre mère, combien je suis touché de votre maladie, et la peine extrême que je ressens de n'être pas auprès de vous pour vous consoler. Je vois que vous prenez avec beaucoup de patience le mal que Dieu vous envoie, et que vous êtes exact à faire tout ce qu'on vous dit : il est très-important pour vous d'être docile. J'espère qu'avec la grâce de Dieu, il ne vous arrivera aucun accident : c'est une maladie dont peu de personnes sont exemptes, et il vaut mieux en être attaqué à votre âge qu'à un âge plus

1. Né en 1639, mort en 1699. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 704.
2. Au camp devant Namur, le 31 mai.

avancé. J'aurai une sensible joie de recevoir de vos lettres; ne m'écrivez que quand vous serez entièrement hors de danger, parce que vous ne pourriez écrire sans nuire à votre santé. Quand je ne serai plus inquiet de votre mal, je vous écrirai des nouvelles du siége de Namur. Il y a lieu d'espérer que la place se rendra bientôt; et je m'en réjouis d'autant plus que cela pourra me mettre en état de vous revoir bientôt à Paris. Adieu, mon cher enfant: offrez bien au bon Dieu tout le mal que vous souffrez, et remettez-vous entièrement à sa sainte volonté. Assurez-vous qu'on ne peut vous aimer plus que je vous aime, et que j'ai une fort grande impatience de vous embrasser.

Le même à son fils.

Vous me rendez un très-bon compte de votre étude et de votre conversation avec Monsieur Despréaux. Il serait bien à souhaiter pour vous que vous pussiez être souvent en si bonne compagnie; et vous en pourriez retirer un grand avantage, pourvu qu'avec un homme tel que Monsieur Despréaux vous eussiez plus de soin d'écouter que de parler. Je suis assez satisfait de votre version; mais je ne puis guère juger si elle est bien fidèle, n'ayant apporté ici que le premier tome des Lettres à Atticus, au lieu du second que je pensais avoir apporté : je ne sais même pas si je ne l'ai point perdu, car j'étais comme assuré de l'avoir ici parmi mes livres. Pour plus grande sûreté, choisissez dans quelqu'un des six premiers livres la première lettre que vous voudrez traduire; mais surtout choisissez-en une qui ne soit pas sèche comme celle que vous avez prise, où il n'est presque parlé que d'affaires d'intérêt. Il y en a tant de belles sur l'état où était alors la république et sur les choses de conséquence qui se passaient à Rome! Vous ne lirez guère d'ouvrage qui vous soit plus utile pour vous former l'esprit et le jugement; mais surtout je vous conseille de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siècles que Cicéron. Il ne vous convient point à votre âge, ni même à personne, de lui donner ce vilain nom de poltron : souvenez-vous toute votre vie de ce passage de Quintilien, qui était lui-même un grand personnage : *Ille se profecisse sciat, cui Cicero valde placebit.* Ainsi vous auriez mieux fait de dire simplement qu'il n'était pas aussi brave ou aussi intrépide que Caton : je vous dirai même que si vous aviez bien lu la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vu qu'il mourut en fort brave homme, et qu'apparemment il n'aurait pas fait tant de lamentations que si Monsieur Carmeline lui eût nettoyé les dents. Adieu, mon cher fils. Faites souvenir votre mère qu'il faut entretenir un peu d'eau dans mon cabinet de peur que les souris ne ravagent

mes livres. Quand vous m'écrirez, vous pourrez vous dispenser de toutes ces cérémonies et de *votre très-humble serviteur*. Je connais même assez votre écriture sans que vous soyez obligé de mettre votre nom.

Voltaire[1] *au roi de Prusse*[2].

Sire, un moine de Saint-Just disait à Charles-Quint : « Sacrée Majesté, n'êtes-vous pas lasse d'avoir troublé le monde? faut-il encore désoler un pauvre moine dans sa cellule? » Je suis le moine, mais vous n'avez pas renoncé aux grandeurs et aux misères humaines comme Charles-Quint. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie Maupertuis! je ne songe moi-même qu'à mourir, et mon heure approche ; mais ne la troublez pas par des reproches injustes, et par des duretés qui sont d'autant plus sensibles, que c'est de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait assez de mal : vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France ; vous m'avez fait perdre mes emplois et mes pensions ; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente[3], une femme considérée, qui a été traînée dans la boue et mise en prison ; et ensuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi, quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous servir, sans aucune autre vue que celle de suivre ma façon de penser!

Vos œuvres ont fait dire dans toute l'Europe : Les philosophes ne peuvent vivre en paix et ne peuvent vivre ensemble ; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philosophes, et Dieu les punit les uns par les autres.

Voilà ce que l'on dit, voilà ce que l'on imprime de tous côtés ; et tandis qu'on m'accuse de vous avoir encouragé à écrire contre la religion, c'est vous qui me faites des reproches! Cela me fait prendre le monde en horreur avec justice ; j'en suis heureusement éloigné dans mes domaines solitaires. Je bénirai le jour où je cesserai en mourant d'avoir à souffrir, et surtout de souffrir par vous ; mais ce sera en vous souhaitant un bonheur dont votre position n'est peut-être pas susceptible, et que la philosophie seule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, si la fortune vous permet de vous borner à cultiver longtemps ce fonds de sagesse que vous avez en vous ; fonds admirable, mais altéré par les

1. Voyez le jugement, page 209, et l'introduction aux *Lettres*, page 707.
2. Tourney, par Genève, 21 avril 1760.
3 Madame Denis, nièce de Voltaire.

passions inséparables d'une grande imagination ; un peu par l'humeur et par des situations épineuses qui versent du fiel dans votre âme ; enfin par le malheureux plaisir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des choses piquantes : plaisir indigne de vous, d'autant plus que vous êtes plus élevé au-dessus d'eux par votre rang et par vos talents uniques. Vous sentez sans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre. Et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de ses misères et de ses faiblesses, infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuses par son obscurité, il ne peut être soupçonné par vous de se croire exempt de torts, pour se mettre en droit de se plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des siennes, et il ne veut plus songer qu'à réparer avant sa mort les écarts funestes d'une imagination trompeuse.

Le même à Catherine II, impératrice de Russie[1].

Madame, je suis positivement en disgrâce à votre cour. Votre Majesté Impériale m'a planté là pour Diderot, ou pour Grimm, ou pour quelque autre favori : vous n'avez eu aucun égard pour ma vieillesse ; passe encore si Votre Majesté était une coquette française ; mais comment une impératrice victorieuse et législatrice peut-elle être si volage ?

Je me suis brouillé pour vous avec tous les Turcs, et même encore avec M. le marquis Pugatscheff ; et votre oubli est la récompense que j'en reçois. Voilà qui est fait, je n'aimerai plus d'impératrice de ma vie.

Je sens cependant que j'aurais bien pu mériter ma disgrâce. Je suis un petit vieillard indiscret qui me suis laissé toucher par les prières d'un de vos sujets nommé Rose, Livonien de nation, marchand de profession, qui est venu apprendre la langue française à Ferney ; peut-être n'a-t-il pu mériter vos bontés que j'osais réclamer pour lui.

Je m'accuse encore de vous avoir ennuyée par le moyen d'un Français dont j'ai oublié le nom, qui se vantait de courir à Pétersbourg pour être utile à Votre Majesté, et qui, sans doute, a été fort inutile.

Enfin, je me cherche des crimes pour justifier votre indifférence. Je vois bien qu'il n'y a point de passion qui ne finisse. Cette idée me ferait mourir de dépit, si je n'étais tout près de mourir de vieillesse.

1. Ferney, 9 auguste 1774.

Que Votre Majesté, Madame, daigne donc recevoir cette lettre comme ma dernière volonté, comme mon testament.

Signé : Votre admirateur, votre délaissé, votre vieux Russe de Ferney.

Le même à l'abbé Trublet[1].

Votre lettre et votre procédé généreux, Monsieur, sont des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, et votre livre vous faisait soupçonner de l'être. J'aime bien mieux en croire votre lettre que votre livre : vous aviez imprimé que je vous faisais bâiller, et moi j'ai laissé imprimer que je me mettais à rire. Il résulte de tout cela que vous êtes difficile à amuser, et que je suis mauvais plaisant; mais enfin, en bâillant et en riant, vous voilà mon confrère, et il faut tout oublier en bons chrétiens et en bons académiciens.

Je suis fort content, Monsieur, de votre harangue, et très-reconnaissant de la bonté que vous avez eue de me l'envoyer; à l'égard de votre lettre, *nardi parvus onyx eliciet cadum*. Pardon de vous citer Horace, que vos héros, MM. de Fontenelle et de La Motte, ne citaient guère. Je suis obligé en conscience de vous dire que je ne suis pas né plus malin que vous, et que dans le fond je suis bonhomme. Il est vrai qu'ayant fait réflexion, depuis quelques années, qu'on ne gagnait rien à l'être, je me suis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela est bon pour la santé. D'ailleurs je ne me suis pas cru assez important, assez considérable pour dédaigner certains illustres ennemis qui m'ont attaqué personnellement pendant une quarantaine d'années, et qui, les uns après les autres, ont essayé de m'accabler, comme si je leur avais disputé un évêché ou une place de fermier général. C'est par pure modestie que je leur ai donné enfin sur les doigts. Je me suis cru précisément à leur niveau, *et in arenam cum æqualibus descendi*, comme dit Cicéron.

Croyez, Monsieur, que je fais une grande différence entre vous et eux; mais je me souviens que mes rivaux et moi, quand j'étais à Paris, nous étions tous fort peu de chose, de pauvres écoliers du siècle de Louis XIV, les uns en vers, les autres en prose, quelques-uns moitié prose, moitié vers, du nombre desquels j'avais l'honneur d'être, infatigables auteurs de pièces médiocres, grands compositeurs de riens, pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Je n'ai presque vu que de la petite charlatanerie : je sens parfaitement la valeur de ce néant, comme je sens également le néant de tout le reste;

1. Qui lui avait envoyé son discours de réception à l'Académie française. Ferney, 27 avril 1761.

et de la retraite champêtre où je me suis caché, je vous dis très-sincèrement que je trouve des choses utiles et agréables dans tout ce que vous avez fait, que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé, que je suis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle, que votre procédé me désarme pour jamais, que bonhomie vaut mieux que raillerie, et que je suis, Monsieur mon cher confrère, de tout mon cœur, avec une véritable estime et sans compliment, comme si de rien n'était, votre, etc.

Le même à Helvétius.

Mon cher ami, l'ami des muses et de la vérité, votre épître est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains qui riment pour leurs libraires, misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et qui retombent en se cassant les jambes! Vous avez un génie mâle, et votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire en général ce que je pense pour les progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai : Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque; n'offrez que des images vraies, et servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible pour les vers? la voici. Quand une pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers serait belle en prose; et si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu; s'il y a dans la construction le moindre défaut; si une conjonction est oubliée; enfin, si le mot le plus propre n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur et ne se feront jamais relire; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette espèce dans votre épître, tels que personne n'en peut faire à votre âge, et tels qu'on en faisait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse de vos talents; ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs; et puis voilà de plaisants devoirs! les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une âme comme la vôtre? cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison et le livre de son maître d'hôtel. Quoi, pour être fermier général, on n'aurait pas la liberté de penser! Eh vraiment! Atticus était fermier général, les chevaliers romains étaient fermiers généraux, et pensaient en Romains. Continuez donc, Atticus.

Le même à Mademoiselle Dupuis.

Je ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils ; il ne vous en faut point d'autres que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons. Mais puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en puissance des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque. Il y en a peu ; mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le cherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes : rien n'est simple, tout est affecté ; on s'éloigne en tout de la nature ; on a le malheur de vouloir mieux faire que ses maîtres.

Tenez-vous-en, Mademoiselle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit ; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent ! comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans. Je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers : croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout. Vos réflexions, Mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Racine, Bossuet, Despréaux, emploient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit ; on se fait une habitude d'exprimer sa pensée simplement, noblement, sans effort. Ce n'est point une étude : il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela ; on n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions ; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J. J. Rousseau[1] *au roi de Prusse*[2].

Sire, vous êtes mon protecteur et mon bienfaiteur, et je porte un cœur fait pour la reconnaissance : je viens m'acquitter avec vous, si je puis.

Vous voulez me donner du pain; n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit et me blesse; elle n'a que trop fait son devoir, et le sceptre est abandonné. La carrière est grande pour les rois de votre étoffe, et vous êtes encore loin du terme : cependant le temps presse, et il ne vous reste pas un moment à perdre pour aller au bout.

Puissé-je voir Frédéric le juste et le redouté couvrir ses États d'un peuple nombreux dont il soit le père, et J. J. Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir au pied de son trône.

Le même au comte de Lastic.

Sans avoir l'honneur, Monsieur, d'être connu de vous, j'espère qu'ayant à vous offrir des excuses et de l'argent, ma lettre ne saurait être mal reçue.

J'apprends que Mademoiselle de Cléry a envoyé de Blois un panier à une bonne vieille femme, nommée Madame Levasseur, et si pauvre qu'elle demeure chez moi; que ce panier contenait, entre autres choses, un pot de vingt livres de beurre; que le tout est parvenu, je ne sais comment, dans votre cuisine; que la bonne vieille, l'ayant appris, a eu la simplicité de vous envoyer sa fille avec la lettre d'avis, vous redemander son beurre ou le prix qu'il a coûté; et qu'après vous être moqués d'elle, selon l'usage, vous et Madame votre épouse, vous avez, pour toute réponse, ordonné à vos gens de la chasser.

J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée, en lui expliquant les règles du grand monde et de la grande éducation. Je lui ai prouvé que ce ne serait pas la peine d'avoir des gens, s'ils ne servaient à chasser le pauvre quand il vient réclamer son bien; et, en lui montrant combien *justice* et *humanité* sont des mots roturiers, je lui ai fait comprendre à la fin qu'elle est trop honorée qu'un comte ait mangé son beurre. Elle me charge donc, Monsieur, de vous témoigner sa reconnaissance de l'honneur que vous lui avez fait, son regret de l'importunité qu'elle vous a causée, et le désir qu'elle aurait que son beurre vous eût paru bon.

Que si par hasard il vous en a coûté quelque chose pour le port

1. Voyez le jugement, page 133, et l'introduction aux *Lettres*, page 706.
2. Motiers, 30 octobre 1762.

du paquet à elle adressé, elle offre de vous le rembourser, comme il est juste. Je n'attends là-dessus que vos ordres pour exécuter ses intentions, et vous supplie d'agréer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

Le même à Monsieur Dupeyrou.

Je vois avec douleur, cher ami, que je vous ai écrit des choses déraisonnables dont vous vous tenez offensé. Il faut que vous ayez raison d'en juger ainsi, puisque vous êtes de sang-froid en lisant mes lettres, et que je ne le suis guère en écrivant; ainsi vous êtes plus en état que moi de voir les choses telles qu'elles sont.

Mais cette considération doit être aussi de votre part une plus grande raison d'indulgence : ce qu'on écrit dans le trouble ne doit pas être envisagé comme ce qu'on écrit de sang-froid. Un dépit outré a pu me laisser échapper des expressions démenties par mon cœur, qui n'eut jamais pour vous que des sentiments honorables. Au contraire, quoique vos expressions le soient toujours, vos idées souvent ne le sont guère, et voilà ce qui, dans le fort de mes afflictions, a souvent achevé de m'abattre. En me supposant tous les torts dont vous m'avez chargé, il fallait peut-être attendre un autre moment pour me les dire, ou du moins vous résoudre à endurer ce qui en pouvait résulter. Je ne prétends pas, à Dieu ne plaise, m'excuser ici, ni vous charger, mais seulement vous donner des raisons, qui me semblent justes, d'oublier les torts d'un ami dans mon état. Je vous en demande pardon de tout mon cœur; j'ai grand besoin que vous me l'accordiez, et je vous proteste, avec vérité, que je n'ai pas cessé un seul moment d'avoir pour vous tous les sentiments que j'aurais désiré vous trouver pour moi.

La punition a suivi de près l'offense. Vous ne pouvez douter du tendre intérêt que je prends à tout ce qui tient à votre santé, et vous refusez de me parler des suites de votre voyage de Béfort. Heureusement vous n'avez pu être méchant qu'à demi, et vous me laissez entrevoir un succès dont je brûle d'apprendre la confirmation. Écrivez-moi là-dessus en détail, mon aimable hôte; donnez-moi tout à la fois le plaisir de savoir que vos remèdes opèrent, et celui d'apprendre que je suis pardonné. J'ai le cœur trop plein de ce besoin pour pouvoir aujourd'hui vous parler d'autre chose, et je finis en vous répétant du fond de mon âme que mon tendre attachement et mon vrai respect pour vous ne peuvent pas plus sortir de mon cœur que l'amour de la vertu.

Le même à un jeune homme.

Vous ignorez, Monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et, de plus, fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez en pensant que je pourrais vous être utile, et vous êtes louable du motif qui vous l'a fait désirer ; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorency. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale : rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez ; et je ne pourrai vous rien dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience quand vous voudrez la consulter. La vertu, Monsieur, n'est pas une science qui s'apprenne avec tant d'appareil. Pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être ; et si vous avez bien cette volonté, tout est fait, votre bonheur est décidé. S'il m'appartient de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner serait de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'âme condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir : la vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations. Travaillez donc, Monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parents et la Providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre ; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, Monsieur, retournez dans votre province ; allez vivre dans le sein de votre famille ; servez, soignez vos vieux parents : c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose. Une vie dure est plus facile à supporter en province que la fortune à poursuivre à Paris, surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manéges y font plus de fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait monsieur votre père, et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir. Voilà, Monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency : peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre ; mais je suis sûr que vous vous

en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir. Je vous prie, Monsieur, d'agréer mes salutations très-humbles.

Carraccioli [1] *à un ami.*

Je vous boude et vous me boudez : cela s'appelle partie et revanche. Il ne s'agit plus que de jouer le tout. Mais sommes-nous raisonnables l'un et l'autre? Je n'en crois rien. Des amis se brouillent-ils pour des vétilles? Je ne présume pas. Je connais mon cœur; je suis dans sa confidence : il ne pourrait jamais consentir à ne plus vous aimer. Il m'a grondé comme un nègre, parce que j'ai balancé deux minutes si je vous écrirais. Il m'a mis lui-même la plume à la main, et il dicte ce que je vous marque.

Louis XVI [2] *à sa fille* [3].

C'est du fond de mon cœur, ma fille, que je vous bénis, en demandant au ciel qu'il vous fasse la grâce de bien apprécier la grande action que vous allez faire. Votre cœur est innocent et pur aux yeux de Dieu; vos vœux doivent lui être agréables : offrez-les-lui pour votre mère et moi. Demandez-lui qu'il me donne les grâces nécessaires pour faire le bonheur de ceux sur lesquels il m'a donné l'empire, et que je dois considérer comme mes enfants. Demandez-lui qu'il daigne conserver dans ce royaume la pureté de la religion, et souvenez-vous bien, ma fille, que cette sainte religion est la source du bonheur et notre soutien dans les adversités de la vie. Ne croyez pas que vous en soyez à l'abri. Vous êtes bien jeune; mais vous avez déjà vu votre père affligé plus d'une fois. Vous ne savez pas, ma fille, à quoi la Providence vous destine; si vous resterez dans ce royaume, ou si vous irez en habiter un autre. Dans quelque lieu que la main de Dieu vous pose, souvenez-vous que vous devez édifier par vos exemples, faire le bien toutes les fois que vous en trouverez l'occasion. Mais surtout, mon enfant, soulagez les malheureux de tout votre pouvoir : Dieu ne vous a fait naître dans le rang où nous sommes que pour travailler à leur bonheur et les consoler dans leurs peines. Allez aux autels, où vous êtes attendue, et conjurez le Dieu de miséricorde de ne vous laisser oublier jamais les avis d'un père tendre.

1. Louis-Antoine Carraccioli, né en 1721, mort en 1803, a laissé plusieurs ouvrages de morale. Sous le titre de *Lettres intéressantes du pape Clément XIV*, il a prêté à ce pape une correspondance dont toute l'Europe a été la dupe.

2. Né en 1754, mort en 1793. — 3. Le jour de sa première communion.

Madame la duchesse d'Abrantès [1] à sa fille.

Eh quoi ! ma chère enfant, vous avez assez peu de philosophie pour vous attrister du bonheur des autres? Est-ce la morale que vous avez pu recueillir de vos méditations de chaque jour? Que deviendrez-vous donc en vivant davantage, si, du moment où vous commencez à vivre au milieu de vos semblables, vous ne leur apportez que l'envie et la tristesse de les voir heureux sans vous? Tout ce qui les charme deviendra-t-il pour vous un sujet de douleur? La mère n'aura plus la liberté d'embrasser devant vous son enfant, la sœur ne pourra plus sourire à sa sœur, la fille à sa mère !

Madeleine, ce que j'ai lu de vous m'a fait de la peine. Oh ! c'est impossible que vous ayez pensé cela : je sais votre cœur, je le connais trop pour douter de lui. Mais jamais, ma fille, jamais ne donnez puissance dans votre âme à une pensée semblable, même une heure, même un instant. Femme et chrétienne, ces deux mots réunis vous imposent toutes les résignations et tous les dévouements. Demeurez persuadée d'ailleurs que notre vie n'est heureuse que lorsque, indifférentes devant des destinées meilleures, nous nous contentons de la nôtre sans souhaiter celle que nous n'avons pas. L'âme résignée est toujours satisfaite; c'est l'exigence qui fait les peines. La guerre entre nous et le monde vient toujours de ce que nous avons voulu fuir une épreuve, au lieu de nous y soumettre. Aucune existence n'est bien dans la comparaison : chacun se plaint de la sienne; nul n'est à la place qu'il souhaite, c'est toujours celle d'autrui qu'on ambitionne et qu'on aime.

Serait-ce là votre religion? n'aurait-elle rien produit de mieux dans votre âme? n'avez-vous pas compris, avant tout, que la résignation aux volontés de Dieu et aux privations qu'il impose est la première vertu chrétienne ?

Je vous parle avec irritation sur ce point, quoique assurément ma colère ne puisse m'empêcher de rire quand je songe à qui je parle. Mais n'importe, je n'aime pas que vous soyez ainsi, même pour un moment : le cœur n'a-t-il pas sa modestie aussi, comme vous, femmes, vous avez la vôtre?

Quand ces pensées amères viendront à votre esprit, demandez-vous, mon enfant, pourquoi vous êtes sur la terre. Ce n'est pas pour y être aimée. Hélas ! que d'âmes manqueraient à leur création, si elles étaient au monde pour ce but si impossible ! Mais vous y êtes pour glorifier Dieu par vos œuvres, et il faut qu'elles

1. Née en 1784, morte en 1838. Elle a publié des *Mémoires* intéressants sur la cour impériale, et plusieurs romans, dont le plus connu est *l'Amirante de Castille*.

soient saintes. Vous y êtes pour passer de là à un meilleur monde, où tout sera dans vos sympathies, tout ira comme vous voudrez, parce que ce n'est plus là qu'on souffre, mais là qu'on se repose.

Je suis bien aise de la connaissance que vous avez faite ; vous ne pouvez que gagner à celle de Madame de Bressac surtout. Ce que j'en fais me prouve que votre jugement sur elle est parfaitement juste. Je devine déjà l'affection qui va vous lier à une femme que vous aimerez comme une mère, et qui remplacera celle que vous avez perdue.

*Madame M*** à son mari.*

L'étonnement où m'a jetée ta lettre me laisse à peine la faculté de te l'exprimer. Je la tiens, cette lettre; je l'ai lue, et je la relis encore sans pouvoir en croire mes yeux!... Eh quoi! tu peux soutenir la pensée, tu peux désirer de rentrer jamais dans une famille que tu as abreuvée d'afflictions, de désespoir, en retour de ses bienfaits, de son dévouement, de ses immenses sacrifices! En me faisant éprouver tous les genres de malheurs possibles, tu avais déjà frappé le cœur de mes parents dans l'endroit le plus sensible, puisque je suis ce qu'ils chérissent le plus au monde. Cependant le mari de cette fille qui leur était si chère, et qu'ils voyaient chaque jour dépérir et mourir de chagrin sous leurs yeux, par égard pour elle, ils l'accueillent dans leur maison après lui avoir deux fois sauvé l'honneur aux dépens de l'aisance de leurs vieux jours. Après tant de fautes pardonnées et réparées sans jamais en avoir reçu une seule expression de reconnaissance, cet homme qui chaque jour ne vivait que de leurs bienfaits sans les aider dans leurs travaux, sans même vouloir s'astreindre à travailler pour lui-même et pour ses enfants, cet homme ne cesse à chaque instant d'être pour eux malhonnête jusqu'à l'insolence, blâmant tout chez eux, comme s'il se croyait dans un hôtel garni, saisissant toutes les occasions de les affliger et de les contrarier, non-seulement tête à tête, mais devant les étrangers, devant les domestiques, mais devant la femme dont il savait bien qu'il déchirait le cœur en agissant ainsi.

Eh bien! ils supportent ces mauvais procédés, cette noire ingratitude, avec patience, calme et douceur; ils se résignent encore au sacrifice de leur bonheur, de leur paix, je dirais presque de leur liberté intérieure, pour le reste de leur vie, en conservant dans leur sein l'être qui leur cause journellement tant de dégoûts. Quel était alors le sentiment qui leur donnait tant de courage et de dévouement? c'était encore leur tendresse, leur amour pour leur fille et pour les enfants de ce gendre ingrat;

c'était pour que leur Antoinette ne manquât pas, dans l'affreux état de santé où elle était, de tous les soins et de l'aisance dont l'habitude lui avait fait un besoin, et que son modique revenu n'aurait pu lui procurer si elle avait été obligée de tenir de nouveau son ménage. En reconnaissance de tant de bontés, de tant d'indulgence pour leur gendre, ils espéraient de lui, ils devaient espérer qu'il rendrait leur fille heureuse dans son intérieur; qu'il la dédommagerait par ses soins, sa douceur, ses bons procédés et son bon caractère, de toutes les privations et de tous les maux qu'il lui avait fait connaître jusque-là; ils ne lui demandaient que cette preuve de reconnaissance : l'ont-ils obtenue? C'est à ta conscience à répondre à cette question; car tu me demandes des reproches et tu n'en obtiendras pas : il est au-dessous de moi d'en faire pour ce qui m'est personnel. Je ne te retrace donc dans cette lettre ta mauvaise conduite et ton mauvais cœur que par rapport à mes parents.

J'ai conservé toutes les lettres que tu m'as écrites dès avant mon mariage et depuis, sans en perdre une seule... Je les ai toutes relues à des époques un peu plus rapprochées pendant que tu commettais tes fautes : elles sont, comme aujourd'hui, pleines d'une sensibilité apparente, d'assurances pour le présent et de protestations pour l'avenir. Lorsqu'à présent je pèse et je rapproche toutes ces choses et que je me dis : A telle époque, il m'écrivait telle autre chose, et pendant ce temps il avait telle arrière-pensée, et il faisait encore cela!... peux-tu empêcher que tous ces souvenirs, tous ces griefs, tous mes malheurs, mes chagrins, ma santé détruite, et qui sera par conséquent la cause de ma destruction plus ou moins éloignée, et surtout ta dernière action, ne se placent entre toi et moi pour jamais? Dépend-il même de ma volonté qu'il en soit autrement? Non, il n'est pas en mon pouvoir d'oublier aussi parfaitement que je pardonne. Loin d'avoir de la haine, je ne désire que ton bonheur; je ferais pour l'assurer, pour le rendre complet, les plus grands sacrifices, excepté celui de vivre de nouveau avec toi. Je crois que je n'atteindrai pas la vieillesse; mes années sont comptées; je te demande pour elles le repos et la paix loin de toi. Mais, loin de toi aussi, je serai prête à partager tes peines et à les soulager, si cela est en mon pouvoir; mes conseils, mon amitié, cette amitié que tu n'as pu détruire, te suivront partout. Le respect, la tendresse de tes enfants, te resteront entièrement; il ne s'écoulera pas un jour où je ne leur parle de leur père, et où ils ne prient Dieu pour lui, à l'exemple de leur mère.

Tu me parles du public, et de ce qu'il pourra dire de notre séparation; ce qu'il devait en dire est dit. Chacun en parle, cela a fait l'occupation de la ville entière pendant huit jours; et puis,

comme de toutes les choses de ce monde, après en avoir bien parlé, on ne s'en occupe plus du tout.

Quant à la médisance et aux autres choses semblables, je ne les crains pas. J'ai vingt-six ans; ma santé délabrée et l'éducation de mes enfants que j'ai sérieusement commencée aussitôt ton départ, et qui m'occupe maintenant plusieurs heures de la journée, ne me permettraient guère d'aller dans le monde, si j'en avais encore le goût : mais, excepté les obligations indispensables envers mes connaissances, je renonce dès à présent à tous les plaisirs de mon âge; je vivrai pour mes enfants seulement, et pour les préserver, s'il est possible, de tous les maux que j'ai soufferts. Puissé-je vivre assez pour cela! Je pense qu'avec une pareille conduite, le public ne sera point injuste à mon égard; et s'il l'était comme tu le dis, je saurais trouver dans mon cœur et dans le peu de bien que je puis faire le dédommagement de son erreur.

Toi qui connais trop bien toute la sensibilité de mon cœur, comment peux-tu le mettre à de si rudes épreuves que de me placer dans la position de récriminer avec toi, et de te confirmer des choses affligeantes, en cherchant à remettre en question une position, un éloignement qui ne doit pas changer, quand il me serait si doux de n'avoir que des conseils et des consolations à t'offrir; quand je voudrais que mes lettres ne parlassent que de nos enfants et ne fussent pleines que de détails sur eux, qui te fissent suivre les progrès de leur esprit, de leur cœur et de leur éducation, comme si tu les voyais encore? Ces lettres m'émeuvent et me déchirent le cœur, sans rien changer à toutes les tristes vérités qui nécessitent tout ce qui est.

*Madame N*** à son amie.*

Il ne faut pas, dites-vous, bouder son amie, lorsqu'elle est a deux cents lieues; mais faut-il aussi lui pardonner de manquer à tous les devoirs de l'amitié? Si vous savez une maxime qui prescrive cela, vous auriez bien fait de la citer, car celle-là seule pouvait appuyer votre raisonnement. Il s'agit bien de bouder. Je ne vous boude pas; mais je suis outrée et blessée jusqu'au fond de l'âme. Vous n'avez pas de parents plus près, pas même Madame d'O...., puisque je suis votre cousine germaine, et qu'elle n'est que votre nièce au millième degré; vous n'aviez point d'amie plus tendre et plus ancienne; et, dans la seule occasion de votre vie où vous pouviez me donner une véritable preuve de confiance, vous me traitez comme une étrangère!.... En effet, il y a bien de quoi bouder un peu : il faut en convenir. Ce n'était pas entièrement votre secret; vous partez pour quatre ans, et c'est le secret d'une

autre! Mais, mon Dieu! quelle esclave êtes-vous donc? Monsieur d'A... vous avait ôté le droit de le confier, c'est-à-dire défendu; vous êtes assurément une femme bien soumise, et lui un despote bien impérieux. Pour moi, maintenant, je puis aussi recevoir les secrets de Monsieur de L...., sans être seulement tentée de vous en faire part; mais dans le temps où j'étais persuadée que vous m'aimiez, j'aurais trahi pour vous tous les maris du monde; enfin, j'avais tort, vous me le prouvez, et je me corrigerai. Vous prétendez que j'aurais dû deviner ce que vous n'osiez me confier, parce que vous aviez été triste à souper; comme je ne vous ai jamais vu une gaieté bien remarquable, et que la distraction vous rend assez souvent sérieuse, j'avoue que je n'ai pas été frappée de cette prétendue tristesse; au reste, c'était la veille de votre départ, et quand j'aurais pénétré quelques heures plus tôt un projet médité depuis deux ans, en vérité, je n'en aurais pas été plus satisfaite de vous.

Adieu.... Ce n'est pas adieu jusqu'à ce soir, jusqu'à demain; c'est adieu pour quatre ans, pour ma vie peut-être !... Voilà une pensée qui n'est pas gaie!... Comment une seule idée mélancolique peut-elle ainsi tout à coup amollir le cœur! Mes yeux se remplissent de larmes.... Je ne suis presque plus en colère contre vous, mais je suis triste à mourir. Écrivez-moi, écrivez-moi promptement et avec détail. Vous voyez de quelle rancune je suis capable. Que je suis faible! Après cet aveu, je puis convenir encore que je vous aime toujours, et qu'il m'est impossible de vivre sans vous le dire et sans vous en voir persuadée.

CONSOLATIONS,

COMPLIMENTS ET POLITESSES.

Voiture[1] *au grand Condé, duc d'Enghien*[2].

Monseigneur, à cette heure que je suis loin de Votre Altesse, et qu'elle ne me peut pas faire de charge, je suis résolu de lui dire tout ce que je pense d'elle il y a longtemps, et que je n'avais osé lui déclarer, pour ne pas tomber dans les inconvénients où j'avais

1. Né en 1598, mort en 1648. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 703.
2. Sur la bataille de Rocroy. 1643.

vu ceux qui avaient pris avec vous de pareilles libertés. Mais, Monseigneur, vous en faites trop pour le pouvoir souffrir en silence, et vous seriez injuste si vous pensiez faire les actions que vous faites, sans qu'il en fût autre chose, ni que l'on prît la liberté d'en parler. Si vous saviez de quelle sorte tout le monde est déchaîné dans Paris à discourir de vous, je suis assuré que vous en auriez honte, et que vous seriez étonné de voir avec combien peu de respect et peu de crainte de vous déplaire tout le monde s'entretient de ce que vous avez fait. A dire la vérité, Monseigneur, je ne sais à quoi vous avez pensé, et ç'a été, sans mentir, trop de hardiesse et une extrême violence à vous d'avoir, à votre âge, choqué deux ou trois vieux capitaines, que vous deviez respecter, quand ce n'eût été que pour leur ancienneté, fait tuer le pauvre comte de Fontaine, qui était un des meilleurs hommes de Flandre, et à qui le prince d'Orange n'avait jamais osé toucher, pris seize pièces de canon qui appartenaient à un prince qui est oncle du roi et frère de la reine, avec qui vous n'avez jamais eu de différend, et mis en désordre les meilleures troupes des Espagnols, qui vous avaient laissé passer avec tant de bonté. Je ne sais pas ce qu'en dit le père Munier. Mais tout cela est contre les bonnes mœurs, et il y a, ce me semble, grande matière de confession. J'avais bien ouï dire que vous étiez opiniâtre comme un diable, et qu'il ne faisait pas bon vous rien disputer. Mais j'avoue que je n'eusse pas cru que vous fussiez emporté à ce point-là; et si vous continuez, vous vous rendrez insupportable à toute l'Europe, et l'Empereur ni le roi d'Espagne ne pourront durer avec vous.

Le même au comte de Guiche.

Après avoir fait un grand siége et deux petits, et avoir été quinze jours en Flandre sans équipage, n'est-il pas vrai que c'est un grand rafraîchissement que d'aller assiéger Bapaume, de recommencer tout de nouveau au mois de septembre, comme si l'on n'avait rien fait? Il me semble que les chevaliers du temps passé en avaient bien meilleur marché que ceux d'à cette heure, car ils en étaient quittes pour rompre de temps à autre quatre ou cinq lances, et pour faire quelquefois un combat; le reste du temps ils cheminaient en liberté par de belles forêts et de belles prairies. Sans mentir, Monsieur, la fortune est une grande trompeuse. Bien souvent, en donnant aux hommes des charges et des honneurs, elle fait de mauvais présents; et pour l'ordinaire, elle nous vend bien chèrement les choses qu'il semble qu'elle nous donne : car enfin, sans considérer le hasard du fer et du plomb, et supposant que vous combattiez toujours sous des armes enchantées, vous ne sauriez empêcher que la guerre ne vous retran-

che une grande partie de vos plus beaux jours. Elle vous ôte six mois de cette année ; et à vous, qu'elle a laissé vivre, elle vous a ôté, depuis quinze ans de guerre, près de la moitié de votre vie. Et cependant il faut avouer, Monsieur, que ceux qui la font avec autant de gloire que vous y doivent trouver de grands charmes ; et ce consentement de tout un peuple, avec tous les honnêtes gens, à mettre un homme au-dessus de tous les autres est une chose si douce, qu'il n'y a point d'âme bien faite qui ne s'en laisse toucher, ni de travail que cela ne rende supportable.

Pour moi, Monsieur, je vous avoue que votre réputation m'a consolé de votre absence ; et, quelque plaisir qu'il y ait de vous ouïr parler, je ne le préfère pas à celui d'ouïr parler de vous. Je souhaite pourtant que vous veniez bientôt ici jouir de la gloire que vous avez acquise ; alors je vous dirai à loisir les larmes où j'ai été pour l'amour de vous, et l'attachement avec lequel je suis, etc.

Le duc de Montausier [1] *au Dauphin* [2].

Monseigneur, je ne vous fais pas de compliment sur la prise de Philipsbourg : vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie, et Vauban. Je ne vous en fais pas non plus sur les preuves que vous avez données de bravoure et d'intrépidité : ce sont des vertus héréditaires dans votre maison ; mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, humain, faisant valoir les services d'autrui, et oubliant les vôtres : c'est sur quoi je vous fais mon compliment.

Le comte de Bussy-Rabutin [3] *à Mademoiselle Dupré.*

Je vous réveille aujourd'hui, Mademoiselle : la bonne année me fournit une occasion de vous écrire ; car j'aurais attendu sans cela de vos nouvelles et de celles du monde, ne sachant que dire d'un endroit où vous ne connaissez personne, et où il n'arrive rien qui donne de la curiosité. Ce n'est pas le temps de faire la description de la campagne : toute belle qu'elle est ici, les glaces et les neiges la rendent pareille aux endroits les plus sauvages. Je vous parlerai au printemps de nos prairies, de nos rivières, de nos oiseaux, de notre belle situation ; et je vous dirai aujourd'hui que je trouve encore plus de plaisir dans ma solitude, avec ma famille et souvent bonne compagnie, que dans les petites villes, où il faut vivre avec des animaux qui ressemblent à des hommes,

1. Né en 1610, mort en 1690. — 2. Dont il avait été gouverneur.
3. Né en 1618, mort en 1693. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 705.

et avec qui on se divertit moins qu'avec les singes et les perroquets.

Adieu, Mademoiselle, je vous souhaite tous les bonheurs que je voulais vous souhaiter en commençant ma lettre : l'endroit n'y donne pas de prix.

Madame de Sévigné [1] *à Madame de Grignan, sa fille.*

Vous avez bien raison, ma chère enfant, de croire que je suis bien affligée de la perte de Monsieur l'Archevêque. Vous ne sauriez vous représenter combien le vrai mérite, la rare vertu, le bon esprit et le cœur parfait de ce grand prélat me le font regretter! Je ne puis songer à sa bonté pour sa famille, à sa tendresse pour tous en général, et pour vous, et pour votre fils en particulier, sans qu'il me paraisse dans votre maison un grand vide qui ne se remplira jamais, non jamais! Je ne crains pas de le dire : il n'y a point d'esprits ni de cœurs sur ce moule; ce sont des sortes de métaux qui ont été altérés par la corruption du temps, et il n'y en a plus de cette vieille roche. Vous avez compris mes sentiments; vous m'avez fait bien de l'honneur, et je vous le rends en voyant les vôtres tels qu'ils sont. Il faut avoir un peu de ce bon aloi que nous regrettons, pour sentir cette perte comme nous la sentons. Cette louange doit passer; car je suis persuadée qu'on est plus ou moins touché de ces grandes qualités, selon qu'on y a plus ou moins de rapport.

La même au comte de Bussy-Rabutin, son cousin.

Bonjour et bon an, mon cher cousin. Je prends mon temps de vous demander pardon après une bonne fête, et en vous souhaitant mille bonnes choses cette année suivie de plusieurs autres. Il me semble qu'en vous adoucissant ainsi l'esprit, je vous disposerai à me pardonner d'avoir été si longtemps sans vous écrire, et à cette jolie veuve que j'aime tant. Je partis de Bretagne le 20 d'octobre, qui était bien plus tôt que je ne pensais, pour venir à Paris. Un mois après j'eus le plaisir d'y recevoir ma fille. Je l'ai trouvée mieux que quand elle est partie, et cet air de Provence, qui devait la dévorer, ne l'a point dévorée : elle est toujours aimable; je vous défie de vous voir tous deux et de parler ensemble sans vous aimer. J'ai toujours pensé à vous, et j'ai dit mille fois : Mon Dieu! je voudrais bien écrire à mon cousin de Bussy; et je n'ai pu le faire. Pour moi, je crois qu'il y a de petits démons qui empêchent de faire ce qu'on veut, rien que pour se moquer de nous, et pour nous faire sentir notre faiblesse. Ils ont un contentement,

1. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 704.

et je l'ai senti dans toute son étendue. Nous avons ici une comète qui est bien étendue aussi ; c'est la plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les plus grands personnages sont alarmés, et croient que le ciel, bien occupé de leur perte, a donné des avertissements par cette comète. On dit que le cardinal Mazarin étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il fallait honorer son agonie d'un prodige, et lui dirent qu'il paraissait une grande comète qui leur faisait peur ; il eut la force de se moquer d'eux, et leur dit plaisamment que la comète lui faisait trop d'honneur. En vérité, on devrait dire autant que lui ; et l'orgueil humain se fait trop d'honneur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les astres quand on doit mourir. Adieu, mon cher cousin ; adieu, ma chère nièce. Mandez-moi de vos nouvelles.

Fléchier [1] *au maréchal de Villars* [2].

Je m'étais bien attendu, Monsieur, que vous feriez parler de vous, mais je ne croyais pas que ce fût ni si promptement ni si hautement. A peine êtes-vous arrivé que vous avez entrepris une affaire qu'on n'avait guère osé tenter, et qu'on avait quelquefois vainement tentée. Il n'y a point de barrière si impénétrable que vous ne forciez, et l'Allemagne a beau vous opposer des rivières et des digues qui semblent la mettre à couvert de toutes les forces étrangères, vous passez tout, vous forcez tout, dès l'entrée de la campagne. On vous craint, on fuit devant vous : soldats, officiers, généraux, se sauvent comme ils peuvent, et vous finissez une grande action sans aucune perte. J'espère que les suites de cet heureux commencement seront glorieuses ; je vous en félicite par avance, par l'intérêt sincère que je prends à tout ce qui vous regarde, et par l'attachement et le respect particulier avec lesquels, etc.

Le même à Monsieur Salvador.

Je regrette bien, Monsieur, la perte que vous avez faite de Monsieur votre père, et je compatis à votre douleur. Il vous laisse les véritables biens, qui sont ses vertus et ses bons exemples, et les plus solides consolations, qui sont une longue continuation de sagesse et de piété ; une vie de chrétien, et une mort de patriarche. Je vous souhaite une aussi longue pratique de bonnes œuvres ; et, persuadé qu'il ne manque à la perfection de votre mérite que ce qu'un âge comme le sien y peut ajouter, je félicite Messieurs vos enfants de retrouver en vous ce que vous perdez en Monsieur votre père. Je suis, etc.

1. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 706.
2. Sur la campagne de 1707.

Boileau[1] *au prince de Condé.*

Monseigneur, savez-vous bien qu'un des plus sûrs moyens pour empêcher un homme d'être plaisant, c'est de lui dire : je veux que vous le soyez? Depuis que vous m'avez défendu le sérieux, je ne me suis jamais senti si grave, et je ne parle plus que par sentences. Et d'ailleurs votre dernière action a quelque chose de si grand, qu'en vérité je ferais conscience de vous en écrire autrement qu'en style héroïque. Cependant je ne saurais me résoudre à ne vous pas obéir en tout ce que vous m'ordonnez. Ainsi, dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un sérieux fade, ou de vous ennuyer par une méchante plaisanterie. Enfin mon Apollon m'a secouru ce matin, et, dans le temps que j'y pensais le moins, m'a fait trouver sur mon chevet deux lettres qui, au défaut de la mienne, pourront peut-être vous amuser agréablement. Elles sont datées des champs Élysées. L'une est de Balzac, et l'autre de Voiture, qui, tous deux, charmés du récit de votre dernier combat, vous écrivent de l'autre monde pour vous en féliciter.

Voici celle de Balzac; vous la reconnaîtrez aisément à son style, qui ne saurait dire simplement les choses, ni descendre de sa hauteur :

« Aux champs Élysées, le 2 juin 1675.

« Monseigneur, le bruit de vos actions ressuscite les morts : il « réveille des gens endormis depuis trente années, et condamnés « à un sommeil éternel; il fait parler le silence même. La belle, « l'éclatante, la glorieuse conquête que vous avez faite sur les « ennemis de la France! Vous avez redonné le pain à une ville « qui a accoutumé de le fournir à toutes les autres; vous avez « nourri la mère nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette flotte « qui vous fermaient les avenues de son port n'ont fait que saluer « votre entrée; sa résistance ne vous a pas arrêté plus longtemps « qu'une réception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la « rapidité de votre course, elle n'a pas seulement interrompu l'or- « dre de votre marche; vous avez contraint, à sa vue, le sud et le « nord de vous obéir. Sans châtier la mer, comme Xerxès, vous « l'avez rendue disciplinable. Vous avez plus fait encore, vous avez « rendu l'Espagnol humble. Après cela, que ne peut-on dire de « vous! Non, la nature, je dis la nature encore jeune, et du temps « qu'elle produisait les Alexandre et les César, n'a rien produit de « si grand que sous le règne de Louis quatorzième : elle a donné « aux Français, sur son déclin, ce que Rome n'a pas obtenu d'elle

1. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 704.

« dans sa plus grande maturité : elle a fait voir au monde dans « votre siècle, en corps et en âme, cette valeur parfaite dont on « avait à peine entrevu l'idée dans les romans et dans les poëmes « héroïques. N'en déplaise à un de vos poëtes[1], il n'a pas raison « d'écrire qu'au delà du Cocyte le mérite n'est plus connu ; le « vôtre, Monseigneur, est vanté ici d'une commune voix, des « deux côtés du Styx : il fait sans cesse ressouvenir de vous dans « le séjour même de l'oubli ; il trouve des partisans zélés dans le « pays de l'indifférence ; il met l'Achéron dans les intérêts de la « Seine. Disons plus, il n'y a point d'ombre parmi nous, si pré- « venue des principes du Portique, si endurcie dans l'école de « Zénon, si fortifiée contre la joie et contre la douleur, qui n'en- « tende vos louanges avec plaisir, qui ne batte des mains, qui ne « crie miracle au moment que l'on vous nomme, et qui ne soit « prête à dire avec votre Malherbe :

A la fin, c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.

« Pour moi, Monseigneur, qui vous conçois encore beaucoup « mieux, je vous médite sans cesse dans mon repos ; je m'occupe « tout entier de votre idée dans les longues heures de notre loisir ; « je crie continuellement : Le grand personnage! Et si je souhaite « de revivre, c'est moins pour revoir la lumière que pour jouir de « la souveraine félicité de vous entretenir, et de vous dire de bou- « che avec combien de respect je suis de toute l'étendue de mon « âme, Monseigneur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
« BALZAC. »

Je ne sais, Monseigneur, si ces violentes exagérations vous plairont, et si vous ne trouverez point que le style de Balzac s'est un peu corrompu dans l'autre monde. Quoi qu'il en soit, jamais, à mon avis, il n'a prodigué ses hyperboles plus à propos. C'est à vous d'en juger. Mais auparavant lisez, je vous prie, la lettre de Voiture :

« Aux champs Élysées, le 2 juin.

« Monseigneur, bien que nous autres morts ne prenions pas « grand intérêt aux affaires des vivants, et ne soyons pas trop por- « tés à rire, je ne saurais pourtant m'empêcher de me réjouir des « grandes choses que vous faites au-dessus de notre tête. Sérieu-

1. Voiture, dans l'épître en vers à Monseigneur le Prince, a dit :

Au delà des bords du Cocyte,
Il n'est plus parlé de mérite.

« sement, votre dernier combat fait un bruit de diable aux enfers: « il s'est fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu ton- « ner, et a fait connaître votre gloire dans un pays où l'on « ne connaît point le soleil. Il est venu ici un bon nombre « d'Espagnols qui y étaient, et qui nous en ont appris le détail. « Je ne sais pas pourquoi on veut faire passer les gens de leur « nation pour fanfarons : ce sont, je vous assure, de fort bonnes « gens, et le roi, depuis quelque temps, nous les envoie ici fort « humbles et fort honnêtes. Sans mentir, Monseigneur, vous avez « bien fait des vôtres depuis peu : à voir de quel air vous courez « la mer Méditerranée, il semble qu'elle vous appartienne tout « entière: il n'y a pas, à l'heure qu'il est, dans toute son étendue, « un seul corsaire en sûreté ; et pour peu que cela dure, je ne vois « pas de quoi vous voulez que Tunis et Alger subsistent. Nous « avons ici les César, les Pompée et les Alexandre : ils trouvent « tous que vous avez assez attrapé leur air dans votre manière de « combattre; surtout César vous trouve très-César. Il n'y a pas « jusqu'aux Alaric, aux Genséric, aux Théodoric, et tous ces « autres conquérants en *ic*, qui ne parlent fort bien de votre ac- « tion; et dans le Tartare même, je ne sais si ce lieu vous est « connu, il n'y a point de diable, Monseigneur, qui ne confesse « ingénument qu'à la tête d'une armée vous êtes beaucoup plus « diable que lui. C'est une vérité dont vos ennemis tombent d'ac- « cord. Néanmoins, à voir le bien que vous avez fait à Messine, « j'estime pour moi que vous tenez plus de l'ange que du diable; « hors que les anges ont la taille un peu plus légère que vous, et « n'ont pas les bras en écharpe. Raillerie à part, l'enfer est extrê- « mement déchaîné en votre faveur. On ne trouve qu'une chose à « redire à votre conduite, c'est le peu de soin que vous prenez « quelquefois de votre vie. On vous aime assez en ce pays-ci pour « souhaiter de ne vous y point voir. Croyez-moi, Monseigneur, je « l'ai déjà dit en l'autre monde, c'est fort peu de chose qu'un « demi-dieu quand il est mort: il n'est rien tel que d'être vivant. « Et pour moi, qui sais maintenant, par expérience, ce que c'est « que de ne plus être, je fais ici la meilleure contenance que je « puis; mais, à ne vous rien celer, je meurs d'envie de retourner « au monde, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de vous y voir. Dans « le dessein même que j'ai de faire ce voyage, j'ai déjà envoyé « plusieurs fois chercher les parties de mon corps pour les ras- « sembler; mais je n'ai jamais pu ravoir mon cœur.....

« Pour mon esprit, à moins que vous ne l'ayez, on m'a assuré « qu'il n'était plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous « soupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjouement; car on « m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de votre façon, que je « voudrais de tout mon cœur avoir dits, et pour lesquels je don-

« nerais volontiers le Panégyrique de Pline[1] et deux de mes meil-
« leures lettres. Supposé donc que vous l'ayez, je vous prie de
« me le renvoyer au plus tôt; car, en vérité, vous ne sauriez croire
« quelle incommodité c'est que de n'avoir pas tout son esprit,
« surtout lorsqu'on écrit à un homme comme vous. C'est ce qui
« fait que mon style aujourd'hui est tout changé. Sans cela vous
« me verriez encore rire, comme autrefois, avec mon compère le
« Brochet, et je ne serais pas réduit à finir ma lettre trivialement,
« comme je fais, en vous disant que je suis, Monseigneur,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« VOITURE. »

Voilà les deux lettres telles que je les ai reçues. Je vous les envoie écrites de ma main, parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caractères de l'autre monde, si je vous les avais envoyées en original. N'allez donc pas vous figurer, Monseigneur, que ce soit ici un pur jeu d'esprit et une imitation du style de ces deux écrivains; vous savez bien que Balzac et Voiture sont deux hommes inimitables. Quand il serait vrai pourtant que j'aurais eu recours à cette invention pour vous divertir, aurais-je si grand tort? et ne devrait-on pas, au contraire, m'estimer d'avoir trouvé cette adresse pour vous faire lire des louanges que vous n'auriez jamais souffertes autrement? En un mot, pourrais-je mieux faire voir avec quelle sincérité et quel respect je suis, etc.

Madame de Grignan[2] *au président de Moulceau*[3].

Votre politesse ne doit point craindre, Monsieur, de renouveler ma douleur, en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite : c'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut ni l'augmenter ni le diminuer. Je suis très-persuadée, Monsieur, que vous ne sauriez avoir appris cet épouvantable malheur sans répandre des larmes; la bonté de votre cœur m'en répond. Vous perdez une amie d'un mérite infini et d'une fidélité incomparable; rien n'est plus digne de vos regrets. Et moi, Monsieur, que ne perds-je point! quelle perfection ne réunissait-elle point pour être à mon égard, par différents caractères, plus chère et plus précieuse! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher des consolations ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissements. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut

1. Voiture se déclarait hautement contre ce panégyrique.
2. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 705.
3. Qui lui avait écrit à l'occasion de la mort de Madame de Sévigné, sa mère.

pour trouver le lieu d'où doit venir le secours; je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi; je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son attachement. Il est bien vrai, Monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privations. J'étais bien loin d'y être préparée! Je me flattais de ne jamais souffrir un si grand mal. Je le souffre, et je le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu.

Jean-Baptiste Rousseau [1] *à M. D***.*

Quelle perte, bon Dieu! et à quelle épreuve la Providence a-t-elle voulu mettre votre vertu, Monsieur! C'est ainsi qu'elle se joue des projets qui nous paraissent les plus légitimes. Vous avez joui jusqu'à présent de tous les avantages de cette vie : une longue et constante prospérité, une fortune établie, une famille digne de vous, voilà bien des grâces que Dieu n'était pas obligé de vous faire, et peut-être n'avez-vous pas assez songé que c'était à lui seul que vous les deviez. On ne lui attribue que la mauvaise fortune, et on croit ne devoir la bonne qu'à soi-même. Il faut pourtant tôt ou tard payer nos dettes et se mettre dans l'esprit qu'il ne nous envoie point dans ce monde pour être heureux.

Recevez votre affliction comme une expiation des fautes auxquelles nous sommes tous sujets en cette vie, et comme un gage du bonheur que Dieu vous prépare dans un autre. Il vous reste un fils; donnez tous vos soins à en faire un aussi honnête homme que vous : en un mot, consolez-vous avec celui qui vous reste, et priez pour celui que vous n'avez plus.

Vous serez peut-être surpris de recevoir de pareils conseils d'un faiseur d'épigrammes; mais, Dieu merci! j'en ai porté la peine, et je m'estimerais malheureux si je n'en avais pas été puni.

Madame de Simiane [2] *à M***.*

J'ai si peur que vous ne me souhaitiez la bonne année le premier, que je me dépêche de faire mon compliment; le voici : Bonjour et bon an, Monsieur, et tout ce qui s'ensuit. Voilà mon affaire faite, et très-bien faite, je le soutiens, car trois mots qui

1. Le fameux poëte lyrique; né en 1670, mort en 1741.

2. Née en 1674, morte en 1737, était célèbre comme sa mère, Madame de Grignan, et sa grand'mère, Madame de Sévigné, par son esprit et sa beauté. Ses lettres ont, dit La Harpe, *un air de famille*. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 705.

viennent d'un cœur bien sincère et bien à vous valent un trésor. Divertissez-vous à présent à tourner joliment votre réponse et vos souhaits ; cela ne m'embarrasse point, et me fera grand plaisir : je vous pillerai, et ferai mon profit de ce que vous me direz.

Adieu, Monsieur : que je vous plains ces jours-ci !

*La même à M***.*

Je ne pourrais en quatre pages d'écriture répondre aux lignes que je reçois de vous, Monsieur ; je n'ai rien vu de si joli, de si galant. Comment faites-vous pour rendre si agréable un compliment si commun, si trivial, si répété? Expliquez-le-moi, je vous prie. Désespérée de ces lettres de bonne année, il me prend envie de souhaiter toutes sortes de guignons à ceux à qui j'écris, afin de varier un peu la phrase.

Je n'ai pas la force de commencer par vous : ainsi, Monsieur, apprenez que je vous souhaite de bonnes années sans nombre, tous les bonheurs que vous méritez, et que je suis, avec un attachement très-parfait, etc.

Voltaire[1] *à Catherine II, impératrice de Russie*[2].

Madame, est-il vrai que vous ayez pris toute la Crimée? Votre Majesté Impériale daignait me mander, par sa lettre du 10 juin, que Monsieur le prince Dolgorouki était devant Pérécop ou Précop. La déesse aux cent bouches, qui arrive tous les jours du Nord au Midi, et qui depuis longtemps n'apporte que des sottises du Midi au Nord, débite que la Crimée entière est sous votre puissance, et qu'elle ne s'est pas fait beaucoup prier.

Mais si, après avoir pris cette Chersonèse Taurique, vous accordez la paix à Mustapha, que deviendra ma pauvre Grèce? que deviendra ce beau pays de Démosthène et de Sophocle? Je serai toujours douloureusement affligé de voir le théâtre d'Athènes changé en potagers, et le Lycée en écuries. Je m'intéressais fort au sultan Ali-Bey ; je me faisais un plaisir de le voir négocier avec vous du haut d'une pyramide ; faudra-t-il que je renonce à toutes mes belles illusions? Il est bien dur pour moi que vous n'ayez conquis que la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, la Scythie, le pays des Amazones et celui de Médée ; cela fait environ quatre cents lieues : ces bagatelles-là ne me suffisent pas.

Je comptais bien que vous feriez rebâtir Troie, et que Votre Majesté Impériale se promènerait en bateau sur les bords du Sca-

1. Voyez le jugement, page 209, et l'introduction aux *Lettres*, page 707.
2. Ferney, 30 juillet 1771.

mandre. Je vois qu'il faut que je modère mes désirs, puisque vous modérez les vôtres.

Je suis devenu aveugle, mais j'entends toujours la trompette qui m'annonce vos victoires, et je me dis : Si tu ne peux jouir du bonheur de la voir, tu auras au moins celui d'entendre parler d'elle tous les moments de ta vie.

Si Votre Majesté Impériale garde la Chersonèse, comme je le crois, elle ajoutera un chapitre à son code, en faveur des musulmans qui habitent cette contrée. Son église grecque, la seule catholique et la seule véritable, pourra y établir un grand commerce. Il y en avait un autrefois entre cette Scythie et la Grèce. Apollon même fit présent au Tartare Abaris d'une flèche qui le portait d'un bout du monde à l'autre, à la manière de nos sorciers. Si j'avais cette flèche, je serais aujourd'hui à Pétersbourg, au lieu de présenter sottement, du pied des Alpes, mon profond respect et mon attachement inviolable à la souveraine d'Azof, de Caffa et de mon cœur.

Le vieux malade.

Le même au chevalier Delisle.

Si vous voyagez, Monsieur, vous faites bien d'aller où est Madame la comtesse de Brionne. Si vous voulez, chemin faisant, voir des ombres, comme faisait le capitaine de dragons Ulysse dans ses voyages, vous ne pouvez mieux vous adresser que chez moi. Je suis la plus chétive de tout le pays, ombre de quatre-vingts ans ou environ, ombre très-légère et très-souffrante. Je n'apparais plus aux gens qui sont en vie. Mon triste état m'interdit tout commerce avec les humains; mais, quoique vous n'ayez point traduit les Géorgiques, hasardez de venir à Ferney quand il vous plaira. Madame Denis, qui est le contraire d'une ombre, vous fera les honneurs de la chaumière. Nous avons aussi un neveu, capitaine de dragons tout comme vous, qui demeure dans une autre chaumière voisine. Et moi, si je ne suis pas mort absolument, je vous ferai ma cour comme je pourrai, dans les intervalles de mes anéantissements. Si je meurs pendant que vous serez en route, cela ne fait rien; venez toujours, mes mânes en seront très-flattés: ils aiment passionnément la bonne compagnie.

Diderot [1] à Mademoiselle Voland.

Hier, je m'en revenais à minuit, par le plus affreux temps du monde; à minuit, le ciel fondant en eau! Arrivé à ma porte, Jeanneton appelée, en attendant qu'elle descendît, mon fiacre m'a dit qu'un hôtel qui fait le coin de la rue des Saints-Pères, à

1. Né en 1713, mort en 1784. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 706.

côté de chez moi, habité par Monsieur de Bacqueville, était en feu; et le tocsin qui sonnait de tous côtés m'a confirmé qu'il disait vrai. Le feu y était depuis midi; et aujourd'hui, quand j'ai passé sur le quai, il n'était pas encore éteint : une grande aile de l'hôtel a été brûlée. Ce Monsieur de Bacqueville était un fou, car il n'est plus. D'abord il n'a pas voulu ouvrir ses portes, menaçant le premier qui mettrait le pied dans sa cour de lui brûler la cervelle d'un coup de pistolet. Il a cru qu'il n'y avait plus rien; et sur les cinq heures, il s'en est allé à l'Opéra. Là, on est venu l'avertir que l'incendie s'était renouvelé, et il a répondu : « Eh bien! ce sera une maison de brûlée! qu'on me laisse en repos. » Après le spectacle, dont il n'a pas perdu un moment, il s'en est allé chez lui; on voulait l'empêcher d'entrer; inutilement. Il disait qu'il se souciait fort peu que ses meubles fussent brûlés, qu'il en achèterait d'autres; moins encore que son or et son argent fussent fondus, qu'on les retrouverait en lingots dans les décombres; mais qu'il fallait qu'il sauvât ses papiers. « Mais, Monsieur, vous périrez. — Je ne périrai point; ma maison a des détours qui ne sont connus que de moi, et par lesquels je m'échapperai. Si on ne me voit pas revenir, qu'on n'en soit pas inquiet; je serai avec mes papiers dans un de mes caveaux. » On a visité les caveaux. On y a bien trouvé les papiers, mais point l'homme. Il se faisait une joie de tromper son fils. « Le coquin, disait-il, me croira brûlé; il en sera au comble de la joie; il attend ma mort, et je me fais un plaisir de lui apparaître au moment où il s'y attendra le moins. » On raconte de cet homme cent folies. On dit qu'il avait fait pendre un cheval vicieux dans son écurie, pour servir d'exemple aux autres. On dit qu'ayant voulu faire l'essai d'une machine à voler dans l'air, qu'il avait inventée, il s'était cassé une cuisse : au demeurant, c'était un vilain avare, très-riche, et qui a vécu jusqu'à quatre-vingts ans.

D'Alembert[1] *au roi de Prusse*[2].

Sire, pénétré, comme je le suis, des sentiments aussi tendres que respectueux que Votre Majesté me connaît depuis longtemps pour sa personne, je la prie de me permettre de commencer la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire à peu près comme Démosthène commence sa harangue pour la Couronne. Je prie d'abord tous les dieux et toutes les déesses de conserver, dans l'année où nous entrons, comme ils ont fait dans les précédentes, un prince si précieux aux lettres, à la philosophie, et à moi, chétif personnage, en particulier. Je prie encore ces mêmes dieux,

1. Né en 1717, mort en 1783.
2. Paris, 1er janvier 1773.

s'il est vrai que le cœur des rois soit entre leurs mains, de vouloir bien conserver ce grand et digne prince dans les sentiments de bonté dont il m'a honoré jusqu'ici, et dont je me flatte de n'être pas tout à fait indigne, par la vivacité de ma reconnaissance, de mon dévouement et de mon admiration pour lui.

La Beaumelle [1] *à Voltaire.*

Nous voilà libres, Monsieur ; vengeons-nous des disgrâces en nous les rendant utiles. Laissons toutes ces petitesses littéraires qui ont répandu tant de nuages sur le cours de votre vie, tant d'amertume sur ma jeunesse. Un peu plus de gloire, un peu plus d'opulence : qu'est-ce que tout cela? cherchons le bonheur, et non les dehors du bonheur. La plus brillante réputation ne vaut jamais ce qu'elle coûte. Charles-Quint soupire après la retraite ; Ovide souhaite d'être un sot.

Nous voilà libres. Je suis hors de la Bastille ; vous n'êtes plus à la cour de Berlin. Profitons d'un bien qu'on peut nous ravir à tout moment. Respectons cette grandeur dangereuse à ceux qui l'approchent, et cette autorité terrible à ceux même qui l'exercent ; et s'il est vrai qu'on ne peut penser sans risque, ne pensons plus. Tous les plaisirs de la réflexion valent-ils ceux de la sûreté? Croyons-en, vous soixante ans d'expérience, moi six mois d'anéantissement. Soyons plus sages, ou du moins plus prudents ; et les rides de la vieillesse, et le souvenir des verrous, ces outrages du temps et du pouvoir, deviendront pour nous de vrais biens.

Thomas [2] *à Ducis* [3].

J'ai été consterné, mon cher ami, en apprenant la funeste nouvelle que vous me mandez. Je vous croyais heureux, et jouissant en paix de votre triomphe, au sein de votre famille, et dans ce moment même vous êtes menacé d'un affreux malheur! Hélas! quelle triste chose que le cours de la vie humaine, et comme tout y est empoisonné! Je conçois toute l'étendue de votre douleur, car je connais la tendre sensibilité de votre âme. Vous qui peignez si bien les sentiments de la nature, et qui faites verser aux autres des larmes si douces, faut-il que vous en répandiez vous-même de si cruelles! Ah! vous êtes malheureux par vos vertus, comme les autres le sont par leurs vices. J'aurais bien désiré, mon cher ami, dans des moments si tristes, être auprès de vous, pour vous donner au moins les faibles consolations de l'amitié : je sais combien elles sont insuffisantes ;

1. Né en 1727, mort en 1773. Homme de lettres, qui eut avec Voltaire de violentes querelles littéraires.

2. Voyez le jugement, page 307, et l'introduction aux *Lettres*, page 706.

3. Nice, le 8 avril 1783.

mais il m'eût été doux du moins de pleurer avec vous, et de partager vos douleurs. Ah ! vous étiez, du moins, placé entre deux âmes tendres et sensibles comme la vôtre ; la meilleure et la plus respectable des mères, qui vous aime comme un fils, et vous chérit encore comme l'ornement et l'honneur de sa vieillesse, doit, sinon vous distraire de vos chagrins, au moins en adoucir le poids. Le ciel vous réserve encore une fille digne de tout votre amour, et dont la santé vous promet un sort plus heureux. Oui, mon cher ami, vous vivrez, vous vieillirez dans ses bras, et vous retrouverez en elle toute la tendresse de celle que vous êtes menacé de perdre. On n'est point tout à fait infortuné sur la terre quand on peut encore être aimé, quand il nous reste de quoi aimer nous-même. Je voudrais que mon amitié pût être de quelque prix pour vous, pût contribuer du moins à soulager vos peines : s'il suffit pour cela de les sentir bien vivement, croyez que personne n'en est plus pénétré que moi, ne vous est et ne vous sera jamais plus attaché. C'est votre heureux et excellent caractère, plus encore que vos grands talents, qui a formé cette union, et qui la conservera, j'espère, jusqu'au dernier moment de notre vie. Ne vous abandonnez pas trop à votre douleur, je vous prie, et surtout défendez, s'il est possible, votre imagination de ces idées mélancoliques qui poursuivent trop aisément les âmes sensibles et fortes : c'est un nouveau poison, plus cruel que la douleur même, et qui ajoute encore à l'infortune, en la nourrissant sans cesse d'images lugubres et tristes. N'allez pas vous enfoncer dans la solitude que vous devez désirer, mais qui vous serait funeste ; vous y seriez livré tout entier à vos chagrins et à vous-même. C'est de vous surtout, mon cher ami, que vous devez vous défendre dans ces moments. Vivez, restez auprès de ceux que vous aimez et qui vous aiment ; ils entendront le langage de votre cœur, et sauront y répondre : mais la solitude est muette, on ne parle que des maux de la vie à ceux qui les éprouvent. J'espère être bientôt en état de vous aller joindre, et nous pourrons passer notre été ensemble. Nous retrouverons le commerce de l'amitié, et ces entretiens paisibles où nos heures coulaient si doucement. Nous apprendrons l'un avec l'autre à supporter le fardeau de la vie, et à nous tromper au moins quelques instants sur cette foule de maux qui la désolent ! Ah ! je serais heureux, si quelquefois du moins je puis, au fond de votre âme, suspendre le sentiment de vos douleurs. Je compte partir de Nice à la fin du mois et me trouver à Paris vers le 20 ou le 24 de mai. Vous jugez, mon cher ami, combien je serai impatient de vous embrasser ; ce sera pour moi un plaisir bien doux, après dix-huit mois d'absence. Ma sœur me charge pour vous de mille choses tendres, qu'elle pourra bientôt vous redire à vous-même. Elle a lu votre lettre avec les mêmes

sentiments que moi, et nous nous sommes souvent affligés ensemble. Adieu, mon cher et excellent ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur, comme je vous aime. Ménagez votre santé : la mienne est moins mauvaise qu'elle n'a été pendant deux mois; mais il s'en faut bien qu'elle soit rétablie.

Beaumarchais[1] *a Monsieur R****[2].

Avant d'entrer en matière avec vous, mon ami, je dois vous prévenir qu'étant dans un bateau sur lequel il y a six rameurs, en parcourant un fleuve rapide qui m'entraîne, la secousse de chaque coup d'aviron imprime à mon corps, et surtout à mon bras, un mouvement composé qui dérange ma plume et donnera dans le moment à mon écriture le caractère tremblant et peu assuré que vous allez lui trouver; car j'ai fait cesser de ramer pour écrire cet exorde, afin que sa dissemblance à ce qui va suivre puisse vous convaincre que le vice de mon écriture vient d'une cause étrangère, et non d'aucun désordre intérieur causé par mes souffrances.

Ceci posé, tâchez de me lire, et tenez-vous bien.

Hier, sur les trois heures après midi, auprès de Neustadt, à quelque cinq lieues de Nuremberg, passant en chaise avec un seul postillon et mon domestique anglais dans une forêt de sapins assez claire, je suis descendu pour satisfaire un besoin, et ma chaise a continué de marcher au pas, comme cela était arrivé toutes les fois que j'étais descendu. Après une courte pause, j'allais me remettre en marche pour la rejoindre, lorsqu'un homme à cheval, me coupant le chemin, saute à terre et vient au-devant de moi. Il me dit quelques mots allemands, que je n'entends point; mais, comme il avait un long couteau ou poignard à la main, j'ai bien jugé qu'il en voulait à ma bourse ou à mes jours. J'ai fouillé dans mon gousset de devant, ce qui lui a fait croire que je l'avais entendu, et qu'il était déjà maître de mon or. Il était seul; au lieu de ma bourse, j'ai tiré mon pistolet, que je lui ai présenté sans parler, élevant ma canne de l'autre main pour parer un coup s'il essayait de m'en porter; puis, reculant contre un gros sapin et le tournant lestement, j'ai mis l'arbre entre lui et moi. Là, ne le craignant plus, j'ai regardé si mon pistolet était amorcé. Cette contenance assurée l'a, en effet, arrêté tout court. J'avais déjà gagné à reculons un second et un troisième sapin, toujours les tournant à mesure que j'y arrivais, la canne levée d'une main, et le pistolet de l'autre, ajusté sur lui. Je faisais une manœuvre assez sûre, ce qui bientôt allait me remettre dans ma route, lorsque la voix d'un homme m'a forcé de tourner

1. Né en 1732, mort en 1799. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 706.

2. Dans un bateau sur le Danube, auprès de Ratisbonne, le 15 août 1774.

la tête. C'était un grand coquin en veste bleue sans manches, portant son habit sur son bras, qui accourait vers moi par derrière. Le danger croissant m'a fait me recueillir rapidement : j'ai pensé que, le péril étant plus grand de me laisser prendre par derrière, je devais revenir au devant de l'arbre et me défaire de l'homme au poignard, pour marcher ensuite à l'autre brigand; tout cela s'est agité, s'est exécuté comme un éclair. Courant donc au premier voleur jusqu'à la longueur de ma canne, j'ai fait sur lui feu de mon pistolet, qui misérablement n'a point parti; j'étais perdu. L'homme, sentant son avantage, s'est avancé sur moi; je parais pourtant de ma canne, en reculant à mon arbre, et cherchant mon autre pistolet dans mon gousset gauche, lorsque le second voleur, m'ayant joint par derrière, malgré que je fusse adossé au sapin, m'a saisi par une épaule et m'a renversé en arrière; le premier alors m'a frappé de son long couteau de toute sa force au milieu de la poitrine. C'était fait de moi; mais, pour vous donner une juste idée de la combinaison d'incidents à qui je dois, mon ami, la joie de pouvoir encore vous écrire, il faut que vous sachiez que je porte sur ma poitrine une boîte d'or ovale, assez grande et très-plate, en forme de lentille, suspendue à mon cou par une chaînette d'or; boîte que j'ai fait faire à Londres, et renfermant un papier si précieux pour moi, que sans lui je ne voyagerais pas. En passant à Francfort, j'avais fait ajuster à cette boîte un sachet de soie, parce que, quand j'avais fort chaud, si le métal touchait subitement la peau, cela me saisissait.

Or, par un hasard, ou plutôt par un bonheur qui ne m'abandonne jamais au milieu des plus grands maux, le coup de poignard, violemment assené sur ma poitrine, a frappé sur cette boîte, qui est assez large, au moment qu'attiré du côté de l'arbre par l'effort du second brigand, qui me fit perdre pied, je tombais à la renverse. Tout cela combiné fait qu'au lieu de me crever le cœur, le couteau a glissé sur le métal, en coupant le sachet, enfonçant la boîte et la sillonnant profondément; puis, m'éraflant la haute poitrine, il m'est venu percer le menton en dessous, et sortir par le bas de ma joue droite. Si j'eusse perdu la tête en cet extrême péril, il est certain, mon ami, que j'aurais aussi perdu la vie. « Je ne suis pas mort, » dis-je en me relevant avec force; et voyant que l'homme qui m'avait frappé était le seul armé, je m'élance sur lui comme un tigre, à tous risques; et, saisissant son poignet, je veux lui arracher son long couteau, qu'il retire avec force, ce qui me coupe jusqu'à l'os toute la paume de la main gauche, dans la partie charnue du pouce. Mais l'effort qu'il fait en retirant son bras, joint à celui que je faisais moi-même en avant sur lui, le renverse à son tour; un grand coup du talon de ma botte, appuyé

sur son poignet, lui fait lâcher le poignard, que je ramasse en lui sautant à deux genoux sur l'estomac. Le second bandit, plus lâche encore que le premier, me voyant prêt à tuer son camarade, au lieu de le secourir, saute sur le cheval qui paissait à dix pas et s'enfuit à toutes jambes. Le misérable que je tenais sous moi, et que j'aveuglais par le sang qui me ruisselait du visage, se voyant abandonné, a fait un effort qui l'a retourné à l'instant où j'allais le frapper ; et, se relevant à deux genoux, les mains jointes, il m'a crié lamentablement : « Monsieur ! mon ami ! » et beaucoup de mots allemands par lesquels j'ai compris qu'il me demandait la vie. « Infâme scélérat ! » ai-je dit ; et, mon premier mouvement se prolongeant, j'allais le tuer ; un second, opposé, mais très-rapide, m'a fait penser qu'égorger un homme à genoux, les mains jointes, était une espèce d'assassinat, une lâcheté indigne d'un homme d'honneur. Cependant, pour qu'il s'en souvînt bien, je voulais au moins le blesser grièvement ; il s'est prosterné en criant : « *Mein Gott !* mon Dieu ! »

Tâchez de suivre mon âme à travers tous ces mouvements aussi prompts qu'opposés, mon ami, et vous parviendrez peut-être à concevoir comment, du plus grand danger dont j'aie jamais eu à me garantir, je suis, en un clin d'œil, devenu assez osé pour espérer lier les mains derrière le dos à cet homme, et l'amener, ainsi garrotté, jusqu'à ma chaise ; tout cela ne fut qu'un éclair. Ma résolution arrêtée, d'un seul coup je coupai promptement sa forte ceinture de chamois par derrière avec son couteau, que je tenais de ma main droite, acte que sa prosternation rendait très-facile.

Mais, comme j'y mettais autant de violence que de vitesse, je l'ai fort blessé aux reins, ce qui lui a fait jeter un grand cri en se relevant sur ses genoux et joignant de nouveau les mains. Malgré la douleur excessive que je ressentais au visage et surtout à la main gauche, je suis convaincu que je l'aurais entraîné, car il n'a fait aucune résistance, lorsque, ayant tiré mon mouchoir et jeté à trente pas le couteau qui me gênait, parce que j'avais mon second pistolet dans la main gauche, je me disposais à l'attacher ; mais cet espoir n'a pas été long : j'ai vu revenir de loin l'autre bandit, accompagné de quelques scélérats de son espèce ; il a fallu de nouveau m'occuper de ma sûreté. J'avoue qu'alors j'ai senti la faute que j'avais faite de jeter le couteau ; j'aurais tué l'homme sans scrupule en ce moment, et c'était un ennemi de moins. Mais, ne voulant pas vider mon second pistolet, le seul porte-respect qui me restât contre ceux qui venaient à moi, car ma canne était tout au plus défensive, dans la fureur qui m'a saisi de nouveau, j'ai violemment frappé la bouche de cet homme agenouillé du bout de mon pistolet ; ce qui lui a enfoncé la mâchoire et cassé

quelques dents de devant, qui l'ont fait saigner comme un bœuf. Il s'est cru mort et est tombé. Dans ce moment, le postillon, inquiet de mon retard et me croyant égaré, était entré dans le bois pour me chercher. Il a sonné du petit cor que les postillons allemands portent tous en bandoulière; ce bruit et sa vue ont suspendu la course des scélérats, et m'ont donné le temps de me retirer, la canne élevée et mon pistolet en avant, sans avoir été volé. Quand ils m'ont senti sur le chemin, ils se sont dispersés; et mon laquais a vu, ainsi que le postillon, passer auprès d'eux et de ma chaise, en traversant la route avec vitesse, le coquin à la veste bleue sans manches, ayant son habit sur son bras: c'était celui qui m'avait renversé. Peut-être espérait-il fouiller ma voiture après avoir manqué mes poches.

Je me suis fait promptement conduire à Nuremberg, où l'on m'a appris que, quelques jours avant, les mêmes voleurs, en ce même endroit, avaient arrêté le chariot de poste et avaient détroussé de quarante mille florins divers voyageurs.

J'ai donné le signalement des hommes, du cheval, et l'on a mis sur-le-champ de nouveaux soldats en campagne pour les arrêter.

De l'eau et de l'eau-de-vie ont été mon pansement; mais mon plus grand mal est une douleur si aiguë dans le creux de l'estomac, chaque fois que le diaphragme se soulève pour l'aspiration, que cela me plie en deux à tout moment. Il faut qu'en ce débat j'aie reçu quelque grand coup dans cet endroit, que je n'ai pas senti d'abord.

Je puis être dans trois semaines à Paris (car je ne doute point que je n'y retourne): un étouffement ne tue pas encore un homme de ma vigueur. Pour mes blessures, je dis comme le sieur Germier : la chair, la peau, tout cela revient gratis. Adieu, mon ami.

Quand vous me reverrez, vous direz tout comme les paysans des villes où je passe, et qui ont appris mon aventure par les postillons de Nuremberg partis avant moi. Ils s'attroupent autour de ma chaise, et mon laquais me traduit qu'ils disent : « Viens donc voir ce monsieur français qui a été tué dans le bois de Neustadt. » Je ris, et ils ouvrent de grandes bouches d'admiration de voir le monsieur tué qui rit. Mais je parle d'hier, car aujourd'hui je suis sur le Danube; je n'offre plus rien à la curiosité des paysans.

Le chevalier de Saint-Véran [1] *à M***.*

Des compliments, des étrennes, des vœux, c'est, Madame, toute la monnaie du jour; mais comment, avec tout cela, puis-je

1. Né en 1753.

m'acquitter à votre égard? Des compliments! vous en méritez sans doute plus que personne; il n'y a qu'un petit malheur, c'est que votre modestie vous les fait toujours refuser. Je pourrais ajouter aussi que je n'ai pas le talent de les bien faire. Pour des étrennes, ce n'est pas sans doute à moi d'en offrir à celle que la nature a comblée de ses bienfaits. Il ne me reste donc que des vœux, et ceux que je fais pour vous, Madame, sont les plus sincères et les plus étendus; ils n'ont de terme que votre mérite et mon respect: l'un et l'autre sont infinis.

Le général Bonaparte[1] *à la femme de l'amiral Brueys*[2].

Madame, votre mari a été tué d'un coup de canon en combattant à son bord. Il est mort sans souffrir, et de la mort la plus douce, la plus enviée des braves.

Je sens vivement votre douleur. Le moment qui nous sépare de l'objet que nous aimons est terrible : il nous isole de la terre; il fait éprouver au corps les convulsions de l'agonie. Les facultés de l'âme sont anéanties; elle ne conserve de relations avec l'univers qu'au travers d'un cauchemar qui altère tout. Les hommes paraissent plus froids, plus égoïstes qu'ils ne le sont réellement. L'on sent, dans cette situation, que si rien ne nous obligeait à la vie, il vaudrait beaucoup mieux mourir; mais, lorsqu'après cette première pensée on presse ses enfants sur son cœur, des larmes, des sentiments tendres raniment la nature, et l'on vit pour ses enfants. Oui, Madame, voyez-les dès ce premier moment; qu'ils ouvrent votre cœur à la mélancolie : vous pleurerez avec eux, vous élèverez leur enfance, vous cultiverez leur jeunesse, vous leur parlerez de leur père, de votre douleur, de la perte qu'eux et la république ont faite. Après avoir rattaché votre âme au monde par l'amour filial et l'amour maternel, appréciez pour quelque chose l'amitié et le vif intérêt que je prendrai toujours à la femme de mon ami. Persuadez-vous qu'il est des hommes, en petit nombre, qui méritent d'être l'espoir de la douleur, parce qu'ils sentent avec chaleur les peines de l'âme.

1. Né en 1769, mort en 1821.
2. Au Caire, le 2 fructidor an VI (19 août 1798).

DESCRIPTIONS ET NARRATIONS.

Voiture[1] *à Mademoiselle de Rambouillet.*

Mademoiselle, je voudrais que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir, en l'état où j'étais. Vous m'eussiez vu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables, et qui ont des cheveux qui leur viennent jusqu'à la moitié du corps; chacun d'eux a trois balafres sur le visage, et deux pistolets et deux poignards à la ceinture : ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gênes. Vous eussiez eu peur sans doute, Mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils m'allaient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étais fait escorter; j'avais écrit dès le soir à leur capitaine de me venir accompagner et de se trouver en mon chemin, ce qu'il a fait, et j'en ai été quitte pour trois pistoles. Mais surtout je voudrais que vous eussiez vu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyaient que je les avais menés à la boucherie.

Au sortir de leurs mains, je suis passé par des lieux où il y avait garnison espagnole, et là, sans doute, j'ai couru plus de dangers. On m'a interrogé : j'ai dit que j'étais Savoyard; et pour passer pour cela, j'ai parlé, le plus qu'il m'a été possible, comme Monsieur de Vaugelas : sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me valent tant et s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que je suis à l'Académie, je me fusse piqué de parler bon français. Au sortir de là, je suis arrivé à Savone, où j'ai trouvé la mer un peu plus émue qu'il ne fallait pour le petit vaisseau que j'avais; et néanmoins je suis, Dieu merci, arrivé à bon port.

Voyez, Mademoiselle, combien de périls j'ai courus dans un jour. Enfin, je suis échappé des bandits, des Espagnols et de la mer.

1. Né en 1598, mort en 1648. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 703.

Madame de Villars [1] *à Madame de Coulanges* [2].

Je fus hier au *Retiro*, cette maison où le roi et la reine sont présentement. J'entrai par l'appartement de la *camarera mayor*, qui me vint recevoir avec toutes sortes d'honnêtetés; elle me conduisit par de petits passages dans une galerie où je croyais ne trouver que la reine; mais je fus bien étonnée quand je me vis avec toute la famille royale ! le roi était assis dans un grand fauteuil, et les reines sur des carreaux. La *camarera* me tenait toujours par la main, m'avertissant du nombre de révérences que j'avais à faire, et qu'il fallait commencer par le roi. Elle me fit approcher si près du fauteuil de Sa Majesté Catholique, que je ne comprenais point ce qu'elle voulait que je fisse. Pour moi, je crus n'avoir rien à faire qu'une profonde révérence; sans vanité, il ne me la rendit pas, quoiqu'il ne me parût pas chagrin de me voir.

Me voilà donc au milieu de ces trois majestés; la reine mère me disant, comme la veille, beaucoup de choses obligeantes, et la jeune reine me paraissant fort aise de me voir. Je fis ce que je pus pour qu'elle ne le témoignât que de bonne sorte. Le roi a un petit nain flamand qui entend et qui parle très-bien le français; il n'aidait pas peu à la conversation. On fit venir une des filles d'honneur en *guarda infante* pour me faire voir cette machine. Le roi me fit demander comment je la trouvais, et je répondis au nain que je ne croyais pas qu'elle eût jamais été inventée pour un corps humain. Il me parut assez de mon avis. On m'avait fait donner une *almohada*. Je m'assis seulement un instant pour obéir, et je pris aussitôt une légère occasion de me tenir debout, parce que je vis beaucoup de *segnoras de honor* qui n'étaient point assises, et que je crus leur faire plaisir de faire comme elles : je me tins donc debout, quoique les reins me dissent souvent de m'asseoir. La jeune reine fit une légère collation servie à genoux par ses dames, qui ont des noms admirables, et qui ne prétendent pas moins être que des maisons d'Aragon, de Portugal, de Castille, et autres des plus grandes. La reine mère prit du chocolat; le roi ne prit rien.

La jeune reine, comme vous pouvez penser, était habillée à l'espagnole, de ces belles étoffes qu'elle a apportées de France; très-bien coiffée, ses cheveux de travers sur le front, et le reste

1. Née en 1620, morte en 1706, mère du maréchal de Villars, femme du marquis de Villars, ambassadeur auprès de Charles II au moment où ce prince épousa Marie-Louise d'Orléans, fille de *Monsieur*, frère de Louis XIV. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 706.

2. Madrid, 15 décembre 1679.

épars sur les épaules. Elle a le teint admirable, de beaux yeux, la bouche très-agréable quand elle rit. Que c'est une belle chose de rire en Espagne ! Mais il est plaisant que je vous fasse le portrait de la reine.

Cette galerie est assez longue, tapissée de damas ou de velours cramoisi, chamarré fort près à près de larges passements d'or. Depuis un bout jusqu'à l'autre est le plus beau tapis de pied que j'aie jamais vu ; des tables, cabinets et brasiers, des flambeaux sur les tables, et de temps en temps on voit des menines très-parées qui entrent avec deux flambeaux d'argent pour changer quand il faut moucher les bougies. Elles font de grandes et longues révérences de bonne grâce. Assez loin des reines, il y avait quelques filles d'honneur assises à bas, et plusieurs dames d'un âge avancé, avec leurs habits de veuves, debout, appuyées contre la muraille. Le roi et la reine s'en allèrent après trois quarts d'heure, le roi marchant le premier. La jeune reine prit sa belle-mère par la main, passant devant à la porte de la galerie, après quoi elle revint plus vite que le pas me retrouver. La *camarera mayor* ne revint point, et il parut assez qu'on lui donna toutes sortes de liberté de m'entretenir. Il ne demeura qu'une vieille dame fort loin. Elle me dit que si la dame n'y était pas, elle m'embrasserait bien. Il n'était que quatre heures quand j'arrivai là ; il en était sept et demie avant que j'en sortisse ; et ce fut moi qui voulus sortir. Voilà à peu près, Madame, tout ce que je puis vous mander de cette première visite.

Si vous aviez été aujourd'hui ici, vous auriez eu le plaisir de voir au travers d'une porte le plus beau nonce du monde et le mieux disant. Il parle un espagnol tout à fait aisé. Je l'ai reçu en cérémonie, tout à mon aise sur des carreaux, et lui dans un fauteuil. Il m'a fort parlé de Charles-Quint. J'étais un peu honteuse d'en être si peu instruite ; je n'en ai pas fait semblant ; je disais quelques mots par-ci par-là, rappelant dans ma mémoire beaucoup de beaux endroits dont mon fils aîné m'a entretenu quelquefois. Mon fils l'abbé, qui m'assistait en cette occasion, a beaucoup brillé dans cette conversation, et n'y a pas moins paru que sur les bancs de la Sorbonne.

La même à la même [1].

J'ai reçu depuis peu mes visites. La manière dont se passe cette cérémonie est une chose assez singulière. Premièrement, dès que j'ai été arrivée, toutes les dames, princesses, duchesses, grandes, ont envoyé plusieurs fois me complimenter, et s'informer avec

1. Madrid, 27 décembre 1679.

soin quand elles me pourraient voir, chacune voulant être avertie des premières. Enfin ce temps est venu, et il y a quelques jours qu'on leur fit savoir que je recevrais le monde trois jours de suite. On envoie un page chez toutes celles qui ont envoyé, avec des billets qu'on nomme *nudillos*, parce qu'en effet ce sont des billets noués. Ce fut la marquise d'Assera, veuve du duc de Lerme, que j'ai vue en France, et qui croit que je lui ai rendu quelque petit service, qui fit les trois jours les honneurs de ma maison. Je ne vous dirai point les pas comptés que l'on fait pour aller recevoir les dames, les unes à la première estrade, les autres à la seconde ou à la troisième, car, par parenthèse, j'ai un très-grand appartement. Tirez de là, en soupirant pour moi, la conséquence de ce qu'il m'en coûte à le meubler. Il faut, en entrant et en sortant, passer devant toutes ces dames. Celle qui me conduisait avait assez d'affaires à me redresser, car j'oubliais souvent le cérémonial. Ces visites durent tout le jour; on les conduit dans une chambre couverte de tapis de pied, un grand brasier d'argent au milieu. Je n'oublierai pas de vous dire que dans ce brasier il n'y a point de charbon, mais de petits noyaux d'olives qui s'allument, qui font le plus joli feu du monde et une petite vapeur douce. Ce feu dure plus que la journée. La manière de s'entretenir et de se faire des amitiés serait trop longue à vous dire. Toutes ces femmes causent comme des pies dénichées, très-parées en beaux habits et pierreries, hors celles qui ont leurs maris en voyage ou en ambassade. Une des plus jolies sans comparaison était vêtue de gris par cette raison. Pendant l'absence de leurs maris elles se vouent à quelque saint, et portent, avec leur habit gris ou blanc, de petites ceintures de corde ou de cuir. Je ne puis vous dépeindre aucune beauté, car je n'en ai point vu. La connétable de Castille est des mieux faites; mais revenons à notre brasier, toutes assises sur nos jambes, sur ces tapis; car, quoiqu'il y ait quantité d'*almohadas* ou carreaux, elles n'en veulent point. Dès qu'il y a cinq ou six dames, on apporte la collation, qui recommence une infinité de fois. On présente d'abord de grands bassins de confitures sèches : ce sont des filles qui servent; après cela, quantité de toutes sortes d'eaux glacées, et puis du chocolat; ce qu'elles ont mangé ou emporté de marrons glacés, qu'elles nomment *castagnas*, ne se peut comprendre, tant elles les trouvent bons. Il règne une grande honnêteté parmi elles, touchées de plaire et de faire plaisir; avec tout cela, Madame, que je fus aise de me trouver à la fin de mes trois jours! La plupart me sont venues voir deux fois; trois ou quatre entendent et parlent un peu le français, et moi très-peu l'espagnol. Si ce récit vous paraît trop long, gardez-le pour le mettre en la place de la lecture que vous faites quelquefois les soirs.

La même à la même [1].

Depuis ma dernière lettre, nous avons fait un petit voyage en la seule maison qu'ait le roi d'Espagne, quand il veut pour quelque temps quitter la demeure de Madrid. Elle s'appelle Aranjuès; elle passe ici pour la merveille du monde. La situation pour les eaux est des plus belles; et si M. Le Nostre en trouvait une pareille, ce qu'il y pourrait faire s'appellerait en effet une merveille. Le jardin, qui est grand, est entouré de deux rivières, dont l'une est le Tage et l'autre la Guadarrama. Voilà de grands noms; mais me voilà pour toute ma vie détrompée de ces noms fameux. N'avez-vous pas une haute idée de ce Tage? et le Mançanarès n'a-t-il pas quelquefois touché votre imagination, comme quelque agréable rivière? Le Tage est plus grand; mais, en revanche, son eau n'est point claire. Il faut pourtant dire la vérité; ce jardin, pour l'Espagne, est agréable, par la quantité de fontaines et d'arbres qui y sont : car rien n'est si rare en ce pays que les bois, par la sécheresse du climat. Je n'ai rien trouvé à redire au peu de largeur des allées. C'est Philippe II qui les a fait planter; et peut-être que, de son temps, il fallait qu'elles fussent ainsi pour être parfaites. La maison serait assez belle, si elle était achevée; mais il s'en faut plus de la moitié, quoique le dessin ne soit pas grand. Il y a sept ou huit lieues d'Aranjuès à Madrid. Cette demeure, qui semble n'être propre que pour le temps des chaleurs, est mortelle en été; et le gouverneur a permission de n'y être jamais en cette saison. Pour toutes bêtes rares, il y a une infinité d'horribles chameaux : d'en voir un seul, comme on en voit quelquefois à Paris, ne fait pas un effet désagréable, comme lorsqu'on en voit beaucoup ensemble. Tout ce qu'on voit là ne fait point du tout souvenir de la ménagerie de Versailles. Il n'y a même point de ménagerie; car ces vilains animaux paissent dans les champs comme des troupeaux de bœufs et de vaches, et l'on s'en sert pour porter des pierres ou de la terre, quand on bâtit. Me voilà donc revenue de cette maison royale, dont je ne vous parlerai plus.

Les Espagnols nous disent incessamment que nous aurons bientôt la guerre. Ce bruit est plus grand au palais qu'ailleurs, et la reine, comme vous pouvez penser, en est bien alarmée. Quand je suis un peu de temps sans la voir, elle ne le trouve point bon. Nous chantons comme des cigales. Elle lit des opéras; elle joue à merveille du clavecin, assez bien de la guitare; en moins de rien, elle a appris à jouer de la harpe. Elle ne prend pas beau-

1. Madrid, 13 juin 1680.

coup de consolation dans les livres de dévotion. Cela n'est point extraordinaire à son âge.

Il y aura lundi une fête de taureaux. On s'y attend à beaucoup de plaisir, parce qu'on n'a jamais vu de taureaux si furieux. L'abbé de Villars vous entretiendra, si vous voulez, sur ce sujet. Il est charmé de celle qu'il a vue; mais, quoi qu'il vous en puisse dire, croyez-moi, c'est une épouvantable beauté. Il y aura une autre fête le 31 de ce mois, dont je vous ferai écrire une ample relation. Vous la trouverez bien extraordinaire. Elle ne se fait que de cinquante en cinquante ans. On y brûle beaucoup de juifs; et il y a d'autres supplices pour des hérétiques et des athées. Ce sont des choses horribles.

Madame de Sévigné [1] *à Madame de Grignan, sa fille.*

Je ne puis songer sans une extrême émotion à l'état où j'apprends que vous avez été; et, quoique je sache que vous en êtes quitte, il m'est impossible de tourner les yeux sur le passé, sans une horreur qui me trouble; faut-il donc que cette tristesse inutile se trouve avec tant d'autres peines qui sont présentement dans mon cœur? Le péril extrême où se trouve mon fils, la guerre qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connaissances, et qui peuvent apporter pis, la crainte qu'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité que l'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir : tout cela me déchire et me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est; tout le monde pleure, ou craint de pleurer. L'esprit tourne à la pauvre Madame de Nogent. Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais. Mademoiselle des Vertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est quasi toujours : on est allé la querir avec Monsieur Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle des Vertus n'avait qu'à se montrer; ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste; en effet, dès qu'elle parut : « Ah! mademoiselle, comment se porte monsieur mon frère? » Sa pensée n'osa aller plus loin. « Madame, il se porte bien de sa blessure; il y a eu un combat. —Et mon fils?» On ne lui répondit rien. «Ah! Mademoiselle, mon fils, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort?—Ma-

1. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 701.

dame, je n'ai point de paroles pour vous répondre.—Ah! mon cher fils, est-il mort sur-le-champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? ah! mon Dieu, quel sacrifice!» Et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos : sa santé, déjà très-mauvaise, est visiblement altérée; pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

La même à la même [1].

L'archevêque de Reims venait hier fort vite de Saint-Germain; c'était comme un tourbillon : il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra;* il rencontre un homme à cheval, *gare, gare;* ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne le veut pas; et enfin, le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé et renversé : en même temps l'homme et le cheval au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre et s'enfuient, et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque, et le cocher et l'archevêque même, se mettent à crier : « Arrête, arrête ce coquin; qu'on lui donne cent coups. » L'archevêque, en racontant ceci, disait : « Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles. »

La même à la même [2].

Il est dimanche; cette lettre ne partira que mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel; je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé; voici l'affaire en détail. Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation, dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa : il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners, à quoi l'on ne s'était point attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas.» Il dit à Gourville : « La tête me tourne; il y a

1. Paris, lundi 5 février 1674.
2. Paris, dimanche 26 avril 1674.

douze nuits que je n'ai dormi, aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à Monsieur le Prince. Monsieur le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Vatel, tout va bien, rien n'était si beau que le souper du roi. » Il répondit : « Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais que le rôti a manqué à deux tables.—Point du tout, dit Monsieur le Prince : ne vous fâchez point, tout va bien. » Minuit vint; le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il lui demande : « Est-ce là tout?—Oui, Monsieur. » Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait pas d'autre marée; il trouva Gourville, il lui dit : « Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci; » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels ; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés, on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang; on court à Monsieur le Prince, qui fut au désespoir. Monsieur le Duc pleura ; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. Monsieur le Prince le dit au roi fort tristement : on dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière; on le loua fort, on loua et l'on blâma son courage. Le roi dit qu'il y avait cinq ans qu'il retardait de venir à Chantilly, parce qu'il comprenait l'excès de cet embarras. Il dit à Monsieur le Prince qu'il ne devait avoir que deux tables, et ne se point charger de tout : il jura qu'il ne souffrirait plus que Monsieur le Prince en usât ainsi ; mais c'était trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel; elle fut réparée : on dîna très-bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse; tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté. Hier, qui était samedi, on fit encore de même; et le soir, le roi alla à Liancourt, où il avait commandé médianoche ; il y doit demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderais. Je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais rien du reste. Monsieur d'Hacqueville, qui était à tout cela, vous fera des relations sans doute; mais comme son écriture n'est pas si lisible que la mienne, j'écris toujours; et si je vous mande cette infinité de détails, c'est que je les aimerais en pareille occasion.

La même à la même[1].

Parlons un peu de Monsieur de Turenne; il y a longtemps que nous n'en avons parlé. N'admirez-vous point que nous nous trouvons heureux d'avoir repassé le Rhin, et que ce qui serait un dégoût, s'il était au monde, nous paraît une prospérité, parce que nous ne l'avons plus? Voyez ce que fait la perte d'un seul homme. Écoutez, je vous prie, une chose qui est, à mon sens, fort belle; il me semble que je lis l'Histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, fit prier Monsieur de Turenne, qui allait d'un autre côté, de se détourner un instant pour venir voir une batterie; c'était comme s'il eût dit : « Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. » Un coup de canon vient donc et emporte le bras de Saint-Hilaire, qui montrait cette batterie, et tue monsieur de Turenne; le fils de Saint-Hilaire se jette à son père et se met à crier et à pleurer : « Taisez-vous, mon enfant, lui dit-il; voyez, en lui montrant Monsieur de Turenne roide mort, voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable! » et, sans faire nulle attention sur lui, il se met à crier et à pleurer cette grande perte. Monsieur de La Rochefoucauld pleure lui-même en admirant la noblesse de ce sentiment.

La même à la même[2].

Vraiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de Monsieur de Turenne. Madame d'Elbeuf, qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux, afin de parler de leur affliction; Madame de La Fayette y était; nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu, les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avait un portrait parfaitement bien fait de ce héros, dont tout le train était arrivé à onze heures : il vint trois gentilshommes qui pensèrent mourir de voir ce portrait; c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur : ils ne pouvaient prononcer une parole; ses valets de chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes et faisait fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort. Il voulait se confesser, et en se cachottant il avait donné des ordres pour le soir, et devait communier le lendemain dimanche, qui était le jour qu'il croyait donner la bataille. Il monta à cheval à deux heures le samedi, après avoir mangé; et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la

1. Paris, vendredi 9 août 1675.
2. Paris, 28 août 1675.

hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me ferez reconnaître. » Monsieur d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : « Monsieur, venez par ici ; on tire du côté où vous allez. — Monsieur, lui répondit-il, vous avez raison; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui; cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, qui lui dit, le chapeau à la main : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » Monsieur de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête; le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée ; on crie, on pleure; Monsieur d'Hamilton fait cesser ce bruit et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur ce corps, qui ne le voulait pas quitter et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, à petit bruit; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où Monsieur de Lorges, Monsieur de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers pourtant avaient des écharpes de crêpe : tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter, sans que l'on n'en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. Monsieur de Roye tout blessé s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier de Grignan était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une désolation, et partout où il a passé, on n'entendait que des clameurs; mais à Langres ils se sont surpassés : ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie; il y eut un service solennel dans la ville, et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affliction fondée sur un mérite extraor-

dinaire? Il arrive à Saint-Denis ce soir : tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici ; il sera dans une chapelle en dépôt ; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel. Voilà quel fut le divertissement que nous eûmes; nous dînâmes comme vous pouvez penser, et jusqu'à quatre heures nous ne fîmes que soupirer.

La même à la même[1].

Ne croyez point, ma fille, que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci; ce fleuve, qui entraîne tout, n'entraîne pas sitôt une telle mémoire : elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez Monsieur de La Rochefoucauld avec Madame de Lavardin, Madame de La Fayette et Monsieur de Marsillac. Monsieur le Premier y vint; la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable héros : tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien par-dessus nous que le soulagement de soupirer tout haut et d'écrire son panégyrique. Nous remarquions une chose : c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme; tout le monde en était plein pendant sa vie : et vous pouvez penser ce que fait sa perte pardessus ce qu'on était déjà; enfin, ne croyez point que cette mort soit ici comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui ; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état : on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes; une charité généreuse et chrétienne.

La même à Monsieur de Grignan, son gendre [2].

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses nouvelles qui pût arriver en France : c'est celle de Monsieur de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette

1. Paris, vendredi 16 août 1675.
2. Paris, 31 juillet 1675.

nouvelle arriva lundi à Versailles : le roi en a été affligé comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde; toute la cour fut en larmes, et Monsieur de Condom pensa s'évanouir. On était prêt à aller se divertir à Fontainebleau : tout a été rompu ; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement; tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple, étaient dans le trouble et dans l'émotion; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort : après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent pas d'admirer, vous n'avez plus qu'à y ajouter le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avait le plaisir de voir décamper devant lui l'armée des ennemis, et le vingt-sept, qui était samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche : son dessein était de donner sur l'arrière-garde, et il mandait au roi, à midi, que dans cette pensée il avait envoyé dire à Brissac qu'on fît les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier pour apprendre au roi la suite de cette entreprise; il cachète sa lettre, et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes : on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps; et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée : le courrier part à l'instant; il arriva lundi, comme je vous ai dit, de sorte qu'à une heure l'une de l'autre, le roi eut une lettre de Monsieur de Turenne et la nouvelle de sa mort.

La même à Monsieur de Coulanges[1].

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus digne d'envie; enfin, une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés; encore cet exemple n'est-il pas juste : une chose que nous ne saurions croire à Paris; comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie Madame de Rohan et Madame de Hauteville; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me

1. Paris, lundi 15 décembre 1670.

résoudre à vous la dire, devinez-la : je vous la donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens?

Eh bien ! il faut donc vous la dire : Monsieur de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ! c'est Madame de La Vallière.— Point du tout, Madame.—C'est donc Mademoiselle de Retz?—Point du tout : vous êtes bien provinciale !—Ah ! vraiment, nous sommes bien bêtes ! dites-vous : c'est Mademoiselle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément Mademoiselle de Créquy. — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous la dire. Il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, Mademoiselle de.... Mademoiselle... devinez le nom; il épouse Mademoiselle, fille de feu Monsieur; Mademoiselle, petite-fille de Henri IV; Mademoiselle d'Eu, de Dombes, Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans; Mademoiselle, cousine germaine du roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur.

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous; adieu. Les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

La même au même[1].

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de Monsieur de Louvois, que je ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenait une si grande place, dont le *moi*, comme dit Monsieur Nicole, était si étendu, qui était le centre de tant de choses ! Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler ! que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! Ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps, je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange; non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure? non, en vérité, il faut y réfléchir dans son cabinet. Voilà le second ministre que vous voyez mourir depuis que vous êtes à Rome; rien n'est plus différent que leur mort, mais rien n'est plus égal que leur for-

1. Grignan, le 26 juillet 1691.

tune et les cent millions de chaînes qui les attachaient tous deux à la terre.

La même à Monsieur de Pomponne[1].

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie, et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers; Messieurs de Saint-Aignan et de Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont : « Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes les choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le roi se mit à rire, et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est un fat? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh ! bien, dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait. — Ah ! sire, quelle trahison ! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. — Non, Monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le roi a fort ri de cette folie ; et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

Madame de Maintenon[2] *à madame de Veilhant.*

Imaginez-vous, Madame, qu'hier, après avoir marché six heures dans un assez bon chemin, nous vîmes un château bâti sur un roc, qui ne nous parut pas fort logeable, quand même on nous y aurait guindés. Nous en approchâmes sans trouver de chemin pour y aborder; nous vîmes enfin au pied de ce château, dans un abîme, et comme dans un puits fort profond, les toits d'un nombre de petites maisons qui nous parurent des poupées, environnées de tous côtés de rochers affreux par leur hauteur; ils paraissent de fer et sont tout à fait escarpés : il fallut descendre dans cette horrible habitation par un chemin non moins horrible : les carrosses faisaient des sauts à rompre tous les ressorts; les dames se prenaient à tout ce qu'elles pouvaient attraper : nou

1. Lundi, 1er décembre 1664.
2. Voyez la note 2, page 730, et l'introduction aux *Lettres*, page 705.

descendîmes après un quart d'heure d'effroi, et nous tombâmes dans une ville composée d'une rue, qui s'appelle la grande, quoique deux carrosses n'y puissent passer de front; en plein midi, on n'y voit goutte; les maisons sont effroyables; l'eau y est mauvaise et le vin rare. Les boulangers ont ordre de ne cuire que pour l'armée, et de laisser mourir de faim tout le reste. On porte tout au camp; il y pleut à verse depuis que nous y sommes. Je n'ai encore vu que deux églises : elles sont au premier étage, et l'on n'y saurait entrer que par civilité. On nous dit un salut avec une fort mauvaise musique, et un encens si parfumé, si abondant et si continuel, que nous ne nous vîmes plus les uns les autres. Je ne vous dis rien de la saleté des rues; mais, en vérité, le roi a grand tort de prendre de pareilles villes. Le siége de Namur va fort bien; on avance, et jusqu'à présent on nous tue très-peu de monde. La ville sera prise vers le quatre ou le cinq de ce mois; le château tiendra apparemment davantage. Monsieur le prince d'Orange assure qu'il viendra secourir la place; mais il viendra trop tard. Le roi a la goutte aux deux pieds, et je n'en suis pas fâchée. Un boulet rouge des ennemis est tombé au quartier de Monsieur de Boufflers, et en a fait sauter sept milliers : cette belle ville-ci fut ébranlée du bruit; car, pour comble d'agrément, nous entendons le canon du siége, et nous craignons que chaque coup n'emporte quelqu'un de nos amis. A cela près, je suis contente; je suis des mieux logées, très-bien servie, et voulant bien être où Dieu me met : je vous embrasse, mes chères filles; il y a d'ici quatre cents degrés pour monter au château dont je vous ai parlé.

Mademoiselle Aissé[1] *à Madame Saladin.*

Voici une aventure qui est tragique. Un gentilhomme du côté de Villers-Cotterets, allant d'un endroit à un autre, à cheval avec son valet, fut attaqué dans un bois par un jeune homme qui lui demanda sa bourse, où il y avait cinquante louis, sa montre, avec un cachet d'or, lui prit ses deux chevaux et le laissa aller à pied, assez embarrassé de ce qu'il ferait. En marchant, il aperçut une maison qui avait une belle apparence; il envoya son laquais pour s'informer qui l'habitait; il apprit avec joie que c'était un officier avec lequel il avait longtemps servi, et qui était son bon ami; il se trouva heureux, dans sa disgrâce, de rencontrer justement son camarade, qu'il connaissait pour un parfait honnête homme. Il en fut très-bien reçu : ils parlèrent de la malheureuse aventure

1. Née en 1695, morte en 1733, avait été achetée à Constantinople à l'âge de quatre ans par l'ambassadeur de France. Des circonstances romanesques lui donnèrent de la célébrité.

qui leur avait procuré le plaisir de se revoir. Le maître de la maison offrit sa bourse et sa personne à son ami. Quelques moments avant le souper, un jeune homme entra, que le gentilhomme reconnut pour être celui qui l'avait dévalisé, et il fut bien surpris quand l'officier le lui présenta comme son fils. Il ne dit mot, et se retira d'abord après souper dans sa chambre. Son laquais, très-effrayé, lui dit : « Monsieur, nous sommes dans un coupe-gorge ; le fils de la maison est notre voleur, et nos chevaux sont dans l'écurie. » Le gentilhomme lui défendit de parler, et avant que personne fût levé dans la maison, il alla à la chambre de son ami et le réveilla, en lui disant que c'était avec une grande douleur qu'il se trouvait obligé de lui apprendre que son fils était le même homme qui l'avait dévalisé la veille ; qu'il avait cru, après s'être consulté, qu'il valait mieux lui apprendre le détestable métier de son fils que s'il venait à en être informé par la justice, ce qui ne pouvait manquer tôt ou tard d'arriver. Le désespoir du père fut inconcevable; la surprise, la douleur, lui donnèrent un si violent saisissement, qu'il s'évanouit ; ensuite l'emportement, la fureur succédant, il monte à la chambre de son fils, qui dormait ou feignait de dormir ; il trouve sur sa table la montre et le cachet où étaient les armes de son ami. Le fils entend le bruit ; effrayé, il se lève, veut s'enfuir. Des pistolets se trouvent sur la table ; le père, troublé par la colère, en prend un, tire, et tue son malheureux fils. Il est venu tout de suite demander sa grâce : tout le monde a été d'avis qu'on la lui donnât. Le cas est excusable dans le premier mouvement d'une colère aussi légitime. Un honnête homme trouvant dans son fils un voleur de grand chemin éprouve un chagrin si vif, que la tête lui en peut bien tourner.

La même à la même.

Il y a un homme qui demeure aux environs des quais, qui, depuis sept à huit ans, se promène dès une heure jusqu'à six sur un des quais, sans jamais y avoir manqué d'un jour, quelque temps qu'il fît. Monsieur Hérault, en ayant été averti, lui envoya dire qu'il vînt lui parler. Cet homme lui fit répondre qu'il n'irait point, n'ayant rien à faire avec la police. Monsieur Hérault s'y transporta, monta dans une chambre au quatrième, y trouva cet homme assis contre une table, qui lisait, sa chambre garnie de livres. Il lui demanda pourquoi il n'était pas venu chez lui quand il le lui avait fait dire. « Monsieur, lui répondit cet homme, je n'ai point l'honneur d'être de vos amis, et, Dieu merci! je n'ai rien à démêler avec la justice. — Il est vrai, lui répondit Monsieur Hérault, qu'il ne m'est point revenu que vous fissiez du mal; mais pourquoi vous promener régulièrement à la même heure, tous les

jours, sur le quai?—Parce que cela me fait du bien, lui repartit le promeneur. Pour vous éclaircir ma conduite, ajouta-t-il, je vous dirai, Monsieur, que je suis très-bon gentilhomme (il lui dit son nom). Je jouissais de 25,000 livres de rentes; le système est venu, et il ne m'est resté que 500 livres de rentes. J'ai pris un genre de vie proportionné à mon revenu; j'ai gardé mes livres; l'air de la rivière me convient, et je suis venu m'établir dans cette chambre. Un peu de vanité m'a engagé à changer de nom; je dîne tous les jours à midi avec du bœuf à la mode, qui est excellent dans ce quartier; je me lève de bonne heure, j'emploie ma matinée à lire, et quand j'ai dîné, je vais prendre l'air sur le quai. Je suis très-heureux, je ne dépends de personne, et je ne dérange point ma santé par cet exact régime. » Monsieur Hérault trouva cet homme de très-bon sens. Il conta un jour cela au cardinal, qui lui dit : « Mais si cet homme tombait malade, il n'aurait pas de quoi se faire soigner; dites-lui que le roi lui donne 300 livres de pension. » Monsieur Hérault lui envoya dire de venir chez lui, se faisant beaucoup de plaisir de lui apprendre cette bonne nouvelle; mais l'homme lui fit répondre qu'il ne pouvait y aller, demeurant trop loin de chez lui. Monsieur Hérault y retourna pour le seconde fois, et lui dit que le roi lui donnait 300 livres. Il les refusa, disant qu'il s'était arrangé avec 500 livres, et qu'il n'en voulait pas davantage. Malgré ce genre de vie, qui paraît triste, cet homme est fort gai. Il a deux amis, gens d'esprit, qui vont sur le quai pour causer avec lui. Il a beaucoup de connaissance du monde, du savoir, l'esprit simple et un talent singulier pour connaître à la physionomie le métier des gens qui passent. Il dira, par exemple : « Voilà le maître d'hôtel d'un évêque; en voilà un d'un financier; voici un chevalier d'industrie; celui-là est Gascon, celui-ci est Breton; » ainsi des autres. Adieu, ma chère Madame; en voilà assez pour aujourd'hui. Je vous baise les mains mille fois.

Thomas [1] *à Ducis* [2].

Il y a longtemps, mon cher ami, que je veux vous écrire et vous donner de mes nouvelles. Des embarras, un établissement à faire, un nouveau pays à parcourir, un peu de mauvaise santé et par conséquent de paresse, car dans un corps faible rarement l'âme est active, tout cela m'a empêché jusqu'à présent de faire ce que je désirais; mais le remords vengeur courait après moi, et

1. Voyez le jugement, page 307, et l'introduction aux *Lettres*, page 706.
2. Nice, ce 28 décembre 1782.

me reprochait mes délais involontaires. L'amitié a aussi sa conscience et ses scrupules : en amitié comme en morale :

Prima hæc est ultio, quod, se
Judice, nemo nocens absolvitur.

Vous m'absoudrez, mon cher ami, et puis je vous dirai que je suis à Nice, que je suis logé dans une charmante maison, située à la campagne et sur les bords de la mer, mais à mi-côte, et à distance raisonnable. J'ai sous ma fenêtre ce beau et immense bassin que je découvre de tous côtés, jusqu'aux bornes de l'horizon. J'entends la nuit, et de mon lit, le bruit des vagues; et ce son monotone et sourd m'invite doucement au sommeil. Je n'ai jamais vu de plus beaux jours que ceux dont nous jouissons ici; le soleil y est dans son plus grand éclat; la chaleur, à midi, est comme celle du mois de mai à Paris, lorsqu'il est beau. La campagne est encore riante et couverte de gazons; les petits pois sont en fleurs; on trouve dans les jardins la rose, l'œillet, l'anémone, le jasmin, comme en été. L'orange et le citron sont suspendus à des milliers d'arbres épars dans les campagnes et dans les enclos. Tout offre l'image de la fertilité et du printemps. Joignez à cela des promenades très-agréables dans les montagnes, et où l'on découvre à chaque pas les points de vue les plus pittoresques; partout le mélange de la nature sauvage et de la nature cultivée, des montagnes qui sont des jardins, et d'autres hérissées de roches, entrecoupées de pins et de cyprès, et, dans l'éloignement, la cime des Alpes couverte de neiges. Voilà, mon cher ami, le séjour que j'habite; il est infiniment préférable à celui d'Hyères; la température, jusqu'à présent du moins, y est plus douce et plus égale. Vous allez croire, d'après ce tableau charmant, que je me porte très-bien; hélas! non : ma santé est toujours de même, faible, chancelante, sujette à de fréquentes révolutions. Je crains que, sous ce beau ciel, l'air ne soit un peu trop sec pour ma poitrine : je crains même qu'elle ne soit un peu fatiguée du voisinage de la mer. Ce ne sont encore que des inquiétudes; mais ces inquiétudes troublent mon imagination et mon bonheur, et par conséquent ma santé. On ne manque pas de me dire que tous les Anglais et les jolies Anglaises viennent ici pour leur poitrine, et s'en trouvent très-bien; on me dit même, pour mieux me convaincre, que mon visage est meilleur, et que j'ai gagné un peu d'embonpoint depuis que je suis à Nice. A cela je ne sais trop que répondre, et je tâche de croire; mais je vous dirai, entre nous, que ma foi n'est pas bien ferme, et que j'ai au moins des doutes. Ils ne m'empêchent pas pourtant de jouir de ce délicieux climat, de faire des promenades charmantes, où la seule

incommodité, à la veille de Noël, est la chaleur. Que n'êtes-vous avec moi, mon cher ami, vous qui savez converser avec la nature ou belle ou terrible, et savez également l'entendre ou lui répondre; je suis sûr que vous seriez heureux, et que vous ajouteriez à mon bonheur. J'ai vu dernièrement un des lieux les plus sauvages qui existent dans la nature; c'est un amas de rochers et de montagnes couvertes d'arbres toujours verts et jetés çà et là par touffes irrégulières; des précipices de soixante pieds, creusés par des torrents; l'eau qu'on entend à cette profondeur, et du sommet des roches, sans cependant la voir, parce qu'elle roule sous des rochers et sous des arbres; enfin, à travers un chemin étroit, suspendu sur le bord d'un abîme, on parvient jusqu'à l'entrée d'une caverne très-vaste, formée par les eaux, tapissée de plantes, et dont la voûte est en roches aiguës qui pendent sur la tête, et semblent prêtes à chaque instant à se détacher. Dans l'enfoncement de la grotte, et tout à fait dans l'ombre, est une source ou une fontaine très-considérable, et qu'on entend bouillonner en se brisant à travers les rochers. C'est de là que jaillit l'eau du torrent, qui se précipite et forme des cascades jusqu'au fond du vallon. Rien au monde ne ressemble plus à ces grottes mystérieuses, à ces palais humides où les anciens poëtes logeaient les divinités des eaux : on est même le maître d'y éprouver, si l'on veut, cette espèce de terreur religieuse qu'inspirent les lieux solitaires et sacrés. La veille j'avais vu un site enchanteur, et un des plus beaux jardins que je connaisse, dont toutes les allées sont d'orangers, qui a pour perspective, à droite et à gauche, deux montagnes cultivées et couvertes de verdure au milieu de l'hiver, et par devant le spectacle immense de la mer, sur laquelle on domine à une grande hauteur, et qui, dans ce moment-là, réfléchissait les rayons les plus purs du soleil. Voilà, mon cher ami, mes spectacles et mes plaisirs; ils me tiennent lieu d'occupation et même de santé.

A la fin de mai, j'espère que nous nous reverrons à Auteuil; nous nous promènerons encore dans le petit jardin: nous irons cueillir des roses dans le vôtre : en vérité ces moments-là me seront bien doux. Ma sœur vous fait mille tendres compliments : elle se porte à son ordinaire, ni mieux, ni plus mal. Monsieur Barthe est ici et vient d'être malade. La douleur l'a étonné comme un homme qui n'est pas fait à cette société; il voudrait que tout eût été arrangé pour ne lui procurer que du plaisir. Il me dit (sans se plaindre) que vous n'avez pas été le voir depuis mon départ. Si vous voyez Monsieur et Madame d'Angiviller, offrez-leur, je vous prie, nos tendres respects. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur, et pour la vie.

Mirabeau[1] *à Chamfort.*

C'est de cette ville souveraine qui, bâtie de briques, sans élégance ni noblesse dans ses édifices, montre la Tamise et son pont superbe, et semble dire : « Qu'oseriez-vous me comparer? que l'Océan, que ces mondes m'apportent ici leur tribut! » c'est de cette ville que je vous écris à la hâte, les yeux distraits par une foule d'objets nouveaux, l'esprit occupé de mille soins pénibles au présent et dans l'avenir, mais le cœur et l'imagination pleins de vous.

Notre voyage ferait un roman. Vous savez une partie des inconvénients qui ont précédé notre départ : vous aurez éprouvé sans doute à Paris le temps dont nous avons été accueillis dans la route, et vous ne vous ferez jamais d'idée de notre passage qu'après avoir essuyé une tempête. Nous avons été deux fois au moment de périr : une fois par la seule force du vent et de la mer, qui écrasait notre frêle paquebot, et une fois à l'entrée de l'Adder, c'est-à-dire presque au port. En revirant de bord, un faux coup de timon et un câble caché sous une vague terrible nous ont mis au moment de chavirer ; on avait sur le pont de l'eau au-dessus du genou.....

Aussitôt débarqués, nous avons pris la poste dans la compagnie d'un Irlandais, que je croirais honnête homme, si je n'avais toujours pensé que c'est là que s'arrête la toute-puissance divine; d'une Française qu'il a pris la liberté d'enlever à sa famille, du droit qu'a tout Irlandais de s'approprier une riche héritière; et d'un ministre anglais, homme doux, modéré et fort instruit. Nous avons pris la poste, dis-je, et ce n'est pas par magnificence. Mais tous les élégants d'Angleterre et la partie brillante de la cour étaient à Brightemlstone, parce que le prince de Galles y prend les eaux. Il n'y a pas une seule diligence où l'on puisse trouver place. Au reste, les postes qui sont excellentes, et fournissent par obligation des voitures comparables à nos voitures de maîtres, sont à peine aussi chères qu'en France, quoique plus longues, et trois fois plus rapidement franchies. Il suit cependant de cette manière de voyager, que malgré les talents économiques et l'industrie hibernoise de notre compagnon, que j'ai créé maréchal général des logis de la caravane, notre voyage nous a coûté trois fois ce qu'il devait nous coûter ; et, d'autant que le paquebot ne partant qu'à trois jours de distance de celui de notre arrivée, et les difficultés pour le passe-port devenant inquiétantes, j'ai frété un navire. Si je ne craignais pas de divulguer des secrets qui peuvent, dans la

1. Né en 1749, mort en 1791. Voyez l'introduction aux *Lettres*, p. 706.

foule, servir à quelques honnêtes gens, comme ils nous ont servi, je vous démontrerais combien ces sublimes formalités de notre inquisition, appelée amirauté, sont inutiles à toute autre chose qu'à faire gagner de l'argent aux huissiers visiteurs, digne résultat de toutes les législations réglementaires.

Nous avons dîné à Brightemlstone avec la meilleure viande de boucherie que j'aie mangée de ma vie; et, comme le seul acte de toucher un plancher anglais brûle la bourse, surtout dans le voisinage de la cour (car l'or est la mandragore de toutes les cours), nous avons été coucher à Lewis. N'êtes-vous pas scandalisé qu'un bourg anglais porte le nom d'un de nos rois? Depuis et dès Lewis, nous avons parcouru le plus beau pays de l'Europe par la variété des sites et de la verdure, la beauté et l'opulence de la campagne, la propreté et l'élégance rurale de chaque propriété. C'est un attrait pour les yeux, c'est un charme pour l'âme, qu'il est impossible d'exagérer. Les approches de Londres sont entre autres d'une beauté champêtre dont la Hollande même ne m'a point fourni de modèle; je lui comparerais plutôt quelques vallées de la Suisse; car, et cette observation très-remarquable saisit à l'instant des yeux exercés, ce peuple dominateur est avant tout et surtout agricole au sein de son île; et voilà ce qui l'a sauvé si longtemps de ses propres délires. Je sentais mon âme fortement et profondément saisie en parcourant ces contrées plantureuses et prospères, et je me disais : Pourquoi donc cette émotion si nouvelle? Ces châteaux comparés aux nôtres sont des guinguettes. Plusieurs cantons de la France, même ses provinces les plus médiocres, et toute la Normandie, que je viens de traverser, sont assurément plus beaux par la nature que ces campagnes. On trouve çà et là, mais partout dans notre pays, de beaux édifices, des ouvrages fastueux, de grands travaux publics, de grandes traces des plus prodigieux efforts de l'homme; et cependant ceci m'enchante bien plus que le reste ne m'étonne. C'est que ces routes étroites, mais excellentes, ne me rappellent les corvoyeurs que pour gémir sur les pays où ils sont connus; c'est que cette admirable culture m'annonce le respect de la propriété; c'est que ce soin, cette propreté universelle est un symptôme parlant de bien-être; c'est que toute cette richesse rurale est dans la nature, près de la nature, selon la nature, et ne décèle pas l'excessive inégalité des fortunes, source de tant de maux comme les édifices somptueux entourés de chaumières; c'est que tout me dit qu'ici le peuple est quelque chose, qu'ici chaque homme a le développement et le libre exercice de ses facultés, et qu'ainsi je suis dans un autre ordre de choses.

Et prenez bien garde, mon ami, que c'est si bien là la vraie cause de l'effet sur lequel je raisonnais, qu'arrivé dans Londres,

et cette superbe Tamise (qu'il ne faut comparer à rien, parce que rien ne lui est comparable) une fois franchie, rien ne m'a plus étonné ni même fait plaisir, si ce n'est les trottoirs, qui faisaient tomber à genoux le bon La Condamine, et s'écrier : « Béni soit Dieu! voici le pays où l'on s'occupe des gens de pied. » Tout le reste m'a paru ordinaire et presque mesquin. Je dirais presque comme cet apathique Italien : « Ce sont des rues à droite, des rues à gauche et un chemin au milieu. » Toutes les villes sont de même, si cependant vous accordez à celle-ci l'avantage de cette admirable propreté qui s'étend à tout, qui embellit tout, qui a un attrait presque égal pour l'esprit et pour l'œil, et des dimensions dont aucune ville ne saurait jouir : du reste, effrayante obstruction du corps politique, cloaque infâme au moral, si ce n'est comme ailleurs au physique et au moral; hommes entassés et infectés de leur haleine; lutte éternelle des corrupteurs et des corrompus, des prodigues et des misérables, de la canaille titrée et de la canaille populace. C'est mieux ou plus mal que Paris ou que Babylone, comme vous voudrez; j'y prends peu d'intérêt. Notez pourtant que j'ai peu vu encore, et que Londres m'offrira certainement plus que toute autre grande ville de commerce un foyer d'activité et d'émulation, qui ne peut pas ne point intéresser; mais je vous rends compte de la première impression, qui a toujours un grand fonds de vérité.

Nous avons eu en voyage la rencontre des *gentlemen*. Combien le peuple a de sens! le sobriquet des voleurs est ici le mot *gentilhomme!* Ils ont observé et tâté deux ou trois fois notre petite troupe. J'étais décidé à ne leur accorder rien, parce que je suis loin d'avoir trop d'argent. J'avais mis les dames en avant, seules dans une chaise, trois hommes dans celle qui suivait, et un à cheval. Notre ordre de bataille était si bon, et notre contenance armée si simplement fière et ostensible, qu'ils nous ont laissés passer.

Ecouchard Le Brun[1] *au comte Turpin.*

N'allez pas croire, Monsieur, que votre ami le voyageur ressemble au rat du bon La Fontaine :

Sitôt qu'il fut hors de la case :
« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!
Voilà les Apennins, et voici le Caucase. »
La moindre taupinée était mont à ses yeux.

Trêve de raillerie, s'il vous plaît; il siérait bien, vraiment, de persifler un apprenti cosmopolite qui, dans une route de deux

1. Né en 1729, mort en 1807, célèbre par ses poésies lyriques.

cents lieues, a coudoyé familièrement vingt montagnes par jour, escaladé cent rochers en précipices, dont les échantillons pendent sur la tête fort agréablement, passé trente torrents à gué, traversé une fois l'Isère, deux fois le Rhône dans toute sa fureur, et la Durance, plus orageuse encore; enfin, qui a parcouru, plus rapidement que l'hippogriffe d'Arioste, et l'Ile-de-France, et la Champagne, et la Bourgogne, et le Lyonnais, et le Beaujolais, et le Languedoc, et le Comtat, et la Provence; qui a vu dans le lointain les hautes montagnes de l'Auvergne, de la Suisse, et les sommets des Pyrénées toujours couverts de neige! Vous voyez bien, Monsieur, que je courrais encore si la belle Amphitrite ne m'avait arrêté.

Mais j'ai fixé mes pas aux bornes de Neptune.

J'ai donc vu la mer, ou plutôt je n'ai fait que la revoir, car mon imagination me l'avait mille fois représentée, même plus imposante et plus vaste. L'homme a dans sa pensée le coup d'œil de l'univers. Je m'en doutais un peu, j'en suis sûr à présent. En idée, tout est immense; dans le fait tout est limité. On serait presque tenté de dire : Quoi! ce n'est que cela!

Cependant il en faut convenir, j'ai parcouru, comme vous me l'aviez promis, d'assez beaux feuillets du livre de la nature; toute cette côte du Rhône est admirable. Si j'étais Lucrèce, je vous enverrais une pompeuse description des superbes horreurs de cette longue chaîne de rochers, entrecoupée de riants paysages, que je vous peindrais si j'étais Horace. Si j'étais Anacréon, je vous chanterais deux ou trois odes charmantes sur les vins de Côte-Rôtie et de l'Ermitage, dont j'ai bu comme un sot, sans la moindre lueur d'inspiration. Je regrette surtout de n'être point Virgile, pour décrire en belles Géorgiques ces riches plaines du Comtat, qui sont, pendant cinq ou six lieues, d'une beauté plus magique que toutes les Tempés du monde. Mais comme je ne suis que moi, vous vous passerez, s'il vous plaît, Monsieur, de toutes ces descriptions. Je ne sais qu'admirer avec enthousiasme ce qui est excellent, et beaucoup aimer ceux qui veulent bien m'aimer un peu.

J'allais finir ici ma lettre; mais en dépit de ma paresse, il me prend un remords. Je ne peux guère me dispenser honnêtement de vous dire deux mots de cette Provence si vantée, et que je désirais tant de voir. Si je voulais un peu mentir, comme mes confrères les voyageurs, j'en ferais une peinture délicieuse. C'était sans doute jadis le plus beau climat du monde; mais depuis huit jours que je l'habite, il pleut, il grêle, il gèle, il vente, avec une constance admirable.

C'est le séjour d'Éole, et non pas du Printemps.

De vingt personnes, il y en a dix-neuf et demie d'enrhumées. Chacun y tousse à la ronde, grâce au seigneur *Mistral*, qui expédie deux ou trois de ses clients par jour.... Croiriez-vous que dans ce climat si chaud, on a pris mes habits de printemps pour l'habillement d'un zéphyr petit-maître qui voudrait insulter aux fourrures de l'hiver? On y porte le velours plein jusqu'au mois de juin; on dit pour raison qu'il n'existe à Marseille d'autre saison que le froid hiver et l'aride été; mais pour notre doux printemps et notre fécond automne, ils n'y furent connus, de l'aveu général, que du temps des fables. Tout y est extrême : le vent n'y souffle point, il y mugit, il y tonne; le soleil n'y échauffe point, il y brûle. Il est vrai que pour me consoler, chacun dit qu'apparemment quelque génie malfaisant aura donné un tour d'épaule à l'axe du monde. Au moyen de cette petite secousse, la Provence est tantôt sous la ligne et tantôt sous la zone glaciale. Au reste, Marseille est si magnifique qu'on n'y marche que sur des pointes de diamants. De peur de broyer une matière si précieuse, on se garde d'y permettre des voitures. On y est si prodigue, qu'on y jette tout par les fenêtres.... Le commerce y est si grand, qu'on y peut recevoir la peste des quatre parties du monde à la fois; cependant elle n'y passe qu'en contrebande.

Trois ou quatre mille galériens, les fers aux pieds, et les mains dans vos poches si vous n'y prenez garde, forment un spectacle enchanteur. Croiriez-vous que d'un grand nombre de galères qu'on avait dans le bon temps, cela est réduit à sept? En vérité tout dégénère. L'hôtel de ville est encore remarquable par un beau pont de vieilles planches qui passe industrieusement d'une fenêtre à l'autre, pour joindre par leur second étage deux bâtiments que la rue sépare; ce qui forme, dans ce monument public, un ensemble admirable. Les promenades seraient charmantes si on en laissait faire; mais la place seule existe, et le bon plaisir de la cour n'est pas que messieurs les Provençaux se promènent. La nature même est assez de l'avis de Sa Majesté; car, par une prévoyance extrême, elle ne donne au peu d'arbres de ce climat aride que de petites feuilles très-étroites; mais on a la ressource du parasol, pour se promener à l'aise sur de jolies montagnes pelées qui embrassent amoureusement le doux climat de la Provence.

Ce léger inconvénient est compensé par une foule d'aromates qui répandent une odeur de sacristie à entêter vingt lieues à la ronde. La Provence n'est en effet qu'une gueuse parfumée. Il faut convenir encore que la plupart de ces beaux arbres qui ne don-

nent point d'ombre dans l'été conservent leur verdure pendant l'hiver, ce qui est très-utile, comme on sait. On se dédommage de tout cela par des promenades sur mer; ces parties sont délicieuses. Douze amis s'embarquent avec un excellent dîner; dix ou onze vomissent jusqu'au sang avant d'arriver au lieu du festin, et le douzième mange et boit, s'il peut, à la santé des autres; puis on s'en revient à la rosée du soir, lestes, contents et surtout bien purgés. On recommence si l'on veut le lendemain; c'est une chaîne d'heureux jours.

Courier[1] *à Madame Pigalle*[2].

Mais savez-vous ce qui m'arrive, de ne plus rire? Je deviens méchant. Imaginez-vous un peu à quoi je passe mon temps. Je rêve nuit et jour au moyen de tuer des gens que je n'ai jamais vus, qui ne m'ont fait aucun mal, cela n'est-il pas joli?

Pendant que je fais ces lignes très-sensées, voici une drôle d'aventure : la maison tremble; un homme, qui arrivait près de moi, se sauve en criant : *Tremoto!* Moi, je répète *tremoto!* c'est-à-dire tremblement de terre, et me sauve aussi dans la cour. Là, je vis bien que la secousse avait été forte, ou *sérieuse* comme vous diriez, cousine; ou *conséquente*, comme dit Voisard. Un bâtiment non achevé, dont le toit n'est pas encore couvert, semblait agité par le vent; la maison remuait, craquait. La terre a souvent ici de ces petits frissons qui renverseraient une ville comme un jeu de quilles, si les maisons n'étaient faites exprès, à l'épreuve du *tremoto*, peu élevées, larges d'en bas. Aucune n'est tombée cette fois; mais une église a écrasé je ne sais combien de bonnes âmes qui sont maintenant en paradis. Voyez quelle grâce de Dieu! Nous autres vaurieus, nous restons dans cette vallée de misère.

Vous demandez ce que nous faisons. Peu de chose ici. Nous prenons un petit royaume pour la dynastie impériale. Qu'est-ce que la dynastie? Meot vous le dira. Le fameux traiteur Meot est cuisinier du roi, qui s'amuse souvent à causer avec lui; le seul homme, dit-on, pour qui Sa Majesté ait quelque considération. « Meot, lui dit le roi, tu me pousses ta famille, tes nièces, tes cousins, tes neveux, tes frères; tu n'as pas un parent à la mode de Bretagne, marmiton, gâte-sauce, qu'il ne faille placer et faire gros seigneur. — Sire, c'est ma dynastie, lui répondit Meot. »

Voilà un joli conte que vous ferez valoir en le contant avec grâce. Vous ne pouvez autrement.

1. Voyez la note 2, page 725, et l'introduction aux *Lettres*, page 707.
2. Milelo, 25 novembre 1806.

Quant au temps où nous nous reverrons, la réponse n'est pas si aisée. J'en meurs d'envie, vous pensez bien. Mais il faut achever de conquérir ce royaume, et puis voir les antiquités; il y en a beaucoup de belles. Vous savez ma passion : je suis fou de l'antique.

Vous présenterai-je mon respect? Voulez-vous que j'aie l'honneur d'être?... Non, je vous embrasse tout bonnement... Encore une fois, je vous embrasse.

Le vieux cousin qui ne rit plus.

Le même à la même[1].

Vos lettres sont rares, chère cousine; vous faites bien : je m'y accoutumerais, et je ne pourrais plus m'en passer. Tout de bon, je suis en colère; vos douceurs ne m'apaisent point. Comment, cousine, depuis trois ans, voilà deux fois que vous m'écrivez! En vérité, mamselle Sophie.... Mais quoi! si je vous querelle, vous ne m'écrirez plus du tout. Je vous pardonne donc, crainte de pis.

Oui, sûrement, je vous conterai mes aventures bonnes et mauvaises, tristes et gaies, car il m'en arrive des unes et des autres. *Laissez-nous faire,* cousine, *on vous en donnera de toutes les façons.* C'est un vers de La Fontaine; demandez à Voisard. Mon Dieu! m'allez-vous dire, on a lu La Fontaine, on sait ce que c'est que le Curé et le Mort! Eh bien! pardon. Je disais donc que mes aventures sont diverses, mais toutes curieuses, intéressantes; il y a plaisir à les entendre, et plus encore, je m'imagine, à vous les conter; c'est une expérience que nous ferons au coin du feu quelque jour : j'en ai pour tout un hiver. J'ai de quoi vous amuser, et par conséquent vous plaire, sans vanité, tout ce temps-là; de quoi vous attendrir, vous faire peur, vous faire dormir. Mais pour vous écrire tout, ah! vraiment vous plaisantez; madame Ratcliff n'y suffirait pas. Cependant, je sais que vous n'aimez pas à être refusée, et comme je suis complaisant, quoi qu'on en dise, voici, en attendant, un petit échantillon de mon histoire; mais c'est du noir, prenez-y garde. Ne lisez pas cela en vous couchant; vous en rêveriez, et pour rien au monde je ne voudrais vous avoir donné le cauchemar.

Un jour je voyageais en Calabre; c'est un pays de méchantes gens qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français : de vous dire pourquoi, cela serait trop long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un

1. Résina, près Portici, le 1er novembre 1807.

jeune homme d'une figure.... ma foi, comme ce monsieur que nous vîmes au Rainci; vous en souvenez-vous? et mieux encore, peut-être : je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices : nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allait devant; un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute; devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire; nous y entrâmes, non sans soupçon; mais comment faire? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita; mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins; car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien la mine de charbonniers : mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal; ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux et coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi; mon camarade, au contraire : il était de la famille, il riait, il causait avec eux; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi! s'il était écrit....), il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, que nous étions Français, imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit : il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne : ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa maîtresse. Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé. Une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait; espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise; moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai ces propres

mots du mari : *Eh bien enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux?* à quoi la femme répondit : *Oui;* et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!.... Nous deux, presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups.... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entendis sur l'escalier quelqu'un, et par la fente de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui, moi derrière la porte; il ouvrit; mais avant d'entrer, il posa la lampe que sa femme vint prendre, puis il entre pieds nus, et elle dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe, *doucement, va doucement.* Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre.... ah! cousine.... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger, on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : *Faut-il les tuer tous deux?* Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi, ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâterez. Tenez, je ne vous flatte point; c'est votre figure qui nuirait a l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter? prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché, par exemple.

Le même à M. N.[1]

Nous venons de faire un empereur, et pour ma part je n'y ai pas nui. Voici l'histoire. Ce matin, D'Anthouard nous assemble et

1. Plaisance, mai 1804.

nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison. « Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? » comme on dit rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. « Messieurs, qu'opinez-vous? » Pas le mot. Personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure ou plus, et devenait embarrassant pour D'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit : « S'il veut être empereur, qu'il le soit, mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expliquez-vous, dit le colonel, voulez-vous, ne voulez-vous pas? — Je ne le veux pas, répondit Maire.—A la bonne heure. » Nouveau silence. On recommence à s'observer les uns les autres comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore si je n'eusse pris la parole. « Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas : la nation veut d'un empereur, est-ce à nous d'en délibérer? » Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*... que veux-tu? J'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eut un succès si complet : on se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : « Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron ; mais pourquoi voulez-vous donc tant qu'il soit empereur, je vous prie? — Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour? Pourquoi ne le voulez-vous pas? — Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. » Voilà le propos du lieutenant que je ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi..., un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté! être Bonaparte et se faire sire! *il aspire à descendre :* mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse, et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur.

Voilà nos nouvelles ; mande-moi celles du pays où tu es, et comment la farce s'est jouée chez vous ; à peu près de même sans doute.

Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.

Avec la permission du poëte, cela est faux. On ne tremble point, on veut de l'argent, et on ne baise que la main qui paye. Ce César l'entendait bien mieux, et aussi c'était un autre homme. Il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi.

Adieu, nous l'attendons ici.

CONFIDENCES ET AMITIÉS.

La Fontaine [1] *à Monsieur de Maucroix.*

Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme Monsieur de Soissons me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage; mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenais, il me prit au milieu de la rue du Chantre une si grande faiblesse, que je crus véritablement mourir. O mon cher! mourir n'est rien; mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi.

Madame de Sévigné [2] *à Madame de Grignan, sa fille.*

Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la peindre; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc toujours pleurant et toujours mourant; il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme : et en effet, quelle rude séparation! Je demandai la liberté d'être seule; on me mena dans la chambre de madame du Housset; on me fit du feu. Agnès me gardait sans me parler; c'était notre marché. J'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter; toutes mes pensées me faisaient mourir. J'écrivis à Monsieur de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton. J'allai ensuite chez madame de La Fayette, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit. Elle était seule et malade, et triste de la mort d'une sœur religieuse; elle était comme je la pouvais désirer. Monsieur de La Rochefoucauld y vint; on ne parla que de vous, de la raison que j'avais d'être touchée, et du dessein de parler comme il faut à *Mellusine* (Madame de Marans). Je vous réponds qu'elle sera bien relancée. D'Hacqueville vous rendra un bon compte de cette affaire. Je revins enfin à huit heures

1. Né en 1621, mort en 1695. Voyez l'introduction aux *Lettres*, p. 706.
2. Voyez l'introduction aux *Lettres*, page 704.

de chez madame de La Fayette ; mais en entrant ici, bon Dieu! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré ? Cette chambre où j'entrais toujours, hélas ! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre petite fille qui me représentait la mienne. Comprenez-vous tout ce que je souffris? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec madame de La Troche, à l'arsenal. Le soir je reçus votre lettre, qui me remit dans les premiers transports, et ce soir j'acheverai celle-ci chez Monsieur de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles; car, pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici; toute ma lettre serait pleine de compliments si je voulais.

La même à la même.

Voici un terrible jour, ma chère enfant, je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites, et à tous ceux que je fais; et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer! Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous : c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire.

Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons. Je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous; je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours, de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable : comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que je sois un peu accoutumée; mais ce ne sera jamais pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser.

Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir, je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai pas assez embrassée en partant. Qu'avais-je à ménager! je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse, je ne vous ai point assez recommandée à Monsieur de Grignan, je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi : j'en attendrai les effets sur tous les chapitres.

Je suis déjà dévorée de curiosité ; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime. Jamais un départ n'a été si triste que le nôtre; nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant; plaignez-moi de vous avoir quittée. Hélas ! nous voilà dans les lettres.

La même à la même.

Je reçois vos lettres comme vous avez reçu ma bague : je fonds en larmes en les lisant; il me semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié : on croirait que vous m'écrivez des injures, ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire ; vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse ; lorsque j'apprends tout cela, qui est justement tout ce qui peut m'être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire ; de quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse ; mais si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous ; c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle ; c'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu, si l'on faisait son devoir : rien ne me donne de distraction ; je vois ce carrosse qui avance toujours, et qui n'approchera jamais de moi; je suis toujours dans les grands chemins ; il me semble que j'ai quelquefois peur que ce carrosse ne verse ; les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir, le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux, je sais tous les lieux où vous couchez : vous êtes ce soir à Nevers, vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins par madame de Guénegaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres ; peut-être que la troisième viendra : c'est la seule consolation que je souhaite ; pour d'autres, je n'en cherche pas.

La même à la même.

Si vous étiez ici, ma chère enfant, vous vous moqueriez de moi : j'écris de provision ; mais c'est par une raison bien différente de celle que je vous donnais un jour, pour m'excuser d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devait partir que dans deux jours ;

c'était parce que je ne me soucials guère de lui, et que dans deux jours je n'aurais pas autre chose à lui dire. Voici tout le contraire; c'est que je me soucie beaucoup de vous, que j'aime à vous entretenir à toute heure, et que c'est la seule consolation que je puis avoir présentement. Je suis aujourd'hui toute seule dans ma chambre par l'excès de ma mauvaise humeur. Je suis lasse de tout, et je me suis fait un plaisir de dîner ici, et je m'en fais un de vous écrire hors de propos; mais, hélas! vous n'avez pas de ces sortes de loisirs. J'écris tranquillement, et je ne conçois pas que vous puissiez lire de même : je ne vois pas un moment où vous soyez à vous; je vois un mari qui vous adore, qui ne peut se lasser d'être auprès de vous, et qui peut à peine comprendre son bonheur; je vois des harangues, des infinités de compliments, des visites; on vous fait des honneurs extrêmes; il faut répondre à tout cela, vous êtes accablée; moi-même sur ma petite boule je n'y suffirais pas. Que fait votre paresse pendant tout ce tracas? Elle souffre, elle se retire dans quelque petit cabinet, elle meurt de peur de ne plus retrouver sa place; elle vous attend dans quelque moment perdu, pour vous faire au moins souvenir d'elle, et vous dire un mot en passant. Hélas! dit-elle, m'avez-vous oubliée? Songez que je suis votre plus ancienne amie, celle qui ne vous a jamais abandonnée, la fidèle compagne de vos plus beaux jours; que c'est moi qui vous consolais de tous les plaisirs, et qui même quelquefois vous les faisais haïr; qui vous ai empêchée de mourir d'ennui, et en Bretagne, et dans votre maladie : quelquefois votre mère troublait nos plaisirs; mais je savais bien où vous reprendre; présentement je ne sais plus où j'en suis : les honneurs et les représentations me feront périr, si vous n'avez soin de moi. Il me semble que vous lui dites en passant un petit mot d'amitié; vous lui donnez quelque espérance de vous posséder à Grignan; mais vous passez vite, et vous n'avez pas le loisir d'en dire davantage. Le devoir et la raison sont autour de vous, et ne vous donnent pas un moment de repos; moi-même qui les ai toujours tant honorés, je leur suis contraire, et ils me le sont: le moyen qu'ils vous laissent lire de telles lanterneries! Je vous assure, ma chère enfant, que je songe à vous continuellement, et je sens tous les jours ce que vous me dîtes une fois, qu'il ne fallait point appuyer sur ses pensées : si l'on ne glissait par-dessus, on serait toujours en larmes, c'est-à-dire moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui ne me blesse le cœur; toute votre chambre me tue; j'y ai fait mettre un paravent tout au milieu pour rompre un peu la vue; la fenêtre de ce degré, par où je vous vis monter dans le carrosse de D'Hacqueville, et par où je vous rappelai, me fait peur, quand je pense combien j'étais capable de m'y jeter; car je suis folle quelquefois : ce cabinet où je vous embrassai

sans savoir ce que je faisais; ces capucins où j'allai entendre la messe; ces larmes qui tombaient de mes yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau qu'on eût répandue; Sainte-Marie, Madame de La Fayette, mon retour dans cette maison, votre appartement, la nuit, le lendemain, et votre première lettre, et toutes les autres, et tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes sentiments; ce pauvre D'Hacqueville est le premier; je n'oublierai jamais la pitié qu'il eut de moi. Voilà donc où j'en reviens : il faut glisser sur tout cela, et se bien garder de s'abandonner à ses pensées et aux mouvements de son cœur : j'aime mieux m'occuper de la vie que vous faites maintenant; cela me fait une diversion, sans m'éloigner de mon sujet et de mon objet, ce qui s'appelle poétiquement l'objet aimé. Je songe donc à vous, et je souhaite toujours de vos lettres; quand je viens d'en recevoir j'en voudrais bien encore. J'en attends présentement, et je reprendrai ma lettre quand j'aurai reçu de vos nouvelles. J'abuse de vous, ma très-chère : j'ai voulu aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance; mon cœur en avait besoin; je n'en ferai pas une coutume.

La même à la même.

J'attendais votre lettre avec impatience et j'avais besoin d'être instruite de l'état où vous êtes, mais je n'ai jamais pu voir sans fondre en larmes tout ce que vous me dites de vos réflexions et de votre repentir sur mon sujet. Ah! ma très-chère, que voulez-vous me dire de pénitence et de pardon? je ne vois plus rien que tout ce que vous avez d'aimable; et mon cœur est fait d'une manière pour vous, qu'encore que je sois sensible jusqu'à l'excès à tout ce qui vient de vous, un mot, une douceur, un retour, une caresse, une tendresse, me désarme et me guérit en un moment, comme par une puissance miraculeuse. Je vous ai dit ceci plusieurs fois, je vous le dis encore, et c'est une vérité: je suis persuadée que vous ne voulez pas en abuser; mais il est certain que vous faites toujours, en quelque façon que ce puisse être, la seule agitation de mon âme. Plût à Dieu, ma fille, que je pusse vous revoir à l'hôtel de Carnavalet, non pas pour huit jours, ni pour y faire pénitence, mais pour vous embrasser et pour vous faire voir clairement que je ne puis être heureuse sans vous, et que les chagrins qui partent de l'amitié que j'ai pour vous me sont plus agréables que toute la fausse paix d'une ennuyeuse absence! Si votre cœur était un peu plus ouvert, vous ne seriez pas si injuste : parlez, éclaircissez-vous, on ne devine pas. Il faut parler aux gens raisonnables, c'est par là qu'on s'entend; et l'on se trouve toujours bien d'avoir de la sincérité : le temps vous persuadera peut-être de cette vérité.

Madame de Simiane[1] *à M.* ***.

Oh dame! c'est que je suis la plus raisonnable et la plus juste personne qui soit sur la terre : vous allez voir. Je veux bien vous oublier; mais je ne veux pas que vous m'oubliiez; je n'entendrais aucune raillerie, et je gronderai dès qu'il y aura un intervalle un peu considérable. Voilà, Monsieur, sur quoi il faut que vous comptiez, s'il vous plaît : et ne venez point tenir de mauvais propos; que c'est par discrétion que vous ne voulez point interrompre ma retraite; mauvaises raisons non reçues. Quant aux miennes, pour un marché qui paraît inégal, avec un peu de méditation, que vous y trouverez de choses flatteuses! Je vous y renvoie, Monsieur. Je voudrais bien vous voir ici, je soupire après Belombre; je veux que vous vouliez y venir souvent passer des soirées avec nous ; vous savez parler toutes sortes de langues; vous savez vous accommoder à tous les esprits; vous savez permettre que l'on tienne son imagination un peu enchaînée et dans le solide et le sérieux : n'êtes-vous pas charmant? moyennant quoi ne renoncez point à moi, et soyez persuadé que je vous suis sincèrement et tendrement attachée, Monsieur, et pour la vie.

Mademoiselle Aïssé[2] *à Madame Saladin.*

Je ne puis vous dire, Madame, la douleur où je suis de vous avoir quittée; j'ai le cœur si gros et si serré, que j'ai cru étouffer. La crainte de vous trop attendrir m'a fait me contraindre en me séparant de vous; j'ai fait ce que j'ai pu, pour que vous ne vissiez pas couler mes larmes; mais j'en ai gagné un mal de tête affreux. Si je n'avais pas la certitude de vous revoir, je ne sais pas, en vérité, de quoi je serais capable : les réflexions morales m'accablent. La vie me paraît si courte pour essuyer de si grandes peines, que je ne veux plus faire de connaissances, dans la crainte de m'exposer à la peine où je suis ; mais tout cela se détruit à mesure que je le pense. Je me dis que je ne trouverai jamais d'amie qui mérite d'être aimée sur tous les points, comme vous; je ne pense plus à la retraite ; mes idées là-dessus sont évanouies. Je me priverais par là absolument de l'espérance de vous aller voir souvent; et d'ailleurs, Madame, je sens trop les conséquences de ce parti-là, depuis que nous en avons parlé ensemble. Je puis me conduire aussi bien dans le monde, et même mieux. Plus ma tâche est difficile, plus il y a de mérite à la remplir, et je dois, par reconnaissance, rester auprès de Madame de

1. Voyez la note 2, page 765, et l'introduction aux *Lettres*, p. 705.
2. Voyez la note 1, page 790.

Férioles, qui a besoin de moi. Hélas ! Madame, je me rappelle sans cesse notre conversation dans votre cabinet : je fais des efforts qui me tuent. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de ne rien épargner pour que l'une des deux choses arrive ; mais, Madame, il m'en coûtera peut-être la vie ; car, pour les espérances, elles sont si éloignées que je mourrai peut-être de vieillesse avant qu'elles arrivent.

La même à la même.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; je ne puis vous dire assez tout le plaisir qu'elle m'a fait. Je les montre à une seule personne, qui est très-curieuse de les voir, et qui partage le plaisir que j'ai de les lire. Les bontés d'une personne comme vous la flattent comme moi-même, et elle partage mes inquiétudes sur ce qui vous regarde. Vous êtes la première qu'elle a plaint dans ce maudit arrangement du retranchement des rentes viagères. Je n'ai point été consolée de n'être pas la seule misérable dans cette occasion ; il est toujours fort douloureux de voir ses amis malheureux. J'aurais, je vous jure, pris mon parti plus aisément, si vous aviez été privilégiée. Mon voyage de Pont-de-Veyle se confirme, et sera beaucoup plus long ; mais, dans quelque pauvreté que je sois, je vous promets d'aller vous voir ; ce sera un des bonheurs les plus vifs de ma vie ; et si jamais je me marie, je mettrai dans le contrat que je veux être libre d'aller à Genève quand il me plaira, et le temps que je voudrai. Ma santé est médiocre, et je maigris beaucoup ; c'est pourtant le premier bien ; elle nous fait supporter toutes nos peines ; les chagrins l'altèrent, comme vous le prouvez, et ne font pas changer la fortune. D'ailleurs, il n'y a point de honte d'être pauvre, quand c'est la faute du destin et de la vertu. Je vois tous les jours qu'il n'y a que la vertu qui soit bonne en ce monde et en l'autre. Pour moi, qui n'ai pas le bonheur de m'être bien conduite, mais qui respecte et admire les gens vertueux, la simple envie d'être du nombre m'attire toutes sortes de choses flatteuses : la pitié que tout le monde a de moi fait que je ne me trouve presque pas malheureuse ; il me reste deux mille francs de rente, tout au plus ; j'envisage de me retrancher sans peine des choses qui me faisaient le plus de plaisir. Mes bijoux et mes diamants sont vendus ; pour vous, Madame, il y a longtemps que vous vous êtes détachée de tout cela. Si vous avez plus de chagrins, et que vous soyez plus à plaindre que bien d'autres, vous en êtes bien dédommagée par la satisfaction de n'avoir rien à vous reprocher : vous avez de la vertu, vous êtes aimée et estimée, et par conséquent vous avez plus d'amis. Conservez-les, Madame, et votre santé ; ce sont là les véritables trésors.

Voltaire[1] *à Madame Denis, sa nièce*[2].

Nous voilà dans la retraite de Potsdam : le tumulte des fêtes est passé, mon âme en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès du roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi ; il y a trop de généraux et trop de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme, au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait; sera-t-il heureux? je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de tout, et peut-être vous enlever. Il n'est plus question de mon voyage d'Italie. Je vous ai sacrifié sans remords le saint-père et la ville souveraine; j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit, il y a sept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maison avec vous à Paris que je m'établirais à trois cents lieues dans la maison d'un autre? et cet autre est un maître. Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas; il vous a comprise, ma chère enfant, dans une espèce de contrat qu'il a signé avec moi, et que je vous enverrai ; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres?

Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu *m'exterminer*, il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent désertion. Il semble qu'on soit fâché d'avoir perdu sa victime. J'ai très-mal fait de vous quitter; mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne pensez; mais j'ai très-bien fait de m'éloigner de ces messieurs-là.

Je vous embrasse avec tendresse et avec douleur.

1. Voyez le jugement, page 209, et l'introduction aux *Lettres*, p. 707.
2. Potsdam, 13 octobre 1750.

Thomas[1] *à Ducis*[2].

Tandis que vous parcourez les presbytères et les solitudes, mon cher ami, je suis toujours dans la mienne : je vois les vents, les tempêtes et les pluies se mêler au printemps qui renaît. Nous avons des jours d'orage; nous avons des jours très-agréables. Ma fenêtre est ombragée d'un grand marronnier, qui est déjà couvert de feuilles, et qui commence à développer ses grands panaches blancs, dont les fleurs s'entremêlent à sa verdure. De l'autre côté, et à peu de distance, est un grand laurier qui touche au second étage de la maison; il est semblable à celui que Virgile décrit, et qui était dans la cour de Priam :

Juxta veterrima laurus
Incumbens aræ atque umbra complexa penates.

Il n'y manque que l'autel : mais qu'en a-t-il besoin? tout laurier pour les poëtes n'est-il pas sacré? Celui-ci est si touffu qu'il aurait de quoi ombrager à la fois les tombeaux d'Homère, de Milton, de Virgile et du Tasse. Oh! s'il m'était permis d'en cueillir un rameau, je m'en servirais, non comme Énée pour descendre aux enfers, mais pour en revenir plutôt et remonter à la vie. Je me sens renaître au désir de faire quelque chose, et d'employer du moins à quelque ouvrage le petit nombre de jours ou d'années qui me restent. Il me semble parfois que le fil de mes jours commence à se renouer; je le sens un peu moins frêle, et plus capable de résister aux secousses de la vie : c'est peut-être l'effet de la saison qui ranime tout. Tous nos champs et nos jardins sont en fleurs; le grenadier, que l'on rencontre partout parmi les haies et les buissons, commence à rougir; nos prairies ont les plus belles couleurs; la verdure ici a un éclat que je n'ai vu nulle part; les fleurs incarnates du pêcher font un effet charmant parmi ses feuilles naissantes, et qui annoncent la jeunesse de l'arbre comme de l'année. Nous avons dans notre jardin de grands quinconces entièrement plantés de cet arbre : car il n'y a point ici d'espaliers, triste ressource des pays où il faut rassembler avec art quelques rayons épars du soleil, comme on rassemble avec peine, dans nos jardins anglais, quelques gouttes d'eau pour offrir à l'œil la triste image ou d'une rivière, ou d'un ruisseau qui n'y est pas. Ici la nature verse avec profusion l'eau et le soleil nécessaires pour former et nourrir ses ouvrages. Nos montagnes sont parfumées, et l'on s'y promène à travers les rochers et l'encens des fleurs et des plantes.

1. Voyez le jugement, page 307, et l'introduction aux *Lettres*, page 706.
2. Hyères, 12 avril 1782.

Voilà, mon cher ami, le spectacle que j'ai sous les yeux quand le temps me permet d'en jouir; car quelquefois, et trop souvent même, ce beau spectacle se ferme : les nuages viennent tout couvrir, la pluie inonde tout, et ne laisse d'asile que le coin du feu. On nous dit qu'on ne se souvient pas ici d'avoir vu un hiver pareil à celui de cette année. C'est jouer de malheur que d'avoir fait deux cents lieues pour venir le chercher : nous faisons du moins comme les riches à demi ruinés, qui ont assez de philosophie pour tirer parti des restes de leur fortune. Nous tâchons d'imiter ces infortunés réduits à vivre avec cinquante mille livres de rente, au lieu de deux ou trois cent mille qu'ils pouvaient espérer. Le spectacle que vous avez eu, mon cher ami, dans le presbytère de Neuilli-Saint-Front, dans la cellule du bon curé de Roquencourt, ne ressemble pas tout à fait à celui-ci : vous y avez vu, non l'homme au sein de la nature, mais l'homme vivant dans la simplicité et dans la paix, conversant plus avec le ciel qu'avec la terre, moins occupé de vivre que d'apprendre à mourir, et se cherchant une patrie hors de ce globe où il voyage quelques années, comme dans un pays dont il ne veut connaître ni les mœurs ni la langue. Vous m'avez touché et attendri par la peinture de ce bon prêtre qui étudie gaiement le grand livre de la destruction humaine, et a placé dans sa bibliothèque, comme un livre de plus, cette image effrayante de la mort. Il est singulier que la religion et la volupté se soient servies des mêmes signes pour réveiller l'imagination des hommes par des idées si différentes. Les anciens, dans leurs repas, faisaient quelquefois paraître une tête de mort au milieu des coupes, des parfums et des couronnes de fleurs, tant l'homme misérable a besoin d'être averti pour ses plaisirs comme pour ses vertus ! Il faut que son âme soit agitée en sens contraire pour s'élancer avec plus de force vers le but qu'il cherche, tel qu'il soit. Ne voit-on pas les sauvages, en Amérique, suspendre autour de leurs cabanes ces mêmes signes, comme des trophées, pour réveiller leur valeur ou attester leur gloire? Ainsi, tandis que l'ambition et les rois sur toute la terre se jouent des têtes humaines, le voluptueux, le philosophe, le chrétien, le sauvage, les ont employées tour à tour pour graver plus profondément dans leur âme l'idée à laquelle ils mettaient le plus de prix et d'intérêt. Ils ont emprunté des tombeaux de quoi donner des leçons à la vie. La compagnie de votre curé, mon cher ami, m'a mené un peu loin. Ces objets qui frappent si vivement l'imagination sont un peu sujets à l'égarer. Je reviens à vous pour vous remercier du fond de mon cœur de toutes vos lettres aimables et pleines d'un sentiment qui m'est bien doux. Vous voilà donc à Marly, près de cet appartement que nous avons occupé : je me flatte que ces lieux vous parlent un peu de nous et de notre tendre amitié. Monsieur Barthe

est ici depuis le carême; il travaille fortement à son ouvrage, et met à profit dans la solitude tous ses souvenirs de Paris : il me charge de mille choses pour vous, et compte vous écrire lorsqu'il sera à Marseille. Ma sœur vous remercie et vous fait mille compliments. Nous n'avons encore rien de décidé sur notre retour. Je vous embrasse bien tendrement.

Le même à Madame de Necker.

J'ai appris, Madame, par vos bontés pour ma sœur et ma nièce que vous étiez instruite de la perte cruelle que je viens de faire, et que votre âme excellente a bien voulu leur témoigner le plus grand intérêt. Recevez, pour ce nouveau bienfait, tous nos remercîments; mon cœur est pénétré de la plus profonde tristesse autant que de reconnaissance pour vous. Dans toutes les situations de ma vie, je vous trouve toujours prête à me consoler ou à m'obliger. Que ne suis-je auprès de vous dans ce moment! votre conversation, votre amitié, votre présence même adoucirait mes chagrins et m'aiderait à supporter la vie. Ah! c'est vous seule, vous seule au monde qui répandez encore quelque intérêt sur la mienne. Un monde où vous existez ne peut m'être et ne me sera jamais indifférent; mais j'ai perdu celle à qui je devais tout avant de vous connaître, j'ai fait un bien fatal et bien malheureux voyage. Qui m'eût dit quand je l'embrassai avant de partir, que je l'embrassais pour la dernière fois! Sa mort m'a frappé comme l'événement le plus imprévu, et qui était presque hors de la nature. Je ne pensais point à son âge, je ne m'arrêtais que sur sa force et sa santé, qui semblaient devoir prolonger sa carrière encore pour bien des années. Je ne mettais point de bornes à sa vie; j'aimais à l'étendre dans mon imagination, et je m'occupais plus souvent de la douleur qu'elle aurait si je mourais avant elle. La nature et les circonstances se jouent bien cruellement de nous! Depuis vingt ans je n'étais presque point séparé d'elle, et c'est dans ce cruel voyage entrepris pour ma santé, qu'elle meurt. Le ciel ne m'avait réservé qu'un petit nombre de mois pour jouir encore d'elle, et lui rendre une partie des soins que j'en ai reçus, et ces mois je les ai perdus. Elle est morte pour moi, longtemps même avant d'avoir été enlevée au monde. A peine arrivé à Forcalquier, je lui ai écrit : je lui ai témoigné mes regrets de ne pouvoir encore l'aller rejoindre; je l'exhortais à prendre soin de sa santé. Dans ce moment même, au moment où je lui écrivais, elle n'était plus. Elle ne devait ni me lire, ni m'entendre; et je ne devais jamais, jamais la revoir. Oh! quelle affreuse obscurité répandue sur notre sort! Comme on doit trembler à chaque instant sur les personnes qu'on aime et dont on

est séparé! Il est donc vrai que chaque instant de chaque jour peut produire pour nous le plus grand des malheurs, et nous l'ignorons, et dans ce moment-là nous nous croyons heureux. Infortunés à deux cents lieues; paisibles et contents dans les lieux où nous sommes. On ne peut faire ces réflexions sans s'effrayer et sans déplorer notre misérable condition. Si du moins j'avais pu la voir et l'embrasser; si j'avais reçu ses derniers regards et ses derniers conseils, j'ose croire que ma vue aurait peut-être été agréable à ses yeux dans cet affreux moment. La sienne du moins, en ajoutant à ma douleur, m'eût laissé une sorte de consolation; il me semble que le dernier regard d'une mère prête à quitter la terre, est comme l'apparition d'une divinité sur nous; mais d'une divinité qui se cache et va nous laisser seuls. Mon cœur se réfugie auprès de vous; il n'a plus d'autre asile. Tenez-moi lieu de ce que j'ai perdu et que je puisse encore vous respecter et vous aimer davantage s'il est possible. L'image de la mort me poursuit ici jusque dans la retraite et la maison de campagne que j'habite. Cette même semaine, deux jours après que j'eus appris la fatale nouvelle de la mort de ma mère, une femme pleine de mérite et d'esprit, logée avec nous, qui était venue de Paris à Hyères pour rétablir sa santé; qui, de là, s'était rendue à Forcalquier pour y passer l'été avec ma sœur et moi et un ami qui l'accompagnait, vient de mourir sous nos yeux même, et à côté de nous. Ce n'est point cette femme respectable que j'ai vue mourir : il m'a semblé dans ce moment que c'était ma mère qui venait mourir une seconde fois sous mes yeux. J'ai eu le spectacle affreux du tombeau et des funérailles que le ciel m'avait épargné d'abord. Oh! comme dans ces moments on tient peu aux choses humaines! Comme notre faiblesse et notre néant nous environnent de toutes parts! C'est bien le moment de dire avec Bossuet : « Oh! que nous ne sommes rien! » Depuis deux ans je m'occupe à conserver ou à rétablir ma santé, en vaut-elle la peine. Et qu'importe d'exister quelques jours de plus ou de moins? Pleurer ou être pleurés, voilà notre sort. Nous sommes pressés par la nature entre les tombeaux de nos proches et de nos amis, ouverts et fermés sur eux, et le nôtre prêt à s'ouvrir et qui nous appelle. Ah! je vous demande pardon de vous affliger, peut-être, par des idées si tristes; mais mon âme est obsédée par cette image. La vôtre s'élève au-dessus de la terre et de ce monde fragile, par les grandes idées de l'immortalité et d'un monde plus heureux pour lequel vous êtes née. Vivez, donnez longtemps à la terre, qui en a besoin, le spectacle des vertus et d'une âme au-dessus de toutes les faiblesses. Éternisez votre souvenir sur ce monde où vous passez, et rendez-vous plus digne de jour en jour de cet Être suprême qui est votre modèle et votre espérance. Je fais des

vœux pour tout ce que vous aimez, et pour vous-même, si les vœux des hommes sont quelque chose, si les lois générales qui entraînent tout peuvent s'arrêter un moment et suspendre leur cours.

Au milieu de ces idées affligeantes, il faut encore s'occuper de ce que nous osons nommer des affaires, et des misérables intérêts humains.

Benjamin Constant [1] *à sa grand'mère.*

J'avais perdu toute espérance, ma chère grand'mère ; je croyais que vous ne vous souveniez plus de moi, et que vous ne m'aimiez plus. Votre lettre si bonne est venue très-à propos dissiper mon chagrin ; car j'avais le cœur bien serré ; votre silence m'avait fait perdre le goût de tout, et je ne trouvais plus aucun plaisir à mes occupations, parce que dans tout ce que je fais j'ai le but de vous plaire, et dès que vous ne vous souciez plus de moi, il était inutile que je m'applique. Je disais : Ce sont mes cousins qui sont auprès de ma grand'mère qui m'effacent de son souvenir ; il est vrai qu'ils sont aimables, qu'ils sont colonels, capitaines, etc... ; et moi je ne suis rien encore ; cependant je l'aime et la chéris autant qu'eux. Vous voyez, ma chère grand'mère, tout le mal que votre silence m'a fait : ainsi, si vous vous intéressez à mes progrès, si vous voulez que je devienne aimable, savant, faites-moi écrire quelquefois, et surtout aimez-moi malgré mes défauts ; vous me donnerez du courage et des forces pour m'en corriger, et vous me verrez tel que je veux être, et tel que vous me souhaitez. Il ne me manque que des marques de votre amitié : j'ai en abondance tous les autres secours, et j'ai le bonheur qu'on n'épargne ni les soins, ni l'argent pour cultiver mes talents, si j'en ai, ou pour y suppléer par des connaissances. Je voudrais bien pouvoir vous dire de moi quelque chose de bien satisfaisant ; mais je crains que tout ne se borne au physique ; je me porte bien et je grandis beaucoup. Vous me direz que si c'est tout, il ne vaut pas la peine de vivre. Je le pense aussi, mais mon étourderie renverse tous mes projets. Je voudrais qu'on pût empêcher mon sang de circuler avec tant de rapidité, et lui donner une marche plus cadencée ; j'ai essayé si la musique pouvait faire cet effet : je joue des *adagio*, des *largo*, qui endormiraient trente cardinaux. Les premières mesures vont bien ; mais je ne sais par quelle magie les airs si lents finissent toujours par devenir des *prestissimo ;* il en est de même de la danse : le menuet se termine toujours par

1. Né en 1767, mort en 1831, un des publicistes et des orateurs les plus distingués de la Restauration.

quelques gambades. Je crois, ma chère grand'mère, que ce mal est incurable, et qu'il résistera à la raison même ; je devrais en avoir quelque étincelle, car j'ai douze ans et quelques jours ; cependant je ne m'aperçois pas de son empire : si son aurore est si faible, que sera-t-elle à vingt-cinq ans? Savez-vous, ma chère grand'mère, que je vais dans le grand monde, deux fois par semaine; j'ai un bel habit, une épée, mon chapeau sous le bras, une main sur la poitrine, l'autre sur la hanche ; je me tiens bien droit, et je fais le grand garçon tant que je puis. Je vois, j'écoute, et jusqu'à ce moment je n'envie pas les plaisirs du grand monde. Ils ont tous l'air de ne pas s'aimer beaucoup. Cependant le jeu et l'or que je vois rouler me causent quelque émotion. Je voudrais en gagner pour mille besoins que l'on traite de fantaisies. A propos d'or, j'ai bien ménagé les deux louis que vous m'avez envoyés l'année dernière; ils ont duré jusqu'à la foire passée; à présent il ne me manque qu'un froc et de la barbe pour être du troupeau de saint François; je ne trouve pas qu'il y ait grand mal : j'ai moins de besoins depuis que je n'ai plus d'argent. J'attends le jour des Rois avec impatience. On commencera à danser chez le prince ministre, tous les vendredis. Malgré tous les plaisirs que je me propose, je préférerais de passer quelques moments avec vous, ma chère grand'mère : ce plaisir-là va au cœur, il me rend heureux, il m'est utile. Les autres ne passent pas les yeux ni les oreilles, et ils laissent un vide que je n'éprouve pas lorsque j'ai été avec vous. Je ne sais pas quand je jouirai de ce bonheur; mes occupations vont si bien, qu'on craint de les interrompre. Monsieur Duplessis vous assure de ses respects; il aura l'honneur de vous écrire. Adieu, ma chère, bonne et excellentissime grand'mère : vous êtes l'objet continuel de mes prières. Je n'ai d'autre bénédiction à demander à Dieu que votre conservation. Aimez-moi toujours, et faites-m'en donner l'assurance.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

RELIGION ET PHILOSOPHIE.

I. PRINCIPES FONDAMENTAUX.

BALZAC.

Jugements littéraires de La Bruyère, de Boileau, de D'Aguesseau et de M. Villemain. 1
De la religion chrétienne et de ses premiers commencements. 2
La main de Dieu cachée derrière celle des hommes. 5

PASCAL.

Jugements littéraires de M. Chateaubriand, de Fontanes, de Dussault et de M. Prosper Faugère. 6
Nécessité de l'étude de la religion. 8

LA BRUYÈRE.

Jugements littéraires de Vauvenargues, de La Harpe, de M. de Chateaubriand. 12
Des esprits forts. 13

BOSSUET.

Jugement littéraire de Vauvenargues. 17
Existence nécessaire de l'être parfait. 18
Dieu révélé par la spontanéité des mouvements de l'homme. 19
Dieu révélé par l'harmonie de nos organes. 21
Déraison de l'incrédulité. 23

BOURDALOUE.

Jugement littéraire de Dussault. 24
Des mystères. 25

MALLEBRANCHE.

Jugements littéraires de D'Aguesseau et de La Harpe. 31
De la providence de Dieu dans l'infaillibilité qu'il conserve à son Église. 32

FÉNELON.

Jugements littéraires de La Harpe, de Maury et de M. Villemain. 41
Démonstration de l'existence de Dieu tirée du spectacle de la nature. 45

MASSILLON.

Jugement littér. de La Harpe. 60
Conséquences du matérialisme. 61
Crédibilité des mystères. 64
Divinité de Jésus-Christ. 66

VAUVENARGUES.

Jugements littéraires de Suard et de La Harpe. 73
Du pyrrhonisme. 74

BERNARDIN DE ST-PIERRE.

Jugements littéraires de Dussault et de M. de Chateaubriand. 75
Dieu révélé par la nature. 76
Félicité et déchéance du premier homme. 81

FRAYSSINOUS.

Jugement littéraire de M. Laurentie. 82
Le temple de la raison et le temple du christianisme. 82

CHATEAUBRIAND.

Jugement littéraire de M. Sainte-Beuve. 85

Dieu révélé au cœur humain par deux perspectives de la nature. 87
Immortalité de l'âme prouvée par les faits de conscience. 90
Prodiges de charité dus au christianisme. 93
Les fêtes chrétiennes. 95

LA MENNAIS.

Jugement littéraire de M. Sainte-Beuve. 100
Dieu. 102
Immatérialité de l'âme. 102
Importance de la religion par rapport à Dieu. 104
Inspiration des Ecritures. 110

II. ÉTUDES MORALES.

PASCAL.

Jugement littéraire. 6
De l'imagination. 114
Du besoin d'agitation. 116

LA ROCHEFOUCAULD.

Jugements littéraires de M. Aimé Martin et de La Harpe. 121
L'amour-propre. 122

NICOLE.

Jugements littéraires de D'Aguesseau et de La Harpe. 123
L'étude de soi-même. 123

BOSSUET.

Jugement littéraire. 17
La vie humaine. 125
La véritable piété. 126

BOURDALOUE.

Jugement littéraire. 24
L'ambition. 128
La miséricorde. 129

FÉNELON.

Jugement littéraire. 41
La vie humaine. 130
La vraie et la fausse philantropie. 131

MASSILLON.

Jugement littéraire. 6
L'ambition. 132

J. J. ROUSSEAU.

Jugements littéraires de La Harpe et de M. Villemain. 133
L'innocence du jeune âge. 135
Le suicide. 136
Le duel. 140
Bonheur de l'obscurité et de la vie champêtre. 145

RAYNAL.

Jugement littéraire de Feller. 147
La gloire. 148

CHATEAUBRIAND.

Jugement littéraire. 85
Le mariage. 149

LA MENNAIS.

Jugement littéraire. 100
Mort de l'incrédule et mort du chrétien. 150
Les morts. 152

LAMARTINE.

Jugements littéraires de M. Sainte-Beuve et de Timon. 153
Devoirs civils du curé. 153

POLITIQUE.

CHARRON.

Jugements littéraires de M. J. V. Le Clerc et de M. Villemain. 157
De la noblesse. 157

LA BRUYÈRE.

Jugement littéraire. 12
Le grand monarque. 160

BOSSUET.

Jugement littéraire. 17
Le lien de la société. 162

FÉNELON.

Jugement littéraire. 41
Des différentes formes de gouvernement. 163

MASSILLON.

Jugement littéraire. 6
L'origine du pouvoir. 167

MONTESQUIEU.

Jugement littér. de La Harpe. 168
Du principe des divers gouvernements. 169
De l'esclavage civil et de l'esclavage des nègres. 175
Influence du christianisme sur les mœurs et les institutions politiques. 176

J. J. ROUSSEAU.

Jugement littéraire. 133
Abus de la civilisation. 177
Position sociale du riche et du pauvre. 178
Influence du christianisme sur les mœurs et les institutions politiques. 179

JOSEPH DE MAISTRE.

Jugement littér. de M. Royé. 181
Le bourreau. 182

MICHAUD.

Jugement littéraire de M. de Chateaubriand. 183
Influences et résultats des croisades. 184

CHATEAUBRIAND.

Jugement littéraire. 85
De la marche des sociétés. 187
La société sauvée par le christianisme. 189

LA MENNAIS.

Jugement littéraire. 100
De l'état de la société à l'avénement du christianisme. 192
État moral de la société moderne. 194

GUIZOT.

Jugement littéraire. 195
Qu'est-ce que la civilisation? 196

LAMARTINE.

Jugement littéraire. 153
De l'avenir de la société française. 208

BEAUX-ARTS ET BELLES-LETTRES.

FÉNELON.

Jugement littéraire. 41
L'éloquence de l'Écriture sainte. 206

MONTESQUIEU.

Jugement littéraire. 168
Du Je ne sais quoi. 207

VOLTAIRE.

Jugements littéraires de La Harpe et de Bonald. 209
De l'esprit. 210
De la grâce. 210
De l'élégance. 212

J. J. ROUSSEAU.

Jugement littéraire. 133
Du goût. 214
Le pont du Gard. 215

DUPATY.

Jugement littéraire de La Harpe. 216
Le colisée. 216

BARTHÉLEMY.

Jugement littéraire de M. de Barante. 217
Représentation des pièces de théâtre à Athènes. 218

MARMONTEL.

Jugement littéraire de Dussault. 221
Le génie et le talent. 221
Du beau. 223

Mme DE STAEL.

Jugements littéraires de M. de Féletz et de Dussault. 232
Pompéia. 233

VOLNEY.

Jugement littéraire de M. Durozoir. 234
Les pyramides. 236
Les ruines de Palmyre. 239

LACÉPÈDE.

Jugement littéraire de M. Michaud. 241
L'esprit et le génie. 241

POUCQUEVILLE.

Jugement littéraire. 242
Ruines de Nicopolis. 242

ÉMERIC DAVID.

Jugement littéraire. 243
Le génie dans l'art statuaire. 243
Le Laocoon. 245

BONALD.

Jugement littéraire de M. de Chateaubriand. 245
La philosophie des Hébreux. 246

FORBIN.

Jugement littéraire. 247
Les ruines d'Ephèse. 247

CHATEAUBRIAND.

Jugement littéraire. 85
Du style de la Bible. 248
Le christianisme sous le rapport artistique. 253
Effet pittoresque des ruines. 254
Ruines des monuments chrétiens. 256
L'abbaye de Saint-Denis. 257

LAMARTINE.

Jugement littéraire. 153
Le Parthénon. 258
L'église du Saint-Sépulcre. 259

CARACTÈRES ET PORTRAITS.

LA BRUYÈRE.

Jugement littéraire. 12
L'amateur. 263
L'homme universel. 266
L'érudit. 267
Le gastronome. 267
L'égoïste. 268
Le courtisan. 269
Le fat. 270
Le vaniteux. 270
Le distrait. 271
L'homme à manies. 272
Le riche et le pauvre. 273

FÉNELON.

Jugement littéraire. 41
Le fantasque. 274
Achille et Homère. 276
Démocrite et Héraclite. 278
Horace et Virgile. 279
Parrhasius et Poussin. 281
Charles-Quint et un jeune moine de Saint-Just. 286
Le connétable de Bourbon et Bayard. 288

VERTOT.

Jugements littéraires de Boze et de Palissot. 290
Pompée. 290
César. 291

MONTESQUIEU.

Jugement littéraire. 168
Le grand seigneur. 292
L'homme universel. 292
Le peuple de Sybaris. 293

FONTENELLE.

Jugements littéraires de Garat et de La Harpe. 294
Erostrate et Démétrius de Phalère. 295

DESMAHIS.

Jugement littéraire de Palissot. 298
Le fat. 298

DUCLOS.

Jugements littéraires de La Harpe et de Fontanes. 299
Les Français. 300

VOLTAIRE.

Jugement littéraire. 209
Pierre le Grand. 300
Charles XII. 301

J. J. ROUSSEAU.

Jugement littéraire. 133
Plutarque. 302

MABLY.

Jugement littéraire de M. de Brotonne. 303
Les Grecs et les Romains. 303
Phocion. 305

THOMAS.

Jugement littéraire de Dussault. 307
Les Grecs. 307
Platon. 308
Isocrate. 309
Tacite. 310

BARTHÉLEMY.

Jugement littéraire. 217
Le peuple athénien. 311
Alcibiade. 312
Périclès. 314
Alexandre. 317
Homère. 318
Eschyle, Sophocle, Euripide. 319

RAYNAL.

Jugement littéraire. 147
Les Français. 323
Les Arabes. 324

MARMONTEL.

Jugement littéraire. 221
Shakspeare. 326

LA HARPE.

Jugement littéraire de Dussault. 327
Virgile. 328
Ovide. 328
Tite-Live. 330

SAINTE-CROIX.

Jugement littéraire de Silvestre de Sacy. 330
Hérodote. 331
Thucydide. 331
Xénophon. 332

GINGUENÉ.

Jugement littéraire de M. Ad. Laugier. 333
Le Dante. 334

MAURY.

Jugement littéraire de Dussault. 334
Démosthène. 335

Mme DE STAEL.

Jugement littéraire. 232
Les Napolitains. 336

DE FONTANES.

Jugement littéraire de Dussault. 337
Horace. 338
Washington. 338

SISMONDI.

Jugement littéraire de M. Mignet. 339
Les Grecs et les Italiens. 340

CHATEAUBRIAND.

Jugement littéraire. 85
Les nations modernes. 341

VILLEMAIN.

Jugement littéraire de M. Sainte-Beuve. 342
Saint Jean Chrysostome. 344
Napoléon Bonaparte. 345

SALVANDY.

Jugement littéraire de M. E. A. Bocquet. 346
Napoléon. 346

HISTOIRE NATURELLE.

FONTENELLE.

Jugement littéraire. 294
Système du monde. 348

RÉAUMUR.

Jugement littéraire de Cuvier. 358
Les insectes. 358

J. J. ROUSSEAU.

Jugement littéraire. 133
Le lever du soleil. 359

GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.

Jugement littéraire de Tabaraud. 360
Le paon. 361
Le rossignol. 362
L'hirondelle. 363

BUFFON.

Jugements littéraires de La Harpe et de M. Chateaubriand. 364
Coup d'œil général sur la nature. 365
Surface de la terre. 372
L'aigle. 379
L'oiseau-mouche. 380
Le cygne. 381
La fauvette. 383
Le lion. 384
Le tigre. 390
Le chien. 392
Le cheval. 397
L'âne. 401
Extérieur de l'homme. 404
Facultés humaines. 405
La mort. 408

BERNIS.

Jugement littéraire de M. de Féletz. 411
L'aurore et le lever du soleil. 411

PÉRON.

Jugement littéraire de Deleuze. 412
Phosphorescence de la mer. 413

BERNARDIN DE ST-PIERRE.

Jugement littéraire. 75
Harmonies générales du globe. 414
Les forêts agitées par les vents. 417
Les nuages. 418
Impuissance de l'homme contre la nature. 420
Le lis et la rose. 421
La rose et le papillon. 421
Un monde d'insectes sur une plante. 422
Le vol des insectes. 425

BOUFFLERS.

Jugement littéraire de M. Lemonnier. 426
Le monde découvert par le microscope. 426

JOSEPH DE MAISTRE.

Jugement littéraire. 181
Le décret de la mort violente écrit partout. 427

LACÉPÈDE.

Jugement littéraire. 241
Les quatre âges. 429
Éruption d'un volcan. 434
Les poissons. 435
Le requin. 436
Les serpents. 437
Le serpent devin. 438

CUVIER.

Jugements littéraires de M. Laurillard et de M. Dupin 440
Naissance et action des fleuves. 440
Les oiseaux et les poissons. 441

CHATEAUBRIAND.

Jugement littéraire. 85
Le chant des oiseaux. 443
Migrations des oiseaux. 444

AIMÉ MARTIN.

Jugement littéraire. 451
Les insectes. 451

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

FÉNELON.

Jugement littéraire. 41
L'ancienne Tyr. 453

J. J. ROUSSEAU.

Jugement littéraire. 133
L'île de Saint-Pierre. 454

BUFFON.

Jugement littéraire. 364
Les déserts de l'Arabie Pétrée. 456

FLORIAN.

Jugement littéraire. 457
Un combat de taureau en Espagne. 458

BARTHÉLEMY.

Jugement littéraire. 217
Le printemps du climat de la Grèce. 459
La vallée de Tempé. 460

RAYNAL.

Jugement littéraire. 147
L'ouragan des Antilles. 462
Mœurs des habitants de l'Amérique septentrionale. 462

MARMONTEL.

Jugement littéraire. 221
Le volcan de Quito. 464

ESMÉNARD.

Jugement littéraire. 465
Constantinople. 465

BERNARDIN DE ST-PIERRE.

Jugement littéraire. 75
Un ouragan à l'île de France. 467
Une tempête dans les mers de l'Inde. 468
Respect des Chinois pour les tombeaux. 469

CHOISEUL-GOUFFIER.

Jugement littéraire de M. de Féletz. 471
Les caravansérails et les mœurs hospitalières de l'Orient. 472

Mme DE STAEL.

Jugement littéraire. 232
Moscou. 475
Venise. 479
La fête d'Interlaken, en Suisse. 480
Aspect de l'Allemagne. 483

VOLNEY.

Jugement littéraire. 234
Tableau résumé de l'Égypte. 485
Alexandrie. 488
Le mont Liban. 489

LACÉPÈDE.

Jugement littéraire. 241
L'Amérique méridionale. 491
Les régions glaciales. 492

SUCHET.

Jugement littéraire. 493
Aspect de l'Espagne. 493

RAMOND.

Jugement littéraire. 494
La vallée de Campan. 494

NODIER.

Jugement littéraire de M. Mérimée. 499
Trieste. 500
Le Ben-Lomond en Ecosse. 501

CHATEAUBRIAND.

Jugement littéraire. 85
L'ouragan dans le désert. 503
Le fleuve Meschacebé. 504
La cataracte de Niagara. 506
Jérusalem moderne. 507
Arrivée d'Eudore en Italie, Rome et les catacombes. 510
Voyage de Tripolizza à Misitra. 512

BORY DE SAINT-VINCENT.

Jugement littéraire. 517
Le Tage. 517

DEPPING.

Jugement littéraire. 518
Paysage de la Suisse. 519

SALVANDY.

Jugement littéraire. 346
Marche des troupes françaises. 520

CH. DIDIER.

La France. 526

NARRATIONS POÉTIQUES

OU ROMANESQUES, ET ANECDOTES.

FÉNELON.

Jugement littéraire. 41
La Bétique. 529
Télémaque visite les champs Elysées. 532
Les aventures de Mélésichthon. 536
Les aventures d'Aristonoüs. 540
Les aventures de Philoctète. 548

HAMILTON.

Jugement littéraire de La Harpe. 556
L'habit de bal du chevalier de Grammont. 557

VERTOT.

Jugement littéraire. 290
Combat de Dieudonné de Gozon contre un crocodile. 558

LE SAGE.

Jugements littéraires de La Harpe et de M. Patin. 562
Gil Blas chez l'archevêque de Grenade. 563
Gil Blas chez le duc de Lerme. 569

MONTESQUIEU.

Jugement littéraire. 168
Lysimaque. 574

DUPATY.

Jugement littéraire. 216
Un incendie à Rome. 577

FLORIAN.

Jugement littéraire. 457
Guillaume Tell abat la pomme sur la tête de son fils. 579

BARTHÉLEMY.

Jugement littéraire. 217
Damon et Phintias. 585

RAYNAL.

Jugement littéraire. 147
Maldonata ou la lionne reconnaissante. 586
Le Bisnapore. 588
Un sergent écossais. 590

MARMONTEL.

Jugement littéraire. 221
Bélisaire et les jeunes mécontents. 591
Bélisaire chez Gélimer. 594

BERNARDIN DE ST-PIERRE.

Jugement littéraire. 75
Tirtée. 597
Voyage de Paul et de Virginie. 604
Naufrage de Virginie. 609

MAURY.

Jugement littéraire. 334
Anecdotes de la vie de Fénelon. 612

Mme DE STAEL.

Jugement littéraire. 232
L'incendie d'Ancône. 614
Corinne au Capitole. 618

CHATEAUBRIAND.

Jugement littéraire. 85
Combat des Romains contre les Francs. 626

BARANTE.

Jugement littéraire de M. de Chateaubriand. 632
Clisson chez le duc de Bretagne. 633

AIMÉ MARTIN.

Jugement littéraire. 451
Enfance de Bernardin de Saint-Pierre. 637
Retour de Bernardin de Saint-Pierre dans sa patrie. 641

SOULIÉ.

Le sapeur de dix ans. 646

CONTES, FABLES,

PARABOLES ET ALLÉGORIES.

LA BRUYÈRE.

Jugement littéraire. 12
Le troupeau et le berger. 652
La cour ou le château de Versailles. 652

PERRAULT.

Jugement littéraire de Favier. 653
Cendrillon. 654

FÉNELON.

Jugement littéraire. 41
L'abeille et la mouche. 658
Les deux renards. 659
Les abeilles. 659
La métempsycose du singe. 660
Le jeune Bacchus et le faune. 661
Histoire d'une vieille reine et d'une jeune paysanne. 662
Histoire de Rosimond et de Braminte. 664
Histoire d'Alibée, persan. 669

MONTESQUIEU.

Jugement littéraire. 168
La Jalousie. 673
L'égoïsme et le dévouement, ou histoire des Troglodytes. 673

BONAVENTURE GIRAUDEAU.

Jugement littéraire. 679
Le roi de Cosmie. 679
Pierre l'imbécile. 682

BLANCHET.

Jugement littéraire de Noël. 683
La modestie ou l'Académie silencieuse. 683

SAINT-LAMBERT.

Jugement littéraire. 685
Le bon ministre. 685
Le besoin du cœur. 686
L'Abénaki. 687

ANDRIEUX.

Jugement littéraire de J. Chénier. 689
Le contrat de mariage. 689

CHATEAUBRIAND.

Jugement littéraire. 85
L'Espérance. 694
L'Amour chrétien. 694
La Mort. 695
La Jalousie. 695
La Renommée. 695

LA MENNAIS.

Jugement littéraire. 100
Les douleurs de la vie, ou le vieillard chargé d'un faix de ramée. 696
La solidarité, ou les deux voisins. 698

RÉRATRY.

Justification de la Providence ou le voyageur et le palais. 699

LETTRES.

Idée du genre et jugements littéraires. 702

Politique et Affaires particulières.

Le vicomte d'Orthès. 708
Louis XIV. 708
Madame de La Fayette. 710
Fénelon. 711
Voltaire. 715
Washington. 718
Bernardin de Saint-Pierre. 720
Napoléon. 721 à 725
Courier. 725
Une paysanne. 726, 727

Demandes, Recommandations, Remerciements.

Balzac. 729
Voiture. 730
Madame de Maintenon. 730
Boursault. 731
Le marquis de Feuquières. 732
Fénelon. 732 à 734
Madame de Simiane. 734
Fontenelle. 735
Voltaire. 735
Bernardin de Saint-Pierre. 739

Conseils, Reproches, Excuses.

Pascal. 737, 738
Madame de Sévigné. 737, 738
Madame de La Fayette. 739
Madame de Maintenon. 740
J. Racine. 741, 742
Voltaire. 743 à 747
J. J. Rousseau. 748 à 750
Caraccioli. 751
Louis XVI. 751
Mme la duchesse d'Abrantès. 752
Madame M***. 753
Madame N***. 755

Consolations, Compliments et Politesses.

Voiture. 756, 757
Le duc de Montausier. 758
Le comte de Bussy-Rabutin. 758
Madame de Sévigné. 759
Fléchier. 760
Boileau. 761

Madame de Grignan. 764
J. B. Rousseau. 765
Madame de Simiane. 765, 766
Voltaire. 766, 767
Diderot. 767
D'Alembert. 768
La Beaumelle. 769
Thomas. 769
Beaumarchais. 771
Le chevalier de Saint-Véran. 774
Le général Bonaparte. 775

Descriptions et Narrations.

Voiture. 776
Madame de Villars. 777 à 780
Madame de Sévigné. 781 à 789
Madame de Maintenon. 789
Mademoiselle Aïssé. 790, 791
Thomas. 792
Mirabeau. 795
Ecouchard L. Brun. 797
Courier. 800 à 803

Confidences et Amitiés.

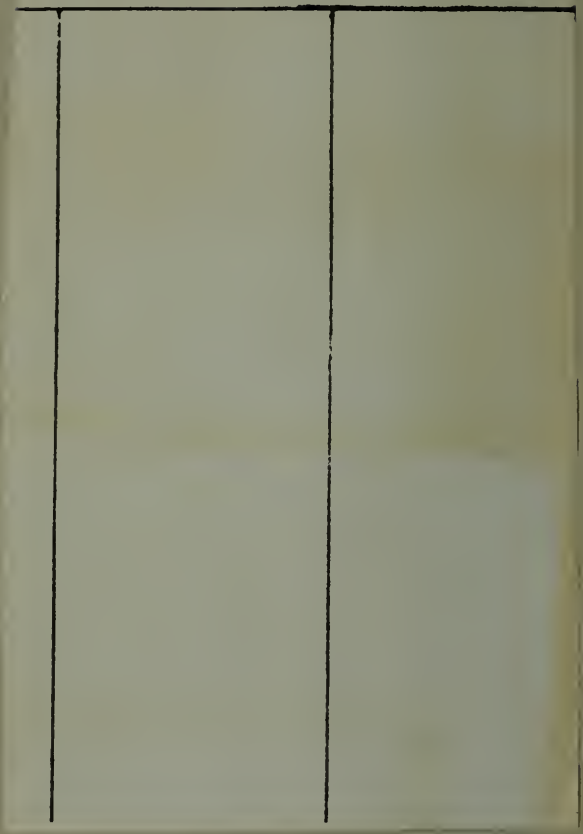
La Fontaine. 805
Mme de Sévigné. 805 à 809
Mme de Simiane. 810
Mademoiselle Aïssé. 810, 811
Voltaire. 812
Thomas. 813, 815
Benjamin Constant. 817

FIN DE LA TABLE.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

hèque
l'Ottawa
nce

The Library
University of Ottawa
Date Due



CE

a39003 002285707b

CE PQ 1109
.M3C4 1846 V4
C00 MARCEL, ABBE CHEFS-D'OE
ACC# 1385296